LE MAGASIN PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

1859

PRIX DU VOLUME BROCHÉ, POUR PARIS. . . . . 6 fr.
POUR LES DEPARTEMENTS. . . 7 fr. 50
PRIX DU VOLUME RELIÉ, POUR PARIS. . . . . 7 fr. 50
POUR LES DÉPARTEMENTS. . . 9 fr. 50



PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LIX

MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXVIIe ANNÉE. — 1859.

PIERRE MIGNARD, DIT LE ROMAIN.



La Comtesse de Feuquières, fille de Pierre Mignard. — D'après le tableau de Pierre Mignard, gravé par Jean Daullé (1735). Dessin de Chevignard.

Catherine-Marguerite Mignard, fille du célèbre peintre de la coupole du Val-de-Grâce, était née à Rome. En 1657, elle vint avec son père à Paris, où elle épousa Jules de Pas, comte de Feuquières, lieutenant général au gouvernement de Toul. Elle mourut le 2 février 1742, dans son hôtel, grande rue du Faubourg-Saint-Honoré. Célèbre par sa beauté seulement, elle serait tout à fait oubliée, si le pinceau de son père ne lui avait donné une seconde vie, plus digne d'éloges, paraît-il, que la première.

Pierre Mignard était né à Troyes, en novembre 1610. Tous ses biographes racontent que son père s'appelait More, mais qu'une plaisanterie bienveillante de Henri IV l'avait engagé à changer de nom; c'est une erreur. Des documents certains, découverts depuis peu, établissent que le nom patronymique de toute la famille était bien Mignard dès avant la Ligue.

On destina d'abord Pierre Mignard à la médecine. Il fit preuve d'un goût irrésistible pour le dessin. Ses parents ne luttèrent pas contre sa vocation et l'envoyèrent à Bourges, chez un peintre nommé Boucher. Après un an de faibles études dans l'atelier de ce médiocre artiste, P. Mignard revint à Troyes, et, faute de maître, s'y appliqua à dessiner les sculptures de F. Gentil. Ce fut une ressource promptement épuisée : bientôt il alla séjourner à Fontainebleau, resplendissant alors des peintures du Primatice, du Rosso, et de beaux marbres antiques. Il travailla pendant deux années avec ardeur devant ces modèles, sans autre direction que son goût et son énergique volonté. Il retourna ensuite à Troyes pour y donner un témoignage de ses progrès en peignant la chapelle du château de Coubert, appartenant au maréchal de Vitry. Le maréchal satisfait devint son protecteur et le fit entrer dans l'atelier de Simon Vouet. Mignard avait déjà un talent si solide et un crayon si exercé que Vouet le désigna pour enseigner le dessin à Mademoiselle; on dit même qu'il aurait consenti à lui donner sa fille en mariage, mais que le jeune artiste, possédé du désir d'étudier en Italie, sut vaincre son inclination pour la fille de son maître, et s'éloigna de Paris vers la fin de 1635. A Rome, il rencontra un de ses anciens camarades d'atelier, Alphonse Dufresnoy; ils décidèrent de vivre ensemble, sous le même toit, et de s'entr'aider dans leurs travaux. Mignard apprenait à Dufresnoy les procédés matériels de la peinture; Dufresnoy, esprit sérieux, éclairé, connaissant bien l'histoire et la mythologie, enseignait à son ami l'art difficile de choisir un sujet, et celui de la composition.

Du reste, la première préoccupation de Mignard, à Rome, fut, non pas d'inventer et de composer, mais de se perfectionner en dessinant, comme un élève, d'après les grands peintres et d'après l'antique. On ne connaît aucun tableau de cet artiste exécuté à cette époque; les premiers dont il soit fait mention sont les portraits d'Hugues de Lionne et de toute sa famille, ceux de M. Arnauld, abbé de Saint-Nicolas, depuis évêque d'Angers, et de son neveu l'abbé Arnauld; encore ne furent-ils exécutés que longtemps après l'arrivée de l'artiste en Italie.

Mignard fut récompensé de sa modestie et de sa patience. Ses premières œuvres attirèrent si vivement l'attention des artistes et des amateurs, qu'aussitôt le pape Urbain VIII lui demanda de faire son portrait; dès lors, la réputation de Pierre Mignard fut établie. En 1644, le frère du cardinal de Richelieu, le cardinal de Lyon, vint à Rome, ayant à sa suite Nicolas, frère de Pierre Mignard; il chargea Pierre de copier pour lui la galerie du palais Farnèse, peinte par Annibal Carrache. Ce travail fut fait en huit mois. Pierre Mignard avait été logé, pour exécuter cette œuvre laborieuse, dans la chambre même que Carrache avait jadis occupée.

Parmi les nombreux portraits faits ensuite par P. Mignard, on cite ceux du duc de Guise, du cardinal Barberin, des deux cardinaux de Médicis, du cardinal d'Est, des chefs des quatre maisons de Rome, de la signora Olympia, des commandeurs de Matalone et d'Elbène, et du pape Innocent X.

Le premier tableau qu'il composa fut une Sainte Famille, demandée par l'abbé de Saint-Nicolas; il fit aussi plusieurs peintures religieuses pour diverses autres églises de Rome et pour Saint-Charles des Quatre-Fontaines.

En 1653, Dufresnoy étant allé à Venise, Pierre Mignard ne put résister au désir de l'y suivre : dès son arrivée, il se mit à étudier les coloristes, et fit ce que l'on a surnommé les Vierges mignardes; il a depuis peint un grand nombre de ces Vierges avec l'Enfant Jésus dans un ton plus harmonieux que ses autres tableaux, et c'est à ces peintures que l'on a donné ce surnom de « mignardes », qui, loin d'être une critique, était, dans le sentiment des Italiens, un éloge.

Après vingt-deux ans de séjour en Italie, Pierre Mignard fut rappelé en France; il quitta l'Italie en 1657. Il voulut visiter son frère à Avignon. Une maladie le retint sept à huit mois dans cette ville : ce fut presque une bonne fortune pour lui, car à cette occasion il connut Molière, qui se lia d'amitié avec lui, et plus tard lui en donna un témoignage dans son poëme sur le *Val-de-Grâce*.

La suite à une autre livraison.

UN AQUARIUM.

C'était la placidité même que Mlle Sarah. Je ne sais si jamais elle avait été belle; mais le temps, qui pour première moisson fauche les fleurs, avait laissé sur son visage décoloré l'expression tendre de sympathie et de bonté qui plaît surtout à l'enfance : aussi pour moi était-elle jolie, et j'étais content lorsqu'on me conduisait chez elle, bien que sûr de n'y plus rencontrer ses neveux, garçons de mon âge, dont j'avais longtemps partagé les jeux, et qu'une fièvre contagieuse avait enlevés à peu de jours l'un de l'autre.

En dédommagement de mes deux camarades disparus, auxquels, grâce à l'insouciance de mon âge, je ne pensais plus guère, j'avais des livres, des images, des fleurs. Le seul être qui remuât au milieu de cet appartement propret, parfumé, silencieux, c'était un petit poisson rouge que j'agaçais en vain. Il tournoyait, tournoyait, incessamment et tristement, dans son brillant globe de cristal, et savait, sans doute, que je ne pouvais franchir la barrière transparente; car, en face de mon doigt espiègle, il continuait, sans se troubler le moins du monde, sa monotone promenade.

Impatient un beau jour de ne pouvoir déranger le philosophe écarlate aux nageoires dorées : — Savez-vous, m'écriai-je tout à coup, savez-vous, mademoiselle Sarah? je crois que votre poisson s'ennuie parce qu'il est tout seul!

Elle tressaillit. Posant sur ses genoux son ouvrage de broderie, elle leva les yeux sur moi; son regard profond et triste me pénétra, tout enfant que j'étais, et je demeurai interdit.

— Eh bien, dit-elle après un moment de silence, nous lui donnerons un camarade.

Et, prenant une boule de gomme pour apaiser la petite toux sèche qui gênait sa respiration, elle me laissa puiser dans sa boîte, et me donna à feuilleter un fort joli livre rempli d'estampes coloriées.

A ma suivante visite, je courus au globe, sans dire bonjour, car la première chose que je vis, ce fut le mouvement rapide de deux poissons : l'un, le nouveau venu,

frétillait comme le vif-argent et brillait de même; et l'ancien habitant, aux écailles de pourpre, émoustillé par le voisinage, faisait assaut d'agilité.

Ravi de voir le succès qu'avait eu mon observation, orgueilleux d'influer sur une destinée et de l'embellir, bien que ce fût celle d'un humble poisson, je me mis à sauter tout autour du globe, en criant :

— Ah ! vous voyez, mademoiselle Sarah, vous voyez ! le voilà maintenant tout ragaillardi, votre vieux petit poisson rouge !

Mlle Sarah s'était approchée pour jouir avec moi de la gaieté de ses petits prisonniers, réunis de ce matin seulement, me disait-elle, lorsque, poussant un cri d'horreur, elle recula, et je demeurai stupéfait.

Hélas ! le poisson blanc (il faisait tout uniment son métier de brochet) était parvenu à joindre son camarade en dépit de l'agilité que déployait ce dernier, et il venait d'arracher, d'un vigoureux coup de dent, une large part du flanc pourpre et or du malheureux poisson rouge. Celui-ci tourna aussitôt sur le dos ; il était mort. Le geste indigné de Mlle Sarah avait renversé le bocal ; agresseur, vaincu, gisaient côte à côte sur le carreau inondé : tout cela s'était fait en un clin d'œil...

Il se passa plusieurs mois avant qu'il me fût possible de revoir Mlle Sarah. Elle était d'une santé très-délicate, et les médecins lui avaient ordonné les bains et l'air de la mer. A son retour, l'on me conduisit chez elle ; mais je ne l'avais pas encore saluée que déjà mes yeux étaient attirés vers une de ses fenêtres par un spectacle merveilleux. Immédiatement j'allai me camper en extase devant une grande châsse de verre qui, montée sur des colonnes de zinc, remplissait la place autrefois occupée par la maîtresse de la maison.

Jamais je n'avais vu rien de pareil. Il m'était arrivé de me promener dans un jardin en regardant au travers d'un prisme, et je ne puis comparer l'aspect féerique du petit monde contenu dans la cage transparente de Mlle Sarah qu'à ce que j'admirais alors. Ce paysage fantastique, à couleurs tranchées et brillantes, devant lequel je demeurais ébloui, venait réaliser, pour mon imagination enfantine, toutes les splendeurs des palais magiques d'Aladin. C'étaient des parterres de pierreries, des arbres, des fruits d'émeraude, de corail, de rubis, de topazes, de diamants, des roches d'un éclat métallique ; pour comble de ravissement, tout cela dans des dimensions lilliputiennes : enfin ce paysage enchanté, devant lequel il me semblait que j'eusse avec bonheur passé ma vie, avait tout l'éclat irisé dont le prisme colore les objets.

La caisse qui contenait toutes ces merveilles était remplie d'eau et sans couvercle ; trois des parois de verre, la quatrième et la base en ardoise, étaient reliées et solidement cimentées à d'élégantes colonnettes de zinc. Du milieu de ce monde en miniature, Méditerranée semée d'écueils, pointait un grand rocher, creusé de grottes et de baies, et couvert de cette étrange et chatoyante végétation. Des arbustes tels que je n'en avais jamais rencontré prenaient naissance au fond de l'eau, dans un sable brillant, ou sur les pentes et les quartiers de ces roches colorées. Leurs feuillages, de formes variées et de la plus exquise délicatesse, se peignaient les uns du pourpre le plus vif, d'autres de rose, de vert, de brun, de jaune. Des espèces de fruits, des fleurs singulières s'épanouissaient çà et là, tantôt au bout d'une tige, tantôt directement sur la pierre ou sur le sol. La roche se recouvrait de végétations aux vives couleurs. Était-ce mousse, était-ce bruyère? D'autres plantes s'élançaient, élevant à travers l'eau limpide de souples rubans légèrement gaufrés, nuancés de violet et de lilas, d'écarlate et de rose, de vert et de couleur paille. C'était curieux, c'était charmant ! et ce nouveau monde offert à mon admiration enfantine était peuplé !

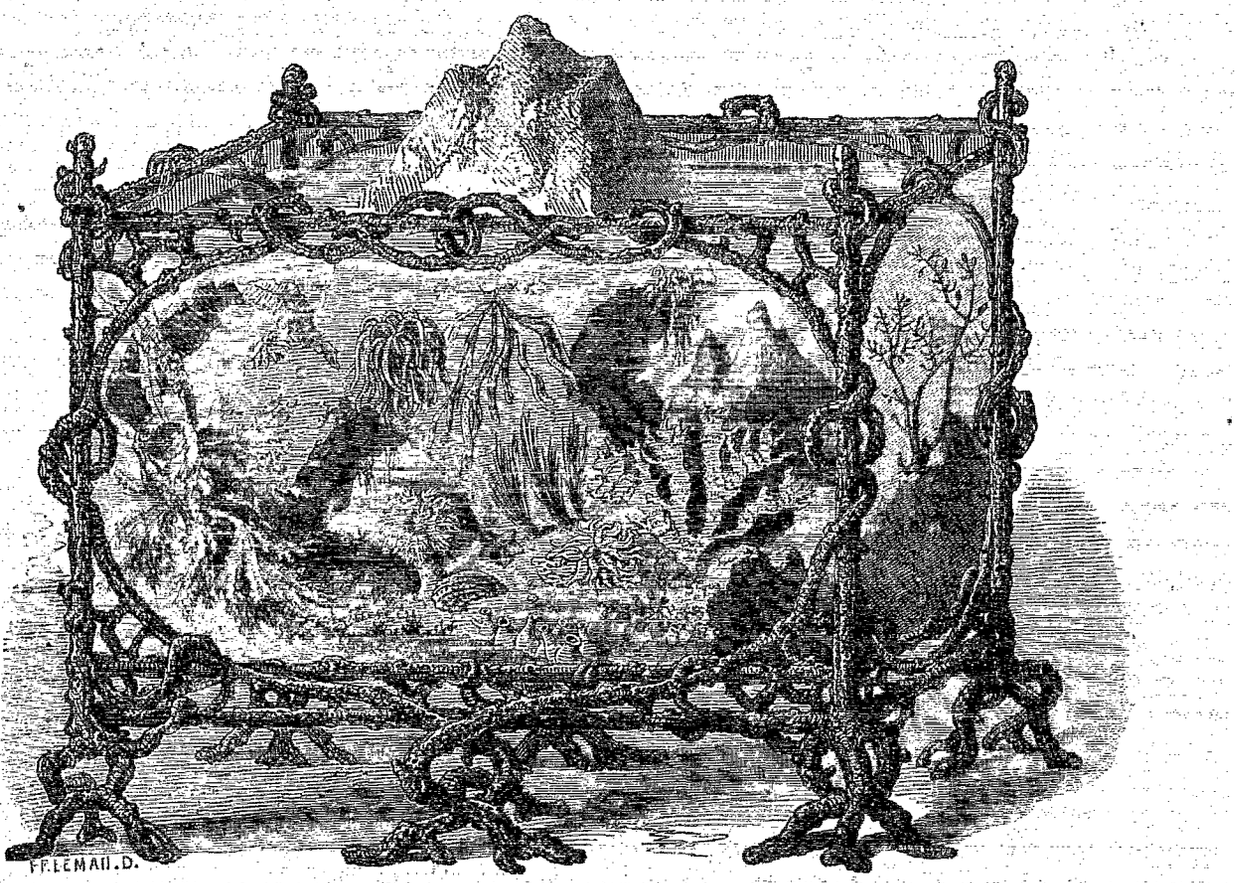
Je ne puis exprimer ma surprise lorsque j'y distinguai des mouvements divers. Ces fleurs, semblables à des convolvulus sans tige, à des anémones pourpres, blanches, jaunâtres, s'ouvraient et se fermaient par un mouvement spontané sous la vive lumière qui plongeait dans la caisse transparente ; et les nombreuses pointes, épines, pétales, étamines, que sais-je ! qui jaillissaient du milieu de la fleur vivante comme d'un calice, s'étendaient, se raccourcissaient, allaient et venaient autour de leur centre. La plupart de ces êtres incertains semblaient enracinés à leur place. D'autres rampaient, se cachaient sous des herbes qui n'étaient pas des herbes, glissaient à travers des cailloux d'une nature non moins douteuse. Je sentais instinctivement qu'il devait y avoir là à découvrir je ne sais quels secrets mystères des vies animales et végétatives, et je demeurais glacé de stupeur.

Je ne repris la voix qu'en apercevant d'autres êtres moins étrangers pour moi, qui animaient aussi ce nouvel univers. C'étaient de petits poissons de forme oblongue, les uns tachetés de noir, d'autres rayés de bleu ; des vigneaux, petits coquillages que je connaissais pour en avoir mangé quelquefois en Bretagne ; enfin des astéries ou étoiles de mer dont, plus petit, j'avais eu peur, et des palémons, des salicoques, espèces de crevettes ou bouquets dont je m'étais souvent régalé.

Heureux de me retrouver en pays de connaissance, je dressai aussitôt contre Mlle Sarah mon armée de questions. Elle me sourit de son doux et encourageant sourire, et m'apprit d'abord que cette grande cage, qui contenait de l'eau de mer, renfermant des algues, végétation toute marine, des mollusques, des crustacés, des annélides, des zoophytes, s'appelait un *aquarium*.

Tout jeune que j'étais, mon admiration ne fut point éphémère. Je devins le visiteur assidu de Mlle Sarah, qui bientôt prit autant de plaisir à répondre que j'en avais à interroger. Elle nommait les animaux, les plantes, et me donnait des détails qui, tout en satisfaisant ma curiosité, l'aiguisaient. Ces fleurs mobiles, dont j'admirais les vives couleurs, c'étaient des *zoophytes*, animaux-plantes. Je voyais les *actinies*, auxquelles leur ressemblance avec l'anémone en a fait donner le nom, sensibles à la lumière, s'épanouir au grand jour, se resserrer à l'obscurité, refermant dans une sorte de bourse ce qui m'apparaissait comme des pétales blancs, roses ou bleus, que Mlle Sarah appelait des tentacules, bras des polypes, qu'ils allongent, tournent, ploient à leur gré, pour chercher, atteindre, ramener leur nourriture. Ces élégantes plumes grises ou rouges, c'est encore une tribu de polypes rangés le long d'une tige : des tentacules sortent de ces barbes animées et s'agitent en quête de la proie. Chose merveilleuse, un de ces *pennatules*, une de ces plumes de mer, plongée dans l'eau douce, meurt en faisant jaillir une pluie d'étincelles ; tandis que les autres espèces phosphorescentes, lumineuses dans l'obscurité, s'éteignent, pour la plupart, dès que l'animal languissant va mourir. Les bouquets écarlates, variés de jaune et de violet, qui sortaient, en s'épanouissant, de vases assez semblables à des cornes d'abondance, sont des *annélides*, des *serpules*, qui, à la moindre alerte, disparaissent au fond de leurs cornets évasés, sur lesquels une sorte de soupape, un disque coloré, retombe aussitôt. Nageant au-dessus des madrépores, des coquillages, des mollusques, de légers crustacés, de minces et agiles poissons, se glissent au milieu des algues, et traversent en tous sens, non d'une rive, mais d'une vitre à l'autre, cette mer en miniature, petit monde animé, qui s'émaille sans cesse de reflets changeants et nacrés.

Tout cela ne s'était pas fait d'emblée : Dieu lui seul crée d'un mot. L'aquarium de Mlle Sarah, formé peu à peu avec beaucoup de tâtonnements, allait se perfectionnant sans cesse. D'abord, plus en curieux qu'en naturaliste, elle n'avait voulu que réunir et conserver quelques échantillons de mollusques, d'annélides, recueillis dans des creux de rochers, ou sur le sable, à mesure que la marée se retire. Les petits animaux emprisonnés étaient morts faute d'air respirable, après avoir très-promptement consommé tout celui qu'ils avaient pu extraire de l'insuffisante portion de liquide qui leur était accordée. Les algues ont dans l'eau des fonctions analogues à celles que remplissent dans notre atmosphère les herbes, les arbres, toute la végétation aérienne : elles exhalent, sous l'influence de la lumière, l'oxygène que la respiration des animaux absorbe. Lorsque Mlle Sarah, renouvelant l'eau de ses vases purifiés, y plaça de nouveaux prisonniers, elle s'avisa d'enfermer avec eux quelques algues. Naturellement elle les choisit des plus agréables formes, des plus brillantes couleurs, donnant la préférence à celles des plantes marines qu'elle se plaisait naguère à coller dans de gracieux herbiers. L'expérience vint lui enseigner que les algues rouges, les magnifiques *rhodospermées*, sont moins favorables au développement de l'oxygène que les *ulves*, les *conferves* et autres fucus verts. Aujourd'hui c'est en regardant se former de brillantes bulles d'air sur les frondes à replis transparents de l'*ulve latissima*, sur les souples contours de la pâle *punctaria*, sur le tapis d'émeraude des *vaucheries*, des *dumontias* et des petites *conferves*, emmêlées comme la verte chevelure d'une néréide, qu'elle s'assure de la pureté de l'eau et de la santé de ses hôtes aquatiques; car ce ne sont plus de malheureux captifs expirants; ils vivent, ils retrouvent autour d'eux tout ce dont ils ont joui dans la liberté des grèves et des mers.

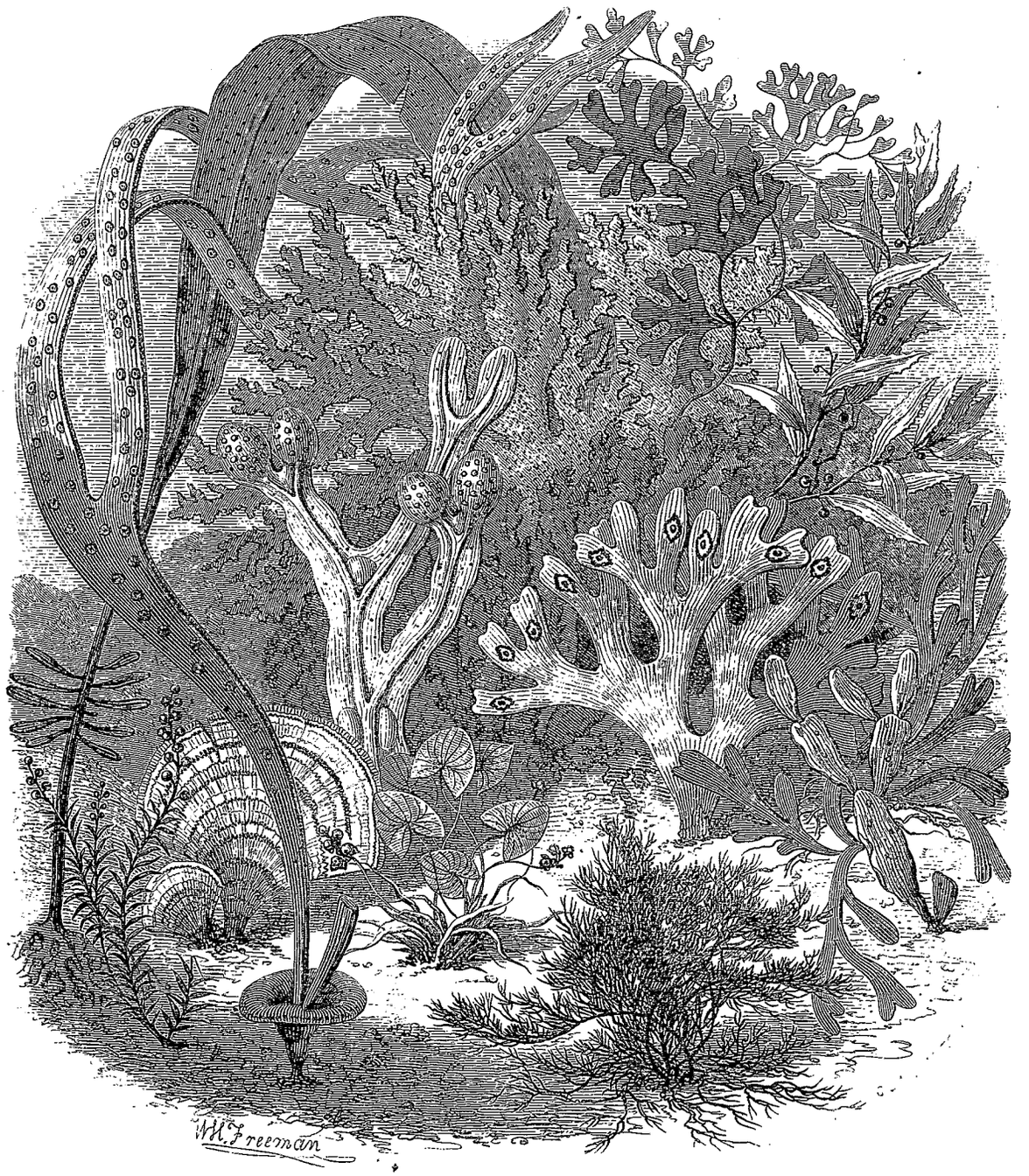


Un Aquarium. — Dessin de Freeman.

Les diverses plantes qui les abritent ont été enlevées de la mer avec précaution, une à une, le ruban allongé de l'élégante *alaria* (l'algue ailée) comme le gazon velouté des imperceptibles *oscillatoires*. Chaque algue emporte avec elle le fragment de roche auquel elle était accrochée ou suspendue, le débris, calcaire ou végétal, sur lequel elle se cramponnait en parasite. Avec la plante sont recueillis le caillou qui supporte son disque mucilagineux ou son cartilage durci, et jusqu'au mince lit de sable sur lequel elle étale ses filaments entortillés; enfin, dans sa nouvelle demeure, toutes ses habitudes lui ont été conservées.

Que de soins minutieux, que de précautions, que d'ingénieuses inventions de détail, dont je ne fus instruit qu'à la longue, avaient présidé à cette création et la faisaient prospérer! A l'origine, c'était du mastic de vitrier qui retenait les parois de verre dans d'étroites rainures creusées le long de quatre montants de bouleau. Le bon goût avait fait remplacer ce cadre de bois grossier par d'élégantes colonnettes de zinc; mais auparavant, et pour le salut de sa population aquatique, Mlle Sarah avait proscrit le mastic, dont l'odeur, quelque aéré qu'il fût, pouvait déplaire aux susceptibles habitants de l'aquarium, à supposer qu'elle ne leur devînt pas funeste. Le sable de rivière et les petits galets qui couvraient la base de l'aquarium d'une couche de 6 à 8 centimètres, avant d'être employés avaient été lavés à plusieurs reprises : aussi l'eau transparente et pure semblait un cristal à légers reflets verdâtres. Le dos de l'aquarium tourné vers la croisée, d'abord était d'ardoise comme la base, afin que les rayons lumineux ne pussent arriver dans toutes les directions et effrayer les

habitants. Mais si les quatre parois étaient maintenant en verre, la lumière n'en tombait pas moins directement d'en haut comme sur la surface des mers, la vitre du fond se trouvant toujours obscurcie par une étoffe épaisse et par le rocher qui élevait en arrière sa crête abrupte au-dessus du niveau de l'eau. Devant, la petite montagne, tachetée de *cladophores*, veloutée de *conferves* et de vertes *vaucheries*, descendait en pente douce vers la plage. Sur le sable vivement éclairé s'étalaient des *actinies*, des *tubipores*, l'*amphitrite* à diadème doré, l'*aphrodite* parée de faisceaux ondoyants de soie, écharpe où brillent l'or et toutes les couleurs de l'iris. Les anfractuosités, les arches, les grottes des écueils, dont l'étroite marine est semée, offrent des abris où les *doris*, les *aplysies*, et autres petits mollusques aux bran-



Les Plantes de l'Aquarium. — Dessin de Freeman.

Alaria æsculenta. — Himanthalia lorea. — Sagittaria cordifolia. — Coccophora. — Padina pavonia. — Fucus vesiculosus. — Halymenia ligulata. — Sphærococcus flabellifolius. — Sargassum. — Delesseria. — Chondrus crispus. — Phyllophora rubens. — Ceramium.

chies semblables à de délicats arbustes, broutent les fucus ou saisissent au passage d'imperceptibles infusoires.

Les algues participent à la nature des animaux qui habitent leur élément, elles semblent aussi vivantes qu'eux; et ma vieille amie m'en racontait aussi l'histoire. Si la couleur du *sargassum* ne m'avait pas attiré tout d'abord, quand je sus que Christophe Colomb, reculant les bornes du monde, rencontra de larges bancs de cette herbe errante et se sentit encouragé, j'examinai avec plus d'intérêt les globules d'air qui soutiennent cette plante et tant d'autres, vésicules qui les font voguer sur les flots.

Je n'oubliai plus le nom de la *delesseria*, aux magnifiques palmes écarlates, quand Mlle Sarah m'eut appris que ce fucus était nommé ainsi en l'honneur d'un patron de la

science, et qu'elle m'eut raconté comment Benjamin Delessert, qu'elle avait connu, et qui ouvrait ses magnifiques collections aux plus pauvres étudiants, avait adouci les chagrins d'un veuvage précoce, en dévouant sa fortune et ses soins à l'avancement de la science.

Debout devant l'aquarium, lorsque je contemplais ces plantes, ces animaux, dont la vie, les moyens de reproduction renferment de si curieux mystères, et dont les propriétés sont presque ignorées, j'étais distrait par les rapides mouvements de petits poissons, girelles, boulereaux, blennies et autres, et par les évolutions de divers crustacés, tous balayeurs de l'aquarium. Mlle Sarah leur en avait donné le titre en même temps que les fonctions. Les uns épluchaient les algues feuille à feuille, glissant à travers les frondes; d'autres ramassaient et avalaient les plus petits débris de matières animales. Il était surtout amusant de suivre de l'œil les allées et venues d'un petit palémon à dents de scie, qui tantôt fend l'eau de ses nageoires frangées, tantôt marche ou rampe. Les fins râteaux de ses pieds de devant lui servent à rassembler les plus petites épluchures, qu'une paire de secondes pattes porte délicatement à sa bouche. Après quoi les râteaux deviennent des brosses, et la petite crevette (c'est son nom commun) s'en sert pour nettoyer, avec le plus grand soin, tout son léger corps transparent.

Je ne suffirais pas à dire tout ce que j'appris, tout ce que je vis, en tournant autour de cette cage de verre, de cet univers de deux pieds et demi de large sur quatre de long. Mais c'est très-certainement de l'aquarium de Mlle Sarah que date en moi un goût très-vif pour les sciences naturelles. Depuis, j'ai vu les magnifiques aquariums de Regent's Park, où la foule se porte, et devant lesquels nombre de savants vont observer, sur les limites où elles se touchent et se confondent presque, la vie animée et la vie végétale; nulle part je n'ai retrouvé ces premières sensations toutes naïves, d'admiration et de ravissement, éprouvées dans le petit salon de ma vieille amie, près de cet aquarium qui avait peuplé sa solitude sans la troubler, et ranimé en elle, avec le goût de l'étude, ce mouvement d'esprit et d'intelligence, jeunesse de tous les âges, consolation ou du moins adoucissement à tout malheur.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN PÈRE (1).

1er mars 1846.

Serait-il vrai? Ma sollicitude paternelle ne me trompe-t-elle pas? Oh! je n'ai jamais éprouvé trouble pareil... Lui! lui! mon fils! il serait... Allons, du calme! N'ai-je pas vingt fois, quand il était tout petit enfant, rêvé une maladie dans une indisposition, et dans la maladie la mort? Eh bien, il en est de même des maladies de l'âme. Je m'exagère un fait sans importance, je crois deviner... Non! le jour même où je l'ai cru frappé d'une maladie mortelle, je n'ai pas ressenti, je crois, un déchirement de cœur plus affreux. Car s'il s'agissait alors de sa vie, de sa chère vie, il s'agit aujourd'hui de ce qui m'est aussi sacré, de ce dont je suis responsable, de son existence morale, de son honneur; et si je pensais que cet enfant dût un jour être lâche... lâche!... pas encore. O mon Dieu! la lâcheté est plus que la peur; c'est la peur acceptant un affront, fuyant un danger; c'est la peur devenue une action! Mais tant que la faiblesse demeure dans le secret du for intérieur, tant qu'elle se borne à troubler le cœur, à faire pâlir le visage, on peut l'appeler crainte, pusillanimité, mais on n'a pas le droit de la nommer de ce nom affreux de lâcheté. Apaise donc ton premier éperdument, pauvre cœur paternel, et tâche de voir clair dans l'âme et la destinée de cet enfant!... Hélas! c'est qu'il n'est plus tout à fait un enfant. Un enfant a le droit de trembler, et de le montrer. La notion du courage n'existe pas encore en lui, son âme n'a point revêtu la robe prétexte, sa faiblesse morale ne compte pas. Mais lui, lui! Le voilà à cet âge de transition où l'enfant se transforme en adolescent; il a passé quatorze ans; la nature elle-même commence à le marquer d'un signe nouveau en brisant le timbre pur de sa voix enfantine, pour y faire résonner ces premiers accents graves et rauques qui annoncent la virilité; demain, il sera un jeune homme... Eh bien, je ne puis me le dissimuler, plusieurs fois, soit dans nos courses à cheval, soit dans nos exercices de natation, soit dans de petits hasards de voyage, j'ai cru remarquer en lui des signes de pusillanimité. Et enfin, hier, au coucher du soleil (il ne me voyait pas, mais je le voyais, moi; je suis toujours là sans qu'il le sache; le premier devoir d'un père est *la présence invisible*), hier, quand il revenait seul par le petit chemin qui ramène au village, et qu'il se vit assaillir de paroles de menaces par le fils du fermier des Ormes... il a eu peur! Je sais bien que ce paysan a deux ans de plus que lui, que c'est un mauvais garnement, qu'il est grand et fort comme un jeune homme; je sais que l'honneur n'est peut-être pas aussi engagé dans une dispute avec un paysan; je sais, enfin, que mon fils ne s'est pas enfui... Mais n'importe, quand je suis arrivé il avait sur le visage une telle expression d'épouvante que j'en ai été épouvanté! cette figure blême, ces lèvres tremblantes, sont toujours là devant mes yeux! Il me semble toujours voir le tableau si énergique de Mulready, *le Loup et l'Agneau*. L'enfant altier, insolent, sûr de lui, c'était l'autre, c'était le paysan! Et l'enfant craintif, ce pauvre petit agneau contre la porte, la tête courbée, attendant le coup ou l'injure, c'était mon fils! Mon fils lâche! Oh! pauvre créature! que deviendra-t-il? Car la lâcheté est plus fatale que le plus terrible des vices, puisqu'elle annihile toutes les vertus. Que sert, à un homme lâche, d'être bon, humain, généreux? Sa bonté, son humanité, sa générosité, tomberont à la première épreuve comme des armes d'une main paralysée. Qu'un lâche voie son ami dans un incendie, il le laissera brûler! dans une inondation, il le laissera noyer. Un lâche cédera la femme qu'il aime, à la première menace; un lâche laissera insulter sa mère à son bras; un lâche ne peut être ni père, ni frère, ni mari, puisqu'il ne saurait défendre ni sa femme, ni sa sœur, ni sa fille. Et mon fils serait... Oh! ce que j'éprouve à cette pensée, ce n'est pas de l'indignation ou de la colère, c'est une immense compassion, une immense tendresse; je l'aime plus encore! Je l'aime pour tout ce qui lui manque, pour tout ce que nous ne lui avons pas donné! Les défauts des enfants ne sont souvent qu'un legs des parents. Sa mère était craintive : c'est peut-être d'elle qu'il tient cette faiblesse d'âme. Ainsi donc, il serait condamné pour un vice qui n'est pas le sien. Il souffrirait toute sa vie pour un héritage qui lui a été imposé fatalement, sans qu'il le sût, sans qu'il le voulût!.. Oh! toutes mes idées de justice et de raison se confondent devant un tel mystère! Ma tête s'en va, j'ai l'âme perdue!

2 mars. Le lendemain.

Je suis mieux. La nuit et la prière m'ont calmé. Je vois plus clair. Que son cœur, il y a deux jours, se soit troublé devant cette menace, c'est incontestable; mais de là à

(1) L'auteur de cet article est M. Ernest Legouvé, membre de l'Académie française.

La collaboration de M. Legouvé à notre recueil ne date pas d'aujourd'hui, et nous lui devions déjà, entre autres pages toutes bien accueillies par nos lecteurs, le *Voyage d'un ignorant autour de sa chambre*, les *Hirondelles*, et une description des *Environs de Nice*.

une faiblesse de caractère chronique, constitutionnelle, incurable, il y a un abîme. Tout est degré, changement, éducation dans la vigueur du caractère comme dans la force corporelle; et Dieu ne nous donne ni défauts entiers, ni qualités complètes, précisément pour qu'il nous soit possible de vaincre les uns et de compléter les autres. Somme toute, l'œuvre des pères n'est pas autre chose, et, grâce au ciel, jusqu'à présent, cette œuvre a été la mienne. Raisonnons donc, et ne nous troublons pas.

Cet enfant était né avec une poitrine, sinon délicate, du moins irritable : je l'ai trempé dans le plein air des montagnes; je l'ai guéri.

Des accès violents de fièvre et de congestion au cerveau mettaient parfois sa vie en danger : je l'ai mené pendant trois ans au bord de la mer; je l'ai guéri.

Il tenait de moi (toujours l'héritage) une mélancolie étrange à son âge, et cependant assez profonde, qui, plus tard, eût pu dégénérer en un véritable spleen : je ne lui ai permis ni une heure, ni une seconde d'oisiveté; ou le travail, ou le jeu, ou l'exercice, mais toujours un mouvement d'esprit ou de corps qui l'arrachât à lui-même; je l'ai guéri.

Puisque j'ai pu redresser son caractère et corriger son tempérament, pourquoi ne pourrais-je pas fortifier son cœur? Dieu ne serait pas Dieu, c'est-à-dire l'être souverainement juste et souverainement bon, s'il avait jeté dans l'homme des vices plus forts que l'homme... La fatalité de la souffrance, je la comprends, je l'accepte; mais croire à la fatalité du mal moral... jamais!

6 janvier 1847.

Ce matin, nous avons eu, lui et moi, un entretien qui me donne espoir. Je lisais la vie de Turenne (je ne quitte plus les biographies de héros)... pour y apprendre, pour y surprendre le secret du courage. Tout à coup me tombe sous les yeux un passage qui se détacha sur la page comme un éclair, comme une flamme qui sert de guide; je cours à la chambre de cet enfant : — Écoute, lui dis-je, un fait bien étrange; ou plutôt, non, lis-le-moi toi-même. Et je lui remis le volume entre les mains. Il le prit, un peu étonné de mon émotion, quoique je la continsse singulièrement, et il lut ce qui suit :

« Un matin, avant une bataille, Turenne parcourait les lignes de son armée. Tout était préparé; il donne le signal de l'attaque, et la canonnade commence; mais au premier coup, il se sentit saisi d'une telle terreur que son visage pâlit, et ses membres se mirent à trembler. Les officiers qui l'entouraient s'en aperçurent. Lui, il se tut un moment. Puis, jetant sur tout son corps un regard de colère : « Ah! vieille carcasse, tu trembles! Eh bien, je » vais te mener si loin qu'il faudra bien que tu ne trembles » plus! » Et, se précipitant à l'endroit où le feu était le plus terrible, il fut plus héroïque ce jour-là qu'il ne l'avait jamais été! »

L'enfant s'arrêta après ces mots, et resta rêveur. Je le regardais, sans l'interrompre, attendant ce qu'il dirait. Après un moment de silence, tout plein d'étonnement, il reprit :

— C'est bien singulier, père.

— Qu'est-ce qui te paraît singulier?

— Comment! Turenne a eu peur!

— Un homme qui a une très-bonne santé peut être malade un jour.

— C'est vrai!... je n'avais jamais pensé à cela... Pourtant, ajouta-t-il, j'y vois une grande différence, c'est que, quand j'ai la fièvre, j'ai beau lui dire : Va-t-en, elle reste, tandis que lui, il a chassé la peur! Il a eu du courage parce qu'il l'a voulu!

— C'est remarquable, en effet; mais qu'est-ce qui t'étonne là-dedans?

— Je ne sais... Je croyais... que la peur était un sentiment qui ne dépendait pas de nous.

— La peur... sans doute! mais... les effets de la peur, non!

— Ah!

— L'homme n'est pas maître de ses sentiments, mais il est maître de ses actions; on ne peut pas se défendre d'être craintif, mais on peut se défendre d'être... lâche...

— Je comprends, reprit-il, un peu pensif... La crainte et la lâcheté sont deux choses différentes. Puis, toujours rêveur : — Mais enfin, père, comment Turenne s'y est-il pris ce jour-là, pour chasser cette peur... qui était bien forte cependant, puisqu'elle le faisait frissonner?

— C'est tout simple; il a appelé contre elle à son aide un sentiment plus fort qu'elle dans son âme : l'idée du devoir et de l'honneur.

Il se tut un moment, comme si une idée toute nouvelle se présentait à son esprit, et puis il dit, avec une sorte d'enthousiasme :

— C'est beau cela, que l'homme puisse ainsi détruire un mauvais penchant par un bon, et qu'il ait dans le fond de son cœur des amis tout prêts à accourir s'il a besoin d'eux et à l'aider à vaincre ses plus grands ennemis, les défauts.

A ces mots, tant de noblesse ingénue éclata sur son visage que j'allais lui sauter au cou, quand il reprit :

— Pourtant, père, dis-moi : est-ce qu'il n'y a pas des hommes qui sont braves... toujours, sans effort, malgré eux, pour ainsi dire?

— Il y en a même pour qui le danger est un plaisir. du Guesclin, par exemple : il ne riait guère que quand il voyait briller les épées, et, tout enfant, il aimait autant à recevoir des coups qu'à en donner.

— Eh bien, père, quel est le plus beau, le courage de du Guesclin, ou celui de Turenne?

— Celui de Turenne, mon enfant. Du Guesclin n'a eu que la gloire de l'héroïsme, Turenne en avait le mérite.

— C'est vrai, et il me semble pourtant... je le crois du moins, qu'on serait disposé à vanter davantage une vaillance comme celle de du Guesclin.

— Tu as raison.

— Alors elle est donc plus grande?

— Devant les hommes, peut-être; mais celle de Turenne est plus grande devant Dieu.

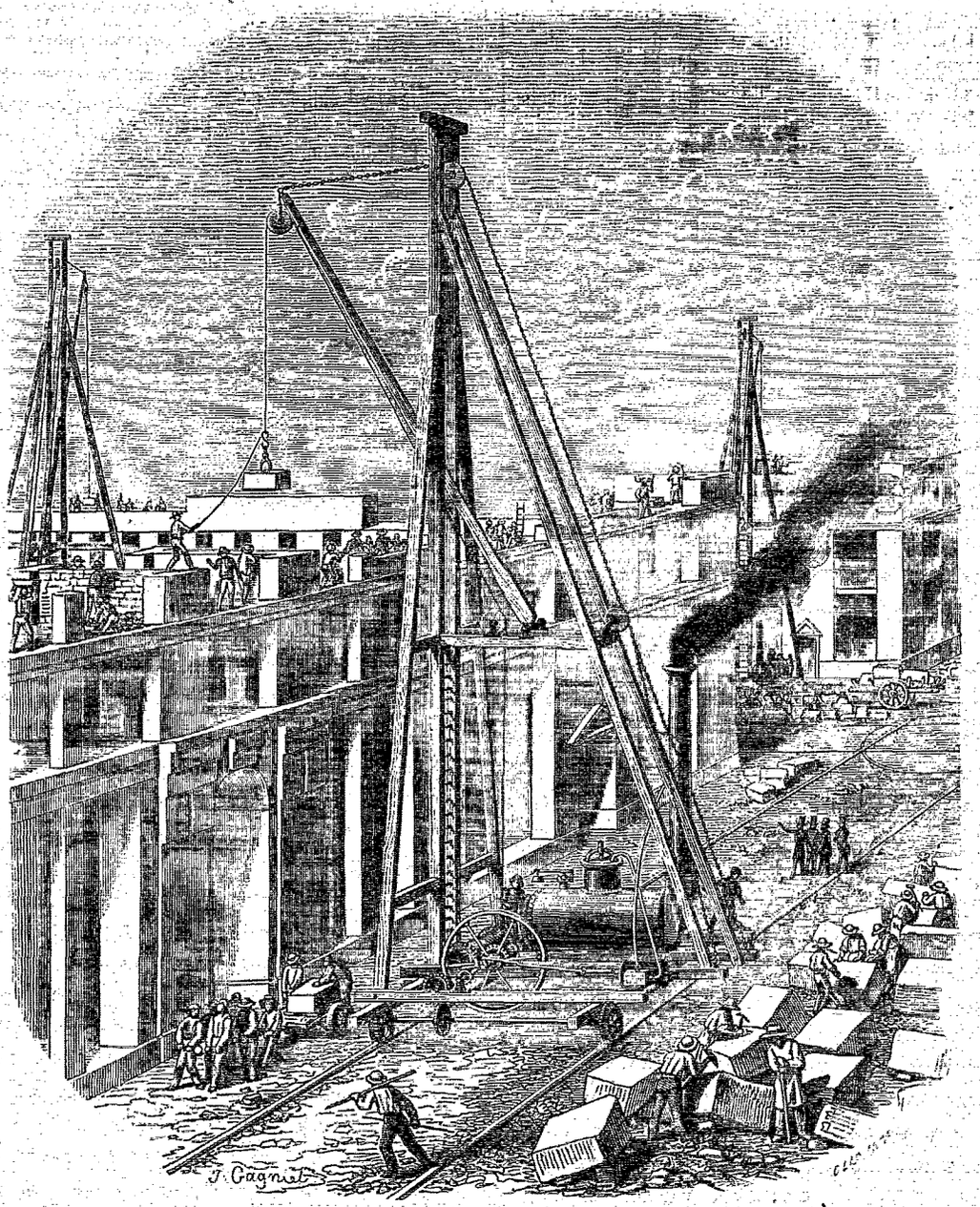
Il se tut et s'éloigna, la tête baissée. Cet entretien sera-t-il perdu pour lui? Je ne le crois pas. J'ai vu passer sur son front, pendant qu'il m'écoutait, des sentiments, des pensées inconnues pour lui, car elles y étaient toutes mêlées de surprise; ce grand mystère de la liberté humaine, de l'empire de l'homme sur lui-même... il l'a entrevu. Le germe est en lui, et moi, moi, je me charge de le faire pousser. Oui, voilà le moment, et voilà le moyen. Fouiller cette âme dans tous les sens, de fond en comble, et y découvrir, y créer un sentiment, une passion, une qualité, un défaut même peut-être, qui soit plus fort que la peur. Comment, le siècle dernier a vu, au cloître Saint-Médard, des fous, sous l'empire d'un fanatisme stupide, anéantir si absolument en eux le sentiment de la douleur, qu'ils souriaient en sillonnant leurs corps de blessures, et moi, moi, un père, moi, poussé par la plus sainte des passions et par le plus sacré des devoirs... je ne trouverais pas le moyen d'inspirer à cet enfant le mépris de la souffrance et du danger... C'est impossible!

La suite à la prochaine livraison.

MACHINES A VAPEUR

EMPLOYÉES POUR LA CONSTRUCTION DES MAISONS (1).

Construire bien, vite et économiquement, tel est le problème que s'appliquent à résoudre aujourd'hui de toutes parts en France les ingénieurs et les architectes. On vient d'imaginer, pour atteindre ce but, de faire servir les machines à vapeur à monter les pierres et à les mettre en place plus rapidement et à moins de frais que les treuils manœuvrés par des hommes. Ce nouveau système, appliqué à différentes constructions dans la ville de Marseille, paraît avoir réussi. Nous constatons ce fait, surtout par le désir de montrer combien de perspectives imprévues peuvent s'ouvrir pour l'emploi de la force de la vapeur. Il est probable, par exemple, que l'on verra bientôt sur les quais de nos grandes villes maritimes les machines à vapeur courir d'un navire à l'autre, et du port aux magasins, pour opérer les débarquements et les emmagasinages des cargaisons. On calcule qu'une seule de ces machines pourrait opérer le débarquement et l'embarquement de plus de 100 tonneaux de marchandises en un jour.



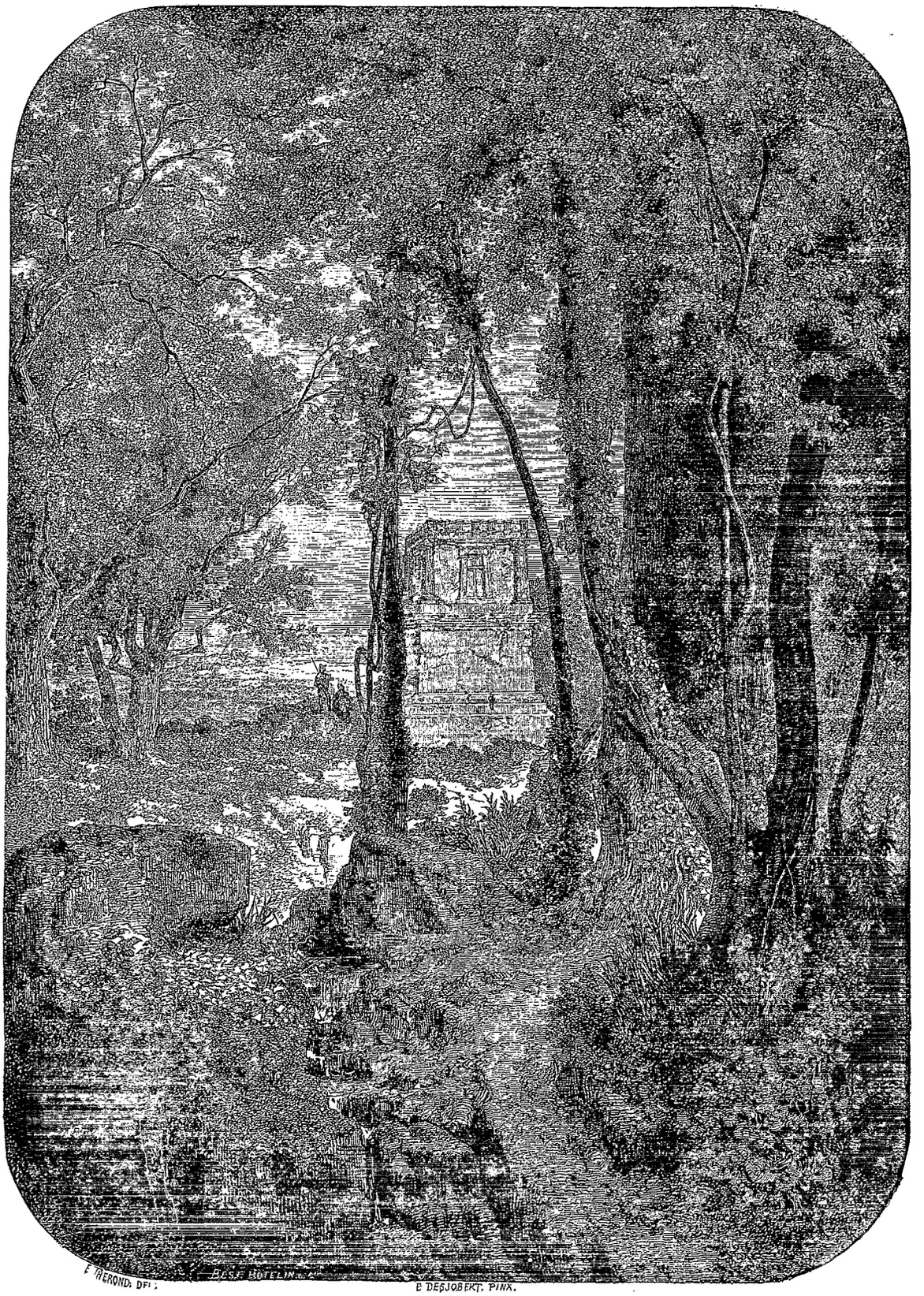
Machine à vapeur élévatoire, d'après Borde. — Dessin de Gagniet.

La machine élévatoire, dont notre dessin doit donner une idée suffisante, comprend deux appareils distincts : l'un, placé sur une voie ferrée, parcourt l'ouvrage en construction dans sa plus grande largeur, et transporte directement à leur place les matériaux pris en un lieu quelconque; l'autre est fixé et dessert tout un bâtiment par le centre de la construction, en effectuant, mais sans cesser d'être immobile, la même manœuvre que le précédent. On peut arriver ainsi à une économie considérable dans le bordage, le montage et la pose des matériaux, à une économie d'échafaudages, et à une précision plus grande dans la pose des pierres de taille, peut-être aussi à une diminution du nombre des accidents qui résultent de l'emploi d'échafaudages légers et souvent incomplets.

(1) Lacroix et Baudry; librairie scientifique. Paris, 1858.

TOMBEAU DE THÉRON

PRÈS AGRIGENTE, EN SICILE.



Le Tombeau de Théron. — Dessin de Thérond, d'après Desjobert.

On a donné ce nom, mais fort arbitrairement, aux ruines d'un monument sépulcral que d'ici l'on voit au loin, à travers le feuillage, près du cours de l'Acragas, en dehors des murs d'Agrigente.

On sait que Théron fut roi ou tyran d'Agrigente au cinquième siècle avant Jésus-Christ. Son règne paraît avoir été pour cette ville une ère de prospérité et de gloire. Il était né en Béotie, et, plusieurs fois vainqueur aux jeux Olympiques, il avait eu l'honneur d'être chanté par Pindare. Il s'était illustré en Sicile par son habileté et son courage dans la bataille d'Himère, où son gendre Gélon, tyran de Syracuse, défit une armée de trois cent mille Carthaginois. Les Agrigentins obtinrent une part considérable des dépouilles des vaincus, « et, de ce moment, dit M. de la Salle (1), les richesses, le luxe et les monuments d'Agrigente furent portés au plus haut degré de splendeur; aujourd'hui même, après tant de siècles écoulés, on retrouve encore les traces indestructibles de la magnificence et de la grandeur de cette célèbre cité. Son enceinte totale, qu'on reconnaît facilement, avait plus de trois lieues, ou soixante-dix stades, d'étendue, en y comprenant la forteresse appelée Camica, qui forme aujourd'hui la ville moderne de Girgenti. »

Quant au prétendu tombeau de Théron que représente notre dessin, il ne répond en rien à ce que Diodore rapporte de la situation et du style de l'édifice sépulcral élevé au tyran d'Agrigente. C'est probablement une œuvre d'artistes grecs au temps de la domination romaine. Suivant le principe énoncé par Vitruve, l'axe des colonnes extrêmes est incliné vers l'intérieur de la construction, non-seulement pour leur donner plus de solidité, mais encore pour produire un meilleur effet optique. On retrouve l'application du même principe dans beaucoup d'édifices de l'Egypte, de la Grèce et de l'Italie antique.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN PÈRE.

Suite. — Voy. p. 6.

17 mars 1848.

Deux ans se sont écoulés depuis le jour où cette affreuse crainte s'est emparée de moi, et, depuis deux ans, exercices de la pensée, exercices du corps, lectures, conversations, exemples, j'ai tout employé pour rendre ce cœur plus ferme. Théoriquement, virtuellement, il l'est. Les idées de justice, de devoir et de dignité, sont plus vives et plus puissantes en lui. Mais qu'un danger se présente, aura-t-il la force de les mettre en pratique? Tantôt j'espère, tantôt je doute. Le courage est une qualité si étrange! A quoi tient-elle? D'où vient-elle? Ce n'est pas de la fermeté du caractère : tant de généraux ont montré dans la vie civile une faiblesse déplorable! Ce n'est pas de la grandeur de l'âme : que de petitesse dans de très-grands héros! Ce n'est pas du sentiment du devoir : les cœurs les plus corrompus sont parfois les plus vaillants. Ce n'est pas du désir de l'intérêt ou de la considération : que de gens sans vergogne sont des aventuriers sans peur! Ce n'est pas même de l'amour-propre : on voit des êtres stupides, sans ressort, qui se réveillent en face du danger. Le courage serait-il donc quelque chose de purement instinctif, d'indépendant du reste de l'âme, de bestial, pour ainsi dire, et où la volonté ne pourrait rien? Je m'y perds. On m'a conté pourtant hier un fait que j'ai précieusement enregistré. — Un jeune officier, dans une attaque de redoute, montra un héroïsme admirable; héroïsme de six heures entières, pendant lesquelles il s'exposa vingt fois à une mort certaine. Le soir, comme tous ses camarades l'accablaient de louanges : — Vrai, répondit-il en riant, j'ai été un héros?... C'est bien convenu; eh bien, ma foi, j'en suis bien aise, cela me permet de donner ma démission. — Votre démission? Pourquoi? — Pourquoi, mes chers amis? parce que j'ai eu une peur abominable; parce que je trouve ce métier odieux; parce que si je restais, je me connais, je ferais encore le héros, ce qui m'est insupportable; et puisque j'ai payé ma dette, bonjour, assez de gloire comme cela, je me retire; et il se retira. Voilà évidemment encore une preuve vivante que le courage peut être une affaire de volonté! Mais quel degré de volonté faut-il? Voilà la question; et cette question, qui peut la résoudre? L'expérience seule, le fait, le danger! Eh bien donc, que le danger vienne! et sous quelque forme qu'il se présente, quel que soit le déchirement de mon cœur, je le jure, je n'en éloignerai pas cet enfant, je l'y laisserai... et, s'il le faut, je l'y jetterai!

18 mars 1848.

Je l'y jetterai, ai-je dit hier! Insensé! L'y jeter, moi! Et cette nuit, rien qu'à passer en revue par la pensée les périls qui pouvaient l'atteindre, j'ai senti vingt fois mon cœur défaillir d'angoisse. Que deviendrais-je donc si je le voyais réellement menacé? Et puis, je lui souhaite un danger! mais lequel? Combien de périls qui, pour lui, épouvanteraient autant ma conscience que ma tendresse! Quelle épreuve vraiment pure lui trouver? Un duel? C'est la première qui se présente à la pensée quand il s'agit d'un jeune homme, et je comprends ce que l'on peut dire pour justifier le duel. Nous avons beau faire, nous avons tous dans les veines un peu de ce vieux sang germain qui a fait les chevaliers, et le duel en est un reste. Puis, quoique ce soit un fait matériel, c'est pourtant, par un côté, une protestation en faveur de la force morale contre la force physique. C'est, dans notre société, une sauvegarde de la politesse, le gardien de la dignité; enfin, grâce à lui, un homme petit, faible, infirme, peut être dans une foule le protecteur de sa fille ou de sa femme contre tout grand et insolent géant; et j'ai du goût pour ce qui rend les géants modestes. Mais que le fait arrive, que cet enfant tire l'épée, l'angoisse me prend, une angoisse qui a un objet plus sacré que ses jours eux-mêmes. Les causes sérieuses de duel sont si rares! si rares les circonstances où l'honneur est vraiment engagé! La plupart du temps, c'est affaire, non de dignité, mais de vanité! Eh bien, si, par vanité, cet enfant allait tuer quelqu'un! Lui, meurtrier! meurtrier d'un enfant comme lui, peut-être d'un fils! c'est-à-dire réduisant une mère au désespoir! maudit d'une famille! faisant couler des larmes éternelles! Cette idée m'est affreuse! Préférerais-je les périls de la guerre? Je sais tout ce qu'on peut dire de vrai et de grand en faveur de la guerre; mais enfin, le plus souvent, cela se réduit encore à tuer, à tuer sans motif, quelquefois même pour des causes iniques! Combien de guerres impies pour une guerre sainte! Combien de héros pour qui le combat n'est autre chose que de charger à la tête d'un escadron, de poursuivre l'ennemi l'épée dans les reins, et de plonger son arme dans le dos à des hommes qui fuient! Non, rien de tout cela pour lui! je n'en veux pas! Je l'ai juré, et je le jure encore, qu'il se présente un danger, je ne l'y soustrairai pas! mais pour lui, je n'accepterai qu'un danger pur, sans tache, utile, un danger qui ne menacera que lui, enfin un danger qui sauve et non un danger qui tue!

24 juin 1848.

Le moment est venu, j'ai trouvé le péril que je cherchais, péril d'autant plus précieux qu'il ne l'atteint pas lui seul, mais qu'il va jusqu'à moi; qu'il ne s'agit plus là de beaux discours paternels ni de dissertations éloquentes au coin du feu, mais d'exemples à la clarté du soleil; qu'il faut que je paye de ma personne comme lui, à côté de lui; qu'enfin voilà le moment de la vraie leçon... Fais ce que je fais, et non pas : Fais ce que je dis. Les craintes de bien

(1) *Histoire de la Sicile.*

des cœurs se réalisent; une lutte dans la rue est inévitable; juin 1848 sera une date sanglante dans nos annales... et le sort de la France va être mis en question, peut-être demain, peut-être ce soir. Ne pas se montrer dans un tel moment, c'est impossible. Je marcherai, et je tâcherai qu'il me suive. Allons le trouver.

Trois heures après.

Je sors de chez lui! Dès qu'il me vit, il s'avança vers moi avec toutes les gaietés folles d'un écolier, c'est-à-dire avec un respect affecté, me saluant jusqu'à terre, m'offrant le plus beau de ses siéges, me disant d'une voix grave qu'il était bien fier de recevoir un homme comme moi, se livrant enfin à tous ces enfantillages de la tendresse qui témoignent si vivement d'une union profonde, et finissant le tout par me prendre le front et m'embrasser de toutes ses forces, en me disant :

— Tiens, vois-tu, je t'aime trop!

Oh! quand je le sentis là, si près de moi, quand je le tins sur mon cœur, si étroitement serré, si affectueux, si bon, et que je me dis que par moi, par ma volonté, il allait dans quelques heures être exposé à la mort peut-être... oh! alors, mon cœur défaillit, et des larmes jaillirent de mes yeux. Il le vit, et me dit soudain, avec un accent de tendresse qui redoubla ma douleur...

— Père, père! qu'as-tu donc? tu pleures?...

Je fis un effort pour me remettre.

— Ces larmes ne sont rien, cher enfant; mais il est question d'affaires sérieuses, et je viens causer avec toi.

— Parle, père, parle vite!...

— Mon cher enfant, tu vois l'état où est Paris : la fermentation est au comble; des barricades commencent à s'élever; les ateliers nationaux ont pris les armes; dans deux heures on se battra dans les rues.

— On le dit, reprit-il d'une voix un peu altérée.

Il avait pâli au mot *on se battra*. Je repris, le cœur serré, mais en raffermissant ma voix :

— Dans un pareil moment, un bon citoyen ne peut pas rester chez lui; il faut, c'est un devoir (j'appuyai sur ce mot qui était mon appui à moi-même), c'est un devoir de descendre dans la rue.

Il ne répondit rien, mais ses lèvres s'agitaient malgré lui.

— Seulement, ajoutai-je, même là, chacun peut porter son cœur, ses principes. Assez d'autres y descendront pour frapper et tuer; pour moi, mon parti est pris. A mes yeux, dans la guerre civile, dans la guerre des rues, le devoir des citoyens armés n'est pas de tirer des coups de fusil, mais d'en recevoir... Oh! sois tranquille, on n'est pas inutile pour cela : un homme de plus, même quand il ne tire pas, compte encore, il compte même plus quelquefois. Aller au plus fort du danger, mais sans tirer mon arme du fourreau; protester par ma présence contre la révolte et l'illégalité; me jeter entre les combattants, s'il le faut, pour empêcher les vengeances et les atrocités qui déshonorent toujours les guerres civiles; enfin *me battre contre le mal*, voilà mon rôle! Et si je suis tué, du moins j'aurai fait mon devoir; mais auparavant j'ai voulu venir t'embrasser.

Il m'avait écouté parler sans rien dire, mais il pâlit de nouveau; seulement, je le vis bien, sa pâleur cette fois n'était plus de la crainte, ou du moins c'était de la crainte pour moi. On voit si clair sur le front de son fils! A mesure que je lui expliquais ma résolution, tout ce qu'il y avait en lui de généreux colorait son visage d'un sentiment de fierté; et quand j'eus fini, quoique de grosses larmes roulassent dans ses yeux, il me prit les mains et me dit :

— Tu as raison, père.

Puis, comme épuisé par cet effort, il se jeta à mon cou en sanglotant.

Après un moment d'étreintes, où je sentais ma tendresse pour lui plus passionnée que jamais, j'eus la force de me dégager de ses bras, et je repris lentement et en le regardant :

— Je ne t'ai pas tout dit.

— Eh! qu'y a-t-il donc encore, grand Dieu?

— Mon cher enfant (et ma voix tremblait terriblement), tu as dix-sept ans, ton âge te dispense de ce que le mien m'ordonne; mais ne penses-tu pas qu'il est des devoirs pour lesquels il faut moins consulter son extrait de naissance que son cœur? Et le tien ne te conseille-t-il rien?

— Comment, père?

— Oui... ne penses-tu pas que ta place est aussi là où est la mienne?

Je pouvais à peine achever cette parole, et je n'osais pas le regarder. Enfin, je levai les yeux sur lui, hélas! il avait sur le visage cette même pâleur blême que je lui avais vue, trois ans auparavant, devant son adversaire; ses lèvres étaient serrées, ses yeux cerclés de noir, et il ne répondait pas. Je me tus aussi et j'attendis, le regardant toujours. Bientôt à cette expression de douleur avait succédé sur sa figure un combat de sentiments contraires; puis tout à coup un violent effort releva pour ainsi dire ses traits affaissés par la crainte; ce visage un moment décomposé reprit son harmonie, et d'une voix encore altérée, mais où l'on sentait de la force, et surtout la volonté d'en avoir, il me dit :

— C'est juste, quand tu descendras, je descendrai.

Et il s'élança précipitamment de la chambre. Maintenant donc, à la grâce de Dieu! et quand le danger viendra, que l'épreuve se fasse!

La fin à la prochaine livraison.

CONTRE L'ABUS DES NOTES.

M. S. de Sacy signale comme un défaut très-commun aujourd'hui l'abus des notes. Beaucoup de livres sont mal composés, ou plutôt ne sont pas composés du tout.

« Souvent, dit-il, c'est l'intéressant qui se trouve rejeté au bas de la page ou à la fin du volume, parmi les éclaircissements et les pièces justificatives. Puis ces éclaircissements ont eux-mêmes leurs notes et leur notules.

» Avez-vous quelque chose de bon à me faire connaître, anecdote, citation, mot plaisant? Mettez-le dans votre texte, à la place d'honneur et en grosses lettres, et n'obligez pas le patient, je veux dire le lecteur, à courir pour l'aller chercher du haut en bas de la page, du commencement à la fin du volume. Ces voyages sont horriblement fatigants, sans compter que, les notes étant généralement imprimées en caractères plus fins, les yeux du lecteur ne souffrent pas moins que son attention de ce brusque changement. »

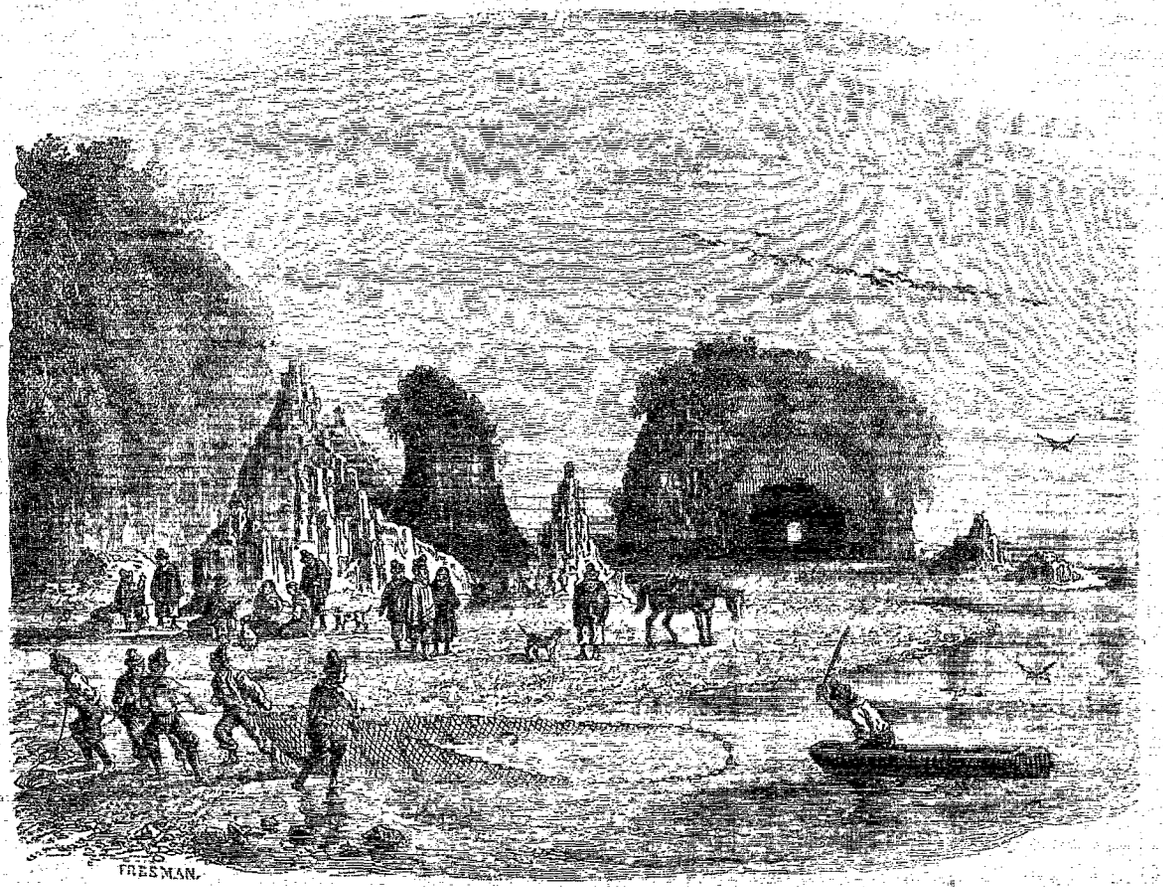
LA NOUVELLE-BILBAO.

(PUERTO-COSTITUCION.)

Le Chili ne compte pas moins de cent vingt-trois fleuves; mais nous avons vu déjà que la disposition du terrain ne rend pas toujours leur cours d'une navigation facile. Il n'en est pas ainsi du Maule, qui peut porter de petites embarcations depuis la mer jusque dans le voisinage de sa source. Ses bords sont parés de gigantesques forêts qui attirèrent, il y a cinquante ans environ, l'attention d'explorateurs intelligents, et furent bientôt peuplées de rustiques habitations. Ces bois étaient utiles surtout à la marine; une pareille circonstance ne pouvait échapper à la perspicacité d'O'Higgins; il établit plusieurs chantiers de construction à l'embouchure du Maule; une population active ne tarda pas à

s'agglomérer sur ce point, et bientôt, sous l'influence active du président, on vit s'élever, non loin de l'embouchure du fleuve, presque au bord de la mer, une petite ville commerçante, que ne mentionnent même pas nos récents traités de géographie, mais qui est devenue le dépôt de toutes les denrées apportées des riches provinces agricoles de Talca et de Cauquenes. On la nomma d'abord la Nouvelle-Bilbao, puis elle reçut le nom de *Puerto-Costitucion*, à la suite des événements politiques qui amenèrent l'indépendance du Chili. C'est la dénomination qu'on lui conserve encore officiellement dans les dépêches du gouvernement. Si peu connue qu'elle soit en Europe, elle avance à grands pas vers un opulent avenir. Malheureusement, des barres de sable viennent obstruer souvent l'entrée de son port, et s'opposent au passage des navires. Des travaux ont été entrepris pour écarter cet obstacle; de concert avec quelques particuliers, le gouvernement s'en est occupé sérieusement; tout fait donc espérer que la Nouvelle-Bilbao aura, par sa prospérité croissante, une heureuse ressemblance avec la capitale de la Biscaye, dont elle portait naguère encore le nom.

Cette petite ville n'a pas que ses forêts à montrer aux étrangers; les bords de la mer où vient se jeter le Maule sont hérissés de rochers pittoresques qui donnent le caractère le plus agreste à la côte, surtout au sud du fleuve. Ces roches sont granitiques, mais le granite dont elles sont formées se décompose aisément à l'air; il résulte de ce fait si simple la plus curieuse variété dans la disposition des rochers : tandis que les uns affectent la forme d'un cube immense, d'autres s'élèvent en pyramide. A une demi-lieue à peu près de la ville, se trouve le roc massif que notre gravure représente; c'est une masse de pierre remarquable par ses vastes dimensions, que traverse de part en part une sorte de canal, ou, si on l'aime mieux, une galerie naturelle dont l'élévation dépasse de beaucoup la taille d'un homme. Cette étrange ouverture a reçu des habitants le nom de *Piedra de la Iglesia*, soit parce que la roche en elle-même n'est pas sans analogie avec un édifice bâti de main d'homme, soit parce que, ainsi que le veut une tradition locale, la messe fut jadis célébrée sous le plafond naturel de la galerie.



La Piedra de la Iglesia, au Chili. — Dessin de Freeman, d'après M. Gay.

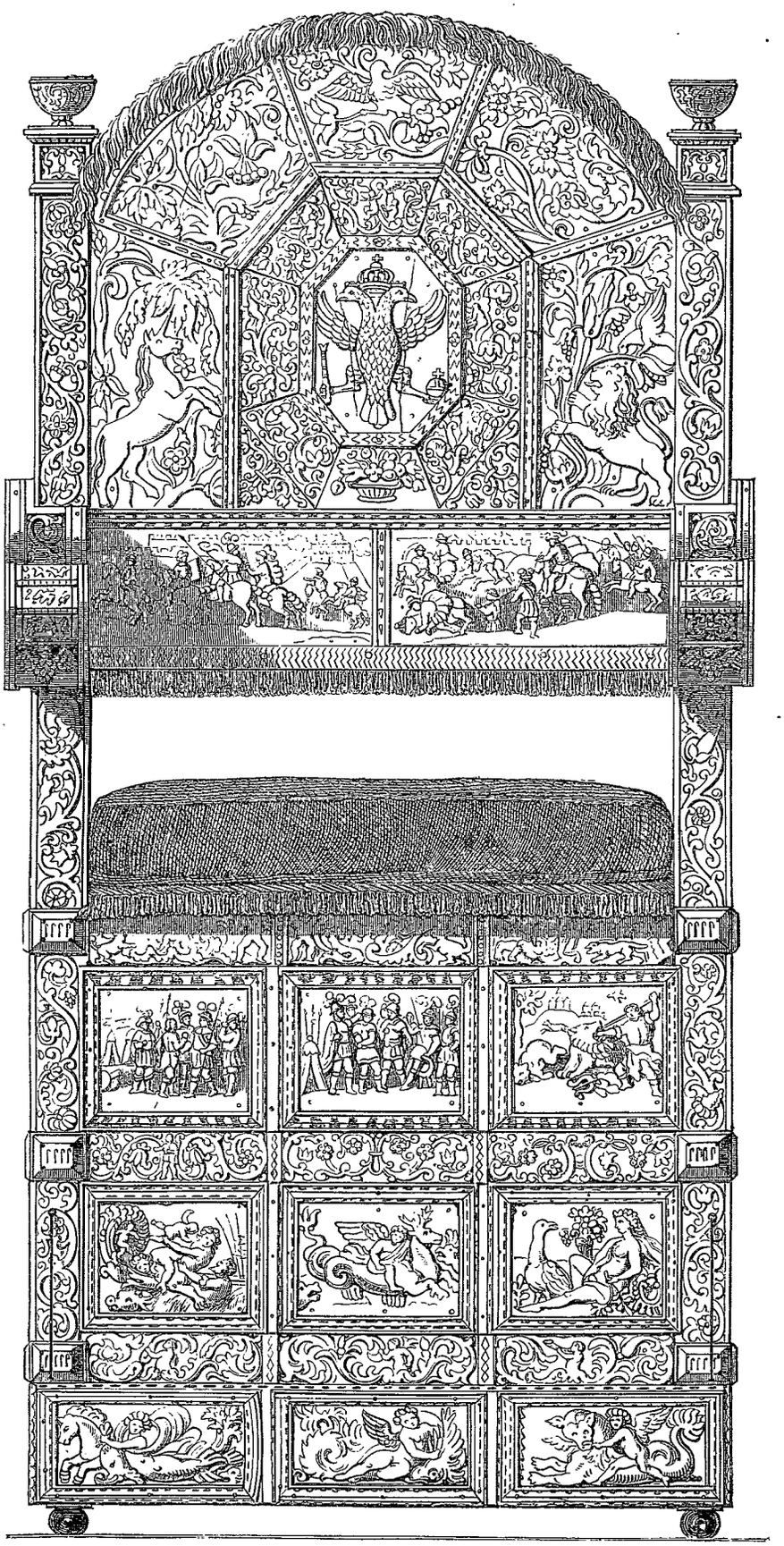
CHAISE SCULPTÉE EN IVOIRE.

(TRÉSOR D'ÉTAT RUSSE.)

D'après la tradition, cette chaise fut envoyée de Grèce, en présent, au grand-duc Iwan IV, à l'occasion de son mariage avec Sophie Paléologue. On la garde dans le palais du trésor d'État, parmi les siéges d'honneur réservés aux grands-ducs dans les solennités extérieures, et surtout dans les cérémonies religieuses. Voici comment elle est décrite dans l'ancien registre du trésor :

« Grande chaise en ivoire sculpté; pommes en argent; facettes dorées; dessous orné de six petits lions en cuivre doré; dessus en velours turc, à champ d'argent parsemé de fleurs en or, soie verte doublée de velours écarlate uni, rubans en soie; six houppes en soie écarlate avec or; coutures couvertes de damas avec perles. »

En 1642, l'ivoire s'étant brisé ou fendu en différents endroits, on transporta la chaise à la salle des ouvriers, et de là dans le palais de l'Arsenal.



Chaise sculptée, en ivoire, au Trésor d'État russe. — Dessin de Freeman, d'après les *Antiquités de la Russie*.

Sur les registres du palais de l'Arsenal pour les années 1687, 1701 et 1711, on lit cette autre description :

« Chaise en ivoire sur laquelle sont sculptés des hommes, des animaux, des aigles à deux têtes couronnés, d'autres oiseaux, et des feuilles. Le siége et le dos sont couverts de damas écarlate. Autour du siége et du dos est un ruban de damas en or ; sur les marches sont deux crampons en fer, et par-dessous six pommes en fer argenté. Cette chaise a

été estimée par les maîtres Petruchka et Semka Chechunin à 2 500 roubles d'argent. » (La valeur du rouble d'argent a varié entre celles de 4 et 5 francs.)

A cette époque, les sculptures subirent divers changements. Antérieurement, elles représentaient toutes des scènes de l'histoire d'Orphée. Plusieurs de ces scènes ont été remplacées par d'autres figurant des batailles modernes, des hommes en costume allemand, une ville assiégée et entourée de canons.

Le dos de la chaise est orné d'un aigle à deux têtes dans un cadre hexagonal sculpté en fleurs; les appuis-main sont également ornés d'aigles.

Sur les planches de dessous, on voit encore des sujets mythologiques : entre autres, Saturne dévorant ses enfants; Cupidon et Léda.

LA SCIENCE EN 1858.

Voy. les Tables du t. XXVI.

PHYSIQUE.

Conservation de la lumière. — De toutes les parties de la physique, celle qui s'est enrichie des plus beaux résultats pendant l'année 1858, grâce à un savant ingénieux, M. Niepce de Saint-Victor, c'est la lumière.

Lorsque les rayons solaires frappent un corps, ils lui donnent de la chaleur et de la lumière. La chaleur reçue se manifeste non-seulement pendant que le corps est soumis à l'influence du rayonnement solaire, mais encore longtemps après que l'action du soleil a cessé. Ainsi le sol, échauffé pendant le jour, conserve, en partie au moins, sa chaleur pendant la nuit, et l'envoie aux corps environnants. Quant à la lumière, tout le monde a constaté qu'il en était tout autrement : le corps éclairé ne s'illumine, ne renvoie la lumière, que sous l'action directe du soleil. La salle que la lumière du jour inonde devient obscure dès l'instant où les volets viennent à être fermés. Aucun des objets qui l'instant d'avant dispersaient la lumière de toutes parts et nous étaient apparents, ne reste plus visible. La lumière semble n'avoir pas, comme la chaleur, pénétré le corps; elle ne s'y est pas emmagasinée, si l'on peut employer cette expression, elle s'est dispersée de toutes parts à mesure qu'elle arrivait. Jusqu'à ces derniers temps, du moins, on croyait qu'il en était ainsi. M. Niepce de Saint-Victor vient de nous montrer qu'il en était autrement. Par la photographie, il a fait voir que les éléments du rayon solaire, qui agissent sur les substances sensibles du photographe, se conservent dans le corps soumis à l'action du soleil, et cela pendant un temps considérable, pendant des jours et même des mois entiers.

Voici une de ses expériences. Il expose à la lumière solaire une feuille de carton très-fortement imprégnée de deux ou trois couches d'une substance appelée azotate d'urane. Après l'action solaire, il tapisse avec le carton l'intérieur d'un tube en fer-blanc assez long et d'un diamètre étroit; il ferme le tube très-exactement. Après un laps de temps très-long, il constate que le carton mis en présence d'un papier préparé pour la photographie agit dans l'obscurité comme un corps éclairé par le soleil; il laisse son image sur le papier. L'expérience ne réussit qu'une fois, c'est-à-dire que la lumière semble s'être échappée tout entière du carton dès que celui-ci est sorti de la boîte. Pour obtenir une seconde image, il faut recourir à une seconde insolation.

Une autre expérience du même auteur consiste à prendre une feuille de papier imbibée d'azotate d'urane; on l'expose à la chambre noire, comme fait le photographe. Quand on la retire, rien n'apparaît; mais si on la plonge dans une dissolution d'azotate d'argent, elle s'en imprégne, et aussitôt l'on voit, là où la lumière avait frappé, le sel d'argent se réduire comme si la lumière agissait encore. L'image photographique apparaît, et, d'après l'auteur, elle est presque inaltérable.

L'azotate d'urane est une des substances qui réussissent le mieux pour ces expériences. L'auteur donne une liste d'un certain nombre d'autres, par exemple l'acide tartrique, qui ont aussi donné de bons effets.

Phosphorescence. — M. Edmond Becquerel suit depuis longtemps une voie qui l'a conduit à des résultats remarquables sur la même question. On savait que certains corps, après avoir subi l'influence solaire, étaient, pour quelque temps, lumineux dans l'obscurité. Cette phosphorescence avait été attribuée par quelques savants à des réactions chimiques qui commenceraient sous l'influence des rayons solaires et se continueraient ensuite d'elles-mêmes, si bien que la lumière observée ne serait autre que celle donnée par toute réaction chimique. M. Becquerel a montré depuis plusieurs années qu'il n'en était rien. Dans le mémoire qu'il a présenté en 1858, il fait voir que le phénomène qu'on avait cru particulier à un très-petit nombre de corps est extrêmement général, et que presque tous les corps luisent dans l'obscurité après avoir subi l'action d'une vive lumière; seulement ils émettent une lumière notablement intense pendant un temps très-court après l'insolation. Le marbre blanc, le verre, le spath d'Islande, les sels d'urane, ont manifesté très-nettement qu'ils possèdent cette propriété.

Plasticité de la glace. — Ces immenses fleuves de glace, qui comblent le fond des vallées, et qui, résistant aux ardeurs du soleil, nous donnent, même au cœur de l'été, le spectacle de l'hiver; ces sources éternelles qui alimentent les fleuves, les glaciers, malgré leur apparente immobilité, marchent d'un mouvement lent, mais continu, brisant les obstacles trop faibles, cédant devant les plus fermes, et se conservant en une masse énorme et toujours compacte que des crevasses accidentelles peuvent seules interrompre. Ce mouvement, on le conçoit, est dû à la pesanteur. Le glacier descend la vallée comme un fleuve s'écoule, et l'analogie se retrouve, à la vitesse près, jusque dans les moindres détails de son mouvement. Ainsi, comme la course d'un fleuve, la marche du glacier est lente près des bords et s'accélère au milieu; elle est plus rapide à la surface qu'aux parties profondes. Quand la vallée se resserre, le glacier accélère sa marche dans l'espace étroit. Quoique sa masse soit solide et continue, il s'avance donc comme un liquide. Les parties voisines n'ont pas la même vitesse : elles se séparent, se rendent indépendantes, et cependant rien ne manifeste cette séparation. A l'observation, la continuité du fleuve glacé semble n'avoir jamais cessé. Des résultats si étonnants exigent que les parties nouvelles qui se sont rencontrées se soient soudées pour reformer l'unité du tout. Il faut que la glace soit un corps plastique par excellence, comme la terre glaise, dont les propriétés sont si précieuses au mouleur.

Il a d'abord paru difficile d'admettre qu'il en fût ainsi. Toutefois, comme les faits parlaient impérieusement, les savants ont momentanément fait taire leurs répugnances, et l'hypothèse de la plasticité de la glace a été, nous ne dirons pas reçue dans la science, mais acceptée provisoirement.

Un physicien, M. Tyndall, vient de montrer qu'elle est exacte, c'est-à-dire que sous de fortes pressions la glace se soude à elle-même, et cela instantanément. Mille fragments violemment comprimés dans un moule prennent la cohésion et la transparence d'un seul et beau morceau congelé. La compression n'est pas même nécessaire. Avec le

temps, deux morceaux de glace posés l'un sur l'autre se soudent, même sur l'eau chaude. Après avoir expérimenté dans l'étroite limite du laboratoire, le savant physicien s'est rendu en Suisse avec un géologue, M. Huxley, et tous deux ont vérifié les faits dans les moindres détails.

Travail de la chaleur. — Une question qui en ce moment intéresse vivement les physiciens, celle du travail mécanique de la chaleur, a été traitée sous une forme nouvelle par M. Favre. La question suivante avait été posée en 1842 par Mayer de Heilbronn : « Si l'on frotte deux métaux l'un contre l'autre, le frottement arrête le mouvement en partie, le ralentit; il y a, selon l'expression reçue, du travail qui disparaît, et de la chaleur qui se développe : de là naît la question de savoir si le travail est la cause de la chaleur. Pour y répondre avec certitude, il faut examiner les cas nombreux où il se développe de la chaleur en même temps qu'il se dépense un travail nécessaire pour arrêter le mouvement; étudier si ce travail a un autre effet que la production de chaleur, et la production de chaleur une autre cause que le travail dépensé. » C'est cette question que les physiciens ont cherché à résoudre. Ils ont varié de toutes manières les expériences, et sont arrivés à cette conséquence que rien ne semble devoir contredire : c'est que la quantité de chaleur capable d'élever d'un degré la température d'un kilogramme d'eau, est produite par un travail qui élèverait de 420 mètres environ un poids d'un kilogramme. M. Favre, avec un appareil thermométrique de son invention, est arrivé, en retenant la chute d'un poids au moyen d'un frein, à confirmer les résultats de ses devanciers.

La physique du globe a été le sujet de nombreux travaux.

Les vents en Europe. — M. Kaemtz, l'un des plus dévoués d'entre les météorologistes, a recherché les relations qui existent entre les indications du baromètre, la direction et la force du vent. Il a constaté que les vents du nord-ouest, de même que ceux de sud, sud-ouest et ouest, ont leur origine dans le sud-ouest et quelquefois dans le sud-est. Ainsi, quand le vent du nord-ouest souffle à Paris il s'est fait sentir quelque temps auparavant dans le sud. Le mouvement de l'air a commencé dans le midi et s'est propagé vers le nord. M. Kaemtz a pu exécuter ce travail en mettant à profit les volumineux renseignements qui arrivent à l'Observatoire de Paris.

La suite à une autre livraison.

Satisfaire ses passions et ses caprices au prix de sa fortune, c'est folie; les satisfaire aux dépens de sa famille, c'est improbité. DE LATÉNA.

L'EMPIRE DE POÉSIE.

Vers la fin du dix-septième siècle, la *Clélie* et les autres romans de Mlle de Scudéri commençaient à passer de mode. Néanmoins chacun se souvenait encore de cette fameuse carte de *Tendre* (1), dont l'apparition avait mis en émoi toutes les ruelles. Les beaux esprits, à la suite, se piquèrent d'émulation, et reproduisirent sous maintes formes cet *ingénieux badinage*. L'Amour, le Sentiment, la Galanterie, eurent leurs cartes dressées avec le même soin minutieux que le fils du célèbre astronome Jacques Cassini devait apporter plus tard à ses travaux sur la carte de France. La poésie eut son tour, et, en 1696, on donna la *Carte et description de l'empire de Poésie*, par M. de Fontenelle.

Il va sans dire que l'ingénieux auteur des *Mondes* n'avait fait que prêter son nom à ce badinage, qui renferme, sous le voile transparent de l'allégorie, une critique pleine de finesse et de sens. Une courte analyse permettra au lecteur d'en juger.

L'auteur commence par diviser la contrée qu'il décrit en *Haute* et *Basse-Poésie*, suivant l'usage adopté pour les divers pays de l'Europe.

La Haute-Poésie est, dit-il, habitée par des gens graves, mélancoliques, refrognés, et parlant un langage qui est à l'égard des autres provinces de la Poésie ce qu'est le bas-breton pour le reste de la France. Le reste est à l'avenant. Tous les arbres y portent leurs fruits jusque dans les nues. Les chevaux y courent plus rapides que les vents. Les femmes y ont un éclat comparable à celui du soleil.

La province a pour capitale le *Poëme épique*, bâti sur un terrain sablonneux et tellement ingrat qu'on ne se donne presque plus la peine de le cultiver. La ville offre un aspect grandiose; mais elle est d'une étendue et d'une régularité ennuyeuses. Dans le voisinage, à gauche, s'élève une chaîne de montagnes escarpées que bordent des précipices dangereux. Ce sont les *monts de la Tragédie*, sur les sommets desquels on aperçoit les ruines majestueuses d'anciennes cités. Ces hauteurs sont aujourd'hui abandonnées; on ne bâtit plus qu'à mi-côte, ou bien dans les vallons, et l'on se sert pour ces bâtisses de matériaux que l'on tire des ruines dont nous venons de parler.

La Basse-Poésie renferme deux villes : le *Burlesque* qui en est la capitale, et s'élève au milieu d'étangs bourbeux; et la *Comédie*, plus agréablement située, mais qui se ressent néanmoins du voisinage de la capitale, avec laquelle elle entretient un fréquent commerce.

Entre la Haute et la Basse-Poésie s'étendent les *déserts du Bon-Sens*, où l'on n'aperçoit aucune ville, mais seulement quelques cabanes isolées. Ce n'est pas que le pays ne soit, à l'intérieur, d'une grande beauté; mais les abords en sont difficiles et peu connus, et l'on ne trouve presque pas de guides pour vous montrer le chemin.

Les déserts confinent à une province extrêmement peuplée, nommée la province des *Pensées fausses*. L'aspect en est enchanteur. Tout rit à la vue, tout charme. On ne s'y promène que parmi les fleurs. Mais le terrain où l'on marche n'a aucune solidité et s'enfonce partout sous les pas. Cette province a pour ville principale l'*Élégie*, située au milieu de bois et de rochers dont les habitants, qui se plaignent sans cesse, font le lieu ordinaire de leurs promenades, et qu'ils prennent à témoin des tourments qu'ils endurent.

Deux rivières, coulant à une assez grande distance l'une de l'autre, et qui n'ont presque pas de communication entre elles, arrosent l'empire de Poésie. L'une, au cours tortueux et inégal, est la *rivière de la Rime*, qui descend des *montagnes de la Rêverie* et baigne les villages de la *Ballade*, du *Chant-Royal*, du *Virelay*. L'autre, au contraire, a un cours droit et uni : c'est la *rivière de la Raison*, qui a sa source dans le désert du Bon-Sens, et va se perdre dans une forêt sombre et touffue, semée d'une infinité de labyrinthes, et qui s'appelle la *forêt du Galimathias*.

A droite de la province de la Haute-Poésie s'étend une contrée stérile appelée l'*Imitation*, dont les habitants passent leur vie à glaner dans les champs de leurs voisins. Il y en a quelques-uns qui s'enrichissent à ce métier.

L'empire de Poésie est très-froid du côté du septentrion : c'est là que se trouvent les villes de l'*Acrostiche*, de l'*Anagramme* et des *Bouts-Rimés*.

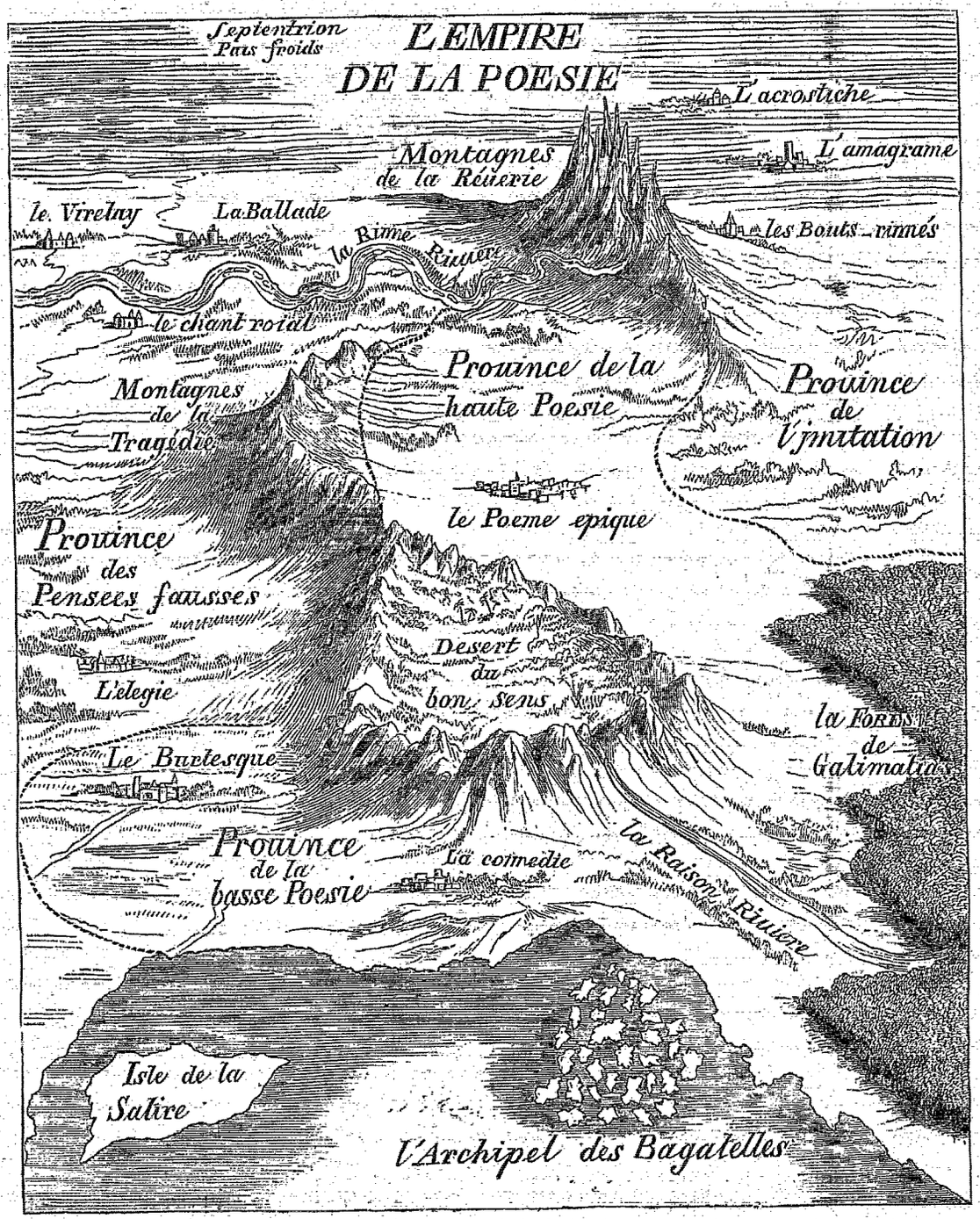
Il est borné du côté opposé par la mer, où l'on remarque l'*île de la Satire*, environnée de toutes parts de flots amers, et qui renferme une grande quantité de salines, principalement de sel noir, et l'*archipel des Bagatelles*, formé d'une multitude de petites îles, si légères qu'elles flottent toutes

(1) Voy. la Carte du pays de Tendre, t. XIII (1845), p. 60.

sur l'eau, et dont les principales sont les îles des *Madrigaux*, des *Chansons* et des *Impromptus*.

Le sens de ces allégories est facile à saisir.

Le dix-septième siècle poétique, ne l'oublions pas, n'est point tout entier dans les productions de Molière, de Racine, de la Fontaine, de Boileau. A côté de leurs immortels écrits, il y avait une poésie facile et légère, dernier reste de la littérature de l'hôtel de Rambouillet et des Précieuses, toute semée de pointes, de concetti, de faux brillants, pour laquelle l'esprit tenait lieu d'inspiration, et qui sacrifiait le bon sens à la rime. Ce n'étaient qu'acrostiches, bouts-rimés, rondeaux. De poëme épique, il n'en était plus question. La tragédie, après que Racine eut quitté le théâtre, fut en proie à un troupeau d'imitateurs; la comédie affecta



Carte de l'Empire de Poésie, par Fontenelle. — D'après une gravure du *Mercure de France* (1696).

le langage des halles. En revanche, le burlesque et le galimathias continuaient à être à la mode, et nombre de gens prisaient moins les poëmes les plus gracieux de Marot que ces vers qu'il composa sur la mort de Louise de Savoie, mère de François Ier :

Rien n'est çà-bas qui cette mort ignore:
Coignac s'en coigne en sa poitrine blême
Romorantin la perte remémore;
Anjou fait joug, Angoulême est de même;
Amboise en boit une amertume extrême;
Le Maine en mène un lamentable bruit!
. . . . . .

La recherche et le faux goût sont de tous les temps. La forme seule change.

LE DÉPART.



Composition et dessin de Staal.

Ce fut la première grande douleur de ma vie. Depuis plusieurs mois mon père nous avait avertis que j'irais à Rome étudier les lois chez le savant Labeo. Mais je ne devais partir qu'aux ides d'octobre ; nous n'étions qu'à la fin de l'hiver, et nous ne comptions pas encore les jours. Rarement nous faisions allusion à mon départ. Chacun de nous, cependant, y pensait en secret : un étranger l'eût deviné rien qu'au redoublement de nos caresses. Nous

nous absentions de la maison le moins longtemps possible. Quelquefois je voyais comme un nuage de tristesse passer sur le visage de ma mère et de ma sœur; j'entr'ouvrais mes lèvres, mais je n'osais prononcer une parole.

Le sixième jour de juin, jour néfaste! pendant notre second repas, nous entendîmes Argus aboyer avec une colère inaccoutumée. Presque aussitôt une esclave introduisit dans le triclinium un vieillard qui nous salua respectueusement, s'approcha de mon père, et lui remit une lettre.

Mon père la déroula et la parcourut des yeux. Nous vîmes sur ses traits un frémissement qu'il se hâta de réprimer.

— Cette lettre, nous dit-il d'une voix qui s'efforçait d'être ferme, est de mon ami Labeo.

Puis, se tournant vers moi : — Il importe que tu partes sans délai pour entendre les leçons d'un très-savant homme d'Athènes, dont le séjour à Rome ne sera que de peu de durée. Labeo souhaite aussi que tu assistes, le mois prochain, à de solennels débats qui vont s'ouvrir au Forum. Cet honnête vieillard est son affranchi. Il l'avait envoyé à Mantoue pour quelques affaires urgentes, et il lui a ordonné de se détourner de sa route pour venir te chercher et te conduire à Rome.

Pendant ces paroles, muets de surprise, nous regardions le messager.

— Quand devez-vous partir? lui demanda mon père.

Le messager répondit simplement que le navire qui l'avait amené devait lever l'ancre avant la douzième heure, afin d'arriver à Sermione avant la nuit.

Ma mère tressaillit, ma sœur jeta un cri de douleur; d'un geste mon père les invita au silence.

— Accompagnez ce bon vieillard, dit-il à l'esclave; qu'il prenne le repos et la nourriture dont il a besoin. Ayez soin que rien ne lui soit épargné. Quant à nous, point de faiblesse. Une heure ne sera que trop rapidement écoulée; ne la perdons pas en discours inutiles. Que chacun fasse en toute hâte les préparatifs nécessaires : soyons calmes, et respectons la volonté des dieux.

Ma sœur se précipita dans mes bras en sanglotant; mais ma mère, la tirant à elle avec douceur, lui rappela qu'elles avaient à rassembler mes vêtements et quelques provisions.

Mon père entra dans le tablinum pour écrire à son ami et rédiger une instruction à mon usage.

Seul, le cœur gonflé, la poitrine oppressée, les yeux pleins de larmes, j'allai dans ma chambre où j'eus bientôt réuni et lié le petit nombre de manuscrits que je devais emporter.

D'un mouvement subit, je m'élançai hors de la maison pour contempler une dernière fois ces lieux où s'étaient écoulées mon enfance et ma jeunesse, et que je ne devais peut-être plus revoir. Je traversai rapidement le jardin, le verger, et quand je fus hors de l'enceinte, sur la hauteur, je regardai tout ce qui était autour de moi avec désespoir. Jamais la maison ne m'avait paru plus jolie, la colline plus riante, les prairies plus vertes, la nature plus sereine, le lac plus calme et plus pur.

Un arbre touffu s'élevait à quelques pas; c'était sous son ombrage que j'aimais à lire mes auteurs bien-aimés, Lucrèce, Théocrite, Virgile. Souvent ma sœur venait s'y asseoir près de moi, et nous restions longtemps à regarder le spectacle varié des champs, la vaste surface azurée des eaux, les voiles lointaines des pêcheurs, ou le soleil descendant derrière les hautes montagnes. Combien d'heures délicieuses nous avions passées à l'abri de ce bel arbre que mes parents avaient planté à la fin de la première année de leur union, et consacré à Lucine!

— Qu'il est heureux! pensai-je en le regardant. Il continuera à voir tout ce que j'ai été habitué à aimer depuis que mes yeux se sont ouverts à la lumière du jour. Sur son écorce, tous les ans on nous mesurait, ma sœur et moi. Voici les lignes profondes tracées par mon père, voici la date des années. On le respectera; on viendra le visiter souvent. Ah! que m'importe le funeste don de sentir et de penser! Que ne puis-je changer ma destinée avec la sienne; que ne puis-je comme lui m'enraciner dans le sol, comme lui tendre nuit et jour mes branches vers ce toit sacré sous lequel je suis né!

En pensant ainsi, je pleurais, je m'animais, et j'arrivais à parler à haute voix :

— Et pourquoi me séparer des seuls êtres que j'aime sur la terre? m'écriai-je. Que vais-je chercher au loin? Le bonheur? il n'est qu'ici pour moi. Il ne peut être, il ne sera jamais ailleurs, parmi des étrangers, loin d'une mère, d'un père, d'une sœur adorés! La sagesse? qui me l'enseignera mieux et d'un accent plus persuasif que ces vertueuses âmes où semblent être descendues la bonté et la prudence des dieux? La science? et qu'ai-je besoin de savoir toutes les vaines pensées qui occupent l'esprit des autres hommes? Nous avons peu de livres, mais tous ont été sagement choisis. La fortune? ne m'a-t-on pas appris à la mépriser? Nous avons l'aisance : plus de richesses ne seraient la cause que de plus de maux. Comme mon père, je dirigerai les travaux de nos champs et la pêche sur le fleuve; moi-même, s'il le veut, je cultiverai la terre et je jetterai les filets. Nos plus grands citoyens ont-ils jamais rougi des fatigues de leurs bras et des sueurs de leur visage? Que veut-on enfin que j'aille acquérir dans Rome? la renommée, les honneurs? Et que me font à moi les applaudissements du Forum, l'obsession des clients, ou même, ô fol orgueil! la toge prétexte, la chaise curule et les faisceaux des licteurs? Non, ville des Césars, toutes tes richesses et toutes tes gloires n'ont rien qui puisse jamais valoir pour moi les sages entretiens de mon père, les doux baisers de ma mère et de ma sœur!

Ému, transporté, enivré de mes propres sentiments, je m'élançai vers notre demeure, convaincu que la force de mes raisonnements persuaderait aisément mon père; mais, en approchant, je sentis s'évanouir ma confiance. Tout ce que je venais de me dire, ne le savait-il point déjà? Sa grande prudence n'avait-elle pas depuis longtemps tout pesé, tout approfondi, tout discuté?

Au moment où je franchissais le seuil, j'entendis ma mère qui parlait ainsi dans l'atrium :

— Cher époux, pardonne à mes instances. Si ta résolution est inflexible, ne pourrais-tu consentir, du moins, à envoyer notre fils dans une ville moins éloignée que Rome. Tu me l'as dit souvent : Crémone a aussi des écoles savantes et des juristes éloquents. Notre fils y serait à quelques jours seulement de notre demeure, et s'il arrivait qu'un péril, une maladie cruelle...

J'étais entré : mon père prit dans ses mains la main de ma mère et celle de ma sœur, et nous dit :

— Que notre faiblesse ne rende pas ces derniers instants plus douloureux! Plus d'une fois, chère épouse, nous avons agité ce grave projet pendant le silence des nuits, et, tu le sais, notre résolution n'a pas été prise légèrement. A l'heure cruelle des séparations, la douleur se dresse en nous véhémente, et seule parle haut; mais quelque faible que soit alors la voix de la raison, si nous le voulons bien, nous pouvons l'entendre. Moi aussi, le souvenir m'en est présent! que n'ai-je point souffert lorsqu'à ton âge, mon fils, il me fallut m'éloigner de ma famille et entreprendre mes premiers voyages. Mais depuis j'ai bien souvent rendu grâces à cette sage sollicitude paternelle qui sut me sous-

traire aux dangers de l'oisiveté, de la mollesse et de l'ignorance, où tant de jeunes compagnons de mon enfance ont misérablement succombé; j'ai béni cette fermeté prévoyante qui m'engagea courageusement dans la voie rude, mais fortifiante, de l'activité indépendante, de l'exercice libre de la volonté, de la lutte au milieu des épreuves et de l'expérience. L'enfant que la main du maître nageur abandonne un moment à la surface de l'eau est saisi de crainte, et sa mère sur le rivage tend vers lui les mains, pâle de terreur; mais dès que, d'un effort hardi, il s'élance et se soutient au-dessus de l'élément liquide, il se rassure et regarde fièrement sa mère qui sourit, plus fière que lui-même. Celui qui n'a point vécu parmi les citoyens éclairés de Rome, celui qui n'a point entendu les enseignements de ses orateurs, celui qui ne connaît point ses sciences, ses monuments, ses arts, son incessante activité, son impatiente ardeur de découvrir, celui-là ne peut savoir jusqu'où les dieux ont permis à l'homme d'élever son esprit, d'agrandir ses connaissances, de pénétrer dans l'intelligence des secrets les plus cachés de la nature et de la vie. Le rude habitant des campagnes, qui parle avec dédain de cette Rome qu'il ignore, est peu à peu contraint lui-même d'accepter les leçons qui, de loin en loin, viennent de la grande ville lui apprendre à modifier insensiblement les coutumes de ses aïeux, et à obtenir de la terre, avec moins de fatigues, plus de moissons. Cesse donc, ô mon fils! d'accuser le destin, et sois reconnaissant plutôt de ne pas être attaché à jamais, par les invincibles nécessités de la misère, au sol où tu es né. Tu trouveras près de nos amis un appui bienveillant et de sages conseils; ils t'enseigneront les sources pures où tu devras puiser et celles aussi que ta prudence devra éviter et ta vertu mépriser; car, il est vrai, à Rome se mêlent confusément les séductions et du mal et du bien. Mais je n'ai pas à redouter pour toi les contagions funestes. L'occasion de la chute est partout : il n'est pas de sentier où un mauvais pied ne trébuche. Si, encouragé et soutenu par ton amour pour nous, par le souvenir de nos exemples, par le sentiment de ce que tu te dois à toi-même, tu ne savais point résister à de vils entraînements, ce serait le signe certain que même ici tu aurais été sans force pour rester digne de notre tendresse lorsque notre autorité, déclinant insensiblement avec notre vie, t'aurait laissé libre de céder à de vicieux penchants. Mais que dis-je? Pardonne-moi, mon fils; je te connais, et je ne crains rien. Cette indépendance lointaine où je t'appelle en est un assez grand témoignage. Il n'y aura jamais de place pour aucune souillure dans une conscience où est consacrée notre image. Ce que tu éprouves de douleur aujourd'hui, nous l'éprouvons de même. Espère aussi ce que nous espérons, crois ce que nous croyons; ce que tu sentiras en toi d'agrandissement, nous le devinerons et nous nous en réjouirons; car nos cœurs n'ont qu'un seul battement, comme notre âme n'a qu'une même pensée; et, continuant à nous aimer, nous continuerons, malgré la distance, à vivre de la même vie.

Ces tendres paroles furent interrompues par la présence du messager. Il venait nous avertir que déjà l'on entendait au loin les cris des nautoniers.

J'embrassai les genoux et les mains de ma mère en les baignant de mes larmes. Ma sœur enlaça mon cou de ses bras et appuya sa tête sur mon cœur. Combien de mots de tendresse, de recommandations, de promesses de s'écrire, de toujours s'aimer, furent échangés et se confondirent avec les exclamations de notre douleur! Nos esclaves mêmes pleuraient. Mais le retard n'était plus possible.

— Prenons courage! haut les cœurs! dit mon père, et apprenez ce que j'ai résolu, ce que j'écris à mon ami Labeo. Nous-mêmes, chère Cornélie, chère Julie, à la fin du prochain hiver, nous irons à cette Rome que vous ne connaissez point et que vous haïssez en ce moment, et nous ramènerons ici Marcus aux mois de l'été. D'ici là, ses lettres et les nôtres adouciront nos regrets.

Il pria ma mère et ma sœur de ne point nous suivre, puis il me conduisit à pas rapides jusqu'au navire.

Je tombai plutôt que je ne me jetai à ses pieds. Ses lèvres vénérées se baissèrent vers mon front; il me releva, et murmura une prière aux dieux.

Le messager m'entraîna. A peine mes pieds eurent-ils touché le navire que l'on tira les cordes; la voile déployée se gonfla, et nous nous éloignâmes du rivage.

Je restai debout, les mains pressées contre la poitrine, le visage noyé de mes pleurs, regardant mon père immobile sur le rivage, et au loin, sur le seuil de notre maison, ma mère et ma sœur qui, entourées des esclaves, agitaient des voiles blancs.

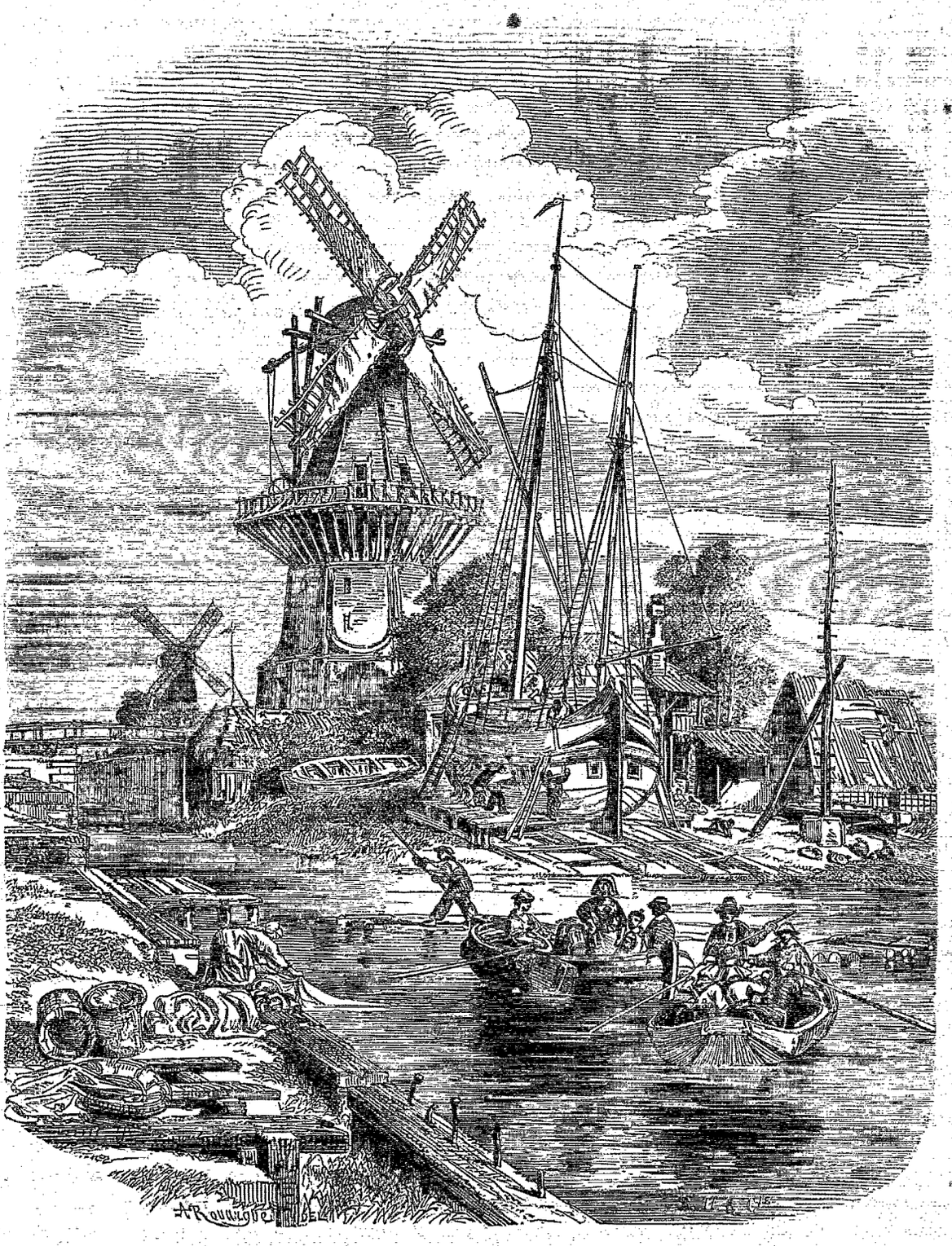
Tout à coup le navire doubla le cap que couronne le temple de Minerve, et toutes les scènes enchantées de ma vie disparurent à mes yeux! Déchirements de mon âme, cris étouffés dans mon sein, désordre affreux de mes pensées où ma piété eut peine à retenir un blasphème, votre souvenir est encore pour moi, après plus de dix ans, plein d'une inexprimable angoisse! L'éclat du jour me faisait mal; l'ombre convient aux malheureux. Je cherchai un lieu écarté, et, la tête couverte d'un pan de mon manteau que mordaient mes lèvres, je m'étendis sur le plancher même. Hélas! mon désespoir l'eût vu s'entr'ouvrir sans effroi!

LA HOLLANDE.

La plupart des voyageurs qui reviennent de Hollande disent ou écrivent avec une sorte de dépit : « Les villes s'y ressemblent; qui en connaît une les connaît toutes. » Je m'étonne. Ne serait-ce pas que ces voyageurs passent trop vite et n'aperçoivent que les traits généraux? A ce compte, tous les hommes se ressemblent aussi. Cependant, même d'assez loin, on peut trouver d'assez notables différences entre Achille et Ulysse, Pâris et Thersite, Hélène et Xanthippe. Il en est de même parmi toutes les choses naturelles ou humaines. Plus on regarde, plus on distingue. Ce qui tout d'abord apparaît, c'est l'unité; la variété se découvre ensuite, et, une fois entrevue, n'a plus de fin. Non-seulement Rotterdam diffère de la Haye, Leyde d'Amsterdam, et ainsi de suite, mais les constructions les plus simples, les vingt-cinq mille moulins, par exemple, qui tournent leurs ailes à tous les points de l'horizon hollandais, sont aussi variés entre eux d'aspect, de physionomie, de couleur, que le sont le paysan, le marin, le bourgeois, le pasteur, la laitière, la marchande, la femme du conseiller, l'orpheline, la Frisonne, la Juive ou la Morave. Comment seraient-ils tous semblables? Divers sont leurs services, et diverses aussi leurs fortunes. Les uns, industriels, pauvres ou riches, sont occupés jour et nuit à moudre, d'autres à scier; le plus grand nombre, agents officiels, fonctionnaires de tous grades, épuisent incessamment les eaux qui s'infiltrent et menacent les prairies de l'inondation. Petits, moyens ou grands, ils sont faits, les uns de briques rouges, les autres de maçonnerie blanche; ceux-ci, de simple bois, grossièrement charpentés, la taille tout d'une venue; ceux-là, de bois choisi, habilement travaillés, finement décorés, revêtus de belles couleurs, sveltes, gracieux ou superbes. On en voit dont les étages sont garnis de balustrades élégantes, où parfois même des filets d'or se mêlent à la sculpture.

Un soir, au bord d'un canal, j'avais ralenti ma marche pour regarder une famille assise sur un de ces balcons aériens. Une jeune femme, le front ceint de larges plaques

d'or, coquettement coiffée d'un bonnet de dentelles de Flandre, versait un thé à couleur d'ambre dans des coupes du Japon ; le soleil couchant empourprait cette scène paisible. Au même instant, un gros navire, presque aussi large que le canal et aussi haut que le moulin, vint à passer, glissant sans bruit sur l'eau calme, et portant dans ses vastes flancs les épices et les parfums de Java. Un jeune homme, debout sur le pont, salua la jeune femme, qui lui tendit de loin une tasse en souriant. Quelques paroles s'échangèrent entre eux. Que se disaient-ils? Je ne pouvais



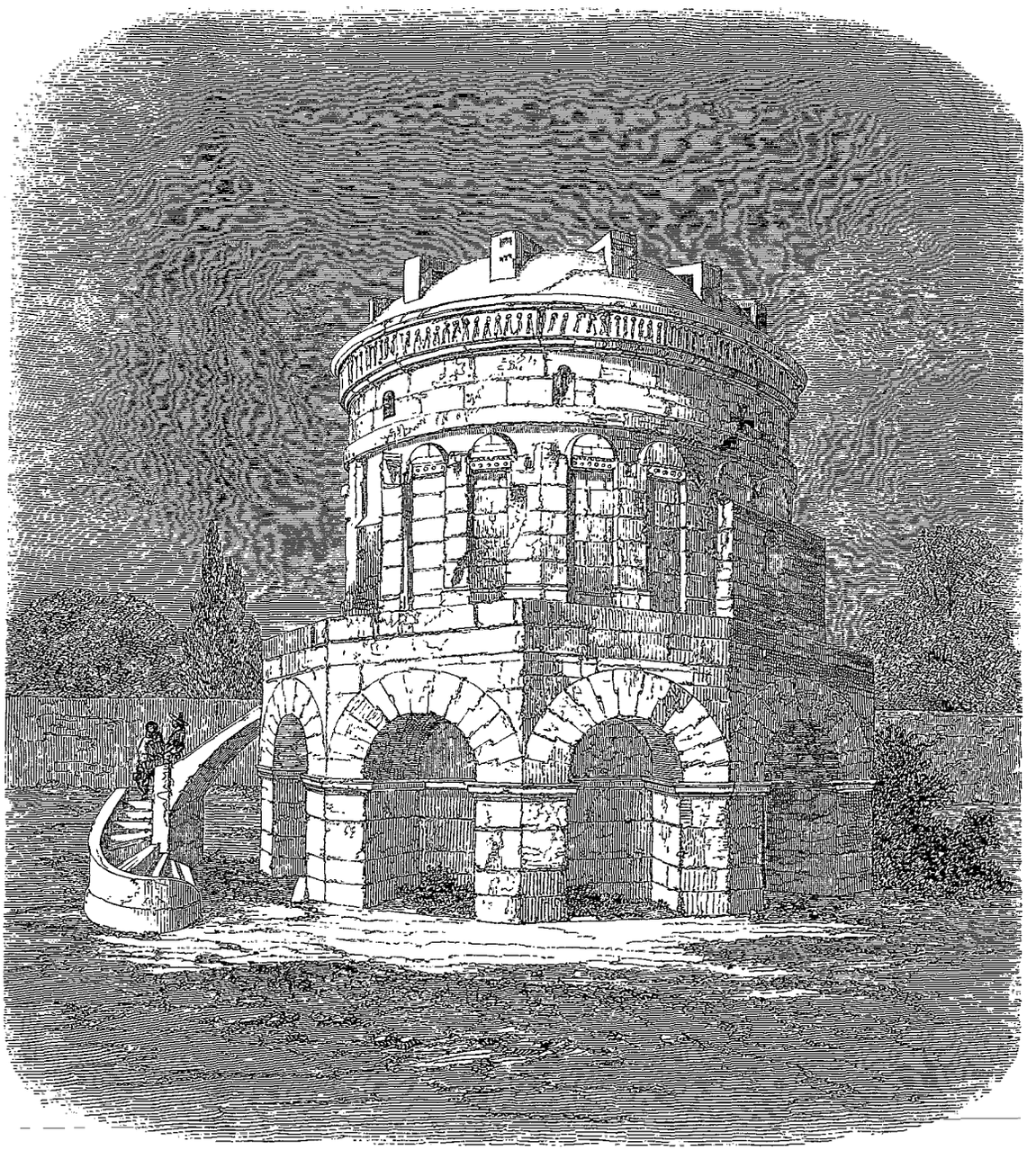
Un Moulin en Hollande. — Dessin de Rouargue.

le comprendre ; mais toute la famille et les marins éclatèrent en rires et en bravos qui réveillèrent à demi trois grasses vaches couchées près de moi dans les herbes : elles entr'ouvrirent leurs grands yeux languissants, et moi, je m'éloignai en songeant que j'entendais plus souvent rire dans la taciturne Hollande que dans la vive et bruyante Italie ; puis je m'étonnai encore d'en être surpris en me souvenant que j'étais dans le pays des peintres du rire dont Jean Steen est le chef joyeux, en me rappelant surtout les aimables et plaisantes conversations du spirituel

Van-Lennep (1) et de ses amis. La Hollande rit plus en un jour que l'Italie, de Milan à Rome et au delà, en tout un siècle.

LA ROTONDE DE RAVENNE.

Si l'on veut avoir une idée de ce qu'était l'architecture aux sixième et septième siècles de notre ère, il faut aller à Ravenne. Cette ville, qui fut la capitale des Ostrogoths et ensuite le dernier pied-à-terre des empereurs d'Orient en Italie, doit à cette double circonstance un certain nombre d'édifices construits avec luxe dans un temps où l'art avait, pour ainsi dire, perdu toutes ses ressources. Elle possède une dizaine d'églises qui ont conservé en tout ou en partie les plus riches décorations de mosaïque que l'on puisse citer. La façade du palais de Théodoric fait l'or-



La Rotonde de Ravenne. — Dessin de Lancelot, d'après un dessin de M. Rohault de Fleury fils.

nement d'une de ses rues principales. Au nord, dans des jardins situées hors du mur d'enceinte, mais qui autrefois étaient un quartier populeux de la cité, on voit la fameuse rotonde qui servit de tombeau au même Théodoric.

Ce dernier monument se distingue des autres par la beauté des matériaux. Les églises et le palais sont en briques; la rotonde est en marbre blanc débité par blocs énormes, et d'un appareil très-soigné. Si l'élégance des lignes et la pureté des profils laissent à désirer, du moins la main-d'œuvre est encore celle que l'on admire dans les produits plus anciens de l'architecture romaine, car c'est à cette architecture qu'appartient la rotonde de Ravenne. Les Goths, pas plus que les autres Barbares qui se partagèrent l'empire d'Occident, n'introduisirent de nouvelles pratiques dans l'art de bâtir. Ils mirent à contribution l'industrie des ouvriers italiens, et c'est par une de ces mille erreurs qui jettent tant de confusion dans l'histoire qu'on a appelée gothique l'architecture née en France dans le courant du douzième siècle.

Le plan du tombeau de Théodoric paraît avoir été in-

(1) Auteur des *Aventures de Ferdinand Huyck*.

spiré par les môles d'Auguste et d'Adrien, élevés sur les bords du Tibre pour les sépultures de ces deux empereurs. L'édifice est composé de deux étages. Le rez-de-chaussée, décagone à l'extérieur, forme par dedans une croix grecque voûtée de deux berceaux en plein cintre qui se coupent sur quatre arêtes à leur rencontre. Il est impossible de visiter cette salle ou chapelle que les infiltrations du sol ont convertie en un lac. Le peu de lumière qui y pénètre, par la porte et par des meurtrières percées au bout des bras de la croix, permet néanmoins de reconnaître que les murs sont entièrement nus. Les dix pans extérieurs sont décorés chacun d'une fausse arcade et surmontés d'une terrasse où l'on accède par deux escaliers droits en pierre de taille. Ces montées sont une addition toute moderne, exécutée en 1780 par les soins des Bénédictins de Ravenne, qui voulurent affecter l'étage supérieur au culte de la sainte Vierge. L'édifice était alors dans un état d'abandon qui remontait à plusieurs siècles. Par l'exhaussement progressif du sol, il se trouvait enterré jusqu'au-dessus de la naissance des arcades. On le dégagea en partie, mais sans aller jusqu'à la base. Probablement on recula devant la dépense qu'aurait occasionnée l'assainissement de la pièce inférieure qu'on trouva pleine d'eau. En 1834, le gouvernement pontifical fit reprendre les travaux et pousser le déblai jusqu'au niveau du seuil de la porte. C'est alors que des marches tournantes furent ajoutées au bas des deux escaliers pour qu'ils atteignissent le nouveau sol. Le rez-de-chaussée fut vidé; mais l'eau n'a pas tardé à y revenir. Pour éviter cet inconvénient, il aurait fallu descendre jusqu'à la naissance d'un soubassement qui règne, dit-on, sous le décagone, et bétonner soigneusement l'aire intérieure.

L'étage supérieur consiste en une salle circulaire couverte d'une coupole. Il est éclairé par des fenêtres cintrées dont l'exiguïté annonce la pratique usitée depuis dans l'architecture romane. Une porte à l'antique est ouverte du côté de l'occident, juste au-dessus de la porte du rez-de-chaussée. A l'orient est un renfoncement qui semble avoir eu dans l'origine la destination d'une abside. La nudité des murs, la rusticité de leur parement, prouvent qu'ils furent primitivement recouverts d'une décoration en mosaïque.

Jusqu'aux deux tiers de son élévation l'étage supérieur est enfermé par dehors dans un épais revêtement qui affecte le plan décagone du rez-de-chaussée et qui est profondément refouillé sur chacun de ses pans, de manière à former des couples de fausses portes couronnées par des tympans. Tout cela est percé de trous de scellement d'où il est permis d'inférer que les renfoncements en forme de portes étaient remplis par des tables de bronze, et que des ornements, également en bronze, étaient fixés sur les tympans en manière de crête.

La partie la plus curieuse de la rotonde est sa coupole. Taillée dans un seul bloc, elle a onze mètres de diamètre, de sorte que son poids peut être évalué au moins à 147 000 kilogrammes. C'est une opération digne d'être notée dans l'histoire de l'architecture que celle qui a consisté à élever un si lourd fardeau à 14 mètres au-dessus du sol.

La courbe extérieure de la coupole est extrêmement surbaissée. Elle offre une décoration de douze consoles évidées qui relient à sa convexité la corniche qui lui sert de bordure. On a prétendu que ces pièces, qui ressemblent à des anses, avaient servi à passer les cordes au moyen desquelles le monolithe fut mis en place; mais cette hypothèse tombe d'elle-même quand on songe à la faiblesse qu'auraient eue les attaches par rapport à la charge. Un architecte français qui a visité le monument depuis peu, M. Rohault de Fleury fils, pense avec bien plus de raison que ces consoles n'ont jamais été que des pièces d'ornement. Elles portent gravés sur leurs abouts les noms de quatre évangélistes et de huit apôtres; elles devaient soutenir une garniture de bronze en forme de guirlande et composée sans doute d'attributs chrétiens.

Une autre opinion de M. Rohault de Fleury qui nous semble également incontestable, c'est que les escaliers construits en 1780 ne sont pas la restitution d'un système quelconque ayant servi antérieurement au même usage. L'étage supérieur de la rotonde, destiné à renfermer le sarcophage de Théodoric, a du être inaccessible dans l'origine. Mettre hors de portée ou même dissimuler tout à fait l'entrée des chambres sépulcrales est une coutume que les anciens ont observée universellement dans la construction des mausolées.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN PÈRE.

Fin. — Voy. p. 6, 10.

25 juin, 4 heures du matin.

Nous sommes descendus. Je l'ai présenté à nos camarades; on lui a fait grand accueil. Notre troupe est campée sur la place de la Concorde. Il est silencieux et très-pâle, mais semble maître de lui. A minuit on nous a dirigés, par la rue Royale, vers une petite caserne improvisée dans le faubourg, pour marcher au point du jour contre une barricade. Cette marche nocturne m'a paru funèbre. Personne dans cette large rue, pas un passant; mais, par mesure de l'état de siége, des lumières à toutes les fenêtres. toute la rue éclairée et vide, illuminée et silencieuse; puis, de dix pas en dix pas, à l'ombre des portes cochères, un dragon à cheval, immobile, enveloppé tout entier dans une grande capote blanche, et, du fond de cette espèce de suaire, une voix lugubre s'élevant à mesure que nous passions, et disant, avec un long accent prolongé : « Sentinelle, prenez garde à vous! » Puis plus rien, que le bruit sec et régulier des pas de notre troupe sur le pavé; c'était vraiment sinistre. A deux heures, nous sommes arrivés à cette petite caserne; j'ai forcé cet enfant à se jeter sur le lit de camp. Dort-il? Je ne le crois pas. Moi, j'écris en attendant le jour, j'écris et je tremble; je tremble, non plus seulement pour lui, pour son courage, mais pour le mien. Je n'ai jamais entendu le bruit du canon, je n'ai jamais vu de bataille... Si la peur me saisissait? si j'allais me déshonorer en fuyant, me déshonorer à ses yeux, lui donner l'exemple de la lâcheté? Voilà une angoisse plus terrible encore que l'autre! Eh! que sera-ce donc si je vois couler son sang!... O mon Dieu, mon Dieu! soutenez-moi, et sauvez-le! On vient nous appeler, le tambour bat, il faut se mettre en marche... Tout le monde est prêt, lui aussi... et dans une heure peut-être... Allons, partons!

26 juin.

Ah! misérable, misérable que je suis!... Pourra-t-on le sauver? Survivra-t-il? Qu'ai-je fait? Non, ce n'était pas de la tendresse ou du devoir, c'était de l'orgueil, de la vanité paternelle! Cher, cher enfant! blessé mortellement! à cause de moi... pour moi! Misérable! misérable! Il est là, couché dans ma chambre, dans mon lit, mais je n'ose pas y entrer; je n'ose pas le regarder! Te voilà bien avancé, père insensé, de savoir qu'il a du courage, maintenant que tu l'as tué!... Je suis un assassin! Un enfant de dix-sept ans, le jeter à la bouche des canons et des fusils! Est-ce que tout ce que tu voyais en lui de généreux, de noble, ne te disait pas qu'il saurait faire son devoir le jour où il le faudrait? Et quand il n'aurait pas fait ce devoir-là, est-ce qu'il n'y en a pas dans la vie mille autres plus utiles, plus sacrés que de se battre? Et il les aurait remplis tous avec honneur,

et il aurait vécu! tandis que... O mon fils, mon fils! Je n'ai pas pu y résister tout à l'heure, je suis entré dans sa chambre pour le regarder... Comme il est maigri depuis vingt heures! Pauvre cher petit! et si doux dans sa souffrance, si patient! Ce matin, quand il a été pris de vomissements, ce qui est un signe fatal, il le sait, il n'a dit qu'une chose : « Ne le dites pas à mon père! » Oh! malheureux que je suis!

27 juin.

Il va mieux, il va un peu mieux. La balle a été extraite; elle n'avait pas pénétré! La fièvre tombe.

30 juin.

Le mieux continue, le médecin espère... Et maintenant commence à me revenir avec une joie ineffable le souvenir de son courage et de son dévouement; car il n'a pas seulement fait son devoir, il a fait plus, bien plus! Si je me suis bien conduit, c'est grâce à lui; si je vis, c'est grâce à lui! Il m'a sauvé! Brave enfant! Je le vois encore quand nous sommes sortis de cette petite caserne, au point du jour. Nous marchions à côté l'un de l'autre, et je sentais son bras, presque son cœur : tout à coup, au détour d'une rue, au moment où nous nous y attendions le moins, éclate sur notre petite troupe une décharge de mousqueterie : l'effet fut terrible; trois hommes tombèrent frappés, une partie s'enfuit en jetant ses armes; moi-même, surpris, éperdu, épouvanté, je commençais, je crois, à tourner le dos, quand mon regard tomba sur lui. Il était là, blême, vacillant, paralysé par la terreur... A cette vue, tout change en moi : « Lâche! me dis-je, au lieu de soutenir cet enfant, l'entraîner, déchoir à ses yeux et le faire déchoir! Tu lui dois l'exemple, donne-le lui! » Et, passant tout à coup de la terreur à une énergie de résolution qu'explique l'amour qui explique tout, je m'élance seul sur la barricade avec mon mouchoir de parlementaire au bout de mon sabre, et j'arrive, je tombe au milieu des insurgés avant qu'ils aient eu le temps de recharger leurs fusils, leur montrant ma poitrine découverte, et leur parlant de la guerre civile avec tant d'horreur, les suppliant avec tant de désespoir de ne pas continuer ce combat impie, que je voyais déjà l'émotion sur leur visage. Mais je me retourne, et j'aperçois à mon côté, qui? lui, mon fils! Il m'avait suivi, il était près de moi, pâle, mais résolu. Cette vue donna à mes prières un accent irrésistible, et j'allais l'emporter, quand un homme à basse et mauvaise figure s'écria brutalement : « Est-ce que ce capucin-là croit nous empêcher de faire notre révolution? » Et il me tire un coup de fusil droit dans la poitrine. Mais au même instant j'entends un cri terrible, je vois un bras qui s'élance et détourne l'arme, c'était lui, lui qui avait attiré le coup sur son propre corps, lui qui tombait sous la balle qui devait me frapper, lui qui me jetait en tombant un regard et un sourire que je n'oublierai jamais!

10 juillet.

Il est sauvé! la convalescence a commencé. Ce matin, nous venions de prendre notre premier repas ensemble; j'étais assis près de son lit et il me tenait depuis quelque temps la main, plongé dans le silence et paraissant rêver profondément. Tout à coup il me dit :

— Père, que c'est peu de chose, le danger!

Et comme je tressaillais à cette parole, il ajouta :

— Pour toi, je le sais bien, ce n'est rien; mais moi... Il faut que je te fasse un aveu; j'ai eu bien peur en partant; j'ai cru que mes jambes ne pourraient me porter! mais j'ai pensé que si je faiblissais tu ne m'estimerais plus, tu ne m'aimerais plus; et alors j'ai senti en moi un cœur tout nouveau, et je t'ai adressé tout bas cette prière : « O père! toi qui es si ferme et si fort, enveloppe-moi de ton âme et rends-moi digne de toi! » Eh bien, qu'as-tu donc? tu ne me réponds pas. (En effet, je ne pouvais parler.) Est-ce que tu m'en veux d'avoir tremblé un moment? dis, tu m'en veux?

Les larmes m'étouffaient; je me levai, j'allai prendre ces feuillets que j'avais écrits, et pour toute réponse je les lui tendis! A peine les eut-il lus :

— Quoi!... toi aussi, tu as eu peur! et tu ne crains pas de me le dire? Et c'est pour moi... Oh! il n'y a jamais eu de père comme toi!

Tu as raison, m'écriai-je en l'embrassant avec passion, il n'y a jamais eu de père comme moi!

SUR LE MOT *BRACONNIER*.

Les mots ont leur destinée aussi bien que les livres. Les plus mal partagés (s'ils pouvaient se plaindre, ils accuseraient le sort) sont ceux qui, détournés de leur signification primitive, expriment maintenant des idées entièrement opposées à celles dont ils étaient le signe jadis. Il en est beaucoup de tels, et de bien connus. On sait que, depuis le milieu du dix-septième siècle, le mot *braconnier*, d'une origine douteuse, sert à désigner les déprédateurs de gibier, désespoir éternel des chasseurs de la grande et de la petite vénerie, tandis qu'au moyen âge la mission des braconniers était de faire également lever le gibier, à la différence des *veneors*, ou veneurs, qui le pourchassaient. Cette distinction est nettement marquée dans les deux vers suivants du *Dolopathos*, ou *les Sept sages de la Grèce*, roman d'origine orientale dont la première traduction en français remonte au onzième siècle :

Moult avoit braches et lévriers,
Et *veneors* et braconniers.

Mais ce que l'on ignore plus généralement, c'est que jusqu'au commencement du dix-septième siècle le mot *braconnier* avait conservé l'acception que nous venons d'indiquer. Pour s'en convaincre, il suffira de jeter les yeux sur cet article des *Chartes du pays et comté du Hainaut*, promulguées par les archiducs d'Autriche (23 octobre 1617) :

« Le louvier, pour la prinse d'un loup ou d'une cayellée... devant le Saint-Remy, ne pourra pourchasser qu'une lieue à la ronde du lieu de la dite prinse et ne prendra au plus prochain troupeau de blanches bêtes qu'un seul mouton, quel nombre de chiens qu'il ait, lequel (mouton) le laboureur ou censier, s'il le veut faire, pourra racheter pour 40 patars; et en après sur chacun village au circuit de ladite lieue (il ne pourra exiger) que dix patars. Ne pourront aussi aucuns *braconniers*, à raison de la dite prinse, exiger ni prendre quelque profit et autres maisons d'Églises, sur laboureurs de nostre dit pays, ny sur leurs bêtes blanches, au dehors de ladite lieue, sur (à peine d') amende semblable que dessus (1) par ceux qui en useroient ou feroient au contraire, etc., etc. »

L'ANNONCIATION.

On sait que Michel-Ange n'aimait pas la peinture à l'huile; il l'appelait un art de femme ou d'oisifs et de paresseux : *Arte da donna e da persone agiate ed infingarde*. Aussi refusa-t-il de peindre à l'huile le Jugement dernier, et lorsqu'il consentit à faire quelques tableaux, il les peignit, suivant l'expression de Vasari, à la détrempe (*a tempera*); mais il s'aperçut bientôt que le public, tout en rendant hommage aux qualités supérieures de ses compo-

(1) L'amende fixée dans cet article est de 5 florins carolus.

sitions, de son dessin et de sa couleur sévère, se laissait plus volontiers séduire par l'éclat et l'harmonie des peintures à l'huile. Alors, sans abandonner la voie qu'il préférait, il imagina de faire des dessins ou cartons, et de confier à des artistes habiles le soin de les peindre suivant le goût du plus grand nombre. Le Vénitien Sébastien del Piombo et le Mantouan Marcello Venusti sont les deux peintres qui eurent surtout l'honneur d'être ainsi associés à l'immortel auteur du Jugement dernier et de Moïse. Parmi les peintures de Sébastien del Piombo dont le dessin est de Michel-Ange, on cite diverses compositions qu'on voit à Viterbe et à Rome, à San-Pietro in Montorio, ainsi que le tableau de la Résurrection de Lazare, jadis à la galerie du Palais-Royal de Paris, aujourd'hui à Londres. Parmi les œuvres de Marcello Venusti qui ont le même titre à l'attention de la postérité, et qui paraissent être très-nombreuses, l'abbé Lanzi rappelle, comme les plus remarquables : la célèbre copie du Jugement dernier faite pour le cardinal Farnèse, et que l'on voit à Naples; les Limbes du palais Colonna; le Christ au Calvaire, au palais Borghèse; et deux Annonciations, l'une dans l'église de la Pace, l'autre à Saint-Jean de Latran. C'est cette dernière



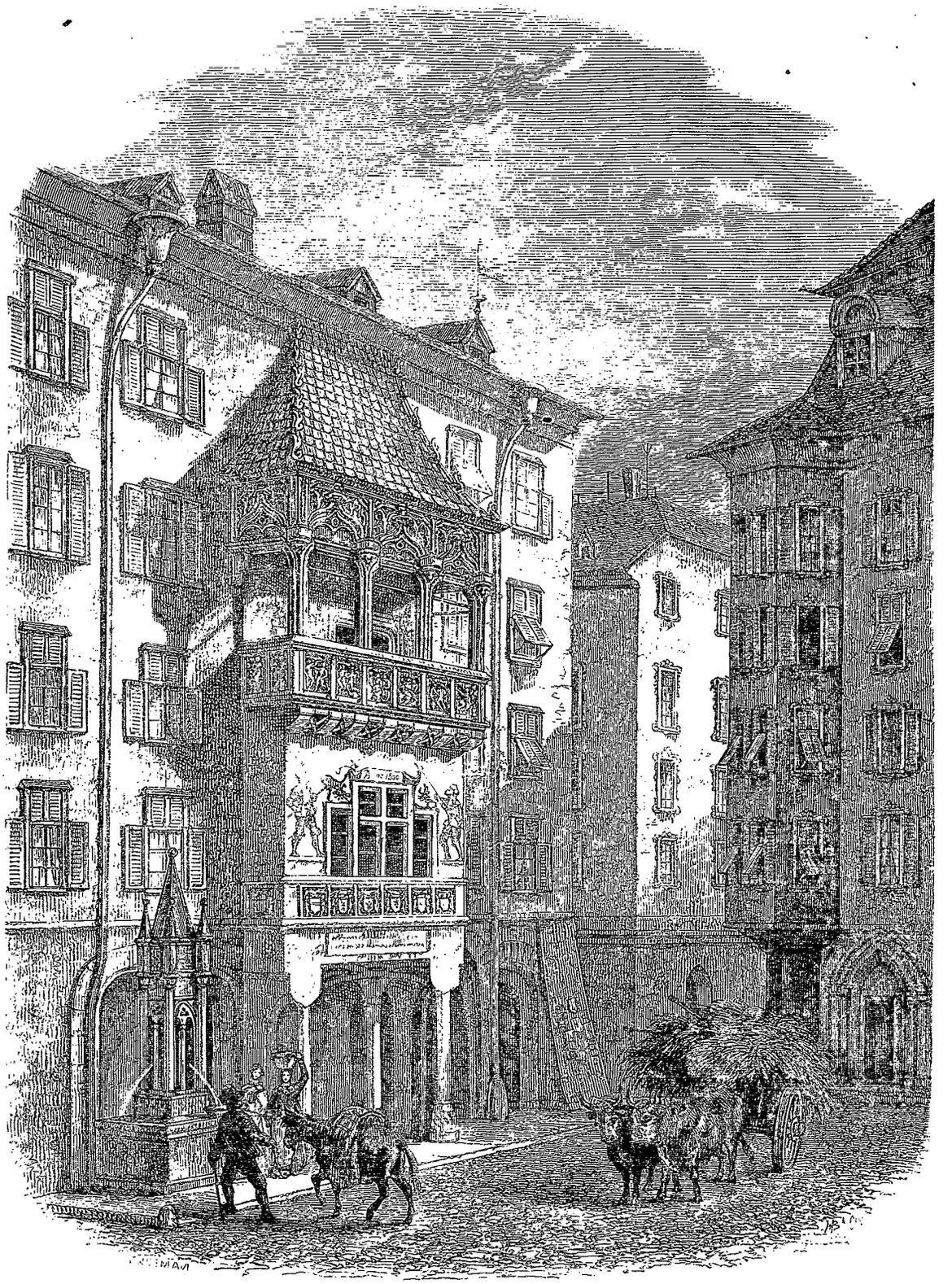
L'Annonciation, peinture de Michel-Ange et de Marcon Venusti le Mantouan, à l'église de Saint-Jean de Latran, à Rome.

que représente notre dessin, où l'on peut se faire une idée de la manière si simple, si modeste, et à la fois si saisissante, par laquelle Michel-Ange a voulu faire comprendre l'étonnement de Marie en sentant le miracle qui s'opère en elle. Marcello Venusti était élève de Perino del Vaga; son talent était plus gracieux que fort, et quoiqu'il soit l'auteur unique de beaucoup d'œuvres dignes d'estime décrites par le Baglione, il doit surtout sa célébrité à sa collaboration avec Michel-Ange.

Battista Franco, le Pontormo, Francesco Salviati, et le Bugiardini, ont peint aussi quelques tableaux d'après les dessins de Michel-Ange.

LE TOIT D'OR, A INNSBRUCK.

(DAS GOLDENE DÆCHELGEBŒUDE.)



La Maison du Balcon au toit d'or, à Innsbruck. — Dessin de Freeman.

Le Toit d'or, ou plutôt le bâtiment du Balcon au toit d'or, est, après le Château-Royal, l'édifice le plus antique d'Innsbrück. Ce fut l'archiduc Frédéric *à la poche vide* qui le fit construire en 1425. On raconte que ce prince, encore plus rusé que pauvre, voulut protester par cet acte de magnificence contre le sobriquet qu'on lui avait donné. Il ne lui en coûta rien toutefois : les sujets payèrent, comme toujours. Les procédés faciles de l'impôt et de l'emprunt

avaient si bien réussi au prince à la poche vide, qu'il y revint souvent, et laissa, lors de sa mort, un trésor bien rempli. Du reste, sa vie avait été semée d'aventures : mis au ban de l'Empire, dépossédé de ses États, jeté dans un cachot, rendu à la liberté par un stratagème, il avait longtemps erré dans les montagnes, sous un costume de troubadour; enfin, reconnu par quelques-uns de ses partisans, il avait été réintégré dans ses États.

Tout le bâtiment que représente notre gravure était, à l'origine, en style gothique, et la façade, avec son balcon surmonté d'un toit aux lames de cuivre doré, faisait, disent les chroniques, un merveilleux effet. Mais deux ou trois fois l'édifice menaça ruine et fut restauré, ce qui signifie le plus ordinairement défiguré; outre le toit d'or, on y remarque aujourd'hui : — une peinture murale représentant une histoire du temps de Maximilien; — au-dessus de la fenêtre du deuxième étage, les trois figures de cet empereur et de ses deux épouses sculptées en pierre, assises autour d'une table; — et enfin, dans l'encadrement du balcon, sept écus armoriés, curieux travail d'art de l'époque maximilienne.

LE DOCTEUR ARNOLD.

SOUVENIRS D'UN ÉCOLIER.

Le 31 août 1567, Lawrence Sheriff, brave Anglais enrichi dans le commerce des Indes, légua un tiers de son domaine à sa ville natale, Rugby, « pour la fondation d'une maison d'école décente, et le salaire d'un maître honnête et discret chargé d'y enseigner la grammaire. » Le revenu annuel de ce legs, qui se montait alors à 8 livres sterling, s'élevait, en 1825, à 5 500 livres sterling, et à l'honnête et discret maître de grammaire avait succédé un de ces hommes rares, doués du génie de l'éducation, et apportant à sa difficile tâche un dévouement infatigable, une persévérance à toute épreuve. Le grain de sénevé avait germé, grandi, et les petits oiseaux s'abritaient à son ombre. Le docteur Arnold a, par son seul exemple, changé tout le système de l'éducation anglaise. Peu d'hommes ont laissé dans l'enseignement une trace plus lumineuse, une pratique plus féconde. Il visait constamment à trois buts essentiels : d'abord et avant tout, inculquer le principe religieux et moral; puis, développer la loyauté, la dignité humaine; et enfin, en dernier, cultiver les facultés intellectuelles.

Sa doctrine était toute en action. Il parlait de l'abondance du cœur, et ses paroles électrisaient les esprits et les cœurs. Il faut entendre un de ses élèves, devenu homme, rendre compte du grand événement de sa vie d'écolier, de l'impression que lui fit le premier sermon du docteur.

« La haute taille, l'œil qui s'éclairait, la voix, tantôt mélodieuse et douce comme les sons de la flûte, tantôt éclatante comme l'appel du clairon, tout en lui rendait témoignage au Seigneur, au Roi de justice, d'amour et de gloire, dont l'esprit l'emplissait, au nom duquel il parlait. Les longues rangées de jeunes visages s'étageaient sur les gradins dans toute la longueur de la chapelle, depuis le blond chérubin qui venait de quitter sa mère jusqu'au jeune homme qui, la semaine prochaine, allait, se complaisant en sa force, faire son entrée dans le monde... Qu'est-ce qui pouvait si fort émouvoir et tenir en respect des étourdis comme nous, qui, à l'exception du docteur, ne craignions âme qui vive au ciel et sur terre? Beaucoup plus préoccupés de nos places à l'école que de l'Église du Christ, nous mettions fort au-dessus des lois divines les traditions de Rugby et l'opinion de nos camarades. Hors d'état de comprendre la moitié de ce que nous entendions, ignorants de nos propres cœurs, et peu versés dans l'étude du cœur d'autrui, nous n'avions qu'une bien faible dose de foi, d'espérance et d'amour, ces triples clefs des mystérieuses énigmes. Cependant nous écoutions, comme, à certains moments, tout enfant (et tout homme, qui plus est) écoutera celui qui lutte; car il luttait, et nous le sentions, de toutes les forces de son cœur, de son âme, de son intelligence, contre tout ce qui, dans notre petit monde, était bas, déloyal et sordide. Ce n'était pas la voix claire et froide d'un prédicateur donnant du haut de l'atmosphère sereine de la chaire ses avertissements à ceux qui, au-dessous, se débattent et pèchent; mais la voix chaude et vivifiante d'un ami combattant pour nous et à nos côtés, nous appelant à lui venir en aide et à nous soutenir les uns les autres. Ainsi, lentement et peu à peu, mais profondément et sûrement, se révélait, pour la première fois, au jeune garçon, le sens vrai de la vie : il comprenait que ce n'était pas le paradis des insouciants et des paresseux où le hasard l'avait jeté, mais un champ de bataille ordonné d'en haut, où il n'y a point de spectateurs, où les plus jeunes doivent prendre parti, et dont les enjeux sont la vie et la mort. Celui qui les initiait à cette vérité leur montrait en même temps, par chaque mot qu'il proférait, par ses actions de chaque jour, comment cette bataille devait être livrée. Il était là, debout, leur compagnon et leur chef : digne et vaillant capitaine d'une armée d'écoliers, sans faiblesse, sans hésitation dans le commandement, et qui, si l'on voulait parlementer ou faire trêve, ne fléchirait pas, lui, et combattrait jusqu'à son dernier souffle, jusqu'à la dernière goutte de son sang. D'autres parties de son caractère pouvaient parfois influencer les élèves, mais ce qui lui gagnait les cœurs de la masse, sur laquelle il a laissé son empreinte, c'étaient ses convictions profondes, son intrépide courage, qui faisait croire en lui d'abord, puis en celui qui l'avait créé et mis au monde pour y prêcher sa loi... »

Tom, auquel nous empruntons ces souvenirs, avait quitté Rugby et se trouvait en Écosse, lorsqu'il apprit d'un insouciant camarade, et au milieu d'une partie de chasse, la mort inopinée du révérend docteur Arnold. L'autre, écolier endurci, donne à peine un regret au vieux pédagogue, et poursuit le cours de ses amusements. Il n'en est pas de même de Tom. La chasse a perdu son attrait. Triste et solitaire, il reprend le chemin de la vieille maison dont le phare s'est éteint. Il entre dans la chapelle où repose la froide dépouille de l'homme de bien.

Les souvenirs de huit années se succédaient dans son cerveau, l'entraînant à leur suite, tandis que son cœur battait pesamment sous le poids d'une irréparable perte. Les rayons du soleil couchant filtraient au-dessus de sa tête à travers les vitraux peints, et versaient comme un splendide écrin sur le mur vis-à-vis. Le calme et le silence du lieu apaisèrent peu à peu son âme troublée. Il se tourna vers la chaire, la regarda, et, penchant sa tête sur ses mains, il gémit et sanglota tout haut. S'il eût pu revoir le docteur seulement cinq minutes, lui dire tout ce qu'il avait dans le cœur, tout ce qu'il lui devait, combien il l'avait aimé et vénéré; comment, avec l'aide de Dieu, il voulait le suivre pas à pas dans la vie et dans la mort; oh! il eût pu se résigner sans murmure. Mais l'avoir perdu ainsi, se le voir enlevé pour toujours sans qu'il eût rien su... c'était trop! « Suis-je donc sûr qu'il ne sait pas tout? » Cette pensée le fit tressaillir. « Ne peut-il pas être ici, près de moi, dans cette chapelle même?... Et s'il y est, le pleuré-je comme il voudrait être pleuré, comme je voudrais l'avoir honoré et pleuré quand nous nous reverrons? »

Il se redressa et regarda autour de lui. La minute d'après il se leva et se dirigea humblement vers le dernier banc, le plus bas : il s'assit à la place qu'il avait occupée, le premier

dimanche qui suivit son entrée à Rugby. Les vieux souvenirs l'assaillirent de nouveau, mais adoucis.

Il revit ses anciens camarades : classe après classe d'enfants plus nobles, plus braves, plus purs que lui, défilèrent sous ses yeux comme de vivants reproches. Ne pouvait-il penser à eux, à ce qu'ils avaient souffert et devaient souffrir, eux qui avaient vénéré et aimé tout d'abord celui qu'il avait mis des années à connaître et à aimer? Ne pouvait-il penser à ceux qui avaient encore plus de titres à l'affection de cet homme de bien, qui portaient son nom, qui étaient sa chair et son sang? à cette famille qui n'avait plus aujourd'hui ni mari, ni père? Alors la douleur qu'il commençait à partager avec les autres devint plus calme et plus sainte. Il se leva encore une fois, et, arrivé aux marches de l'autel, le visage inondé de larmes, il s'agenouilla, contrit, mais plein d'espoir, et là il déposa sa part du fardeau qu'il avait trouvé trop lourd pour ses forces.

Où pourrions-nous le laisser mieux qu'au pied de cet autel, d'où descendit sur lui la première lueur de sa divine origine, où il sentit se serrer le lien qui relie toutes les âmes en une pieuse fraternité, près de celui qui dessilla ses yeux à cette lumière, qui attendrit son cœur et le façonna à ce lien d'amour?

Ne le blâmons pas si à ce moment solennel son âme est plus pleine de la tombe et de celui qui y repose que de l'autel et du Dieu qu'il annonce. Ce sont les degrés parcourus par tous les braves et jeunes cœurs qui, du culte des héros, passent au culte du Roi et Seigneur des héros; car ce n'est qu'à travers nos mystérieuses relations humaines; à travers la tendresse, la pureté de nos mères, de nos sœurs, de nos femmes; à travers la force, le dévouement, la sagesse de nos pères, de nos frères, de nos maîtres, que nous pouvons arriver à la connaissance de Celui en qui seul résident, dans toute leur plénitude, l'amour, la pureté, la force, le courage et la suprême sagesse.

LA MONTRE OLETTI.

M. Oletti a inventé une nouvelle montre de poche qui est à la fois géographique et astronomique. Elle représente la terre, le pôle arctique au moyen d'un pivot, et la ligne de l'équateur au moyen d'un cercle. Elle marque exactement les heures, les différents méridiens, et les distances de toutes les capitales. En outre, un de ses cadrans représente le soleil et l'autre la lune, avec des rouages indiquant les époques des semailles, les heures et les degrés de la haute et de la basse marée.

LES BIZARRERIES DE LEDOUX,

ARCHITECTE.

Charles-Nicolas Ledoux naquit en 1736, à Dormans en Champagne. On a peu de détails sur sa famille et sur ses premières études. Il entra fort jeune encore dans l'atelier de Blondel, neveu du célèbre architecte qui a élevé la porte Saint-Denis, et il s'y fit remarquer par une grande facilité, une vive imagination, et une prédilection particulière pour les œuvres originales et hardies. Les dessins de l'architecte italien Servandoni étaient au nombre de ceux qu'il étudiait avec le plus d'enthousiasme. La variété de ses projets, son activité prodigieuse, attirèrent sur lui l'attention, et il trouva des protecteurs. En 1771, il était inspecteur général des salines. En 1773, il fut nommé architecte du roi par M. de Saint-Florentin, duc de la Vrillière; il avait alors trente-sept ans. Louis XV le chargea de construire, à Luciennes ou Louveciennes, un château qui fut commencé, mais que la mort du roi interrompit. Il lui fut de même impossible de mener à fin l'exécution d'un hôtel magnifique, ou plutôt d'un palais, destiné à Mme du Barry (rue d'Artois, aujourd'hui rue Laffitte). En 1782, nommé architecte des fermes, il fut chargé de la construction des barrières de Paris, qu'il appela des propylées. Ces barrières, qui existent encore, sont bien distribuées intérieurement; mais on reproche à leurs façades un style triste, froid et un peu solennel: on a peine à se figurer que de semblables habitations aient été destinées dès l'origine à des commis de l'octroi. Cependant on ne peut contester un mérite d'art peu commun à quelques-unes, notamment à celles de la Villette, des Bonshommes, et d'Italie.

La célébrité de Ledoux devint bientôt européenne. Vers 1783, il donna, sur la demande du grand Frédéric, les plans d'un hôtel de ville pour Neuchâtel en Suisse, et le landgrave de Hesse-Cassel le nomma le contrôleur et l'ordonnateur général de ses bâtiments. Il lui commanda un projet de bibliothèque pour sa capitale.

En 1788, le ministre Necker ordonna à Ledoux un projet pour une caisse d'escompte.

Un grand nombre de villes lui demandèrent aussi des projets d'édifices : Toulouse, un théâtre; Aix, un palais de justice, des prisons. Il avait proposé d'élever, sur un plan nouveau, une immense ville modèle. Il avait voulu relier les salines de Moyenvic, de Château-Salins, de Lons-le-Saunier. En même temps il construisait ou projetait de construire des ponts, des châteaux, des maisons de toute espèce. Son excessive fécondité et son activité impatiente ne tenaient compte de nul obstacle et se heurtaient continuellement à des déceptions.

« Contrarié toute ma vie, dit-il (1), sous tous les rapports, je n'ai rien fait que j'eusse voulu faire; j'ai commencé beaucoup de bâtiments que l'inconstance ne m'a pas permis d'achever. Il semble qu'une jouissance attendue soit désespérée; le point de vue la rend au moins douteuse : il semble *que cette nation ne soit pas susceptible d'une pensée durable, et qu'elle ne puisse atteindre au delà du provisoire*. Ce que j'ai conçu rapidement a été exécuté de même; ce que je n'ai pas exécuté promptement n'a pas été terminé. Ce qui aurait le plus contribué à faire valoir mon ouvrage n'a pas été achevé. »

Un moment vint, en effet, où la fortune l'abandonna.

« Des circonstances impérieuses ont coupé, avant mon automne, le fil de mes occupations. Tout à coup des places obtenues par un long travail passèrent dans des mains sacriléges; j'ai perdu le fruit de trente années de services honorables.

» J'étais inspecteur général des salines en 1771; la défaveur qui portait sur la célébrité en 1793, n'empêcha pas d'acquitter la dette consolidée par vingt-trois années de services rendus. Depuis, comme Aréthuse, j'ai voyagé sous terre. Quand, comment en sortirai-je? »

Il paraît même que, pendant la terreur, il fut emprisonné. Au milieu d'une dissertation sur les théâtres, il écrit :

« Je suis interrompu... La hache nationale était levée; on appelle Ledoux, ce n'est pas moi; ma conscience, mon heureuse étoile me le dictaient : c'était un docteur de Sorbonne du même nom. Malheureuse victime!... Je continue. »

(1) *L'Architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation*, ouvrage contenant des plans, élévations, coupes et vues perspectives, etc., construits ou commencés depuis 1768 jusqu'en 1789; collection qui rassemble tous les genres de bâtiments employés dans l'ordre social, par Ledoux. 1804, grand in-folio, avec 125 planches.

On a publié de nouveau ces planches et d'autres, mais sans texte, en 1847 (*l'Architecture de C.-N. Ledoux*, 2 vol. Paris, Lenoir).

Ledoux est mort à Paris en 1806.

Les trois gravures que nous avons empruntées à son ouvrage donneront une idée, non du caractère général de son talent, mais de quelques-unes de ses bizarreries.

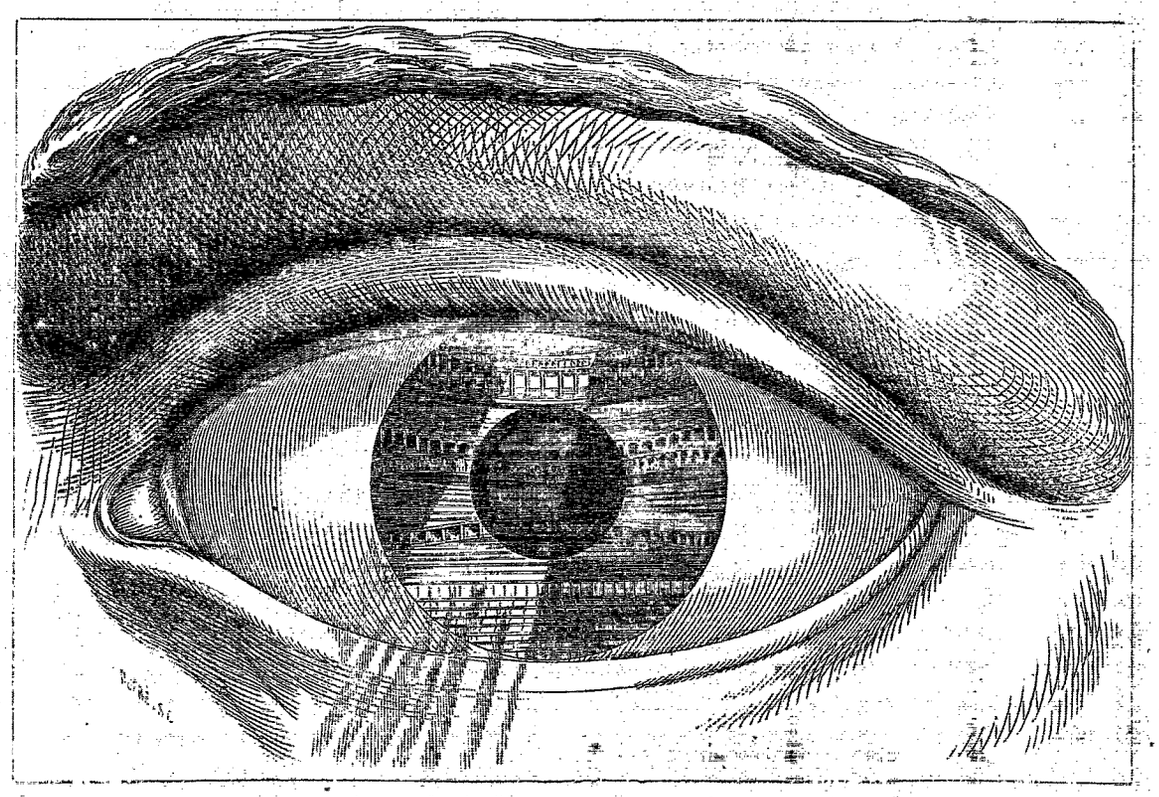
Cet œil, dans lequel il a représenté, d'une manière qui ne fait pas honneur à ses connaissances physiologiques, une partie de son plan du théâtre de Besançon, est accompagné d'une singulière explication :

« On inscrit, dit-il, dans un carré, dans un ovale, dans un cercle, le portrait de la femme qu'on aime. On ne s'éloigne pas du principe en adoptant les formes que la nature commande. Le premier cadre fut sans doute celui que vous voyez... Pour être un bon architecte, il ne suffit pas d'analyser les yeux, il faut lire dans le cercle immense des affections humaines; il faut développer les motifs d'application, les étendre.

» Partout on voit des carrés longs, des formes rondes ou ovales; les uns et les autres privent les spectateurs des plaisirs que le demi-cercle assure, quand la largeur de l'avant-scène est égale au développement.

» Il faut ajouter à la base du cercle un tiers ou un quart de sa largeur, pour éviter la déperdition inévitable des lignes courbes qui s'aplatissent et s'atténuent à l'œil. »

Ledoux avait horreur de l'uniformité :



Coup d'œil du théâtre de Besançon, par Ledoux (1).

« Pourquoi, s'écrie-t-il, pourquoi ne faire toujours que des maisons carrées?

» Quel charme pour les yeux, quel progrès pour l'instruction, si les maisons de ville, de campagne, abjuraient cette ennuyeuse uniformité qui endort les sens du voyageur toujours avide de nouveauté!... Il faut l'avouer cependant, une maison qui présente une surface carrée, des croisées, un entablement, est plus d'accord avec nos habitudes, que celle qui, sans le poncis reçu, remplirait les mêmes besoins! » Mais « l'administration se récrie sur la singularité; pour se préserver du cri populaire, elle couvre ses incertitudes par des remparts mobiles : on ajourne l'incertain... Des principes exclusifs neutralisent les conceptions alignées au cordeau de la servitude. »

Il est difficile de supposer tout ce qu'aurait imaginé cet artiste étrange s'il eût vécu jusqu'au temps de la renaissance des études sur l'art du moyen âge. Combien de formes singulières n'eût-il pas empruntées au roman et au gothique, dédaignés et ignorés, ou tout au moins inobservés au commencement de ce siècle! Mais il était obligé de s'en tenir aux réminiscences de l'antiquité lorsqu'il s'agissait d'exécution sérieuse, ou de se jeter dans des fantaisies impossibles lorsqu'il s'abandonnait à de simples projets.

La forme ronde revient plusieurs fois dans ses dessins. Le plus intrépide de ses plans est assurément celui qu'il avait fait pour le cimetière de la ville de Chaux.

Extérieurement, ce cimetière représentait un globe terrestre sur lequel étaient figurées les grandes divisions géographiques.

Voici le texte joint au projet :

« Le choix d'un cimetière n'est pas indifférent; il faut reléguer ses maléfices dans les plus hautes solitudes de l'air; c'est là où l'on sépare les fausses jouissances, que l'on confond avec les tourbillons mensongers de la terre. Il faut préserver ses habitants de l'aquilon désolateur qui souffle la corruption et les maux qui la suivent.

» La terre s'entr'ouvre pour découvrir les antres de la mort.

» Deux escaliers que l'on a découpés dans ce massif impérissable, descendent aux antipodes du monde.

» Sur un palier commun on épure les morts pour exciter les vivants à la vertu.

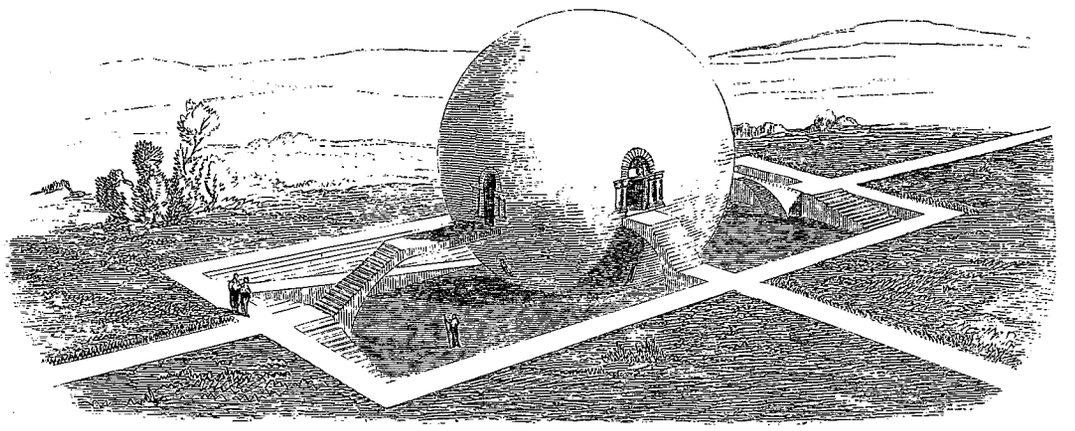
» ... Suivez les sentiers pratiqués dans ces roches, vous

(1) Il est à peine nécessaire de faire observer que l'image du théâtre devrait être renfermée dans l'ouverture de la pupille seulement, au lieu de s'étendre sur tout l'iris.

verrez les cérémonies religieuses occuper le centre de l'édifice; le ciel les éclaire, et son regard éblouissant poursuit les ombres et les attache sur la moitié du globe pour annoncer le noir séjour où finit la grandeur.

» Les murs sont couverts d'inscriptions qui doivent éterniser les talents et les vertus.

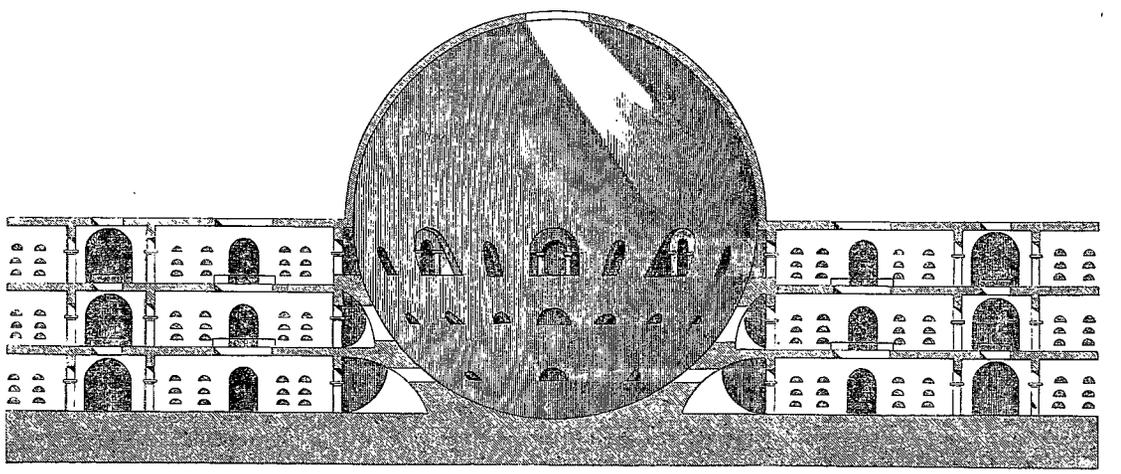
» Avancez; vous trouverez des chapelles ardentes, des brasiers destructeurs de la matière.



Projet d'une maison de gardes agricoles, par Ledoux. — Au milieu, une cuisine commune entre des chambres à coucher. — Au dessous, des serres. — Au-dessus, des greniers. — De petites fenêtres, invisibles sur ce dessin réduit, sont percées en divers endroits.

» L'architecte doit être pur comme les productions qui lui valent une place honorable dans le temple des scrupules: il faut que les vertus les décorent! »

Dans ces exemples, le style de l'architecte et du littérateur semble révéler plus que de l'originalité. Remarquons cependant que l'on ne peut pas bien juger le langage des enthousiastes de la fin du siècle dernier avec la raison un peu froide de notre temps. L'exaltation de Ledoux, qui doit paraître aujourd'hui très-extraordinaire, n'était pas sans rencontrer des approbateurs à une époque où l'ima-



Coupe d'un plan de cimetière pour la ville de Chaux, par Ledoux.

gination passionnée de Diderot était, pour ainsi dire, classique. Un jour, on proposait de construire une maison pour un poëte, pour l'abbé Delille : la façade à peine dessinée, Ledoux s'écrie : « Quoi! des croisées! la maison de l'abbé Delille doit être éclairée par le haut; c'est un temple de gloire! » Ces paroles ne causèrent pas trop de surprise, et peu s'en fallut que le malheureux poëte, qui n'était pas encore aveugle, ne fût emprisonné et éclairé, bon gré mal gré, à la manière des dieux de marbre de Phidias.

Parmi les nombreux projets gravés dans l'œuvre de Ledoux, on rencontre une *cénobie,* ou maison de retraite pour seize familles qui voudraient vivre ensemble dans le calme des bois, et un *pacifère,* ou asile de conciliation. A côté de ces singularités, on remarque des plans très-sages, pour la plupart exécutés avec beaucoup de talent : par exemple, les hôtels de Montmorency, d'Halleville, de Montesquiou; l'hôtel d'Uzès et sa porte, rue Montmartre, 176; l'hôtel de Mme Thelusson, rue de Provence (détruit il y a environ trente ans); la façade d'une maison élevée pour M. Hosten, au coin des rues Olivier et Saint-Georges, et qui existe encore.

RENCONTRE DE DEUX ESPRITS FAUX.

Théophile (Viaud), poëte du dix-septième siècle, trop décrié autrefois, mais un peu trop réhabilité de nos jours, est l'auteur de deux vers grotesquement célèbres qui ont imprimé à sa mémoire un ridicule ineffaçable. Ce sont les vers qui terminent, ou à peu près, le second des deux monologues composant à eux seuls le cinquième acte de la prétendue tragédie de *Pyrame et Thisbé.*

Thisbé s'écrie :

Ah! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement; il en rougit, le traître!

La littérature latine du siècle d'Auguste offre un exemple d'une métaphore semblable, mais encore plus absurde que celle de Théophile. Il ne s'agit ni de Bavius ni de Navius, mais d'un écrivain estimé des savants, l'auteur (Cornelius Severus ou autre) du poëme de *l'Etna*, que l'on a quelquefois attribué à Virgile. Ce poëte raconte, dans le dernier épisode de son poëme, que deux frères nés à Catane, Amphinomus et Anapius, sauvèrent leur père et leur mère en traversant les flammes d'un incendie; et il ajoute :

Les flammes *rougirent* de toucher ces pieux jeunes gens. (1)

Il n'y a pas que les grands génies qui se rencontrent; cela peut arriver aussi aux esprits faux.

Les jeux des enfants ressemblent à l'enfance de l'art. Les enfants vivent dans le monde de l'imagination et du sentiment. Ils enveloppent les objets les plus insignifiants des formes qui leur plaisent, et voient en eux tout ce qu'ils désirent y voir. ŒHLENSCHLÆGER.

L'AMITIÉ.

Rien de plus ordinaire que de rencontrer chez ceux que nous appelons nos amis une disposition permanente à rendre de petits services et même de grands : cela se voit; mais à une condition, c'est qu'on aura soin de faire appel explicitement à leur obligeance, à leur dévouement; cependant doit-on considérer comme amis véritablement dignes de ce nom ceux qui ne savent pas prendre d'initiative à l'égard des moyens si nombreux qu'ont les hommes d'être agréables les uns aux autres? Cette initiative n'est-elle pas la véritable pierre de touche de l'amitié? Je parle de celle qui a ses racines au plus profond du cœur.

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même;
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

On ne saurait mieux penser ni mieux dire sur une si belle matière. On n'a pas tous les jours, heureusement, occasion de demander, de réclamer ou d'accomplir des actes de dévouement, et on pourrait, chaque jour presque, échanger entre amis ces mille petits soins, ces mille attentions délicates qui font le charme de la vie et en adoucissent les aspérités. — C'est parce que l'on n'y songe pas. — D'accord; mais on y songerait si l'égoïsme ne nous laissait pas croire que ce qui est indifférent pour nous-mêmes l'est aussi pour nos amis.

LE STÉRÉOSCOPE.

Lorsqu'un spectateur immobile ouvre alternativement chacun des deux yeux et les fixe tour à tour sur les objets qui sont proches, il reconnaît que le tableau offert à sa vue change avec l'œil employé à l'observation. Les lignes qui dessinent les contours apparaissent avec des dimensions différentes, elles se coupent en faisant des angles qui ne sont pas identiques, les surfaces semblent ou plus larges ou plus étroites, et même telles lignes, telles surfaces sont cachées pour l'un des yeux et se montrent à l'autre. En un mot, chaque détail, pour ainsi dire, varie de forme, de position, de grandeur. Le lecteur peut aisément s'en convaincre. Il n'a qu'à jeter les yeux autour de lui : tout ce qu'il verra lui enseignera ces variations, lui en donnera une juste idée. S'il désire observer dans les conditions où le fait se montre le plus saillant, il n'a qu'à disposer sur une table quelques objets de petite dimension, tels que vases, flambeaux, lampes, encriers, jeu d'échecs, etc. La tête appuyée contre le dossier d'un fauteuil, qu'il étudie minutieusement leur position : cet objet placé près de lui cache le pied d'un autre quand l'œil droit est ouvert, le laisse voir librement quand l'œil gauche regarde; d'abord telles arêtes s'élevaient en se confondant, ensuite elles se trouvent séparées par un large intervalle; ce sommet se détachait sur la table en rasant une ligne qui est tracée, il ne recouvre plus le même espace et semble s'arrêter sur une ligne plus éloignée. Aucune des parties ne conserve la même position relative. Deux tableaux véritablement dissemblables sont devant les yeux.

Sans entrer dans plus de détails sur un fait dont l'observation n'exige qu'un peu d'attention, nous ferons cependant remarquer qu'un même objet présente, dans la position relative de ses parties, les différences qu'offre la réunion de plusieurs d'entre eux. Une statue, un vase, un livre (chacun vu isolément), pourront servir à mettre en évidence ce fait, qui est d'ailleurs une conséquence obligée des observations précédentes.

Ces deux aspects d'un même ensemble sont très-simples à expliquer. L'œil droit, comme un spectateur placé vers la droite, voit une perspective; l'œil gauche, qui n'occupe pas la même position, en aperçoit une autre. L'observateur a devant les yeux deux perspectives prises de points de vue distants de l'intervalle qui sépare les deux yeux.

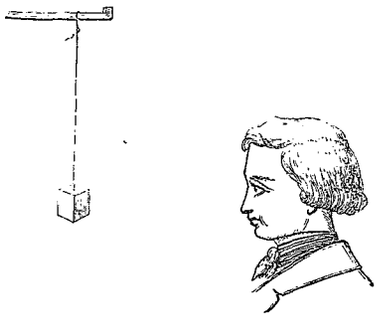
Ces faits signalés par Léonard de Vinci étaient tombés dans l'oubli, lorsque, dans une de ces dernières années, ils furent découverts de nouveau par Wheatstone. Ce physicien ne les étudia pas en artiste, comme Léonard l'avait fait, mais il les médita en savant. Il rechercha le rôle que pouvait jouer dans le phénomène de la vision cette complexité de deux images dissemblables qui s'offrent à nous en présence de chaque objet. Il porta sa pensée sur cette fusion merveilleuse qui s'opère entre elles alors que les deux yeux sont ouverts à la fois, il s'efforça de comprendre ce qu'elle était, et comment l'âme pouvait avoir la conscience de l'unité, malgré la perception double et dissemblable qui lui était transmise. Il comprit que les deux dessins pouvaient se confondre en un seul, par la raison que leur dissemblance n'était pas complète; mais il comprit aussi que cette dissemblance ne devait pas être sans résultat, que nous devions en avoir au moins une vague conscience. Son esprit d'investigation s'attachant à ce sujet, il trouva que le phénomène apparaissait plus saillant quand les objets voisins étaient situés sur des plans plus distants les uns des autres. De là, il conçut que telle devait être l'origine du jugement que nous portons sur les distances relatives des objets situés à diverses profondeurs devant nous. Sans nier l'importance de la perspective aérienne, qui fait ressortir les différents plans par la distribution de l'ombre et de la lumière, il établit que la dissimilitude que nous avons signalée donnait le sentiment du relief, et il l'établit en inventant l'un des plus merveilleux instruments de la physique, le *stéréoscope*.

Le stéréoscope a pour but de placer devant les yeux les perspectives qu'ils aperçoivent quand ils sont fixés sur un objet ou sur un ensemble d'objets. Il place ces deux perspectives là même où elles se présentent dans la nature.

(1) Erubuere pios juvenes attingere flammæ.

L'œil droit a devant lui celle qui lui serait offerte, et il la voit au point même où elle lui apparaîtrait; il en est de même de l'œil gauche.

A cet effet, chacune des perspectives est dessinée. Pour y parvenir, on ouvre successivement l'œil droit, puis l'œil gauche, et on représente sur le papier les lignes de l'objet telles qu'on les voit. Comme exemple simple, supposons un cube qui soit placé à vingt centimètres environ du dessinateur, et qui présente une de ses arêtes en avant. L'œil



droit ouvert, on regarde et l'on dessine : on obtient la figure 1. On fait de même en ouvrant l'œil gauche, et on obtient la figure 2.

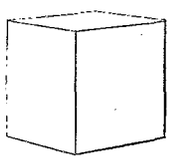


Fig. 1.

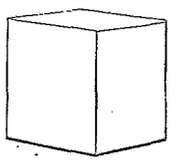


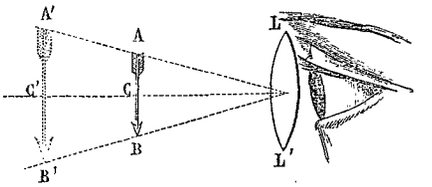
Fig. 2.

Quand on jette les yeux sur ces deux figures, on reconnaît aisément en quoi elles diffèrent. L'une nous présente la face gauche du cube vue en raccourci; la face droite apparaît davantage en vraie grandeur. C'est l'inverse pour la figure voisine. L'une nous montre l'arête antérieure à gauche de l'arête opposée, l'autre nous la montre à droite. Une légère attention suffit pour faire comprendre la raison de ces apparences.

Ces figures dessinées ne présentent pas de relief; aucune d'elles, que nous la regardions avec un œil seul ou avec les deux yeux simultanément, ne nous le donne. Mais toutes deux nous représenteront le cube primitif lorsque nous y porterons les deux yeux à la fois, à une condition, c'est que tout soit disposé comme si nous regardions le cube lui-même; c'est-à-dire dans un état tel que l'œil droit voie seulement l'image de droite, l'œil gauche celle de gauche, et, de plus, que tous deux les aperçoivent comme elles étaient placées, en un même lieu de l'espace : il faudra donc faire en sorte qu'elles se superposent.

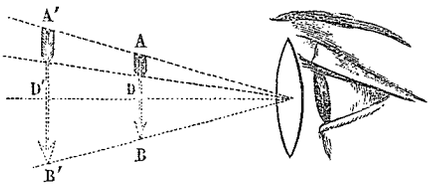
Le stéréoscope, dont on se sert dans ce but, est composé essentiellement de deux fragments d'un verre lenticulaire, tel que celui que tout le monde connaît sous le nom de verre grossissant. C'est le verre avec lequel les enfants s'amusent à concentrer la lumière du soleil, dont les naturalistes arment leurs yeux pour étudier les objets déliés, et qu'emploie le vieillard pour donner un secours à sa vue affaiblie. Ces verres ont la propriété de faire paraître les objets plus étendus à l'observateur qui regarde à travers leur épaisseur. Ils font voir les différentes parties plus écartées qu'elles ne semblent à l'œil nu; ils dévient à droite les points qui sont déjà vers la droite, à gauche ceux qui sont vers la gauche; ils ne peuvent grossir qu'à cette condition : la dilatation est manifeste dans tous les sens. La figure suivante met en évidence ce que nous voulons dire.

LL′ est la coupe de la lentille; AB est un objet qui paraît à l'œil en A′B′; les points A et B, déviés de leur position,



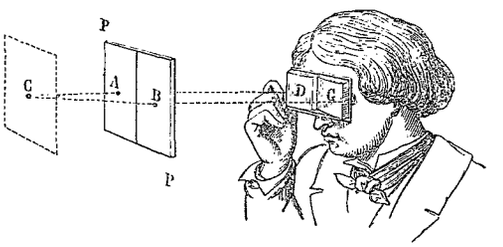
apparaissent en A′ et en B′, plus loin de l'axe CC′ qu'ils ne seraient sans la présence de la lentille.

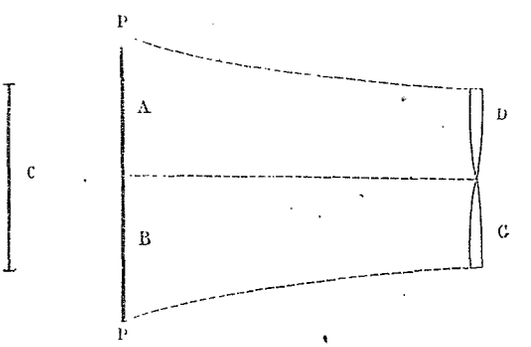
Le fait que nous venons d'observer se manifesterait également si l'objet était plus petit, s'il n'était qu'un fragment



de AB : ainsi soit la partie AD qui compose l'aile de la flèche, elle donnerait une image A′D′. Pour obtenir cette image, il est clair que le verre tout entier ne sera pas nécessaire; on pourra le réduire à la portion seule devant laquelle A′D′ se trouve placé.

L'application de ces lentilles au stéréoscope se fait en juxtaposant deux fragments G et D par leurs bords. On place sur une planchette PP les dessins que l'on a exécutés d'avance, comme le montrent les deux figures qui suivent. En A est le dessin correspondant à l'œil droit; en B celui qui correspond à l'œil gauche. On regarde, et les images A et B apparaissent toutes deux en C, coïncidant comme fai-





saient les perspectives du cube qui a servi de modèle. On voit alors un spectacle des plus saisissants : le cube semble se montrer lui-même; il est devant les yeux, faisant saillie; le relief se produit, donnant l'illusion la plus complète.

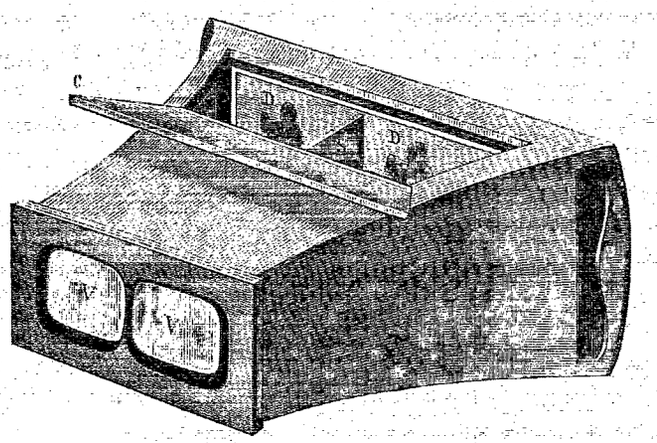
Le corps de l'appareil est une boîte noircie intérieurement, au haut de laquelle sont fixés les verres V, V (voy. p. 32); au fond on place les deux dessins D, D, qui sont éclairés par la lumière pénétrant à travers une large ouverture. C'est un couvercle qui peut servir à la fermer lorsque l'on veut

observer des dessins transparents. Le fond, formé par une glace dépolie, se dirige alors vers le côté d'où vient le jour. Enfin, pour que chacun des deux yeux ne voie que la perspective qui lui convient, la boîte est divisée en deux compartiments par une cloison S.

Nous avons mis sous les yeux du lecteur un objet très-simple, et pendant assez longtemps on n'en a pas montré d'autres au stéréoscope. On choisissait des sujets formés d'un nombre de lignes peu considérable, à cause de la difficulté que l'on rencontrait à reproduire les perspectives un peu complexes; mais la photographie ne tarda pas à produire des épreuves comme le dessinateur le plus habile ne pourrait pas en fournir. On employa dans ce but un appareil photographique double, à deux objectifs disposés comme le sont les yeux de l'homme : on tirait ainsi en même temps les deux épreuves nécessaires. A un appareil double on ne tarda pas à substituer sans inconvénient deux appareils simples juxtaposés. Enfin l'on prit les deux épreuves avec un même appareil placé dans les deux positions exigées.

Ces deux positions successives, qui semblent devoir être toujours choisies avec des précautions très-délicates, ne demandent cependant pas le moindre soin. Le photographe peut placer presque arbitrairement son appareil : il obtient deux perspectives qui ne sont nullement les perspectives que les deux yeux apercevraient simultanément, et, chose digne de remarque, le spectateur est satisfait quand il observe de pareilles épreuves au stéréoscope; il y a mieux, souvent il est plus satisfait que s'il avait sous les yeux les perspectives réelles, du moins quand les objets forment un panorama étendu. Cela mérite explication. Nous allons tâcher d'en faire comprendre la raison, qui est assez délicate.

Remarquons d'abord qu'un paysage lointain apparaît toujours le même, quel que soit l'œil qui l'observe. Regardez au loin : l'arbre dont le feuillage épais cache en partie la petite maison qu'il abrite se détache aux mêmes lignes de la muraille, sa tête surgit toujours aussi haute au-dessus du toit : en un mot, un seul et même tableau frappe les deux yeux. L'observateur ne voit plus le relief produit par deux perspectives différentes : il juge les distances par la seule dégradation de la lumière. On conçoit pourquoi il en est ainsi : les deux yeux sont à une distance fixe l'un de l'autre; cette distance, sensible pour les objets voisins,



cesse de l'être pour ceux qui sont très-éloignés. De même qu'un voyageur voit longtemps dans le lointain les mêmes collines, les mêmes villages, tandis que chaque arbre du chemin arrive, passe et fuit rapidement derrière lui, ainsi les yeux de l'observateur immobile, situés dans deux positions différentes, voient au loin le même paysage, et n'aperçoivent de changement que dans les objets rapprochés; ainsi le relief sensible aux premiers plans cesse de l'être aux derniers.

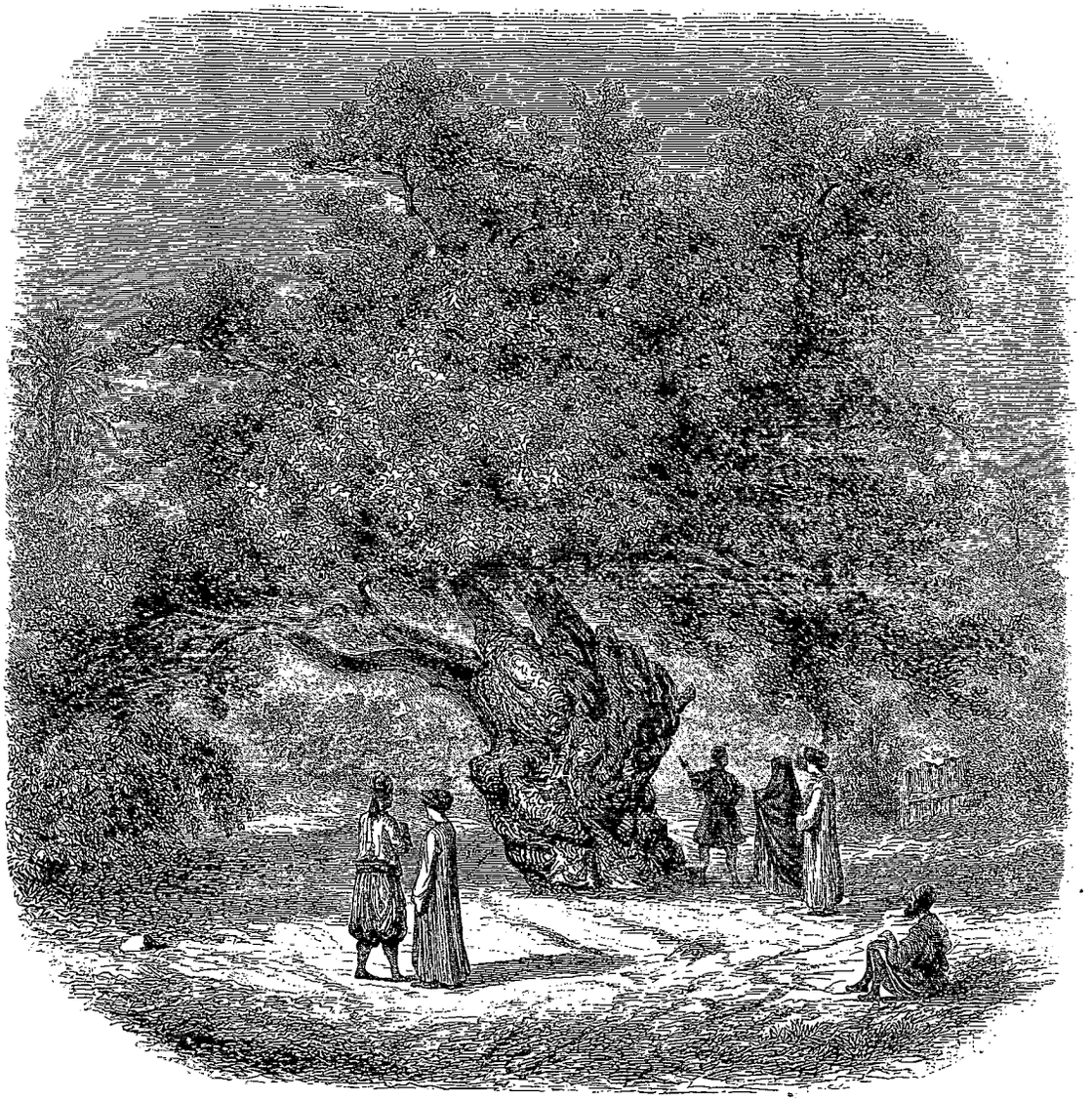
Rapprocher des yeux ce qui est loin, le rapprocher sans changer l'ensemble, sans changer la grandeur apparente des parties, tel sera donc le moyen de faire apparaître le relief. Ce but serait évidemment atteint si l'on pouvait construire un petit modèle où chaque détail fût exactement reproduit. Si ce petit modèle était moitié de la grandeur naturelle, il faudrait le placer à une distance moitié moindre pour qu'il nous apparût avec la même grandeur apparente que les objets mêmes; s'il est dix fois plus petit, il faudra le placer dix fois plus près; si nous voulons le placer très-proche de nos yeux, il sera nécessaire de le réduire à des proportions extrêmement petites. Nous aurons devant les regards un de ces curieux travaux qui, dans nos musées, mettent sous nos yeux une ville tout entière, ses maisons, ses rues, ses quais, ses places publiques. Nous distinguerons nettement le relief, puisque nous serons voisins de l'objet lui-même. Ce relief nous en donnera une idée exacte, plus exacte même que la nature, et nous ne porterons pas de faux jugements sur les distances relatives des plans successifs.

Prenons un exemple, et supposons une ville à mille mètres de distance : on la réduit à un millième de sa grandeur; nous regardons la réduction en nous plaçant à un mètre : chaque maison nous paraît avec une grandeur apparente la même que précédemment; mais nous avons de plus la vue du relief, ce qui n'était pas d'abord. Cela tient à ce que nos yeux ont conservé une distance constante l'un de l'autre. Ils sont, par rapport à la réduction, mille fois plus éloignés l'un de l'autre qu'ils ne l'étaient par rapport à la ville. Ils voient la réduction comme verrait la ville un être gigantesque dont les yeux seraient sous un front mille fois plus large, et qui, par suite, aurait devant lui deux perspectives diverses là où l'exiguïté de notre être ne nous en donne qu'une seule.

Le photographe, avec son appareil, se donne ces yeux de géant. Il s'établit une première fois devant la vue qu'il veut prendre, et tire une épreuve; il se place ensuite au loin, et tire une seconde épreuve qui reproduit la seconde perspective qui se présenterait en présence du modèle réduit. Lorsque ces épreuves sont assemblées, et que les yeux fixés au stéréoscope les regardent, au lieu d'un amas confus de murs, de toits, de cheminées, qui ne se détachent pas aux regards de l'observateur en vue de la ville même, on distingue les détails nettement séparés. En cela on peut dire que l'on voit mieux que nature.

LE SYCOMORE DE MATARYEH,

EN ÉGYPTE.



Le Sycomore sous lequel la sainte Famille se reposa en arrivant en Égypte. — Dessin de M. A. de Bar.

A huit kilomètres du Caire, près des ruines d'Héliopolis, dans un jardin qui appartient à des coptes, s'élève un vieux sycomore très-respecté des chrétiens.

L'évangile apocryphe de l'*Enfance du Sauveur* rapporte que la sainte Famille rencontra dans un désert de l'Égypte les deux voleurs Titus et Dumachs, qui devaient être crucifiés plus tard à côté de Jésus-Christ, et qu'ensuite elle s'arrêta sous un sycomore qu'on appelle *Matarea*. « Le Seigneur Jésus fit paraître à cet endroit une fontaine où Marie lava sa tunique; et le baume que produit le pays vient de la sueur qui coula des membres de Jésus. »

Le nom de Matarea s'est conservé : on prononce *Matarych*. Le sycomore est immense : son tronc énorme est couvert de noms grecs, coptes et arméniens; à ses plus petites branches sont suspendus des chapelets; à Noël, les coptes viennent y prier. Un prêtre chrétien, Vaushel, curé de Fontainebleau, a écrit que le sycomore sous lequel s'était reposée la sainte Famille est mort de vieillesse en 1656; il aurait été aussitôt remplacé par l'arbre que l'on voit aujourd'hui.

Un ruisseau coule dans le jardin; c'est, suivant la tradition, celui dont Jésus enfant aurait fait jaillir subitement la source par un acte de sa volonté.

COMMENT ON FAIT LES FONTAINES

ARTIFICIELLES.

Il n'est peut-être pas un sujet sur lequel on ait avancé plus d'idées extravagantes que sur l'origine des fontaines. L'imagination poétique des anciens avait attaché une sorte de vie, et même de vie éternelle, à ces courants bienfaisants que la terre fait sortir de son sein pour fournir aux hommes et aux animaux un des éléments de leur existence, et pour donner aux plantes l'arrosement indispensable à la fertilité. La cause qui donnait naissance aux fontaines sembla longtemps un prodige. Enfin les physiciens calculateurs arrivèrent : ils mesurèrent la quantité d'eau que les pluies versent annuellement sur le sol, et ils se demandèrent s'il y avait là de quoi entretenir des cours d'eau permanents.

La réponse des mathématiques fut que, pour les pays

moyennement arrosés par les pluies, comme, par exemple, la France dans ses bassins du Rhône, de la Garonne, de la Loire et de la Seine, il était difficile de concevoir comment nos fontaines, nos ruisseaux, nos rivières, nos fleuves, pouvaient fournir à l'écoulement de tout ce que donnent les pluies. Certains esprits prime-sautiers en concluaient de suite qu'il devait y avoir dans l'intérieur de la terre d'immenses réservoirs liquides, provenant de l'infiltration des eaux pluviales, et on avait même été jusqu'à craindre un desséchement général de la surface de notre globe. Comme on sait maintenant qu'à une profondeur peu considérable, la terre possède une chaleur intense, on voit de suite que tous les filets d'eau qui pénètrent un peu profondément doivent être vaporisés par le feu central, et ressortir en eaux chaudes qui portent le nom bien connu d'eaux thermales. Après avoir craint une sécheresse extrême, on serait presque tenté d'appréhender une inondation perpétuelle, par le peu d'eau que roulent les rivières, comparativement à ce qu'en fournissent les pluies.

Le secret de la disparition des eaux pluviales est dans l'évaporation naturelle qui, dans les saisons chaudes, enlève rapidement, à l'état de vapeur invisible, presque toute l'eau que versent les orages et les météores aqueux. Ainsi, le grand équilibre de la nature consiste en cette loi, que les cours d'eau et l'évaporation entraînent autant d'eau que les pluies en fournissent; mais le principal rôle appartient, comme nous l'avons dit, à l'évaporation.

Toutes les fois qu'une localité a paru d'une trop petite étendue pour fournir à la dépense d'une fontaine qui y prenait naissance, on a toujours reconnu, en définitive, qu'elle recevait des pluies bien plus d'eau que la source n'en dépensait.

On doit donc considérer une fontaine comme l'écoulement constant d'un réservoir d'eaux infiltrées, lequel reçoit par intervalles des approvisionnements nouveaux, de manière à fournir au courant de la source le peu qu'elle ramène au jour des eaux qui avaient pénétré dans un sol sablonneux ou formé de cailloux et de graviers perméables à la pluie.

Lorsque les eaux infiltrées n'ont point, par la pente du terrain, une issue qui les ramène à ciel ouvert, elles continuent à sourdre sous terre, jusqu'au lit des ruisseaux et des rivières qui les recueillent sans aucune apparence extérieure. C'est ainsi que la Seine reçoit les eaux souterraines des sables du bois de Boulogne et des autres plaines voisines dont le sol est de même nature. On s'aperçoit de cette infiltration lorsque les eaux de la rivière ne sont pas de la même qualité que les eaux d'infiltration. Cette circonstance s'est présentée dans les travaux hydrauliques destinés à fournir de l'eau à la ville de Blois. Tout le monde sait qu'on va chercher ces eaux souterraines au moyen de puits parfois très-profonds, et le renouvellement difficile de ces eaux de puits fait, en général, qu'elles contiennent plus de matières étrangères que les eaux de source et qu'elles sont moins salubres aux consommateurs.

D'après ce qui vient d'être dit, il est évident que rien n'est plus facile que de créer dans une localité sablonneuse une source abondante. Il faut faire artificiellement ce que la nature a fait au hasard, c'est-à-dire qu'il faut établir sous la couche de terre qui reçoit les eaux pluviales une couche qui les arrête et les empêche de descendre trop bas. Une couche de terre glaise bien battue, un pavage grossier en moellons plats ou en larges briques, et mieux encore une couche de bitume, retiendront les eaux accumulées dans le sol spongieux qui fera office de réservoir, et celles-ci viendront sourdre en fontaine intarissable au point le plus bas du terrain.

Il est bien entendu que pour arrêter et réunir les eaux filtrantes du sol spongieux, on aura fait à la partie inférieure du terrain un barrage transversal qui ne leur donnera issue que par une ouverture étroite, laquelle sera l'œil de la source.

C'est à Bernard Palissy qu'on doit cette théorie et cette utile application des faits connus. Il remarque qu'après avoir disposé une couche de terre glaise sous le sol qui doit s'imbiber de pluie, rien n'empêchera d'utiliser ce terrain ameubli avec des plantes, des arbustes ou des arbres, qui, en s'opposant à l'action desséchante du vent, rendront la source encore plus abondante, et compenseront en outre les frais de défoncement du sol ainsi préparé pour donner une source.

On appelle *pouce d'eau* chez les fontainiers une conduite d'eau qui fournit 20 mètres cubes d'eau par jour. Le mètre cube d'eau contient tout juste mille litres. Un demi-pouce d'eau est une quantité plus que suffisante pour un grand village, même en y comprenant ce qui est nécessaire pour les bestiaux et pour tous les usages économiques du ménage. Cela ferait par an 3 600 mètres cubes d'eau; et, à Paris ou dans les environs, il en tombe plus de 5 000 mètres cubes par hectare chaque année. En admettant même une grande déperdition pendant l'été, on voit qu'en préparant un hectare de terre sablonneuse par le procédé de Bernard Palissy, on obtiendrait encore une superbe fontaine du glaisage souterrain d'un hectare. Dans les localités qui avoisinent Paris, et qui sont si riches en terre glaise, des calculs faits par des hommes compétents n'ont laissé aucun doute sur la possibilité économique d'une telle opération. Bien plus, si l'on met en ligne de compte l'agrément d'une source créée à volonté et tout ce qu'elle donne d'embellissements à une propriété, on sera étonné que jusqu'ici personne n'ait mis en pratique l'idée infaillible due au génie du célèbre artiste en émaux. Mariotte et Perrault, qui ont écrit d'excellentes choses sur les fontaines et qui sont venus après Bernard, n'ont pas été si hardis que lui, quoique Mariotte, considérant sur les buttes Montmartre un petit terrain sablonneux et reposant sur une puissante couche de terre glaise, ait très-bien compris la raison de quelques petites sources que l'on y voyait de son temps, et que des travaux de pavage ont fait disparaître depuis.

Les Romains avaient une classe de travailleurs dont l'emploi était de recueillir tous les filets d'eau qui traversaient un terrain pour les réunir en une seule source; l'ouvrier se nommait *aquilex*. C'était une sorte de drainage qui établissait des sources parfois assez abondantes pour être employées à l'irrigation : ce n'était point du tout la construction d'un sous-sol imperméable dans un terrain légèrement en pente et qui fit arriver les eaux en source vers la partie basse de la couche spongieuse. Les eaux d'Arcueil, à Rungis, offrent un bel exemple d'un travail pareil.

En un mot, pour faire une fontaine artificielle, il faut copier exactement l'œuvre de la nature dans les localités arrosées si agréablement par des fontaines naturelles, lesquelles dépensent le trop-plein du réservoir des eaux de pluie, réservoir formé par le sol même qui s'imbibe à chaque ondée, et qui conserve ainsi ces eaux pures et intermittentes pour les ramener par un écoulement continu à la surface de la terre. Toutes les fois que dans l'escarpement abrupt des montagnes, des collines ou des falaises, on voit un banc de terre glaise ou de roches imperméables surmonté d'une épaisseur quelconque de terrain sablonneux, ou formé de détritus désagrégés de roches ou de grès, on voit sourdre à la surface de séparation des filets d'eau alimentés par le produit des pluies qu'a reçues la surface supérieure du terrain spongieux.

Si l'on demandait aujourd'hui à un entrepreneur d'ouvrages de terrassement de faire une fontaine artificielle, il

est certain qu'il ne comprendrait même pas la demande. Espérons qu'il viendra bientôt un temps où tous les *conducteurs* des travaux des ponts et chaussées et les autres ouvriers ou ingénieurs en terrassements pourront mettre à exécution tout devis relatif à l'ameublissement d'un hectare et à l'établissement d'une couche imperméable au-dessous, le tout dans un terrain légèrement en pente, qui, étant ensuite planté utilement en arbres fruitiers, donnera à son heureux propriétaire, en retour d'une dépense modique et bien entendue, un riche verger aboutissant à une belle et utile fontaine.

En opérant par tranchées successives de deux à trois mètres de large et ayant pour longeur toute celle du terrain que l'on veut préparer pour une fontaine, puis rendant successivement imperméable le fond de toutes les tranchées juxtaposées, puis enfin rejetant de proche en proche la terre de la tranchée subséquente sur le sol rendu étanche de la tranchée précédente, on rend possible et même facile l'opération du sous-sol rendu imperméable. Les frais, outre le défoncement, dépendent du transport et du battage de la glaise.

On peut encore présumer que si un terrain convenable de pente et d'étendue offrait un pavage naturel qui pût arrêter les eaux, on produirait un ensemble convenable à une source en voiturant au-dessus une épaisseur suffisante de sable ou de graviers semblables à ceux qui se déposent dans les ravins. On remplacerait ici le défonçage par le transport ordinaire des matériaux de surcharge. En tout cas, l'opération ne serait que le diminutif de ce qui se fait en grand à Paris pour le transport en remblai des matériaux de démolition connus sous le nom de *gravats*. Mariotte cite l'exemple de pareils matériaux entassés sur une grande épaisseur dans une vaste cour pavée appartenant à un couvent; ces matériaux, ayant passé l'hiver et s'étant imbibés de pluie, fournirent pendant tout l'été une petite source sur le pavé imperméable de la cour. On voit, dans la forêt de Fontainebleau, un immense bloc de grès spongieux qui s'imbibe d'eau de pluie, et qui rend goutte à goutte à sa partie inférieure l'eau gardée en réserve. Ce rocher, isolé et posé sur d'autres blocs, est désigné sous le nom de *la Roche qui pleure*. C'est de l'eau d'une extrême pureté, mais très-peu abondante. Si dans une petite vallée à sol imperméable, et par suite privée de toute fontaine, on voiturait une épaisseur suffisante de sable de rivière ou de sables granitiques pareils à ceux de Fontainebleau, ou enfin des sables siliceux pareils à ceux du bois de Boulogne et de mille autres localités voisines de Paris, on aurait évidemment des sources d'une pureté parfaite. On se plaint en Hollande et dans les terrains volcaniques de l'Auvergne du manque complet de sources à cause d'une infiltration très-profonde. On peut dire à ceux qui se plaignent ainsi : Le remède est simple, faites des fontaines artificielles.

DES VIES DE PLUTARQUE.

Ce qu'il faut y chercher, je pense, c'est l'idéal de l'héroïsme, tel que les anciens aimaient à se le représenter dans leurs grands hommes. Je ne dis pas : Voilà Lycurgue et Solon, voilà les deux Catons, voilà César et Alexandre tels qu'ils étaient. Je dis : Les voilà tels que l'imagination grecque et latine se les dépeignait. Ce ne sont pas des individus plus ou moins brillants, ce sont des types, le type du législateur, le type du censeur romain, le type de l'orateur, le type du conquérant. Et qu'importe que ces tableaux aient un peu plus ou un peu moins de vérité réelle, s'ils m'élèvent l'âme en honorant l'humanité, s'ils m'inspirent le désintéressement, l'esprit de dévouement et de sacrifice, la patience dans les mauvais jours, et s'ils me font aimer la vertu et y croire? L'âme ne se décourage que trop par le triste spectacle des choses réelles, surtout quand on avance dans la vie! Qu'une envieuse critique ne nous rabaisse pas au moins ces grands hommes du temps passé! Qu'elle ne nous ôte pas nos Romains et nos Grecs! Qu'elle permette à l'histoire un peu d'idéal, quand cet idéal est consacré par la tradition!... La morale des honnêtes gens du paganisme, pour peu qu'elle tombe dans un cœur droit, sera toujours une excellente préparation à la morale évangélique. Ainsi le pensait-on dans les siècles les plus religieux. Amyot était récompensé de ses traductions par un évêché, et retouchait son Plutarque dans les moments de loisir que lui laissaient ses devoirs d'évêque. Bossuet témoigne assez son estime pour la sagesse antique, dans la troisième partie de son admirable *Discours sur l'histoire universelle*. Rollin, nourri de l'Écriture sainte, trouvait encore un grand charme dans la morale de Cicéron et de Sénèque, et en faisait l'aveu.

S. DE SACY.

Moins on s'occupe des vices et des travers des hommes, plus l'existence est douce. DROZ.

HONNÊTE HOMME ET HOMME D'HONNEUR.

L'honnête homme et l'homme d'honneur sont-ils la même chose? C'est une des nombreuses questions qui s'agitèrent, dans le cours du dernier siècle, au sein de l'Académie de Caen. Le père André, qui faisait partie de cette académie, nous a laissé, dans un de ses discours, un résumé de la discussion intéressante qu'elle souleva. Nous en tirons l'extrait suivant, dont les pensées nous semblent bonnes à méditer.

« La sincérité dans ses paroles, la fidélité au secret et à ses promesses, la droiture, l'équité, la bonne foi, la probité dans toute sa conduite, la constance dans ses amitiés, une reconnaissance déclarée pour ses bienfaiteurs, une âme au-dessus de l'intérêt sordide, un peu de vivacité sur tout ce qui peut blesser la réputation, et assez de courage pour la défendre par les voies permises : voilà, si je ne me trompe, toutes les vertus que renferme l'idée d'homme d'honneur; mais, à nous en tenir toujours aux notions reçues, il faut avouer qu'il y a des vices, et des vices même assez considérables, qui sont compatibles avec ces vertus : on peut être brusque, chagrin, emporté, dur dans ses manières, âpre sur ses droits, présomptueux, fanfaron, pédant, etc.

» Venons à l'honnête homme. L'honnête homme est essentiellement homme d'honneur, mais un homme d'honneur qui exclut tous les vices dont nous venons de parler. Il ne peut être ni brusque, ni chagrin, ni emporté, ni âpre sur ses droits, ni outré dans ses maximes, ni extrême en rien. La modération en tout est le fond intime de son caractère. Maître de lui-même, il est ferme sans être dur; franc sans être grossier, droit sans être inflexible, courageux sans être ni fanfaron, ni téméraire, ni présomptueux. Le bon sens et le bon cœur, la religion et la conscience, l'honnêteté des mœurs et des manières, entrent dans sa définition. Vertueux sans avoir besoin de théâtre, il n'en représente que mieux quand il y monte. Soumis aux lois divines et humaines; doux, modeste, facile dans la société, amateur de l'ordre, observateur des bienséances, plein d'égards pour tout le monde; bon maître, bon parent, bon ami, bon citoyen, mais sans enfermer ni son estime dans sa patrie, ni ses affections dans sa famille ou dans son corps, ni toute sa bienveillance dans ses amitiés, qui ont toujours pour un bon cœur des bornes trop étroites : en un mot, il est pro-

fondément homme, et nul homme sur la terre ne lui est indifférent ni étranger. »

MŒURS DES GRECS MODERNES (1).

UN MARIAGE A ÉLEUSIS.

Éleusis, comme un grand nombre des villages de l'Attique, est peuplé presque exclusivement d'Albanais (2). Leurs usages sont peu différents de ceux des Grecs. Voici ceux qui se rapportent au mariage. Aussitôt après la cérémonie religieuse, le cortége se dirige vers la maison de l'épouse, précédé de musiciens et de danseurs. La mariée (1) (*vahissa*), cachée sous un long voile et soutenue par ses parrains, semble être traînée au supplice, tant sa démarche est pénible. Arrivée devant son mari, elle se jette à ses pieds, lui baise les mains et dépose devant lui un sac et une corde pour exprimer, dit Pouqueville, qu'elle est destinée à porter les fardeaux et à conserver les provisions de ménage. Dans la maison, les femmes se réunissent autour d'elle



Un Mariage à Éleusis. — Dessin de Godefroy Durand, d'après A. Proust.

et célèbrent, dans un épithalame psalmodié d'une voix monotone, les vertus de la nouvelle épouse.

Puis, après l'initiation aux détails du ménage, commencent les réjouissances, qui se prolongent pendant plusieurs jours.

CÉRÉMONIES FUNÈBRES.

Les cérémonies funèbres en usage chez les Grecs modernes, diffèrent peu de celles que célébraient leurs ancêtres; on sait quelle importance les anciens Hellènes attachaient à la sépulture : tant que le cadavre demeurait privé des honneurs funèbres, l'âme ne pouvait être admise dans l'Élysée et rôdait sur les bords du Styx, repoussée par Caron. Attristés par cette vagabonde condition, les morts apparaissaient à leurs amis, afin de leur demander la faveur de la sépulture. Ainsi l'ombre de Patrocle se présente à son ami Achille et lui dit : « Donne-moi la sépulture, afin que je pénètre au plus tôt par la porte des enfers. » C'est par transmission de ces idées antiques qu'on s'explique l'empressement que mettent aujourd'hui les Grecs à ensevelir leurs morts, la crainte qu'ils éprouvent de mourir sur une terre étrangère où ils seraient privés des honneurs funèbres. Et de là l'usage des lamentations sur ceux auxquels ce malheur est arrivé.

Un prêtre est appelé près des agonisants pour les recommander à Dieu; un grand silence se fait autour du mourant, dont on recueille les derniers mots, considérés comme sacrés. A peine a-t-il expiré qu'on s'empresse de lui fermer la bouche et les yeux. C'est le plus proche parent qui s'acquitte de ce triste devoir.

Le cadavre, après avoir été lavé avec de l'eau et du vin, est revêtu de ses plus beaux habits. Si le défunt est fiancé ou marié depuis peu, on dépose sur sa tête la couronne nuptiale; est-ce une jeune fille ou un enfant, on se contente d'une couronne de fleurs. L'obole de Caron est encore mise religieusement sous la langue des morts dans certaines parties de la Grèce, comme cela se pratique encore dans quelques cantons de la France (par exemple, dans le Morvan). Le cadavre, avec sa dernière parure, est placé sur un lit ordinaire. Les plus proches parents, chez les Grecs anciens, et non des femmes mercenaires comme chez les Romains, s'acquittaient de tous ces soins funéraires.

(1) Extrait de l'ouvrage de M. Marino Vréto, *Mélanges néo-helléniques*, publié à Athènes, Imprimerie royale, 1856.

(2) On a fait de nombreuses et savantes recherches sur l'origine des Albanais (*Skipetars*, *Arnaout* en turc, *Arvanites* en grec). Les uns les font descendre du Caucase, d'autres de la Macédoine. La première de ces opinions paraît la plus fondée.

(1) *Numphè* en grec, *vahissa* ou *nouse* dans le dialecte albanais.

Aujourd'hui encore c'est à regret que l'on abandonne à des mains étrangères ces pieux devoirs.

On a rapproché, peut-être à tort, des *thrênôdoi* des Grecs anciens les *mysologistus* des Grecs modernes. Les *thrênôdoi* semblent avoir été des femmes de Carie, quoique Platon parle d'hommes qui précédaient ou suivaient le convoi en jouant sur des flûtes des airs funèbres. Il n'est fait nulle part mention de femmes qui offrent aucun rapport avec les *mysologistus*, lesquelles ne sont que les *prœficæ* des Romains. Celles-ci suivaient le convoi en faisant entendre des lamentations et en improvisant des chants funèbres (*neniæ* ou *lessus*) en l'honneur du défunt; il en est de même des *mysologistus*, à la différence près que ces improvisations se font dans la maison, en présence du cadavre. Ordinairement c'est la mère ou l'épouse du défunt qui se charge de cette sorte d'oraison funèbre. En son absence, on choisit une amie ou une étrangère qui ait pour ce genre de composition quelque célébrité; alors on la rétribue en provisions de bouche, rarement en argent. Ces complaintes, appelées *mysologues*, se terminent par cette



Funérailles. — Dessin de Godefroy Durand, d'après A. Proust.

sorte de refrain : *Ou! ou!* ou bien : *Och! och!* Cet usage se retrouve en Corse (*voceri*) et en Sardaigne; dans ce dernier pays, les lamentations se terminent par le refrain *Ahi! Ahi!* et sont appelées *attito*. Ce nom pourrait être une corruption de l'exclamation *ototoi*, qui se rencontre chez les tragiques grecs; la *prœfica* est appelée *attitodora;* souvent ce sont des hommes qui remplissent ces fonctions : *attitodori*.

Des femmes qui ont eu récemment à déplorer la perte d'un de leurs proches parents, viennent assister à ces cérémonies funèbres et apportent avec elles une pomme ou un autre fruit, qu'elles déposent aux pieds du mort en le priant de le remettre à celui qu'elles ont perdu.

Le défunt, après avoir reçu *le dernier baiser*, est conduit au lieu de la sépulture sur un brancard.

Les femmes suivent le convoi. Au moment où on enlève le cadavre, elles font retentir l'air de leurs cris, et, entre autres marques de douleur, elles se déchirent avec leurs ongles le visage et se frappent le sein.

Chez les anciens, la durée du deuil était plus ou moins prolongée, et, pendant tout son cours, il n'était pas convenable pour les parents du défunt de se montrer en public. Aujourd'hui, la mère et la femme du défunt ne sortent de chez elles qu'après une année révolue.

LE COQ DE BANTAM.

ANECDOTE.

Ce n'était pas un conte banal, une vulgaire histoire de revenant, qui mit tout en émoi dans la petite auberge suisse où, muni de mes crayons, de mes pinceaux, soutenu par l'espérance, ou plutôt le rêve d'un succès au Salon, je m'étais réfugié pour attendre le printemps qui me permettrait de poursuivre un tableau commencé. L'endroit où j'avais élu domicile n'avait rien de particulièrement pittoresque; la modeste hôtellerie, construite en bois, était située tout au haut de l'étroite rue en zigzag, le long de laquelle s'échelonnaient les rustiques chaumières d'un petit village. L'habitation ressemblait à un assemblage de caisses d'emballage. Placée sous la protection de Guillaume Tell, l'auberge, sans son enseigne et sa légende : *Loge à pied et à cheval*, aurait pu passer pour une ferme. On arrivait à la grande porte charretière en traversant l'étable, et il fallait que le voyageur se frayât sa route au milieu d'une sorte d'arche de Noé, mulets, chiens, vaches, bœufs, et surtout volailles de toutes races, avant d'atteindre l'escalier, sorte d'échelle par laquelle on arrivait aux chambres de bois de sapin comme le reste, sans tentures, peintures ni papier, au demeurant, assez propres. De la galerie extérieure et des étroites fenêtres, on voyait au-

dessous de soi la rue sinueuse se précipiter en tournoyant vers des profondeurs que cachaient les vapeurs du torrent qui bouillonnait au fond. On dominait la petite église, en bois aussi, sorte de joujou de Nuremberg, avec un drôle de petit clocher couleur de cuivre; à droite, une sombre forêt de pins; quant à la vallée et aux rochers de gauche, ils se trouvaient cachés par un immense amas de bois de chauffage disposé en forme de tour, ayant un vide au milieu pour que l'air y pénétrât. Il n'est pas de ménage dans ces montagnes qui n'ait une semblable pile de troncs d'arbres, de souches, de branchages, de bruyères même empilées à sécher; seulement la pile de l'aubergiste, gros seigneur, dépassait de beaucoup celles de ses voisins; et, sans compter le bois sec rangé sous ses hangars pour l'usage journalier, il avait là de quoi braver plus d'un hiver rigoureux.

Peu avant mon arrivée au *Guillaume Tell*, un des garçons de l'auberge, laquelle n'en comptait que deux, disparut une nuit sans qu'il fût possible de deviner ce qu'il était devenu, et sans qu'on lui connût de motif pour quitter une place où il était bien vu, estimé des voisins, aimé de son patron et de l'hôtesse. Henri, c'était son nom, alerte, fort, bien bâti, passait pour un garçon laborieux, rangé, peut-être un peu silencieux et renfermé, mais tout à sa besogne. Venu de la plaine, il fallait en convenir, il n'était pas né natif de l'endroit; mais c'était l'unique fait à sa charge; depuis deux ans qu'il servait au *Guillaume Tell*, il n'y avait rien eu à dire sur son compte. Étrange éloge, bien qu'assez général! Quand on ne dit rien de quelqu'un, c'est qu'il n'y a nul vice, nul mal à révéler. Eh quoi! ne parlons-nous donc les uns des autres que pour nous blâmer et nous déchirer mutuellement? Pauvre race humaine! Bref, il n'y avait pas deux avis sur ce chapitre, Henri était un brave garçon. Pourquoi donc se sauver le lendemain du jour où il avait reçu ses gages, et cela, sans prévenir, sans dire adieu?

La nuit de sa disparition, le jeune homme s'était couché, comme à l'ordinaire, dans le grenier qu'il habitait avec Pierre, son camarade de service. Ce dernier, paresseux, endormi, lourd, stupide, ne put fournir aucun renseignement. Quand il s'était réveillé, Henri n'était plus là : c'est tout ce qu'il put dire. L'hôte avait coutume de fermer chaque soir la porte extérieure et d'en garder la clef; il fallait donc que le garçon fût parti par escalade, au risque de se casser le cou. On le chercha, on s'informa; les conjectures allèrent leur train, et l'on finit par supposer qu'il y avait là-dessous quelque affaire d'amourette, et que Henri, trompeur ou trompé dans ses affections, était allé s'engager afin de quitter le pays et de n'être point tenté d'y revenir. L'on en parla plusieurs semaines, puis enfin on n'en parla plus.

La basse-cour de l'auberge, je l'ai dit, était fort bien garnie. Je l'avais remarqué, et, pour employer mon temps, je fis quelques études d'oiseaux. Jamais je n'avais vu plus jolies poules huppées; l'hôtesse était à juste titre glorieuse de ses volailles et surtout de ses bantams. C'est ainsi qu'elle appelait une race originaire de la Hollande. Une sœur à elle, mariée aux environs de la Haye, lui avait envoyé, avec toutes sortes de précautions que la bonne dame aimait à raconter, les œufs précieux d'où sortait cette belle variété. Un petit coq de cette charmante espèce, à crête rose, rond, gras, court et pourtant d'une forme gracieuse, emplumé jusqu'aux griffes de plumes noires, luisantes et soyeuses, me donna surtout l'envie de faire des essais de couleur, mais je trouvai mon modèle récalcitrant. Le diable d'oiseau avait pris l'habitude d'aller se percher au sommet de la pile de bois, et là il poussait de lamentables clameurs. Je ne sais comment il faisait pour voler aussi haut, mais, arrivé sur ce piédestal, il y passait des heures à s'égosiller.

Je ne fus pas seul à maudire le coq qui, négligeant toutes ses affaires domestiques et son sérail de poulettes, s'enrouait à nous régaler de son infernale musique. Pierre, que j'avais souvent chargé de ramener sous mes yeux les oiseaux que je voulais peindre, embrassa mes intérêts plus vivement que moi-même; il maugréait contre le bantam, et prit décidément en haine l'obstiné chanteur. Enfin, un matin que, déjà à son poste, le coq saluait l'aube à peine blanchie de ses cris les plus perçants, Pierre, seul alors dans la cour, ramasse un billot de bois et, murmurant une imprécation, le lance de toute sa force. Il avait visé juste : l'oiseau tomba mort au bas de la pile.

Par hasard j'avais tout vu de ma fenêtre; mais un autre que moi, et avec moins d'insouciance, épiait le garçon de ferme. La plus jeune, la plus jolie des servantes, dont l'air triste et songeur m'avait souvent donné à penser, guettait Pierre du haut d'une lucarne. Cette fille *nourrissait des* soupçons, entretenus peut-être par un sentiment secret. Frappée soudain comme d'une révélation, elle descend, tourne autour de la pile de bois, s'élance résolûment, pose un pied plus léger que celui de l'oiseau sur les aspérités des troncs superposés, se suspend aux branches en saillie, se déchire le menton, le visage, les doigts, arrache ses ongles accrochés aux rudes écorces, mais elle arrive. Montée sur le sommet, la tête plongée dans ses mains, penchée sur le vide, elle regarde au milieu de la pile, et pousse un cri terrible.

Je l'avais suivie de l'œil, palpitant moi-même, devinant, tremblant pour elle, croyant à chaque instant voir sa main lâcher l'appui, et la malheureuse écrasée sur les dalles.

— A l'assassin! cria-t-elle, arrêtez Pierre! courez sur le meurtrier! Le tocsin! sonnez le tocsin! Au secours! au secours! Arrêtez Pierre! Pierre l'assassin!

Que conterai-je encore qui ne soit déjà deviné? J'ai vu Pierre couché, garrotté avec des cordes sur la litière de l'étable, au milieu des doux regards et des tièdes haleines des grandes vaches blanches et noires, exposé aux yeux effarés de tous les gens du village; il attendait que la police vînt l'emmener. C'était un lourd animal, la tête la plus hébétée de toutes celles qui meublaient l'étable, avec une face massive, vide de toute trace de sensibilité. L'imbécile meurtrier, ayant détourné quelque argent qui appartenait à son maître, se crut deviné par son camarade, et de peur d'être dénoncé étrangla le malheureux Henri pendant son sommeil. On trouva, encore tortillée autour du cou de la victime, la corde qui avait servi au meurtre, et dont sans doute l'assassin s'était aidé pour hisser le cadavre et le précipiter dans le trou, qui, sans le coq de Bantam, eût gardé le secret du crime. Le misérable valet, acculé, convaincu, sans force, sans énergie, une fois découvert, avoua tout, fut condamné et expia son crime.

JOHN STERLING

A EDWARD STERLING, SON FILS AINÉ, A LONDRES (1).

Mon cher enfant,

Nous menons ici une vie aussi paisible que possible, et aucun événement que je sache n'en a rompu le cours. Mes livres exceptés, je ne m'occupe de rien. Mais tu dois bien supposer que mes pensées se tournent fréquemment vers toi. Je me plais à imaginer ce que tu fais dans cette grande cité, la plus grande du monde, où j'ai moi-même passé tant d'années de ma vie. Je vis Londres pour la première fois entre huit et neuf ans, ma dixième année s'écoula

(1) John Sterling, malade, était séparé du monde et près de sa fin.

tant dans l'intérieur de la ville que dans ses environs, et j'y ai passé la plus grande partie des sept années qui suivirent. Depuis lors, un an s'est rarement écoulé sans que j'y retournasse, et j'y ai souvent fait de longs séjours. C'est là que d'enfant je devins homme, que mes petits frères et mes petites sœurs et depuis ma nièce moururent et sont enterrés. C'est là aussi que je vis ta mère pour la première fois et que je l'épousai. Il me semble que de quelque façon mystérieuse Londres est une portion de moi-même. J'y songe souvent, non pas comme à une ville pleine de bruit, de poussière et de tumulte, mais comme à quelque chose de silencieux, de grandiose et d'éternel.

Quand je viens à penser que tu parcours les mêmes rues, que tu longes la même rivière que, plus jeune que toi, je contemplais dans une rêverie attentive, il me prend envie de fondre en larmes, non pas de chagrin, mais par un sentiment pour lequel je ne connais pas de nom. Toutes choses me paraissent si merveilleuses, si grandes et si saintes, si tristes et pourtant si douces, si remplies par la mort et pourtant si voisines du ciel! Peux-tu comprendre ce que je te dis là? S'il en est ainsi, c'est que tu commences à pressentir quelle chose sérieuse est notre vie, combien il est insensé et indigne de la gaspiller sans fruit, et quel être misérable, insignifiant et méprisable devient tout homme qui n'emploie pas toute sa force à accomplir la tâche qui est devant lui.

Nous avons eu ce matin un brouillard épais venant de la mer. Il m'a rappelé ceux que je voyais de notre maison de Saint-Vincent, enveloppant le grand volcan et les montagnes qui l'entourent (1). Nous avions coutume de le regarder de notre fenêtre, ta mère et moi, alors que tu étais un tout petit enfant reposant dans ses bras.

Cette lettre n'est pas aussi bien écrite que je l'aurais désiré; j'espère cependant que tu pourras la lire.

Ton père affectionné, JOHN STERLING.

Le droit et le devoir sont comme des palmiers qui ne portent point de fruits s'ils ne croissent à côté l'un de l'autre. LAMENNAIS.

LES DEUX FRÈRES MONTGOLFIER.

C'est à la main habile et souple du sculpteur Houdon que sont dus ces deux profils des frères Montgolfier, Joseph et Étienne, inventeurs des aérostats, savants ingénieux et modestes, esprits créateurs, ignorants de leur propre mérite. C'était dans le secret, au fond de leurs papeteries cachées dans d'obscures vallées, qu'ils dévouaient à de curieuses expériences de physique, de mécanique, de chimie, et aux investigations scientifiques les plus avancées, tout le temps qu'ils pouvaient dérober aux affaires et à l'industrie sur laquelle se fondait l'aisance de leurs deux familles. Longtemps ignorés, ils purent, dans une tendre intimité, mettre en commun des mondes d'idées qui devançaient la science de leur temps et touchaient à toutes les découvertes modernes. Comme l'écrivait Joseph, c'étaient de « délicieux moments » que ceux qu'ils passaient à se communiquer la plénitude d'idées sous laquelle suffoquait chacun d'eux lorsqu'il ne pouvait leur donner carrière, soit par l'échange des paroles, soit, plus souvent encore, par des séries d'expériences dans lesquelles la simplicité des moyens étonne autant peut-être que l'immensité des vues et des résultats.

Les deux frères purent longtemps jouir en paix et dans l'ombre de cette heureuse expansion d'âme à âme, et cet épanchement d'un esprit dans un autre esprit est peut-être le bonheur suprême pour des intelligences de la trempe des leurs. De nombreuses inventions de détail, dans la fabrication du papier, pour l'élévation des eaux et le ménagement des chutes, pour l'impression et la stéréotypie, et même pour l'économie domestique, signalent cette période de travaux ignorés. Mais lorsqu'en mesurant les densités diverses des fluides qui nous entourent, l'idée si simple, si grandiose, de s'élever comme s'élève la fumée, de monter avec et comme la flamme, de voyager comme voyagent les nuées, naquit spontanément dans ces deux cerveaux échauffés et féconds, elle ne put rester cachée entre eux comme l'avaient fait tant d'autres inventions. Un ballon de papier échappé à travers l'espace révéla leur découverte, et tandis que les paysans d'alentour s'étonnaient de voir de si braves gens devenir sorciers, les aventuriers de la science, les chevaliers d'industrie à l'affût, prêts à exploiter, dans un but égoïste, toute nouvelle idée, se jetèrent sur cette proie. Force fut donc aux deux frères de mettre eux-mêmes en œuvre le fruit de leur génie avant de l'avoir pu mûrir à leur gré.

Déjà, sans leur participation, une foule empressée signait à Paris, sur un des guéridons de marbre du café du Caveau, au Palais-Royal, une souscription nationale, afin de répéter dans une expérience publique celle dont Étienne venait de donner, presque malgré lui, le spectacle aux députés des États du Vivarais. Grâce à ces nombreux témoins, la nouvelle de l'étonnante découverte retentissait instantanément d'un bout à l'autre de la France, de l'Europe, de l'Amérique, et Étienne n'arriva à Paris que juste à temps pour voir s'élever du Champ de Mars le ballon de la souscription, lequel, au 27 août 1783, répétait l'expérience qu'Annonay avait admirée le 5 juin de la même année.

Les profils gravés page 40 furent modelés pour la médaille frappée en souvenir de l'ascension du Champ de Mars. Houdon, chargé de ce travail, fit un véritable chef-d'œuvre, dans lequel l'exactitude de la ressemblance n'altère en rien l'élévation et la poésie du style; sans chercher l'imitation glaciale de l'antique, l'artiste a su donner quelque chose d'idéal et de grandiose à ces deux têtes fraternelles. Étienne avait pu poser pour Houdon, c'est le profil de dessus. La réponse de Joseph à son frère, qui lui demandait son portrait (puisqu'il s'était refusé au voyage de Paris), est caractéristique.

« Il estoit absolument inutile de me faire envoyer mon portrait, écrit-il à Étienne, je jouis tout aussi bien de l'honneur qui rejaillit sur toy comme si c'estoit sur moy-même. Tu cognois bien ma façon de penser à cet égard; mais puisque tu le veux, je te l'envoie. » Plus loin il ajoute : « Afin que mon portrait ne puisse faire tenir aucun propos, nous sommes allés avec d'Olivet (un ami) à Serrières, rendre visite à M. Charvet, et l'avons prié de nous faire notre profil à tous deux, pour servir à une plaisanterie singulière que nous avions conçue et de laquelle nous luy donnerions des nouvelles si elle réussissoit; mais qu'en attendant nous luy demandions le secret, à défaut duquel nous manquerions notre coup. »

D'autre part, la femme d'Étienne lui écrit : « Es-tu bien ressemblant sur ta médaille? Joseph l'est-il davantage? As-tu toujours ce petit boudin serré au-dessus de tes oreilles? » Et ce détail naïf montre avec quelle intelligence le grand sculpteur, en conservant toute la vérité des traits et de l'expression, a su sauver les pauvretés de costume et de mode.

Plus tard, la même jeune femme reprend, toujours écrivant à son mari :

« Admire le progrès des choses et le changement opéré

(1) Voy. une autre lettre de John Sterling, dans notre t. XXII, (1854), p. 62.

dans les têtes! Il y a un an que l'on se cachait pour faire des expériences, que j'étais obligée de vous couvrir de l'égide de mes moqueries pour prévenir celles des autres et éviter le ridicule : aujourd'hui, c'est à la face de l'univers, avec l'approbation et l'admiration de toute la terre. »

Puis elle revient encore sur le portrait :

« Tu ne m'as point marqué si l'on t'avait donné la gravure qui a été tirée pour la médaille... Qu'au moins à tout ce bruit que tu as fait je gagne un bon portrait de toi. »

Ce portrait, nous l'avons; et cette médaille, qui réunit les deux frères dans leur effigie, comme ils le sont dans leur gloire, comme ils le furent dans leur affection, est une image tout à la fois plus vraie et plus poétique qu'aucune de celles qui ont été faites depuis. Un portrait de Joseph, au crayon, existe à Lyon, au Musée; il fut dessiné, en 1784, par l'habile crayon de Boissieu; une peinture à l'huile assez ressemblante, mais sèche et froide, également d'après Joseph, est conservée, je crois, à l'Institut. Plusieurs portraits d'Étienne, plus ou moins ressemblants, sont dispersés dans sa famille. Un buste du même, ouvrage de Pradier, fait sur les portraits et la médaille, et non d'après nature, appartient à la ville d'Annonay, ainsi que le monument, fort peu remarquable, que les concitoyens des frères Montgolfier ont élevé près du collége de la ville, au coin de la place d'où partit le premier ballon. J'ai ouï parler aussi d'un portrait de Joseph sur l'une des tasses de porcelaine du service de Sèvres appelé la *Collection des inventeurs*.



Médaillon des frères Joseph et Étienne Montgolfier, inventeurs des aérostats, par Houdon. — Dessin de Pauquet.

Les anciens divinisaient la mémoire de ceux qui avaient servi l'humanité par leurs actions ou par leur génie. L'admiration, l'enthousiasme, se chargeaient de raconter leurs vies, d'élever leurs statues, de reproduire leurs images. Alors les plus grands parmi les hommes devenaient les plus beaux d'entre eux, et passaient au rang des dieux. Aujourd'hui notre reconnaissance ne se livre pas aux mêmes exagérations; nous ne bannissons pas en dehors de la nature humaine ceux qui la servent et l'honorent, et il me semble que nos grands génies gagnent au lieu de perdre à n'être plus déifiés. Les portraits, les médailles, les biographies perpétuent leur mémoire; leurs hautes pensées, leurs fécondes découvertes, tant de nobles actions, et tant d'héroïques dévouements, ne perdent rien à être représentés dans leur vérité historique. Le sentiment qu'ils inspirent aux générations successives pénètre davantage les cœurs, et leur réalité appelle en même temps la sympathie et l'émulation.

ERRATA.

— Dans l'article de notre ALMANACH POUR 1859 intitulé : *Projet d'un tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre.*

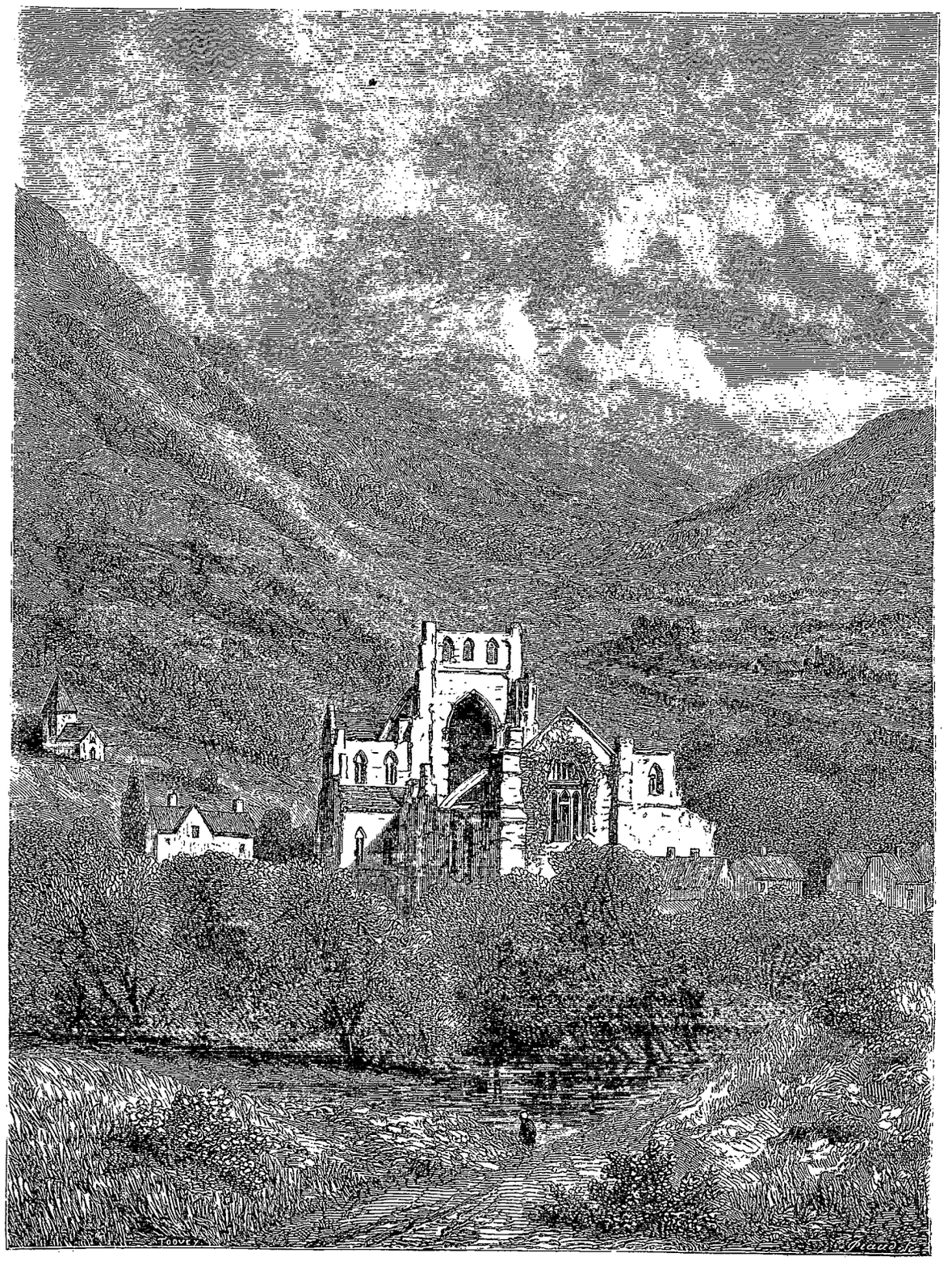
Page 60, ligne 3 en remontant. — *Au lieu de :* les infiltrations de la mer auraient à traverser quatre kilomètres au moins..... *lisez :* les infiltrations de la mer auraient à traverser, par des pentes indirectes, des espaces de deux à cinq kilomètres, suivant la nature des terrains.....

Page 62, ligne 2. — *Au lieu de :* 15 000 mètres; *lisez :* 1 500 mètres.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

RUINES DE L'ABBAYE DE MELROSE,

EN ÉCOSSE.



L'Abbaye de Melrose, en Écosse. — Dessin de E. Toowey.

« Si tu désires voir l'abbaye de Melrose dans toute sa beauté, va la visiter pendant la nuit, aux pâles clartés de la lune : on dirait que le jour brillant veut railler ces vieilles ruines grises lorsqu'il s'amuse à les dorer de ses gais rayons. Mais à l'heure où, du fond sombre de ses arches mutilées, les fines sculptures des fenêtres se détachent en relief argenté; à l'heure où une froide lueur glisse et tremble sur la haute tour du centre démantelée; à l'heure où dans les

ténèbres on aperçoit çà et là s'avancer ou fuir les lignes élégantes des arcs-boutants, comme des franges d'ébène ou d'ivoire; à l'heure enfin où les figures de pierre et les pieux versets s'illuminent dans leur cadre, comme pour nous rappeler les devoirs de la vie et de la mort, et où l'on entend les lointains murmures de la Tweed, interrompus d'instant en instant par les lugubres appels du hibou sur les pierres sépulcrales... alors, en route, voyageur, en route, mais seul, et contemple longtemps ce qui reste du vieux monument de Saint-David... A ton retour vers ta demeure, tu te diras à voix basse : Non, jamais je ne vis spectacle plus mélancolique et plus beau. »

Quel autre écrivain que Walter Scott pouvait célébrer avec cet enthousiasme d'antiquaire et de poëte les ruines de Melrose? Et ce n'est pas seulement dans son *Lai du dernier ménestrel* qu'il a décrit la vieille abbaye, il l'a fait figurer aussi, sous le nom de Kennaquhair, dans *the Monastery*, l'un de ses meilleurs romans. Il la connaissait bien, elle lui appartenait : située à trois ou quatre milles de sa maison seigneuriale d'Abbotsford, elle était souvent le but de ses promenades, et il se plaisait à en faire admirer les moindres détails aux hôtes trop nombreux que lui attirait de tous les coins de l'Europe sa grande renommée. Sa mort n'a pas, du reste, détourné les pèlerinages poétiques de Melrose, et chaque été les piécettes d'argent pleuvent dans la main du vieil homme qui garde les ruines où grimpe le lierre et entretient alentour un frais tapis de fin gazon.

Les souvenirs historiques de l'abbaye de Melrose, habitée pendant près de quatre siècles par les moines de l'ordre de Cîteaux, ont d'ailleurs un véritable intérêt; ils se rattachent à des noms célèbres. Fondée en 1136, et richement dotée par David Ier, elle fut achevée en 1146, détruite par les Anglais, sous Édonard II, en 1322; reconstruite grâce à Robert Bruce, incendiée en 1385 par Richard II, en 1545 pillée par Evers et Latour, en partie détruite par le comte de Hertford, ravagée plus tard par les dissidents, abandonnée par les moines; donnée par la reine Marie, en 1566, au comte de Bothwell, avec toutes ses dépendances; puis vendue, délaissée, rachetée : après ces mille vicissitudes elle arriva jusqu'à l'homme de ce siècle qui était assurément le plus capable d'en apprécier tous les titres au respect de la postérité. Il n'est pas douteux, du reste, que ce soit le plus remarquable monument du style gothique fleuri que l'on ait construit dans les Iles Britanniques.

L'église de l'abbaye figurait une croix de Saint-Jean. Ses restes couvrent encore une circonférence de 306 mètres; la grande tour n'a pas beaucoup moins de 32 mètres de haut. Dans la chapelle, on lit sur des pierres triangulaires les noms de quelques moines, et on croit que la terre, couverte de débris, renferme les restes de plusieurs personnages historiques, entre autres d'Alexandre II, roi d'Écosse, et du sorcier Michel Scott, dont l'on montre la tête sculptée sur un mur. Les vastes croisées sont d'une rare élégance et d'une grande richesse. On admire dans les sculptures, rosaces, fleurs de lis, couronnes, têtes, statues sérieuses ou comiques, ornements de toute sorte, à la fois l'imagination des artistes et la finesse de leur ciseau. Plus d'une légende populaire se rattache à quelques-unes des scènes sculptées : par exemple, à celles d'un homme dont la tête sort d'une touffe de lierre et qui se coupe la gorge avec un couteau, d'un moine sourd qui se fait un cornet avec sa main, d'un renard qui dévore deux colombes, et d'une truie qui joue de la cornemuse. Une statuette d'Enfant Jésus a été décapitée par un iconoclaste nommé Thompson : le bras de cet homme, dit la tradition, fut frappé de paralysie au moment même où la belle petite tête tomba sur les dalles, et l'on a conservé dans le pays une sorte d'horreur contre la mémoire de Thompson le mutilé.

HISTOIRE DU COSTUME EN FRANCE.

Suite. — Voy. les Tables des années précédentes.

RÈGNE DE LOUIS XIV.

Costume civil. (Suite.) — Louis XIV fut un très-bel homme à qui sa qualité de roi donna l'avantage de paraître incomparable. La nature l'avait formé pour toutes les attitudes qui demandent de la grâce et de la dignité. Il excellait à monter un cheval, il dansait les danses graves à la perfection, il marchait d'une façon qui n'était qu'à lui par le grand air qu'il y savait mettre. Il aimait le plaisir, et encore plus le faste. Quoiqu'il eût peu d'imagination, ses idées en fait de magnificence dépassaient toutes les descriptions prodiguées dans les romans de l'époque; mais le goût, chez lui, ne répondait pas à la volonté. Assez bon juge des productions de l'esprit, il ne sut jamais apprécier, dans les œuvres matérielles, que l'éclat et la symétrie, deux choses qu'il fallait pousser à l'excès pour lui plaire. Sous un pareil monarque, les modes ne pouvaient pas manquer d'être somptueuses; il n'était guère à espérer qu'elles devinssent vraiment belles.

En 1658, le roi atteignit sa vingtième année, et les jeunes gens avisés de la cour commencèrent à se grouper autour de sa personne, dans l'attente du moment où il s'émanciperait de la tutelle qu'exerçaient encore sur lui sa mère et le cardinal Mazarin. Puyguilhen (qui fut depuis Lauzun), Vardes, du Lude, étaient les principaux de ce petit cercle. Ils menaient grand train, grâce aux largesses du surintendant Fouquet; ils donnaient le ton à la cour et à la ville : ils le reçurent de Louis XIV, lorsque celui-ci, aussitôt après la mort de Mazarin, eut montré qu'il entendait être le maître en toutes choses. A partir de ce moment, la cour fut un pays enchanté où les jours se comptèrent par les divertissements. Bals, mascarades, chasses, carrousels, se succédèrent sans relâche, plus magnifiques à chaque répétition et toujours distingués par quelque surprise nouvelle. Les dépenses en bâtiments, en meubles, en pierreries, en habillements, s'ajoutèrent à celles que nécessitaient la guerre et des encouragements utiles. Ce fut le bon temps, celui où Louis XIV, en s'amusant beaucoup, passe pour avoir rendu son royaume le plus heureux du monde. Nous ferons de cette période, qui dura une vingtaine d'années, notre seconde étape dans l'histoire du costume sous cet interminable règne.

Arrêtons-nous d'abord aux lois somptuaires, qui semblent contraster d'une manière si étrange avec les goûts avérés du souverain.

Il y en a une de la dernière année de Mazarin, qui fit beaucoup de bruit à cause du moment qu'on choisit pour la promulguer. Lorsque chacun, pour fêter l'arrivée de la jeune épouse que le roi était allé chercher en Espagne, étalait sur soi tout ce qu'il avait de galons, de cannetille et de fine dentelle, on eut la cruauté de frapper tout cela d'interdiction : ordre formel de par le roi de dégarnir incontinent les habits et les robes. Les murmures furent grands, sauf de la part de quelques vieux bourgeois maussades, comme celui que Molière a fait parler dans *l'École des maris* :

Oh! trois et quatre fois béni soit cet édit
Par qui des vêtements le luxe est interdit!
Les peines des maris ne seront plus si grandes,
Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
Oh! que je sais au roi bon gré de ces décris,
Et que, pour le repos de ces mêmes maris,
Je voudrais bien qu'on fît de la coquetterie
Comme de la guipure et de la broderie!
J'ai voulu l'acheter, l'édit, expressément
Afin que d'Isabelle il soit lu hautement;
Et ce sera tantôt, n'étant plus occupée,
Le divertissement de notre après-soupée.

Ces mots, dans la bouche d'un personnage ridicule, n'étaient-ils pas plutôt une satire qu'une apologie? Molière, sans craindre d'offenser le roi, pouvait égayer le public avec l'édit de 1660. Il était l'ouvrage du premier ministre, et Louis XIV était si loin d'en approuver toutes les parties, qu'il l'amenda aussitôt qu'il commença à gouverner par lui-même. En le corrigeant, il donna pour raison les doléances apportées au pied de son trône par les denteliers français. Non-seulement il retira la disposition qui ruinait leur industrie, mais il voulut naturaliser en France toutes les façons de dentelles étrangères. Deux cents ouvrières furent appelées de Flandre; on en fit venir d'autres, choisies parmi les plus habiles de Venise, et on leur donna des logements dans le faubourg Saint-Antoine, avec 36000 livres pour leurs frais de premier établissement.

Le roi ne fut pas de si bonne composition à l'égard des tissus ou garnitures d'or et d'argent. Il déclara que l'usage du brocart et des passements n'appartiendrait qu'à lui, aux princes de sa famille, et à ceux de ses sujets à qui il lui plairait d'en donner la permission. Cela fut réglé dès l'an 1664 par l'institution des *justaucorps à brevet*. On appelait de ce nom un habit qui ne se pouvait porter qu'en vertu d'un brevet signé de la main du roi. Il était bleu, doublé de rouge, brodé d'un dessin magnifique, or avec un peu d'argent. Le nombre de ceux qui en avaient la faveur était déterminé : l'un mort, un autre était nommé à sa place, et pour y parvenir, il fallait s'appuyer sur les titres les plus éminents, solliciter, faire sa cour, comme s'il se fût agi d'une pension ou d'un office.

Jusqu'à la fin de sa vie, Louis XIV resta inflexible sur le chapitre de l'or et de l'argent. La mode cherchant toujours à les introduire par quelque subterfuge sur les habits des particuliers, il renouvela jusqu'à onze fois l'édit qui lui en réservait le privilége.

Il eut moins de mal à régler les autres parties de la toilette. Il n'avait qu'à dire ou seulement à laisser voir que telle chose lui déplaisait, pour qu'aussitôt grands et petits missent de côté l'objet de son aversion. Il en usa de la sorte avec les manches fendues du temps de son père, et avec les chapeaux gris, qu'il prit en horreur après en avoir porté comme tout le monde. Les odeurs lui étaient naturellement désagréables : cela fit renoncer à l'usage des parfums, et avec une si sotte affectation, que, si l'on avait pu, on aurait supprimé les fleurs. Des femmes, du plus loin qu'elles apercevaient une rose, faisaient mine de s'évanouir.

Au commencement de sa splendeur, Louis XIV donna lui-même le signal des nouveautés; mais dès qu'il eut cessé d'être de la première jeunesse, le sentiment qu'il avait des convenances lui fit remettre ce soin à une autre personne. Il eut son ministre de la toilette. C'était un personnage de peu de conséquence, fils d'une femme de chambre de la reine mère, et qui de sa vie ne bougea de la cour où il était né. Il s'appelait Langlée, Langlée tout court, sans titre aucun de noblesse ni d'office. Enrichi par le jeu, il vivait largement du sien, faisant force libéralités aux dames et aux seigneurs qui ne les refusaient pas. Il était de toutes les fêtes et des réunions les plus privées, avait son franc parler sur la mise de chacun, critiquait, conseillait, décidait avec l'autorité d'un oracle. Le roi affectant de se conformer à son goût, on ne trouvait bien que ce qui avait reçu l'approbation de Langlée. Cela se voit par une anecdote que raconte Mme de Sévigné :

« M. de Langlée », dit-elle, le gratifiant de la particule pour rendre hommage à sa puissance, « M. de Langlée a donné à Mme de Montespan une robe d'or sur or, rebrodé d'or, rebordé d'or, et par-dessus un or frisé, rebroché d'un or mêlé avec un certain or, qui fait la plus divine étoffe qui ait jamais été imaginée : ce sont les fées qui ont fait cet ouvrage en secret; âme vivante n'en avait connaissance. On voulut la donner aussi mystérieusement qu'elle avait été fabriquée. Le tailleur de Mme de Montespan lui apporta l'habit qu'elle avait ordonné; il en avait fait le corps sur des mesures ridicules : voilà des cris et des grouderies, comme vous pouvez le penser. Le tailleur dit en tremblant : Madame, comme le temps presse, voyez si cet autre habit que voilà ne pourrait point vous accommoder, faute d'autre. On découvrit l'habit : Ah! la belle chose! Ah! quelle étoffe! vient-elle du ciel? Il n'y en a pas de pareille sur la terre. On essaye le corps, il est à peindre. Le roi arrive; le tailleur dit : Madame, il est fait pour vous. On comprend que c'est une galanterie; mais qui peut l'avoir faite? C'est Langlée, dit le roi. C'est Langlée, assurément, dit Mme de Montespan, personne que lui ne peut avoir imaginé une telle magnificence. C'est Langlée, c'est Langlée; tout le monde répète : C'est Langlée; et moi, ma fille, je vous dis, pour être à la mode, C'est Langlée. »

Arrivons au détail du costume.

Celui des hommes, en 1665, est plaisamment décrit par Pierrot dans le *Don Juan* de Molière :

« Que d'histoires et d'engigorniaux boutent ces messieurs-là les courtisans! Je me perdrais là-dedans, pour moi, et j'étais tout ébaubi de voir ça. Tiens, Charlotte, ils ont des cheveux qui ne tiennent point à leur tête, et ils boutent ça, après tout, comme un gros bonnet de filasse. Ils ont des chemises qui ont des manches où j'entrerions tout brandis, toi et moi. En lieu d'haut-de-chausses, ils portent une garderobe aussi large que d'ici à Pâques; en lieu de pourpoint, de petites brassières qui ne leur viennent pas jusqu'au brichet (creux de l'estomac); et en lieu de rabat, un grand mouchoir de cou à réseau avec quatre grosses houppes de linge qui leur pendent sur l'estomac. Ils ont itou d'autres petits rabats au bout des bras, et de grands entonnoirs de passements aux jambes, et parmi tout ça tant de rubans, tant de rubans, que c'est une vraie pitié! N'y a pas jusqu'aux souliers qui n'en soient tout farcis depuis un bout jusqu'à l'autre, et ils sont faits d'une façon que je me romprais le cou avec. »

C'est le même habillement dont se moquait déjà, quatre ans auparavant, le Sganarelle de *l'École des maris* :

Il est vrai qu'à la mode il faut m'assujettir,
Et ce n'est pas pour moi que je me dois vêtir.
Ne voudriez-vous pas par vos belles sornettes,
Monsieur mon frère aîné (car, Dieu merci, vous l'êtes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien céler,
Et cela ne vaut point la peine d'en parler),
Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matières,
De vos jeunes muguets m'inspirer les manières?
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux, de qui la vaste enflure
Des visages humains offusque la figure?
De ces petits pourpoints sous les bras se perdant,
Et de ces grands collets jusqu'au nombril pendant?
De ces manches qu'à table on voit tâter les sauces,
Et de ces cotillons appelés hauts-de-chausses?
De ces souliers mignons, de rubans revêtus,
Qui vous font ressembler à des pigeons pattus,
Et de ces grands canons où, comme en des entraves,
On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces messieurs les galants
Marcher écarquillés ainsi que des volants?

Il ne s'agit plus que de mettre le nom aux choses dont Molière exprime si bien le ridicule effet.

Dans la vaste enflure des cheveux qui ne tiennent pas à la tête, tout le monde a reconnu la perruque, la majestueuse perruque en crinière de lion, telle qu'on n'en avait jamais vu depuis que l'artifice des faux cheveux avait été inventé. On avait un chapeau à bords étroits tout garnis de plumes, moins pour surmonter ce gigantesque édifice de frisures et de boucles, que pour servir de contenance. On portait son chapeau à la main, et en cela on se conformait à la manière d'être du roi, qui, bien que n'ayant pas de

perruque, ne pouvait pas souffrir avoir la tête couverte, à cause de l'abondance sans pareille de ses cheveux.

Les pourpoints n'avaient pas perdu seulement la moitié de leur corsage : les deux tiers de leurs manches avaient été supprimées; elles finissaient bien loin au-dessus du coude; le reste était pour la chemise, qui triomphait ainsi sur les bras, comme sur le buste, de tout l'écourtement donné à l'habit. On pense bien qu'avec cette mode débraillée la chemise ne pouvait plus être posée à cru sur la peau : les fraîcheurs eussent rendu la digestion par trop pénible. On se garnissait par-dessous de chemisettes et de camisoles.

Le haut-de-chausses en forme de cotillon est ce qu'on a appelé la *rhingrave*. Elle eut pour auteur un gentilhomme allemand, gouverneur de Maestricht, qui avait reçu, on ne sait pourquoi, le surnom de Rhingrave. Comment cette invention étrangère pénétra-t-elle en France? l'histoire ne



Personnages de qualité à la mode de 1665; Dame de la cour en 1668. — Dessin de Chevignard, d'après les estampes du temps.

le dit pas. Il est certain que dès 1658 Louis XIV portait la rhingrave. Ce haut-de-chausses était fermé au-dessus des genoux par le moyen des canons.

Les rubans et la dentelle formaient la décoration de l'habillement. Les cols rabattus, devenus des rabats, étaient en point coupé. Il y avait d'autre point coupé au bas des manches, aux poignets des chemises, aux canons et aux nœuds des souliers. De la dentelle étroite était assujettie comme du galon sur les coutures du pourpoint et de la rhingrave. Quant aux rubans, ils étaient appliqués en coques sur la ceinture de la rhingrave, en touffes sur les souliers et entre les garnitures des canons, en ruches sur les bords du pourpoint.

Une pareille mode était bien féminine pour une génération qui fut presque constamment occupée à la guerre. Vers 1670, l'habit militaire prévalut : le pourpoint fut remplacé par le *justaucorps* et la *veste*. C'étaient deux tuniques ou courtes redingotes qui se superposaient, la veste en dessous, le pourpoint par-dessus. L'un et l'autre se boutonnaient du haut en bas, de sorte que, non-seulement le corps de la chemise, mais encore la rhingrave, se trouvaient dissimulés. Celle-ci, malgré son effacement, subsista néanmoins jusqu'en 1680. Baissée de la ceinture, raccourcie des jambes, elle garda ses touffes de rubans; mais les canons dont elle était garnie devinrent tout à fait insignifiants, n'étant plus qu'un moyen pour attacher les bas, qu'on faisait monter au-dessous du genou.

Les vestes avaient des manches de brassières. Elles étaient d'abord d'étoffe légère, comme, par exemple, de mousseline sur une toile lustrée de couleur, avec force chamarrures et garnitures de dentelles. Plus tard on les appareilla aux justaucorps.

Les soieries furent l'étoffe des premiers justaucorps. Depuis 1675 on les fit presque uniquement de drap, de frise, de ratine ou de petites laines telles que la serge, l'étamine, le poil de chèvre, le ras, la popeline, le camelot, le droguet. Les beaux draps venaient de Hollande; dès 1668, la manufacture d'Abbeville, établie par les soins de Colbert, commença à leur faire concurrence. L'Espagne fournissait les ratines de première qualité, l'Irlande des frises réputées inusables. Gênes l'emportait pour la fabrique du ras, Bruxelles et Lille pour celle du camelot. Toutes ces étoffes étaient de teintes neutres, variant entre le gris et le brun par une infinité de nuances qui avaient chacune leur nom : couleur de musc, de castor, de prince, etc. Les couleurs éclatantes étaient réservées pour les doublures.

La garniture de boutons était de soie jaune, aurore ou blanche, pour imiter l'or et l'argent; les boutonnières étaient bordées de même.

Le justaucorps, décoré à l'épaule droite d'une grosse touffe de rubans, avait des demi-manches terminées par un large revers. La manche de la chemise se montrait sur l'avant-bras; mais lorsqu'on était ganté, elle disparaissait sous le gant, qui était muni d'un poignet long et large en façon d'entonnoir. Ce poignet était bordé de dentelles ou de franges.

Avec cet habit dégagé le rabat n'était plus de mise. On lui substitua la *cravate*, qui doit son nom et sa façon aux cavaliers croates qui servaient dans nos armées. C'était une pièce longue de mousseline ou de point d'Espagne, tournée autour du cou, nouée sur la gorge par un ruban de couleur, et dont les bouts retombaient sur la poitrine.



Louis XIV en justaucorps, 1671; Pages en 1662; le duc d'Orléans, frère du roi, 1663. — Dessin de Chevignard, d'après les estampes du temps.

Pour compléter l'allure militaire, l'épée était portée au bout d'un large baudrier frangé et bordé de soie, tout pareil pour la forme à ceux dont s'affublent encore les suisses de paroisse. Par-dessus le baudrier on ceignait l'écharpe, qui se posait de la hanche gauche sur le pan droit du justaucorps. L'écharpe n'était que pour l'été : on la remplaçait l'hiver par le manchon de peluche ou de fourrure, qui restait assujetti sur le devant du corps par un cordon noué autour de la taille. Pendant la saison froide, on mettait aussi des manteaux courts, ou des *brandebourgs*, manteaux à manches et boutonnés, dont les boutons ainsi que les boutonnières aboutissaient à cette sorte de passements qu'on appelle encore des brandebourgs.

Entre 1660 et 1680, l'habillement des femmes n'éprouva pas de métamorphose aussi complète que celui de l'autre sexe. Il passa par une infinité de petits changements dont aucun n'atteignit son caractère fondamental. On ne sortit pas des tailles en pointe, des manches courtes et des amples jupes retroussées sur d'autres jupes étroites.

Versailles était en construction. Lorsque la cour n'était pas à Saint-Germain, elle se tenait au château des Tuileries, dont le jardin était devenu le lieu de promenade du beau monde. C'est là que se montraient les inventions en étoffes et en garnitures. Il n'est pas de saison qui ne vît naître quelque chose de neuf. Le goût fit d'abord aux soieries rayées, moirées, flambées; il passa aux ramages lorsqu'on eut reçu les premières toiles des Indes. Alors on imprima ou l'on peignit à la main les laines blanches, les gazes, les mousselines unies ou brochées, même le point coupé. Toutes les fleurs de jardins étaient imitées avec leur feuillage et leurs nuances. Ces peintures, appliquées sur les tissus légers, s'appelaient des *transparents*. Pour donner plus d'effet au dessin, on montait les pièces qui en étaient faites sur du satin, du taffetas ou des toiles lustrées de couleur claire.

Les garnitures étaient de dentelles, de jais, de boutons d'émail, de rubans.

Les dentelles de tout prix, depuis la *gueuse* et la *neige*, qui étaient pour les petites bourses, jusqu'aux chefs-d'œuvre dispendieux d'Alençon et de Valenciennes, étaient employées pour chamarrer les corsages et les jupes. Elles étaient volantes ou cousues sur les deux bords. En 1678, on mit sur les jupes des *quilles d'angleterre*, et l'angleterre était alors de la dentelle noire. La dentelle formait encore des *tours de manche* au bord des manches courtes de la robe, des *poignets* au bas des manches de chemise

qui néanmoins s'arrêtaient bien au-dessus du poignet, des *cravates* autour de l'encolure du corsage. Les grands collets en point coupé, ou mouchoirs de cou, ayant perdu beaucoup de leur faveur à la mort d'Anne d'Autriche, disparurent tout à fait en 1672. On se tint les épaules nues dans les réunions. Pour sortir, on eut des *palatines*, qui étaient de point d'Angleterre ou de France pendant l'été, de martre pendant l'hiver.

Les rubans étaient lisses ou ondés. Lorsque le roi fit bâtir le premier Trianon, tous les rubans furent à la Trianon. On en mettait des nœuds partout où la dentelle faisait bordure. D'autres nœuds étagés des deux côtés du busc, sur le devant du corsage, formaient ce qu'on appelait des *échelles*. Mme Cornuel fit un bon mot qui porta malheur à la mode. Un jour qu'on lui vantait les échelles de Mme de la Reynie, femme du premier lieutenant de police : « Je m'étonne bien, dit-elle, s'il n'y avait pas quelque potence à côté. » Bientôt on ne voulut plus entendre parler d'échelles : on les remplaça par des chamarrures de rubans et de chenille qu'on appliqua sur les corsages avec une telle profusion qu'on n'apercevait plus la couleur de l'étoffe.

Les garnitures de boutons se posaient sur de la soutache de ganse ou de chenille, en correspondance avec des houppes de soie connues sous le nom de *frelusches* ou *fanfreluches*. Quand au jais, c'était le pis-aller des belles qui n'avaient pas de diamants. Les pierreries fausses étaient tombées dans un entier discrédit : on attachait d'autant plus de gloire à la possession des véritables. L'habillement des dames de la cour en ruisselait, et si elles n'en avaient pas assez, elles se les prêtaient pour les grandes occasions. Mme de Montespan, dans tout l'éclat de sa splendeur, n'avait pas honte d'emprunter celles de la maréchale de l'Hospital, une ancienne lingère que ses habiletés avaient fait monter au rang de princesse, et qui, par la beauté et la qualité de ses diamants, ne le cédait qu'à la reine.

La coiffure en boucles massées sur le front et sur les tempes fit délaisser, vers 1668, les coiffes de soie qui l'auraient défaite. On mit à la place des coiffes de réseau. En négligé, on avait des cornettes, petit bonnet de dentelle avec des barbes en pointe qui retombaient par devant jusqu'à la ceinture. En 1671, une coiffeuse du nom de Martin, qui avait hérité de la vogue de Champagne, mit à la mode la coiffure *hurluberlu*, décrite par Mme de Sévigné dans sa lettre du 4 avril 1671 à Mme de Grignan :

« Je vous mandai l'autre jour la coiffure de Mme de Nevers, et dans quel excès la Martin avait poussé cette mode; mais il y a une certaine médiocrité qui m'a charmée et qu'il faut vous apprendre, afin que vous ne vous amusiez plus à faire cent petites boucles sur vos oreilles, qui sont défrisées en un moment, qui siéent mal, et qui ne sont non plus à la mode présentement que la coiffure de la reine Catherine de Médicis. Je vis hier la duchesse de Sully et la comtesse de Guiche : leurs têtes sont charmantes. Je suis rendue; cette coiffure est faite justement pour votre visage; vous serez comme un ange, et cela est fait en un moment... Imaginez-vous une tête partagée à la paysanne, jusqu'à deux doigts du bourrelet. On coupe les cheveux de chaque côté, d'étage en étage, dont on fait de grosses boucles rondes et négligées qui ne viennent pas plus bas qu'un doigt au-dessous de l'oreille. Cela fait quelque chose de fort jeune et fort joli, et comme deux gros bouquets de cheveux trop courts; car, comme il faut les friser naturellement, les boucles qui en emportent beaucoup ont attrapé plusieurs dames, dont l'exemple doit faire trembler les autres. On met les rubans comme à l'ordinaire, et une grosse boucle nouée entre le bourrelet et la coiffure; quelquefois on la laisse traîner jusque sur la gorge. Je ne sais si nous vous avons bien représenté cette mode; je ferai coiffer une poupée pour vous l'envoyer, et puis, au bout de cela, je meurs de peur que vous ne vouliez point prendre toute cette peine. Ce qui est vrai, c'est que la coiffure que fait Montgobert(1) n'est plus supportable. »

Cette coiffure est celle que nous appelons à la Maintenon, parce qu'elle est sur les portraits qu'on fit de cette femme célèbre, lorsqu'elle commença à être remarquée de Louis XIV.

MONNAIE DE CUIR.

Des fragments de cuir d'une grandeur déterminée, auxquels une marque particulière adoptée par le gouvernement donnait une valeur, circulaient encore en 1833 dans la petite ville de Valdivia, au Chili : elle y remplaçait le papier monnaie. On ne l'a jamais admise dans les autres cités du Chili. Nous rappellerons à ce sujet que plusieurs numismates parlent d'une monnaie de cuir garnie au centre d'un petit clou d'argent, qui aurait été jadis en circulation dans notre pays; mais c'est une tradition très-douteuse.

Ceux qu'on aime toujours, on ne les perd jamais.

PAUL VRIGNAULT.

LA FRANCE.

La Providence a réparti équitablement ses dons entre les divers pays de l'Europe; mais assurément elle ne nous a pas trop maltraités; nous avons fait, ce semble, et nous faisons encore une assez belle figure dans le monde.

En effet, sans entrer dans les soixante dernières années, si riches et si pleines, et en nous renfermant dans la France ancienne, nous demandons en quel autre pays on trouverait plus de grands hommes en tout genre : par exemple, de plus dignes magistrats, de plus vertueux citoyens que Jean de la Vacquerie, Michel de l'Hôpital, Matthieu Molé, Vauban, Malesherbes; de plus grands hommes d'État que Charlemagne, Philippe-Auguste, Louis XI, Henri IV, Richelieu; de plus grands capitaines, en un seul et même siècle, que Condé, Turenne, Luxembourg, Conti, Catinat, Villars, Vendôme; un plus grand métaphysicien et un plus grand géomètre que Descartes; un plus grand tragique que Corneille; un plus grand comique que Molière; un plus grand fabuliste et un plus grand lyrique à la fois que la Fontaine; de plus grands prosateurs que Froissart, Rabelais, Montaigne, Pascal, Bossuet, Saint-Simon; un publiciste d'un esprit plus vaste et plus sûr que Montesquieu; des peintres de la nature plus savants et plus touchants que Buffon et Rousseau; une femme de plus de génie que Mme de Sévigné; un homme de plus d'esprit que Voltaire; dans les arts même, de plus grands architectes que ceux de nos vieilles cathédrales, et, plus tard, Pierre Lescot, Jean Bullant, Philibert de Lorme, de Brosse, le Mercier; un sculpteur plus puissant et plus expressif, après Michel-Ange, que Jean Cousin; plus gracieux que Goujon, Pilon, Sarrasin; un peintre plus philosophe, d'une conception et d'une composition plus profonde que Poussin, ou plus pathétique que Lesueur, ou plus habile paysagiste que Claude; un peuple enfin qui ait plus d'esprit, de cœur et d'imagination tout ensemble; qui en tout temps ait été un plus admirable instrument entre les mains du génie, plus docile à qui sait le conduire, plus dévoué lorsqu'il sent qu'on l'aime, plus énergique à la fois et plus souple, et, quand on le croit écrasé

(1) Demoiselle de compagnie de Mme de Grignan.

sous la tempête, se relevant le lendemain aussi fort que jamais. Peuple léger en apparence, parce qu'il est aimable et humain, et qui a accompli les trois plus grandes entreprises politiques des temps modernes : la constitution du moyen âge sous Charlemagne, la conversion de la monarchie féodale en monarchie administrative, et ce que d'un bout du monde à l'autre on appelle la révolution française. (1)

LES JEUNES FILLES ET LE GREC.

§ 1.

Excusez-moi, Monsieur, je ne sais pas le grec.

Voilà un de ces vers charmants, pleins à la fois de comique et de grâce, comme Molière seul en trouve, et comme il en trouve toujours, mais qui a pourtant contribué à répandre en France, depuis cent cinquante ans, une des plus singulières erreurs d'éducation. Ce vers est devenu proverbe, puis de proverbe axiome, puis d'axiome argument, et, comme tel, on l'a enrôlé parmi les ennemis éternels du développement de l'éducation des femmes.

Rien de plus bizarre que la hiérarchie des connaissances que l'on tolère chez les femmes. On leur permet l'arithmétique, mais on leur défend la géométrie. On leur permet les langues vivantes, mais on leur défend les langues mortes. On leur accorde l'histoire, mais on leur refuse l'archéologie. On leur enseigne la géographie, qui est la description du dessus de la terre, mais jamais la géologie, qui est la science du dessous. Qu'elles étudient la *sphère*, c'est-à-dire notre système planétaire, rien de mieux; mais quant à l'astronomie, c'est-à-dire à la science des divers systèmes qui composent l'univers, véto. Dans les langues elles-mêmes, que de distinctions : une jeune fille a le droit de savoir l'italien et l'anglais, mais l'allemand, c'est du pédantisme; et les parents qui lui font réciter des vers de Racine et de Corneille, se regarderaient comme ridicules s'ils lui faisaient lire dans la traduction, Sophocle, Euripide et Eschyle.

Excusez-moi, Monsieur, je ne sais pas le grec.

La vérité est, cependant, qu'aucune littérature n'est plus propre à être mise entre les mains des personnes jeunes que les chefs-d'œuvre des trois grands tragiques de l'antiquité; nulle part elles ne trouveront des modèles aussi purs et aussi naturels de ce qu'elles sont elles-mêmes et de ce qu'elles doivent être; nulle part les filles, les épouses, les mères, ne sont représentées sous des traits qui attirent plus le respect et la sympathie; et il est dans la famille un personnage charmant, qui n'a pour ainsi dire pas de rôle dans notre théâtre, et qui a fourni à l'antiquité son type peut-être le plus élevé et le plus poétique : c'est le personnage de *la sœur*. Antigone, Iphigénie en Tauride, Électre dans l'*Oreste* d'Euripide, sont des êtres vraiment ravissants, et les statuettes de la Diane à l'agrafe et de la petite Joueuse d'osselets, qui figurent partout dans nos appartements, y représentent moins bien l'idéal que ne le feraient, bien établies dans nos mémoires, les figures poétiques d'Iphigénie et d'Antigone. C'est à ce point de vue que nous allons essayer de soumettre à nos lecteurs quelques aperçus sur le théâtre grec, et d'en dessiner devant eux une ou deux héroïnes; mais d'abord, quelques observations préliminaires sont indispensables.

§ 2.

La tragédie française est née de la tragédie grecque. Rien cependant de si différent que le théâtre antique et le nôtre.

(1) V. Cousin, Avant-propos du *Grand Cyrus*.

Le théâtre grec aimait le mélange des personnages humbles et même populaires avec les rois; qu'on se rappelle les deux bergers de l'*Œdipe*, le gardien d'Antigone et le vieux serviteur d'Alceste. Le théâtre français a élevé ses domestiques même à la condition de seigneurs, en les transformant en confidents.

Le théâtre grec ne craignait pas le contraste des situations comiques et presque triviales avec les scènes douloureuses et terribles; ne croit-on pas lire une scène de Shakspeare quand on voit, dans Euripide, Hercule plaisanter avec un valet et chanter une chanson à Bacchus, dans ce palais tout plein de la mort d'Alceste? Le théâtre français ne cherchait ses oppositions que dans le choc des passions nobles, et sa familiarité ne descend guère plus bas que l'ironie.

Le théâtre grec se plaisait à une infinie variété de rhythmes; chaque passion, chaque sentiment, chaque mouvement de l'âme avait, pour ainsi dire, le sien; les vers se précipitant ou se ralentissant selon l'émotion du personnage, le rhythme devenait ainsi une partie de l'expression, et la poésie empruntait à la musique elle-même l'art d'émouvoir par l'harmonie, et de traduire les sentiments intimes par la combinaison des mètres divers. Le théâtre français adopta l'uniformité du vers alexandrin, et le serviteur qui apporte une lettre parle dans le même rhythme que le souverain qui délibère sur le sort des empires.

Le théâtre grec aimait les pompes extérieures; ce peuple, dont les impressions étaient si multiples et si fines, voulait qu'on parlât à ses yeux et à ses oreilles comme à son âme; les personnages du chœur montaient, descendaient, se groupaient dans une suite d'évolutions qui ressemblaient à de la chorégraphie; leur déclamation était une mélopée; leurs tragédies sont presque des opéras. — Le théâtre français borne les mouvements extérieurs à ce qui est indispensable pour l'intelligence de la pensée ou des sentiments.

Le théâtre grec ne craignait pas de violer l'unité de temps, l'unité de lieu, et même l'unité d'action. La première partie de l'*Ajax*, de Sophocle, se passe devant sa tente, et la seconde sur le bord de la mer. L'*Andromaque* d'Euripide nous montre un messager allant d'une ville à une autre, c'est-à-dire faisant environ quarante lieues, dans l'intervalle d'une scène; et pour ne citer qu'un seul exemple, *les Troïennes* renferment évidemment deux sujets distincts. — Le théâtre français établit la triple unité comme le fondement même de l'art dramatique.

Le théâtre grec aimait à faire intervenir la nature extérieure dans l'action dramatique, non-seulement par les décorations qui la représentent, mais par les descriptions poétiques qui la traduisent : si le ciel, la mer, les rivages faisaient souvent partie réelle des décors, la lumière du jour et toutes les beautés qu'elle éclaire ne resplendissaient pas sur la scène avec un moindre éclat dans les vers mêmes du poëte. Je ne connais pas de paysage réel ou peint qui soit plus pittoresque que le récit du bouvier dans *les Bacchantes*. Le théâtre indien lui-même, qui s'empare tellement de toute la nature que les animaux y deviennent les interlocuteurs des personnages, n'offre pas de tableau plus vivant que cette scène d'Euripide où le jeune Yon s'entretient avec les colombes qui voltigent devant le temple de Delphes, leur défend d'y faire leur nid, et les écarte avec ses flèches. — Le théâtre français, sévère, sobre, tout psychologique, s'enferme, comme dans un cloître, entre les quatre murs d'un palais et le cœur humain.

Cette remarque est-elle un reproche? Nullement. La beauté, la grandeur de notre théâtre, est précisément dans tout ce qu'il s'interdit. Semblable à ces âmes exclusives et fanatiques qui, retranchant les trois quarts des passions

humaines pour n'en laisser vivre qu'une seule, nourrissent pour ainsi dire cette branche unique de la sève de toutes les autres, le théâtre français, réduit à la psychologie, et dans la psychologie même se restreignant encore à la description monographique d'une seule passion, a puisé dans ces restrictions une force d'analyse et une élévation morale qui le placent à la hauteur du théâtre antique. Seulement, s'il l'égale, c'est précisément parce qu'il ne lui ressemble pas, et on ne saurait trop s'étonner qu'on les ait si longtemps assimilés l'un à l'autre. Ce n'est guère, en effet, que depuis soixante ans qu'on est revenu ou parvenu en France au sentiment juste des beautés antiques. Quelques imitations exquises d'André Chénier, quelques chapitres des *Martyrs* (quoique Chateaubriand fût plus propre à reproduire la grandeur du génie grec que sa naturelle et simple élégance), une traduction de Paul-Louis Courrier et ses remarques si profondes sur le style d'Hérodote, les belles leçons de M. Villemain à la Sorbonne, commencèrent l'éducation du public, qui fut achevée par un beau livre et un esprit de la plus rare distinction; je veux parler des *Études sur les tragiques grecs* de M. Patin.

Les Allemands sont nos maîtres dans ces sortes d'ouvrages, qui rassemblent et épuisent tout ce qui s'est dit sur un sujet donné; ce sont les plus infatigables et les plus patients collecteurs du monde; mais quand un Français se met à être savant comme un Allemand, il écrit un livre comme l'Allemagne n'en connaît pas, car il ajoute l'art à la science, le goût à l'exactitude, et l'esprit au labeur. C'est ce qui est arrivé pour l'ouvrage de M. Patin. Après y avoir employé vingt ans de sa vie, il y a mis en surplus le charme d'une intelligence pleine à la fois de sagacité et de chaleur. Ce livre est vraiment le guide naturel dans ce pays enchanté qu'on appelle le génie grec: car l'auteur est de cette même race, fine, ingénieuse, naturelle, élégante; c'est un compatriote qui nous parle de ses compatriotes. Non-seulement il les analyse dans tout le détail de leurs œuvres, non-seulement il en élucide les textes les plus obscurs et les plus difficiles, mais il suit la trace de leur génie dans les littératures de tous les pays, il dénombre toute leur postérité, il découvre les transformations de leurs pensées sous les déguisements les plus habiles; et la France comme Rome, l'Angleterre comme l'Italie, Shakspeare comme Racine, sont évoqués, convoqués par l'auteur pour faire cortége autour du génie grec, ainsi que des fils autour de leur aïeul. Ce n'est pas tout. Ce travail de compilation et de critique devient animé et intéressant comme un ouvrage d'imagination, par l'enthousiasme sincère, élevé et en même temps ingénu, qui éclate à chaque page; rien de si rare que de rencontrer un homme dans un écrivain, et surtout dans un écrivain critique: aussi, voilà un des mérites les plus charmants de cet ouvrage; ce n'est pas seulement l'œuvre d'une intelligence, mais encore d'une noble créature humaine, pour qui l'on se sent tout plein de sympathie, parce qu'elle est elle-même toute sympathie pour ce qui est beau. Si M. Patin recherche et rassemble avec tant d'ardeur et de soin des fragments précieux, ce n'est pas seulement patience de collecteur, conscience de critique, curiosité de savant; non, c'est aussi, c'est surtout amour d'un cœur élevé et d'un esprit pur pour tout ce qui porte le caractère sacré du génie. Il est joyeux quand il met en lumière quelque beauté inconnue, comme s'il l'avait créée lui-même; et cette passion si désintéressée, ce dévouement au beau, si je puis parler ainsi, circulant comme une flamme qui unit tout, dans les diverses parties de cet assemblage de fragments, le critique nous apparaît presque comme un poëte à force d'amour pour la poésie. C'est donc sur lui que nous nous appuierons pour apprécier justement ou reproduire aux yeux de nos lecteurs quelques traits de deux des plus pures héroïnes du théâtre grec; nous ne saurions prendre un meilleur guide.

La suite à une autre livraison.

INTÉRIEUR D'UN MOULIN IMÉRÉTIEN

DANS LE CAUCASE.

Ces moulins, décrits par Dubois de Montpéreux dans son *Voyage au Caucase*, sont d'une simplicité extrême. Un chéneau, de 6m,50 de longueur sur 0m,16 de large, lance l'eau, d'une hauteur de 1m,62, contre une roue horizontale de 0m,80 de diamètre, et munie de vingt palettes. L'eau frappe par le travers les palettes de la roue, dont l'arbre tourne en faisant mouvoir la meule supérieure du moulin, d'un diamètre de 0m,50 environ. La farine s'échappe par le côté. Une petite tringle en bois, traînant sur la meule à mesure qu'elle tourne, communique un ébranlement assez fort à l'entonnoir pour y laisser tomber la



Intérieur d'un moulin imérétien, dans le Caucase. — D'après Dubois de Montpéreux.

quantité de grain nécessaire. Tel est le mécanisme tout à fait primitif de ces moulins, contenus dans une cabane ou plutôt dans une hutte en bois mal joint, d'une largeur de 2m,50 environ. Le moindre courant d'eau suffit pour les alimenter. Aussi les trouve-t-on en grand nombre non-seulement dans l'Imérétie et les autres contrées voisines du Caucase, mais jusqu'en Crimée. Ils peuvent moudre par jour environ 24 oques turques (30 kilogrammes) de grain.

LA TOILETTE DE L'ENFANT.



La Grand'mère et l'Enfant. — Dessin de Pauquet, d'après Meyer.

Dans une comédie moderne, un personnage, fort passionné pour la richesse, prétend prouver qu'on est d'autant meilleure épouse et mère que l'on est plus dispensée par la fortune des soins matériels nécessaires aux enfants :

Les riches ont vraiment un noble privilége,
Que leur doit envier tout être intelligent,
Et qui donne raison à l'orgueil de l'argent :
C'est de pouvoir exclure et tenir à distance
Les détails répugnants et bas de l'existence,
Et de ne pas laisser leur contact amoindrir
Les grandeurs que la vie à l'homme peut offrir.
Par exemple, une mère est chez eux une femme
Dont la maternité ne fait qu'agrandir l'âme.
Elle ne lui prend rien de son premier bonheur,
Et le double, au contraire, en lui doublant le cœur.
C'est qu'elle a le loisir d'être encore une épouse ;
Elle reste charmante, et de plaire jalouse.
L'office maternel qu'elle s'est réservé,
C'est de gâter l'enfant... *par d'autres mains lavé!* (1)

Oui, vraiment! par des mains mercenaires, par les mains d'une bonne, la mal nommée, pressée de vaquer à d'autres devoirs, ou de courir à quelque fête, à l'imitation de sa riche maîtresse! Lorsque la fortune est modique ou nulle, il en est autrement. Celle qui remplace la jeune mère fatiguée ou réclamée par quelque autre devoir, c'est la tendre aïeule. Elle a disputé le bonheur de tenir, de porter, de soigner le marmot; et ni la mère, ni la grand'mère, certes, ne croiront « s'amoindrir » par les soins, quels qu'ils soient, qu'elles prodiguent à l'ange de la promesse, à l'espoir de l'avenir, à ce petit être charmant qui renouvelle, rappelle,

(1) *La Jeunesse*, d'Émile Augier.

reproduit toutes les jeunesses, et offre en ses traits vagues et incertains le portrait embelli de la génération tout entière. Oh! ni la vieille grand'mère qui débarbouille ici le marmot si réjoui de tremper ses petites mains dans l'eau, ni la fille qui résigne un moment le bonheur de soigner son chéri, n'envieront le « noble privilége » de celle qui tient ces détails à distance, de celle qui ne veut voir le pauvre petit que « pour le gâter », faisant un jouet de celui que le ciel lui avait envoyé pour doubler véritablement son existence en développant ses facultés et ses vertus.

On aime cette scène domestique, où le peintre s'est complu à reproduire la vie simple, modeste et douce, toute occupée de devoirs qui sont des plaisirs; mais que serait-elle, s'il eût préféré pour modèle l'opulent bambin tout déguisé dans la dentelle, la soie, la crinoline et les mille affiquets dont on défigure la gracieuse enfance? s'il eût placé son marmot ainsi affublé dans les mains impatientes de la bonne anglaise ou allemande pressée d'achever sa corvée? L'habile artiste aurait pu imiter avec bonheur le chatoyant éclat des étoffes; mais où serait tout ce qui fait l'intérêt de cette petite scène d'intérieur? où serait ce double charme de l'enfance et de l'affection? cette joie de la bonne vieille qui laisse clapoter à loisir l'enfant tout émérillonné du bruit argentin des eaux? Plus tard, ce sera elle encore qui lui apprendra à lire dans le livre des livres placé près d'eux, dans l'Évangile, où tous doivent puiser la grande science de la vie : Aimer et se résigner.

Oh! que celui qui jouit d'une modeste, d'une insuffisante aisance, que l'indigent même, n'envient pas les superfluités du luxe et toute cette froide enveloppe de la richesse qui isole l'individu et trop souvent refroidit son cœur. Chez le pauvre, le manque de place, la nécessité d'épargner la lumière et le bois, celle de préparer le repas en commun, cultivent la sociabilité; les sympathies se réchauffent, se maintiennent par de continuels échanges. La pauvreté, pour les braves cœurs, resserre les liens de famille, de parenté, voire de voisinage et de profession. L'enfant que le ciel envoie, au lieu de plusieurs servantes a plusieurs mères; il devient le point de mire de tous. Il est la joie, la préoccupation universelle; on se presse plus tendrement autour de ce berceau, foyer d'amour : aussi ce sont les vers de la Fontaine ou ceux de Béranger qu'il faut inscrire sous le toit de chaume qu'habitent ces pauvres d'argent, riches en affection :

> Heureux de ne devoir à pas un domestique
> Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient.

LES LETTRES DU TASSE (1).

Jusqu'à ce jour, quand on a voulu raconter la vie du Tasse, on n'a guère réussi qu'à composer un roman; une sorte d'obscurité enveloppait les aventures de ce grand poëte et la nature véritable de ses sentiments. Le moment est enfin arrivé où un homme de cœur et de talent pourrait entreprendre d'écrire une vie du Tasse, simple, fidèle, digne de toute confiance, qui ferait pénétrer le lecteur jusqu'au fond de l'âme de ce noble esprit, et expliquerait les causes réelles de ses infortunes. Et même, dès à présent, il nous semble que cette vie est écrite dans la belle collection des Lettres du Tasse recueillies, annotées par M. César Guasti, et dont sans doute il ne tardera pas à paraître une traduction française. Ce précieux recueil, où toutes les lettres du poëte sont classées par ordre chronologique, où les moindres événements de sa vie sont notés et éclaircis, où tous les doutes sont étudiés et ingénieusement commentés, est un des travaux biographiques les plus remarquables qui nous soient venus d'Italie en ces derniers temps. Nous croyons que les extraits qui suivent, bien qu'ils soient peu de chose de plus que des tables de matières, feront apprécier l'importance et le mérite de cette belle publication.

1544. — 11 mars. Naissance de Torquato Tasso, à Sorrente; il est fils de Bernardo Tasso de Bergame, et de Porzia de Rossi, Napolitaine, originaire de Pistoia.

1545-46. — Bernardo et sa famille vont s'établir à Salerne, près du prince Ferrante San-Severino. Depuis 1531, Bernardo était attaché au service de ce prince, avec le titre de premier secrétaire. Poëte estimé, il avait en même temps les qualités sérieuses de l'homme politique. Conseiller prudent et utile, il était, à la cour de son prince, dans une position beaucoup plus digne que ne le fut, plus tard, celle de son fils à la cour de Ferrare. Alphonse d'Est ne vit jamais, en effet, dans le Tasse qu'une sorte de ménestrel, comme le témoignent bien crûment deux vers de ce noble personnage :

> Una botta di vin sia data al Tasso;
> Beva, scriva, riposi, et vada a spasso. (1)

1550-51. — La famille Tasso va de Salerne à Naples.

1552. — Ferrante San-Severino, prince de Salerne, ayant résisté aux volontés de Charles-Quint, est condamné à mort par contumace. Il envoie Bernardo en France pour solliciter l'appui de Henri II. Pendant ce temps, Torquato reste à Naples, avec sa mère et sa sœur. Il fréquente les écoles des Jésuites, ouvertes à Naples en 1551.

1553. — Les Jésuites font communier Torquato qui n'a pas encore neuf ans.

1554. — En octobre, Torquato est appelé à Rome par son père. Il se sépare de sa mère et de sa sœur avec une grande douleur qu'il a exprimée depuis dans la canzone : *O del grand'Apennino...*

— Novembre. Torquato a pour condisciple un de ses cousins, fils du cavalier Giangiacopo Tasso de Bergame, et pour précepteur un homme très-savant, très-distingué, dont l'on ignore le nom.

1556. — 13 février. Bernardo apprend la nouvelle de la mort de Porzia sa femme : « Elle était jeune, dit-il, belle, gracieuse, pure, et si jalouse de son honneur que, malgré la voix de la nature, elle désira plus d'une fois, pendant mon malheureux exil, d'être laide et vieille. Elle nous aimait tant, moi et notre Torquato, que, se voyant séparée de nous sans espoir de passer sa vie sous le même toit, elle était sans cesse tourmentée et assiégée de craintes... Je la pleure avec la pensée amère que sa mort fut sans doute violente, et causée soit par le poison, soit par l'excès de la douleur; elle m'a été enlevée en vingt-quatre heures. »

La sensibilité profonde de cette belle et noble Porcia, cette fatale destinée, ne peuvent-elles pas expliquer en partie le caractère, les agitations morales et les malheurs du Tasse?

1556. — Date de la première lettre du Tasse, âgé de douze ans. Il recommande à l'illustre femme poëte Vittoria Colonna, sa sœur Cornélie que ses oncles maternels veulent garder à Naples et marier à leur gré contre la volonté de Bernardo.

— Septembre. Bernardo fait venir Torquato et son cousin à Bergame dans la maison Tasso. Lui-même se rend à la cour de Guidubaldo II, duc d'Urbin, qui résidait à Pezaro.

1557. — 1er avril. Torquato est appelé par son père à Pezaro et y devient le condisciple du prince Francesco

(1) *Le Lettere di Torquato Tasso, disposte per ordine di tempo ed illustrate da Cesare Guasti.* Firenze, Felice Lemonnier, 5 vol.; 1852-1855.

(1) Que l'on donne une bouteille de vin au Tasse; — Qu'il boive, qu'il écrive, qu'il se repose, et qu'il se promène.

Maria, fils du duc Guidubaldo. Il demeure deux ans à cette cour, qui réside tantôt à Pezaro, tantôt à Urbin.

1559. — Mai. Il suit son père à Venise.

1560. — Novembre. Il arrive à Padoue à l'ouverture des cours. Il étudie le droit civil sous le professeur Guido Panciroli. L'année suivante, il se donne à l'étude de la philosophie, dans l'école de Francesco Piccolomini et de Federigo Pendasio.

1562. — Il compose le petit poëme de *Rinaldo* pour se distraire : « Ainsi déjà je célébrai, en me jouant, l'ardeur et les douces passions de Renaud, après avoir donné le jour entier à d'autres études, dans le quatrième lustre de mes jeunes années... études ingrates dont le poids m'accable... (*Rinaldo*, chant XII, stance 90.)

— Avril. Il fait imprimer ce poëme, dédié au cardinal Louis d'Este.

— Novembre. Monsignor Cesi appelle Torquato à l'Université de Parme. Torquato y est recommandé à Giovanni-Angelo Papio et au sénateur Francesco Bolognetti, amis de son père. Il est en relation avec le comte Onofrio della Porta et Niccolo Salandri.

1563. — Il commence la *Jérusalem délivrée*, dont il avait eu la première pensée à Padoue. Il voulait alors appeler ce poëme : *il Goffredo* ou *Gottifredo* (Godefroid).

1564. — Il est soupçonné d'être l'auteur de certaines satires, et l'on saisit ses papiers. En février, il quitte Bologne et se met en route pour Mantoue dans l'espoir d'y trouver son père. Mais, arrivé à Modène, il apprend que son père est à Rome. Il s'arrête près des Rangoni, à Castelvetro, et écrit au vice-légat de Bologne pour expliquer sa fuite et se défendre contre les imputations dont il a été l'objet.

— Il se rend à Corrége, et rend visite à la signora Claudia, fille du comte Claudio Rangone et femme de Giberto XI, seigneur de cette ville. De là, il est appelé à Padoue, et reçu, avec le surnom de Pentito, dans une académie de savants et de jeunes gens qui se réunissait dans la maison de Scipion de Gonzague, sous le titre d'*Academici eterei*.

— On croit qu'il écrit alors ses *Discours sur l'art poétique*.

— Il passe trois jours à Modène, en attendant le retour du comte Fulvio Rangone, qui avait en vain sollicité à la cour d'Espagne la restitution des biens de Bernardo confisqués.

— En juillet, Torquato rejoint son père près du duc de Mantoue.

— En novembre, il vient à Ferrare, et est présenté à la cour par le comte Fulvio Rangone; après quelques jours il se rend à Padoue pour y reprendre ses études.

1565. — En été, il va voir son père à Mantoue. Il tombe gravement malade.

— En octobre, il est attaché à la cour de Ferrare, en qualité de gentilhomme du cardinal Louis d'Este, frère du duc Alphonse. Il a vingt et un ans.

1566. — Il est remarqué et gracieusement accueilli par les sœurs du duc, les princesses Lucrezia et Eleonora. « L'une et l'autre, dit-il, si sages, si spirituelles, si dignes et en même temps si bienveillantes, que l'on ne sait quelle est celle de leurs qualités qui mérite le plus de louanges. » (*Dialogo del forno primo*). Cependant le poëte avoue qu'il se sent un peu plus d'admiration pour Eleonora, et il exprime ce sentiment avec quelque passion dans un sonnet imprimé en 1567 avec d'autres vers de l'Académie de Padoue (*Rime di gli Academici eterei)*; les deux princesses approchaient de l'âge de trente ans.

— Au printemps, Torquato fait une excursion à Padoue, et il y fait lire les six premiers chants de son *Goffredo* à Scipion Gonzaga et à d'autres personnes.

— Il passe un mois à Pavie, d'où il écrit à Ercole Tasso et lui envoie quelques sonnets.

— Il retourne à Mantoue où était Bernardo. Dans une lettre, il exprime le désir d'aller voir sa tante, dona Affra Tasso, religieuse au monastère de Santa-Grato.

1567. — Il séjourne à Ferrare près du cardinal son maître.

1568. — Il écrit des vers à la louange de Lucrezia Bendidio, noble dame de Ferrare, aimée et célébrée par Giambattista Pigna, secrétaire du duc. Il écrit des *Considérations* sur trois chansons du Pigna et les dédie à la princesse Eleonora, qui probablement lui avait demandé ce travail.

— Il soutient devant l'Académie de Ferrare cinquante propositions, sous le titre de : *Conclusioni amorose*. Elles ont été imprimées chez Alde, en 1581, avec la première partie des vers, et dédiées par le Tasse à la signora Ginevra Malatesta.

1569. — 1er août. Il apprend que son père est gravement malade à Ostia, sur le fleuve le Pô, où il remplit les fonctions de gouverneur pour le duc Guglielmo Gonzaga; il se hâte d'aller vers lui.

— 4 septembre. Mort de Bernardo Tasso, après une courte maladie. Torquato désolé retourne à Ferrare.

1570. — Février. La princesse Lucrezia d'Este épouse Francesco della Rovere, fils du duc d'Urbino.

— A l'ouverture de l'Académie de Ferrare, Torquato lit l'éloge de Ferrare et du duc.

— Vers la fin de l'année, il part pour la France, avec le cardinal Louis d'Este; il laisse à Ercole Rondinelli des instructions sur ce que l'on devra faire de ses divers écrits s'il vient à mourir en voyage. Il demande notamment que l'on publie les six derniers chants du *Gottifredo* et les stances des deux premiers chants que l'on jugera les moins faibles : il veut, du reste, que tout ce qui sera publié soit revu par Scipion Gonzaga, Domenico Veniero et Battista Guarino. Il prie que l'on élève à la mémoire de son père une pierre sépulcrale avec l'argent que l'on retirerait de la vente des vêtements et des meubles qui sont chez lui ou qu'il a mis en gage chez Abram Levi et chez le seigneur Ascanio.

La suite à une prochaine livraison.

RUSSIE ET CAUCASE.

I. — LA REINE THAMAR.

Dans les provinces transcaucasiennes soumises depuis le commencement de ce siècle à la Russie, il est une ville dont le souvenir, consacré par les traditions grecques, remonte à une haute antiquité. C'est Koutaïs, capitale de l'ancienne Colchide, cité de Jason et de Médée, aujourd'hui obscur chef-lieu du district de l'Imérétie, habité par une population de 2000 âmes, composée d'Arméniens, de Juifs, de Géorgiens, de quelques Russes et de quelques Turcs.

Ce n'est pas chose facile pour l'étranger que de trouver un gîte convenable dans cette ville, jadis si célèbre, et maintenant si appauvrie. Mais tous ceux qui l'ont visitée se sont plu à admirer sa situation dans une grande plaine, entourée de rocs imposants, de forêts de châtaigniers, et arrosée par le Rion (le Phase des anciens).

Au moyen âge, la ville de Koutaïs eut encore pendant plusieurs siècles un renom imposant. Elle fut la forteresse d'une race de rois ambitieux et vaillants. Elle devint la capitale de la Géorgie.

Une femme surtout lui donna, par ses conquêtes et ses diverses créations, un grand éclat. C'était la fille de David III, qui monta sur le trône après la mort de son père, et que

l'histoire appelle la reine Thamar. Elle commença son règne en 1180, et mourut en 1206. Jeune, elle avait épousé un prince russe, qui d'abord la seconda avec zèle dans ses différentes entreprises, puis bientôt en vint à l'outrager. Une assemblée de prêtres réunis, à la demande de Thamar, pour le juger, le condamna à mort. La généreuse reine ne voulut point ratifier cette sentence. Elle se contenta d'exiler celui qui s'était rendu indigne de régner avec elle, et se remaria avec un prince ossète. Cependant l'époux banni ne pouvait se résigner à subir son arrêt. Il s'en alla à Constantinople, implora le secours des Grecs, tenta, par les promesses qu'il fit, leur cupidité, et leva une armée avec laquelle il s'avança vers la Géorgie, pour reprendre possession de son trône. Vaincu dans une première expédition, il en organisa une seconde. Cette fois la reine s'était mise elle-même a la tête de ses troupes. Le prince rebelle, vaincu une seconde fois et abandonné de ses soldats, fut forcé de recourir à la générosité de celle qu'il voulait déposséder de son empire. Thamar lui pardonna et lui permit de quitter la Géorgie.

Après avoir assuré la paix de son royaume par la puissance de ses armes, la noble reine employa les dernières années de son règne à des travaux d'utilité publique et à des fondations religieuses. Elle avait subjugué toute l'Arménie au nord de l'Araxe, elle avait converti au christia-



La reine Thamar. — Dessin de Pauquet, d'après une estampe russe.

nisme plusieurs peuplades du Caucase. Elle fit bâtir des églises en différents lieux pour ces nouveaux prosélytes. En même temps, elle construisait à Koutaïs et dans les autres districts de son royaume, des ponts, des forteresses, des monastères.

Dans le pays où elle a glorieusement régné, la plupart de ces édifices ont été anéantis par le temps ou par les révolutions politiques; mais le souvenir de Thamar a survécu à toutes les guerres et à tous les désastres. Le temps même lui a donné une plus vive auréole. D'âge en âge, les peuplades de l'Asie occidentale se sont raconté l'éclatant règne de Thamar, et sa réelle histoire a été peu à peu transformée en une légende embellie par de poétiques fictions.

La reine Thamar, c'est la Sémiramis de cette partie de l'Asie; c'est l'être privilégié auquel on attribue tout ce qui s'est fait de grand, de beau, d'utile pendant le cours de plusieurs générations.

Les soldats géorgiens donnaient à cette noble femme le nom de roi, comme les Hongrois à Marie-Thérèse; les prêtres ont proclamé ses vertus; les poëtes ont chanté sa beauté. Le portrait que nous empruntons à un ouvrage récemment publié sur les régions du Caucase, nous présente en effet l'idéal d'une beauté d'Orient dans toute la splendide parure d'une souveraine de l'Asie.

II. — UN COMBAT DANS LE CAUCASE.

Cette scène laisse à peine deviner un des combats terribles engagés depuis si longtemps dans le Caucase entre les Russes et les Circassiens. Mais à voir ces hommes groupés

sur un plateau escarpé, ceux-ci avec leurs longs fusils, et cet autre qui, ayant peut-être perdu ses armes dans une bataille, les remplace par des blocs de pierre, ne comprend-on pas le reste? Les Russes ne sont-ils pas postés au pied de cette montagne sauvage? Cette tourelle qu'on aperçoit suspendue à l'angle des rochers n'est-elle pas une des tourelles de la fameuse forteresse d'Akulcho? Et Schamyl, le terrible Schamyl, n'est-il pas dans cette citadelle, stimulant l'ardeur de ses soldats et dirigeant leurs manœuvres?

En 1839, le général Grabbe entreprit d'assiéger les remparts d'Akulcho, sans autre espoir que celui d'y prendre mort ou vif l'intrépide Schamyl.

Vers la fin de mai, il se mit en marche avec plusieurs milliers d'hommes et une artillerie assez considérable, qu'il amena non sans peine jusqu'au pied du rocher d'Akulcho. Ce rocher se divise dans toute sa hauteur en trois terrasses auxquelles on ne monte que par un étroit sentier. Chaque terrasse était défendue par plusieurs centaines de Tschetscherzes. Deux jours après avoir établi son campement, Grabbe mit ses canonniers à l'œuvre. Bombes et boulets volèrent sur les remparts; mais ils ne faisaient que renverser ou ébranler quelques pans de muraille, et n'atteignaient point les assiégés qui, du milieu des broussailles où ils étaient postés, par les crevasses des rocs,



Soldats circassiens. — Dessin de Pauquet; d'après une estampe russe.

lançaient à coup sûr leurs balles sur les assiégeants. La colonne russe qui se trouvait la plus rapprochée de la citadelle fut forcée de s'éloigner, et pas un soldat ne pouvait faire quelques pas hors des retranchements sans entendre aussitôt une balle siffler à ses oreilles.

Les compagnons de Schamyl s'enflammaient par le péril même qui les menaçait. Persuadés que les Russes ne tenteraient de monter à l'assaut qu'après un long blocus, ils se juraient l'un à l'autre de périr plutôt que de se rendre. Telle était leur ardeur que, ne pouvant attendre la dernière attaque de leurs ennemis, ils la provoquaient eux-mêmes. Plus d'une fois on vit quelques-uns de ces intrépides Caucasiens s'élancer par le sentier de la montagne, le sabre d'une main, le pistolet de l'autre, le poignard entre les dents, et se précipiter sur le premier peloton qu'ils rencontraient.

Après un blocus de trois mois, Grabbe, voyant que les assiégés ne voulaient pas se rendre, se décida à tenter l'assaut, et le premier fut effroyable. De quinze cents Russes qui s'engagèrent dans l'étroit sentier de la citadelle, il n'en revint pas plus de cent cinquante. Les Caucasiens, postés sur le passage par où deux hommes pouvaient à peine marcher de front, faisaient un tel feu de peloton que leurs ennemis n'arrivèrent pas même jusqu'à la seconde terrasse. Les Russes placés en première ligne, frappés par des balles mortelles, tombaient sur ceux du second rang et les entraînaient dans leur chute au bas du rocher. Grabbe, furieux d'une telle résistance, ordonna un second et un troisième assaut, dans lesquels il perdit près de deux mille hommes. Mais enfin ses soldats s'étaient emparés de la seconde terrasse, et un heureux hasard lui livra la troi-

sième. Depuis quelque temps, les sapeurs russes travaillaient à creuser une mine. Les Tschetscherzes, inquiets du bruit qu'ils entendaient, descendirent de leur citadelle pour en reconnaître la cause. Cette imprudence les perdit. Un chef de bataillon, caché avec un détachement derrière une masse de rocs, s'élança sur eux, les poursuivit, et arriva avec eux à la troisième terrasse. Ceux des assiégés qui étaient restés là n'osaient en ce moment fatal faire usage de leurs fusils de peur de tirer sur leurs compagnons, et la citadelle fut prise.

Les Russes y entrèrent avec rage, cherchant de tous côtés Schamyl; mais on ne le trouva pas. C'était pour en finir avec lui que Grabbe avait entrepris cette expédition; c'était pour lui que tant de sang avait été répandu. S'il vivait encore, si on ne pouvait le prendre, le but de Grabbe était manqué, la prise d'Akulcho n'avait aucune importance.

Après de longues perquisitions, on finit par découvrir que Schamyl s'était retiré, avec plusieurs de ses compagnons, dans une grotte ouverte au milieu du roc perpendiculaire du côté de la rivière. Nul sentier ne conduisait à ce dernier repaire; on ne pouvait y parvenir qu'en se suspendant à une corde. Or, se présenter ainsi à l'entrée de la grotte, c'était se livrer sans utilité à une mort certaine. Mais Schamyl ne pouvait rester là longtemps sans provisions. Il devait nécessairement tenter d'en sortir. Un cordon de troupes fut établi au pied de la montagne, tandis que la cime et les contours en étaient étroitement gardés. De cette façon, Schamyl ne pouvait s'échapper. L'héroïque dévouement de ses frères d'armes le sauva. Avec quelques troncs d'arbres et quelques planches qu'ils trouvèrent dans leur caverne, ils formèrent une espèce de radeau au moyen duquel, et à l'aide de cordes, ils descendirent dans la rivière. Un cri d'alarme retentit aussitôt dans les rangs des Russes. Schamyl allait se sauver. Pendant que les sentinelles se précipitaient du côté du radeau et déchargeaient leurs fusils sur ceux qui essayaient de le gouverner, pendant que toute l'attention des officiers était fixée sur ce point, un homme se jetait du bord de la grotte dans le fleuve, le traversait à la nage, et arrivait sain et sauf sur l'autre rive. C'était Schamyl.

LA SCIENCE EN 1858.

Suite. — Voy. p. 14.

Vagues atmosphériques. — Les mouvements de notre atmosphère qui produisent les phénomènes connus sous le nom de vagues atmosphériques, ont été observés par le P. Secchi. A certains jours, le baromètre s'élève comme si l'épaisseur de la couche d'air qui pèse sur nos têtes venait à s'accroître tout à coup; puis le baromètre baisse. Le phénomène va se propageant aux pays voisins. Le P. Secchi a constaté que ces mouvements se propageaient d'Oxford à Rome en un jour et demi environ.

Pluies en France. — Notre collaborateur M. Charles Martins a communiqué, en 1858, ses études sur la distribution des pluies en France pendant l'année 1857. L'année 1857 a été exceptionnelle sous le point de vue pluviométrique : des averses extraordinaires au printemps et en automne dans les bassins de l'Adour, de l'Hérault, du Gardon et de l'Ardèche; des pluies estivales et automnales rares dans presque tout le nord de la France. De là ce singulier contraste de prés jaunis par le soleil dans le nord et de prairies verdoyantes ou inondées dans le midi. C'est l'inverse qu'on observe ordinairement, au grand profit de l'agriculture de chaque région, basée sur le régime moyen des phénomènes météorologiques, et qui ne peut que souffrir de toute perturbation notable.

Mesure des températures. — M. Becquerel père a proposé un moyen très-ingénieux de déterminer la température à toute profondeur, là où l'œil de l'observateur ne peut pas pénétrer et voir le thermomètre. L'appareil qu'il emploie se compose de deux fils, l'un de fer, l'autre de cuivre, d'un millimètre de diamètre et d'un certain nombre de mètres de longueur, recouverts l'un et l'autre d'une couche épaisse de gutta-percha et soudés par un de leurs bouts. La soudure est introduite dans un tube de verre très-court, rempli de mercure et fermé avec soin. On le descend avec les fils adjacents dans un trou foré, pratiqué près du lieu d'observation; on fait arriver ensuite les deux bouts non engagés des fils dans la pièce où se trouve l'observateur; on les soude, on met dans le circuit un galvanomètre. Avec un appareil ainsi construit, l'aiguille du galvanomètre reste à zéro si la température de la soudure inférieure, enfoncée dans le sol, est la même que la température de la soudure qui est à la disposition de l'observateur. Pour peu qu'il y ait une différence entre les deux températures, un courant électrique passe dans les fils et l'aiguille dévie. Il en résulte que la température du sol à des centaines de mètres de profondeur est indiquée par celle de la soudure dont l'observateur dispose, au moment où il chauffe cette soudure de telle sorte que l'aiguille reste à zéro.

Chaleur centrale du globe. — La conductibilité calorifique des substances qui forment l'écorce terrestre a été déterminée par M. Hopkins. Cette propriété de laisser une circulation plus ou moins libre à la chaleur varie depuis 1 jusqu'à 20. Les roches ignées compactes sont vingt fois plus conductrices que la craie. M. Hopkins en conclut qu'il faut modifier la théorie de la chaleur centrale du globe. Il croit qu'il n'est pas possible d'expliquer comment la température irait en s'accroissant toujours à très-peu près d'une même quantité en tout lieu du globe, quelque différente que soit la nature des substances qui forment la croûte terrestre en ces divers lieux. Les couches les plus conductrices de la chaleur devraient donner un accroissement plus rapide. Comment n'en est-il pas ainsi? C'est une question à résoudre.

Intensité de la pesanteur. — M. Petit de Toulouse a déterminé exactement l'intensité de la pesanteur dans cette ville. Il a trouvé qu'à Toulouse un corps en tombant acquiert au bout d'une seconde une vitesse de $9^m,8044$, tandis qu'à Paris cette vitesse est de $9^m,8089$. L'attraction terrestre serait donc moindre à Toulouse qu'à Paris. M. Petit croit que ce résultat, qui s'accorde avec ceux que l'on a obtenus dans les divers lieux de la terre, manifeste nettement l'aplatissement du globe, et que, convenablement discuté, il donnerait à cet aplatissement la valeur trouvée par Laplace.

Explication des aurores boréales. — M. de la Rive a donné de nouvelles preuves à l'appui de la théorie qui explique les aurores boréales par des mouvements d'électricité atmosphérique. Le savant physicien est arrivé à reproduire en miniature, pour ainsi dire, ce magnifique phénomène météorologique qui s'étend d'ordinaire sur des surfaces de plusieurs centaines de lieues. M. de la Rive signale en outre une observation directe du docteur Robinson, qui a trouvé que la lumière de l'aurore boréale, comme la lumière électrique, a la propriété de rendre fluorescentes certaines substances, par exemple le sulfate de quinine.

Coloration de la lune et du soleil. — M. Fournet, s'appuyant sur la théorie du contraste des couleurs, que M. Chevreul a fait connaître il y a environ trente ans, explique les colorations singulières qu'il a remarquées sur les disques de la lune et du soleil par suite de l'influence de la coloration du ciel. Un jour la lune lui a paru verte

peu après le coucher du soleil. En plusieurs circonstances, le soleil s'est couvert d'une teinte glauque. Ces phénomènes s'expliqueraient par les nuages roses ou orangés dont ces astres étaient entourés. Par contraste, la couleur complémentaire apparaissait.

Coups de tonnerre foudroyants. — M. Poey a donné une statistique du nombre de personnes tuées par la foudre dans le royaume de la Grande-Bretagne. En quatre ans, de 1852 à 1856, 103 personnes ont été foudroyées, 88 du sexe masculin, 15 du sexe féminin. Ce nombre est beaucoup au-dessus de la moyenne qu'on admettait auparavant.

Grandeur apparente des objets. — M. Lubimoff a recherché par l'expérience les rapports qui existent entre les objets et leur distance à l'œil. On sait que d'après la théorie les dimensions apparentes d'un objet varient en raison inverse de sa distance. Ainsi un disque d'un centimètre, placé à une distance 1, doit recouvrir un disque dont le diamètre est placé à une distance égale à 3. Mais ce résultat théorique est fondé sur la supposition que l'œil est réduit au point mathématique : or cette supposition est loin d'être conforme à la vérité. L'expérience a démontré à M. Lubimoff que le grand disque doit être placé à une distance plus que triple de celle du petit pour que la grandeur apparente soit la même. Ainsi, le petit étant placé à 10 centimètres de l'œil, le second doit l'être à 35 centimètres. Quand les distances des objets deviennent grandes, la théorie mathématique est applicable.

Dilatation des liquides. — M. Drion a communiqué à l'Académie des sciences une note sur la dilatation des liquides chauffés en vase clos à des températures élevées. M. Thilorier avait fait observer que l'acide carbonique liquide augmentait de volume avec la température quatre fois plus que les gaz. C'est une anomalie. M. Drion constate que l'éther chlorhydrique et l'acide sulfureux présentent la même propriété.

Acoustique — M. Terquem a résolu une des questions d'acoustique les plus délicates. Par exemple, une tige plate de métal, fixée par son milieu, rend un son quand on la frotte avec un archet. Du sable jeté sur cette lame sautille et montre par là les mouvements vibratoires qui sont l'origine du son : en certains points le sable reste immobile, ce qui indique que ces points sont en repos. Or jusqu'ici les physiciens avaient cru voir la théorie et l'expérience en désaccord. Le nombre des points observés en repos est inférieur à ce qu'il devrait être. M. Terquem a montré que si le sable sautille là où la théorie mal comprise voulait qu'il restât immobile, cet effet est dû aux vibrations qu'exécute la lame dans toute sa longueur, vibrations que l'on négligeait de considérer quoique la théorie les indiquât. Il a fait voir que ceux qui l'avaient précédé avaient mal appliqué les principes. *La suite à une autre livraison.*

DE QUELQUES ÉCRITURES.

Suite. — Voy. t. XXVI (1858), p. 71, 127.

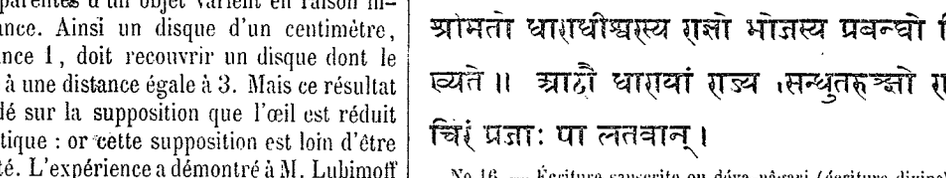
IV. — ÉCRITURES ALPHABÉTIQUES.

On entend par *écritures alphabétiques* celles dont les caractères ont été formés d'après un système analytique qui distingue, dans les émissions syllabiques de la voix humaine, la *consonne*, c'est-à-dire l'articulation, de la *voyelle*, c'est-à-dire du son pur, simple et non articulé.

Les écritures alphabétiques sont généralement rattachées par les savants à deux rameaux principaux : 1° le rameau sémitique; 2° le rameau indien. Toutefois, dans ces dernières années, plusieurs orientalistes allemands se sont efforcés de prouver qu'il n'existait réellement qu'une seule source d'écritures alphabétiques, d'où provenaient aussi bien les caractères des sémites que ceux des brahmanes de l'Inde. Mais, quand bien même on admettrait ce dernier système, il n'en serait pas moins vrai que l'Inde et la Chine ont créé des alphabets qui présentent des différences de formation assez notables pour les séparer, sinon en deux branches d'un même arbre, du moins en deux rameaux constituant alors une seule et même branche de cet arbre.

A. — *Écritures indiennes.*

On ignore à quelle époque l'écriture a été introduite ou imaginée dans l'Inde; on sait seulement que l'on attribuait une origine divine à l'écriture sanscrite (n° 16), qui servait

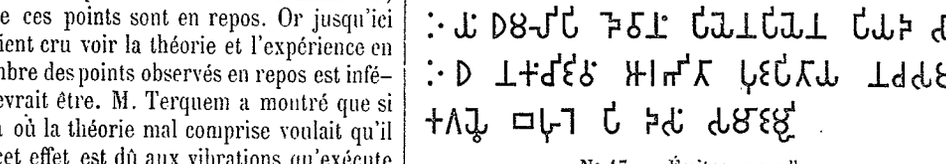


N° 16. — Écriture sanscrite ou déva-nâgari (écriture divine).

à conserver les anciennes épopées nationales de l'Inde en deçà du Gange, et à transmettre aux générations successives les croyances mythologiques du brahmanisme. C'est pourquoi on avait donné à cette écriture le nom de *déva-nâgari*, ou écriture des dieux. De l'alphabet sanscrit dérivent directement toutes les écritures des deux péninsules indiennes, ainsi que celles du Tibet et de l'île de Ceylan. Il faut cependant ajouter que le prototype des lettres déva-nâgari a dû subir quelques importantes variations avant d'arriver à la forme sous laquelle nous le connaissons aujourd'hui (1).

Le déva-nâgari, à l'inverse des écritures sémitiques, s'écrit de gauche à droite, et les caractères sont tous suspendus à une barre supérieure d'écriture quand ils forment syllabe, c'est-à-dire quand ils sonnent avec une voyelle, soit inhérente à la consonne, soit tracée sous cette barre (2).

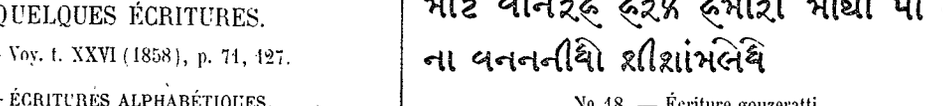
L'écriture *magadha* (n° 17) a été retrouvée sur les plus



N° 17. — Écriture magadha.

anciennes inscriptions de l'Inde septentrionale; elle se rapproche sans doute du type primitif de l'alphabet indien.

Le *maratta* et le *gouzeratti* (n° 18) commencent à différer sensiblement, quant à la forme, de l'alphabet déva-nâgari.



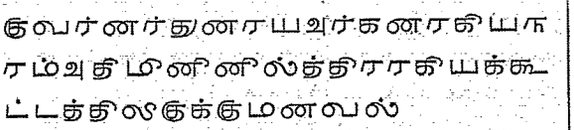
N° 18. — Écriture gouzeratti.

Le *tamoul* (voy. n° 19) est une écriture usitée au sud de l'Hindoustan, et principalement dans l'établissement français de Pondichéry. Ce caractère sert à l'impression d'une foule d'ouvrages et de feuilles périodiques. Il sert aussi à reproduire des textes sanscrits et des textes tamouls. Jus-

(1) Le sanscrit s'est écrit le plus souvent avec le déva-nâgari, mais souvent aussi avec les lettres tamoules, bengali et autres dont il est parlé dans la suite de cet article.

(2) Voy. à ce sujet : *De l'Ecriture et des Alphabets chez les différents peuples*, par Charles de Labarthe; in-8.

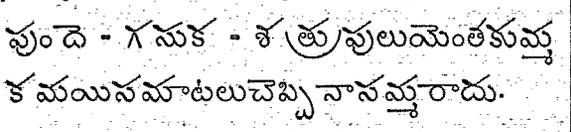
qu'à présent, la langue tamoule est presque entièrement ignorée en France, et cependant, outre l'intérêt qu'elle peut offrir pour la politique et le commerce français dans l'Inde, elle a par elle-même une immense importance philologique. La plupart des anciens ouvrages de littérature, de



N° 19. — Écriture tamoule.

religion et de philosophie hindoues, souvent inintelligibles en sanscrit, deviennent suffisamment clairs quand on les lit avec le secours des innombrables traductions tamoules. Enfin, grâce aux travaux de Hoghson, il est reconnu que l'étude de cet idiome, sans doute antérieur, dans l'Inde, au sanscrit lui-même, pourra seule permettre d'élucider les grandes questions ethnographiques qui se rattachent à l'origine et à la parenté supposée des nations tartares de l'Asie centrale et des peuples indo-européens de la presqu'île cisgangétique. On ne peut donc trop souhaiter que quelque jeune savant, désireux d'ouvrir une nouvelle carrière, difficile mais pleine d'avenir, s'engage dans l'étude éminemment utile de la langue et de la littérature tamoules.

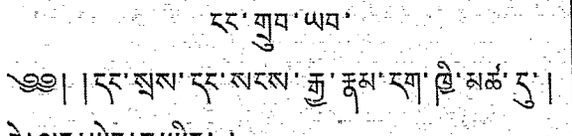
Le caractère *telougou* (n° 20) ou *telinga* est en usage dans la partie orientale de l'Inde; il sert également à écrire le dialecte *karnara;* mais, pour ce dernier, on adjoint quelques signes additionnels à l'alphabet telougou.



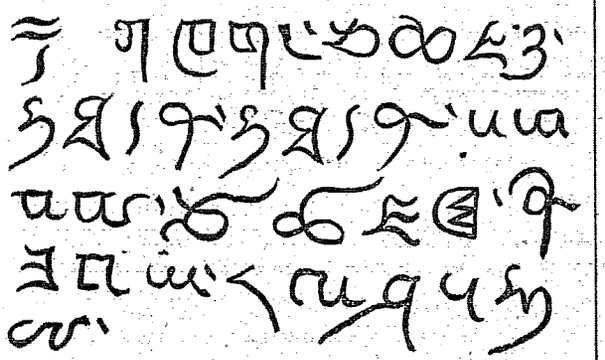
N° 20. — Telougou.

Parmi les écritures de l'Inde transgangétique, nous citerons les suivantes :

1° Le caractère *tibétain* (voy. n° 21) (ou plus correctement *toubotain*) est employé principalement par les *lamas* et par les prêtres bouddhistes du Tibet et du Boutan. Il a servi à l'impression d'immenses recueils relatifs à la religion du Bouddha et imprimés, à l'aide de planches de bois généralement assez mal gravées, sur des bandes de papier oblongues et retenues entre deux pièces de bois par un ou plusieurs liens. Il existe au Tibet une écriture cursive dérivée de l'alphabet tibétain ordinaire (voy. n° 22).



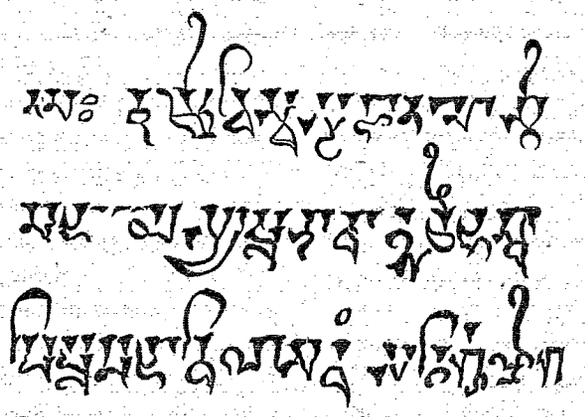
N° 21. — Écriture tibétaine.



N° 22. — Écriture tibétaine cursive.

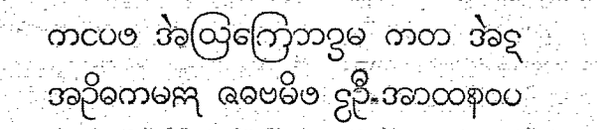
L'écriture tibétaine est venue de l'Inde au Tibet vers le commencement du septième siècle. Mais il paraît qu'à cette époque le caractère tibétain se confondait avec le caractère appelé *landza*, dont il diffère considérablement aujourd'hui.

Enfin, il existe au Tibet une *écriture cunéiforme* dont on n'a encore jamais publié aucun spécimen. Nous en reproduisons un fragment.



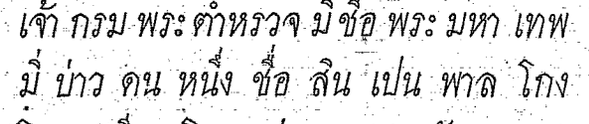
N° 23. — Écriture tibétaine cunéiforme.

2° Le caractère *barman* (n° 24) est usité au nord-ouest de l'Indo-Chine, dans la contrée appelée incorrectement Birmanie et dont le véritable nom est Barmah. Il dérive de l'ancienne écriture *pali* ou *bali*, qui servait à la reproduction des livres sacrés du bouddhisme dans l'Inde au delà du Gange.



N° 24. — Caractère barman.

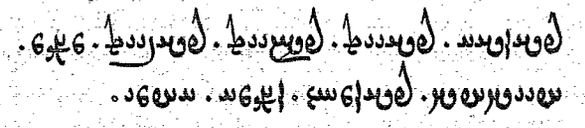
3° Le caractère *siamois* (n° 25) est employé dans le royaume de Siam, l'un des plus civilisés de la péninsule.



N° 25. — Caractère siamois.

Depuis quelques années seulement, il existe des imprimeries pour ce caractère. La typographie royale de Bangkok a déjà produit quelques travaux remarquables.

Nous citerons enfin, comme appendice du rameau indien, le *zend*, ou écriture des anciens livres de la religion de



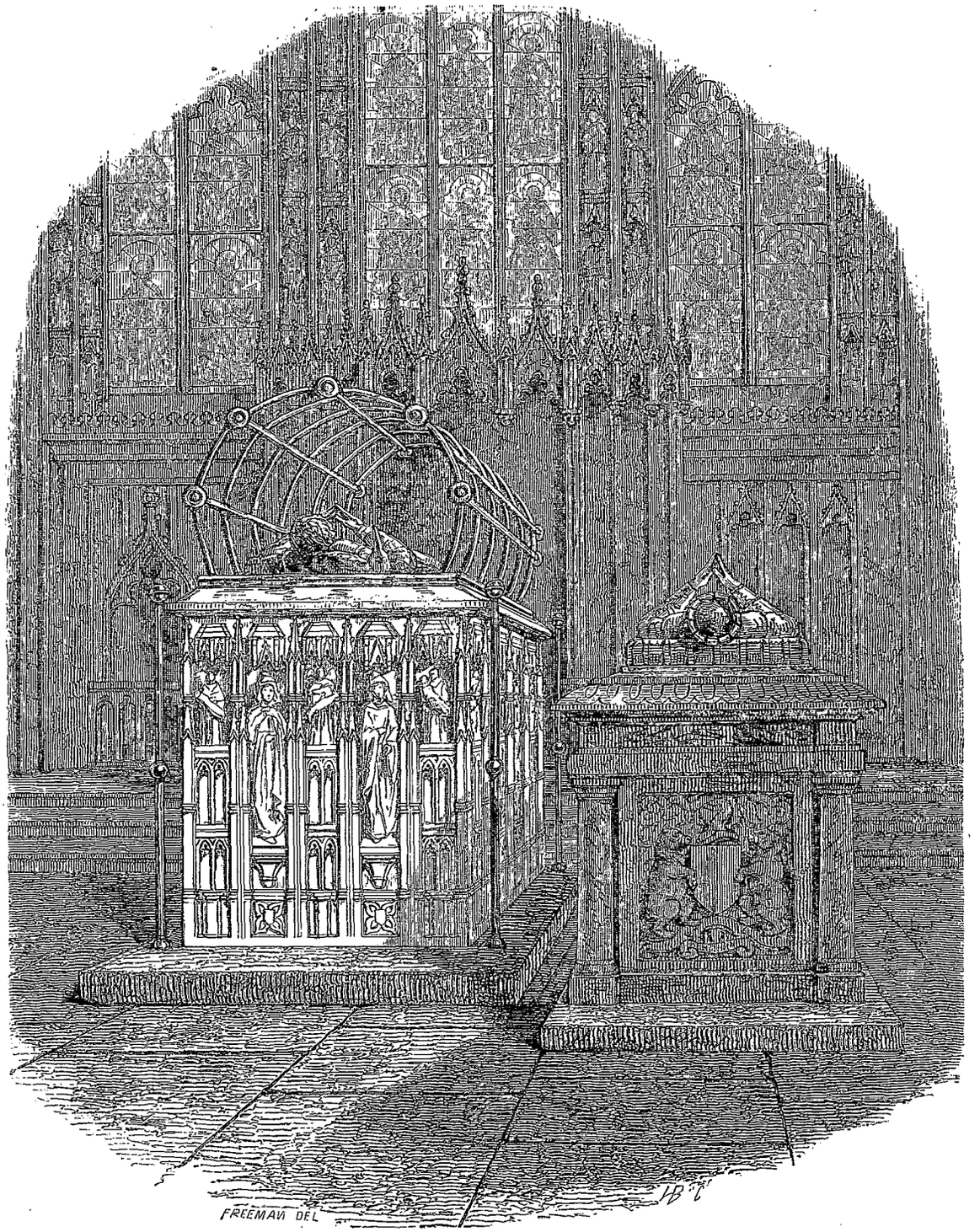
N° 26. — Zend.

Zoroastre, et le *pehlewi*, usité en Perse à une époque relativement plus récente.

La suite à une autre livraison.

LA CHAPELLE DE BEAUCHAMP

A WARWICK.



Le Tombeau du comte de Warwick, dans la chapelle de Beauchamp, en Angleterre. — Dessin de Freeman.

La chapelle de Beauchamp, élevée au commencement du quinzième siècle, dans l'église de Sainte-Marie, à Warwick, pour recevoir les restes de sir Richard de Beauchamp, comte de Warwick, est l'une des anciennes constructions religieuses de l'Angleterre les mieux conservées et les plus parfaites. Son style est de la dernière période gothique. Sa hauteur est de 32 pieds anglais, sa largeur de 25, sa longueur de 58. Ce que l'on a conservé de ses vitraux, ses riches boiseries de chêne, siéges, bancs, pupitre, confessionnal, les sculptures de la voûte, tous ses ornements sont d'un art exquis; mais l'on y admire surtout le splendide monument funéraire du comte de Warwick. Cette tombe-autel (*altar-tomb*) est en marbre de Purbeck. La statue est en bronze doré; ses pieds reposent sur un ours

et sur un griffon. Elle est entourée d'une sorte de herse circulaire, composée de longues barres en bronze, et destinée originairement à supporter une tapisserie qui protégeait l'effigie contre la poussière. La base est richement décorée; quatorze petites figures de parents et amis éplorés ornent de petites niches séparées par des piliers supportant des anges qui déploient des banderoles où sont répétés ces mots :

Sit Deo laus et gloria; defunctis misericordia.

Une grande inscription commémorative est gravée sur deux lignes autour du tombeau.

Richard de Beauchamp était né le 28 janvier 1381, et il avait succédé au titre de son père en 1401. Au couronnement de Henri IV, il avait été nommé chevalier du Bain, quoiqu'il ne fût âgé que de dix-neuf ans. Quand Henri V monta sur le trône, il fut élevé à la dignité de lord high-steward; en 1415, il fut nommé capitaine de Calais, et gouverneur des marches de Picardie. Il devint ensuite le tuteur du jeune prince Henri qu'il amena à Rouen : il dirigea le procès de Jeanne d'Arc, et fit preuve dans la procédure d'autant de perfidie que de cruauté. A la mort du duc de Bedford, en 1437, il fut régent de France et lieutenant général des armées de ce royaume et de celles de Normandie. Il mourut à Rouen, le 30 avril 1439, dans la dix-septième année du règne de Henri VI. On transporta son corps en Angleterre, dans son comté, et on le déposa dans l'église de Sainte-Marie, construite antérieurement à la conquête, jusqu'à ce que l'on eût achevé de bâtir la chapelle où il repose depuis plus de quatre siècles.

Plusieurs autres tombes remarquables ont été placées dans la même chapelle, entre autres celles du célèbre Robert Dudley, comte de Leicester, le favori d'Élisabeth; de sa femme, de son fils, et d'Ambroise Dudley, le plus honnête des Warwick.

MAURICE, DE SULLY,

ÉVÊQUE DE PARIS, FONDATEUR DE NOTRE-DAME.

« Il y avait à Paris, dit un ancien écrivain, un maître habile et fameux, connu et chéri de plusieurs. Sa mère, qui était une pauvre femme, apprenant la fortune qu'il avait faite, voulut le voir. Elle prit donc son bâton, partit avec son juste de bure, et, étant arrivée à Paris, elle s'adressa à des dames pour avoir des nouvelles d'un tel qu'elle leur nomma. Ces dames lui dirent : « Que voulez-» vous de lui? » Elle répondit : « Je suis sa mère. » Alors ces dames la menèrent dans leur maison, et lui donnèrent des rafraîchissements. Ensuite elles pensèrent que ce bon homme aurait honte de voir sa mère en un si pauvre état, et elles la vêtirent bien, lui donnèrent un manteau, et vinrent avec elle chez le maître. En entrant elles dirent : « Voici votre mère. » Le maître répondit : « Je n'en crois » rien; car ma mère est pauvre, et elle n'est habillée que » de bure. » Comme il persista à refuser de la reconnaître, ces dames la ramenèrent et lui rendirent son bâton et son juste de bure. Elle revint trouver son fils, qui était en grande compagnie, et qui, voyant arriver sa mère, ôta son capuce, alla l'embrasser et lui dit : « Je vois maintenant » que vous êtes ma mère. » La chose se répandit dans la ville et fit grand honneur au maître. »

Ce docteur devint dans la suite évêque de Paris. C'est Maurice de Sully, successeur de Pierre Lombard (en 1160), et, comme l'illustre auteur du *Livre des sentences*, une des grandes lumières de son siècle. Il n'avait dû, comme son prédécesseur, son élévation qu'à son mérite. Né de parents pauvres, dans le territoire de Sully, d'où il tira son surnom; il était venu fort jeune à Paris, mendiant son pain, pour chercher, dans cette ville de ressources, en même temps la doctrine et une amélioration à sa fortune. Maurice étudia courageusement, et il fit de si grands progrès dans les sciences, qu'il se rendit capable d'enseigner avec succès la philosophie d'abord et ensuite la théologie. La réputation qu'il s'acquit dans ces emplois le fit juger digne d'être agrégé à l'église cathédrale de Paris comme chanoine et comme archidiacre, et enfin de la présider comme évêque.

L'épiscopat de Maurice fut long et dura trente-six ans, depuis 1160 jusqu'en 1196. C'est ce prélat qui a fait construire le chœur de l'église de Notre-Dame de Paris, entreprise qui prouve un génie élevé et fertile en expédients pour fournir à une telle dépense. A sa mort, voulant protester de sa foi sur la résurrection des corps que quelques savants de son temps révoquaient en doute, il ordonna que l'on écrivît sur un rouleau le fameux passage de Job qui exprime cette vérité de la façon la plus énergique, et que l'on mît ce rouleau étendu sur sa poitrine dans la cérémonie de ses funérailles... (Crévier, *Hist. de l'Université.*)

Dans la restauration de l'hôtel de ville de Paris, on a donné, avec beaucoup de justice, une place d'honneur à la statue de Maurice. Mais, de même qu'à côté de celle d'Ambroise Paré on a écrit les paroles que ce chirurgien fameux prononça au sujet de la blessure du Balafré : *Je le pansai, Dieu le guarit*, il semble que l'artiste aurait été bien inspiré de donner pour attribut à l'évêque de Paris ce rouleau témoignage de sa foi. Au moins fallait-il rappeler par quelque symbole l'édificateur de la magnifique cathédrale. Grâce à l'inscription de la statue : M. DE SULLY, je vois, à la vérité, de qui il s'agit; mais cela même ne me satisfait pas. Cette inscription, qui abrége le véritable nom de l'évêque de Paris, me fausse l'enseignement de l'histoire; elle m'induit à croire qu'il y a là quelque membre de la famille aristocratique des Sully, tandis que c'est un enfant du peuple, *venu de son village de Sully à Paris* en mendiant son pain!

Maurice avait succédé sur le siége épiscopal à Pierre Lombard, auteur de ce fameux *Livre des sentences* qui servit longtemps de texte à l'enseignement théologique dans les universités du moyen âge. Pierre était appelé Lombard parce qu'il était venu de Novarre, en Lombardie. L'église ne faisait aucune acception des personnes; elle ne demandait pas au savoir et à la vertu leurs titres de naissance et de nationalité.

DÉFAUTS A ÉVITER

LORSQUE L'ON CONTREDIT LES AUTRES (1).

C'est une chose très-utile que d'étudier avec soin comment on peut proposer ses sentiments d'une manière si douce, si retenue et si agréable, que personne ne s'en puisse choquer. Les gens du monde le pratiquent admirablement à l'égard des grands, parce que la cupidité leur en fait trouver les moyens. Et nous les trouverions aussi bien qu'eux, si la charité était aussi agissante en nous que la cupidité l'est en eux, et qu'elle nous fît autant appréhender de blesser nos frères, qu'ils appréhendent de blesser ceux qu'ils ont intérêt de ménager pour leur fortune.

Cette pratique est si importante et si nécessaire dans tout le cours de la vie, qu'il faudrait avoir un soin particulier de s'y exercer. Car souvent ce ne sont pas tant nos sentiments qui choquent les autres, que la manière fière,

(1) *Choix des petits traités de morale de Nicole*, édition revue et corrigée par M. Sylvestre de Sacy; Techener, 1857.

présomptueuse, passionnée, méprisante, insultante, avec laquelle nous les proposons. Il faudrait donc apprendre à contredire civilement et avec humilité, et regarder les fautes que l'on y fait comme très-considérables.

Il est difficile de renfermer dans des règles et des préceptes particuliers toutes les diverses manières de contredire les opinions des autres sans les blesser: Ce sont les circonstances qui les font naître, et la crainte charitable de choquer nos frères qui nous les fait trouver.

Mais il y a certains défauts généraux qu'il faut avoir en vue d'éviter, et qui sont les sources ordinaires de ces mauvaises manières. Le premier est l'ascendant, c'est-à-dire une manière impérieuse de dire ses sentiments que peu de gens peuvent souffrir, tant parce qu'elle représente l'image d'une âme fière et hautaine, dont on a naturellement de l'aversion, que parce qu'il semble que l'on veuille dominer sur les esprits et s'en rendre le maître. On connaît assez cet air; et il faut que chacun observe en particulier ce qui le donne.

C'est, par exemple, une espèce d'ascendant que de faire paraître du dépit de ce que l'on ne vous croit pas, et d'en faire des reproches. Car c'est comme accuser ceux à qui l'on parle, ou d'une stupidité qui fait qu'ils ne sauraient entrer dans nos raisons, ou d'une opiniâtreté qui les empêche de s'y rendre. Nous devons être persuadés, au contraire, que ceux qui ne sont pas convaincus par nos raisons ne doivent pas être ébranlés par nos reproches, puisque ces reproches ne leur donnent aucune lumière, et qu'ils marquent seulement que nous préférons notre jugement au leur et que nous nous ne soucions pas de les blesser.

C'est encore un fort grand défaut que de parler d'un air décisif, comme si ce qu'on dit ne pouvait être raisonnablement contesté. Car l'on choque ceux à qui l'on parle de cet air, ou en leur faisant sentir qu'ils contestent une chose indubitable, ou en faisant paraître qu'on leur veut ôter la liberté de l'examiner et juger par leur propre lumière, ce qui leur paraît une domination injuste.

Ceux qui ont cet air affirmatif témoignent non-seulement qu'ils ne doutent pas de ce qu'ils avancent, mais aussi qu'ils ne veulent pas qu'on en puisse douter. Or c'est trop exiger des autres, et s'attribuer trop à soi-même. Chacun veut être juge de ses opinions, et ne les recevoir que parce qu'ils les approuve. Tout ce que les personnes gagnent donc par là est que l'on s'applique encore plus qu'on ne ferait aux raisons de douter de ce qu'ils disent, parce que cette manière de parler excite un désir secret de les contredire, et de trouver que ce qu'ils proposent avec tant d'assurance n'est pas certain, ou ne l'est pas au point qu'ils se l'imaginent.

La chaleur qu'on témoigne pour ses opinions est un défaut différent de ceux que viens de marquer, qui sont compatibles avec la froideur. Celui-ci fait croire que non-seulement on est attaché à ses sentiments par persuasion, mais aussi par passion; ce qui sert à plusieurs de préjuger de la fausseté de ces sentiments, et leur fait une impression toute contraire à celle que l'on prétend. Car le seul soupçon qu'on a plutôt embrassé une opinion par passion que par lumière la leur rend suspecte. Ils y résistent comme à une injuste violence qu'on leur veut faire en prétendant leur faire entrer par force les choses dans l'esprit, et souvent même, prenant ces marques de passion pour des espèces d'injures, ils se portent à se défendre avec la même chaleur qu'ils sont attaqués.

C'est un défaut si visible que de s'emporter dans la dispute à des termes injurieux et méprisants, qu'il n'est pas nécessaire d'en avertir. Mais il est bon de remarquer qu'il y a de certaines rudesses et de certaines incivilités qui tiennent du mépris, quoiqu'elles puissent venir d'un autre principe. C'est bien assez qu'on persuade à ceux que l'on contredit qu'ils ont tort et qu'ils se trompent, sans leur faire encore sentir par des termes humiliants qu'on ne leur trouve pas la moindre étincelle de raison. Et le changement d'opinion où l'on veut les réduire est assez dur à la nature, sans y ajouter encore de nouvelles duretés. Ces termes ne peuvent être bons que dans les réfutations que l'on fait par écrit, et où l'on a plus dessein de persuader ceux qui les lisent du peu de lumière de celui qu'on réfute, que de l'en persuader lui-même.

Enfin, la sécheresse, qui ne consiste pas tant dans la dureté des termes que dans le défaut de certains adoucissements, choque aussi pour l'ordinaire, parce qu'elle enferme quelque sorte d'indifférence et de mépris. Car elle laisse la plaie que la contradiction fait sans aucun remède qui en puisse diminuer la douleur. Or ce n'est pas avoir assez d'égard pour les hommes que de leur faire quelque peine sans la ressentir et sans essayer de l'adoucir; et c'est ce que la sécheresse ne fait point, parce qu'elle consiste proprement à ne le point faire, et à dire durement les choses dures. On ménage ceux que l'on aime et que l'on estime, et ainsi on témoigne proprement à ceux que l'on ne ménage point qu'on n'a ni amitié ni estime pour eux.

On se rend agréable dans la conversation, quand on écoute volontiers et sans jalousie, et qu'on laisse avoir de l'esprit aux autres. SAINT-ÉVREMOND.

Que nos jeunes gens se pénètrent bien de cette maxime qui est exactement vraie, que « plus on lit, plus on a d'esprit ». Ce sont les idées nouvelles que la lecture nous suggère, les réflexions qui nous les rendent propres, qui augmentent nos lumières, nous donnent à penser, étendent nos spéculations, forment notre expérience, en sorte que qui a beaucoup d'esprit en aurait plus encore s'il avait lu davantage. D'ARGENSON.

LE SOT INSTRUIT.

Le sot même, s'il a beaucoup lu, nous instruit en citant des faits ou des pensées qu'il emprunte aux bons auteurs. Il les cite mal à propos, pour soutenir des thèses fausses ou pédantes; soit. Mais nous les faisons sortir de leur méchant cadre et nous nous les approprions pour en faire un meilleur usage.

LES DEUX FERMES.

Premier article.

Depuis une dizaine d'années, l'agriculture française a fait de notables progrès. Les méthodes, les procédés, les assolements, les machines, les outils, les constructions elles-mêmes, plus difficiles à changer que tout le reste, se sont considérablement perfectionnés. Malheureusement, si dans certains arrondissements on cultive mieux qu'autrefois, de manière que la terre y rapporte plus à celui qui la travaille, c'est encore, en France, l'exception. La routine persiste à exercer son influence malheureuse sur le plus grand nombre des exploitations rurales de notre pays.

L'ignorance explique cet asservissement à l'esprit de routine, si elle ne le justifie pas. Mais que dire des gens instruits qui, en haine de tout ce qui est nouveauté, par amour du paradoxe, par un orgueil mal placé, ou par un calcul d'économie qui les ruine, persistent dans les erreurs de leurs ancêtres et laissent dans le sein de la terre une si grande partie des richesses qu'elle contient?

Nous avons un sol excellent, un climat tempéré, très-favorable à presque toutes les productions agricoles. Lorsque la disette se fait sentir, si on allait bien au fond des choses, on verrait que les récoltes périssent la plupart du temps par la faute des hommes, et non par la faute du ciel.

Tous les industriels étudient, raisonnent leur industrie. Seuls la plupart des agriculteurs, dédaignant l'étude et le raisonnement, s'abandonnent à de folles inspirations ou se laissent conduire par une tradition empruntée aux siècles d'ignorance.

C'est afin de rendre plus saisissante l'erreur déplorable des cultivateurs qui repoussent les améliorations, que nous avons entrepris de décrire parallèlement deux fermes : la ferme de la routine et la ferme du progrès. Les dessins que nous donnons parlent aux yeux. Les constructions ne sont point des produits de l'imagination de l'artiste. L'une d'elles a été dessinée dans un village du Berry ; l'autre appartient à M. D..., qui a obtenu la prime d'honneur de 8 000 francs au concours régional de Melun, en 1857.

La ferme du Berry est un type que l'on rencontre encore



Une Ferme du Berry. — Dessin de Lambert.

partout. Les toits sont en chaume, une étincelle peut les enflammer; les étables du bétail, basses, mal aérées, ont une aire placée au-dessous du niveau de la cour, de sorte que les liquides ne peuvent s'écouler et que l'eau de la pluie vient délayer la litière ; elles sont humides, privées d'air, froides l'hiver, chaudes l'été. Les animaux sont placés sous la provision de foin : la poussière du fenil leur donne des maladies de la peau et attaque leurs poumons, tandis que les exhalaisons putrides de l'étable corrompent les couches inférieures du foin.

Le fumier, cette source de toute richesse, négligemment amoncelé au milieu de la cour, est lavé par la pluie, remué sans cesse par les volailles, desséché, brûlé par le soleil. Les sels ammoniacaux qui constituent sa puissance s'évaporent, les jus se perdent dans le sol, sans profit pour personne. La maison d'habitation, si on peut appeler ainsi cette masure, ouvre sa porte et son unique fenêtre mal close sur la basse-cour où s'étalent le fumier, les déjections des porcs et toutes les immondices de la ferme. Le voisinage de la mare qui entoure le fumier, les exhalaisons pestilentielles qui se dégagent de ce marécage infect, sont la source intarissable de ces fièvres terribles qui déciment nos campagnes.

Ces instruments barbares, ces lourds chariots exposés à toutes les intempéries, pourrissent et se détériorent avant d'avoir fourni leur pauvre carrière. Ce sont autant de piéges qui font trébucher les animaux et causent souvent des accidents irréparables.

Les conséquences de cette incurie traditionnelle se résument en deux mots : misère et maladie.

Voyez, au contraire, cette ferme bien tenue : tout y respire l'aisance. Les cours sont propres; les fumiers, bien aménagés, concentrent leurs richesses fécondantes. Les étables, vastes, bien aérées, sont construites de façon à faciliter l'écoulement des liquides, qui sont ensuite répandus sur le fumier, dont elles accélèrent la décomposition et dont elles doublent la puissance. Il y a un abreuvoir et point de mares infectes. La maison d'habitation est à l'abri de toutes

les exhalaisons malsaines. — On jouit, en général, d'une meilleure santé dans cette ferme, et c'est déjà quelque chose. — Les instruments, les machines, rangés sous des hangards spéciaux, sont parfaitement abrités. Les fourrages sont éloignés des étables; les greniers, situés aux étages supérieurs, ont de bons planchers; ils sont bien clos, bien secs. Les tas de blé, d'avoine, d'orge, sont espacés suffisamment, de manière à ce que l'on puisse les pelleter facilement au besoin. Dans d'autres fermes, en Angleterre particulièrement, les récoltes de foin, de paille, etc., sont formées en meules placées sur des espèces de trépieds en fonte qui les isolent du sol, couvertes de toitures de paille ou de simples couvertures en toile à voile goudronnée, supportées par deux immenses perches qui s'abaissent à mesure que la meule diminue.

Dans la ferme nouvelle tout est en ordre parfait. Chaque serviteur a sa fonction, chaque chose a sa place, chaque service se fait à des heures précises. Des livres tenus jour par jour, comme dans toutes les industries, conservent la trace de tous les travaux et de toutes les dépenses, afin que le maître puisse savoir, à la fin de l'année, où en est au juste son exploitation, si telle culture est plus profitable que telle autre, si tels animaux ont consommé plus qu'ils ne valent, et par conséquent quels sont les changements à apporter dans la direction de l'exploitation pour en augmenter le produit net.

Trouve-t-on beaucoup de cultivateurs qui puissent dire, à un jour donné, s'ils ont gagné ou perdu de l'argent? « Nous vivons et cela nous suffit », me disait un agriculteur. Si ses bœufs avaient su parler, ils auraient pu m'en dire autant.

Quand on vous parlera de la misère des campagnes, de l'émigration des paysans, de l'impuissance de l'agriculture, rappelez-vous ces deux fermes, et vous aurez bientôt l'une des



Ferme d'Éprunes (département de Seine-et-Marne). — Dessin de Lambert.

explications les plus générales de la misère des campagnes, de l'émigration des paysans, de l'impuissance de l'agriculture, et de bien d'autres maux que l'humanité déplore.

SUR LES SUBSTANCES QUI TOMBENT DU CIEL.

Les espaces dans lesquels se meut la terre dans sa révolution annuelle autour du soleil ne sont point des espaces tout à fait vides. Indépendamment des grandes nuées de matière poudreuse ou gazeuse qui, sous le nom de comètes, y passent de temps à autre, il y circule aussi des corps de natures diverses beaucoup moins volumineux, et qui se rencontrent parfois avec notre globe, soit que celui-ci dans sa course vienne les heurter, soit que ceux-ci soient, au contraire, entraînés à se jeter contre lui. Notre planète joue de la sorte à leur égard, si l'on peut ainsi parler, le rôle d'un de ces grands filets que l'on promène dans les eaux paisibles d'un étang, et qui ramassent tout ce qui se rencontre sur leur passage. Bien que le produit ne soit pas jusqu'ici très-considérable, rien n'est plus intéressant que d'examiner les divers objets qui ont été successivement amenés sous notre main. Leur étude est, en effet, le seul moyen que nous ayons de faire étroite connaissance avec la nature matérielle telle qu'elle existe en dehors de la terre.

Le résultat le plus général et le plus remarquable de cette investigation géologique des régions célestes est un résultat négatif. Jusqu'à présent, il ne s'est offert dans les espaces qu'il nous est permis d'explorer de la sorte, c'est-à-dire dans un parcours d'environ 200 millions de lieues, aucune substance qui fût étrangère à la terre. Toutes les substances que nous avons arrêtées au passage nous étaient déjà connues. En vain les chimistes se sont-ils armés de toutes leurs ressources, leurs analyses n'ont pu amener la découverte d'un seul corps qui ne fît déjà partie de nos classifications minéralogiques. Non-seulement on n'a obtenu aucun élément nouveau, mais on n'a pas même vu

une seule combinaison véritablement nouvelle. Il se manifeste donc là un principe d'uniformité bien opposé à ce qu'avaient imaginé les anciens touchant la différence fondamentale entre la nature de la terre et la nature des astres.

Jusqu'à présent, le nombre des corps simples constatés dans les minéraux extraterrestres s'élève à dix-huit, qui sont : l'oxygène, le soufre, le phosphore, le carbone, le silicium, l'aluminium, le magnésium, le calcium, le potassium, le sodium, le fer, le nickel, le cobalt, le chrome, le manganèse, le cuivre, l'étain, le titane.

La dissemblance minéralogique la plus remarquable consiste en ce que, sur la terre, le fer ne se présente, dans ses gisements naturels, qu'à l'état d'oxyde; tandis que, dans les gisements célestes, il se rencontre très-fréquemment à l'état métallique, et, en général, à l'état d'alliage avec une certaine quantité de nickel. Il y est aussi comparativement très-abondant, car il n'y a guère de masses météoriques qui n'en contiennent de libre ou de combiné, et parfois la masse en est uniquement formée.

Quant aux substances purement pierreuses, elles se montrent communément très-riches en magnésie. L'espèce minérale la plus ordinaire est l'olivine, composée de silicate de fer et de magnésie. A côté de l'olivine se trouvent aussi, assez habituellement, les minéraux connus sous les noms d'augite, d'anortite et de labrador. Il n'est pas inutile de remarquer que toutes ces combinaisons existent chez nous dans les terrains ignés, et que les roches propres à nos terrains de sédiment, telles que le carbonate de chaux, les grès, les marnes, les argiles, ne se sont jamais présentées dans les régions célestes.

La grosseur des masses qui nous arrivent de la sorte est très-variable. On en connaît qui ne pèsent que quelques grammes, et d'autres qui pèsent plusieurs quintaux. La masse qui se trouve sur la côte septentrionale de la baie de Baffin, et qui a été signalée par le capitaine Ross, est exploitée par les Esquimaux, qui en tirent le fer nécessaire à leurs armes et à leurs ustensiles. Il existe près des sources du fleuve Jaune une masse semblable d'environ 15 mètres de hauteur, que les Mongols assurent être tombée du ciel avec des éclairs. Une telle gradation dans les dimensions de ces corps singuliers met aisément sur la voie de comprendre qu'il doit exister des matières du même genre à l'état pulvérulent; et, en effet, il y a des chutes de sable et de poussière, comme il y a des chutes de pierres. Tantôt ce sont des chutes sèches, tantôt les poussières se mélangent avec l'eau des nuages, et il en résulte des pluies colorées. On distingue particulièrement des pluies rouges et des pluies noires; et, sous cette forme qui leur donne quelque chose de frappant, les chutes de poussière ont été plus fréquemment et plus anciennement remarquées qu'à l'état pulvérulent, car il est alors facile de les confondre avec les tourbillons de la poussière terrestre.

Outre ces pluies, il y a quelques indices de substances beaucoup plus rares, et qui malheureusement ne sont point arrivées jusqu'à présent jusque dans les mains des savants, qui seraient seuls capables de préciser exactement leur nature. Ainsi, les anciennes chroniques font mention à diverses reprises de la chute d'une substance qu'elles comparent à du sang coagulé. En 1548, à Mansfeld, il tomba du ciel un globe de feu avec beaucoup de bruit, et l'on trouva ensuite sur le sol une masse semblable à du sang coagulé; en 1652, entre Sienne et Rome, il tomba une masse visqueuse; en 1718, une matière gélatineuse est trouvée dans l'île de Lethy, aux Indes, à la suite de la chute d'un globe de feu; en 1796, en Lusace, à la suite d'une chute du même genre, on mentionne une matière visqueuse ayant la consistance, la couleur et l'odeur d'un vernis brunâtre desséché; en 1319, à Amherst, en Massachussets, une masse gélatineuse d'odeur fétide, à la suite d'un météore lumineux.

Il y a même souvenir de substances encore plus extraordinaires. En 1582, près d'Erfurt, à la suite d'une grande tempête, il tombe une substance fibreuse que l'on compare à des cheveux; en 1667, près de Naumbourg, chute abondante d'une substance fibreuse que l'on compare à de la soie bleue; en 1686, en Courlande et en Norvége, une substance membraneuse friable que l'on compare à du papier à demi brûlé. Quelle est la composition de ces masses singulières? c'est ce que la science ignore encore absolument. C'est un motif pour les recueillir avec d'autant plus de soin, en vue de les transmettre à des juges compétents. On comprend, en effet, tout l'intérêt qui s'attacherait à la découverte, dans les espaces célestes, de substances plus ou moins analogues à nos substances organiques.

HISTOIRE DE MICHEL MERCATI.

Dans la seconde partie du seizième siècle, vivait à Rome Michel Mercati, grand savant en fait de curiosités naturelles, et fondateur, on peut le dire, de la science des minéraux. Il avait pour maître Andrea Cesalpino, esprit supérieur, non-seulement en physique, mais aussi en métaphysique, et auteur de doctrines nouvelles très-hardies. Le condisciple de Mercati était un jeune homme de Bologne, nommé Marsilio, avec qui souvent il avait eu de chaleureuses disputes relativement à l'âme et à son état futur. Il arriva qu'un jour, par vivacité de jeunesse, ils convinrent ensemble et firent serment que celui des deux qui le premier mourrait, reviendrait, si Dieu le permettait, visiter l'autre et lui décrire pour son bien quelles étaient les conditions de l'autre vie. Plusieurs années après cette convention, pendant une nuit d'hiver obscure et silencieuse, Michel Mercati, veillant seul et tout à fait absorbé dans l'étude, crut entendre et entendit effectivement le bruit lointain du galop d'un cheval, bruit profond et terrible qui ressemblait plus à un tourbillon de vent qu'à toute autre chose. Ce bruit croissait, approchait et était déjà sous sa fenêtre, quand retentit sur sa porte un coup si fort que la maison en trembla du plancher jusqu'aux fondements. Il se leva épouvanté, ouvrit la fenêtre, et, regardant en bas dans la rue, il vit une blanche figure assise sur un cheval tout blanc, laquelle, d'une voix précipitée, lui cria : « Michel, *il y a une autre vie, il y a une autre vie !* Puis elle s'éloigna. Mercati reconnut la voix de Marsilio, et, se rappelant le serment qu'ils avaient fait, il fut plus effrayé que jamais. Aussitôt il quitta sa maison, et bien que Marsilio habitât loin de lui, dans une ruelle située sur le mont Janicule, il se dirigea vers elle, et en y arrivant aperçut un peu de lumière dans la chambre où son ami avait coutume de dormir; cela le rassura. Il frappa à la porte trois ou quatre fois avec force, mais personne à l'intérieur ne semblait l'entendre. A la fin la petite fenêtre d'où sortait la lumière s'ouvrit, et une vieille à la voix enrouée demanda qui frappait. « Moi, fut-il répondu, moi, Michel Mercati, qui ai besoin d'avoir des nouvelles de mon ami Marsilio. » La vieille alors, gémissant et sanglotant, ajouta : « Eh ! ne savez-vous donc pas que le pauvre jeune homme est mort il y a peu de temps, et que je suis là pour veiller auprès de son corps déjà froid ! »

Il est inutile de raconter ce que devint Mercati en entendant ces paroles, qui lui confirmaient d'autant plus la prodigieuse apparition. Cependant, quelques jours après l'événement, la figure de Marsilio se représenta devant lui. Cette fois, ce fut durant le sommeil qu'elle lui apparut, mais plus belle et plus lumineuse, comme transformée divinement, et alors elle lui parla ainsi : « Je suis venu pour accomplir la

seconde promesse que je t'ai faite, celle de te décrire le mieux possible les conditions de l'autre vie; mais je ne sais pas si la grâce du Très-Haut m'assistera suffisamment pour me rendre intelligible à ton humble et épais cerveau. « Et soudain il se mit à définir en termes généraux l'état des âmes dans l'autre monde. Ses pensées devinrent sublimes et surpassèrent de beaucoup les pensées les plus hautes de nos philosophes, et, tout en restant indéterminées et abstraites, elles ne laissaient pas que de se faire comprendre quelque peu à Mercati qui les recevait avec une grande joie. Bientôt l'esprit de Marsilio prit un vol encore plus élevé et incapable d'être suivi par l'intelligence humaine. Non-seulement les idées éblouissaient par trop de lumière, mais les paroles aussi; car d'un langage naturel et prosaïque il était arrivé au style le plus ardent et au nombre le plus concis du lyrisme et du discours exalté des prophètes.

« Tu te souviens, dit-il, que les anges, le jour de la naissance du Sauveur, annonçaient la paix; que l'Église militante répète : *Que la paix soit avec vous!* comme un présage de bonheur; et que le Messie lui-même, dans son premier enseignement évangélique, recommande et propose la paix comme la fin dernière de l'homme et sa plus haute félicité. Cependant, ô mortels, tout en soupirant après le repos et la tranquillité, tels que l'imagination terrestre vous les représente, combien est fausse et injurieuse l'image que vous vous faites d'une paix semblable! Ce n'est pour vous qu'une négation obscure, une défaillance malheureuse qui ressemble au sommeil, à l'oisiveté et à l'indifférence. Mais vous dont un puissant labeur est le destin, pour qui une marche éternellement ascendante est le perfectionnement et la gloire, devriez-vous oublier que l'action infinie est l'infinie béatitude!

» Oui, la paix du royaume des cieux est tout à fait en dehors de vos conceptions. C'est une paix, mais une paix pleine d'ardeur; c'est un repos, mais un repos plein d'activité; c'est une tranquillité, mais une tranquillité toujours spirituellement mouvante. Cette paix, comble du plus laborieux bonheur, s'élève, courageuse, dans l'incommensurable hauteur du bien, avec un vif accroissement de perfection et une largeur infinie de toute faculté. Elle est victoire sans douloureux conflit, palme et triomphe avec effort jamais frustré, et lumière de gloire que l'intime sérénité de la vie éclaircit et conserve.

» O amour! ô flamme sainte et inextinguible de l'univers! tu es en même temps dans le ciel la paix et l'activité, le progrès et la perfection, la gloire et le contentement éternel. Car les impétuosités de ton zèle et les excès de ta pensée sont, là-haut, tempérés par une bonté toujours égale et une concorde immuable; car tes longs embrassements et tes secrètes pénétrations dans les âmes qui soupirent après toi, sont pleins de vertu et d'efficace, variant, se multipliant et s'accroissant par un perpétuel échange d'affection, d'estime, de perfection et de récompense. Céleste lutte, coopération fraternelle et douce violence des êtres pour la conquête de l'infini!

» Viens, Michel, viens; attache-toi à un pan de mon vêtement et suis-moi dans mon heureuse ascension de gloire. Tiens, je ne puis pas seulement prononcer le nom du Très-Saint, du Paraclet, sans que je sente qu'il m'emporte, et force m'est de me tourner vers lui.

» Je ne saurais raconter, je ne puis exprimer la vérité divine; mais élève-toi courageusement au-dessus de ce bas monde et regarde. Pourquoi craindre, ô mon ami, pourquoi trembler? C'est un bonheur pour toi si ton cœur, au premier jet du regard ineffable, éclate comme une coupe de verre pleine d'eau bouillante. C'est un bonheur pour toi si, au premier souffle de l'air suprême, tes chairs tombent comme on voit fondre une idole de cire devant le feu magique de l'enchanteur. O pauvre frère, ne dédaigne pas ce qui est ton bien! Feu de Gédéon enseveli sous l'argile, brise la vile matière du vase et laisse aller ta flamme immortelle!

» Je ne saurais raconter, je ne puis exprimer la vérité divine. Vos langages sont des aboiements de bêtes, votre éloquence est une parole d'enfant qui balbutie. Me suis-tu, cher ami, me suis-tu? O malheureux, entends-tu au moins l'écho lointain des hymnes éternels? Il jaillit des plus hauts soleils un éclair qui produit lumière et harmonie, son et couleur; lumière spirituelle qui n'a pas de nom ici-bas, mélodie éthérée que les mortels ne peuvent comprendre ni par symboles, ni par énigmes. Je ne saurais raconter, je ne puis exprimer la vérité divine. Lève-toi, Michel, et suis-moi. Voilà que le vent tout-puissant de l'amour te gagne et que l'esprit de Dieu t'arrive à l'âme. »

Ainsi parlait avec extase l'ombre de Marsilio; et plus elle parlait, plus ses paroles gagnaient en ivresse, plus ses pensées et ses images devenaient mystérieuses et incompréhensibles. Quant à Mercati, il se manifestait pour lui un étrange prodige : c'est que tout en comprenant de moins en moins les paroles et les idées de son ami, il éprouvait dans l'âme une douceur croissante et un merveilleux ravissement, au point que bientôt il tomba dans un évanouissement délicieux et perdit ensemble, avec les sens, toute mémoire et toute intelligence des dernières choses qu'il avait entendues. (1)

LE JOUR DES ACTIONS DE GRACES

EN AMÉRIQUE.

(THE THANKSGIVING.)

Aux États-Unis, on donne ce nom à une fête de famille qui a lieu chaque année, lorsque toutes les récoltes sont terminées, pour remercier Dieu et le prier.

« S'il est une époque dont le souvenir soit gravé dans le cœur de l'Américain et y réveille une émotion profonde, c'est le « jour des actions de grâces », dit miss Cumming (2). Originaire de la New-England, cette fête, peut-être la seule qu'aient établie les premiers colons de cette partie de l'Amérique, est maintenant célébrée dans chaque endroit où les enfants de la Nouvelle-Angleterre ont fixé leur demeure. Resserrant les liens de famille et de société, rappelant au bercail les membres épars du troupeau, éveillant la reconnaissance et touchant les cordes les plus sensibles du cœur, c'est pour la jeunesse un moment de joie sans mélange; pour ceux qui sont parvenus à l'âge mûr, une époque de dévouement joyeux où tous les efforts sont employés à rendre la maison hospitalière et agréable; pour les vieillards, une heure de rêverie solennelle, de doux souvenirs et d'immortelles espérances. »

CARTE DU DOUZIÈME SIÈCLE (3)

COPIÉE SUR UN MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE DE TURIN.

Ce curieux monument est extrait d'un commentaire sur l'Apocalypse dont la date remonte à l'année 787. Trompés par une circonstance qui se renouvelle fréquemment durant le moyen âge, divers écrivains ont considéré cette mappe-

(1) *Dialogues philosophiques* de Terenzio Mamiani.

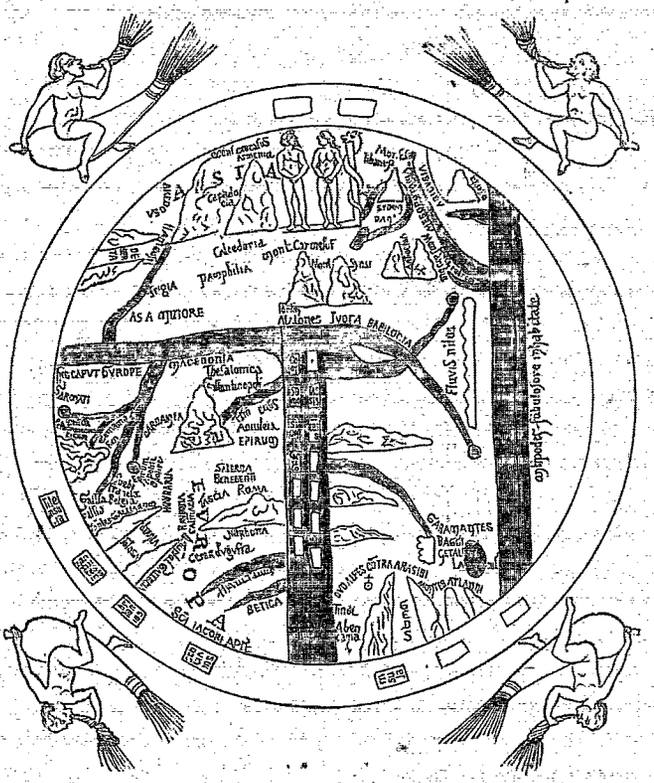
(2) Auteur de *Mabel Vaughan*, de *Queechy*, du *Vaste, vaste monde*, ouvrages d'une saine moralité.

(3) Nous reproduisons ici la date adoptée par l'auteur de l'*Atlas des mappemondes*. Dans ses *Monuments de la géographie*, M. Jomard recule cette même date jusqu'au dixième siècle.

monde comme appartenant au huitième siècle. Il n'en est rien cependant : elle a été ajoutée, et les paléographes les plus habiles de notre âge l'ont rajeunie de près de quatre cents ans. Tel qu'il est, ce document géographique est d'une valeur inestimable. Malte-Brun n'avait pas hésité à lui donner la primauté sur tout ce que l'on connaissait en ce genre; mais à l'époque où vivait le célèbre géographe, les monuments de l'ancienne cartographie étaient assez rares pour motiver une pareille opinion. Vers le milieu du dix-huitième siècle, Pasini fut tellement frappé de l'étrange configuration de cette mappemonde, qu'il n'hésita pas à la faire graver sur bois dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Turin, et c'est de là que le vicomte de Santarem l'a tirée pour en enrichir sa collection. Il a eu le soin seulement de faire collationner sa gravure avec l'original, et il a rectifié les fautes commises par le premier éditeur.

« La mappemonde de Turin, dit-il, représente la terre parfaitement circulaire, comme une plaine bordée par une ligne circulaire et divisée en trois parties inégales, les trois parties alors connues; l'Océan homérique environne toute la terre. — Cette vaste mer est peinte en bleu. Au sud, et au delà d'une bande représentant la zone torride, est une bande de mer qui joint l'océan Oriental avec l'Occidental. Au delà de cette bande de mer et au midi de l'Afrique est une quatrième partie de l'Afrique, c'est-à-dire l'Antichthone ou l'*Alter orbis*, habitée par les Antipodes, et qui n'a pas encore été visitée, à cause de l'excessive chaleur du soleil dans la zone torride, qu'il faut traverser pour y aller. A l'est, qui est au haut de la carte, sont peints le paradis terrestre, Adam et Ève, et le serpent tentateur; la partie sud, placée à droite dans la carte, est coupée par la mer Rouge, peinte en vert. La partie sud-ouest représente l'Afrique, et la partie nord-ouest l'Europe, séparée de la première par la Méditerranée, qui est peinte en bleu et renferme plusieurs îles de forme quadrangulaire. La mer Égée, aussi peinte en bleu, se joint à la Méditerranée dans le centre de la carte. »

Ainsi que le fait observer M. de Santarem, bien que les trois parties du monde connu alors soient figurées sur cette carte, l'Asie et l'Europe se trouvent seules désignées par la lettre; le nom de l'Afrique est omis; mais ceci ne tire nullement à conséquence pour l'exactitude des linéaments, comme le fait observer avec justesse le même savant. Si presque toutes les cartes du douzième siècle sont en général un calque servile des théories géographiques de



Carte du douzième siècle. — D'après un manuscrit conservé à Turin.

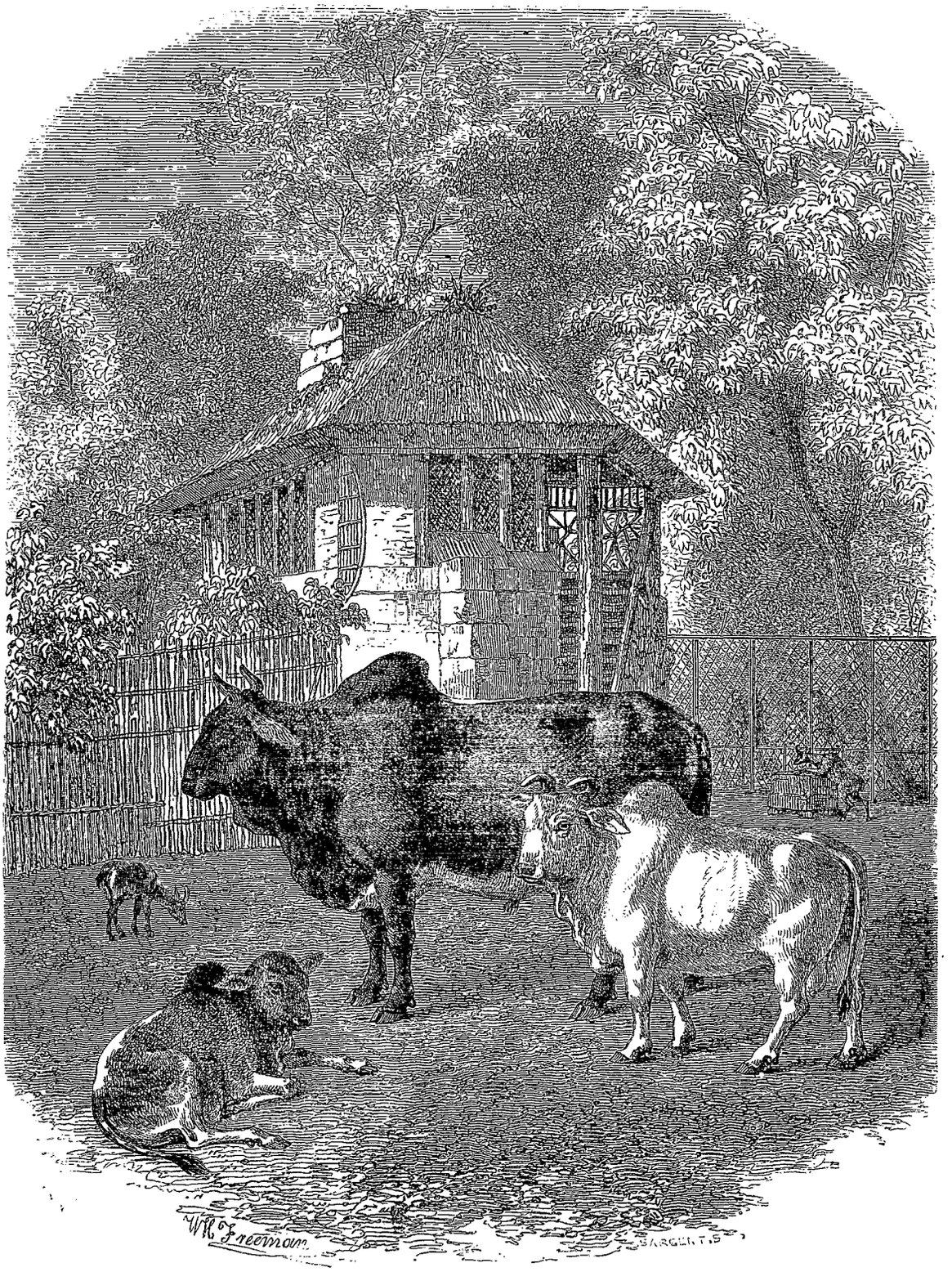
l'antiquité, plusieurs monuments de cette époque signalent l'indice d'un progrès. L'influence naturelle des croisades va se faire sentir; il y a déjà certaines preuves d'observations moins incomplètes.

Les quatre figures des vents, placées ici aux quatre coins du planisphère, ne sont pas là seulement un ornement grotesque, elles représentent une tradition constante, expliquée, du reste, dans plusieurs autres cartes de la même période. Le beau planisphère d'Heresford, par exemple, qui date également du douzième siècle, contient sur les vents une théorie qu'il n'est pas hors de propos de reproduire ici.

« L'*Auster*, à l'opposé du Septentrion, est ainsi appelé parce qu'il absorbe les eaux qu'il répand pour arroser la terre; il est chaud et humide, renferme la foudre, engendre les nuages et les pluies, et fait éclore les fleurs. L'*Auster Africus*, à l'opposé de l'Aquilon, se nomme ainsi parce qu'il règne en Afrique. Le *Vulturnus*, qui souffle d'en haut, a la même force que le vautour. L'*Aquilon* ne chasse pas les nuages, il accumule les eaux. » Nous renvoyons ceux qui voudraient plus de renseignements sur ce sujet au tome I^er^ de l'*Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen âge*. M. de Santarem y donne une rose des vents. La grande carte d'Heresford a été reproduite aussi avec un soin particulier par M. Jomard, dans la belle collection de cartes que nous avons déjà signalée.

LES ZÉBUS.

Voy., sur le Bœuf brahmine, t. Ier, p. 189.



Muséum d'histoire naturelle. — Zébus. — Dessin d'après nature, par Freeman.

On appelle zébus des bœufs bossus d'une espèce particulière, qui vivent à l'état domestique, depuis la plus haute antiquité, chez les peuples de l'Asie et de l'Afrique.

Ces animaux, longtemps réunis à l'espèce du bœuf domestique, *Bos Taurus domesticus*, sont aujourd'hui considérés comme une espèce distincte, à laquelle Linné, qui ne la confondait pas avec l'espèce du bœuf, avait donné le nom de *Bos indicus*. Les caractères qui distinguent cette espèce de celle du bœuf sont fondés sur quelques dispositions des os du crâne, sur la présence de la bosse, sur les

dimensions du fanon, sur la voix différente de celle du bœuf, et enfin sur l'aspect général de l'animal, plus léger et plus svelte dans ses formes.

La bosse que portent les zébus sur leur garrot est un amas de graisse qui augmente ou diminue de volume suivant l'état de l'animal. Lorsqu'il est gras, la bosse est bien remplie; lorsqu'il est maigre ou qu'il souffre, elle diminue et prend des proportions toutes différentes de celles qu'elle avait dans l'état de santé. Ces bosses, parfois du volume d'une grosse pomme, atteignent dans certaines races un développement considérable, et pèsent jusqu'à trente et quarante kilogrammes. Elles sont réputées excellentes, et plusieurs voyageurs en parlent comme d'un mets exquis.

Jean Ovington, dans ses « Voyages faits à Surate et en d'autres lieux de l'Asie et de l'Afrique », rapporte que la « pièce de chair » que portent ces bœufs « entre leurs épaules est le morceau le plus délicat et le plus tendre de ces animaux, surtout lorsqu'il est mangé avec du riz au pilau. »

Un voyageur [1] à Madagascar s'exprime ainsi au sujet des bosses des zébus : « Ce n'est que de la graisse qu'icelles; on les fond, et la graisse sert de beurre pour faire ce que l'on veut. »

Cette pratique ne doit pas surprendre; en différents pays on emploie aux mêmes usages la matière adipeuse extraite de la queue des moutons, qui ont cet appendice enveloppé d'une graisse parfois si abondante, que l'on est obligé de le faire traîner à l'animal sur une planchette supportée par deux roues [2].

La forme de la bosse des zébus n'est pas toujours la même : le plus souvent elle est hémisphérique; d'autres fois elle représente plus que la moitié d'une sphère; enfin dans certaines races elle est comme recourbée sur elle-même.

Tous les zébus qui ont été amenés en Europe ne portaient qu'une seule bosse; mais plusieurs voyageurs assurent qu'il existe des zébus à deux bosses. Le premier qui ait affirmé ce fait est Pietro della Valle; depuis, d'autres l'ont confirmé, de telle sorte qu'aujourd'hui il n'est plus mis en doute. Comment sont situées ces bosses l'une par rapport à l'autre? C'est ce qu'aucun voyageur n'a dit. Les Européens qui parcourent les pays d'outre-mer se préoccupent peu en général des animaux domestiques; il semble, à voir leur indifférence à cet égard, que ce ne soit pas un sujet digne d'attirer leur attention. Combien d'aperçus intéressants, de notions utiles, sont ainsi perdus pour nous! La preuve de ce que nous avançons, c'est l'ignorance à peu près complète où nous sommes aujourd'hui de la nature des animaux domestiques des pays lointains.

Pour en revenir aux zébus à deux bosses, il ne faut pas se figurer ces bœufs portant leur loupe graisseuse à la façon des chameaux à deux bosses de l'Asie; nous croyons plutôt que ces deux bosses sont placées l'une contre l'autre sur le garrot de l'animal, et même que ce n'est qu'une seule bosse lobée; de telle sorte que les voyageurs, toujours amoureux du merveilleux, ont trouvé plaisir à nous faire croire à la présence de deux bosses, tandis qu'en réalité il n'y en a qu'une seule plus ou moins lobée, plus ou moins segmentée.

Cette ligne de segmentation est-elle dans le sens de la longueur de l'animal, ou dans celui de la largeur? c'est ce que nous ne pouvons dire. L'existence des zébus à deux bosses a été particulièrement signalée à Surate.

Les cornes des zébus sont de dimensions fort variables; elles manquent souvent; et il n'y a là rien qui doive nous surprendre, car tout le monde connaît aujourd'hui les races françaises [1] et anglaises qui sont dans ce cas; mais il y a des zébus qui sont, pour ainsi dire, intermédiaires à ceux qui sont cornus et à ceux qui ne le sont pas. Le voyageur à Madagascar que nous citions plus haut rapporte qu'il y a de ces bœufs qui ont les cornes attachées à la peau, et qu'on nomme *bourys*. Dans ces animaux, le noyau osseux de la corne manquerait. Le sieur D. B. ajoute : « Ces *bourys*, n'ayant point de cornes pour se défendre, mordent comme des chiens. »

Les zébus sont répandus sur une assez grande étendue de notre globe. « Presque tout le bétail des Indes, dit Cuvier, de la partie orientale de la Perse, de l'Arabie, de la partie de l'Afrique située au midi de l'Atlas jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et de la grande île de Madagascar, est composé de zébus ou bœufs à bosse. »

On emploie ces animaux à divers usages : ils portent sur le dos, et leur bosse les rend très-propres à cet usage, car dans les pentes elle soutient le fardeau; on les monte, on les attèle, et leur allure est rapide, car ils ont une espèce d'amble très-allongé, qui leur permet de parcourir en peu de temps des distances considérables.

La taille est très-variable dans l'espèce des zébus, plus variable encore que dans l'espèce de notre bœuf; car si nous pouvons prendre dans notre bétail français, comme termes de comparaison, le bœuf breton et le grand bœuf normand, nous sommes loin d'atteindre aux différences que les voyageurs nous signalent dans les zébus qu'ils ont décrits.

Il y a, en effet, et nous avons eu plusieurs fois occasion d'en observer des spécimens venus de l'Inde, une race de zébus à peine de la taille d'un veau de deux mois; elle mesure au garrot de 75 centimètres à 1 mètre; et l'on assure qu'il existe en Abyssinie des bœufs bossus dont la taille égalerait celle des chameaux. On rapporte même que, pour les charger, on est obligé de les faire mettre à genoux, comme on le fait pour les dromadaires.

Ceux que nous figurons ne sont ni des plus petits, ni des plus grands. La vache, de la taille d'une vache de moyenne taille, appartient à la race indienne dite celle des *bœufs brahmines*. Elle a déjà donné plusieurs produits depuis qu'elle a été amenée en Europe; son premier veau était croisé de bœuf ordinaire, et reproduisait presque exactement le type du *Bos Taurus domesticus;* depuis cette époque, elle a amené à bien un autre produit : c'est celui que nous figurons. Ce jeune animal est le fils du taureau qui se trouve également représenté dans la gravure. Ce taureau, de race africaine, vient du royaume de Bournou, partie du Soudan africain voisine du lac Tchad. Cet animal présente une conformation toute particulière : son crâne busqué, son fanon très-développé et disposé d'une manière singulière à sa naissance, sa bosse repliée sur elle-même en arrière, sont des caractères qui font de cet animal un type intéressant, d'autant plus que, jusqu'ici, on n'avait pas eu l'occasion de l'observer en France.

Dans certaines parties de l'Inde, les Hindous professent pour ces bœufs bossus un tel respect, qu'ils n'oseraient s'en servir ni pour les travaux de l'agriculture, ni pour leur alimentation. « Quand ils font un serment en justice, dit Jean Ovington, ils mettent leur main sur une vache, en disant : « Que je puisse manger de la chair de cet animal » si je dis ce qui n'est pas vrai. » Le sentiment où ils sont touchant la transmigration leur inspire un respect singu-

(1) *Voyages faits par le sieur D. B. à Madagascar*, etc.; Paris, 1674.

(2) Voy. le volume des *Voyageurs anciens*, p. 81.

(1) M. Dutrône, conseiller honoraire à la Cour impériale d'Amiens, est le créateur d'une race bovine cotentine sans cornes. A force de soins et de dispendieuses expériences, cet honorable agriculteur a réussi à rendre constante la variété de bœufs sans cornes qu'on lui doit Ce résultat est le fruit de longues années de travaux assidus.

lier pour tous les animaux, et surtout pour la vache, dont ils ne voudraient pas manger pour toute chose au monde, par la crainte qu'ils ont de manger la chair dans laquelle l'âme de leur père peut avoir passé. » (1)

UNE PARTIE D'ÉCHECS VIVANTS.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler de ces magnifiques parties d'échecs jouées dans l'Inde par des nabab, parties ou les pièces du jeu sont figurées par des hommes vivants, richement vêtus, qui circulent sur d'immenses échiquiers tracés au milieu d'un vaste salon. En quelques endroits, on se contente de faire mouvoir, sur l'ordre des joueurs, de grands mannequins habillés ou bien des tours factices de bois et de carton. Tous ces récits sont empreints d'un caractère quelque peu fantastique. Mais rien de plus incontestable que la partie d'échecs jouée publiquement par le comte Joseph de Thun, à Carlsbad, en l'année 1787. Ce personnage, à la fois fort savant et fort gai, imagina de faire peindre un immense échiquier de toile que l'on étendit sur le sol, « et les enfants carlsbadois, représentant par leurs costumes les différentes pièces du jeu, exécutèrent tous les mouvements, au commandement des joueurs, placés aux fenêtres de la salle de l'hôtel de Bohême. (Voy l'*Almanach de Carlsbad* du chevalier Jean de Caro.)

En cherchant à coordonner les éléments du vaste ensemble de caractères par lesquels la main du temps a gravé l'histoire du globe sur sa surface, on a trouvé que les montagnes sont les lettres majuscules de cet immense manuscrit, et que chaque système de montagnes en comprend un chapitre. ÉLIE DE BEAUMONT.

JAN STEEN.

On doit à M. Van-Westrheene une nouvelle biographie de Jan Steen composée avec un grand soin et digne d'être recommandée aux personnes qu'intéresse l'histoire de l'art (2). Cette notice, écrite en français, a pour épigraphe quelques lignes remarquables empruntées à Josuah Reynolds :

« Jan Steen, dit l'illustre peintre anglais, a un style mâle et vigoureux que l'on pourrait élever par la pensée jusqu'au dessin même de Raphaël; il a fait preuve d'une très-grande habileté dans la composition, dans l'art de ménager la lumière et l'ombre, et aussi d'une grande vérité dans l'expression et le caractère de ses figures. »

Cet éloge du dessin de Jan Steen nous paraît singulièrement exagéré, et nous ignorons quels tableaux de ce peintre Reynolds avait sous les yeux lorsqu'il se crut autorisé à faire intervenir le nom de Raphaël d'une manière si imprévue. Mais même en réduisant de beaucoup le sens et la portée de la comparaison dont il a jugé convenable de se servir, il en reste l'impression qu'il est nécessaire de regarder avec attention et de près le dessin de Jan Steen, afin de ne pas le confondre par légèreté avec les artistes médiocres.

Il faut ajouter que sir Josuah, esprit calme et réfléchi, ne s'est pas exprimé dans cette occasion au hasard et sans se rendre parfaitement compte de la surprise que pourrait causer une telle appréciation : il a pris soin, en effet, de compléter ailleurs sa pensée sur Jan Steen par ces paroles : « Je m'imagine facilement que si cet homme extraordinaire avait eu le bonheur de recevoir le jour en Italie plutôt qu'en Hollande, d'avoir vécu à Rome plutôt qu'à Leyde; que s'il avait reçu du ciel le privilége d'avoir des maîtres tels que Michel-Ange et Raphaël plutôt que Brauwer et Van-Goyen, non-seulement la sagacité et l'esprit d'observation dont témoignent les caractères variés et l'expression de ses figures banales n'eussent rien perdu de leur valeur, mais que, de plus, guidé dans le choix de ses sujets et l'imitation du grand, du sublime, il serait aujourd'hui au rang des soutiens et des représentants illustres de l'art. »

M. Van-Westrheene prend acte naturellement de ces jugements du célèbre maître anglais : c'est son droit de biographe et de panégyriste; seulement il se demande s'il eût été à souhaiter à Jan Steen d'être favorisé de la fortune comme l'entend Reynolds. Il n'est pas sûr que la même éducation convienne à tous les artistes. L'expansion de certaines facultés particulières aux peintres hollandais aurait peut-être été plutôt empêchée que favorisée par les enseignements et la direction de l'école italienne. Peut-on dire, en définitive, qu'il y aurait eu profit à ce que les artistes hollandais se fussent proposé pour but la représentation des mêmes sujets et le même idéal que les maîtres italiens? L'Italie se serait enrichie de quelques œuvres; l'école hollandaise n'existerait pas. Or, comme le dit très-bien M. Van-Westrheene, « l'art de chaque peuple est étroitement lié à son histoire, à ses mœurs, à son caractère. » La peinture est une des formes de la langue nationale des Hollandais; peindre est une manière de parler, et il serait plus qu'étrange de soutenir que les artistes de la Haye, de Leyde ou d'Amsterdam eussent mieux fait de peindre florentin ou romain que hollandais.

Il faut bien l'accorder : l'art hollandais est resté étranger à l'idéalisme qui s'était révélé dans l'art primitif de l'Italie. Dès l'origine du moyen âge, il se sentit incapable de revêtir les vérités divines de formes visibles. Il ne fut pas mieux inspiré, au temps de la renaissance, par les fictions du vieil Olympe. Un peu plus heureux dans quelques parties de l'histoire, il n'a eu cependant de penchant véritable que pour l'imitation du paysage et des scènes de la vie populaire, publique ou privée. « Chaque phase de la vie domestique a son attrait pour l'esprit national du Hollandais, dit M. Van-Westrheene; de tout temps on a trouvé ici la joie et le confortable dans les grandes réunions, dans les fêtes populaires. Il n'y a donc rien d'étonnant que les artistes y aient puisé à pleines mains. Malheureusement il semble que l'on ait voulu savoir où aboutissait cette vie de prédilection : on s'y porta aux dernières limites; on alla si loin, que la reproduction des incidents ordinaires descendit bientôt jusqu'au trivial... Les artistes ne pensaient guère à rendre une scène domestique ou sociale d'un point de vue élevé, indépendant et déterminé à l'avance; ils ne faisaient au contraire que peindre les conditions qu'ils partageaient eux-mêmes, et dont ils subissaient l'influence : c'est là le côté faible de l'art hollandais. »

Jan Steen n'a pas plus que ses contemporains évité le trivial; mais si grotesques que soient souvent ses personnages, il leur donne une âme, et c'est leur vie même qu'il nous communique. M. Charles Blanc a très-heureusement caractérisé ce peintre en l'appelant un « philosophe jovial ».

« Le fait le plus simple et le plus ordinaire de la vie domestique, dit M. Van-Westrheene, suffit à Jan Steen pour créer une scène dont le spectateur reçoit une impression qui ne dépend pas seulement de la circonstance même reproduite, mais qui naît du sentiment de la juste part d'intérêt faite par le peintre à chaque détail, selon son importance relative entre tant d'objets divers, avec

(1) Jean Ovington, *Voyages faits à Surate et en d'autres lieux de l'Asie et de l'Afrique;* traduction, 1725, ch. XVI, de Surate.

(2) *Jan Steen, étude sur l'art en Hollande*, par T. Van-Westhreene, Wz. — La Haye, 1856.

la plus parfaite intelligence des effets de l'harmonie et des contrastes. »

M. Van-Westrheene rejette parmi les contes la plupart des anecdotes qui tendent à représenter Jan Steen comme ayant continuellement vécu dans des habitudes déplorables d'intempérance et d'immoralité. Les études sérieuses que supposent nécessairement ses éminentes qualités d'exécution, et l'application extraordinaire qu'il dut apporter au très-grand nombre d'œuvres qu'il a produites pendant un espace d'années assez restreint, paraissent déjà contredire l'imputation trop légèrement admise que l'ivrognerie était pour ainsi dire son état normal. Il est incontestable que Jan Steen fréquentait plus ordinairement les mauvaises compagnies que les bonnes; mais croire qu'en l'absence de faits précis et de témoignages dignes de foi on puisse tirer du genre de ses tableaux des arguments décisifs contre sa conduite, c'est pousser trop loin les droits de l'induction. Du reste, jusqu'à ce jour on ne possède



Portrait de Jan Steen (sans la pipe), d'après une gravure des portefeuilles du cabinet d'estampes de l'Université de Leyde. — Fac-simile de sa signature. — Dessin de Chevignard.

qu'un très-petit nombre de détails certains sur la vie de cet artiste. En voici le résumé :

Jan Steen est né à Leyde, probablement vers l'année 1626. Son grand-père et son père, Havick Jansz Steen, exerçaient la profession de brasseur. Il étudia la peinture d'abord sous la direction d'un médiocre artiste, Nikolaas Knusser d'Utrecht, puis il eut pour maître Adrien Van-Ostade d'Harlem, et peut-être plus tard Jan Van-Goyen de la Haye. Mais il est impossible qu'Adrien Brauwer, mort à Anvers en 1640, lui ait donné des leçons. La première femme de Jan Steen s'appelait Marguerite Van-Goyen. On a dit qu'à l'occasion de ce mariage, l'artiste, peu confiant dans le travail de son pinceau pour élever sa famille, se serait établi brasseur à Delft; il eut là sans doute de belles occasions d'observer les mœurs des tavernes sans sortir de son comptoir, et de peindre au vif les allégresses bruyantes des buveurs sans qu'il y eût absolue nécessité pour lui de faire chorus à toute heure avec eux; mais cet avantage ne compensa pas apparemment les pertes que lui fit éprouver son peu d'habileté industrielle, et, après plus ou moins de déceptions, il revint à Leyde, où il hérita de son père. De sa première femme, il avait eu quatre enfants, Taddeus, Cornelis, Catherine et Johannes. Sa seconde femme fut Marie Van-Egmont, veuve de Nicolaes Herculens, libraire ou imprimeur, et lui donna un autre fils. Enfin il est constaté qu'il mourut le 3 février 1679, c'est-à-dire à l'âge de cinquante-trois ans.

Ce n'est là sans doute qu'une esquisse fort aride; mais M. Van-Westrheene n'a point trouvé que les historiettes transmises de biographe en biographe, les unes sans aucune vraisemblance, les autres évidemment exagérées, méritent d'être conservées et accréditées.

Un catalogue très-complet des œuvres de Jan Steen suit la notice où nous avons puisé ce qui précède.

Parmi les tableaux de Jan Steen, on en connaît 201 répartis entre les diverses collections publiques ou privées de l'Europe (la Hollande en possède 52; — l'Angleterre, 94; — la France, 12 seulement, et celui du Louvre est consi-

déré comme médiocre; — divers pays d'Allemagne, 25; — la Belgique, 9; — la Russie, 7; — Florence, 3). On a perdu les traces de 281 tableaux dont l'on a cependant aussi la liste. Le catalogue indique en outre des dessins et des gravures à l'eau-forte.

Les descriptions très-abrégées que M. Van-Westrheene donne de la plupart des tableaux suffisent pour faire naître souvent une vive curiosité. Nous citerons comme exemple celle du *Tableau de la vie humaine* qui est au Musée royal de la Haye.

Au premier plan, quelques enfants jouent avec un chien; à droite, près de la cheminée, un homme tient un petit enfant sur ses genoux; une servante frit des huîtres. Au milieu de la chambre, un homme âgé offre une huître à une belle jeune femme qui semble ne pas trop goûter cette galanterie; près d'une table, couverte de mets et de rafraîchissements, est assis un jeune homme (Jan Steen) jouant de la flûte; une jeune femme écoute la musique; à côté d'elle, un homme tient, en riant, un verre à la main. Dans le fond, plusieurs personnes sont occupées à boire, à fumer et à jouer. Sur un tableau accroché au mur on voit un gibet, et à travers une porte du fond on distingue un jeune garçon qui fait des bulles de savon, près d'une tête de mort. Par la variété, la justesse et la vérité de l'expression des figures, ainsi que par l'exécution large, facile et énergique, ce tableau mérite d'être rangé parmi les



Musée du Louvre. — Personnages d'un tableau de Jan Steen. — Dessin de Laville.

chefs-d'œuvre de Jan Steen. Il a fait partie du Musée du Louvre avant 1815.

ÉLÈVATION VERS DIEU PAR LA NATURE.

I.

Aucun exercice ne donne à l'âme plus de vigueur et de fermeté que ses efforts pour s'élever à la contemplation de Dieu. Plus l'âme est enchaînée par les travaux et les obligations de cette vie, plus elle a besoin de s'en délivrer de temps en temps pour se rafraîchir en recherchant les choses du ciel. Cette occupation, si différente de ses occupations ordinaires, devient une sorte de repos de celles-ci; et, assurément, bien des hommes fatigués par les tourments quotidiens de leur existence se soulageraient et se revivifieraient aisément, si de tels élans vers les horizons supérieurs entraient plus régulièrement dans les habitudes de leur existence.

En effet, ce n'est que par ce moyen que nous pouvons réussir à nous dégager des ombres et des illusions de la terre, et à contracter le goût de la véritable perfection. Rien ne développe aussi complétement en nous le sentiment de l'élévation de notre destinée, que notre aspiration à celui dans la personne duquel il nous est donné de reconnaître l'origine sublime de la nôtre. Nous ne réussissons à nous bien apercevoir nous-mêmes que quand un reflet venu de Dieu illumine à nos propres yeux notre nature. C'est grâce à de tels exercices que se sont formés les plus hauts génies qui aient honoré le genre humain; et il n'est pas un de nous qui n'ait à y gagner, car, pour garder le calme de la pensée avec la dignité du caractère, au milieu des agitations et des passions de cette vie, le procédé le plus sûr consiste à savoir prendre place, au moins passagèrement, au-dessus des horizons mêmes de cette vie.

C'est ce que nous ne faisons pas assez généralement. Nous nous laissons aussi facilement aller à vivre en dehors de Dieu qu'à vivre en dehors de toute religion positive. Ceux mêmes qui n'ont aucun doute de l'existence de cette suprême puissance ne tirent guère aucun parti de sa présence. Le monde se comporte volontiers à son égard, s'il

est permis de prendre une telle comparaison, comme il nous arrive souvent de nous comporter à l'égard d'amis éloignés que nous n'oublions point tout à fait, mais avec lesquels, par insouciance et négligence, nous nous abstenons d'entretenir aucune correspondance, nous privant ainsi du bienfait de leurs communications par le défaut des nôtres, nous contentant de l'idée que nous serions maîtres de les renouer si nous le voulions, et ne cherchant rien de plus de leur côté que le sentiment d'une coexistence tacite.

Aussi faut-il convenir que, distraits comme nous le sommes par tant de détails et de pensées particulières, et habitués à soutenir presque toujours nos idées par le témoignage de nos sens et de notre imagination, il ne nous est pas facile de nous mettre en rapport direct avec cet être incompréhensible, invisible, si différent par tous ses caractères de tout ce qui nous est familier. Pour la plupart des hommes, ce n'est que par un immense effort qu'il est possible d'arriver, même pour quelques instants, à sa contemplation; car, bien que Dieu ne soit pas éloigné de nous, puisque nous nous mouvons et vivons en lui, cependant, en ce qui nous touche, nous sommes, par suite de l'infirmité de notre nature, fort éloignés de lui, puisque nous ne saurions le distinguer dans la lumière inaccessible qu'il habite, et ne sommes pas même en état de diriger vers lui nos sentiments et nos pensées sans une forte tension de volonté. C'est ce qui explique comment un si grand nombre d'hommes, étrangers aux exercices des cultes qui, sous la diversité de leurs formes, ont tous également pour objet de constituer des méthodes de rapprochement plus ou moins efficaces, et, ne trouvant en eux-mêmes aucun moyen de monter, demeurent à terre et se rebutent; et c'est ce qui explique aussi comment tant d'âmes, même parmi les plus pieuses, ne se sentant pas assez de force, renoncent à se lier immédiatement à la divinité dans sa personnalité primitive et absolue, et se bornent à chercher leur édification dans la contemplation de la vie du médiateur ou de celle des saints. Certes, les uns et les autres se causent ainsi à eux-mêmes un grand tort. Il en est de l'homme comme de l'aigle, qui fortifie, dit-on, la puissance de sa vue en s'habituant à fixer le disque du soleil; en nous abstenant de porter, au moins de temps à autre, nos yeux sur le foyer souverain de toute lumière intellectuelle et morale, non-seulement nous manquons ce qui serait le plus capable de nous fortifier, mais nous nous privons ainsi de la jouissance des rayons les plus directs, et, par conséquent, les plus purs de la lumière céleste.

Il existe cependant diverses méthodes destinées à aider les âmes, d'une manière générale, dans ces mouvements salutaires. Une des plus faciles et des plus efficaces consiste à prendre appui sur la nature visible et à s'y tailler, pour ainsi dire, des espèces d'échelons au moyen desquels on s'élève graduellement vers l'auteur même de ce grand ouvrage, soit en développant en soi par la considération des objets inférieurs des sentiments qui, en s'agrandissant, mènent à Dieu, soit en cherchant dans ces mêmes objets des images et des symboles des attributs qui caractérisent Dieu; et, en dernier résultat, la perception des choses d'en haut, au lieu de demeurer, comme à l'origine de ces exercices, tout à fait dans le vague, arrive à revêtir certaines formes, insuffisantes sans doute pour donner une représentation exacte du vrai, mais suffisantes du moins pour donner base et nourriture à l'esprit. C'est en ce sens que nous nous proposons de jeter nos regards sur la nature, et plutôt en vue d'indiquer le but que dans l'espérance de l'atteindre (1).

(1) Nous ne pouvons nous dispenser de faire mention d'un petit traité de Bellarmin intitulé : *De Ascensione mentis in Deum per scalas rerum creatarum.* C'est cet ouvrage, conçu dans les formes théologiques et d'après les indications des sciences naturelles du seizième siècle, qui nous a inspiré l'idée des méditations que nous publions ici.

Le premier échelon qui, dans l'ordre des objets naturels, se présente à notre pensée, pour nous élever à Dieu, c'est nous-mêmes. Cherchons à nous contempler; et, prenant pour point de départ cette contemplation élémentaire, nous chercherons ensuite à nous avancer dans celle de Dieu. Rien n'est plus logique, puisqu'il n'y a rien dans la nature qui soit plus rapproché de nous que nous-mêmes, et qu'en même temps, si imparfaits que nous soyons, chacun de nous est à la fois l'œuvre et l'image de Dieu.

Or, il suffit de faire un pas dans cette contemplation pour se poser aussitôt ces quatre questions : Quel est notre auteur? De quoi sommes-nous faits? D'après quel modèle? Pour quelle fin? Et pour peu que nous réfléchissions quelques instants, nous arrivons sans peine à répondre que notre auteur est Dieu; que ce dont il nous a tiré est ce que l'on nomme le néant; que la forme qu'il nous a donnée est la sienne; et que la fin à laquelle il nous a destinés est lui-même, souveraine lumière comme souverain bien. Par où nous apercevons notre intime connexion avec cette puissance secrète qui, bien qu'étrangère à nos sens, est réellement tout à notre égard; et du sentiment de cette intime connexion, nous sommes conduits à prendre en horreur les ténèbres dans lesquelles nous nous abandonnons à l'ordinaire de notre vie, et qui produisent en nous l'indifférence pour cette source magnifique de notre destinée. C'est elle seule, en effet, qui peut faire notre béatitude, et c'est vers elle, en conséquence, que doit en quelque sorte graviter toute notre vie. Dès que nous sommes arrivés à comprendre profondément cette vérité, à nous l'assimiler, à en vivre, ce que la foule nomme le malheur n'a plus de prise sur nous. Tout ce qui nous paraît propre à nous conduire à notre destinée nous devient même un bien véritable, et nous ne tenons plus pour des maux que ce qui nous en écarte. Le succès ou le mécompte, la richesse ou la pauvreté, la santé ou la maladie, l'éclat ou l'humilité de la condition, la mort même ou la vie, ne nous semblent par eux-mêmes ni à rechercher, ni à fuir. Ce ne sont là que des circonstances, et elles ne nous touchent que relativement à la fin que nous poursuivons avant tout : de telle sorte que, pourvu que nous comprenions que nous pouvons en tirer parti pour cette fin, nous sommes tout disposés à les accepter telles qu'il plaît à Dieu de nous les envoyer; nous ne nous voyons plus qu'à travers Dieu, et lui seul nous donne la mesure des événements qui nous affectent.

Nous sommes donc, à tous les points de vue, ramenés à Dieu dès que nous approfondissons l'étude de nous-mêmes; et c'est aussi de cette même étude que ressort la principale lumière qui nous ait été donnée par la nature pour arriver à connaître Dieu autant qu'il appartient à des êtres aussi bornés que nous le sommes dans notre état actuel. Il suffit, pour obtenir ce résultat, de nous considérer comme formant non point un terme absolu, mais un commencement, une ébauche, une œuvre en voie de formation et de développement. En effet, c'est Dieu lui-même qui s'aperçoit alors à l'extrémité de la carrière que nous ouvrons ainsi devant nous, et dans laquelle il devient si naturel à notre imagination de s'élancer. C'est lui qui se découvre à la fin de ce perfectionnement que nous entrevoyons et que nous ne pouvons entrevoir sans y aspirer; c'est vers lui que nous nous mouvons, et c'est lui qui nous est enseigné par la direction même de notre mouvement. Prenons successivement tous les principes de notre être et mesurons ce qui leur manque, puis comblons tout à coup le déficit, nous sommes à Dieu : au lieu d'une puissance aussi réduite que la nôtre, nous en pressentons une

infinie; au lieu d'une intelligence et d'un savoir médiocres, nous pressentons une intelligence et un savoir sans limites; au lieu d'une bonté hésitante et souvent douteuse, une bonté ardente et absolue. Poussons résolûment en avant tout ce qui se découvre d'admirable au fond de l'essence qui nous constitue, nous et tous nos semblables, voilà l'image véritable de Dieu qui se révèle : c'est en se consultant qu'il nous a créés, et c'est en nous étudiant que nous le retrouvons.

Retrouver en nous son image, c'est en effet l'y retrouver lui-même. L'idée de cette personne infinie et parfaite, douée de vie et de réalité comme nous-mêmes, ne prend point place dans les capacités de notre esprit comme un fantôme inerte. Nous ne pouvons la concevoir sans l'aimer; elle nous anime, elle nous attire, elle nous convainc; nous sommes invinciblement portés à la projeter hors de nous jusqu'à ce qu'elle trouve pour base son objet même; et notre âme, pour croire à l'existence de Dieu, ne demande plus d'autre démonstration que la séduction qu'elle éprouve.

LES LETTRES DU TASSE.

Suite. — Voy. p. 50.

1571. — Torquato Tasso écrit de Paris au comte Ercole de Contrari, à Ferrare, une lettre où il fait une description de la France.

— Vers la mi-décembre, il revient en Italie avec Benedetto Manzuoli, secrétaire du cardinal Louis d'Este. Il a été très-loué, très-complimenté, mais il est toujours aussi pauvre qu'auparavant. L'habit qu'il porte est celui qu'il avait en venant d'Italie.

1572. — Janvier. Il arrive à Rome, et il est bien accueilli à Monte-Giordano par Hippolyte d'Este, cardinal de Ferrare (qui mourra au mois de décembre de la même année).

— Il est admis parmi les gentilshommes de la cour de Ferrare, avec un émolument mensuel de 58 livres et 10 sous marchésiens par mois à compter du 1er janvier.

— Avril. Le Tasse part de Rome, passe quelques jours à Pesaro, près des princes de la Rovere. Au 1er mai, il est à Ferrare.

— Le duc Alphonse lui fait un accueil aimable et l'engage à faire uniquement de la poésie, sans prendre aucun autre souci :

> Egli mi disse, allor che suo mi fece:
> ... Tu canta, or che se' 'n ozio.
> *Aminta*, II, 2.

— 18 septembre. Mort de Barbara d'Autriche, épouse du duc Alphonse. Le Tasse compose son éloge funèbre en vers et en prose : c'est son office.

1572-73. — Pendant l'hiver, il écrit l'*Aminta*, qu'il appelait une églogue, et qu'on doit classer, en effet, dans la poésie pastorale.

1573. — Janvier. Le duc lui donne la chaire de géométrie et de sphère à l'Université de Ferrare, où il ne doit enseigner que les jours de fête. Son traitement annuel pour cette place est de 150 livres marchésiennes (180 liv. ital. 40 c.).

— Au printemps, on représente l'*Aminta* à la cour de Ferrare.

— En été, le Tasse va à Pesaro et passe la belle saison chez la princesse Lucrèce, à Casteldurante, alors l'une des plus délicieuses et des plus magnifiques maisons de campagne de l'Italie

— Vers la mi-septembre, il retourne à Ferrare, comblé de dons et très-honoré par les princes d'Urbin.

1574. — Il écrit le premier acte et quelques scènes du second acte d'une tragédie (*Galealto, roi de Norvége*); ce fragment fut publié, en 1582, avec la seconde partie des *Vers*.

— En juillet, il accompagne le duc jusqu'à Venise où se trouve Henri III, qui renonce à la couronne de Pologne pour celle de France, Charles IX étant mort le 30 mai.

— Août. Le Tasse travaille au dernier chant de son poëme; mais il est interrompu par une fièvre quarte qui dure plusieurs mois.

1575. — 17 février. Torquato envoie à Scipion Gonzague, qui habite Rome, les quatre premiers chants de son poëme, et lui demande ses conseils.

— 4 mars. Il est à Vicence. Quelques jours après, il se rend à Padoue et il y fait la connaissance de Paolo Beni, qui, depuis, contribua si puissamment au succès de la *Gerusalemme*. Il soumet aussi son œuvre aux observations de Francesco Piccolomini, Domenico Veniero et Celio Magno.

— Il envoie les cinquième et sixième chants à Gonzague.

— 31 mars. Il retourne à Ferrare, et confie à Pinelli son chant septième, en le priant de l'envoyer aux amis de Rome.

— Il prend en dégoût son séjour à Ferrare : premier signe d'inconstance et de mélancolie. Il voudrait aller vivre à Rome. Gonzague lui propose, dans plusieurs lettres, d'entrer au service du cardinal Ferdinand de Médicis ou du grand-duc de Toscane. Le Tasse hésite; il est tourmenté par le doute.

— 15 avril. Il envoie à ses amis les chants huitième et neuvième. Il pense à aller à Venise pour y faire imprimer son poëme; il demande des priviléges aux princes italiens.

— 27 avril. Il envoie le dixième chant.

— Mai. Il écrit en prose les arguments de son poëme pour faciliter à ses conseillers leur travail de révision.

— Juin. Il lit le dernier chant au duc, au Casetto.

— 2 juin. Il va dîner à Belriguardo, maison d'été du duc.

— 11 juin. Il envoie à Rome les onzième et douzième chants, et accompagne le duc aux lagunes de Commachia.

— Le 22 juin, il est à Ferrare, et le 27 à Bologne.

— 14 juillet. Il est malade.

— Il lit son poëme à la duchesse Lucrezia et s'entretient avec elle plusieurs heures chaque jour. Depuis la fin de janvier, cette princesse était séparée de son mari Francesco della Rovere, et vivait à la cour de son frère Alphonse.

— Il envoie à Gonzague les derniers chants.

— 4 novembre. Il se rend à Rome pour le Jubilé, afin de causer avec ses amis sur son poëme, et de se mettre à la disposition du cardinal de Médicis. Le Tasse a depuis souvent regretté ce voyage à Rome comme ayant été, suivant lui, le principe et la cause de ses malheurs.

— 29 décembre. Il quitte Rome, et passe quelques jours à Sienne, où il lit aux hommes lettrés son douzième chant qui est fort applaudi.

1576. — 6 janvier. Il arrive à Florence et loge chez Giambattista Deti, l'un des fondateurs de l'Académie de la Crusca.

— Il se présente à Vincenzio Borghini, avec une lettre de recommandation de Bernardo Cassigiani, ambassadeur toscan près la cour de Ferrare.

— Il s'arrête à Pesaro, puis retourne à Ferrare où lui reviennent ses chants avec les critiques.

— Mars. Il demande la place d'historiographe de la maison d'Este. On suppose qu'il comptait sur un refus qui lui aurait servi de prétexte pour quitter la cour de Ferrare et entrer à celle des Médicis. Mais le duc lui donne la place qu'il sollicite, et le Tasse se trouve ainsi lié plus étroitement, malgré lui, à la maison d'Este.

— Avril. Il assiste aux fêtes de Pâques à Modène.

— Juillet. Il va passer onze jours à la villa de Consandoli avec madama Leonora.

— Septembre. Il a une querelle avec un courtisan que l'on suppose être Maddalo ou Medaglio des Frecci ou Fizzi, chargé de la rédaction des actes publics à la cour d'Este.

— Novembre. Il apprend que plusieurs éditeurs se pro-

posent d'imprimer la *Gerusalemme* sans son autorisation. Dans sa douleur, il pense à les faire excommunier. Sur sa prière, le duc Alphonse écrit aux princes et seigneurs d'Italie pour qu'ils défendent aux imprimeurs de leurs États l'impression et la vente du poëme.

— Aux fêtes de Noël, le Tasse se rend près du comte Ferrante Tassone, à Modène, et il y fait la connaissance d'une femme poëte, la signora Tarquinia Molza, veuve de Paolo Porrino.

1577. — Janvier. Il quitte Modène brusquement et peu satisfait. Il retourne à Ferrare, résolu de rester au service de la cour d'Este. Il craint d'avoir perdu l'amitié de Scipion Gonzague. Son esprit est agité de toutes sortes d'inquiétudes. Il se méfie des domestiques, qu'il croit subornés par ses ennemis. Il croit qu'on l'a dénoncé à l'inquisition.

— L'Arioste lui envoie des vers à sa louange; mais le Tasse en lui répondant laisse entendre que ces louanges mêmes lui sont suspectes.

— 17 juin. Dans un de ses accès de mélancolie, il veut frapper d'un couteau un des domestiques de la cour. Voici comment Maffeo Veniero annonce cet événement au grand-duc de Toscane : « Hier soir, on a enfermé le Tasse (dans un cabinet du château). Il avait voulu frapper d'un coup de couteau un domestique dans la chambre de la duchesse d'Urbin. On l'a enfermé moins pour le punir que pour calmer ce désordre et essayer de le guérir. Il est en proie à une tristesse singulière; il croit s'être rendu coupable d'hérésie, il craint d'être empoisonné... Triste situation pour un homme de tant de mérite et de bonté. »

— Le Tasse écrit au duc Alphonse pour implorer sa pitié et son pardon.

— Juillet. Le duc le conduit à Belriguardo. Mais le Tasse reste en proie à une sombre tristesse; il parle sans cesse d'infidélités, de trahison, d'hérésie. Ni la liberté, ni les beautés de la nature ne calment ses agitations.

— Après quelques jours d'épreuve, le duc, ne voyant aucune amélioration dans l'état de son esprit, le fait ramener à Ferrare et conduire au couvent des frères de Saint-François. « Il recommande que l'on désigne deux des frères pour lui tenir compagnie et l'avertir avec toutes les précautions possibles du désordre et des extravagances de ses paroles, ajoutant toutefois que si les frères refusent ce service ou ne réussissent pas à faire ce qu'on désire d'eux, on devra reconduire le Tasse à son appartement ordinaire dans le château. »

— Le Tasse est reçu par les religieux. Dès le premier soir, il écrit une supplique aux cardinaux du Saint-Office et l'envoie à Scipion et à Curzio Gonzague.

— Il veut se faire religieux.

— Vers le 20 juillet, il s'échappe du couvent, sort de Ferrare, erre à travers les campagnes, en évitant les villes, et se rend par les Abruzzes dans le royaume de Naples, jusqu'à Sorrente où habite sa sœur Cornélie, un peu plus âgée que lui, et veuve.

— Il entre sous un costume de paysan dans la maison de Cornélie, qu'il trouve seule avec ses enfants. Il se présente à elle comme un messager de son frère; au récit touchant qu'il lui fait de ses malheurs, elle s'évanouit. Assuré de son affection, il apaise la douleur qu'il lui a causée et se fait connaître d'elle. Tous deux conviennent qu'il passera pour un cousin de Bergame, venu à Naples pour affaires. Il reste une partie de l'été dans la maison de sa sœur et semble revenu à la raison et au bonheur. Mais bientôt il regrette Ferrare : il veut y retourner, et il écrit en ce sens au duc et à ses sœurs Lucrezia et Eleonore.

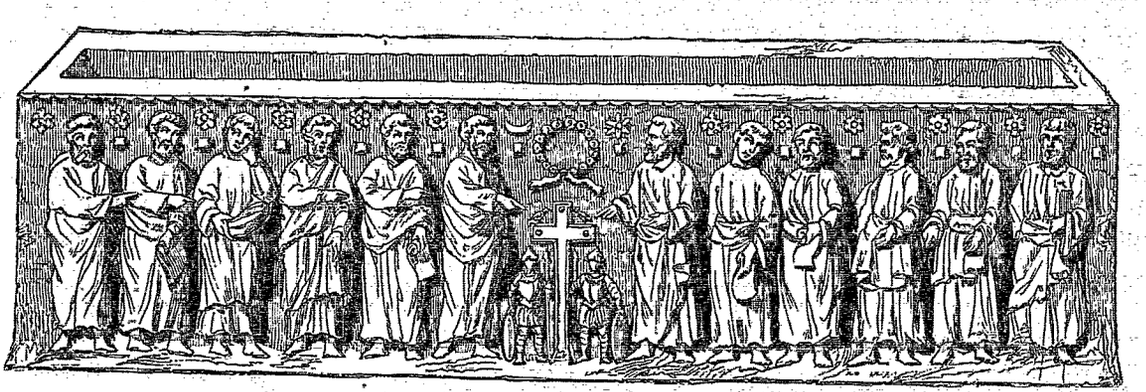
— En novembre, après une grave maladie, il se rend à Rome chez Giulio Masetto, agent du duc dans cette ville.

La suite à une autre livraison.

SARCOPHAGE DE NOTRE-DAME DE ROMIGIER.

Voy. t. XXVI (1858), p. 368.

Le sarcophage qui contenait la petite statue de Notre-Dame représentée dans notre précédent volume (1858, p. 368), est, comme la plupart des sarcophages chrétiens des premiers temps, chargé de figures d'un mauvais goût et d'une plus mauvaise composition. Le dessin en est lâche et incertain, les proportions sont mal gardées et vicieuses, l'exécution est grossière et sans entente des plans; mais



Sarcophage où était enfermée la statuette de Notre-Dame de Romigier.

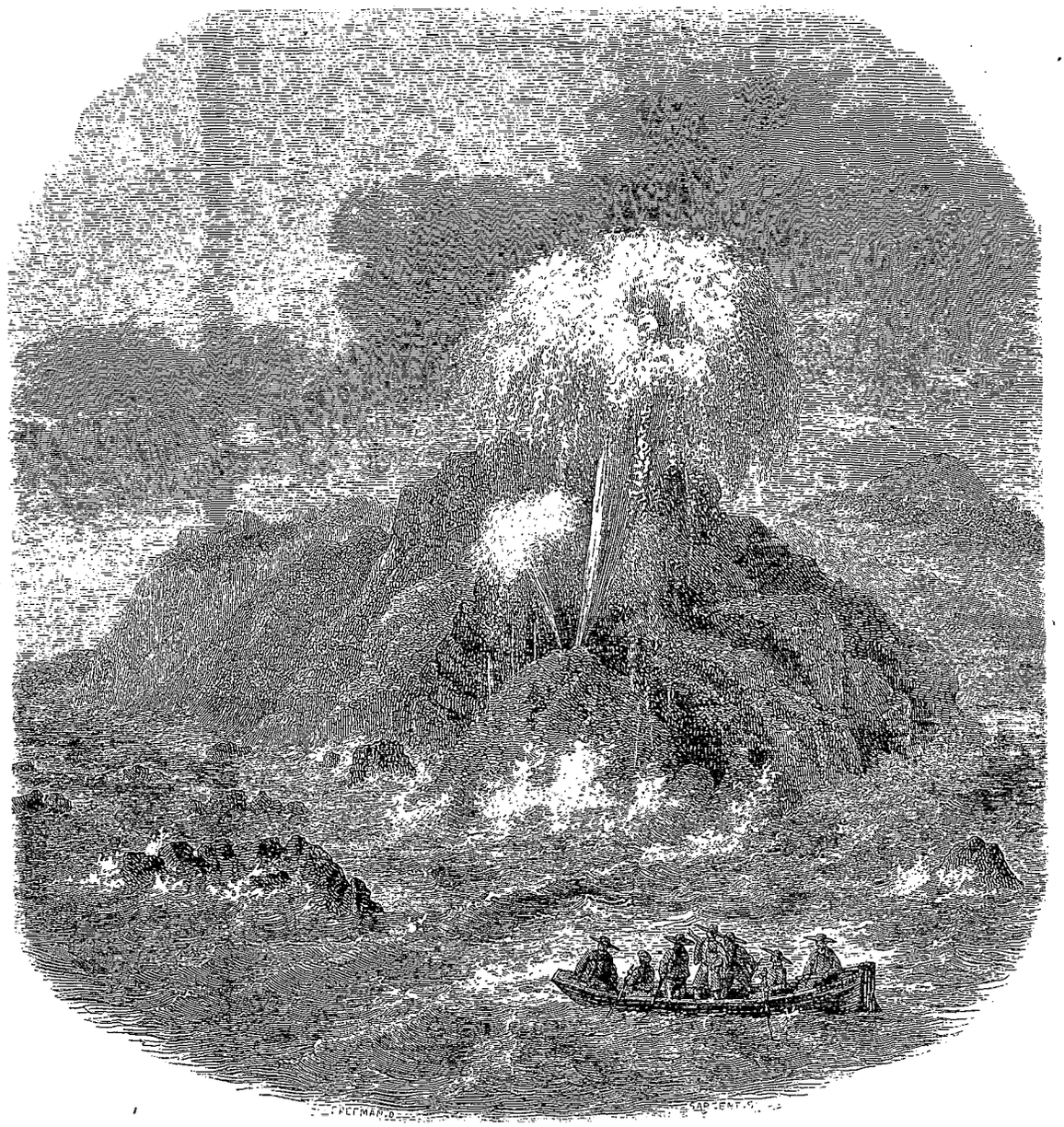
c'est un spécimen curieux de l'ancien art symbolique chrétien, et l'étude n'en est pas sans intérêt. Au milieu, on voit une croix sur les bras de laquelle sont deux colombes, et auprès, deux soldats appuyés d'une main sur leur bouclier, et de l'autre sur leur lance. Une roue, symbole de la suprême puissance qui s'étend sur tous les éléments et qui régit l'univers, surmonte la croix; les bandes de cette roue sont entourées de lauriers de chaque côté de la croix; en arrière des soldats, les apôtres, placés l'un derrière l'autre, montrent du doigt le signe de la rédemption : la hauteur de ces figures égale presque celle du sarcophage, tandis que la taille des deux soldats, proportionnée à la hauteur de la croix, n'est que la moitié de celle des premières. Au-dessus de ces figures, le sculpteur a figuré le soleil, la lune et les étoiles. Sur les côtés sont représentés, à droite, les Enfants dans la fournaise; à gauche, Adam et Ève sous le pommier qu'enroule de ses replis un serpent.

Ce monument servit d'abord d'autel quand on reconstruisit l'église de Notre-Dame de Romigier; plus tard, il fut converti en piscine ou fonts baptismaux; en dernier lieu, on l'a enchâssé dans le mur latéral de la nef ou chapelle de la Sainte-Vierge.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 45.

LE BUFFADERO (1),

PRÈS DE LA CÔTE DU MEXIQUE.



Le Buffadero, jet d'eau sur la côte du Mexique. — Dessin de Freeman, d'après le baron F.-W. de Müller.

Huatulco est un petit village mexicain, situé au bord de l'océan Pacifique, et dont la plupart des habitants vivent du produit de la pêche aux perles. Ces pauvres gens ne manquent pas de proposer aux étrangers une excursion dans une baie voisine, où se trouve un village prétentieusement nommé Villa-Crespon.

Cette baie, d'une profondeur considérable, est un bienfait de la Providence pour les côtes du Mexique, qui manquent de ports commodes et de rades sûres. Elle est spacieuse, défendue par des rochers contre les orages du nord, et offre par conséquent aux navires un excellent abri. Frappé de tous ces avantages, le gouvernement y envoya, en 1850, une petite colonie pour y entreprendre les travaux nécessaires à l'établissement d'un port et d'une ville; mais, au Mexique, les projets de l'autorité ne sont pas toujours exécutés. Au lieu de faire écouler l'eau de la lagune, qui s'étend, entre la chaîne des collines et la mer, sur une longueur de 50 mètres; au lieu d'établir sur le rivage, après l'avoir desséché, des chantiers, des magasins, des entrepôts; au lieu de creuser convenablement la baie, et, sur le sol mis à sec, de créer des plantations de coton, de maïs et de riz, et de cultiver le flanc des collines, on se contenta de combler la lagune avec des arbres, du gazon et du feuillage, qui devinrent un foyer de putréfaction. On bâtit tout autour de misérables cabanes, berceau d'une ville à venir. Deux cents colons étaient arrivés là avec les meilleures intentions de défricher le sol; il n'en reste plus aujourd'hui que trente, qui traînent une misérable existence; les autres ont été enlevés par les fièvres.

Quand on côtoie les bords de cette vaste baie, dont l'on admire l'heureuse situation, on est tout à coup interrompu au milieu de ses réflexions par un bruit étrange qui se fait

(1) D'après une relation allemande manuscrite de M. le baron F.-W. de Müller : *Une Journée sur l'océan Pacifique*.

entendre dans le lointain; on dirait tantôt le souffle puissant d'une baleine qui rejette l'eau qu'elle vient d'avaler, tantôt le mugissement d'un taureau blessé dans l'arène, d'autres fois le bruit du tonnerre ou de l'éruption d'un volcan. — D'où vient ce fracas? demande-t-on. — C'est le Buffadero. — Et qu'est-ce que le Buffadero?

La curiosité est vivement excitée. On remonte en bateau, et l'on sort de la baie. Les rameurs inclinent à droite, et se dirigent dans la direction du sud, vers un rocher qui tombe à pic dans la mer. Un magnifique spectacle se présente alors aux regards.

La roche, violemment déchirée en plusieurs endroits, s'élève à une hauteur de 40 mètres et couvre la mer sur une largeur de 70. D'une ouverture du rocher jaillit majestueusement, comme du cratère d'un volcan, avec un bruit sourd et effroyable, un gigantesque jet d'eau, une gerbe de 50 mètres de hauteur, qui, après avoir secoué sur tout le voisinage une pluie étincelante, retombe, au milieu des vagues qui écument, et se mêle de nouveau à l'élément qu'elle vient à peine de quitter.

Sur toute cette scène plane comme une image de paix un éblouissant arc-en-ciel, comparable à l'auréole qui couronne le front d'un martyr dans sa lutte contre la mort.

Le phénomène se reproduit chaque fois que les flots viennent se briser contre le pied du rocher. En effet, à la surface même de l'eau, on aperçoit dans les parois du rocher une noire cavité qui, en haut, se termine par une ouverture en forme d'entonnoir; cette ouverture communique avec un conduit qui se dresse perpendiculairement. Les vagues, en s'élevant, remplissent la grotte et poussent l'eau dans la cavité supérieure. Avant qu'elle ait eu le temps de s'écouler, voici venir d'autres vagues qui, avec une grande force, la lancent dans l'espace à travers l'étroit conduit; et c'est ce qui produit cette fontaine intermittente dont la gerbe majestueuse cause l'admiration et l'étonnement.

Dans les hautes marées, mais surtout lors des tempêtes, quand les flots se ruent en bouillonnant contre le rocher, ce spectacle doit présenter une sublime horreur. Le sifflement de l'air qui s'échappe doit dominer alors le bruit du vent; le fracas du jet d'eau jaillissant avec la rapidité de l'éclair étouffe même le mugissement des flots courroucés, et avertit le navigateur de ne pas s'approcher de ce point fatal.

Cependant, devant ce tableau, tel est l'esprit de l'homme, on ne peut s'empêcher de désirer que des nuages noirs s'amoncellent à l'horizon, et que l'orage soulève l'océan jusque dans ses profondeurs, afin de jouir du spectacle complet.

INFLUENCE DE L'ARCHITECTURE.

Regardez tout ceux qui entrent dans une salle basse, peu éclairée : ils ne dirigeront pas tout d'abord leur yeux vers la voûte, si près d'eux, quelque riche qu'elle soit d'ailleurs; mais vous verrez leurs regards s'étendre horizontalement, puis s'abaisser sur le pavé. A moins que vous ne les avertissiez, ils sortiront sans savoir si les voûtes sont décorées ou nues. Observez, au contraire, tous ceux qui entrent dans la basilique de Saint-Pierre de Rome : dès le seuil, leurs regards se portent tout d'abord vers cette immense coupole qui couronne l'édifice. Les piliers de l'église sont couverts de marbre; de magnifiques tombeaux en garnissent les parois : ils ne le voient pas, mais s'avancent toujours en cherchant à pénétrer les profondeurs de l'immense coupole. Il vous faut les avertir à plusieurs reprises qu'ils heurtent des sculptures, qu'ils marchent sur le porphyre, avant que leurs yeux ne se portent sur ces objets, assez voisins cependant pour qu'ils en puissent apprécier exactement la valeur. De longues lignes horizontales, des voûtes basses ou élevées, une salle sombre ou brillante, font donc naître dans l'âme humaine des sentiments très-différents. L'esprit établit, par suite d'une faculté intime dont nous ne connaissons pas le mécanisme, certains rapports entre des apparences, des sons et des idées, qui, tout étranges qu'ils soient, n'en sont pas moins réels, puisque nous voyons ces rapports admis chez tous les individus qui composent une foule, dans un même lieu et un même moment. En musique, le *ton mineur* fait naître dans l'âme des idées différentes du *ton majeur*. On pourait dire qu'il y a, dans tous les arts, un *ton mineur* et un *ton majeur*, et ainsi des infinis détails qui constituent chacun des arts. (1)

LE FANTOME,

POÉSIE GRECQUE MODERNE.

Une mère a neuf fils et n'a qu'une seule fille.

Cette fille unique, cette fille aimée n'a que douze ans, et le soleil ne l'a pas encore vue.

Un matin que sa mère la peigne dans l'obscurité, on vient la chercher de Babylone, de Babylone pour la marier loin, très-loin, à un étranger.

Huit frères s'y opposent, Constantin seul le veut.

— Donne-là, ma mère, donne Anthie à l'étranger, à l'étranger vers qui je vais. Laisse-la aller à Babylone pour que je trouve là-bas, quand j'y serai, une consolation, une maison amie.

— Tu es sage, Constantin; mais si la maladie vient, si la mort me menace, si le malheur entre dans ma maison, qui m'amènera ma fille, ma fille bien-aimée?

— Je prends Dieu à témoin, ma mère, j'en jure par les saints, si la maladie vient, si la mort te menace, si la douleur entre dans ta maison, je te ramènerai ton Anthie bien-aimée.

Ils la marient à l'étranger, et il arrive un mois mauvais; la peste vient, et les neuf frères meurent.

La mère reste seule, seule comme le brin de chaume dans le champ moissonné. Elle se frappe la poitrine sur les neuf tombes et pleure. Elle soulève la pierre du tombeau de Constantin :

— Lève-toi, mon Constantin, lève-toi! je veux voir mon Anthie; tu as pris Dieu à témoin, tu as juré par les saints, s'il m'arrivait malheur, d'aller me la chercher.

L'évocation le réveille; il sort de son sépulcre, il va rapide comme la nuée; la lune l'éclaire dans sa course. Il va. Les montagnes fuient derrière lui, les montagnes se dressent devant lui. Enfin il arrive. Il voit de loin Anthie, peignant sa chevelure dehors, au clair de la lune.

Il la salue et il lui dit :

— Viens, mets-toi en chemin, ma petite Anthie, notre mère te demande.

— Hélas! mon frère, que veut dire ceci? S'agit-il d'une joie? que je mette mes habits d'or. S'agit-il d'une douleur? dis-le moi, pour que je parte telle que je suis.

— Viens, ma petite Anthie, viens comme tu es.

Dans le chemin par où ils vont, ils entendent des oiseaux qui gazouillent, ils entendent des oiseaux qui disent :

— Qui a vu une jolie fille traînée par un mort?

— As-tu entendu, mon Constantin, ce que disent les oiseaux : — Qui a vu une jolie fille traînée par un mort?

— Ce sont des oiseaux menteurs.

Plus loin, d'autres oiseaux disent :

(1) *Entretiens sur l'architecture*, par M. Viollet-Le-Duc. Bance.

— Que voyons-nous? les vivants marchent avec les morts.

— Ce sont des oiseaux sans raison, ce sont des oiseaux bavards.

— Mon frère bien-aimé, ne sens-tu pas l'encens?

— Hier soir nous sommes allés à la Saint-Jean, ma petite Anthie, et le prêtre nous a encensés.

Un peu plus loin, d'autres oiseaux disent encore :

— Dieu tout-puissant, tu fais un grand miracle : une pâle est traînée par un mort.

Elle a entendu de nouveau, la pauvre Anthie, et son cœur a saigné.

— Où sont, mon Constantin, tes beaux cheveux et ta moustache épaisse?

— Une cruelle maladie m'a mené près du tombeau, et mes cheveux et ma moustache sont tombés.

Ils arrivent enfin à la maison, et ils la trouvent fermée. L'araignée filait sa toile à la fenêtre :

— Ouvre, ma mère, ouvre! voilà ton Anthie, ta fille bien-aimée.

— Si tu es la mort, passe, je n'ai plus d'enfant; ma fille bien-aimée est loin, très-loin, mariée à l'étranger.

— Ouvre, ma mère, ouvre, je suis ton Constantin. J'ai pris Dieu à témoin, j'ai juré par les saints que s'il t'arrivait malheur je t'amènerais ta fille, ton Anthie bien-aimée.

Mais avant qu'Anthie fût venue jusqu'à la porte, son âme était partie.

ÉLÉVATION VERS DIEU PAR LA NATURE.

Suite. — Voy. p. 69.

II.

L'homme, grâce à l'infinité de sa puissance et de sa destinée, est en lui-même un monde véritable; mais il ne se présente cependant à nos yeux que comme une simple partie d'un monde qui est plus grand que lui, non sans doute si l'on ne fait attention qu'à l'univers matériel que l'homme domine par sa pensée, mais si l'on fait entrer en ligne de compte les innombrables populations qui animent les vastes capacités de l'étendue. Ce sont ces populations qui constituent ce qu'il faut nommer le monde, et l'univers matériel n'est que leur demeure. Sans elles cet univers ne serait qu'une aveugle mécanique, tandis que, considéré comme un instrument qui leur est consacré, il prend aussitôt toute son harmonie et toute sa beauté. Ainsi, pour s'en faire une juste idée, il faut le considérer autant que possible dans son ensemble, et rien n'est plus propre qu'une telle contemplation à offrir à l'âme, déjà maîtresse de l'idée d'elle-même, un second échelon. On ne peut, en effet, contempler tant de grandeur, tant de multiplicité, tant de variété, tant d'utilité, tant de beauté, sans se sentir pénétré des sentiments d'admiration les plus élevés; et en se reportant alors vers Dieu, on s'aperçoit avec une admiration plus haute encore que ces sentiments si vifs et si purs qui nous ravissent ne nous mettent qu'à ses pieds, loin de nous mettre à sa hauteur.

On peut commencer à introduire dans son esprit l'idée de la grandeur en se figurant la terre. Essayons d'y voyager en esprit. Traversons les mers; employons des mois entiers à nous transporter d'un pôle à l'autre; entreprenons d'explorer ces vastes continents dont l'homme, après tant de siècles, n'a pas encore réussi à pénétrer toutes les profondeurs. Que sont les voyages que nous exécutons dans les contrées qui nous entourent, et qui nous coûtent cependant tant de peine, à côté de ce que la langue vulgaire nomme si bien le tour du monde? C'est là ce qui nous donne idée de la valeur de la circonférence de la terre. Que de pays divers se faisant suite l'un à l'autre pour compléter ce cercle immense! Et laissons encore notre imagination percer cette masse de part en part, descendre jusqu'au centre, et, continuant sa route, remonter de là vers le point opposé de la surface. Cherchons, si nous le pouvons, à prendre idée d'un puits qui aurait trois mille lieues de profondeur. Voilà le diamètre de cet énorme globe à la périphérie duquel fourmillent tant de peuples. Quel colosse, comparativement à ces autres objets, tels que les montagnes, que nous nommons grandioses, et devant la grandeur desquels notre taille et même celle de nos plus prodigieux monuments s'humilie!

Et cependant cette masse puissante que nous avons tant de peine à embrasser n'est rien dans l'univers. Posons-la sur le soleil : elle y fera tout simplement l'effet d'une montagne. Il faudrait pétrir ensemble quatorze cent mille globes de la même dimension que la terre pour en faire un globe de la même dimension que le soleil. Quatorze cent mille, y pense-t-on bien? Voilà qui étonne! Si le tour de la terre est une si grande chose, qu'est-ce que le tour du soleil? Et cependant le cercle que nous décrivons chaque année dans notre voyage autour du soleil est deux cents fois plus grand que cette circonférence du soleil; et il est lui-même environ trente fois moindre que le cercle décrit par Neptune dans sa révolution périodique.

Avec Neptune, nous voici transportés à un milliard de lieues du soleil, et, relativement au chemin qui nous reste à parcourir pour arriver aux étoiles les plus prochaines, ce n'est qu'un pas. Ici, il n'y a plus moyen de compter par lieues; on se trouve conduit, en effet, à de tels chiffres que l'esprit s'y perd et n'en tire plus aucune impression claire. La meilleure ressource que possède notre imagination pour se glisser dans de telles grandeurs consiste à prendre pour véhicule un rayon de lumière. Supposons que notre corps soit d'une nature assez éthérée pour se faire porter de la sorte, et partons : à chaque battement de seconde, nous faisons un bond de soixante-quinze mille lieues. Qu'est-ce, en comparaison, que ces bonds des coursiers de l'Olympe, devant la sublimité desquels s'extasiait Homère? C'est une vitesse plus de cent mille fois supérieure à celle d'un boulet de canon. Il semble qu'avec un si merveilleux mouvement il ne faille pas beaucoup de temps pour parvenir aux extrémités de l'univers. Prenons patience, cependant : si nous avons eu soin de nous diriger sur le soleil le plus voisin du nôtre, nous voyagerons ainsi sans trêve ni relâche, toujours poussés en avant, par notre véhicule, à travers les déserts de l'espace, pendant plus de deux ans, avant de nous apercevoir que nous nous rapprochons réellement du terme de notre course, et que l'astre sur lequel nous nous dirigeons, demeuré si longtemps à nos yeux sous la forme d'une simple étoile, grossit peu à peu, se distingue du reste du firmament, devient à son tour un véritable soleil, radieux, ardent, entouré, comme le nôtre, de son cortége de planètes.

Nous pouvons relayer et repartir : après vingt mille ans de ces courses effrénées de soleil en soleil, nous aurons enfin atteint les extrémités du groupe d'étoiles dans lequel nous sommes placés; mais alors se présenteront devant nous d'autres groupes placés à des distances que, même déjà habitués à la grandeur des étapes célestes, nous ne pourrons nous empêcher de trouver prodigieuses; et pour y atteindre, nous aurons à traverser des déserts comme nous n'en aurons point encore rencontré. Abrégeons, et disons seulement que les observations dont les hommes sont dès aujourd'hui capables, à l'aide de leurs instruments, permettent de conclure qu'après avoir voyagé de la sorte, sur un char de lumière, pendant des millions d'années, on aurait encore à poursuivre le voyage pendant d'autres

millions d'années avant de toucher aux amas les plus lointains qui se découvrent d'ici-bas. Et qui peut douter qu'arrivé à ces derniers astres, on apercevrait encore devant soi un ciel analogue à celui que l'on aurait derrière soi, et d'autres groupes situés dans le lointain à des distances pareilles?

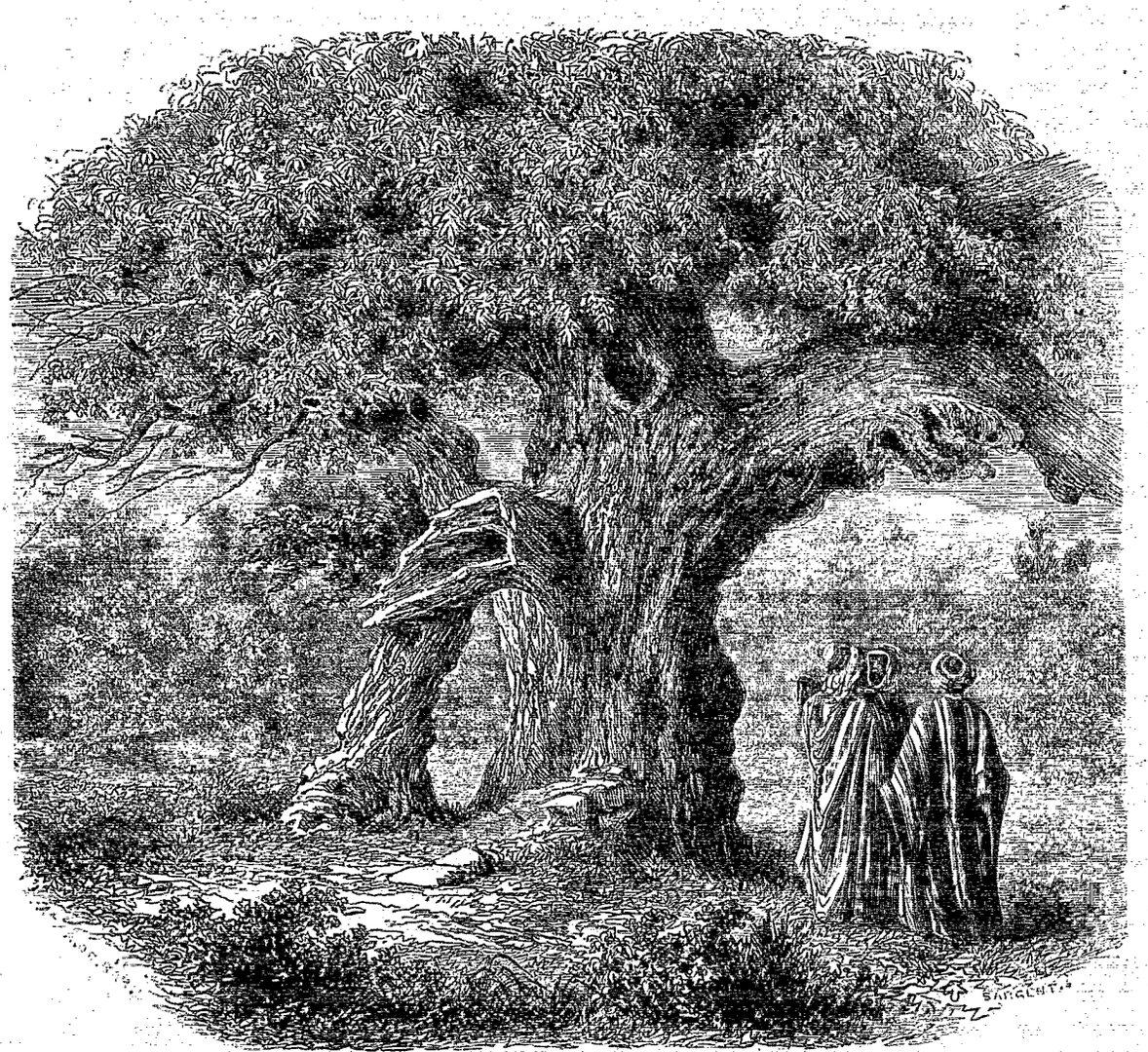
Voilà une idée de l'étendue de l'univers! Quelle est donc la grandeur de celui qui a fait cet univers? Il est évident que la grandeur de l'œuvre n'est qu'un néant à côté de la grandeur de l'ouvrier. Le prophète donnait déjà un sentiment magnifique de la grandeur de Dieu, quand, le mettant en présence de notre monde, il disait : « Qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main et pris avec trois doigts la masse de la terre. » Mais qu'au lieu de ce simple globe de la terre on mette dans sa main cette multitude innombrable de soleils, de comètes, de planètes, d'astres de toutes sortes qui composent l'univers, ce ne sera qu'une poussière, et elle n'y pèsera pas davantage. Une telle immensité n'est rien devant la sienne, car non-seulement il l'enveloppe, mais il la pénètre; et de même que notre esprit est présent tout entier dans chacun des éléments de notre pensée, de même son être est présent tout entier en chacun des points les plus imperceptibles de cette merveilleuse et incommensurable machine.

La suite à une autre livraison.

ALGÉRIE.

LE TÉRÉBINTHE DE L'OUED-EN-NSA.

L'Oued-en-Nsa (1) est une rivière longue de 300 kilomètres qui commence vers le sud de Laghouat (Lar'ouat), au plateau appelé Ras-el-Feiad (la Tête des Bas-Fonds),



Tronc de Térébinthe (*Betoum*), sur l'Oued-en-Nsa. — Dessin d'A. de Bar, d'après M. V. Flogny.

coupe en deux le territoire du Mzab et finit dans la sebkhra de Ngou-Sa (1). On suit volontiers ses sinuosités pour se rendre de Laghouat à Ouargla. On a creusé dans son lit, à des distances de 20 à 25 kilomètres, des réservoirs où se conservent presque en tout temps les eaux des pluies. C'est une ancienne coutume du pays de s'assurer ainsi des provisions d'eau dans le cours des rivières ou des torrents, et l'on donne souvent à tort le nom de puits artésiens à ces sortes de citernes peu profondes couvertes ordinairement de planches. Au mois de février, tout verdit,

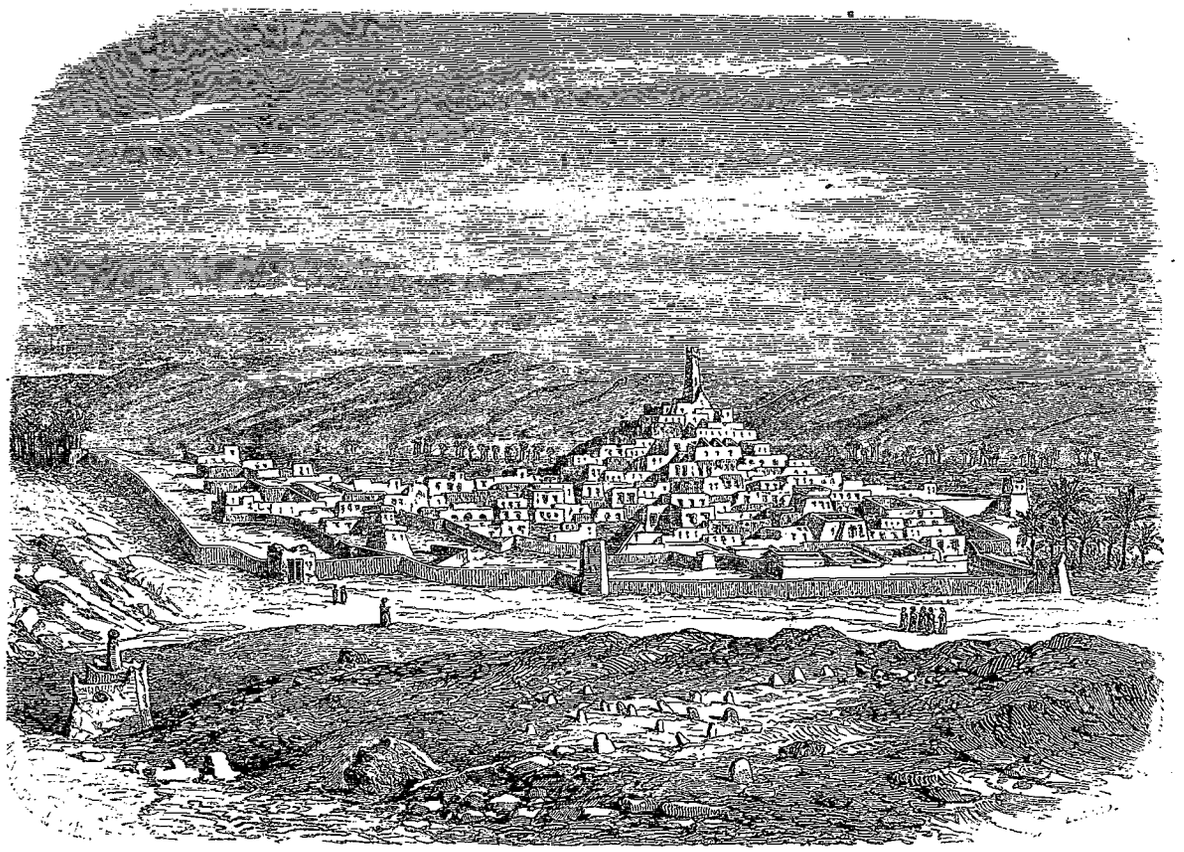
(1) Les sebkhras sont des bassins moins encaissés et plus secs que les chotts; ils sont ordinairement couverts, en été, de légères couches de cristaux de sel.

(1) C'est-à-dire, Rivière des Femmes. Les Arabes donnent le nom d'*Oued* à tous les cours d'eau, et en même temps aux vallons et vallées qu'ils arrosent.

tout est en fleurs aux bords de l'Oued, et le regard se repose avec plaisir sur les tamarins, les lauriers-roses et les terébinthes, dont quelques-uns, parvenus à des proportions colossales, se contournent de la manière la plus capricieuse.

GARDHEIA.

Les Mzabites ou Béni-Mzab (Enfants du Désert) forment une des populations berbères les plus importantes. Ils habitent, dans le Sahara oasien, sept villes et villages dont l'ensemble est désigné sous le nom d'oasis des Béni-Mzab. Ils parlent un dialecte berbère, le mzabia. Ils sont considérés comme professant une secte distincte et séparée des quatre grandes sectes du mahométisme : ils ne croient qu'au texte seul du Coran et repoussent toute autre tradition; ils ont en horreur le mensonge, et s'abstiennent religieusement de tabac et de liqueurs spiritueuses; leurs mœurs sont sévères; ils sont très-laborieux. Leur territoire ne



Vue de Gardheia ou R'ardéia, capitale des Béni-Mzab. — Dessin d'A. de Bar, d'après M. V. Flogny

suffisant pas pour les nourrir tous (on évalue leur nombre à vingt ou vingt-cinq mille), ils se répandent dans les villes du Tell et ils y exercent en général les métiers de fruitiers, bouchers, charbonniers, baigneurs, etc.

Gardheia (ou R'ardéia), leur ville principale, bâtie au pied des montagnes qui dominent le flanc sud de la vallée de l'Oued-Mzab, renferme une population d'environ dix à douze mille âmes, et peut fournir environ trois mille combattants. Comme les autres villes du Mzab, elle est bâtie de manière à offrir aux yeux la forme d'une pyramide dont le sommet est couronné par une mosquée. Les maisons sont étagées les unes au-dessus des autres. Leurs terrasses sont soutenues par des arcades qui s'ouvrent au dehors. On dirait une ruche; l'activité et l'industrie des habitants ne contredisent pas cette comparaison. Toute la ville est entourée d'une enceinte de pierres et de briques crues de 3 mètres de hauteur, percée de six portes, et flanquée de tours dont chacune peut renfermer cinquante combattants. Les rues sont larges et bien percées. Les mosquées y sont au nombre de six. Le marché où se réunissent les habitants et les Arabes du dehors est situé dans une plaine, près de la porte du sud. Dans la vallée du nord, la terre est cultivée avec soin : à l'aide de puits profonds, les Mzabites entretiennent la fraîcheur et la fécondité dans leurs champs d'orge et leurs jardins de palmiers.

L'AME BLANCHE D'UN NÈGRE.

ANECDOTE PERSANE.

Méan-Ben-Zaïdé nous a raconté le fait suivant.

Lors des guerres de la succession au califat de Bagdad, je commandais les troupes du parti des légitimistes contre le prétendant Abou-Djeafer-Ben-Mansour. Après une lutte longue et acharnée, ses partisans ayant vaincu les nôtres, le prétendant fut proclamé calife. Il avait entendu parler si souvent de ma bravoure et de ma libéralité, qu'il résolut de s'emparer de ma personne. Les récompenses qu'il fit promettre à quiconque me livrerait à lui étaient trop séduisantes pour qu'il me fût possible de compter sur le refuge que je m'étais choisi dans la ville même de Bagdad.

Je pris donc toutes les mesures propres à me rendre la fuite facile au premier moment favorable.

D'abord, je passai quelques jours assis en plein soleil, la tête nue et déshabillé, jusqu'à ce que la couleur de ma peau devînt noire comme celle d'un Arabe du désert. Puis

je coupai ras mes moustaches et ma barbe. Ainsi métamorphosé, un beau matin, j'endosse une tunique en bure, semblable à celle des portefaix de la ville, je monte sur mon chameau et je pars tout seul. Je traverse la ville sans être remarqué, et je poursuis lestement ma route en me dégageant du réseau de ces nombreuses impasses qui encombrent les faubourgs de Bagdad ; mais tout à coup je me vois accosté par un nègre. Très-laid de figure, grand, robuste, il portait un long sabre suspendu en bandoulière. Il saisit la bride de mon chameau et le contraint de s'agenouiller. Je n'eus pas le temps de faire un seul mouvement que je me sentis serré dans la vigoureuse étreinte de ses bras comme dans un étau.

— Je te trouve, à la fin des fins! me dit-il. Ah! la bonne prise, tant désirée, tant recherchée par le prince des vrais croyants (le calife).

— Mais tu ne me connais point. Pour qui me prends-tu donc? Cesse tes plaisanteries, et va-t-en chercher ailleurs ton Méan-Ben-Zaïdé. Je n'ai rien de commun avec cet homme-là. Crains Dieu!

— Trêve de ces finesses. Je n'ai pas le moindre doute sur ton identité, et je te connais mieux que tu ne te connais toi-même.

Voyant qu'il me serait impossible de le tromper, je lui dis :

— Eh bien, oui, je suis Méan-Ben-Zaïdé; mais quel avantage retireras-tu de ma mort? Si tu convoites la récompense promise au dénonciateur, tiens, j'ai sur moi une broche en diamants dont le prix surpasse de beaucoup la valeur de ce que tu espères obtenir du calife. La voici; accepte-la comme un cadeau de ma part, et sauve-moi la vie.

— Fais-moi voir la broche.

Après avoir examiné attentivement les pierreries de la broche, il reprit :

— Tu m'as dit vrai. C'est un bijou de très-haut prix, à n'en pas douter. Cependant, réflexion faite, je ne crois pas devoir l'accepter avant que tu ne me promettes de répondre sincèrement à la question que je vais te faire. Si tu refuses, je ne te laisserai pas partir.

— Je répondrai. Demande.

— Tu t'es acquis une belle réputation dans le monde par ta bravoure ainsi que par les grandes largesses que tu aimais à répandre autour de toi. Eh bien, dis-moi, sur ta conscience, as-tu jamais donné à quelqu'un la totalité de ton avoir? — Non. — Et la moitié? — Non. — Et le tiers? — Non...

Le nègre poursuivit son interrogatoire jusqu'au dixième; et je fus obligé chaque fois de faire une réponse négative. Je me sentis extrêmement confus lorsque je vis qu'il s'agissait de la dîme prescrite par le Coran; mais pour ne pas mentir tout à fait, je répondis :

— Il peut se faire qu'en effet j'aie donné le dixième.

— Je sais, dit le nègre, que tu n'as jamais donné un dixième de ta fortune. Quant à moi, je marche, comme tu me vois, toujours à pied, et je me nourris et m'habille moyennant vingt *direms* (1) par mois que je reçois à titre de traitement, tandis que les diamants de cette broche valent plusieurs milliers de *dinars* (ducats d'or). Je ne possède rien au delà de mon traitement. Cependant, écoute, je te fais cadeau de la broche que tu m'as donnée, et je te rends ta liberté, par égard pour tes vertus. J'y gagne aussi, mais à ma façon : en te faisant ainsi propriétaire de cette richesse qui pouvait être ma propriété, je veux que tu te souviennes toujours qu'il y a quelqu'un dans ce monde qui te surpasse en libéralité et en désintéressement. Ne t'enorgueillis donc pas de ce que tu as fait jusqu'ici, et désormais apprends à considérer les plus riches dons que tu prodigueras comme d'une valeur comparativement insignifiante.

En disant cela, le nègre me remit la broche avec les guides de mon chameau, et s'en alla. Je criai :

— Reviens vers moi, homme généreux. Dieu m'est témoin que tu m'as couvert de honte et de confusion, et qu'il me serait plus facile de livrer ma tête sous le fer d'un bourreau que de vivre sous le poids d'une obligation semblable. Reviens, reprends cette broche, je t'en conjure, je t'en supplie...

Il détourna la tête et me répondit en souriant :

— Tu veux que je retourne pour abjurer mon vœu, et à l'endroit même où je viens de le faire. Non, tu ne me feras pas mentir.

Le nègre disparut, et jamais je n'ai pu le retrouver, malgré toutes mes recherches. (1)

(1) Environ 12 francs.

(1) Traduit du persan par A. Chodzko.

LE JOURNAL SECRET OU CONFIDENTIEL.

Le perfectionnement moral, but essentiel de toute éducation, exige, à côté d'un enseignement approprié à l'âge et à la condition de l'individu, une attention continuelle, et des efforts réitérés sur soi-même. L'être le plus heureusement doué de la nature présente à l'œil de l'observateur tant d'imperfections innées ou acquises! le plus léger défaut est si difficile à détruire!... Mais il est des précautions et des soins qui servent, avec plus ou moins de puissance, à surmonter les obstacles d'une telle entreprise et à faciliter les progrès.

Au premier rang de ces moyens, nous plaçons volontiers une habitude conseillée par quelques moralistes, mais peu répandue aujourd'hui parmi les jeunes gens, quoique l'expérience en atteste l'utilité.

Elle consiste à s'imposer, à tenir avec exactitude un journal particulier, où l'on se rend compte chaque soir de l'emploi de la journée; où l'on consigne avec sévérité les reproches que l'on mérite; où l'on enregistre les actions répréhensibles et toutes les fautes que l'on a commises, en indiquant les précautions à l'aide desquelles on aurait pu les éviter, et les moyens d'en prévenir le retour. Il est aisé de voir, au premier coup d'œil, tout ce que la fidélité à cette censure de soi-même, à cette espèce d'examen de conscience, et les bonnes résolutions qui en sortent sans effort, apportent peu à peu de maturité à l'esprit, d'attention à ses propres défauts, de réforme dans les mauvaises habitudes, d'amélioration dans toute la conduite. Par là se trouve avantageusement combattue une disposition que l'on ne saurait attaquer de trop bonne heure, nous voulons dire la simple légèreté, si commune en France, et dont on ne calcule pas assez les fâcheux résultats en morale. Certains hommes n'empirent guère, avec l'âge, que parce qu'au milieu du tumulte du monde et des affaires, ils négligent ce regard intérieur qui nous montre ce que nous sommes, et qu'il cessent de s'interroger eux-mêmes.

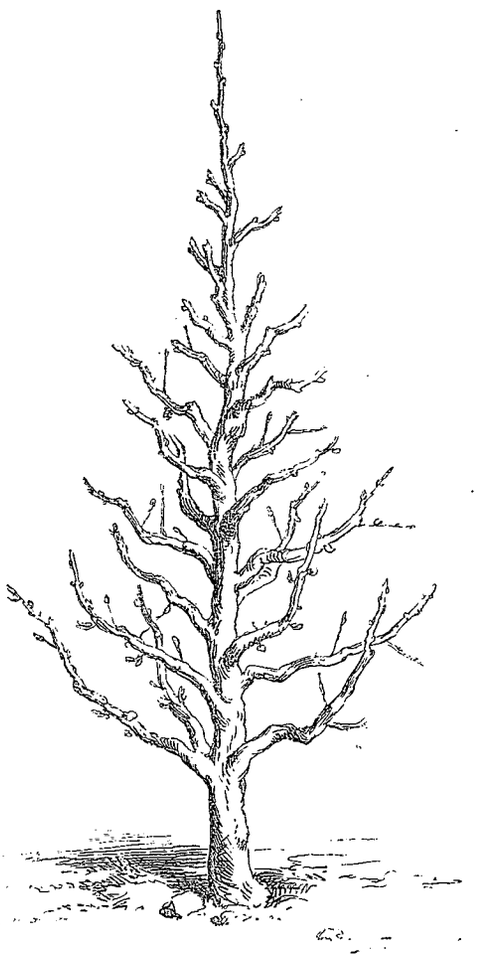
Le petit journal dont nous parlons est un ami véridique et fidèle, un confident précieux, qui, nous offrant à tout moment le miroir, nous empêche de méconnaître ou d'oublier nos défectuosités morales, et nous force en quelque sorte à les faire disparaître.

La rédaction de ce journal intime offre encore des avantages d'un autre genre. Elle nous habitue à nous rendre compte de nos impressions, de nos sentiments; ce journal devient d'ailleurs tout naturellement un recueil d'observations personnelles sur ce que l'on voit, sur ce que l'on entend. On y raconte les choses dont on a été ému : ainsi s'accumule insensiblement une masse de faits, de réflexions, d'anecdotes. Plus tard, et en avançant dans la carrière, on

relira avec intérêt, avec bonheur, le récit naïf des événements de la jeunesse, et pour ainsi dire l'histoire du cœur. L'âme se dilatera en présence d'une foule de détails agréables ou touchants. Peut-être une illusion charmante lui rendra-t-elle par intervalles ces jours si frais et si purs du printemps de la vie dont on voudrait souvent ressaisir les heures fugitives. Si une vocation particulière, si une voix inspiratrice, nous appellent à cultiver l'éloquence ou la poésie, nous retrouverons dans ces feuilles, compagnes des belles années, une multitude de traits, d'images, de sentiments, qui, empreints du feu des premières impressions, fourniront peut-être à des discours, à des écrits, leurs pages les plus brillantes. La vie entière d'un homme généreux concourt, même à son insu, au choix de ses sujets, à la combinaison de ses moyens, aux succès de ses ouvrages; et, comme l'a dit l'une des belles plumes de notre siècle, « la meilleure partie du génie se compose de souvenirs. » (1)

DE LA TAILLE DES ARBRES FRUITIERS.

Voy. t. XXIV (1856), p. 150.

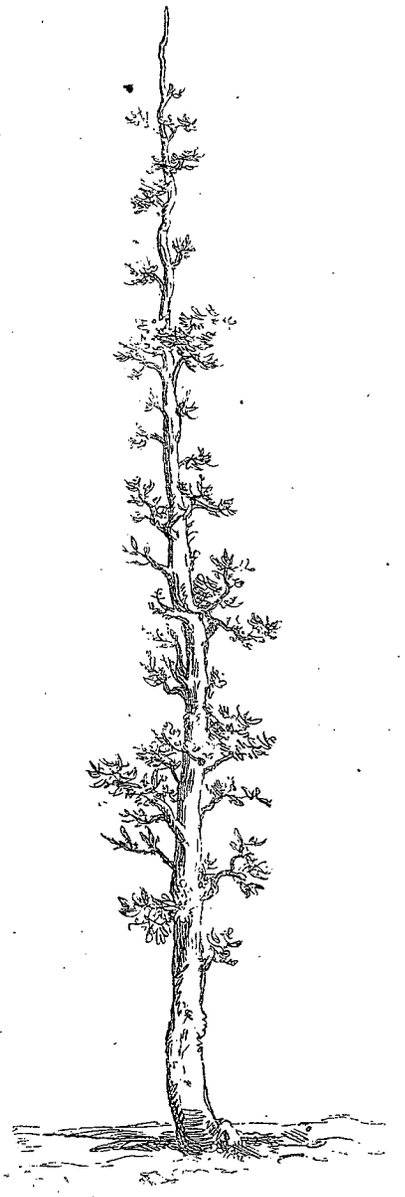


Taille en pyramide.

Depuis quelques années, la taille des arbres fruitiers a fait, en France, de grands progrès, non que ces progrès aient beaucoup gagné en étendue, car malheureusement les habitants de nos campagnes, dans le centre et le midi, le pays des arbres à fruits, sont bien arriérés sous le rapport de l'horticulture. Mais enfin, si la science ne s'est pas beaucoup répandue, elle s'est, au moins, beaucoup perfectionnée : tôt ou tard la pratique suivra.

(1) Communiqué par un magistrat de Bourges.

On ne se contente pas de greffer les arbres afin d'améliorer les espèces par des croisements judicieux, on donne à l'arbre des formes diverses appropriées aux fruits qu'il



Taille en quenouille.

doit porter, aux localités dans lesquelles il se trouve; le jardinier habile dirige la sève, cette mère nourricière du fruit, absolument comme il lui plaît.

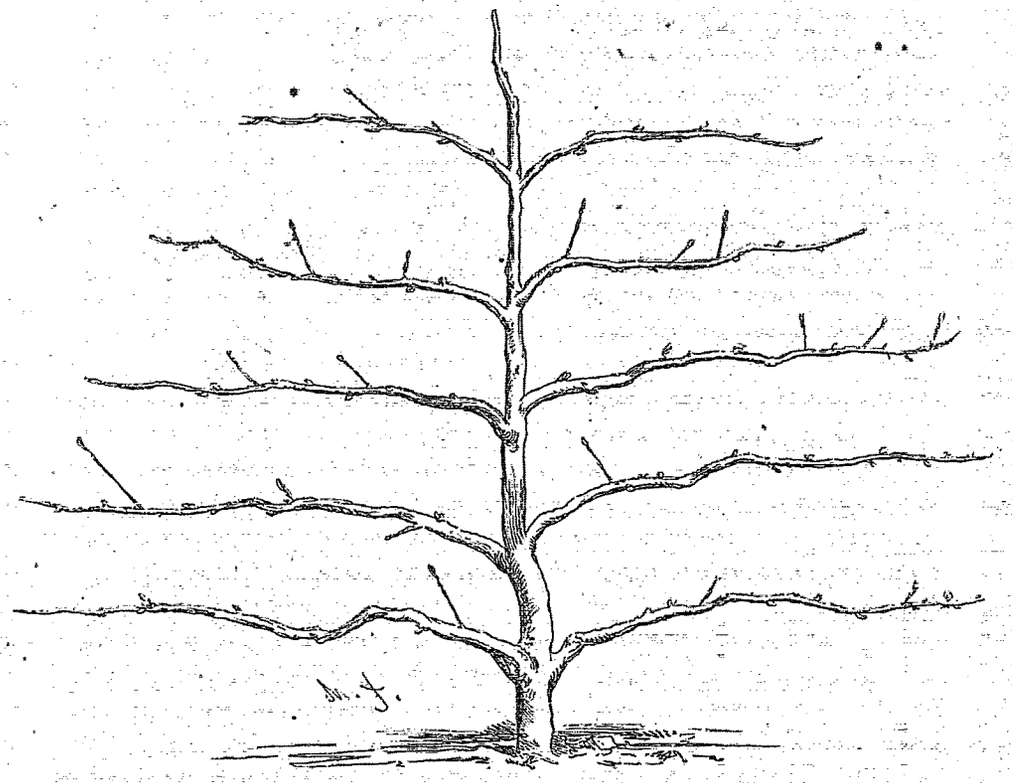
En laissant les arbres en plein vent grandir et pousser librement, on aurait encore d'excellents fruits, si ces arbres étaient d'une bonne espèce; mais le développement exagéré, inutile de certaines branches, nuirait au progrès du fruit et à la végétation des autres plantes qui couvrent le sol. Les arbres ont, en général, une tendance naturelle à pousser une haute tige et à s'épanouir en bouquet lorsqu'ils sont arrivés à une certaine hauteur.

Les jardins dont disposent les horticulteurs ont une surface restreinte que l'on a besoin d'utiliser. Un jardin fruitier n'est pas un verger. Dans le verger, on laisse les arbres aller à leur guise; dans le jardin fruitier, on est obligé de leur donner une forme particulière qui, tout en exposant le fruit à l'action plus directe du soleil, permette aux rayons

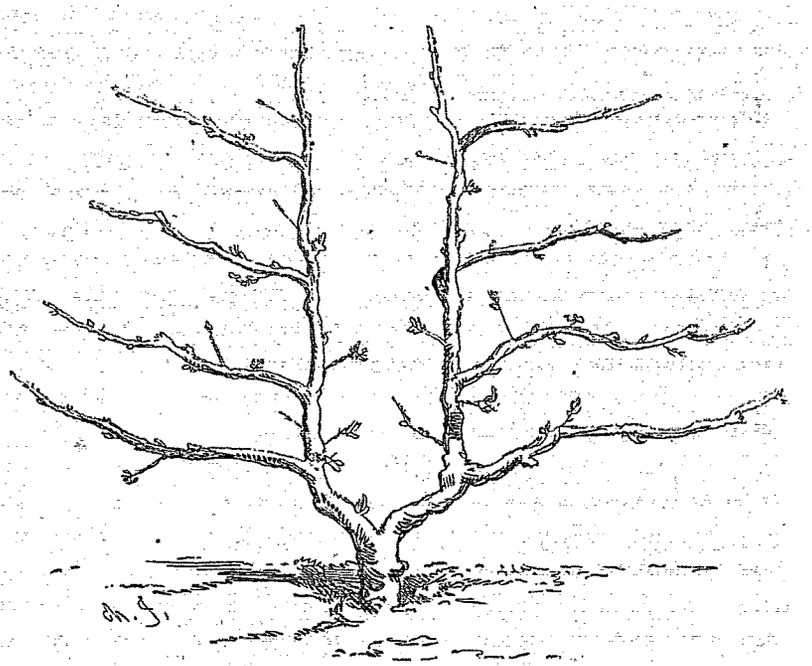
de cet astre d'apporter leur influence bienfaisante aux fleurs modestes et aux humbles légumes qui végètent à la surface du sol.

La forme en *quenouille* et la forme en *pyramide*, adoptées pour les poiriers et pour les pommiers surtout, remplissent parfaitement cet objet.

Mais on ne laisse pas toujours les arbres fruitiers en plein vent; on les plante contre un mur recouvert de chaux,



Taille en palmette.



Taille en U.

exposé au midi, de manière à ce que le rayonnement du mur accélère la végétation de l'arbre et donne au fruit plus de volume et plus de parties sucrées. Il faut encore tailler l'arbre pour pouvoir appliquer ses branches contre le mur en espalier, ou pour faire, à un mètre ou $1^m,50$ environ du mur, un rideau qu'on appelle contre-espalier, tout semblable à celui qui couvre la muraille; c'est communément la forme en *palmette* simple ou double et la forme en U qu'on adopte (1).

En résumé, la taille a pour but la suppression des branches inutiles et la concentration de la sève dans les branches à fruits.

(1) Voy., t. XXIV (1856), p. 150, la taille du pêcher en éventail, et la taille du pommier nain en gobelet.

L'ENFANT.



Peinture par M. L. Rubio. — Dessin de Laville.

Scène ancienne qui, sous des costumes divers et même sans costume, te renouvelles éternellement sur la terre, du nord au sud, de l'est à l'ouest, chez les peuples qui semblent descendre la pente des civilisations comme chez les tribus nomades qui ne la monteront peut-être jamais; scène innocente, aimable, douce, paisible, action de grâces à Dieu, sourire à la nature, tu feras toujours soupirer le voyageur solitaire qui passe, tu séduiras toujours l'imagination de l'artiste sensible, et ton image, que tracera son crayon, si familière qu'elle soit aux âmes les plus simples, sera toujours la bienvenue! Le plus sûr secret de charmer et de plaire est d'exprimer des sentiments naturels, vrais, surtout affectueux. Le cœur humain n'a pas beaucoup plus de cordes que la lyre antique, et aucune d'elles ne vibre plus mélodieusement que celle de la tendresse et de l'amour.

LES JEUNES FILLES ET LE GREC.

Suite. — Voy. p. 47.

§ 3. — IPHIGÉNIE EN AULIDE.

Personne aujourd'hui, même parmi les plus lettrés, ne sait plus et mieux le grec que Racine et même que Boileau. La correspondance de ces deux immortels amis nous montre qu'un vers ou même un mot d'Homère était pour eux un suffisant sujet de lettre. On voit par quelques rapides aperçus de l'auteur du *Lutrin*, sur deux ou trois passages de l'Odyssée, avec quelle admirable perspicacité, quel goût exquis, il saisissait, appréciait, savourait le génie naïf du divin aveugle; quant à Racine, il vivait penché sur les œuvres de Sophocle et d'Euripide, traduisant sur la marge, en prose ou en vers, des fragments épars; et on raconte

qu'un jour, un impie ayant osé devant lui attenter au génie de Sophocle, Racine saisit un *Œdipe roi*, et le traduisit subitement, tout haut, tout entier, d'inspiration, et avec une telle magnificence de style, une telle audace d'expressions trouvées, que tous les spectateurs se crurent transportés au théâtre d'Athènes. Eh bien, pourtant, le croirait-on? une fois que le poëte français avait la plume à la main, tout changeait : alors, soit calcul, soit désir de plaire à son siècle, soit impuissance de traducteur ou peut-être puissance de créateur (car un homme de génie veut rendre sien même ce qu'il emprunte), le sentiment profond de l'esprit grec semblait parfois l'abandonner. L'*Iphigénie en Aulide* en est un exemple bien frappant. Quelle différence du poëte français au poëte grec, et, osons le dire, quelle infériorité! Qu'est devenue dans Racine cette admirable scène entre les deux frères, qui nous fait pénétrer d'une manière si touchante au cœur de l'action? Qu'est devenu cet Achille si fier et si humain à la fois, si rude et si compatissant? Qu'est devenu surtout l'incomparable rôle d'Iphigénie? Ce rôle descend, dans la pièce grecque, jusqu'aux plus gracieuses et plus enfantines familiarités de la fille et de la jeune fille; il s'abaisse à des naïvetés charmantes qui semblent n'appartenir qu'à la comédie, pour s'élever de degrés en degrés jusqu'au lyrisme le plus pathétique. Iphigénie est à la fois une enfant et une héroïne; elle tremble devant la mort et elle la brave; elle pleure sur sa destinée et y marche résolûment; et tous ces contrastes qui embrassent l'échelle tout entière des sentiments les plus opposés, se fondent, se succèdent si harmonieusement, que l'unité résulte de l'assemblage des extrêmes eux-mêmes. Rien de pareil dans l'*Iphigénie* française. Elle nous représente une jeune personne touchante, bien élevée, soumise, mesurée, et même adroite dans son désespoir, et qui ne manque à aucune bienséance sous le couteau mortel; c'est charmant, mais c'est un peu factice; l'idéal et le réel s'en sont allés du même coup.

Deux fragments que nous emprunterons à la pièce grecque feront bien sentir notre pensée. Chacun se rappelle, dans Racine, la scène du retour, entre Iphigénie et Agamemnon, scène qui se termine par le mot justement célèbre : « Vous y serez, ma fille! » Voici le même morceau dans Euripide.

IPHIGÉNIE. O ma mère, ne t'irrite point contre moi! je cours presser le cœur de mon père contre le mien.

CLYTEMNESTRE. O toi que je révère entre tous, Agamemnon, ô mon roi, nous voici rendues à tes ordres.

IPHIGÉNIE. Et moi, j'accours, ô mon père! je veux te presser contre mon cœur après une si longue absence; car je brûle du désir de te voir. Ne t'en fâche pas.

AGAMEMNON. Eh bien, ma fille, satisfais ton désir; tu as toujours aimé ton père plus que tous les autres enfants auxquels j'ai donné le jour.

IPHIGÉNIE. O mon père, quelle est ma joie de te revoir après un si long temps!

AGAMEMNON. Il en est de même de ton père; les sentiments que tu exprimes sont aussi les miens.

IPHIGÉNIE. Que tu as bien fait, mon père, de m'appeler auprès de toi!

AGAMEMNON. Je ne sais, ma fille, si je dois m'en féliciter ou non.

IPHIGÉNIE. Hélas! quels regards inquiets tu jettes sur moi, après avoir paru si joyeux de me voir!

AGAMEMNON. Un roi, un général a bien des soucis.

IPHIGÉNIE. Sois à moi en ce moment, et laisse là tes soucis.

AGAMEMNON. Mais je suis à toi tout entier, je ne songe pas à autre chose.

IPHIGÉNIE. Éclaircis donc ce front sourcilleux, et prends un air serein.

AGAMEMNON. Eh bien, je me réjouis, ma fille, je me livre au plaisir de te voir.

IPHIGÉNIE. Et cependant des larmes s'échappent de tes yeux.

AGAMEMNON. Une longue absence va nous séparer encore.

IPHIGÉNIE. Je ne comprends pas tes paroles, ô père chéri, je ne les comprends pas.

AGAMEMNON. Plus tes paroles sont sensées, plus tu m'attendris.

IPHIGÉNIE. Eh bien, j'en dirai d'insensées, si je puis t'égayer ainsi.

AGAMEMNON. Ah! Dieux! je ne puis me taire... C'est bien, ma fille.

IPHIGÉNIE. Reste dans ta patrie, mon père, avec tes enfants.

AGAMEMNON. Je le voudrais, mais je ne puis ce que je veux, et j'en gémis.

IPHIGÉNIE. Périssent les combats et les maux dont Ménélas est l'auteur.

AGAMEMNON. Ils en feront périr d'autres en me faisant périr moi-même.

IPHIGÉNIE. Que de temps tu es resté dans les retraites de l'Aulide!

AGAMEMNON. Encore à présent un obstacle m'arrête, et m'empêche de faire partir l'armée.

IPHIGÉNIE. Où dit-on, mon père, qu'habitent les Phrygiens?

AGAMEMNON. Aux lieux où plût au ciel que Pâris n'eût jamais paru.

IPHIGÉNIE. Tu vas donc traverser les mers et m'abandonner?

AGAMEMNON. Tu viendras aussi, ma fille, aux mêmes lieux que ton père.

IPHIGÉNIE. Ah! plût au ciel que la bienséance me permît de faire avec toi le trajet!

AGAMEMNON. Que demandes-tu? Toi aussi tu auras un trajet à faire, et tu te souviendras alors de ton père.

IPHIGÉNIE. M'embarquerai-je avec ma mère, ou partirai-je seule?

AGAMEMNON. Seule, sans ton père, ni ta mère.

IPHIGÉNIE. Est-ce que tu m'envoies dans une autre famille?

AGAMEMNON. Laissons cela; ce sont des choses que les jeunes filles ne doivent pas savoir.

IPHIGÉNIE. Hâte-toi, mon père, de revenir victorieux de la Phrygie.

AGAMEMNON. Il est un sacrifice que je dois d'abord accomplir ici.

IPHIGÉNIE. C'est avec les prêtres que tu dois régler cette cérémonie sacrée?

AGAMEMNON. Tu le sauras, tu y assisteras, près du vase qui contient l'eau lustrale.

IPHIGÉNIE. Formerons-nous des chœurs de danse autour de l'autel?

AGAMEMNON. Heureuse ignorance, que je te porte envie! Rentre dans le palais, ma fille, montre-toi à tes compagnes. Donne-moi ta main, donne-moi un baiser, bien amer, puisque tu dois rester si longtemps éloignée de ton père. Quoi! ce sein, ces joues, ces cheveux blonds... Ah! ville des Phrygiens! ah! Hélène, combien vous m'êtes funestes! Mais cessons ce discours, je sens couler mes larmes en t'embrassant. Rentre dans le palais.

« Racine, dit excellemment M. Patin, après avoir cité ce morceau d'Euripide, Racine a fait de cette scène une imitation véritablement admirable par la précision, la rapidité,

l'effet des reparties. Mais, le dirai-je? et pourquoi le dissimuler? la dignité y gêne parfois la nature. Ce n'est plus tout à fait ce père qui s'oublie dans les bras et au milieu des caresses de sa fille, qui sourit et verse des larmes, qui s'écrie et s'arrête; ce n'est plus cet abandon, ce trouble, ces mouvements confus, *toutes ces faiblesses du sang;* c'est une douleur plus contenue, plus majestueuse, plus digne peut-être d'un roi, mais moins convenable à un père. »

On ne saurait mieux dire; mais que dirons-nous donc des célèbres prières d'Iphigénie, au quatrième acte :

. . . . . Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes pas trahi.

Là encore, il faut citer, pour montrer combien le théâtre grec, par sa grâce et sa pureté familières, convient mieux que tout autre aux lectures de famille.

Iphigénie. O mon père, si j'avais l'éloquence d'Orphée et le pouvoir de forcer par mes enchantements les rochers à me suivre, et d'attendrir les cœurs par mes paroles, j'aurais recours à ce moyen. Mais je ferai parler ma seule éloquence, mes larmes; c'est tout ce que je puis. Comme une suppliante, je presse contre tes genoux ce corps que celle-ci a mis au monde pour toi. Ne me fais pas mourir avant le temps, car il est doux de voir la lumière; ne me force pas à visiter la région souveraine des morts. La première je t'appelai du nom de père, et tu m'appelas ta fille; la première, assise sur tes genoux, je te donnai et je reçus de toi de tendres caresses. Tu me disais alors : « Te verrai-je, ma fille, dans la maison d'un époux, vivre florissante, comme il est digne de moi? » Et je répondais, suspendue à ton cou, et pressant ton menton que ma main touche encore : « Et moi, mon père, te recevrai-je à mon tour dans la douce hospitalité de ma maison, et rendrai-je à la vieillesse les tendres soins qui ont nourri mon enfance? » Je conserve la mémoire de ces paroles, mais tu les as oubliées et tu veux me donner la mort. Ah! n'en fais rien, au nom de Pélops et d'Atrée ton père; au nom de ma mère, qui, après m'avoir enfantée dans la douleur, souffre une seconde fois pour moi des douleurs égales à celles de l'enfantement. Qu'ai-je de commun avec l'hymen de Pâris et d'Hélène? D'où est-il venu pour ma perte? Mon père, tourne les yeux sur moi, accorde-moi un regard et un baiser, pour qu'en mourant j'emporte au moins ce gage de toi, si tu restes inflexible à mes prières. O mon frère, tu es un faible défenseur pour tes amis! cependant mêle tes larmes aux miennes, et supplie ton père de ne pas tuer ta sœur. Dans les enfants mêmes il y a un sentiment du malheur. Vois, mon père, il t'adresse une muette prière; ah! compatis à mon sort, et prends pitié de ma vie. Nous sommes deux à t'implorer : lui, faible enfant, et moi déjà plus grande. Je n'ajouterai qu'un mot, mais plus fort que tout le reste : rien n'est plus doux pour les mortels que de voir la lumière, mais les morts ne sont plus rien. Insensé qui souhaite de mourir! Vivre misérablement vaut mieux que mourir avec gloire.

Comment un homme de génie comme Racine s'est-il privé et nous a-t-il privés de la reproduction de telles beautés? Est-ce qu'il ne les a pas senties? C'est impossible à croire, et nous protestons de toutes nos forces contre une telle explication. Mais Racine n'a pas osé. Ce n'est que plus tard, quand il fut mûri par dix ans de réflexion et de silence, quand il se fut isolé du goût de son temps par sa séparation d'avec le monde, qu'il eut le courage d'être antique, d'être tout à fait Grec; et, chose étrange, où le fut-il? Dans ses deux pièces juives, *Esther* et *Athalie*. C'est l'étude et l'imitation des livres sacrés qui l'amena, non pas à la compréhension, mais à la reproduction des grands tragiques du paganisme. Sans parler de l'introduction des chœurs, et de cette alliance du style lyrique et du style dramatique, qui fait, comme nous l'avons dit, un des plus grands charmes du théâtre d'Athènes, rien de plus intéressant à étudier à ce point de vue que l'incomparable scène de Joas et d'Athalie. Non-seulement cette scène est un écho du délicieux dialogue d'Ion et de Créuse, dans la pièce d'Euripide, mais par un art inconnu, incroyable, inimité, Racine a su si bien y mêler la naïveté et la grandeur, il y a fondu si harmonieusement la simplicité du plus ingénu des enfants et l'élégance du plus charmant des poëtes, que cette scène est comme un résumé de toutes les grâces, à la fois familières et nobles, du génie grec; l'antiquité y respire tout entière. *La fin à la prochaine livraison.*

LES MURS MORESQUES DE SÉVILLE.

Tandis que les murailles des vieilles villes du nord de l'Espagne, de la terre des chrétiens, sont lourdes et massives, grossièrement bâties, sans couronnements, flanquées de ces grosses tours demi-circulaires, plus larges que hautes, qu'on nomme *cubos*, défenses improvisées d'un peuple qui se lève, et qui peu à peu repousse l'oppresseur, les fortifications du midi, de la terre des Mores, sont légères, gracieuses, construites avec art, avec calme et avec étude. C'est l'œuvre d'un peuple qui se sent chez lui bien à l'aise, et ne s'entoure de murs que pour mettre à l'abri du coup de main des maraudeurs ses trésors, les produits de la science et les chefs-d'œuvre de la paix.

On dirait que les murailles de Séville n'ont pas d'épaisseur, et les découpures aiguës de leurs créneaux les font ressembler à une double palissade de madriers étroitement serrés. Les tours s'élancent d'un seul jet, saignées par quelques meurtrières, enjolivées de cordons en briques, de chaînes de pierre blanche, d'inscriptions arabes, et si soigneusement bâties, de matériaux si bien choisis, que leurs arêtes sont encore vives comme aux premières années, et qu'elles ont à peine laissé prendre quelques parcelles de terre ou de ciment aux ouragans et aux grandes pluies de dix siècles.

C'est par hasard qu'une semence apportée par le vent, des Asturies ou de la Galice, a jeté là entre les deux enceintes le froid peuplier du nord; l'arbre qui convient à ces lignes pittoresques, rare encore dans cette partie de la terre andalouse, c'est celui qui courbe gracieusement sa tête empanachée à quelque distance de la porte San-Juan, auprès de la tour de don Pedro le Cruel, c'est le poétique palmier d'Afrique.

Les murailles de Séville ont 7 kilomètres et demi de tour, et quinze portes.

La porte *de Cordoue*, à laquelle aboutissait au nord la vieille route venant de la ville sainte, dominée par une forteresse haute et carrée, a vu le martyre du glorieux roi saint Herménégilde.

La *puerta del Sol*, au-nord est, la première que frappe le soleil lorsqu'il se lève sur la ville, a été reconstruite par Philippe II en 1595; elle porte un soleil peint sur son fronton.

La porte *del Osario* (de l'Ossuaire) est également moderne; les Mores, qui y avaient établi un charnier, la nommaient *Vib Alfar*. Deux châtelets la défendent.

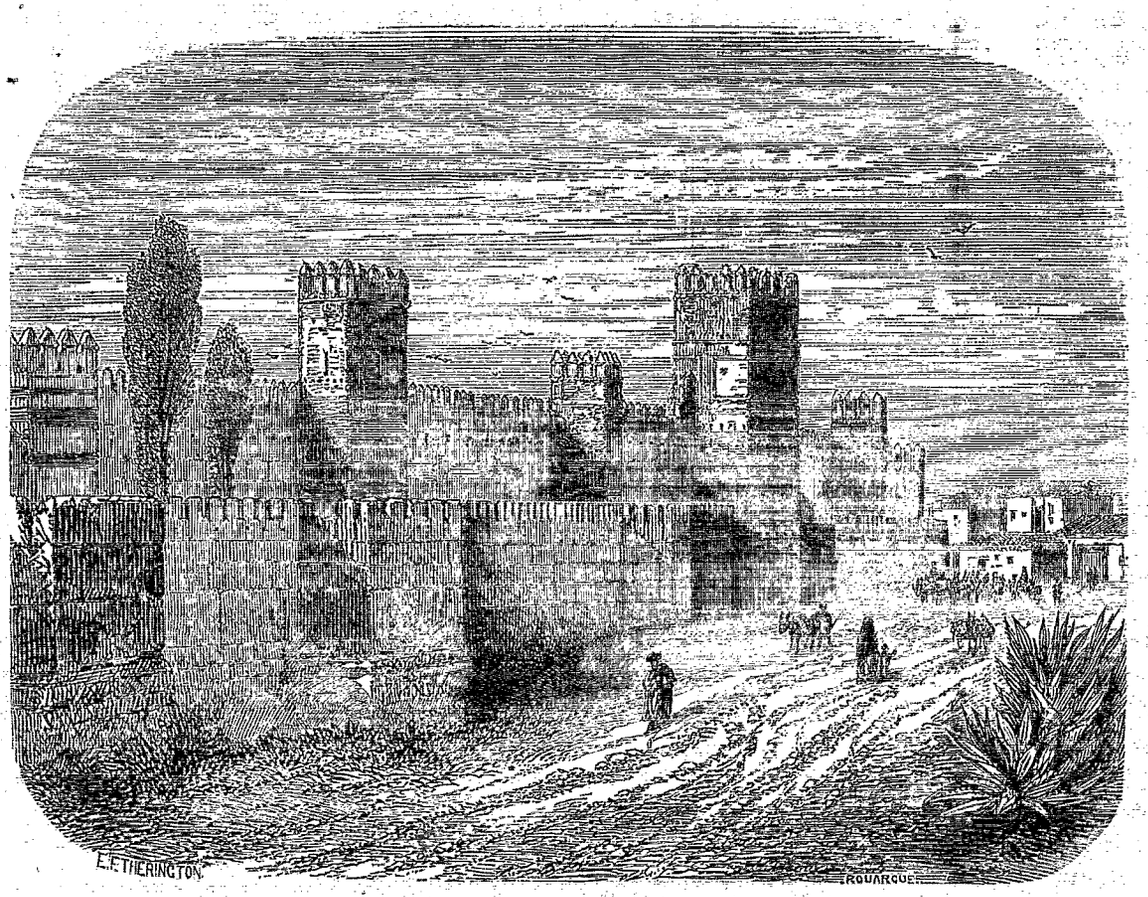
La porte *de Carmona*, reconstruite en 1578, forme, à l'est, l'entrée de la ville par la route des Castilles. On longe, en y arrivant, ce fameux aqueduc de 410 arches qui prend les eaux, à 11 kilomètres, sur les hauteurs d'Alcala de Guadaira, qui est en même temps la boulangerie de Séville. Un jour de 1540, des gens de guerre s'en allaient au se-

cours de Gibraltar; don Rodrigo de Saavedra portait devant eux le pennon vénéré de la ville. La porte était basse et le pennon ne pouvait sortir sans s'incliner. Alors on le fit passer par-dessus la muraille, et la même cérémonie se répéta au retour.

La porte de *la Carne*, au sud-est, est voisine de l'abattoir; les Arabes l'appelaient *Vib Ahoar*. C'est aujourd'hui, après plusieurs restaurations, l'une des plus élégantes de la ville. Elle conduit à la remarquable fonderie de canons dirigée par les officiers de l'artillerie espagnole.

La porte de *San-Fernando* n'a pas un siècle; elle a été ouverte pour faciliter la circulation vers la fabrique de tabac, l'un des établissements les plus importants de ce genre.

C'est au-dessus de la porte *de Jerez*, ouvrant sur la route du sud, que Séville avait gravé son antique histoire :



Séville. — Fortifications moresques. — Dessin de Rouargue.

Hercules me edifico;
Julio Cesar me cerco
De muros y torres altas;
Y el rey santo me gaño
Con Garci Perez de Vargas.

Don Fernando, roi d'Aragon, avait fait construire en 1410, dans la cour de l'Alcazar, des machines de guerre destinées au siége d'Antequera. Lorsqu'il s'agit de les sortir de la ville, on ne put faire comme pour le pennon à la porte de Carmona, et il fallut couper la porte de Jerez. Plusieurs fois restaurée depuis, elle a été reconstruite sur un plan digne du voisinage de la promenade favorite de la Cristina et du magnifique palais de San-Telmo, habité par M. le duc de Montpensier.

Les portes *del Carbon*, *del Aceite*, voisines des magasins au charbon et à l'huile, la porte *del Arenal*, n'ont rien de particulier ni d'historique; celle-ci sépare la ville d'un faubourg important.

La porte *de Triana* conduit au pont du Guadalquivir, au delà duquel est le fameux faubourg du même nom, presque une ville, habité par une nombreuse population ouvrière attachée aux fabriques de faïence, et par toute une race de Gitanos. Cette porte est un beau monument d'ordre dorique à colonnes accouplées, un château plutôt qu'une porte, avec un vaste balcon sur les deux faces, une belle salle intérieure et un attique orné de pyramides. C'est l'entrée principale de la ville, celle à laquelle on reçoit les rois qui visitent l'Andalousie. Ce n'est point par là, cependant, qu'entra saint Ferdinand, conquérant de Séville, en 1248, ni Philippe II, persécuteur des Morisques, en 1570; ce fut par une porte située un peu plus au nord, la *puerta Real*, bel arc roman, orné de pilastres supportant un large fronton de forme carrée où se lisait cette inscription :

Fernandi nomen splendit ut astra polli.

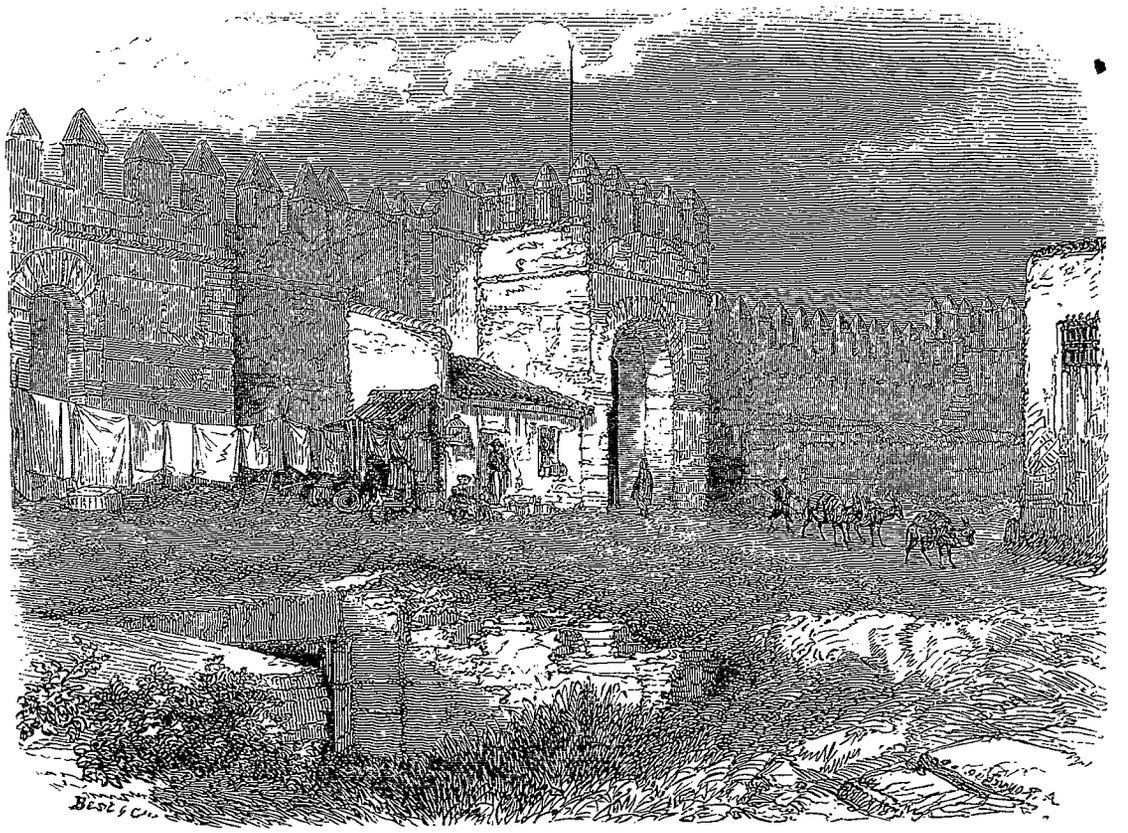
A la suite de la *puerta Real*, et en continuant vers le nord, se trouve la porte de *San-Juan*. Elle n'a plus le caractère arabe; elle fut réédifiée dans sa forme modeste, avec ses lourds créneaux, en 1757, à la place qu'occupait l'antique porte *del Ingenio*, ainsi nommée parce qu'en avant, sur la rive du Guadalquivir, était le môle aux marchandises avec ses machines à charger.

Aujourd'hui il se fait devant la *puerta Real* et jusqu'auprès de la *puerta de Triana*, sur tout ce large espace limité par le fleuve, un bruit et un mouvement inaccoutumés. Le sol a été mis de niveau, de grands bâtiments s'y élèvent, il est sillonné de lignes de fer, les locomotives le parcourent; la voie de Séville à Cordoue s'est installée là, dans

l'axe central de la ville, pour donner aux vieux murs moresques un spectacle nouveau. On a vu, il y aura bientôt deux ans, trente mille personnes pressées, entassées sur ces antiques remparts, pour assister aux premiers essais de la locomotive entraînant dix wagons de curieux, sur les six premiers kilomètres de cette intéressante partie de la grande ligne de Madrid à Cadix.

Aujourd'hui l'œuvre est conclue, elle a agi en vandale; elle a tranché les vieilles murailles des Mores un peu au delà de la porte San-Juan; elle a renversé la partie *de la Barqueta* où se tenait autrefois le bac du Guadalquivir, et qui s'avançait trop près du fleuve; elle coupe le chemin muletier qui s'en allait vers les montagnes d'Estramadure, de la porte *de la Macarena*, par où entra l'Infant don Fadrique lorsqu'il vint, avec une confiance aveugle, se mettre aux mains de son frère don Pedro le Cruel, qui le fit assommer dans une des salles de l'Alcazar.

Mais à quoi bon ces vieux souvenirs que l'on n'apprécie



Séville. — Porte San-Juan. — Dessin de Rouargue.

plus guère là-bas, pourvu qu'on aille aussi vite que le vent, et sans rien admirer, de Cordoue la savante et la ville sainte, à Séville la merveille, et de Séville à Cadix, la ruine oubliée de l'Océan?

LES LETTRES DU TASSE.

Suite. — Voy. p. 50, 71.

1577-78. — Scipion Gonzague cherche à dissuader le Tasse de se remettre au service de la maison d'Este. En même temps, le cardinal Albano écrit au duc Alphonse pour lui demander le pardon du Tasse et le prier de lui envoyer à Rome ce que le poëte a laissé à Ferrare, notamment les manuscrits de la *Gerusalemme* qu'il n'a pas encore entièrement corrigés.

1578. — 14 janvier. Le duc promet d'envoyer les manuscrits qui, par suite d'une maladie de la duchesse d'Urbin, n'ont pas encore été tous retrouvés.

— 22 mars. Le duc écrit à Gualengo et à Masetto qu'il est disposé à recevoir le Tasse et à lui faire le même accueil que par le passé, pourvu qu'il avoue que ses plaintes et ses terreurs n'ont jamais eu d'autre cause que la maladie de son esprit. « Il devra reconnaître surtout que c'est sans aucune raison qu'il s'est imaginé que nous voulions le faire mourir, lorsque nous l'avons toujours vu avec plaisir et entouré des témoignages de notre amitié. Il peut bien croire que si nous avions eu jamais une telle fantaisie, il nous eût été facile de la mettre à exécution. Qu'il songe donc bien, s'il veut venir, à la nécessité de se laisser soigner par les médecins pour guérir son humeur noire. Si, de retour à Ferrare, il retombe dans ses extravagances, s'il ne veut pas qu'on essaye de le guérir, nous le ferons sortir de nos États avec défense d'y rentrer jamais. S'il est donc résolu à revenir, il n'est pas besoin de plus de paroles. Autrement, nous ordonnons qu'on lui rende tout ce qui lui appartient, et il n'aura qu'à écrire à Coccapani qui en est le dépositaire. »

— Le Tasse quitte Rome en compagnie du cavalier Gualengo, arrive à Ferrare, et il y est reçu par le duc avec beaucoup de tendresse. Mais bientôt il retombe dans ses mécontentements, dans ses doutes; il soupçonne les courtisans de lui tendre des piéges; il se persuade que le prince n'a plus d'affection pour lui.

— Il fuit de Ferrare et va à Mantoue. Mais il ne se trouve pas mieux près des Gonzague qu'à la cour d'Este. Il vend tout ce qu'il possède pour subvenir à ses besoins.

— De Mantoue il se rend à Padoue et à Venise. Il se

plaint d'être partout mal accueilli, « parce qu'en le recevant avec amitié on craindrait de déplaire aux princes de Ferrare. » Mais ses soupçons paraissent au moins exagérés.

1578. — 12 juillet. Maffeo Veniero écrit de Venise au grand-duc de Florence une lettre ainsi conçue :

« Le Tasse est ici ; il a l'esprit inquiet. Mais, bien qu'on ne puisse pas dire que sa raison soit très-saine, il donne des signes de chagrin plutôt que de folie. Voici ce qui le tourmente le plus : d'abord, il voudrait entrer au service de Votre Altesse, ne demandant rien de plus que ce qui lui serait nécessaire pour vivre très-simplement et de la manière la plus retirée du monde ; ensuite, il voudrait que le seigneur duc de Ferrare lui rendît son livre : il n'en a pas de copie. Il parle sans cesse sur ces deux sujets, et se laisse emporter par l'imagination. Il se chagrine à la pensée de ne pas avoir son livre : cependant il ne se désespère pas et il assure qu'il fera un autre poëme meilleur en trois années, ce que je crois très-volontiers, ses facultés poétiques n'étant en rien affaiblies, soit parce que la poésie et la folie sont un peu sœurs, soit parce qu'elles ont au moins tant d'affinités et de rapports qu'au lieu de s'entre-nuire elles s'aident et s'exaltent mutuellement..... »

On ignore quelle fut la réponse du duc de Florence ; mais il n'est pas probable que le Tasse l'ait attendue bien longtemps.

— 20 juillet. A cette date, le Tasse est à Pesaro, à la cour du duc d'Urbin.

— Septembre. Il se rend à Urbin et adresse au duc de cet État une longue lettre où il raconte tous ses maux passés, et où quelques beaux vers sont mêlés à la prose.

— A la fin du mois, mécontent, il sort à l'improviste d'Urbin, et se dirige vers le Piémont. Il a raconté ce voyage d'une manière charmante dans son dialogue intitulé : *il Padre di famiglia*.

— Arrivé aux portes de Turin, on refuse de le laisser passer parce qu'il n'a point de certificat de santé. Il entre enfin, grâce à l'intervention d'Angelo Ingegneri, qui fut le premier éditeur de la *Jérusalem* complète. Le Tasse loge dans la maison du marquis Philippe d'Este. Girolamo della Rovere, archevêque de Turin, désire l'avoir près de lui, et le prince de Savoie, Charles-Emmanuel, lui offre un traitement égal à celui qu'il avait près du duc de Ferrare.

— Novembre et décembre. Le Tasse regrette de nouveau d'avoir perdu les bonnes grâces du duc de Ferrare. Il écrit au cardinal Albano pour le prier d'écrire en sa faveur.

— Il compose des vers à la louange de cinq dames, compagnes du marquis Philippe d'Este : il s'y montre surtout enthousiaste de l'une d'elles.

— Il écrit le dialogue de la Noblesse (*Della Nobilta*), que l'on désigne sous le nom d'un de ses interlocuteurs (*il Forno*).

1579. — Son désir de retourner à Ferrare redouble ; la nouvelle du mariage du duc Alphonse avec Marguerita Gonzaga lui paraît une circonstance favorable. Le marquis cherche en vain à l'en dissuader. Il part subitement de Turin.

— 22 février. Il arrive à Ferrare deux jours avant l'entrée solennelle de la nouvelle épouse.

Il ne paraît pas qu'il soit reçu d'une manière encourageante. Le 24 février, il écrit à Rome, au cardinal Albano, pour qu'il intervienne et lui fasse obtenir du duc Alphonse ses livres, ses manuscrits, et les moyens de vivre. Il croit reconnaître que le duc s'est beaucoup refroidi à son égard.

— Le 12 mars, il écrit encore au cardinal Albano, redemandant la position qu'il avait autrefois à la cour ; surtout il prie le cardinal d'obtenir pour lui du grand-duc un logement fixe où il puisse étudier.

— Il s'aigrit et se laisse emporter à ses anciennes plaintes, maudissant les années de servitude qu'il a passées à cette cour, regrettant les vers et les louanges qu'il a prodigués à ces princes et à ces courtisans ingrats.

1579. — Vers le milieu de mars, le duc Alphonse le fait enfermer dans l'hôpital Sainte-Anne.

— 15 avril (mercredi saint). Il écrit à Scipion Gonzaga une longue lettre où il raconte tous les événements de sa vie.

— Mai. Il écrit au même, et lui fait le tableau de son malheur et des souffrances de son âme.

— Il écrit à diverses personnes, et à l'empereur Rodolphe lui-même, pour que l'on obtienne du duc Alphonse sa liberté.

— Il adresse ses prières dans de beaux vers au duc et à ses sœurs Lucrezia et Eleonora.

1580. — Mai. Il envoie au dehors un dialogue intitulé *il Gonzaga* ou *Du Plaisir honnête*, et dédié au Seggi et au peuple napolitain. C'est dans ce dialogue que se trouve un passage qui peut paraître hostile à la maison des Médicis, et dont l'on verra plus loin les effets.

— Il reçoit la visite de Vincenzio Gonzaga, prince de Mantoue. Il en conçoit l'espoir d'une délivrance prochaine, et il se remet à ses études.

— Il écrit à Rome au marquis Giacomo Buoncompagno, neveu du pape Grégoire XIII, une lettre de plaintes d'une haute éloquence.

— Août. Il écrit le dialogue intitulé : le Messager (*il Messagiero*), où il traite de la nature des bons et des mauvais Esprits.

— 7 août. Le Tasse écrit à la république de Venise pour se plaindre de l'impression prématurée d'une partie de la *Gerusalemme* sous ce titre : *il Goffredo di M. Torquato Tasso* (Venezia, Cavacalupo, 1580).

— 30 septembre. Il charge un nommé Philippe de Brescello de porter à Scipione Gonzaga le dialogue du *Père de famille*.

— Novembre. Il rassemble ses nouvelles pièces de poésie et les dédie aux princesses de Ferrare. Vers le même mois, il loue les vertus de ces princesses dans son dialogue *De la Virtu femminile e donnesca*.

1581. — 1er février. La dédicace et la préface placées par Angelo Ingegneri en tête de l'édition complète de la *Gerusalemme* sont datées de ce jour.

— 10 février. Mort d'Éléonore d'Este après une longue et cruelle maladie.

— Mars. Il est souffrant, et il demande à être transféré dans une maison, ou même à être enfermé dans le château, pourvu qu'on le fasse sortir de l'hôpital.

— Vers ce temps, Ercole Estense Tassone lui remet des lettres de sa sœur Cornélie, de Maurizio Cataneo, de Vincenzio Gonzaga prince de Mantoue, et de Scipione Gonzaga.

— Juin. Grâce à la duchesse d'Urbin, il obtient, pour un jour seulement, la liberté de sortir et d'aller visiter Marfisa d'Este, marquise de Massa et de Carrare.

— 16 juin. Il prie Alessandro Guarini de lui porter le livre de la Consolation par Boëce.

— Il envoie à sa sœur un sonnet sur la mort de Jean d'Autriche.

— Il donne à entendre au cardinal Albano qu'il voudrait lui porter, ou au moins trouver moyen de lui envoyer ses dialogues *De la Nobilta* et *De la Dignita*.

— Il écrit des sonnets pour Ferrante Gonzaga et pour Rannardo Farnese.

— Juillet. Il espère qu'en automne on lui donnera la liberté d'aller à Naples, et il a besoin, dit-il, de 50 écus pour ce voyage. Ferrante Gonzaga les lui envoie.

— Sur sa prière, l'ambassadeur toscan Horatio Urbano écrit au grand-duc de Florence pour que, conformément au privilége accordé par ce prince au Tasse, il soit défendu de vendre dans le duché les exemplaires des poëmes im-

primés à Venise, à Parme et en d'autres lieux, hors ceux que Febo Bonna a fait imprimer dans les États d'Este.

1581. — Septembre. Il envoie un sonnet sur la Fortune au cavalier Ercole Cato.

— Sa santé est très-affaiblie, son esprit s'en ressent : il croit voir des esprits malfaisants, des spectres. Le désir d'aller recueillir à Naples la succession de sa mère et de tirer quelque profit de ses œuvres, lui rend sa captivité de plus en plus intolérable.

1582. — Il écrit des lettres sur des thèmes philosophiques et théologiques à un capucin de Ferrare et à Curzio Ardizio de Mantoue.

— 10 juillet. Il répond à une lettre sur la *Jérusalem*, écrite par Orazio Lombardello, et ce dernier lui écrit de nouveau, de Sienne, le 1er septembre 1582.

— Les louanges et les critiques de Lombardello lui paraissent de peu de mérite. Il répond avec plus de satisfaction en vers et en prose à une lettre mieux raisonnée et plus affectueuse d'un autre piémontais, Lelio Tolomei.

La suite à une autre livraison.

LA DÉCORATION DU COLLIER D'OR

DANS L'ANCIENNE ÉGYPTE.

On lit dans la Genèse : « Pharaon dit encore à Joseph : Je t'ai établi sur toute l'Égypte. Alors Pharaon ôta son anneau de sa main et le mit en celle de Joseph ; et il le fit revêtir d'une robe de lin fin, et il lui mit un collier d'or au cou. » (Gen., XLI, 41-42).

Ce texte est précis, et son exactitude est confirmée par les monuments ; on connaît, en effet, un nombre assez considérable de bagues plus ou moins précieuses, ornées de légendes royales, et dont quelques-unes ont pu être données en récompense à des fonctionnaires. Quant à l'investiture de la robe de lin et du collier d'or, elle est représentée sur plusieurs monuments égyptiens comme la marque de distinction la plus importante qu'un pharaon eût à accorder à un grand personnage.

Le bas-relief que nous reproduisons, découvert par M. Mariette dans des fouilles exécutées aux frais du vice-roi d'Égypte, en est un exemple. Il représente Séti Ier (Séthos), de la dix-neuvième dynastie, dans un *naos* royal et accompagné de sa légende hiéroglyphique : « Le roi des régions supérieure et inférieure, soleil stabiliteur de justice, le fils du Soleil, l'aimé de Ptah, Séti. » Un épervier sacré tient un *flabellum* au-dessus de la tête de ce pharaon, qui préside la cérémonie de l'investiture du collier d'or. Har-khem, le personnage qui a mérité cette récompense, revêtu de la robe de lin, est qualifié dans les inscriptions *le chargé du trône royal ;* il élève les bras en signe de joie, pendant que deux prêtres le décorent par les ordres du souverain. Devant lui, sur une table, sont placés divers insignes qui lui sont encore destinés : on y remarque deux des colliers qu'on appelait *chebou* et une paire de bracelets ; derrière lui, sur une autre table plus petite, on voit un cône préparé pour orner sa tête. Cette scène est parfaitement expliquée par les inscriptions hiéroglyphiques tracées au-dessus, et qu'il nous eût été impossible de reproduire sur notre dessin sans les réduire à des proportions microscopiques. Trois colonnes de texte inscrites devant le roi débutent par ces mots : « (Voici ce qui est dit) par Sa Majesté aux grands qui sont devant elle : Donnez l'or des vaillances au dévoué chargé du trône royal, Har-khem ; (à lui) la jouissance d'une existence heureuse et de la vieillesse sans qu'il retombe en enfance, (car) sa bouche n'a pas péché dans la demeure royale. (Puissent) ses pas se diriger du siége (qu'il occupe) vers une bonne sépulture (1). »

Les six autres colonnes commencent ainsi : « Discours du fonctionnaire chargé du trône royal, Har-khem justifié : Ta domination est bonne, ô bon souverain, aimé comme Ammon ; tu es l'émule du temps comme ton père le Soleil en accomplissant ton existence (2) ; ô souverain qui fais le bien-être de l'humanité, ce qui m'arrive par ta personne est le bonheur de tes joies..... Tu m'as rendu grand par ce que tu as fait. J'ai atteint une heureuse vieillesse sans qu'on ait rencontré le péché (dans mes actions). »

Au-dessous du bas-relief, quatre lignes horizontales d'hiéroglyphes contiennent un acte d'adoration ou une prière en faveur d'Har-khem, adressée à Ptah, le dieu de Memphis ; mais ce texte est purement funéraire et n'a aucun rapport à la scène que nous venons de décrire. Ce monument, dans les descriptions duquel le nom du personnage principal est suivi de l'épithète *justifié*, qui est l'équivalent du mot *défunt*, a, selon toute apparence, été sculpté après la mort d'Har-khem, pour perpétuer dans son tombeau le souvenir de la munificence royale dont il avait été jugé digne.

Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que le Musée du Louvre possède également un beau scarabée funéraire, à tête humaine, dont le cou est orné d'un collier à plusieurs rangs, et qui porte sous sa base le même nom que ce personnage (3).

L'investiture du collier d'or est encore représentée dans la nécropole de Thèbes (4). Ici, le même pharaon Séti Ier accorde cette récompense au prince Pesar, qui était premier prophète, toparque et flabellifère. Ce personnage, dans la même attitude que le premier, est également revêtu d'une longue robe ; et tient de la main gauche les insignes de ses fonctions ; il reçoit aussi le collier des mains de deux prêtres (5).

On retrouve la même cérémonie figurée dans le tombeau de Cha-em-ha, à Thèbes (6). Ce fonctionnaire, dont les attributions n'étaient pas sans analogie avec celles de Joseph, est qualifié dans les inscriptions hiéroglyphiques : « Celui qui emplit le cœur du seigneur des deux mondes, l'intendant des greniers du Sud et du Nord, le basilicogrammate Cha-em-ha. » Il est représenté rendant ses hommages à Aménophis III (dix-huitième dynastie) ; et dans une autre partie du même bas-relief on place sur sa tête le cône dont nous avons déjà parlé, et qui était la marque distinctive des grands personnages dans les cérémonies, puis on le décore du collier par ordre du roi.

Ce dernier monument, antérieur aux deux autres, est cependant encore postérieur à l'époque présumée du séjour de Joseph en Égypte ; mais nous trouvons la mention de la même récompense dans des temps qui s'en rapprochent davantage. Les deux côtés du tronc d'une statue, conservés au Musée du Louvre, et provenant d'un tombeau d'Elethya, offrent un récit dans lequel un prince, vice-roi ou gouverneur de cette ville, Ah-mès, surnommé Pen-Souben, qui mourut sous le règne de Thoutmès II, vers le quinzième siècle avant notre ère, se vante d'avoir servi

(1) Le souhait d'une bonne sépulture était des plus désirables pour les Égyptiens ; dans leurs croyances, en effet, l'état matériel du corps après la mort n'était pas sans influence sur les destinées de l'âme. (Voy. la note 1 de la page 35 du premier volume des *Voyageurs anciens et modernes.*)

(2) Ou *sa durée ;* le texte porte le pronom de la troisième personne, qui peut, en égyptien, remplacer celui de la seconde.

(3) *Bulletin de la Société impériale des antiquaires de France*, année 1857.

(4) Prisse, *Monuments*, pl. XXX.

(5) Le Musée du Louvre possède plusieurs objets remarquables qui portent le nom de ce personnage.

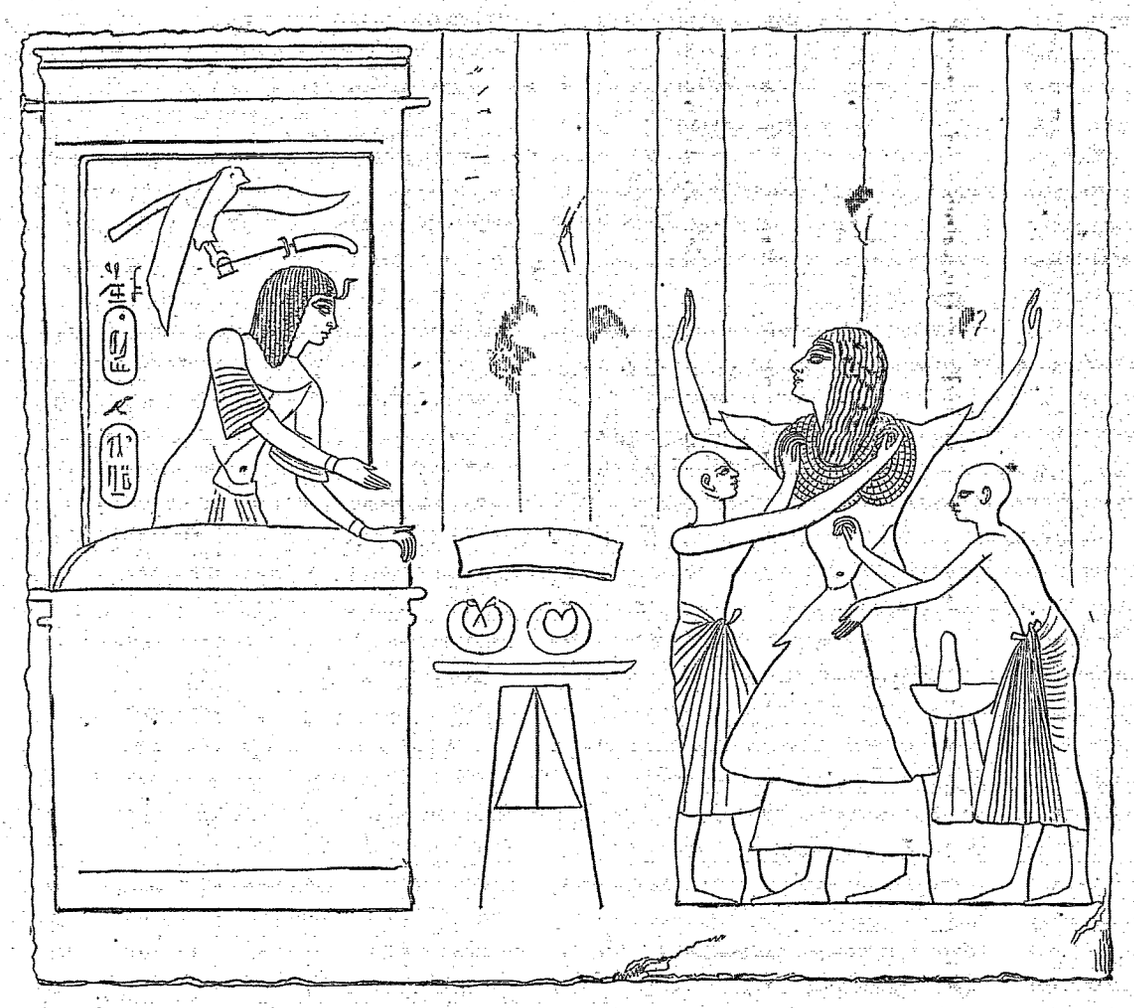
(6) Prisse, *Monuments*, pl. XLII.

sous les premiers rois de la dix-huitième dynastie. Après avoir énuméré le nombre de prisonniers et le butin qu'il enleva pour chacun d'eux à différents peuples, il parle en ces termes des récompenses qu'il obtint de ces souverains : « Je reçus du roi Ra-ser-ké (Aménophis Ier) une paire de bracelets d'or, deux colliers, un (mesk?), un poignard, une couronne incrustée de lapis-lazuli (ou d'émail bleu?). Je reçus du roi Râ-âe-Kheper-ké (Thoutmès Ier) une paire de bracelets d'or, quatre colliers, un (mesk?), des lions (d'or?) (1), et deux haches d'armes en or. Je reçus du roi Râ-âe-n-Kheper (Thoutmès II) une paire de bracelets d'or, six colliers, trois (mesk?) de lapis-lazuli (ou d'émail bleu), deux haches d'armes en argent, etc. »

Un autre Ah-mès, qui vécut à la même époque, déclare aussi dans une inscription de son tombeau (2), voisin de celui du personnage dont nous venons de parler, à Elethya, qu'il a été « honoré sept fois de l'or », c'est-à-dire du collier d'or, que la légende hiéroglyphique du bas-relief dont nous donnons le dessin appelle l'*or des vaillances*.

Cette inscription nous fait remonter jusqu'à Râ-Skenen, roi de la dix-septième dynastie, sous le règne duquel Ah-mès commença sa carrière militaire. Antérieurement à cette époque, une longue lacune dans les monuments nous empêche de rencontrer plus haut ces témoignages de la munificence des pharaons.

On voit par l'inscription d'Ah-mès-Pen-Souben que divers objets pouvaient être, comme les colliers d'or, accordés à titre de récompense, et nous en signalerons un autre exemple : les légendes hiéroglyphiques d'un plateau d'argent de la collection Anastasi, et celles d'un plateau d'or presque semblable (1) conservé au Musée du Louvre, nous apprennent que ces deux objets ont été donnés par le roi Thoutmès III de la dix-huitième dynastie au prince Tout ou Téti, qui joignait à des titres sacerdotaux ceux de gou-



Musée du Louvre. — Bas-relief récemment découvert en Égypte, et représentant un fonctionnaire supérieur décoré d'un collier d'or en présence du roi Séthos Ier.

verneur des possessions égyptiennes sur la Méditerranée, capitaine, basilicogrammate, etc. Nous lisons sur le plateau d'or qu'il mérita ce présent du roi pour avoir « rempli son trésor de lapis-lazuli, d'argent et d'or. »

Il ressort clairement de l'étude de ces quelques monuments que les pharaons récompensaient ceux de leurs sujets qui avaient bien mérité d'eux par des témoignages très-divers de leur satisfaction, mais que le plus important était la décoration du collier d'or telle qu'elle fut donnée à Joseph, d'après le récit de Moïse. Cet insigne élevait les fonctionnaires qui le recevaient presque au rang des rois. Le pharaon des Écritures saintes dit en effet à Joseph : « Tu seras sur ma maison, et tout mon peuple te baisera la bouche; seulement, je serai plus grand que toi quant au trône. »

(1) Ces lions d'or se portaient suspendus à un collier, ainsi qu'on le voit dans des bas-reliefs copiés en Égypte par Champollion. (Voir ses notes manuscrites, à la Bibliothèque impériale.)

(2) De Rougé, *Mémoire sur l'inscription du tombeau d'Ah-mès*, dans le Recueil de l'Académie.

(1) *Mémoires de la Société impériale des antiquaires de France*, t. XXIV.

PIERRE ET CHARLES D'HOZIER.



Charles d'Hozier. — Dessin de Chevignard, d'après une peinture d'Hyacinthe Rigaud, gravée par Edelinck.

Les d'Hozier sont une famille de généalogistes. Celui qui commença la réputation de la famille, Pierre d'Hozier, père de Charles, fut, dans son temps, une grande célébrité. On lit dans son Éloge, publié peu de temps après sa mort : « Cet homme incomparable, chéri et admiré de tout le monde, cherché et favorisé par tout ce qu'il y avait de plus éminent dans tous les ordres du royaume, honoré au dehors par plusieurs princes dont il avait la bienveillance et avec lesquels il entretenait un commerce de lettres, consulté de plusieurs endroits de l'Europe comme l'oracle sur toutes les questions et les matières généalogiques qu'il décidait toujours en maître..., loué pendant sa vie et regretté après sa mort comme un des ornements que la France perdait, digne enfin des éloges de tous les siècles et de cette immortalité que ses ouvrages ont procurée à toutes les races illustres qu'il a tirées de l'oubli où elles étaient ensevelies, termina (1er décembre 1660) le cours heureux d'une vie qui l'avait rendu et qui le rendra, au jugement de

la postérité, le premier homme de son siècle dans une science qu'il possédait au plus haut degré où ceux qui viendront après lui en puissent porter la perfection. »

Le biographe de d'Hozier a raison de parler du cours « heureux » de sa vie; en effet, il fut comblé des faveurs du roi, des princes et des gens titrés. « De véritablement grands hommes, dit Voltaire, ont été moins bien récompensés. » D'où vient cette différence, peu encourageante pour le vrai mérite? « C'est, ajoute le même historien, que leurs travaux n'étaient pas si nécessaires à la vanité humaine. »

Cependant on ne peut nier que d'Hozier n'ait rendu des services dans cette branche de la science que, de son temps, on affectait de confondre avec l'histoire, dont le but, moins personnel, est aussi plus utile et plus élevé. A une époque où la qualité de noble donnait droit à tant de priviléges, notamment à l'exemption de la taille, beaucoup de roturiers ambitionnaient, par calcul et par vanité, de se glisser dans un ordre qui occupait le second rang dans l'État : de là des usurpations d'armoiries et de titres, et une foule d'abus que l'incapacité et l'ignorance des « rois d'armes », chargés jusqu'alors de l'examen des questions nobiliaires, avaient laissé s'introduire et s'accréditer par l'usage. Ce fut pour remédier à cet abus que l'on institua la charge de « juge d'armes ». Cet officier fut tenu d'avoir des registres où étaient inscrits les noms, qualités, armes, de toutes les familles nobles du royaume, et où les nouveaux anoblis devaient faire régler les armoiries qu'ils adoptaient.

Pierre d'Hozier fut pourvu de cette fonction de juge d'armes en 1641. Il débrouilla, autant que faire se pouvait, tout ce chaos, et c'est ainsi qu'il put dresser la *Généalogie des principales familles de France*, ouvrage considérable, qui forme cent cinquante volumes in-folio manuscrits, déposés à la Bibliothèque impériale de Paris. Il avait une prodigieuse mémoire, et là se trouve peut-être tout le secret de sa réputation. Il avait toujours présents et pouvait indiquer sans hésiter les dates des contrats, les noms, surnoms et armes de chaque famille qu'il avait une fois étudiée. Un de ses contemporains disait de lui qu'il fallait qu'il eût assisté à tous les mariages et à tous les baptêmes de l'univers.

Né à Marseille en 1592, il dut interrompre ses études à cause de la faiblesse de sa vue. Il embrassa la profession des armes et s'engagea dans une compagnie de chevau-légers commandée par M. de Créqui-Bernieules. Celui-ci travaillait à la généalogie de sa maison. Le jeune homme l'aida dans ses recherches et prit goût à ce genre d'études. Il obtint du succès, et dès lors la plus haute noblesse voulut avoir une généalogie dressée de sa main. De la maison de Monsieur, il passa dans celle du roi, qui lui donna une pension et le collier de l'ordre de Saint-Michel. Louis XIV y ajouta en outre le titre de *généalogiste de ses écuries* (la grande et la petite), Sa Majesté ne voulant plus admettre parmi ses écuyers et ses pages que des gentilshommes nobles depuis quatre générations au moins. Une dernière faveur l'attendait : il fut nommé, en 1654, conseiller d'État, charge à laquelle les plus habiles fonctionnaires n'arrivaient pas toujours.

Charles d'Hozier, son fils, suivit la même carrière. Il fut très-utile lors de la recherche de la noblesse, en 1667, quand on voulut séparer les vrais des faux gentilshommes. Il mourut en 1732, garde de l'armorial général de France. Il avait composé plusieurs ouvrages, dont le plus important contient ses *Recherches sur la noblesse de Champagne*.

D'autres membres de cette famille exercèrent aussi la profession de généalogiste, qui, après avoir été presque un art, n'est plus même aujourd'hui un métier.

LES LETTRES DU TASSE.

Suite. — Voy. p. 50, 71, 85.

1582. — 7 septembre. Alde Manuce visite le Tasse et est touché de l'état misérable où il le trouve. Suivant Goselini, ce n'est pas du désordre des pensées du Tasse que le célèbre imprimeur veut parler, car il cause longuement avec lui et il ne voit pas que sa raison soit en rien troublée; mais il gémit de le voir à peine vêtu et nourri. Serassi, dans sa Vie du Tasse, ne croit pas que le poëte ait jamais été réduit à cette extrémité.

— Alde avait imprimé, en avril 1581, un premier recueil des poésies du Tasse. Il traite avec lui pour le réimprimer en 1582, parce que cette édition est très-incorrecte, et il y ajoute un autre choix de ses poésies les plus récentes. Mais Batista Guarino, considérant que cette seconde édition fourmille elle-même de fautes, fait une réimpression corrigée et la dédie à Lucrezia d'Este, duchesse d'Urbin.

— 21 décembre. Le Tasse reçoit la visite d'un de ses plus zélés admirateurs, Francesco Terzi, peintre et graveur de Bergame. Terzi a-t-il profité de cette circonstance pour faire le portrait du poëte?

1583. — Janvier. Le Tasse est visité par plusieurs personnes qui le trouvent assez raisonnable (*assai in cervello*).

— Février. Il espère faire admettre un de ses neveux comme page du duc Alphonse.

— Giulio Vasalini imprime à Venise le troisième recueil des Œuvres de poésie et de prose où se trouve le dialogue du *Plaisir honnête*. (Voyez mai 1580.)

— 4 avril. Orazio Urbani, ambassadeur de Toscane à Ferrare, signale au grand-duc le passage de ce dialogue qui lui paraît injurieux à la famille des Médicis, sans ajouter qu'à l'interlocuteur hostile à cette maison, le Tasse oppose immédiatement une réponse de son père Bernardo, défenseur chaleureux des Médicis.

— Juin. En mémoire de la journée qu'il a passée, pendant l'été de 1581, chez Marfise d'Este, et de la conversation qu'il y a eue avec plusieurs nobles dames, entre autres Tarquinia Molza, il envoie à la marquise son dialogue : *la Molza* ou *De l'Amore*.

— Sa santé est plus mauvaise. Scipione Gonzaga lui fait parvenir, sur sa demande, de la manne de Saint-André; mais comme la boîte n'est pas scellée, le Tasse craint qu'on n'y ait introduit du poison, et il prie qu'on lui fasse un autre envoi.

1584. — 5 avril. Il demande en vain au duc la permission d'aller accomplir un vœu à la maison de Notre-Dame de Lorette.

— Les moines bénédictins lui envoient des fruits confits et d'autres friandises. Il écrit quelques beaux vers sur leur paisible retraite :

Nobil porto del mondo e di fortuna,
Di sacri e dolci studi alta quiete,
Silenzi amici, e vaghe chiostre e liete,
Là dove è l'ora e l'ombra occulta e bruna.....

— Mai. Bernardo Castelli, peintre génois, vient le voir avec une lettre de recommandation du père Grillo, et lui soumet quelques dessins composés pour *illustrer* la *Gerusalemme*.

1584. — Juin. Il croit qu'on veut l'empoisonner; que le prieur de l'hôpital, Mosti, est complice de ce projet criminel, et il veut s'en plaindre au duc.

— Juillet. Il envoie à la grande-duchesse de Toscane, Bianca Capello, son dialogue : *il Rangone* ou *De la Pace*.

— Septembre. Il cherche à faire entrer un des fils de sa sœur au service d'Odoardo Farnese.

— Octobre. Il est visité par le père Angelo Grillo, qui

s'engage à demander sa liberté à la duchesse d'Urbin et au prince Vincenzio de Mantoue.

1585. — Janvier. Il lui est permis de sortir, accompagné d'Hippolyte Gianluca, pour assister aux joutes et aux mascarades.

— Février. Il dédie à Cristoforo Tasso son dialogue : *la Cavalletta* ou *De la poesia toscana*.

— 25 février. Il répond avec beaucoup de sens à différentes objections que Curzio Ardizio de Mantoue lui avait adressées sur son poëme.

— Mars. Il prie la duchesse d'Urbin de demander au duc Alphonse sa liberté. Le père Grillo écrit à cette duchesse, dans une lettre à Ippolito Gianluca : « La prière douloureuse du Tasse, dans ses poésies et dans sa prose, est si vive, si juste, si éloquente, qu'elle sera, j'espère, non-seulement entendue, mais exaucée par Sa Seigneurie la duchesse d'Urbin. »

— 18 mars. Il écrit l'*Apologia* en réponse à un opuscule des académiciens de la Crusca où sont attaqués à la fois le poëme d'*Amadis* de Bernardo, père du Tasse, et la *Gerusalemme*.

— Le Tasse dédie à Paolo Grillo son dialogue intitulé : *il Cataneo* ou *Degl' Idoli*.

— 25 mai. On publie à Florence, sous le patronage des académiciens de la Crusca, un opuscule contenant une violente critique contre le poëme de Torquato Tasso, sous la forme d'une lettre (*Lettera di Bastiano di Rossi*, etc.). On y voit que cette attaque est provoquée par le ressentiment national né, mal à propos, du dialogue sur *le Plaisir honnête* (voy. mai 1580). Le Tasse prépare une réponse qui fut imprimée, en cette année même, à Ferrare.

— 6 juin. Son neveu Alessandro Sersale est admis au service du duc de Mantoue; mais il n'a pas de vêtements convenables et il en demande à son oncle qui, faute d'argent, lui envoie un sonnet en l'honneur de la duchesse de Mantoue. « Si mes sonnets peuvent vous aider à avoir de quoi vous vêtir, je vous en ferai encore pour Sa Seigneurie et pour les autres personnes que vous me désignerez; mais je compose difficilement, et je ne mets pas moins de temps à corriger ce que j'ai fait; je ne puis donc vous promettre beaucoup..... ma misère est plus grande qu'on ne peut l'imaginer. »

— Juin. Il dédie à Léonore d'Autriche, duchesse de Mantoue, le dialogue intitulé le *Ghirlinzone* ou l'*Epitafio*.

— On le fait sortir de prison, mais on l'y ramène presque aussitôt et on l'y garde avec plus de sévérité. Il ne sait que penser encore du nouveau prieur, il signor Giovan-Battista Vincenzi.

— 20 juillet. L'*Apologie* est imprimée d'abord à Ferrare, ensuite à Mantoue.

— 18 septembre. Le Tasse écrit à Ercole Tasso, de Bergame, une longue lettre sur le mariage.

— Il dédie à Scipione Gonzaga, à l'occasion de la promotion de ce seigneur au patriarcat de Jérusalem, un nouveau dialogue, *De la Dignita*.

— Novembre. Le Tasse supplie le conseil municipal de Bergame, ainsi que ses parents et ses amis de cette ville, de demander au duc de Ferrare sa liberté.

1585. — Novembre et décembre. Il adresse plusieurs lettres à Mauricio Cataneo, et il disserte avec beaucoup de sagesse et de goût sur des sujets littéraires; mais le 25 décembre il écrit ce passage : « Il faut que je vous dise encore quelque chose sur mon esprit follet (*il folletto*); le coquin m'a volé beaucoup de pièces d'argent : je n'en sais pas au juste le nombre, parce que je n'en tiens pas compte comme les avares; mais il y en avait peut-être une vingtaine. Il me met tous mes livres sens dessus dessous; il ouvre mes tiroirs, me vole mes clefs, et je ne puis m'en défendre. Je souffre sans cesse, et surtout la nuit; je ne sais si mon mal vient de frénésie ou d'autre cause, et je ne trouve pas de meilleur moyen pour obtenir un sommeil paisible que de me laisser aller à tout mon appétit et de manger beaucoup. Cependant je jeûne souvent, non pas toujours par dévotion, mais parce que je me sens l'estomac plein; alors je ne dors pas. Ayez pitié de moi; je suis malheureux parce que le monde est injuste. »

A de semblables plaintes, le père Grillo lui répondait un jour : « Vous êtes malheureux, signor Tasso, parce que vous êtes homme, non parce que vous êtes indigne de bonheur. Vous êtes plus malheureux que les autres hommes, on doit le reconnaître, mais c'est parce que vous êtes plus homme que les autres hommes. Si cette grande infortune ne vous distinguait pas du reste des hommes, votre génie vous ferait considérer comme un être divin. Et Dieu ne veut pas que vous soyez ainsi dans ce monde, afin que vous puissiez l'être réellement dans l'autre. Apaisez-vous! »

— Il a une vision. L'image de Marie avec son fils dans les bras lui apparaît dans un cercle de couleurs et de vapeurs.

— La supplique du Tasse, lue devant le conseil public de Bergame, émeut tous les cœurs; on l'envoie au duc de Ferrare en implorant sa pitié, et, comme témoignage de respect, on lui fait hommage d'une inscription antique sur pierre qui paraît décider la question de savoir si le surnom d'Este s'écrivait, en latin, *Atestinus* ou *Estensis*. Le duc répond avec beaucoup d'urbanité et promet de faire droit prochainement au désir de la ville de Bergame.

— Le Tasse se lie d'une intime amitié avec Antonio Costantini, secrétaire de l'ambassadeur de Toscane près la cour de Ferrare.

1586. — Le Tasse célèbre en vers, suivant sa coutume, et comme s'il était toujours le poëte de la cour, le mariage de don César d'Este avec Virginia de Médicis, sœur du grand-duc Francesco, célébré à Florence pendant le carnaval.

— Mars. Il apprend qu'on l'a donné en spectacle pendant le carnaval de Florence, et qu'on lui fait jouer un personnage grotesque. Il se promet de répondre à cette nouvelle injure des Florentins dans un de ses dialogues.

— Sixte V intercède près du duc pour obtenir la délivrance du Tasse.

— Avril. Pendant la semaine sainte, il lui est permis d'aller aux églises, d'entendre les offices; il communie le jour de Pâques.

— 12 avril. Il écrit aux députés de Bergame afin qu'ils sollicitent encore sa liberté.

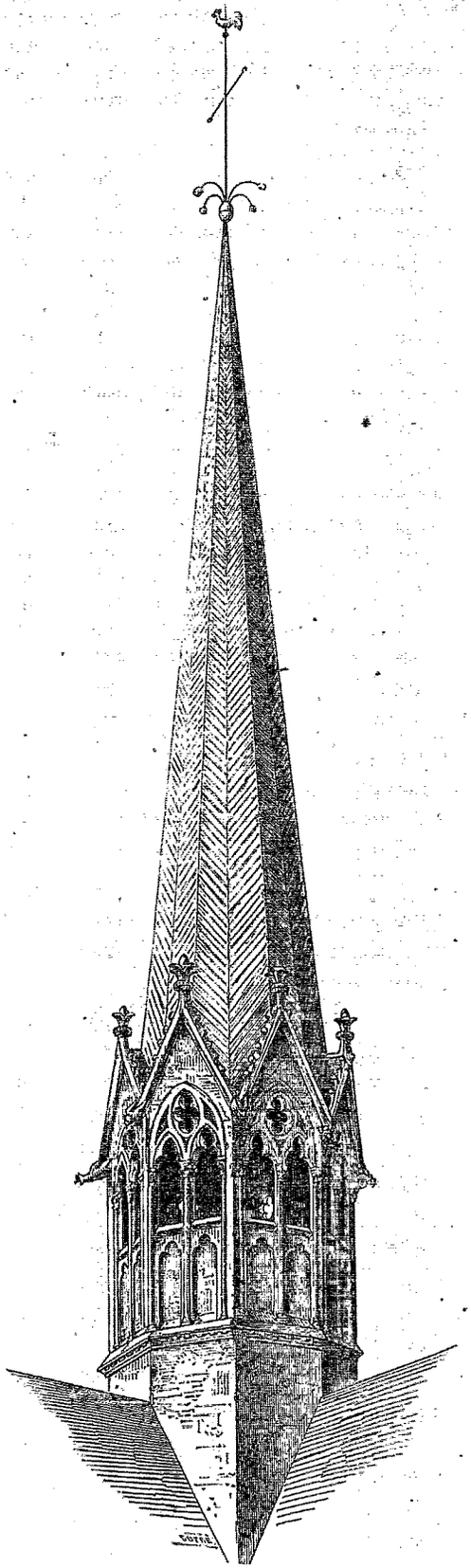
La suite à une autre livraison.

Le monde est ce qu'il doit être pour un être actif, c'est-à-dire, fertile en obstacles. VAUVENARGUES.

FLÈCHE DE NOTRE-DAME DE PARIS.

Les deux tours de Notre-Dame de Paris devaient être surmontées de flèches en pierre. C'est, du moins, ce que l'on est autorisé à supposer d'après le volume des contre-forts qui consolident leurs angles, et aussi d'après certaines dispositions prises à l'étage supérieur et qui autrement ne paraîtraient point motivées. Mais il est certain que l'architecte du treizième siècle arrêta la construction de l'édifice à la naissance des flèches, abandonnant ainsi lui-même le dessein qu'il avait eu de les élever, peut-être parce que les tours lui parurent suffire à l'effet de la façade. Les architectes chargés, en 1843, de la restauration de Notre-Dame,

durent examiner si l'on pouvait ajouter à la beauté des tours on les couvrant de pyramides de pierre ; leur décision fut



Ancienne flèche du transept de Notre-Dame de Paris, détruite en 1793. — D'après un dessin de Garneray père (cabinet de feu Gilbert). — Dessin de Féart.

négative. Ils furent d'avis, d'autre part, qu'il convenait de rétablir la flèche du transept, parce qu'elle pouvait servir à rompre la longue ligne du comble. Cette flèche, couverte en plomb, avait 104 pieds en hauteur depuis le faîtage du comble jusqu'au coq placé à l'extrémité de la croix; son état de vétusté en rendit la destruction nécessaire vers 1793. Le dessin que nous en donnons faisait partie du cabinet de M. Gilbert, ancien conservateur de Notre-Dame. Né à Paris le 8 novembre 1785, mort le 4 janvier 1858, M. Gilbert était un archéologue très-instruit. Il avait surtout étudié l'art gothique; on lui doit des notices utiles sur Notre-Dame de Paris et sur plusieurs autres églises : Notre-Dame de Chartres, la cathédrale d'Amiens, l'église de Saint-Denis, l'église de l'ancienne abbaye de Saint-Riquier en Ponthieu, l'église Saint-Wulfran d'Abbeville, etc. On lit avec intérêt quelques pages écrites par un amateur très-zélé, M. Bonnardot, sur M. Gilbert, dans le catalogue des dessins et estampes publié après la mort de ce savant modeste qui avait mérité l'estime de ses contemporains.

FRA ANGELICO DA FIESOLE.

On a dit avec vérité que fra Angelico est le peintre des anges, comme Raphaël est le peintre des madones.

Suivant la tradition, fra Angelico ne peignait jamais les images de Jésus et de Marie qu'à genoux et à travers ses larmes.

« Il faut que ce bon moine ait visité le paradis, disait Michel-Ange, et qu'il lui ait été permis d'y choisir ses modèles! »

Peut-être Raphaël a-t-il fait un plus grand éloge encore de fra Angelico : il l'a étudié et quelquefois imité.

Assurément Raphaël a atteint un degré de science, de puissance, de perfection, qui l'élève, dans l'histoire de la peinture, bien loin au-dessus de ce modeste religieux; toutefois, nous en ferons humblement l'aveu, jamais les tableaux de Raphaël (la Vierge de Dresde et la Madone de Foligno exceptées) ne nous ont ému aussi profondément que la plupart de ceux de fra Angelico. S'il est un art capable de troubler un athée, un matérialiste, c'est le sien. Une vertu surnaturelle rayonne des figures de ses anges et de ses saints; c'est du ciel même que semblent venir leurs regards (1).

Avant d'entrer en religion, ce grand peintre s'appelait Giovanni Guido. Fils d'un laboureur, il était né en 1387, à Vicchio, petit village du Mugello, situé à 20 milles de Florence, non loin du lieu qui, un siècle auparavant, avait vu naître Giotto. Il vint jeune à Florence, et l'adorable suavité de son âme s'y révéla tout d'abord dans les nombreuses miniatures dont il orna des livres de chœur et des missels. Une piété profonde, une humilité sincère, quelque grande douleur peut-être, l'attirèrent hors de la vie du monde. A vingt ans, il entra dans un cloître avec son frère Benedetto, peintre comme lui, et l'un et l'autre ne tardèrent pas à faire leurs vœux dans l'ordre des Dominicains. Envoyés à Cortone, ils y restèrent une année; on les rappela ensuite à Florence, et ils y habitèrent le couvent de San-Domenico, au pied de la colline de Fiesole. Giovanni Guido, que l'on ne désignait peut-être plus déjà que sous le nom de fra Angelico, peignit plusieurs tableaux dans l'église de ce couvent. Mais tous les Dominicains en ayant été expulsés de 1410 à 1418, il retourna à Cortone, et vécut aussi à Pérouse. Pendant huit années, il décora d'admirables peintures les cloîtres et les églises de ces deux villes; le Musée de Pérouse possède aujourd'hui quelques-unes de ses œuvres les plus naïvement sublimes. De retour à Florence,

(1) Le seul tableau de fra Angelico que possède le Musée du Louvre, le *Couronnement de la Vierge*, est loin de donner une idée complète du génie pénétrant de ce maître.

il continua à peindre dans le couvent de Fiesole. En 1436, les religieux durent abandonner Fiesole pour prendre possession du monastère de San-Marco, qui fut reconstruit avec magnificence dans Florence même. Les peintures dont



Dessins de Jacquemin, d'après fra Angelico (aux *Offices* de Florence).

fra Angelico couvrit les murs de ce nouveau couvent ajoutèrent beaucoup à sa célébrité. Le pape Eugène IV le fit venir à Rome et le chargea de décorer de fresques sa chapelle particulière, voisine des chambres (*stanze*) que peignit plus tard Raphaël. Après la mort de ce pape, fra Angelico, dont la santé était altérée, alla chercher un air plus salubre à Orvieto, où il orna de fresques une chapelle de la cathédrale. Rappelé à Rome par Nicolas V, il mit la dernière main aux décorations qu'il y avait interrompues; puis, à l'âge de soixante-huit ans, retiré dans le couvent des Dominicains de Santa-Maria della Minerva, il termina doucement sa vie simple, pure, laborieuse, où s'étaient

unies si intimement et à un degré si supérieur les inspirations de l'art et de l'amour religieux.

Un écrivain dont le jugement et le goût égalent le savoir, nous paraît avoir parfaitement caractérisé l'art de fra Angelico dans les lignes suivantes :

« Lorsqu'on examine attentivement les œuvres de fra Angelico, on reconnaît dans toutes une extrême simplicité de procédé, une virginité de touche et d'expression qui atteste la merveilleuse délicatesse du pinceau; en un mot, un goût d'exécution si sobre, que cette exécution même a quelque chose d'immatériel. Peintre spiritualiste par excellence, fra Angelico, en traçant chacune de ses figures, cherchait moins à représenter les formes palpables d'un corps qu'à faire pressentir une âme sous une enveloppe transparente, pour ainsi dire, et le dessin et le coloris au moyen desquels il a traduit sa pensée offrent, non l'imitation exacte, mais l'image des couleurs et du dessin réels. Aussi les sujets qu'il traite de préférence appartiennent-ils à un ordre surnaturel, à une sphère de sentiments au-dessus du fait humain et de la vie... (Dans ses types éthérés) tout émeut le cœur et ravit l'intelligence; tout est grâce, poésie, amour ! » (1)

LES MONTRES ET LE PORTE-MONTRES

DE CHARLES IV D'ESPAGNE.

Le roi d'Espagne Charles IV était en réalité atteint au plus haut degré de ce goût bizarre pour les montres qu'on a prêté tout à fait gratuitement à Charles-Quint. Il possédait à Rome des centaines de pendules, des milliers de montres, et ce furent à peu près les seuls objets dont ce faible monarque se préoccupa, lorsqu'il descendit du trône (2). M. de Beausset nous le dit en termes précis: « C'était la seule partie de ses trésors dont il avait lui-même surveillé l'emballage à l'époque de son départ d'Espagne. Toutes ses montres et ses pendules portatives l'avaient accompagné dans tous les lieux qu'il avait habités. L'étage qu'il occupait dans le palais Borghèse en était rempli; il avait, *ainsi que la reine*, dans sa chambre à coucher un grand cadre de velours noir sur lequel plusieurs douzaines de montres étaient placées, et la grande affaire, je dirais presque l'unique affaire, était de régler ses montres et ses pendules de manière que leur marche fût précise et uniforme. »

Cette historiette ne serait pas complète si nous ne disions ici que l'horlogerie de Charles IV était confiée à un digne gentilhomme piémontais, le comte de Saint-Martin, qui était plus pour lui qu'un premier chambellan ou qu'un grand écuyer, et qui méritait vraiment le titre d'ami. M. de Saint-Martin se chargeait, avec une bonhomie parfaite, des montres qu'il fallait surveiller; et un jour qu'un petit carillon venait de se faire entendre autour de sa personne, il s'écria en riant : « J'en ai six dans ma ceinture, ce sont les montres-paresseuses que le roi me fait porter. » (Voy. les Mémoires de M. L.-F.-J. de Beausset, t. IV.)

Quant à la tradition qui représente Charles-Quint occupant ses longues heures de loisir, dans la solitude de Yuste, à faire marcher ensemble les aiguilles de plusieurs centaines d'horloges, c'est une de celles qui ont été acceptées trop légèrement par le grave Roberston : elle n'est fondée sur aucun document sérieux. Dans le monastère où il vivait séparé des moines, le conquérant de Tunis avait bien assez de soigner les restes d'une santé délabrée, et de faire marcher, sous le nom de Philippe II, les rouages embarrassés de la monarchie espagnole, sans se mettre outre mesure en peine de la façon dont allaient ceux de ses horloges. Son goût pour la mécanique paraît avoir été des plus modérés, à Yuste aussi bien qu'à Javandilla; mais il est bien certain qu'il avait conservé, au nombre des vingt et un serviteurs dont sa maison devait se composer, un horloger expert en profession, que l'on nommait Juanillo ou plutôt maître Juanelo. Il était Italien, et ne paraît pas avoir eu sous sa direction un nombre d'horloges suffisant pour motiver l'étrange préoccupation que l'on prête à l'illustre solitaire. Maître Juanelo était l'auteur de la grande horloge qui, placée au sommet d'une fontaine dans le *patio* de Yuste, fixa, à l'heure suprême, les regards du solitaire mourant, après qu'il eut contemplé le portrait de l'impératrice et le tableau de la prière au jardin des Oliviers.

(1) M. Henri Delaborde, *Revue des Deux Mondes*, Décembre 1853, p. 1229.

(2) On sait que Charles IV abdiqua, dans le mois de mars 1808, en faveur de son fils Ferdinand,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES.

Voy. t. XXIV (1856), p. 183, 263.

LES ANTIPODES.

Depuis que les découvertes maritimes du seizième siècle ont confirmé les hypothèses des anciens sur la sphéricité de la terre, il n'a pas été difficile d'en conclure que toute ligne partant d'un point donné de la surface terrestre et passant par le centre du globe, doit aboutir dans l'autre hémisphère à un point correspondant au point de départ. Quoique nous nous servions du mot « correspondant », il faut bien entendre que les méridiens et les latitudes de ces deux points sont opposés, tout en se répondant exactement. Si l'on suppose les deux points sur le même méridien, les latitudes seules restant opposées, la ligne ne passera point par le centre de la terre. Dans le premier cas, des hommes placés aux deux extrémités de la ligne supposée seront l'un pour l'autre des *antipodes*, de deux mots grecs qui signifient littéralement *contre-pieds*. Dans le second cas, ils seront *antœciens*, ce qui peut se traduire par *contre-habitations*.

Si l'on veut se rendre compte, par une opération très-simple, des antipodes de tous les lieux du globe, voici ce qu'on peut faire. On prend une mappemonde bien détaillée, en noir, si c'est possible, et l'on prend sur une feuille de papier végétal un calque à l'encre bleue ou rouge d'un des deux hémisphères; puis on applique ce calque sur l'autre hémisphère, mais renversé, en ayant soin que le pôle boréal de l'un coïncide avec le pôle austral de l'autre; puis on fixe à demeure les deux feuilles l'une sur l'autre, en gommant légèrement les angles du papier végétal, et en évitant de le friper. Sous chaque point de ce papier, transparent comme une vitre un peu jaunie, chaque linéament de la carte de dessous apparaît vigoureusement sans se confondre avec le trait de la feuille supérieure, à cause de la différence des couleurs. Voilà pourquoi il est bon d'éviter l'emploi des cartes coloriées, qui troublent l'œil par le papillotage des enluminures.

Une inspection de ce genre, dont notre figure 1 donne une idée sommaire, présente les contrastes les plus curieux. Voici, pour commencer, l'*île des Antipodes*, ainsi nommée, disent toutes nos Géographies, parce qu'elle est à peu près l'antipode de Paris. La vérité est que ce nom fut donné à l'île par le navigateur anglais Waterhouse, qui la découvrit et remarqua qu'elle était à peu près l'antipode de Greenwich (1). Par excès de conscience, Waterhouse l'avait même appelée *Pénantipodes*, nom qui n'a pas prévalu.

En réalité, l'île des Antipodes, terre déserte et n'ayant

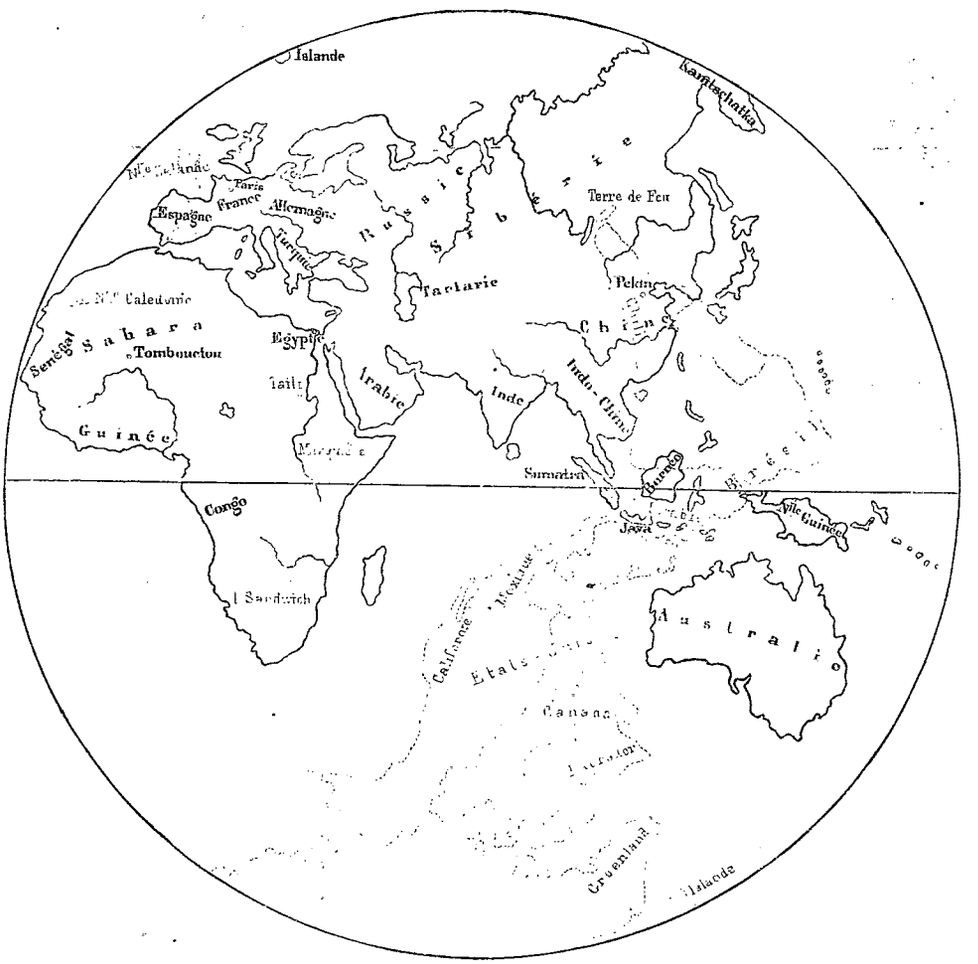
(1) Cortambert, annotations de la *Géographie universelle* de Malte-Brun, t. VII.

d'autres habitants que des troupes innombrables de phoques, n'est l'antipode ni de Paris, ni de Londres, mais seulement de la mer intermédiaire : peu s'en faut, cependant, qu'elle ne le soit de Dieppe. Or, je remarque que, dans une commune des environs de cette ville, les Grandes-Ventes, il y a un hameau appelé les *Antipodes*, nom qui m'a fort intrigué. Le peuple n'a pas l'habitude de donner à ses villages des noms si directement tirés du grec : ce ne peut donc être que le fait d'un propriétaire érudit; mais encore ceci n'est qu'une explication assez peu satisfaisante, car le village des Antipodes est à 25 ou 30 kilomètres du point correspondant à l'île qui nous occupe.

La France est assez mal partagée en antipodes : elle n'a que deux îles d'Océanie, *Bounty*, qui répond à peu près à Paimbœuf, et *Chatam* à Cette. Il y a même là une sorte de consonnance de nom qui fera peut-être chercher dans quelques siècles, par quelque antiquaire aventureux, si l'un ne vient pas de l'autre. Du reste, le rapport s'arrête à ceci que Chatam a une grande lagune et que Cette se mire dans les eaux d'un bel étang. L'île océanienne est habitée par des sauvages endamènes, bien inférieurs aux indigènes de la Nouvelle-Zélande, mais, du reste, vigoureux; leur industrie ne comprend guère que la pêche des phoques et la fabrication de lignes et de filets. Leur antipode française a des industries plus variées, parmi lesquelles l'une des plus productives est, comme l'on sait, la fabrication des vins d'Espagne. « Une natte tressée avec art et une peau de phoque composent tout leur costume, » dit un géographe en parlant des gens de Chatam. En Languedoc, on est mieux vêtu.

Si nous n'avons guère d'antipodes, l'Angleterre n'en a pas du tout. Le reste de l'Europe entière n'a que la Nouvelle-Zélande, antipode de l'Espagne. Il y aurait ici, pour un ami des antithèses à effet, une riche carrière dans ce contraste de l'extrême civilisation et d'une barbarie qui allait, il n'y a pas longtemps, jusqu'à l'anthropophagie. Mais ce n'est pas tout : l'Angleterre a pris pied à la Nouvelle-Zélande, et l'énergique activité de la race anglo-saxonne y produit déjà des merveilles, pendant que l'admirable pays du Cid se débat au milieu d'une crise de décadence qu'elle s'efforce d'arrêter en empruntant aux pays les plus septentrionaux leur industrie et leurs voies ferrées. A l'antipode de Madrid et de Tolède (ces villes entourées de plaines où la culture languit), la charrue qui entame la terre pour en tirer des moissons y heurte des cailloux aurifères. L'or s'y épuisera comme en Californie, mais le sol fécondé ne cessera plus de produire.

De toutes les parties du monde, l'Afrique est certainement la plus compacte et la moins déchiquetée par les mers; c'est elle précisément qui a pour antipodes les traînées les plus disséminées des îles océaniques. Ici, ce n'est plus la sauvagerie en face de l'extrême civilisation; ce sont les sauvages en face des barbares, et je ne sais lesquels sont

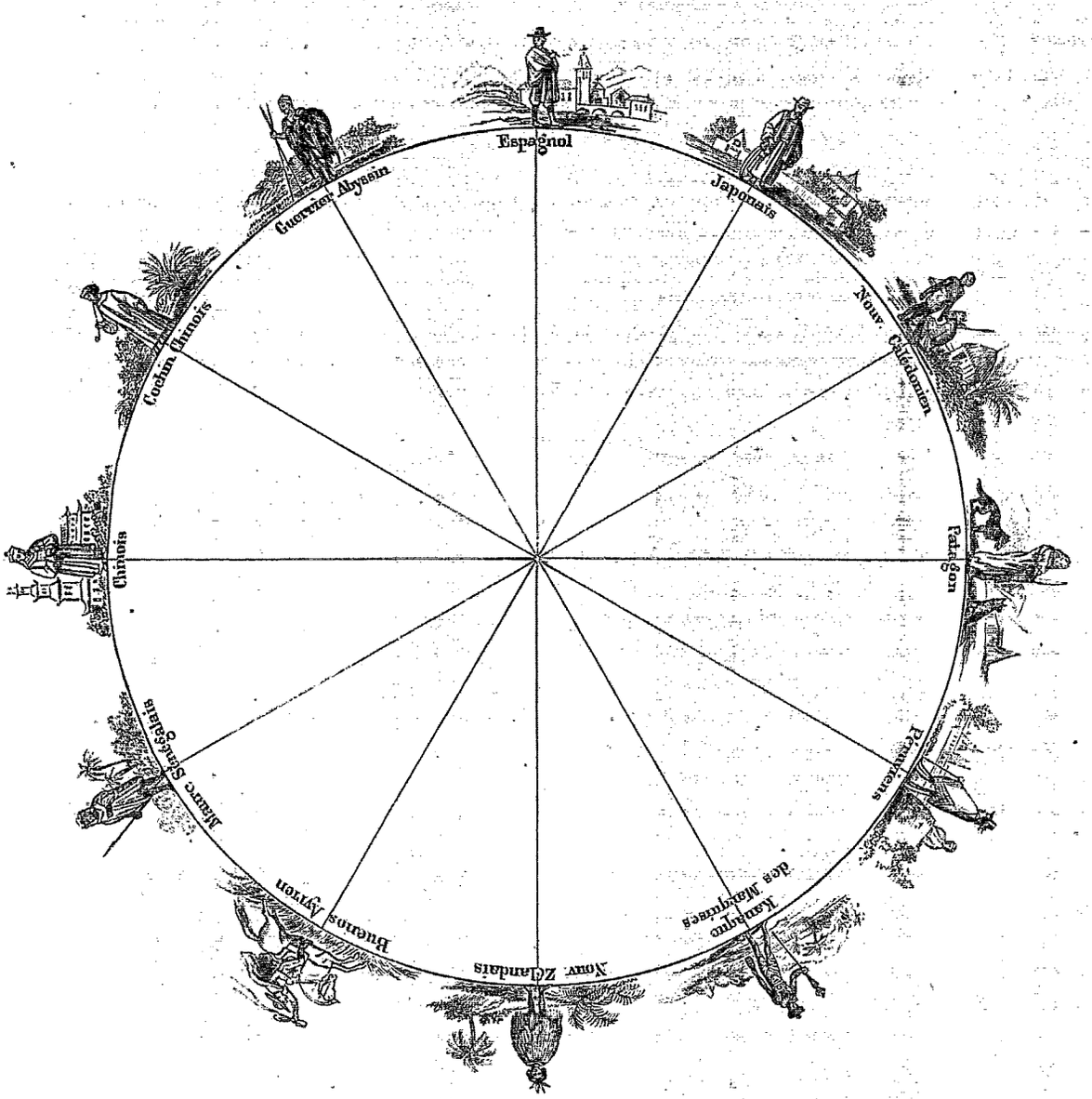


Carte de notre hémisphère avec ses antipodes (les deux hémisphères superposés).

les plus repoussants. Prenons pour exemple la Nouvelle-Calédonie, la plus récente acquisition coloniale de la France. Cette longue île a pour population des noirs presque aussi dégradés que ceux de l'Australie, et qui ont débuté dans leurs relations avec l'Europe par des guets-apens et des massacres. Il resterait à examiner, par parenthèse, si les assassins de nos marins, en 1855, étaient beaucoup plus sauvages que tout un équipage génois qui, l'an dernier,

assassina lâchement, en plein port de Marseille, deux malheureux noirs d'un boutre de Zanzibar, venus hardiment d'au delà de l'Afrique pour voir de près ces villes des blancs dont ils avaient entendu dire tant de merveilles. Ces pauvres gens revenaient à bord et passaient le long du quai en chantant à demi-voix une chanson de leur pays; on les jette à l'eau : ils essayent de se sauver à la nage et de gagner le bord d'un brick génois mouillé en avant de leur boutre; l'équipage tout entier s'arme de barres et d'avirons, et les assomme. La justice française a voulu faire son devoir; mais en face de la complicité de ceux qui auraient pu lui servir de témoins, elle a été à peu près impuissante. On se demande ce qui empêchera le *nakodah* ou patron du navire, de retour à Zanzibar, de mettre dans son rapport quelque chose comme ceci : « A Marseille, il est défendu de chanter des chansons d'Afrique, sous peine de mort. »

Ceci nous éloigne moins qu'on ne le croirait de la Nouvelle-Calédonie et de son antipode, la côte du Sahara aux environs du cap Blanc. Là est le fameux banc d'Arguin, nom

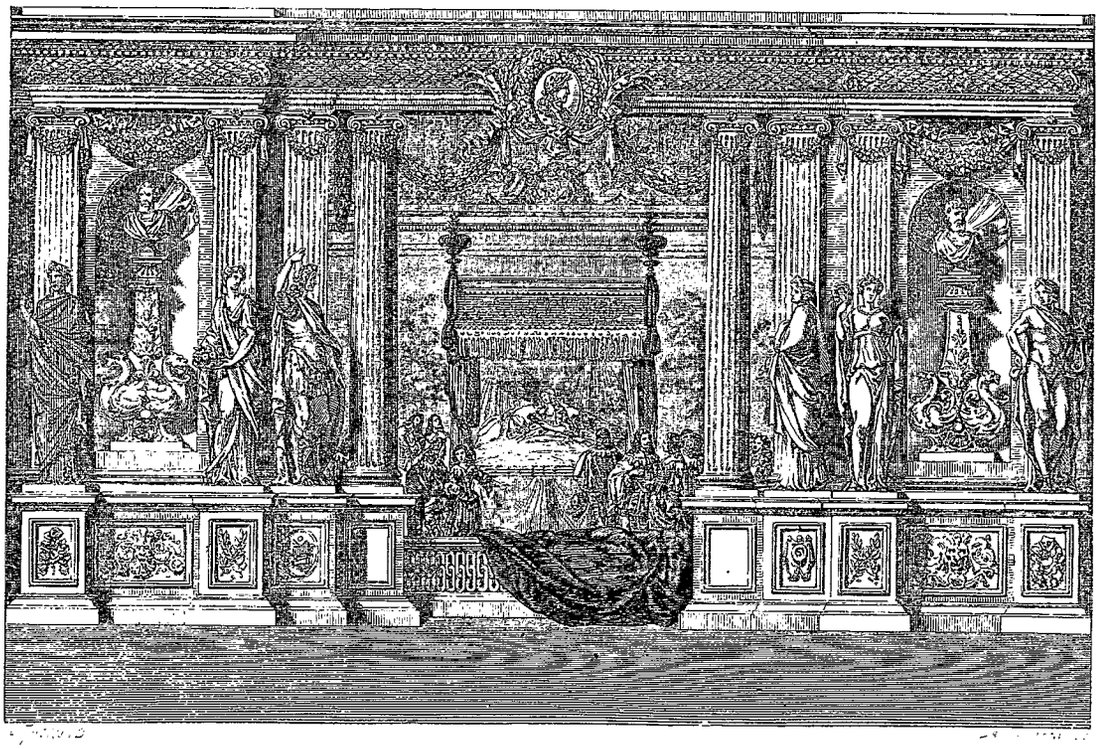


Exemples de quelques antipodes.

sinistre, car c'est en cet endroit que périt *la Méduse*. Les Arabes de ces côtes arides, un peu moins barbares que les marins civilisés dont je viens de parler et que les Néo-Calédoniens de Balade, se bornent à dépouiller complétement les malheureux qu'une tempête jette au pied de leurs falaises ou sur leurs sables brûlants, puis à les emmener comme esclaves dans l'intérieur. Il est fâcheux qu'en ceci comme en beaucoup d'autres iniquités, les Européens aient donné de trop tristes exemples. Les premiers qui ont découvert, après les Carthaginois, la côte et les îles d'Arguin, sont les Portugais, qui ne se sont pas fait scrupule de se livrer à la chasse aux Arabes avec plus d'ardeur que de succès. Récemment, ces Arabes, moins barbares, grâce au sentiment de leur intérêt bien entendu, ont ramené au Sénégal des naufragés français, et en ont été récompensés par de bonnes primes de sauvetage.

Nous pourrions varier presque à l'infini des comparaisons de ce genre, et arriver sans doute à des résultats imprévus. Mais l'esprit du lecteur curieux aimera mieux qu'on se soit contenté de lui indiquer la voie, en lui laissant achever seul un travail dont l'attrait consiste moins dans un thème donné que dans les combinaisons infinies auxquelles il se prête.

RUELLES ET ALCOVES AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.



Une Ruelle au dix-septième siècle, par Jean le Paultre. — Dessin de Thérond.

On donne le nom de *ruelle*, dit Furetière, « aux alcôves et aux lieux parés où les dames reçoivent leurs visites, soit dans le lit, soit sur des siéges... Les poëtes vont lire leurs ouvrages dans les ruelles, pour briguer l'approbation des dames. »

Des hommes de lettres, Ménage et l'abbé Testu, par exemple, recevaient aussi dans leur ruelle.

> Le bruit est parmi les ruelles,
> Vrais lieux à débiter nouvelles...
> (Loret, l. II, p. 33.)
>
> . . . Les coureurs de ruelles
> Savent bien mieux les nouvelles
> Qu'un rimeur désorienté.
> (*Le même*, l. VIII, p. 56.)

Mme de Sévigné dit du père Maimbourg : « Il sent l'auteur qui a ramassé le délicat des mauvaises ruelles. »

On voit d'après les gravures d'Abraham Bosse que l'on jouait et que l'on mangeait aussi dans les ruelles.

Le nom de ruelle paraît avoir été abandonné à une époque difficile à préciser, et fut remplacé par celui d'alcôve. La ruelle élégante et recherchée qui réunissait quelquefois jusqu'à cinquante personnes devint l'alcôve et le réduit.

« L'alcôve, dit M. de Laborde (1), c'est la ruelle encadrée; le balustre était conservé, et la devanture avait de chaque côté une porte pour conduire dans l'espace appelé plus anciennement la ruelle. Les riches hôtels de Paris conservèrent jusqu'au dernier siècle, dans les grands appartements, la chambre de parade avec le lit antique, les ruelles et le balustre. »

« L'alcôve est la partie d'une chambre qui est séparée par une estrade et quelques colonnes ou ornements d'architecture, où on place d'ordinaire le lit ou des siéges pour recevoir une compagnie. Le mot est venu de l'espagnol *Alcoba*, et les Espagnols l'ont pris de l'arabe *Elkauf*. » (Furetière.)

Les habitués des alcôves prirent le nom d'alcovistes. (Sommaire, *les Véritables précieuses*, p. 32.)

J. Marot et Jean le Paultre ont publié plusieurs recueils de dessins d'alcôves, inventés et gravés par eux.

« Elle avait certains jours destinés à recevoir le monde dans son alcôve. » (La Fontaine, *Psyché*.)

> Adieu les cercles, adieu l'estrade,
> Adieu la chambre à balustrade.
> (Loret, 26 septembre 1654.)

Le même Loret raconte que le cardinal de Mazarin se rencontra dans le château de Petit-Bourg avec la reine Christine,

> Pour avoir conversation,
> Au cabinet, chambre ou balustre,
> Avec ce personnage illustre.
> (*Le même*, l. VIII, p. 82.)

On peut visiter, comme exemples, la chambre à coucher de Louis XIV à Versailles, et celle d'Anne d'Autriche au Louvre.

On lit dans le *Ménagiana* que Mme de Tianges donna au duc du Maine une chambre dorée en miniature, où il y avait belle société littéraire entre le lit et le balustre. Despréaux, au dehors du balustre, se tenait armé d'une fourche pour empêcher sept ou huit méchants poëtes d'approcher.

M. Walckenaër, dans ses Mémoires sur Mme de Sévigné, a fait une description animée de l'alcôve où se réunissait la célèbre société littéraire de l'hôtel de Rambouillet :

« Un grand paravent, tiré entre la porte et la cheminée, formait, dit-il, dans la chambre même une chambre intérieure. A travers les colonnes dorées de l'alcôve, sous la voûte ornée d'ingénieuses allégories sur l'hymen, l'amour,

(1) *Le Palais de Mazarin*.

le sommeil et l'étude, on apercevait une troupe folâtre de jeunes femmes et de jeunes gens, qui, par la quantité de plumes et de rubans dont ils étaient chargés, ressemblaient à un parterre de fleurs, dont les couleurs vives et variées éclataient dans l'ombre. Quelques-uns de ces jeunes seigneurs étaient moitié assis, moitié couchés sur leurs manteaux, dont les étoffes de soie, d'or et d'argent brillaient sur le tapis ou flottaient sur les pieds des dames. Et toutes les dames tenaient une petite badine que quelques-unes s'amusaient à faire tourner entre leurs doigts. Sur le devant de l'alcôve et en avant des colonnes étaient assis sur des chaises et sur des placets, sortes de tabourets bas et larges, des personnages que leurs habillements plus modestes faisaient reconnaître à l'instant pour des hommes de lettres ou des ecclésiastiques. »

Il paraît toutefois que Mme de Rambouillet fut la première à trouver peu séantes ces réunions dans l'alcôve. Pour éviter trop de familiarités et de chuchotements, elle habitua sa société à entendre dans la chambre même, tout à fait en dehors de la balustre et des colonnes, les lectures et les discussions littéraires.

LES JEUNES FILLES ET LE GREC.

Fin. — Voy. p. 47, 81.

§ 4. — ÉLECTRE.

Nous avons parlé du personnage de la sœur. En voici un charmant modèle. Nous empruntons à M. Patin sa traduction et ses réflexions.

« De jeunes Argiennes, dont se compose le chœur des compagnes, des amies d'Électre, viennent auprès d'elle pour la consoler et s'informer de son frère. Électre répond à leurs questions empressées, à leurs tendres discours, et, dans sa sollicitude inquiète pour celui qu'elle veille, elle interrompt à chaque instant l'entretien par la recommandation, presque aussitôt oubliée, de ne point trop élever la voix, de ne point faire de bruit en marchant, de ne point troubler le sommeil, si rare et si court, du malheureux Oreste.

» Rien n'égale, même sur le théâtre grec, une telle naïveté de mœurs; nous sommes vraiment introduits, comme le dit fort bien Brumoy, dans une chambre de malade. Mais ce malade est Oreste, le parricide Oreste, et le poëte, avec cette habileté de préparation que nous avons souvent louée chez lui comme chez ses devanciers, ne prodigue ces détails familiers que pour nous faire plus impatiemment désirer le moment terrible de son réveil. »

Oreste s'éveille et s'écrie :

— Toi qui charmes mes sens, qui apaises la souffrance, doux sommeil, que tu m'es venu à propos dans ma détresse! Oubli des maux! Dieu bienfaisant! que ton secours a de puissance, qu'il semble désirable aux infortunés!... Mais, où étais-je donc, comment me trouvé-je en ce lieu? Je ne sais plus ce que j'ai fait dans mon égarement.

ÉLECTRE. Cher Oreste! avec quelle joie je t'ai vu t'assoupir! Veux-tu que je t'aide à te soulever?

ORESTE. Oui, soutiens, soutiens-moi : essuie en même temps sur mes tristes lèvres, sur mes yeux, cette épaisse écume.

ÉLECTRE. Oh! c'est un doux office, et la main d'une sœur ne refusera pas ses soins au corps affligé d'un frère.

ORESTE. Approche-moi de ton sein; ces cheveux desséchés et poudreux, écarte-les de mon front : à peine un faible jour me luit.

ÉLECTRE. Pauvre tête, si échevelée, si défaite, que depuis si longtemps l'eau n'a point rafraîchie, comme ton aspect est devenu sauvage!

ORESTE. Remets-moi sur mon lit : quand ce mal, quand cette fureur me quitte, je demeure brisé et sans force.

ÉLECTRE. Oui, repose sur ton lit; le lit est cher au malade : c'est un séjour bien triste, mais nécessaire.

ORESTE. Redresse mon corps, relève-moi...

ÉLECTRE. Si tu essayais de poser les pieds à terre et de faire doucement quelques pas? Changer paraît si bon!

ORESTE. Sans doute : c'est l'apparence de la santé, et l'apparence est quelque chose où la réalité manque.

ÉLECTRE. Écoute-moi maintenant, mon frère, tandis que les Furies te laissent maître de tes sens.

ORESTE. As-tu quelque chose à m'apprendre? Si c'est une nouvelle heureuse, ah! tu me charmes et me ranimes; sinon, j'ai bien assez de malheurs.

ÉLECTRE. Ménélas arrive, Ménélas, le frère de ton père. Ses vaisseaux sont déjà dans le port de Nauplie...

Mon frère, ton œil se trouble : tout à l'heure plein de sens, tu passes tout à coup aux transports de la rage.

ORESTE. Je t'en conjure, ô ma mère, ne lance point contre moi ces femmes aux yeux sanglants, à la tête hérissée de vipères. Les voilà, les voilà qui bondissent à mes côtés!

ÉLECTRE. Reste, infortuné, en repos sur ta couche. Tu ne vois rien de ce que tu crois voir.

ORESTE. O Phébus, ils me tueront, ces chiens dévorants, ces êtres hideux et farouches, ces prêtresses de mort, ces terribles déesses!

ÉLECTRE. Je ne te quitte point : je veux t'entourer de mes bras et contenir ces élans furieux.

ORESTE. Loin de moi, Furie, qui me tiens embrassé pour me précipiter au Tartare!

ÉLECTRE. Malheureux! Quel secours attendre, quand les dieux sont contre nous?

ORESTE. Donne-moi l'arc, présent d'Apollon, l'arc qu'il me remit pour repousser ces déesses, si elles venaient m'épouvanter de leur rage insensée.

ÉLECTRE. Crois-tu qu'une main mortelle puisse atteindre des déesses?

ORESTE. Oui, si elles ne se dérobent à mes yeux. Quoi! vous n'entendez pas, vous ne voyez pas les traits ailés partis de mon arc infaillible? Eh bien, qu'attendez-vous? Prenez votre vol dans les airs, et allez, au lieu de moi, accuser Phébus et ses oracles. Hélas! pourquoi suis-je donc si épuisé, si haletant? Où m'égaré-je loin de ma couche? Du sein des flots et de l'orage, je vois renaître le calme. Qu'as-tu, ma sœur? tu pleures, tu caches ta tête dans tes voiles! Ah! je rougis de t'associer à mes peines, de te faire partager, pauvre jeune fille, les ennuis de ma maladie. Cesse de te consumer ainsi pour des infortunes qui sont les miennes. Si tu as consenti au meurtre d'une mère, c'est moi qui l'ai commis. Que dis-je? c'est Apollon que je dois accuser, lui qui, après m'avoir poussé à cet acte impie, m'a consolé de vaines paroles, et puis laissé sans secours. Mon père même, je n'en doute pas, si j'eusse pu l'interroger en face, et lui demander : Faut-il tuer ma mère? mon père eût étendu vers moi des mains suppliantes, et avec d'instantes prières il m'eût conjuré de ne point porter le couteau dans le sein qui m'enfanta, puisque, sans lui rendre le jour, je devais par là combler ma misère. Et maintenant, ma sœur, découvre ton visage; sors de ces larmes où tu te plonges, quel que soit notre triste sort. Lorsque tu me vois hors de moi-même, c'est à toi de calmer mes fureurs, de rappeler ma raison qui s'égare; et moi, quand tu gémis, je dois être là, près de toi, pour te consoler, pour te reprendre tendrement. Un tel échange de soins sied bien à l'amitié. Va donc, infortunée,

rentre dans le palais, livre au sommeil tes paupières fatiguées d'une longue insomnie; baigne-toi, prends quelque nourriture. Si tu venais à me manquer, si par une veille trop assidue tu te rendais malade à ton tour, ah! je serais perdu; car je n'ai plus que toi pour me secourir, abandonné, tu le vois, de tout le reste.

ÉLECTRE. Non, non, avec toi je veux vivre. Eh! si tu meurs, que pourrai-je faire, que deviendrai-je, faible femme, seule au monde, sans frère, sans père, sans amis? Mais, tu le veux, il faut t'obéir. Étends seulement sur ta couche tes membres fatigués; ne te laisse pas trop facilement surprendre à ces terreurs qui t'en arrachent; demeures-y paisiblement. Lorsqu'on n'est pas malade, mais qu'on croit l'être, on ressent tout le trouble, toute la fatigue de la maladie.

Cette scène et cette traduction sont vraiment délicieuses de naturel et de simplicité. Ce sont là des accents inconnus à la muse française, et, grâce à M. Patin, le monde dramatique grec nous est ouvert à tous aujourd'hui, même aux ignorants qui ne peuvent y pénétrer qu'à l'aide d'un guide. Si donc quelqu'un de nos lecteurs avait à passer tout un long hiver dans une solitude de campagne, je lui dirais : — Voulez-vous que cette solitude se peuple pour vous des hôtes les plus charmants? Voulez-vous que ce séjour d'hiver au milieu de la rude nature reste dans votre souvenir comme un des plus heureux temps de votre vie? Emportez avec vous l'*Eschyle* de M. Pierron, l'*Euripide* et le *Sophocle* de M. Artaud, les *Études sur les tragiques grecs* de M. Patin, et chaque semaine donnez-vous pour tâche de lire une des œuvres originales des trois grands poëtes, en complétant cette étude par la lecture du commentaire de l'auteur français; ajoutez-y, quand le moment sera venu, l'*Agamemnon* de Lemercier aussi bien que la *Phèdre* ou l'*Iphigénie* de Racine; joignez-y encore, le soir, si vous en avez le loisir et le talent, l'exécution des deux *Iphigénies* de Gluck, sans oublier son admirable *Alceste;* et quand, après avoir vécu dans la familiarité de ces grands esprits, vous sortirez de votre solitude, vous emporterez au fond de votre âme assainie et fortifiée un rayon impérissable de cette divine lumière du génie grec, que l'on ne peut pas plus oublier, quand une fois on l'a vue luire, que l'œil n'oublie la clarté même du jour.

LE DÉTROIT DE TORRÈS.

Le détroit de Torrès, découvert en 1606, dans l'océan équinoxial, entre la Nouvelle-Hollande et la Papouasie, est devenu d'une navigation impraticable pour les navires d'un fort tonnage, par suite des nombreuses excroissances madréporiques, dont l'étendue augmente d'année en année. Le nombre des îlots, qui n'était que de vingt-six en 1606, est aujourd'hui de plus de cent cinquante (1).

LA LIBERTÉ DANS LA NATURE.

Regardez autour de vous la nature dans sa puissance. C'est sur la liberté qu'elle est fondée; et combien elle est riche par cette liberté! Le Créateur jette le vermisseau dans une goutte de rosée et lui laisse habiter, suivant son libre instinct, la corruption et la mort.....

Plutôt que de troubler la douce liberté, il laisse le cortége des maux se déchaîner sur son univers; lui, qui a tout formé, on ne peut l'apercevoir, il s'est discrètement voilé sous des lois éternelles. l'esprit fort *les* voit, mais ne *le* voit pas. « Pourquoi un Dieu? dit-il; le monde se suffit à lui-même. » Et la dévotion d'aucun chrétien ne le célèbre autant que ce blasphème de l'esprit fort.

SCHILLER.

(1) Voy., sur les Iles madréporiques, la Table des vingt premières années.

PROFONDEUR DES MINES.

L'imagination est assez disposée à s'exagérer les profondeurs auxquelles l'homme est parvenu dans les travaux des mines. Ces profondeurs, quoique dépassant de beaucoup les hauteurs auxquelles s'élèvent au-dessus du sol les travaux de l'architecture, demeurent cependant contenues dans des limites assez étroites, même quand on les compare à la taille de l'homme. Un des puits artésiens les plus profonds qui soient enregistrés dans la science est celui de Neu-Salzwerk, près Minden, en Prusse : sa profondeur absolue est de 680 mètres, et sa profondeur au-dessous du niveau de la mer est de 607 mètres. C'est à peu près la même profondeur que celle des puits artésiens que l'on perce en Chine pour obtenir du gaz hydrogène. Cette profondeur, au dire des missionnaires, varie de 600 à 650 mètres. M. de Humboldt, dans son *Asie centrale*, parle cependant d'un puits de ce genre foré à la corde, en 1812, à la profondeur de 975 mètres. Dans les mines de la Rœrerbuhel, les travaux étaient parvenus, dans le seizième siècle, à 947 mètres; à Kuttenberg, en Bohême, les travaux s'étaient enfoncés encore davantage, car Schmidt cite un puits abandonné qui était arrivé à la profondeur absolue de 1151 mètres. C'est la plus grande profondeur à laquelle l'homme ait jamais porté ses instruments, et l'on voit qu'elle n'est guère que d'un kilomètre. Cette grandeur, qui est à peu près égale à la hauteur du Vésuve, et qui représente près de huit fois la hauteur de la flèche de Strasbourg, n'est que la six-millième partie de la distance de la surface au centre de la terre.

On ne connaît de profondeurs analogues dans aucune des mines exploitées aujourd'hui. Les plus profondes paraissent être : celle d'Apendale, à Newcastle, où les travaux sont poussés à 658 mètres au-dessous de la surface; celle de l'Espérance, à Seraing, dans le pays de Liége, qui va à 413 mètres; les célèbres mines de Freyberg, en Saxe, qui descendent à 592 mètres; celle du Joachimsthal, en Bohême, à 646 mètres; celle du puits Samson, à Andreasberg, dans le Harz, à 670 mètres. Mais ces trois dernières mines étant ouvertes dans des pays de montagnes assez élevés, leur partie inférieure arrive à peine au niveau de la mer.

Il y a sur le globe des enfoncements naturels dont la profondeur est également très-considérable. Le plus remarquable et le mieux étudié est celui dans le fond duquel se trouve la mer Morte. Le niveau de cette mer, d'après les derniers nivellements, est à 422 mètres au-dessous de la Méditerrannée; de sorte qu'à l'inverse de ce qui a lieu généralement quand on quitte les bords de la mer pour s'avancer dans l'intérieur des terres, en Judée, loin de monter, on est obligé de descendre graduellement jusqu'aux bords du Jourdain. La mer Caspienne présente un phénomène analogue. Enfin, il y a aussi des cavernes dont on ignore absolument les dernières profondeurs; et, surtout si l'on tient compte des canaux souterrains par lesquels s'élèvent jusqu'à la surface soit les eaux thermales, soit les laves bouillonnantes des volcans, il faut reconnaître que les cavités creusées par la main de l'homme sont bien peu de chose sous le rapport du diamètre comme sous le rapport de la profondeur en comparaison de celles qui ont été formées par la nature.

LES DEUX FERMES.

Suite. — Voy. p. 59.

LES CHARRUES D'AUTREFOIS.

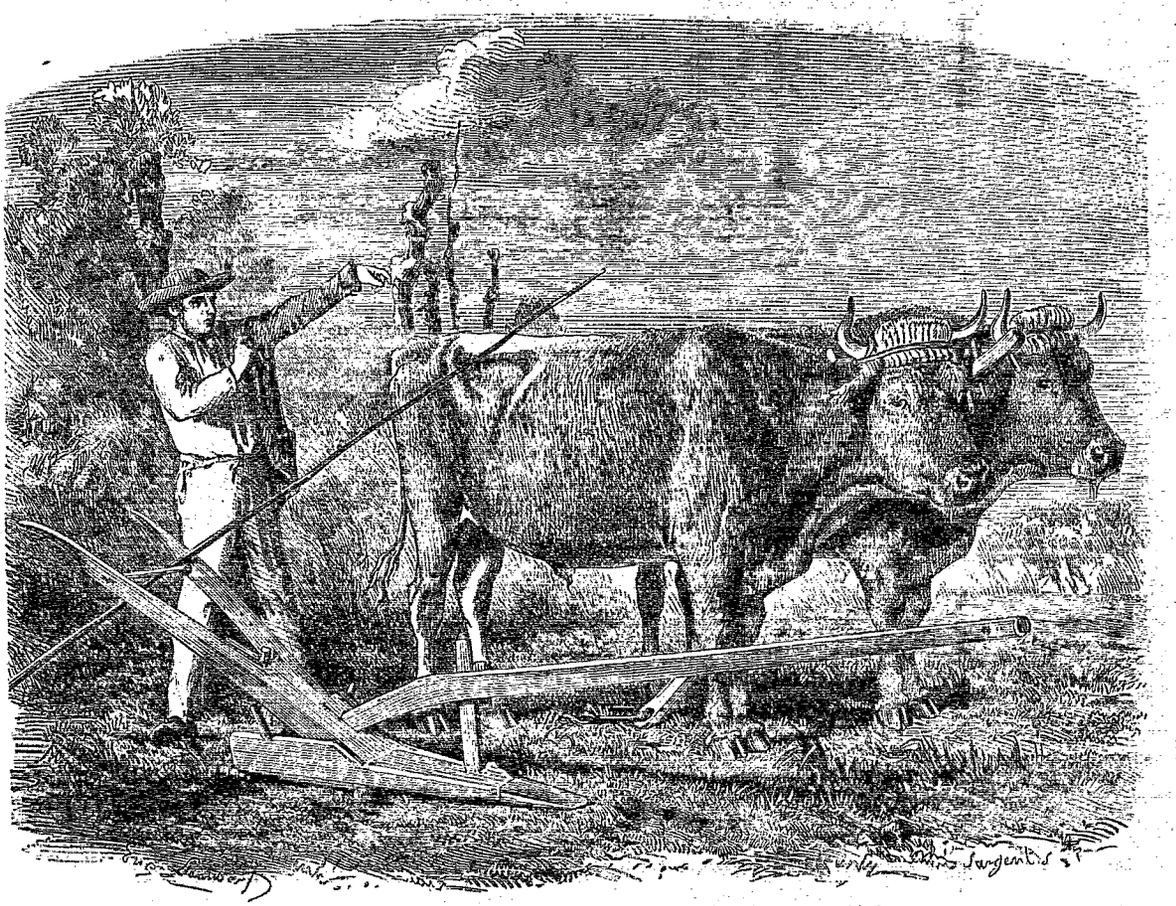
Labour vient du mot *Labor*, qui veut dire travail.

La terre livrée à elle-même produit des plantes sauvages, âcres au goût, pauvres en principes nutritifs, et difficilement assimilables. Les fruits sauvages ne sont pas mangeables; il faut donc cultiver la terre, c'est-à-dire l'amender, la labourer, la fumer et l'ensemencer.

On amende le sol en changeant ses conditions physiques, en ajoutant de la marne au terrain siliceux, sablonneux, dépourvu de principes calcaires; en mêlant des sables, des graviers aux terres trop compactes; en drainant les terres humides, etc.

Après les amendements qui modifient particulièrement la nature physique du sol, viennent les labours.

Les labours ont pour objet de détruire les mauvaises herbes et de restituer au sol les éléments constitutifs qui lui ont été enlevés par la végétation.



Charrue du centre de la France. — Dessin de Lambert.

Un illustre chimiste, Lavoisier, a dit : « Rien ne se perd dans la nature, tout se réduit à des transformations. »

L'agriculture progressive est tout entière contenue dans ce grand principe, la raison suprême des assolements, des fumures et des labours.

Malheureusement, dans une grande partie de la France, dans le midi, dans le centre et dans plusieurs contrées de l'ouest, on laboure d'une manière incomplète parce qu'on ne se rend pas parfaitement compte du rôle et de l'effet des labours, et que par suite on se contente d'instruments très-imparfaits.

La charrue du centre de la France, dont nous donnons un spécimen, n'est autre chose que la charrue de Triptolème et de Cincinnatus, que l'on retrouve encore aujourd'hui en Asie, en Afrique, chez les peuplades sauvages de l'archipel Indien, et en Italie. Une grande pièce de bois, allant s'attacher au joug, forme l'âge; un soc barbare en fer et deux oreilles en bois de cormier constituent l'araire primitif, employé sur toute la surface du sol français lorsque Matthieu de Dombasle inventa la charrue qui a servi de base à tous les perfectionnements ou plutôt à toutes les modifications imaginées depuis cette époque.

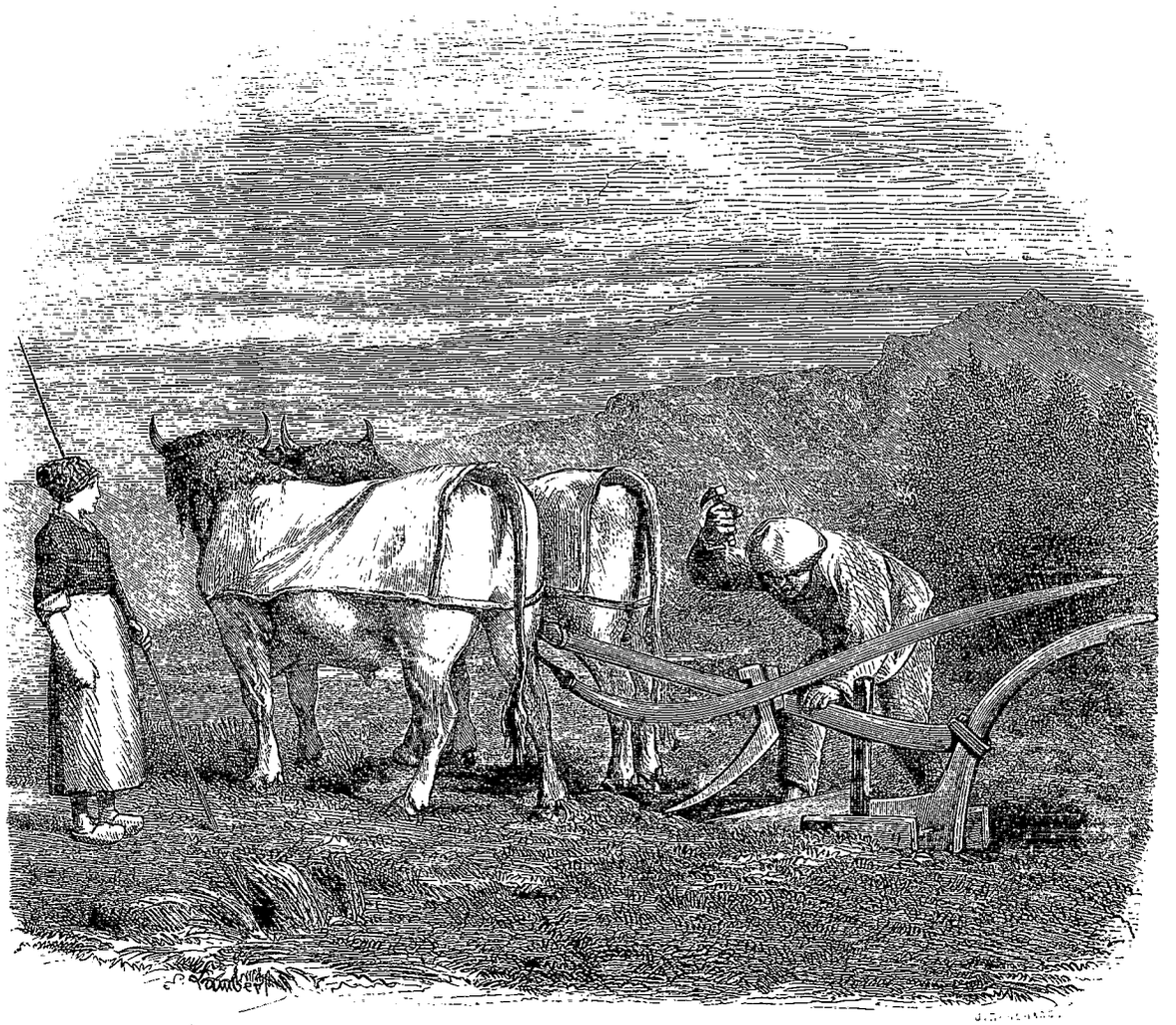
Pour que l'on puisse bien apprécier le mérite de la charrue nouvelle, il faut rappeler sommairement les effets généraux que l'on cherche à obtenir par les labours; nous analyserons plus tard les différents organes qui constituent la charrue.

Les labours ont pour but : de diviser la terre; d'exposer le plus grand nombre possible de points de sa surface au contact de l'atmosphère; de la rendre plus poreuse, c'est-à-dire de lui donner les propriétés de l'éponge; de permettre à la chaleur de l'atmosphère et à la pluie de pénétrer également, de faire entrer dans toute la masse de la couche végétale les engrais que l'on répand sur le sol; de mettre les matières qui doivent se dissoudre ou fermenter dans les conditions les plus favorables pour qu'elles puissent se dissoudre dans l'eau où se décomposer en se mêlant au gaz oxygène que l'air contient; de permettre aux racines de se développer librement et de puiser dans le sol la nourriture épandue autour d'elles; enfin de détruire les mauvaises herbes, qu'on appelle aussi avec raison plantes parasites, parce qu'elles prennent la place et la nourriture des bonnes herbes. Pour détruire ces mauvaises herbes, il faut un instrument qui les retourne et les enfouisse la racine en l'air, afin de les priver de l'air, de la lumière et des sucs

nourriciers sans lesquels tout végétal périt et se décompose.

On n'a qu'à jeter un regard sur la charrue du centre de la France pour s'assurer qu'il est impossible à un laboureur de produire, avec un instrument pareil, les effets que nous venons d'énumérer. Il est probable que, dans quelques années, l'araire romain, quoi qu'en disent ses rares et derniers partisans, sera relégué dans les musées, avec les arbalètes et les arquebuses à rouet, comme un objet de simple curiosité.

On doit reconnaître cependant que dans les pays de médiocre culture, où l'outillage est aussi pauvre que le sol, cet araire rend quelques services relatifs, mais dont l'utilité tend à disparaître avec l'état de misère qui l'a fait naître. Parmi



Charrue basque. — Dessin de Lambert.

les objets dignes d'attirer l'attention plutôt des archéologues que des agronomes, nous citerons aussi le singulier instrument que l'on rencontre dans les montagnes du pays basque. C'est une charrue qui se subdivise en deux appareils distincts, appliqués à deux opérations également distinctes.

L'une de ces deux charrues est formée d'un âge, d'un *coutre* (grand couteau destiné à fendre le sol dans le sens vertical) et d'un mancheron. L'autre se compose d'un âge, d'un mancheron et d'un *soc* (pointe en fer qui a pour but de trancher horizontalement la bande de terre du sillon). On attelle quelquefois une paire de petits bœufs à chaque instrument; la charrue du coutre passe devant, la charrue du soc la suit immédiatement. Le plus souvent, le laboureur juxtapose les deux charrues, tient les deux mancheron des deux mains, en ayant soin de placer le coutre un peu en avant du soc, et produit à peu près ainsi l'effet d'une charrue ordinaire.

Cette machine barbare remonte à la plus haute antiquité. Elle est peu à peu remplacée, ainsi que l'araire romain, par des instruments plus rationnels, plus puissants et mieux disposés pour produire l'effet qu'on attend de leur emploi.

La suite à une autre livraison.

LES LETTRES DU TASSE.

Suite. — V. p. 50, 71, 85, 90.

1586. — En mai et en juin, le Tasse obtient de fréquentes permissions de sortir, et il va visiter tour à tour diverses personnes : les pères de San-Benedetto, Marsile d'Este, et l'ambassadeur toscan, Camillo Albizi, chez lequel il s'invite souvent à dîner.

— 1er juillet. Vincenzo Gonzaga, prince de Mantoue, le visite dans sa prison et lui demande des vers; le Tasse passe la nuit à les composer.

— 13 juillet. Il sort de Ferrare avec le prince de Mantoue, qui a obtenu du duc Alphonse l'autorisation de l'emmener pour quelque temps, mais qui se propose bien de ne plus le rendre.

Le Tasse n'est pas admis à prendre congé du duc Alphonse. Il était enfermé à l'hôpital Sainte-Anne depuis sept ans et quatre mois, et il était alors âgé de quarante-deux ans.

1586. — 14 juillet. Torquato arrive à la cour de Mantoue. Sa première pensée est d'écrire à sa sœur : « Je suis libre! libre par la grâce du sérénissime seigneur prince de

Mantoue. Et si la fortune m'a privé de tous ses biens, elle n'a pu me ravir ceux de la nature!... Écrivez-moi souvent et donnez-moi des nouvelles de vous, de votre mari, de vos enfants. Portez-vous bien et aimez-moi. »

1586. — 23 juillet. Il a l'intention de faire des changements et des additions à son poëme; mais il veut d'abord publier un poëme de son père, *il Floridante*, « petit poëme, dit-il, mais plein d'agrément et de charme », et il prie son ami Antonio Costantini de lui en envoyer le manuscrit.

— 26. « J'ai trouvé ici, écrit-il au même, un asile si agréable et un accueil si généreux, que je ne songe pas à sortir de Mantoue, à moins que le seigneur prince ne veuille me conduire ailleurs avec lui. »

— 7 août. Il écrit au père Grillo, à Ferrare : « Ce soir, en allant au couvent de Tous-les-Saints, j'ai rencontré le seigneur duc de Mantoue, mais ma mauvaise vue, si faible et si courte, m'a empêché de le reconnaître à temps pour le saluer; je prie Votre Paternité d'écrire au signor Federico Cataneo de m'introduire quelque jour près de Son Altesse ou de m'en donner l'occasion. »

— 14 août. Il paraît être sollicité par don Cesare d'Este de revenir à Ferrare; il répond avec prudence à ce seigneur qu'il n'abandonne pas la pensée de retourner à Ferrare, mais qu'il faudrait qu'il fût assuré d'y retrouver toute la bienveillance et toutes les faveurs dont il y avait joui pendant les premiers temps. « Mais quand aurai-je la paix? Quand pourrai-je apaiser mes pensées? N'est-il pas temps encore, signor don Cesare? Et quand sera-ce? » Pour le moment, il prie Son Excellence don Cesare de lui envoyer une valise qu'il a laissée à l'hôpital Sainte-Anne.

— 15 août. Il écrit à Bianca Capello, grande-duchesse de Toscane : « Je rends grâces à Votre Altesse pour son présent (quelques écus); mais je ne réponds pas à sa dernière lettre, parce que j'en ai laissé passer l'occasion; j'ai été plus pressé de saisir celle de sortir de prison, qui vraisemblablement ne se serait pas représentée aisément. »

Il fait diverses excursions à Marmiruolo avec le prince.

— 26 août. A Antonio Costantini : « Je compose de temps à autre des sonnets, des chansons, des madrigaux ou autres choses, et j'en fais un livre (peut-être le *Codice Chigiano*). Je n'écris pas à messer Vittorio (il Baldini, libraire à Ferrare), parce qu'il est trop lent à répondre. Priez-le cependant de m'envoyer le Traité d'Alexandre Afrodisco sur la métaphysique, tant de fois promis en vain; puis, nous serons amis, s'il le veut. Je suis à la vérité le bon Tasse, le cher Tasse, l'aimable Tasse, mais je suis aussi Tasse l'assassiné, surtout par les imprimeurs et les libraires... »

On voit que, comme par le passé, il compose des sonnets pour les gens riches, célébrant leurs fêtes, leurs mariages, ou les consolant de la perte de ceux qu'ils aiment, afin d'obtenir d'eux un peu d'argent, des bagues ou autres témoignages de leur satisfaction.

— Il réclame sans cesse les livres et les effets qu'il a laissés à l'hôpital Sainte-Anne.

— Il reçoit du signor Giovan-Battista Cavallara des pilules pour retrouver la mémoire; il se fait tirer le sang « du nez et du front ». Il se plaint d'une *frenesia* qui le rend très-mélancolique et qui est accompagnée de violentes hémorragies. Cependant il a bon appétit; il déjeune copieusement le matin, et il dîne à quatre ou cinq heures. S'il ne dîne pas, il ne peut dormir. Il prie Ascanio Mori, de Mantoue, de donner ces détails aux médecins, et, dans une autre lettre, il lui dit :

« Le vin de Votre Seigneurie m'a paru salutaire; mais il faut que mon goût s'accommode au vin, puisque le vin ne peut s'accommoder à mon goût. Il y a ici un médecin du seigneur gouverneur de Milan avec lequel je désirerais que Votre Seigneurie eût un entretien au sujet de ma santé. Je lui fais l'aveu de l'humeur mélancolique qui est la principale cause de mon infirmité. Je suis ambitieux, mais avec raison, parce que je n'ai point de défaut que ne modère le plus ordinairement ma raison. Je ne puis vivre dans une ville où tous les citoyens, nobles ou non, ne m'accorderaient pas place aux premiers rangs, ou du moins ne me concéderaient point, quant aux démonstrations extérieures, d'aller de pair avec eux. C'est là mon humeur ou ma raison. Si l'on m'interroge, je répondrai volontiers et catégoriquement sur ce point. Ce soir, j'ai dîné très-frugalement. Si Votre Seigneurie a des fruits ou quelque autre chose semblable pour finir mon repas, je la prie de vouloir bien me l'envoyer, et je lui baise les mains. »

Cette lettre est curieuse en ce qu'elle montre, d'une part, combien les limites de l'art médical étaient peu circonscrites, puisque l'on consultait les médecins autant sur les maladies de l'âme que sur celles du corps; et, d'autre part, on voit que le Tasse ne déguisait pas les prétentions de sa juste fierté. Mais comment les accommoder avec cette coutume ou cette nécessité de vivre dans la dépendance, presque dans la domesticité des princes, et de chanter, à prix d'argent, les louanges des riches? Cette condition de la vie, si complexe et si contradictoire, ne pouvait manquer de rendre le bonheur presque impossible à une âme douée d'autant de sensibilité. Il est étrange de voir aussi qu'en tout temps l'indépendance elle-même a paru un poids insupportable à certains poëtes, et trop souvent on a eu lieu de remarquer en eux un inexplicable mélange d'élévation et d'abaissement.

1586. — 20 septembre. Giulio Giordani de Pesaro, secrétaire et conseiller de Francesco-Maria della Rovere, duc d'Urbin, soumet au Tasse, sans doute par ordre de son maître, une haute question politique, et le prie de dire son sentiment sur une réponse qu'a donnée le Sperone.

La question est celle-ci : « De l'état républicain ou du » gouvernement d'un prince, quel est le meilleur? Autre- » ment dire, que doit-on préférer : le gouvernement le plus » parfait, mais aussi le moins durable; ou celui qui est le » moins parfait, mais qui peut se soutenir le plus long- » temps? »

Le Sperone avait répondu fièrement :

« Notre bonheur ne doit pas se mesurer au temps, mais à la valeur des œuvres; mieux vaut mille fois vivre un seul jour de la vie d'un homme digne de ce nom, que cent ans de la vie d'une brute, serpent ou pierre! »

Le Tasse répond avec un embarras sincère ou affecté. Il loue le Sperone et son opinion avec trop d'emphase pour que l'on ne devine pas qu'il est un peu blessé de n'avoir pas été consulté seul ou du moins le premier. Cette question de « philosophie civile » lui paraît d'ailleurs inutile, ou tout au moins mal posée. Quant à la solution du Sperone, elle est fausse. Il invoque l'autorité de Socrate qui, au rapport de Xénophon, condamnait comme une vaine curiosité l'étude des problèmes touchant à des choses au-dessus du pouvoir humain. « A quoi bon rechercher comment se forment la pluie, le tonnerre ou la neige, puisque nous ne pouvons ni pleuvoir, ni tonner, ni neiger? » L'application de ce sophisme a l'apparence d'une épigramme à l'adresse du duc, qui, assurément, quelle que fût la réponse à la question qu'il posait, ne se serait pas dépouillé de son pouvoir au profit de la forme républicaine. Entrant toutefois dans la discussion où l'on désire qu'il s'engage, le Tasse part de ce principe, que plus une chose est parfaite, plus elle est durable. Ainsi les corps les mieux organisés et les mieux constitués sont aussi ceux dont la vie est la plus longue. C'est donc une erreur que de vouloir séparer la perfection de la durée. Puis, comment prétendre que notre bonheur

ne doit pas se mesurer au temps? « Quoi! le temps n'est-il pas la mesure du mouvement? Et de quel mouvement? Du mouvement du ciel, qui sert de mesure aux mouvements de toutes les choses inférieures! Objectera-t-on que notre âme a une origine supérieure à celle du soleil et des astres? Mais notre âme est tellement associée à notre corps que l'homme, obligé de partager les conséquences de sa double nature, doit attendre que sa partie purement spirituelle soit séparée et libre pour vivre idéalement. En attendant, il faut bien que l'homme consente à voir ses actions mesurées par le temps. La règle est la durée proportionnée au but. On ne construit pas un navire pour un seul voyage heureux; on n'élève pas un palais pour qu'un seul seigneur l'habite, mais pour qu'il serve aussi de demeure à ses fils, à ses petits-fils, à ses arrière-neveux; et si l'on ne construisait le palais qu'en vue de sa beauté, il ne serait pas nécessaire de lui donner des fondements si lents à exécuter et si dispendieux. L'agriculteur plante-t-il des arbres avec la pensée qu'ils ne dureront seulement que pendant sa vie? »

On peut juger assez, par ces indications, du caractère sophistique de cette apologie du gouvernement absolu. Le Tasse ne veut pas que l'on s'y trompe : aussi, en terminant, dit-il à Giulio Giordani : « Voilà mon opinion, et je vous la donne comme opinion, non comme science. »

1586. — En novembre, il reçoit une partie des effets qu'il avait laissés dans l'hôpital Sainte-Anne.

— Sur l'invitation de la princesse de Mantoue, il se remet à sa tragédie, et il l'achève en décembre. Il lui donne pour titre : *Torrismondo*, roi des Goths, au lieu de *Galealto*, roi de Norvége, et en envoie des copies au prince Vincenzo, au patriarche Gonzaga et à d'autres amis.

— Vers la fin de l'année, il reçoit le portrait de son père qui était resté à Ferrare.

1587. — Janvier. Il rassemble ses lettres avec l'intention de les publier.

— Il passe le carnaval gaiement, à Mantoue, dans la compagnie de jeunes dames nobles.

— Février et mars. On publie à Venise, sans son consentement, ses discours sur l'art poétique et le premier livre de ses lettres dites « poétiques ». Mécontent, il se met à refaire les discours.

— En carême, il étudie les pères de l'Église, et plus particulièrement saint Augustin, « pour apprendre à ne pas faire fausse route dans la vie et à donner plus de perfection à ses œuvres. »

— Au printemps, il a des accès de fièvre. Vers la fin d'avril, il passe quelques jours à Marmiruolo.

— En mai, la grande-duchesse de Toscane lui envoie une coupe d'argent.

— Juin. Il prie Giovan-Battista Licino, de Bergame, de lui faire envoyer des bas que lui a promis la signora Tarquinia, parce qu'il n'a pas de quoi en changer. « N'ayant rien à faire pour Son Altesse, dit-il, n'étant pour lui qu'un serviteur inutile, je ne veux rien lui demander. »

— Il se plaint de ses souffrances, de l'agitation de ses nuits, de sa tristesse, et il s'écrie : « Ah! que je voudrais pouvoir fuir jusqu'aux îles Fortunées, où quelque reine m'expliquerait le sens des songes qui me tourmentent! »

— Vers le 7 août il arrive à Bergame, qu'il salue avec enthousiasme :

Terra che 'l Serio bagna e 'l Brembo inonda.

Il est accueilli avec un affectueux empressement par les Tasse dans leur maison du Borgo-Pignolo, et il est visité par toutes les personnes les plus recommandables de la ville. Il assiste à la fête de Bergame, l'une des plus belles de l'Italie, et il y trouve une agréable distraction. De là, il va passer quelques jours à Zanga, maison de campagne des Tasse. Mais l'avis que Guglielmo Gonzaga, duc de Mantoue, est mort le 24 août, l'oblige à abréger son séjour.

1587. — En septembre, on imprime à Bergame la tragédie de *Torrismondo*, et le Tasse la dédie au nouveau duc de Mantoue et de Montferrat, Vincenzio Gonzaga.

— Bientôt il est mal satisfait des procédés de ce prince, et il veut s'éloigner de sa cour.

— En octobre, souffrant et inquiet, il obtient du duc Vincenzio la permission de faire un pèlerinage au sanctuaire de Lorette. Il se met en route avec une petite valise renfermant quelques vêtements et des papiers. Il s'arrête d'abord au monastère de San-Benedetto, hors de Mantoue, pour y faire ses dévotions. Le soir du 25 octobre, il arrive à Bologne, où son ami Costantini lui donne l'hospitalité. Le 27, il quitte Bologne et arrive, très-fatigué, le dernier jour du mois, à Lorette. Il est obligé d'écrire à Ferrante Gonzaga, prince de Molfetta, pour lui demander par charité dix écus (*per elemosina*), le peu qu'il avait d'argent étant dépensé. Il fait ses dévotions dans la *Santa Casa*, et y écrit son beau sonnet :

Ecco fra le tempeste e i fieri venti
Di questo grande e spacioso mare,
O santa stella, il tuo splendor mi ha scorto...

— En novembre, il se dirige vers Rome et y arrive le 3. Il loge chez son ami Scipion Gonzague, patriarche de Jérusalem. L'accueil de ses anciens protecteurs ou amis, le cardinal Albano, le Papio et autres, lui paraît froid. Il s'ennuie vite de la vie de Rome, et il songe à aller près de ses parents, à Sorrente.

— Le 14 novembre, il écrit à sa sœur une lettre très-touchante où se peint parfaitement la situation de son esprit. Il se plaint de tout, des hommes et des choses; il désespère de tout, hors de son salut. Il est, dit-il, sans amis, sans protecteurs, malade de corps et d'âme. « Je ne sais si, au milieu de tant de déceptions, je dois espérer que vous êtes vivante, afin que vous puissiez m'accueillir encore une fois sous l'habit de berger. » Il l'appelle *madame ma sœur*. « Je vous prie, par la mémoire et par l'âme de notre père à qui nous devons tous deux la vie, de notre mère qui nous a nourris tous deux, d'être vraiment vivante, pour que je puisse, non pas être heureux, mais seulement respirer sous ce ciel qui m'a vu naître, jouir de la vue de la mer et des jardins du rivage, chercher des consolations dans notre amitié, et boire de ces vins et de ces eaux de notre pays qui peut-être soulageront mes maux. » Sa sœur était morte; mais il fut longtemps sans le croire.

— L'Académie de Gênes lui avait offert une chaire de professeur, avec un traitement de quatre cents écus; ses infirmités ne lui avaient pas permis d'accepter cette proposition.

— 18 décembre. Le Tasse adresse à son ami Scipione Gonzaga, à l'occasion de son élévation au cardinalat, la belle canzone qui commence par ce vers :

Non è nuovo l' onor di lucid' ostro...

La fin à une autre livraison.

L'ARCHITECTURE ET LA MUSIQUE.

« On me confiait souvent à un vieux domestique qui me menait promener où sa fantaisie le conduisait. Un jour il me fit entrer dans l'église de Notre-Dame, et me portait dans ses bras, car la foule était grande. La cathédrale était tendue de noir. Mes regards se fixèrent sur les vitraux de la rose méridionale, à travers laquelle passaient les rayons du soleil, colorés des nuances les plus éclatantes. Je vois encore la place où nous étions arrêtés par la foule. Tout à coup les grandes orgues se firent entendre; pour moi,

c'était la rose que j'avais devant les yeux qui chantait. Mon vieux guide voulut en vain me détromper; sous cette impression de plus en plus vive, puisque dans mon imagination j'en venais à croire que tels panneaux de vitraux produisaient des sons graves, tels autres des sons aigus, je fus saisi d'une si belle terreur qu'il fallut me faire sortir. »

C'est un des plus habiles architectes de notre temps qui raconte ce souvenir de son enfance (1). Il explique et justifie son illusion en rappelant les paroles bien connues d'un aveugle-né à qui l'on demandait s'il se faisait une idée de la couleur rouge? — Oui, répondit-il, le rouge, c'est le son de la trompette. — « Il y a donc, ajoute M. Viollet-Le-Duc, une corrélation intime entre les expressions diverses de l'art. Pourquoi? C'est parce que ces expressions sont puisées à une même source. Les peuples artistes sont ceux qui ont compris à un égal degré les langages divers de l'art. Un architecte qui n'éprouve pas, en écoutant un air ou un poëme, en voyant une sculpture ou une peinture, des sentiments aussi vifs que ceux que produit chez lui la vue d'un monument, n'est pas assez artiste. Il en est de même du musicien, du poëte, du peintre et du sculpteur. »

Novalis disait d'un beau monument que c'était de la « musique pétrifiée »; et Gœthe, de la « musique muette ». Les anciens avaient vivement senti le rapport qui unit ces deux arts : on le voit bien par la fable d'Amphion.

LIBRE ARBITRE.

La conscience de la liberté est la liberté même, et celui qui sent qu'en faisant une chose il pourrait en faire une autre est tellement libre de la faire qu'on n'oserait parier contre lui qu'il ne la fera pas. — Mais, dira-t-on, le pari même deviendra un motif déterminant auquel il cédera par force. — Oui, s'il tient à gagner; que diriez-vous pourtant s'il aimait mieux perdre?

CHARLES DE RÉMUSAT.

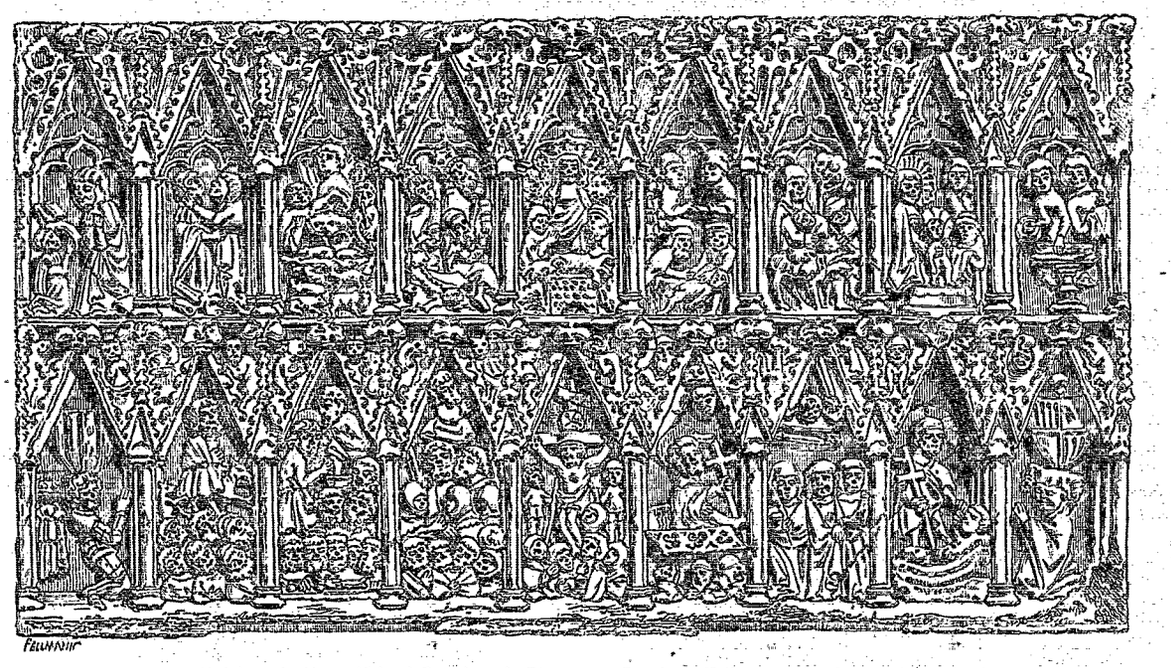
(1) M. Viollet-Le-Duc, *Entretiens sur l'architecture*. Bance.

BAS-RELIEF DE LA VILLA THÉAS,

A BAGNÈRES DE BIGORRE

(Hautes-Pyrénées).

Ce bas-relief, parfaitement conservé, a de hauteur 1m,08, et de largeur 2m,42. Ses sculptures, divisées en deux rangées, se composent de dix-huit sujets encadrés entre des colonnettes surmontées d'un arc brisé. D'après les recherches archéologiques de M. le supérieur du petit séminaire d'Auch, ce bas-relief aurait été exécuté au milieu du quinzième siècle. Un vicomte Jean d'Asté (1) et sa femme Marie de Caupène (nièce et petite-nièce des deux évêques d'Aire de ce nom), ayant reconstruit, en 1453, l'église d'Asté, on suppose que cette pierre sculptée fut destinée à orner le portail de la nouvelle église et à perpétuer le souvenir de la libéralité des donateurs. On ignore par suite de quels événements le bas-relief ne fut pas placé au lieu de sa destination : resté longtemps oublié et à moitié enseveli dans une cour de Bagnères, il est devenu depuis une dizaine d'années la propriété de M. Soubie, ancien représentant du peuple, qui l'a fait enchâsser dans la muraille extérieure de sa maison de campagne dite villa Théas. Voici



Bas-relief du quinzième siècle, à Bagnères de Bigorre. — Dessin de Fellmann, d'après une photographie.

l'explication des sujets représentés par ces dix-huit bas-reliefs, en allant de gauche à droite :

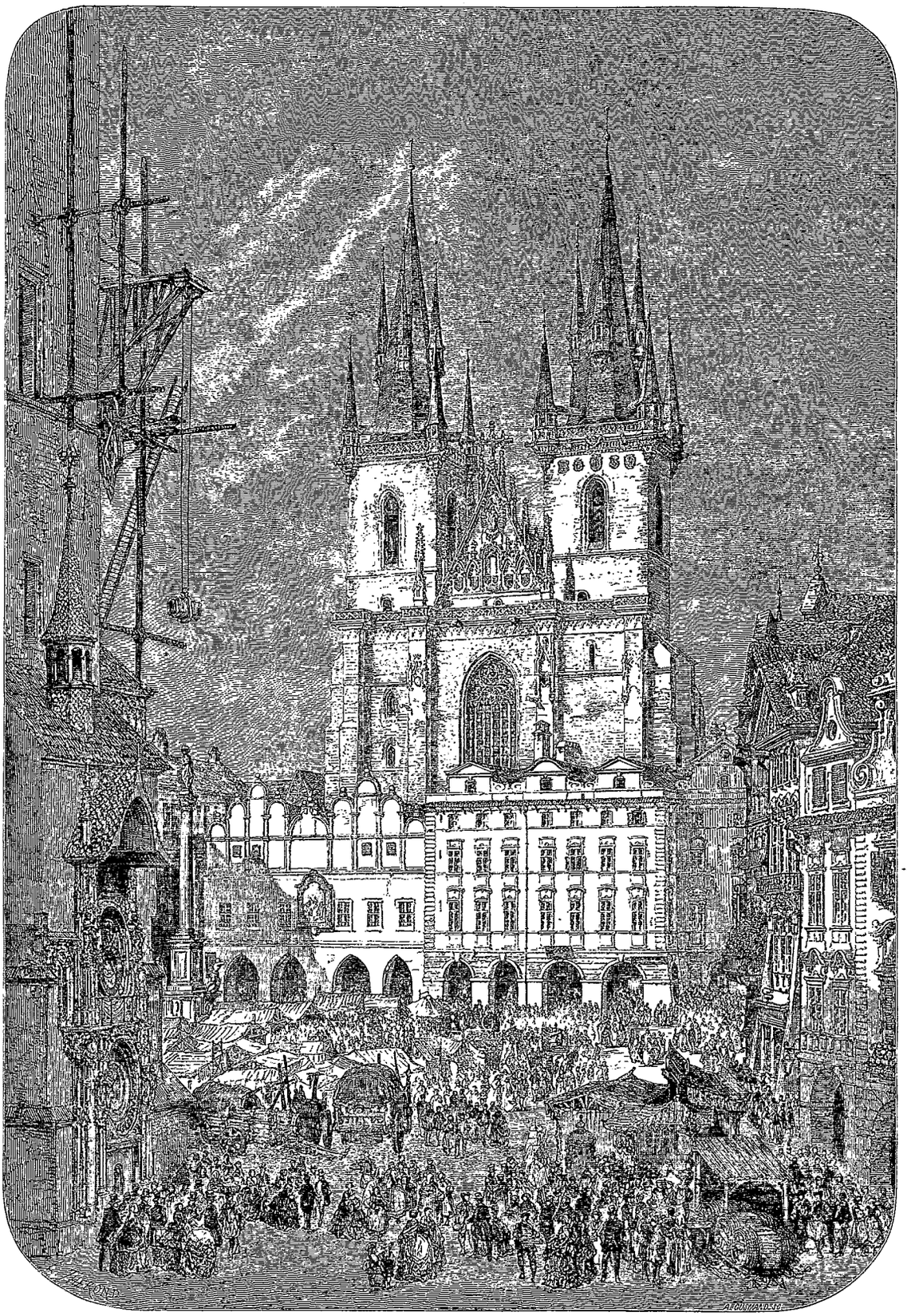
Rangée supérieure : — 1° l'Annonciation; 2° la Visitation; 3° Chœur des anges; 4° les Rois mages; 5° Jésus à la crèche; 6° le Massacre des innocents; 7° la Fuite en Égypte; 8° Circoncision; 9° l'Enfant Jésus au berceau.

Rangée inférieure : — 10° Le Chevalier donateur à genoux : au-dessus de lui, un écusson supporté par un ange à trois flèches en pal, pointes en bas; aucune indication de couleurs ni d'émaux; 11° Entrée de Jésus à Jérusalem; 12° Jésus lave les pieds aux apôtres; 13° Judas fait arrêter Jésus; 14° Crucifiement; 15° Résurrection; 16° les Trois Maries au saint sépulcre; 17° Jésus visite les enfers; 18° la Châtelaine donatrice : au-dessus d'elle, écusson et tête de chien vue de face; l'écusson porte : première et quatrième du chevalier, deuxième et troisième effacées.

(1) Asté est un village situé à 4 kilomètres de Bagnères, sur la rive droite de l'Adour, à l'entrée de la vallée de Campan. La famille d'Asté était une branche de la maison de Grammont.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 45.

LA TEYNKIRCHE, A PRAGUE.



L'Église de Teyn, dans l'Altstadt, à Prague. — Dessin de Thérond, d'après une photographie.

— Cette église, me dit le petit vieillard, renferme un trésor!

Et comme il s'aperçut que ces paroles n'avaient pas le pouvoir de m'enthousiasmer (j'avais vu tant de trésors d'églises depuis deux mois!), il s'empressa d'ajouter :

— Un trésor plus précieux que les vases d'or et d'ar-

gent, les coffrets de cristal, les pierreries des reliquaires ou les chasubles brodées de perles.

— Quoi donc?

— Une belle devise, une maxime aussi sage, à mon gré, que celle du temple de Delphes.

Nous entrâmes, et il me conduisit près d'un pilier, devant un tombeau, où je lus ces quatre mots gravés sur le marbre : ESSE POTIUS QUAM VIDERI (Être plutôt que paraître).

— Ci-gît le grand Tycho-Brahé (1), reprit mon guide, et cette devise était la sienne. Ne pensez-vous pas, Monsieur, qu'elle est supérieure même à celle de Beethoven : « Pour paraître, il faut être. » Qu'est-il besoin de paraître, de produire de l'effet, d'être admiré? Si nous méritons réellement la gloire, elle viendra d'elle-même. Et quand elle ne viendrait pas! de quel calme puissant et saint n'est pas remplie l'âme de l'homme qui, se recueillant tout en lui-même, sans prendre autrement souci des regards et des critiques ou des applaudissements du monde, cherche sa force véritable, la voit ce qu'elle est, ne se l'exagère point, s'y concentre, la développe, l'applique, et la fait servir entière à atteindre le vrai but de sa vie, c'est-à-dire son développement moral et intellectuel! D'où viennent, Monsieur, l'affectation, l'envie, l'ostentation, l'orgueil, sinon du désir de paraître plus que l'on n'est? « Nous nous ruinons pour les yeux des autres », disait Franklin. Ah! s'il ne s'agissait que de la perte de notre argent! Mais c'est le fonds même de notre vie que nous dissipons follement lorsque nous laissons évaporer au dehors de nous, en inutile apparence, des forces qui ne nous ont été données que pour notre propre amélioration intérieure, et dont chacun de nous, après tout, n'a reçu que la juste proportion nécessaire à l'accomplissement sérieux de ses devoirs envers les autres et envers lui-même. Pour vivre, comme l'entend la vanité, on épuise les sources mêmes de la vie (2).

Le vieillard devint distrait; je saisis un éclair de malice sur ses traits.

— Dites-moi sincèrement, cher docteur, ce qui vient de traverser votre esprit?

— Je songeais, me répondit-il, au professeur M..., excellent homme, assurément, mais qui a une singulière manie : tous les ans, au commencement de son cours, il convoque le ban et l'arrière-ban de ses amis et connaissances; on arrive en foule devant la chaire, et il « improvise », pour leçon d'ouverture, un superbe discours qu'il a laborieusement composé pendant ses vacances. C'est un admirable programme de ce qu'il se propose de dire pendant les six ou huit mois de son enseignement. Ce jour-là il est vraiment ingénieux, disert, lumineux, éloquent. On l'interrompt par de chaleureux bravos, et le lendemain les journaux s'empressent de citer les passages qui ont été le plus souvent applaudis. Il se fait autour du nom de l'illustre maître vingt-quatre heures de bruit à l'étourdir et à lui faire tourner à jamais la tête, si sa conscience ne lui disait tout bas que ce n'est point pour toujours durer, et qu'il doit bien savoir à quoi s'en tenir sur la valeur de tout ce brouhaha. Aux leçons suivantes, la foule diminue, et d'une décroissance si rapide, qu'après une ou deux semaines il reste à peine dans la salle une demi-douzaine d'étudiants. Or, croyez bien que le professeur M... est loin d'en être aussi mortifié qu'on pourrait le croire. L'effet qu'il souhaitait s'est produit; maintenant, il est en paix : chacune de ses leçons ne lui coûte plus que quelques heures de travail, et il se trouverait bien mystifié si un beau matin la foule venait à lui revenir tout à coup, sans nouvelle convocation. Quelle pauvre figure serait la sienne! Et quelle autre ressource aurait-il, pour se tirer de peine, qu'un enrouement ou quelque indisposition subite?

Je fis observer au vieillard que cette coutume n'était pas particulière au professeur M..., et que je connaissais une très-grande ville où le discours d'ouverture était aussi, sans que personne y trouvât à redire, la grande affaire de plus d'un professeur, et même, pour quelques-uns, la seule, attendu que dès le lendemain ils cédaient leur place à un suppléant qui, ne se tenant nullement engagé par les trop généreuses promesses du maître, se contente d'un programme plus simple et continue le cours à sa guise, modestement, dans un silence et une solitude où, à l'inverse du titulaire, il « est » ce qu'il peut, sans « paraître ».

— C'est la femme d'Horace : une tête ravissante qui s'élève au-dessus de l'eau; mais, au-dessous, une forme que l'œil n'aime plus à suivre : *desinit in piscem*. Si d'ailleurs j'ai choisi pour exemple un professeur, c'est, soyez-en persuadé, sans méchante intention, car je considère sincèrement ce métier-là comme l'un des plus honnêtes de notre siècle. Ailleurs que dans les universités, il y a des discours d'ouverture d'une éloquence non moins étudiée, et beaucoup moins innocents. Vouloir « paraître » à tout prix, sauf à ne rien « être », est une tendance qui, du haut en bas de la société, séduit bien des gens et les mène à leur perte. Ils croient tromper autrui, et, en effet, ils y réussissent quelquefois jusqu'à confondre la raison, mais pour peu de temps, et, en définitive, il arrive qu'ils n'ont déçu personne plus qu'eux-mêmes. Tôt ou tard, toutes ces pompeuses enseignes de marchandises mauvaises irritent et éloignent d'autant plus le public que d'abord elles l'ont plus attiré.

L'entretien sur un tel thème n'était pas, comme on peut le penser, pour s'épuiser en quelques minutes. Cependant le jour baissait.

— Que l'ombre de Tycho-Brahé nous pardonne! Visitons la Teynkirche; vous verrez que, même sans la devise, elle en vaut bien la peine.

La Teynkirche est, en effet, un des édifices les plus intéressants de Prague. C'est l'église paroissiale de la vieille ville, l'Altstadt, riche quartier à rues obscures qui se compose d'environ mille maisons, et où l'on compte quarante mille habitants. Un sacristain, qui depuis une demi-heure nous épiait respectueusement à quarante pas du tombeau, nous conduisit d'abord à la chapelle de la Vierge, ornée des statues modernes de deux saints de Bohême, Cyrille et Méthode; puis devant un tableau du maître-autel, par Ch. Skreta; il nous fit remarquer ensuite la chaire nouvellement restaurée, et le baldaquin de la tombe de l'évêque Lucianus, mort en 1492. Les trois nefs sont formées par de hauts piliers gothiques. C'est dans cette église que Georges Podiebrad fut couronné roi de Bohême, en 1458. On doit à ce souverain la construction des deux grandes tours, dont l'une, celle du nord, frappée par la foudre en 1819, a été réparée de 1823 à 1826. La façade est d'un aspect véritablement agréable, et nous ne saurions mieux rendre l'impression qu'elle produisit sur nous qu'en nous écriant, avec M. X. Marmier (1) : « Quelle gracieuse et touchante construction! A sa base, l'arcade gothique de l'ancienne école de Teyn; plus haut, un portail surmonté d'une croix, et deux tours carrées qui s'élèvent à deux cent cinquante pieds en s'effilant comme des fuseaux, et portant à leurs angles huit tourelles semblables à des encensoirs répandant leurs parfums dans les airs! »

(1) Célèbre astronome, mort le 24 octobre 1601. (Voy. la Table des vingt premières années.)

(2) « Et propter vitam, vivendi perdere causas. »

(1) *Voyage pittoresque en Allemagne*, partie méridionale; 1859.

ÉLÉVATION VERS DIEU PAR LA NATURE.

Suite. — Voy. p. 69, 75.

III.

J'étais assis au bord de la prairie, et, regardant les insectes courir sous l'herbe ou voltiger de fleur en fleur, je me disais : « Quel homme serait capable d'écrire l'histoire de ce coin de terre? » Je me mis, en effet, à faire le dénombrement des labiées, des composées, des légumineuses, des agrostis, des graminées de tout genre qui entraient dans la composition de cette prairie; j'y ajoutai les mousses et les végétations délicates qui étaient venues prendre abri sous les arbustes de la haie, les saules qui bordaient la rivière et les plantes aquatiques qui en tapissaient le lit; le printemps était dans sa magnificence, les fleurs éclataient sur toutes les tiges, et à tout cueillir j'aurais comblé un herbier. Mais toute cette botanique ne me donnait encore que des cadres; pour écrire mon histoire, c'est aux individus eux-mêmes qu'il me fallait arriver; et comment réussir à les démêler dans un tel fouillis? Combien de chaque espèce? A quelle distance précise en mètres et en millimètres des bords de la prairie? Quelle forme particulière de développement? Combien de feuilles, de fleurs, de boutons, et dans quelles positions? Quelles configurations des racines et des radicelles? Quels entrelacements dans le secret du sol avec les plantes voisines? Enfin, comment chacun de ces végétaux s'était-il semé? D'où venait la graine? Sous quelles influences de pluie ou de soleil avait-elle réussi à germer, à lever, à se faire jour? Et les graines qui en naîtraient, soit dans le courant de la saison, soit dans les années suivantes, quelle serait leur destinée? Les unes détruites par les insectes ou les oiseaux, les autres tombées sur place, les autres balayées par le vent, peut-être bien loin, ou pour se perdre sur les rochers et les grandes routes, ou pour prendre racine à leur tour dans quelque terrain favorable et s'y perpétuer. Non-seulement j'aurais été absolument incapable d'écrire l'histoire de cette multitude, mais je l'aurais été également d'écrire celle d'un simple brin d'herbe, même d'en faire tout uniment une description complète; car où me serais-je vu conduit si j'avais voulu entrer dans sa structure intime, analyser les trachées et les vaisseaux, compter les pores, disséquer les fibres et les membranes, en un mot, mener à fin le détail de ce que les botanistes nomment l'anatomie et la physiologie végétales!

Ma pensée, lassée dans cette voie, se reporta alors sur quelques insectes que je voyais paraître de temps à autre sur les feuilles, ou se glisser en dessous sur le sol, et je me dis : D'où viennent-ils? où vont-ils? quel but poursuivent-ils en ce moment? Outre ceux que j'aperçois, combien y en a-t-il dans cette prairie? Mouches, scarabées, papillons, sauterelles, vers de terre, larves, chenilles ou insectes parfaits, il me faut des renseignements particuliers sur chacun. Je n'ai pas seulement à m'occuper de ceux qui sont de taille à tomber sous mes sens, il faut songer à ces milliards d'infusoires disséminés soit à la lumière, soit dans l'obscurité du sol, et devant l'innombrable multitude desquels tous les autres habitants de ce même quartier ne forment qu'une minorité sans conséquence. Quels microscopiques observateurs enverrai-je dans les profondeurs de ces herbes pour y organiser une si minutieuse police, épier les naissances, en dresser l'état; déterminer d'un brin d'herbe à l'autre les tours et détours parcourus par chacun dans sa journée, ses rencontres d'amis ou d'ennemis, ses embuscades, ses combats, ses repas; en un mot, rédiger les rapports de tant d'imperceptibles aventures? Il y avait près de moi une fourmilière, et je vis bien vite que pour avoir une idée nette de tout le mouvement qui s'y opérait, il fallait commencer par donner un nom propre à chacun des membres de cette vaillante société et trouver le moyen de le distinguer continuellement de tous les autres. C'est à cette condition seulement que je pouvais entreprendre de tenir registre des faits relatifs à chaque individu et préparer les éléments de sa biographie; car, après tout, pour être d'un ordre moins élevé que celle de nos grands personnages, cette biographie n'existait pas moins en principe, puisque chaque destinée avait eu son cours, chaque journée son labeur, ses péripéties, ses dangers, ses satisfactions. Rien ne s'accomplit, en effet, dans l'univers, si petit que ce soit, qui ne puisse se savoir, s'écrire et devenir histoire. Seulement, si les fourmis avaient leurs scribes, que de volumes pour les annales de la plus chétive fourmilière!

Alors, je balayai en esprit de la surface de la prairie tout ce qui s'y trouvait, plantes et insectes, et je ne voulus plus voir que le sol nu. Il me sembla d'abord que ma tâche, ainsi réduite, allait devenir plus facile. Mais je ne tardai pas à reconnaître combien je me trompais! Chaque grain de sable, vu au microscope, devient un quartier de rocher. Tous ces rochers, roulés pêle-mêle et entassés les uns sur les autres dans un chaos que l'homme nommerait terrible si la Providence avait voulu que l'homme fût de la taille d'un rotifère ou d'une vorticelle, constituent un système d'une complexité infinie. Chacun forme un polyèdre d'une figure spéciale. Ses aspérités sont plus ou moins anguleuses, plus ou moins arrondies. Quels sont les chocs qui ont produit primitivement toutes ces brisures? Quels sont les agitations et les frottements qui ont ensuite adouci les saillies et les arêtes? Quels sont les courants qui ont transporté de leur station originaire jusque dans cet endroit tous ces fragments? J'avais ramassé un peu de terre dans le creux de ma main, et je remarquais que l'histoire de chacun des petits éléments, presque moléculaires, dont se composait ce peu de terre, était profondément différente de l'un à l'autre. Les uns étaient siliceux et avaient pour point de départ les montagnes centrales dont j'apercevais les cimes à l'horizon; les autres étaient calcaires et avaient été ramassés par les mêmes courants et mélangés avec les précédents sur les basses collines situées au pied de la grande chaîne; chacun d'eux appartenait à un étage différent de la série géologique, et si j'avais pu les classer, je me serais fait une collection complète de tous les terrains traversés par la rivière, depuis ses ramifications extrêmes jusqu'à moi. En remontant en imagination les siècles pour renvoyer chacun de ces atomes à sa première place, une autre histoire, et bien plus complexe, s'ouvrait donc : il ne s'agissait plus de savoir leurs aventures individuelles, mais bien de pénétrer dans le secret des masses auxquelles chacun avait appartenu dans le principe. Celui-ci avait fait partie d'une masse granitique : à quelle époque, dans quelles circonstances, avec quels phénomènes, sous l'empire de quelles forces, cette masse avait-elle fait éruption du sein de la terre? Celui-là venait d'une couche de sédiment : dans quel océan, au milieu de quels animaux, à quelle profondeur, suivant quelles lois chimiques ce sédiment s'était-il déposé? En dernière analyse, l'idée de me rendre compte du passé de chacun de ces grains de sable m'avait précipité dans l'histoire de la formation et des vicissitudes du globe terrestre; et comme chaque particule de matière peut être dite immortelle en ce sens qu'elle ne s'anéantit jamais et ne fait que nouer, d'âge en âge, de nouvelles relations, j'étais entraîné jusqu'aux époques mystérieuses où notre planète, mêlée avec les autres, roulait dans l'immense tourbillon de la poussière cosmique.

Il m'était évident que je m'étais perdu dans l'infini, tout en ne m'étant proposé que de savoir si peu de chose. Je

fermai les yeux, et, au lieu de ma prairie, je me représentai la vaste étendue des continents, les forêts, les fleuves, les déserts, les montagnes, les plaines, tant de régions si diverses qui se succèdent des pôles à l'équateur, les mers avec leurs abîmes insondables et leur surface toujours agitée et toujours variable, l'atmosphère même avec ses courants et ses nuages dans une modification perpétuelle, tant d'êtres pullulant et s'agitant de toutes parts, et avec des formes et des constitutions si différentes que les naturalistes et les voyageurs, malgré leurs investigations, n'ont pas encore réussi à en déterminer toutes les espèces; et je me dis : Chacun des insectes, chacun des brins d'herbe, chacune des gouttes de pluie, chacun des grains de poussière de cette collection prodigieuse que le langage humain nomme la nature, a son histoire spéciale, que le travail de toute ta vie, concentré avec persévérance sur ce simple objet, ne saurait seulement te mettre en état d'esquisser; et cependant, en dehors de toi existe une intelligence dans les profondeurs de laquelle chacune de ces innombrables minuties est écrite, non pas seulement en général, mais dans ses plus imperceptibles particularités et dans une chronologie suivie depuis le sommet des temps, avec une exactitude absolue, de minute en minute, de seconde en seconde.

Je m'inclinai, et ma pensée, laissant de côté la nature, entra dans le courant qui menait au genre humain. N'y a-t-il pas, dans l'histoire d'un seul homme, de ses actes, de ses pensées, de ses désirs, une étendue et une complexité aussi grandes que dans l'histoire tout entière de cette nature que je venais d'essayer de sonder? Les problèmes de chaque minute d'une existence humaine, tant dans l'ordre intellectuel et moral que dans l'ordre simplement organique, soulèvent tout un monde. Non-seulement tout individu a son passé, qui, par les mystères de sa génération et de sa première enfance, s'enfonce dans les abîmes de l'inconnu, mais, plus encore, il a son avenir, qui, passant par-dessus le trépas comme par-dessus un simple accident du cours général de la vie, se dirige dans les voies inimaginables de l'immortalité, et entraîne pour cette biographie, dont la terre ne nous révèle, pour chacun de nous, qu'un chapitre, une suite d'événements, de progrès et de transformations d'une diversité infinie. Il est évident que la biographie de l'homme le plus infime, si elle pouvait s'écrire ainsi en entier, embrasserait des périodes et des phénomènes d'une portée incomparablement supérieure à ce que notre littérature nomme si emphatiquement l'histoire universelle. Voilà ce qui est infailliblement écrit pour tous les hommes, pour les plus obscurs aussi bien que pour les plus illustres, pour les plus éprouvés comme pour les plus favorisés, pour les plus méchants comme pour les angéliques, sur ce livre de vie qui est ouvert de toute éternité devant Dieu.

Mais qu'est-ce que la troupe d'humains qui a passé sur notre planète depuis que ce genre de population a commencé à s'y propager? A la rigueur, on aurait pu en tenir registre pour chaque génération et chaque empire, inscrire les noms, indiquer la position, la famille, le caractère de chacun; rassembler en archives, sinon tous les éléments, du moins tous les titres de ces biographies intimes dont nous pressentons, en regardant en nous, le contenu. En somme, à quel chiffre se réduit ce genre humain dont notre petitesse fait tant de bruit? A quelques milliards. Ce n'est rien : portons nos regards sur l'ensemble de l'univers, et nous verrons comparaître, devant notre imagination effrayée par tant de grandeur jointe à tant de diversités de races et de personnes, des milliards de milliards, et plus encore! Voilà le royaume de Dieu; voilà la société qu'il gouverne; voilà ce que son coup d'œil pénètre incessamment jusque dans la dernière profondeur des âmes; voilà ce qu'il réunit devant lui en un seul tableau, embrassant dans l'unité d'une même harmonie la multitude des soleils, celle plus nombreuse et plus variée encore des mondes secondaires qu'éclairent et régissent ces sublimes foyers, et, objet principal de toute cette création matérielle, la foule innombrable d'individus qui, d'une extrémité à l'autre de l'appareil sidéral, s'agitent, s'élèvent, s'abaissent, meurent, se réveillent, et poursuivent avec des vicissitudes infinies le cours sans bornes de leur immortalité.

En effet, ou l'on est réduit à aller à la folie de dire que Dieu n'existe pas, ou il faut se décider à reconnaître que Dieu sait tout. Il n'y a pas de milieu; autrement, on en viendrait à conclure que nous pouvons savoir ce que Dieu ignore, et qu'ainsi, dans sa comparaison avec nous, il y a des points où cette suprême intelligence a le dessous. Donc, puisque je connais chaque modalité de mon vouloir et de ma pensée, Dieu la connaît aussi, et dans une forme bien plus parfaite; et puisque je connais la figure, la couleur, le mouvement de chaque fétu de paille qui se rencontre sous mes yeux, Dieu les connaît aussi; et attendu que ce qui a lieu à mon égard a nécessairement lieu aussi à l'égard de tous les êtres qui comprennent, comme à l'égard de toutes les choses qui peuvent être comprises, il s'ensuit l'impossibilité que rien de ce qui est ou peut être échappe à Dieu. Et non-seulement il sait tous les détails que les êtres particuliers qui vivent sous lui peuvent savoir, mais il les sait bien plus excellemment; car tandis que les esprits les plus sagaces ne font que soupçonner les causes premières des phénomènes qu'ils rencontrent, soit en eux, soit en dehors d'eux, le souverain Être voit chaque cause du même regard que chaque phénomène, et dans une aussi claire lumière. C'est ainsi que, sentant de tout temps tous les principes, il aperçoit de tout temps toutes leurs suites, et que, pénétrant l'essence de toutes les choses, il découvre comme une simple conséquence toutes les particularités qui doivent s'en engendrer successivement, dans l'heure actuelle aussi bien que dans celle qui suit, entraîné ainsi, d'une heure à l'autre, jusqu'à l'extrémité des siècles, et voyant en lui-même, sans effort, la totalité de l'espace et de la durée comme un seul point lumineux.

La suite à une autre livraison.

On n'élève pas les âmes sans les affranchir.

GUIZOT, *Mémoires de mon temps.*

UN CALESSO.

Il nous souvient d'une scène à peu près semblable sur la route de Parme à Modène. Un jeune carme déchaussé faisait voler la poussière sous les roues tourbillonnantes d'un calesso; à côté de lui et derrière étaient assises quatre femmes dont l'une portait un petit enfant. Une heure après, nous nous trouvions tous attablés à l'hôtel de la Poste de Modène. Ces quatre femmes étaient la mère et les sœurs du jeune carme, qui avait obtenu la permission de passer quelques jours avec sa famille. Il se montrait naïvement joyeux de cette liberté, et aussi, me sembla-t-il, de celle de faire un peu meilleure chère qu'à son couvent. Ces sortes de rencontres ne sont pas rares en Italie : elles n'étaient pas moins ordinaires en France, avant la révolution française. Nos mœurs ont changé. Ma famille fut fort étonnée, par exemple, de voir, au-dessus de Portici, un prêtre qui, à quelques pas de l'église où il venait d'officier, montait les pentes du Vésuve en jouant d'une guitare; et, une autre fois, aux environs du lac Fusaro, un beau jeune ecclésias-

tique, en robe de fin drap noir, en manchettes brodées, monté sur un beau cheval blanc, suivi d'un lévrier et portant un fusil sur l'épaule. Il nous salua d'un air agréable et digne. C'était, nous dit notre cocher, un *monsignore* qu'il nous nomma. Il y a peu de voyageurs qui n'aient parlé contre ou pour ces apparences. L'artiste ne prend point parti : il aime les contrastes de figures, les oppositions de costumes, les groupes où les couleurs s'harmonisent, au



Scène italienne. — Un Calesso. — Dessin de Karl Girardet, d'après une peinture de Van-Muyden.

milieu d'une atmosphère transparente, sur un fond paisible. S'il a fidèlement exprimé son impression, si la composition a de l'attrait et intéresse le regard, il a réussi.

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

Voy. la Table des vingt premières années.

UN DE MES DIMANCHES.

Le temps était lourd, accablant; les arroseurs publics éclaboussaient les robes et les pantalons, mais n'abattaient pas la poussière. Ce n'était point une voûte azurée qui s'enfonçait au-dessus des têtes alourdies, c'était un ciel de plomb qui pesait sur les cerveaux contractés. Quels sont, d'ailleurs, quels sont les infortunés qui se peuvent résoudre aux promenades parisiennes durant un dimanche d'été? Aller, venir, lentement; poussé, poussant, repoussé, coudoyé, broyé au milieu d'une foule compacte; respirer les atomes qui s'exhalent de tant de corps échauffés, dont la plupart comptent, pour leurs ablutions, sur la pluie qui fait défaut. Oh! misère, souffrance, accablement, vertige! Hélas! hélas! Mais les arbres eux-mêmes resserrent les pores de leurs feuilles crispées, et s'asphyxient le long des boulevards, dans les squares arides, dans les jardins poudrés de gris, en présence de ces flots de passants qu'ils n'ombragent ni ne rafraîchissent, bien qu'ils penchent sur eux, en signe de deuil, leurs feuillages flétris. Non, je préfère encore, sous de brûlantes ardoises, la solitude de ma mansarde. Là je puis du moins m'étendre, et, dans un frais déshabillé, m'arranger de mon mieux pour tuer le temps, inexorable ennemi des dimanches et fêtes, qui pèse si fort sur le *far niente* cher aux Méridionaux.

C'est qu'en vérité il n'appartient pas à tous de jouir du *far niente;* c'est un art : je présume qu'il faut l'exercer pour arriver à s'y complaire. Il exige, chez ceux qui s'y

livrent, des dispositions naturelles, de l'*ingenio*, dirait un Napolitain; moi, je ne l'ai cultivé qu'à mon corps défendant, à la dérobée, avec remords, et il s'ensuit que je ne sais pas en jouir. Ne rien faire et m'ennuyer sont pour moi choses synonymes : aussi, par ce chaud et accablant dimanche de juin, si je m'étais, d'un côté, calfeutré contre le soleil, de l'autre j'avais pris mes précautions (je le croyais, du moins) contre l'ennui et ses lassitudes, pires que le plus dur labeur. Bien que persiennes et rideaux fussent soigneusement fermés, un doux et clair rayon de lumière filtrait jusqu'à moi; à côté de mon verre de limonade glacée je lorgnais un livre nouveau, prêté par un ami, roman vanté, à la mode, qui devait promener agréablement mon imagination et me faire rêver en compagnie, dès que je serais las de songer tout seul. Pour ceux qui se défendent de plus dangereuses attractions, laissons subsister, me disais-je, celle d'un bon roman. En lisant les aventures des autres, on se console de n'en point avoir soi-même, et on prend en patience la monotonie de sa vie et la fastidieuse régularité des occupations quotidiennes.

Je me disposai donc à épancher mon individualité comprimée dans celle de quelque héros de roman conduit, à travers de nombreuses vicissitudes, à la gloire, au bonheur, aux joies refusées à ceux qui, comme moi, traînent au jour le jour une existence obscure et inutile. Pour échapper à la série d'idées déjà trop souvent parcourue que m'ouvrait cette réflexion, je me plongeai dans ma lecture, bien préparé à la goûter pleinement.

Hélas! l'ami qui m'avait vanté et prêté l'ouvrage m'avait trahi, et je finis par rejeter le livre avec dégoût. Je suis las des mœurs soi-disant aristocratiques étudiées dans le pays de bohème, des beautés à peau satinée, à passions fiévreuses et déclamatoires; j'en ai assez des vierges folles vertueuses et des jeunes hommes faibles et blasés. Ces créations sans os, sans muscles, sans vigueur morale, sans vérité comme sans attrait, me répugnent. En vain j'avais cherché dans tout ce luxe de paroles, dans toutes ces descriptions dignes de tapissiers et de décorateurs, une de ces scènes émouvantes qui charment et arrêtent l'imagination, un de ces mots qui réveillent dans votre sein de tristes, mais doux souvenirs; tout au moins quelques-unes de ces observations fines et justes qui aiguisent la sagacité personnelle; de ces pensées, enfin, qui ouvrent les perspectives de l'infini, et que l'on est glorieux d'entrevoir même vaguement. Les grands écrivains ont ce pouvoir de vous hausser quelques moments à leur niveau, tandis que je me sentais descendre, rabaissé, avili par le terre-à-terre grossier d'un roman malsain. L'auteur, après avoir placé ses personnages dans des palais, m'y faisait vivre en mauvaise compagnie. Mieux valait l'aride promenade du dehors, au milieu d'un monde mêlé, mais qui du moins n'affichait pas, sous de beaux noms, ses vices et ses laideurs.

La solitude de ma chambre me semblait maintenant souillée, elle avait perdu son parfum de fraîcheur et de netteté; et, décidé à braver les miasmes et la chaleur du dehors, j'ouvris fenêtre et persienne. L'ardeur du jour n'était point apaisée; la nuit s'approchait sans apporter de rosée ni de brise; une lourde vapeur, un nuage d'un rouge sanglant, remplaçait au couchant le soleil qui venait de disparaître. La température me sembla suffocante. Je regardai par-dessus le bord de mon toit, et je vis, sur le pavé desséché, les passants se hâter en suivant tous la même direction. Pauvres gens! s'imaginent-ils rencontrer au Luxembourg de l'air respirable? me dis-je en bâillant et en m'étirant. Mais, décidé, puisque l'isolement me réussissait si mal, à faire comme les autres, je passai mon habit, décrochai mon chapeau et descendis mon escalier marche à marche, en les comptant, pour faire quelque chose.

Le feu! le feu! Ce furent les premiers mots que j'entendis en mettant le pied dans la rue. Je courus; le flot me portait, et, au tournant d'une noire ruelle, je demeurai ébloui, frappé de stupeur et, oserai-je le dire? d'admiration à l'aspect de l'effroyable fournaise. Un cercle ténébreux vibrait autour de l'aire flamboyante. C'était la foule, affluant sans cesse, sans cesse repoussée par les sombres figures qui gardaient ce cratère en fusion. De l'autre côté de la rue étincelait, à la terrible réverbération des flammes, une splendide suite de palais d'or, de diamants, illuminés par l'incendie alors dans toute sa fureur. Sur les éclatantes façades circulaient les figures obscures et grêles des pompiers. Semblables à de noirs démons, ils paraissaient et disparaissaient : on les voyait s'accrocher aux angles, se suspendre aux saillies, contourner les balcons, grimper le long des gouttières; les jets des pompes, traversant incessamment la rue, brillaient comme les traits fulgurants d'un feu liquide allant s'éteindre dans ce brasier. Le mugissement des flammes, le craquement des solives, le roulement des pompes, le grincement des machines, le frottement des seaux, les coups de la hache et de la pioche, les piétinements, les clameurs de la foule; ce bruit assourdissant formé de mille bruits noyait les sifflements des jets d'eau absorbés dans l'incandescent foyer, lorsqu'un cri domina tous les autres : *A la chaîne! à la chaîne!*

Il y eut un mouvement de recul, et je me rencognai dans une noire allée. Devant moi passèrent des vieillards, des enfants; ils couraient offrir leurs bras débiles. J'eus honte, et je suivis. Les plus faibles ouvraient les robinets, entassaient la terre et les pavés pour refouler vers l'incendie l'eau qui s'écoulait le long des ruelles. Des seaux, des cruches, des ustensiles de toute espèce passaient, ruisselants, de mains en mains. L'activité générale était contagieuse; je ne rêvais plus, j'agissais. Dans mon ardeur fébrile, il me semblait que j'aurais soulevé des mondes; la fatigue avait disparu; je ne sentais pas plus la sueur qui ruisselait sur mon front que l'eau qui refluait sous mes pieds; j'avançais toujours : ma main s'étendait instinctivement pour remplacer la main qui se lassait; je touchais aux pompiers, à ceux qui organisaient et commandaient le service. Les pétillements du feu, les étincelles, les flammes, les murs croulants, je n'entendais, je ne sentais, je ne voyais rien que d'une façon confuse, mais intense, et je ne sais quelle joie haletait au fond de tout ce trouble, de toutes ces horreurs. J'agissais! j'agissais! Mes mains frémissaient dans leur hâte; mon cœur palpitait d'une voluptueuse angoisse : je vivais!

Soudain une voix formidable domina le tumulte : *Le gaz!* criait-on, *le gaz!*

Il y eut un tressaillement terrible, et le vide se fit autour de nous. Aux extrémités c'était un sauve-qui-peut général. Aussitôt les pompiers se précipitèrent en avant, et nous nous serrâmes, nous autres, derrière eux. Je me sentais porté, soutenu. Oh! il y avait là de braves cœurs! Mon imagination émue voyait en vain la ville en flammes, tout sauter, tout s'anéantir; l'idée de prendre la fuite ne me venait pas; la peur était vaincue : l'on vit d'une vie surhumaine dans ces moments-là, une sublime émulation se communique d'âme à âme; et ce fut avec un mélange d'admiration et d'envie que je regardai un homme, un Hercule, c'était pourtant aussi un bourgeois, saisir un tuyau déjà brûlant, le tordre entre ses bras et le replonger dans la terre : au péril de sa vie, il avait coupé la communication des gaz, et sauvé le quartier. Les actes de dévouement se succédaient autour de moi; à chaque épisode de ce drame, l'ardeur et le regret d'arriver trop tard remplaçaient toutes les autres émotions. Des formes indistinctes apparaissaient à travers les flammes; on sauvait ce que l'on pouvait : je

vis, suspendu en l'air, un corps enveloppé de couvertures; le pompier qui le portait chancela sur des poutres embrasées; nos yeux se rencontrèrent : je m'élançai, je franchis, je grimpai, et je reçus le poids, sans ployer, au moment même où le pompier, qui le laissait couler dans mes bras, disparaissait sous un nuage de fumée brûlante. Je m'emparai du malade qui désormais m'appartenait, c'était mon bien; nous le transportâmes sur un brancard, un homme de la foule et moi, jusqu'à l'hospice le plus voisin, à la Clinique.

Combien il s'était passé d'heures, je ne sais; le temps n'existait pas plus que la fatigue. Dès que j'eus remis, avec force recommandations superflues, ma charge aux mains des infirmiers, je retournai sur le champ de bataille. Les premières lueurs de l'aube blanchissaient l'azur du ciel; l'incendie vaincu envoyait encore comme des soupirs de flamme qui brillaient à travers les cendres et les décombres; d'énormes volumes de fumée blanche rayée de noir s'entr'ouvraient parfois comme pour laisser apercevoir ces rougeurs expirantes.

Les figures hâves des pompiers étaient noircies par le feu, leurs yeux s'enfonçaient dans les orbites; cependant ils travaillaient encore. On les voyait sortir de dessous les démolitions et du milieu des carcasses béantes des bâtiments effondrés et chancelants. Il n'y avait plus rien à faire pour moi, je rentrai donc dans l'intention de me jeter sur mon lit et de prendre quelque repos.

Mais il y avait en mon sein trop de vie. Je ne pouvais dormir. Je retournai errer à travers les rues, humer l'air du matin que jamais je n'avais trouvé plus frais et plus suave. Je l'aspirais avec délices, et soudain le souvenir de l'homme que j'avais aidé à sauver la veille m'arriva avec le parfum des fleurs entassées dans une hotte qu'on portait au marché; je ne sais pourquoi, je ne sais comment cela se fit, mais j'avais immédiatement repris le chemin de la Clinique.

Je fus admis; je le vis, pâle, défait comme un cadavre; et pourtant le médecin, qui venait de le quitter, répondait de lui. Quand ses yeux éteints s'arrêtèrent sur les miens, ils brillèrent d'un humide éclat : on lui disait que j'étais son sauveur; ce regard aurait payé d'autres labeurs que ceux de cette nuit. Je sentis que je l'aimerais. Eh! l'amitié était déjà née, lorsque, d'une voix faible, il murmura : « C'est ma mère qui vous remerciera. »

Je me pressais de dire que ce n'était pas à moi que la reconnaissance était due; je voulais lui raconter comment je l'avais reçu des mains du pompier qui l'enlevait aux flammes; mais l'infirmier ne m'en donna pas le loisir; il m'entraîna en me disant que son malade n'avait pas la force de m'entendre. Retenu par une fièvre typhoïde dans le lit, d'où il avait été arraché au moment où il allait devenir la proie de l'incendie, il devrait probablement la vie à la commotion qui changeait le caractère de sa maladie; mais il lui fallait le plus grand calme, un repos parfait, et je devais renoncer à le voir durant quelques jours.

— Je reviendrai tous les matins, et vous me donnerez de ses nouvelles, n'est-ce pas? dis-je à l'infirmier, en lui serrant les deux mains, car mon cœur s'était ouvert au sien par une communauté d'intérêt et de sympathie pour son jeune malade. Vous me direz quand je pourrai entrer, et, dès qu'il aura pu vous les nommer, j'écrirai à sa mère, à ses parents. Mais, en attendant, que rien ne lui manque; désormais je suis son frère.

Nos mains se serrèrent de nouveau; l'infirmier rentra, et je gagnai le perron. Tout ému, tout étourdi, je demeurai un moment à respirer le grand air. Un rassemblement débouchait de la rue de l'École-de-Médecine; je distinguais au milieu de la foule une civière; elle fut posée au bas des marches; un médecin alla au-devant; il souleva le drap qui la recouvrait; je vis l'homme... c'était un pompier.

— Rien à faire; un cadavre, dit le docteur. Pauvre malheureux!

Malheureux, oh! non! car ce n'est pas là la mort, c'est l'apothéose!

Cet héroïque visage, je le reconnaissais; c'était cette figure que je n'avais fait qu'entrevoir à travers la flamme et la fumée, mais qui était restée gravée dans mon souvenir. Ces bras, immobiles maintenant, étaient ceux qui avaient trouvé énergie et force pour me tendre le jeune homme, qu'il arrachait aux flammes au moment même où le gouffre s'ouvrait sous lui. Quel bonheur de mourir ainsi, de passer à une autre vie à l'heure où l'âme exaltée au-dessus de cette terre ne peut sentir ni doutes, ni craintes, ni appréhensions, ni regrets!

J'ai suivi le convoi du pompier qu'accompagnaient ses chefs et ses camarades, et j'ai maintenant deux intérêts, deux affections de plus pour remplir et occuper ma vie : mon convalescent, il me semble qu'il m'appartient; et la famille de son sauveur.

LES GRANDS EMPLOIS.

Les hommes revêtus de grands emplois ont besoin d'emprunter l'opinion des autres pour se croire heureux; car, s'ils n'en jugeaient que d'après leur propre sentiment, ils ne pourraient se croire tels. Mais lorsqu'ils songent à ce que les autres pensent d'eux et qu'ils considèrent combien de gens voudraient être à leur place, alors, encouragés par cette opinion des autres, ils parviennent enfin à se faire accroire qu'ils sont heureux. BACON.

Comment la mort est-elle possible? Elle est aussi surprenante, aussi inconcevable que l'immortalité. Tous ces sentiments, toute cette vie ne peuvent pas avoir été destinés à l'anéantissement. SISMONDI.

SI L'AMÉRIQUE

N'A PAS ÉTÉ CONNUE, DÈS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS, PAR LES TCHOÜKTCHIS ASIATIQUES.

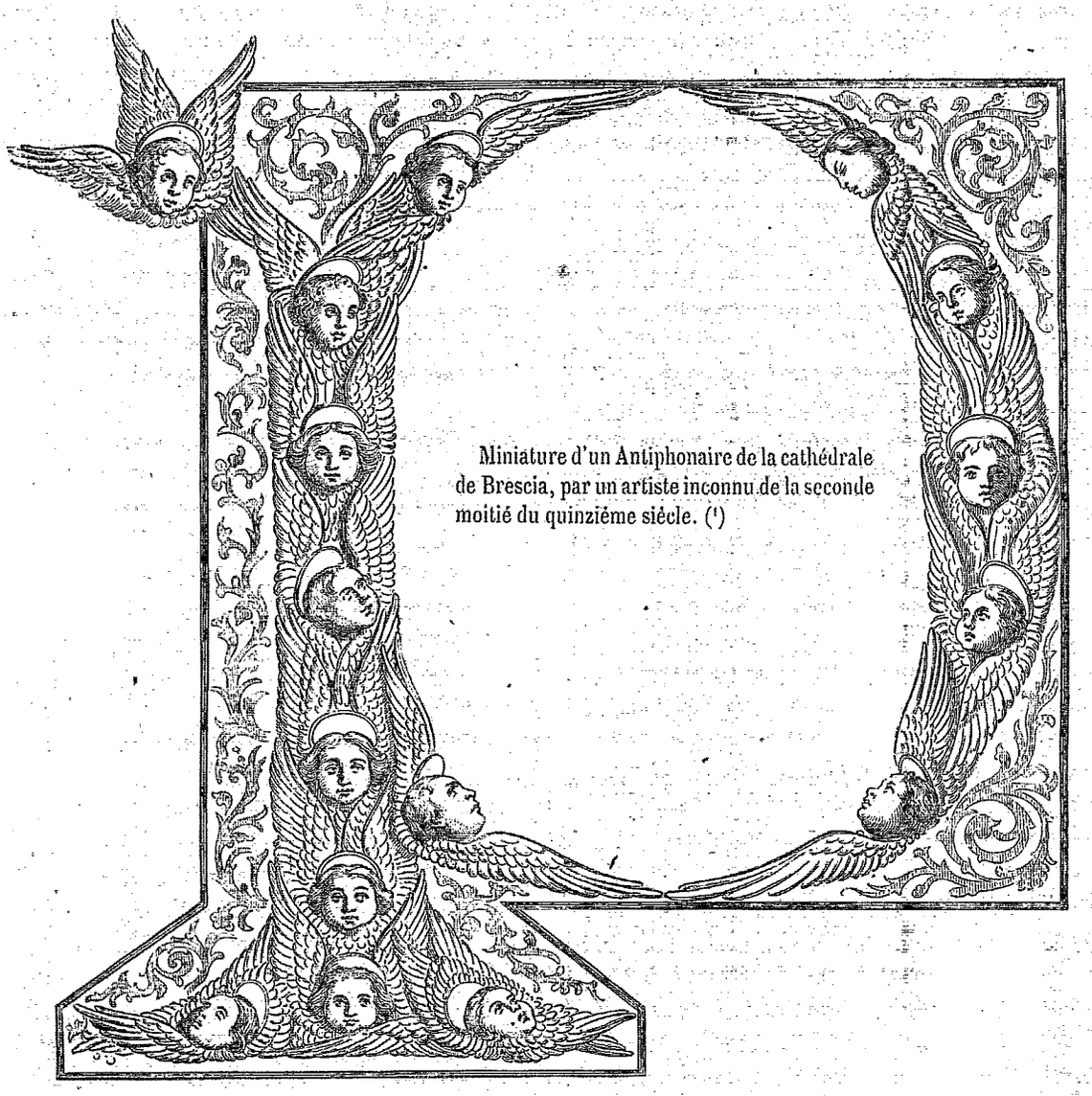
Un mot naïf sorti de la bouche d'un sauvage peut jeter parfois une lumière inattendue sur les questions historiques les plus obscures, comme la légende presque illisible d'une médaille fruste peut faire revivre dans l'histoire un règne oublié. Lorsque, parcourant le Kamtchatka dans presque toute son étendue, un voyageur moderne s'enquérait soigneusement de l'origine des tribus, de leurs mœurs, de leurs habitudes de vivre, il demanda un jour à des Tchouktchis depuis quand ils passaient d'une grande terre sur l'autre grande terre, du continent asiatique sur le continent américain; il en obtint sans hésitation cette parole brève et significative : *Toujours...*

Il ne faut être ni érudit, ni géographe habile, pour comprendre la valeur de ce mot, surtout lorsqu'on examine avec quelque attention la carte du détroit de Béering, et le nombre considérable des îles Aléoutiennes, qui ont pu servir d'escales aux peuples dont la coutume était de passer de l'ancien monde dans le nouveau. Il y a, en effet, des Tchouktchis asiatiques et des Tchouktchis américains, et Balbi en a spécifié l'*habitat* avec une certaine précision en les rangeant dans la race des Esquimaux(1).

(1) Voici ce qu'on sait toutefois de plus récent sur ces peuples :

A l'époque où l'on observa scientifiquement pour la première fois ce peuple nomade, c'est-à-dire en 1805, quand Krusenstern alla le visiter, les Tchouktchis, soumis à l'arbitraire d'une compagnie puissante, étaient aussi malmenés que les noirs des Antilles; ce sont les propres expressions de l'amiral russe. Leur nation était cependant la seule qui, dans ces régions désolées, ne se fût pas soumise au czar, quoiqu'elle reconnût sa suzeraineté. Leur chef principal était un homme rempli de dignité et de sens, nommé Tchetchro-Touma, dont les réclamations, soumises au général Kocheleff, gouverneur du Kamtchatka, ne contribuèrent pas peu à améliorer la situation d'un peuple intéressant à plus d'un titre. Dès 1821, cet état de choses avait changé notablement. Comme les hommes de leur race, les Tchouktchis ne quittent pour ainsi dire pas les bords de l'Océan et ne s'enfoncent guère dans l'intérieur des terres. Cependant il y a des Tchouktchis américains qui, traversant annuellement le détroit de Béering, s'en vont à la foire d'Ostrovnoyë, laquelle se tient assez loin du bord de la mer, dans la Sibérie. Ils emploient de cinq à six mois à faire ce voyage. Que d'idées, confuses sans doute, mais conservant néanmoins un caractère propre à faire réfléchir les peuples, ont dû franchir ainsi l'espace restreint qui sépare l'ancien et le nouveau monde! Humboldt, auquel n'échappe aucune des grande inductions que l'historien peut se permettre, a dit sur ce point tout ce qu'on pouvait dire sans courir le risque d'égarer les esprits. L'étude de l'ethnographie, qui fait des pas immenses, va peut-être changer en certitude ce qui n'est jusqu'à ce jour qu'une conjecture.

Dans ses additions à la *Bibliotheca glottica* de Ludwig, publiée en 1858, le docteur Turner dit que les Tshukshi (il suit cette orthographe) occupent le coin nord-est de l'Asie et les rivages opposés de l'Amérique russe; ceux de l'Asie forment deux races différentes : les sédentaires ou pêcheurs, et les nomades ou Tshukshi à rennes. Le nom de Tshukshi appartient seulement aux derniers, qui sont unis par leurs alliances et par leur langage aux Koriaks. Les premiers se donnent à eux-mêmes le nom de *Nammols*, et appartiennent, comme ceux fixés en Amérique, à la race des Esquimaux. Nous signalons aux linguistes un travail récent, du plus grand intérêt, qui a paru sur ces peuples : c'est un petit Dictionnaire comparatif des dialectes parlés par les Nammols et les Kadjaks, avec ceux des habitants des côtes de la mer de Behring. Ce vocabulaire est dû au lieutenant Zagoskin. Ludwig donne la liste des autres ouvrages qui ont été publiés sur les idiomes de ces peuples.

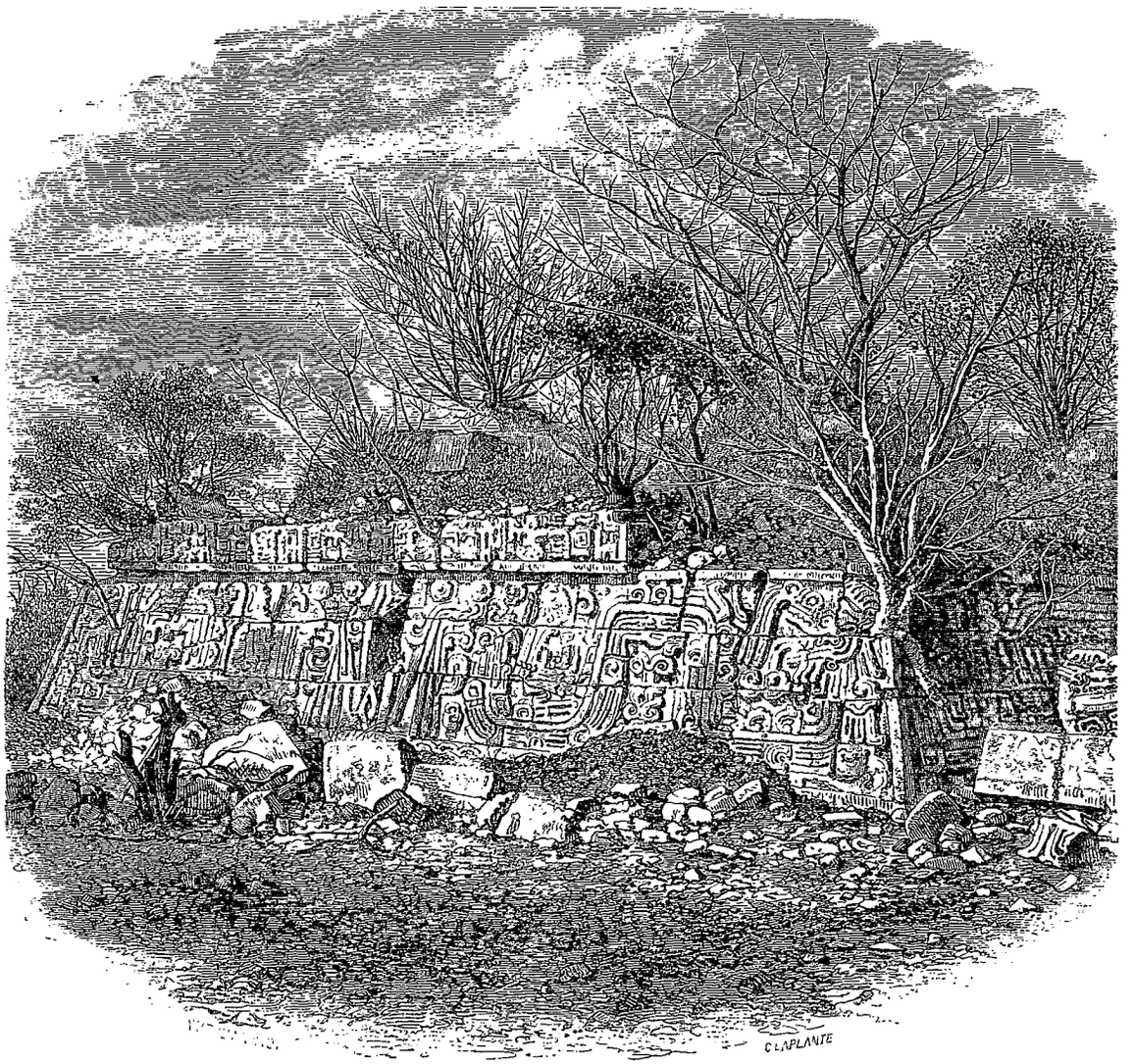


Miniature d'un Antiphonaire de la cathédrale de Brescia, par un artiste inconnu de la seconde moitié du quinzième siècle. (1)

(1) Voy. *l'Art et le costume du quatrième au dix-neuvième siècle*, ou Collection de types puisés aux sources les plus authentiques et inédites, traduisant les différentes phases de la civilisation; par Raphaël Jacquemin, artiste peintre.

TEOCALLI DE XOCHICALCO

(MEXIQUE).



Ruines aztèques de Xochicalco, au Mexique. — Dessin de Freeman, d'après une photographie de M. Paul de Rosti.

Un voyageur qui naguère a fait une ample moisson dans le champ de l'archéologie américaine nous écrit, à propos des édifices de Palenqué et des environs, qu'entre 1827 et 1840 on a détruit ou enlevé les plus belles figures de la cité du vieux Mexique (1). Il faut aller chercher cependant ces ruines imposantes dans un vrai désert et affronter souvent bien des périls avant d'arriver jusqu'à elles. Qu'adviendra-t-il donc des monuments comparativement modernes que Fernand Cortez trouva debout, et qui, moins éloignés des villes populeuses édifiées par les conquérants, sont encore plus à la merci d'une brutalité ignorante ou de la cupidité? Cette appréhension d'une destruction pour ainsi dire inévitable de précieux monuments aztèques a frappé récemment un esprit généreux et résolu. Un jeune voyageur hongrois s'en est allé dans les campagnes mexicaines, et, bravant toutes les fatigues et tous les obstacles que rencontre l'artiste explorateur dans ces solitudes et sous ce ciel embrasé, en a rapporté de belles photographies qui défient désormais, au profit de la science, les déprédations du temps, des constructeurs économes ou bien celles des curieux. En nous confiant plusieurs pages d'un riche album qu'il va publier dans son pays, et dont son premier soin a été de faire hommage à l'illustre Humboldt, M. Paul de Rosti nous a mis à même de poursuivre une série d'études sur divers monuments de l'Amérique dont rien n'égalera là fidélité. Il a fait pour le nouveau monde ce que de récents voyageurs ont fait pour l'Égypte, et ce que continue en ce moment sur les bords du Nil un de nos jeunes égyptologues les plus zélés, M. Théodule Devéria. Le Mexique voit encore en ce moment sur son sol tant de fois dévasté deux genres de monuments bien divers, et dignes d'occuper également l'attention de l'antiquaire : d'une part, les ruines faites par la conquête; de l'autre les splendides édifices élevés par les conquérants, et dont parfois les restes jonchent la terre. M. de Rosti n'a rien négligé.

Voici d'abord un temple célèbre qui ne peut tarder à disparaître, et qu'a heureusement restitué un artiste conscien-

(1) M. Tito Visino, consul du roi de Bavière à Cuba, et qui a dessiné avec le plus grand scrupule les divers édifices du Yucatan ainsi que du Guatemala.

cieux, en mesurant ses diverses parties. C'est dans la *Tierra Caliente* (1), à 100 kilomètres sud de Mexico, sur une petite colline, que se trouvent les ruines de Xochicalco. Les Tlapanèques et les Coviscas, dominateurs de la contrée bien avant l'arrivée de Cortez, ont probablement construit les édifices dont elles sont les restes. Le monticule sur lequel elles se dressent est de forme conique et peut avoir 160 mètres de hauteur. Un architecte allemand fort habile, et dont on consulte aujourd'hui beaucoup trop peu les descriptions à la fois exactes et pittoresques, Nebel, dit que le monument lui-même, dont il n'existe que le premier corps et une partie du second, occupe un espace de 445 mètres carrés. D'anciens habitants affirmèrent, vers 1830, à notre voyageur, qu'ils avaient vu ce magnifique Téocalli pour ainsi dire dans son intégrité. Les énormes pierres employées, il y a des siècles, à son édification, ont été successivement enlevées pour servir à la construction de maisons de campagne qui s'élèvent dans les environs.

Il est remarquable que les pierres gigantesques dont se compose ce Téocalli ont dû être amenées d'une grande distance. C'est un porphyre bleu, dont la carrière gît à plusieurs lieues. M. Nebel a mesuré telle pierre isolée qui n'avait pas moins de $4^m,22$ de long sur $1^m,46$ de base, et $0^m,83$ de hauteur. « Le grand escalier situé, dit-il, au nord, ne conduit que jusqu'à la deuxième assise, qui était creuse; trois portes conduisaient dans son intérieur, lequel probablement renfermait le dieu qu'on y adorait. Plusieurs personnes m'ont assuré qu'il y avait au sommet un homme dont un aigle dévorait le cœur, ce qui rappellerait la fable de Prométhée. Je n'ai trouvé aucun vestige de ce groupe; tout le monument paraît avoir été orné de figures et d'hiéroglyphes que je ne saurais analyser; les bas-reliefs sont plats et de 10 centimètres de saillie. J'ai trouvé dans des coins non exposés aux pluies des restes coloriés, ce qui ferait supposer que tout était peint autrefois. Au milieu de la pyramide, il y avait un tube qui la traversait du haut en bas, en ligne perpendiculaire, et qui, en se prolongeant à travers la montagne, conduisait les rayons du soleil, lors de son passage au zénith, à peu près à 32 mètres au-dessous du temple, dans un souterrain où ils arrivaient sur une espèce d'autel. Cette caverne a deux sorties du côté nord nord-ouest de la montagne; l'une d'elles est tombée en ruines; elles sont, comme la partie où se trouve l'autel, sculptées grossièrement dans le rocher. »

En affirmant, avec raison, que ce beau monument pouvait être considéré, au point de vue de l'art, comme l'un des plus grandioses qu'ait vu élever l'ancien Mexique, le savant architecte va jusqu'à dire qu'il a bien pu servir de temple à *Tonatiuh*, le dieu Soleil. On ne saurait adopter sans discussion cette opinion, émise d'ailleurs sous la forme du doute; mais ce que Nebel a fait remarquer avec beaucoup de sagacité, c'est l'étonnante analogie qui existe entre les représentations symboliques de ce monument et celles qu'on observe parmi les ruines du Chiapas et du Yucatan. C'est peut-être le seul édifice d'origine aztèque où cette analogie soit aussi frappante. Mais l'artiste allemand ignorait sans doute qu'en mainte occasion les souverains de Mexico envoyaient les artistes qu'ils employaient étudier dans le Sud les restes des grands monuments qui appartenaient à une autre race et même à une autre civilisation.

Il est juste d'ailleurs de le rappeler ici : la ville indienne où s'élevait ce Téocalli était la capitale des seigneuries confédérées des Olmèques et des Xicalanques, et elle avait une haute antiquité. L'homme qui a fait le plus d'efforts, peut-être, pour saisir le véritable caractère des origines indiennes, F. Bernardino de Sahagun, signale en passant l'âge reculé de ce monument. Chacun de ses bas-reliefs mériterait une étude approfondie; mais tout l'édifice aura peut-être disparu avant qu'on ait deviné la nature de ses ornements symboliques. Guillaume Dupaix, qui vit le monument en 1805, et qui en reproduisit les détails dans un dessin barbare, n'a rien fait pour les expliquer, et Nebel, qui se montre à peu près étranger aux grandes traditions mexicaines, se tait prudemment sur leur signification. En admirant une certaine grandeur dans ces ruines, on peut leur appliquer ce que dit Prescott de bien d'autres constructions qui s'élèvent encore dans le vieil empire de l'Anahuac : « Il est certain que les fantômes allégoriques de la religion aztèque imprimaient la plus bizarre direction aux œuvres des artistes indigènes. »

(1) Un voyageur a dit avec raison : « La température des côtes, que l'on appelle dans le pays *Tierra Caliente*, est plus élevée dans l'été de quatre ou six degrés que celle du midi de la France ».

LA SCIENCE EN 1858.

Suite. — Voy. p. 14, 54.

CHIMIE MINÉRALE.

Pendant l'année 1858, la chimie s'est fait remarquer entre les autres sciences par des travaux aussi nombreux qu'importants. L'analyse de ces travaux, que nous entreprenons ici, montrera combien ont été actifs les efforts des chimistes, et en même temps combien ils ont été inégalement répartis.

Tandis que la chimie des substances qui dérivent des êtres organisés (branche de la science comparativement nouvelle) a été pour ainsi dire envahie et explorée de toutes parts, c'est à peine si la chimie minérale a occupé l'attention de quelques savants; elle a été négligée pour sa sœur plus jeune. L'explication de ce fait nous paraît simple : la chimie minérale, bien que très-éloignée de constituer encore une science parfaite, a cependant fait de tels progrès qu'elle a presque atteint de toutes parts les limites provisoires que les grands maîtres avaient tracées à son développement; et là où elle n'est pas parvenue à les atteindre, des esprits si puissants se sont trouvés arrêtés, que les nouveaux venus n'ont pas osé s'aventurer à les suivre. Aujourd'hui il ne reste plus, à peu près, qu'à marcher dans les voies cent fois battues. Qu'un petit nombre seulement s'y plaise, il n'y a pas lieu d'être surpris; il en sera ainsi tant qu'un homme de génie ne découvrira pas un terrain nouveau vers lequel pourront se porter les études.

Les questions traitées en chimie minérale sont donc peu nombreuses; cependant il paraît utile de les indiquer pour marquer le point où la science est arrivée, et donner une idée exacte de ce qu'il lui reste à chercher dans son état présent.

Equivalents. — « Dieu a fait toutes les choses avec poids, avec nombre et avec mesure. » Ainsi parle le livre de la Sagesse, et il n'y a pas de termes qui puissent exprimer plus nettement la merveilleuse loi numérique qui régit les combinaisons. Il est démontré qu'un corps ne s'unit avec un autre que dans un rapport de poids bien déterminé : ce rapport, c'est son équivalent; il est invariable. Une table des équivalents a été construite. C'est à Berzélius qu'on la doit. L'illustre chimiste a passé vingt années de sa vie à la construire : vingt années de durs travaux, mais dont la science a beaucoup profité. Grâce à cette table, nous pouvons dire aujourd'hui quels sont les poids des corps simples qui se combinent pour constituer un composé : ils sont inscrits.

Mais la détermination de ces poids est extrêmement délicate. Veut-on, par exemple, déterminer quel est le poids du gaz hydrogène qui se combine avec 100 grammes d'oxy-

gène pour produire de l'eau, il faut se garder de bien des erreurs. Il faut mettre en rapport les substances à l'état de pureté, prévenir les causes qui empêcheraient de recueillir tout le liquide produit; veiller sur toutes les matières en présence qui, par leurs affinités, troubleraient la simplicité du phénomène : toutes choses si difficiles que la science et la pratique du chimiste le plus fort peuvent à peine y suffire. Aussi les travaux de Berzélius, exécutés dans un temps où la chimie était moins avancée (vers 1820), demandent-ils à être revus. Les instruments mieux construits, les procédés plus délicats dont nous disposons, permettront d'atteindre une exactitude plus assurée. Rien ne sera changé au fond; ce ne sera qu'un perfectionnement apporté à l'œuvre déjà accomplie.

M. Dumas s'est chargé de cette révision; il a commencé par l'étude des corps les plus importants. Déjà son travail est arrivé plus qu'à la moitié, car soixante et un corps simples sont actuellement connus, et la révision a été faite sur trente-deux d'entre eux. Dans cette étude, un danger particulier à l'observateur était à craindre; disons de suite qu'il a été évité. Ce danger résultait d'idées préconçues. M. Dumas était porté à croire que les nombres qu'il voulait déterminer devaient être tous égaux à plusieurs fois l'équivalent de l'hydrogène. C'était une hypothèse imaginée autrefois par un chimiste anglais nommé Prout; elle avait été vérifiée sur quelques corps. Mais les nouvelles recherches dont nous parlons en ce moment ont fait voir que l'hypothèse de Prout était loin d'être admissible généralement. Elle ne semble s'appliquer exactement qu'à quelques-uns des équivalents trouvés.

Corps simples. — A la suite de ces recherches, M. Dumas, en discutant les nombres obtenus, a cru y trouver la preuve que plusieurs corps regardés comme simples pourraient être en réalité des corps composés. Ils ne seraient simples que relativement aux forces dont nous pouvons disposer. Ils se dédoubleraient si quelque agent plus énergique que ceux qui nous sont connus venait à être découvert. C'était d'ailleurs, comme M. Dumas l'a rappelé, ce que pensait Lavoisier, auquel on doit cette idée si nette des corps simples. Lavoisier, abandonnant les idées vagues d'éléments, admises de son temps, eut le bon sens profond de rejeter tout ce qui était en dehors des limites de l'expérience, et sans croire que les corps simples fussent des éléments indécomposables, il les présenta comme simples, parce que l'art du chimiste était incapable de manifester leur complexité, si toutefois ils étaient complexes.

A la suite des considérations en partie chimiques et en partie mathématiques de M. Dumas, un autre savant, M. Despretz, a fait connaître les travaux qu'il avait entrepris depuis longtemps pour éprouver quelques corps simples. La première méthode qu'il a employée consiste dans une séparation des parties qui se déposent successivement d'une dissolution qui renferme le corps soumis à l'étude. Par ce fractionnement répété, les deux éléments, s'ils existent, pourraient être accusés; l'un d'eux serait concentré dans les premières parties du dépôt, l'autre dans les dernières. C'est une méthode qui réussit en chimie organique, et qui, comme l'a fait remarquer M. Chevreul, eût accusé la nature complexe des sels de cérium et d'yttria, si elle avait été appliquée plus tôt à ces substances. Dans ses expériences, M. Despretz est arrivé à reconnaître qu'il n'avait pu opérer aucun dédoublement des corps simples déjà connus.

Dans une seconde série d'expériences, le même chimiste a fait usage de la puissante élévation de température produite par une pile voltaïque des plus considérables qui aient encore été à la disposition de la science. Les corps simples ont été soumis aux plus rudes épreuves que jamais un corps ait eu à supporter. Tous ont résisté à un traitement aussi violent; rien n'a pu faire soupçonner un commencement d'altération.

Une discussion s'est alors engagée entre les deux savants. M. Despretz avait donné ses expériences comme absolues; il avait voulu qu'elles fussent la démonstration de la simplicité des substances éprouvées. M. Dumas s'est élevé contre cette prétention : dans une critique assez vive, il a montré qu'elle n'était pas fondée. Il fit voir que rien ne démontrait l'impossibilité de réduire les corps simples avec des forces plus puissantes que celles qui sont actuellement mises en jeu. Cela est évident. La conclusion de M. Despretz était inadmissible; mais il n'en reste pas moins acquis que les corps dits simples ont résisté à de nouvelles épreuves, que l'on était en droit de croire suffisantes pour décomposer quelques-uns d'entre eux.

Affinité chimique. — Mesurer la grandeur de la force avec laquelle deux corps sont sollicités à s'unir pour en former un troisième; trouver la valeur des effets que cette force produit, son travail, pour nous servir de l'expression convenue; ou, inversement, déterminer la résistance qu'oppose le nouveau corps formé aux agents qui s'efforcent de le détruire : ce sont là des questions dont la solution nous permettrait de prévoir les résultats de la lutte des éléments lorsqu'ils seraient mis en présence. On aurait même presque la solution de tous les problèmes que la chimie peut se poser.

Cette force qui maintient deux corps unis et qui les sollicite à s'unir, force à laquelle on a donné le nom d'affinité, n'a encore été évaluée dans aucune circonstance : on possède seulement des notions sur la valeur relative des affinités. Ainsi l'on sait quels sont les corps qui ont une grande affinité l'un pour l'autre, on sait quels sont ceux qui ont entre eux une affinité faible, mais rien de plus. C'est savoir peu de chose, mais cela suffit pour permettre aux esprits sagaces et pénétrants de se conduire.

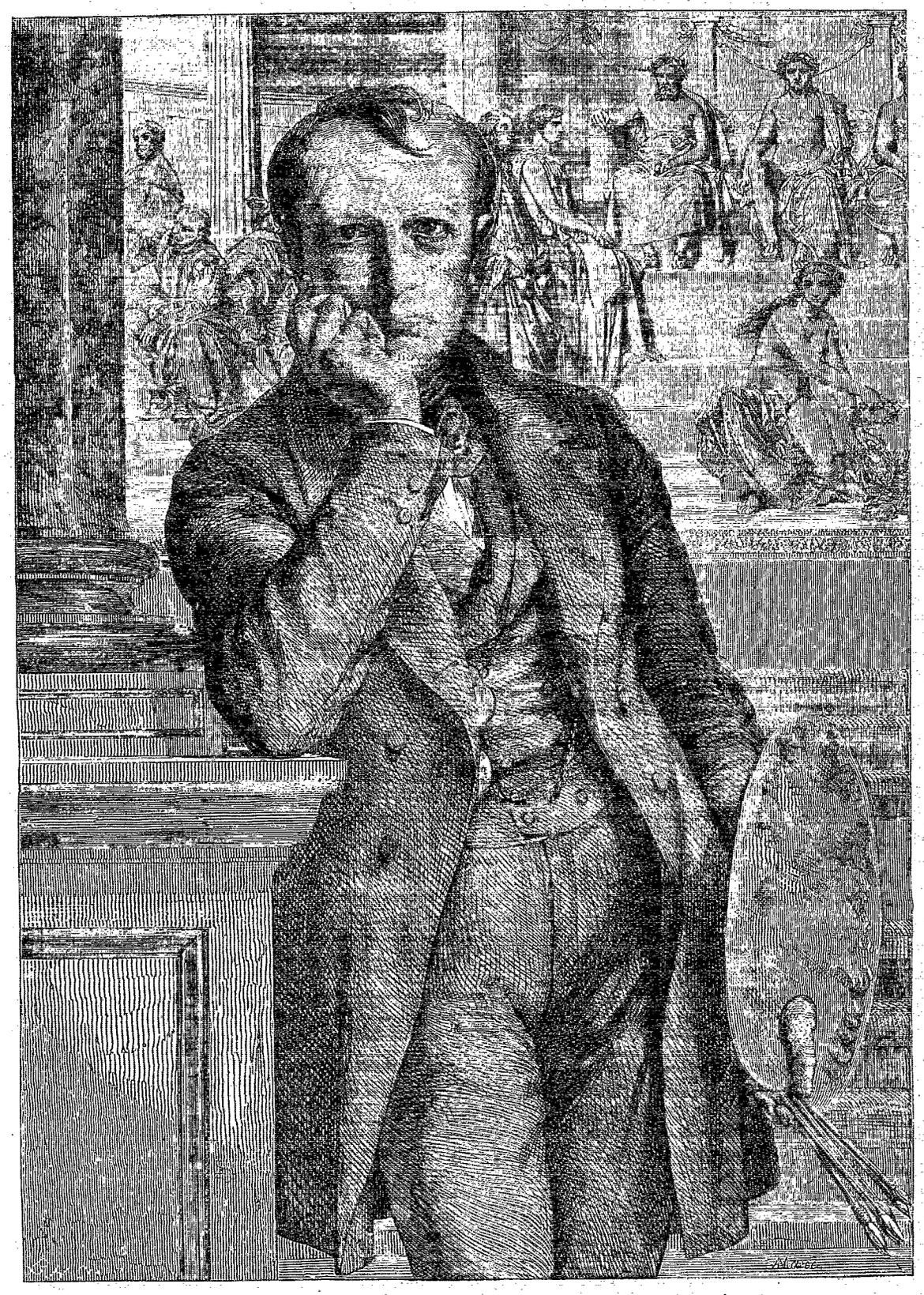
La pile de Volta, parmi les services qu'elle est appelée à rendre, a été indiquée par un savant anglais, M. Joule, comme pouvant donner une mesure des effets de l'affinité. Ce savant a montré, il y a quelques années, que cet instrument était capable de donner le travail à dépenser pour la séparation de deux éléments réunis; le travail, c'est-à-dire la série des forces qu'il faudra déployer, et qui varient à mesure que les éléments s'éloignent, multipliée par la succession des distances parcourues par les éléments jusqu'à leur entière séparation. Comme on le voit, la pile ne donnera pas la force d'affinité, mais elle donnera un nombre dans lequel cette force se trouve contenue, et qui renferme en une seule expression la valeur des combats multiples nécessaires pour détruire la combinaison. Pendant l'année 1858, MM. Marié et Troost se sont occupés de mettre en œuvre l'idée de M. Joule, et ils ont fait des déterminations sur un grand nombre de corps. Les combinaisons des oxydes et des acides ont été spécialement étudiées. D'excellents tableaux expriment numériquement le travail moléculaire qui se produit lors de la combinaison; et, par suite de relations déjà établies, ce tableau pourra donner la valeur des piles voltaïques construites avec les différents composés.

La suite à une autre livraison.

PAUL DELAROCHE.

Quelque temps après la mort de Paul Delaroche, un de ses anciens élèves, voulant le peindre d'un trait, a écrit : « Il ressemblait à un conseiller d'État! » La comparaison est plus ou moins juste, mais on la comprend. Le caractère dominant dans la physionomie, l'attitude et la conversation de Paul Delaroche était, comme dans son art, une

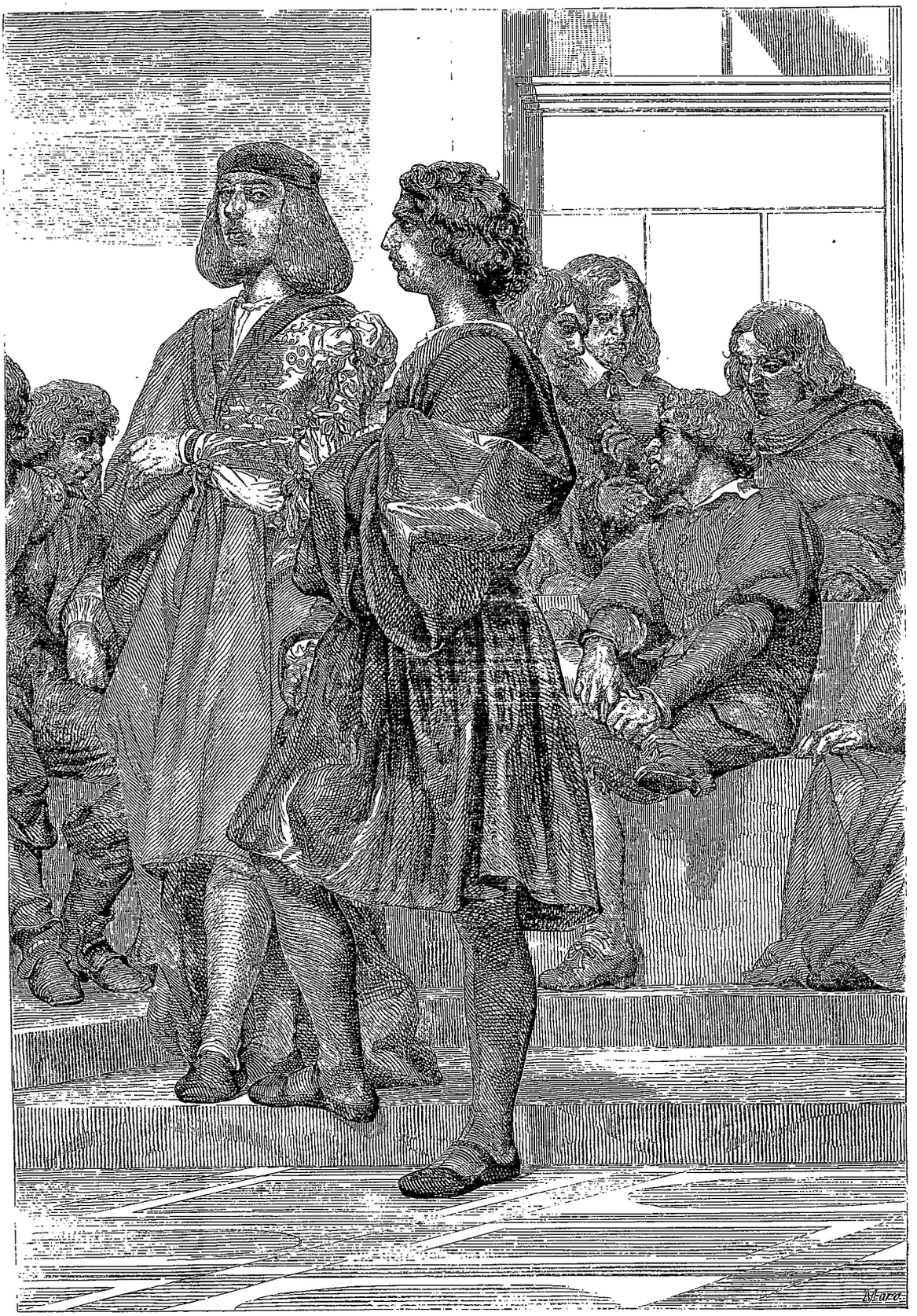
gravité digne qui, n'ayant rien d'affecté, commandait la réserve et obligeait à considérer sérieusement, en lui, à la fois l'homme et l'artiste avant de les juger. Son accueil était un peu froid au gré des personnes qui n'avaient avec



Paul Delaroche. — D'après un de ses portraits peints par lui-même. — Dessin de Marc.

lui que de rares relations : ce n'était qu'une apparence. Paul Delaroche était bienveillant, serviable, zélé, vif, passionné même dans le cercle de la vie intime. Quand on avait su mériter son estime et son affection, on pouvait être

assuré de les trouver toujours fidèles. Il en était de même des convictions qu'il s'était faites dans la première moitié de sa vie : elles n'ont jamais changé; et il n'est peut-être pas inutile d'ajouter qu'elles ne laissaient en dehors d'elles



Fragment de l'hémicycle de l'École des beaux-arts, peint par Paul Delaroche. — Dessin de Marc.

rien de ce qu'il importe aux intelligences élevées de pouvoir affirmer ou nier; car il ne croyait pas qu'un peintre eût le droit de s'enfermer tout entier dans son atelier et de se désintéresser des grandes questions qui s'agitent dans le

monde : il était persuadé qu'aucune profession ne dégage d'aucun des devoirs humains. Ce fut ainsi que, lorsque les institutions qu'il préférait comme citoyen furent ébranlées et renversées, il éprouva une douleur sincère et profonde, et n'hésita pas à la témoigner ouvertement, dans la mesure que lui imposaient la sagesse de son esprit et le respect de lui-même.

Il était né à Paris, le 17 juillet 1797. Jusqu'en 1827, il signa ses tableaux « H. Delaroche » ou « Delaroche jeune ». Son véritable prénom était Hippolyte. Dans la suite, il adopta celui de Paul, sous lequel il est devenu célèbre.

Il devait à sa naissance le double privilége de n'avoir pas été tourmenté par la misère, et d'avoir reçu une éducation libérale. Son père, expert en tableaux, vivait dans l'aisance, et son oncle, M. Joly, conservateur du cabinet des estampes à la Bibliothèque de la rue Richelieu, était un homme instruit. L'un et l'autre, loin de s'opposer à son goût pour les arts, encouragèrent sa vocation et lui servirent de guides. Il se proposa d'abord pour but l'étude du paysage, afin de ne pas être le concurrent de son frère aîné, Jules Delaroche, qui avait eu l'intention d'être peintre d'histoire; mais plus tard, Jules Delaroche ayant renoncé à la peinture, Paul entra dans l'atelier de Gros.

En 1819, il exposa un tableau qui lui avait été demandé pour la chapelle du Palais-Royal, et qui représentait un *Christ descendu de la croix*.

Deux ans après, en 1822, il envoya au salon *Josabeth sauvant Joas :* ce tableau attira l'attention et fit sortir son nom de l'obscurité.

Saint Vincent de Paul, qu'il exposa en 1824, acheva de déterminer le rang qui lui était réservé parmi les artistes contemporains. Le caractère particulier de son talent s'était révélé, et, depuis, il ne s'est plus guère modifié. Paul Delaroche était avant tout un peintre dramatique. Si l'on considère l'ensemble de son œuvre, on reconnaît aisément qu'il s'est constamment inspiré de sentiments moraux, politiques ou religieux, demeurés immuables, et que sa qualité principale a été l'art de la composition. Il a puisé un grand nombre de ses sujets dans l'histoire de France : la *Mort du duc de Guise* (1), la *Mort du président Duranti, Richelieu, Mazarin, Marie-Antoinette, les Girondins, Napoléon sur le rocher de Sainte-Hélène;* et un grand nombre aussi dans l'histoire d'Angleterre : *Miss Macdonald et le Prétendant, les Enfants d'Edouard, Jeanne Grey, Strafford marchant au supplice, Charles Ier insulté, Cromwell*, etc. Pendant les dernières années de sa vie, il se sentit attiré de plus en plus vers les sujets religieux, et c'est à cette dernière période que l'on doit plusieurs *Vierges, Moïse confié au Nil, Le corps d'une jeune martyre flottant sur le Tibre, l'Ensevelissement du Christ*, et diverses scènes de la Passion.

Il avait été élu membre de l'Institut en 1832, et nommé professeur à l'École des beaux-arts en 1833.

En 1834, M. Thiers, alors ministre, lui demanda de décorer de peintures l'église de la Madeleine. On a cité ce passage d'une lettre écrite par Delaroche à cette époque : « A première vue, la proposition m'a fait peur. J'ai si bien compris ce qui me manquait pour accomplir une pareille tâche, que je me suis laissé aller d'abord à la tentation de refuser. Tout bien considéré pourtant, j'ai changé d'avis. Je suis peintre; je dois à l'art et je dois à moi-même de ne reculer devant aucun effort. J'irai faire mon noviciat en Italie, et, quand je me sentirai bien approvisionné, je reviendrai me mettre à l'œuvre. »

Il partit au mois de juin 1834, et alla visiter Florence et la Toscane. Après des études sérieuses dans cette patrie de l'art sérieux, il monta au sommet des Apennins, et s'y enferma dans un couvent de Camaldules fondé, au onzième siècle, par saint Romuald. Le travail de ses compositions le captivait : il ne l'interrompit que pour faire, d'après ses hôtes, quelques portraits qui sont conservés aujourd'hui au Musée de Nantes; il dessina aussi, sur le mur de sa cellule, une grande Madone que les moines aiment à montrer aux étrangers.

En quittant les Camaldules, Delaroche se rendit à Rome, et, en présence des chefs-d'œuvre de Raphaël, il poursuivit l'étude de ses compositions pour la Madeleine. Mais tout à coup, en 1835, « il apprit que, par suite d'un malentendu, une décision nouvelle venait de disposer d'une partie des travaux qui lui avaient été demandés. Il ne crut pas devoir consentir à ces dispositions imprévues, dont l'effet inévitable était de faire disparaître l'unité de style qu'il s'était efforcé de mettre dans l'ensemble de ses compositions. Il resta sourd à toutes les sollicitations, aux regrets sincères qui lui furent exprimés, à tous les empressements dont il fut l'objet, et, refusant de poursuivre l'œuvre commencée, il rendit une somme importante qui lui avait été allouée pour des travaux continués pendant deux ans, et qu'il aurait pu conserver en toute loyauté. » (1) Nous avons cependant entendu blâmer cette ferme résolution de Delaroche, et la taxer de dépit et d'orgueil. Il nous semble que l'on ne peut soutenir un jugement semblable si l'on se fait une idée exacte de la situation où se trouvait le peintre. Il avait conçu tout un ensemble de sujets, une seule œuvre en divers tableaux, et il avait le sentiment de ne pouvoir exprimer dignement sa pensée entière si on lui disputait l'espace nécessaire. Qui s'étonnerait qu'un auteur tragique refusât de laisser entrer dans sa composition un ou plusieurs actes abandonnés à l'inspiration et au style particulier d'un autre poëte? Si l'on veut bien y songer, on comprendra que l'unité peut n'être pas moins nécessaire dans une suite de scènes peintes pour la décoration intérieure d'un seul monument qu'elle ne l'est dans une série de dialogues conçus pour le développement d'une seule idée dramatique.

Ce fut en 1835, à Rome, que Paul Delaroche épousa Mlle Louise Vernet, fille unique d'Horace Vernet. On imagine aisément combien il dut être séduit par le charme et la noblesse de cette belle personne. L'influence qu'elle exerça sur son talent, et qui s'est révélée surtout dans ses compositions religieuses, s'étendait sur tous ceux qui s'approchaient d'elle. Ceux qui ont eu le bonheur d'être admis dans le salon de Mme Paul Delaroche n'oublieront jamais ce que l'on y respirait de doux et sérieux respect pour son caractère et celui de son mari, dans des entretiens qui intéressaient non-seulement l'art, mais encore tout ce qui, dans les hautes régions de l'intelligence, est digne de nos recherches et de nos méditations. De cette heureuse union naquirent deux fils aujourd'hui orphelins. Mme Delaroche, saisie prématurément par la mort, laissa dans le cœur de son mari une blessure qui ne se ferma point, et dans la société parisienne un vide qui n'a pas été rempli.

Après ce qui s'était passé au sujet de la Madeleine, on devait à Paul Delaroche un dédommagement : on le lui donna en l'appelant à peindre l'hémicycle de la salle des distributions de prix de l'École des beaux-arts. Cette œuvre considérable, popularisée par la gravure du premier de nos graveurs en taille-douce, M. Henriquel Dupont, réunit les portraits, la plupart vrais, quelques-uns inventés mais vraisemblables, des principaux artistes de tous les siècles. C'est sans contredit une des plus belles peintures monumentales de notre temps. En décembre 1853, un com-

(1) Voy. une esquisse de ce tableau dans le t. III, p. 169. Voy. aussi l'*Exécution de Jeanne Grey*, t. II, p. 273; *Charles Ier insulté par les soldats de Cromwell*, t. V, p. 81; etc.

(1) M. Halévy, *Éloge de Paul Delaroche*.

mencement d'incendie endommagea quelques parties de la peinture; mais M. Robert Fleury, ami de Delaroche, s'empressa de faire toutes les restaurations nécessaires de manière à dissiper tout ce que l'on avait d'abord conçu de regrets.

Dans les derniers temps de sa vie, Paul Delaroche affectionnait, comme nous l'avons dit plus haut, les sujets religieux. « Le souvenir d'un heureux passé, écrivait-il à un de ses amis intimes, est le seul bonheur que Dieu m'ait laissé. »

Il est mort subitement, le 4 novembre 1856, à l'âge de cinquante-neuf ans. Une exposition de toutes ses œuvres au palais des Beaux-Arts, en 1857, près de la plus grande de toutes, son hémicycle, a attiré pendant plusieurs mois un concours considérable de spectateurs. Sa célébrité s'est augmentée dans beaucoup d'esprits à la vue de « cette existence du peintre racontée par lui-même dans des travaux noblement accomplis. »

Les élèves de M. Paul Delaroche contribuent aussi à donner une juste et haute idée des mérites qui le distinguaient. Peu de peintres de notre temps en ont donné à la France de plus remarquables. Il nous suffira de citer les noms de MM. Hébert, Gleyre, Gerome, Chevignard, Gendron, Hamon, Marc, Jalabert, Landelle, Cavelier le sculpteur, etc.

L'illustre compositeur Halévy, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, a prononcé, en octobre 1858, un bel éloge de Paul Delaroche. On doit une autre excellente notice biographique à M. Henri Delaborde, qui a succédé à Achille Devéria comme directeur du cabinet des estampes. Écrivain et artiste, M. H. Delaborde avait toutes les qualités nécessaires pour bien apprécier Paul Delaroche, et l'on ne peut que donner un assentiment complet au jugement précis et impartial qu'il a, pour ainsi dire, résumé dans les lignes suivantes :

« Ce qui distingue toujours les productions de M. Delaroche, depuis les plus considérables jusqu'aux moins importantes, c'est l'empreinte de la conscience. Tout y est rigoureusement défini, tout atteste les recherches scrupuleuses et les longues réflexions. Que l'œuvre satisfasse complétement ou non ceux qui sont appelés à la juger, aucun d'eux à coup sûr ne reprochera à l'artiste de n'avoir pas fait tout ce qu'il était capable de faire... On le voit, à mesure qu'il avance en âge, se développer et s'affermir. Combien d'autres, brillants au début, se sont éteints avec la jeunesse ou dissipés en productions faciles, en fantaisies sans portée! Combien d'artistes contemporains dont la vie se résumerait tout entière dans l'histoire de leurs premières années! M. Delaroche est une noble exception à ces talents usés dès l'origine ou exploités au jour le jour. Il a connu le succès de bonne heure; mais le succès n'a pas plus épuisé ses forces que trompé sa raison. Au lieu de se fier aux applaudissements et de se croire arrivé alors qu'il n'était qu'en marche, il a exigé d'autant plus de lui-même que l'opinion le traitait avec plus de faveur; au lieu de spéculer sur la réputation acquise, il s'est comporté toujours comme s'il avait à se faire un nom... Aucun peintre n'exprime avec plus de fidélité les tendances générales et les aspirations au milieu desquelles il a vécu. Ses œuvres résument clairement le mouvement d'idées qui s'est accompli en France depuis trente ans, et les coutumes d'esprit, les goûts de la majorité. C'est par là que ce nom vivra et qu'il figurera l'un des premiers dans l'histoire de l'art au dix-neuvième siècle. On ne saurait classer M. Delaroche parmi les initiateurs souverains; en revanche, il n'est que juste de lui assigner une place entre les artistes dont la haute raison et le savoir honorent le plus l'école française. En un mot, s'il n'appartient pas par tous les caractères de son génie à la race des grands maîtres, il est au moins l'un des premiers dans la famille des grands talents. »

Étudions avec soin l'histoire de notre pays; appliquons-nous à le bien connaître; plus nous le connaîtrons, plus nous l'aimerons, et l'amour donne tout : il donne la foi et l'espérance, il tourne en joie les sacrifices, il enseigne la constance et la modération, il engendre l'union, il prépare la force. (1)

LES DEMOISELLES DE CAMPAGNE.

Pour nos garçons, il y a des écoles d'agriculture, et aussi des maîtres qui vont au canton, à la commune, jusque chez eux, leur enseigner les choses utiles. Pour toi, fille du cultivateur, il n'y a ni écoles, ni maîtres comme il t'en faudrait.

On dit proverbialement que les femmes font ou défont les maisons; mais on n'enseigne pas à nos filles ce qu'elles devraient savoir pour les faire toujours ou ne les défaire jamais; on ne leur apprend rien de ce qui passionne pour la vie des champs; au contraire, dans les pensionnats des villes, on leur apprend à rougir de cette vie-là.

On s'efforce de souder le jeune homme au sol; on s'efforce d'en détacher la jeune fille; ce que l'on élève d'une main, on le détruit de l'autre. On veut des cultivateurs qui pensent et raisonnent; on ne sait pas leur créer des compagnes dignes d'eux et capables de les seconder. Voilà une grosse plaie de l'époque. Si les cultivateurs instruits ne se soucient guère des filles élevées au village, en retour les filles élevées à la ville ne se soucient pas davantage des cultivateurs. Nous voudrions pour nos filles des écoles spéciales; nous voudrions des écoles de ménagères pour pendants des écoles d'agriculture. P. JOIGNEAUX.

LE MONITEUR PERSAN.

Ce journal persan, intitulé : *Rouz namé-ï vekaié-ï ittifakié*, c'est-à-dire le Journal des événements, est le Moniteur officiel de Téhéran, résidence actuelle du schah et capitale de la Perse.

En tête du journal, on a dessiné dans un hémicycle les armes de la Perse, composées du lion de l'Iran sur un champ verdoyant, tenant dans sa patte droite un sabre du Khorassan et entourant à demi de sa queue le soleil de Darius, rayonnant derrière lui. Au-dessus de l'hémicycle se trouve le numéro d'ordre du journal figuré en lettres et en chiffres, puis le prix, qui en est fixé à 10 *chahi* (60 centimes de notre monnaie). A côté du lion se trouve le nom de l'imprimerie du journal : *Imprimerie de la capitale de l'empire, à Téhéran;* et le coût des insertions, qui est de 10 *chahi* (60 centimes) la ligne. On trouve enfin, à l'*en-tête* du journal, la date du numéro suivant l'hégire, par exemple, 1273 pour 1857.

Le corps du journal est divisé en trois parties désignées par des titres spéciaux.

La première est intitulée : « Nouvelles intérieures de la capitale et de la politique de l'empire en général. » Après avoir donné un récit plus ou moins abrégé des nouvelles politiques du pays, le rédacteur donne une sorte de chronique de Téhéran : il y traite du beau temps, et du froid, et du chaud, des incidents arrivés au théâtre, dans les jeux et, en général, dans toutes les réunions publiques.

La seconde section est spécialement affectée aux « provinces bien gardées de l'empire. » On y passe en revue les

(1) V. Cousin, avant-propos de *la Société française au dix-septième siècle.*

circonstances de tout genre qui s'y rattachent. On y fournit aussi le cours des comestibles. On ne lira pas sans intérêt un extrait de cette partie intéressante du *Moniteur persan*.

« Les moissons, dit le rédacteur du journal, sont magnifiques cette année; l'abondance est constatée par le cours même des marchandises. En voici quelques exemples :

Prix du froment; 1 000 miskal (5 kilogr.). .	700 dinars (» f. 70 c.)
— du pain; même poids	3 abbasi (1 f. 80 c.)
— du beurre fondu; même poids	4 ½ hézar (1 f. 80 c.)
— de l'orge; même poids.	300 dinars (» f. 30 c.)
— du mouton; même poids.	6 abbasi (3 f. 60 c.)

Remarquons à ce sujet qu'en Perse le bœuf n'est mangé que par le bas peuple, et que c'est un péché de tuer les veaux, ce qui dit assez qu'on n'en mange pas communément. Enfin il est presque inutile d'ajouter que la chair de porc est défendue par le Coran, et n'est par conséquent d'aucun usage pour le peuple. En compensation, il faut dire que le mouton de Perse est excellent.

Cette même section du *Moniteur persan* renferme le récit des crimes et accidents les plus dignes d'intéresser ses lecteurs. Dans le numéro que nous avons sous les yeux se trouve l'anecdote suivante :

« On nous écrit de Koum : Une mère de famille de notre ville avait une jeune fille âgée de dix-huit ans qui lui avait



Gravure frontispice du Moniteur officiel imprimé à Téhéran (Perse).

donné des preuves de son inconduite en fréquentant les maisons des chrétiens, des Arméniens, et autres lieux où une vraie croyante n'oserait mettre le pied. Comme les remontrances réitérées de cette mère infortunée n'avaient eu aucun effet, celle-ci, profitant, une belle nuit, du sommeil profond dans lequel était plongée sa fille, l'étouffa de ses propres mains.

» Le lendemain matin, le gouverneur de la ville, ayant appris l'événement, a fait venir la mère, et, en présence d'un nombreux public composé de toute les notabilités de la ville, il lui prodigua toutes sortes d'éloges, louant cette mère courageuse qui n'avait pas reculé devant le crime pour sauver la foi de sa fille. »

Enfin, la troisième section du *Moniteur persan* contient les nouvelles des pays étrangers sous la rubrique *Ez Paris* (De Paris). Dans notre numéro, après y avoir cité des faits qui se rapportent aux chemins de fer et à l'industrie, on en vient à parler de la comète de 1857 :

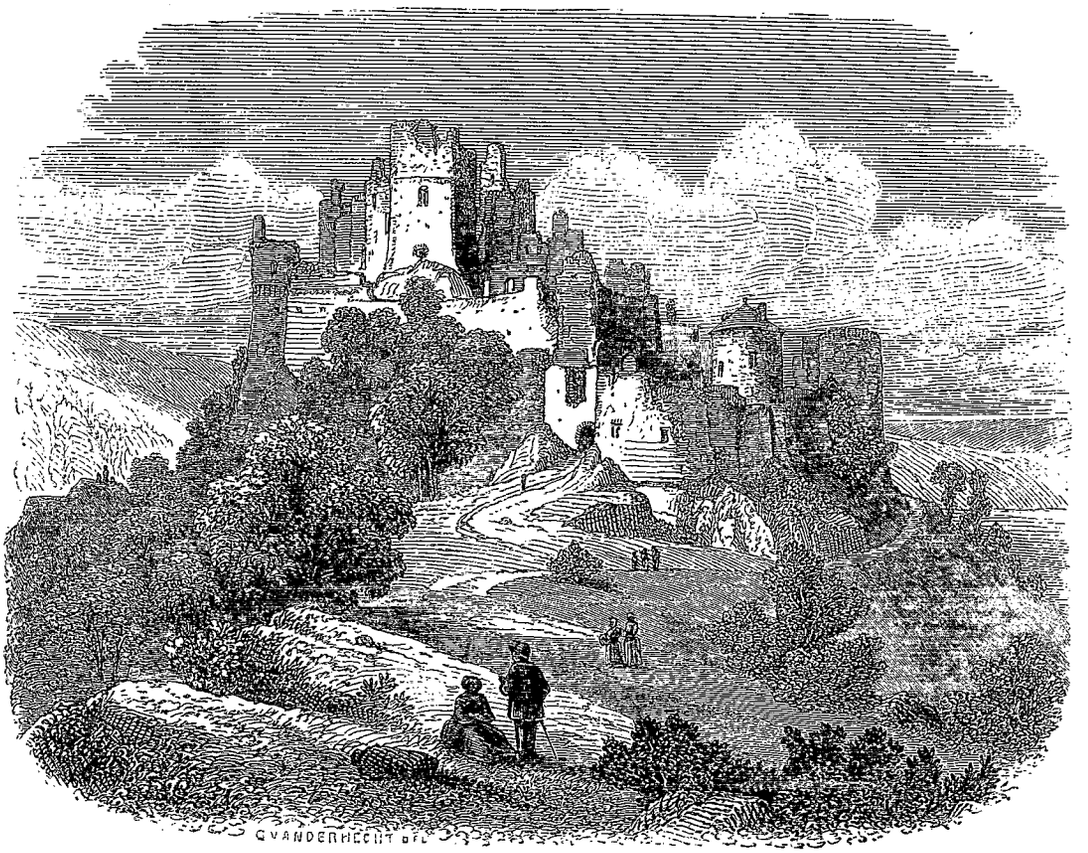
« L'arrivée de la comète prédite, et qui devait être le signe de la fin du monde, a produit une grande impression en Europe. En Prusse et en Allemagne surtout, beaucoup de personnes riches ont renoncé à tout leur bien, s'attendant à la grande catastrophe qui devait rendre leurs richesses inutiles; aujourd'hui, elles n'ont plus le sou. D'autres, effrayés par la fin prochaine du monde, ont livré leur raison entre les mains de la ravaudeuse de vieux chiffons (sont devenus fous); d'autres enfin, mais le nombre en est peu considérable, se sont découvert la tête et ont été s'enterrer vivants dans quelque coin solitaire des églises.

» On raconte qu'en Allemagne, un homme connu par sa fortune et le bien-être dans lequel il vivait, aussitôt après avoir appris que tel jour, à telle heure, le monde devait finir, n'eut rien de plus pressé que de vendre tout ce qu'il possédait. Puis il en divisa le produit en autant de parties qu'il restait de jours avant l'apparition de la comète, et résolut de dépenser quotidiennement chacune de ces parts. Il se divertissait à cœur-joie en attendant le moment marqué pour l'apparition de l'astre de la résurrection (c'est-à-dire l'astre de la fin du monde). La nuit fatale arriva, et avec elle notre bon vivant vit l'éclipse de sa dernière pièce d'or, au lieu de l'écu doré de la comète. Le matin lui ayant démontré son faux calcul, il se suicida. »

Le journal de Téhéran rappelle, par sa forme, moins notre *Moniteur* que notre ancienne *Gazette de France*.

LE CHATEAU DE BOURSCHEID

(LUXEMBOURG HOLLANDAIS).



Ruines du château de Bourscheid, ancienne résidence des Metternich. — Dessin de Vanderhecht.

Le château fort de Bourscheid, assis au pied d'un coteau, domine la vallée de la Sûre, dans le Luxembourg. Quoique mutilée par la guerre et ruinée par le temps, cette forteresse conserve encore dans son aspect le caractère de la force et de la grandeur. L'importance de ses bâtiments, le développement de ses triples remparts, la richesse et l'élégance de ses tourelles, faisaient jadis l'orgueil de la contrée.

C'est au douzième siècle que les seigneurs de Bourscheid apparaissent à la cour de Luxembourg, et depuis lors, on les voit prendre part aux actes les plus solennels et aux affaires les plus importantes de l'État. Ils s'illustrèrent aussi dans les emplois ecclésiastiques et judiciaires. On compte dans leur famille un abbé de Munster (1428-1469), quelques prévôts de Luxembourg, plusieurs justiciers des nobles, Sohier en 1228, Jean en 1330, Marsile en 1378, Herman en 1392, Bernard en 1400, et un autre Bernard en 1499.

Au seizième siècle, la terre de Bourscheid devint, par une alliance, la propriété de la maison de Metternich, qui plus tard y joignit les seigneuries de Bruch, de Berbourg, de Manternach et de Contern. Avec le fief de Donsburg, les barons de Metternich acquirent, au siècle suivant, la charge de sénéchal du duché de Luxembourg qui y était attachée et qui conférait de nombreux privilèges.

En 1684, le maréchal de Boufflers étant venu investir la forteresse de Bourscheid et la sommer de se rendre par la voix du canon, la place se rendit avant la troisième décharge, et les outrages faits aux murailles par les boulets purent être dissimulés sous des fleurs de lis. La famille de Metternich a continué à résider dans ce château jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, lorsque l'invasion française la contraignit à l'émigration. C'est un notaire de Diekirch qui, dans ces dernières années, est devenu possesseur des belles ruines de Bourscheid.

MICHEL MONTAIGNE HOMME PUBLIC.

Plusieurs fois déjà nous avons parlé de Michel Montaigne; nous avons fait précéder de son portrait et d'une rapide esquisse de sa biographie quelques extraits des *Essais* concernant sa personne et son éducation (voy. t. II [1834], p. 373). Nous avons seulement indiqué les principaux faits de sa carrière publique : cette partie de sa vie avait été peu explorée par les biographes; la gloire du philosophe et de l'écrivain avait fait oublier ou négliger le reste. Pourtant l'existence de notre grand moraliste s'est trouvée fréquemment en rapport avec des événements et des personnages importants de son époque. Depuis quelques années, l'attention s'est portée de ce côté; des pièces intéressantes, des lettres autographes ont été découvertes; des documents curieux ont été publiés, et l'ensemble de la vie publique de Montaigne forme l'objet spécial d'un ouvrage très-substantiel et très-bien écrit, dont l'auteur est notre collaborateur M. Grün, ancien rédacteur en chef du *Moniteur*. Ces travaux permettent de rectifier les erreurs et de combler, du moins en partie, les lacunes des précédentes biographies.

Montaigne entra de bonne heure dans les fonctions publiques. Nommé conseiller à la Cour des aides de Périgueux, créée en 1554, et que son père venait de quitter

après son élection comme maire de Bordeaux, il fit partie de cette cour jusqu'à la fin de 1557, époque où elle fut réunie au Parlement de Bordeaux. Montaigne avait besoin d'une amitié comme celle de son collègue la Boëtie pour se dédommager de l'ennui des travaux judiciaires, et pour se reposer du triste spectacle d'intolérance, d'insubordination et de désordre que lui offrait sa compagnie. Il chercha aussi des distractions à la cour; il en aimait le mouvement, la splendeur, et n'en partageait pas les vices. Sa qualité de gentilhomme, les services de son père, le firent bien accueillir. Il vint à la cour à la fin du règne de Henri II, voyagea en 1559 avec celle de François II, était à Rouen avec Charles IX, probablement en 1562.

Son père mourut en 1569; il quitta la magistrature vers 1570. L'année suivante, il fut nommé chevalier de l'ordre de Saint-Michel.

Il vint à la cour dans les deux dernières années du règne de Charles IX et au commencement de celui de Henri III; il agit alors, à plusieurs reprises, comme médiateur entre le duc de Guise et le roi de Navarre, séparés par de profondes inimitiés, et qu'il importait de maintenir dans une bonne intelligence apparente.

Le duc de Montpensier, s'avançant vers la Guyenne avec une des armées du roi, au mois de mai 1574, le chargea d'une mission de confiance auprès du Parlement de Bordeaux.

En 1580, Montaigne entreprit, pour des motifs de santé, un long voyage à travers la Lorraine, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie; en 1581, il obtint du pape un diplôme de citoyen romain; quelques mois après, étant aux bains della Villa, près de Lucques, il reçut d'un de ses amis une lettre qui lui annonçait qu'il venait d'être élu à l'unanimité maire de Bordeaux; l'avis officiel lui en fut envoyé à Rome. Ami de son repos et de sa liberté, il refusa d'abord l'honneur qu'on lui avait décerné, et qui était considérable, la mairie de Bordeaux formant alors une dignité remplie habituellement par les personnes les plus importantes de la province. Toutefois, sur les remontrances de ses amis, et après avoir reçu une invitation pressante, presque une injonction de Henri III, il accepta.

Revenu dans son château à la fin de novembre, on le voit, au commencement de l'année 1582, dans l'exercice de ses fonctions municipales. Il assista, en janvier, à l'ouverture des séances de la Chambre de justice de Guyenne, et l'avocat général Loisel lui dédia le discours qu'il prononça dans cette solennité. Au mois d'août de la même année, il fut député à la cour pour une affaire de la ville, et obtint de Henri III une ordonnance favorable.

Le maire de Bordeaux était élu pour deux ans; en 1583, le 1er août, suivant l'usage, Montaigne fut continué dans sa charge. Sa réélection et la nomination des jurats furent attaquées; un arrêt du conseil du roi, du 5 février 1584, maintint la nomination de Montaigne, mais annula l'élection des jurats, et leur défendit de s'immiscer dans leurs fonctions avant d'avoir été entendus au conseil. L'affaire fut arrangée par les soins de M. de Villeroy, secrétaire d'État, et du maréchal de Matignon, lieutenant général du roi en Guyenne depuis 1581.

Vers la fin de 1583, Montaigne intervint, avec M. de Matignon et M. de Bellièvre, envoyé par Henri III, dans les négociations suivies entre eux et le roi de Navarre, à la suite de la prise de Mont-de-Marsan par ce prince, et de l'affront fait à la reine Marguerite, dont il demandait satisfaction avant de la reconduire à Nérac; l'affaire, traitée dans plusieurs lettres de Duplessis-Mornay à Montaigne, se termina par l'entière soumission du roi de Navarre aux conditions imposées par son beau-frère.

En 1584, Montaigne fit plusieurs voyages politiques, et fut porteur de communications confidentielles entre le roi de Navarre et le maréchal de Matignon. Il reçut dans son château la visite de ce roi. Il fut rappelé à Bordeaux par les agitations de la Ligue. Au mois d'avril 1585, il concourut aux mesures énergiques et habiles du maréchal de Matignon pour s'emparer du château Trompette, commandé par un gentilhomme ligueur. Peu après, Matignon fut envoyé par le roi à Agen; Montaigne, en l'absence du lieutenant général, déploya dans ses fonctions de maire une activité, une habileté, une énergie, qui maintinrent la tranquillité de la ville.

Malheureusement il ne montra pas la même fermeté en présence d'un autre danger. Une maladie contagieuse sévit à Bordeaux avec une extrême violence dans l'été de 1585; la mortalité fut effrayante, et détermina de nombreuses émigrations. Montaigne, dont les fonctions municipales expiraient le 1er août, s'était retiré à Libourne, et refusa même de venir assister aux élections.

Tant que Henri III ne se réunit pas à la Ligue, fatale résolution qui eut lieu en juillet 1585, on voit Montaigne servir d'intermédiaire entre le roi de Navarre et le maréchal de Matignon. Il se retira dans son château, et c'est à cette époque, aux années 1586, 1587, que se rapporte avec le plus de vraisemblance sa participation à la guerre civile, qui avait envahi toute la contrée. On sait par des témoignages contemporains, par le sien même dans ses *Essais*, par le costume dans lequel il est représenté sur son tombeau (voy. t. V [1837], p. 28), qu'il a été militaire; mais on ne connaît ni la date, ni la nature de ses services : la conjecture la plus naturelle, c'est qu'il se joignit à toute la noblesse du Périgord pour repousser les excursions des bandes huguenotes enfermées dans les places fortes, d'où elles sortaient fréquemment et battaient la campagne, et qu'il prit quelque part aux expéditions dirigées, à peu de distance de son habitation, par le duc de Mayenne et le maréchal de Matignon.

Il était gentilhomme ordinaire de la chambre du roi; on ne sait pas quand il reçut ce titre : il le prend sur la première édition de ses *Essais*, publiée en 1580. Il n'eut jamais aucune autre charge de cour; il ne fut point, comme on l'a dit, secrétaire de Catherine de Médicis, et ce n'est pas lui qui a rédigé ni écrit les avis ou instructions de cette reine à son fils qui ont été conservés.

En 1588, il visita la cour à Paris; lorsque le roi fut chassé par les ligueurs, au mois de mai, il le suivit à Chartres, à Rouen, à Blois. Il resta dans cette dernière ville pendant la tenue des États, mais sans faire partie de l'assemblée. Dans les circonstances difficiles qui suivirent l'assassinat du duc de Guise, le roi l'envoya à Bordeaux pour aider de ses conseils et de son concours le maréchal de Matignon. Lorsque les troubles furent complétement apaisés et les ligueurs soumis dans toute la province, Montaigne se retira dans son château. Il n'en sortit plus pour se mêler aux affaires publiques, et il se refusa aux instances du nouveau roi, Henri IV, qui, le connaissant depuis longtemps, désirait l'avoir auprès de lui. Le philosophe n'était ni d'âge ni d'humeur à suivre sur les champs de bataille un roi obligé de conquérir son royaume. Il l'eût volontiers rejoint dans les salons du Louvre; mais la mort coupa court à ses projets.

PLAN D'UNE MAISON DE CAMPAGNE.

CONSEILS.

Aujourd'hui que l'usage de déserter les villes, pendant la belle saison, pour aller chercher refuge dans les champs contre l'aridité de la chaleur, se répand de plus en plus,

on ne lira pas sans intérêt quelques lignes fort bien pensées sur le sujet des maisons de campagne. On goûte souvent d'autant mieux le charme des choses qu'on se trouve en état de les rapporter à des règles générales, car les plaisirs du sentiment ne sont jamais plus vifs que lorsque la raison vient y projeter quelques rayons. Ce sont ces réflexions qui nous ont inspiré l'idée de détacher le passage suivant du Traité d'architecture que vient de publier M. Léonce Reynaud, professeur d'architecture à l'École polytechnique, et dans lequel se trouvent réunies et développées les leçons qu'il fait depuis plusieurs années à cette école célèbre. Après avoir exposé l'art des constructions, il passe à la théorie des divers genres d'édifices, et s'exprime, au chapitre des maisons de campagne, dans les termes suivants, qui peuvent donner idée de l'élévation des vues qui règnent dans l'ouvrage :

« Choisissez, dirions-nous à qui viendrait nous consulter à ce sujet, choisissez d'abord une contrée salubre et agréable, entremêlée de collines et de riantes vallées, où les bois alternent avec les prairies et les champs cultivés. Que la terre y soit fertile, parce que vos travaux agricoles vous attacheront d'autant plus qu'ils réussiront mieux, et surtout parce que, l'aisance étant répandue dans le pays, vous n'aurez pas sous les yeux le triste spectacle de misères que vous seriez impuissant à soulager. Placez-vous assez loin de la ville pour n'avoir pas à craindre de trop fréquentes importunités, mais soyez à proximité d'un village : vous y trouverez des ressources utiles, des secours en cas de besoin, et il vous soustraira aux dangers d'un isolement trop absolu.

» N'établissez pas votre maison dans le fond de la vallée, où vous auriez à redouter les atteintes de l'humidité, et évitez également le sommet de la colline, où vous seriez trop battu par les vents; mettez-la à mi-coteau, sur un versant à pente douce qui ne soit exposé ni au nord, ni aux vents régnants, et d'où la vue soit agréable, étendue et variée. Il faudra qu'il y ait des eaux courantes en cet endroit, ou que vous puissiez vous en procurer facilement et en suffisante quantité, en réunissant quelques sources supérieures. L'eau est indispensable aux travaux du jardinage et à la fraîcheur des prairies; elle viendra animer votre solitude et tempérera pour vous les ardeurs de l'été. Ménagée avec art, tantôt elle paraîtra stagnante en de larges bassins, tantôt elle s'écoulera rapide entre les rives rapprochées, ici à ciel ouvert, là sous d'épais ombrages; laissant aux jardins réguliers des villes ou aux châteaux fastueux ces jets d'eau qui annoncent trop d'artifice, et dont le bruit métallique a quelque chose de fatigant, vous n'entendrez de votre habitation que le doux murmure de petites chutes, ou celui de cascades lointaines.

» A l'exemple de Pline, préoccupez-vous plutôt, dans la distribution de l'édifice, des expositions et des points de vue que de la régularité du plan, choses qui d'ailleurs se peuvent presque toujours concilier. Ayez des pièces pour l'été et d'autres pour les temps froids.

» Gardez-vous surtout de salles trop restreintes; il ne faut pas que l'espace soit mesuré d'une main parcimonieuse à la campagne, c'est déjà bien assez d'être souvent forcé de prendre ce parti à la ville; mieux vaut quelques grandes pièces que beaucoup de petites. Outre le vestibule, distribuez au rez-de-chaussée les portiques, les salons, les salles à manger, la salle de billard, s'il vous en faut une, la salle de bains, les cuisines et les offices; dans les étages seront disposées les chambres à coucher, dont un certain nombre sera réservé à vos amis. Mais que ces dernières ne soient pas trop nombreuses, si vous voulez qu'elles soient dignement occupées, et si vous craignez de porter à la campagne les embarras et le tumulte de la ville.

» N'oubliez pas surtout de vous ménager pour l'étude un de ces endroits retirés que Pline affectionnait, et que Montaigne s'efforçait « de soustraire à la communauté ». Que votre bibliothèque soit choisie, variée et nombreuse, s'il se peut; admettez-y les meilleures œuvres d'imagination, et l'histoire, la poésie et la science. Que les beaux-arts ne soient pas non plus négligés. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir des tableaux de grands maîtres et des statues de marbre ou de bronze; mais on peut se contenter de bonnes gravures, de plâtres moulés soit sur l'antique, soit sur les chefs-d'œuvre de l'art moderne, ou même d'élégantes statuettes. A défaut de vases de bronze ou de porcelaine, il en est en terre cuite dont les prix sont modérés et les formes admirables; ayez-en beaucoup, et qu'ils soient garnis des plus belles fleurs de votre jardin. Il n'y a pas antagonisme entre l'art et la nature, loin de là; ils s'éclairent et se font valoir réciproquement. Heureusement groupées dans un vase élégant, les fleurs nous plaisent mieux qu'au milieu d'un parterre. Celui-là est bien disposé à jouir d'un beau coucher de soleil, qui se rappelle ceux de Claude Lorrain. Puis, s'il est salutaire d'oublier le trouble et les misères des grands centres de population, dont vous voulez vous éloigner, gardez-vous de perdre le souvenir de leurs merveilles, car elles constituent un des titres de gloire de l'humanité. Dans une ville importante on peut, à la rigueur, se passer de livres et d'objets d'art; on y est soutenu par la conversation des hommes éclairés; on a des bibliothèques publiques, des musées, des statues sur les places et dans les jardins, et, de tous côtés, de nombreux monuments de temps et de styles divers; mais vous ne trouvez aucune de ces ressources à la campagne, et il faut les remplacer sous peine de voir les préoccupations matérielles vous dominer à la longue, et votre esprit s'engourdir dans la retraite qui eût pu lui être profitable.

» Les mêmes considérations devront présider à la décoration de l'édifice. Qu'elle soit riche ou simple, que l'architecture y déploie tout son luxe ou qu'il faille se contenter de rares ornements, attachez-vous, aussi bien dans vos intérieurs qu'au dehors, à ne présenter aux yeux que des formes où respirent l'élégance et la distinction. Cela importe beaucoup à l'agrément de votre habitation, et même, jusqu'à un certain point, à votre dignité. Vous pouvez d'ailleurs satisfaire à cette condition, quelle que soit la modicité de votre fortune ou la modération de vos goûts. Il n'est si chétif édifice

Qui, par l'art embelli, ne puisse plaire aux yeux

et à l'esprit, ce qui est plus essentiel. Si l'art est appelé, en effet, à témoigner plus de puissance dans un palais, à frapper davantage alors que rien ne vient arrêter le développement de ses ressources, il a peut-être quelque chose de plus touchant lorsqu'il se manifeste sur une construction modeste, et l'on dirait qu'il y est mieux apprécié dès l'abord. Telle idylle a plus de charmes qu'un long poëme épique.

» Quel que soit le style que vous adopterez, évitez les formes froides et sévères; qu'il y ait de la liberté et quelque fantaisie dans votre architecture; que l'architecture, en un mot, se mette en harmonie avec le paysage qui l'entoure et exprime ce que vous cherchez dans la vie de campagne, une heureuse indépendance. »

LES DEUX VILLES HUMBOLDT.

Peu d'hommes pendant leur vie ont été autant honorés, et de plus de manières différentes, que l'illustre de Humboldt, qui est aujourd'hui nonagénaire.

Deux villes de l'Amérique portent son nom, l'une située en Californie, sur la côte de l'océan Pacifique, un peu au

nord du cap Mendocino; l'autre sur le territoire du Kansas, au bord d'un très-beau fleuve. Et ce ne sont pas des villes en projet, mais bien des cités avec entrepôts, fabriques, manufactures, hôtels, etc. Dans la première de ces deux villes, on imprime un journal intitulé : *the Humboldt-Times*.

LES DEUX FERMES.

Suite. — V. p. 59, 100.

LES CHARRUES NOUVELLES.

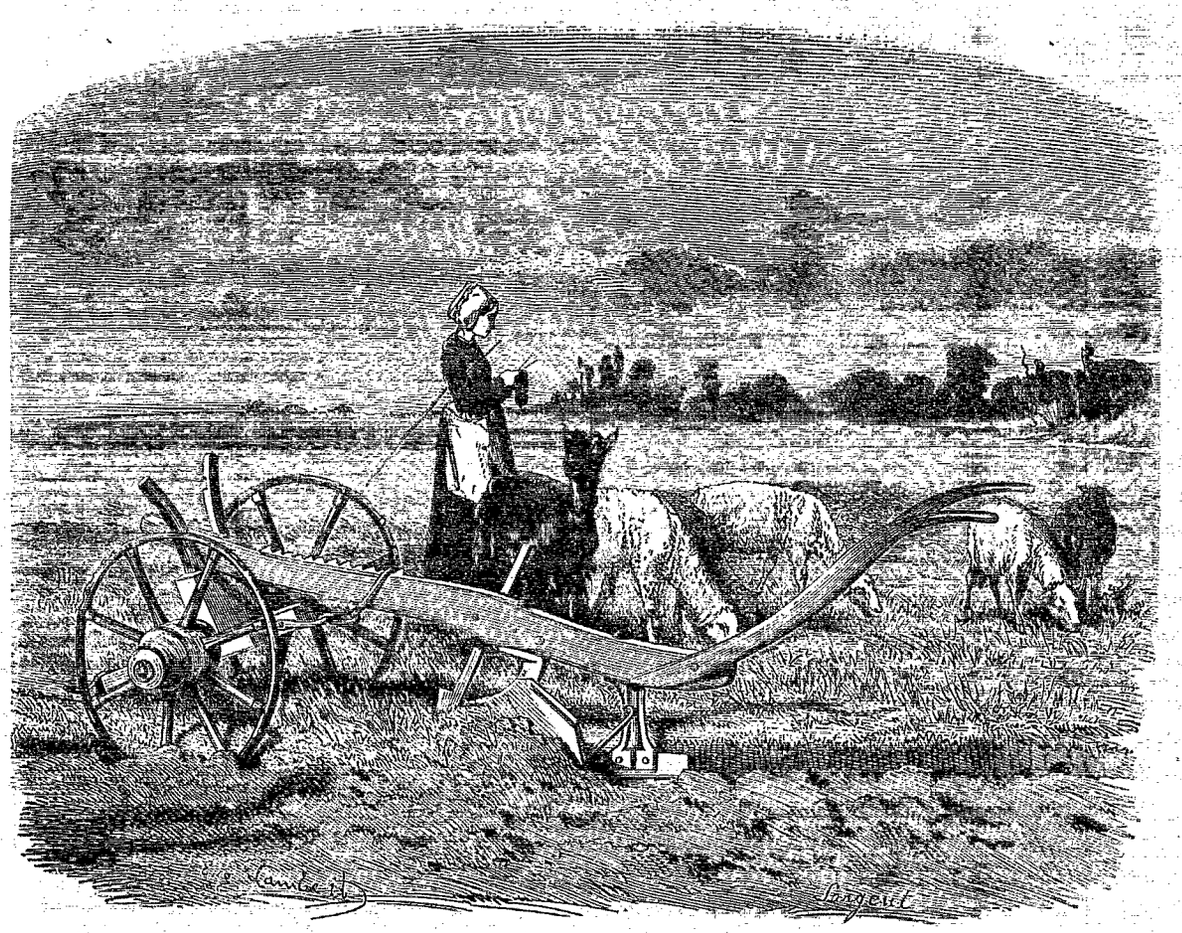
Nous avons déjà dit que Matthieu de Dombasle transforma l'araire romain et en fit la charrue employée aujourd'hui, avec ou sans modifications, dans toutes les fermes bien tenues. Cet illustre agronome, après s'être rendu compte des effets que l'on cherche à obtenir par les labours, imagina un instrument qui pût produire les résultats désirés avec le moins de travail possible. Il inventa la charrue à laquelle on a donné son nom.

La charrue Dombasle se compose du *soc*, du *coutre*, du *versoir*, du *régulateur*, des *mancherons*, du *sep*, et de l'*âge* ou *haye*.

Voici la description de chacune de ces parties.

Le *soc* est une pièce en fer forgé, qui a ordinairement la forme d'un fer de lance ou d'un demi-fer de lance, et qui est placée à la base de la charrue, à plat, la pointe en avant; il sert à séparer, par une coupure horizontale, la couche arable de la couche inférieure, appelée sous-sol.

Le *coutre* est un long couteau attaché obliquement à l'âge; son extrémité inférieure vient un peu en avant de la pointe du soc; il est destiné à trancher verticalement la terre et à séparer la partie du champ non labourée de la bande étroite que le soc a coupée en dessous.



La Charrue Dombasle modifiée. — Dessin de Lambert.

Le *versoir*, lame de fonte disposée selon une courbure habilement calculée, et placée à droite du soc, saisit cette bande de terre et la renverse sur le côté du sillon.

Le *régulateur* a pour fonction de modifier l'*entrure* du soc dans le sol, en déplaçant la ligne de tirage, et par conséquent de régler la profondeur de la *raie* ou sillon. Il sert aussi à agrandir ou à rétrécir la largeur de la raie ouverte par le soc. Le régulateur est ordinairement placé à l'extrémité antérieure de l'âge.

Dans la charrue Dombasle, c'est une boîte en fer qu'embrasse un châssis sur lequel elle peut glisser indistinctement à gauche ou à droite; cette boîte est traversée par une tige à crans qui se meut de haut en bas. Une tringle de fer attachée à un point de l'âge vient aboutir à l'extrémité inférieure de la tige.

Le mouvement de bas en haut ou de haut en bas règle la profondeur du sillon; celui de droite à gauche ou de gauche à droite en règle la largeur. La profondeur et la largeur relatives des sillons sont très-importantes à considérer, car ce sont elles qui déterminent la quantité du sol arable soumise par le labour à l'action fécondante de l'air.

Les *mancherons* sont deux tiges qui s'élèvent à l'arrière de la charrue et au moyen desquelles le laboureur peut la diriger.

Le *sep* est la base de la charrue; à l'avant du sep est placé le soc, à l'arrière sont les mancherons; le sep est quelquefois réuni à l'âge par deux *étançons* ou *montants*, en fonte ou en bois.

L'*âge* est la pièce principale sur laquelle sont attachés les divers organes de la charrue. A son extrémité anté-

rieure est placé l'*anneau d'attelage*, auquel on accroche les *palonniers* pour le tirage des chevaux.

La charrue représentée à la page précédente est une modification de la charrue Dombasle. Elle a un avant-train. L'avant-train a pour but principal de rendre beaucoup plus facile et plus sûr le maniement de la charrue. Avec un araire Dombasle ou charrue sans avant-train, un laboureur vigoureux est obligé d'employer souvent toute sa force pour maintenir sa charrue convenablement. Deux chevaux bien dressés attelés à une charrue Dombasle à avant-train laissent au charretier peu de chose à faire, surtout quand la terre n'est pas difficile.

Si le lecteur veut bien se reporter à ce que nous disions, dans notre précédent article (p. 100), sur le résultat qu'on attend des labours donnés à la terre, il sera facile de déterminer quelles conditions doit remplir l'instrument destiné à faire un bon labour.

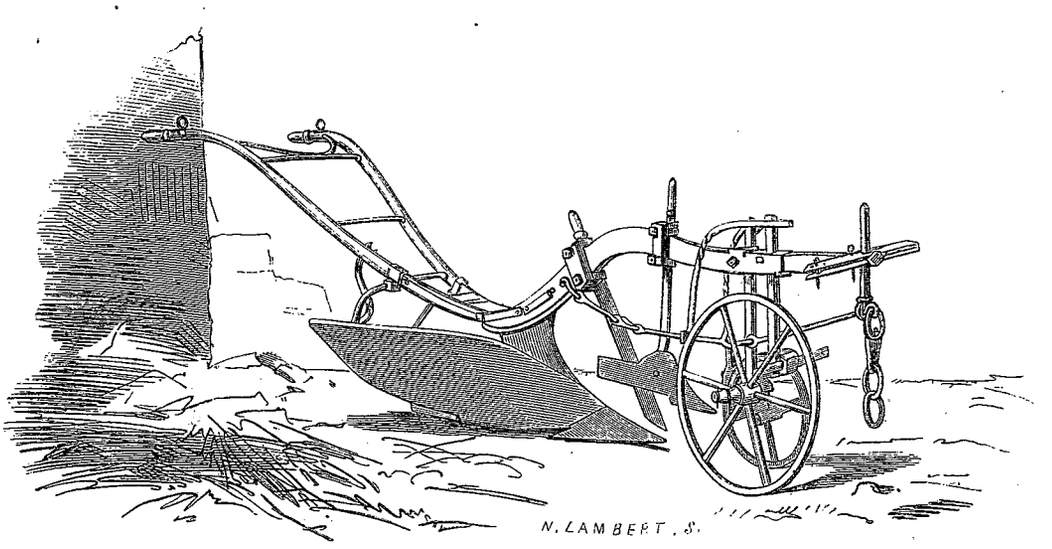
Une bonne charrue doit fouiller le sol à la profondeur voulue; donner au sillon la largeur nécessaire; retourner la bande de terre de manière à enfouir les plantes la racine en l'air; briser la motte de terre autant que possible, afin de permettre aux influences atmosphériques de la pénétrer; enfin opérer ce travail en dépensant le moins de force possible.

Les charrues modernes remplissent plus ou moins parfaitement ces différents objets. Comme l'homme est toujours assez disposé à critiquer l'œuvre d'autrui, et qu'il est toujours facile de modifier une charrue en bien ou en mal, on a, sous le prétexte de perfectionner, inventé une foule de charrues variées. Mais elles reposent toutes sur le principe de la charrue Dombasle, en s'éloignant plus ou moins de cet excellent modèle.

Les Anglais n'ont pas longtemps hésité pour choisir le type de charrue qu'ils devaient adopter. Leurs modèles ont rapidement atteint la perfection. La charrue Howard, qui a remporté les premiers prix à l'Exposition universelle, pourra donner une idée de la légèreté, de la force et de la puissance des charrues anglaises.

Cette charrue est entièrement en fer. La courbure de l'âge lui donne une grande force égale à sa solidité, car elle peut être appliquée aux labours profonds. La longueur des mancherons facilite le maniement de l'instrument en augmentant la longueur des bras de levier. Tous les organes de la charrue sont disposés de façon à diminuer considérablement la force de tirage nécessaire pour obtenir le résultat désiré.

Les charrues américaines ont beaucoup d'analogie avec les charrues anglaises. Elles sont aussi construites en fer.



La Charrue Howard. — Dessin de Lambert.

En France, nos charrues sont moins légères et durent moins parce qu'elles sont en bois; elles sont en bois parce que le prix du fer est trop élevé.

Néanmoins, les charrues de Bella (Grignon), de Bodin (Rennes), etc., sont de bons instruments.

NOTRE CHARLIE (1).

Lorsque, à la soirée, la flamme capricieuse s'élève et s'abaisse dans le foyer de notre petit salon, une ombre danse sur le mur, une ombre au nez court et retroussé, une ombre du foyer domestique, une petite ombre active, affairée, et qui donne une assez juste idée du mouvement perpétuel. Or le propriétaire de cette ombre n'est autre que « notre Charlie ».

Nous ne dirions rien, certainement, ni de lui, ni de ses faits particuliers, s'il était l'exclusive possession de notre cercle de famille; mais il n'en est pas ainsi : notre Charlie existe et de tout temps a existé dans des milliers et des millions de familles; son nom varie selon les langues et les lieux; il a même en Angleterre plus d'un synonyme, car incontestablement « notre Allie », « notre Harry » ou « notre Georgie », appartient au même nez court, aux mêmes joues roses, à la même ombre sans repos. De même qu'en France c'est Eugène ou Paulin aussi bien que Charles, en Italie Carlino ou Francisco, en Allemagne Otto ou Wilhelm, en Chine c'est quelque petit Kang-fung à la robe de soie jaune et à la mince et unique mèche de cheveux sur le sommet de la tête; mais partout et en tout temps c'est le même petit lutin domestique. Nous prendrons donc notre Charlie comme type général de l'espèce, et nous le traiterons comme une miniature fidèle de l'homme fait, s'agitant et se trémoussant dans ses jeux au coin du feu, comme il s'agitera et se remuera plus tard dans les actions sérieuses de sa vie d'homme futur. Notre Charlie est un miroir dans lequel l'âge mûr peut retrouver ses inclinations et ses tendances, et surprendre des étincelles et des rayons qui lui

(1) Par Mme Beecher Stowe; traduction autorisée.

parlent souvent de vues plus sages que celles que lui enseigne le rude combat de la vie.

Notre Charlie est d'ordinaire considéré par le commun du monde comme un insouciant petit chat dont les poursuites peuvent être, sans conséquence, traversées et renversées par qui que ce soit et par chacun. Mais, comme de coutume, le monde se méprend. Aucun homme n'est plus pressé d'affaires et n'a besoin de plus de tact, d'énergie et de résolution pour mener ses projets à bien envers et contre les circonstances que les grandes personnes élèvent sans cesse sur son chemin. N'a-t-il pas des vaisseaux à construire et à mettre à flot? N'a-t-il pas de vastes machines pour improviser des ports dans chaque ruisseau où il peut jeter l'ancre avec confiance? Sa poche n'est-elle pas un magasin de toute espèce de matériaux pour voiles et cordages? Cependant, en homme de ce monde qu'il est, il ne se contente pas de tout cela; il lui faut un train de chemin de fer. S'il a entendu retentir le sifflet d'une locomotive, il nourrit de secrets désirs, et quelque jour il harnachera toutes les chaises de la chambre pour figurer le train, fera la locomotive de notre table à ouvrage, et de lui-même le sifflet de la vapeur. Il s'oublie devant les boutiques de joujoux, et il s'établit entre lui et les marchands bienveillants un échange de cajoleries et d'œillades. Et quand il est rentré et qu'il a mis sa bouche dans l'oreille de son père, il lui révèle que M. Trois-Étoiles a une locomotive qui roule et court toute seule, et à si bon marché! Papa pourrait peut-être l'acheter? De sorte que papa (tous les papas le font) descend gravement la rue et achète la merveille, quoiqu'il n'ignore pas qu'elle sera brisée avant la semaine prochaine. Mais quels transports! La chère locomotive, la bien-aimée cheminée noire, dort sous son oreiller afin qu'il puisse la sentir à son réveil et se convaincre que sa joie n'est pas un rêve. Il en fatigue chacun à force d'en parler, comme certaines gens le font de leurs *dadas* favoris. Enfin, pourtant, l'ardeur s'apaise; son trésor, après tout, n'est pas sans défaut; il en démonte chaque partie, se proposant de le refaire meilleur; mais il s'aperçoit un peu tard qu'il ne sait plus comment se rajustent ces débris; alors il les met de côté et n'y pense plus.—N'y a-t-il pas, ma grande sœur ou mon frère aîné, quelque action de ce genre dans votre souvenir? Vos amitiés et vos passions n'ont-elles jamais subi le sort du jouet de notre Charlie? Premièrement l'enthousiasme, en second lieu la satiété, puis le désenchantement; défaisant chaque pièce, les critiquant l'une après l'autre et les jetant au loin. Combien n'y a-t-il pas d'anciennes idoles parmi nos jouets brisés? Lorsque vous découvrirez quelque paille dans votre prochaine idole, au moment de la détruire, cette expérience ne pourrait-elle vous arrêter, par la pensée que cette imperfection fait peut-être partie de sa nature? Par n'importe quel moyen, une petite locomotive de fer-blanc ne traînera jamais toutes les chaises de la chambre, mais elle peut être excellente pour l'usage qu'on en fait. Vous et Charlie pouvez tirer tous deux une leçon de cette épreuve.

Comme nous l'avons dit, la carrière affairée de Charlie n'est point à l'abri des vicissitudes de ce monde, et il lui est souvent difficile de trouver du temps, pour toute sorte d'impertinentes interruptions. Ainsi, quatre heures d'école sont enlevées à la meilleure partie de sa journée, quatre mortelles heures pendant lesquelles il ne peut construire ni un vaisseau ni un wagon; il se voit forcé de laisser là ses pressantes occupations, souvent dans la situation la plus précaire, pour l'inutile cérémonie d'épeler des mots. Lorsqu'il rentre à la maison, la servante a balayé dans le feu son mât de misaine, maman a enseveli ses voiles d'arrière dans le sac à chiffons, et toutes ses affaires se trouvent dans l'état le plus désespéré. Il en devient quelquefois misanthrope; chacun semble conspirer contre lui; il est si souvent distrait de ses préoccupations importantes, son attention si souvent requise pour les plus insignifiantes questions, que l'indignation déborde parfois de son cœur.

Il traverse le vestibule en toute hâte, les mains pleines de clous, de ficelles et de lignes à pêche; Mary le saisit au passage et l'entraîne pour lui brosser les cheveux; il est interrompu dans un accès d'enthousiasme par l'ordre de se laver les mains avant de dîner; peut-être même, à sa grande horreur, attend-on de la compagnie, ce qui l'obligerait à mettre un fourreau propre au moment où ses arrangements sont pris pour lancer son navire à l'eau. Il ressent le plus grand mépris pour toute espèce de toilette et d'ablutions, et il est même secrètement sceptique quant à l'utilité d'apprendre à lire. Il ajoute certainement foi à ce que lui disent son papa et sa maman sur l'incontestable avantage de savoir lire quand on est *grand;* mais alors il s'agit du futur, et Charlie est plus certain encore du présent, de ses lignes pour la pêche, de ses liéges, de ses hameçons, de ses débris de wagons, et, par-dessus tout, de ses nouveaux patins. Ce sont là des réalités; il marche ainsi par la vue plus que par la foi.

Ah! oui, l'enfant est le père de l'homme! En avançant dans la vie il aura d'autres jouets, dont ceux-là sont les emblèmes; il croira dans ce qu'il voit et ce qu'il touche; il croira à la famille, à la patrie, aux revenus des chemins de fer; il croira en cela sérieusement et réellement; et quand les messagers de son Père traverseront ses plus chers projets, balayeront dans la mer ses grands vaisseaux, écraseront ses vrais trains de chemins de fer, alors il murmurera et se lamentera comme le petit homme le fait aujourd'hui. Le père voit l'avenir, l'enfant le présent, et tout, durant la vie jusqu'à la mort, concourt à faire de l'enfant un homme.

Ainsi, bien que notre Charlie ait ses faiblesses, il n'en est pas moins une petite parcelle de chrétien. Comme vous, mon frère, il a ses bons moments, lorsqu'il s'assied recueilli et sérieux pour entendre parler de Dieu. Son visage se colore, ses yeux se remplissent de larmes, son petit cœur s'émeut, il est certain maintenant d'être toujours bon à l'avenir; oui, il y est décidé, il ne sera plus obstiné ni colère. Il se tiendra tranquille tandis qu'on peignera ses cheveux; il viendra dès que maman aura parlé; il ne dira plus de sottises à Kattie; il se repent d'avoir tyrannisé sa grand'mère et d'avoir fait du bruit jusqu'à ce que sa pauvre maman en eût mal à la tête; il est sûr d'avoir remporté sur le péché une victoire entière et définitive. Comme les Israélites au passage de la mer Rouge, il tient ses ennemis spirituels pour vaincus sur le rivage. Mais demain, dans une heure même, que deviendront ses bonnes résolutions? Que deviennent les nôtres le lundi?

Malgré ses apostasies, notre Charlie fait ressouvenir d'une chose que nous avons peut-être oubliée : lorsque Jésus enseigna à ses disciples ce qu'était la foi, il prit un petit enfant et le mit au milieu d'eux. Nous ne supposons pas que ce fût un enfant exceptionnel; c'en était un pareil aux autres, avec ses sourires et ses larmes, ses germes de vertus et son péché originel. Si vous voulez fortifier votre foi, étudiez-la dans notre Charlie. Voyez la sienne en vous. Ne vous croit-il pas une bonté sans bornes, une fortune sans bornes, une puissance infinie? Hésite-t-il à vous questionner sur n'importe quel sujet céleste ou terrestre? Vos paroles ne valent-elles pas pour lui plus que celles du plus sage de ce monde? Vous pouvez lui parler de ce qui est hors de la vue de ses yeux, de l'entendement de ses oreilles, sans agiter un doute dans son esprit. Les remontrances et les corrections même ne sauraient ébranler sa

confiance en votre amour, et bien que parfois, quand vous le châtiez, le murmure s'élève, une heure après il est oublié dans sa petite âme, et il vient, souriant encore, reposer dans votre sein. Ce qu'il est pour vous, soyez-le seulement pour Dieu.

UN DESCENDANT VIVANT DE SALOMON.

Ce noble personnage habite Axoum et se nomme Akalemsis. Il n'y a pas aujourd'hui en Europe de potentat qui puisse fournir un arbre généalogique pareil au sien ; mais ses prétentions aux richesses de ce monde sont à coup sûr bien modestes, car il se contente de remplir les fonctions de bibliothécaire dans l'ancienne capitale de l'Abyssinie. S'il a pour ancêtre Salomon, il compte très-probablement parmi ses aïeules maternelles la puissante Makeda, cette reine de Saba, si renommée dans tout l'Orient. Un de nos plus courageux voyageurs, M. Théophile Lefebvre, l'a eu pour guide durant ses recherches scientifiques à Axoum.

LE POEME DESCRIPTIF.

Le poëme descriptif (*les Géorgiques, les Saisons,* etc.) représente une petite partie du théâtre de l'épopée ou du grand paysage épique, mais sans les acteurs ; il exprime la vie silencieuse de la nature. Ici, c'est le théâtre qui est la pièce ; les objets de la décoration sont les personnes.

JEAN-PAUL.

PIERRE MIGNARD, DIT LE ROMAIN.

Suite et fin. — Voy. p. 1.

Mignard s'arrêta dans la ville de Lyon pour y peindre les portraits de l'archevêque Camille de Neuville et de plusieurs autres personnages de distinction ; mais bientôt il reçut l'ordre de se rendre immédiatement à Fontainebleau où était la cour. Le cardinal Mazarin lui commanda de faire sur-le-champ le portrait du roi, qu'il fallait envoyer à Madrid où se trouvait là fiancée de Louis XIV ; Mignard se mit à l'œuvre : en trois heures le portrait était terminé et la ressemblance parfaite. Il fit aussi le portrait du cardinal Mazarin et celui de Monsieur ; dès lors il n'y eut plus un seul courtisan qui ne voulût être peint par Mignard. Mais comme il se donnait tout entier à ce genre de travaux, on prétendit qu'il était incapable de peindre autre chose que des portraits ; la reine mère lui donna l'occasion de réduire l'envie au silence, en le chargeant de peindre la coupole du Val-de-Grâce. On peut voir encore aujourd'hui avec quel talent P. Mignard s'acquitta de cette tâche difficile : ses personnages sont trois fois grands comme nature ; il n'avait pas encore exécuté de travaux d'une telle dimension, et il dut éprouver beaucoup de difficulté à placer ses groupes de façon à ce qu'ils fussent vus d'en bas à leur vraie place ; toutefois il réussit, et si l'on peut faire au sujet du plafond du Val-de-Grâce quelques critiques de détail, on est forcé du moins de reconnaître que l'ensemble en est très-satisfaisant et l'effet heureux. Molière, dans *la Gloire du Val-de-Grâce,* a fait de cette coupole un pompeux éloge, qui a beaucoup aidé à perpétuer la réputation du peintre.

Toi qui, dans cette coupe, à ton vaste génie
Comme un ample théâtre heureusement fournie,
Es venu déployer les précieux trésors
Que le Tibre t'a vu ramasser sur ses bords,
Dis-nous, fameux Mignard, par qui se sont versées
Les charmantes beautés de tes nobles pensées,
Et dans quel fonds tu prends cette variété
Dont l'esprit est surpris et l'œil est enchanté ;
Dis-nous quel feu divin, dans tes fécondes veilles,
De tes expressions enfante les merveilles,
Quel charme ton pinceau répand dans tous ses traits,
Quelle force il y mêle à ses plus doux attraits,
Et quel est ce pouvoir qu'au bout des doigts tu portes,
Qui sait faire à nos yeux vivre des choses mortes,
Et, d'un peu de mélange et de bruns et de clairs,
Rendre esprit la couleur, et les pierres des chairs.

En 1664, Mignard peignit l'hôtel d'Hervant avec l'aide de son ami Dufresnoy.

Nommé directeur de l'Académie de Saint-Luc, il ne voulut pas se présenter à l'Académie royale où son rival Lebrun avait le même titre.

Alphonse Dufresnoy mourut en 1665, laissant en manuscrit un poëme intitulé : *De Arte graphica,* et que Mignard s'empressa de publier. Ce poëme, où l'on trouve de bons conseils et des renseignements utiles, fut très-admiré pendant quelque temps.

En 1677, Mignard exécuta les peintures du palais de Saint-Cloud pour Philippe d'Orléans ; il groupa sur une même toile les portraits de Monseigneur, de Mme la Dauphine et des trois princes ; puis il peignit à Versailles, dans la petite galerie, des plafonds détruits en 1736, mais dont le graveur Gérard Audran nous a conservé le souvenir.

A la mort de Charles Lebrun, 1690, Mignard se présenta à l'Académie royale, et fut à la fois reçu, le même jour, par une exception unique, académicien, professeur, recteur, directeur et chancelier ; à dater de cette époque, il ne s'occupa plus guère que de sujets de dévotion ; il fit pour le roi une *Samaritaine* et un *Christ au roseau.* C'était alors que le grand-duc de Toscane commençait à Florence la galerie des portraits de tous les grands artistes peints par eux-mêmes ; il demanda à Mignard son portrait, qui a été gravé par C. Vermeulen.

Louvois, ayant eu l'intention de faire peindre le dôme des Invalides, demanda conseil à Mignard, sans oser le prier, vu son grand âge (quatre-vingt-un ans), d'exécuter lui-même cet ouvrage. Mignard répondit au premier ministre que dans quelque temps il lui présenterait un projet, et que, si celui-ci était adopté, il se sentait encore parfaitement capable de le mettre à exécution : deux mois après, Louvois recevait, en effet, un dessin très-remarquable ; mais les forces de Mignard trahirent ses intentions : il mourut le 13 mai 1695.

Au nombre des derniers portraits faits par Mignard, on doit citer celui de Mme de Maintenon que l'on voit au Musée du Louvre. La ressemblance était, dit-on, parfaite ; malheureusement, il y a dans le travail une lourdeur et dans le dessin une pesanteur qui nuiraient à la réputation du peintre, si l'on ne se rappelait qu'il était alors octogénaire.

Pour juger les œuvres de Pierre Mignard avec impartialité, il faut oublier à la fois l'admiration aveugle de ses contemporains et les critiques extrêmes de ses successeurs. Malgré ses défauts, compositeur remarquable, plus habile qu'aucun autre de ses rivaux à traiter les grandes scènes de décoration, il mérite d'être compté parmi les derniers grands peintres français du dix-septième siècle. Comme portraitiste, il a une réelle entente de la couleur, et des qualités assez rares pour l'agencement de la figure et des détails ; mais il manque d'expression et de style. On pourrait le comparer, sous le rapport de l'influence, à Pietre de Cortone ; il semble comme lui donner le signal de la décadence de l'art. Pierre Mignard a préparé la peinture molle et vide de Coypel, comme Pietre de Cortone a introduit dans son pays la manière flasque et le dessin trop facile du Salviati ; l'un et l'autre gardaient encore quelques tradi-

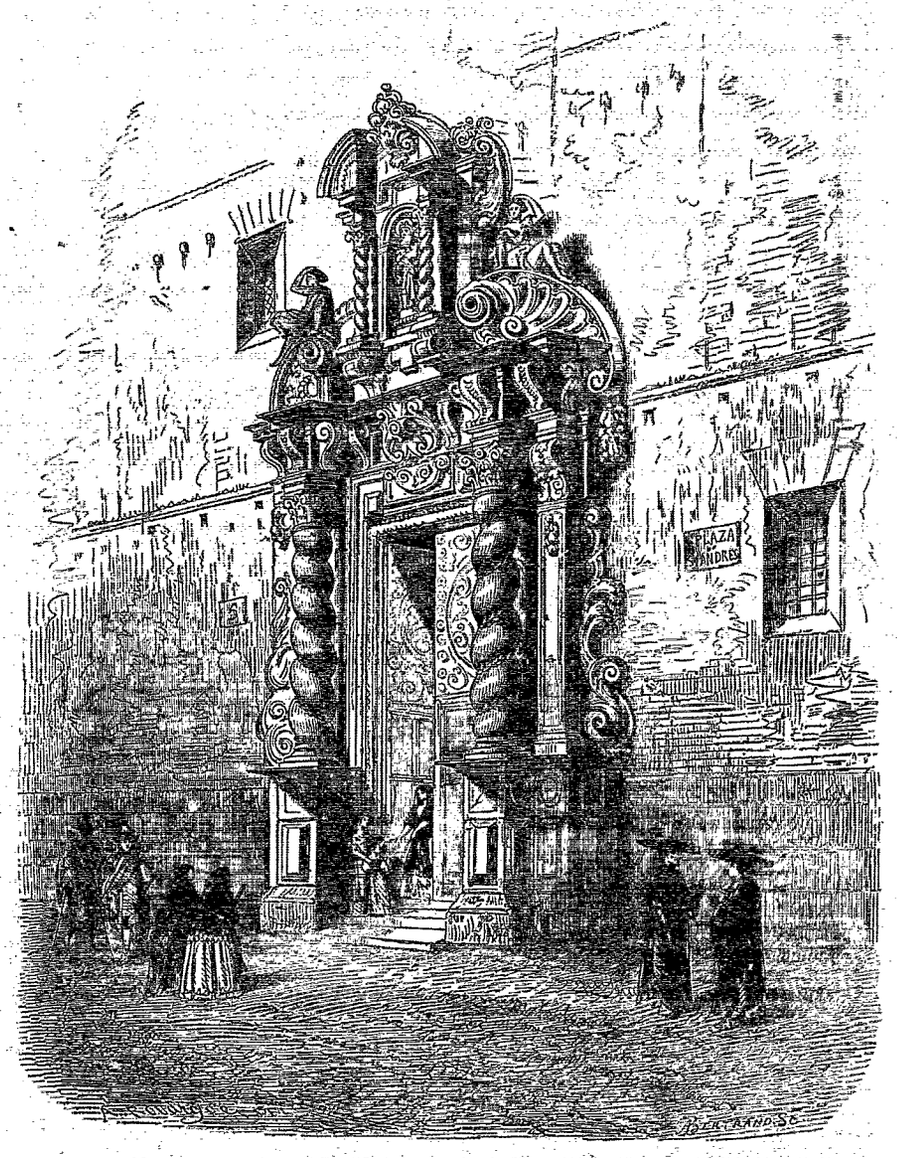
tions du grand art, mais ils n'en avaient pas conservé assez pour les transmettre à leurs successeurs.

L'ÉGLISE SAN-ANDRÉS, A VALENCE.

San-Andrès est une des quinze paroisses de Valence; elle y occupe le troisième rang en importance. Comme les plus anciennes, c'était, avant la conquête de don Jaime Ier, une pauvre mosquée sans apparence, couverte en charpente et en planches. Consacrée par l'archevêque de Tarragone, le 10 octobre 1238, la mosquée servit au culte catholique, pendant quatre cents ans, dans son état presque primitif. On la réédifia en 1610, en lui laissant, à l'extérieur, son apparence de prison ou de cloître, et en ornant l'un de ses murs latéraux de ce portail à colonnes, d'assez profane apparence, qui semble surpris d'être accolé à une muraille en briques, mal crépie et sans jours.

L'intérieur fut somptueusement décoré; le maître-autel est de bon goût, malgré une véritable profusion de sculptures, de reliefs, de ciselures, et cet excès de dorure qui résiste à toutes les épreuves. On y remarque de beaux tableaux de Pedro Orrente, de Francisco Ribalta, de José Vergara, peintre et sculpteur, et de José Camaran, maître plus moderne, à qui Valence doit de belles fresques dans quelques-unes de ses églises.

On assure qu'il existait autrefois, dans l'épaisseur des murs de San-Andrès, des logettes où de pauvres femmes



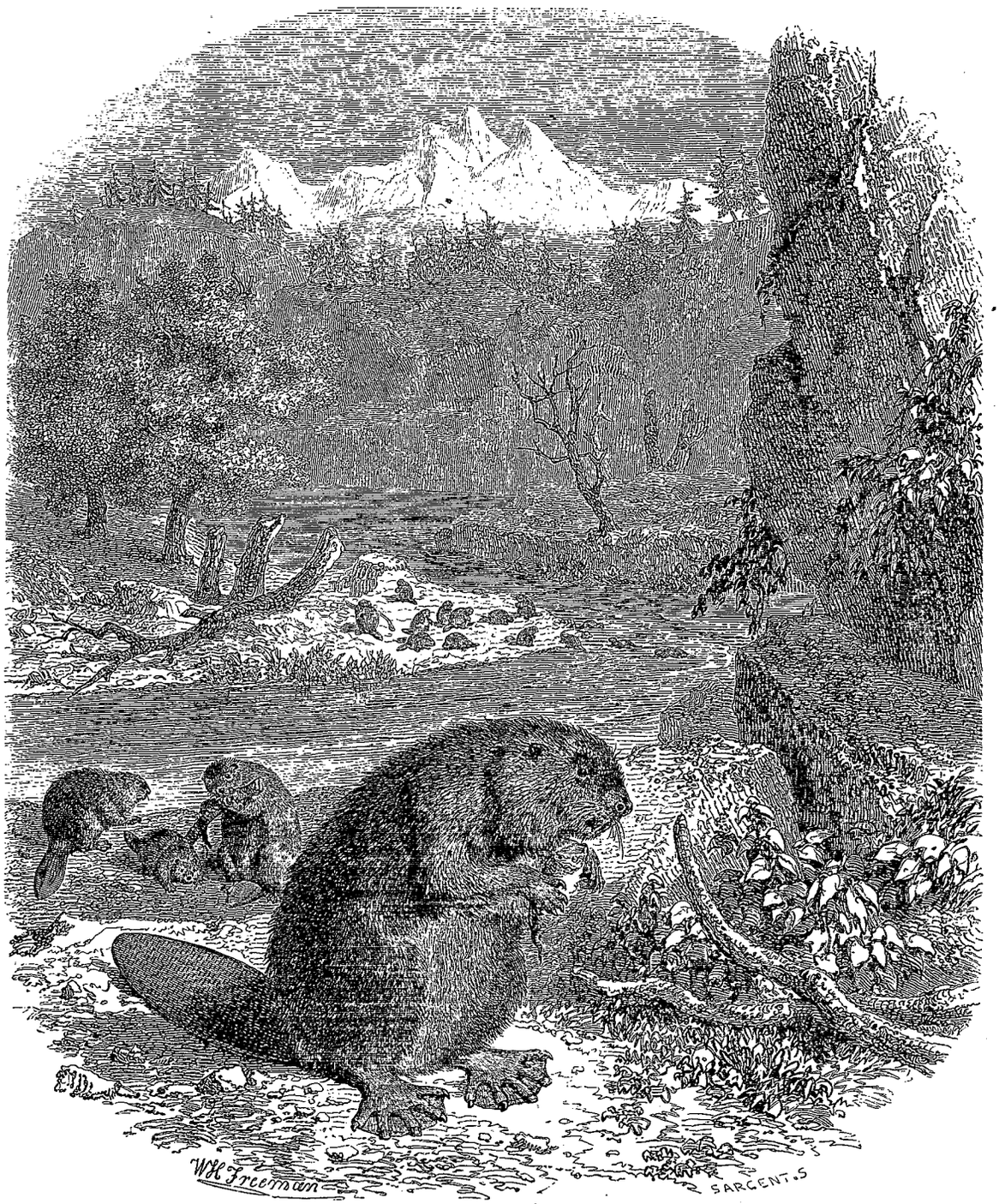
Portail latéral de l'église San-Andrès, à Valence. — Dessin de Rouargue.

vivaient de la charité publique. Il n'en reste plus de traces aujourd'hui.

C'est dans la paroisse de San-Andrès et assez près de l'église que se trouve le fameux collége du *Corpus Christi*, fondé par Juan de Ribera, patriarche d'Antioche et archevêque de Valence, en 1586. Parmi les excellentes peintures qui décorent la chapelle, on voit, sur le maître-autel, une belle Cène de Francisco Ribalta. Une fois dans chaque semaine, à un moment donné et pendant que les prêtres chantent le *Miserere*, un mécanisme invisible enlève ce tableau et le fait disparaître derrière les panneaux du retable; puis quatre grands rideaux s'ouvrent avec une lenteur excessive et mettent à découvert un magnifique crucifix de dimensions naturelles, en grande vénération parmi les Valenciens. L'apparition coïncide avec les derniers versets du *Miserere;* puis les rideaux reprennent leur mouvement en sens inverse, et la Cène de Ribalta revient à sa place accoutumée.

LE CASTOR.

Voy. t. Ier (1833), p. 177.



Castors. — Dessin de Freeman.

Le jardin des Plantes de Paris possédait, il y a quelques mois, un jeune castor, que son propriétaire a repris. On le nourrissait de fruits et de racines. Nous l'avons observé, et voici le résumé de nos notes.

La tête ressemble d'une manière frappante à celle de la marmotte; les oreilles sont courtes, à petite ouverture; les yeux sont d'un court diamètre. Les jambes du devant sont moins longues et plus effilées que les postérieures; les extrémités des doigts portent des ongles relativement longs, mais étroits; les pieds sont palmés, c'est-à-dire que les doigts sont réunis par une expansion de la peau, qui commence à l'origine des doigts et finit à celle des ongles. Sous ce rapport, la patte postérieure ressemble à celle d'un canard. — Un autre trait de la conformation du castor, c'est la forme bizarre de la queue, qui est ovalaire, très-allongée; longue de 4 décimètres environ, elle a 10 à 12 centimètres sur la plus grande largeur; l'épaisseur maximum, à l'origine de la queue, sur la ligne médiane longitudinale, ne mesure guère que 3 centimètres. La surface totale de la queue est pavée d'écailles qui se touchent et sont d'une très-grande dureté et ténacité; elles sont polygonales. Ce singulier organe, ou plutôt cet instrument, sert à l'animal de

gouvernail ou de rame pour le diriger à travers les eaux lorsqu'il nage, et de truelle pour tasser le ciment, lorsqu'il construit les digues et les huttes que nous avons décrites avec détail dans notre premier volume (p. 177).

La peau du castor est revêtue sur toute sa surface d'un épais duvet blanc, très-soyeux, imperméable à l'eau; des poils sortent du duvet, peu abondants relativement aux autres animaux de la même classe. Le pelage varie de couleur, mais peu sensiblement, peut-être suivant les espèces; ce genre n'a pas encore été bien étudié. Au Muséum, où l'on a sous les yeux dix castors conservés dans les galeries, et où était naguère le petit vivant dont nous venons de parler, nous avons constaté que neuf sont de couleur brunâtre, un de couleur nankin très-claire, le duvet approchant lui-même, mais très-faiblement, de cette teinte; le onzième était de couleur complétement blanche.

Ce n'est pas seulement pour se procurer cette peau, dont tout le monde connaît l'usage, que l'on poursuit le castor, c'est aussi pour s'emparer du castoréum, matière sécrétée par des poches pyriformes et composées de cellules, que l'on observe sous le ventre. A l'état frais, c'est-à-dire telle qu'elle se trouve dans l'organe sécréteur, cette matière présente une consistance sirupeuse, de couleur jaune, d'odeur forte, pénétrante et fétide. Elle est usitée en médecine; on l'emploie contre les névroses, les maladies spasmodiques, l'hypocondrie, l'épilepsie, etc.

On mange la chair du castor dans les pays où il habite; il paraît qu'elle ressemble à celle du bœuf; mais elle est grasse, dure, et difficile à digérer. La graisse du castor a été recommandée comme émolliente.

La patrie principale du castor est la région nord de l'Amérique. On en voit aussi sur le Danube et quelquefois sur les bords du Rhin. La race devient de plus en plus rare et reflue vers les extrémités du nord.

Ce que nous avons remarqué des habitudes du petit animal vivant nous a paru confirmer ce qu'on a déjà dit de la douceur du castor. Il est facile à apprivoiser, un peu triste, dépourvu de passions vives, sans fureurs. Ses mouvements sont lents; nul effort pour rien. On assure qu'il ne commerce avec aucune autre espèce que la sienne. Son sens, renfermé en lui-même, ne se manifeste totalement qu'avec ses congénères. Il n'a pas de ruse; il n'a pas même l'instinct d'éviter les piéges les plus grossiers.

TOUT EST-IL CHANCE DANS CE MONDE?

NOUVELLE.

C'était en l'année 17.., un samedi après dîner; James Graham, âgé de dix-huit ou vingt ans, appartenant à la classe laborieuse des commis, se hissait sur l'impériale d'une diligence pour prendre une modeste place à la gauche du cocher. Quoiqu'on ne fût qu'au commencement de septembre, un de ces brouillards moites qui tiennent plus de la pluie que de la vapeur enveloppait comme d'un linceul le riant paysage et pénétrait, s'infiltrait, humectait traîtreusement tout ce qu'on se flattait de soustraire à son contact. Le jeune homme regardait souvent sa montre, comme impatient de voir la voiture se mettre en route.

— Qu'attendez-vous pour partir? dit-il enfin au conducteur; vous êtes déjà de dix minutes en retard.

— Allons, nous sommes prêts! repartit le cocher sans faire mine de bouger; de sorte que le jeune commis, persuadé de l'inutilité de son observation, se contenta de nouer son mouchoir de poche autour de son cou et de boutonner son paletot jusqu'au menton; précautions assez inutiles pour se préserver du brouillard qui dégénérait tout doucement en pluie fine.

— Vous allez à Waltham? demanda le conducteur.

— Non, je me rends à Enfield; c'est suffisamment loin par un temps comme celui-ci. Mais partons-nous, enfin?

— Dans une minute, dit le conducteur en cherchant à distinguer une forme humaine à l'horizon. — Ah! le voici, s'écria-t-il; montez par ici, Monsieur, et promptement, car nous sommes en retard.

Ces mots s'adressaient à un homme d'un âge mûr, au visage gras et frais, qui s'enveloppait avec prudence d'un ample surtout, et qui, tout en atteignant l'impériale, s'excusa à sa manière.

— Ah! vraiment, vous ai-je fait attendre? Je n'y puis rien, David, les affaires avant tout. Vous fouetterez les chevaux et vous regagnerez le temps perdu.

— Il n'y a point de mal puisque vous voilà, Monsieur, répondit David; et la pesante machine commença enfin à s'ébranler.

— Point de mal! répéta James en lui-même; ce monsieur en parle à son aise; il ne paraît pas avoir grand regret de nous avoir fait morfondre à la pluie.

Cependant la voiture roulait sur les pavés pour s'élancer bientôt après sur la grande route, et la figure du jeune commis ne tarda pas à s'éclaircir.

Le dernier arrivé semblait destiné, cette après-midi, à mettre à l'épreuve la patience de James Graham. Avant même que la diligence eût pris son élan, il avait déployé un vaste parapluie, qu'il tenait sans contredit de la manière la plus commode pour sa propre personne, mais dont les gouttières, circulant de plus en plus précipitamment le long des baleines, formaient trois petits ruisseaux sur le dos du jeune homme placé devant lui.

— Auriez-vous la bonté, Monsieur, hasarda James, de tenir votre parapluie un peu plus en arrière? il me semble que je reçois plus que ma part d'humidité.

— Je n'y puis que faire, repartit brusquement son compagnon; mon parapluie n'est pas dans votre direction; si je le tenais autrement je serais mouillé, et c'est précisément ce que je veux éviter. Chacun pour soi, tel est mon précepte, surtout par un temps comme celui-ci.

— Très-bien, Monsieur, reprit Graham avec douceur; j'espère que je ne vous ai pas offensé; je serais aux regrets de l'avoir fait.

— Point d'offense, jeune homme; mais vous avez tort quant à mon parapluie.

— C'est très-possible, Monsieur, et je n'insiste pas.

En ce moment on atteignait le premier relai, et tandis que l'omnibus changeait de chevaux, James, transpercé par la pluie et en outre par les baleines malveillantes, descendit un instant de l'impériale; mais bientôt on se remit en route.

— Ohé! David, David! est-ce vous qui fumez, par hasard? cria l'homme au parapluie de dessous son meuble protecteur.

— Non, Monsieur, c'est moi, lui dit son jeune voisin; j'essaye de votre précepte, je prends soin de moi-même.

— Et vous ennuyez les autres, rétorqua le premier d'un ton bourru; ça n'est pas mon précepte.

James eut sur les lèvres la remarque que cette assertion lui paraissait au moins douteuse, mais il se contint et reprit poliment :

— Si mon cigare vous incommode, Monsieur, je suis prêt à le quitter.

— Non, non, je ne prétends point cela, interrompit son compagnon avec humeur; chacun pour soi, vous avez raison. Toutefois, je vous ferai observer que l'habitude de fumer est une détestable habitude; il est fort désagréable d'être suffoqué par l'odeur du cigare. Mais continuez, peu m'importe. David, arrêtez une minute, et donnez-moi votre place.

— Ce n'est pas nécessaire, dit James tranquillement. J'ai fini, et je vous demande pardon du désagrément que je puis vous avoir causé; telle n'était pas mon intention.

Et, parlant ainsi, il jeta son cigare à moitié consumé. Son voisin le regarda d'un air demi-vexé, demi-satisfait.

— Je n'exigeais point cela, dit-il d'un ton fort différent de celui qui avait accompagné ses paroles jusqu'à ce moment. Mais je vous suis obligé, car, pour vous parler franchement, je déteste l'odeur du tabac. Seulement, vous n'auriez pas dû jeter votre cigare; il ne faut pas gaspiller ce qui se paye avec de l'argent.

— C'est de peu d'importance, dit James; mais je conviens que vous avez raison de blâmer cette manie de fumer, car ce n'est qu'une habitude.

— Une mauvaise habitude, devriez-vous dire, très-mauvaise habitude, repartit sentencieusement le monsieur au parapluie. Quant à moi, cela m'est indifférent; chacun pour soi.

— C'est votre maxime favorite, à ce que je vois, remarqua Graham avec respect, mais franchise; cependant, j'en connais une meilleure.

— Et quelle est-elle, je vous prie?

— Chacun pour son prochain, Monsieur.

— Ah! ah! et qui est mon prochain? Oui, oui, je sais ce que vous allez me répondre : Un homme s'en allait à Jéricho, etc... Vous avez raison, mon ami, votre maxime vaut mieux que la mienne; mais je ne l'aurais pas attendue d'un jeune fumeur de cigares.

— Et pourquoi pas? reprit James avec bonne humeur; un fumeur de cigares, et même un jeune fumeur, peut connaître les lois de la politesse, j'espère.

— C'est ce que je vois, et je vous remercie de l'obligeance que vous avez mise à faire le sacrifice du vôtre. Néanmoins, vous n'auriez pas dû le jeter; vous ne deviendrez jamais riche avec cette prodigalité. Quant à moi, je ne le serais pas aujourd'hui si j'avais eu l'habitude de fumer il y a quelque quarante ans.

L'entretien ne se prolongea pas; mais il fut à remarquer que durant le reste de la route le parapluie fut peu à peu éloigné des épaules de James, jusqu'au moment où son propriétaire descendit à la porte d'une élégante maison de campagne.

— Vous connaissez ce monsieur, je suppose? demanda James au conducteur, après le départ de son compagnon.

— Oui, c'est M. Scot; il se sert de ma voiture deux ou trois fois par semaine pour se rendre à sa maison de campagne. Il ne peut supporter la fumée du tabac; il a abandonné l'autre voiture parce que le cocher fumait.

En ce moment notre second voyageur atteignait aussi le joli petit cottage où demeurait sa mère, qui l'accueillit avec de tendres remontrances pour avoir oublié son parapluie à son logement de la rue C....

Cette conversation entre deux voyageurs inconnus pourra paraître un peu oiseuse; toutefois nous ferons observer en passant qu'il y a peu de circonstances que l'on puisse considérer comme absolument insignifiantes. Nous ne saurions, il est vrai, tracer la liaison des événements d'hier avec ceux d'aujourd'hui, encore moins avec ceux de l'année dernière; nous sommes convaincu, néanmoins, que cette relation existe, et que beaucoup de circonstances sans importance ont amené des dénoûments sérieux : aussi, en conséquence de cette conviction, nous permettrons-nous d'engager tout voyageur à peser mûrement ses faits et gestes. La suite du récit pourra prouver la vérité de notre dire.

Peu de temps après la rencontre dont nous venons de parler, M. Scot se trouvait sur un des ponts qui traversent la Tamise, lorsqu'il fut surpris par une soudaine averse, et, qui pis est, privé de notre vieille connaissance son parapluie, laissé derrière lui par je ne sais quelle fatale négligence. Maudissant sa foi aveugle dans le ciel bleu, il arpentait sa route à pas précipités, dans l'espoir de rencontrer un abri. Néanmoins l'averse, qui dégénérait en torrent, l'eût infailliblement transpercé jusqu'aux os si quelqu'un, que dans sa hâte il avait pensé jeter par terre, ne lui eût offert un parapluie de la manière la plus obligeante.

— Ah! ah! mon jeune fumeur! s'écria M. Scot, qui en le regardant reconnut son compagnon d'impériale. Je vous demande pardon de vous avoir à moitié renversé; mais je suis inondé, voyez...

— C'est pour cela, Monsieur, que je vous prie d'accepter mon parapluie.

— Très-volontiers; vous voyez que j'en use sans façon, et comme il peut abriter deux personnes, je vais prendre votre bras; là... Certainement je ne marcherais pas ainsi côte à côte avec tout le monde. Mais pourquoi donc n'en gardez-vous pas votre part? Je vous dis qu'il est assez grand pour deux. A propos, où est votre cigare, mon garçon? car vous fumiez encore tout à l'heure, lorsque je vous ai rencontré.

— En effet, Monsieur; mais comme cela vous déplaît, je n'aurais pas eu l'idée de vous accompagner avec un cigare à la bouche : aussi l'ai-je...

— Noyé dans la Tamise, hein? C'est de l'imprévoyance, mon jeune ami. Mais, par parenthèse, quel est votre nom?

— James Graham, Monsieur, pour vous servir.

— James Graham? Un nom qui me plaît; un nom écossais comme le mien, car je me nomme Scot. Et quelle est la profession de M. James Graham?

— Il est bien curieux! pensa James; mais je n'ai pas de raison pour lui en faire un mystère. Il répondit donc avec la franchise de l'honnêteté qui n'a rien à cacher.

La pluie ne cessait pas, la rue n'était plus qu'un lac; nos deux amis marchaient depuis quelques moments en silence, lorsque, arrivés au bout de la rue, M. Scot s'arrêta.

— Quel chemin prenez-vous? dit-il; il est probable que ce n'est pas le mien.

— Je demeure à la rue de C..., Monsieur.

— Alors, nous allons nous dire adieu, car ma route me conduit dans la direction opposée. Je m'en tirerai comme je pourrai; en attendant, je vous remercie de l'abri dont j'ai profité. Que je ne vous retienne pas plus longtemps dans l'humidité; chacun pour soi, vous savez.

— Et pour son prochain, Monsieur. Si vous le permettez, je vous accompagnerai jusqu'à votre porte; cette course ne me détournera pas beaucoup de mon chemin.

— Allons, vous êtes un aimable garçon, monsieur James Graham. Quel dommage que vous fumiez! J'accepte votre proposition; ma demeure n'est qu'à dix minutes d'ici, et vous aurez le plaisir de mettre votre précepte en action.

James Graham n'avait pas tort lorsqu'il taxait son compagnon d'une curiosité inquisitive. Avant qu'ils se fussent séparés, ce dernier était au fait de tout ce qui concernait James : de la profession de son père, qu'il avait perdu; de la position de sa mère, qui n'avait d'autres moyens de subsistance que les minces appointements du brave commis; des projets de celui-ci et de ses espérances. Aussi, lorsque les deux messieurs se séparèrent, ils se serrèrent cordialement la main, tandis que le plus âgé disait :

— Jeune homme, je vous dois des excuses, non-seulement pour le dérangement que je viens de vous occasionner, mais pour ma conduite de l'autre jour. C'est que, voyez-vous, j'avais le droit d'être de mauvaise humeur : j'avais perdu une somme assez considérable, ou du moins je la croyais perdue. Adieu, mon cher ami, j'espère que nous nous retrouverons plus d'une fois sur la voiture pu-

blique, et que vous descendrez avec moi pour prendre un verre de bière dans ma salle de marronniers.

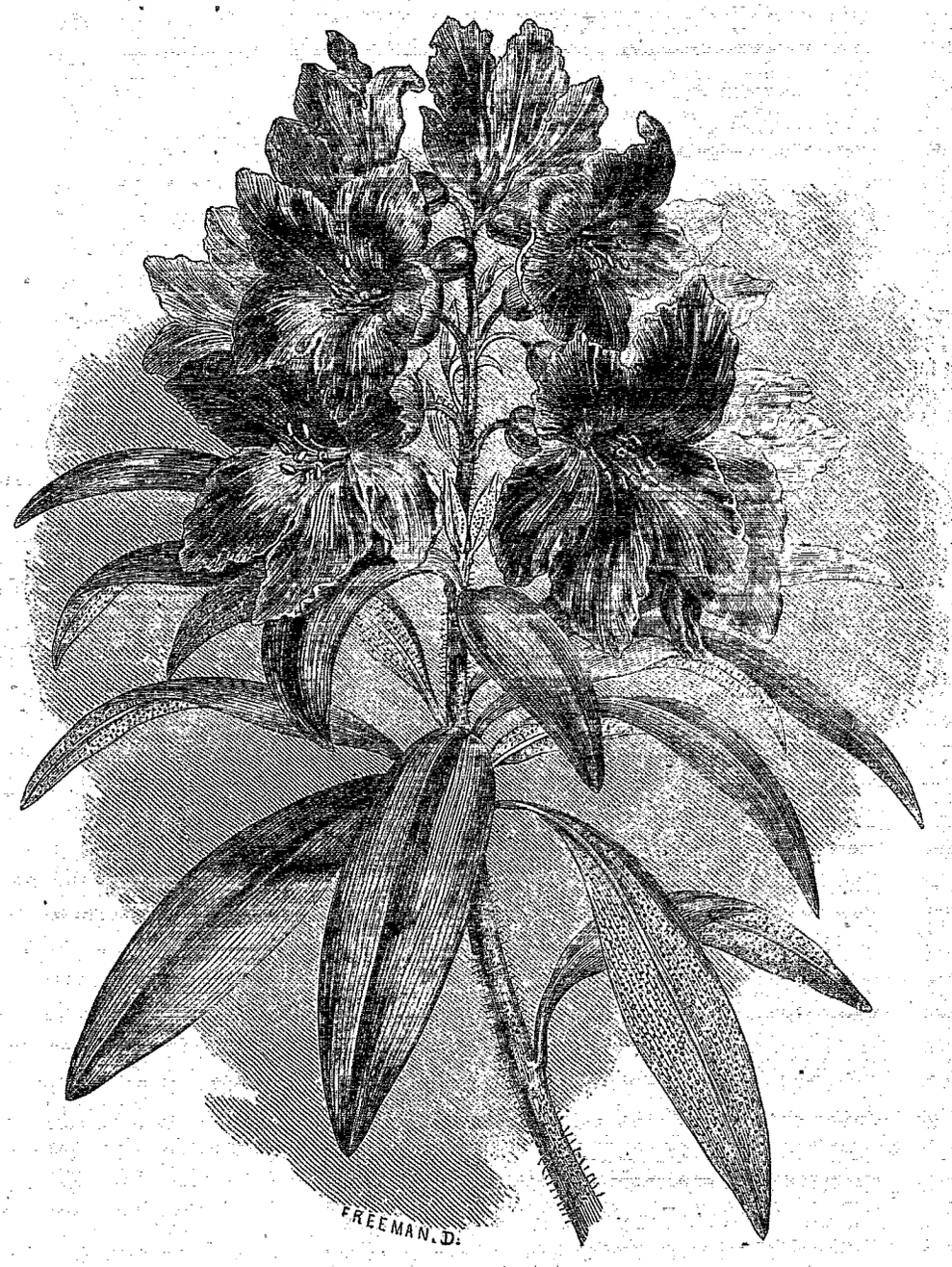
James s'inclina en remerciant.

— Et puis, prenez courage, mon garçon. Votre position ne vous semble pas brillante, à ce que je vois; mais qui peut dire ce que l'avenir vous réserve? Regardez-moi un peu : je suis parti d'Aberdeen, à pied, avec dix sous en poche, et sans un seul protecteur; et actuellement me voici à la tête... que sais-je, moi? d'un peu plus de dix sous. Mais ne fumez plus, jeune homme; je vous le prédis, votre goût pour les cigares s'opposera toujours à votre avancement.

La fin à une autre livraison.

LES RHODODENDRONS.

Certaines formes végétales sont spécialement affectées à l'ornementation des différentes régions du globe terrestre. Ainsi, dans le monde entier, les belles fleurs des Nymphéacées, flottant à la surface des eaux douces et tranquilles, charment les yeux du rêveur et du paysagiste. En Europe et dans l'Amérique du Nord, ce sont les nénuphars blancs et jaunes; en Afrique, les espèces à fleurs bleues; dans l'Inde, les *Euryale* et les *Nelumbium;* enfin dans l'Amérique tropicale, cette magnifique *Victoria* qui épanouit à la surface des eaux tièdes de ces contrées les plus grandes



Rhododendron ferrugineum. — Dessin de Freeman.

fleurs et les plus larges feuilles connues. En général, ce n'est point une même famille de plantes qui imprime son caractère à la physionomie végétale des mêmes terrains sous les différentes latitudes; le climat modifie les formes et les nuances des plantes dominantes : les plateaux glacés de la Laponie jaunissent sous les larges plaques du lichen des rennes interrompu par des touffes de bouleau nain. Les *causses* des Cévennes et les plateaux de l'Espagne exhalent les senteurs pénétrantes des Labiées odoriférantes. Les sables du Holstein, de la Westphalie et de la Pologne sont

occupés par des bruyères que l'homme est impuissant à arrêter dans leur marche. Les *garigues* et les sables des régions méditerranéennes se couvrent d'arbrisseaux parmi lesquels dominent le chêne kermès, le pistachier térébinthe et le myrte. Malgré ces oppositions qui nous montrent des plantes diverses dans des stations analogues, certains types végétaux se retrouvent invariablement dans les mêmes localités des différents climats européens. Les montagnes de Norvége et de Suède sont ornées de sapins noirs et de pins sylvestres ; c'est le pin pignon, celui d'Alep, et le sapin blanc, qui dominent sur les hauteurs du pourtour méditerranéen. Le chêne rouvre est l'arbre monumental des forêts du Nord, le chêne vert celui des bois du Midi. Il faut aller jusqu'en Égypte pour trouver le dattier et les acacias remplaçant les types connus de la flore européenne.

A part ces grands traits généraux, il y a encore des formes végétales affectées plus spécialement à certaines zones montagneuses et à certaines expositions. Je donnerai comme exemple le genre *Rhododendron*, que la nature semble avoir consacré à l'ornementation de la région moyenne des versants ombreux et humides de toutes les grandes chaînes de l'ancien monde et de la moitié septentrionale du nouveau continent. Quel est le voyageur qui, en Suisse, n'a pas rapporté de ses excursions la fleur du *Rhododendron ferru-*



RHODODENDRON PONTICUM. — Dessin de Freeman.

gineum, comme un souvenir de l'impression causée par ce charmant arbrisseau. A peine avez-vous traversé la région des forêts, que vous voyez le sol occupé par cet élégant arbuste au feuillage toujours vert et couvert de belles fleurs rouges : il caractérise une zone particulière, à limites déterminées, située au-dessus de celle des bois, au-dessous de celle des prairies alpines, dominées elles-mêmes par les neiges perpétuelles qui entretiennent leur éternelle fraîcheur. Dans les Alpes Pennines, qui séparent le Valais du Piémont, cette région est comprise entre 1500 et 2100 mètres ; mais

dans certaines localités exceptionnelles, le rhododendron descend beaucoup plus bas et monte beaucoup plus haut. Sur le revers abrupte du Faulhorn, qui regarde le nord, il s'élève dans les crevasses des rochers calcaires jusqu'à la hauteur de 2 267 mètres, et descend à travers les forêts de sapins et de hêtres jusqu'aux bords du lac de Brienz. Sans sortir du bateau, on peut le cueillir dans les rochers qui avoisinent la belle cascade du Giessbach. Là il n'est plus qu'à 564 mètres au-dessus de la mer, et la hauteur de la zone est de 1 700 mètres au lieu de 600, comme dans les Alpes Pennines. Il descend également jusqu'aux bords du lac de Thun, dont l'altitude est de 556 mètres. Sur les rives enchantées du lac Majeur, dont la surface n'est qu'à 19 mètres au-dessus de la Méditerranée, les rhododendrons se mirent dans les eaux limpides. Enfin Comolli, de Buch et de Candolle ont cueilli des rhododendrons sous les oliviers, non loin du lac de Côme. Des circonstances locales de terrain et d'exposition ont permis, dans cette localité exceptionnelle, aux oliviers de dépasser leur limite altitudinale, et au rhododendron de descendre des hauteurs qu'il affectionne habituellement. Dans les Pyrénées, situées sous une latitude plus méridionale, la limite inférieure du rhododendron est en général à 1 600 mètres, plus haute de 100 mètres environ que dans les Alpes Pennines. Cette plante ne se trouve ni dans la Sierra-Nevada, ni sur l'Etna, où sa limite inférieure serait encore plus élevée que dans les Pyrénées.

Dans les régions arctiques, la longueur et la rudesse des hivers et la faible chaleur des étés, comparable à peine à celle du mois d'avril à Paris, ne sont pas des conditions d'existence favorables au rhododendron des Alpes; mais le genre est représenté par une autre espèce, le rhododendron de Laponie : rabougri, couché sur le sol, portant de petites feuilles et un maigre bouquet de fleurs roses, cet humble arbuste maintient, en Laponie, au Groënland et dans le Labrador, le privilége de son type à l'ornementation des localités fraîches et abritées des grandes chaînes de montagnes.

Sur les collines du bord méridional de la mer Noire, dans les montagnes de l'Arménie, peut-être dans le Taurus et dans tout le Liban, nous voyons apparaître une forme nouvelle, brillante comme le soleil qui l'éclaire, colorée comme le pays qu'elle habite, c'est le *Rhododendron ponticum*, celui qui, connu par excellence sous le nom de rhododendron, occupe la place d'honneur des jardinières les mieux ornées, et les sites les plus apparents des parcs les mieux entretenus. Comme le rhododendron des Alpes, il tapisse les versants septentrionaux des montagnes, et croît sur ce sol humide et noir connu sous le nom de terre de bruyère. Dans le Liban, près de Beyrouth, il ne descend pas au-dessous de 1 000 mètres environ, et expire avec cette chaîne; car, dans la région méditerranéenne, on ne le connaît ni dans les montagnes de la Grèce, ni dans celles de la Macédoine, de la Thessalie, de l'île de Crète, de la Sicile, de l'Algérie; mais, semblable aux Phéniciens, dont la mère patrie est au pied du Liban, il a jeté une colonie lointaine dans le midi de la péninsule Ibérique, savoir : les montagnes au-dessus du détroit de Gibraltar en Espagne, et la Sierra de Monchique dans les Algarves du Portugal.

Malgré ces exemples qui nous montrent une seule espèce de rhododendron affectée à une chaîne de montagnes, tous ces pays ne sont pas le centre de création du type rhododendron : c'est dans les vallées de l'Himalaya qu'est la véritable patrie de ce beau genre; ceux que nous avons mentionnés jusqu'ici ne sont que des représentants dégénérés, des types dégradés des magnifiques espèces qui luttent de beauté et de variété sur les contre-forts de la chaîne indienne. Il faut lire dans les récits de M. Dalton Hooker l'expression de l'effet que produisait sur lui l'aspect de ces magnifiques plantes. Il leur a consacré un ouvrage spécial, où l'on peut admirer l'incroyable puissance de la nature pour varier un même type en restant toujours fidèle aux lois de symétrie qu'elle s'est imposées. Les artistes arabes, et ceux qui imaginent les dessins des châles de l'Inde, semblent s'être inspirés de ces harmonies de formes et de couleurs, les uns dans les dessins de fleurs et les enroulements de lignes connus sous le nom d'arabesques, les autres dans l'heureuse combinaison des formes et des teintes conventionnelles. L'horticulture anglaise s'est emparée des rhododendrons de l'Himalaya et les propage dans un sol et sous un ciel plus favorables que les nôtres à la culture des plantes qui redoutent les rayons trop ardents du soleil. La Bretagne, la Normandie, le nord et même le centre de la France, adopteront ces beaux arbustes; mais, à moins de positions et de soins exceptionnels, leur culture sera toujours interdite au midi de la France. L'espèce dont nous offrons le dessin n'est pas la plus belle, mais la plus anciennement connue, et celle qui a déjà donné le plus de variétés et même des hybrides, par son croisement avec d'autres espèces et celle du Pont en particulier.

SUR LE ROI DES AUNES DE GŒTHE

Voy. cette ballade et un dessin de M. de Lemud, t. XIII, p. 96.

Dans une de mes excursions, je rencontrai un jour, au sortir du charmant Dornburg, non loin du village de Kunitz, un vieillard qui, comme moi, se rendait à Iéna. Tout en cheminant ensemble sur la grande route, j'amenai la conversation sur les grands génies qui ont enseigné à cette université il y a plus d'un demi-siècle. Le brave homme se rappelait cette époque avec enthousiasme; mais il témoignait surtout un culte tout particulier pour le noble Schiller.

Tout entiers à ces anciens souvenirs, nous atteignîmes *l'hôtel du Sapin*, et lorsque les regards de mon compagnon tombèrent sur cette enseigne, il me montra du doigt une pièce, à l'angle du bâtiment, en disant : «Voyez, c'est là, dans cette chambre, que Gœthe a composé son *Roi des aunes*. »

Comme je lui demandais s'il connaissait quelque particularité sur cette ballade, le vieillard me répondit qu'en l'année 1781 son père avait été en service à l'hôtel du Sapin, et lui avait souvent montré plus tard la fenêtre où Gœthe s'était assis.

« C'était, continua mon compagnon, au mois d'avril de la susdite année; un cultivateur aisé avait un fils unique atteint d'une dangereuse maladie; voyant qu'aucun des médecins appelés ne pouvait la combattre, il enveloppa son enfant avec tout le soin possible, le prit avec lui sur son cheval, et partit ainsi pour Iéna, afin d'y consulter un professeur de médecine renommé par ses cures.

» Le cultivateur arriva à bon port dans la ville universitaire; mais là, le médecin déclara que c'était chose impossible de sauver l'enfant. Le malheureux père, au désespoir, se remit en selle avec son fils, et passa au galop devant l'auberge du Sapin, se hâtant de regagner son village natal; mais avant de l'avoir atteint, le pauvre petit était trépassé dans ses bras.

» Quelques jours après cet événement, Gœthe vint à Iéna, où la triste excursion du paysan lui fut contée. La traduction d'Herder avait déjà fait connaître la légende danoise, *la Fille du roi des aunes*, et ce chant populaire occupait peut-être auparavant l'esprit de Gœthe : quoi qu'il en soit, le récit de la mort de l'enfant lui fit tant d'impression, et le sujet l'enthousiasma à tel point, qu'il se retira

sur-le-champ à l'auberge solitaire du Sapin, et écrivit la fameuse ballade. » (1)

A UN VOYAGEUR.

Sous la hutte du sauvage, ou dans les palais du riche créole, partout où vous trouverez l'hospitalité, rappelez-vous, dans votre intérêt, et au nom de la mère patrie, de laisser un souvenir de ce que ses enfants offrent de bon et de bien : ainsi, en partant, chez ceux que vous quitterez vous laisserez les regrets, et trouverez, à la hutte prochaine, des bras tendus pour vous recevoir.

Plus tard vos successeurs, eux aussi, en suivant vos traces, béniront votre nom en récoltant sur leur route la moisson que vous aurez semée.

ÉTUDES SUR LE LITTORAL DE LA FRANCE.

Voy. les Tables des t. XXV et XXVI (1857 et 1858).

XI. — LES COTES DE PROVENCE (2).

La côte de France sur la Méditerranée change de caractère à partir du cap Couronne. Dès lors elle devient rocheuse, élevée, découpée; elle présente partout des golfes, des rades, des presqu'îles, des caps et des îles. Le littoral de la Provence est aussi abondamment pourvu de ports et d'abris excellents que la côte languedocienne en est dépourvue. Le sol de la Provence reste généralement élevé et montueux jusqu'à la mer, qui se trouve souvent bordée de mornes grisâtres et pelés.

Après l'indication du caractère général du littoral, il convient de dire qu'il présente une alternative continuelle de parties rocheuses, où les montagnes touchent le rivage et où la mer est profonde, et de plages sablonneuses, où les montagnes sont loin du rivage et où la mer est basse.

Le premier golfe que nous ayons à mentionner est celui de *Marseille*, dont on reparlera tout à l'heure, à propos de la ville. On entre ensuite dans le *golfe de Cassis;* puis, en doublant le bec ou cap de l'Aigle, remarquable par ses escarpements jaunâtres, nus et coupés à pic, on arrive au golfe sablonneux de *la Ciotat*. A l'est du cap de l'Aigle est l'*île Verte*, attaquée en 1812 par les Anglais, qui furent heureusement repoussés; elle est aujourd'hui dans un bon état de défense. Plus loin est la *baie de Bandol*, où Joseph Vernet a placé la scène de son tableau de la *Pêche du thon;* la rade de Bandol est peu spacieuse, mais elle offre un bon abri aux grands comme aux petits bâtiments. Les vaisseaux de guerre et les navires du commerce trouvent aussi, dans la *baie de Saint-Nazaire*, l'excellente *rade de Brusc*, située au nord-est de l'île des Embiez. La rade de Brusc, par la facilité de son accès et la sûreté de son mouillage, est sans contredit l'un des points de relâche les plus précieux de la côte de Provence.

Depuis ce point, la côte est très-élevée, et présente bientôt le cap *Sicié*, haute montagne dont les flancs boisés et sombres descendent rapidement jusqu'à la mer; puis le *cap Cépet* et la *rade de Toulon*. Au delà est la *presqu'île de Giens*, étroite, bordée de plages sablonneuses, excepté au sud, où son littoral est rocheux et élevé; dans toute son étendue, la presqu'île est couverte par l'étang du Pesquier, qui communique, à l'est, avec la rade d'Hyères par une espèce de grau appelé le Gras-Passage; on se croirait ici sur les côtes du Languedoc. Le rivage méridional de la presqu'île de Giens, haut et rocheux, se termine au sud-ouest par les grands escarpements du *cap Escampobariou*, et au sud-est par le *cap d'Esterel*. La presqu'île forme deux excellentes rades : à l'ouest, la rade de *Giens*, abri sûr et d'une bonne tenue; à l'est, la rade d'*Hyères*.

Le rivage de la rade d'Hyères est sablonneux, couvert de marais, de salines et d'étangs; elle offre cinq bons mouillages, celui des Salines entre autres, très-sûr, et illustré par le débarquement de saint Louis, au retour de sa première croisade. « La rade d'Hyères sert de rendez-vous aux escadres d'évolution de la Méditerranée, de champ d'exercice à nos équipages, de point de départ et de ralliement à nos grandes expéditions, en un mot, de complément à l'établissement de Toulon. » La rade d'Hyères est fermée au sud par trois îlots rocheux, escarpés et nus, appelés Porquerolles, Porteros, et l'île du Titan ou du Levant; on les désigne sous le nom d'*îles d'Hyères* (*Stœchades insulæ*). Leur rivage est découpé, et présente une multitude de criques appelées *calanques*. Porquerolles est terminée au nord-est par les remarquables rochers des Mèdes, dont les sommets pointus terminent les escarpements de l'île. Six forts défendent la rade : le fort Brégançon, sur le rivage de la rade même; le fort du Grand-Langoustier, le fort de Porquerolles et le fort de l'Alicastre, dans l'île de Porquerolles; le château de l'Estissac et le fort de Man, dans l'île de Porteros.

Après le cap de Benat, on entre dans la *rade de Bormes*, dont le fond n'est pas d'une bonne tenue; puis dans la *baie de Cavalaire*, dont les côtes sablonneuses, mais bordées de hautes montagnes, présentent un bon mouillage et un abri contre le mistral. La presqu'île rocheuse de Saint-Tropez est entre la baie de Cavalaire et le golfe de Grimaud ou de Saint-Tropez, tout bordé de hauts rochers. Vient ensuite le golfe sablonneux de Fréjus, dans lequel se jette l'Argens, la seule rivière un peu considérable qu'on ait à mentionner, et dont les alluvions ont ensablé le port de Fréjus. « Du golfe de Fréjus à celui de la Napoule, la côte est formée par le soulèvement porphyrique de l'Esterel; elle présente une longue suite d'escarpements rapides, de déchirures profondes. » La calanque ou rade d'Agay, très-bien abritée et capable de recevoir des frégates et même des vaisseaux, s'ouvre au milieu de mornes élevés et escarpés, qui présentent parfois de belles falaises rougeâtres. Le golfe de la Napoule est sablonneux comme le golfe de Jouan ou de Gourjean; ils sont séparés par la pointe de la Croisette, et offrent tous les deux de bons mouillages. C'est à 3 kilomètres à l'est de Cannes, au bord du golfe de Jouan, que Napoléon débarqua, le 1er mars 1815, au retour de l'île d'Elbe.

On pêche dans les deux golfes, et point ailleurs, le saint-pierre, excellent poisson, « l'ortolan de l'ichthyologie ». Au sud des golfes sont les îles rocheuses de Lérins, composées de l'île Sainte-Marguerite au nord, célèbre par son ancienne prison d'État, et de l'île Saint-Honorat au sud.

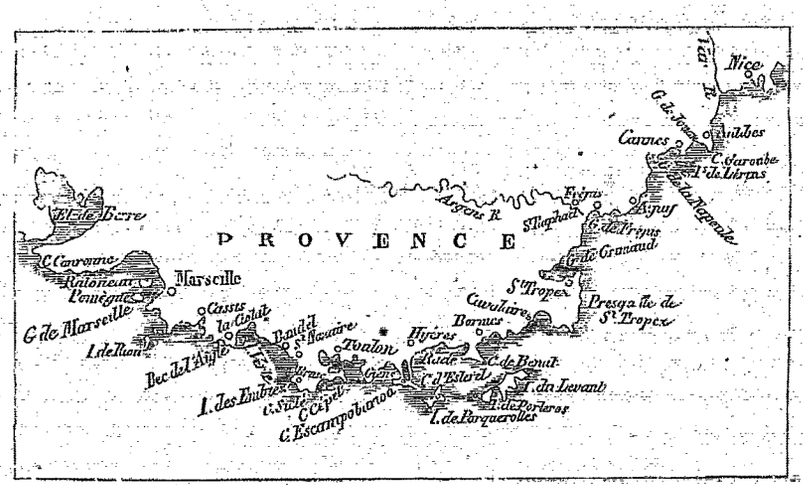
La petite presqu'île d'Antibes, terminée au sud par le cap Garoube, est rocheuse. De là jusqu'au Var, la côte est sablonneuse; mais elle se relève sur le rivage du comté de Nice, ancienne dépendance de la Provence.

Les ports de Provence sont nombreux; parmi eux nous citerons : *Marseille*, notre premier port de commerce, l'un des plus beaux et des plus sûrs de la France. Le port de Marseille, de 282 hectares de superficie, étant devenu insuffisant, on commença, en 1844, le nouveau port de la Joliette, au nord de l'ancien, avec lequel il communique par un canal. On sait quels immenses services la Joliette a rendus pendant la guerre de Crimée. Devant Marseille sont situées les îles Ratoneau et Pomègue, réunies par une digue construite en 1823, et qui forme le port de quaran-

(1) Communiqué par M. Léon Roland Gosselin.

(2) Consulter Baude, *les Côtes de Provence*, dans la *Revue des Deux Mondes* des 1er mars, 15 mai et 1er juin 1847. Voy. aussi les notes explicatives des cartes de l'*Hydrographie française*.

taine du Frioul. L'île d'If renferme le château d'If, l'une des défenses de Marseille, avec les forts Saint-Jean et Saint-Nicolas. Le Levant, l'Algérie et les pays baignés par la Méditerranée sont presque les seuls avec lesquels Marseille entretienne de grandes relations. On compte chaque année plus de 16 000 entrées et sorties de navires à Marseille. 650 bâtiments, dont 91 à vapeur, appartiennent à ce port; 36 millions de francs perçus par la douane sur les marchandises qui y sont importées donnent l'idée de l'importance de son commerce (1). — *Cassis*, port de commerce et de relâche, dont l'étendue et la profondeur assurent un excellent abri aux vaisseaux de guerre et aux navires de commerce; le port et la rade sont défendus par un fort. — *La Ciotat*, port de relâche très-sûr, pouvant recevoir des frégates; le mouillage du golfe est bon; il est accessible à des vaisseaux de ligne et bien défendu. — *Bandol*, port de commerce et de pêche; c'est aussi une bonne relâche. — *Le Brusc*, port de refuge. — *Saint-Nazaire*, port de commerce et de pêche. — *Toulon*, port de guerre, arsenal, place forte de premier ordre, est notre grand établissement maritime sur la Méditerranée; Colbert et Vauban en sont les fondateurs. Toulon est précédé d'une magnifique rade, divisée en deux parties : la grande et la petite rade; elles sont séparées l'une de l'autre par deux presqu'îles qui laissent entre elles un détroit large seulement de 1 500 mètres (1). Les deux rades offrent d'excellents mouillages. Tout ce rivage est défendu par 24 forts ou batteries; quant à la ville même, elle est protégée par une enceinte bastionnée et par une ceinture de 14 forts. — *Giens*, petit port de commerce et de pêche. — *Porquerolles*, port de relâche. — *Saint-Tropez*, port de commerce et de pêche, placé entre les deux excellents mouillages des Canoubiers et des Moulins. — *Saint-Raphaël*, autre port de commerce et de pêche; c'est là que débarqua, en 1799, le général Bonaparte au retour d'Égypte. Saint-Raphaël remplace le port de Fréjus (*Navale Augusti*), qui était l'une des stations de la flotte romaine et qui aujourd'hui est comblé par les vases de l'Argens. — *Agay*, port de relâche. — *Cannes*, port de commerce et de pêche; ce n'est qu'une anse peu profonde. — *Antibes* est un port de commerce et de pêche, peu étendu, mais profond, sûr et d'une entrée facile. Antibes est une place forte qui sert de dépôt de munitions pour l'armée qui défend le Var, mais elle ne défend pas la ligne de cette rivière. Au nord de la baie d'Antibes est le fort Quarré.



Carte des côtes de Provence.

Il nous reste, pour terminer, à parler de la Corse. Les côtes de cette île italienne sont partout hautes, rocheuses et découpées, excepté à l'est, entre Bastia et l'embouchure du Travo; là, le rivage est bas, sablonneux et bordé de quelques étangs. Les ports de la Corse sont : Calvi, le port de l'île Rousse, Saint-Florent, Bastia, Porto-Vecchio, Ajaccio, ports de commerce, de pêche et de relâche. Le plus important est Bastia, le seul refuge sur la côte orientale; le port est aujourd'hui établi dans l'anse de Saint-Nicolas.

L'ensemble des côtes de la France est de 2 693 kilomètres, dont 617 sur la Méditerranée (2).

On a vu quels étaient les principaux points fortifiés du littoral de la France. Les parties du rivage qu'il est nécessaire de défendre pour s'opposer à un débarquement sont protégées par plus de 900 ouvrages, forts, redoutes, batteries, postes, tours, corps de garde défensifs, armés de 3 200 bouches à feu (3).

(1) Voici la liste des ports dans leur ordre d'importance, d'après les droits de douanes perçus en 1837 :

1 Marseille.	21 Saint-Valery-sur-Somme.
2 Le Havre.	22 Granville.
3 Bordeaux.	23 Le Légué.
4 Nantes.	24 Lorient.
5 Dunkerque.	25 Bastia.
6 Rouen.	26 Morlaix.
7 Calais.	27 Arles.
8 Honfleur.	28 Rochefort.
9 Boulogne.	29 Ajaccio.
10 Toulon.	30 La Nouvelle.
11 Cette.	31 Aigues-Mortes.
12 Bayonne.	32 Cannes.
13 Saint-Malo.	33 Antibes.
14 Caen.	34 Gravelines.
15 Dieppe.	35 Redon.
16 Brest.	36 Tonnay-Charente.
17 Agde.	37 Le Crotoy.
18 Cherbourg.	38 Tréport.
19 La Rochelle.	39 Abbeville.
20 Fécamp.	40 Saint-Servan.

(1) On doit resserrer encore le détroit, en construisant deux digues de 300 mètres, qui partiront, l'une de la pointe de l'Éguillette, l'autre du pied de la Grosse-Tour.

(2) Sans la Corse et l'Algérie; 1043 kilomètres avec la Corse.

(3) Voy. divers rapports insérés dans *le Moniteur* des 29 mai et 28 juin 1845, 28 février et 29 avril 1846.

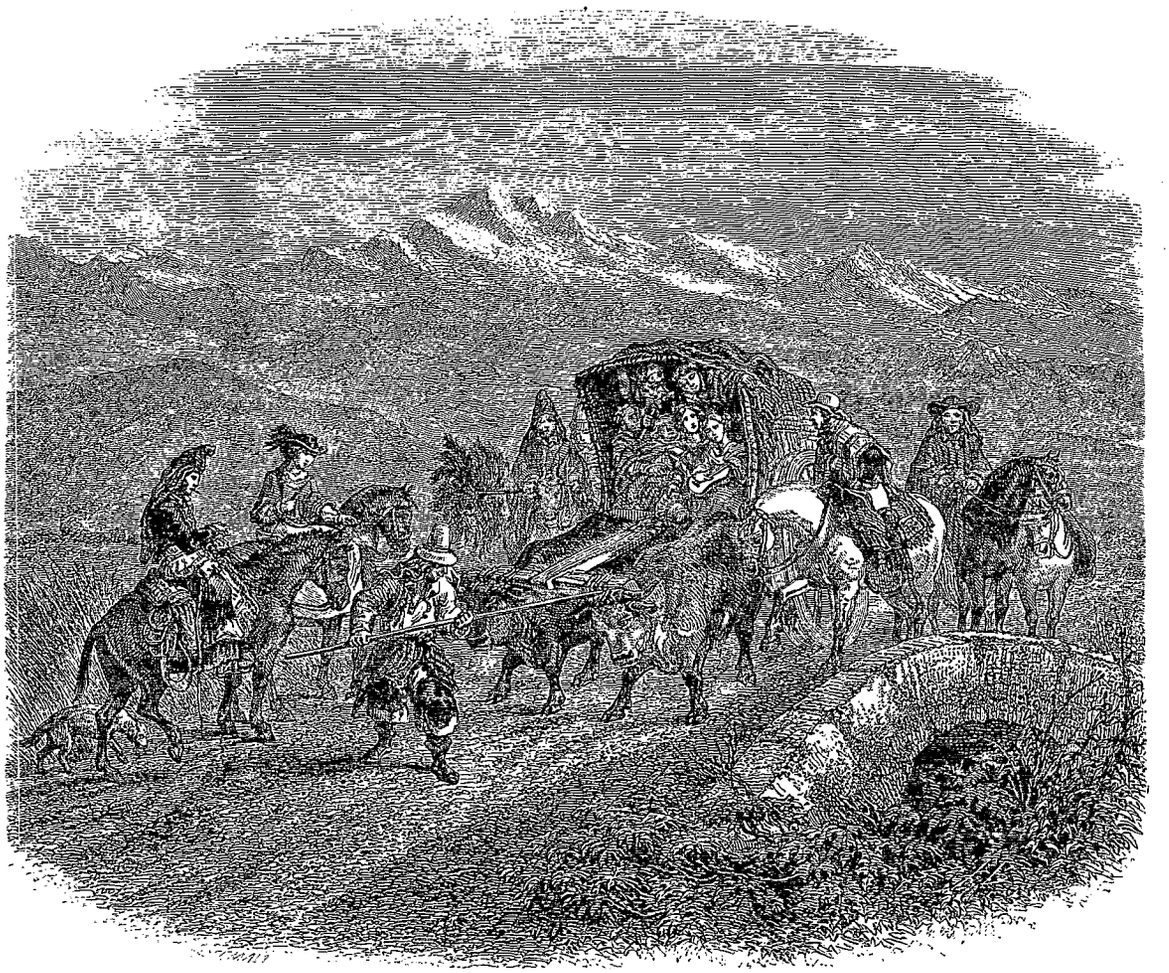
ERRATUM.

Page 24, sous la gravure. — *Au lieu de :* Marcon Venusti; *lisez :* Marcello Venusti.

SOUVENIRS DU CHILI.

Voy. t. XXVI (1858), p. 4, 99, 305.

BAINS DE COLINA.



Les Bains de Colina, au Chili. — Dessin de Freeman, d'après M. C. Gay.

La renommée des eaux de Colina date d'une époque assez éloignée : un voyageur qu'on ne lit plus guère, J. Mellet, mentionne en passant la beauté du territoire qui les environne et vante la richesse du pays. Situées à 40 ou 45 kilomètres au nord de Santiago, elles sont à 140 kilomètres environ du bord de la mer. Pour s'y rendre, on prend la route qui conduit de la capitale à Aconcagua. La bourgade Colina, qui donne son nom aux sources, est cachée entre deux collines (1), dans le fond d'un ravin. Mellet rapporte qu'il y a une quarantaine d'années les montagnes du voisinage fournissaient une telle quantité de guanacos et de lamas, que les habiles chasseurs de la bourgade en tiraient un réel profit. Ces eaux, où domine le muriate de chaux, ont été longtemps une source tout autre de richesse. L'*hacienda* dans laquelle se trouvent les bains appartient aux *Recoletos dominicos;* le couvent les afferme à des entrepreneurs particuliers. Il y a des bains froids et des bains chauds.

Durant la saison, beaucoup de familles ont encore l'habitude d'aller aux *baños* et d'y séjourner quelques semaines. Ce n'est plus néanmoins comme jadis le rendez-vous de toute la société élégante de Santiago, le lieu privilégié où la dernière ordonnance du docteur envoyait les malades opulents dont la santé résistait à tous les efforts de la médecine. La mode envoie aujourd'hui presque tout le monde aux bords de la mer, vers les bains que l'on a installés à Valparaiso. Grâce à la facilité actuelle des communications, les familles trouvent là, en quelques heures, ce qu'elles sont habituées à rencontrer dans la capitale : le luxe, les spectacles et tout le confort imaginable.

Les chemins raboteux et accidentés qui conduisent à Colina rendent nécessaires ces charrettes si lourdes et de structure si solide qui étaient, au commencement du siècle dernier, le seul véhicule employé par les voyageurs lorsqu'ils ne préféraient pas se rendre à cheval vers la Cordillère. Ce sont des espèces de maisons roulantes, qui peuvent porter une famille entière, fût-elle composée de huit à dix personnes; elles sont attelées de plusieurs paires de bœufs, et rappellent par leurs dispositions les voitures de nos rois fainéants; dans les endroits difficiles, on y attelle jusqu'à trois paires d'animaux. Quoi qu'on fasse, le massif équipage ne va jamais bien vite, et rien n'offre un plus bizarre contraste que son allure avec les wagons des chemins de fer, qui commencent à faire leur service sur la route opposée. Il faut donc tuer le temps : les uns ont la ressource du sommeil, que ne gêne guère l'allure pacifique des bœufs; les autres

(1) C'est même de cette double éminence que le village tire son nom.

s'abandonnent au *dolce far niente*, en s'humectant la gorge des cidres excellents que produit le pays, ou de vins d'Europe qui trouvent déjà des rivaux dans ceux de Mendoza; enfin la guitare, aimée des Chiliens comme des vieux Castillans, est là pour ranimer une verve toujours renaissante. On dort, on boit ou l'on chante. Dans ces parties de plaisir, d'ailleurs, de joyeux cavaliers qui suivent la charrette sur d'excellents chevaux donnent aux dames le spectacle de leur adresse. Ici, le costume national, banni par la mode des assemblées, reparaît dans son originalité primitive; et si les belles voyageuses sont vêtues comme on l'est à Paris, les cavaliers portent l'antique *poncho*, destiné, par sa contexture serrée, à les garantir du soleil et de la pluie.

Les dames de la meilleure compagnie ne sont pas seulement obligées de se rendre aux eaux de Colina dans de rustiques charrettes; il faut bien souvent, en arrivant à la bourgade, qu'elles se contentent d'habitations qui ne sont guère plus confortables. Les hommes, dont l'affluence est aujourd'hui plus considérable que celle des femmes, s'installent bien souvent dans de véritables cabanes élevées à la hâte pour eux.

Colina est renommé pour l'excellence de sa *chicha* (1), et les plaisirs bruyants s'y renouvellent à de courts intervalles. La saison, comme on dit chez nous, ne dure guère plus de quinze ou vingt jours, et pendant ce temps les *zamacuecas* succèdent aux *resbalosas* (2), sans laisser pour ainsi dire aux danseurs le temps de prendre un instant de repos; mais l'analogie qui existe entre ces bains et ceux d'Europe n'est pas là uniquement. A Colina, comme à Spa et à Bade, ceux qui ne dansent pas trouvent toute facilité pour se ruiner au jeu.

Les autres eaux minérales les plus renommées du Chili sont celles de Peñaflor, de Cauquenes et de San-Bernardo. Ces dernières sont situées dans le département du même nom, au sud de Santiago.

— Poëte et philosophe, c'est la même chose sous deux noms différents : quand l'un se sépare de l'autre, c'est signe de décadence et de maladie.

— La nature peut être comparée à un instrument dont tous les sons correspondent à d'autres cordes secrètes qui sont en nous. NOVALIS.

TOUT EST-IL CHANCE DANS CE MONDE?

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 130.

Vingt années se sont écoulées depuis la rencontre du vieillard et du jeune homme sur le pont de la Tamise; vingt années qui ont amené avec elles leur cortége inévitable de joies et de douleurs, de succès et de revers. La scène a changé : elle nous transporte dans le café d'une ville de foire, à peu de distance de la métropole. Près d'une large table de marbre éclairée par des flambeaux, quelques marchands font honneur à une bouteille de porto, tout en discourant sur les affaires du négoce et sur le crédit de diverses maisons commerciales, tandis que non loin de là un homme âgé, à l'expression un peu sévère, semble absorbé par la lecture d'un journal.

— Quel heureux compère que ce James Graham! s'écrie l'un des joyeux convives, après avoir énuméré les mérites d'une des premières maisons de Manchester.

— Il a eu du bonheur, en effet, reprit une autre voix.

Et une troisième de faire écho à cette remarque.

— Je vous demande pardon de vous interrompre, Messieurs, dit le vieillard, à qui le nom de James Graham avait fait lever la tête; permettez-moi une question : Qu'entendez-vous par « avoir du bonheur »?

— Mais, une bonne chance qui court après nous, répliqua négligemment le premier interlocuteur. Ce James Graham dont nous parlons a commencé avec moins que rien; par bonheur pour lui, le vieux M. Scot le prit en amitié, et vient de se retirer en le laissant à la tête d'une maison en bel et bon chemin.

— Et tout cela, continua un autre assistant, parce que (on l'a dit, du moins) il arriva au jeune Graham d'avoir un parapluie un jour d'averse, et de l'offrir à M. Scot. N'était-ce pas une heureuse chance que de se trouver en possession d'un parapluie au moment de cette rencontre? Désormais j'en aurai un avec moi, qu'il pleuve ou non.

— Ensuite de quoi, reprit son voisin, on dit qu'il sut prendre le vieux Scot en flattant ses caprices et se pliant à son humeur difficile. Certes, c'est un habile homme que M. James Graham, car il y eut bien un peu de ruse dans sa façon d'agir; cela et le hasard aidant, il est arrivé où il est aujourd'hui.

— Il ne faut pas oublier non plus que M. Scot s'engoua de lui tout d'abord parce qu'il avait un nom écossais. Son père ou son grand-père sortait d'Écosse, et tous ces Highlanders se soutiennent entre eux. C'est un bonheur quelquefois que de porter certains noms; le pauvre Jack Smith, lui, aurait beau répéter le sien jusqu'à demain, personne n'y ferait attention.

— Il se défit ensuite de son habitude de fumer; c'est probablement ce qui charma tant son protecteur : ce fut vraiment une inspiration.

— Bien, Messieurs, dit l'homme aux cheveux blancs dès qu'il y eut un peu de silence; vous connaissez James Graham, à ce que je vois; cependant, j'ose le dire, pas si bien que je le connais moi-même; car il y a de graves inexactitudes dans votre histoire, notamment dans cette obstination à attribuer au hasard toute la prospérité du jeune homme.

— Oh! sans doute, dit un des marchands, je vous accorde que Graham est habile et finaud, et cela contribue très-fort, j'en conviens aussi, à nous pousser dans le monde.

— Monsieur ne croit peut-être pas aux bonnes chances? fit observer un autre avec une légère ironie.

— Non, Monsieur, reprit le vieillard, non pas aux bonnes chances comme vous l'entendez, et comme il appartient à peine à des chrétiens de qualifier les événements de la vie. Mais ne disputons pas sur les mots, et permettez-moi de reprendre avec vous l'histoire de M. Graham. Son premier « bonheur », comme vous l'appelleriez, n'en était pas un à proprement parler; ce qui attira d'abord sur lui l'attention de M. Scot fut sa bonne grâce à obliger un étranger qui, lors de leur première rencontre, s'était montré assez peu aimable. Cette rencontre avait eu lieu....

— Oui, oui, nous savons, sur une voiture publique.

— Vous admettrez, en conséquence, que si Graham eût rendu à l'étranger « la monnaie de sa pièce », leur connaissance en fût restée là. Vous voyez donc que ce fut sa bonté naturelle et non point son « bonheur » qui le conduisit à une relation plus intime avec M. Scot.

— Il y a quelque chose de vrai là dedans.

— De plus, il respirait dans ses manières et sa conduite une abnégation, une douceur, qui ne distinguent pas souvent les jeunes gens. Il ne s'en trouve pas beaucoup qui se seraient détournés de leur chemin pour accompagner un

(1) On donne ce nom à diverses boissons; il s'applique ici au cidre et à plusieurs vins d'un goût agréable, qu'on obtient de fruits divers.
(2) Sortes de danses nationales.

bourru personnage après avoir éprouvé sa mauvaise humeur; il en est plusieurs, au contraire, qui se fussent volontiers divertis de sa détresse. Mais le jeune homme avait pour maxime : « Chacun pour son prochain », et il la mettait en pratique en toute occasion; or vous me permettrez d'appeler cela « charité chrétienne », et non pas « heureux hasard ». La conversation de James Graham plut à M. Scot; il devina de suite que c'était un bon fils, un garçon d'honneur; en conséquence de quoi il l'invita à le visiter quelquefois à sa maison de campagne. Cela vous paraîtra peut-être sa seconde bonne fortune; mais laissez-moi continuer mon.....

— Sermon, suggéra un des convives avec un clignement d'œil à la compagnie.

— Sermon si vous voulez, reprit le vieux monsieur. Eh bien, pour continuer mon sermon, je vous apprendrai comment Graham en vint à abandonner son habitude de fumer, ce que Monsieur que voilà veut bien nommer « une heureuse inspiration ». Un jour que M. Scot se trouvait dans l'omnibus avec le jeune commis, comme cela lui arrivait quelquefois, il recommença à le taquiner sur ses cigares et sur son malheureux penchant, en lui demandant comment il ferait s'il venait à épouser une femme qui ne pût tolérer cette détestable habitude. « Je m'en corrigerais immédiatement, répondit Graham. — Vous n'en seriez pas capable. — Je le ferais, Monsieur; et pour vous le prouver, je veux m'abstenir de fumer pendant trois mois. » Eh bien, Messieurs, James Graham tint parole, et son temps de pénitence n'était pas écoulé qu'il fit la connaissance d'un malheureux étudiant allemand qui se trouvait sans ressource. Afin d'avoir les moyens de l'assister, Graham fit le vœu de ne pas toucher un cigare, et en retour de ce secours inespéré, le pauvre étudiant, plein de reconnaissance, s'offrit à lui enseigner l'allemand. Or James, qui était un garçon d'énergie et de persévérance, se mit avec ardeur à cette étude, et en moins de dix-huit mois se rendit maître de la langue. Remarquez, Messieurs, que ce que vous prenez pour de la servilité aux caprices d'un vieux despote est la plus généreuse impulsion, la véritable bonté pratique; et sachez encore que, bien loin de ramper aux pieds de cet original, il avait négligé d'entretenir une relation qui, au point de vue secondaire, eût été utile à cultiver. Tous deux en étaient sur le pied banal de bonjour et bonsoir lorsque Graham, tombant un jour sur un article de journal où l'on demandait un correspondant allemand pour la maison de commerce S. B. M., se hâta d'aller se présenter au chef, qui n'était autre que M. Scot lui-même. « Ah! ah! mon jeune fumeur! s'écria celui-ci; et que savez-vous en fait d'allemand? » James exposa ses connaissances. « C'est fort bien; mais je crains que vous ne soyez Allemand des pieds à la tête, connaisseur en pipes germaniques aussi bien qu'en sons gutturaux; je ne saurais m'en arranger, car j'ai précisément congédié mon commis hambourgeois à cause de l'odeur de tabac dont il infectait mon comptoir. — Il y a deux ans que je n'ai pas touché un cigare, Monsieur, répliqua Graham avec quelque vivacité. »

Cet aveu persuada M. Scot, et trois semaines après James était installé chez lui avec des appointements assez médiocres, mais suffisants pour procurer plus d'aisance à sa pauvre mère. Si James s'est élevé jusqu'à l'honorable position qu'il occupe aujourd'hui, croyez bien que c'est à force de travail et de probité; croyez qu'il dut souvent souffrir et s'abstenir dans ses rapports avec un patron exigeant et quelquefois injuste. Cependant, comme il faut toujours être équitable envers chacun, j'ajouterai, bien que cette circonstance soit étrangère à l'histoire des « heureuses chances » de James Graham, j'ajouterai, dis-je, que M. Scot subit à son tour l'influence de cette nature tout aimable, et que son caractère s'adoucit sensiblement au contact de cette inaltérable bienveillance. Avouez, Messieurs, que mon « sermon » n'eût pas été complet sans cette confession que veut bien vous faire le vieux Scot lui-même.

Et le vieillard se retira lentement, laissant la compagnie un peu interdite méditer sur ses dernières paroles.

UN REMÈDE D'APOTHICAIRE EN 1420.

Au moyen âge, la méthode analytique qui consiste dans l'observation des faits ne dominait point, comme aujourd'hui, les doctrines reçues en fait de sciences naturelles. On sait qu'en physique, si l'on voulait se rendre compte, dans certaines circonstances, du déplacement des corps, on l'expliquait par cet adage : *La nature a horreur du vide.* On substituait de la sorte un principe ou une maxime empirique à la loi inconnue qui régissait le phénomène. *La thériacle craint le venin,* disait un adage thérapeutique. La *thériacle* ou *thériaque* était un médicament qui s'appliquait à une multitude de maux. On y mettait une quantité d'ingrédients très-variés, afin que cette action multiple s'exerçât avec plus de chances de guérison et sur un plus grand nombre de maladies. La thériaque de Venise a joui d'une réputation européenne et séculaire. L'emploi de ce médicament n'est pas entièrement abandonné. Or, de même que la *thériacle craint* ou craignait *le venin*, c'est-à-dire un principe morbide quelconque, de même aussi *le venin*, dans la croyance des temps passés, craignait ou fuyait *la thériacle;* et ainsi s'expliquait l'action curative de ce médicament. Un préjugé de ce genre, et qui s'est un peu continué jusqu'à nos jours, consistait à croire que des remèdes composés de substances rares et dispendieuses devaient par ce seul fait jouir aussi de propriétés médicales curatives. C'est ainsi que *l'or potable* passa de l'alchimie dans la pharmacopée du moyen âge, sans rien perdre de son prestige.

Les pierres fines, telles que le rubis, l'émeraude, la jacinthe, etc., d'après une superstition d'origine orientale, étaient regardées comme jouissant de diverses *vertus* plus ou moins précieuses. Entre autres propriétés, on leur attribuait celle de guérir certaines maladies et même toutes sortes de maladies. Les médecins, dans ce but, prescrivaient ces substances médicales pour composer des potions qu'ils faisaient absorber à grands frais par leur malades. En 1420, Isabeau de Bavière, reine de France, âgée de cinquante ans, était, depuis de longues années déjà, obèse et valétudinaire : parmi les comptes de ses dépenses, nous trouvons la mention descriptive et comme la recette d'un *électuaire* qui lui fut fourni dans l'intérêt de sa santé. Voici le texte de ce document :

Extrait des comptes de l'argenterie (1) *de la reine Isabelle de Bavière, femme de Charles VI.*

A Thierry Regnier, marchand (c'est-à-dire changeur), demourant à Paris, pour deniers à lui baillés par le commandement de sire Michiel de Laillet, conseiller du roi nostre seigneur, et maistre de sa chambre des comptes à Paris, c'est asavoir la somme de sept livres quinze sols tournois (2), pour les parties qui s'ensuivent :

Premièrement, pour deux esterlins et obole (3) de perles d'orient;

(1) A la direction générale des Archives, KK, nº 44, fº 9.

(2) Pour se faire une idée approximative et par comparaison de ce que pouvaient valoir, en 1420, 7 livres 15 sols tournois (qui revenaient, comme on le voit par la fin du compte, à 6 livres 4 sols parisis), il faut hardiment multiplier la première somme par 40. Ainsi le prix de cet électuaire, calculé en monnaie actuelle, aurait coûté environ de 150 à 160 francs.

(3) Mesures de poids usitées par les orfévres et lapidaires.

2° Un esterlin et un ferlin d'esmeraudes;
3° Un esterlin et un ferlin de rubis d'Alexandrie;
4° Un esterlin et un ferlin de jacinthes;
5° Un ducat d'or;

Achetés de lui, et baillez et délivrez à Regnauldin Morel, appothicaire de la royne, pour faire un lectuaire (électuaire) pour la santé de la dite dame; pour ce, par quittance du dit Thierry passée ou Chastelet de Paris le mardi 30e jour du mois de juillet l'an 1420; pour ce, ci... six livres quatre sols parisis.

LE CHATEAU DE CRAIGMILLAR

(ÉCOSSE).

A 12 kilomètres d'Édimbourg, sur la route de Selkirk, on rencontre, à gauche, les ruines de Craigmillar, qui, entourées de vieux arbres, couronnent une petite colline, dans un site agréable. D'après une inscription gravée sur une pierre du rempart, on suppose que ce château fut construit vers 1427. John, comte de Mar, le plus jeune frère de



Ruines du château de Craigmillar, près d'Édimbourg. — Dessin d'Edwin Toowey.

Jacques III, y fut emprisonné en 1477. Presque entièrement incendié par les Anglais en 1555, après la bataille de Pinkey, Craigmillar fut ensuite relevé, et servit souvent de résidence royale. Jacques V l'habita pendant sa jeunesse. Marie Stuart y passa plusieurs étés; les gardes françaises qui l'accompagnaient firent donner au village voisin le nom de « Petite-France ». Plus tard, sir Simon Preston acheta le château et les terres qui en dépendaient. Le propriétaire actuel de Craigmillar est M. Walter Little Gilmour.

LA NOUE.

François de la Noue est un de ces noms que l'histoire générale a le droit de passer sous silence, ou du moins de citer brièvement, mais qui, au second rang où la fortune les a tenus, méritent au plus haut point de fixer l'attention. Il vécut sous les règnes de Henri II, de François II, de Charles IX, de Henri III et pendant les commencements de celui de Henri IV, et il se montra, au milieu des circonstances les plus difficiles, non moins attaché à son roi qu'à sa religion, à sa patrie qu'à sa foi; consultant sans cesse sa conscience et sachant résister aux entraînements de l'esprit de parti; d'une piété fervente sans fanatisme, d'une valeur héroïque dans le combat, mais n'aimant la guerre et ne la faisant qu'en vue de la paix; plein de douceur et de générosité même envers ses ennemis; honoré de l'estime de tous, et digne, par tant de mérites, de l'admiration de la postérité.

François de la Noue appartenait à une noble famille de Bretagne, alliée aux Matignon et aux Chateaubriand. Son enfance ressembla à celle de tous les jeunes gentilshommes de cette époque : pour toute éducation, une liberté oisive; pour toute instruction, le maniement des armes, l'équitation, tous les exercices violents. Mais l'activité de son esprit s'éveilla de bonne heure, et, devenu page à la cour de Henri II, il se mit à étudier, en même temps que la tactique militaire, les histoires ancienne et moderne. Plutarque, où presque toutes les grandes âmes ont trouvé un aliment, fut sa lecture favorite.

Son caractère moral ne tarda pas à se signaler. Tandis qu'il faisait ses premières armes en Piémont, sous le maréchal de Brissac, sa mère, déjà veuve, s'étant livrée à la passion du jeu de telle sorte que Henri II lui avait ôté l'administration de sa fortune, le premier soin de la Noue, revenu de la guerre, fut de supplier le roi de lever l'interdiction; il aimait mieux laisser compromettre son patrimoine que de manquer au devoir de la piété filiale. Touchée par un tel exemple, sa mère apprit à se respecter elle-même et cessa de jouer jusqu'à sa mort, qui eut lieu bientôt après. Quelque confiance qu'il eût pu avoir en lui-même, dans l'honnêteté de ses instincts, la Noue sentit pourtant

le besoin d'un point d'appui extérieur, d'un préservatif assuré contre les mœurs dissolues de son temps. « Comme justice, prudence, force et tempérance, écrivit-il plus tard, sont les fortes colonnes qui soutiennent les États, aussi faut-il croire que piété est la base et le fondement d'icelles; de sorte que si elles ne sont affermies par cette très-digne vertu, elles branlent... » C'est ainsi qu'à l'âge de vingt-sept ans il adhéra aux austères principes de la réforme; il



François de la Noue, surnommé *Bras-de-Fer*. — Dessin de Chevignard, d'après un portrait du temps.

en dut la connaissance au frère de Coligny, Dandelot, qui parcourait la Bretagne avec le prédicateur Gaspard Cormel, et qui y établit douze églises calvinistes en cinq années.

Sous le règne de François II et pendant les premières années de Charles IX, la Noue ne prit aucune part aux querelles religieuses; admirateur de François de Guise, il était lié avec la maison de Lorraine et fut chargé d'accompagner Marie Stuart en Écosse. Si, après le massacre de Vassy, il prit les armes et se rangea sous les drapeaux de Condé, c'est qu'il était persuadé qu'il était de l'intérêt de la royauté d'échapper au pouvoir des Guise; à ses sympathies religieuses s'unissait un sentiment patriotique. Dès lors on le voit figurer sur tous les champs de bataille, à Dreux, à Saint-Denis, à Jarnac, à Moncontour. Le courage qu'il y déploya put être égalé par d'autres, mais sa magnanimité fut sans pareille. Fait prisonnier à Moncontour par le duc d'Anjou, on proposa de l'échanger contre Strozzi, tombé aux mains de Coligny, malgré l'opposition du cardinal de Lorraine, qui se fondait sur ce qu'il y avait plusieurs Strozzi, tandis qu'il n'y avait qu'un la Noue. Quelque précieuse que lui fût sa liberté, il la refusa jusqu'à ce que Strozzi, qui était malade, fût rétabli et pût être renvoyé sans danger. « Je ne bougerai, écrivit-il à ses amis, et j'aime mieux demeurer en prison que de hasarder la vie d'un brave cavalier. » Et ce n'était pas seulement dans les occasions d'éclat qu'il se montrait généreux et humain; il ne manquait jamais d'adoucir autant qu'il le pouvait les cruelles rigueurs de la guerre. Il maintenait parmi ses soldats la plus stricte discipline. Les vieillards, les femmes, les enfants étaient placés d'avance sous sa protection. Tout ce dont la nécessité l'obligeait à s'emparer, il le payait scrupuleusement; et si les maîtres du logis étaient absents, il avait soin de déposer chez eux l'argent qu'il leur destinait, pour qu'ils le trouvassent au retour et apprissent le dédommagement en même temps que la perte. Un jour qu'à bout de ressources il dut faire vendre un de ses chevaux et qu'on lui en donna cent écus, il jugea que c'était trop, le cheval ne lui en ayant coûté que quatre-vingts et, de plus, ayant été longtemps à son service, et il voulut qu'on rendît vingt-cinq écus à l'acheteur, qui, « étant homme de vertu comme il était, disait-il, ne méritait pas d'être trompé. »

En 1572, la Noue eût sans doute partagé le sort de l'amiral Coligny et n'eût pas échappé au massacre de la

Saint-Barthélemy s'il ne se fût alors trouvé dans les Pays-Bas, où il était allé faire la guerre aux Espagnols, bien que, dans une précédente campagne (au siége de Fontenay), il eût perdu le bras gauche et dût se servir d'un bras de fer pour tenir la bride de son cheval. Dès qu'il fut de retour en France, Charles IX le fit venir, se disculpa à ses yeux de la Saint-Barthélemy, et lui confia la mission de travailler au rétablissement de la paix en amenant la Rochelle à capituler. Placé entre le roi et ses coreligionnaires, dans la situation la plus difficile, la Noue suivit la droiture et la modération de son caractère. Tout en conseillant la paix, il fortifiait la ville; tout en se mettant à la tête des siens quand il fallait combattre, il ne se lassait pas de négocier. Soupçonné, haï des uns et des autres, il n'avait d'appui que dans sa conscience et restait maître de lui. Un jour, dans une séance du conseil de la ville, il fut soufflété par le ministre la Place. La Noue retint ses officiers qui tiraient l'épée pour le venger d'une si grave offense, et, reconduisant lui-même le ministre jusque dans sa maison, il le remit entre les mains de sa femme : « Madame, lui dit-il, ayez soin de votre mari; ne le laissez pas sortir de quelque temps, car il a l'esprit égaré. » Une telle modération, un tel empire sur soi-même est la plus difficile, la plus rare des vertus.

La Noue regagna toute la confiance des protestants quand, le parti des *politiques* s'étant formé et donnant à la résistance un caractère plus national, il mit à son service tous ses talents militaires, et quand, plus tard, Henri III étant monté sur le trône, et le duc d'Alençon, chef des politiques, s'étant réconcilié avec lui, il alla se joindre avec sa troupe au roi de Navarre, duquel il ne voulut recevoir aucune récompense. Il mérita l'approbation de tous les Français le jour où quelques-uns de son parti, dans un moment de détresse et d'effroi, proposant de faire alliance avec les Turcs et de leur donner un établissement à Aigues-Mortes, il combattit un projet si dangereux pour la patrie. « Si les Turcs ne nous envoient qu'un faible secours, dit-il, il sera inutile; si, au contraire, ils arrivent en force, ils voudront profiter de nos discordes pour envahir le midi de la France, et nous aurons à nous reprocher le crime du comte Julien, qui livra l'Espagne aux Mores. »

Après tant d'épreuves de toute sorte, une affliction plus profonde encore attendait la Noue et devait exercer sa résignation chrétienne. En 1579, après la convention de Nérac, il était allé dans les Pays-Bas conquérir une couronne ducale pour le duc d'Alençon, en arrachant ces provinces aux Espagnols. Accueilli avec joie, nommé général des États, il donna dans une embuscade et fut fait prisonnier. Sa captivité dura cinq ans et fut des plus dures. Il avait pour prison, au château de Limbourg, une tour en ruines où pénétrait la pluie. Il était traité, « non pas comme un gentilhomme pris les armes à la main, dit-il dans une lettre, non pas comme un Turc saisi par les chrétiens, mais comme un criminel destiné au dernier supplice. » Il ne fut pas permis à sa femme, Marie de Juré (qu'il avait épousée en secondes noces, après avoir perdu sa première femme, Madeleine de Téligny), de passer auprès de lui plus de vingt jours, et il dut correspondre avec elle en secret et par chiffres. Il avait si peu d'espoir de recouvrer la liberté que, ses ennemis la lui accordant à condition qu'il se laisserait crever les yeux, il était décidé à y consentir, et l'eût fait pour revoir sa famille si celle-ci ne s'y fût opposée. Néanmoins il étonna ses ennemis par sa patience et sa douceur; il mettait à profit sa solitude, sa tristesse, pour se recueillir, méditer et prendre note de ses réflexions; la lecture assidue de la Bible, et particulièrement de l'histoire de David et du livre de Job, consolait et relevait son âme. Mme de la Noue écrivait à un de ses amis : « A voir ses lettres, je le trouve comme transformé; il semble qu'il n'ait plus rien de commun avec le monde, mais qu'étant de cœur et d'affection transporté au ciel, il ne goûte plus que ce qui est divin et céleste. »

La liberté, que la Noue dut enfin aux persévérantes sollicitations de Brantôme et à l'influence de la maison de Lorraine, n'amena pas pour lui le repos, et il lui fallut, jusqu'à la fin de sa carrière, combattre pour la cause qu'il avait embrassée. Après l'assassinat du duc de Guise et la réconciliation du roi de Navarre avec Henri III, il prit les armes contre la Ligue. Son dévouement fut sans bornes. Comme les munitions et l'argent manquaient : « Oh bien, dit-il, ce sera moi qui ferai la dépense. Garde son argent quiconque l'estimera plus que son honneur! Tandis que j'aurai une goutte de sang et un arpent de terre, je les emploierai pour la défense de l'État où Dieu m'a fait naître. » Et il engagea sa terre de Plessis-les-Tournelles. Henri III lui envoya le brevet de maréchal de France.

Ce fut, comme il l'avait dit, pour la défense de l'État qu'il donna son sang. Après l'assassinat de Henri III, il s'attacha à la fortune de Henri IV, et combattit pour lui aux batailles d'Arques et d'Ivry, au siége de Paris, où il emporta le faubourg Saint-Laurent. Envoyé par son maître en Bretagne, contre le duc de Mercœur, l'un des chefs de la Ligue, il s'y rendit avec le pressentiment qu'il n'en reviendrait pas, répétant qu'il allait « mourir à son gîte, comme le bon lièvre. » C'est au siége de Lamballe, en 1591, à soixante ans, qu'il reçut la blessure dont il mourut : il expira dans les bras de sa femme résignée, après s'être fait lire par un ministre plusieurs passages du Nouveau Testament. La veille du jour où il fut blessé mortellement, se promenant dans un jardin, il avait cueilli une branche de laurier et en avait orné son casque : ce symbole d'honneur et de gloire restera attaché à son nom. En apprenant sa mort, Henri IV montra la plus vive douleur : « C'était un grand homme de guerre, dit-il, et encore plus un grand homme de bien; on ne peut assez regretter qu'un petit château ait fait périr un capitaine qui valait mieux que toute une province. »

Outre un abrégé des Vies de Plutarque et un commentaire de l'Histoire de Guicchardin, la Noue a laissé des *Discours politiques et militaires*, composés en grande partie dans sa prison de Limbourg, et où il traite de plusieurs questions qui intéressaient son temps, telles que les causes des troubles de la France, l'éducation de la jeune noblesse et les livres qu'elle doit lire, des réflexions sur les tactiques française et espagnole, la recherche de la pierre philosophale, des conseils sur la méditation religieuse, enfin des Mémoires sur les guerres de religion (de 1562 à 1570). Ce livre, trop oublié et bien digne d'être relu, est remarquable tant par la vive allure du style que par une grande largeur d'idées et de sentiments, surprenante chez un capitaine qui a versé son sang dans les guerres de religion. On aime à le voir, tout en louant le zèle, « cette ardente affection de l'âme qui tend à l'honneur de Dieu et au salut du prochain », désapprouver l'emploi de la force pour ramener ceux qui s'égarent; vouloir « en toute douceur les prendre par le bras et, leur haussant un peu le bandeau qu'ils ont devant les yeux, leur montrer les précipices où ils se vont inconsidérément jeter et perdre. » On se plaît à l'entendre professer que « le mot de prochain s'étend indifféremment à tous les hommes; que le genre humain est conjoint ensemble d'un lien sacré de communauté, afin que, par cette alliance, les hommes soient incités à s'entr'aimer. » Et, de nos jours encore, n'aurions-nous pas trop souvent à apprendre de lui à ne jamais méconnaître la dignité de la nature humaine, même dans l'homme le plus déchu, et, « parmi tant de souillures qu'on voit en une si noble créa-

ture, considérer toujours la marque excellente que Dieu y a apposée, afin de n'avoir pour abominable ce que lui-même peut couronner de sa grâce. »

PROGRÈS DE L'INDUSTRIE COTONNIÈRE.

Les progrès de l'industrie du coton sont un des phénomènes les plus remarquables de l'industrie moderne. Les manufactures de coton existaient à peine il y a quatre-vingts ans; le coton consommé, il y a quarante ans, par les filatures d'Europe et d'Amérique ne dépassait pas annuellement 150 millions de livres, et aujourd'hui leur consommation atteint presque le chiffre de 1 milliard 75 millions de livres. La somme des capitaux appliqués à la création de ce produit est immense. Pendant les années 1856 et 1857, la valeur de la matière brute consommée a été, en moyenne, d'environ 50 millions de livres sterling par année, et celle des produits fabriqués d'environ 120 millions de livres sterling. Le nombre des individus de tous âges directement employés par cette industrie est de 1 250 000 au moins. Leur salaire, calculé à raison de 20 livres sterling par personne, se monte à un total de 25 millions de livres sterling par année. Il y a peut-être un nombre de gens quatre fois plus grand dont les moyens d'existence dépendent indirectement de l'industrie cotonnière. Aux États-Unis, un million d'esclaves de tous âges sont occupés à la culture de la plante; leur valeur, à raison de 150 livres sterling par tête, est estimée 150 millions de livres sterling. Calculer la somme de tous les capitaux affectés à la construction des usines, des machines, etc., est une chose impossible. Mais les filatures seules ont une valeur de 50 ou 60 millions de livres sterling, en mettant le prix d'une broche à 20 ou 25 schellings; car ces établissements font aujourd'hui mouvoir en Europe et en Amérique quelque chose comme 50 millions de broches; et en évaluant à la moitié de la somme ci-dessus les manufactures consacrées au tissage, on s'écarterait peu de la vérité. Enfin, à ces capitaux il convient d'ajouter ceux qui sont engagés pour la vente, l'achat et le transport des matières brutes manufacturées. On peut bien estimer à 2 millions le tonnage des bâtiments employés soit à apporter la matière brute de différents points du globe dans la Grande-Bretagne, soit à transporter dans ce pays et dans d'autres les articles manufacturés. Les planteurs des États-Unis ont reçu, pour la récolte de 1857, la somme énorme de 34 millions de livres sterling. Dans le total des exportations de la Grande-Bretagne, le coton manufacturé seul entre pour un quart. (1)

LA VÉRITÉ.

La vérité, qui est seule juge d'elle-même, nous apprend que la recherche, la connaissance et le sentiment de la vérité, qui en sont comme le désir, la vue et la puissance, forment le plus grand bien qui puisse être accordé à l'homme. Certes, tout mortel qui, animé du feu divin de la charité et reposant sur le sein de la Providence, n'a d'autre pôle et d'autre pivot que la vérité, a, dès ce monde, un avant-goût de la béatitude céleste. BACON.

UNITÉ SCIENTIFIQUE.

Il y a bien de l'apparence que tout ce vaste univers est mû par une seule cause gouvernée par une seule loi. Mais quand bien même la vérité de cette présomption serait démontrée, ce ne serait pas une raison pour vouloir arriver immédiatement à l'unité, ni pour justifier ceux qui l'inventent quand ils ne la trouvent pas. Pour que l'unité soit précieuse, il faut qu'elle soit vraie; car si elle est fausse, au lieu d'avancer la science, elle ne fait que la retarder. Or l'unité vraie est au centre, et nous sommes partis de la surface, qui est la diversité même, et nous ne sommes en route que d'hier. Nous ne pouvons donc aspirer qu'à réduire peu à peu la diversité sans espérer atteindre l'unité, qui est encore bien loin de nous. JOUFFROY.

LES ANCIENNES DANSES AMÉRICAINES.

Golbéry le voyageur dit qu'à une heure donnée, l'Afrique entière entre en danse; il aurait pu ajouter que partout cette danse est la même à peu de chose près, et que partout elle est l'expression du plaisir. Il s'en faut bien que l'on puisse caractériser ainsi les danses américaines : on danse rarement dans les forêts vierges ou sur la cime des Cordillères; mais quand on danse c'est à bon escient, et, comme jadis, pour célébrer les événements les plus graves.

Au Mexique, dans ce pays où vingt mille victimes étaient sacrifiées chaque année devant l'autel du terrible Witzilopuchtli, des bals sacrés, conduits par les prêtres du dieu de la guerre, se renouvelaient à époques fixes; malheur au distrait qui, assourdi peut-être par le bruit de ce tambour gigantesque que l'on nommait le *teponaztle*, s'arrêtait ou mêlait les figures! il était expulsé du cercle sans rémission et mis à mort sur-le-champ. Les danses des Tupinambas, au Brésil, n'étaient ni plus aimables ni plus réjouissantes, mais elles n'entraînaient pas de si fâcheuses conséquences pour ceux qui se trompaient dans leurs exercices chorégraphiques.

De notre temps, où quelques tribus brésiliennes parcourent presque furtivement les grandes forêts dont leurs aïeux étaient les maîtres et que des chemins de fer vont bientôt sillonner dans tous les sens, nous nous figurons difficilement ce que pouvaient être les rondes immenses que menaient sur les plus beaux rivages du monde des nations aux coutumes sévères, qui ne dansaient que pour faire descendre sur elles l'esprit du courage ou pour vanter leurs exploits. Ces danses, à bien dire, étaient, par leur caractère sacré et par l'esprit qui les animait, de véritables scènes homériques.

Des milliers d'Européens les admirèrent, mais un seul les a dépeintes, c'est ce Jean de Léry, qu'un esprit plein de finesse et de science a surnommé à bon droit le *Montaigne des vieux voyageurs*. Comme il a su en effet nous raconter, ce naïf écrivain, ses *esmerveillements* à la vue des campagnes américaines, toutes diaprées de fleurs, sillonnées du vol des oiseaux, et qu'animaient les danses guerrières auxquelles on voulait qu'il prît part!

Un jour de l'année 1556, c'était, je crois, la veille d'une de ces danses sacrées, Jean de Léry s'en était allé au village de *Korantin*, à cinq ou six lieues du magnifique désert où s'élève cette belle ville européenne que l'on nomme Rio-de-Janeiro, il était entré dans une de ces *ocas* immenses, sortes de tonnelles verdoyantes, dont quatre seulement formaient un village : on voulait le bien accueillir, car on l'aimait; et comment ne l'eût-on pas aimé, ce bon jeune homme de vingt-deux ans, qui chantait si joyeusement les psaumes dans les grands bois? Son interprète s'était éloigné; il était seul au milieu des sauvages, et ceux-ci, voulant lui faire fête, ne trouvaient rien de mieux « pour l'esjouir » que de chanter à ses oreilles les exploits de leurs guerriers, et par conséquent d'énumérer le nombre des victimes sacrifiées dans leur village. Il eut grand'peur, il l'avoue ingénûment, et de la chanson d'anthropophages et de la panto-

(1) Voy. d'Ellison, *Handbook of the cotton trade*.

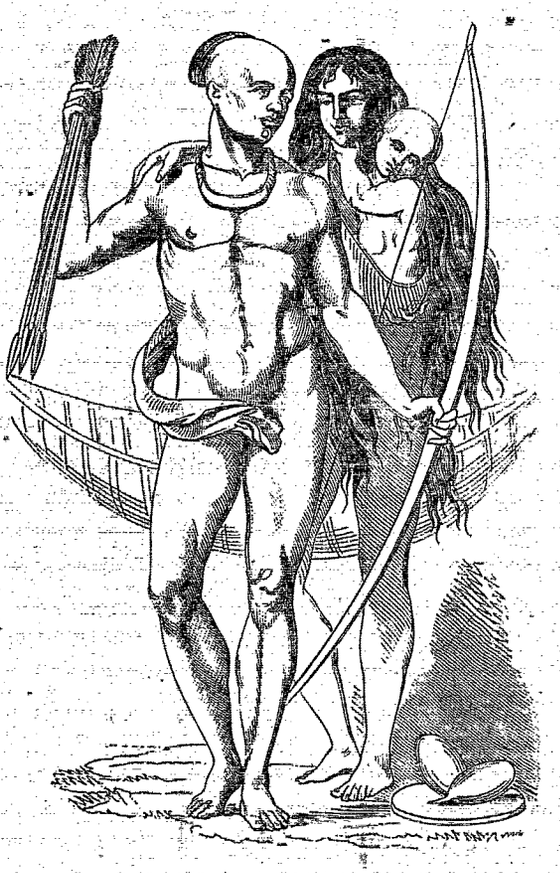
mime énergique qui l'accompagnait; mais, quelques heures après, il fut frappé bien autrement de la gravité solennelle de leurs danses. « Afin de les mieux représenter, dit-il, voici les morgues, gestes et contenances qu'ils tenoyent. Tous, près à près l'un de l'autre, sans se tenir par la main, ni sans se bouger d'une place, ains estans arrangez en rond, courbez sur le devant, guindanz un peu le corps, remuans seulement la jambe... le bras et la main gauche pendant, chantoyent et dansoyent de ceste façon. Et au surplus, parce qu'à cause de la multitude il y avoit trois rondeaux, y ayant au milieu d'un chacun trois ou quatre de ces Caraïbes [1], richement parez de robes, bonnets et bracelets faits de belles plumes naturelles, naïves et de diverses couleurs, tenant au reste en chacune de leurs mains un *maraca*, c'est-à-dire sonnetes faites d'un fruit plus gros qu'un œuf d'autruche, dont i'ai parlé ailleurs; afin, disoient-ils, que l'esprit parlast puis après dans icelles, pour les dédier à cest usage, ils les faisoient sonner à toute teste... Ce qu'outre la susdite description, ie vous ay bien voulu encore représenter par la figure suyvante... Ces Caraïbes en s'avançans et sautans en devant, puis reculans en arrière, ne se tenoyent pas tousiours en une place comme faisoient les autres : mesme i'observai qu'eux prenans souvent une canne de bois longue de quatre à cinq pieds, il y avoit de l'herbe de *petun* (du tabac) seiche et allumée; en se tournans et soufflans de toutes parts la fumée d'icelle sur les autres sauvages, ils leur disoyent : « Afin que vous sur-» montiez vos ennemis, recevez tous l'esprit de force. » Et ainsi firent par plusieurs fois ces maistres Caraïbes. Or ces cérémonies ayans ainsi duré près de deux heures, ces cinq



Anciens danseurs brésiliens. — D'après Jean de Léry.

ou six cents hommes sauvages ne cessèrent tousiours de danser et chanter; il y eut une telle mélodie, qu'attendu qu'ils ne savent que c'est de l'art de musique, ceux qui ne les ont ouys ne croiroient iamais qu'ils s'accordassent si bien. »

En même temps qu'il se complaît à nous décrire cette



Une ancienne famille du Brésil. — D'après Jean de Léry.

danse religieuse qui, à la suite d'une si belle peur, dit-il, lui donna si grande joie, le bon Léry a tenu à nous montrer son cher sauvage brésilien venant de quitter son *ins* ou hamac et se groupant avec sa femme et son jeune enfant, quelques instants avant l'heure où, après avoir bien « ballé et virevolté », il lui faut se remettre en chasse afin de pourvoir à la subsistance de ces êtres qui lui sont si chers. Le guerrier tupinambas a quitté l'*araroye* ou *yampenambi* suspendu à ses flancs, il n'a plus le bonnet de plumes; ses bruyantes sonnettes de fruits secs d'*ahouay*, il les a quittées; pour ornement il n'a que l'espèce de hausse-col en os très-blanc, le *jaci* [1], qu'il remplace parfois, dans l'intérieur, par un demi-cercle en or de bas aloi qu'on appelle *guanin*; il n'a pas le carquois, dont l'affublent si libéralement, mais d'une façon inexacte, certaines gravures du temps; ses longues flèches de *taquara*, il les porte à la main par poignées et saura les choisir avec un coup d'œil merveilleux lorsque son *orapat*, son arc de six pieds, devra les lancer contre un tapir ou un jaguar. Ce n'est plus le *sauvaige en pompe*, comme dit un vieux voyageur, c'est l'Indien robuste et content de son sort, qui demande aux Européens si Dieu les a si mal partagés des biens de la fortune qu'ils soient contraints de faire deux mille lieues pour lui demander son gibier qu'il leur offre à toute heure, et son bois de teinture qu'il leur abandonne pour quelques grains de verroterie.

[1] Ainsi que l'a fait observer M. de Humboldt, les Caraïbes jouaient chez les sauvages américains le rôle qu'avaient joué jadis dans l'Asie les Chaldéens; ils allaient prédisant l'avenir et multipliant de prétendus prestiges sur toute la côte orientale et même à l'extrémité sud.

[1] *Jaci*, littéralement la lune décroissante. Voyez à ce sujet le curieux glossaire brésilien que vient de donner M. Gonçalvez Dias, l'historiographe de la grande expédition destinée à explorer tout le Brésil; il est intitulé : *Diccionario da lingua tupy chamada lingua geral dos indigenas do Brazil*. Leipsick, 1858, in-12.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

LA CERVARA

(ÉTATS-ROMAINS).



Salon de 1859; Peinture. — Femmes de la Cervara, par M. Hébert. — Dessin de Marc.

En remontant la vallée étroite de l'Anio, au-dessus de Tivoli, on découvre à droite et à gauche, sur la crête des montagnes, plusieurs petites villes fondées au moyen âge par les *vilains*, pour échapper aux brigandages des barons. Parmi les plus pittoresques, on remarque Anticoli, Rocca, Canterano, Cantalupo, dont la silhouette se dessine en forteresse sur les rochers arides qui l'avoisinent. En approchant de Subiaco vers le soir, le voyageur voit les derniers rayons du soleil illuminer à sa gauche un pic des plus élevés de la chaîne, et dessiner des maisons, une église, là où il ne croyait apercevoir que des rochers : c'est la Cervara. On y monte de l'Agosta (colonie d'Auguste) par un sentier praticable seulement pour les ânes vigoureux et intelligents de ces montagnes, et, après trois heures d'une marche pénible, où les émotions ne font pas faute, on arrive à la hauteur du pays. L'air est pur, les échos sont retentissants, les herbes exhalent un parfum âcre sous les pas, les troupeaux de chèvres rentrent, le soleil est couché, depuis longtemps la vallée est dans la nuit ; la mer enfin s'étend à l'infini par-dessus les hautes montagnes d'en face. Les femmes du pays descendent à la fontaine par un chemin taillé dans le roc ; les jeunes filles, légères comme des gazelles, la *conca* couchée sur la tête, belles dans leur coquetterie et leur grâce naturelle ; les vieilles, grogneuses et dignes dans leurs jupes de laine bleue ouvertes sur les hanches et brodées de larges galons d'or, le *ponno* sur la tête en forme de turban, et les bas rouges comme des cardinaux, antique costume, légué sans doute par les Sarrasins, qui y sont restés à l'abri des chrétiens, et pour ainsi dire ignorés par eux, jusqu'au quatorzième siècle.

Il y a quinze ans, toutes les femmes de la Cervara portaient encore ce costume ; mais l'influence des élégantes filles de Subiaco a fait adopter aux Cervaroles de vingt ans le corsage serré à la taille et les jupes d'indienne.

Les rues de la petite ville, aussi escarpées que les abords du pays, sont couvertes de nombreux arcs ou voûtes qui assurent les communications pendant les grandes neiges de l'hiver. Rien n'est plus pittoresque que l'aspect de ces rues étroites, bordées de maisons construites sur le roc. Les effets de lumière y sont saisissants, surtout quand les blancs, les rouges et les bleus des costumes resplendissent au milieu des gris sombres des pierres. La population est de 1 200 âmes. Les hommes sont presque tous bergers ; ils descendent passer l'hiver avec leurs troupeaux dans la campagne de Rome ; ils remontent au printemps, quand les neiges sont fondues. Les femmes restent à la garde des enfants et du foyer. Les plus pauvres partent au 20 décembre pour travailler dans les fermes des princes romains, enrôlées par un *caporale* qui les vole et fait fortune, tandis qu'elles se tuent au travail ou meurent de la fièvre. La frontière napolitaine étant à une demi-heure de la Cervara, le commerce y est impossible, car le roi de Naples ne veut pas de communications de ses sujets avec ceux des États-Romains ; il n'y a pas de route. Les Cervaroles ont du blé excellent, des olives qui font une huile d'une saveur exquise ; mais il faut aller faire moudre tout cela aux meules des moines de Santa-Scolastica et à celles du cardinal protecteur, à Subiaco, et payer un impôt énorme par livre moulue : aussi le pays est-il pauvre et souvent affamé quand l'abondance est à Rome.

Si quelques-uns de nos lecteurs ont eu la bonne fortune de visiter la Cervara, le tableau de M. Hébert éveillera en eux d'agréables souvenirs, de douces émotions, et, ainsi que nous, ils applaudiront sans réserve à la fidélité du peintre, à son amour et à son respect pour la vérité. Mais heureusement il n'est pas besoin de voyager si loin pour apprécier et admirer ce qu'il y a d'art sincère et élevé dans cette belle peinture. Il suffit, en la voyant, de se laisser aller naturellement à ses impressions pour se dire : Si j'avais rencontré à la Cervara cette jeune fille, cette enfant, cette vieille femme, peut-être n'aurais-je pas deviné qu'il y avait là un sujet de tableau si charmant ; ou si j'avais trouvé quelque attrait à leur démarche, à leur costume, à leur physionomie, sans doute c'eût été un attrait bien vague et bien fugitif. Par quel pouvoir secret du peintre suis-je donc épris d'autant d'intérêt pour une scène si simple? Plus je la regarde, plus il me semble que je la comprends mieux, que je la pénètre, et je crois que je pourrais même raconter les sentiments de cette jeune fille et sa pauvre vie. Ce n'est point là certainement la beauté convenue de quelqu'une de ces malheureuses femmes qui, à Rome, font métier de poser, comme modèles, devant les peintres : nous n'avons vu que trop souvent, à nos expositions, leurs figures classiques de fatigue et d'ennui. C'est ici une vraie villageoise, et qui va vraiment, chaque jour, puiser l'eau à la fontaine avec ce chaudron de cuivre. Ses traits ne sont pas réguliers, ceux de l'enfant le sont moins encore : ils me plaisent cependant et m'inspirent la même curiosité sympathique que, sans doute, éprouva l'artiste lorsqu'il vit passer ce groupe et conçut le projet de le peindre. Un jour, le grand Schiller se prit d'un accès de mauvaise humeur contre le mot « beauté » ; il le trouvait trop difficile à définir, et, par suite, de nature à jeter la confusion dans les esprits. Chez beaucoup de gens, en effet, la beauté ne s'entend que de certaines formes choisies, et circonscrites dans des lignes régulières dont les premiers grands artistes ont donné le type et les proportions. Mais l'art a un champ plus vaste : comme la poésie, son but est de toucher, d'intéresser, de charmer, d'élever l'âme ; et par bonheur, la rare et précieuse qualité que, dans un sens restreint, on appelle la beauté, n'est pas le seul moyen d'exciter de belles émotions ; ce serait, en vérité, pour les belles personnes, trop de privilége.

On a remarqué depuis longtemps qu'une nuance de mélancolie entre pour beaucoup dans l'art de M. Hébert ; l'on peut citer à l'appui de cette observation le *Benjamin*, son premier tableau ; la *Mal'aria* (1), son œuvre la plus célèbre ; son *Baiser de Judas*, sa *Fenêtre de prison*, et, cette année même, sa *Jeune fille à la fontaine*. Peut-être aussi l'impression que produit la villageoise de Cervara, bien qu'assurément elle n'ait rien de triste, se traduirait-elle assez fidèlement en ces termes : « Combien de jeunes filles vivent ainsi dans cette pauvreté, dans cette solitude des campagnes, et dont la grâce, la bonté, ne sont entrevues, hors du cercle étroit où se passe leur vie, que de loin en loin, par un voyageur ou un artiste ! » Nous voudrions avoir la puissance de voir et de connaître tout ce qui est bon et aimable : toute sympathie que fait naître en nous une personne que nous ne connaîtrons jamais est mêlée d'un peu de regret, et ce regret est poétique ; qui sait le bien exprimer, dans un poëme, sur une toile ou sur un marbre, est artiste. Assurément tout l'art n'est pas là, et il a beaucoup d'autres cordes à faire vibrer dans nos âmes ; mais il n'est jamais plus grand que lorsqu'il est sérieux ; et si l'on y regarde bien et de près, on trouvera que l'admiration est rarement détachée d'un sentiment de retour sur notre faiblesse et sur les limites étroites où est enfermée notre existence. C'est un signe de véritable supériorité dans un artiste lorsqu'il a ce pouvoir de nous faire pénétrer plus profondément le sens intime des spectacles variés du monde extérieur, d'étendre nos sympathies jusqu'à des êtres ou des modes d'être, réels ou non, qui excitent notre intérêt, exercent nos facultés, et qui, si nous étions restés livrés à nos seules forces,

(1) Voy. t. XIX, 1851, p. 89.

auraient toujours échappé à nos regards et à notre intelligence, perdus pour nous dans le temps comme dans l'espace, couverts d'un voile éternel!

L'ASTRONOMIE DESCRIPTIVE EN MAI 1859.

Les beaux jours et les soirées claires de ce mois appellent les esprits méditatifs ou artistiques à la contemplation du ciel. Le soleil, à la fin de mai, arrive à faire des jours de seize heures dans les environs de Paris contre des nuits de huit heures seulement. C'est le mois décisif de l'année pour les produits végétaux et animaux que la terre *libérale* (expression d'Homère) fournit à l'homme laborieux. La vie, suspendue pendant les mois d'hiver pour de nombreuses classes d'animaux, se développe pleinement. Les oiseaux voyageurs sont arrivés et peuplent leurs asiles, disposés désormais pour les nourrir, les abriter et recevoir leurs nids. Les contrées polaires elles-mêmes, qui n'ont plus alors de nuit, rivalisent pour la vie animale avec les plus riches contrées du globe, qui, elles, ne connaissent pas l'hiver.

Passant du soleil à la lune, point d'éclipse ce mois-ci et point de marée un peu forte. Nouvelle lune le 2, premier quartier le 9, pleine lune le 16, dernier quartier le 24. Rien d'extraordinaire.

Quant aux planètes, Vénus, étoile du matin, montera dans le ciel oriental entre 3 heures et demie du matin et 3 heures. Elle précédera le soleil pour arriver, en juin, à se lever à 2 heures et demie après minuit.

Mars se couchera vers 9 heures et demie, Jupiter vers 10 heures et un quart, et Saturne vers minuit. Avis aux possesseurs de télescopes pour observer les quatre satellites ou lunes de Jupiter, l'anneau de Saturne et les bandes nuageuses de Jupiter. Pour reconnaître les glaces polaires de Mars, il faut déjà des instruments d'une force supérieure au pouvoir des lunettes que les capitaines de vaisseaux et les propriétaires de châteaux possèdent communément, et qui sont à la disposition des instituteurs et des ecclésiastiques dans le loisir des soirées d'été.

Les étoiles du nord que l'on voit toute l'année offriront par leur position un calendrier muet qui écrira dans le ciel le nom du mois de mai. Vers l'équateur, les brillantes constellations d'hiver, Orion, le Grand-Chien, le Taureau, les Gémeaux, s'inclineront le soir à l'occident et seront remplacées à l'orient par le Lion et la Vierge, qui annonceront l'été.

Parmi les curiosités du ciel étoilé, l'étoile double de la queue de la Grande-Ourse, celle de la brillante des Chiens de chasse, la double des Gémeaux, la double Polaire, l'amas d'étoiles qui porte le nom de nébuleuse d'Orion, celui de Persée et la nébuleuse du Cancer, offriront au télescope de nombreux objets d'étonnement aux gens du monde et de méditation aux penseurs. Cueillez des roses en mai, disait la sagesse des poëtes anciens, mais souvenez-vous que vos années passent aussi vite que ces fleurs du printemps.

La nature, en bonne mère, semble avoir prodigué ses beautés et ses spectacles, sur terre et dans les espaces célestes, à ceux qui savent ou qui veulent les voir. Ce ciel même, où nous ne pouvons atteindre, est plus complaisant que la terre. Tandis que les cataractes du Nil, la chute du Niagara, les marées de la Seine, de l'Amazone, du Gange et de la baie de Fundy, demandent aux curieux des voyages longs, pénibles et dispendieux, la carte du monde étoilé passe du soir au matin sous les yeux du contemplateur assis commodément dans son belvédère, et qui n'a qu'à ouvrir les yeux ou pointer son télescope pour jouir des merveilles du ciel, sans risque, sans fatigues, et en conservant la plénitude de sa pensée et de son imagination. L'énergique poëte latin, Lucrèce, criait à ses contemporains avides des vanités du pouvoir, de la richesse, de l'orgueil et des plaisirs matériels, que le bonheur bien entendu ne demande que la santé et une contemplation paisible et agréable. C'est ce que donnent sans contredit à un esprit distingué la nuit et l'Astronomie.

LA POPULATION EN FRANCE DEPUIS 1817.

Le mouvement de la population en France depuis l'année 1817, où le Bureau des longitudes a commencé à en tenir un compte régulier, présente, pour la période de 38 ans qui s'est écoulée depuis cette époque jusqu'en 1854, quelques résultats généraux qui viennent d'être mis au jour et qu'il est intéressant de connaître.

La totalité des enfants nés en France pendant cette période est de 36 832 277, dont 18 907 151 garçons et 17 825 126 filles. Le rapport du premier nombre au second est à peu près égal à $^{17}/_{16}$; c'est-à-dire qu'en moyenne il est né 17 garçons quand il naissait 16 filles.

Il arrive cependant quelquefois que, dans certaines localités, le nombre des naissances annuelles des filles l'emporte sur celui des garçons; mais c'est une exception qui, dans le cours de ces 38 années, et sur la totalité des 86 départements, ne s'est produite que 54 fois. On peut donc regarder la règle comme suffisamment générale, d'autant que l'observation prouve que, du moins dans les limites du territoire de la France, la différence des climats n'y fait rien.

Ainsi, durant la période de 38 ans, en comparant deux groupes de population à peu près équivalents, l'un dans le nord, l'autre dans le midi, on trouve que dans le premier le rapport du nombre des garçons à celui des filles est comme 17 à 16,011; tandis que dans le second ce même rapport est comme 17 à 16,064, ce qui est la même chose à quelques centièmes près.

L'augmentation moyenne annuelle de la population, de 1817 à 1854, a été de 150 001, ce qui est la 222e partie de la population moyenne durant ce même laps de temps. Si cet accroissement annuel d'un 222e se maintenait le même, la population augmenterait d'un dixième en 21 ans, de moitié en 90 ans, et il faudrait 154 ans pour qu'elle devînt double de ce qu'elle est actuellement.

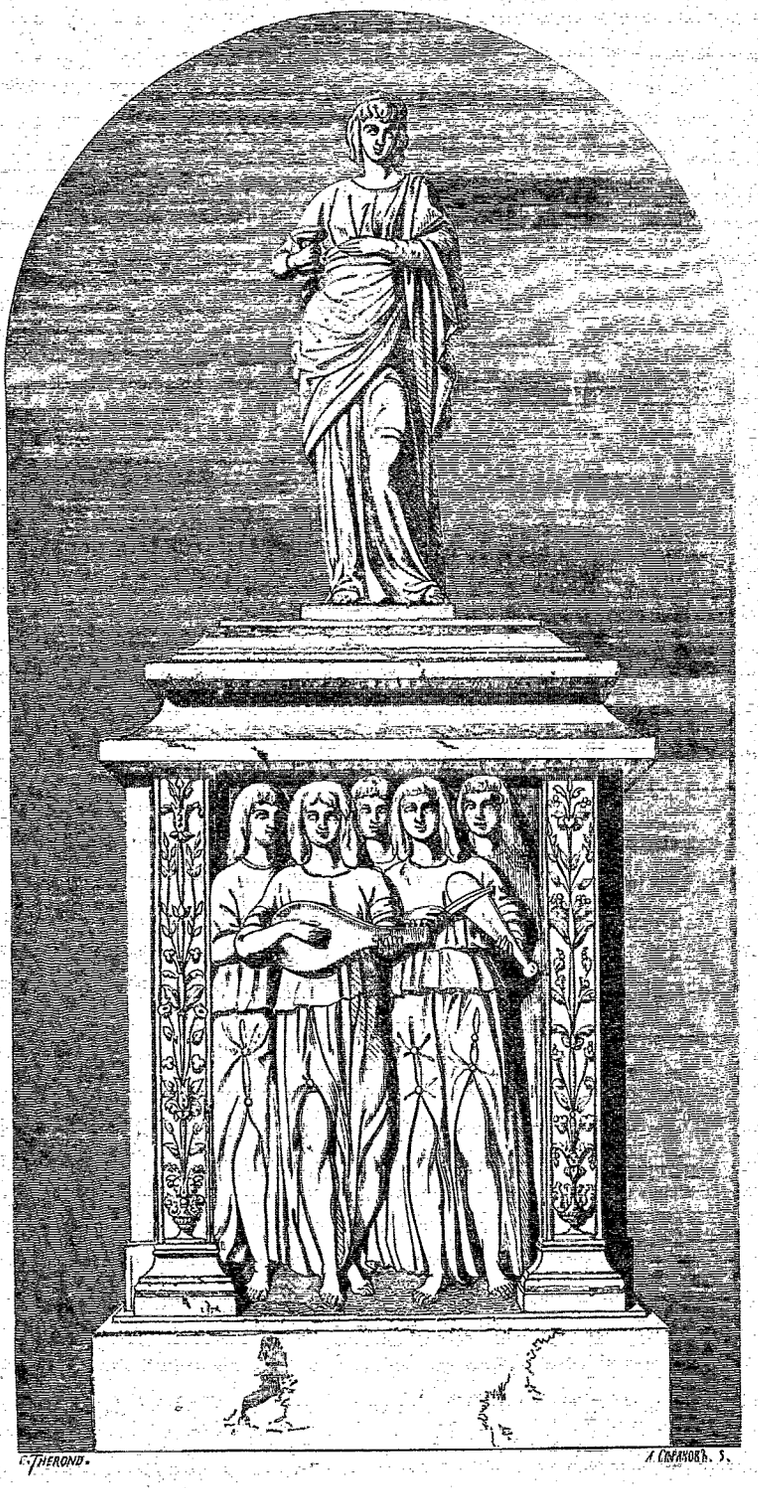
Mais ce mouvement d'accroissement, qui avait été constant depuis 1817, a diminué en 1854, et il s'est alors manifesté une diminution dont on ne saurait encore prévoir l'étendue et la durée.

Dans le même intervalle de 38 ans, le rapport du chiffre de la population à celui des naissances suit un mouvement graduel; pour les huit premières années, on trouve le nombre 31,8, pour les huit dernières 37,4, pour la moyenne 34,4. On sait que ces nombres servent à représenter d'une manière très-sensiblement exacte la durée de la vie moyenne aux époques qui leur correspondent.

Or, les tables de Duvillard prouvent qu'avant la révolution la durée de la vie moyenne n'était que de 28 ans $^{3}/_{4}$. Il y a donc eu depuis cette époque mémorable une augmentation moyenne d'environ 7 ans, qui doit tenir à l'accroissement de l'aisance dans les classes laborieuses, à l'amélioration du régime hygiénique, à la propagation de la vaccine et des autres soins médicaux. On voit par la comparaison des résultats des périodes extrêmes 31,8 et 37,4 que, de notre temps même, ce progrès, qui en résume tant d'autres, s'est développé dans une mesure considérable.

TOMBEAU DE LA VILLA QUERINI.

Les riches Vénitiens passaient la saison d'été dans de somptueuses villas construites sur la terre ferme, la plupart aux bords de la Brenta. Padoue et les autres villes étaient aussi entourées de belles maisons de campagne. Ce serait aujourd'hui une entreprise difficile que de vouloir décrire tout ce que ces charmantes demeures renfermaient



Fin du quinzième siècle. — Tombeau de la villa Querini, près de Padoue. — Dessin de Thérond, d'après Jacquemin.

d'œuvres d'art admirables. Avec la décadence des républiques, peintures, sculptures, mosaïques, se sont dispersées; les unes ont été détruites par l'ignorance, les autres ont servi à fonder ou à enrichir des musées ou des palais du Nord. Qu'est devenu, parmi tant de gracieux monuments dont on a perdu la trace, le tombeau que notre dessin représente? En 1737, il ornait encore la villa Querini, située près de Padoue, et décrite par Altichiero.

EBENSEE

(AUTRICHE).

Voy. la Cascade de Traun, t. XXVI (1858), p. 380.

Le lac de Traun est aussi renommé en Autriche que le lac de Wallenstadt en Suisse. Un bateau à vapeur le traverse chaque jour plusieurs fois dans sa longueur, entre Ebensee et Gmunden, petites villes situées à ses deux extrémités. C'est un voyage d'une heure. Les bords du lac sont escarpés et couverts de bois. Près d'Ebensee, les eaux, plus étroitement encadrées, sont presque noires; le paysage est sévère; on se sent disposé au silence, presque à la tristesse. Mais bientôt, vers le Sonnstein, dont les derniers escarpements s'avancent comme un cap au milieu des eaux, la scène change, le bassin s'agrandit, un plus vaste espace de ciel s'y reflète, la couleur noire se transforme insensiblement en azur. On passe devant un moulin, la *Karbachmülhe,* qui travaille dans la solitude, à l'entrée d'un enfoncement sauvage, au pied du Blochkogel. Près de là, dit-on, vivait autrefois un seigneur qui, s'étant épris d'une passion insensée pour une jeune nonne, voulut approcher en barque, pendant une nuit sombre, du couvent des Bénédictines de Traunkirchen; une tempête furieuse s'éleva, et le lendemain matin on trouva le corps inanimé du téméraire étendu sur le rivage près du moulin. Plus loin, après



Ebensee, sur le lac de Traun. — Dessin de Freeman.

avoir passé devant le Traunstein, aux pentes escarpées, on voit se dérouler et se mirer dans les eaux le village d'Ebenzweier, que décore un beau château appartenant au duc Maximilien d'Autriche, puis celui d'Altmünster, dont l'église, de style florentin, renferme des tableaux et des sculptures assez remarquables. On ne s'arrête guère à Ebensee sans faire l'ascension du Kranawettsattel, dont les deux sommités, le Feuerkogel et l'Albererfeldkogel, ont une hauteur de plus de 1730 mètres. Il faut quatre heures de marche pour arriver à l'extrémité de ces cimes, d'où l'on découvre un panorama immense, trois lacs, un grand nombre de villes, et les chaînes neigeuses des Alpes qui séparent l'Autriche de la Styrie et du pays de Salzburg.

LA VOIX DU PRINTEMPS.

Quand le printemps jette à foison la feuille dans nos bois et la fleur au sein des plaines, la nature, longtemps silencieuse durant les sombres journées de l'hiver, reprend sa solennelle et magnifique voix. Cette voix, formée de mille bruits différents, est un concert de gloire et de louanges que l'univers chante à son créateur.

C'est l'hirondelle, arrivée avec les brises attiédies d'avril, qui égrène et fait pleuvoir du haut des airs les petits cris joyeux de son retour.

C'est une abeille qui s'introduit en bourdonnant dans la fraîche corolle de la fleur éclose durant la nuit, pour y butiner un miel brillant de rosée.

C'est un timide lézard, immobile sur les feuilles sèches amoncelées au bas des haies, qui savourait les chauds rayons du soleil, et qui, effrayé de notre approche, fait entendre les pas furtifs de sa fuite précipitée.

C'est une brise printanière qui agite les feuilles aux arbres et les tiges flexibles de l'herbe grandie, et les fait frémir et soupirer doucement au sein de cette nature longtemps assoupie qu'elle semble réveiller.

C'est le chant du coq, le bruit de la cascade, le murmure des moucherons, et le cri saccadé du grillon tapi dans les prés.

Nul asile alors n'est inhabité, chaque feuille recèle un chant de reconnaissance, et toute branche porte un concert de bénédictions, tandis que le vieillard, assis dans la prairie et méditant sur ces merveilles sans nombre, unit ses accents et son âme à ces voix sans trêve, à cet hymne que le monde adresse à son auteur.

REPOS DES YEUX.

Chez la plupart des hommes la vue est la faculté qui s'affaiblit la première. Ne serait-ce pas que nous reposons moins nos yeux que nos autres organes? Nous les fermons la nuit, et ils se reposent alors en même temps que notre corps entier; mais, tandis que souvent, dans le jour, nous nous asseyons et fuyons les fatigues de la voix et de l'ouïe dans le silence, nous gardons toujours nos yeux ouverts : ils n'ont point de relâche; nous les usons à outrance en les occupant incessamment, sans que cependant nous ayons à regarder toujours quelque objet qui nous intéresse ou nous soit utile. Lorsqu'il nous survient une souffrance des yeux, l'art nous les couvre d'un bandeau ou tout au moins de verres de couleur pour les soustraire à la vivacité des impressions extérieures. L'usage de nous imposer nous-même le bandeau des paupières, aux instants où nous n'avons rien à regarder, préviendrait peut-être cette nécessité et nous conserverait la faculté si précieuse de bien voir jusqu'à un âge plus avancé.

SUR LA MORT D'UN ECCLÉSIASTIQUE DE CAMPAGNE.

Si les esprits des morts conservent le pouvoir de revenir dans leur demeure terrestre, tu ne reviendras pas la nuit, à la lueur de la lune, à l'heure où le regret et la tristesse sont seuls éveillés. Non! c'est au déclin d'une matinée d'été, alors qu'aucun nuage n'apparaît dans l'azur immense, et que la moisson se dresse haute et dorée, brillamment émaillée de fleurs rouges et bleues, c'est alors que, te promenant comme autrefois dans la campagne, tu enverras à chaque moissonneur un doux salut amical.

L. Uhland.

L'ÉCRITURE ET LE DESSIN.

Le dessin a précédé l'écriture, il en a été l'origine : ne devrait-il pas la précéder ou tout au moins l'accompagner parallèlement dans l'enseignement primaire? C'est l'avis de M. Léon de Laborde, membre de l'Institut, et auteur d'un ouvrage fort remarquable, abondant en excellentes observations, intitulé : *De l'Union des arts et de l'industrie*.

« Est-il donc plus difficile pour l'enfant, dit M. Delaborde, de dessiner ceci  , ou ceci  , que de tracer les traits qui composent cela, *B*? Si l'élève copiait des yeux, des nez et des oreilles en même temps et avec autant d'application qu'il griffonne des *M*, des *P* et des *Z*, il arriverait du même coup à écrire et à dessiner sa pensée. »

Et, ailleurs, revenant sur ce sujet, M. Delaborde dit encore :

« L'écriture est une partie du dessin; l'enseigner seule a été l'erreur. Il y a différents genres d'écriture : on connaît l'anglaise, la bâtarde, la gothique; on aurait dorénavant l'écriture figurée, c'est le dessin. Apprendre aux enfants les proportions des choses par l'habitude de figurer les objets naturels, c'est se rapprocher de leurs instincts imitatifs; les conduire en même temps à faire des lettres, c'est leur faciliter l'imitation de ces figures conventionnelles qu'on appelle l'écriture. Ainsi, l'enfant qui aura reproduit avec plaisir et facilité cette fleur,  , parce que c'est pour lui un objet familier, plaisant, séducteur, passera facilement de ce dessin à l'imitation d'un *G*, d'un *P* ou d'un *Z*, qui, malgré son étrangeté, son insignifiance, répond à des idées naturelles par un même rapport de justes proportions qui font, comme dans la fleur, dans l'œil  , ou dans l'oreille  , l'élégance de la forme; mais astreindre l'enfant tout d'abord, et sans une préparation préalable de son jugement, sans aucun exercice préparatoire de sa main, à reproduire mécaniquement des figures qui ne se rattachent à aucune de ses idées, à aucune des formes qu'il a d'habitude sous les yeux, c'est décourager l'enfant. Tout au contraire, si le dessin, cette étude attrayante, a précédé l'écriture, celle-ci vient s'y mêler comme sa compagne, comme une sœur plus âgée, plus sévère, et l'enfant passe de l'une à l'autre en fortifiant l'une par l'autre. Le dessin et l'écriture, enseignés simultanément et confondus ensemble, s'allégent en s'alternant, se soutiennent en s'appuyant, et font faire des progrès chacun au profit de l'autre. Le bâton que trace l'enfant est le premier trait du dessin.

» Le dessin, et les idées qu'il fait naître dans les jeunes esprits, soit pour mieux comprendre la nature, soit pour apprécier, presque sans en avoir la conscience, les beautés des œuvres de l'homme, doivent fournir au professeur, au simple maître d'école lui-même, des inspirations morales d'un ordre élevé. Quel allié plus attrayant, quel appât plus innocent que le culte des arts pour élever l'esprit de la jeunesse à la compréhension du beau, du vrai et du bien, ces trois essences de la morale!

» Le dessin enseigné dès l'enfance ne crée pas et ne doit pas créer des artistes, dit encore M. Delaborde, mais il forme le goût, il habitue l'esprit à se reposer sur les objets et l'observation à s'y arrêter, de manière à fixer dans la mémoire leurs formes générales et leurs particularités, et (toute question d'utilité pratique à part) ce don d'observation, exercé, développé, est dans la vie la source de mille jouissances qui échappent aux autres hommes. »

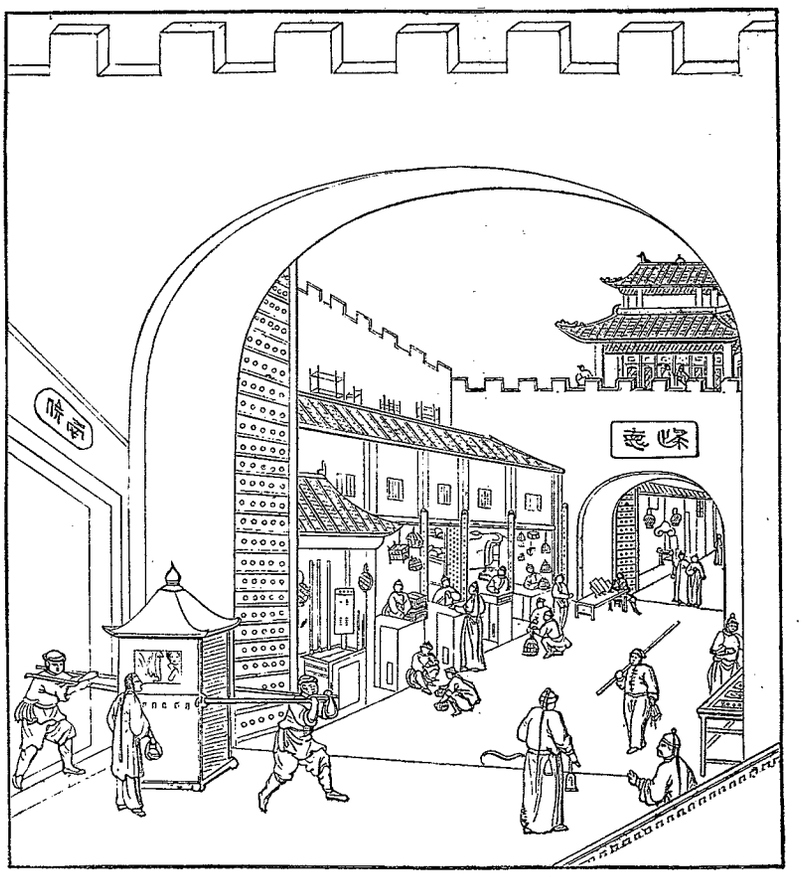
CANTON.

Kouang-toung, mot chinois qui signifie *plein-est*, et que nous prononçons *Canton*, n'est pas le seul nom que les habitants du Céleste Empire donnent à la célèbre ville dont les troupes anglaises et françaises ont pris possession en l'année 1858. On l'appelle aussi la cité des Béliers, la cité des Génies, la cité du Blé, en mémoire de cinq génies qui, montés sur des béliers, et portant chacun six épis, apparurent, il y a deux mille ans, aux fondateurs de la ville, et leur souhaitèrent de « ne jamais être visités par la famine et la disette. » Ils auraient bien dû ajouter « par les armées européennes. » Les cinq béliers se sont transformés en pierre, et on les voit encore dans le

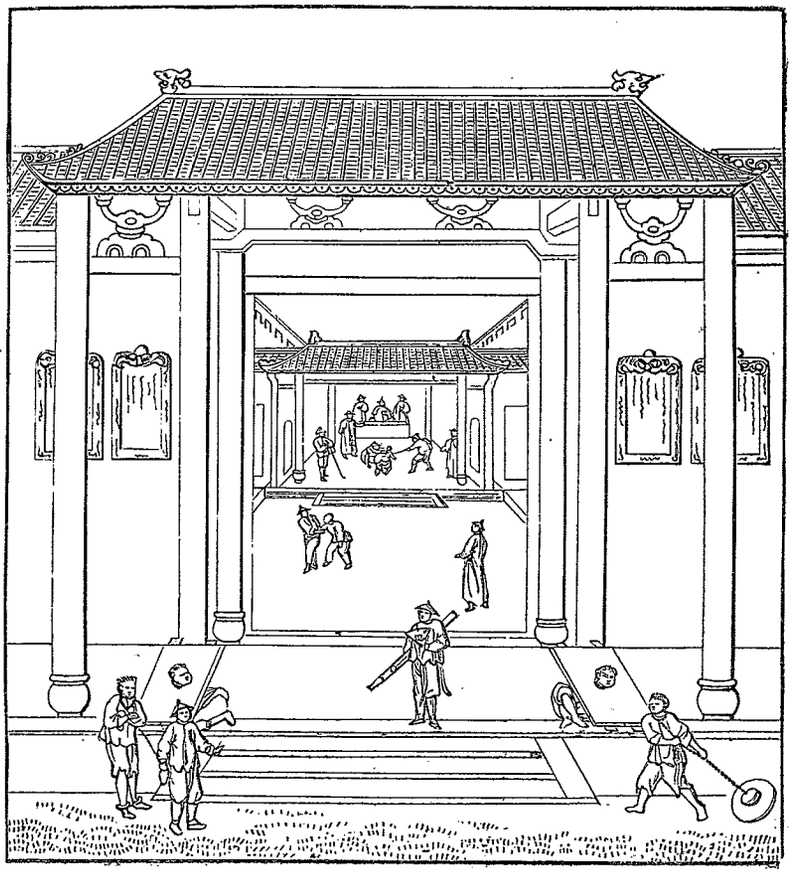
temple « des Cinq-Génies », près de la porte du même nom. Personne n'ignore que la cité de Canton est construite sur la rive septentrionale de la « rivière es Perles », dans une longue plaine bornée au nord par les montagnes des « Nuages-Blancs ». La vieille ville s'adosse aux montagnes; la nouvelle ville est située au sud-est et s'étend jusqu'à cent mètres du bord de la rivière. Les murailles qui entourent toute la cité sont percées de douze grandes portes, et le mur qui la traverse de quatre. Ces portes ont de beaux noms : la « Paix-Puissante », le « Repos-Éternel », la « Pureté-sans-Fin », etc. Des rues, des fossés, des canaux, entrecoupent le labyrinthe des maisons; ces voies de communications sont aussi décorées de dénominations poétiques : le Lis-d'Or, la rue des Fleurs, le Dragon-Belliqueux, etc. La prise de la ville a permis de pénétrer dans tous les quartiers, et nos lecteurs doivent se souvenir avec un sentiment d'horreur des descriptions que les journaux ont données des prisons et de la place où se font les exécutions capitales.

La législation pénale paraît être, en effet, d'une barbarie effroyable. On n'en saurait donner une idée même en se souvenant des monstrueuses cruautés de la nôtre avant 1789, la roue, l'écartèlement, le plomb fondu, etc. Le système d'instruction publique, qui, en théorie, ne manque pas d'une certaine grandeur, est devenu presque illusoire dans la pratique (1). Le premier degré littéraire, celui des « rejetons élégants », *Sieou-tsai*, est accessible, d'après la loi, à tous les citoyens; mais on en excepte les *Tsi-min* ou « dégradés », parce que, dit-on, ils descendent des rebelles qui, de l'an 960 à l'an 1126 de notre ère, menacèrent la puissance de la dynastie des Soung; on refuse également d'admettre parmi les compétiteurs les comédiens, les musiciens, les bateliers, les barbiers, les porteurs de chaises, et, ce qui est moins extraordinaire, les geôliers, les exécu-

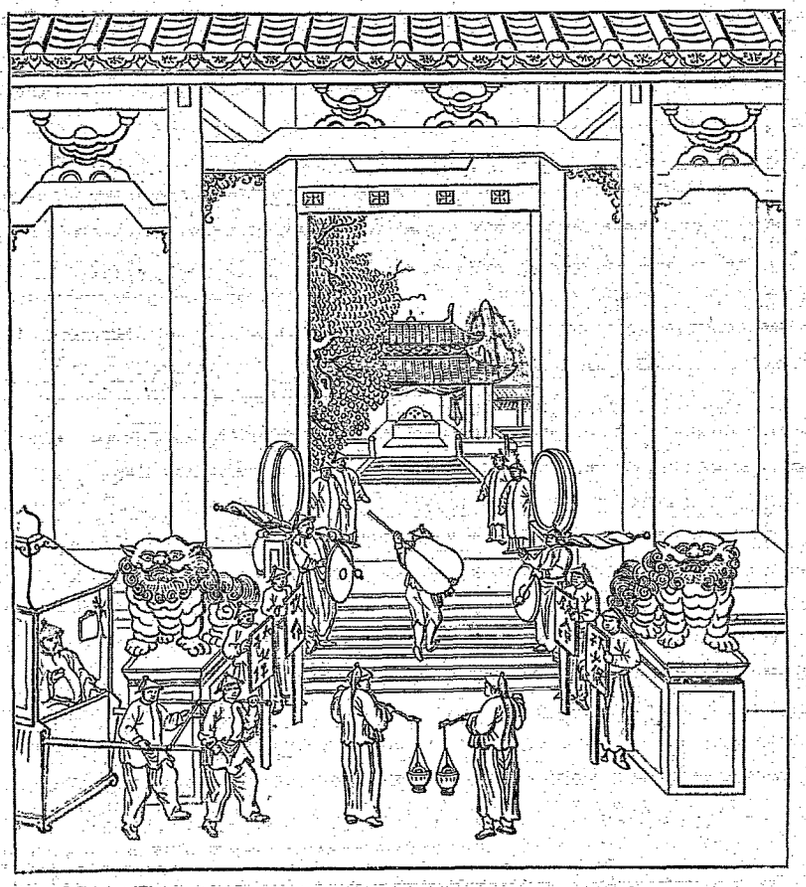
(1) Voy. *la Vie réelle en Chine*, par L. R. William C. Milne; Paris, 1858; — et un excellent mémoire publié, il y a déjà longtemps, par M. Édouard Biot, fils de l'illustre savant.



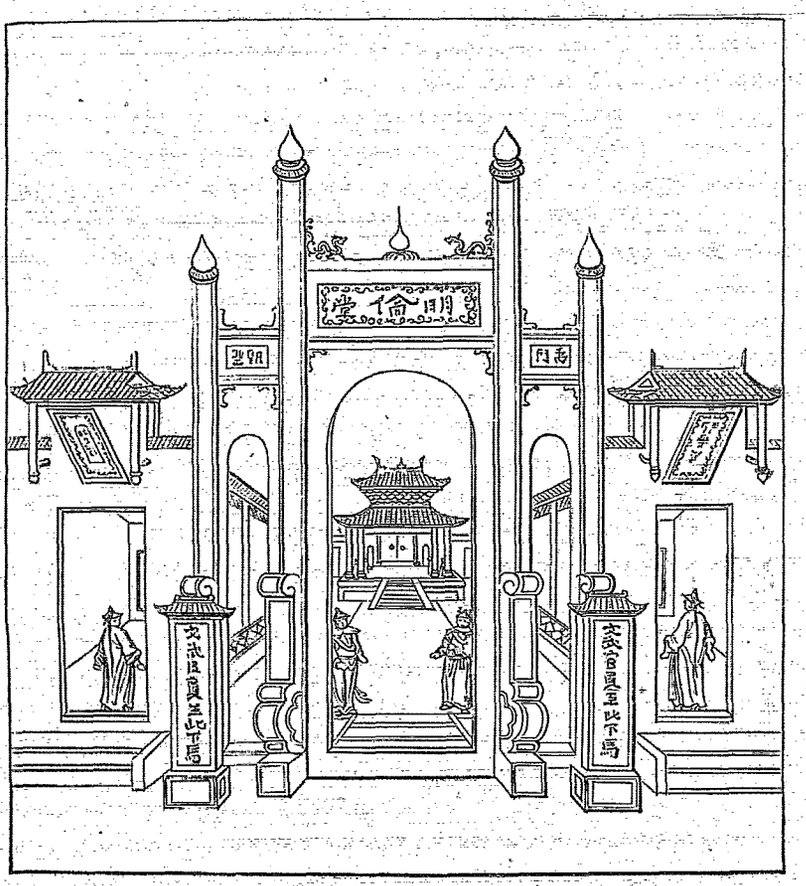
Canton. — Kouai-lak-moun, Porte de la Cité. — Oiseleurs.



Canton. — Hôtel du Juge criminel de la province.



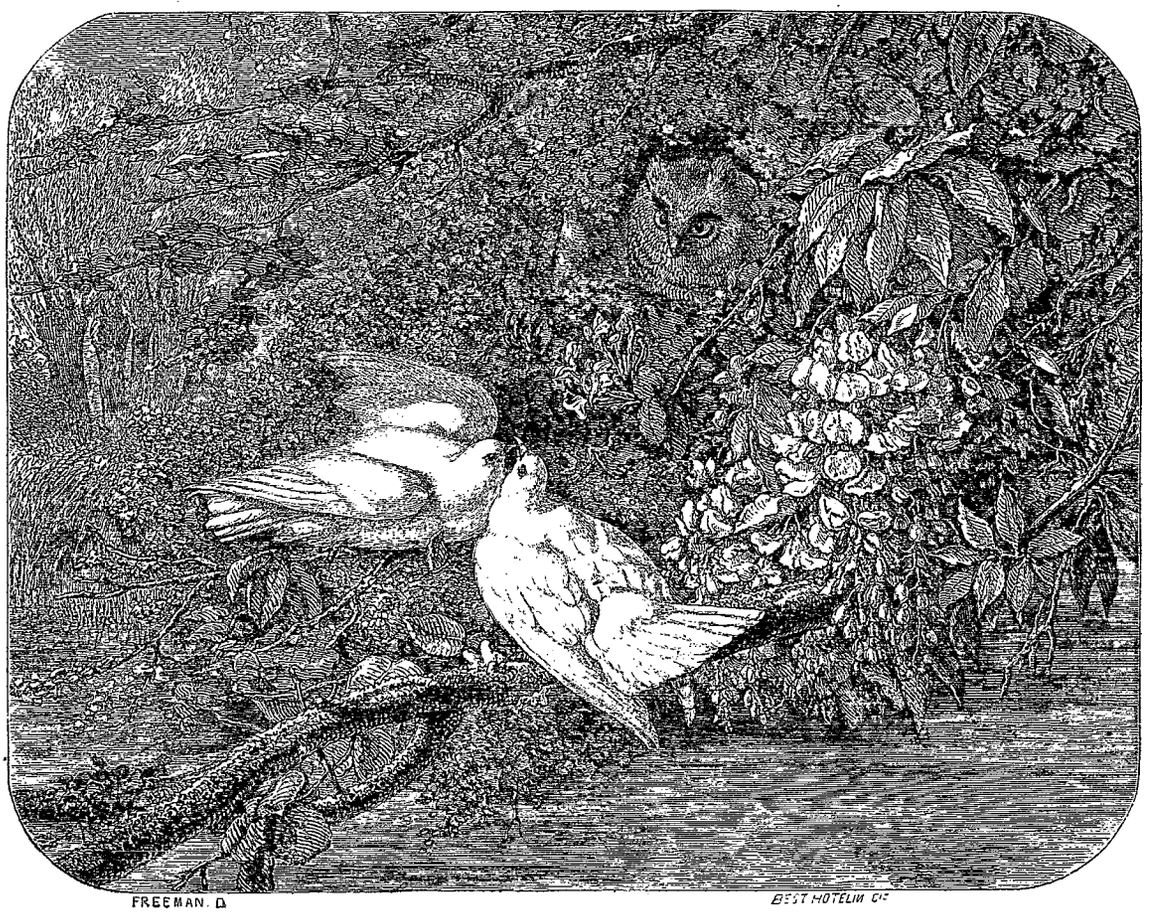
Canton. — Entrée de l'hôtel du Poaching-sse, trésorier de la province.



Canton. — Édifice consacré aux examens et aux solennités littéraires. — (Ces quatre vues sont empruntées à un album de peintures chinoises rapporté de Canton par M. Natalis Rondot.)

teurs des hautes œuvres, et les hommes qui sont au-dessous de tout, les domestiques esclaves. On n'est admissible à faire preuve de son savoir que dans le district où l'on est né. L'examen se compose de trois épreuves de plus en plus difficiles. Sur un nombre de candidats qui s'élève parfois à deux mille, on n'accorde souvent le brevet du « Sieou-tsai », c'est-à-dire de bachelier ou de licencié, qu'à vingt-cinq des candidats. Ensuite ces élus se divisent en trois classes suivant leur mérite : le rang le moins élevé est le *Fah-seng;* au-dessus est le *Tsiang-seng;* le rang supérieur est le *Ling-seng*. Mais pour sortir de ces classifications et arriver à entrer dans le corps des lettrés, la « Forêt des Pinceaux », *Han-lin*, il faut subir encore d'autres examens pendant l'espace de trois ans. Quand on est parvenu au titre de *Kien-seng*, on a le droit de porter le bonnet de cuivre sur le bonnet. Toutefois ce n'est là encore que le début des efforts nécessaires pour prétendre aux grades et emplois supérieurs. Cette indication sommaire montre assez qu'une grande sagesse a présidé jadis à la constitution civile de la Chine. Stimuler dans les hommes le désir du développement de leurs plus nobles facultés en leur offrant et leur assurant comme prix les emplois élevés, c'est assurément une idée qui atteste une politique intelligente. Mais cette émulation ne pouvant exciter le zèle que de jeunes gens dont les familles sont déjà parvenues à l'aisance, on laisse en dehors du mouvement intellectuel le peuple presque entier. Or, quand bien même les classes supérieures d'une nation seraient éclairées, on n'en est pas moins exposé aux révolutions et à la décadence si l'ignorance est à la base même de la société, parce qu'elle est inséparable de la brutalité, de l'envie, des préjugés, de la superstition lorsque la religion domine, du matérialisme lorsqu'elle est sans puissance sur les esprits. L'instruction primaire existe toutefois en Chine : les règlements des écoles sont même de petits chefs-d'œuvre de subtilité; mais le formalisme y tue l'activité morale et la lettre l'esprit.

LES PEINTRES ET DESSINATEURS FABULISTES.



Salon de 1859; Peinture. — Les Pigeons et le Hibou, par M. Legendre-Tilde. — Dessin de Freeman.

Les poëtes ont de tout temps saisi et peint avec vivacité les analogies qu'il est naturel de remarquer entre les passions de l'homme et celles des animaux. Dans les fictions d'Homère, Achille a la force du lion, Ulysse la prudence du renard; un autre guerrier est vigilant comme le coq, rusé comme le serpent, courageux et sobre comme l'âne. Sur les monuments égyptiens, l'animal, être simple, exprime les passions dominantes dans l'homme, être complexe qui se rapproche de la bête lorsque l'énergie d'une passion détruit en lui l'équilibre des facultés. Toutefois, la fable proprement dite, le dialogue des animaux entre eux ou des animaux avec l'homme, est un genre que les sculpteurs ou les peintres anciens ne paraissent pas avoir traité. On croit reconnaître Ésope dans un personnage bossu et contrefait qui figure sur des vases grecs : cependant on ne voit nulle part la mise en action des ingénieux apologues de ce sage conteur.

Les temps modernes ont eu des artistes fabulistes, en petit nombre, il est vrai, et d'un talent fort inégal. Un des plus anciens est Jérôme Zileti, qui a illustré les cent fables de Verdizotti (1661), avec plus d'esprit, de naïveté, et surtout avec plus d'originalité que le fabuliste n'en a mis dans son texte. Le dessinateur a l'avantage de pouvoir traiter de bien des manières différentes la même donnée sans que le sujet s'épuise, tandis qu'il est usé lorsqu'il a été traité par un ou deux grands écrivains. Qui oserait raconter en vers la fable de *la Cigale et la Fourmi*, du *Meunier, son Fils et l'Ane*, et cent autres, après la Fontaine? Une telle témérité paraîtrait ridicule; mais, même après Oudry, après Grandville, il est permis d'illustrer la Fontaine, et l'on peut espérer, en composant et dessinant différemment, qu'on fera aussi bien que ces habiles artistes (1).

De même que Zileti est supérieur à Verdizotti, Gillot montre beaucoup plus d'esprit que la Mothe dans les vignettes dont il a orné les fables du savant académicien. C'est un homme à part que Gillot. On ne peut le comparer à personne. Watteau, qui a peint à Chantilly de charmantes singeries humaines, a été son élève, et est parvenu à une plus haute célébrité. Mais Gillot, s'il est inférieur à Watteau dans l'ensemble des qualités qui font les grands artistes, est cependant remarquable par une franche et libre originalité, qui ne s'est inspirée que de son génie. Il excelle à saisir le ridicule des attitudes, à faire valoir le comique des situations, à donner l'expression vraie des caractères. La ressemblance de l'homme avec le singe, le peintre des *Arlequinades* la sent et l'exprime à merveille; ni Decamps, ni Grandville n'ont rien fait de plus spirituel que certaines de ses illustrations. Nous nous rappelons une délicieuse vignette imprimée au-dessous d'une estampe de Parrocel, qui représente une séance de l'Académie des sciences, où l'on démontre l'anatomie de la tête du cheval. Rien de plus sérieux que la docte assemblée. La vignette luit comme un

(1) Les études sérieuses où Lebrun a comparé les expressions diverses des passions chez l'homme et les animaux, ne peuvent être classées parmi les apologues ou fables.

éclat de rire au milieu de cette gravité : sur un squelette de cheval au galop, un singe, paré de la longue robe et de la simarre des docteurs, est assis majestueusement, la cravache à la main; un autre tient des étriers, un autre un mors; d'autres ont des livres et gesticulent avec animation et démonstration à la manière des membres de l'Académie des sciences. Toute cette scène grotesque, tous ces personnages qui se croient sérieux, servent d'encadrement au squelette du cheval et se démènent sous une tête grimaçante de Chinois. C'est la science humaine s'agitant en face du néant et de la folie. La vignette ne porte pas de nom; mais, à la finesse des détails, à l'élégance spirituelle de l'ensemble, nous la signerions sans hésiter du nom de Gillot.

Parmi les écrivains, beaucoup se sont cru fabulistes qui n'étaient que satiriques. La fable alors est un voile, un artifice de la parole, où l'on censure les vices ou les travers humains avec plus ou moins de talent; mais, ainsi compris, ce genre perd la plus grande partie de son charme, la naïveté, la grâce et l'abandon. L'illusion disparaît du moment où l'arrière-pensée du poëte est trahie par l'accent de la colère et par le sarcasme. Si notre grand fabuliste reçut de ses contemporains le surnom de « bonhomme », ce fut, sans doute, à cause de l'apparente bonhomie de ses fables plutôt que de celle même de son caractère. Il n'avait pas pour unique inspiration le besoin de blâme, et sa critique est, le plus ordinairement, tempérée par une fine bienveillance. Parfois même il se borne à une douce leçon de morale et de fidélité, et alors il émeut jusqu'aux larmes, comme dans la fable des *Deux Pigeons*. Parmi les peintres fabulistes, nous aimons mieux les moralistes que les satiriques. On a reproché, peut-être avec quelque raison, à Gillot et à Grandville de faire trop souvent la caricature de l'homme : l'esprit de l'artiste y brille aux dépens de l'agréable simplicité du genre. Aussi mettons-nous encore au-dessus de ces habiles parodistes le vieux et charmant Jérôme Zileti. C'est sa manière que nous retrouvons avec plaisir dans le tableau des Pigeons et du Hibou, envoyé, cette année, à l'Exposition des beaux-arts par un peintre gracieux. Il ne faut pas y chercher une leçon de morale bien austère : ce n'est là, ce nous semble, qu'une allusion légère à la laideur envieuse; lorsque l'on n'a ni beauté, ni jeunesse, ce que l'on peut faire de mieux, c'est d'être aimable et bienveillant.

Une injustice faite à un seul est une menace faite à tous.

MONTESQUIEU.

LE GRAND-PÈRE.

ANECDOTE.

A le juger sur son costume, c'était quelque émigré depuis peu rentré dans sa patrie; mais il n'avait pas l'air inquiet d'un proscrit; point d'amis qui vinssent conférer avec lui; il arrivait, s'en allait, toujours seul. A ce besoin de sympathie qui lui faisait néanmoins rechercher la société des enfants, j'étais tentée de voir en lui un détenu politique, ou même un prisonnier pour dettes, élargi récemment de quelque cachot solitaire. Tous les jours je le rencontrais à la petite Provence, qui se nommait alors terrasse des Feuillants, et qu'on appelle aujourd'hui terrasse de la rue de Rivoli. Ce côté des Tuileries était, en ce temps-là, abrité par un mur tout garni de plantes sauvages, et là, de midi à quatre heures, on voyait la vieillesse se réchauffer et l'enfance s'ébattre au soleil. L'antique tenue du vieux bonhomme; son tricorne incliné sur l'oreille; sa longue et mince queue, épanouie en un élégant nœud de taffetas qui encadrait les gros marrons de sa perruque poudrée; les amples basques de son grand habit si proprement brossé; ses vastes manchettes de mousseline; les boucles si reluisantes de ses souliers à talons : rien de tout cela n'attirait les regards des habitués du jardin; tous connaissaient de vue *le grand-père*. Ainsi l'avait surnommé la reconnaissance de la petite population des Tuileries, qui, tout d'abord, avait rendu hommage à sa bienveillante physionomie.

Quoique son extérieur n'annonçât nullement la richesse, le *grand-père* avait toujours quelque chose à donner : une bille d'agate à l'enfant qui se plaignait qu'on lui eût *chippé* sa plus belle; une balle de paume au bambin qui avait lancé la sienne par-dessus la vieille muraille. Ses dispositions généreuses s'exerçaient surtout à l'endroit des petites filles. J'ai dit, je crois, que son costume antique me l'avait tout d'abord fait remarquer; j'ai mal dit : seulement il me le faisait reconnaître de loin. Ce qui avait attiré, ce qui fixait mon attention, c'était son sourire affectueux, son regard plein d'une paternelle tendresse, son salut à la naïve enfance qui avait je ne sais quel mélange touchant de protection et de respect. Je n'ai rencontré que chez le vieux grand-père ce doux regard, ce suave sourire.

Ses libéralités ne se passaient pas en gâteaux, en bonbons; elles avaient un caractère aussi particulier que l'espèce de galanterie protectrice avec laquelle il présentait les singulières babioles dont ses vastes poches étaient approvisionnées. C'étaient de petits sabots, creusés dans des noyaux de cerises pour des Cendrillons de poupées; des corbeilles façonnées en noyaux d'abricots ou de pêches; parfois un collier, un chapelet de coquillages, ou de pepins, ou de graines bizarres, ou de perles, en bois tourné et sculpté; parfois encore des joujoux de cartonnage, d'ingénieux pantins, d'étranges boîtes, des bateaux, des maisons fabriquées avec de vieilles cartes; et mon observation me convainquit bientôt que le grand-père travaillait de ses blanches mains les jolies bagatelles qu'il distribuait avec cette grâce affectueuse.

Demi-institutrice, demi-gouvernante, attachée à une orpheline, riche héritière, je la promenais par ordre des médecins. L'enfant, dont le berceau avait été entouré de tristesse, qui avait des tuteurs plutôt que des parents, était d'une mauvaise santé, d'un caractère impérieux et morose, et la nécessité plutôt que mon goût me retenait près de l'altière petite idole. Elle eut sa part des attentions et des bontés du grand-père, et je m'étonnai de l'y voir sensible. Elle l'apercevait de plus loin que moi, faisait souvent quelques pas au-devant de lui, et comme lui et nous étions de très-fidèles promeneurs, nos relations se resserrèrent petit à petit. Le grand-père n'était point prolixe; à vrai dire, il ne causait pas; quelques phrases brèves et coupées, c'était tout; jamais un mot sur lui-même, et, quelle que fût ma curiosité, je ne me serais pas permis une question. Sa façon de s'adresser à ses *jeunes amies*, comme il les appelait, attirait les enfants, et l'empire qu'exerçaient ses rares paroles était étrange. A vrai dire, il ne faisait pas le moindre compliment à toutes ces petites vanités, mais ses manières en étaient un des plus délicats; il paraissait prendre au sérieux les petites personnes et respecter en elles ce qu'elles seraient un jour. J'eus lieu de m'applaudir en trouvant, dans le sentiment inspiré par le vieillard, un moyen d'action sur mon opiniâtre pupille. « Que dirait le grand-père? » Cette simple phrase me fut souvent utile, et arrêta net des violences que je n'avais ni l'autorité de châtier, ni l'art de prévenir.

Tout en brodant et en surveillant Irène, c'était le nom de mon élève, je fis bon nombre de romans sur l'histoire ignorée de notre vieil ami. Il connaissait, mieux que moi et que toutes les gouvernantes, le nom des jeux divers; il sa-

vait d'un mot les mettre en train, d'un coup d'œil apaiser les querelles, d'un geste faire rentrer dans la ronde l'enfant boudeur qu'on en avait exclu. Mais si, dans les rangs enfantins, le grand-père jouissait d'une faveur marquée, il n'en était pas de même partout. Ses goûts puérils, contraste étrange avec ses façons dignes et cérémonieuses, avec son âge et son antique costume, ses sourires bienveillants, si goûtés par la jeune population qu'il fréquentait uniquement, le firent passer chez les habitués du jardin pour un cerveau fêlé. La loueuse de chaises ne s'en pouvait taire, et, malgré le peu d'encouragement que je lui donnais, elle me dit plus d'une fois, en touchant son front déprimé de son doigt avide : « Bien sûr qu'il en tient là, le bonhomme! »

Les enfants sont observateurs : cependant ma hautaine pupille ne paraissait faire nulle attention à ces rumeurs, que je repoussais autant par vénération pour le sympathique vieillard, que de peur de détruire une influence qui m'était utile. Ne savais-je pas d'ailleurs ce que sont les propos des oisifs, servantes, portières, loueuses de chaises, et gens plus haut placés? Ils ont amené en cour d'assises plus d'un innocent, et, peut-être, conduit à Bicêtre plus d'un rêveur inoffensif.

Un soir que nous étions restées plus tard au jardin, Irène, lancée avec les autres enfants, échappa quelque peu à ma surveillance. Je la démêlai enfin au milieu d'un petit groupe, et la rappelai comme elle disait d'un petit ton impérieux :

— Ne m'en défiez pas!

— Vous défier!.. et de quoi, Irène?

Elle prit son air sournois, ne répondit rien, nous rentrâmes, et je n'y songeai plus.

J'eus lieu de me souvenir de ces paroles lorsque, le lendemain, à mon inexprimable vexation, la petite fille, quittant ma main au moment où le vieux monsieur s'approchait pour nous saluer, se planta résolûment devant lui, et de sa petite voix claire et stridente lui cria :

— Grand-père, est-ce vrai que tu es fou?

Le vieillard sembla frappé de stupeur; sa main, dont tout d'abord il se couvrit les yeux, retomba, et il dit, avec un triste et doux sourire :

— De vous, enfants?... oui... peut-être...

Il se détourna, fit quelques pas en chancelant, s'assit sur un banc, se redressa, et sortit du jardin.

Les méchancetés de l'enfant ne sont fréquemment que des ignorances; il blesse avec ses paroles, comme avec ses mouvements, faute d'en mesurer la portée. Cependant la conscience d'Irène ne la laissa pas tranquille; le lendemain, à peine levée, elle me persécuta pour aller au jardin. Le soleil brillait; n'importe, point de grand-père; et après avoir en vain séjourné sous la muraille des Feuillants, nous parcourûmes aussi inutilement les allées. De tout le jour, Irène, qui fut insupportable, ne voulut point jouer; vers le soir, elle se joignit à une fougueuse partie de *cligne-musette*, nous contraignit ainsi de rentrer tard, et se montra capricieuse et maussade avec les domestiques, qui, par sa faute, nous servaient un dîner froid. Le troisième jour, il plut; Irène n'en tint pas compte, et force fut de la suivre.

On sait peu à quelles douloureuses épreuves sont soumises les pauvres filles chargées de l'éducation des enfants, et quelles pénibles concessions il leur faut faire, louvoyant entre des devoirs qui s'excluent. Ma vieille mère, ma pauvre petite sœur, vivaient de mes honoraires; j'avais la mission de ne jamais contrarier Irène, en même temps que celle de former son esprit, ou plutôt ses manières; car sa tante répétait volontiers devant elle que « la petite n'était point sotte et en saurait toujours assez. » Aussi ma pupille avait beau s'ennuyer de son ignorance et de son oisiveté; elle se refusait à mes efforts pour l'en faire sortir, et je subissais les conséquences de défauts qu'il m'était interdit de corriger. Elle était trop fine pour ne pas savoir que je dépendais entièrement de son bon plaisir, et... Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit ici, c'est du grand-père.

L'hôtel était voisin des Tuileries. Irène, dès que nous eûmes tourné le coin de la rue Saint-Florentin, fuyant l'abri de mon grand parapluie, déploya une petite ombrelle et me précéda. Arrivée à la grille, au lieu de la traverser, elle glissa devant, courant plutôt qu'elle ne marchait. Je l'appelai, elle ne se retourna pas; je pressai le pas sans la pouvoir rejoindre, bientôt ce fut une sorte de chasse. Je ne savais quel tour elle me voulait jouer, et j'appréhendais un esclandre. La frayeur où j'étais de la perdre de vue m'ôtait la respiration. Parfois son pas semblait se ralentir; je me hâtais, j'allais mettre la main sur elle!... point : elle rebondissait de côté, et ses agiles petits pieds avaient vite regagné l'avance.

Que faire? Je n'osais crier aux passants d'arrêter la petite folle. Tout à coup, je la vis se pencher vers une étalagiste de joujoux et de gâteaux, marchande en plein vent à laquelle elle achetait quelquefois. Je respirai. Il ne s'agissait sans doute que de quelqu'une de ses innombrables fantaisies, et je pensais la tenir... Mais je n'avais pas repris haleine qu'elle était déjà loin, et la chasse recommençait.

Enfin, elle s'arrêta au fond de ces terrains vagues qui s'étendaient alors entre le Louvre et le château des Tuileries, grand espace rempli de maisons à demi ruinées, de baraques de saltimbanques, et de nombre de boutiques improvisées à l'aide de quelques planches. Ce fut là qu'aussi essoufflée qu'irritée je rejoignis mon indocile élève. Sans s'inquiéter de ma colère qui n'avait pu encore trouver d'expression : « Là! » me dit-elle tout bas, d'un air si mystérieux, qu'étonnée je me tus et regardai ce qu'indiquait cette petite main étendue.

La fin à la prochaine livraison.

LES DEUX FERMES.

Suite. — Voy. p. 59, 100, 124.

LES SEMAILLES.

Bon temps, bon laboureur, avec bonne semence,
Donnent du grain en abondance,

dit un vieux proverbe allemand, cité par Olivier de Serres. Bon temps, bon labour, bonne semence, sont, en effet, les trois conditions nécessaires pour assurer le succès de la récolte; mais nous y ajouterons, avec l'agriculture moderne, bon assolement et bon engrais.

L'ensemencement est une des opérations les plus importantes de l'agriculture. Il faut, pour un bon ensemencement, observer trois circonstances principales : l'époque des semailles, la qualité de la semence, et la manière d'opérer.

Pour ce qui touche l'époque des semailles, les livres et les leçons des professeurs ne peuvent donner que des indications approximatives. Il est impossible de dire à un cultivateur : Tel jour, à telle heure, vous sèmerez telle ou telle sole. Les Anglais, qui s'entendent à cultiver la terre rationnellement, ont à ce sujet un adage d'une remarquable sagesse : « Quand il s'agit de semer, disent-ils, soyez plutôt hors du temps que de la température. » Et ils ont bien raison : que vous semiez vos céréales de printemps en mars ou en février, cela est peu important; mais si vous semez avec un mauvais temps vous avez de grandes chances pour avoir une mauvaise récolte.

Encore ne suffit-il pas de semer au bon moment, il faut aussi ne confier à la terre que de bonnes graines. Si vous

semez de bon blé, il poussera de bon blé; si vous semez de l'ivraie, il poussera de l'ivraie; on n'a jamais vu la graine de l'ivraie produire du blé, ni le froment de qualité inférieure devenir, d'une année à l'autre, un froment de première qualité.

Donc, si le cultivateur veut bien faire, il choisira sa semence dans ses plus beaux échantillons; s'il veut faire mieux, il demandera à son voisin quelques hectolitres de semence, si le blé de son voisin est plus beau que le sien; et enfin, s'il veut être un agriculteur progressif et faire progresser sa bourse en même temps que sa culture, il fera sagement et économiquement des essais sur les différents blés connus, pour rechercher celui qui conviendra le mieux à sa terre comme qualité et comme produit.

Les cultivateurs arriérés, c'est-à-dire l'immense majorité de nos paysans, prennent au tas la semence de l'année, donnant moins de soins aux grains qu'ils mettent dans la terre qu'à l'avoine qu'ils font manger à leurs chevaux.

Il y a trois manières de distribuer la semence sur le sol : à la volée, au plantoir et au semoir. La première manière est encore la plus répandue pour les céréales, quoiqu'elle ne soit pas, à notre avis, la meilleure, tant s'en faut; mais c'est celle que l'on a pratiquée de tout temps, dans tous les pays. Le semeur porte la graine dans un sac ou dans un long tablier suspendu à son cou; s'il se sert d'un tablier, il en roule fortement l'extrémité inférieure autour de son bras gauche, et jette les poignées de semence devant lui en leur faisant décrire une demi-circonférence de droite à



Semailles. — Ancienne méthode. — Dessin de Lambert.

gauche. Le contraire a lieu s'il sème de la main gauche. C'est cette opération élémentaire que représente notre gravure.

Une graine, pour pouvoir germer, est soumise à deux conditions : absence de la lumière et présence de l'oxygène. C'est pour cela qu'une herse attelée d'un cheval suit ordinairement le semeur et recouvre la graine d'une couche de terre assez épaisse pour arrêter les rayons lumineux, assez légère pour permettre à l'oxygene de l'air de pénétrer jusqu'à elle.

On sème encore à la main, en répandant derrière la charrue la graine dans le sillon; le second trait de labour recouvre tant bien que mal la graine répandue.

Les bons semeurs à la volée sont rares; quand on n'en a pas chez soi, il faut les payer cher. Mais, quels que soient l'habileté du semeur et le calme de l'air, la graine est souvent inégalement répartie; elle est enterrée d'une manière incomplète ou recouverte d'une couche trop épaisse de terre; le grain qui n'est pas enterré dans le sol est fréquemment mangé par les oiseaux. Il en résulte en certains endroits de grandes places vides au moment où la plante se développe, tandis que, dans d'autres endroits, les semences trop agglomérées se nuisent mutuellement.

L'ensemencement au plantoir, qui consiste à faire un trou dans le sol pour y loger la graine, est généralement abandonné pour le blé, le seigle, et il est plus particulièrement restreint à la culture du maïs, de la betterave, etc. C'est un mode d'ensemencement long et coûteux.

Reste le semoir, qui répand la semence en lignes et même à la volée si l'on veut.

De tous les semoirs, le semoir en lignes est le plus répandu. L'usage du semoir commence à se propager dans les bonnes fermes. Nous en avons fabriqué de très-bons en France, mais nous marchons après les Anglais. Nous donnons le dessin d'un semoir anglais qui est le plus compliqué, mais en même temps l'instrument de ce genre le plus parfait que nous connaissions.

L'inconvénient d'une certaine complication de rouages est plutôt apparent que réel.

Le semoir le plus simple, c'est la main de l'homme; mais

il est beaucoup plus coûteux, beaucoup plus imparfait, quoi qu'on en dise, que le plus coûteux et le moins parfait des semoirs.

Le semoir à toutes graines, de Hornsby, répand en même temps la semence et l'engrais. Il consiste en une caisse divisée en deux compartiments ou trémies et portée sur deux roues. Dans un compartiment on place la graine, dans l'autre l'engrais pulvérulent; une tige tournante, sur laquelle sont attachés des disques, traverse le compartiment de la graine. Ces disques sont garnis de cuillers ou de godets qui, en plongeant dans la masse de la graine, se remplissent d'une quantité voulue, et, pendant leur révolution, rejettent cette graine dans un tube en caoutchouc, aboutissant à une gorge pratiquée dans l'intérieur des socs.

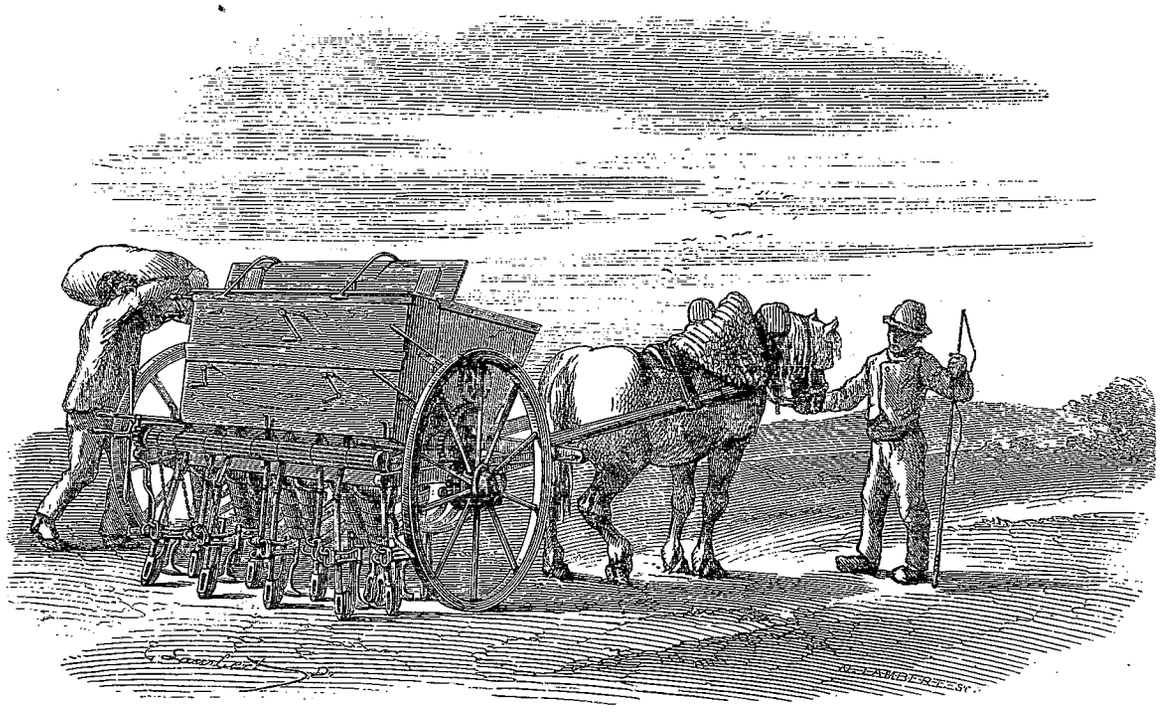
L'engrais, distribué par un cylindre garni de saillies, tombe également en quantité déterminée dans une série d'entonnoirs engagés les uns dans les autres, et qui conduisent l'engrais, au moyen d'une gorge que portent des socs placés en avant des premiers. — La révolution des roues fait marcher tout le mécanisme.

Voici maintenant ce qui se passe lorsqu'on met le semoir en marche, en y attachant un ou deux chevaux, selon la force et la grandeur de l'instrument.

Le tube ou plutôt le soc de l'engrais trace un sillon assez profond; à mesure qu'il entr'ouvre le sol, l'engrais tombe par quantités égales dans le sillon ouvert. Après le tube de l'engrais vient un griffon qui comble le sillon.

Le tube ou plutôt le soc de la semence, qui suit immédiatement, mais qui entre moins profondément dans le sol que celui de l'engrais, trace, à son tour, un sillon dans la couche nouvellement remuée où est enfoui l'engrais, et y dépose la graine, qui se trouve ainsi enveloppée dans un mélange de terre et de matière fécondante.

L'emploi du semoir en lignes a plusieurs avantages : il produit avec moins de graine un meilleur résultat; le sarclage au moyen des houes à cheval, qui ne serait pas possible dans un champ ensemencé à la volée, est pratiqué avec plus d'économie, chose importante, surtout au moment où les bras manquent de plus en plus à notre agriculture. La graine, répandue avec une régularité mécanique, se développe plus normalement, et donne des produits supérieurs en quantité et en qualité. Ce résultat est dû aussi à l'engrais pulvérulent qui, mélangé à la terre, active la végétation en augmentant la fertilité du sol. Enfin, le travail se fait à meilleur marché et surtout plus rapidement à une époque de l'année où le temps est si précieux.



Semoir mécanique de Hornsby. — Dessin de Lambert.

Les semoirs se multiplient depuis quelques années dans les fermes françaises, parce que nos cultivateurs apprennent tous les jours à reconnaître la vérité de ces paroles : « Qui ne sème rien n'a rien, qui sème mal récolte mal. »

DÉCOUVERTE DE LA COCHINCHINE.

Peu de personnes savent aujourd'hui que cette terre témoin de tant de martyres fut découverte par un des navigateurs les plus persévérants du quatorzième siècle. Il y avait dix-huit ans environ que les Portugais avaient commencé la conquête des Indes orientales lorsque Duarte Coelho, fils de Gonçalo Pires, seigneur de Filgueiras, vit pour la première fois le royaume de Cochinchine; il y laissa, dit-on, ce qu'on appelait alors un pilier commémoratif (un *Padrão*) portant son nom et l'année de sa découverte, 1516. Si cette dernière circonstance eut lieu, ce qui est fort incertain, le petit monument en question ne dut pas rester longtemps debout sur la côte. Duarte Coelho, qui était un homme d'une grande sagesse et d'une haute valeur, continua à prendre part aux conquêtes de l'Inde; il prit part également à celle de Malacca; et, en rémunération des services qu'il avait rendus à l'État, on lui accorda une concession de soixante lieues de terrain dans le Brésil, à partir du cap Saint-Augustin jusqu'à l'île d'Itamaraca. Il fonda dans ces parages, aujourd'hui si riches, une colonie des plus florissantes, et, après avoir administré sagement cette vaste capitainerie durant une vingtaine d'années, il mourut en 1554. Ce fut seulement durant l'année mémorable qui suivit la découverte de Duarte Coelho,

qu'on vit les Portugais visiter la Chine pour la première fois. Fernand-Perez de Andrade débarqua à l'île chinoise de Tamou, et, négociant de là pour obtenir libre communication avec le continent, débarqua sur la côte qui avoisine Canton. Un officier que le gouvernement portugais avait chargé d'une ambassade officielle pour l'Empire du milieu, Thomé Pires, se mit immédiatement en route pour Nankin, mais il réussit peu dans sa mission.

LA SCIENCE EN 1858 (1).

Suite. — Voy. p. 14, 54, 114.

CHIMIE MINÉRALE.

Diverses modifications d'un même corps; Oxygène naissant. — Deux corps sont en présence; sollicités par l'affinité chimique, ils vont s'unir, et bientôt ils ne formeront plus qu'un seul être dont les parties constitutives se seront confondues dans une si complète association, qu'elles ne pourront plus se distinguer l'une de l'autre. Avant que le grand phénomène de la combinaison ne s'accomplisse, portons notre attention sur les corps qui vont le produire, et il nous sera possible d'observer qu'ils sont déjà dans un état particulier, résultant de leur influence mutuelle. Ce fait a été constaté dans quelques circonstances favorables. Ainsi l'oxygène, au contact du phosphore, des essences, des matières très-oxydables, commence par subir une modification; ce n'est plus le gaz primitif dont les appétits chimiques étaient comme endormis; c'est de l'oxygène singulièrement excité, tout ardent à s'emparer des corps qui lui sont offerts comme une proie. On a constaté cet état nouveau dans lequel il se trouve en l'écartant des matières oxydables avant qu'il ne les ait saisies sans retour, avant que la combinaison ne se soit opérée. On a vu que c'était de l'oxygène singulièrement actif qui s'unit avec énergie là où l'oxygène ordinaire ne se serait uni que lentement, et qui même se combine avec certains corps dont l'autre n'aurait pu s'emparer. On l'appelle oxygène ozoné. Cet oxygène ozoné peut s'obtenir aussi quand on détruit, par des actions peu violentes, une combinaison déjà opérée. Ainsi l'eau décomposée par la pile donne de l'oxygène qui naît à l'état d'ozone.

M. Houzeau s'est occupé de préparer l'ozone en abondance : il fait agir l'acide sulfurique sur le bioxyde de barium. L'auteur l'appelle oxygène naissant.

L'air que nous respirons se compose principalement d'oxygène mêlé d'azote; on conçoit avec quel intérêt nous devons nous occuper de rechercher dans quel état cet oxygène se trouve. L'oxygène naissant donne la mort quand il est respiré en grande proportion : c'est un fait bien démontré. Il est à supposer qu'il agit vivement même quand il est respiré en faible quantité. Peut-être son accroissement anormal dans une contrée développe-t-il des maladies épidémiques. La chimie a donc le devoir de rechercher des moyens délicats pour constater et pour évaluer les proportions de ce gaz actif que l'atmosphère renferme. Elle l'a rempli. Une bande de papier amidonné et imbibé d'iodure de potassium a été employée comme réactif pendant longtemps. Ce moyen semble donner quelquefois des résultats inexacts. M. Houzeau propose un papier bleui par le tournesol et imbibé d'iodure de potassium. Ce papier rougit sous l'influence de l'ozone. Par des expériences suivies, il a éprouvé son procédé.

Divers états du soufre. — Le soufre joue, vis-à-vis des différents corps simples, deux rôles, dont l'un est tout opposé à l'autre. Ainsi, quand on le combine avec l'oxygène, il est brûlé; il se fait de l'acide sulfureux : on dit que le soufre joue le rôle de combustible. Avec l'hydrogène, il se combine aussi; mais alors le soufre est, dans la combinaison, exactement dans la relation où tout à l'heure l'oxygène était vis-à-vis lui : on dit qu'il joue le rôle de corps comburant (qui brûle). Une preuve très-nette de cette différence entre les deux soufres, c'est que la pile, agissant sur les composés, amène, dans un cas, le soufre au pôle positif, et, dans l'autre, l'amène au pôle négatif. De là résulte qu'il y a deux états naissants pour le soufre : l'un que ce corps prend quand il est en présence de l'oxygène ou quand il se sépare de l'oxygène et de ses analogues; l'autre état naissant, qui se manifeste par l'action de l'hydrogène ou ses analogues. C'est ce que M. Berthelot a démontré : il a établi le fait sur de nombreuses expériences, variées sous toutes les formes, et ses résultats paraissent bien acquis. Son idée, que nous venons d'analyser, a frappé par sa simplicité, et la plupart des chimistes ont été convaincus; cependant quelques-uns ont résisté. M. Cloez a présenté des objections qui ont leur appui sur des expériences tentées par lui sur le même sujet. M. Berthelot s'est défendu, et quoique plusieurs savants soient encore en suspens, il nous paraît qu'il reste peu de doutes. Du reste, la question ne tardera pas à s'élucider; l'attaque et la défense continuent.

Production dans le laboratoire de quelques espèces naturelles; Pierres précieuses. — Les composés que la nature nous présente, soumis à l'analyse, nous indiquent quels sont les éléments qui les constituent. Ces éléments connus, il ne reste au chimiste qu'à les unir dans les proportions où ils se trouvent, et une substance analogue aux composés naturels sera formée. La reproduction artificielle des minéraux naturels a réussi souvent; mais souvent aussi elle a échoué : au lieu de ce qu'il cherchait, le chimiste a trouvé un corps d'aspect tout différent, quoique constitué des mêmes parties. Cela est arrivé particulièrement lorsqu'on a voulu reproduire les pierres précieuses. Cependant Ebelmen avait réussi, il y a quelques années, à en obtenir un certain nombre. MM. Deville et Caron ont trouvé une méthode nouvelle. Ils ont fabriqué dans leurs creusets le corindon, le rubis, le saphir. Peuvent-ils les obtenir à bas prix? Non. Les cristaux ont-ils un volume considérable? Il faut bien dire encore que non. Jusqu'ici la reproduction opérée n'est qu'une expérience de savant, mais il est possible qu'un jour elle constitue une industrie.

De son côté, M. Langlois est arrivé à reproduire l'hydrophane, cette pierre si curieuse qui est ordinairement opaque et qui devient transparente quand on la mouille avec de l'eau.

Combinaisons nouvelles. — La chimie ne se contente pas de reproduire les combinaisons dont la nature nous offre des exemples; elle en crée de nouvelles; elle y parvient en plaçant les substances connues dans des conditions où elles ne se sont pas rencontrées jusqu'alors. Ce travail est très-important. Souvent les composés ainsi obtenus présentent des propriétés qui soulèvent les questions les plus générales, ou résolvent des difficultés théoriques qu'on ne pouvait arriver à vaincre. En tous cas, ils constituent un trésor où l'industrie vient puiser.

Un composé nouveau très-important est le gaz hydrogène silicié, découvert par M. Wohler. Ce gaz présente la propriété remarquable de brûler dans l'air sans qu'on ait

(1) Cette série d'articles n'est pas le résumé d'un ouvrage de M. Figuier, comme l'ont supposé quelques-uns de nos lecteurs, en souvenir d'une série analogue publiée par nous l'an dernier. C'est un travail qui nous est propre; nous l'avons puisé directement aux sources les plus sûres des informations scientifiques, et en grande partie dans les comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences.

besoin de l'enflammer. Il s'allume spontanément à la température ordinaire. Sa découverte manifeste une analogie de plus entre le silicium et le carbone.

MM. Wohler et H. Deville ont montré que l'azote, regardé avant eux comme un corps sans vives affinités, se montrait très-actif à se combiner au titane. Ils l'ont aussi combiné directement au bore.

M. H. Rose a étudié une série de composés formés par un métal nouvellement découvert, le niobium.

Préparations nouvelles. — La chaux contient un métal, le calcium, qui est uni fortement à l'oxygène. Jusqu'ici ce métal ne pouvait se préparer que très-difficilement. MM. Lies-Bodart et Jobin ont trouvé un mode d'extraction préférable à ceux qui étaient connus. Ils décomposent, dans un creuset dont le couvercle est vissé, l'iodure de calcium par le sodium.

Le bore, que les chimistes classent à côté du silicium et du charbon, n'avait été aperçu qu'à l'état de poudre, sans forme cristalline, tandis que ses deux analogues s'observent en cristaux remarquables; l'un d'eux, le charbon, forme le diamant. Par un nouveau procédé de préparation, MM. Wohler et Deville sont parvenus à obtenir un véritable diamant de bore, aussi beau que le diamant lui-même. Ils espèrent que la joaillerie pourra l'utiliser.

Analyses. — Les méthodes d'analyse connues se sont perfectionnées. Ainsi, M. Bunzen a donné un moyen nouveau pour séparer l'arsenic et l'antimoine, opération très-importante à bien exécuter dans les analyses légales où la présence de l'arsenic est recherchée : une erreur pourrait entraîner la condamnation d'un innocent, et, si l'on n'y fait pas attention, l'erreur est assez facile.

M. Chancel a proposé une nouvelle méthode pour analyser un composé contenant de l'alumine et du peroxyde de fer.

M. Nicklès a perfectionné le procédé qui sert à reconnaître le fluor; il a constaté la présence de cet élément dans un grand nombre de substances.

DE QUELQUES ÉCRITURES.

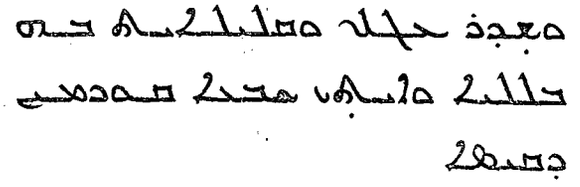
IV. — ÉCRITURES ALPHABÉTIQUES.

Suite. — Voy. p. 55.

Nous avons à nous occuper dans cet article des écritures du groupe tartare et du groupe sémitique. Les écritures tartares servent à reproduire un certain nombre d'idiomes touraniens, tartares ou mongols, et quelques dialectes de la famille sémitique. Nous y joindrons ce qui se rapporte aux autres écritures usitées par les Sémites.

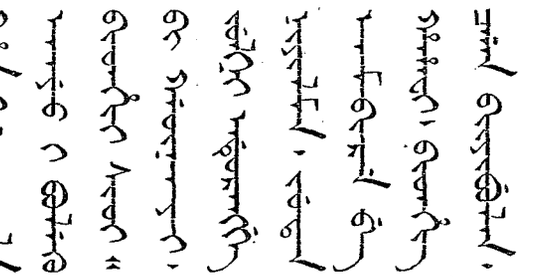
B. — *Écritures tartares et sémitiques.*

L'écriture a été introduite avec le christianisme chez les populations tartares de l'Asie centrale à une époque déjà très-reculée.

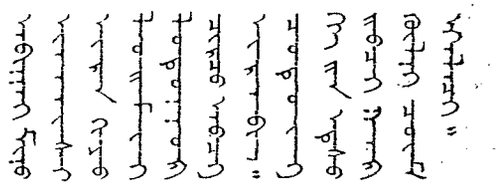


N° 27. — Caractère sabéen et nestorien.

L'alphabet sabéen et nestorien (voy. n° 27) fut adopté avec quelques variations par les Turcs de l'intérieur de l'Asie, auxquels on a donné le nom d'Ouïgours; et bientôt il en provint une nouvelle écriture qui a donné naissance au caractère mongol (voy. n° 28) et au caractère mandchou



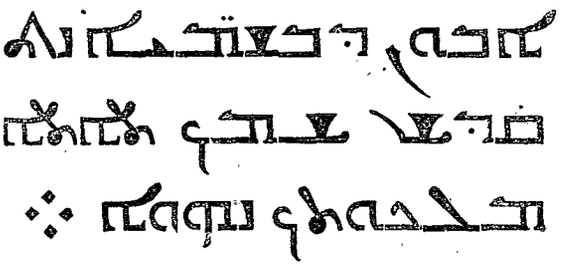
N° 28. — Caractère mongol.



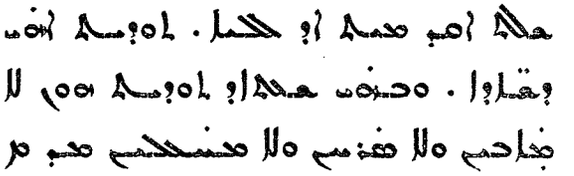
N° 29. — Caractère mandchou.

(voy. n° 29). Cette dernière écriture a acquis une grande importance depuis l'avénement au trône impérial de Chine de la dynastie tartare-mandchoue dite *Taï-thsing* ou « la très-pure. » Elle a été fréquemment employée pour la reproduction des anciens livres sacrés du Céleste Empire et pour diverses versions des plus célèbres historiens chinois.

Les écritures estranghelo (voy. n° 30) et syriaque (voy.



N° 30. — Écriture estranghelo.

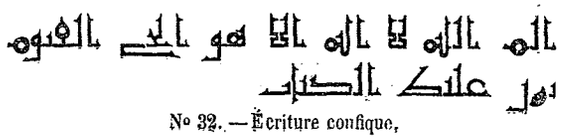


N° 31. — Syriaque.

n° 31) ont la même origine que l'écriture nestorienne.

La plus ancienne écriture arabe connue remonte à une époque de beaucoup antérieure à Mahomet. Chez les Arabes de l'Yémen, on employait une écriture appelée *himiary* du nom de la tribu où elle avait été inventée. On a découvert, depuis quelques années, un grand nombre d'inscriptions hymiarites, mais on n'est pas encore parvenu à les expliquer d'une manière satisfaisante.

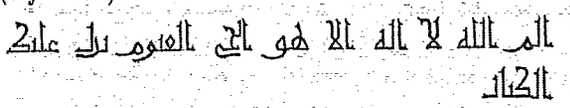
Un autre écriture, usitée peu d'années avant l'établissement de l'islamisme chez les Arabes du Hedjâz, donna naissance, après diverses altérations calligraphiques, à l'écriture



N° 32. — Écriture cufique.

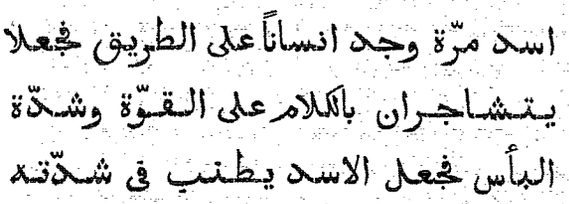
koufy ou coufique (voy. n° 32), dont le nom rappelle la ville célèbre de Koufât. Le texte primitif du Coran paraît avoir été écrit en caractères coufiques.

Trois siècles plus tard, on se servit d'une nouvelle écriture qui se rapprochait du coufique, mais dont les traits étaient plus arrondis. Elle reçut le nom de *karmaty* ou karmatique (voy. n° 33).

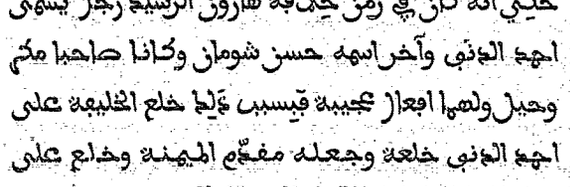


N° 33. — Écriture karmatique.

L'écriture actuellement en usage chez les Arabes est désignée sous le nom de *neskhy*. Elle fut inventée par Ibn-el-Amid (voy. n° 34). Cette écriture a subi quelques légères modifications chez les Arabes d'Afrique et chez les Bédouins du désert. Ainsi modifiée, elle prend le nom de *maghrébin* (voy. n° 35).

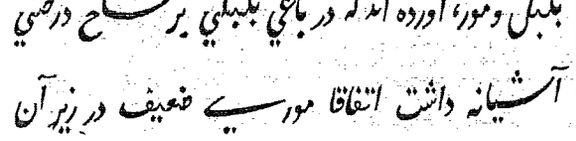


N° 34. — Arabe neskhy.



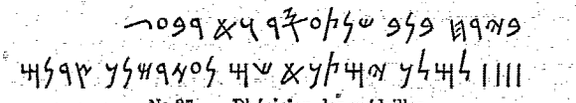
N° 35. — Maghrébin.

Les Persans, depuis qu'ils ont embrassé l'islamisme, se servent également de l'alphabet arabe; mais ils ont donné aux lettres de cet alphabet une forme plus cursive et plus gracieuse. Leur écriture ainsi transformée a pris le nom de *tâhliq;* elle est assez difficile à lire (voy. n° 36).

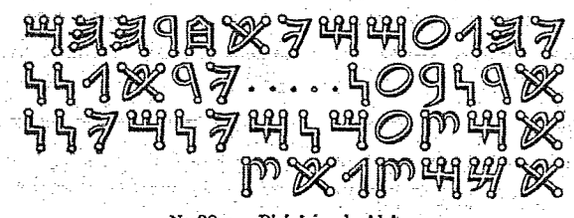


N° 36. — Persan moderne.

De tous les alphabets sémitiques connus, celui des Phéniciens paraît le plus ancien. En effet, toute l'antiquité



N° 37. — Phénicien des médailles.



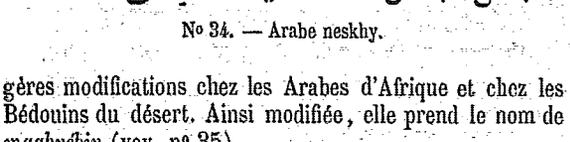
N° 38. — Phénicien lapidaire.

accorde à la Phénicie l'honneur d'avoir inventé l'alphabet de vingt-deux lettres. Ce caractère se rencontre sous diverses formes. La première que nous présentons à nos lecteurs (voy. n° 37) est celle des médailles des princes Achéménides; la seconde, dite phénicien lapidaire (voy. n° 38), se rencontre sur les monuments.

Le caractère samaritain (voy. n° 39) fut, dit-on, commun à toute la nation juive jusqu'au temps de la captivité.

N° 39. — Caractère samaritain.

Le caractère hébreu carré (voy. n° 40), tel qu'on l'emploie communément, ne remonte pas à une époque plus ancienne que le deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Quelques savants prétendent cependant que ce caractère, qui ne serait qu'une légère transformation du type primitif, a été rapporté de Babylone par Esdras.



N° 40. — Caractère hébreu carré.

N° 41. — Écriture rabbinique.

L'écriture rabbinique (voy. n° 41) est une dérivation de l'hébreu carré, ou plutôt une transformation cursive de ce caractère. Elle est encore usitée de nos jours par les rabbins et dans les synagogues.

Nous donnons également un spécimen (voy. n° 42) du

N° 42. — Caractère palmyrénien.

caractère palmyrénien, dont le nom vient de l'ancienne ville de Palmyre.

L'écriture éthiopienne (voy. n° 43) forme un syllabaire dont on peut déduire facilement les éléments alphabétiques.

N° 43. — Écriture éthiopienne.

Elle ne remonte guère à une époque antérieure à la conversion de l'Éthiopie au christianisme.

La langue *gheez* ou amharique s'écrit avec le même alphabet, mais avec le concours de sept nouvelles consonnes.

La fin à une prochaine livraison.

UN VIEUX CHASSEUR.



Salon de 1859; Peinture. — Le Coup double, par M. F. Haffner. — Dessin de Lallemand.

On est en hiver. Le ciel bleu est à demi voilé par des vapeurs humides. Quelques nuages se traînent vers l'horizon, au-dessus des bois dépouillés et des toits de chaume. On devine que le soleil a peine à se lever. Le sol est couvert de givre. C'est un triste temps pour les pauvres créatures qu'hommes et chiens guettent et pourchassent; il n'est plus d'asile sûr; on n'a plus pour se dérober aux regards les épaisses feuillées. D'ailleurs on ne peut pas dormir toujours au gîte. L'aiguillon de la faim est plus puissant que les instincts de la prudence. Il faut sortir; mais ce n'est plus seulement à quelques pas que force est de s'aventurer; la terre est stérile; l'espoir entraîne au loin, et les pas les plus légers laissent sur le sol des empreintes qui n'échappent point à des yeux exercés. Voici deux frères ou deux amis qui ont fait une mauvaise rencontre. Du moins sont-ils tombés au même instant, non sous les coups de quelque villageois desœuvré et adroit par hasard; c'est un vieux chasseur qui les a foudroyés avec le sang-froid et la sûreté que donne une longue expérience. Il habite l'un des villages voisins. Son costume n'est ni neuf, ni élégant. Sa tête est chaudement coiffée d'une casquette à poil dont une ancienne victime, un aïeul, peut-être, des deux frères ou amis, a fourni l'étoffe. Une large cravate rouge garantit du froid son cou et sa poitrine; son surtout est de cuir, comme ses longues bottes. Ses traits sont vulgaires, calmes et rudes; on n'y voit briller aucun transport de ces joies intérieures qui auraient fait tressaillir un chasseur novice. Le coup est beau, mais il n'a rien qui puisse l'étonner et l'enorgueillir. Il y a bien des années qu'il a la conscience de son adresse et qu'il s'est mis, par ses exploits, au-dessus des éloges autant que des critiques. S'il lui arrive quelquefois de rapporter au logis son carnier vide, c'est qu'il n'y avait rien à tuer. Son chien lui-même a quelque chose de son imperturbabilité; il attend sans impatience que son maître

lui enlève la proie que ses dents serrent sans la meurtrir. Que pense-t-il, ce chasseur heureux? Sans doute il se souvient d'autres journées où le sort ne lui a pas été moins favorable : « On prétend qu'il ne faut pas courir deux lièvres à la fois; mais, quand on les rencontre... » — Nous supposons que le peintre, M. Haffner, est chasseur. Il est assuré du sourire bienveillant de ses confrères, et plus d'un, lorsque l'œuvre se popularisera par la gravure ou la photographie, aimera à la suspendre au mur de sa salle à manger, comme les vieux militaires décorent leur chambre de la bataille qui rappelle leurs plus beaux exploits.

LE GRAND-PÈRE.

ANECDOTE.

Fin. — Voy. p. 154.

Sous un hangar qu'abritaient quelques jeunes acacias, je vis deux ouvriers, du moins ils me parurent tels : l'un, assis dans un antique fauteuil, penchait une tête presque chauve sur je ne sais quels brimborions dont il semblait fort occupé; l'autre, plus jeune, à la figure refrognée sous une forêt de cheveux roux grisonnants, faisait du pied tourner rapidement une roue, et déployait une extrême activité. Lorsque, secouant ses blanches mains et répandant autour de lui un nuage de poussière, le plus âgé des deux hommes releva la tête, laissant voir sa vénérable figure, je le reconnus, quoiqu'il n'eût ni perruque, ni tricorne; et dès que ses yeux eurent rencontré ceux d'Irène, qui s'était imperceptiblement rapprochée, elle s'élança à ses côtés en s'écriant :

— Oh! cher grand-père, j'aimerais tant à faire comme vous! Apprenez-moi, et je serai bien, bien sage!

Déjà elle fourrageait dans les outils, dans les boîtes à demi façonnées, et le grand-père souriait, tout en portant involontairement la main sur son crâne dégarni, un peu contrarié, je parie, d'être pris sans perruque.

Comment, d'inductions en inductions, en rapprochant des mots glanés çà et là, Irène était parvenue à faire la découverte dont elle se montra glorieuse, elle-même n'aurait pu s'en rendre compte. Mais une fois qu'elle se fut ainsi, de vive force, emparée de M. de Névil (c'était le nom du grand-père), il sembla qu'ils eussent retrouvé, elle une famille, lui un enfant, et ils se devinrent l'un à l'autre une nécessité. Je crois que le bon vieillard n'aurait pu laisser passer un jour sans voir « la jeune demoiselle », comme à partir de ce moment il se plut à l'appeler. Quant à Irène, elle s'attacha à « ce cher vieux grand-père » avec tout ce qu'elle renfermait en elle d'affection filiale, jusqu'alors sans aliments. Cette bizarre fantaisie d'apprendre à tourner et à fabriquer des jouets, née du désir de se raccommoder avec lui, devint un goût réel. Dès lors, je n'eus plus à me lamenter de ne pouvoir vaincre sa paresse. Tout s'enchaîne ici-bas : le besoin de connaître et d'agir utilement une fois éveillé peut s'élargir, se diriger; l'intelligence est en marche. De ce moment, Irène, dans son désir de s'instruire, dut être plutôt retenue que poussée.

Le caractère de l'enfant ne gagna pas moins que son esprit. Elle avait senti les joies de la bonté, de la sympathie, et son cœur s'ouvrait à de généreuses pensées. D'ailleurs, la douceur si remplie de charme du grand-père, et l'attendrissante histoire de son passé, que nous découvrions de temps à autre, comme par éclairs, produisaient leur effet. Raconter en quelques mots cette vie sanctifiée par tant de souffrances, de résignation et de dévouement, ne saurait faire comprendre ce qu'elle nous donna d'émotion en se dévoilant peu à peu.

Riche et titré, M. de Névil avait perdu sa femme la première année de leur mariage. Morte en couches, elle lui laissait une fille sur laquelle se concentra tout son amour. Il conserva la frêle créature, à travers les nombreuses maladies de l'enfance, à force de soins assidus; mais il semble que les affections sans bornes creusent les tombes précoces : Irène, ainsi se nommait la jeune fille (et sans doute le rapport de nom avait provoqué pour ma pupille la prédilection du vieillard), Irène de Névil, arrivée à l'âge de quinze ans, mourut d'une maladie de poitrine, et, dans l'excès de sa douleur, son père devint fou.

Sa folie ne présentait rien de dangereux. Cette âme naïve avait trouvé refuge dans la conviction que sa fille n'était point morte, mais seulement rajeunie. Le pauvre insensé suivait, en murmurant de caressantes paroles, chaque petit être mignon dont un geste, un accent, lui rappelait cette douce enfance environnée de tant d'amour. Par malheur, il était riche, il ne lui fut donc pas loisible d'errer en liberté et de se consoler par d'innocentes illusions. Ses héritiers naturels (il serait plus juste de dire *dénaturés*), impatients de gérer sa fortune, le firent interdire, renfermer, et rassurèrent leur conscience en lui assurant une pension viagère.

Mais à Bicêtre il fut suivi par un ami. M. Dupré, filleul de M. de Névil et fils d'un de ses fermiers, devenu son intendant, résista aux offres des héritiers de son maître. Ils voulaient garder en lui un gérant intègre, il s'obstina à s'enfermer avec son bienfaiteur. Celui-ci pouvait avoir alors quarante-cinq ans, et Dupré n'en avait pas encore trente lors de leur réclusion; quand la révolution, ouvrant toutes les portes, les lança tous deux sans appui, sans argent, au milieu d'une société bouleversée, l'intendant avait près d'un demi-siècle, et M. de Névil entrait dans sa soixante-dixième année.

Le repos, la solitude, la tendresse constante d'un ami, la régularité des habitudes, avaient ramené peu à peu l'équilibre dans les facultés du vieillard. Mais ses cousins avaient émigré, sa fortune était confisquée, et il se fût trouvé sans ressources, si l'amusement des longues heures de ces vingt années de réclusion ne lui en eût préparé d'inconnues. Dupré, qui employait son temps à tourner habilement de petits objets qu'il vendait ou donnait aux employés de la maison et à ses compagnons de captivité, avait initié son maître à cette amusante occupation, qui l'absorba bientôt et aida sans doute à son rétablissement. Tous deux, à leur sortie, possédaient au bout de leurs doigts un métier suffisant pour les faire vivre, et c'était dans l'atelier où ils travaillaient ensemble que nous les avions surpris, Irène et moi. Dupré s'occupait de la vente et du soin de chercher des commandes, et tous deux apportaient leur part d'habileté et de goût à ces ouvrages variés.

Que dirai-je de plus de ces industrieuses vies qui ont tant influé sur les nôtres? Voici douze ans que je suis la femme de Dupré, encore alerte dans sa soixantaine, et qui n'est jamais fatigué lorsqu'il s'agit de soigner son vieux maître. Nous habitons une aile de l'hôtel de mon ancienne pupille. Mais aujourd'hui Irène est mariée, Irène est mère. Je voudrais que vous pussiez voir le grand-père caresser les enfants de la « chère fillette » (pour lui elle n'a changé ni d'âge, ni de nom). Ils viennent, chaque jour, le visiter et l'égayer par leurs jeux. Mais c'est surtout à l'heure d'Irène qu'il faut voir le cher paralytique : ses yeux, fixés sur la porte par laquelle elle doit entrer, s'animent; son oreille a saisi de loin le bruit léger de ses pas. Il sait, il sent que c'est elle. Cette visite de tous les jours, radieuse, remplie d'affectueuses paroles et de petits dons d'amitié, est ce qui le fait vivre. La « chère fillette » lui apporte une grappe de raisin ambré qu'elle fait briller au soleil, des fraises de primeur qui parfument la chambre, un flacon de vin d'Espagne dont la généreuse chaleur ranimera les

forces du bon vieillard. Mais surtout elle s'apporte elle-même. Ce n'est pas une froide civilité, un devoir rempli; non, elle double le plaisir qu'elle fait en en prenant sa part.

Je le répète tous les jours à Dupré, lorsqu'il s'inquiète et prétend, avec une larme qui tremble dans son œil, que son pauvre ami baisse : « Va, lui dis-je, tant qu'il aura pour se réchauffer le reflet de la flamme de charité qu'il alluma jadis dans cette jeune âme, le grand-père ne pourra pas mourir; et je réponds qu'il dépassera la centaine. »

LE PRINCE DES LOUPS ET SON CHAT.

CONTE TARTARE.

Dans une mauvaise hutte couverte de chaume vivait un jeune garçon nommé Alten-Kœœk. Ayant perdu son père et sa mère, il était seul, sans appui, très-pauvre et fort mal vêtu. Il ne possédait qu'un cheval de trois ans, et il passait tout son temps à le faire paître, à le soigner, à le caresser, et à tendre des lacets pour prendre des coqs de bruyère. Il ne se nourrissait que de gibier. Son poulain mangeait autant que plusieurs chevaux, et en une semaine dépouillait d'herbe toute une steppe.

Une nuit que le pauvre animal était attaché, comme d'habitude, à un poteau, il fut attaqué et dévoré par une bête carnassière. Le lendemain matin, lorsque Alten-Kœœk sortit de sa tente pour faire paître son cheval, il n'en trouva plus que la tête, la queue et les sabots. Il se mit à pleurer; et quoiqu'il fut accoutumé à souffrir la faim et à supporter le malheur, il eut bien de la peine à se consoler un peu.

Près de ces restes, il tendit un piége où il supplia *Koudaï* (Dieu) de faire tomber le loup ou l'*Aïna* (démon) qui avait dévoré son cheval. En retournant dans sa hutte, il visita ses lacets. Avec le gibier qu'il y trouva il prépara son repas du soir, puis il se coucha. Mais il ne put dormir; malgré lui, il pensait toujours à la perte de son poulain.

Le lendemain matin, il se leva de bonne heure et se dirigea du côté des débris du cher animal. Tout à coup, du haut de la montagne qui formait une des limites de la steppe, il aperçut un objet qui brillait dans le piége : c'était un loup blanc, de trois brasses de long; il se débattait dans les rets.

Alten-Kœœk courut vers le prisonnier, le saisit par la queue, et, persuadé que c'était lui qui avait mangé son cheval, il le frappa avec violence. Dans sa détresse, l'animal implora la miséricorde de son persécuteur.

— Je te promets, dit-il, de faire tout ce que tu voudras, si tu cesses de me frapper.

— A-t-on jamais vu les loups faire le bien? répond le jeune homme. Tu as mangé mon cheval; pour te punir, je veux te fustiger jusqu'à ce que tu en meures.

Le loup le supplia de nouveau, en disant :

— Je suis Buru-Kan, le prince des loups, et l'un des kans de la terre; j'ai sous ma domination six cents loups et soixante-dix chefs de tribu. Je prends tantôt la forme d'un loup, tantôt celle d'un homme. Relâche-moi, et je te promets, au nom de Koudaï, de te donner ce que tu désireras.

Le jeune homme hésita d'abord; mais, en songeant que l'animal avait pris Dieu même pour garant de sa sincérité, il le relâcha et le suivit par derrière.

Après avoir marché quelque temps, ils arrivèrent dans une steppe couverte de chevaux appartenant au kan-loup. Sur l'ordre de ce dernier, les neuf gardiens du troupeau s'inclinèrent devant le jeune homme, et lui offrirent neuf des plus beaux chevaux et neuf costumes de prix, le priant de choisir ceux qui lui plairaient le plus.

Pendant qu'il regardait ces chevaux et ces costumes, Buru-Kan s'était éloigné à quelque distance. Un vieillard s'approcha d'Alten-Kœœk, et lui conseilla de n'accepter ni les chevaux, ni les vêtements, et de suivre encore le kan-loup, l'avertissant qu'on lui présenterait neuf autres chevaux, mais qu'il faudrait également les refuser.

Alten-Kœœk, ému par l'aspect vénérable du vieillard, fit ce qui lui était conseillé, et suivit le chemin par leque Buru-Kan avait passé. Bientôt il arriva dans une autre steppe, où neuf pasteurs lui offrirent neuf chevaux noirs aux yeux étincelants, et neuf vêtements plus riches que les précédents. A cette vue, il éprouva une si grande tentation, qu'il allait oublier les conseils du vieillard, lorsque ce dernier, se montrant subitement, lui dit encore qu'il fallait repousser ces présents, qu'il fallait même refuser l'offre que Buru-Kan lui ferait de la moitié de ses biens; mais qu'arrivé sous la tente de son hôte, il y verrait un chat, et que c'était ce chat qu'il devait demander.

Le jeune homme fut bien surpris. Toutefois, comme la figure et les paroles du vieillard lui inspiraient une secrète confiance, il se remit en marche. Bientôt il aperçut l'*oulous* (village) de Buru-Kan, sur le rivage de la mer Blanche. Il alla droit à la tente du kan et entra. Buru-Kan avait repris sa figure d'homme : il était étendu sur son divan, et il tenait à la main son sceptre d'or. Il se leva à l'entrée du jeune voyageur, le fit asseoir à sa droite, et le traita comme son égal. Durant trois jours il lui fit fête; ensuite, il le mena dans une steppe où ses esclaves avaient réuni tous ses troupeaux, et il lui en offrit la moitié. Alten-Kœœk pria le khan de remettre cette affaire à un autre jour, et revint dans la tente. Là, Buru-Kan lui offrit encore la moitié de ses vêtements et de ses autres richesses.

— Que veux-tu, dit le jeune homme, que je fasse de tous ces biens? Je n'ai ni femme, ni serviteur à qui j'en puisse confier la garde et le soin. Il vaut mieux que tu me donnes ton chat; cet animal peut être utile même dans la maison d'un célibataire et d'un homme sans fortune.

A cette demande imprévue, Buru-Kan se troubla, et ses yeux se remplirent de larmes. Mais il se souvint qu'il avait promis, en invoquant le nom de Dieu, de donner au jeune homme ce qu'il demanderait; et, malgré le combat que se livraient ses pensées en lui-même, il se résigna à lui donner son chat, quoiqu'il eût mieux aimé, disait-il avec sincérité, lui donner tous ses autres biens.

Le jeune homme mit le doux animal sous son vêtement, près de son sein, et prit congé de son hôte, qui le reconduisit jusqu'à la montagne la plus voisine, en lui recommandant de bien soigner le pauvre chat.

— Ne le laisse souffrir ni de la soif, ni de la faim, lui dit-il en se séparant de lui; nourris-le des mêmes aliments, couvre-le des mêmes vêtements que toi.

Le jeune homme revint à sa hutte sans autres aventures; il y trouva des viandes desséchées, il les fit cuire, et il donna à l'animal une part de tout ce qu'il mangea et but. Quand l'heure du sommeil fut venue, il l'attacha à un poteau, près de lui, et le couvrit de ses propres habits. Ils vécurent ainsi ensemble, pendant plusieurs jours, en bonne amitié. Lorsque Alten-Kœœk dormait, le chat dormait; lorsqu'il s'éveillait, le chat s'éveillait. Ils se promenaient ensemble; ils se comprenaient : le chat avait autant d'intelligence qu'un homme.

Le matin, Alten-Kœœk sortait ordinairement pour aller prendre du gibier. Un jour, au retour de sa chasse, quand il approcha de sa hutte, il entendit une voix harmonieuse comme celle d'une jeune fille, qui chantait si bien que les oiseaux et les animaux s'arrêtaient et se taisaient pour l'écouter. En rentrant, il ne vit pourtant rien que le chat, attaché au poteau. Après avoir pris le repas du midi, il se coucha pour faire sa méridienne, mais il fut éveillé par un

grand bruit. En ouvrant les yeux, il se vit au milieu d'une tente aussi splendide que celle de Buru-Kan ; à travers la porte, il aperçut une foule de serviteurs occupés à garder des chevaux et d'autre bétail. Le chat avait disparu, mais en sa place il y avait une jeune fille qui faisait deux nattes de ses douze tresses de cheveux, pour indiquer qu'elle était fiancée au maître de la maison. C'était la fille de Buru-Kan, qui l'avait changée en chat, pensant qu'il pourrait ainsi la dérober à tous les regards; mais une volonté supérieure en avait disposé autrement. Inquiet sur le sort de sa fille, il était venu à la tente d'Alten-Kœœk, et, assuré que sa fille ne serait point malheureuse, il lui avait fait reprendre sa forme humaine. Il la donna pour épouse au jeune homme, et lui offrit, comme dot, la moitié de ses biens, avec un *ataman* (intendant) pour les administrer. Ce jour même eut lieu la noce. Peu de temps après, Buru-Kan, se sentant accablé par l'âge, vint s'établir chez son gendre et lui donna tous ses troupeaux, de sorte que la steppe entière était couverte du bétail d'Alten-Kœœk. (1)

LA DESCENTE.

Chacun aura son tour; mais la fillette qui, en ce moment, assise et le bonnet au vent, se laisse entraîner sur cette longue ramée le long du versant de la colline, est bien la plus jolie enfant du groupe. Elle est toute rouge de plaisir, et sans doute aussi d'un peu de crainte; elle se cramponne à la branche. Le jeune garçon qui stimule de ses cris et du sifflement de sa baguette verdoyante ses



Salon de 1859; Peinture. — La Descente, souvenir de la Creuse, par M. Antigna. — Dessin de Godefroy Durand.

quatre coursiers sans freins la regarde de telle sorte qu'on peut supposer là un commencement d'idylle, petite préférence d'amitié qui, viennent les seize ans, se changera volontiers en un sentiment plus tendre. Sur l'éminence qui domine le chemin, deux enfants trop petits pour prendre part à ce jeu violent regardent, admirent et envient. La scène est complète dans sa simplicité; on la regarde en passant et l'on sourit : le garde champêtre et les parents auraient seuls le droit d'y trouver à redire.

STATUE MONOLITHE DE PALENQUÉ.

DIVINITÉ DU YUCATAN ET SCEAUX.

L'archéologie américaine est née d'hier; on peut même dire qu'elle n'avait point de base accessible à tous les savants et pouvant servir à des recherches efficaces avant l'immense publication de lord Kingsborough (1); mais aujourd'hui elle marche avec une rapidité, et l'on peut dire avec une assurance qui, pour être de favorable augure, n'en a pas moins ses dangers.

Dans l'état actuel, le service le plus essentiel qu'on puisse rendre à l'archéologie américaine, consiste, jusqu'à nouvel ordre, dans la recherche des monuments et dans leur reproduction sincère. C'est à ce point de vue que les travaux parfois ignorés de certains voyageurs qui ont visité les ruines imposantes du Guatemala et du Yucatan, explorées déjà avec tant de succès par Stephens et par Catherwood, ont pris depuis vingt ans une importance bien plus réelle qu'on ne pouvait le supposer d'abord.

La collection d'archéologie américaine la plus complète qui existe est celle de M. Charles Uhde, mort à Hand-

(1) *Antiquities of Mexico*, etc., publ. by Aglio, etc.; Londres, 1830 et ann. suiv., 9 vol. in-fol. — Nulle bibliothèque publique de Paris ne possède, malheureusement, les deux derniers volumes de cette publication gigantesque.

(1) Extrait de *Nordiska Resor och Forskningar*, par A. Castrén, t. IV; Helsingfors, 1857.

schusheim, près de Heidelberg, en 1856. Durant les trois années que dura, au Mexique, le séjour de cet honorable négociant, homme fort éclairé, il n'y eut pas de sacrifices pécuniaires, de perquisitions laborieuses qu'il ne multipliât pour réunir des vestiges précieux destinés à faire connaître l'état ancien des arts dans ces régions. Nouveau Boturini Benaducci, il réunit dans une habitation particulière une collection qui serait aujourd'hui l'honneur de la capitale du Mexique, ou tout au moins celui d'un de nos grands musées. Dans ses recherches aux environs de

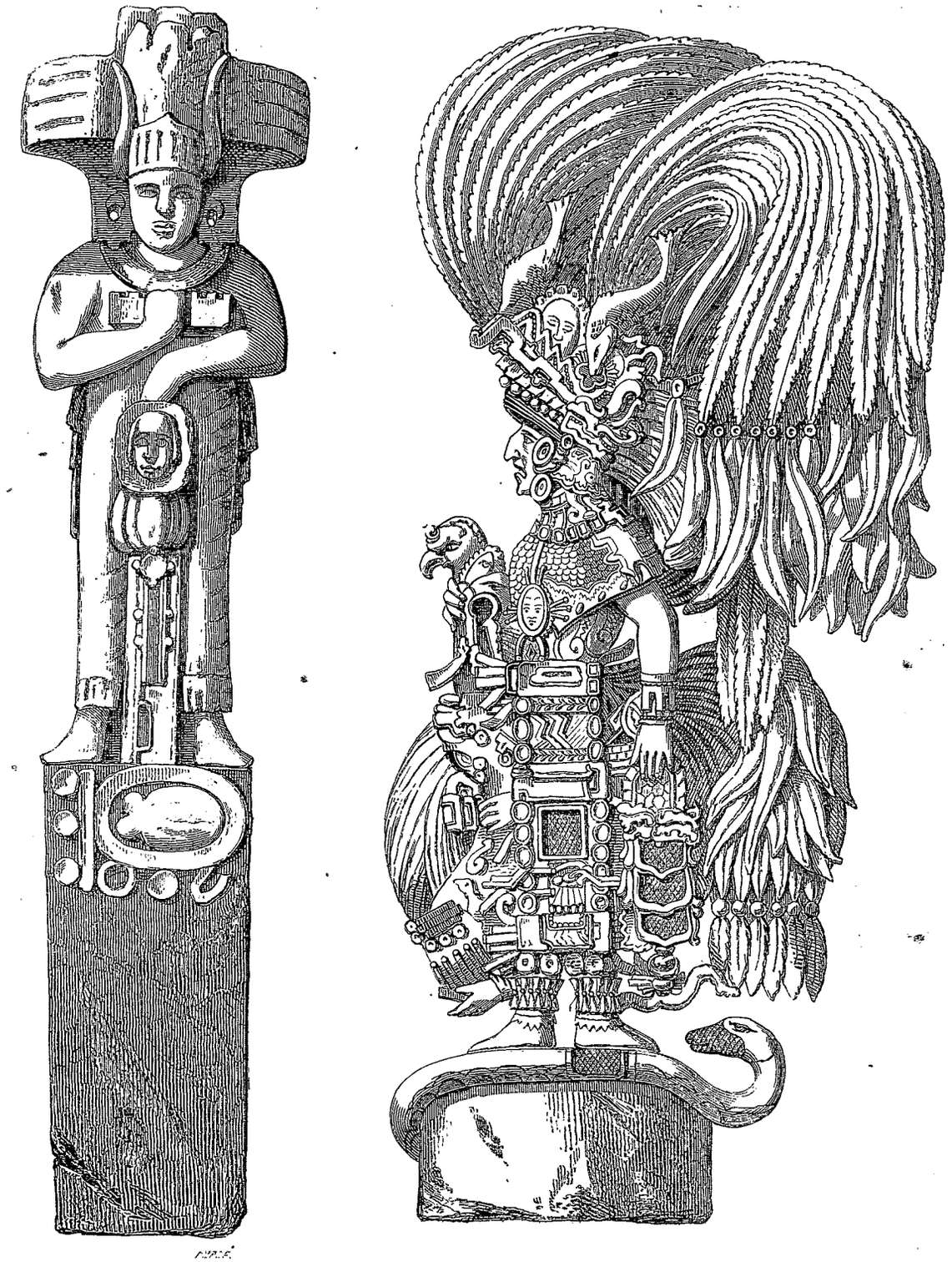


FIG. 1. Statue monolithe de Palenqué, en porphyre, dessinée par M. Tito Visino. — FIG. 2. Divinité du Yucatan, copiée par M. Tito Visino d'après une peinture sur papier de maguey, de la collection du comte de Peñasco. — Dessins de Fellmann.

Mexico, le zélé archéologue avait un compagnon qui n'était pas moins persévérant que lui : c'était le consul général de Bavière à Cuba, M. Tito Visino. Quoique son nom soit italien, cet antiquaire est Allemand. Né à Gern, dans le département du Bas-Danube, il a fait ses études à Nuremberg. Conduit par son goût pour la science en Amérique, il y connut M. Uhde. Doué d'une santé qui pouvait lui permettre de braver toutes les fatigues et surtout l'humidité des forêts séculaires, notre voyageur ne cessa d'errer, durant deux ans, dans les régions les moins connues de

l'Amérique méridionale, et il ne se passa guère de jour sans qu'il enrichît son album de quelque détail nouveau (1). De l'avis de M. Tito Visino, la moisson archéologique qui reste à faire dans ces contrées, au profit de la science, est immense; selon lui, elle devra relier l'antique origine de la civilisation maya et tzendale avec celle des nations les plus célèbres de l'antiquité; mais c'est là une hypothèse qui soulève de graves objections.

C'est aujourd'hui une des préoccupations de la jeune Amérique que de se constituer scientifiquement une origine commune avec les peuples anciens qui ont brillé jadis dans l'histoire. Les monuments sont là, disent ses historiens, pour le prouver, et ces monuments ont des caractères de similitude tels, avec les ruines de l'Égypte, de l'Inde et de l'Assyrie, que ce serait aveuglement de nier les rapports qui ont existé entre ces nations et celles du nouveau continent. La question n'est pas nouvelle; Venegas l'a déjà agitée il y a bien des années, et, grâce à son importance, elle a préoccupé les plus grands esprits. L'homme dont la parole a l'autorité la plus haute en ces sortes de matières, M. A. de Humboldt, n'a pas craint de l'aborder; mais si, avec la sagacité qu'on reconnaît toujours en lui, il a mis en avant quelques inductions souverainement ingénieuses, quelques rapprochements pleins d'intérêt, il s'en faut bien qu'il ait banni le doute de la discussion. Il y a d'ailleurs à considérer ici un fait capital, cause des plus grandes illusions, lorsqu'il s'agit surtout de ces vastes constructions hiératiques, qui marquent d'un caractère vraiment original les débuts grandioses de toutes les sociétés : c'est la similitude d'inspiration spontanée qui, durant une même période de civilisation, rend pour ainsi dire identiques certaines productions de l'art parmi les peuples les plus divers. Dans cette marche invariable de l'esprit humain, il ne faut donc pas confondre une loi de notre nature avec de prétendues questions d'origine, et M. de Humboldt a parfaitement raison lorsque, à propos de sculptures grossières observées sur un rocher de l'Orénoque, il dit que toutes les nations, ayant la même disposition « à simplifier, à généraliser des contours, certaines lignes extérieures, et étant empêchées par des dispositions mentales inhérentes de former des répétitions et des séries rhythmiques, peuvent être par cela même conduites à produire des signes et des symboles semblables. »

Les paroles de l'illustre voyageur que nous citons ici peuvent s'appliquer plus particulièrement à une statue dessinée parmi les ruines de Palenqué, vers 1836, et dans laquelle M. Tito Visino reconnaît tous les caractères de l'art égyptien. Dans cette antique cité, dont le nom primitif serait Nachan (2), et qui, au dire des traditions adoptées par de récents historiens, pourrait être regardée comme la capitale de l'ancien empire de Xibalba (3), rien ne serait si rare, au dire de tous les voyageurs, que les statues offrant un relief complet. L'un des explorateurs les plus zélés de l'antique cité, M. Waldeck, écrivait, en 1834, à la Société de géographie, qu'il venait de bouleverser plus de 1 000 toises de terrain, et que ses découvertes se réduisaient à une tête entière, avec quelques autres débris de la statuaire palenquéenne. Un peu plus tard, M. Tito Visino affirmait qu'il n'avait rien vu de comparable à la statue que nous reproduisons, tandis que les figures en bas-relief dans les temples et les palais sont pour ainsi dire innombrables.

(1) Ce recueil encore inédit porte le titre de : *Feuilles déchirées du livre des peuples anciens de l'Amérique.*

(2) Notre voyageur veut que le nom de Nachan (la ville des serpents) s'applique à une antique cité appelée *Uxmal*, et située également dans le Yucatan.

(3) Voy., sur Palenqué et sur ses bas-reliefs, les tomes X (1842) et XIX (1851) du *Magasin pittoresque*.

Cette statue, sculptée dans un seul bloc de porphyre trappéen très-dur, a 3m,40 de longueur, en y comprenant son piédestal conique. Les détails reproduits par le sculpteur inconnu, qui n'a pas dû faire usage de fer dans l'exécution de son œuvre, sont d'une netteté parfaite. L'archéologue allemand croit reconnaître dans le signe, probablement symbolique, qu'on remarque sous les pieds de la statue, le scarabée égyptien. De même, à ses yeux, l'objet que la figure tient dans sa main droite serait l'instrument denté du médaillon qui a été découvert dans le tombeau de la reine Mikera, à Memphis. Trouvée parmi des masses de pierres oblongues et prismatiques encombrant la base d'une pyramide dont M. Tito Visino a conservé la vue, cette statue était l'ornement d'un édifice religieux d'une magnificence rare, dont il ne reste plus que des débris. Le voyageur qui l'a reproduite avec tant de fidélité pense qu'elle a été placée en guise de cariatide à l'entrée d'une chapelle écroulée ou d'un *adoratorio* creusé dans la chapelle même. Beaucoup de monuments de ce genre existent d'ailleurs dans le Yucatan. L'envers de la statue, qui est plat et raboteux, indique assez évidemment la destination qu'on lui suppose.

Selon ce qui fut affirmé à notre voyageur par un vieillard père de son hôte, la statue représentée page 166 (fig. 1) avait son pendant encore debout en 1814. Les deux monolithes, de hauteur égale, se dressaient alors à l'entrée d'une chapelle écroulée, au milieu de l'escalier *del cerro de la Cruz*, c'est-à-dire de la pyramide où se trouve l'*adoratorio* contenant la fameuse croix de Palenqué, qui a été l'objet de si nombreuses conjectures. M. Tito Visino ne doute pas que cette seconde statue ne doive être retrouvée quelque jour, lorsque des fouilles habilement dirigées auront écarté les décombres qui la cachent. Mais, pour cela, il faudra aussi détruire la végétation luxuriante qui se mêle, dans un désordre inextricable, aux pierres amoncelées. Ces racines d'arbres gigantesques, se croisant en formidables réseaux, sont autant de leviers puissants qui, dans un temps donné, anéantiraient ces restes magnifiques (1).

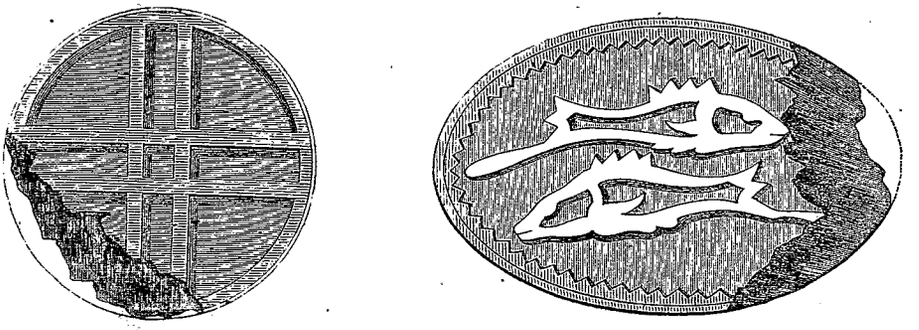
La seconde figure, dont le symbolisme compliqué est si bizarre, est aussi d'une nature fort différente, et elle contraste, par l'exubérance de ses ornements, avec la simplicité relative de la première. Elle appartient bien à la mythologie du Yucatan, mais elle ne se montre pas sur les monuments de Palenqué. Copiée d'après une peinture de deux pieds de haut, qui faisait partie de la collection du comte de Peñasco, M. Visino l'a retrouvée depuis en mainte localité; elle est sculptée sur des bas-reliefs en bois et en pierre; on la retrouve sur de grandes peintures murales, et notre voyageur l'a rencontrée dans les palais déserts de Mayapan, de Labua, de Kabah, de Chichen-Itza. Dans son opinion, ces effigies diverses du même personnage représentent le Bah-Ab (le Fils du Père), dont la mère n'est autre que Chemelham : c'est la divinité impatiemment attendue des Indiens Mayas, le Votan des Tzendales, le Quetzalcoatl des Mexicains; partout elle écrase le Serpent.

Nous publions ces curieux vestiges d'une civilisation inconnue, mais nous ne tentons pas de les expliquer. Il serait aisé cependant d'entrer dans la voie des théories, et, à l'aide de la mythologie tzendale, de discuter le

(1) Deux bas-reliefs célèbres de l'antique cité où l'on croit reconnaître Nachan, ceux de l'habitation nº 3 (car on a numéroté ces ruines), ont été transportés récemment à 32 kilomètres de là et se voient maintenant à Villa de Palenqué, dans l'habitation de deux vieilles demoiselles qui ne veulent les céder qu'en vendant leur propre maison. Les dégradations subies par les divers monuments qui subsistaient, presque dans leur intégrité, avant 1827, sont effrayantes. (Voy. les *Mémoires de la Société de géographie*, t. Ier.) Les Indiens sont aussi de véritables iconoclastes, et ne se lassent pas d'anéantir ce qu'ils regardent comme les vestiges d'une coupable idolâtrie.

sens de ces symboles. Il suffirait même d'ouvrir le livre encore peu connu parmi nous de F. Francisco Ximenez, que le docteur Karl Scherzer a récemment publié en Allemagne. Quoique tronqué, cet ouvrage, composé primitivement en langage quiché, est la source de toutes les traditions qui circulent maintenant sur d'antiques empires. Toutefois, l'apparition de ce livre est d'une date bien moderne pour de si vieilles légendes, puisqu'elle date seulement du dix-septième siècle. D. Ramon Ordonez les fortifie, il est vrai, de ses nouvelles recherches, et M. l'abbé Brasseur de Bourbourg les expose avec de nombreux détails. Nous renvoyons le lecteur à ces divers écrits.

M. Tito Visino ne s'est pas contenté de reproduire par un dessin fidèle la statue monolithe de Palenqué et ses fantastiques bas-reliefs; il a sauvé de l'oubli, et peut-être d'une prochaine destruction, de nombreux petits monuments qui, pour être d'une dimension plus humble, n'en sont pas moins importants aux yeux de l'archéologue et même du numismate. Ce sont des cachets, ou des sceaux, trouvés dans l'antique cité. On les a gravés sur les matières les plus



Sceaux trouvés parmi les ruines de Palenqué, et dessinés par M. Tito Visino.

diverses, lave, pierre dite *greenstein*, serpentine, terre sigillée. Les figures symboliques que les sceaux de Palenqué reproduisent sont presque toujours exécutées en relief, et nous avouerons sans peine que beaucoup d'entre eux ont une frappante analogie avec les pierres du même genre que nous a fait connaître la glyptique orientale.

ÉCRITURE DES AVEUGLES.

Lorsqu'en 1785 Valentin Haüy conçut le premier la pensée d'instruire les enfants aveugles et de fonder pour eux une institution, il chercha immédiatement à leur donner le moyen de lire. Il y parvint en composant à leur usage des livres imprimés à l'aide de caractères typographiques en relief, c'est-à-dire de lettres ordinaires, rendues sensibles au doigt par le relief de leurs contours, au lieu d'être simplement sensibles à l'œil par le tracé en noir de leurs lignes.

Mais l'écriture était aussi pour les aveugles un objet de première nécessité. Valentin Haüy d'abord, et, après lui, un grand nombre d'esprits spéculatifs et d'ingénieux mécaniciens, firent de louables efforts pour mettre les infortunés frappés de cécité à même d'écrire à notre manière, à l'aide, soit d'une plume, soit d'un crayon, soit d'un poinçon et d'un papier de couleur. Ces efforts eurent peu de succès, et les aveugles, à quelques exceptions près, ne parvinrent, par ces divers procédés, à tracer que des caractères mal formés et à peu près impossibles à lire. Des machines furent ensuite imaginées qui leur donnèrent des lettres toutes faites, et leur fournirent le moyen de disposer ces lettres en mots et en lignes; ces machines réussirent mieux, et les aveugles eurent ainsi la possibilité d'écrire pour les *voyants*. Mais ce n'était pas là le but qu'il s'agissait d'atteindre, ou du moins ce n'était atteindre ce but que très-imparfaitement. L'aveugle ne pouvait ni s'assurer s'il avait réellement écrit, ni vérifier ce qu'il avait écrit; il ne pouvait se relire lui-même. Que serait pour nous une écriture que nous ne pourrions pas lire? Ce qu'il fallait, c'était donner aux aveugles une écriture semblable pour eux à ce que la nôtre est pour nous; une écriture qu'ils eussent la facilité d'écrire et de relire; qui leur permît de fixer leur pensée, de la modifier, de la retrouver, de prendre des notes, de conserver des souvenirs, enfin de communiquer entre eux.

Charles Barbier (1) fut le premier qui entra dans cette voie. Depuis, son œuvre a été perfectionnée, transformée; on a fait différemment et beaucoup mieux que lui; mais c'est à lui que revient le mérite de la création du nouveau système. Il se proposa de mettre les aveugles à même « d'écrire et de se relire, et cela sans connaître la figure des lettres, l'usage de la plume ou du crayon, les règles de l'orthographe, ni les difficultés de l'épellation. »

Pour constituer son système, il commença par établir que les lettres *b, c, d, f, g,* ne devraient point se prononcer *bé, cé, dé, effe, gé,* mais *be, ce, de, fe, gue,* etc. Il supprima l'*e* muet, dont le son fut implicitement compris par lui dans la consonne précédente. Enfin, il écrivit les mots, non selon les règles de l'orthographe, mais selon leur prononciation. Ainsi, *ai, es, ez, ait, aient, oient,* furent pour lui des *é* ou des *è*.

Ceci posé, il dressa une espèce d'alphabet des sons au moyen desquels il lui sembla qu'on pouvait composer tous les mots de la langue française. Ces sons, au nombre de trente-six, furent disposés par lui en un tableau dans la forme de la table de Pythagore, tableau comprenant six lignes horizontales et six colonnes verticales :

a	i	o	u	é	è
au	in	on	un	eu	ou
b	d	g	j	v	z
p	t	q	ch	f	s
l	m	n	r	gu	l mouillée
oi	oin	ian	ien	ion	ieu

On reconnaît facilement, en examinant ce tableau, que la place que chaque son y occupe peut être exactement déterminée par l'indication d'abord de la ligne horizontale, et ensuite de la colonne verticale dans laquelle il se trouve simultanément compris.

(1) Charles Barbier, ancien officier d'artillerie, s'était beaucoup occupé de la recherche d'un nouveau système de télégraphie aérienne. L'écriture à l'usage des aveugles fut la plus rationnelle et la plus heureuse des nombreuses applications que l'auteur chercha à faire de son principe. En 1830, il proposa à l'institution des Sourds-muets de Paris l'adoption de ce système d'écriture et d'un alphabet manuel basé sur le même système. Ce procédé fut examiné, mais dut être rejeté.

Pour désigner un de ces sons, il suffit donc d'indiquer dans quelle ligne et dans quelle colonne il se trouve.

Barbier posa alors cette règle, que la ligne horizontale serait indiquée d'abord par un nombre de points disposés verticalement, égal au rang occupé par cette ligne dans le tableau, en y comptant les lignes de haut en bas; que la colonne verticale serait indiquée ensuite par un second nombre de points disposés verticalement aussi, égal au rang de la colonne en allant de gauche à droite.

Supposons que je veuille, dans ce système, écrire le mot *bienfait*. Ce mot se réduira à quatre sons : *b, ien, f, ait;* il demandera, par conséquent, quatre caractères seulement, bien qu'il se compose de huit lettres. Le son *b* appartient à la troisième ligne; j'écris donc d'abord ⁝ ; il est en même temps dans la première colonne : j'écris ·, et j'ai ⁝ . Le son *ien* appartient à la sixième ligne, où il tient le quatrième rang : j'écris ⁞ ; le son *f* se trouve à la quatrième ligne, dans la cinquième colonne : j'écris ⁞ ; enfin, le son *ait* (*è*) se trouve à la première ligne, dans la sixième colonne : j'écris ⁝ ; et j'ai ainsi le mot :

⁝ ⁞ ⁞ ⁝ (*b-ien-f-ait*).

Supposons que je trouve écrit dans le même système le mot ⁝ ⁞, et que je désire le lire. Le premier caractère m'indique que le son qu'il représente se trouve à la troisième ligne et dans la deuxième colonne; je m'y reporte sur le tableau, ou par la mémoire, et je trouve le son *D*. Le second caractère m'indique que le son qu'il représente se trouve à la sixième ligne et dans la sixième colonne; je m'y reporte, et je trouve le son *ieu*. Le mot ⁝ ⁞ est donc *Dieu*.

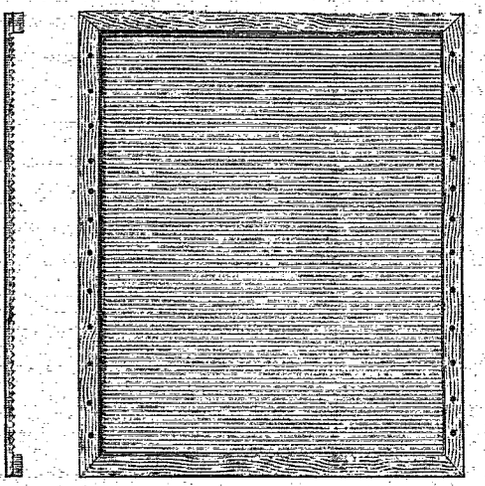
Supposons maintenant que les points noirs ci-dessus soient des points saillants ou en relief; le doigt de l'aveugle les sentira facilement. Il distinguera donc les caractères formés par la combinaison de ces points; et, connaissant le tableau des sons, la place que chaque son occupe dans ce tableau, il lira ces divers sons et les mots formés par eux (1).

Des caractères nouveaux étaient donc trouvés que les aveugles pouvaient lire; il ne s'agissait plus que de leur donner le moyen d'écrire ces caractères.

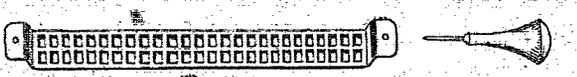
Barbier imagina à cet effet un appareil très-simple, composé d'une planchette en bois ou en zinc, d'une plaque ou réglette en cuivre, et d'un poinçon. Sur la planchette sont tracées en creux des portées de six lignes; la réglette en cuivre est mobile, et s'adapte de manière à correspondre successivement à chacune de ces portées; elle présente dans sa longueur une série de rectangles verticaux évidés; le poinçon doit être émoussé et un peu arrondi à son extrémité.

Pour écrire, on place un papier un peu fort sur la planchette; on met par-dessus la plaque ou réglette de cuivre découpée, et, avec le poinçon, on fait dans chaque rectangle évidé le nombre de points en creux que demande le caractère qu'on veut représenter. On suit ainsi les rectangles successifs de la même ligne; puis on passe à la ligne au-dessous, et ainsi de suite.

Les points piqués dans le papier forment au revers du feuillet un relief qui les rend sensibles au toucher. Le doigt de l'aveugle distingue ces points; il reconnaît, comme nous



Écriture des aveugles. — Planchette, vue de face et de profil.



Réglette et poinçon.

l'avons déjà expliqué, le caractère qu'ils forment, le son qu'ils donnent et les mots qu'ils représentent.

Il convient de remarquer que, l'écriture ou les points se marquant d'un côté du papier et devant se lire de l'autre, il est nécessaire, en écrivant, de renverser les lignes et les caractères, c'est-à-dire que, pour pouvoir lire les caractères et les lignes de gauche à droite, il faut tracer ces caractères et ces lignes de droite à gauche; mais c'est une transposition à laquelle on s'habitue aisément.

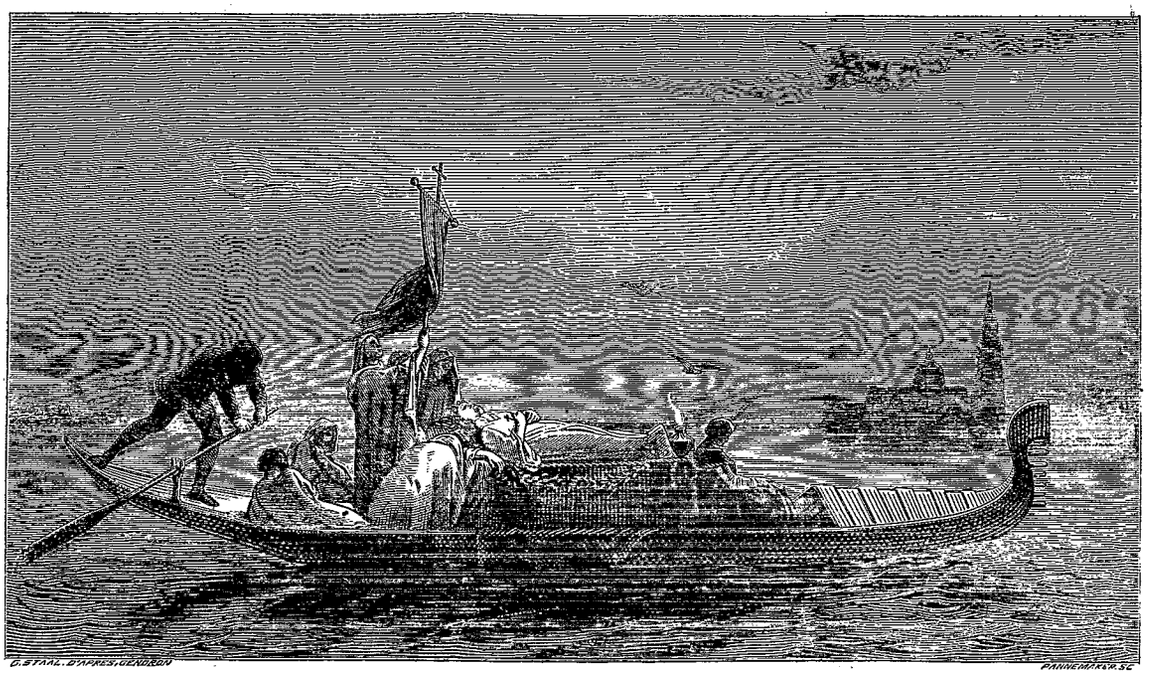


Aveugle écrivant.

Tel est le système d'écriture dont Charles Barbier dota les aveugles, et aux essais duquel il consacra généreusement une partie de sa fortune. Ce fut pour les infortunés affligés de cécité un immense bienfait, moins par lui-même encore que par le système nouveau que, quelques années plus tard, il inspira à Braille, et qu'il nous reste à faire connaître. *La fin à une autre livraison.*

(1) Barbier proposa plus tard lui-même plusieurs modifications à son système. Ainsi, il supprima la dernière ligne de son tableau, dont les sons, comme on peut le voir, sont susceptibles d'être formés par la combinaison des sons des cinq premières lignes. Il proposa aussi une autre combinaison de points en moins grand nombre, combinaison très-ingénieuse, plus expéditive peut-être, qui, présentée à l'examen de l'Académie des sciences, reçut son approbation, mais qui avait l'inconvénient grave d'être beaucoup moins simple dans la pratique.

LES CIMETIÈRES DE VENISE.



Salon de 1859; Peinture. — Une Gondole funéraire, par Gendron. — Dessin de Staal.

On a peint assez souvent la gondole du plaisir : M. Gendron a pensé qu'il était temps de représenter la gondole de la mort; c'est une inspiration de poëte et presque de philosophe. Il faut bien rappeler que Venise, malgré l'ancienne célébrité de ses fêtes et de ses joies, a eu, en tout temps et comme toutes les autres villes du monde, sa part d'épreuves, de tristesses et de deuil. On peut même dire qu'aujourd'hui elle en a plus que sa part, et cette gondole funéraire la figure idéalement avec plus de fidélité, telle qu'elle est de nos jours, que les anciennes barques aux tapis d'or flottant dans l'eau, aux proues couronnées de fleurs, portant légèrement, comme en triomphe, vers les rives du Lido, de beaux jeunes gens gracieusement parés, tout enivrés de leur bonheur, et faisant retentir l'air radieux de leurs chants de poésie et d'amour! Rêves d'autrefois, histoires du temps jadis!

Sans doute tu l'as vue aussi,
Vivante encore, Dieu merci!
Malgré nos armes,
La pauvre vieille du Lido,
Nageant dans une goutte d'eau
Pleine de larmes.

Toits superbes! froids monuments!
Linceul d'or sur des ossements!
Ci-gît Venise!...

A vrai dire, si raisonnable que l'on soit, on a peine à se défaire du souvenir des tableaux charmants et des séduisantes descriptions qui s'associent naturellement au seul nom de Venise. La plupart des voyageurs, au lieu de se satisfaire de tout ce que « la pauvre vieille du Lido » offre encore de grandes beautés à leur admiration, se sentent, dès qu'ils l'aperçoivent, refroidis, attristés, et souvent, ce qui est plus étrange encore, presque irrités. Il semble que la malheureuse ville soit responsable de leurs illusions, qu'elle se soit fait méchamment au loin une fausse réputation afin de les attirer et de les décevoir, et que c'est un pur effet de sa malice si elle est devenue aussi prosaïque qu'ils le sont eux-mêmes. Par contraste, on voit quelques touristes, plus heureusement doués, qui, arrivés avec la ferme persuasion qu'ils sont dans un pays d'enchantements, ne consentent à se laisser désabuser par rien; Venise est une féerie, et ils n'y voient que sujets de surprises et d'enthousiasmes : il n'y pleut jamais; en hiver, il n'y fait jamais froid; en été, il ne s'exhale aucune odeur fâcheuse de ses canaux; ses gondoliers chantent encore les strophes du Tasse; les palais ne sont ni déserts ni silencieux; on voit derrière les colonnes et les draperies sourire, en tressant leurs blondes chevelures, les jeunes beautés de Véronèse et de Titien; et des murs dorés du grand canal sortent incessamment des harmonies confuses d'instruments et de voix. Nous avons entendu une de ces aimables imaginations obstinées, une jeune Parisienne, dire naïvement : « Il y a donc un cimetière à Venise? Où peut-il être? Je ne l'ai pas vu. » Il est certain que les « guides » parlent peu des usages funéraires et des cimetières de Venise; et comme le plus ordinairement on ne cherche pas à s'enquérir de ce que n'enseignent pas les « guides », on peut avoir passé douze ou quinze jours à Venise sans savoir que les gondoles funèbres sont couvertes en drap rouge et que les prêtres qui accompagnent les morts sont vêtus de robes de même couleur. On peut avoir fait l'excursion des îles, avoir visité les verreries de Murano, les rues désertes de Burano, les curieux monuments de Torcello, sans s'être arrêté aux deux îlots de San-Michele di Murano et de San-Christoforo, qui sont les champs du repos vénitien. Il est même remarquable que les auteurs de descriptions de Venise le plus justement estimées ont presque toujours confondu San-Michele di Murano avec Murano même; et ce nom de San-Michele s'appliquant à une église, ils en ont parlé comme si elle s'élevait sur le même sol que les verreries. Il peut donc être utile de noter, puisque l'occasion s'en présente, que San-Michele di Murano et San-Christoforo, très-petites îles reliées entre elles, sont les premières que l'on rencontre lorsqu'on sort

de Venise pour aller du côté de Murano. San-Christoforo n'a rien qui puisse attirer l'attention : c'est le cimetière commun; mais San-Michele di Murano, dont les jardins et les portiques sont réservés aux sépultures des Vénitiens riches et des étrangers, mérite d'être visitée. Son couvent, autrefois habité par des camaldules, compte parmi ses anciens moines fra Mauro, auteur du planisphère de 1460 que l'on conserve à la bibliothèque de Saint-Marc (voy. t. XVII, 1849, p. 260), et deux autres religieux également célèbres, l'un par son érudition, le cardinal Zurla, l'autre par son élévation au trône pontifical sous le nom de Grégoire XVI. L'église de San-Michele, construite à la fin du quinzième siècle par Moretto, surnommé Taglia-Pietra, est d'une rare élégance et ornée de belles sculptures en marbre attribuées à Ambrogio da Urbino et aux Citrini de Venise. Le cavalier Bernin passe pour avoir mis la main au monument du cardinal Giovanni Dolfin qui est placé sous la grande porte. Alde Manuce est l'auteur d'une épitaphe gravée sur une pierre incrustée dans le mur en l'honneur du moine Eusebio. De l'église, on passe dans un charmant petit temple corinthien de forme hexagone, d'une légèreté charmante, enrichi de marbres précieux et de délicates sculptures : c'est la chapelle Emiliana, construite en 1530 par Guglielmo Bergamasco d'après un vœu de Margarita Miani. Le service de l'église et du cimetière est confié à une congrégation de Pères réformés. Nous les avons vus agenouillés dans l'église; ils avaient tous la tête rasée d'un seul côté, en sorte qu'en les regardant, à gauche ils paraissent très-chevelus, et à droite tout à fait chauves. N'oublions pas de faire une observation sur ce qui a été dit de la sépulture de Léopold Robert, dans la 45e livraison de notre troisième volume (1835, p. 360). Il y est écrit que le corps de ce célèbre artiste repose au Lido : c'était vrai il y a vingt-quatre ans; mais, en 1850, la femme du gardien de San-Michele, munie d'un trousseau de clefs, nous a fait traverser le cimetière de San-Michele et conduit dans un petit enclos muré dont elle a ouvert la porte, et qui, nous a-t-elle dit, était uniquement destiné aux protestants. Là, au-dessus d'un tertre, nous avons lu, sur une plaque attachée à la muraille, les noms de Léopold Robert et la date de sa mort (mars 1835).

TEINTURE ET IMPRESSION SUR ÉTOFFES.

NOUVELLES COULEURS.

La chimie a toujours été le plus puissant auxiliaire de l'art de la teinture et de l'impression sur étoffes. Chaque année ces importantes industries réalisent quelques nouveaux progrès dus aux travaux des chimistes autant qu'à l'active habileté des fabricants.

L'année 1859 paraît être encore plus favorisée que les précédentes; on a découvert récemment plusieurs couleurs qui sont à la fois des *couleurs-mode* et des couleurs bon teint destinées à rester dans la pratique, même après que la mode aura adopté d'autres nuances.

Violet d'aniline. — Les violets bon teint sont fort rares, si l'on en excepte les violets garancés sur coton. On a réussi à préparer un nouveau violet assez solide et d'une nuance agréable, le violet d'aniline, avec une matière première qui n'est autre chose que la houille ou le charbon de terre.

D'immenses quantités de houille sont soumises à la distillation pour la fabrication du gaz de l'éclairage. Outre le coke, excellent combustible qui forme le résidu de cette distillation, on obtient plusieurs produits utiles, notamment du goudron.

Ce liquide noir et infect doit être regardé comme une mine féconde d'où la science du chimiste a su extraire plusieurs substances précieuses pour l'industrie, et notamment le violet d'aniline.

En distillant le goudron, on obtient un liquide incolore très-fluide qui se compose en majeure partie de *benzine*, et qui porte ce nom dans le commerce. On en consomme de grandes quantités pour détacher les étoffes, nettoyer les gants, etc.

La benzine, traitée par l'acide nitrique, se change en *nitrobenzine*. C'est un liquide dont l'odeur rappelle à la fois celle de la cannelle et celle des amandes amères. On prépare en grand la nitrobenzine, et on l'emploie dans la parfumerie, sous le nom d'*essence de mirbane*, pour remplacer l'essence d'amandes amères, qui est d'un prix beaucoup plus élevé.

Quand on traite la nitrobenzine par le zinc ou l'acide acétique, on la transforme en *aniline*. Enfin l'aniline, soumise à l'action du chlorure de chaux, se change en un produit d'une belle teinte violette.

Cette réaction chimique a été appliquée, dès l'année 1857, par plusieurs industriels écossais. Mais c'est seulement en 1859 que la fabrication du violet d'aniline a pris de grands développements, grâce aux perfectionnements imaginés par plusieurs fabricants.

Le violet d'aniline peut être appliqué par voie de teinture; plusieurs fabricants de Sainte-Marie-aux-Mines ont obtenu de beaux résultats dans ce genre. On peut aussi l'imprimer à la planche ou au rouleau sur les tissus de coton, comme jaconas, mousselines, etc.

Nouveau vert de chrome. — On connaissait déjà un vert solide, d'un ton très-clair tirant sur le gris, obtenu sur coton au moyen de l'arsénite de chrome. D'un autre côté, on avait réussi à teindre la laine en vert-bouteille très-stable à l'aide d'une dissolution d'acide chromique réduite par l'acide sulfureux.

Par des superpositions de bleu et de jaune, on obtient des teintures vertes belles et solides sur laine et sur soie. Mais on ne connaissait pas de vert solide pour impressions; les mélanges de bleu et de jaune employés d'ordinaire résistent mal au savonnage, à l'action de la lumière, et, de plus, ils perdent beaucoup à la lumière artificielle; ils paraissent gris ou bleuâtres à la lumière des bougies.

On a réussi à fabriquer en grand un oxyde de chrome d'une belle nuance vert-émeraude, et d'une solidité parfaite. Il résiste non-seulement au savonnage et à l'action de la lumière, mais encore aux lessives alcalines les plus fortes; il n'est attaqué que par les acides bouillants.

Cette couleur ne peut pas s'appliquer par les procédés ordinaires de la teinture; on s'en sert comme couleur d'application, à la planche ou au rouleau, sur toute espèce de tissus, en employant l'albumine pour fixer la couleur.

Le nouveau vert de chrome, n'étant pas formé de bleu et de jaune, partage avec le fameux vert de Chine et les autres verts simples la propriété précieuse de ne rien perdre de son éclat à la lumière artificielle. On l'imprime comme couleur-mode sur des étoffes légères, soit seul, soit accompagné d'outremer, et surtout de violet d'aniline. On s'en sert également pour les feuillages des étoffes de meubles et pour les riches dessins à guirlandes des robes à dispositions.

Comme on imprime sur étoffes des verts-émeraude qui présentent absolument le même aspect que ce vert nouveau, mais qui n'ont pas la même solidité, nous rappellerons qu'il est toujours facile de distinguer cette dernière couleur au moyen de la potasse qui ne l'altère pas, tandis qu'elle fait virer au jaune les verts composés de bleu de Prusse et de jaune.

Au point de vue de la composition chimique, le nouveau vert de chrome présente une particularité remarquable : c'est un oxyde de chrome hydraté, c'est-à-dire qu'il

ne renferme que de l'oxyde de chrome et de l'eau. Sa grande solidité le rend d'ailleurs propre à toute espèce de peinture ; il a l'avantage sur les verts à base de cuivre de n'être nullement vénéneux.

On le fabrique en décomposant au rouge sombre le bichromate de potasse par l'acide borique, et en traitant par l'eau le produit ainsi obtenu.

Pourpre française. — Un des plus habiles teinturiers de Lyon a désigné sous ce nom une fort belle couleur qu'il retire de l'orseille par une série d'opérations chimiques particulières.

On sait que l'orseille donne de magnifiques violets sur laine et sur soie ; malheureusement ces belles teintes sont très-fugaces ; les acides ou même l'action de l'air et celle de l'eau les font passer au rouge.

La pourpre française donne d'admirables nuances lilas, fleur de pêcher, violet-évêque, pourpre, etc., et ces teintes si riches résistent à l'action de l'air, de l'eau, de la lumière, des acides et des alcalis, beaucoup mieux que les teintures ordinaires à l'orseille.

On a ainsi réalisé un double progrès au point de vue de la solidité et de la beauté des couleurs que peut fournir l'orseille.

Les injures sont les raisons de ceux qui ont tort.

J.-J. ROUSSEAU.

GUY DE LA BROSSE.

Guy de la Brosse a fondé le *Jardin royal des plantes médicinales,* qui, par une suite d'agrandissements successifs, est devenu le Muséum d'histoire naturelle de Paris. Il naquit à Rouen vers la fin du seizième siècle. Petit-fils d'un médecin ordinaire de Henri IV, il fut appelé à remplir lui-même auprès de Louis XIII cet emploi, dans lequel il eut pour collègues d'abord Jean Héroard, puis Charles Bouvard. Ces deux médecins le secondèrent activement dans son entreprise ; mais ni l'un ni l'autre n'égalèrent l'infatigable persévérance de Guy de la Brosse. Ce dernier s'adressa, pour réaliser son projet, au roi, à la reine, au ministre. Il écrivit lettre sur lettre au cardinal de Richelieu ; il fit don à l'État d'un terrain qu'il possédait, et il offrit de l'agrandir au prix de ses propres deniers pour l'établissement qu'il avait en vue. Enfin il fit tant et si bien que le ministre-roi consentit à tout ce qu'il voulait et fit acheter dans le faubourg Saint-Victor, non loin de la rivière, dix-huit arpents de propriétés « ayant deux entrées sur la grande rue du faubourg, consistant en plusieurs corps de logis, cours, pressoirs, jardins, bois et buttes, plantés en vignes, cyprès, arbres fruitiers et autres ; le tout clos de murs. »

Cette acquisition coûta 67 000 livres tournois, somme énorme pour le temps, si l'on considère la rareté du numéraire (la livre tournoi équivalait à environ 2 fr. 50 cent. de notre monnaie) et l'état d'épuisement où se trouvaient les finances du royaume.

Le jardin fut d'abord organisé d'une manière provisoire, avec Héroard pour surintendant, et Guy de la Brosse pour intendant.

Héroard, étant mort en 1627 au siége de la Rochelle, fut remplacé par Bouvard, qui, déjà vieux, laissa tout le souci, partant tout l'honneur de cette fondation, à l'intendant.

Enfin un édit royal en date du 15 mai 1635 fixa définitivement l'organisation du jardin. Cette pièce a une importance historique assez grande pour que nous en reproduisions ici, d'après le texte même, les principales dispositions.

« Sur l'avis, y était-il dit, qui nous a été donné par le feu sieur Héroard et le sieur la Brosse... de l'utilité et nécessité qu'il y a d'établir à Paris un jardin de plantes médicinales, tant pour l'instruction des écoliers en médecine que pour l'utilité publique...

» Attendu que l'on n'enseigne point à Paris, non plus qu'ès autres écoles de médecine du royaume, à faire les opérations de pharmacie, d'où procède une infinité d'erreurs des médecins en leurs pratiques et ordonnances, et d'abus ordinaires des apothicaires, leurs ministres en exécution d'icelles, à la ruine de la santé et de la vie de nos sujets...

» Le sieur Bouvard nous auroit supplié que trois docteurs par lui choisis dans la Faculté de Paris soient par nous pourvus pour faire aux écoliers la démonstration de l'intérieur des plantes et des médicaments, et pour travailler à la préparation et composition de toutes sortes de drogues, par voie simple et chimique...

» A ces causes, confirmons ledit sieur Bouvard et ses successeurs, nos premiers médecins, en la surintendance dudit jardin, et sous lui la nomination et provision dudit la Brosse en l'intendance d'icelui.

» En outre, avons créé à titre d'office trois de nos conseillers médecins de la Faculté de Paris, qui auront la qualité de démonstrateurs et opérateurs pharmaceutiques en notre jardin, pour faire la démonstration de l'intérieur des plantes, et pour travailler à toutes les opérations pharmaceutiques nécessaires pour instruire les écoliers. Si voulons que, dans un cabinet de ladite maison, il soit gardé un échantillon de toutes drogues, tant simples que composées, ensemble toutes les choses rares en la nature qui s'y rencontreront, pour servir de règle et y avoir recours au besoin ; duquel cabinet ledit la Brosse aura la clef et régie, pour en faire l'ouverture aux jours de démonstration...

» Et d'autant que ledit la Brosse, qui aura tout le faix de la direction et culture du jardin, ne pourra pas toujours vaquer à faire la démonstration extérieure des plantes, avons aussi créé en titre d'office un sous-démonstrateur, pour l'aider à faire la démonstration extérieure dans le jardin ; duquel office sera pourvu par nous Vespasien Robin, notre arboriste. Chacun desquels officiers vaquera à l'exercice de sa charge aux jours et heures qui lui seront désignés par notre surintendant... A tous lesquels nous avons attribué les gages qui suivent ; savoir : A notre premier médecin, surintendant de toute l'œuvre, 3 000 livres ;

» A chacun des trois démonstrateurs, 1 800 livres ;

» A la Brosse et à ses successeurs intendants, 6 000 livres ;

» Au sous-démonstrateur, 1 200 livres.

» Voulons aussi que ledit la Brosse dispose des logements, à la réserve de ce qui sera bâti pour l'instruction, le laboratoire et le cabinet pour la conservation des échantillons et raretés ; il choisira les jardiniers, portiers, etc. ; pour l'entretien duquel jardin nous avons ordonné à l'intendant une somme de 4 000 livres par an, outre ses gages... Donnons aux démonstrateurs et opérateurs pharmaceutiques 400 livres pour l'achat des drogues et 400 livres pour le salaire de garçons servant au laboratoire. Pour le payement desquelles sommes sera par nous fait un fonds de 21 000 livres... Etc. Donné à Saint-Quentin, au mois de mai 1635 ; registré le 15 mai. »

Guy de la Brosse se donna tout entier à l'entretien et au développement du jardin dont il était le fondateur et l'organisateur. La liste de ses ouvrages prouve bien que cet établissement fut l'objet de ses travaux assidus, de sa constante préoccupation. A part son *Traité de la peste,* publié à Paris en 1623, tous ont pour but d'en démontrer l'utilité, d'en étaler, pour ainsi dire, les richesses à tous les yeux. Le plus remarquable est sans contredit celui qui avait pour titre : « Description du jardin royal des plantes médicinales, » établi à Paris par le roi Louis le Juste, contenant le

» Catalogue des plantes qui y sont de présent cultivées, » ensemble le Plan du jardin (Paris, 1636-1641). » C'était un énorme in-folio contenant les dessins de toutes les plantes du jardin, gravés sur près de 400 planches et dus au crayon du célèbre Abraham Bosse. « C'était, disait Antoine de Jussieu à l'Académie des sciences, en 1727, un ouvrage d'une grande entreprise, de l'échantillon duquel nous avons 50 planches; dans ce nombre, il y a des espèces qu'aucun botaniste depuis lui ne peut se vanter d'avoir possédées. » Longtemps après la mort de la Brosse, ces cinquante planches en cuivre furent sauvées par Fagon des mains d'un chaudronnier auquel des héritiers ignorants les avaient vendues au poids. Antoine de Jussieu et Sébastien Vaillant en firent tirer seulement vingt-cinq exemplaires, qu'ils distribuèrent à leurs amis. Un de ces exemplaires se trouve encore au Cabinet des estampes de la Bibliothèque de la rue Richelieu.

Guy de la Brosse mourut en 1641. Il fut enterré dans la chapelle du jardin des Plantes, laquelle s'élevait sur l'emplacement aujourd'hui occupé par les galeries de zoologie. On a retrouvé son tombeau au commencement de notre siècle, en réparant cet édifice. (1)

TEMPLES DES MORMONS.

L'apparition des mormons sur la terre d'Amérique est un événement bien récent; il date tout au plus du jour où



Temple mormon de Nauvoo. — Dessin de Varin, d'après un dessin de M. Jules Remy.

Joseph Smith, fondateur de la secte (1), déterra les fameuses Tables d'airain, qu'on a appelées le Livre d'or, et sur lesquelles la prétendue loi nouvelle a été si merveilleusement gravée par une main invisible, en *égyptien réformé*. Or l'ère des mormons ne nous reporte pas au delà du 22 septembre 1827. Cependant la religion *des saints des derniers jours* compte déjà trois grandes périodes : celle de la naissance et du paisible développement, celle de la persécution, celle de la reconstitution dans des solitudes reculées. Quel beau champ à défricher pour les futurs archéologues du nouveau monde! Chacune de ces évolutions est marquée déjà par des monuments. Ils ne sont pas nombreux, mais ils sont significatifs; le plus curieux sans doute à retrouver serait le Livre d'airain : il a été malheureusement enfoui de nouveau dans le sein de la terre après avoir fourni le texte au Livre d'or; mais nous savons qu'il a 19 centimètres de long sur 22 de large, et ses dimensions restreintes doivent faire supposer qu'il est à jamais perdu (2).

La grande préoccupation de Smith, lorsqu'il fonda son étrange religion, fut de constituer les rites et le cérémonial du temple sur les souvenirs respectables transmis par la Bible; mais pour que l'exécution répondît à sa volonté, il fallait une instruction tout autre que celle qu'il possédait, et l'on ne peut s'empêcher de sourire en retrouvant dans

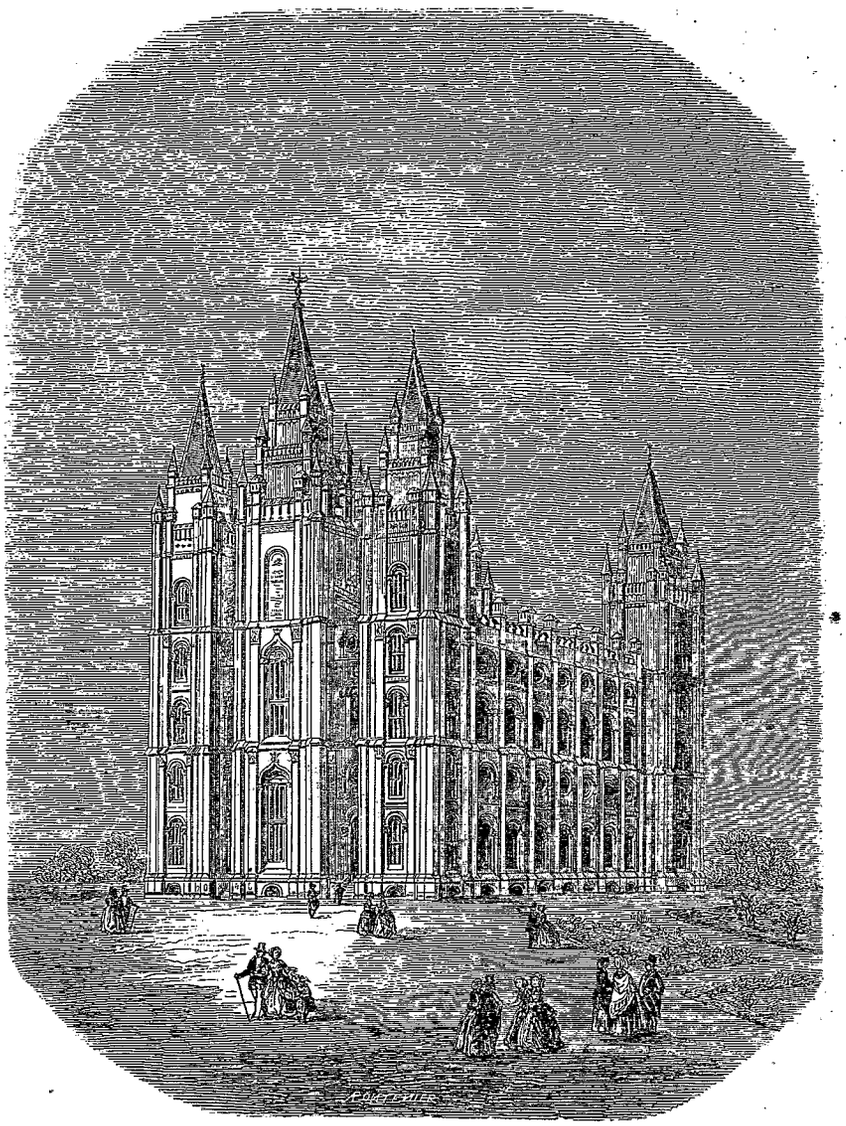
(1) Le prophète des mormons est né le 23 décembre 1805, à Scharon, dans le canton de Windsor, aux États-Unis; il mourut assassiné dans la prison de Carthage, le 27 juin 1844.

(1) *Les Savants illustres de la France*, par Arthur Mangin. Paris, Lehuby.

(2) La première édition du Livre d'or, qu'on appelle aussi le *Livre de Mormon*, fut publiée à Palmyre, dans l'État de New-York, et tirée à cinq mille exemplaires. Ceci avait lieu en 1830, et ce fut le 6 avril de la même année que Joseph Smith, après avoir osé affirmer qu'il venait de recevoir l'apostolat des mains de deux messagers célestes, fonda sa prétendue église de Jésus-Christ des *latter day saints*.

son culte certains objets vénérés de l'antiquité judaïque auxquels il a attribué des formes et un usage qui gisent uniquement dans son imagination. C'est ainsi qu'il a donné une dénomination célèbre à un instrument fabriqué en pierre et taillé en forme de lunettes, auquel il a imposé le nom d'*urim* et *thummim*, dans ses bizarres réminiscences; ces fameuses besicles en pierre, comme les appelle un voyageur moderne, viennent, selon lui, des régions célestes; mais, après avoir servi peut-être à déchiffrer les hiéroglyphes de l'égyptien réformé, elles ont dû rester sur la terre comme un symbole, pour l'ornement futur des tabernacles.

Le monument le plus important de l'ancien mormonisme est le temple ruiné de Nauvoo, dont la façade subsiste encore,



Le nouveau Temple mormon en construction à Great-Lake-City, dans l'Utah. — Dessin de Varin, d'après M. Jules Remy.

mais dont les pierres éparses jonchent le terrain sur lequel il s'élevait. La ville de Nauvoo fut fondée en 1839, sur la rive gauche du Mississipi, dans l'État de l'Illinois. Les mormons la bâtirent après leur expulsion du Missouri; elle n'avait pas moins de 14 000 habitants lorsqu'elle fut abandonnée, en 1846.

La première pierre de ce vaste monument fut posée le 6 avril 1841, par le prophète Joseph Smith, qui était revêtu alors du titre de lieutenant-général de la légion de Nauvoo. Toute la population des environs était accourue pour être témoin de cette solennité. L'édifice était construit d'une pierre calcaire blanche, presque aussi dure que le marbre. La nef avait 19m,50 de haut, 41m,58 de long, 27 mètres de large; la tour pyramidale du temple s'élevait à une hauteur de plus de 55 mètres.

L'édifice était orné de nombreuses sculptures de dimensions vraiment colossales; les corps célestes, les animaux de la terre, figuraient comme des symboles sur les parois du temple. Par une bizarre alliance de deux styles bien différents, les quatre rangs de fenêtres destinées à éclairer l'intérieur présentaient tour à tour des ogives et des pleins cintres.

Comme on le voit par notre gravure, le sommet de la tour portait l'ange du jugement dernier, sonnant de la trompette; la figure du messager céleste était placée de façon horizontale, comme si elle se préparait à faire le tour du monde.

Sous le temple même se trouvait une immense piscine en pierre, qui servait de fonts baptismaux; on devait y administrer le baptême par immersion pour le salut des vivants et des morts. Ces immenses constructions n'avaient pas coûté moins de cinq millions de francs, sans compter la dîme de son travail personnel que chaque mormon devait acquitter pour l'édification du temple. Les femmes s'étaient volontairement dépouillées de leurs bijoux afin de contribuer

à l'érection de l'édifice sacré. Dès le printemps de l'année 1846, il était achevé.

Ce qu'il y a d'étrange et ce qu'on ne sait pas généralement, c'est que ce monument bizarre, de style vraiment hybride et auquel on serait fort embarrassé d'assigner un vrai caractère, n'était qu'un immense *ex-voto*. Bâti sur l'ordre du dieu des mormons et d'après des plans divins, ce vaste édifice fut abandonné le lendemain de sa dédicace. C'était uniquement pour accomplir une prophétie que les saints des derniers jours avaient persisté à l'achever, lorsqu'ils songeaient déjà à s'enfoncer dans les déserts de l'Ouest. Il ne fut pas détruit par le canon, comme on le croit généralement; des mains restées inconnues y portèrent l'incendie, le 19 novembre 1848. Des Français établis à Nauvoo ont essayé, en 1850, de faire servir son vaisseau à quelque établissement d'utilité publique; mais un coup de vent d'une force inouïe, une sorte de trombe, ruina en un moment ces derniers travaux; il ne resta debout que la face occidentale du temple, qu'on voyait encore en 1857.

On a souvent répété que le caractère original d'une architecture venait surtout de la pensée religieuse qui l'avait créée. Cette vérité, devenue vulgaire, n'a plus besoin d'être démontrée par des exemples; mais s'il en fallait de nouveaux, ce seraient les mormons et leurs monuments qui pourraient en fournir. Qu'on cherche parmi les débris qui jonchent le sol de Nauvoo, qu'on examine le nouvel édifice de Deseret : en vain on demanderait à ces ruines et à ces vastes constructions récemment bâties ce caractère de grandeur simple, de puissante originalité, qui frappe tout d'abord à l'aspect des monuments primitifs consacrés aux cultes antiques. Tout relève ici de l'architecture chrétienne, mais systématiquement altérée, et le gigantesque bizarre y remplace le grandiose. Le second de ces édifices, néanmoins, comparé à celui de Nauvoo, indique une sorte d'originalité. Il y a progrès.

S'il prenait par hasard la fantaisie à quelque amateur d'aller admirer, sur les bords du grand lac Salé, le nouveau temple mormon qu'on y élève en ce moment, nous ne donnerions pas à ce curieux le conseil de se rendre au pays d'Utah par la côte qui borde l'océan Pacifique, et en franchissant les affreuses solitudes qui succèdent à la *Sierra-Nevada;* c'est cependant ce qu'ont fait, à la fin de 1855, deux intrépides voyageurs qu'associent une étroite amitié, et qui se sont prêté mutuellement, dans ces rudes pérégrinations, le secours d'une vigueur peu commune et celui d'un mutuel courage. L'un deux, naturaliste distingué, M. Jules Remy, prépare sur sa visite audacieuse à la *Great-Lak-City*, un livre fort complet, dont il a déjà esquissé les traits principaux dans un journal français, *l'Echo du Pacifique*, que l'on publie à San-Francisco. C'est dans cette feuille, remplie de faits ignorés par delà l'Océan, que nous trouvons la description du nouvel édifice religieux qui, dans la pensée des mormons, doit représenter une des phases de leur art.

« La forme de l'enceinte du temple est un carré parfait de 202 mètres et demi de côté, avec des murs de clôture hauts de 3m,07; on pénètre dans l'intérieur de l'édifice par trois portes larges de 18 mètres. Dans l'angle sud-ouest de cette enceinte se trouve le tabernacle, long de 38m,60, large de 19m,55, sorte de grande maison proprement bâtie en pierre et en adobes, et destinée au service divin pendant la construction de la nouvelle Jérusalem. En avant du tabernacle est le *bowery*, espèce de hangar immense, couvert de planches et de branchages, destiné à contenir le surplus des fidèles ou à les abriter contre les feux du soleil. A l'angle sud-est, on voit les fondements du temple, dont la longueur sera de 46m,25 et la largeur de 36m,65, avec des murs de 3 mètres d'épaisseur. Ce temple, qui sera orné de quatre grands clochers polyédriques, et qui, au dire des mormons, doit, par sa splendeur et la magnificence de son architecture, laisser bien loin derrière lui tous les monuments du monde, se construit avec un granit superbe, amené à grands frais d'une montagne voisine. Dans l'angle nord-ouest s'élève l'*endowment house*, sorte de *sanctum sanctorum*, où les saints vont recevoir du prophète ou des apôtres les dons du Saint-Esprit et l'ordination sacrée. C'est là qu'on va prendre la tunique merveilleuse, sorte de longue chemise blanche, qui protége contre tout danger ceux qui la portent, et qui eût infailliblement sauvé Joseph Smith, si le matin du jour où il fut assassiné il ne l'eût pas envoyée à ses femmes pour la blanchir. Enfin, à l'angle nord-est de la grande enceinte se trouvent les ateliers et les magasins de l'église. » La figure que nous donnons page 173 est le modèle arrêté du temple.

Tu supportes des injustices; console-toi : le vrai malheur est d'en faire. PYTHAGORE.

D'après les derniers résultats du cadastre, la superficie du territoire français est de 52 305 744 hectares 32 ares, sur lesquels on compte 25 584 658 hectares 70 ares de terres labourables.

D'après les chiffres officiels de la statistique de la France publiée par le ministère de l'intérieur, on ensemence annuellement en froment, épeautre, méteil et seigle, 9 079 704 hectares.

La production moyenne de ces diverses sortes de blé est de 109 335 337 hectolitres, soit 12 hectolitres 4 litres par hectare.

Lorsqu'on a prélevé pour la semence 18 529 381 hectolitres, soit 2 hectolitres 4 litres par hectare, reste pour la consommation de la population 90 805 956 hectolitres de blé; soit, pour 36 millions d'habitants, 2 hectolitres 52 litres par tête, auxquels vient s'ajouter un supplément de maïs, d'orge, de sarrasin, de châtaignes et de pommes de terre.

DE L'UTILITÉ DES ÉTUDES LITTÉRAIRES.

Tout n'est pas dit pour l'homme, lorsqu'il est une fois quitte des charges de la vie domestique et de la vie civile, des obligations de la profession qu'il tient de son choix et plus souvent du hasard. Tous les devoirs de cette sorte accomplis, il lui en reste d'autres envers lui-même, au premier rang desquels se place celui de cultiver, par tous les moyens qui sont à sa portée, l'intelligence qui lui a été départie; intelligence que Dieu a faite, et n'a pas faite en vain, capable de connaître et de sentir, avide également et du vrai et du beau, à laquelle on ne peut, on ne doit refuser ni l'un ni l'autre.

Or c'est précisément, c'est surtout à cette culture générale de l'intelligence, à part toute vue intéressée d'utilité pratique, qu'est utile l'éducation, avec la variété de connaissances qu'elle comporte (1).

(1) Il n'est personne, quelle que soit sa situation, qui ne puisse parvenir, avec de la volonté, à un certain degré d'instruction littéraire et scientifique; il n'est personne qui ne trouve à sa portée, s'il le désire réellement, de bons conseils, de bons livres, et quelques instants de loisir pour étudier. Ce qu'on dit quelquefois de l'impossibilité où seraient les habitants de la campagne d'enlever à leurs travaux même une demi-heure chaque jour pour lire, est très-exagéré, ou pour mieux dire est très-inexact. Il y a des heures, des jours de l'année où tout travail matériel est absolument impossible; et quiconque vit aux champs sait ce qui s'y perd de temps, dans certaines saisons sur-

Qui voudrait, à moins de se résigner à vivre ici-bas en étranger, ignorer complétement et son être et sa nature, et ce globe et les races diverses, les générations successives de ses habitants... les sentiments, les idées qui, en divers lieux, à diverses époques, ont occupé l'âme humaine, et se sont traduits dans les monuments des arts et de la pensée?

Ce n'est pas seulement parce qu'elles satisfont au besoin que nous avons de connaître la vérité, que nous intéressent ou ont droit de nous intéresser ces études; c'est encore parce qu'elles répondent au sentiment qui nous emporte à la poursuite du beau; sentiment inquiet de sa nature, qui ne se repose pas volontiers dans les productions contemporaines et compatriotes, qui aime à s'expatrier, à se dépayser pour le temps comme pour l'espace, et à parcourir toutes les formes que l'art peut revêtir, depuis les plus récentes jusqu'aux plus anciennes.

Les études littéraires et historiques sont éminemment propres à donner à l'esprit de la rectitude, de l'étendue, de la sagacité, de la force, de l'élévation. Sans doute, on n'en retire pas des connaissances positives, applicables à l'instant même dans les diverses carrières de la vie sociale; non, mais on y forme l'instrument avec lequel s'acquièrent ces connaissances, avec lequel s'opèrent tous les travaux de la pensée; elles sont par là une merveilleuse préparation aux éducations spéciales qui nous attendent tous en entrant dans le monde. (1)

TÉLESTÉRÉOSCOPE.

Le télestéréoscope est un nouvel instrument qui fait apparaître avec un plus vif relief les diverses parties du paysage devant lequel il est placé. Son nom est formé de trois mots grecs : *tèlé*, de loin; *stéréos*, solide (ou relief); et *skopèô*, voir; ce qui peut se traduire ainsi : « Instrument servant à voir en relief les choses éloignées. » Il ne paraît pas que jusqu'ici les opticiens français aient construit aucun télestéréoscope. Nous avons vainement cherché à nous en procurer un. Nous ne doutons pas cependant que cet appareil ne soit destiné à prendre place tôt ou tard près des télescopes sur les balcons ou les terrasses des maisons de campagne. Quoi qu'il en doive advenir, nous avons pensé que nos lecteurs nous sauraient gré de leur donner, avec la description du télestéréoscope, toutes les indications nécessaires pour en construire un eux-mêmes, s'il leur en vient le désir.

Théorie du télestéréoscope. — Le sens de la vue, constitué par un double organe, reçoit par cela même deux impressions simultanées de chacun des objets extérieurs. Ces deux impressions ne sont pas identiques. L'œil droit et l'œil gauche aperçoivent, d'où ils sont placés, le spectacle qui se présente à eux de deux points de vue différents, et un même ensemble offre à tout observateur deux perspectives dont les traits généraux présentent une assez grande ressemblance, mais dont les lignes ne sont pas absolument indentiques. Ce défaut d'identité produit des effets très-remarquables : il nous permet de juger avec certitude de la position des plans successifs sur lesquels se trouvent placés les objets; c'est lui qui nous permet d'apprécier le relief, même dans les circonstances où le jeu des ombres et des lumières ne nous vient pas en aide, dans les circonstances où nous ne sommes pas guidés par ce qu'on appelle la perspective aérienne. Le stéréoscope en donne la preuve, comme nous l'avons fait voir dans un article précédent.

Les deux points de vue d'où chaque observateur se met en relation avec le monde extérieur sont à une distance fixée invariablement : c'est la distance des deux yeux. Cette distance est suffisante pour que l'œil droit et l'œil gauche soient situés dans des positions très-différentes par rapport aux objets voisins, qui apparaissent dès lors sous deux aspects assez dissemblables. Lorsqu'un objet est tout près de nos regards, nous voyons son côté droit et son côté gauche en même temps que nous apercevons les parties qui se présentent de face. Chacun des yeux voit ces dernières parties, mais l'œil droit seul voit celles qui sont à droite, et l'œil gauche, celles qui se trouvent à gauche.

L'objet qui a été examiné à petite distance ne paraît plus de même quand on le regarde d'une station plus éloignée. A mesure que l'éloignement grandit, les différences qu'il offrait aux deux yeux vont en s'effaçant : les parties antérieures se montrent comme auparavant, mais l'œil droit et l'œil gauche voient de plus en plus en raccourci les parties qui sont de leur côté. A une grande distance, ni l'un ni l'autre ne reçoivent plus d'impressions différentes; ils se trouvent comme devant une surface plane. Il n'y a plus de relief appréciable que celui qui résulte de la perspective aérienne, et par malheur, si l'éloignement est considérable, elle fait défaut, car l'atmosphère noie dans sa propre lumière et les ombres les plus vigoureuses et les clartés les plus vives. Une teinte uniforme s'étale à l'horizon.

M. Helmholtz, professeur à l'Université d'Heidelberg, a eu l'idée de faire reparaître les reliefs effacés dans le lointain. Il a réussi. Dans ce but, il a imaginé une disposition qui présente à chacun des yeux les objets comme il les voit quand ils sont voisins. Il montre à l'œil droit les parties de droite que l'éloignement l'empêchait d'apercevoir; devant l'œil gauche, il place de nouveau les parties de gauche, qui lui apparaissaient à petite distance. Dès lors le relief est rétabli : tous les plans du paysage qui se confondaient en un seul viennent se coordonner chacun selon son rang. La nature offre à nos regards un spectacle des plus saisissants; elle semble revêtue d'une beauté nouvelle : c'est ainsi qu'elle se montre toujours à celui qui sait se mettre en rapport avec elle avec des facultés plus puissantes.

Pour arriver au but désiré, M. Helmholtz a inventé l'appareil qu'il appelle télestéréoscope, au moyen duquel l'œil droit regarde comme s'il se trouvait plus à droite qu'il n'est en réalité; de cette façon, il voit les parties de droite que l'éloignement lui dissimulait; de même, cet appareil permet à l'œil gauche de regarder comme s'il était plus écarté vers la gauche. A cet effet, l'inventeur s'est servi de miroirs qui, tout le monde le sait, ont pour effet de nous faire voir les objets comme d'une position tout autre que celle que nous occupons. Ainsi, quiconque se regarde dans une glace se voit comme s'il s'était placé face à face avec lui-même, et s'il jette les yeux sur les autres images qui se réfléchissent en même temps que la sienne, il les aperçoit comme s'il se retournait complétement. De même, en combinant deux miroirs, nous pouvons pour ainsi dire nous placer devant notre profil, tourner autour de nous-même, tourner autour de tout ce qui nous environne; déplacer, en un mot, notre point de vue comme il nous plaît. Dans le télestéréoscope, c'est une combinaison semblable qui est employée.

Description du télestéréoscope. — 1° Deux miroirs, A et A′, faisant chacun un angle de 45 degrés avec la ligne

tout, en bavardages inutiles sur les chemins, aux veillées ou dans les cabarets. Que penser d'un pays où l'on pourrait prouver que des millions d'habitants sont fatalement condamnés à ne jamais cultiver leur intelligence, à ne jamais connaître ni l'histoire de leur pays, ni celle du genre humain, ni les plus simples éléments des sciences? Un tel peuple ne ressemblerait-il pas plus à une fourmilière d'animaux qu'à une société d'hommes? Et que dire surtout lorsqu'on verrait, à côté de ce pays, de petits peuples d'agriculteurs où l'ignorance n'est qu'une très-rare exception?

(1) Patin, Discours prononcé en 1833-34 à la Faculté des lettres (Sorbonne).

des deux points a et a', où l'on doit placer les yeux; 2° deux miroirs, B, B′, parallèles aux deux précédents et dans lesquels le spectateur regarde : tel est l'appareil réduit à ses

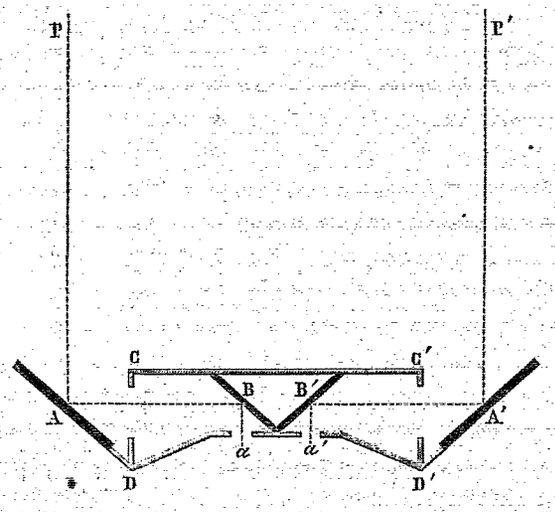


Fig. 1. Plan du télestéréoscope.

parties les plus essentielles. La figure 1 en représente la coupe; la figure 2 en montre la perspective.

Les effets qu'il produit sont très-simples à concevoir. La lumière qui vient des objets éloignés et tombe sur les miroirs A et A′ subit une réflexion qui lui fait rencontrer les miroirs B et B′; de là, elle est renvoyée aux yeux placés en a et a'. L'observateur voit dans les miroirs B et B′ les objets tels qu'ils apparaissent devant les miroirs A et A′, c'est-à-dire tels qu'ils se montreraient si les yeux étaient écartés de l'intervalle AA′. Le but proposé est atteint.

L'appareil dont la figure 1 représente le plan est très-facile à construire. Il suffit d'un peu d'adresse pour bien placer les quatre miroirs sur les angles exigés. Dans la pratique, ce qui nous paraît le plus simple à faire, c'est de disposer d'abord A et A′ tous deux verticaux; ce qui se fera avec un fil à plomb; puis on les tournera de façon qu'ils soient devant le paysage et à angle droit l'un avec l'autre. On devra vérifier de nouveau la verticalité, et la rétablir si elle ne s'est pas conservée. Les miroirs B et B′ seront alors mis en place, l'un à angle droit avec l'autre, et chacun parallèle au miroir A ou A′ correspondant. On

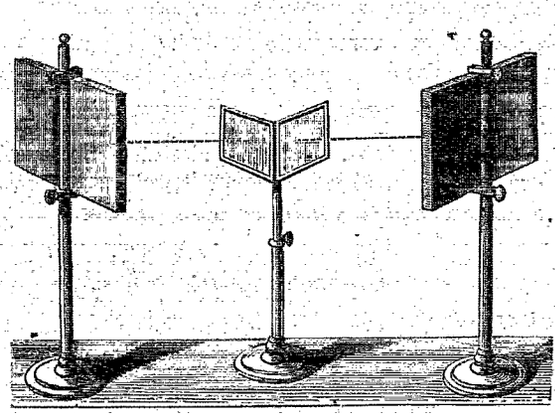


Fig. 2. Miroirs composant l'appareil du télestéréoscope.

regardera, et l'on corrigera les défauts de l'appareil d'après ce que les yeux apercevront. Si les images paraissent doubles, on tournera le miroir B ou B′ jusqu'à ce qu'on les voie simples. Si une image n'est pas droite, on redressera les miroirs qui la réfléchissent. C'est la vue du phénomène lui-même qui doit servir à indiquer les corrections et à guider dans leur exécution.

Quoique l'appareil, construit avec simplicité, montre bien le relief, il présente un inconvénient. Les yeux reçoivent beaucoup de lumière étrangère venant de tous côtés. M. Helmholtz conseille d'envelopper le tout dans une boîte qui ne laisse que les ouvertures indispensables : ce sont deux larges ouvertures devant les miroirs A et A′, et deux petites en a, a'; les premières devant les paysages, les secondes devant les yeux. La figure 1 et la figure 3 représentent la coupe et la perspective de l'appareil ainsi établi. Les miroirs fixés à la boîte forment alors un instrument portatif qui est construit une fois pour toutes. C'est ainsi que les gens du monde devront se le procurer, à moins qu'ils n'aient une patience et une habitude suffisantes pour arriver à le fabriquer eux-mêmes.

La puissance de l'instrument dépend de la grandeur des miroirs et de leur distance. Plus les miroirs A et A′ seront éloignés, plus la portée de la vue sera puissante et plus on pourra apercevoir le relief dans le lointain. Si, par exemple, la distance AA′ est dix fois la distance des yeux,



Fig. 3. Forme extérieure du télestéréoscope.

le relief apparaîtra à des distances dix fois plus grandes que celles où il se montre à la vue simple. D'autre part, plus les miroirs A, A′ seront étendus en surface, plus sera vaste le paysage embrassé par les regards. Quant aux miroirs B et B′, ils sont relativement de dimensions petites; leur grandeur doit être telle que les yeux placés en a et a' puissent voir l'image des miroirs A et A′; ce qui n'exige qu'une surface réfléchissante peu étendue quand les yeux en sont très-voisins, comme ils le sont ici.

N'oublions pas d'ajouter que les miroirs doivent être de premier choix, et de conseiller aux constructeurs, si cela peut se faire, de disposer la boîte de manière qu'elle puisse se démonter aisément et occuper dans le transport un petit volume.

Quant à ceux qui veulent observer, qu'ils choisissent des jours de belle lumière et qu'ils regardent un lointain proportionné à la puissance de leur instrument.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

PERSONNAGES CÉLÈBRES DE L'ORIENT.

Voy. t. XXVI (1858), p. 361.

RODOLPHE LE NOIR, FONDATEUR DE LA PRINCIPAUTÉ DE VALACHIE.

(Treizième siècle.)



Rodolphe le Noir. — Dessin de Worms, d'après un dessin de M. Stancesco. (Voy. la note, p. 178.)

Vers le milieu du treizième siècle, la ville de Fagaras, bâtie dans une des gorges des Carpathes, non loin du défilé de la Tour-Rouge, par où l'Olto débouche de la Transylvanie sur le territoire valaque, était le centre d'un petit État, d'une origine en apparence fort ancienne. Radu (Rodolphe), surnommé *le Noir*, de la vieille famille des Basaraba, en était le chef. Ses voisins, Slaves et Magyars, lui donnaient le titre de duc, ou *voïvode;* ses sujets l'appelaient simplement *domnu* (*dominus*, seigneur). Eux-mêmes se désignaient, dans leur langue, sous le nom de Romains ou Roumains. C'étaient, en effet, les descendants directs de ces colons que l'empereur Trajan avait transplantés dans la Dacie, après l'entière soumission de cette province, mêlés aux débris de la nation dace, dispersée, mais non anéantie par la conquête. De ce mélange était sorti à la longue, par un phénomène d'assimilation analogue à celui qui s'était produit en Gaule, un peuple qui, sans rompre entièrement le fil de la tradition nationale, avait continué sur les bords du Danube le génie et la langue de Rome, jusqu'au jour où les invasions barbares le forcent à chercher un refuge dans les Carpathes. Retranché derrière leurs pentes abruptes comme dans une forteresse naturelle, il assiste avec plus de curiosité que de crainte à ce long défilé de peuples qui, du quatrième au dixième siècle, se poussent les uns les autres à travers les fertiles plaines du bas Danube. Entouré par les Barbares, mais non confondu avec eux, il a foi dans la durée de sa race. Un préjugé ancien, qui paraît emprunté en même temps aux dogmes religieux des Daces et à la tradition de la *ville éternelle*, affermissait en lui cette croyance. *Romanu no pere!* « le Roumain ne périt pas! » criait le guerrier en s'élançant au fort de la mêlée. Et de son côté le pâtre de la montagne, tandis que le flot de la barbarie grondait à ses pieds, murmurait tout bas : *Apa trece, petrile remanu.* « Le flot s'écoule, les pierres demeurent. »

Le flot s'écoula en effet, et bientôt, quoique la contrée offrît encore aux yeux l'image du désert; quelques cités, semées à de longs intervalles, quelques groupes de peuples, les uns fixes, les autres nomades, commencèrent à se montrer comme des débris échappés du naufrage. A mesure qu'on se rapprochait de l'Olto, ces groupes, plus compactes, avaient formé de petites républiques sous des chefs indigènes. Au delà du fleuve, en tirant vers l'occident, dans la contrée connue depuis sous le nom de Petite-Valachie, et qui, possédée longtemps par les Hospitaliers, eut moins à souffrir des invasions, trois seigneuries, distinctes à l'origine, avaient fini par se confondre en un même État gouverné par un prince qui prenait le titre de *bano* (ban), et qui descendait, de même que le *domnu* de Fagaras, de la famille de Basaraba.

Rodolphe était-il un de ces seigneurs des basses terres que des événements, ignorés aujourd'hui, avaient porté à émigrer de l'autre côté des Carpathes? Ou bien cette transplantation avait-elle eu lieu sous quelqu'un de ses prédécesseurs, à une époque plus reculée? On l'ignore. Les circonstances et la date précise de son retour ne sont pas mieux indiquées. C'est vers 1241, d'autres disent 1290, que les colons de Fagaras, ayant repassé les monts sous la conduite de leur chef, s'arrêtèrent non loin des sources de la Dimbovitza, à la naissance de ces vastes et fertiles plaines qu'une pente douce incline vers le Danube. Les anciens chroniqueurs et le peuple roumain encore aujourd'hui nomment cet événement *la descente*. Il y a deux *descentes* dont le souvenir s'est conservé dans la tradition, et qui marquent les deux dates les plus mémorables de l'histoire de la Roumanie : la descente de Trajan et celle de Rodolphe.

Une grande renommée sans doute l'avait précédé; car au premier bruit de son arrivée les petits princes du voisinage accoururent au-devant de lui et se rangèrent d'eux-mêmes sous sa bannière. Leur soumission entraîna celle des chefs plus éloignés, et le plus considérable d'entre eux, le ban de Craïova, dans la Petite-Valachie, s'étant reconnu son vassal, Rodolphe se vit maître de tout le pays compris entre les Carpathes, le Danube et le Sereth.

C'est alors que Rodolphe joignit à son titre de duc (voïvode) de Fagaras et d'Omlas, celui de « seigneur de tout le pays roumain », *domnu a toata tsara romanesca*, et fit graver sur son écusson, en signe de son origine et de sa foi, l'aigle au bec armé de la croix, qui figure encore aujourd'hui les armes de la Valachie. Les princes valaques et moldaves ne s'intitulèrent jamais rois dans leurs actes. Cependant sur les monnaies de plusieurs d'entre eux la légende porte, après le nom du souverain, les initiales D. G. R., *Dei Gratia Rex*. Quelquefois à la place de l'R, on lit un K : *Kraï* (en slavon), même signification que *rex*.

Rodolphe partagea le territoire de son nouvel État en douze districts, à l'imitation des douze tribus d'Israël après le retour dans la terre promise. Pour Rodolphe et ses compagnons, en effet, la contrée où ils venaient de s'établir n'était point une terre étrangère; c'était l'héritage des aïeux, la patrie qu'ils avaient quittée et qui leur était rendue.

Plus tard, environ soixante ans après la mort de Rodolphe, l'adjonction définitive de la Petite-Valachie forma cinq nouveaux districts qui s'ajoutèrent aux premiers. La même division subsiste encore aujourd'hui.

Le règne de Rodolphe (circonstance rare chez un fondateur) fut plus pacifique que guerrier. Comme il n'a point à conquérir son territoire sur ses voisins, on le voit sans cesse occupé chez lui, soit à relever les anciennes villes ou à en bâtir de nouvelles, soit à régler par des lois la constitution de l'État. Il est à la fois le Romulus et le Numa de son peuple.

Ses lois, qui régirent la domnie jusqu'à la fin du quinzième siècle, sont toutes basées sur le principe de l'égalité entre les membres composant le corps social. Tout Roumain est astreint au service militaire, mais tout Roumain est accessible aux fonctions de l'État, à la domnie même qui n'est que la première de ces fonctions. Nul n'est exclu de la possession de la terre, et l'impôt est payé également par tous ceux qui possèdent. S'il existe une noblesse, une *boyarie*, elle est personnelle et viagère. Les titres décernés par le prince ne sont que la récompense des services rendus à l'État, et ne confèrent point de priviléges, pas même celui de l'hérédité. Le fils du boyard succède aux biens, mais non aux titres paternels. Il n'est rien, sinon par lui-même. De même, les enfants du prince n'ont point de rang, ils sont simplement fils de prince, *ficori de domnu*, qualifications que les Turcs traduisirent plus tard par celle de *beyzadé*. A la seconde génération, les descendants de la lignée princière rentrent dans la classe des simples citoyens.

Rodolphe, sur la fin de sa vie, transporta sa résidence de Campû-Lungû à Curté d'Argis. C'est là qu'il mourut, vers 1265, après un règne de vingt-quatre ans. Il fut inhumé dans la grande basilique qu'il y avait fait construire, et où l'on conserve encore son portrait et celui de sa femme Roxandra, peu différents des peintures à fresque qui décorent l'église de Campû-Lungû (1). Le domnu est représenté la tête ceinte du diadème, avec un justaucorps brodé en or et en argent et recouvert d'un surtout de fourrure noire. Sa physionomie, la coupe de sa barbe, rappellent celles du Christ. Seulement il a le visage brun, et sa barbe et

(1) Le dessin qui nous a servi de modèle est d'un jeune peintre valaque, M. Stancesco. Il a été fait d'après un portrait de Rodolphe qui se trouve au Musée de Pesth, et qui lui-même reproduit les traits et le costume de la peinture de l'église d'Argis.

ses cheveux sont noirs. D'où, sans doute, son surnom.

Un siècle environ après l'établissement de Rodolphe en Valachie, un autre chef de même origine, Dragos, fils de Bogdan, franchit les Carpathes, vers les sources du Sereth, et fonda la principauté de Moldavie. Les circonstances de cette nouvelle *descente* ne sont pas très-bien connues. Les récits des chroniqueurs tiennent plus de la légende que de l'histoire.

Quoi qu'il en soit, les deux domnies, gouvernées par une série de princes sages et valeureux, subsistèrent avec éclat jusque vers le commencement du seizième siècle, époque à laquelle elles se placèrent elles-mêmes, en vertu de traités connus sous le nom de *capitulations*, sous la suzeraineté de la Porte Ottomane.

LE NOUVEAU BOIS DE BOULOGNE (1).

Après avoir dépassé l'arc de triomphe, on voit, sur sa gauche, entre les anciennes avenues de Neuilly et de Saint-Cloud, la nouvelle avenue ouverte en 1855, longue de 1 300 mètres et large de 100, en y comprenant les contre-allées, les zones plantées de gazon et d'arbres de l'espèce la plus rare groupés en massifs, enfin les rues latérales destinées au service des propriétés riveraines. Cette belle route annonce majestueusement le bois : c'est par là que nous y pénétrerons, en avertissant le lecteur qu'au nombre des moyens de transport mis à sa disposition depuis les derniers travaux, il peut choisir encore le chemin de fer, construit en 1854.

Au bout de l'avenue s'ouvre la porte Dauphine. On a devant soi la route du lac, large de 20 mètres; elle conduit en dix minutes au lac inférieur, qui donne naissance à une rivière dont les branches enserrent deux îles entre leurs bords. Ces îles, corbeilles de fleurs, de verdure et d'arbustes, peuplées d'oiseaux aquatiques, résonnant, le dimanche, des rires et des chants des visiteurs, sont réunies par un pont de bois. On y aborde à l'aide de bateaux coquets. Aux extrémités des deux îles s'élèvent deux jolis kiosques, et dans la plus grande, à demi-caché sous un bois de pins, un chalet sert de café-restaurant.

L'extrémité supérieure de la rivière se distingue par deux chutes d'eau artificielles, tombant sur des blocs de rochers abrupts, groupés et étagés d'une façon pittoresque, entrelacés de lianes et d'arbustes penchés. L'intervalle compris entre cet endroit et le lac supérieur forme une sorte de carrefour, garni de chaises, qui a reçu le nom de rond des Cascades.

Le lac supérieur est également formé par une cascade, que de petits sentiers ombragés, serpentant sur les pelouses jusqu'au bord de l'eau, permettent au curieux de regarder de près; il est beaucoup plus petit que l'autre. On a jeté dans ces lacs, d'une profondeur moyenne d'environ un mètre, 50 000 poissons éclos par les procédés de la pisciculture, et qui s'y sont parfaitement acclimatés. Ces vastes masses d'eau sont alimentées aux dépens de la Seine, par le moyen de la pompe à feu de Chaillot. L'eau arrive, par un conduit souterrain en fonte, jusqu'à l'amas de rochers qui la laisse s'échapper, en modérant sa fougue, dans le lit de la rivière. Rien de plus frais que ces bords verdoyants et d'une végétation magnifique.

De la tête des lacs, on arrive en quelques minutes à la butte Mortemart, construite par l'accumulation des terres extraites du lit de la rivière. Pendant les travaux, un chemin de fer avait été établi pour en faciliter le transport. L'architecte n'a rien laissé perdre : il a tiré parti des arbres déracinés, des pierres trouvées dans les fouilles. A l'aide d'une machine puissante, on a transporté à grands frais sur le sommet de la butte le vieux cèdre qui était d'abord à trente pieds plus bas. Un peu plus loin encore, sur la gauche, on trouve la mare d'Auteuil, dégagée, embellie, et dominée par un petit tertre que surmonte un chalet.

De la butte Mortemart, on peut se rendre, à peu près en droite ligne, à la porte de Boulogne, et de ce dernier point, une large allée conduit à Longchamp, où nous prions le lecteur de nous suivre, parce que c'est une des parties où l'on a le plus innové. A gauche de l'ancienne abbaye, entre la Seine et le bois proprement dit, s'étend le vaste champ de courses récemment construit, et que les experts proclament digne de rivaliser avec New-Market. Des tribunes, on a presque en face de soi la grande cascade élevée sur la lisière du bois. Grimpez d'abord au sommet, par les sentiers rustiques, à travers les pierres énormes et les blocs de granit pittoresquement semés çà et là, et vous dominerez un vaste espace découvert qui offre un coup d'œil charmant. Devant vous, le moulin à vent de la Galette, blanchi et peint comme un moulin d'opéra comique; sur la droite, au milieu des fleurs, une jolie villa, avec un grand *colombier*, qu'on a exhaussé et couronné de créneaux comme une vieille tour de guerre; sur la gauche, un café-restaurant avec ses tables sous les arbres et ses groupes joyeux de convives. Suresnes se déploie sur l'autre rive de la Seine, et à l'horizon le mont Valérien dresse les remparts de ses forts.

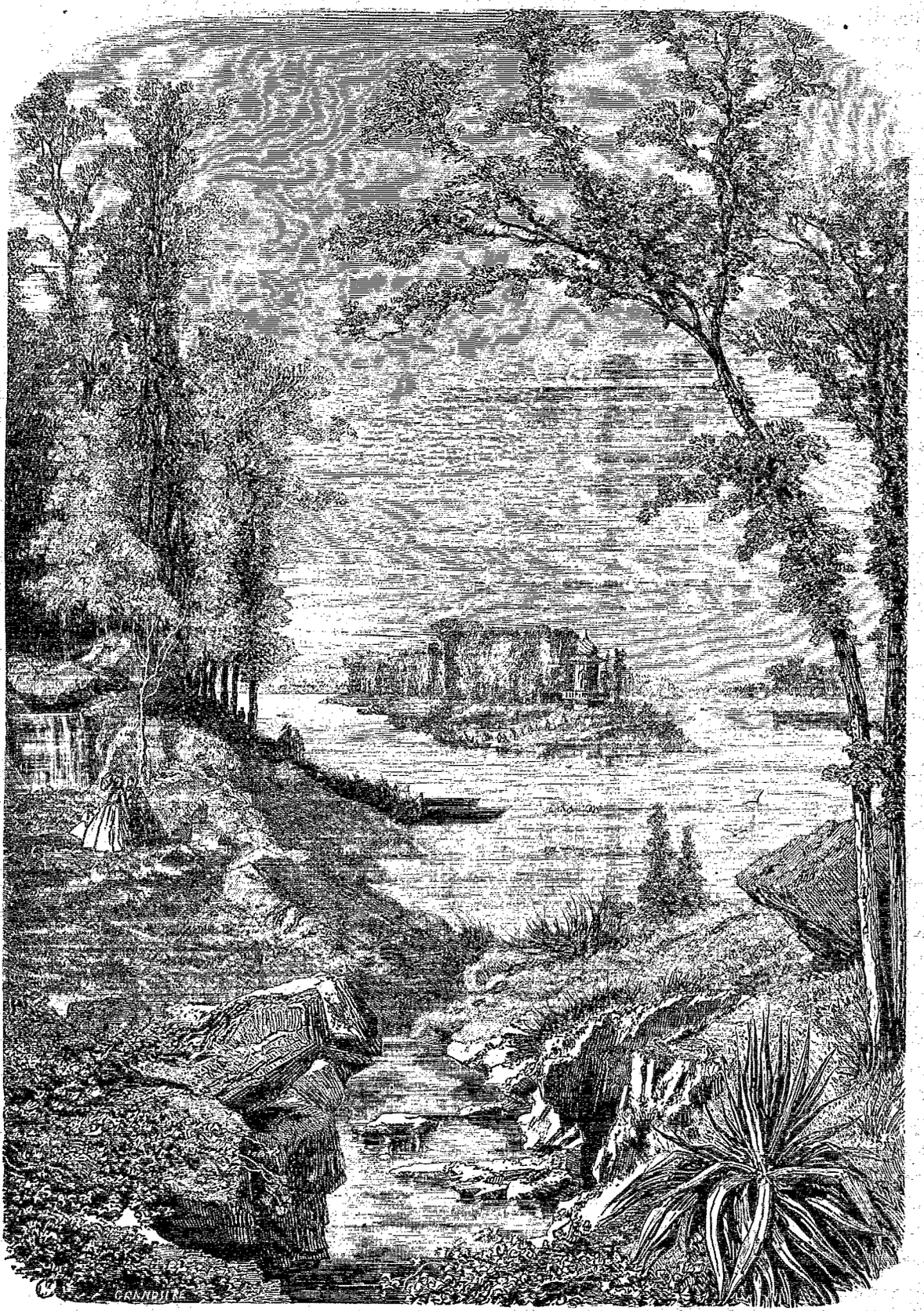
Vue d'en bas, la cascade présente le spectacle d'une vaste chute d'eau, dominée par une voûte rocailleuse, et tombant à grand bruit sur des rochers en une seule nappe, d'une hauteur de 14 mètres sur une largeur de 60. Mais la partie la plus curieuse de la cascade est bien certainement l'intérieur, où l'on peut descendre à l'aide d'escaliers aux marches à peine dégrossies, qui permettent de la franchir d'outre en outre sur deux points différents, à travers les rocs qu'on enjambe en se courbant. Nous conseillons cette petite excursion aux visiteurs : par moments, au bouillonnement précipité de l'eau, au bruit de la cascade, qui vous inonde d'une pluie fine, à cette saine et pénétrante fraîcheur qui vous envahit dans une demi-obscurité, à cet écho puissant qui répercute votre voix, à ces murailles de pierre contournées en mille façons bizarres, comme travaillées à plaisir par une main habile, enfin à ces voûtes superbes où pendent des embryons de stalactites, et où les rochers parfois s'arrondissent en arcades ou s'aiguisent en ogives, on se croirait, avec un peu de bonne volonté, dans quelque grotte féerique, comme celle de Han-sur-Liesse; mais cette illusion ne dure pas longtemps. On a fait entrer dans la composition de cette cascade, alimentée par le trop-plein des lacs et des ruisseaux du bois, 200 mètres cubes de blocs de grès pris dans les carrières de Fontainebleau.

C'est à dix minutes environ, en arrière, sur la gauche, que l'on a construit le Pré-Catelan, dont il n'entre pas dans notre plan de parler en détail, non plus que de l'Hippodrome, qui a été transféré au bois de Boulogne depuis

(1) En vertu d'un décret du 2 juin 1852, le bois de Boulogne fut cédé par l'État à la ville de Paris, aux conditions suivantes : 1° de subvenir à toutes les dépenses de surveillance et d'entretien; 2° de faire, dans un délai de quatre années, des travaux jusqu'à concurrence de deux millions, pour l'embellissement du bois et de ses abords; 3° de soumettre à l'approbation du gouvernement les projets de travaux à exécuter; 4° de conserver leur destination actuelle aux terrains concédés.

La ville s'occupa aussitôt de remplir ses engagements. Un habile architecte paysagiste, M. Varé, remplacé depuis par M. Alphand, ingénieur des ponts et chaussées, et par M. Barillet-Deschamps, jardinier en chef, fut chargé de dresser le plan du nouveau bois. Le plan adopté, douze mille ouvriers et trois cents chevaux se mirent à l'œuvre, et, grâce à la libéralité de la ville, qui ne regarda pas à dépasser les deux millions prescrits, le bois devint en peu d'années ce qu'il est aujourd'hui.

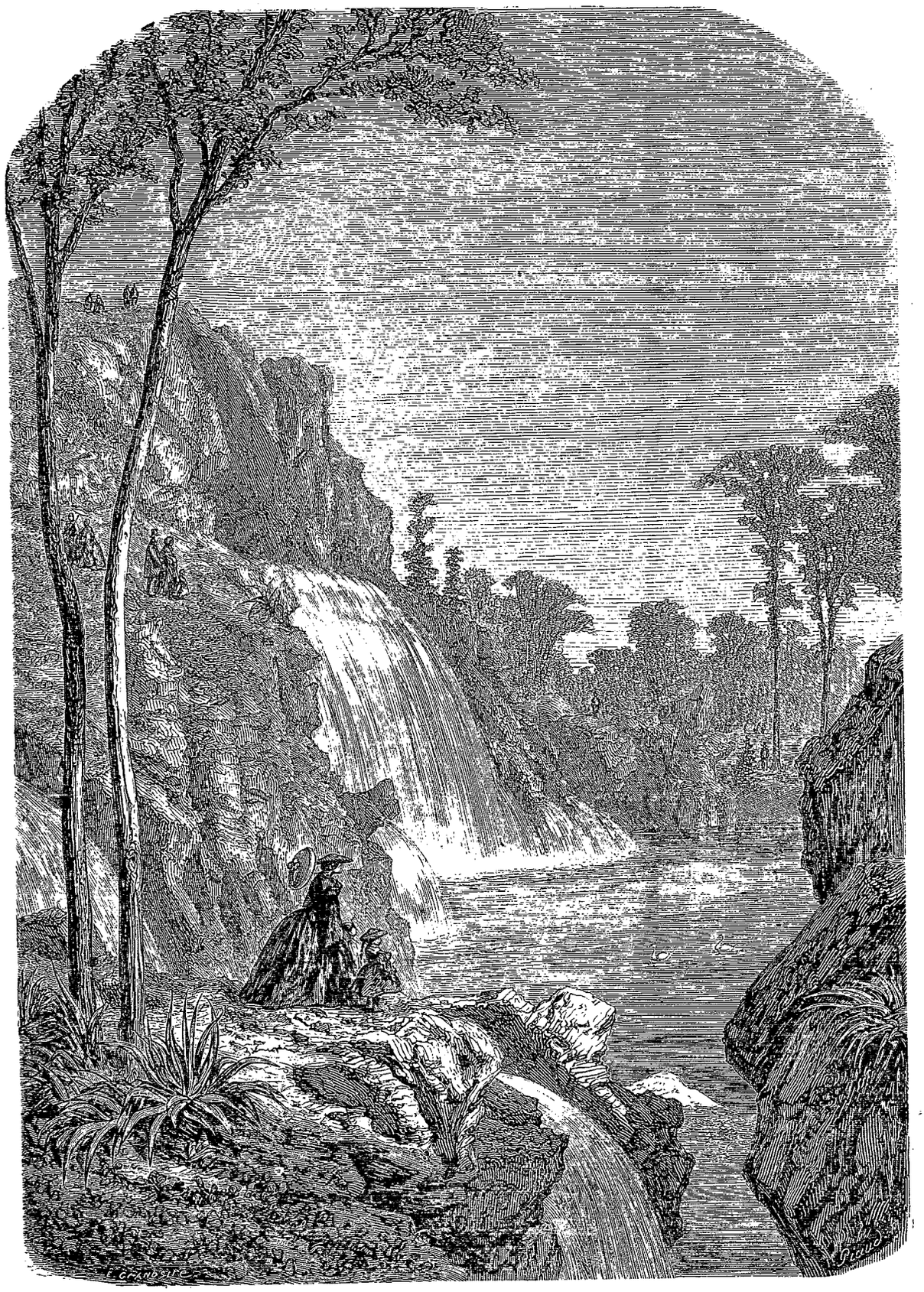
sa transformation. Mais nous avons tort de dire encore *le bois de Boulogne :* par suite de ces travaux, il est devenu un vrai parc, une sorte de vaste jardin anglais planté d'arbres, et c'est à ce point de vue qu'il faut se mettre pour le



Bois de Boulogne. — Le grand Lac. — Dessin de Grandsire, d'après nature.

juger. Il est coupé en tous sens de très-larges allées en ligne courbe, bordées de trottoirs, entretenues par des troupes de cantonniers, sans préjudice des sentiers latéraux, spécialement réservés aux piétons. Çà et là on

rencontre de petits ronds-points; on a ménagé de vastes percées qui permettent d'embrasser les divers aspects. Cependant l'art y a respecté la nature; il a cherché à l'embellir, mais non à la détruire ou à la corriger : le plan de



Bois de Boulogne. — La grande Cascade. — Dessin de Grandsire, d'après nature.

l'architecte n'avait rien d'inflexible; il prenait conseil du bois lui-même, et se modifiait au besoin dans l'exécution. Si l'on y a beaucoup abattu, on y a planté aussi, et la vue des fortifications a disparu derrière un long rideau vert

formé d'arbres de toute nature. Les plants restés debout ont été laissés à leurs habitudes irrégulières, sans qu'on se soit avisé de les peigner et de les tondre comme ceux du parc de Versailles.

La contenance du bois a varié : diminué du côté d'Auteuil, il s'est accru jusqu'au fleuve, du côté de Boulogne et de Longchamp, par la suppression du mur de clôture et du mamelon, dont les déblais ont servi surtout à combler le bras de Seine qu'on voulait supprimer. Au nord et au sud, il est borné par deux vastes boulevards bordés de grilles élégantes, et on peut considérer encore comme un complément de tous ces travaux la belle route carrossable, à berge disposée en jardin, qui vient d'être tracée du pont de Neuilly au pont de Saint-Cloud. Cinquante gardiens, revêtus d'un uniforme vert, sont chargés de veiller à la conservation du bois.

Cette transformation a eu pour conséquence naturelle d'accroître encore la foule des promeneurs. On y rencontre deux publics bien distincts : celui de la semaine et celui du dimanche. Celui de la semaine y brille surtout le samedi, jour de préférence adopté par la mode. Ce n'est guère qu'après deux heures que les allées commencent à se peupler d'équipages et de cavaliers. Le dimanche, le champ est laissé entièrement libre au bourgeois, à l'employé, au marchand, à tous ceux que les affaires clouent six jours dans un comptoir ou un bureau, et qui tiennent à s'en dédommager le septième. Ce jour-là les fiacres sont autrement nombreux que les équipages armoriés. Que de joie, de mouvement et de bruit! En été, quels dîners sur l'herbe! Quelles promenades en bateau ou à dos d'âne, au milieu des rires sonores! Quelles fêtes de famille, d'où l'on revient le corps un peu las, mais le cœur joyeux et l'esprit rafraîchi!

THÉODOSIE.

NOUVELLE.

Le soleil, après s'être montré quelques moments, vers midi, aux habitants d'une petite ville suédoise, au pied des Dofrines, avait disparu sous l'horizon : mais la nuit était sereine; la lune et les étoiles rendaient à la terre assez de clarté pour que l'on pût apercevoir au loin les montagnes blanches, et les bois noirs, et les rares maisons dispersées dans la campagne. Au milieu de ces solitudes glacées, les loups hurlaient, cherchant leur proie, et, sur l'épaisse litière des étables bien closes, les génisses se serraient contre les flancs de leurs mères.

La maison la plus apparente de la ville avait encore une fenêtre éclairée, quoique l'horloge eût sonné minuit. A travers le double châssis vitré perçait une faible lumière. Dans cette chambre, en effet, le soleil n'avait pas pénétré, mais la mort y était descendue; elle avait frappé une jeune fille de seize ans. Auprès de la couche funèbre, la mère veillait et pleurait.

Bonne Ulrique, celle qui venait de vous quitter était toute votre consolation et votre espérance sur la terre : comment ne l'auriez-vous pas pleurée amèrement, cette douce Théodosie, à laquelle le bienheureux Adolphe, votre mari, avait donné ce nom, parce que ce gage longtemps désiré, ce gage unique de votre amour, avait été pour vous et pour lui un don du Seigneur?

Et voilà qu'elle est retournée à Celui qui l'avait donnée; elle a rejoint dans le ciel son père terrestre, et vous restez seule ici-bas.

Les yeux fixés sur la pâle figure, dans ces premiers moments où la mort ressemble souvent au sommeil, Ulrique ne pouvait croire encore à son malheur, et répétait, avec une vague espérance, les touchantes paroles du Sauveur chez Jaïrus : « Cette jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. » Puis la vérité fatale reparaissait dans sa pleine évidence, et Ulrique s'écriait, oppressée par les sanglots :

— Oui, c'est le sommeil, mais le sommeil éternel, et Jésus n'est pas là pour ressusciter mon enfant!

La mère avait veillé six jours et six nuits sans fermer les yeux, et même, après que Théodosie eut rendu le dernier soupir, elle avait voulu être seule, et ses deux fidèles servantes dormaient dans une chambre voisine.

Exaltée par la douleur et accablée de fatigue, Ulrique rêvait sans dormir; ses idées flottaient au hasard, sans ordre et sans suite; elle oubliait le temps et le lieu; une seule pensée lui restait claire et présente, celle de son irréparable malheur. A ce moment, elle eut une vision que nous rapporterons fidèlement, d'après elle-même, en lui laissant toute la responsabilité du récit. Une chose est certaine, c'est que la pauvre mère croyait à sa vision; et, quelle que pût être l'opinion de ceux à qui elle en a fait confidence, nul n'aurait voulu contester avec elle; tel qui la croyait sous l'empire d'une illusion était forcé de reconnaître que son rêve était la démonstration la plus vive d'une grande vérité, c'est que DIEU FAIT BIEN CE QU'IL FAIT.

A la lueur de la lampe expirante, une figure aimable et douce parut au chevet du lit funèbre : c'était comme un ange, comme une autre Théodosie; mais ses cheveux étaient blonds, sa taille plus svelte encore; ses yeux brillaient d'un éclat divin.

— Que ton sourire est paisible, heureuse enfant! dit le Songe en se penchant sur elle. Assurément, des lieux que tu habites, tu vois ce que tes yeux mortels ne voyaient pas; tu parcours en esprit le jardin de la vie, et tu sais désormais de quels malheurs la mort t'a préservée. Je les ferai connaître à ta mère, et, lorsqu'elle aura vu de ses yeux et entendu de ses oreilles ce qui devait t'arriver ici-bas, si elle persiste dans ses regrets et redemande encore à Dieu son enfant, eh bien, le souffle de la vie viendra gonfler de nouveau ta poitrine; tes mains jointes s'ouvriront, tes lèvres closes retrouveront leur langage. Oui, Ulrique, je vous le déclare, Théodosie revivra; mais, songez-y bien, vous allez contempler l'irrévocable avenir que la mort seule était capable d'arrêter, et votre prévoyance n'y pourra changer rien, car, aussitôt que votre vœu sera exaucé et que vous presserez dans vos bras Théodosie vivante, vous oublierez absolument tout ce que vous aurez vu et entendu; vous n'en aurez ni souvenir ni pressentiment, et vous vivrez avec votre enfant comme si la maladie et la mort ne l'avaient pas visitée.

Après avoir ainsi parlé, le Songe fit quelques pas en arrière, et disparut par degrés dans une ombre flottante. Ulrique le cherchait encore des yeux dans cette vapeur, lorsqu'elle vit se dessiner au loin les clochers et les édifices d'une grande ville, éclairée par le soleil matinal. Les objets se rapprochaient par degrés; enfin la perspective disparut derrière des maisons qui semblaient passer à droite et à gauche : il se faisait une grande rumeur, formée de mille bruits divers, et tout à coup :

— Maman, nous arrivons! s'écria Théodosie, assise avec sa mère et d'autres voyageurs dans une assez grande voiture. Voilà Stockholm!

A ce nom, Ulrique vit apparaître soudain ce qu'elle avait souvent rêvé en d'autres temps : les travaux studieux, les brillants plaisirs pour sa fille, et pour elle-même tous les devoirs imposés à la vigilance maternelle dans une situation plus difficile. Mais, sous sa garde attentive, Théodosie allait acquérir, avec la connaissance du monde, des talents qui développeraient son esprit et son cœur, et fixeraient un jour

sur elle le choix d'un homme de mérite, que son Adolphe eût accepté pour gendre avec une pleine sécurité.

Une ombre nouvelle se répandit sur les objets divers qui s'étaient offerts aux yeux de la mère, en même temps que son cœur se livrait à ces flatteuses pensées, et du sein des vapeurs une nouvelle scène sortit...

Était-ce donc là ce qui les attendait dans la brillante capitale? Tandis que dans le fond de la chambre Théodosie touche du clavecin, et vocalise, et file des sons d'une beauté ravissante, Ulrique voit passer dans la rue convois sur convois. Une affreuse épidémie ravage Stockholm. L'air morne des passants, les boutiques fermées, attestent la grandeur de la calamité publique. La mère détourne la vue avec angoisse de ce lugubre tableau. Et quelle est, dans ce lit de douleur, cette personne couchée? L'appartement est sombre; mais Ulrique n'a pas besoin de regarder la malade au visage : elle sent bien que c'est elle-même qui est là gisante, et, si elle en doutait, Théodosie en pleurs, Théodosie qui reçoit ses derniers adieux, le lui dirait trop clairement :

— Voilà donc, ô ma mère! ce que nous sommes venues chercher à Stockholm! Vous me quittez au moment où j'avais le plus grand besoin de vous!

La pieuse main de l'enfant fermait les yeux de la mère, et lui rendait les derniers devoirs; mais la vision épargna ces détails à l'infortunée, qui ressentait jusque dans le sein de la mort les tourments de l'inquiétude maternelle. Tout ce noir tableau disparut soudain dans les flots d'une étincelante lumière.

— Ce brillant salon, je le reconnais! se dit Ulrique, éblouie par l'éclat des bougies, des toilettes et des bijoux. Nous y fûmes accueillies, dès notre arrivée, par le comte et la comtesse. Je me vois encore à cette place, au moment où je leur présentai ma Théodosie. Théodosie!... Elle y paraît seule aujourd'hui. Hélas! elle est encore en deuil, l'orpheline, et ce n'est pas sans contrainte qu'elle est venue dans cette fastueuse assemblée. Des larmes tremblent encore au bord de ses paupières. Avec quel empressement elle saisit l'occasion de se mettre à l'écart! Laissez-la dans ce coin sombre; oubliez-la, par grâce; le monde n'est pas fait pour elle... Nos amis l'environnent, la comtesse l'accable de prévenances; mais elle ne peut sourire, elle ne peut oublier... Pitié pour elle!

Le bal commence. Oh! elle ne dansera pas, non, elle ne dansera pas. Et cette foule qui tourbillonne, ce bruit confus de voix, de rires et d'instruments, lui font comme une solitude qu'elle est heureuse de retrouver.

Il a duré longtemps, ce plaisir tumultueux, et les danseuses lassées voudraient goûter un passe-temps plus tranquille. La comtesse le leur a promis. Elle s'approche en souriant de Théodosie et lui demande de se faire entendre... Se faire entendre!... Quoi donc, cette voix que la mère faisait cultiver avec une si jalouse tendresse, que sa Théodosie devait réserver pour un époux, pour le cercle de la famille, l'orpheline en deuil doit la faire entendre au milieu de cette grande assemblée! Mais sa voix est si belle! son talent si rare! la soirée de la comtesse serait si agréablement coupée par ce gracieux intermède!

— D'ailleurs, ma chère, lui dit-elle, vous chanterez ce qu'il vous plaira, même la musique la plus sérieuse, du Marcello, du Palestrina : c'est là que vous triomphez.

Théodosie résistait toujours, et demandait grâce avec instance.

— Il le faut, ma chère, dit la comtesse en la prenant par la main. Je l'ai promis : vous ne me ferez pas cet affront.

Et comme Ulrique entendait le langage du cœur aussi distinctement que celui des lèvres, elle entendit sa Théodosie dire en elle-même :

— C'est une nécessité de mon emploi. Il faut que j'obéisse. Si tu me vois, ma mère, plains-moi, pardonne-moi!...

Elle s'avance au clavecin, la tremblante jeune fille, menée comme en triomphe par la comtesse. Un inconnu prélude et se dispose à l'accompagner. A la vue de ce doux regard, triste et résigné, l'assemblée surprise se livre à un chuchotement général, auquel se mêlent quelques légers murmures. Théodosie chante, et ceux qui l'entourent et celle qui rêve sont bientôt maîtrisés par la plus vive émotion. C'est la voix d'un ange! Ces accents ne sont pas de ce monde! La pieuse douleur n'eut jamais d'expression si touchante!... Mais Théodosie, plus troublée elle-même que ceux qui l'écoutent, saisie tout à coup d'une suffocation, s'interrompt brusquement pour éclater en douloureux sanglots. Il se fait dans l'assemblée un mouvement général; on se lève, on se presse : mais les bougies s'éteignent successivement; une obscurité profonde envahit le salon de l'impitoyable comtesse; et, de cette scène cruelle, il ne reste qu'une insupportable amertune dans le cœur de l'invisible témoin.

Oh! qu'elle aime mieux, dans cette modeste chambre tendue de vert foncé, où se glisse discrètement la lumière du jour, pleurer, pleurer sans contrainte avec Théodosie! car elle est seule maintenant, elle peut se livrer à la douleur en liberté. Et quand elle a longtemps pleuré, prié, rêvé, elle regarde à la pendule et fait un mouvement de surprise en courant au cordon de la sonnette. Elle y porte vivement la main.

Une femme de chambre amène deux petites filles; une leçon commence.

— Bon Dieu! Théodosie institutrice chez la comtesse!... Il faut donc que l'on ait mal administré son patrimoine! que des mains infidèles ou négligentes aient réduit l'orpheline à la pauvreté! car ce qu'elle avait hérité de son père devait suffire à tous ses besoins et à son établissement.

A cette pensée, Ulrique versa de nouveau tant de larmes que sa vue en fut entièrement troublée. Elle entendait le bruit fatigant d'une leçon donnée à des élèves inappliquées; elle entendait leurs voix chagrines, leurs petites résistances, et les exhortations lentes et douces de Théodosie pour amener à leur devoir ses élèves indociles.

— Et voilà trois ans que cela dure!

Ainsi soupira la jeune fille, quand elle put de nouveau respirer librement. Par la fenêtre, qu'elle ouvrit, elle jeta les yeux sur des campagnes sauvages; le ciel était pourpre au couchant; ses teintes mourantes se fondaient plus haut avec l'azur sombre où déjà scintillaient quelques étoiles.

— Ils sont là! ils m'attendent! Oh! si je pouvais être auprès d'eux!

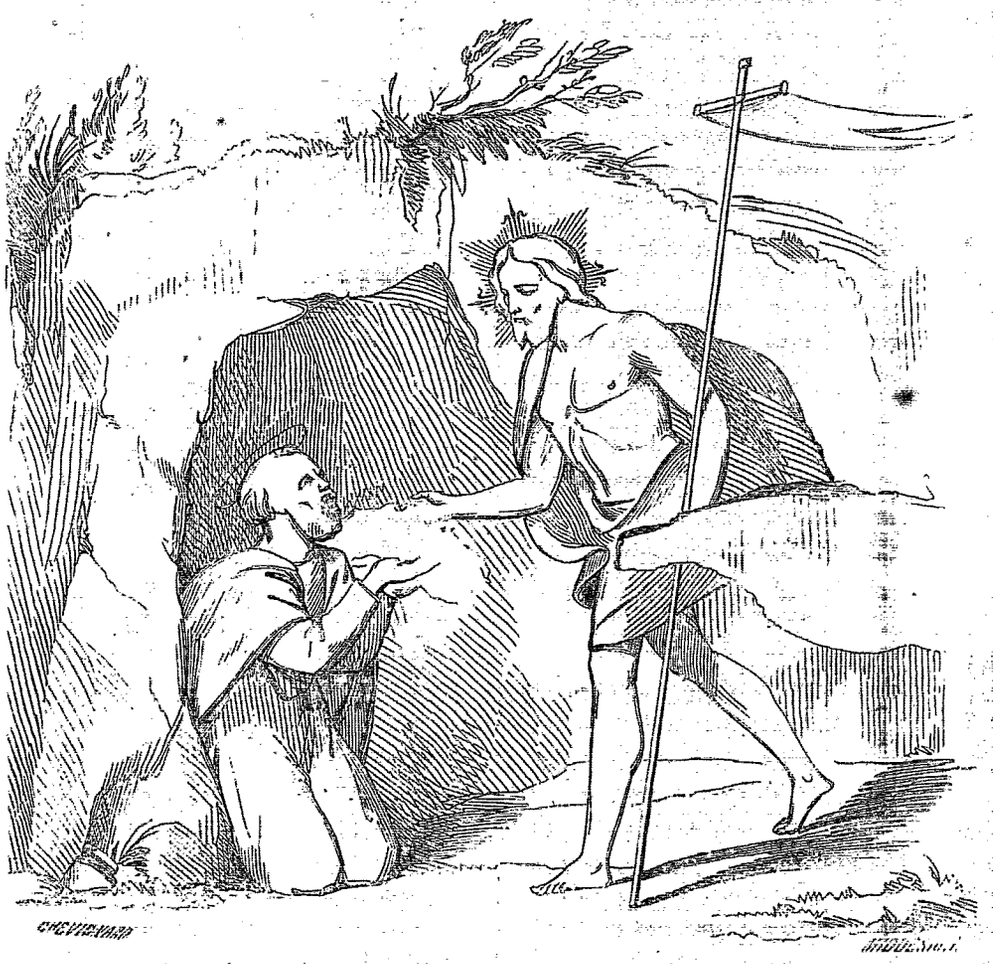
La nuit tombe; nul rayon de lumière ne pénètre plus à travers les rideaux, et l'orpheline murmure des prières ardentes, qui passent par le cœur de la mère avant de monter dans le ciel. Sa prière est toujours que Dieu veuille abréger son pèlerinage; car la vie est pour elle un douloureux combat dont elle n'espère d'autre récompense que les palmes qui verdissent au delà du tombeau.

La fin à une autre livraison.

SAINT-JACQUES LA BOUCHERIE.

Voy. t. XXVI (1858), p. 281.

Nous avons dit qu'en travaillant à la réparation de la tour Saint-Jacques la Boucherie on avait découvert, sur le mur d'une ancienne petite chapelle, plusieurs peintures, et nous avons donné la représentation d'une de ces fresques; on nous communique aujourd'hui une autre peinture qui se trouvait en face des *Pèlerins d'Emmaüs;* elle représente le Christ ressuscité apparaissant à saint Pierre sur le



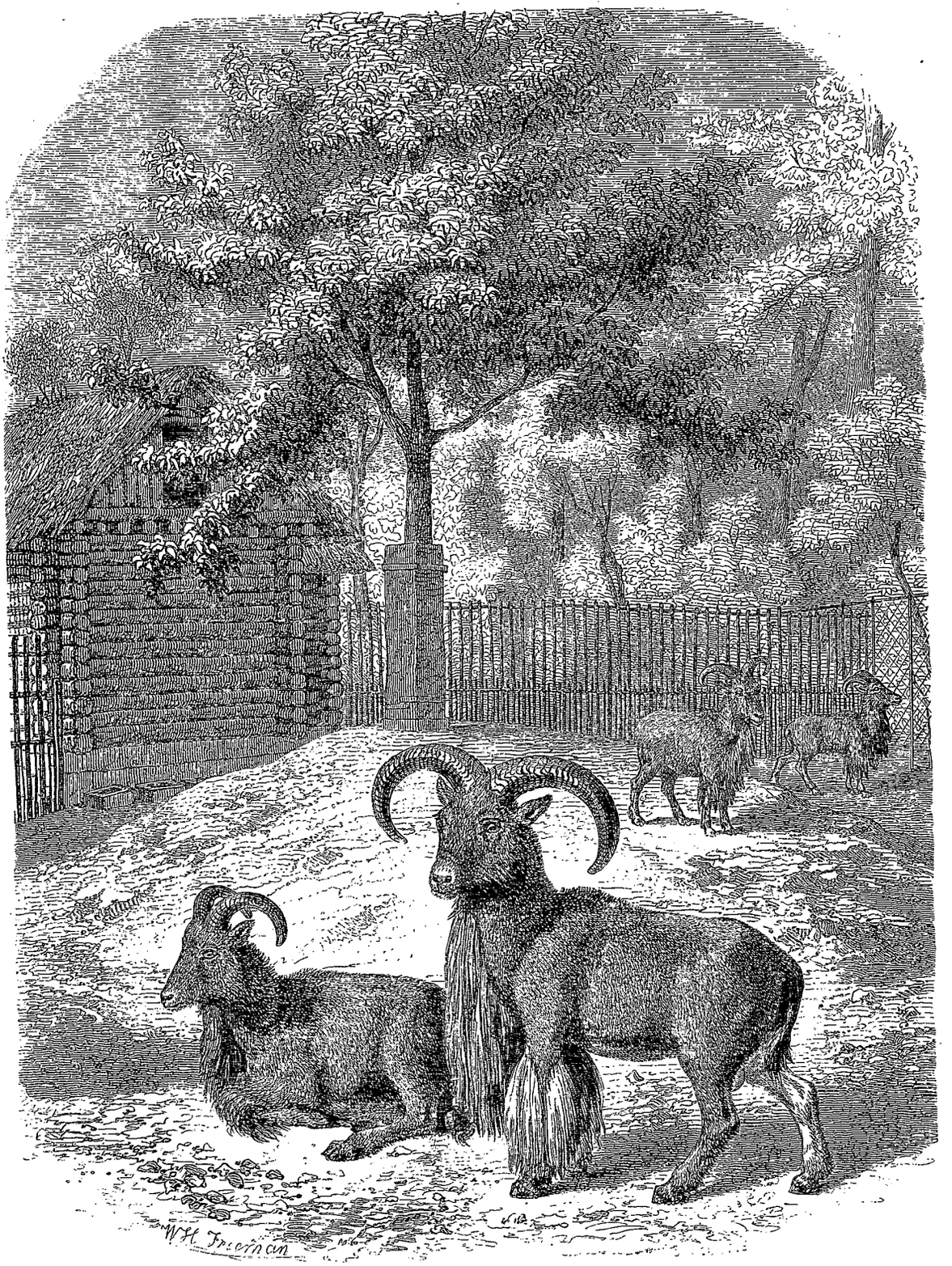
Le Christ ressuscité apparaissant à saint Pierre. — Peinture murale découverte à la tour de Saint-Jacques la Boucherie. Dessin de Chevignard.



Têtes agrandies de la peinture ci-dessus.

seuil du sépulcre. Jésus s'incline légèrement vers le saint et lui tend la main avec l'expression de la tendresse ; sa main gauche tient une croix au haut de laquelle flotte une banderole rouge, et sa tête est entourée d'un nimbe rayonnant. Saint-Pierre, à genoux devant l'entrée du sépulcre, reconnaît son Dieu, et sa figure exprime le ravissement.

MOUFLON A MANCHETTES.



Muséum d'histoire naturelle. — Mouflons à manchettes (*Ovis ornata* ou *Tragelaphus*). — Dessin de Freeman, d'après nature.

Le genre mouton, *Ovis* de Linné, est formé de plusieurs espèces de mouflons auxquelles on a rapporté l'origine des races domestiques de moutons. Ces espèces, quoiqu'il soit assez facile de les distinguer entre elles, présentent un grand nombre de variétés qui induisent souvent le naturaliste en erreur. Aussi, bien que certains auteurs, comme M. Lesson, aient compté jusqu'à quatorze espèces de mouflons, la plupart des naturalistes n'en admettent que quatre. Ce sont :

Pour l'Europe, le mouflon ordinaire, appelé plus communément mouflon de Corse (*Ovis aries fera*, Linné), qui se rencontre en Corse, en Sardaigne, en Espagne, en Grèce

et dans quelques îles de la Méditerranée, c'est-à-dire dans l'Europe méridionale;

Pour l'Asie, l'argali (*Ovis Ammon,* Linné), que l'on trouve dans les régions froides et tempérées de la Mongolie, de la Songarie et même de la Tartarie, en même temps que dans les montagnes du Kamtchatka;

Pour l'Amérique, le bélier de montagne (*Ovis montana,* E. Geoffroy Saint-Hilaire), qui se trouve sur les montagnes Rocheuses, vers le 15e degré de latitude nord et le 115e de longitude ouest, et aussi en Californie;

Enfin, pour l'Afrique, le mouflon à manchettes (*Ovis tragelaphus,* G. Cuvier; *Ovis ornata,* I. Geoffroy Saint-Hilaire), que l'on observe dans les lieux déserts et escarpés de la Barbarie et de l'Égypte. Ce n'est cependant pas dans toute la Barbarie que se rencontre cet animal; il n'habite pas les montagnes du littoral, mais celles de l'intérieur. En Algérie, par exemple, on ne le voit ni dans le Djurdjura, ni sur les hauteurs du Tell. Dans les montagnes du sud, il est commun, au contraire, aussi bien dans celles de l'Algérie que du Maroc. C'est de ces deux régions de l'Afrique septentrionale que viennent la plupart des mouflons à manchettes qui sont envoyés en Europe soit vivants, soit en peau seulement. Ce mouflon, dont Pennant, et avant lui le docteur Caïus, en 1561, avait donné une description, sous le nom de *Tragelaphus,* a reçu, depuis cette époque, le nom de mouflon à manchettes, et en latin, d'*Ovis ornata,* mouton orné; nom qui lui convient parfaitement, car il est peu de mammifères plus parés que cet animal. Sa couleur est d'un beau fauve roussâtre très-vif, qui se rapproche de la teinte générale du mouflon d'Europe; néanmoins la nuance en est plus éclaircie, parce que les poils fauves ne sont pas mêlés de poils noirs et que tout au contraire leur pointe est blanche, ce qui donne même au pelage un aspect tiqueté lorsqu'on l'examine de près. La couleur que nous venons d'indiquer est celle de la tête, du corps et des membres presque entiers; cependant le devant des canons et la ligne dorsale ont une teinte brunâtre, et l'on remarque entre les deux jambes, sur la ligne médiane, une tache noire longitudinale.

Les membres présentent quelques parties blanches sur les faces internes; le ventre est aussi de cette couleur dans la région qui porte les mamelles. Mais ce qui rend cette espèce très-singulière et lui a valu le nom de mouflon à manchettes, ce sont les longs poils qui garnissent la partie antérieure de son corps et de ses membres. Cette parure, qui naît de la partie inférieure de la tête, de la gorge, du cou, de la poitrine, des épaules et des jambes jusqu'au canon, donne à cet animal un aspect tout particulier; il semble qu'il porte une sorte de crinière. Les poils qui pendent ainsi sur le devant et les membres de ce mouflon sont plus ou moins longs, suivant la région qui le produit; mais quand l'animal est bien adulte, il y en a qui pendent presque jusqu'à terre.

Leur couleur est généralement celle du corps; toutefois ceux qui avoisinent la partie interne de la jambe et du canon sont brunâtres, et l'on remarque aussi une ligne de cette couleur sur ceux de la partie antérieure du cou.

Les cornes, puissantes chez les mâles, et presque aussi fortes chez les femelles, sont dirigées dans le même sens chez l'un et l'autre sexe; se touchant presque à leur base, elles divergent aussitôt, et se contournent en arrière, de façon que la pointe est dirigée en dedans et se rapproche beaucoup de l'extrémité de l'autre corne.

Nous avons pu voir, en Algérie même, des cornes de mouflons à manchettes beaucoup plus grandes et plus fortes que celles que nous avons eu occasion d'observer dans différents musées d'Europe.

Ce mouflon, comme les autres espèces du genre mouton, a les cornes ridées transversalement, mais peut-être moins que les autres.

Le mouflon à manchettes mâle est toujours plus grand que la femelle, bien que la taille de l'espèce varie sensiblement suivant les localités d'où l'on rapporte ces animaux. Ils sont cependant, en général, aussi hauts, quoique moins forts que nos grandes races de moutons domestiques; cette taille est supérieure à celle qu'atteignent les mouflons d'Europe, qui sont ordinairement de très-petite taille.

La forme générale du corps est tout appropriée à l'habitat montagneux de cette espèce; les membres sont épais et assez courts, mais forts et vigoureux; les sabots, ronds et durs, sont recouverts à leur naissance de poils assez longs. Le corps est fort, la poitrine bien ouverte, les côtes arrondies, le rein droit, la cuisse large et bien faite, la queue plus longue que dans aucune autre espèce de mouflon, le garrot un peu élevé, le col court et la tête assez légère, avec un chanfrein ordinairement un peu concave. La forme de cette tête est d'ailleurs assez intéressante à considérer; car, large et forte en haut, la partie inférieure en est mince et légère. L'œil est grand et vif, le port fier, les mouvements prompts et vigoureux.

La force de ces animaux est très-grande; dans l'état sauvage, ils s'élancent avec une vitesse telle, qu'on ne pourrait jamais les atteindre s'ils ne s'arrêtaient souvent pour considérer les ennemis qui les poursuivent. Les bonds qu'ils exécutent sont, dit-on, prodigieux; d'ailleurs la force de leurs membres postérieurs, la conformation de leur croupe, montrent suffisamment que ces animaux sont faits pour le saut.

Comme les autres espèces du même genre, le mouflon à manchettes vit en troupes nombreuses, dans lesquelles le nombre des mâles est beaucoup moindre que celui des femelles; on rapporte que lorsque ces animaux sont poursuivis, ils se jettent sur leurs cornes dans les pentes les plus escarpées, de manière à rouler en faisant en quelque sorte la culbute.

Les poils dont sont couverts les mouflons sont, nous l'avons déjà dit, courts et durs sur la plus grande partie du corps; mais ces téguments ne sont pas les seuls que revêtent ces animaux, pendant l'hiver surtout. Il y a, sous ces poils grossiers des mouflons, comme sous ceux de beaucoup d'autres animaux, une sorte de duvet d'une extrême finesse, d'une douceur et d'un moelleux parfaits, qui tombe chaque année lors de la mue. Cette mue du duvet est plus abondante dans le mouflon à manchettes que dans aucune autre espèce de mouflon que nous ayons eu occasion d'observer. Cette matière, à laquelle on pourrait très-justement donner le nom de cachemire, est en tout comparable aux duvets précieux que l'industrie recherche tant et qui sont produits par les chèvres du Thibet. Le duvet des mouflons serait, sans aucun doute, propre aux mêmes usages que le duvet de cachemire, si l'on pouvait s'en procurer en quantité suffisante. Pour cela, il faudrait domestiquer le mouflon à manchettes, et le répandre dans nos montagnes d'Europe comme animal domestique. On peut affirmer que cette domestication ne présenterait pas de difficultés sérieuses, car des essais ont déjà été faits dans ce but sur plusieurs points. Mais les avantages que l'on tirerait de cette introduction ne sont pas tels que nous devions rechercher avec ardeur la possession de ces animaux; si l'on veut les introduire en France, il faudra les laisser aller, dans nos hautes montagnes, à la vie sauvage; ils viendront se placer, sur nos sommets neigeux, à côté des bouquetins et des chamois.

En appelant le mouflon à manchettes mouton sauvage, nous employons une expression juste, car, sans aucun doute, l'une des espèces de mouflons au moins est la souche de

nos races domestiques de moutons. Mais quelle est cette espèce? Les naturalistes, cherchant d'abord autour d'eux quelle pouvait être l'origine des races ovines, et trouvant en Europe même un mouton sauvage, le mouflon de Corse, n'ont pas hésité à le considérer comme l'ancêtre qu'il s'agissait de découvrir. Cependant aujourd'hui la zoologie, aussi bien que l'étude de l'histoire, permet d'attribuer à l'argali ou mouflon d'Asie, au moins pour une partie, l'origine des moutons domestiques.

Le mouflon à manchettes est aussi considéré comme pouvant avoir donné des races ovines, et cette conjecture est appuyée sur deux faits principaux : 1° la queue, dans cette espèce, est beaucoup plus longue, ainsi que nous l'avons dit plus haut, que celle des animaux des autres espèces, ce qui est un rapport avec les races ovines domestiques du mouflon; 2° on trouve encore en Afrique des moutons qui présentent jusqu'à un certain point le caractère si curieux du mouflon à manchettes, l'existence d'une espèce de crinière. Ce sont là des indices bien plus que des preuves; mais ces considérations ne laissent pas que d'avoir leur importance, car elles viennent à l'appui d'idées déjà anciennement émises à ce sujet.

LES SQUELETTES CÉROCÉPHALES DE CUMES.

En 1852, à la suite de fouilles faites à Cumes près d'un édifice élevé par un membre de la famille Lucceia, famille romaine établie à Pouzzoles, on découvrit, au mois de décembre, un tombeau dont l'entrée, à la partie septentrionale, était fermée par un massif de tuiles. L'intérieur était voûté et revêtu d'un enduit blanc; il contenait, au milieu d'un certain nombre de fioles, de lampes et d'urnes cinéraires, quatre squelettes. Quelle ne fut pas la surprise des assistants de voir ces restes humains, en quelque sorte animés, la tête et le cou intacts, les yeux ouverts et encore brillants! Mais dès qu'on y porta la main, deux têtes se réduisirent en morceaux : entièrement vides, et formées d'une couche de cire si mince qu'elle avait à peine en quelques endroits un millimètre d'épaisseur, elles ne renfermaient aucune parcelle du crâne et des os de la face, et, en considérant l'état relatif de conservation des squelettes, on ne douta point que ces corps n'eussent été ensevelis décapités. Les yeux étaient de verre et enchâssés dans la cire. Près de ces deux cadavres, l'un d'un jeune homme, l'autre d'une jeune femme, placés côte à côte, on recueillit quelques lamettes rectangulaires d'os; à leurs pieds, plusieurs vases de verre, un encrier de bronze, et les fragments d'une cassette de bois sur l'un desquels on distinguait un S gravé, unique trace d'une inscription détruite; cette boîte, autrefois fermée d'une serrure de bronze, avait contenu de petites bouteilles, des morceaux de terre cuite dorée, un miroir, deux épingles à cheveux. Une monnaie de Dioclétien trouvée sur le sol indiqua clairement à quelle époque remontaient ces dépouilles.

L'intérêt des antiquaires fut vivement excité par cette découverte; chacun voulut donner son explication. Dans une brochure publiée l'année suivante (*gli Scheletri cerocefali trovati in un antico sepolcro di Cuma*, Napoli, 1853), M. Bernardo Quaranta, professeur d'archéologie et de littérature grecques à l'Université de Naples, a émis une hypothèse qui paraît satisfaisante. Selon ce savant, il est difficile d'admettre que ces corps soient ceux de quatre martyrs de la grande persécution de 303; car, si l'on trouve quelquefois dans les sépultures chrétiennes certains objets rappelant le paganisme, ils sont toujours accompagnés de symboles et d'emblèmes religieux, une palme, une croix, le monogramme du Christ. Il est plus probable que ce sont là les restes de quatre victimes des proscriptions politiques. Il arrivait fréquemment, en effet, que la tête d'un proscrit était envoyée, soit au gouverneur de la province, soit au chef de l'empire. Or, s'appuyant sur une ordonnance de Dioclétien lui-même, qui permet de rendre les derniers devoirs aux suppliciés, et sur la piété bien connue des anciens pour les morts, M. Quaranta voit dans ces simulacres de cire un moyen de dissimuler l'horreur de cadavres tronqués et de remplir ainsi les cérémonies accoutumées des funérailles païennes, l'exposition, etc. Mais quels étaient ces malheureux confondus dans un même destin? L'encrier trouvé près du jeune homme semble une allusion au culte des lettres; peut-être une mordante satire avait-elle attiré sur lui et sur sa famille la colère de l'empereur. Sa tête est exposée dans une des salles du Musée de Naples; triste image de mort au milieu des plus gracieuses peintures de Stabies, de Pompéi et d'Herculanum. Les traits sont jeunes et fermes, très-caractérisés; c'est assurément un portrait. Par malheur, le temps a fait disparaître toute trace de coloration, et la cire noircie se détache durement sur la blancheur d'un coussin de ouate.

L'enfant qui a neuf bonnes est toujours borgne.

Proverbe russe.

LE CHIMANCATA.

C'était le nom pompeux que les habitants de Lunda avaient donné à l'âne que le commandant Monteiro avait amené avec lui dans l'intérieur du continent africain, à 300 lieues du bord de la mer, dans les États du Muata Cazembe. Ce baudet, dont l'apparition au centre de l'Afrique orientale avait été un véritable événement, se trouva revêtu, aux yeux des Cazembes, d'une intelligence si extraordinaire, qu'ils lui parlaient comme à un être raisonnable. L'humble animal avait néanmoins été envoyé sagement dans les champs et vivait parmi les vaches du souverain cafre; il ne tarda pas à devenir un despote fort exigeant pour ses compagnes : il leur envoyait des ruades et il les mordait. Dès lors le Chimancata apparut aux Cazembes comme un être redoutable qu'il fallait renvoyer dans son pays. Au premier signe d'insurrection, le Muata lui fit dire sérieusement qu'il prît patience, et qu'il n'avait plus longtemps à rester dans ses États. (1)

LES HABITANTS DE LA FORÊT-NOIRE.

La plupart de ceux qui, au retour de l'été, se rendent ponctuellement à Bade, ne pénètrent guère dans l'intérieur de cette petite région pittoresque qu'on appelle la Forêt-Noire. La *Maison de conversation* ou les parties de chasse, les bals ou la roulette, les retiennent dans cette ville, qui pendant quelques mois remplace, pour une foule d'oisifs et d'élégants, la grande avenue des Champs-Élysées ou le boulevard des Italiens.

Quel dommage pourtant de s'arrêter à cette entrée de la Forêt-Noire, de ne pas visiter au moins quelques-uns de ses sites imposants!

Peu de pays présentent, dans un espace aussi restreint, tant de points de vue charmants et tant de scènes de mœurs intéressantes. Là s'élèvent, comme des colonnes gigantesques, des bois de sapins tels qu'on n'en voit que dans les plus belles montagnes de la Franche-Comté. Sur les plateaux des collines miroitent des lacs limpides comme ceux

(1) Voy. le *Voyage* de Pedroso Gamitto *au centre de l'Afrique orientale*.

de la Suisse. Dans une enceinte de rocs escarpés, de sommités sauvages, se déroulent les plus fraîches, les plus riantes vallées. Là, sur un terrain de quelques lieues d'étendue, on passe successivement par plusieurs zones de végétation : ici, la vigne aux grappes fécondes ; plus bas, les champs de blé et de maïs, les enclos remplis d'arbres fruitiers, les jardins pleins de fleurs, et, à quelque distance, le sol inculte, le pâturage. Là est une ville, Fribourg, qui à elle seule, par sa cathédrale, par plusieurs autres de ses édifices, par ses souvenirs historiques, par sa délicieuse situation, doit attirer l'archéologue, le peintre, l'antiquaire, et charmer le simple historien. Là sont d'autres villes et des villages dont on ne peut sans un vif intérêt observer le mouvement industrieux. Là, enfin, est une population honnête, intelligente, laborieuse, qui, au milieu de la transformation graduelle des États qui l'avoisinent, du Wurtemberg, du duché de Bade et de la Suisse, a conservé sa physionomie originale, ses mœurs primitives, son culte héréditaire, tout, jusqu'à son ancien costume. Seulement, nous devons avouer que ce costume n'est ni élégant, ni gracieux.



La Toilette de noce dans la Forêt-Noire. — Dessin de Paquier, d'après J.-N. Heinemann.

Celui des femmes, surtout, est fait pour masquer les formes les plus fines et enlaidir les plus jolies figures de jeunes filles : une robe dont la taille remonte jusqu'au milieu du dos, et de lourds chapeaux d'homme en paille épaisse, revêtus à l'extérieur d'une couche d'ocre ou de plâtre, et ornés de quelques énormes rosettes en laine ; ce sont de vilains ajustements, il faut le dire.

Mais, tel qu'il est, ce costume traditionnel, les gens de la Forêt-Noire tiennent à le garder ; et comme ils gardent en même temps leurs autres coutumes naïves, leurs vertus domestiques, qui ne s'inclinerait devant ce respect du passé, surtout en un temps où, de toutes parts, il devient si rare ?

Cette fidélité aux anciennes coutumes se manifeste surtout dans les pratiques religieuses et dans les actes solennels de la famille. Comme autrefois, les habitants de la Forêt-Noire, qui, sauf quelques communautés, ont conservé le dogme catholique, entreprennent chaque année de religieux pèlerinages, quelquefois isolément, quand ils ont une grâce spéciale à demander dans une chapelle miraculeuse, quelquefois en grand nombre. En automne, quand la moisson est faite, on rencontre sur les grandes routes des centaines de familles qui s'en vont, dans un lieu vénéré, rendre grâce à Dieu des biens qu'il leur a accordés : les femmes récitant, chemin faisant, l'*Ave Maria*, les hommes et les en-

fants répétant cette prière après elles. Toutes ces légions de religieux émigrants s'installent autour de l'église où les attire leur dévotion, se confessent, communient, achètent des chapelets, des images, et rapportent à ceux qu'ils ont laissés au logis ces souvenirs de leurs pieuses excursions.

Comme autrefois, les baptêmes sont pour tout un village une occasion de scènes joyeuses. Les enfants ne courent point, comme dans nos campagnes, après le parrain, pour en solliciter quelques dragées. Ils se postent fièrement, deux à deux, sur son passage, et lui barrent, avec une corde, le sentier. Ce n'est pas une aumône qu'ils mendient, c'est un tribut qu'ils exigent, et le parrain s'incline en riant devant ces petits percepteurs et leur paye le péage.

Comme autrefois, dans un grand nombre de villages on enterre encore les morts sur la lisière des bois. Le bûcheron qui a passé sa vie dans les forêts se complaît peut-être dans l'idée de reposer, à la fin de sa vie, sous leurs vastes rameaux. Celui qui s'y rend chaque jour, avec sa hache et sa charrette, ne peut manquer en passant de songer à ceux qui dorment là, près de lui, tandis qu'il continue son la-



Deux Jeunes mariés dans la Forêt-Noire. — Dessin de Paquier, d'après J.-N. Heinemann.

beur, et de s'agenouiller sur la tombe de ceux qu'il a aimés.

Comme autrefois aussi, les mariages ne se concluent qu'après de longs préliminaires d'une naïve diplomatie. Quand un jeune homme a fixé son choix sur une jeune fille, il ne se hasarde point à lui exprimer lui-même ses vœux, il n'ose pas même s'adresser à ses parents; il s'en va, comme pour une cause difficile, chercher parmi les anciens de sa paroisse un confident, un auxiliaire; il en fait son avocat.

Celui-ci se rend près du père de la jeune fille sous un prétexte imaginaire, et quoiqu'on se doute bien de la vraie cause de sa visite, on affecte de n'en pas avoir la moindre idée, et pourtant on l'invite à s'asseoir à table et à déguster une tasse de café ou un verre de vin. Quand il a longuement parlé de toutes sortes de choses complétement étrangères à l'objet de sa mission, de l'apparence des récoltes, du prix des bestiaux, des dernières mercuriales des marchés, des exportations d'horlogerie et de chapeaux de paille : « A propos, dit-il, comme s'il lui venait à l'esprit une pensée subite, il y a dans mon village un brave garçon qui a, ma foi, un joli coin de terre, et qui a de l'affection pour vous; il m'a chargé de vous saluer; voulez-vous boire un verre de vin à sa santé? »

Si les parents acceptent cette proposition, c'est le signe décisif de l'assentiment désiré.

L'habile avocat retourne, tout joyeux, près de son client. Le dimanche suivant, les deux jeunes gens dînent ensemble et célèbrent leurs fiançailles.

Quelques semaines après, une voiture attelée de quatre chevaux vient chercher le trousseau de la jeune fille. Les domestiques placent en grande pompe sur les brancards de ce chariot un lit surmonté d'un baldaquin, des coffres dont on a soin d'ouvrir les couvercles pour faire voir aux curieux tout le linge qu'ils enferment, des ustensiles de ménage, une quenouille chargée de lin et ornée de rubans, et un balai de rameaux blancs, indice de la propreté qui doit être entretenue dans la maison.

Le jour de la célébration nuptiale, dès le matin, les amies de la fiancée se réunissent autour d'elle pour l'aider dans sa toilette. Elles lui nattent les cheveux avec des tresses de coton rouge, elles lui enveloppent le cou et la poitrine dans une gaze de soie, elles lui nouent à la ceinture un tablier en soie noire et un jupon qui tombe à larges plis sur des souliers à haut talon; enfin, elles lui mettent sur la tête une couronne ornée de paillettes et de grains de verre de différentes couleurs.

Au sortir de l'église, elle monte en voiture à côté de son mari, qui tient à la main une bourse remplie de petites pièces de monnaie qu'il distribue aux pauvres.

Au bruit des coups de fusil, des violons et des clarinettes, le cortége se dirige vers la maison paternelle du mari, où est préparé un grand banquet auquel sont conviés tous les parents et les amis. On danse jusqu'au milieu de la nuit, et, le lendemain, on va se promener dans les bois.

Un mois après, la jeune femme doit revenir visiter ses parents. Mais, cette fois, elle accomplit son voyage sans bruit et sans escorte. Par une belle matinée, elle monte à cheval avec son mari, et tous deux s'en vont amicalement, l'un à côté de l'autre, jusqu'à la maison où ils sont attendus; leur arrivée est annoncée par des cris de joie, et le père serre cordialement la main de son gendre, et la mère, en voyant le riant visage de sa fille, bénit le jour où elle l'a mariée à un honnête homme.

Heureuses gens, qui conservent dans la simplicité de leur destinée ce trésor de mœurs pures et de douces vertus! Heureux aussi l'étranger qui les observe! un tel spectacle laisse une bonne et salutaire émotion dans le cœur.

THÉODOSIE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 182.

Mais une autre destinée vous attendait, Théodosie, et, du sein de nouveaux nuages, vous paraissez aux yeux de votre mère en costume de fiancée. Vous voilà plus forte et plus belle; le coloris de la joie anime votre visage. Vous êtes de celles que Dieu fit pour l'ornement et les hommages du monde. Vous souriez à vos ateurs, à votre beauté même, depuis que vous savez qu'elle est chère à l'homme que vous aimez. Et le voilà lui-même, celui qui fera le bonheur de votre vie, qui vous consolera de vos longues peines; celui que votre mère aimera, parce qu'il adoucira les fidèles regrets de la pauvre orpheline. Oh! comme par avance Ulrique le bénit!

Il a l'air noble, la taille élégante, les manières simples et polies; mais son habillement est celui des officiers de marine : pauvre Théodosie, encore des séparations cruelles! Celles-ci du moins vous laisseront l'espérance.

Ah! s'ils étaient au bout du monde, ceux qui nous ont laissés dans le deuil! Si nous pouvions nous dire : « Un jour peut-être ils traverseront l'Océan pour venir à nous! En attendant, le même soleil nous éclaire; cent navires sont entre nous des messagers fidèles, et chaque mois nous apporte des preuves écrites de leur vie et de leur amour... » Oh! s'ils vivaient encore, dussent-ils même être absents toujours!

Cependant voilà maintenant Théodosie seule dans sa modeste maison, seule avec une petite fille. Par la croisée ouverte on voit la mer. A la cloison, dans un cadre d'or, brille une image chérie. Ses yeux attentifs rencontrent sans doute ceux de la mère et de l'enfant, et tel est le regard du portrait, tel est sans doute le cœur de l'absent.

— Reviendra-t-il enfin, chère maman? dit la petite fille caressante.

— Oui, mon Ulrique, je l'espère.

Ulrique était, on le sent bien, le nom que Théodosie avait dû donner à son enfant, et celle qui rêvait fut cependant saisie, à ce nom, d'un inconcevable attendrissement. Elle couvait des yeux la petite fille arrêtée devant le portrait.

— Oh! comme je le reconnaîtrai dès qu'il paraîtra, ma chère maman, quoique je fusse bien petite, bien petite, quand il nous a quittées. Vous souvient-il comme il me faisait sauter sur ses genoux, et comme il me faisait rire!... Oh! pour moi, je ne l'oublierai jamais.

Pendant ces discours de l'enfant, la mère, accoudée sur le bord de la fenêtre, regardait avec mélancolie l'horizon sans bornes. N'avait-elle déjà plus d'espérance?...

Cette même chambre parut et disparut plusieurs fois aux yeux d'Ulrique. Toujours le portrait! toujours la mère! Et l'enfant grandissait : c'était bientôt une jeune fille.

— Mon Dieu! suis-je veuve? se dit un jour Théodosie éplorée; et ces habits de couleur sont-ils une injure à la mémoire de mon mari?

A ces mots de sa fille, Ulrique se détourna pour essuyer ses pleurs, comme si Théodosie avait pu les voir; et tout à coup, en regardant d'un autre côté, elle aperçoit là-bas, là-bas, à l'ombre des palmiers, nonchalamment couché sur de riches tapis, entouré d'esclaves noirs et de femmes blanches... C'était lui! c'était lui, à ne pouvoir s'y méprendre!...

Et, dans la chambre au bord de la mer, toujours le doute et l'espérance; toujours les caresses de l'enfant; toujours le doux regard et l'éternel sourire du portrait!

Celle qui rêvait fut saisie de douleur et d'indignation. Elle allait porter la main sur cette image menteuse qui nourrissait l'amour de sa fille trompée.

— Il n'est pas digne de toi! allait-elle s'écrier, quand le voile nébuleux se répandit devant sa vue, et à cette scène de douleur fit succéder une scène de mort.

L'aimable enfant qui la consolait encore, Théodosie allait la perdre bientôt; une langueur sans remède consumait la jeune fleur; elle descendait au tombeau par une lente agonie. Ulrique, guidée par de récents souvenirs, suivait aisément les phases de cette maladie impitoyable et douce, qui flatte et déchire, et qui montre au malade séduit le mirage d'eaux salutaires auxquelles ses lèvres brûlantes ne s'abreuveront jamais.

Ce n'était pas sur l'enfant, c'était sur Théodosie que la bonne Ulrique pleurait. Elle la suivait avec anxiété dans toutes ses douleurs; d'une invisible main elle essuyait ses larmes de mère, mais il en coulait toujours de nouvelles...

Et lorsque enfin, les ombres s'étant de nouveau répandues et de nouveau dissipées, elle vit, dans une prairie onduleuse, plantée de rosiers, de saules et de cyprès,

Théodosie s'avancer, soutenue par deux fidèles servantes (les mêmes qui dormaient dans la chambre voisine) et se mettre à genoux devant une tombe toute fraîche :

— O ma fille! dit Ulrique, au comble de la douleur, voilà donc pourquoi je t'avais élevée! Voilà le sort réservé à la pieuse enfant qui ferma les yeux à sa mère! Pauvre affligée, ne pleure pas sur ta fille, ta fille est plus heureuse que toi!

Et les saules, les cyprès, Théodosie et les femmes disparurent; mais cette fois aucun nuage ne répandit plus son ombre; la lampe se mourait toujours dans la chambre où Ulrique veillait seule auprès du lit funèbre; le messager aux cheveux blonds, au regard céleste, était au chevet du lit, et Théodosie, froide, inanimée, souriait paisiblement.

— Me voici pour accomplir ma promesse, dit le Songe d'une voix lente et solennelle. Ulrique, tu sais la vérité; voici le moment de te résoudre; la vie et la mort de ta fille sont dans tes mains.

Ulrique se mit à genoux.

— Non pas devant toi, dit-elle, ô bon ange! non pas devant toi, qui n'es peut-être qu'une vaine image, mais devant Dieu, qui est la vérité même, mon maître souverain, mon juge et mon père, je me prosterne pour me soumettre absolument. Je le dis du fond de mon cœur : Que sa volonté soit faite! je l'accepte et je la bénis. Si j'en ai le pouvoir, je ne veux pas changer ses décrets; ma fille est dans son sein, je ne veux pas l'en arracher pour la presser vivante sur le mien.

Au bruit de ces paroles, qu'elle avait prononcées à haute voix, les deux servantes d'Ulrique accoururent pour savoir ce qui se passait. Elles avaient quitté leur maîtresse dans le désespoir, elles la retrouvèrent calme et résignée.

— Certainement, dit l'une d'elles, ceci est un effet de la grâce divine.

— A votre tour, mes chères amies, leur dit Ulrique, avec une douce sérénité; je vais sommeiller un peu dans ce fauteuil, tandis que vous garderez le corps de mon enfant. Je sais où elle est maintenant, et je sais quelles douleurs Dieu a voulu lui épargner en la retirant à lui; et comme elle m'est bien plus chère que moi-même, je suis heureuse de son bonheur; je donnerai mes jours au devoir et mes nuits au repos, jusqu'au moment où j'irai, s'il plaît à Dieu, rejoindre Adolphe et Théodosie.

— Mais irez-vous à Stockholm au temps marqué par le rêve? dit à Ulrique le premier de ses amis auquel elle raconta sa vision.

— Je ne ferai rien, répondit-elle, pour abréger mes jours sans nécessité.

— Mais cette petite Ulrique, qui devait naître en son temps, pour consoler d'abord et puis pour affliger sa mère, elle est, par votre pieuse obéissance, replongée dans le néant!

— Le néant, mon ami?... Nous ne disposons ni du néant ni de l'être. Tout ce qui sera repose dans la main de Dieu : il ne dépend pas de nous de lui ravir une seule des créatures qu'il a destinées à la vie. Pour vivre dans le ciel, est-il nécessaire enfin d'avoir vécu sur la terre? Celle que j'ai vue chérie de mon enfant lui peut être donnée là-haut dès ce jour, pour aimer, pour adorer avec elle l'infini, l'inépuisable, l'éternel Créateur.

Ulrique, toujours convaincue qu'il n'avait tenu qu'à elle de rappeler sa fille à la vie, n'a jamais eu de regret d'avoir laissé au sépulcre sa proie et au ciel son trésor. Elle vivait, par anticipation, avec Théodosie dans le monde invisible.

— Invisible, disait-elle, mais si voisin de moi que je le trouve, quand je veux, au fond de mon cœur. C'est là que Dieu nous est présent, c'est là qu'il nous parle, c'est là que nous pouvons évoquer avec lui tous ceux que nous aimons. Ils viendront, n'en doutez pas, et s'uniront à nous et nous parleront, si, par notre pureté et notre fidélité, nous méritons toujours d'être en commerce avec les esprits bienheureux. (1)

LES DIX-HUIT GRAINS DE MAÏS.

(1540.)

Les soldats de Hernando de Soto, jetés imprudemment dans les solitudes inexplorées de la Floride, en étaient venues à ce degré de misère où la plainte semble être une légitime consolation; la bonne humeur de quelques-uns d'entre eux sauva la petite armée du conquistador. Voici ce que raconte un témoin occulaire.

« Un jour, il y avait parmi nous quatre soldats des plus braves, de ceux que la faim talonnait le plus; et par cela même qu'ils étaient vaillants, ils plaisantaient toujours et se gaussaient de leur misère. Ils se mirent à chercher entre camarades quel genre de provisions ils pouvaient réunir, et il virent que pour toute pitance ils n'avaient qu'une petite poignée de maïs. Avant de partager ce vrai trésor, qui pouvait les empêcher de succomber, et pour ajouter à son volume, ils le firent cuire, et, la répartition étant faite loyalement sans nulle tromperie, ils eurent chacun pour leur dîner dix-huit grains. Trois d'entre eux, à savoir, Antonio Carrillo, Pedro Moron et Francisco Pechudo, mangèrent leur part sur l'heure; le quatrième, Gonçalo Sylvestre, noua son maïs dans un mouchoir et le mit dans son sein. Peu d'instants après, notre brave rencontra un autre soldat espagnol né à Burgos et que l'on appelait Francisco de Troche, et la première parole de ce dernier fut : — Avez-vous quelque chose à manger? Sylvestre, se gaussant, lui répondit : — Parbleu! oui, et des massepains nouveaux, qui viennent de m'arriver de Séville. Francisco, au lieu de se fâcher, rit de cette bouffonnerie; comme il en était sur ce point, un autre soldat, enfant de Badajoz, et qu'on nommait Pedro de Torres, les aborda : — Holà! vous autres, avez-vous à manger? (car en ces tristes journées on n'entendait pas d'autres paroles.) Et Gonçalo Sylvestre de répondre : — Une croquante de Utrera nouvellement sortie du four; et si le cœur vous en dit, je vais la partager largement avec vous... Et l'autre de rire du bon conte. — Eh bien, leur répliqua Gonçalo Sylvestre, il faut que vous voyiez sur l'heure que je n'ai point menti : l'un aura ce qu'il lui faudra de massepains de Séville, et l'autre la croquante de Utrera. Et, disant ainsi, il tira son mouchoir avec les dix huit-grains de maïs, et il en donna six à chacun de ses camarades, réservant les six autres pour lui : ils les mangèrent sur l'heure, craignant l'arrivée d'un quatrième convive. (Garcilasso Inca, libro tercero de la *Historia de la Florida*.)

SINGULIÈRES RECHERCHES

SUR LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST.

On avait demandé à Jacques de Sainte-Beuve (2) quelles étaient la longueur, la largeur et l'épaisseur de la croix de Jésus-Christ. Voici la réponse que le savant théologien fit à cette question :

« C'est une ancienne tradition que la croix sur laquelle notre rachat s'est fait avait quinze pieds de hauteur, et que son travers en avait sept au moins. Mais je ne vois rien qui confirme certainement cette tradition, et je ne sais sur cela qu'une chose positive, qui est que l'on ne sait point au vrai ni quelle a été la matière, ni la figure, ni la grandeur, tant

(1) Extrait du Portefeuille de Valentin.
(2) Voy. t. XXVI, p. 181.

en hauteur qu'en travers, de cette croix, et encore moins son épaisseur. Le vénérable Bède a estimé qu'elle était de quatre sortes de bois, de cyprès, de cèdre, de pin et de buis. D'autres, comme Cantacuzène, ont estimé qu'elle était seulement de trois sortes de bois, ne portant pas de buis, et que le haut de la croix était de cyprès, le travers de pin et le bas de cèdre. D'autres ont estimé qu'elle était de cèdre, de cyprès, d'olivier et de palmier. Toutes ces opinions sont plutôt des pensées de contemplatifs que des sentiments de théologiens. Et, en effet, il ne tombe point sous le sens que les Juifs aient recherché plusieurs bois pour la faire. Lipse dit qu'elle était d'un seul bois, c'est-à-dire de chêne. Gretser s'est attaché à réfuter cette opinion, comme n'étant pas certaine. Pour ce qui est de la figure de la croix, il est encore incertain si elle était simple ou composée, c'est-à-dire d'un seul morceau de bois sans travers, ou d'un morceau de bois terminé par un autre en travers (suivant la forme du T), ou enfin comme on la représente ordinairement, le travers n'étant pas tout à fait en haut du morceau en longueur, mais un peu au-dessous de l'extrémité supérieure, comme s'il la coupait. La grandeur des croix ordinaires n'était pas de quinze pieds, mais beaucoup moindre : les bêtes féroces pouvaient déchirer ceux qui y étaient attachés. Baronius, en ses notes, remarque très-bien qu'il n'y avait que les personnes illustres condamnées au supplice de la croix que l'on attachât à des croix élevées. Il est probable que la croix du Fils de Dieu était plus grande qu'à l'ordinaire, les Juifs lui ayant donné par dérision une robe de pourpre, un roseau pour sceptre, une couronne d'épines, et l'ayant salué en l'appelant : *Roi des Juifs !* Il est donc assez vraisemblable que cette croix avait quinze pieds de hauteur et que son travers était grand à proportion et en avait sept. J'ai toujours tenu pour maxime, dans les faits qui regardent l'histoire, de ne point m'écarter des opinions communes, si ce n'est que de puissantes raisons ne m'obligeassent au contraire. »



*Rhododendron arboreum. (Voy. p. 132.) — Dessin de Freeman.

QUE SE PASSE-T-IL?



Dessin de Godefroy Durand, d'après Rodolphe Lehmann.

Que regardent-elles? Faut-il le demander à l'artiste? Quel spectacle se déroule, quelle scène se déploie devant ces trois jeunes femmes et ce gracieux enfant, aux yeux épanouis, si heureux de ce qu'ils reflètent? Cette florissante jeunesse, entourée de draperies, de parfums, les mains chargées de fleurs, le cou et les oreilles parés de scintillants joyaux, qu'admire-t-elle? Quelles sont les splendeurs qui éclatent devant ce balcon aux riches tentures? L'artiste lui-même ne saurait peut-être nous le dire : il a peint l'enfance et la beauté, charme des yeux, se livrant au plaisir de voir; à vous de disposer la lentille que colore l'espérance ou le souvenir, et de suivre ce que regardent tous ces yeux, au travers du mirage de vos propres rêves. Ceux-ci vous diront peut-être quel est l'aspect qui provoque le demi-sourire complaisant de la figure de droite, et quel sentiment a fait baisser ses paupières émues, tandis que sa main incertaine va laisser échapper le bouquet qu'elle n'eût pas donné sans doute. Ils vous diront quelle pompe attire ces yeux avides qui ne sauraient s'ouvrir assez grands au gré d'une enfantine admiration. Vous devinerez peut-être ce que poursuit l'œil chatoyant, voluptueux et railleur tout à la fois, de la femme dans l'ombre, et quel aspect inattendu a provoqué l'étonnement ingénu et presque effrayé de cette belle jeune fille.

C'est sur un même spectacle que s'arrêtent, avec diverses nuances, ces quatre regards charmés; mais, selon la pente de votre pensée, vous en imaginerez mille. Serait-ce qu'un splendide cortége défile devant la fenêtre? Les cavaliers, en brillants uniformes, caracolent sur leurs fringants coursiers; les voitures resplendissent au soleil; et, qui sait? plus d'une œillade s'égare peut-être vers cette croisée si heureusement garnie. — Ou bien cette famille italienne, aux pittoresques atours, admire-t-elle une solennelle procession, prend-elle sa part d'une cérémonie publique? Mais non; toutes ces physionomies sont émues, et depuis longtemps, dans tout ce qui est fête officielle, l'âme est absente, l'assistance immobile et pétrifiée. N'est-ce donc pas plutôt là une loge devant laquelle se joue quelque scène remplie d'un palpitant intérêt? Chaque spectateur apporte sa disposition particulière au plaisir qu'il partage avec tous : l'enfant seul a son impression naïve; il jouit de ce qu'il voit, les autres jouissent de ce qu'ils éprouvent.

Longtemps, longtemps pourrez-vous songer, et, devant ces quatre spectateurs, diversifier à loisir le spectacle. Et toutefois ce n'est là que le moindre des plaisirs qu'offre un tableau à celui qui sait regarder et jouir en regardant.

PROGRÈS DE L'ART APPLIQUÉ A L'INDUSTRIE,

EN ANGLETERRE.

AVERTISSEMENT A LA FRANCE.

Voici une phrase que l'on entend souvent en France : « Les Anglais auront beau faire, ils ne seront jamais ar- » tistes; jamais leurs ouvriers n'auront autant de goût

» que les nôtres. Le goût ne se donne ni ne s'apprend. »

Est-ce bien sûr? Il fut un temps où l'Italie pouvait dire aussi : « La nature nous a faits peintres et sculpteurs. Qui » nous disputera jamais en Europe la gloire des arts? »

Dès le jour de la clôture de la première Exposition universelle, le 15 octobre 1851, le prince Albert signalait à l'industrie anglaise le but nouveau qu'elle avait désormais à poursuivre : « Perfectionner son goût, et ajouter aux qualités positives de sa fabrication celle de l'art qui distingue les produits de l'industrie française. »

Les paroles du prince trouvèrent un écho dans toutes les manufactures, à Birmingham, à Bristol, à Halifax, à Leeds, à Sheffield, à Stoke-upon-Trent, etc.

« Le plus grand bienfait dont on puisse doter l'industrie, disait le maire de la ville de Bradford, M. Henri Forbes, c'est de donner, par le développement et l'amélioration de l'enseignement de l'art, un goût plus pur et plus exercé à ceux qui produisent, comme à ceux qui consomment nos étoffes. »

Le département de la science et de l'art, dont nous indiquerons plus loin les attributions, fut créé sous l'empire de ces idées, et l'on peut déjà mesurer les progrès accomplis sous son influence; ils ont été accélérés par la coopération de ces sociétés libres et si utiles que l'on appelle *Mechanics' institutes*, et qui sont devenues presque une puissance (ces huit cents sociétés ont cent quarante mille membres).

Le nombre des écoles de dessin en Angleterre était de dix-neuf avant le mois d'octobre 1852; on compte aujourd'hui quatre-vingts écoles d'art, et, de plus, deux cent soixante-dix écoles publiques et privées dans lesquelles les professeurs des écoles d'art enseignent le dessin. On n'y avait attiré que 3 300 élèves en 1851; un enseignement plus complet a été départi l'année dernière à 66 300 personnes, qui ont payé aux écoles plus de cinq cent mille francs pour prix de ces leçons. Le dessin est remis en honneur et devient inséparable, dans les écoles comme dans l'apprentissage, de l'instruction élémentaire. Un musée spécial, fondé par le département de la science et de l'art, dont la richesse est due aux prêts et aux dons, et qui coûte néanmoins douze cent mille francs, avait reçu, en 1852, quarante-cinq mille visiteurs; cinq cent mille y sont entrés dans les douze derniers mois.

On a envoyé successivement, dans une vingtaine de villes, en wagons, un musée d'art et d'industrie, renouvelé après chaque voyage, formé de beaux modèles de toute espèce empruntés au musée central et appropriés à chaque cercle manufacturier; cent soixante mille personnes, fabricants et ouvriers pour la plupart, ont étudié ce musée.

Il y a cinq ans, les professeurs de dessin et les dessinateurs de fabrique étaient rares, peu habiles et peu rétribués; on commence à ressentir à peu près partout l'effet de leur plus grand nombre; plusieurs professeurs gagnent aujourd'hui dix à douze mille francs par an, et un ou deux, vingt-cinq mille francs. L'exposition de produits fabriqués d'après des dessins d'anciens élèves des écoles d'art (1) permet de juger des premiers fruits du nouveau système. Des fabricants de Nottingham, de Sheffield, de Worcester, du Staffordshire, reconnaissent hautement que leurs meilleurs dessinateurs sont sortis des écoles d'art, et que, grâce à eux, le caractère général des dessins et des formes a déjà été modifié de la façon la plus heureuse.

Au surplus, quelle que soit l'opinion que l'on ait de ces résultats, on ne saurait nier qu'avant dix ans l'industrie anglaise comptera dans ses rangs deux à trois cent mille travailleurs auxquels plusieurs années d'école auront donné de saines notions d'art et de science et une pratique intelligente du dessin; que, grâce aux musées, aux collections ambulantes, au palais de Sydenham, les styles de tous les pays, les plus beaux types de l'ornement et les modèles les plus renommés en tout genre seront devenus familiers à plusieurs millions d'ouvriers.

C'est la volonté du peuple anglais, si ferme en ses desseins, d'acquérir le discernement, l'élévation et la science qui lui manquent en matière d'art, ou pour mieux dire, de développer dans la nation l'imagination, le goût, le sentiment de l'idéal, le génie artiste, en un mot; facultés innées chez tous les hommes, mais jusqu'à ce jour à peu près inertes chez nos voisins, et dont des efforts persévérants peuvent amener le réveil et le progrès. N'a-t-on pas vu l'exemple de Mabuse et de Holbein au seizième siècle, et celui de Van-Dyck au dix-septième siècle, suffire pour créer une école nationale, détruite bientôt par les agitations religieuses et politiques? L'Angleterre a toujours eu depuis lors un certain nombre d'artistes originaux et heureusement doués, naguère coloristes pleins de fantaisie et d'esprit, aujourd'hui épris de la manière naïve de Van-Eyck et de Giotto, et de celle un peu plus savante de Masaccio; nous oublions trop les rares qualités qu'ont déployées dans un milieu ingrat Inigo Jones et Christophe Wren, Lawrence et Reynolds, Gainsborough, Stothard (1), Flaxman, etc.

L'industrie anglaise n'ignore plus le charme et le prix de la perfection : Dyce, Pugin, M. Owen Jones, et un dessinateur de fabrique devenu un peintre renommé, M. Richard Redgrave, ont tracé la voie nouvelle; l'industrie anglaise, disons-nous, essaye de donner par le dessin la souplesse à la main de ses ouvriers, et commence à entrer dans le courant des saines doctrines et des inventions de l'art. De plus grandes ressources sont offertes à l'étude, et, par l'enseignement qui se répand et s'affermit, on espère avoir un jour raison du mauvais goût public (2). M. Minton et M. Elkington ont devancé ce mouvement, et leur succès dit assez ce que tant de vigueur et de zèle peut produire.

Terminons cet avertissement en donnant une idée exacte de ce qu'est aujourd'hui le département anglais de la science et de l'art. C'est, depuis le 25 février 1856, une division du Conseil de l'éducation, placé sous l'autorité et la présidence du président du Conseil privé.

Ce département a la surintendance des travaux de la carte géologique du Royaume-Uni, du Musée de géologie pratique, du Bureau d'étude et de statistique des mines (*Mining record Office*) et de l'École des mines, du Musée de l'industrie irlandaise, de la Société royale de Dublin et de la Société royale zoologique d'Irlande, du Musée industriel d'Écosse et du Musée d'histoire naturelle d'Édimbourg.

Il concourt à la fondation, à la direction et à l'administration des écoles d'art et de science, et facilite à toutes les écoles, aux *Mechanics' institutes* et aux autres sociétés de ce genre, l'acquisition à prix réduit des modèles, des appareils et des ouvrages utiles à l'enseignement et à l'étude.

Il dirige une école normale d'art pour former des maîtres de dessin; une bibliothèque qui contient six mille volumes et près de neuf mille dessins, estampes et photographies; enfin, le musée dont il a été question plus haut et qui est composé des divisions suivantes :

Une collection de cinq cents peintures et dessins de l'école anglaise moderne, donnée par M. John Sheepshanks;

(1) *Exhibition of works of art-manufacture*, designed or executed by students of the Schools of art.

(1) Thomas Stothard fut d'abord dessinateur dans une fabrique de soieries.

(2) Voy., sur le mauvais goût et l'ignorance sous le rapport de l'art, t. XXVI (1858), p. 286.

Une collection d'ouvrages de sculpture moderne;

Un musée d'art, créé particulièrement en vue de la décoration et de l'ornement;

Une collection de plus de sept mille dessins et moulages relatifs à l'architecture;

Une collection des matériaux et des modèles nécessaires à l'étude des constructions civiles;

Une collection de douze mille modèles, tableaux, livres et instruments servant à l'enseignement des lettres, des sciences et des arts;

Une collection de matières premières et de produits à divers degrés de fabrication, tirés du règne animal;

Enfin, une collection de dessins et de modèles des inventions brevetées depuis 1617 jusqu'à l'année présente.

Le marquis de Salisbury est actuellement président du Conseil de l'éducation. La charge de secrétaire et de surintendant général du département de la science et de l'art est remplie par M. Henri Cole, qui était commissaire du Royaume-Uni à l'Exposition universelle de 1855. M. le docteur L. Playfair et M. Richard Redgrave sont inspecteurs généraux, le premier, des écoles de science, et le second, des écoles d'art. (1)

LES BOLIDES.

On donne le nom de bolides à des étoiles filantes d'une dimension et d'un éclat inusités. Il n'est personne à qui, par une nuit sereine, il ne soit arrivé d'être témoin de ce genre de phénomènes. Un globe de feu paraît tout à coup dans le ciel, le parcourt avec rapidité sur une certaine étendue, illumine l espace autour de lui en effaçant par sa lumière celle des étoiles, puis disparaît après deux ou trois secondes, parfois en faisant explosion, parfois en laissant simplement derrière lui une traînée de vapeurs qui demeure visible pendant quelques instants. Au lieu de n'être qu'un point comme les étoiles filantes, ces météores présentent un diamètre sensible, et leur éclat est souvent comparable à celui de la lune.

Les bolides ont attiré, dans ces derniers temps, l'attention des astronomes plus qu'ils ne l'avaient encore fait. M. Petit, directeur de l'Observatoire de Toulouse, les a particulièrement choisis pour l'objet de ses études. Il ne s'est pas contenté, comme beaucoup d'autres, d'observer leurs apparitions. Il a cherché à les soumettre au calcul et à déterminer non pas seulement ce qu'ils paraissent être, mais ce qu'ils sont. Il les considère comme des espèces de satellites de la terre, analogues peut-être à la lune par leurs mouvements, et n'en différant relativement à nous que par leur petitesse, qui les empêche de réfléchir assez de lumière pour être visibles dans leur condition ordinaire. Ils ne le deviennent que lorsqu'ils s'approchent assez de notre globe pour éprouver de sa part une certaine influence, probablement électrique, qui les rend tout à coup incandescents et les élève à une température suffisante pour en mettre une partie en vapeur et souvent les faire éclater. C'est un phénomène dont l'éclairage électrique donnerait approximativement l'idée.

On a pu constater, dans un assez grand nombre de cas, que ces globes étaient composés d'une matière solide. En effet, en faisant explosion, ils envoient quelquefois du côté de la terre un certain nombre de fragments qui restent sur le sol et dont on peut constater l'identité avec les aérolithes. Leur masse se compose donc de substances de même nature que celles qui appartiennent à la masse de la terre, et particulièrement que celles qui s'observent dans les déjections volcaniques. On sait, en effet, que les aérolithes contiennent non-seulement du fer métallique, mais divers minéraux, tels que le feldspath, l'olivine, l'augite, la pyrite de fer, l'acide chromique, l'acide phosphorique, etc.

Le diamètre de quelques-uns des globes a pu être mesuré et a donné des chiffres très-considérables, comparativement à ce que l'on aurait pu conjecturer d'après la petitesse ordinaire des aérolithes. Ainsi, le 2 avril 1852, M. Petit observa à Toulouse un bolide, élevé d'environ 4 lieues au-dessus de la terre et ayant un diamètre de 32 mètres; le 6 juillet 1850, il en observe un autre, éloigné de 64 lieues au moment de son apparition et de 32 au moment de sa disparition, et dont le diamètre était de 215 mètres. En 1837, dans la nuit du 4 au 5 janvier, il en paraît un que l on distingue à la fois de Vichy, de Vesoul et de Niederbronn dans le Bas-Rhin; sa hauteur, calculée par M. Petit, est de 68 lieues, et son diamètre s'élève à 2 200 mètres. En 1841, le 18 août, il en paraît un de 2 800 mètres de diamètre, élevé de 182 lieues au-dessus de la terre, et observé simultanément à Reims et à Paris. Ces exemples suffisent : ils nous montrent qu'il y a de véritables montagnes qui sont lâchées dans l'espace et qui circulent librement au-dessus de nos têtes, les unes entrant jusque dans notre atmosphère à une hauteur égale à trois ou quatre fois celle du mont Blanc, les autres demeurant à une distance d'une centaine de lieues.

L'apparition de ces masses célestes est-elle périodique ou accidentelle? C'est ce que les observations, en se continuant, permettront peut-être de décider. Si elles circulaient réellement autour de la terre à la manière de la lune, notre système astronomique y trouverait une nouvelle richesse, qui conduirait peut-être à des conséquences intéressantes; mais lors même qu'elles appartiendraient directement au soleil, autour duquel seraient disposées leurs orbites, en se croisant diversement avec celle de notre planète, leur étude ne serait pas moins de la plus grande importance. Bien qu'on n'aperçoive les bolides qu'au passage et un seul instant, au lieu de les avoir toujours en vue comme les planètes, on ne serait pas moins en état de constater leur identité, comme on le fait pour les comètes, si l'on parvenait à déterminer exactement les données relatives au mouvement de chacun d'eux. Ainsi, l'on sait déjà que la rapidité des mouvements varie de l'un à l'autre. Il y en a dont la vitesse n'est que d'une demi-lieue par seconde, et d'autres pour lesquels cette vitesse s'élève jusqu'à une vingtaine de lieues, c'est-à-dire plus du double de celle dont la terre est animée dans sa course autour du soleil.

Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme, c'est une chose. CHAMFORT.

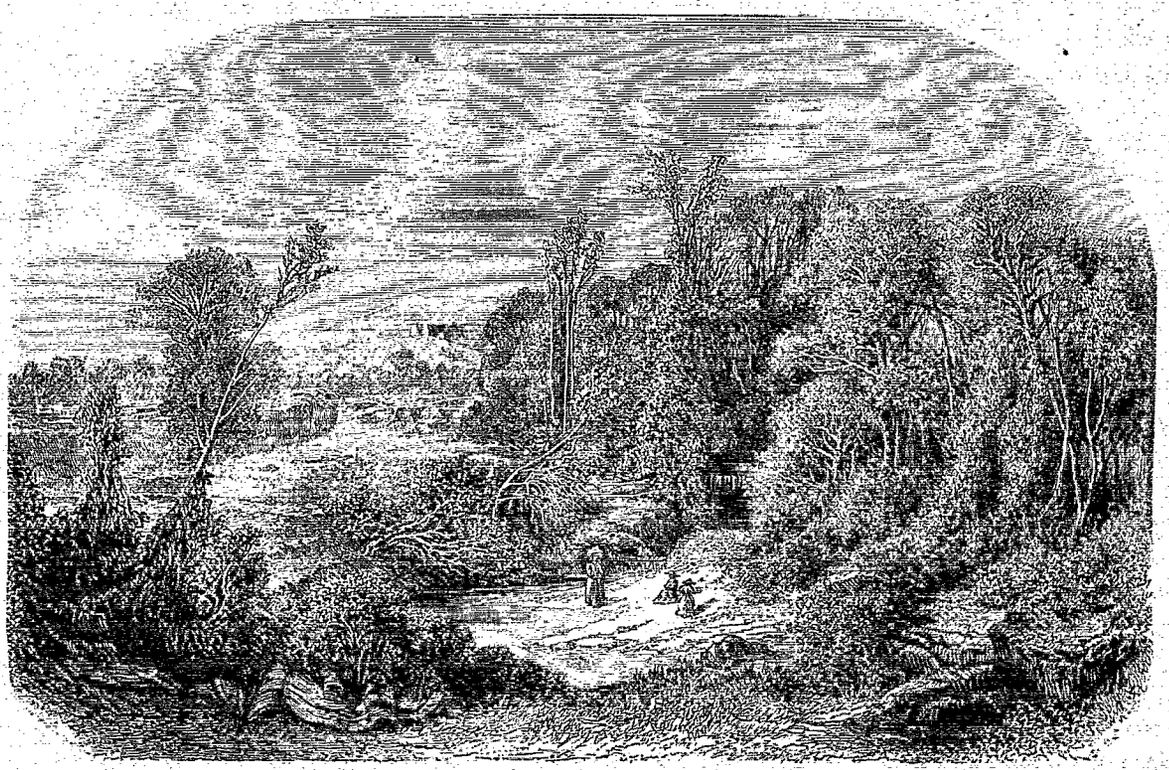
LES BORDS DU GAPEAU.

Que de grandes et nobles intelligences ont été rêver, au déclin de leurs jours, sur les bords de ce petit fleuve qui arrose les prés fleuris d'Hyères et y porte la fertilité! C'était là qu'aimait à se reposer Augustin Thierry, lorsqu'il quittait un moment son riant hameau de Carqueiranne, et

(1) Nous avons extrait ces documents d'un rapport très-remarquable fait, en septembre 1858, à la Chambre de commerce de Lyon, sur un projet de fondation d'un musée d'art et d'industrie. L'auteur de ce rapport est M. Natalis Rondot, délégué de la Chambre et président de classe au jury de l'Exposition universelle de 1855. Ses conclusions ont été adoptées, et la Chambre de commerce a décidé que le rapport servirait de point de départ à l'organisation du Musée d'art et d'industrie, et formerait le programme préliminaire d'après lequel il conviendra de procéder à la distribution du deuxième étage du palais du Commerce, aux premières acquisitions, aux demandes de concours que la Chambre adressera au gouvernement, à l'administration municipale et aux amis de l'art et de l'industrie.

qu'il se faisait raconter les légendes de ces belles vallées, ne pouvant plus les voir; c'était là qu'Ampère se laissait conduire par ces interminables rêveries qui aboutissaient toujours à des réalités si puissantes. Qui pourrait nous dire aujourd'hui si ce n'est pas sur ces bords sinueux, au murmure léger de cette cascade, qu'a jailli tout à coup, dans le cerveau de l'homme de génie, la pensée qui relie entre elles les contrées du globe par la communication spontanée de toutes les intelligences (1)? C'est là aussi, dans cette étroite vallée, bornée par des rideaux verdoyants de pins et de chênes liéges, qu'un peintre de paysage habile dans le choix de ses sujets et plein d'amour pour la Provence, qu'il ne quitte guère, vient souvent de Toulon chercher ces beaux sites, rivaux de ceux de l'Italie, et parés, comme ceux-là, de nobles souvenirs. Grâce à M. V. Courdouan, dont on a plus d'une fois remarqué les marines et les paysages aux diverses expositions de Paris, nous pouvons reproduire les rives paisibles, les riants ombrages que vont chercher à quelques pas de la ville tant de pauvres malades, et, ce qui est moins triste à coup sûr, tant d'aimables convalescentes qu'a bien souvent guéries le climat tempéré de ce beau pays.

Une pure formule de conversation, une locution devenue proverbiale, trompe tous les jours les habitants de Paris sur le caractère physique du coin de la Provence où s'élève la ville dont le Gapeau baigne les campagnes au levant. On va parfois se promener aux îles d'Hyères, on y établit rarement sa demeure, et la ville qui porte ce nom est devenue, grâce aux soins persévérants de l'administration locale, un lieu de plus en plus fréquenté. Déjà d'élégants hôtels particuliers, parmi lesquels on cite ceux de M. le duc de Luynes et de M. le duc de Vicence, s'y élèvent



France méridionale. — Hyères : les Bords du Gapeau. — Dessin de M. de Bar, d'après M. Cordouan.

comme par enchantement. Grâce à l'embranchement du chemin de fer qui, partant de Marseille, va, dans peu de semaines, aboutir à Toulon, on pourra, en moins de vingt heures, atteindre ces régions favorisées. La population totale du pays dépasse aujourd'hui dix mille âmes, et il n'est aucune des ressources offertes par des centres de population plus considérables qu'on ne trouve dans cette petite ville si pittoresque, dont Joinville parle déjà avec amour.

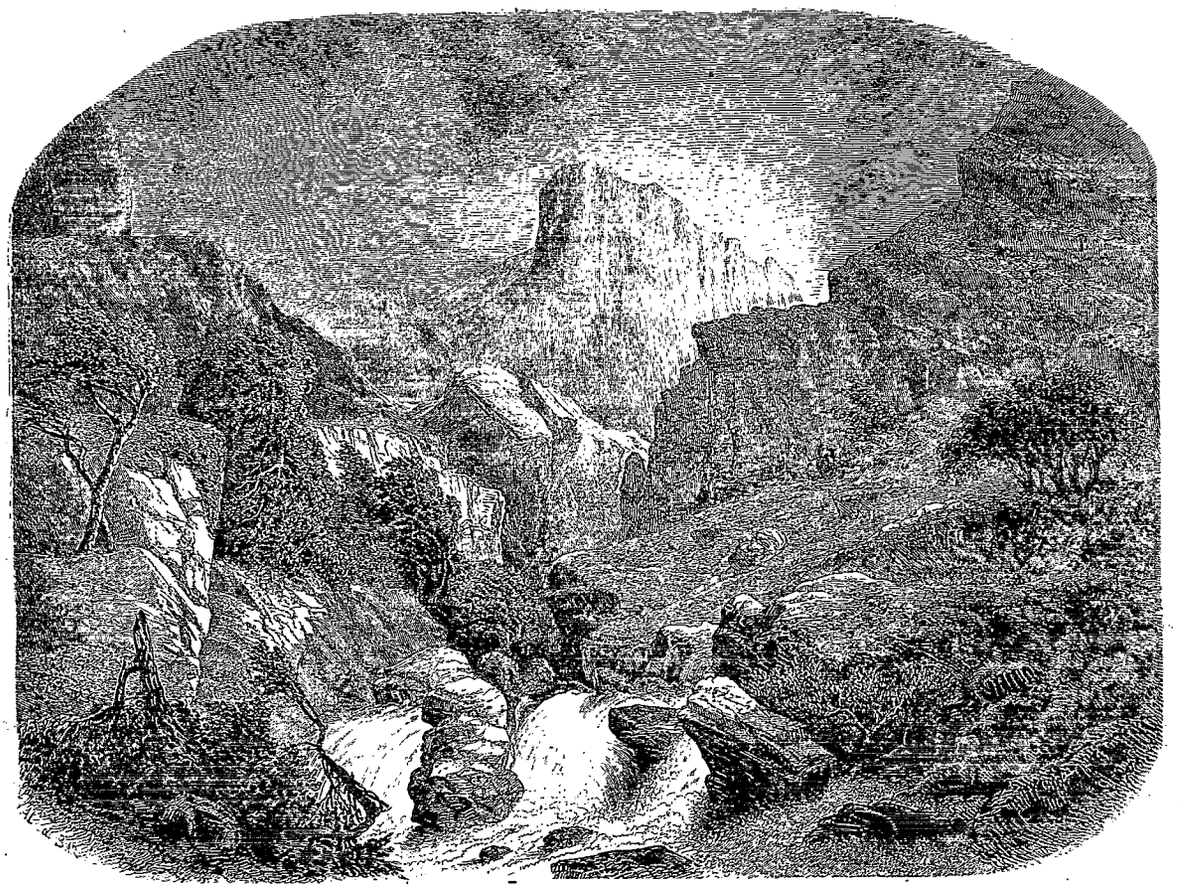
Si la cité où débarqua saint Louis à son retour des croisades est si imparfaitement connue de ceux mêmes qui veulent y aller chercher la santé, le Gapeau est bien plus ignoré encore. Un livre rempli de précieux détails, et qui est devenu comme le vade-mecum des voyageurs que leurs affaires ou leur santé conduisent vers ces extrémités de la Provence, complétera le tableau de M. Courdouan, surtout aux yeux des amateurs de géographie locale : « Le Gapeau, dit M. Alphonse Denis, est une petite rivière qui prend sa source près de Signes, coule du nord-est au sud-ouest, et se jette dans la mer un peu au-dessus de l'établissement des Salins, après avoir servi à l'arrosement de toutes les vallées qu'il parcourt (1). » Millin avait prétendu que le terroir proprement dit de la ville était arrosé par les eaux tombant de la montagne du Château; c'est le Gapeau qui les lui fournit, grâce à un canal construit, dès 1458, par les soins de Jean Natte, habile ingénieur du temps, auquel les jardins de la ville doivent leur parure si riche et si variée.

Situé sous le 43° 7′ 28″ de latitude et sous le 23° 48′ 11″

(1) Personne n'ignore plus aujourd'hui que c'est à M. Ampère, l'un des plus grands physiciens du siècle, mort en 1836, qu'est due en réalité l'invention des télégraphes électriques. Pendant son séjour à Hyères, cet excellent homme s'était pris d'une telle prédilection pour les bords du Gapeau, qu'il se faisait fréquemment conduire en voiture à cette charmante promenade. Un jour, le cocher, presque aussi distrait, sans doute, que son maître, versa le penseur dans la paisible rivière, que la sécheresse avait mise alors heureusement à sec. Plusieurs contemporains d'Ampère se rappellent encore la bonhomie charmante avec laquelle le savant déjà si illustre racontait comment cette chute périlleuse avait été pour lui l'objet d'un nouveau calcul, auquel il n'avait pas songé jusqu'alors.

(1) *Promenades pittoresques à Hyères*, ou Notices historiques et statistiques sur cette ville, ses environs et les îles; 3e édition, considérablement augmentée. Toulon et Paris, 1853, 1 vol. grand in-8.

de longitude, abrité des vents malfaisants par les riantes collines qui l'entourent, le territoire d'Hyères était renommé naguère par ses riches cultures d'orangers. Une maladie funeste a fait périr, depuis quelques années, la plupart de ces arbres charmants; mais on peut dire que les horticulteurs habiles ont su, grâce à leur activité, rendre cette calamité moins sensible; les fraises si parfumées que l'on récolte dans la ville même et dans les environs forment à elles seules une branche de rapport qui dépasse 50 000 francs. On évaluait naguère à 120 000 francs le produit des autres fruits, en n'y comprenant pas la vente des primeurs, qui a pris un grand développement. D'admirables travaux ont été faits, depuis trente-cinq ans environ, sur ce territoire privilégié; les marais qui y développaient leurs miasmes délétères ont été desséchés, et c'est ce qui a fait dire avec tant de raison à M. E. Carrière : « Aujourd'hui, la culture a remplacé le marécage, et des routes, qui n'étaient que des sentiers tracés au milieu des vases, passent, consolidées et bien entretenues, sous de brillantes plantations, et conduisent à des sites ravissants. Les bords du Gapeau vers l'est, dans la direction du nord-est la vallée de Sauvebonne, et celles qui se succèdent à peu de distance du littoral, en formant les bassins de la lisière de la Méditerranée, continuent le même paysage et



La Vallée des Angoisses, près Moustiers. — Dessin de M. de Bar, d'après M. Cordouan.

reproduisent, avec toutes les surprises de la variété, cette terre italienne dont Hyères donne, à l'occident, la dernière expression (1). »

CE QU'ON LAISSE PERDRE EN AGRICULTURE.

En France, la production en céréales est au niveau de la consommation. Dans une période de vingt ans l'importation ne dépasse l'exportation que d'un chiffre insignifiant.

Une récolte ordinaire répond à la consommation de l'année.

Le déficit d'un vingt-quatrième d'une récolte ordinaire, répondant à quinze jours de consommation, c'est une année médiocre, et la cherté.

Le déficit d'un douzième amène une mauvaise année et un prix ruineux pour le consommateur.

L'excédant d'un vingt-quatrième est une bonne année; l'excédant d'un douzième, une très-bonne année.

De sorte que si nous pouvions augmenter le rendement de nos blés d'un douzième, par ce fait seul les mauvaises années monteraient au niveau des années ordinaires suffisant à la consommation, les années médiocres deviendraient des années d'abondance, et les bonnes années des années de réserve.

Or cette augmentation d'un douzième, ce treizième hectolitre par hectare, qui ferait la prospérité du pays, notre sol le produit; mais nous n'en profitons pas, parce que chaque année nous le perdons volontairement.

Sans prétendre donner un état de toutes les pertes que nous subissons par notre faute, nous en indiquerons quelques-unes qui permettront de juger ce que plus de soins, même sans plus de science ni de capital, apporteraient d'amélioration pour le cultivateur et pour le public.

Le blé, cette récolte si précieuse, sur laquelle repose en grande partie l'alimentation publique, subit de nombreux déchets, qu'il serait facile d'éviter.

Ainsi, en semant sur ses champs du blé mélangé de graines étrangères, le cultivateur se condamne lui-même à une

(1) *Climat de l'Italie*, par E. Carrière. Paris, 1 vol. in-8.

perte sensible. Que diriez-vous d'un particulier qui, après avoir loué ou acheté bien cher 50 ares de terre, les avoir labourés et fumés pour y semer du blé, s'aviserait de semer un de ces 50 ares en ivraie, nielle, rougeole et autres mauvaise herbes? Assurément cet homme passerait pour un cerveau malade. Cependant les cultivateurs, en si grand nombre, qui sèment du blé mal nettoyé, font tout aussi mal, car un cinquantième de mauvaises graines, mélangé à du bon grain, cause une perte beaucoup plus grande que si le bon et le mauvais grain étaient séparés. La preuve en est dans la peine que prennent les cultivateurs soigneux pour opérer cette séparation.

La perte résultant de l'emploi à la semaille de blé mal nettoyé est tout à fait volontaire de la part des cultivateurs; pour semer des semences parfaitement nettes, il suffit d'un peu de soin. Le cultivateur qui ne sème qu'un demi-hectolitre ou qu'un hectolitre de blé, peut très-facilement passer sa semence, poignée par poignée, sur la surface d'une table, ou sur le fond d'une assiette, et la purger de tout grain étranger ou défectueux. C'est le travail de ses enfants pendant quelques heures d'un jour de pluie. Le cultivateur qui emploie une plus grande quantité de semence se contentera d'en nettoyer ainsi deux ou trois hectolitres qui, semés et récoltés à part, lui fourniront ses semences de l'année suivante. Cette minime précaution, prise chaque année, suffit pour procurer des blés nets d'une valeur bien supérieure à celle des blés mélangés de graines étrangères.

La semaille est l'occasion d'autres négligences qui coûtent cher au cultivateur.

Une partie de la semence est mangée par les volailles et les pigeons; une autre partie ne lève pas, trop enterrée par la charrue de laboureurs inexpérimentés, ou trop peu enterrée faute d'un hersage suffisant. Tantôt la herse est défectueuse, tantôt ses deux rives portent sur des éminences, de sorte que le milieu de l'instrument n'agit pas sur le sol. Remarquez qu'un grain de semence perdu entraîne quelquefois la perte de plusieurs épis au moment de la moisson.

Une fois le blé semé, puis la herse promenée sur les sillons par un garçon de douze à quinze ans, il semble que le reste soit l'affaire de la Providence et que le cultivateur n'ait plus à s'en mêler jusqu'à la moisson. Cette incurie est encore une cause de pertes.

Pendant la saison des neiges et des grandes pluies, les champs de blés sont couverts, dans les places les plus basses, de flaques d'eau qu'il serait souvent facile de prévenir par une simple raie de charrue ou quelques coups de bêche à travers les renflements de terre qui font obstacle à l'écoulement des eaux.

Au printemps, les champs de blé sont envahis par les chardons, les nielles, les pavots, que l'on néglige d'arracher; de sorte qu'à la moisson, la terre louée et cultivée à grands frais produit, au lieu de blé, une masse d'herbes nuisibles.

Lorsque le blé est en tuyau, il a beaucoup à souffrir des animaux qu'on laisse vaguer dans la plaine. Les chiens de tout le village, ceux des voituriers et des promeneurs, entraînés sur la piste des perdrix et des levrauts, prennent leurs ébats et courent follement à travers les récoltes, brisant force tiges, qui se flétrissent sans prendre de grain.

A la moisson, d'autres pertes viennent diminuer la récolte. Généralement on coupe les blés beaucoup trop mûrs. L'observation permet de se rendre compte de l'avantage d'une moisson hâtive.

Si nous suivons avec quelque attention ce qui se passe lorsque le blé approche de sa maturité, nous voyons le bas de la tige se dessécher, quoique les nœuds de la paille et l'épi restent verts. Dès que la partie inférieure de la plante est ainsi desséchée, elle ne tire plus de sève de la terre et n'en transmet plus à la partie supérieure. Alors l'épi ne peut plus profiter que de la sève existant dans la partie encore verte de la tige. Si vous saisissez ce moment pour couper le blé et le laisser en javelle, la plante restera verte plus longtemps; les tiges, plaquées l'une contre l'autre, s'abriteront du soleil et du hâle; le contact de la terre, les rosées, prolongeront la durée de la sève, donneront le temps à l'épi de s'en nourrir, et le grain, arrivant à sa perfection par une maturité lentement élaborée, aura la couleur et le poids qui font le blé de qualité supérieure.

Lorsque, pour moissonner, on attend que le blé soit complétement mûr, le soleil, le vent, ont trop vite desséché la plante; le grain, au lieu de s'assimiler la sève qui restait dans la tige, a perdu une partie de sa propre substance par une évaporation trop rapide. Il n'a plus ni couleur, ni poids.

Coupez la moitié d'un champ de blé quelque peu vert, l'autre moitié après la complète maturité : entre ces deux blés, il y aura deux francs par hectolitre de différence en faveur du premier coupé. De plus, les épis trop mûrs, entr'ouvrant leurs capsules, laissent tomber au vent une partie de leurs grains; d'autres épis cassent et n'entrent pas dans la gerbe. Il n'est pas rare, vers la fin de la moisson, d'entendre des cultivateurs dire qu'ils laissent sur le sol une quantité de grain égale à la semence, perte énorme, qu'ils éviteraient si, dès que la paille est sèche par le pied, quoique verte encore au sommet et dans les nœuds, dès que le grain, pressé entre les doigts, ne fait plus la goutte de lait et se pétrit en cire, ils se hâtaient de mettre la faux dans leurs blés.

Aux pertes provenant de la moisson tardive succèdent celles qu'entraîne la mise en meule sans les précautions convenables, la rentrée dans des bâtiments mal entretenus, où le grain est livré aux ravages des souris et des charançons.

Puis viennent les pertes résultant d'un battage défectueux. Avant l'adoption de la machine à battre, le fléau laissait un vingtième du grain dans la paille, quand le maître était présent et assidu; en cas d'absence ou d'une surveillance insuffisante, la perte s'élevait à un dixième du grain.

Nous avons, dans nos contrées (Yonne), adopté les machines à battre, précieuse amélioration, susceptible de tant de perfectionnements; mais, dans la moitié de la France, le battage se fait encore comme du temps des Romains, en plein air, sous les pieds des chevaux et des bœufs; on jette ensuite le blé à la pelle, et le souffle du vent remplace le van et le crible, en laissant beaucoup de bon grain dans les criblures.

Si nous évaluons toutes les pertes que nous venons d'énumérer, nous resterons au-dessous de la réalité en les portant au douzième de la récolte. Le peu de netteté de la semence, la négligence apportée à la semaille, le retard et la lenteur de la moisson, le battage défectueux, suffisent seuls pour dépasser ce chiffre.

Nous sommes loin d'avoir fini la triste énumération de ce qu'on laisse perdre en agriculture; pour ne pas abuser de l'attention du lecteur, c'est sommairement que nous allons mentionner les faits que nous croyons utile de rappeler.

Le défaut de soin et de prévoyance dans l'économie du bétail entraîne des pertes considérables. Ce sont des écuries, des étables, des bergeries mal tenues, où l'air est vicié par des infiltrations invétérées, une ventilation insuffisante. Combien de bêtes à laine et de bêtes à cornes seraient préservées du sang de rate par l'introduction des racines dans leur alimentation d'hiver! Combien de troupeaux échappe-

raient à la cachexie aqueuse, si la nature des bêtes était mieux appropriée à la nature du sol; si le troupeau était proportionné à l'approvisionnement suffisant pour nourrir à la bergerie pendant le mauvais temps! Les hommes les plus compétents estiment que les pertes en bestiaux qui pourraient être évitées s'élèvent, chaque année, à plusieurs millions par département.

Après les pertes sur les animaux domestiques, mentionnons celles causées par les animaux sauvages.

Les lapins sont une cause de perte, bien moins à raison des récoltes qu'ils mangent qu'à raison de celles qu'ils empêchent de semer, et de l'obstacle qu'ils apportent à l'amélioration des terres voisines des bois, les propriétaires ou fermiers de ces terres craignant de les fumer et de les ensemencer pour n'y recueillir que des procès.

Pendant l'interdiction de la chasse, plusieurs sortes d'animaux, non déclarés nuisibles par les règlements, ne pouvant plus être écartés avec le fusil, font de grands dégâts. Ainsi, au printemps, des bandes innombrables de corbeaux de passage lèvent ordinairement la semence de nos premiers blés de mars et de nos premières avoines (1); à la même époque, et surtout pendant les neiges, des nuées de pigeons ramiers viennent impunément dévorer, jusque dans la terre, les plants de colza. Dans plusieurs cantons, nous avons été forcés, par ce motif, d'abandonner cette culture. Espérons que le nouveau Code rural assurera aux cultivateurs ce droit si légitime de défendre leurs récoltes contre les animaux sauvages.

Une autre cause de perte, c'est l'état d'abandon dans lequel se trouvent les jardins des habitants de la campagne. Cultivé avec soin, le potager champêtre contribuerait pour une large part à l'alimentation de la famille; mais ce terrain si riche, à la porte de l'habitation, dont la culture, faite aux moments perdus, serait plutôt un plaisir qu'une dépense, est livré aux dégâts de la volaille, des bestiaux, et ne produit trop souvent que quelques fruits sans valeur. (1) *La fin à une prochaine livraison.*

(1) « Les corbeaux se divisent en deux races bien tranchées : celle du pays, qu'on nomme communément *paillards*, et celle de passage, qui vient s'implanter sur les terres vers les derniers jours d'octobre ou au commencement de novembre.

» La première race, grâce à la destruction assez considérable que les enfants font de leurs nids et de leurs œufs, n'est pas très-nombreuse, et d'ailleurs, malgré le tort qu'elle fait, elle rend des services assez grands à la culture pour qu'on lui pardonne ses méfaits : elle détruit les souris, les vers, les chenilles, et la chrysalide du hanneton.

» Mais il n'en est pas de même des corbeaux de passage. Ils vivent en troupes de quatre à cinq cents, s'attaquent aux blés qui lèvent, mangent le grain germé, et obligent souvent les cultivateurs à ensemencer de nouveau leurs champs, ou à poudrer; au printemps, du blé de mai dans leurs blés d'automne. Perte de temps, perte de semence.

» Le tort qu'ils font à la culture est incalculable : on est obligé de forcer la semence pour les blés tardifs; il faut, dit-on, faire *la part des corbeaux;* des blés ensemencés dans de bonnes conditions, qui pourraient, sans eux, donner plus d'un millier de gerbes à l'hectare, n'en produisent que six cents.

» Leur destruction n'est pas facile; il est impossible de les détruire au fusil. Ils n'approchent ni des maisons ni des haies; ils s'établissent dans une pièce de blé, de dravière ou de jarat, dont ils mangent la semence, et pendant ce temps quelques-uns, perchés sur des arbres, font sentinelle et, par des cris de reconnaissance, avertissent leurs camarades du périls qui peut les menacer. On a essayé de leur envoyer du plomb; mais, deux heures après, ils sont revenus plus nombreux. On met des morceaux d'étoffes au bout de piquets : ils s'abstiennent deux jours, et puis, voyant que l'épouvantail ne bouge pas, ils ne s'en inquiètent plus et recommencent leurs ravages. Quand les blés sont levés, ils n'y touchent plus; mais au printemps ils s'attaquent de nouveau aux avoines, aux vesces, aux pois, jusqu'à ce que le temps doux en délivre les champs.

» Cette année, beaucoup de cultivateurs ont mis des sentinelles dans leurs champs, et cela pendant près d'un mois; des hommes payés jusqu'à 2 francs par jour parcouraient la plaine armés de fusils chargés, et tiraient de temps en temps pour les éloigner. Mais le petit cultivateur qui a vingt, trente pièces disséminées sur un terroir de cinq ou six cents hectares, que pouvait-il faire?... Faire monter la garde pour chasser les corbeaux était ruineux pour lui; souffrir leurs ravages était encore ruineux. » (Lettre d'un agriculteur des Fossés, commune d'Haramont, département de l'Aisne, adressée au *Journal d'agriculture pratique.*)

Dès qu'on découvre dans un fou autre chose que de l'égoïsme, sa folie n'est que passagère; dès qu'un fou prouve de l'affection pour quelqu'un, il a fait un pas certain vers la guérison.

Comme si la raison, dit Sismondi, ne pouvait exister que quand elle est tempérée par la bienveillance, et que, du moment où l'on ôte à l'homme l'amour de ses semblables, on lui ôte en même temps le jugement, qui peut seul tourner son égoïsme à son propre avantage.

L'OURS PÊCHEUR DU KAMTCHATKA.

Au temps où l'amiral Krusenstern visita le Kamtchatka, il remarqua que les agrestes habitants de ces régions désolées faisaient de l'ours un compagnon fidèle, comme cela nous arrive à l'égard du chien. Dans l'état sauvage, cet animal est un rusé pêcheur, et voici comment il s'y prend pour tirer de l'eau le poisson qu'il préfère : « Dès que l'ours s'aperçoit qu'un grand nombre de ces poissons remonte le fleuve, il se place dans l'eau, près de la terre, et rapproche ses jambes de façon à ne laisser qu'une petite ouverture entre elles pour le passage des poissons, qui dans leur marche suivent toujours la même ligne. Aussitôt que les poissons arrivent à cette ouverture, ils s'y pressent en quantité; l'ours serre alors fortement ses jambes, et, sautant à terre, laisse tomber sa capture pour la manger à son aise. » (*Voyage autour du monde,* t. II, p. 313.)

DÉCOUVERTE D'UN NOUVEAU LAC

DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

Nous avons raconté, il y a moins de trois ans, par quelle série de découvertes successives et importantes on en était arrivé à reconnaître le cours du Nil Blanc jusque vers le 3e degré de latitude nord, l'existence de neiges perpétuelles sous l'équateur, enfin celle de lacs ou d'une mer intérieure occupant un espace immense entre la ligne et le 12e degré de latitude méridionale. Ces premières données avaient fortement divisé l'opinion dans le monde géographique. Quelques personnes adoptaient l'opinion du missionnaire allemand Erhardt, qui, remarquant que tous les voyageurs partis de la côte du Zanguebar et du Mozambique arrivaient au bout d'un mois ou deux à une mer centrale, en avait conclu un peu précipitamment à l'existence d'une mer unique. D'autres, en plus petit nombre, comme M. Jomard, le doyen des géographes français, penchaient plutôt vers l'hypothèse de plusieurs lacs, et les dernières découvertes viennent de leur donner raison.

Les premiers écrivains qui nous ont transmis les dires des noirs sur le centre de l'Afrique n'ont généralement parlé que d'une seule mer. Cependant Pigafetta écrivait, vers 1591 :

« Sur les confins d'Angola et de Monomotapa, il y a un lac, ou plutôt deux lacs situés l'un à la suite de l'autre. Le premier, sous le 12e degré de latitude sud, donne naissance

(1) Extraits d'une note lue au Congrès scientifique de France, dans sa session de 1858, à Auxerre, par M. Victor Guichard, agriculteur à Jouancy (près Sens), ancien représentant, membre de la Société centrale d'agriculture de l'Yonne. Le Congrès a voté l'impression et la distribution de cette note aux instituteurs du département de l'Yonne.

au Nil, qui ne se cache pas ensuite sous terre, comme le dit Odoardo, mais qui coule dans le second lac, qui a deux cent vingt milles d'étendue, et que les indigènes appellent *la mer*. Les deux lacs réunis ont quatre cents milles de long. Les Auzichis ajoutent que les riverains de ce lac ont de grands navires, savent écrire, ont des poids et mesures, et semblent aussi civilisés que les Portugais. »

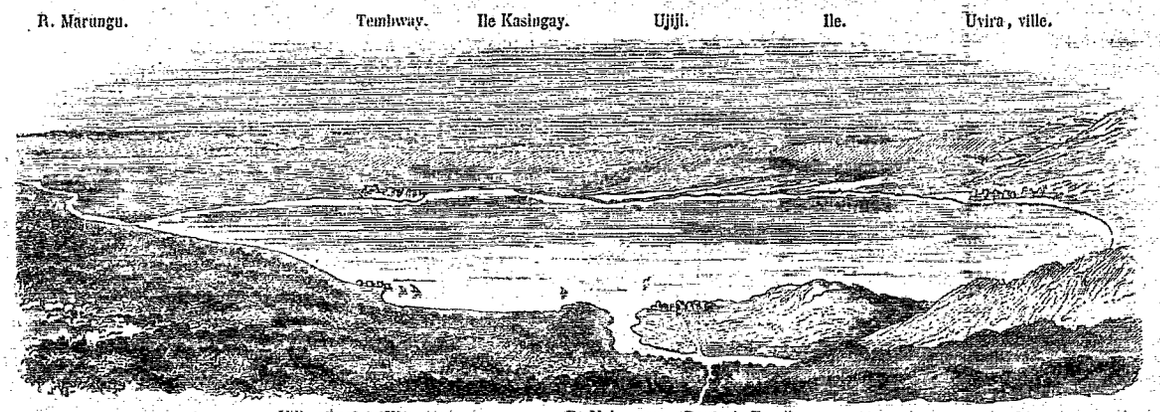
Ces lignes nous transportent dans le domaine des fables. Il est possible, toutefois, que les informateurs suivis par notre écrivain aient confondu la mer centrale avec la mer des Indes et la côte du Zanguebar, couverte alors de colonies portugaises. Voici maintenant d'autres détails dus au missionnaire Louis Mariano, qui, des rives du Zambèze, décrivait, en 1628, la même grande mer, qu'il nommait Hermosura :

« Ce lac est à quatre-vingt-dix-sept jours de marche de Tete, et seulement à une demi-lieue de la ville de Moravi; il donne naissance au fleuve Cherim, qui coule d'abord paisiblement, mais qui ensuite, barré et divisé par des rochers, a un cours si furieux qu'il n'est pas navigable. Le lac a quatre ou cinq lieues de large, et, sur quelques points, on ne peut voir la terre d'une rive à l'autre. Il est rempli d'îles, qui servent de stations à ceux qui naviguent sur ses eaux. Il est très-poissonneux; sa profondeur est de huit à dix brasses, et les vents qui viennent du Mozambique y excitent des ouragans; la meilleure saison pour s'y rendre est avril ou mai. On trouve sur les rives du lac beaucoup de millet, de gibier, d'ivoire, à des prix très-faibles. Les riverains ont quantité de bateaux ou *cochi*. Pour une expédition de découvertes dans cette région, il faudrait se munir des diverses marchandises en usage dans le pays de Cuama... »

Le compilateur Dapper, postérieur de cinquante ans à Mariano, contient quelques traditions qu'il est curieux de mettre en regard de celles recueillies par M. Erhardt près de deux siècles après :

« A l'extrémité du Monoëmuji, disaient les noirs aux Portugais, est un lac qu'on qualifie de mer, contenant plusieurs îles habitées, et duquel sortent diverses rivières. Sur la rive orientale du lac est une terre où l'on entend le son des cloches, et il y a des habitations pareilles à des églises. Un peuple à longs cheveux, au teint foncé, mais non pas noir, vient de l'est commercer avec les hommes des îles. Ils sont plus policés et mieux vêtus que les autres indigènes. La distance du Pombo à ce lac est de vingt journées de chemin, en marchant constamment à l'est. »

Voilà où en était la question jusqu'au milieu de ce siècle. Les informations de M. Erhardt, que nous avons résumées dans l'article précité, n'y ont guère ajouté. M. d'Escayrac de Lauture, dans son très-curieux Mémoire sur le Soudan, assez récemment publié, a transmis une tradition africaine



Carte du lac Ujiji (Afrique centrale), découvert en 1858.

sur un certain lac *Ba-No*, ou lac des Fourmis-Blanches, d'où sort le Chary. On a vu que Mariano fait sortir de son lac un fleuve Cherim.

Les hypothèses de M. Erhardt étaient donc admises par presque tous les cartographes, quand deux officiers de l'armée anglaise des Indes, MM. Burton et Speke, partirent de Zanzibar, il n'y a pas plus d'un an et demi, pour aller à la recherche de la mer mystérieuse. Ils quittèrent la côte à Kaolay, petit port souaéli, à l'embouchure de la rivière Kingani, qu'ils remontèrent jusqu'à Zungomira. Ils passèrent à Ndeje, où le malheureux Maisan avait péri en 1845, victime de la cupidité des indigènes et peut-être des perfides incitations de quelques traitants européens. Après le voyage le plus pénible, où M. Burton, malgré sa constitution exceptionnelle, faillit périr des suites de la piqûre d'un insecte, les deux amis furent amplement dédommagés de leurs peines en atteignant la ville d'Ujiji, où ils s'embarquèrent pour l'exploration du lac.

Contrairement à l'attente générale, ils constatèrent que le lac d'Ujiji forme un bassin complétement distinct de l'Ukérévé au nord-est, du Nyassi au sud-est. Ce bassin est séparé de celui d'Ukérévé par une chaîne de montagnes d'environ 1 800 mètres de hauteur absolue : le lac lui-même a 550 mètres à peu près au-dessus du niveau de la mer. Des montagnes l'encadrent sur une partie de ses contours; une épaisse forêt s'étend sur ses rives du sud-est. Quelques rivières, comme le Malgarazi et le Marungu, viennent s'y décharger : il n'est pas certain, du reste, que cette dernière ne vienne pas d'un autre lac; mais la direction ne permet guère de croire qu'elle puisse sortir du Nyassi.

Apprenant que l'Ukérévé était à seize journées de l'Ujiji, M. Speke est parti pour visiter cette mer et vérifier si elle ne donne pas naissance à un bras du Nil. M. Burton, encore très-souffrant, s'est borné à revenir sur ses pas : à la date des dernières nouvelles (juin 1858), il était à Unyanymbembe, à peu près à moitié route entre le lac et la côte de Zanzibar. Dans le cas même où l'exploration de l'Ukérévé serait arrêtée par quelque obstacle imprévu, cette courageuse percée dans le Centre-Afrique n'en aura pas moins eu de très-beaux résultats pour les sciences géographiques, ne serait-ce qu'en établissant avec certitude l'existence de trois mers ou caspiennes (au moins) dans des régions où l'on s'était trop hâté de dessiner une mer unique, de près de trois cents lieues de long. Chacune des deux mers Nyassi et Ukérévé doit en avoir quatre-vingts ou cent; Ujiji en a près de cent trente : ce sont déjà de fort belles dimensions.

LES BACHI-BOZOUQS.



Un Bachi-Bozouq. — Dessin de Bida.

Les *bachi-bozouqs* sont les soldats irréguliers, ou plutôt les volontaires de la Turquie. Depuis la destruction des janissaires (1826), l'armée ottomane, façonnée et disciplinée à l'européenne, se compose, en temps ordinaire, de deux éléments, l'armée régulière active (*nizam*) et la réserve (*redif*), dont l'organisation se rapproche assez de celle des *landwers* allemandes. A cette armée, qui jusqu'ici ne s'est recrutée que parmi les seuls musulmans, soit que la Porte redoute de confier à ses sujets chrétiens des armes qu'ils pourraient, à un jour donné, tourner contre elle, soit que ceux-ci répugnent en réalité au service militaire, s'ajoute, en temps de guerre, une foule de volontaires accourus des diverses provinces de l'empire, et principalement de l'Asie, pour combattre contre l'*infidèle*. Étrangers à toute discipline, à toute subordination; incapables à la fois de se diriger et d'obéir (d'où leur nom de *bachi-bozouq*: littéralement, *qui n'a point de tête*, c'est-à-dire *de chef*); traînant après eux un splendide attirail d'armes, de pipes, de tapis (pour la prière), et souvent dénués de chaussures; braves à leur manière et à leur heure, grossiers, ignorants, fanatiques; nourrissant d'invincibles préjugés contre les troupes régulières, qu'ils accusent d'avoir déserté le véritable esprit de l'islamisme; voleurs par instinct autant que par nécessité (ils ne touchent pas de solde, et c'est à peine s'ils consentent à recevoir le *taïn*, ou ration de vivres du soldat en campagne); pillant et rançonnant les villages par où ils passent, ils rappellent moins encore les compagnies franches du moyen âge que ces premières bandes de croisés qui, sous prétexte qu'elles allaient combattre les musulmans, maltraitaient les chrétiens sur leur route. Tels se sont montrés les bachi-bozouqs dans la dernière guerre. Tandis que l'armée régulière tenait ferme dans ses posi-

tions à Oltenitza et à Silistrie, et se résignait à toutes les privations, ils se livraient aux plus déplorables excès, et souvent, par leur ardeur inconsidérée autant que par leurs soudaines paniques, ils compromirent le gain d'une bataille.

Après avoir été un embarras pendant la guerre, ils sont devenus un fléau à la paix. Que faire de ces hommes, la plupart sans famille, sans moyens d'existence, et jetés à quatre ou cinq cents lieues de leurs foyers? Forcée de les conserver, du moins provisoirement, la Porte a essayé de leur donner une sorte d'organisation. Elle en a formé divers corps commandés par des sous-officiers et des officiers jusqu'au grade de chef de bataillon, et les a disséminés par petites troupes dans les provinces de la Turquie d'Europe, où les régiments du nizam étaient insuffisants pour maintenir l'ordre. Mais cette tentative, mal dirigée peut-être, a abouti en sens contraire, et ce sont ces mêmes troupes dont les excès ont provoqué en partie les troubles récents de la Bosnie, de l'Herzegovine et du Monténégro.

DES CAISSES D'ÉPARGNE EN FRANCE.

Vers 1787, il existait déjà une caisse d'épargne à Berne. L'Angleterre adopta bientôt cette nouvelle institution, qui s'accordait si bien avec ses idées économiques : dès le commencement de notre siècle, Londres et Édimbourg avaient fondé des caisses d'épargne. En 1818, deux hommes qui se servaient de l'influence d'une grande fortune pour propager toutes les idées utiles à leur pays, M. le duc de la Rochefoucauld-Liancourt et M. Benjamin Delessert, présidèrent à la création d'une caisse d'épargne à Paris. L'année suivante, les villes de Bordeaux et de Metz sollicitèrent à leur tour du gouvernement l'autorisation de fonder des établissements analogues, et leur exemple fut bientôt suivi par Rouen, Marseille, Nantes, Troyes, Brest, le Havre, Lyon, etc.; si bien que, vingt ans après l'introduction en France de la nouvelle institution, deux cent soixante-dix caisses d'épargne étaient en activité dans nos principales villes. Aujourd'hui, leur nombre s'élève à trois cent quatre-vingt-huit caisses centrales et à cent soixante-trois succursales. Le dernier rapport du ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, annonce que vingt-sept conseils municipaux sont actuellement en instance pour obtenir la création d'autant de caisses d'épargne.

Le gouvernement, après avoir ordonné que les fonds reçus par les déposants seraient placés en rentes sur l'État, abaissa, par une loi de finances du 17 août 1822, à 10 francs de rente le minimum des inscriptions de rentes sur l'État, fixé jusqu'alors à 50 francs; plus tard, il a simplifié la mesure en autorisant les caisses à verser leurs fonds en compte courant au Trésor, chargé de leur en servir l'intérêt (ordonnance royale du 3 juin 1829, confirmée par la loi de finances du 2 août suivant); enfin, par un ensemble de lois, d'ordonnances et de décrets successifs, dont la base est la loi du 5 juin 1835, il a porté le régime des caisses d'épargne au degré de perfectionnement qu'elles ont atteint de nos jours. L'administration centrale, qui a toujours tenu à se rendre compte de leurs opérations, dès 1835, a considéré qu'il importait d'en faire connaître le résultat au pays. A cet effet, un rapport annuel du ministre expose les ressources particulières des caisses et leurs relations avec les déposants.

Au 31 décembre 1835, le capital des 159 caisses d'épargne existant en France était de 2 318 841 francs.

Il s'élevait, pour les 370 caisses fonctionnant au 31 décembre 1856, à la somme de 7 961 209 francs.

Le nombre des livrets pris au 31 décembre 1835 était de 121 527 environ.

Il était, au 31 décembre 1856, de 936 188.

Le solde dû aux déposants, au 31 décembre 1835, était de 62 185 676 francs.

Il s'élevait, au 31 décembre 1856, au chiffre de 275 342 913 francs.

En rapprochant le nombre des livrets en 1835 et en 1856 du chiffre de la population à ces deux époques, on reconnaît qu'il y avait en moyenne, au 31 décembre 1856, un livret pour 38 habitants; la moyenne, en 1835, n'était que d'un livret pour 270 habitants environ.

Enfin on sait que, dans l'état de la législation actuelle, les caisses d'épargne ne reçoivent ni moins de 1 franc, ni plus de 1 000 francs du même déposant, sauf l'exception qui concerne les remplaçants militaires et les marins; dès que la somme déposée s'élève avec les intérêts au delà de 1 000 francs, les administrations achètent, avec l'excédant, de la rente sur l'État au nom des déposants. C'est ainsi qu'au 31 décembre 1856, elles avaient en garde 9 432 inscriptions, produisant 244 017 francs de rente et appartenant à 9 431 titulaires.

Il est permis à tous les citoyens de provoquer la fondation d'une caisse d'épargne; seulement, la demande officielle de cette fondation appartient aujourd'hui aux conseils municipaux. La caisse d'épargne dont on sollicite la création est ensuite autorisée par un décret rendu dans la forme des règlements d'administration publique, c'est-à-dire après examen et avis du conseil d'État.

PROVERBES DE TUNIS (1).

— Il est venu pour embrasser sa femme, et il lui a crevé les yeux. (On fait souvent plus de mal que de bien quand on est maladroit ou ignorant.)

— Il a ôté à sa barbe pour ajouter à sa chambre. (Celui qui ne tient pas sa parole, ou qui sacrifie l'honneur à l'apparence.)

— La forêt n'est brûlée que par ses propres arbres. (On n'est jamais trahi que par les siens.)

— S'il tient la bouche fermée, les mouches n'y entreront pas. (Discrétion.)

— Il est venu t'aider pour creuser la tombe de ton père, et il s'est enfui avec ta pioche. (Contre ceux qui rendent des services intéressés.)

— J'embrasserais plutôt les boutons de son habit que ses voisins. (Droit au but, ou Il vaut mieux prier Dieu que ses saints.)

— Le pied va où le cœur le mène.

— Soyez lion et mangez-moi; mais ne soyez pas loup pour me salir.

— Chaque espèce est bonne pour son espèce.

— Si l'on appelle l'âne à la noce, c'est pour porter du bois.

— Travaille pour ta réputation jusqu'à ce qu'elle ait un nom, puis elle travaillera pour toi.

— Toute parole en son temps est permise.

— Sa fortune a passé en paille et clous. (Le prodigue.)

— Il est allé à la mer, et l'a trouvée sèche. (Celui qui marche sans courage fera bien de retourner en arrière, car il échouera dans ses entreprises.)

— Ce que les sauterelles avaient laissé, les petits oiseaux l'ont mangé; pendant qu'il pleurait son *messaoud* (son benjamin), sa mule vint à se perdre. (Un malheur n'arrive jamais seul.)

(1) Extraits de la *Notice sur la régence de Tunis*, par M. J. Henry Dunant.

— C'est le crieur même qui a perdu son âne. (Souvent on ne fait pas pour soi-même ce que l'on a fait pour les autres.)

— Il n'a pas de pain à manger, et il cherche une épouse.

— Il mange les fruits du jardin paternel, et il insulte ses ancêtres.

— Celle à qui la fortune manque dit que son mari est ensorcelé.

— Dieu a créé et distingué.

— Trop bouillir fait sécher la marmite. (Trop parler fait tomber dans le mensonge.)

— Si quelqu'un te dit : « Allons suivre les chérifs ! » réponds-lui : « Attendez que les vieux juifs du quartier d'El-Ara, qui nous connaissent, soient morts. » (Ne prétendez pas vous faire passer pour ce que vous n'êtes pas.)

— Le Marocain a ses paroles en sa bouche, mais le Tunisien a besoin de demander conseil à sa mère. (Répondre sans hésiter n'est pas toujours le meilleur.)

— Tu es beau au dehors; mais comment es-tu au dedans?

— S'il y avait quelque chose de bon dans le corbeau, les chasseurs ne l'épargneraient pas.

— La malédiction des gens malhonnêtes ne ruinera pas le bâtiment.

— Le chameau ne voit pas ses défauts. (On se voit d'un autre œil que l'on ne voit son prochain.)

— La ville est éloignée; toutefois la nouvelle arrive. (Ne pensez pas qu'un secret demeure toujours caché.)

— Au moment où j'avais besoin de toi, ô ma figure! le chat t'a égratignée.

— Aime-moi comme ton frère, et fais mes comptes comme tu les fais à ton ennemi. (Les bons comptes font les bons amis.)

— La mode tunisienne ne dure que du matin au soir.

— Le jour il se promène dans sa chambre, et la nuit il brûle de l'huile. (Agir au rebours du bon sens.)

— Beaucoup d'états, fortune perdue. (Pierre qui roule n'amasse pas mousse.)

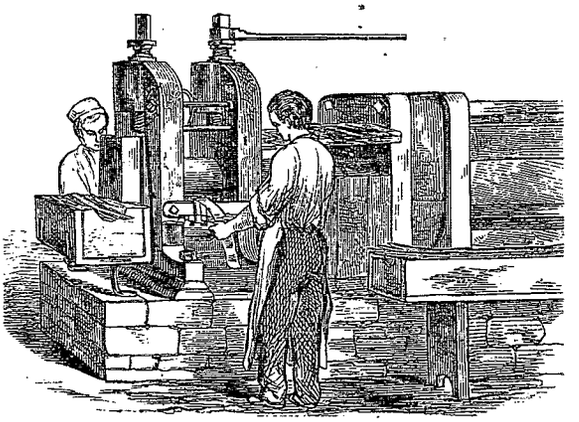
— Tu m'aimes tant que tu en as même oublié mon nom.

LA CULTURE DU VANILLIER

A L'ILE DE LA RÉUNION.

Au goût de bien des gens, le plus aimable des parfums est celui que la vanille exhale. La plante américaine qui le produit, après avoir longtemps végété dans les sombres forêts du Mexique et du Venezuela, est naturalisée dans notre colonie des mers d'Afrique. Il y a une vingtaine d'années, on l'y connaissait à peine. L'exportation est évaluée à 400 000 francs. « Les tiges grimpantes du vanillier, dit M. G. Imhaus, s'allongent en espaliers dans nos jardins, s'attachent aux arbres de nos vergers, aux tuteurs qu'on s'empresse de leur offrir, et couvrent de leur verte parure les rochers nus des ravins creusés par les torrents. » Si l'on s'en rapporte à l'opinion générale, ce serait un pauvre noir émancipé, vivant, lorsqu'il était esclave, sur la propriété de M. Bellier-Beaumont, qui aurait fait ce magnifique cadeau à la colonie, en découvrant le procédé à l'aide duquel se féconde artificiellement aujourd'hui la fleur de l'*Epidendrum Vanilla*. Un écrivain compétent nie toutefois cette tradition horticole, et rappelle qu'en 1831 « M. Morren, professeur de botanique à Liége, avait envoyé à l'Académie des sciences deux gousses de vanille récoltées dans une serre chaude, qui avaient été obtenues par la fécondation artificielle. » Rien n'empêche, ce nous semble, que le pauvre jardinier noir n'ait obtenu, grâce à une pratique intelligente, sous le ciel splendide de l'île de la Réunion, ce qu'a su conquérir, en interrogeant toutes les théories, un agronome européen. Ce ne serait pas la première fois, et nous l'avons vu dans l'histoire de la pisciculture, qu'un homme pratique aurait découvert des procédés féconds en résultats que la science aurait cherchés ou découverts, de son côté, en même temps que lui.

DE LA FABRICATION DES PLUMES MÉTALLIQUES.

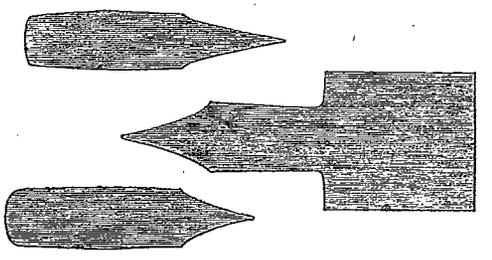


Laminage de l'acier.

Ce fut, dit-on, l'Anglais Wise qui, vers l'année 1803, fabriqua les premières plumes d'acier. Leur usage ne commença pourtant à se répandre que dans la période comprise entre 1820 et 1830. Cette industrie a pris, de nos jours, un développement remarquable. Depuis une douzaine d'années, plusieurs manufactures, quelques-unes d'une grande importance, se sont élevées à Boulogne-sur-Mer, à l'Aigle et à Paris. Le Rapport sur l'Exposition universelle de 1851 n'évalue pas la consommation des plumes métalliques, en France, à moins de 1 200 000 à 1 300 000 grosses, ou 200 millions de pièces environ.

On compte à Birmingham quatre fabriques de premier ordre et cinq ou six établissements secondaires, dont la production totale dépasse annuellement un milliard de pièces, que le commerce transporte sur tous les points du globe où l'écriture est en usage.

Il est curieux d'observer, dans une grande manufacture, les façons nombreuses et variées que reçoit un morceau d'acier avant de devenir cet instrument durable et flexible qui a détrôné la plume d'oie.



Blanks (pièces de métal destinées à devenir plumes.)

En entrant, les regards se portent tout d'abord sur des monceaux de métal. C'est de l'acier fondu provenant de fer suédois, le plus convenable de tous, à raison de son grain serré. Il est divisé en feuilles de 1m,30 de long sur 48 centimètres de large, que l'on empile dans des caisses en fonte et que l'on met au *moufle*, sorte de grand four en pierre, chauffé au blanc, pour y subir l'opération de la recuite,

Après un grillage de douze heures, les feuilles de tôle sont introduites dans des tambours que l'on fait tourner sur eux-mêmes, et dans lesquels s'effacent, par le frottement, les rugosités du métal et les boursouflures produites par la chaleur du four. Dès lors ces tôles sont prêtes pour le laminage. Un homme et un enfant servent le laminoir : le



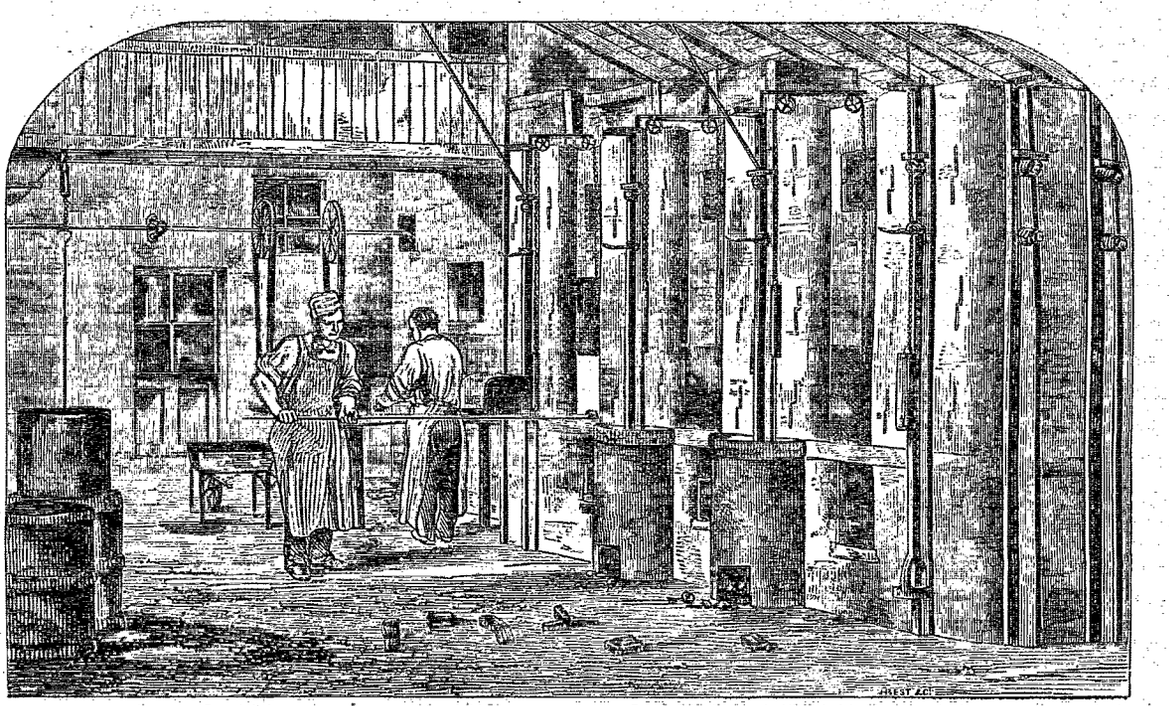
Fabrication des plumes métalliques. — Estampage.



Bombage.

premier fait glisser une feuille de tôle entre les cylindres de métal, et le second la retire considérablement amincie. De ce premier laminoir, la feuille passe par plusieurs autres, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à l'épaisseur voulue ; sa largeur, qui n'était que de 48 centimètres, atteint $1^m,30$.

On porte ensuite la tôle dans l'atelier du *découpage*. Des



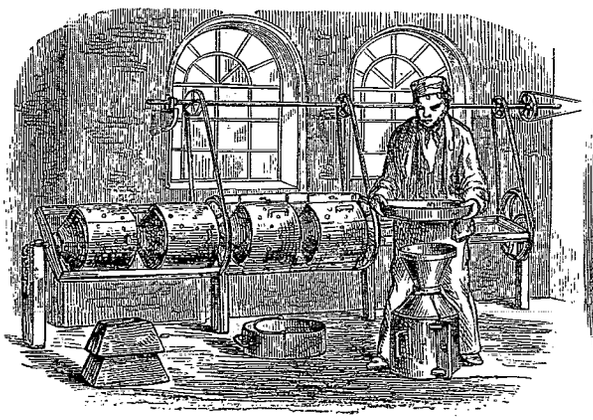
Le Moufle.

femmes, rangées sur des bancs le long de la salle, découpent à l'aide d'emporte-pièce, dans la feuille d'acier, les portions de métal destinées à devenir des plumes, et qu'en anglais on appelle *blanks*. Cette opération s'exécute avec une rapidité surprenante : le produit d'une bonne main, dans une journée de dix heures, s'élève, en moyenne, à 200 grosses, ou 28 800 pièces. On coupe deux plumes à la fois dans le métal, en les entre-croisant de manière qu'il y ait le moins de perte possible.

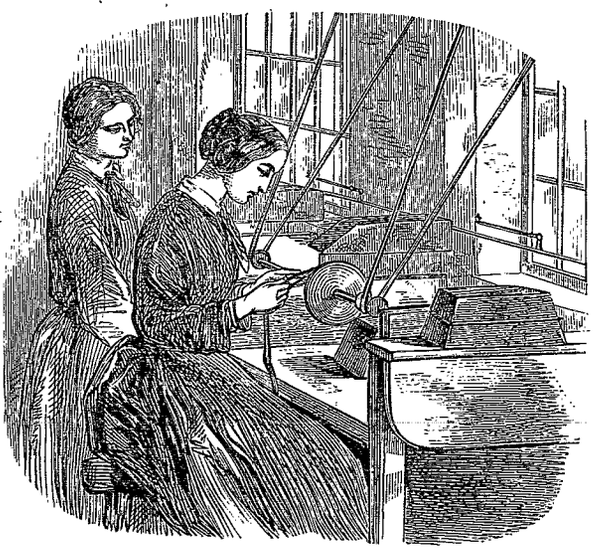
De ce local, les blanks passent dans l'atelier du *perçage*. L'ouvrière les pose, l'un après l'autre, sur un dé d'acier, et fait mouvoir un délicat instrument qui vient presser le

métal et former la fine perforation centrale nécessaire à la flexibilité de la plume.

On remet au four ces plumes ébauchées, et on les soumet à un nouveau grillage. On les en retire maniables comme une mince lame de plomb, et on les porte à l'atelier de l'*estampage*.

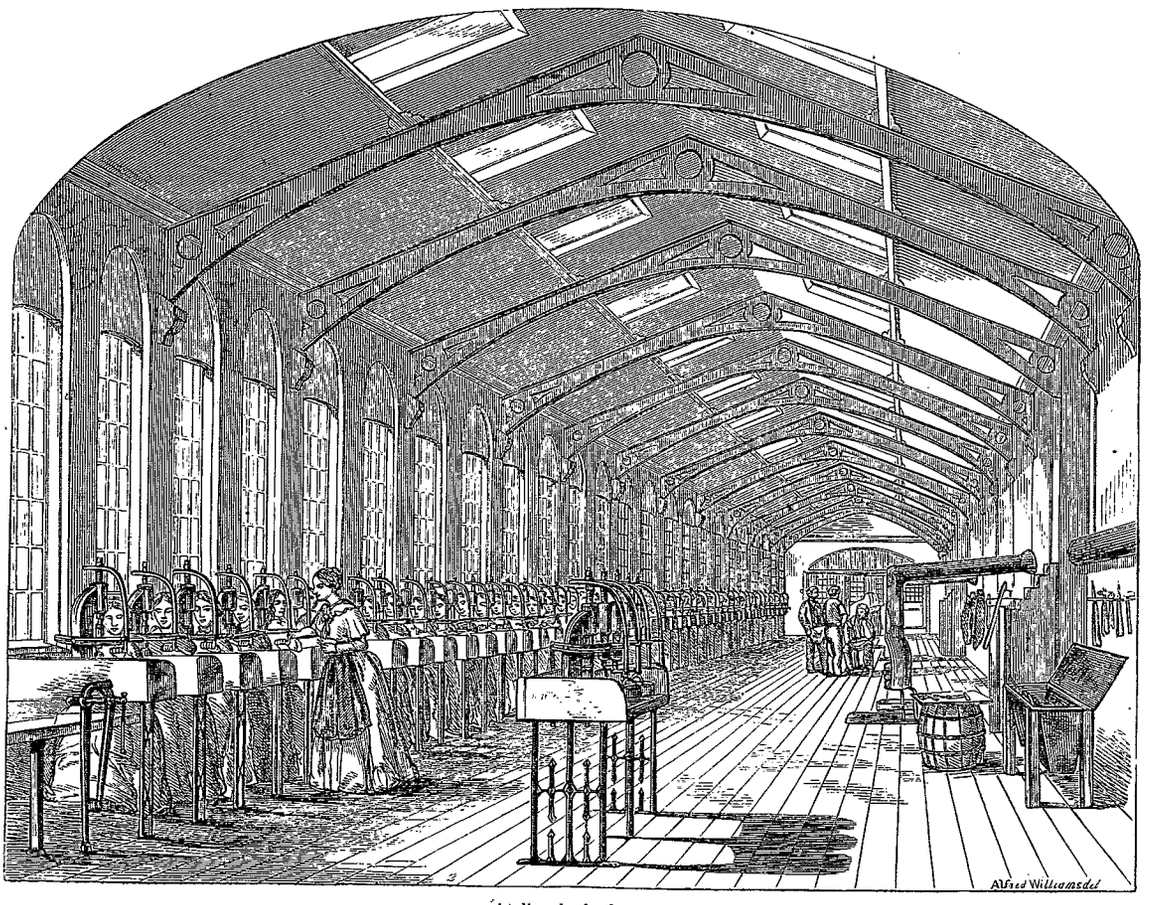


Frottage.



Limage.

En approchant, l'oreille est assourdie par des détonations aiguës, puis bientôt une scène animée s'offre au regard du visiteur. De jeunes filles rangées de chaque côté et dans le milieu de la salle sont à l'œuvre; chacune d'elles,



Atelier du fendage.

par la pression du pied, élève un poids qui retombe aussitôt sur la plume. La rapidité de l'opération ne peut se comparer qu'à celle de la coupe des blanks; une seule ouvrière estampe plusieurs milliers de pièces par jour. La plume porte maintenant à sa surface externe le nom du fabricant ou du détaillant national ou étranger, un insigne patriotique, un emblème héraldique, ou les traits d'une personne célèbre du jour. Le nombre de ces marques, dans une grande manufacture, peut s'élever à environ trois mille.

Jusqu'alors, la plume a gardé une surface plane. Pour lui donner une forme cylindrique, on la pose sur un poin-

çon, où la chasse un instrument convexe qui vient tomber dessus. C'est là ce que l'on nomme le *bombage*.

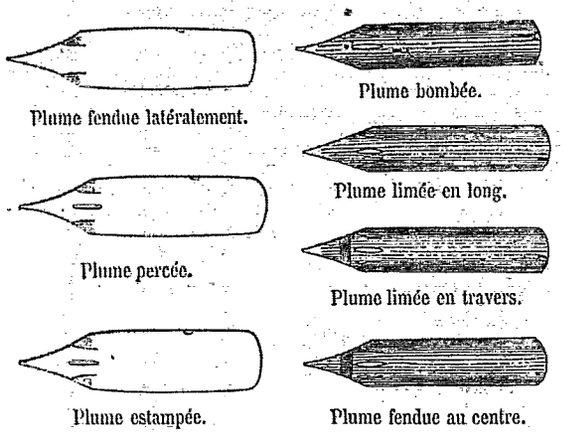
Après cette opération, les plumes sont de nouveau mises au moufle. Quand elles sortent de ce four chauffé au blanc, on les plonge subitement dans un grand bassin rempli d'huile, où les plumes acquièrent une fragilité telle qu'elles éclatent sous la pression du doigt. Après avoir essuyé l'huile restée adhérente aux plumes, on leur rend l'élasticité qu'elles doivent garder désormais en les plaçant dans un cylindre ouvert à l'une de ses extrémités, et que l'on tourne et retourne sur le feu, de la même manière à peu près qu'un brûloir à café. Pendant cette opération, les plumes perdent leur couleur gris-foncé, et prennent une teinte paille d'abord, puis brune, bleuâtre, etc.

Pour faire disparaître les aspérités dont les plumes sont encore couvertes, on les place dans de grands bidons d'étain, avec une faible quantité de limaille. Ces bidons étant fixés sur un châssis de bois, on leur imprime un mouvement de rotation, et les plumes se débrutissent par le frottement. Cette opération prend le nom de *frottage*.

Les plumes sont ensuite portées à l'atelier du *limage*. Ici encore, la quantité des jeunes femmes à l'œuvre, l'apparente complication des mécanismes, la rapidité et la précision avec lesquelles s'accomplit le travail, présentent un spectacle plein d'intérêt et d'animation. Ce travail occupe le quart des mains employées dans une manufacture. Le limage, comme on peut l'observer sur une plume métallique neuve, ainsi que sur les dessins joints à notre article, se fait en deux sens, longitudinalement et en travers. La plume est saisie par une paire de pinces, à l'aide de laquelle l'ouvrière la maintient sur une roue tournante jusqu'à ce qu'elle soit polie.

Suivons maintenant la plume dans l'atelier du *fendage*. Le tic-tac de l'instrument d'acier à l'aide duquel les fentes sont produites domine tous les autres bruits. Cette opération, d'une grande simplicité, s'exécute au moyen d'une presse dont le bras, mis en mouvement par l'ouvrière, pousse un instrument acéré qui fend le métal.

La dernière façon que les plumes ont à subir est celle du *vernissage*, qui consiste à les enduire d'une solution gommée. On procède ensuite au *triage* en pressant les pointes de chacune d'elles contre un petit morceau d'os placé sur le pouce. On juge par là de la qualité des plumes, que l'on distingue ordinairement en supérieures, moyennes et communes.

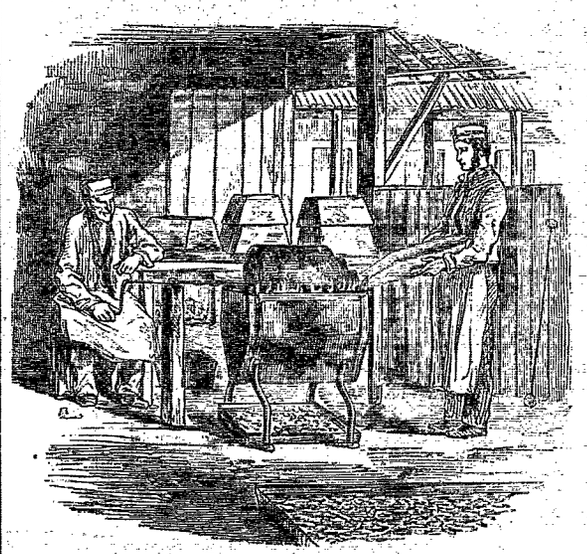


Plume fendue latéralement. — Plume bombée. — Plume limée en long. — Plume percée. — Plume limée en travers. — Plume estampée. — Plume fendue au centre.

La plume se trouvant ainsi complétement achevée, il ne reste plus qu'à la fixer sur des cartes, ou plutôt à la mettre en boîtes, car ce dernier mode est aujourd'hui généralement adopté. De petites mains agiles pèsent alors les plumes par grosses, les tassent, les rangent dans de jolies boîtes de carton, et y collent une brillante étiquette, qui indique leur qualité et le lieu, vrai ou supposé, de la fabrication.

A l'Exposition de 1855, l'Angleterre a obtenu deux médailles de première classe et quatre de seconde; la France a obtenu une médaille de première classe et deux de seconde.

On a réussi à donner aux plumes d'acier une souplesse suffisante, mais il reste à trouver le moyen de garantir leur fente de l'action corrosive de l'encre; c'est là ce qui les altère le plus. On a cherché à obvier à cet inconvénient par le bleuissage, le bronzage, et même la dorure,



Colorisation.

mais sans beaucoup de succès. Alors a commencé la fabrication des plumes en or, en platine, en pointe de rubis ou d'osmiure d'iridium; mais le prix très-élevé de ces plumes en restreint la consommation, et, jusqu'à présent, les débouchés de cet article sont fort limités.

Quoique le prix des plumes métalliques, qui, en 1830, était, à Birmingham, de 8 shillings (1), soit descendu, depuis 1851, à 6 pence la grosse, les salaires s'y sont élevés de plus de 25 pour 100. Les ouvriers habiles sont très-bien payés. Les petites filles gagnent de 5 à 7 shillings par semaine, et les grandes, de 12 à 14 shillings. Avec l'aide des fabricants, des sociétés de secours mutuels ont été organisées : les hommes y souscrivent pour 6 pence chacun par mois, et les femmes pour 1 penny.

C'était une pensée du respectable père de Mme Norton, et la digne femme la répétait souvent, qu'il y avait dans la vie une saison pour l'imagination et les idées, et qu'il fallait les verser alors sur le papier; qu'ensuite l'écrivain devait mettre de côté ses ouvrages jusqu'à ce qu'un âge plus mûr et l'expérience lui apprissent à les pénétrer d'un feu solide et durable, au lieu d'une flamme brillante et passagère, et qu'alors ils pourraient obtenir le suffrage du goût et des connaisseurs. RICHARDSON.

LES LACUNES DE LA GÉOGRAPHIE.

I. — L'EUROPE ET L'ASIE.

Tout le monde connaît cette anecdote d'Alexandre le Grand encore enfant. Il étonnait fort les courtisans par la tristesse avec laquelle il apprenait les succès de son père. On lui en demanda la raison : « Mon père, dit-il,

(1) Le shilling vaut 1 fr. 16 c. de notre monnaie.

va finir par conquérir le monde entier, et ne me laissera rien à faire! »

Alexandre mourut avant d'avoir poussé ses conquêtes aux limites du monde alors connu. Aujourd'hui, le voyageur qui, à l'aspect des progrès faits par la géographie depuis soixante ans, de la précision de nos études géographiques et de la belle exécution de nos cartes, répéterait pour son compte et celui de ses confrères l'exclamation noblement jalouse du fils d'Olympias, ferait preuve d'une grande légèreté ou d'une insigne fatuité de savant. Le domaine de la volonté humaine est immense, mais celui des résultats individuels est assez borné. Voir tout un pays dans ses moindres détails, son relief, ses eaux, le réseau de ses routes, ses villes, ses villages, quel travail! Que sera-ce donc s'il s'agit de voir ce même pays *sous tous ses aspects*, population, langues, productions naturelles de toute sorte, hygiène, statistique, travaux publics?

La France, certes, est une contrée sur laquelle il a été beaucoup écrit; mais en a-t-on dit la moitié de ce que l'on en doit dire? Sa grande carte topographique est-elle terminée? En a-t-on une seule carte agronomique bien faite? une seule carte ethnographique indiquant la distribution des langues et des patois? Peut-on nous citer un seul bon Atlas de géographie comparée, analogue à ce qu'on a fait en Allemagne?

Je disais il y a quelques mois au directeur d'un grand institut géographique allemand que je m'occupais de terminer une carte très-détaillée de la Guyane française, contrée aussi intéressante que mal connue à tous égards.

« Ah! vous êtes bien un Français! me dit mon interlocuteur. Vous vous occupez d'une colonie éloignée, et votre propre pays attend encore une bonne carte générale et une description satisfaisante! »

Et si la France offre tant de déficits (et d'autres que nous ne citons pas), que sera-ce donc des contrées inférieures en civilisation?

L'Europe passe pour un pays bien connu; mais c'est là une chose fort sujette à discussion. A côté de l'Europe civilisée, il y a encore une Europe à demi barbare, entre l'Adriatique, le Danube et l'Archipel; c'est ce malheureux empire ottoman qui s'en va en dissolution depuis cinquante ans, amalgame hétérogène de races vaincues qui en sont venues à se compter, à résister et à s'affranchir l'une après l'autre. C'est ainsi que la Serbie et la Grèce sont libres, que les principautés moldo-valaques le sont à moitié, que le Monténégro n'a jamais cessé de l'être, et que les populations catholiques d'Albanie, les Myrdites, les Malisors, les communes voisines du mont Dormitor, etc., ne sont au sultan que de nom. Un fonctionnaire turc, un *kavas* (gendarme), ne pénètre qu'en tremblant chez ces montagnards ombrageux; et il y a tels cantons, comme le riche bassin où coule la Toplitza, qui figurent en blanc sur les meilleures cartes, les voyageurs ne se souciant guère d'avoir affaire aux *haïdouks* (brigands) qui sont les clephtes de la Turquie. Il s'écoulera encore bien du temps avant qu'on ne trouve deux cartes de la Turquie européenne qui se ressemblent un peu. Je ne regarde comme bien connu, dans ce vaste et beau pays, que les contrées visitées par les armées russes, la Thrace ou Roumélie, visitée par M. Viquesnel il y a quelques années, l'Épire, la Thessalie, et la ligne du Danube.

Pour l'Asie, c'est bien autre chose.

On connaît suffisamment l'Inde, la Sibérie, les provinces caucasiennes, possédées par des gouvernements européens; l'Asie Mineure, la Syrie, la Palestine, doivent à leur célébrité historique un concours empressé de voyageurs et de pèlerins; la Perse, par la même raison, a été souvent visitée; la Chine et le Japon sont des contrées qui jouissent d'une civilisation propre et qui ont produit des livres très-détaillés sur la géographie nationale; les Russes, qui ont des vues sur le Turkestan, en ont levé de fort bonnes cartes; l'Arabie elle-même, grâce surtout aux expéditions militaires des vice-rois d'Égypte et à la présence d'officiers européens dans leurs armées, a été ouverte à nos investigations.

Ce que l'on visite encore le moins, c'est l'Indo-Chine, c'est-à-dire cette immense presqu'île que l'on appelait autrefois l'Inde au delà du Gange, bien qu'elle n'ait guère d'indien que le nom : c'est l'empire birman, c'est le Tonquin, c'est l'empire de Siam. L'empire anglais de l'Inde est pour ces États barbares un voisin redoutable qui les menace d'une lente absorption; c'est quand elle aura eu lieu qu'on pourra posséder, sur ces États sillonnés par les plus beaux fleuves du monde, des lumières un peu plus certaines qu'aujourd'hui.

Dans ces dernières années, pourtant, des circonstances spéciales ont fait de ces pays l'objet de préoccupations politiques ou religieuses dont la science a profité. Les missions anglaises dans le Barma (empire birman) nous ont valu le bon travail du capitaine Yule sur cet empire : un missionnaire français (M. Pallegoix) a décrit Siam avec non moins d'intérêt. Reste l'empire d'Annam, que la guerre actuelle ne peut manquer d'ouvrir aux voyageurs, mais sur l'intérieur duquel on n'a pas, pour ainsi dire, une notion nouvelle depuis deux cents ans.

Et même dans les contrées que nous avons citées les premières, que de lacunes à remplir! Il y a encore au centre de l'Inde d'immenses espaces envahis par les *jungles*, et où se sont réfugiées des populations aborigènes dont la dégradation physique et morale étonne même les indigènes de race blanche, qui, dans leurs traditions religieuses, les représentent comme les descendants du grand singe Hanouman, allié du héros Rama. La plupart de ces peuples, dispersés par familles et par tribus dans les forêts et dans les replis des montagnes du Dekkan, sont étrangers à tout art civilisé qui dépasse la mesure de leurs besoins les plus grossiers, la chasse, la pêche, la confection de quelques vêtements informes et d'armes toutes primitives. Auprès des Chenchwars, par exemple, ou des Beddahs de Ceylan, les Apaches de Californie seraient aussi supérieurs que l'Européen l'est au nègre Yolof ou Bambara. La connaissance de ces misérables populations a pourtant un grand intérêt historique, car elles représentent un état social très-antérieur aux âges proprement historiques, et universel dans l'Inde avant l'arrivée des races plus parfaites qui les chassèrent du nord et des contrées les plus fertiles. On a déjà fait beaucoup d'études isolées sur ce monde dispersé; mais nous attendons encore là-dessus un grand livre d'ensemble, quelque chose comme celui de Schoolcraft sur les indigènes de l'Amérique du Nord.

Passons de l'Inde dans le Turkestan, en tournant le Kachmyr et son ravissant paradis défendu par une barrière de montagnes aux neiges éternelles. Il y a là, vers le nord-ouest, une contrée à peine connue, peuplée de barbares très-belliqueux qui se prétendent les descendants d'Alexandre le Grand et de ses colons macédoniens. Leurs voisins musulmans les appellent tout simplement *Kafirs* (Infidèles), et la contrée se nomme *Kafiristan;* ce sont probablement des Indiens Gandharas; mais il serait d'autant plus intéressant de les visiter, que les hautes vallées où ils abritent leur liberté sauvage ont une certaine importante par leur position au point de jonction de l'Inde, de l'empire chinois et du Turkestan.

Ce dernier pays tire son nom des Turcs, dont il est la mère patrie; aujourd'hui encore, ils y vivent côte à côte avec les Tadjiks (Persans modernes), qui sont le peuple

civilisé, commerçant, agriculteur, éternellement rançonné et exploité par ses rudes voisins. Samarkand, Bokhara, Khiva, donnent à ce pays le double lustre de leur gloire passée et de leur richesse présente. Mais la Russie, qui envahit lentement cette grande région, a déjà réduit à la vassalité les *hordes* des Kirghis, pour protéger son territoire contre ces pillards infatigables qui harcelaient continuellement les Cosaques de l'Oural. On cite la naïveté d'un Cosaque qui, voyant arriver de loin un Kirghis bien monté, ne trouva rien de mieux à faire que de se cacher sous un tas de paille. Le Kirghis arrive, et, se défiant de cette paille, se met à la fouiller du bout de sa longue lance. Le Cosaque, du fond de sa cachette, se met à crier : « Kirghis, mon oncle, ne me pousse pas avec ton bâton pointu ; tu pourrais me faire mal ! »

Les Turcs Truchmènes ont eu récemment leur tour : leur forteresse Inmeschet (Mosquée-Neuve) a été prise d'assaut en 1853 par le général russe Pérowsky, et a pris le nom du vainqueur. La moitié du littoral de la mer d'Aral est occupée en ce moment par les Russes, malgré l'insuccès de leur expédition de 1839 contre Khiva, qui leur appartiendra naturellement sans beaucoup tarder. Il est probable que le Turkestan sera le terrain sur lequel se rencontreront, un jour ou l'autre, l'empire russe et l'empire anglais de l'Inde : aussi ces deux États poussent-ils vivement à l'exploration de la contrée. Les derniers voyages sont dus aux Russes, qui ont relevé les bords de la mer d'Aral et les routes qui mènent à Khiva.

Ce qui est infiniment moins connu et qui mériterait bien de l'être, ce sont les immenses territoires de la Chine occidentale, habités par des Turcs, des Persans, des Mongols, des Chinois même, et où l'on trouve des cantons populeux, fertilisés par de beaux fleuves, et de grandes villes comme Yarkand. Klaproth, Humboldt, Ritter, nous ont appris sur ces parties reculées de la Chine tout ce qu'ils ont pu recueillir, et c'est bien peu, car on ne peut se fier qu'à moitié aux volumineuses géographies des savants du Céleste Empire. Là surtout, la science appelle encore le zèle aventureux des voyageurs ; mais le système d'isolement adopté par les autorités chinoises est un obstacle bien plus sérieux que toutes les difficultés du voyage et les intempéries.

Il s'est trouvé un savant d'esprit hasardeux et romanesque qui a triomphé pour sa part de tous ces obstacles, M. Csoma de Kœrœs. Ce vaillant Hongrois avait été amené par des études patientes à penser que la mère patrie de ses ancêtres devait être cherchée vers les sources du Gange, dans le Thibet, et qu'il pourrait peut-être y trouver des populations offrant quelques rapports de langage avec celles de la Hongrie. Sur cette idée, il partit pour les Indes, pénétra dans le Thibet, apprit le thibétain et la théologie des *lamas*, et se fit recevoir lui-même lama afin d'étudier les livres sacrés du pays. Il en arriva pour lui comme pour les alchimistes, qui trouvèrent la chimie en cherchant la pierre philosophale ; il ne trouva pas trace de Hongrois en Asie, mais il nous a révélé des trésors sans prix en fait de littérature historique du Thibet. M. Csoma de Kœrœs, que Victor Jacquemont cite en passant et qui travaillait encore activement lors du voyage de notre compatriote, a dû mourir assez récemment dans un âge fort avancé

Du reste, le passage de l'Inde au Thibet, à travers les cols de l'Himalaya, est toujours assez dangereux, car la plupart de ces cols sont occupés par des tribus de race mongolique, entièrement sauvages, et tristement fameuses par divers assassinats commis sur des voyageurs et des missionnaires Il y a donc là un péril, mais non une impossibilité : d'ailleurs, on peut toujours aborder le Thibet par le sud-ouest de la Chine, et des voyages assez récents ont démontré que la chose n'était pas malaisée. On connaît si peu les traits généraux de la géographie du Thibet, qu'on n'a même pas encore déterminé si le grand fleuve qui l'arrose dans toute sa longueur se perd sous la terre, ou se continue dans l'Inde orientale sous le nom sacré de *Fils de Brahmâ* (Brahmâpoutrâ).

Ce qui se défend encore le mieux contre la curiosité du voyageur étranger, c'est l'Arabie intérieure. Ce berceau d'une race qui s'est si vigoureusement épanchée au dehors est resté, pour ses habitants, une terre sacrée que l'infidèle ne doit pas souiller de sa présence ; et si dans certains pays le voyageur européen ne peut pénétrer sans courir les risques de vexations ou d'emprisonnement, en Arabie c'est simplement la mort qui l'attend s'il n'est protégé par des causes particulières. Quand les Turcs reprirent, sous Méhémet-Ali, les villes saintes sur les Wahabites, ce fut un immense scandale pour les Arabes de voir des officiers *roumis*, attachés à l'armée du vice-roi, pénétrer dans la cité favorite du prophète. Il suit de toutes ces difficultés qu'à part certains cantons, certaines *plaques* que l'œil saisit d'abord sur la carte et que des circonstances toutes spéciales ont permis de visiter, tout le centre de l'Arabie, peuplé pourtant d'innombrables tribus, n'est sur nos cartes qu'un énorme *blanc* aussi immaculé que l'Afrique centrale sous l'équateur. *La suite à une autre livraison.*

HARDMAN.

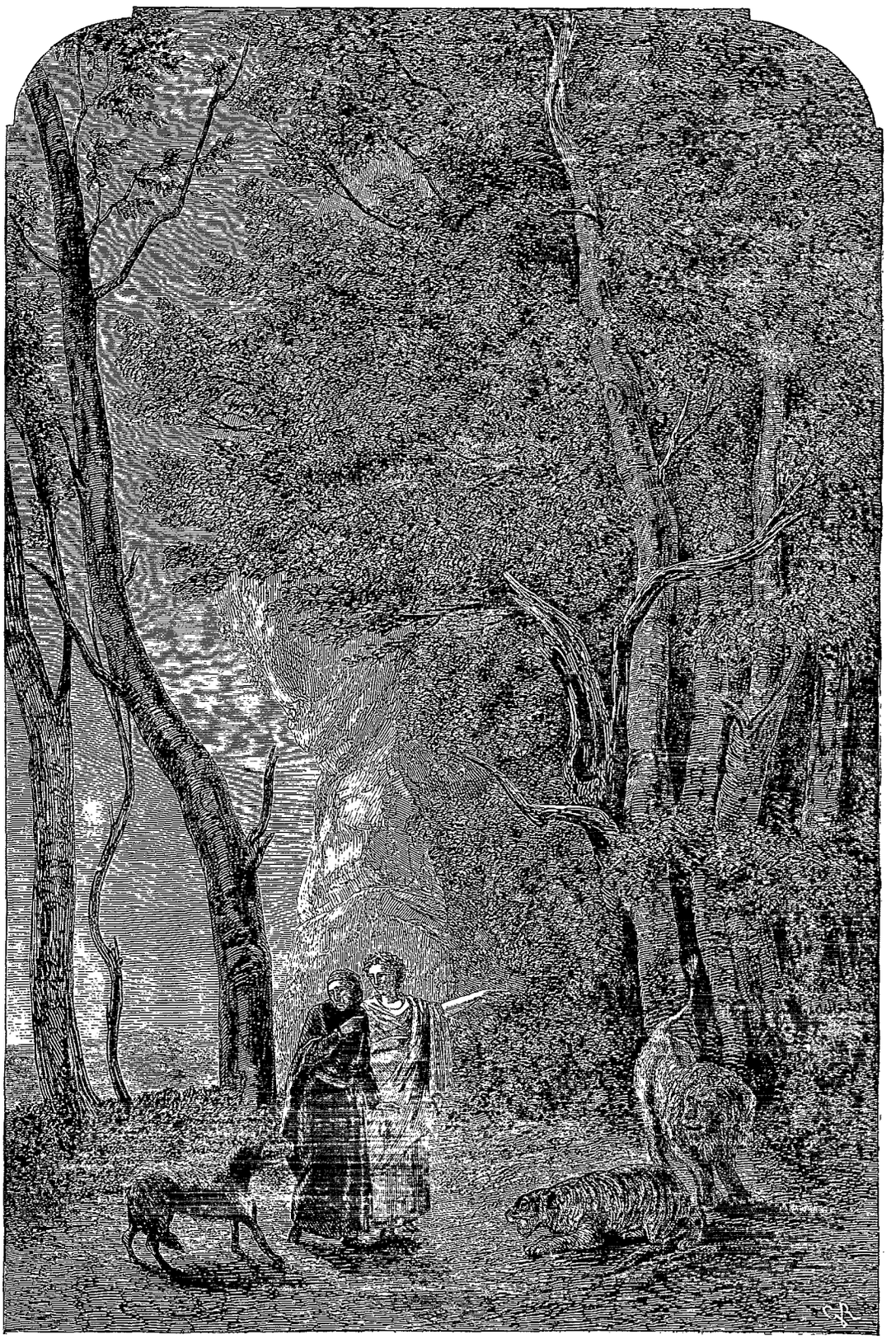


D'après une ancienne gravure anglaise.

Il n'est pas de profession, si humble soit-elle, que le mérite de ceux qui l'exercent ne puisse honorer. Sous le règne de Guillaume III, il arriva qu'un puissant seigneur, lord Fairfax, mourut victime de la maladresse d'un pédicure. Cette circonstance fit remarquer l'inconvénient de se confier, pour ces services en apparence si peu importants, à des gens grossiers et mal exercés. Un nommé Hardman parut alors, et se fit une réputation rapide par sa dextérité, sa prudence et ses bons conseils. Il devint le « chiropédiste » ou le *corn doctor* du roi et de la noblesse. Bientôt la ville l'enleva à la cour : il dut élever le prix de ses visites en proportion de l'empressement du public, et il acquit en assez peu d'années une petite fortune qui eût satisfait plus d'un médecin. On croit que, dans sa jeunesse, il avait servi dans les guerres des Pays-Bas. Son renom, sa tenue grave, son costume sévère et hors de mode, mais qui ne manquait point de caractère, attirèrent l'attention de quelques artistes qui voulurent le peindre, et la gravure a conservé ses traits jusqu'à notre temps.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 45.

DANTE ET VIRGILE.



Salon de 1859; Peinture. — Dante et Virgile, par M. Corot. — Dessin de Roux.

Au milieu du voyage de la vie, je me trouvai dans une forêt obscure, car j'étais sorti du droit chemin.

Ah! cela serait chose pénible à dire combien était sauvage, âpre et épaisse cette forêt dont le souvenir renouvelle ma crainte.

Ce souvenir est si amer, que la mort ne l'est guère davantage. . .

. . . . . .

Mais lorsque je fus arrivé au pied d'une colline où se terminait la vallée qui m'avait saisi le cœur de crainte,

Je regardai en haut, et je vis son sommet déjà revêtu des rayons de la planète qui nous guide sûrement dans tous les sentiers. . . . . .

Et voici, presque au commencement de la montée, une panthère agile et très-vive, et couverte d'une peau tachetée.

Elle ne se retirait pas de devant mes yeux, mais elle me barrait si résolûment le chemin, que plusieurs fois je me retournai pour revenir en arrière.

C'était le temps où commence le matin; le soleil montait dans le ciel au milieu des mêmes étoiles qui l'entouraient quand l'amour divin

Imprima le premier mouvement à toutes ces belles choses. L'heure matinale et la douce saison me donnaient bonne espérance de conquérir la peau tachetée de cette bête sauvage;

Mais non tellement que je ne fusse saisi de peur à la vue d'un lion qui m'apparut.

Il semblait venir contre moi, la tête haute, et avec une faim si furieuse que l'air même semblait s'en épouvanter.

Puis ce fut une louve maigre. . . . . .

A la vue de celle-ci, la peur me glaça d'un tel engourdissement, que je perdis l'espérance de gravir la colline. . . . . .

Tandis que je reculais vers la vallée, devant mes yeux s'offrit quelqu'un qui, par son long silence, semblait devenu muet.

Dès que je le vis dans le grand désert : « Aie pitié de moi, lui criai-je, qui que tu sois, ombre ou homme véritable! »

Il me répondit : « Non plus homme, mais homme j'ai été. . . . .

» Je fus poëte, et je chantai ce pieux fils d'Anchise, qui vint de Troie après que le superbe Ilion fut brûlé.

» Mais toi, pourquoi retournes-tu à tes afflictions? Pourquoi ne pas gravir le mont délicieux qui est le principe et la cause de toute joie?

. . . . . .

» Il faut suivre une autre route. . . . . si tu veux t'échapper de ce lieu sauvage;

» Car cette bête qui te fait tant crier ne laisse aucun homme passer par son chemin, et s'y oppose si fort qu'elle le tue. . . . . .

» . . . . . Je serai ton guide, et je t'entraînerai hors d'ici, à travers le royaume éternel. . . . . »

Alors il se mit en marche, et je le suivis.

Le jour s'en allait, et l'air rembruni enlevait à leurs fatigues les êtres animés qui sont sur la terre.

Cette scène, qui ouvre la *Divine comédie* du Dante, a été poétiquement traduite par le pinceau de M. Corot. Une obscurité transparente, qui rappelle les ténèbres visibles du poëte, flotte sur toute cette nature, empreinte d'une sombre mélancolie. Les êtres vivants ne prétendent pas jouer dans cette toile un rôle plus important que les objets inanimés; les détails, sans s'effacer, ne demandent qu'à concourir à l'impression générale; personnages, animaux, arbres et rochers se fondent dans un harmonieux ensemble d'âpre tristesse, qui est le véritable sujet du tableau et qui justifie le mot de Virgile : *Sunt lacrymæ rerum* (1). Il est impossible de s'arrêter devant cette peinture sans songer aux heures lugubres où l'âme est en proie au désespoir, où tout se couvre à nos yeux d'un voile de deuil. Partout l'obscurité; en avant, en arrière, des obstacles insurmontables; de toutes parts, de sombres pensées, de dangereuses tentations nous barrent la route. Mais si nous levons les yeux vers le ciel déjà blanchi par les lueurs du crépuscule, nous y voyons luire l'étoile de l'espérance, et bientôt quelque sereine vision, quelque pensée lumineuse, envoyée d'en haut pour notre consolation, comme Virgile au Dante, nous relève de notre défaillance et nous aide à rentrer dans le chemin de la vie.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

Le nom de Humboldt a été porté par deux hommes éminents qui ont cultivé les sciences avec éclat, Guillaume et Alexandre.

Le premier fut l'un des fondateurs de la philologie comparée; le second, génie encyclopédique, a tout su et tout éclairé, sans cependant arriver à l'une de ces découvertes qui immortalisent un nom et font époque dans l'histoire de l'esprit humain. Mais tandis que le frère aîné n'est guère connu que des savants de profession, Alexandre a dû à ses voyages et à l'étendue de ses travaux une véritable renommée. Telle était, au siècle dernier, la célébrité du naturaliste Boerhaave, qu'on lui écrivit plusieurs fois sans autre adresse que ces mots : *A Boerhaave, en Europe.* Il aurait pu en être de même pour Alexandre de Humboldt. Il était devenu, depuis vingt ans, le patriarche et comme l'incarnation des sciences naturelles et géographiques; il avait visité une partie du globe; il était entré en relation avec presque tous les savants de l'univers; les académies se disputaient l'honneur de le compter parmi leurs membres; tous les souverains lui avaient envoyé des décorations; tous les hommes qui voulaient se produire dans le monde scientifique sollicitaient son patronage; il s'intéressait à toutes choses, et, après avoir atteint la plus extrême vieillesse, montrait encore l'ardeur d'un jeune homme et conservait la fraîcheur de mémoire de ses premières années.

Sa vie entière fut consacrée à l'étude ou à l'observation de la nature : aussi personnifie-t-il à lui seul tout l'effort du dix-neuvième siècle pour arriver à une vue complète des phénomènes de l'univers, et peut-il être donné comme le représentant par excellence de la science contemporaine. Chez aucun savant de ce siècle, on n'a rencontré une telle puissance de travail unie à une curiosité si universelle, un esprit si sagace et si souple placé dans un corps si robuste et si infatigable, une si haute position scientifique jointe à une telle simplicité de mœurs et à une bienveillance si sincère et si générale.

Frédéric-Henri-Alexandre, baron de Humboldt, est né à Berlin, le 14 septembre 1769, d'une ancienne famille noble de la Poméranie. Son père avait fait la guerre de Sept ans en qualité d'aide de camp du duc de Brunswick, et sa mère, alliée à la meilleure noblesse de Brandebourg, était issue d'une famille française originaire de Bourgogne, que la révocation de l'édit de Nantes contraignit de quitter sa patrie. Ainsi un mélange de sang allemand et de sang français coulait dans les veines d'Alexandre de Humboldt, mélange auquel l'Allemagne a dû plusieurs de ses plus spirituels écrivains et de ses publicistes les plus distingués. Alexandre reçut dans sa famille une de ces éducations solides et brillantes qu'au delà du Rhin l'opinion jugeait indispensable à tout homme aspirant à quelque emploi élevé, et qui contrastait, hélas! avec l'éducation frivole et superficielle qu'on donnait, en France, aux jeunes gentilshommes. Il apprit à fond les langues anciennes, les principales langues modernes, l'histoire, la philosophie, l'économie politique, et associa de bonne heure, sous les meilleurs maîtres de l'époque, à cet enseignement classique, l'étude des sciences naturelles, pour lesquelles il se sentait déjà une vocation décidée. Notre grand Cuvier, qui fut aussi élevé en Allemagne, rapporte que ce fut par une instruction aussi générale et aussi profonde, qu'il se prépara à la culture des sciences, où il devait se faire un si grand nom.

Après avoir passé deux ans à l'Université de Francfort-sur-l'Oder, Humboldt se rendit à Gœttingue, dont l'Université comptait alors plusieurs des plus habiles professeurs de l'Allemagne. Blumenbach y enseignait l'anatomie et l'histoire naturelle, et ses leçons étaient éminemment propres à développer, chez la jeunesse studieuse, l'enthousiasme de la nature. Alexandre puisa dans cet enseignement une nouvelle ardeur pour ses études de prédilection; il se lia intimement avec Georges Forster, naturaliste distingué, qui avait été, dix ans auparavant, le compagnon du célèbre navigateur anglais Cook, et, dans des conversations journalières, il vit s'accroître le désir qu'il avait conçu dès sa première jeunesse de visiter des régions lointaines et encore peu explorées des Européens. « Élevé dans un pays qui n'entretient aucune communication directe avec

(1) Les choses inanimées ont aussi des larmes.

les colonies des deux Indes, écrit lui-même Humboldt dans l'Introduction d'un de ses Voyages, habitant ensuite des montagnes éloignées des côtes et célèbres par de nombreuses exploitations de mines, je sentis se développer progressivement en moi une vive passion pour la mer et pour de longues navigations. » Mais le moment n'était point encore venu de réaliser ces projets, et plusieurs années s'écoulèrent durant lesquelles Humboldt ne s'occupa que d'acquérir les connaissances qu'il devait mettre à profit en des lieux si divers. Il avait débuté, en 1789, par un mémoire sur la manière dont les Grecs tissaient leurs étoffes. C'était une de ces courtes dissertations dans lesquelles les élèves des universités allemandes s'essayent à la composition d'ouvrages plus étendus et donnent au public la mesure de leurs forces. Ce mémoire de Humboldt n'a point été imprimé. L'année suivante, le jeune savant parcourut les bords du Rhin et en étudia le sol volcanique, cherchant à appliquer à l'examen des terrains basaltiques les idées de Werner, qui avait depuis peu jeté les fondements de la géologie. En vue de ses voyages futurs, il s'attachait surtout à approfondir l'étude de l'écorce terrestre, point de départ de toute géographie. Et après avoir passé quelque temps à Hambourg, cette grande cité commerciale où se parlent tant d'idiomes divers, et s'être ainsi perfectionné dans la pratique des langues étrangères, il alla à Freiberg, en Saxe, suivre les cours de Werner et compléter ses connaissances en minéralogie et en métallurgie. Freiberg a toujours été la terre classique de la science minière. Il s'y lia avec Léopold de Buch, qui devint depuis l'un des plus grands géologistes de son temps, et qui, comme Humboldt, attacha son nom à de grands voyages scientifiques. Esprit prompt et compréhensif, Humboldt excellait à tirer des connaissances pratiques qu'il rencontrait chez les autres, des aperçus généraux dont il rattachait l'ensemble aux questions les plus intéressantes de la physique du globe. Léopold de Buch avait plus approfondi que lui la géologie; son ami lui dut beaucoup, et bien des années plus tard, quand une longue et commune existence eut encore resserré leur intimité, il s'appuya sur ses découvertes pour esquisser à grands traits des phénomènes dont de Buch avait suivi tous les détails. Cependant Humboldt n'en étudia pas moins d'une manière sérieuse toutes les branches de l'art du mineur, et il remplit, pendant plusieurs années, des fonctions élevées dans l'administration des mines des principautés de Bayreuth et d'Anspach. Ses fonctions le forçaient souvent à parcourir le pays, et, tout en faisant de la géologie, il herborisait.

Il mena ainsi de front deux ordres d'études indispensables à un voyageur, et, comme résultat de ses courses botaniques, publia, en 1793, en latin, une Flore souterraine de Freiberg et un Essai de description des plantes de cette partie de la Saxe. Humboldt fit ensuite de courts voyages en Hollande, en Angleterre et en France, explora les Alpes, et se livra à une série d'observations qu'on ne doit considérer que comme des exercices destinés à lui faire acquérir une sûreté de coup d'œil et de main qui lui permissent de compter sur l'exactitude de celles qu'il ferait plus tard.

D'autres questions scientifiques occupaient encore les loisirs de cette vie déjà si remplie. L'Italien Galvani avait découvert les premiers phénomènes qui sont devenus le point de départ d'une des branches de la physique générale; il avait constaté l'influence singulière qu'exercent des courants électriques, produits dans de certaines conditions, sur les nerfs et les muscles; d'autres savants tentaient des expériences dans le but d'éclairer les problèmes soulevés par le professeur de Bologne. Humboldt, dont la curiosité était vivement excitée à l'annonce de ces découvertes, se mit aussi à expérimenter, et, en 1796 et 1797, il entreprit une série d'observations sur l'influence que le nouvel agent physique, ou, comme l'on disait déjà alors, le galvanisme, exerce sur l'irritation des fibres musculaires et nerveuses. Mais il ne se contenta pas, ainsi que le faisait Galvani, d'opérer sur des grenouilles, sur quelques oiseaux, ou, comme Aldini, sur des cadavres humains; il se prit lui-même pour sujet d'expérimentation, et, se faisant appliquer des vésicatoires sur le dos, s'écorchant profondément à la main, il introduisit tour à tour dans ses plaies des branches de zinc ou d'argent, afin de constater, par la violence des douleurs et la nature des contractions, l'influence du courant galvanique sur nos muscles et sur nos nerfs. Ces expériences, publiées en 1797, en allemand, furent répétées par lui en France, devant l'Institut.

Humboldt s'était, en effet, rendu dans notre patrie, profitant du calme qui avait succédé, sous le Directoire, aux agitations du règne de la Convention, et, dès son arrivée en France, il s'était lié avec les savants les plus distingués. Son ouvrage sur le galvanisme avait été traduit en français, et son nom commençait à acquérir une célébrité qui devait devenir toujours croissante. Humboldt était, dès cette époque, tout à fait décidé à accomplir un grand voyage, et à aller, soit aux Indes, soit en Amérique, étudier sur place les grands phénomènes volcaniques et les questions que soulevait la théorie de Werner. C'est afin de se préparer à cette grande exploration qu'il s'était rendu, en 1795, en Italie; et, n'ayant pu, par suite des événements politiques, pénétrer jusqu'à Naples et en Sicile, il était revenu à Vienne en Autriche, où il avait examiné avec soin les riches collections de plantes exotiques, et d'où il poussa, dans la Styrie et le pays de Salzbourg, des excursions toujours profitables à ses études géologiques. Il avait même été sur le point de se rendre en Égypte, dans la compagnie d'un amateur passionné des beaux-arts; sa destinée l'appelait ailleurs. On préparait alors en France une expédition de découverte dans les mers du Sud, dont le commandement était confié au capitaine Baudin. Humboldt se fit accepter du Directoire pour accompagner le célèbre navigateur avec l'agronome André Michaux et le botaniste Aimé Bompland. Mais n'ayant pu obtenir les fonds nécessaires, et se défiant du caractère de Baudin, il renonça à ce projet, ainsi que Bompland, dont il était devenu l'ami, et qui allait bientôt devenir son compagnon. Sur ces entrefaites, il rencontra un consul de Suède, Skioldebrand, que son gouvernement avait chargé d'aller porter des présents au dey d'Alger.

Le savant Allemand, déçu un instant dans ses espérances, eut l'idée de l'accompagner pour visiter l'Atlas, qui était alors une terre presque inconnue des Européens, et avec l'intention de se rendre de là soit au Maroc, soit en Égypte. Tout était déjà prêt pour le voyage; toutefois le navire suédois qui devait venir à Marseille prendre Humboldt et le consul n'arrivait pas. Ne perdant aucune occasion d'étendre ses connaissances, Humboldt utilisait ce retard, en parcourant, la boîte du botaniste et le marteau du géologiste à la main, les chaînes côtières de la Provence. Mais, sur la nouvelle que le bâtiment suédois était en réparation à Cadix, le savant Allemand changea brusquement de résolution, et se décida à partir pour l'Espagne, en vue d'obtenir la permission de visiter l'Amérique. Il se rendit donc à Madrid, et, grâce aux protections et aux amis qu'il y rencontra, et malgré la défiance que montra toujours la cour d'Espagne à l'endroit de ses colonies, l'autorisation lui fut accordée. Le 5 juin 1799, en compagnie de Bompland, il quittait la Corogne sur le navire *le Pizarre*, et se rendait en treize jours aux Canaries, passant impunément à travers la croisière anglaise. Là, il visitait le pic de Ténériffe, et, le 16 juillet, il abordait à Cumana, dans l'Amérique méridionale.

La suite à la prochaine livraison.

UNE TAPISSERIE AU SEIZIÈME SIÈCLE.

En quel pays a été faite cette tapisserie? On croit y reconnaître le goût et le style italien. Que représente-t-elle? Un recueil estimé, qui l'a déjà reproduite, suppose que la scène figurée est le mariage de Louis XII et d'Anne de Bretagne (1). Mais il paraît difficile d'admettre cette explication. Rien n'autorise à voir un roi et une reine dans le jeune homme et la jeune femme à l'attitude contemplative qui occupent le milieu de la composition : ils ressemblent plutôt à des poëtes, à des artistes ou à des personnages de roman. Il en est de même des figures qui sont à leur droite et à leur gauche : la dame couronnée ne serait-elle pas la Noblesse, la Fortune, la Vertu? Dans le rang supérieur, certains attributs rappellent Mercure, Apollon; et près d'une femme qui porte un enfant, et qui pourrait être Junon-Lucine, un vieillard (1) qui figurerait Jupiter. Mais ce sont là de bien vagues hypothèses, et il est dangereux de s'abandonner à de telles rêveries dans l'appréciation des monuments. Il faut arriver à des bases positives, incontestables. Le hasard peut les faire découvrir : c'est ce qui nous a engagé à offrir ce problème d'art à nos lecteurs, pour exercer non leur imagination, mais leur érudition critique.



Une Tapisserie du seizième siècle. — Dessin de Thérond.

(1) *Musée du moyen âge et de la renaissance*, t. II.

(1) Le dessinateur a supprimé le sceptre que ce vieillard tient dans la tapisserie; il s'est permis quelques autres licences.

LE CHEVAL DU SALTIMBANQUE.

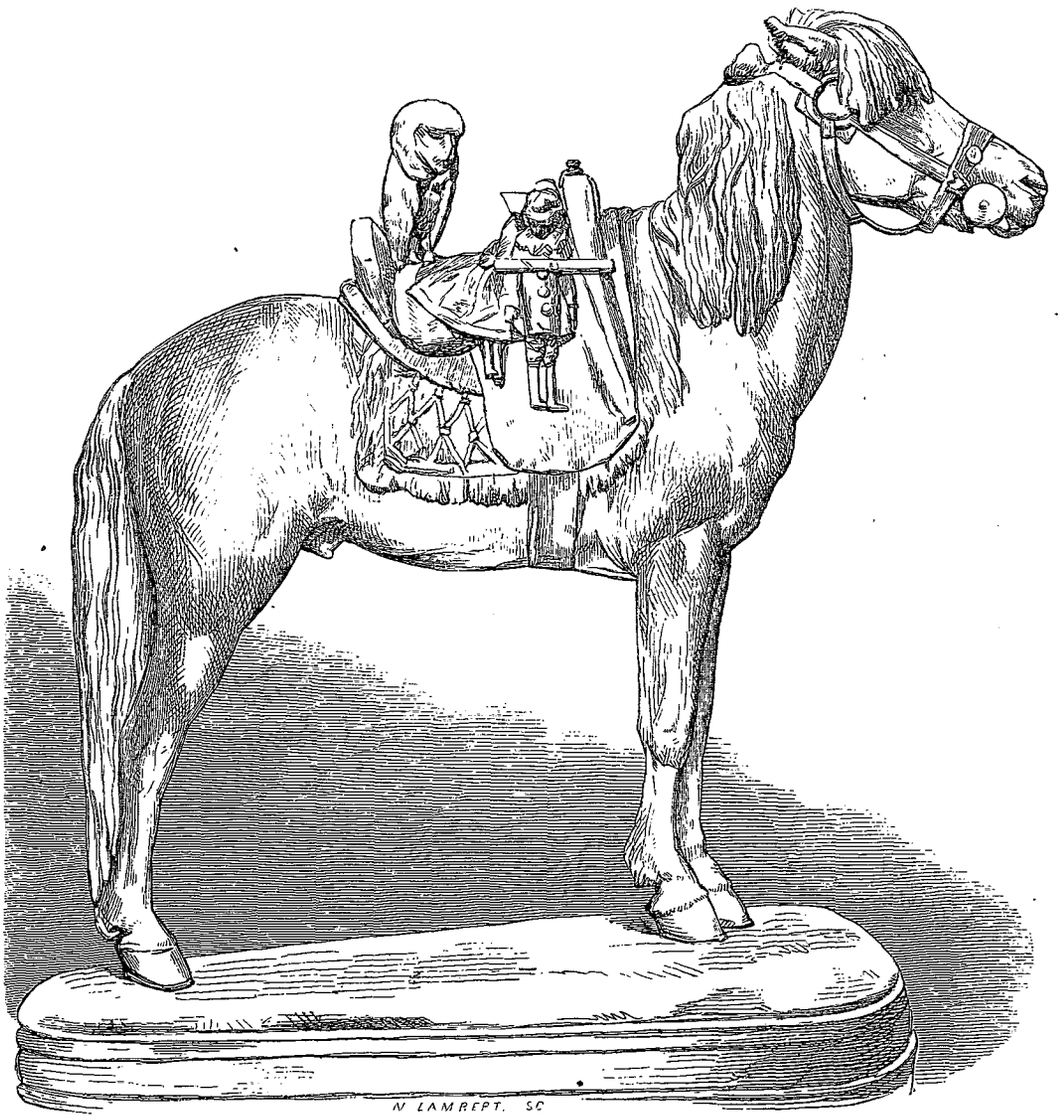
Vous l'avez peut-être rencontré; mais ce n'était pas au bois; ce n'était pas davantage sur l'hippodrome de Chantilly ou de la Marche. Les nombreuses mésalliances survenues dans sa famille lui ont toujours interdit ces brillants théâtres. Non! c'était sans doute sur quelque route poudreuse où, suant, soufflant, gémissant, il traînait la lourde charrette qui servait de demeure à la famille nomade; ou bien au carrefour d'une ville, portant le célèbre « Bilboquet » ou l'incomparable « Hercule » dont il partageait les bonnes et les mauvaises destinées.

Maintenant, il se repose, ou plutôt il attend qu'une autre tâche lui soit imposée; car sur son dos voici Pierrot et

Colombine pendus à leurs ficelles, et un hibou qui, en sa qualité d'oiseau de la sévère Minerve, contemple d'une façon profondément philosophique le néant des marionnettes humaines.

Certes, il n'est pas beau : ses formes sont sans élégance, sa croupe est pelée et sa crinière en désordre; mais à le voir toujours prêt à bien faire, au premier signal, et pour une maigre provende, on se prend volontiers d'intérêt pour ce courageux compagnon du pauvre, dont la vaillante vie s'écoule obscure comme le fut sa naissance et comme le sera probablement sa mort.

Il faut pardonner à la statuaire d'aborder parfois ces sujets familiers, ou plutôt il est bon de l'encourager à mettre en quelque honneur ce que l'on pourrait appeler « la sculpture de genre ». Pourquoi ne tenterait-on pas, en effet, dans l'art plastique, ce que, par exemple, les illustres chansonniers modernes, Burns en Écosse, Uhland en Allemagne, Béranger en France, ont si admirablement fait pour la poésie? Tous les sculpteurs ne sont pas appelés à recommencer éternellement Vénus, Hébé, les Nymphes, les Bacchantes, les Faunes, Pandore, Pénélope ou Sapho. Que ceux qui ne peuvent pas soutenir un vol si ambitieux cher-



Salon de 1859; Sculpture. — Le Cheval du saltimbanque, plâtre par M. Frémiet. — Dessin de Worms.

chent autour d'eux s'il n'y aurait pas moyen d'intéresser et de plaire en relevant les scènes ordinaires de la vie. La voie est dangereuse, sans doute; on s'expose à glisser dans le vulgaire, le trivial et le laid. Mais n'arrive-t-il pas aussi que des hautes régions de la mythologie on tombe souvent à plat dans le fade, le ridicule et la grossièreté? Après tout, si humble que soit ce pauvre cheval de saltimbanque, nous le préférons encore à plus d'une déesse de marbre du Salon. Il est vrai, du moins, et ne prétend pas se donner des airs de Bucéphale; tandis qu'on dirait volontiers à telle divinité voisine qui le regarde dédaigneusement du haut de son piédestal : « De grâce, reposez-vous un peu, Madame; tant de majesté doit épuiser vos forces; d'ailleurs, pourquoi vous déguiser ainsi? On vous connaît de reste; et il y a longtemps qu'on vous rencontre, moins solennelle et plus à l'aise, dans les albums de Gavarni. »

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

Voy. p. 109.

ANNANIERA.

Est-ce l'isolement, est-ce le désœuvrement qui m'ont rendu superstitieux? Je ne sais; mais j'ai mes jours néfastes,

que je devrais ne pas spécifier, car cette fâcheuse préoccupation des augures, des pronostics, des présages funestes, est contagieuse. *Homo sum*, etc., disent les latinistes; et, en vulgaire français, je paraphrase le mot : « Hélas! aucune humaine sottise ne m'est complétement étrangère. » Ne m'avisai-je pas, dès que je fus dehors, de me rappeler qu'après une longue réclusion je sortais pour la première fois, et que nous étions au vendredi! Pour un peu j'allais rentrer; mais j'ai eu honte de moi-même et j'ai secoué cette sotte pusillanimité. Eh! le vendredi n'est-il pas, au contraire, l'anniversaire d'un jour de délivrance et de salut? du jour où le chrétien est entré dans la véritable vie par la douleur, cette voie de tout ce qui est grand, beau, et qui, par delà l'espérance même, nous élève au-dessus de ce monde? Mon point de vue était changé, mon esprit raffermi se montait à un autre diapason. En même temps que ce je ne sais quoi vibrant au fond de mon âme la ranimait, un rayon de soleil, perçant les sombres nuées de l'hiver, transformait tout l'aspect du jardin. Les faisceaux d'épines, dressés alentour des jeunes arbres pour les protéger, n'offusquaient plus mes regards de leurs ombres noires; ils s'étoilaient d'aiguilles de cristal. La petite statue de Vénus qui décore la fontaine de l'entrée, et que des milliers d'araignées voilent incessamment de leurs toiles grisâtres, semblait s'être revêtue d'une résille argentée. Partout, dans une foule de miroirs brisés, scintillait et se reflétait la lumière; jusqu'à la boue, durcie par le gel et moulée sous les pas des promeneurs de la veille, qui, maintenant, brillait toute damasquinée de givre.

J'arpentais le Luxembourg d'un pas agile, l'air me portait; ma pensée errait vers un passé qui s'illuminait aussi de points brillants. Les souvenirs étaient doux, peut-être parce qu'ils étaient vagues, et je ne cherchais pas à les formuler. J'avais trop marché pour un convalescent; je voulus m'asseoir, et une femme qui n'était plus jeune me fit place, fort poliment, sur un banc de bois que réchauffait le soleil. Portant la main à mon chapeau, je la regardai : sa figure ne m'était point inconnue; son costume, décent et simple, me sembla un peu étriqué; sa tenue me parut modeste, son air candide et doux. Cette personne, d'une taille élevée, avait de belles mains nues, un peu rouges, qu'elle tenait croisées devant elle, comme par habitude de prière; toute apparence de fraîcheur et de rondeur avait disparu de ce visage flétri; mais la finesse de la peau, la régularité des traits, annonçaient qu'il y avait eu là jadis une beauté réelle, quoique les pommettes, légèrement élargies, eussent dû nuire à la perfection de l'ovale. Je ne sais quels souvenirs vagues aiguisaient ma curiosité, mais je ne pouvais détacher mes yeux de ma voisine, que j'examinais en détail. Cette obstination l'intimida sans doute; elle se recula jusqu'au bout du banc, et semblait disposée à s'éloigner, lorsque je m'excusai : sa vue me rappelait, lui dis-je, des temps écoulés et des amis perdus.

— Je vois bien, répondit-elle, que monsieur (elle me nomma) ne m'a pas tout à fait oubliée. Pour moi, je l'avais reconnu tout d'abord.

— Eh! c'est Annaniera! m'écriai-je.

La voix, l'expression, le geste, venaient d'éclairer mes souvenirs et de fixer mes doutes. C'était, en effet, cette belle, douce et honnête fille qui souvent m'avait servi à table, et me présentait le café et le thé chez des amis depuis longtemps disparus. Il m'en souvient, il y avait plaisir alors à suivre de l'œil, dans le salon, ses mouvements silencieux et d'une élégante lenteur. Un visage calme, une belle tournure, prêtaient de la grâce à sa docilité exempte de zèle, et à une certaine maladresse qui ne lui messéyait pas. Vingt-cinq années écoulées depuis avaient laissé leur empreinte sur ses traits; mais ils avaient gardé ce même sourire triste et doux qui, lorsqu'elle avait à peine vingt ans, m'intéressait plus encore que sa jeunesse et sa beauté.

Étrange épave de l'inondation moscovite de 1816, Annaniera avait été jetée en France par une princesse russe, laquelle, avant que la pauvre petite créature eût dépassé sa douzième année, en avait fait tour à tour et à mesure de besoin le jouet de ses enfants, la gardienne de ses oies, sa femme de chambre, sa servante, toujours son souffre-douleur. Le hasard m'amena dans un hôtel garni au moment où la petite fille, qui ne pouvait encore s'expliquer en français ni le bien comprendre, venait d'y être abandonnée avec une barbare incurie par la maîtresse qui, six ans auparavant, avec autant d'insouciance qu'elle en eût mis à cueillir une fleur ou à ramasser un caillou, l'enlevait à sa famille et à son pays. Propriétaire, au même titre, de ses vastes domaines et de leurs habitants, la princesse s'était emparée de la jolie enfant qui lui plaisait. Elle l'emmena au loin, la refusa à diverses reprises aux larmes de sa mère, aux supplications, aux offres d'argent d'un grand-père, qui eût donné tout ce qu'il possédait pour avoir sa chère petite-fille, et qui, dans l'espoir de la racheter, fit en vain deux fois à pied la route de son village à Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire près de onze cents verstes (260 lieues). La dame avait promené l'enfant à sa suite à travers une moitié de l'Europe, la traitant plus ou moins mal, et l'employant selon le caprice de chaque jour. Lorsque, dans l'instabilité de ses goûts et de ses projets, sa petite esclave lui devint une gêne, elle s'en débarrassa par un procédé antique et des plus naïfs. Le père du petit Poucet menait perdre ses enfants dans la forêt; la princesse russe n'alla pas si loin : après avoir réglé avec le maître d'hôtel où elle logeait, fait charger ses effets sur une voiture de place, elle envoya sa petite servante en commission au dehors, puis elle partit, laissant ordre à l'un des garçons de remettre à l'*Annaniera*, à son retour, un petit écu, son mince paquet de hardes, et la liberté. A la réception du présent, lorsqu'à grand'peine l'infortunée eut compris, sans proférer une parole, sans pousser un gémissement, elle leva ses faibles mains au ciel et tomba à la renverse.

L'événement fit rumeur et attira une partie des habitants de l'hôtel. Le fils de l'amie que j'étais venu visiter, jeune garçon d'environ huit ans, y courut avec les autres curieux, et, presque aussitôt, rouge, ému, hors de lui, il se précipitait dans le salon où je causais avec sa mère et sa sœur. Il fallut qu'elles descendissent vite et vite, sur-le-champ : la petite fille étouffait, la petite fille allait mourir! L'impétuosité d'Ernest était irrésistible; nous le suivîmes. C'est alors, dans la loge de la concierge, qu'au milieu d'une foule de locataires et de valets, j'avais aperçu, pour la première fois, la pauvre Annaniera.

Revenue de sa pâmoison, l'infortunée se tordait de désespoir, et sanglotait d'étranges mots, des sons gutturaux, paroles, plaintes, cris; qui l'aurait pu dire? Impossible de n'être pas touché; la pitié fit son œuvre : l'enfant fut recueillie, protégée, élevée, et cinq ou six ans plus tard je l'avais retrouvé placée comme femme de chambre auprès des mêmes dames que j'accompagnais le jour où la pauvre petite Russe avait été abandonnée en quelque sorte sur la voie publique.

Les occasions de rencontrer la jeune fille devinrent alors fréquentes pour moi, qui visitais ses maîtres presque tous les jours. Peu à peu, malgré son excessive réserve et sa dignité silencieuse, elle s'habitua à me répondre autrement que par monosyllabes, et finit par me laisser pénétrer tout le plaisir qu'elle avait à parler de son village, de son cher Androukina. Mes questions lui faisaient du bien, tout en amenant des larmes dans ses yeux. Je réveillais ses souvenirs ou plutôt je l'en soulageais. Elle retraçait, d'une

façon décousue qui n'était pas sans charme, les scènes de la vie enfantine à laquelle elle avait été si violemment arrachée. A mesure qu'elle répondait à mes interrogations sur la chère petite hutte de terre et de bois couverte en chaume et si bien close, sur le grand poêle qui servait de bois de lit, et, plus souvent encore, sur les parents qu'elle revoyait toujours en rêve, elle s'échauffait, quelques étincelles des sentiments de famille enfouis au fond de son cœur en jaillissaient tout à coup. Elle décrivait ce passé plutôt par ses gestes, ses regards enthousiastes, ses airs de tête et l'expressif mouvement de sa lèvre supérieure et de ses narines mobiles, qu'à l'aide d'insuffisantes paroles. Elle se rappelait les voyages du grand-père, qui trafiquait en fourrures, les joies du retour et les cadeaux qu'il rapportait. Elle avait eu une fois, elle, la plus petite fille, une pomme transparente, à travers laquelle on voyait la lumière rouge et dont on pouvait compter les pepins. Jamais elle ne put me dire le nom de ce fruit merveilleux ; car, sans apprendre beaucoup de français, elle avait complétement oublié le russe.

C'était de son enlèvement qu'elle gardait l'impression la plus profonde. Quand je lui en parlai, elle baissa les yeux, son regard devint fixe ; il m'était évident qu'elle voyait l'événement et les lieux où il s'était passé : le bois, le pré vert, la rivière, le soleil, si bon, si chaud ; ses frères, ses sœurs, qui folâtraient et chantaient avec d'autres enfants ; les petits garçons du village grimpés sur les arbres, et qui en faisaient pleuvoir des averses de fleurs de senteurs si douces. Après l'avoir fait causer plus d'une fois, je ne crois pas me tromper en supposant que cette scène avait eu lieu près des bords de la Vetlouza, sur la lisière d'un bois de tilleuls où se faisaient les cueillettes de fleurs, recueillies dans les corbeilles tressées des fibres mêmes de l'arbre. Ce fut là que, pour le malheur de la pauvre enfant, sa maîtresse la vit s'ébattre au milieu de ses compagnes, la distingua comme la plus jolie, et la ravit aux siens « pour faire son bonheur », disait-elle.

Annaniera se rappelait ensuite la belle voiture, toute d'or, qui roulait vite, et comment elle ne pouvait se lasser de regarder aux portières les campagnes qui se sauvaient d'elle et s'enfuyaient des deux côtés. Hélas ! c'était tout ce qu'elle avait connu et aimé, ce qu'elle devait regretter toute sa vie, qui disparaissait pour toujours. Alors son petit cœur se serra ; elle regarda sa mère, qui avait obtenu la grâce de l'accompagner jusqu'à Soligalitch ; elle se serra contre elle, la vit pleurer, et fondit en larmes.

Moins volontiers s'appesantissait-elle sur les souvenirs de son temps d'esclavage chez la princesse. Pourtant elle me parla une fois de l'époque où, sans autre vêtement qu'un épais sarrau, elle gardait les oies dans des plaines désertes. Un jour, son troupeau s'envola au travers des blés ; tout effarée, elle se lança à la poursuite, les yeux tendus vers la troupe fuyarde. Une rivière courait au milieu des champs, et l'enfant tomba dans l'eau. Elle ne sait comment elle s'en retira ; mais, de retour au logis, elle fut grondée, raillée par les valets, et demeura malade et transie dans sa souquenille roidie, qui séchait autour d'elle.

La fin à une autre livraison.

ASTRONOMIE DESCRIPTIVE DU MOIS D'AOUT.

Le mois d'août est un de ceux que l'on pourrait qualifier de mois astronomique pour les gens du monde. Les astronomes de profession lui reprochent ses nuits courtes, ses longs crépuscules, un ciel presque toujours trop éclairé pour leurs délicates observations ; mais l'homme de loisir et de distinction, assis le soir devant son château, son manoir, sa villa, fait agréablement, en prenant le frais après le soleil couché, une revue oculaire du ciel. S'il a un télescope ou une lunette à pied, l'installation n'est pas difficile. Une table placée dans un endroit découvert, une cour, un jardin, un parterre, une pelouse, un belvédère ; la lunette sur la table et une ou deux chaises à côté : voilà l'observatoire établi et les assistants en mesure de passer en revue les *curiosités* du firmament.

La Lune est toujours la plus grande curiosité du ciel. Il faudra profiter de la rare occasion de voir Mercure, qui se couche une heure après le Soleil, le 1er d'août, et qui dans nos climats est très-peu souvent dégagé suffisamment des rayons solaires. On sait que Copernic ne l'a jamais vu.

Vénus, qui se lèvera vers 3 heures et demie du matin, brillera peu pour les citadins de Paris ; mais elle réjouira les yeux du voyageur provincial qui aura devancé l'aurore. Elle se lèvera, le 21 du mois, trois heures avant le Soleil.

Jupiter devra être cherché à son lever, entre 2 heures et demie et 1 heure et demie après minuit. Le 24, il sera tout près d'une belle étoile de troisième grandeur, savoir, Delta des Gémeaux. Il ne sera qu'à une distance de l'étoile égale au tiers de la largeur ordinaire de la Lune.

Saturne, à peu près invisible, se lève et se couche avec le Soleil. On peut en dire autant de Mars.

Les curieux qui possèdent un télescope pourront, le 28 août, un peu avant 3 heures du matin, observer une éclipse du premier satellite de Jupiter. Des cinq éclipses de Soleil et de Lune de cette année-ci, pas une n'est visible en France. Il faut donc se rejeter sur les éclipses des lunes de Jupiter si l'on veut absolument en voir. L'année 1860 nous récompensera amplement au mois de juillet.

Le phénomène le plus curieux d'août, c'est celui des étoiles filantes, dont M. Quételet a constaté la grande quantité à cette époque, comme vers le 12 de novembre. C'est vers la Saint-Laurent (10 août) qu'il y a un redoublement de fréquence pour ces météores, que l'on considère en général comme de petits corps planétaires peuplant l'espace qui environne le Soleil et tout à fait étrangers à notre terre. Notre infatigable Coulvier-Gravier a trouvé que les époques des 12 novembre et 10 août sont aujourd'hui moins favorisées qu'autrefois ; mais cela reviendra. Très-anciennement, le public avait été frappé de l'apparition des météores du 10 août, qu'il appelait *Larmes de saint Laurent*. Lemonnier a vu ces météores passer devant le Soleil. Comme vers le 10 août et les jours suivants on sera près de la pleine lune, on ne peut trop recommander aux observateurs de se relayer afin de tenir toute la nuit la Lune sous le télescope, pour tâcher d'y voir en silhouette ces curieux visiteurs célestes, qui ne se trahissent jusqu'ici qu'en se consumant dans notre atmosphère.

Les mêmes observations devraient être faites le jour, en pointant la lunette sur le Soleil dont le disque est toujours plein.

MAPPEMONDE DU TEMPS DE CHARLES V.

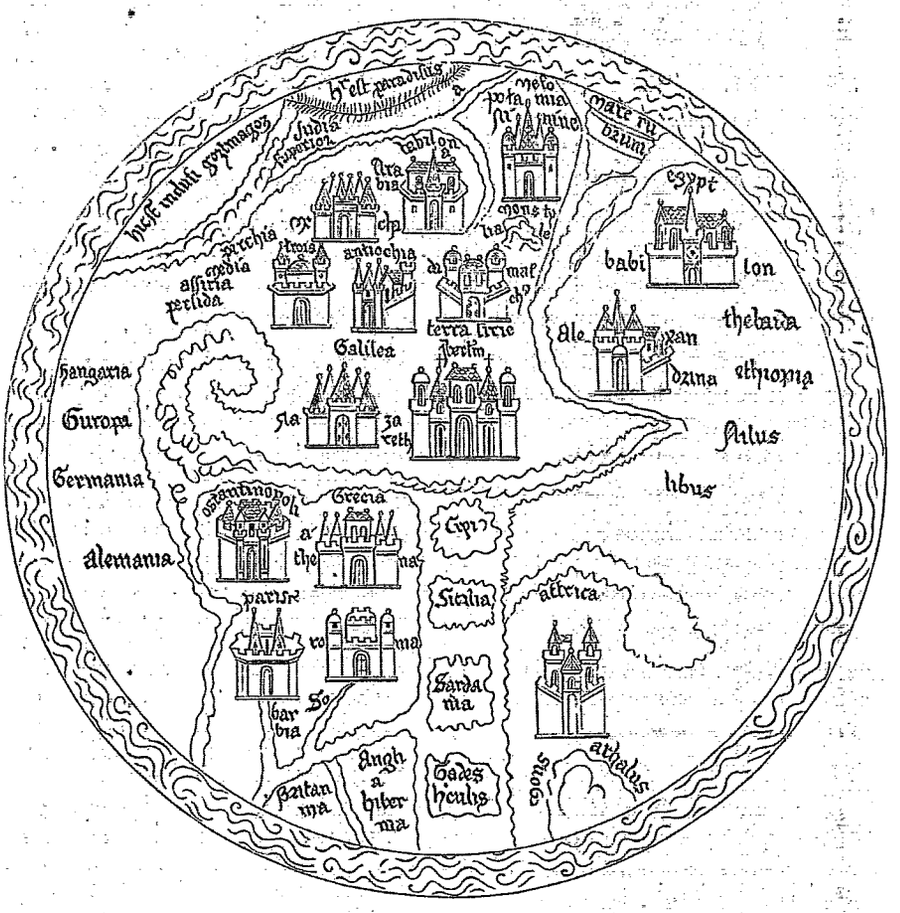
NICOLE ORESME ET GUILLAUME FILLASTRE.

Le créateur des bibliothèques publiques en France, Charles le Sage, qu'on eût pu appeler tout aussi bien Charles le Savant, fut aussi le promoteur des études géographiques, et il a tenu à apposer sa royale signature au bas de l'étrange monument, que nous reproduisons ici. Quelque bizarre que puisse paraître d'abord un pareil vestige des notions cosmographiques de nos ancêtres, cette mappemonde du quatorzième siècle offre un progrès sur ce que l'on possédait précédemment. La carte de Cosmas Indicopleustes offre un quadrilatère, et, comme l'a fait très-bien observer le savant Daunou, Gervais de Tilbury sup-

posait la terre carrée; cette croyance, du reste, partagée par nombre d'esprits très-doctes sur d'autres points, avait son origine dans une interprétation beaucoup trop littérale des livres sacrés. L'évangile XXIV, selon saint Matthieu, nous représente les anges envoyés par le Seigneur aux quatre coins du monde et faisant résonner les trompettes du jugement dernier. Ces paroles formidables avaient laissé de tels souvenirs dans les âmes chrétiennes, qu'à l'époque même où certaines découvertes avaient déjà modifié plusieurs croyances scientifiques, et quand le peintre de la carte de Reims, exécutée en 1417, devait figurer sa mappemonde dans l'initiale d'un Pomponius Mela, il tournait la difficulté en plaçant le globe terrestre dans un encadrement carré.

Avant que l'on possédât les vastes collections de cartes dues à M. Jomard et à M. de Santarem, avant qu'on pût s'initier aux progrès de la géographie et parfois aussi à ses mouvements rétrogrades, par cette série de représentations sincères auxquelles une chronologie rigoureuse donne tant de prix, la carte dite *des Chroniques de Saint-Denis*, dernière expression de la science sous Charles V, était à peu près le seul monument que l'on possédât; il a été figuré, sans être accompagné pour ainsi dire d'aucune dissertation, par le savant et ingénieux abbé Lebeuf, auquel l'histoire des sciences est redevable de tant de progrès; et l'illustre Roberston croyait de très-bonne foi que c'était la seule carte du moyen âge qui nous fût parvenue. Aujourd'hui, pour la même période, on n'en compte pas moins d'une trentaine, qui s'échelonnent sur tout le quatorzième siècle, et l'on forme un catalogue étendu de celles qui l'ont précédé.

L'original de ce précieux monument est conservé à la Bibliothèque de Sainte-Geneviève, et il occupe une des pages des grandes Chroniques de Saint-Denis. Bien que faisant partie du trésor scientifique d'un roi qui avait eu pour instituteur le plus habile cosmographe de son temps, ce Nicole Oresme que le roi Jean avait choisi lui-même pour lui con-



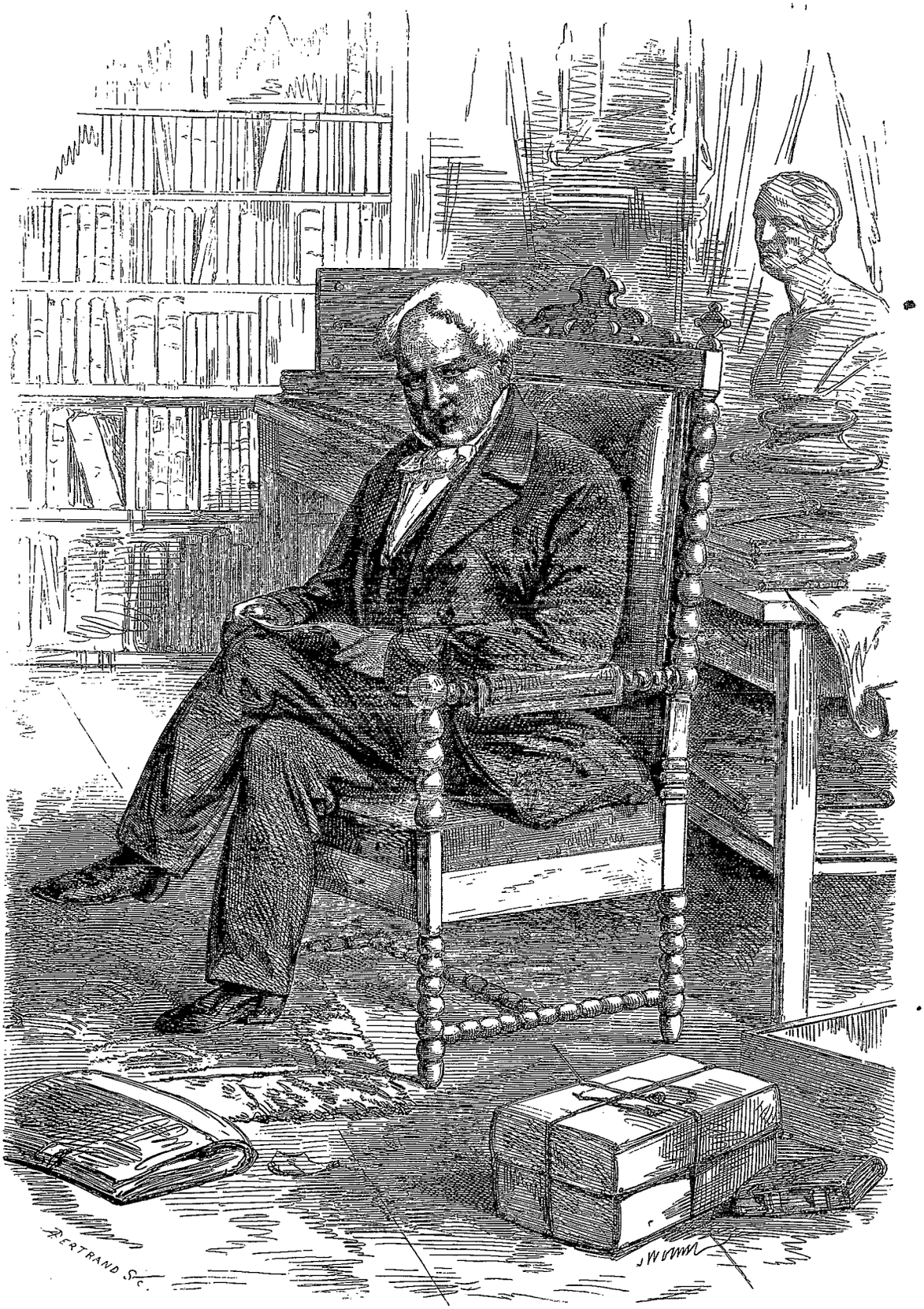
Mappemonde de Charles V, tirée des grandes Chroniques de Saint-Denis, écrites de 1364 à 1372.

fier l'éducation de son fils, peut-être y aurait-il de la témérité à affirmer que cette mappemonde représentait d'une manière absolue la somme des connaissances géographiques acquises par le siècle; c'était bien plutôt la preuve érudite des notions qu'on avait recueillies des anciens et de quelques géographes arabes. En ce temps où les savants avaient entre eux si peu de communications régulières, il arrivait qu'une grande découverte, due aux récits d'un hardi voyageur, était inscrite par quelque religieux et se perpétuait seulement dans la solitude du cloître. C'est ainsi que, quelques années après l'époque où fut faite la carte de Charles V, apparut, vers 1417, celle de Guillaume Fillastre, archevêque de Cambray, sur laquelle est clairement tracée la terre du Groënland, et qui, après avoir éclairé quelques esprits du quinzième siècle, retomba dans une complète obscurité, pour en être retirée seulement par l'érudition moderne. Le maître de Charles V jouissait, du reste, en son temps d'une telle célébrité comme géographe et astronome, qu'on a de lui des Éléments de cosmographie qui, après avoir servi à son siècle, gardèrent encore une réelle faveur au temps même des découvertes qui allaient changer la face du monde. Le Traité de cosmographie de Nicole Oresme fut réimprimé au quinzième siècle, et la Bibliothèque Sainte-Geneviève possède aussi ce précieux document devenu rarissime.

ERRATUM. — Page 142, col. 1, ligne 62. *Au lieu de :* revoir; *lisez :* retourner près de.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

Suite. — Voy. p. 210.



Alexandre de Humboldt (mort le 6 mai 1859). — Dessin de Worms, d'après une lithographie publiée à Berlin.

A peine débarqué, Humboldt put constater les effets d'une de ces terribles convulsions de la nature qu'il était allé étudier au delà des mers. Cumana se relevait à peine du tremblement de terre qui l'avait détruite le 14 dé-

cembre 1797, et qui a été l'avant-coureur de celui, plus terrible, auquel Caracas fut exposée le 26 mars 1812. Le voyageur allemand nous a donné une curieuse et saisissante description de cette catastrophe épouvantable qui bouleversa au loin la contrée. Les deux compagnons pénétrèrent dans l'intérieur du Venezuela; ils naviguèrent durant soixante-quinze jours, dans un canot indien, sur les principaux cours d'eau de cette partie de l'Amérique, jadis appelée par les Espagnols *Terre ferme*, l'Apure, l'Orénoque, l'Atabapo, le Rio-Negro, le Cassiquiare, et firent, pendant ce pénible trajet, des observations de toutes sortes. La région qu'ils parcouraient était alors, encore plus qu'aujourd'hui, couverte de ces immenses forêts vierges, peuplées des essences les plus diverses, où habitent des espèces innombrables d'animaux, et qu'il n'est possible de traverser qu'en suivant les rivières, seuls chemins pratiqués par la nature dans ces gigantesques fourrés. L'excessive chaleur, jointe à une extrême humidité, fait de cette région un foyer de miasmes délétères, un lieu de maladies et de souffrances. Sous ce ciel dévorant et chargé de vapeurs, les forces de l'Européen s'épuisent promptement, son énergie s'affaiblit, la peau est en butte aux morsures incessantes des moustiques altérés, et lorsque le voyageur veut se reposer sur le rivage, à l'ombre des arbres chargés de lianes, il lui faut encore veiller contre les attaques des bêtes féroces. Humboldt supporta toutes ces fatigues et brava tous ces périls. Sa santé de fer résista à de si rudes épreuves; l'amour de la science semblait le mettre à l'abri de toute atteinte du climat. Le jour, il recueillait des plantes ou des minéraux, mesurait le cours des eaux, étudiait les populations sauvages; la nuit, il observait le ciel, et, par l'inspection des astres, fixait avec exactitude la véritable position des lieux qu'il avait parcourus. Aussi son voyage dans ces régions centrales de l'Amérique lui permit-il de réunir un nombre prodigieux de faits qui ont été le point de départ de tous ses travaux ultérieurs. Un des résultats géographiques les plus importants de ce premier voyage fut la reconnaissance du double bras de l'Orénoque; il constata que cet immense fleuve pousse un embranchement vers le Rio-Negro; en sorte qu'il verse à la fois ses eaux dans la mer des Antilles et dans le fleuve des Amazones. Au mois de juin 1800, les deux voyageurs vinrent à Angostura, sur le bas Orénoque, se remettre de leurs longues fatigues. De là, ils rentrèrent à Cumana, et, retenus par suite du blocus anglais, ils explorèrent pendant deux mois le littoral du Venezuela. Ils purent enfin se rendre à la Havane et, durant plusieurs mois de séjour à Cuba, recueillir sur cette riche colonie des informations de toute espèce, dont les résultats ont été consignés plus tard par Humboldt dans un ouvrage spécial intitulé : *Essai politique sur l'île de Cuba; considérations sur la population, la richesse territoriale et le commerce de l'archipel des Antilles et de la Colombie* (Paris, 1826).

La fausse nouvelle que le capitaine Baudin venait de doubler le cap Horn et longeait les rivages du Chili et du Pérou, fit prendre aux deux voyageurs la détermination de se rendre dans ce dernier pays pour rejoindre le navigateur français. Ils se dirigèrent vers Carthagène, dans l'État de la Nouvelle-Grenade, à l'embouchure du Rio-Magdalena, avec l'intention de passer de là à Panama; mais la saison s'opposant à l'exécution de ce projet, ils prirent la voie de terre qui mène au Pérou, remontèrent durant cinquante-quatre jours le fleuve des Amazones, et, après avoir traversé les contrées les plus diverses, arrivèrent le 6 janvier 1802 à Quito. Cinq mois furent employés à visiter cette ville célèbre, aujourd'hui capitale de la république de l'Équateur, et à mettre en ordre les matériaux qu'ils avaient recueillis. Le 23 juin de la même année, Humboldt et Bompland, accompagnés d'un savant espagnol, Carlos Montufar, entreprirent l'ascension du Chimboraço, l'un des pics d'origine volcanique les plus remarquables du nouveau monde, et dont la hauteur n'est pas moindre de 6 530 mètres au-dessus du niveau de la mer. Humboldt s'éleva jusqu'à 6 072 mètres. Depuis, un savant français, M. Boussingault, a effectué une seconde fois cette périlleuse ascension. Au milieu des souffrances que causait aux voyageurs leur présence dans une atmosphère si froide et si raréfiée, malgré la fatigue qu'avait entraînée la nécessité de gravir sans cesse des pentes abruptes, ils firent sur la montagne des observations multipliées, et ne redescendirent qu'après avoir vérifié tous les faits qu'il leur importait de connaître. De Quito, Humboldt et Bompland se dirigèrent vers Lima, où ils séjournèrent quelques jours. Ce fut la limite méridionale de leur exploration. Ils remontèrent ensuite vers le nord, et, en décembre 1802, s'embarquèrent pour Guayaquil, port principal de la république actuelle de l'Équateur, gagnèrent par mer Acapulco, sur la côte du Mexique, pénétrèrent dans cette colonie par Tasco, et arrivèrent à Mexico.

Le Mexique n'offrait pas à Humboldt un sujet d'observations moins riche que l'Amérique équinoxiale. Pendant un an, il parcourut le pays, en étudia le sol et les productions, en inspecta et en mesura les innombrables volcans. Ce voyage a fourni à son auteur la matière d'un ouvrage spécial : l'*Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, tel était alors le nom que portait le Mexique. Humboldt le publia de 1825 à 1827, et le dédia au roi d'Espagne Charles IV. On y trouve l'analyse raisonnée de la carte encore imparfaitement connue du Mexique, des considérations générales sur l'étendue et l'aspect physique du pays, une statistique de sa population et de ses produits, et surtout des détails d'un vif intérêt et d'une grande utilité pratique sur les mines du Mexique. L'auteur se montre, dans cet essai, non-seulement géographe et naturaliste consommé, mais économiste judicieux et clairvoyant. Préoccupé de l'influence qu'exerce l'abondance des métaux précieux, il agite une question que la découverte des mines de la Californie et de l'Australie a remise à l'ordre du jour. Il discute l'influence qu'exercent la configuration du sol, le climat et la végétation, sur l'agriculture, le commerce et l'industrie. Ce problème de l'influence des métaux monnayés et des lois auxquelles est assujettie leur circulation l'occupait encore dans sa vieillesse, et lui fournit le sujet d'un ouvrage allemand dans lequel il traite des oscillations de la valeur monétaire.

En mars 1804, Humboldt retourna à la Havane pour compléter les matériaux de l'ouvrage qu'il méditait sur Cuba. Il passa ensuite aux États-Unis, visita Philadelphie, qui allait cesser d'être la métropole de l'Union, et Washington, qui allait bientôt le devenir. Enfin, le 9 juin 1804, il monta sur un navire qui appareillait pour la France, et le 3 août suivant il débarquait à Bordeaux.

Humboldt alla droit à Paris, et il s'y fixa durant plusieurs années, afin de préparer la publication du magnifique ouvrage qui a consacré sa mémorable exploration. Le *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, dont les premières livraisons parurent en 1807, et qui se continua les années suivantes, jeta les fondements de la grande réputation de l'illustre voyageur. Humboldt s'éclaira des lumières des savants les plus éminents de cette époque; il appela à concourir à son livre des hommes spéciaux, d'un mérite incontestable. Oltmanns pour l'astronomie, Arago et Gay-Lussac pour la chimie et la physique du globe, Cuvier et Latreille pour la zoologie, Vauquelin et Klaproth pour la minéralogie, Kunth pour la botanique, prirent part à ce grand ouvrage, qui embrasse sous tous les aspects les pays visités par les deux voyageurs. Bompland s'occupa

plus particulièrement de la partie botanique, qui ne comprend pas moins de vingt volumes avec 1 200 planches. Plus tard, une édition du même ouvrage, in-8° et plus portative, a été commencée. Un certain nombre de publications que fit Humboldt dans la suite ont été des extraits développés de sa relation; tels sont les *Vues des Cordillères* et les *Tableaux de la nature*. Dans le premier ouvrage, Humboldt décrit les monuments des peuples indigènes de l'Amérique, il étudie les antiquités du Mexique, il jette des lumières sur l'histoire si obscure des tribus qui ont peuplé le nouveau monde. C'est grâce à l'impulsion qu'il a donnée, que ces antiquités sont devenues depuis l'objet de recherches plus approfondies et plus précises. Dans le second, dont il a paru trois éditions, les scènes les plus imposantes de la nature physique dans le nouveau monde sont décrites avec une vivacité de coloris et un bonheur d'expression, qui ont placé l'auteur au nombre des bons écrivains allemands. Humboldt, tout livré qu'il était aux sciences les plus sévères, n'en avait pas moins une grande richesse d'imagination. La vue de la nature sauvage et primitive avait produit sur son esprit une impression profonde, d'autant plus profonde qu'il pouvait, avec son œil de naturaliste, en suivre les moindres détails et s'en expliquer les plus fugitifs phénomènes. Aussi les *Tableaux de la nature*, dans l'allemand comme dans l'excellente traduction française qu'en a donnée M. Galusky, présentent-ils un caractère aussi littéraire que scientifique; c'est comme un premier aperçu du *Cosmos*, que leur auteur devait publier plus tard.

La fin à la prochaine livraison.

UNE OASIS AU SOUDAN.

L'oasis, à mesure qu'on s'y enfonce, devient plus fraîche et si touffue que c'est bientôt une véritable forêt. Les palmiers-doum se multiplient, se pressent, s'entrelacent les uns dans les autres. Près d'eux s'élèvent à chaque pas des mimosas gigantesques et une variété de pin dont j'ignore le nom, mais que j'appellerai pin chevelu, parce que son feuillage, long et fin comme des cheveux, retombe de toutes parts et presque jusqu'à terre, comme la verte crinière d'un triton. Plus bas, entre les troncs, croissent et s'emmêlent des arbustes de toute espèce, l'euphorbe, le tamarix, le henné avec ses petites baies rouges, le *ferula*, le ricin, qui serait au besoin le mûrier du désert, et cette magnifique plante à lait, nommée *ochar*, asclépiade gigantesque, qui pour fruit porte une vessie verte. Plus bas encore poussent des herbes vivaces, les unes fermes et droites sur leur tige, les autres traînant sur le sol qu'elles couvrent d'un moelleux tapis.

Ces hautes murailles de verdure se rapprochent tellement en quelques endroits que mon dromadaire ne s'y frayait qu'avec peine un passage, et les grands arbres s'arrondissent en dômes si épais, si impénétrables au soleil, même à la lumière, que je marchais par instant dans une obscurité complète. Les flancs nus et rougeâtres du mont Garatab qui court d'un côté ne sont visibles que par échappées, à travers les rares éclaircies du fourré. Du côté opposé s'ouvrent des fonds ténébreux où l'œil ne peut rien saisir. Un ruisseau coule en murmurant sous les ombrages.

Partout, dans les arbres, dans les arbustes, jusque dans l'herbe même, voltigeaient, sautillaient, frétillaient, sans s'effaroucher de ma présence, les oiseaux les plus variés, les uns rouges avec les ailes noires, les autres noirs avec le bec et les pieds blancs; ceux-ci couleur de feu, ceux-là couleur du ciel, plusieurs de l'or le plus éclatant, quelques-uns pareils à des émeraudes de la plus belle eau; et puis c'étaient des merles bleus, des palombes aux plumes d'argent, des perdix gris-perle aux pattes jaunes, des nuées de tourterelles, des pintades enfin, nommées ici poules de Pharaon. Tout cela chantait, gazouillait, gloussait, roucoulait. Qu'ajouterai-je? Il n'est pas jusqu'à la corneille qui venait troubler par son vol sinistre et son croassement de mauvais augure les ébats joyeux et le joyeux ramage de cette volière libre et brillante. J'allais oublier le roi du concert, le roi des bois, le rossignol, en un mot, ce classique *bulbul* des poëtes orientaux, dont les amours avec la rose font depuis des siècles les délices des harems.

Cette oasis s'appelle *Tkif*, nom bien sec, bien dur, et que son manque absolu de grâce, d'harmonie, rend à coup sûr bien peu digne de baptiser un lieu si charmant. Je cheminais avec une lenteur calculée, au plus petit pas de mon dromadaire, et songeant si peu à le presser que je le trouvais encore trop rapide, puisqu'il m'éloignait de cet incomparable Élysée; j'aurais voulu ne le jamais quitter. Pour y rester le plus longtemps possible, je fis dresser le camp de fort bonne heure, me promettant de ne le faire lever, le lendemain, que fort tard.

On fit halte dans une clairière couverte d'un sable fin, au bord même du ruisseau. D'un côté nous étions protégés par une chaîne de collines entièrement cachées derrière un épais rideau de palmiers; de l'autre côté, l'horizon s'ouvrait pour nous laisser voir une autre chaîne de collines fuyantes qui, au soleil couchant, passèrent par des dégradations insensibles du rouge le plus vif au bleu le plus pâle et le plus vaporeux.

Au crépuscule, tous les oiseaux se turent, tous allèrent s'abriter pour la nuit sous la feuillée. Je n'entendis plus que le roucoulement lointain d'une tourterelle attardée mêlé au cri sec et triste d'un *k'ta* qui s'était perché sur ma tente. Mais l'un et l'autre cessèrent bientôt, et, succédant aux mille bruits, aux mille mélodies de la journée, un silence profond, solennel, s'empara des bois. Le flambeau du jour une fois éteint tout à fait, les voiles du firmament tombèrent pour laisser enfin voir au fond des espaces les innombrables flambeaux de la nuit. Pour un soleil perdu, on en retrouvait des milliers.

Quel site! quelle soirée! quelle nuit! Pour en mieux jouir, j'avais fait placer ma tente à l'écart, de manière à ce que, les bruits de la caravane ne parvenant pas jusqu'à moi, je pusse m'abandonner tout entier à mes pensées, à mes rêves, si vous voulez, et me remémorer, sans que rien troublât mes souvenirs, toutes les impressions par où j'avais passé. Jaloux de prolonger par une veille inaccoutumée une journée si bien commencée et si bien finie, je ne pouvais me résoudre à m'enfermer dans ma tente, et je m'étais couché au seuil sur mon tapis de voyage, l'oreille et l'œil ouverts, sans rien entendre si ce n'est le murmure du ruisseau, ni voir autre chose que les étoiles du ciel. (1)

RUINES DU CHATEAU D'ESPALY

(Haute-Loire).

Les montagnes qui environnent le Puy sont très-remarquables; presque toutes offrent au naturaliste, à l'amateur, des sites curieux, des objets dignes d'étude. A Espaly, le hasard a figuré des orgues entassées les unes sur les autres, et qui de loin trompent l'œil, tant la ressemblance est frappante. Plus loin, sur un monticule, vous diriez des canons avec leurs affûts.

Voici la description que donne de cette contrée Arthur Young dans son *Voyage en France* : « Toute la chaîne de montagnes, pendant l'espace de cinq lieues (en venant de Clermont), est très-intéressante. La nature, dans la for-

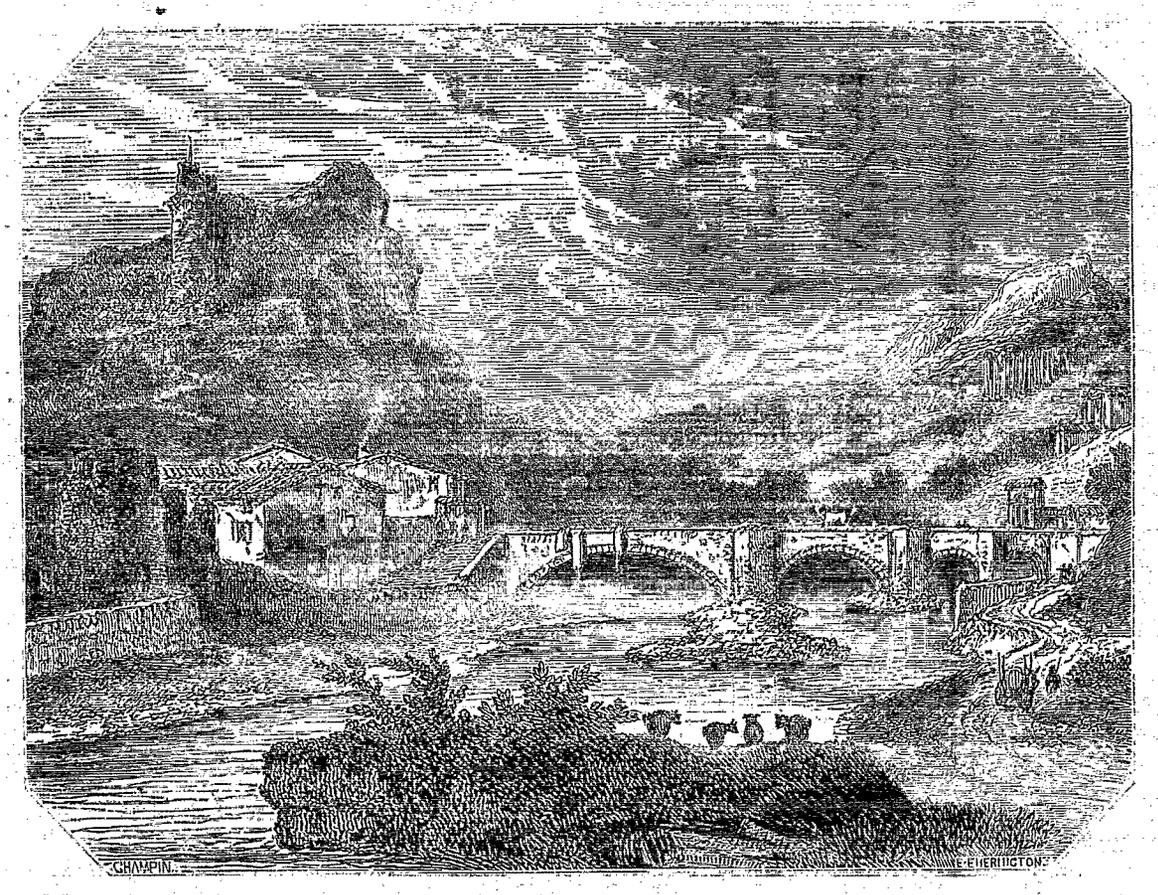
(1) Voy. *Cinquante jours au désert*, par Charles Didier.

mation de ce pays tel qu'on le voit aujourd'hui, doit avoir suivi une marche extraordinaire ; il a partout la figure des vagues comme l'océan orageux. Les montagnes s'élèvent les unes sur les autres avec une infinité de nuances ; elles ne sont ni sombres, ni affreuses, comme celles de la même hauteur dans les autres pays ; mais elles sont cultivées jusqu'au sommet, quoique à la vérité elles ne produisent que de faibles moissons. Vers le Puy, la scène est encore plus frappante par l'addition de quelques-unes des plus singulières roches que j'aie encore vues. »

Plus loin, en parlant du château de Polignac, qui se trouve à peu de distance : « Si j'en portais le nom et si j'en avais la possession, écrit-il, je ne le donnerais pas pour la province entière. »

Un souvenir historique important se rattache au château d'Espaly. Voici comment le chroniqueur Monstrelet en rend compte :

« En l'an 1422, au mois d'octobre dessus dit, furent portées les nouvelles du trépas du roi Charles le Bien-Aimé (Charles VI) au duc de Touraine, Dauphin, son seul fils, qui étoit auprès le Puy en Auvergne, en un petit chastel nommé Espaly, qui étoit à l'évêque du Puy. Lequel Dauphin, oyant les nouvelles dessus dites, en eut au cœur grant tristesse et pleurer très-abondamment. Et prestement, par l'ordonnance de son conseil, fut vêtu d'une robe de vermeil ; et y avoit plusieurs officiers d'armes vêtus de leurs blasons. Si fut alors levée une bannière de France de la chapelle ; et adonc lesdits officiers commencèrent à crier haut et clair : *Vive le roi !* Après lequel cri fut fait l'office de l'église, et n'y fut pas fait pour lors autre solennité. Et deux jours en avant,



Vue des ruines du château d'Espaly, près le Puy, département de la Haute-Loire. — Dessin de Champin.

tous ceux tenant pour son parti le nommèrent roi de France. »

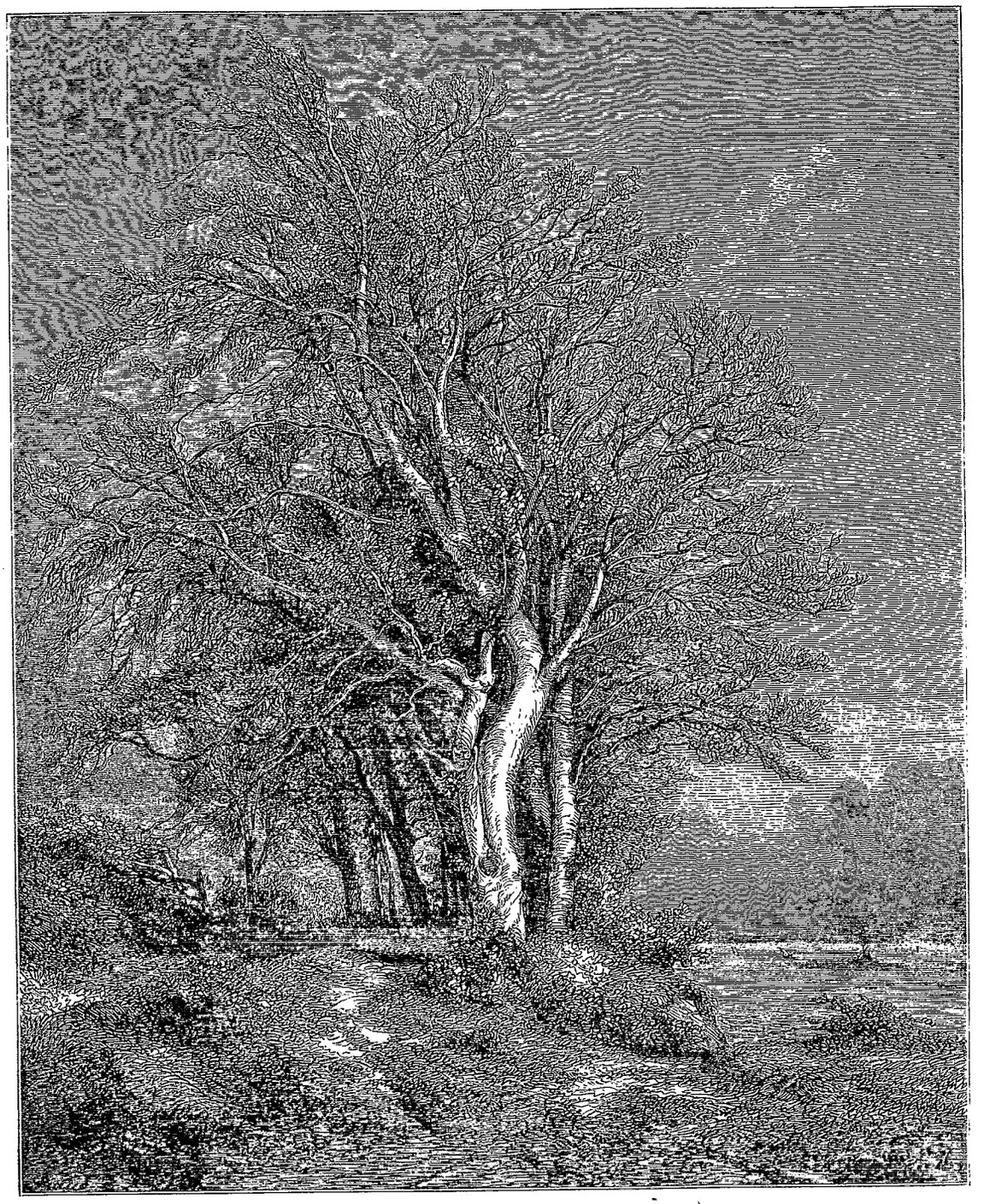
Les Bénédictins, qui consignent ce récit dans leur Histoire du Languedoc, le font suivre des détails suivants : « On rapporte qu'un des chapelains, après avoir crié : *Vive le roi !* ajouta : *Et que son père Charles VI repose en paix !...* De quoi les courtisans le reprirent vivement ; mais le roi les blâma de cette réprimande, et dit aux chapelains : « Je » vous suis obligé de ce que, dans ce jour de réjouissance, » vous me faites souvenir que je dois mourir comme le roi » monseigneur mon père est mort. » De là il se rendit à Poitiers, ajoute le père de Gissey, et il y fut couronné. »

Quatorze mois après, Charles VII revint à Espaly, accompagné de la reine et de sa cour. Cette fois, ce n'était plus le proscrit, le fugitif, devant lequel les principales portes du Languedoc s'étaient fermées, c'était le souverain qui voulait recevoir l'hommage et le serment de fidélité des grands vassaux ecclésiastiques et séculiers de la province. Cette solennité avait été résolue dès le 17 octobre 1423, et, par des lettres données à Tours, le roi assignait à Espaly tous les seigneurs feudataires pour le 1er janvier 1424. Cette imposante cérémonie eut lieu effectivement au jour indiqué, avec une pompe extraordinaire, dans l'église de Notre-Dame du Puy ; et, tout étant achevé, le cortége regagna le château d'Espaly, non sans de grandes largesses au peuple, non sans magnifique festin et splendides réjouissances pour tous les seigneurs conviés à la royale cérémonie.

LES HÊTRES DE LA COTE DE GRACE.

Il semble qu'en représentant dans de si vastes proportions ce groupe d'arbres au bord de la mer, M. Français ait eu à cœur de prouver que le sujet le plus simple, traité avec amour et talent, prend de l'importance et n'est pas

incapable d'exciter un vif intérêt. Une rangée de hêtres alignés sur la côte ombrage un étroit sentier. Leurs branches, déjà dépouillées par l'automne, s'épanouissent à leur sommet en mille rameaux rougeâtres, qui s'entrelacent sans se confondre, et se détachent avec une finesse et une légéreté charmante sur le bleu du ciel. D'un côté, rien qu'un talus revêtu de gazon ; de l'autre, une mer unie avec quelques voiles blanches dans le lointain. Mais ce qui attire sur-



Salon de 1859 ; Peinture. — Un Hêtre aux environs de Honfleur, par Français. — Dessin de Français.

tout et fixe l'attention, c'est le grand hêtre qui est le plus rapproché de l'œil du spectateur et derrière lequel les autres s'effacent. Son tronc, dont l'écorce lisse et blanche semble gonflée par la séve, s'élance d'un jet hardi et puissant. Il n'a pas cette physionomie tourmentée, cette forme trapue et rabougrie des arbres qui poussent sur le bord de la mer, et qui semblent se ramasser sur eux-mêmes pour mieux résister aux tempêtes. On dirait qu'il a grandi dans un vallon paisible, à l'abri des vents, tant sa forte ramure se déploie avec élégance et souplesse. Devant ce beau hêtre, on se rappelle involontairement les vers de M. de Laprade adressés *à un grand arbre :*

Salut, toi qu'en naissant l'homme aurait adoré!
Notre âge, qui se rue aux luttes convulsives,
Te voyant immobile, a douté que tu vives,
Et ne reconnaît plus en toi d'hôte sacré.

Ah! moi je sens qu'une âme est là, sous ton écorce :
Tu n'as pas nos transports et nos désirs de feu,
Mais tu rêves, profond et serein comme un dieu;
Ton immobilité repose sur ta force.

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

ANNANIERA.

Voyez page 213.

J'appris par mes amis diverses particularités de ce qu'il lui avait fallu endurer chez cette maîtresse dont elle ne parlait guère. On racontait à l'hôtel qu'agenouillée aux pieds des princesses russes, Annaniera, tous les jours, leur passait leurs bas, les chaussait, les déchaussait; maintes fois il lui arriva de recevoir un coup de pied au milieu du visage, et, renversée sur le dos, d'être relevée par un soufflet. Elle couchait devant la porte du corridor, séparée des carreaux par une simple natte, mangeait ce qu'elle pouvait attraper, et vivait souvent sur la charité des gens de l'hôtel; car ses maîtresses, la plupart du temps, dînaient dehors. C'était chose merveilleuse que cette petite fille, ainsi tour à tour rudoyée et abandonnée, fût demeurée si parfaitement honnête, sage, bonne, douce et candide. Une part de ces qualités devait lui venir de nature et des premières leçons des parents qu'elle regrettait si fort. J'étais néanmoins disposé à imputer son absence totale de coquetterie et sa parfaite pureté au manque de ressort, à la lenteur d'intelligence. Annaniera ne se mêlait à rien, ne s'intéressait pas, n'avait ni curiosité, ni échange, et demeurait un être à part au milieu des autres domestiques. On eût dit que sa jeune imagination, charmée des premiers tableaux offerts à ses yeux enfantins, dans son pays, au sein de sa chère famille, s'était refermée soudain, et repoussait toute nouvelle impression. Mes amis, surtout les dames, faisaient honneur de ses modestes vertus, et principalement de la chasteté dont toute sa personne portait l'empreinte, à sa dévotion pour la Vierge et les images qui parlent au cœur à travers les yeux. Le fait est qu'Annaniera était tout naturellement devenue catholique, et, très-fervente, mettait toutes ses joies dans les pompes et les chants de l'Église. Je n'en persistai pas moins à attribuer partie de ses qualités et de ses défauts au manque d'activité qui faisait le fond de son caractère. Elle se prêtait difficilement à toute occupation qui n'était pas purement matérielle, cousait lentement et bien, coupait mal, ou pour mieux dire pas du tout. Jamais elle ne parvint à lire, quoiqu'elle s'y efforçât et qu'elle écrivît d'une façon régulière, presque élégante, mais sans qu'il lui fût possible de lire un mot de ce qu'elle-même avait écrit. Déjà, lors de son abandon, elle prononçait sans accent le peu de mots français qu'elle avait retenus; elle conservait la même distinction de langage avec un vocabulaire plus étendu, mais encore fort pauvre.

Annaniera était devenue pour moi un objet d'étude; je cherchais ce qui chez elle appartenait aux races slaves, finnoises ou hunniques, et je m'attachais à la pauvre enfant. Ce fut donc avec regret et malgré moi que je cessai de la voir. Elle changea de condition. Quelques revers de fortune contraignirent les dames chez lesquelles je la rencontrais à n'avoir plus de femme de chambre; la pauvre fille n'avait ni assez d'activité, ni assez de force pour les autres services, et mes amies la placèrent dans une maison plus riche. J'appris ensuite qu'Annaniera était tombée malade; et, après plus de vingt ans, je la retrouvais sur un banc du Luxembourg, pauvre toujours, toujours seule, vieillie, changée, et conservant encore son air virginal et doux.

Je voulus lui faire raconter son histoire depuis que je l'avais perdue de vue. C'était un triste récit, haché et pourtant monotone. Elle avait traversé la vie plutôt qu'elle n'y avait pris part. Il semblait qu'elle eût laissé son âme sur les rivages glacés qu'elle avait quittés depuis si longtemps. Plusieurs conditions, dont elle essaya tour à tour, avaient usé cette faible nature. Souvent malade, ses moments de repos, de bien-être, le dirai-je? de bonheur, s'étaient passés à l'hospice. Elle est la seule personne à laquelle j'aie entendue vanter les douceurs de l'hôpital. Là on n'avait nulle responsabilité de soi-même, rien à faire; l'on y pouvait songer en paix, et sa vie, pauvre créature, était de songer!

Je voulus savoir où elle demeurait et promis de l'aller visiter. Pour le moment, elle avait de l'ouvrage et travaillait dans sa chambre, dont, après une minute d'hésitation, elle me donna l'adresse : « C'est le logis de Mlle Paul; mais elle sait chez qui je vous ai connu; elle vous recevra donc bien. » Annaniera dit cela de l'air d'une jeune fille qui craindrait de se compromettre. Pourtant le chagrin, la maladie, avaient fait sur elle de tels ravages que j'étais tenté de regarder comme mon aînée celle que j'avais vue enfant.

Dès que je ne l'eus plus sous les yeux pour corriger mes souvenirs, ils revinrent en foule, et je retrouvai dans ma mémoire la charmante jeune Russe à laquelle jadis j'avais craint de penser trop. Ce contraste me préoccupa, et la pitié qu'il m'inspirait ne fut point étrangère au mouvement qui m'entraînait le lendemain vers la maison qu'Annaniera m'avait indiquée.

Après avoir monté les deux interminables étages du grand escalier de pierre d'une vieille maison abbatiale, oubliée dans un coin de Paris, j'aperçus une sorte d'échelle droite, encadrée de si près entre deux murailles, que je trouvais peu sûr d'enfiler cette gaîne; pourtant je me hissai courageusement le long de ce tuyau, et gagnai, dans une obscurité complète, un carré dont mes pieds touchaient les limites en tous sens. Je tâtais de tous côtés, et, en essayant de me retourner, faillis redescendre infiniment plus vite que je n'étais monté. Je me rattrapai, je me débattis, et provoquai ainsi les enquêtes et appels de trois ou quatre voix fêlées; enfin mes doigts rencontrèrent un loquet; je le levai à tous hasards, et une porte s'ouvrit.

Au lieu de ma grande et élégante Russe, j'aperçus une espèce de petit monstre, vieille naine, dont le menton descendait à mi-corps, et qui, du haut d'un gigantesque tabouret, fixait sur moi l'œil rond et émérillonné que j'ai vu à quelques hiboux.

Je m'excusai, et allais refermer la porte, lorsqu'une voix grave et profonde, qui ne semblait pas appartenir au petit corps, mais bien à la grosse et longue tête, me cria :

— Entrez!... C'est vous qui venez pour la Russe?

J'entrai.

— Asseyez-vous, reprit la voix de rogomme.

Je m'assis.

— Refermez la porte.

J'obéis.

Alors elle m'entreprit sérieusement sur le compte d'Annaniera.

— Vous la connaissez depuis longtemps, me dit-elle; ce n'est pas une raison pour lui faire du chagrin. Que lui voulez-vous?

— Mais, rien de particulier, l'aider si je puis.

— Elle travaille, et elle est encore trop jeune pour recevoir l'aumône, et pas d'un homme toujours. Avez-vous de l'ouvrage à lui donner?

Je réfléchis; en effet, le meilleur, le seul moyen d'aider à cette pauvre existence, c'était d'employer ce qui lui restait de force et d'activité. L'ouvrier qui renonce au travail est comme le marchand qui renonce à sa boutique; l'homme de lettres qui dépose sa plume, l'homme d'État qui donne sa démission, le roi qui abdique, c'est un être fini. J'avais cependant si peu l'habitude de m'occuper de mes hardes, j'étais si ignorant sur les questions de chemise et de linge (le gouvernement de ma garde-robe étant abandonné de

temps immémorial à mon tailleur et à ma blanchisseuse), que je cherchai en vain la réponse précise qu'exigeaient des questions si carrément posées.

Je finis par m'embrouiller dans je ne sais quelles protestations de bon vouloir.

— Je ne comprends pas, dit Mlle Paul.

Ce vieux et laid visage de naine, quand je me décidai à le regarder bien en face, portait une expression de droiture, de décision, de force. Je lui dis tout bonnement la vérité. Je retrouvais par hasard, dans une femme vieille et isolée, une fille à laquelle je m'étais intéressé lorsqu'elle était jeune et belle, et je venais simplement savoir d'elle, Mlle Paul, puisqu'elle me semblait porter un intérêt réel à sa compagne, ce que je pouvais faire pour celle-ci.

— Ce n'est d'abord pas de la visiter; elle n'a que trop fréquenté les gens au-dessus de son état. Grâce à Dieu et à ses saints, elle est demeurée honnête et très-honnête fille; mais elle ne *corde* pas (ce fut l'expression de Mlle Paul) avec les gens de sa sorte. C'est un mal, cela la rend plus malheureuse. Ceux qui l'ont regardée, dans son temps, comme une bête curieuse, ne la regardent plus, et voilà. A piquer du matin au soir un point après l'autre, ça n'engendre pas grande gaieté, et son esprit vague au plus loin.

Elle se tut un moment; son front bombé se fronça davantage, et, sans cesser de s'attacher sur les miens, ses yeux ronds se fermèrent à demi.

— Savez-vous? reprit-elle enfin. Voulez-vous lui mettre la joie au cœur, à cette fille, qui est honnête, faut le dire, et douce comme un agneau? Retrouvez-lui ses parents, après lesquels elle geint toutes les nuits, si fort que je l'entends à travers ma cloison.

— Retrouver ses parents! me récriai-je en faisant un soubresaut qui faillit casser l'antique chaise sur laquelle je me tenais en équilibre. Vous ne prétendez pas, je pense, ma bonne femme, que j'aille de village en village parcourir la Russie?

— D'abord, vous ne savez pas si je suis bonne, nous nous connaissons depuis trop peu de temps; ensuite, je ne suis point femme : je suis *mademoiselle Paul*.

Elle prononça son nom et son titre de demoiselle en relevant le menton d'un air digne.

— Je ne vous priais pas de prendre la poste et de partir pour l'autre bout du monde, ce qui ne servirait guère; je dis qu'entre vous autres, gens bien couverts en drap fin, vous avez votre grimoire, vos ambassades, vos commerces, vos correspondances, vingt façons de vous enquérir sans bouger de place, et j'ai là tout ce qu'il vous faudrait.

Elle tira l'un des petits tiroirs du plus singulier meuble du monde, vieux cartonnier dont un papier à fleurs azur et blanc, sans la pouvoir dissimuler, recouvrait hermétiquement la vétusté.

— La voilà, l'histoire de la Russe, comme elle me l'a racontée, non pas une fois, mais vingt. Elle a eu le temps de creuser dans sa mémoire. Et fait-elle autre chose, la pauvre délaissée? Les maladies, les chômages, nous laissent plus d'heures qu'il n'en faut pour se tourmenter s'il n'y en a pas assez pour se gagner son pain... Il y a là-dedans tous les noms, toutes les dates.

Elle tapa sur un petit cahier qu'elle venait de prendre.

— Ce n'est peut-être pas bien écrit, pas avec les lettres qu'il faut; je ne sais point le russe, moi, et elle pas davantage. C'était si jeune!

Plus sobre de gestes que de paroles, elle leva pourtant sa grande main osseuse.

— Mais vous saurez déchiffrer ça, vous, poursuivit-elle; vous êtes un homme d'écriture, elle me l'a dit. Il y a là le nom de son village, le nom de son gouvernement, comme elle appelle sa préfecture; le nom de sa princesse (que le bon Dieu lui pardonne s'il peut!), du mari, un grand de ce pays-là, tout chamarré. Ça lui revient encore, à elle; ces jeunesses, ça ne voit que ce qui brille! Dans votre monde, ou dans le monde de votre monde, on connaîtra ces grandes gens-là. Si vous pouvez, dans six mois, dans un an, venir dire à cette pauvre abandonnée : Il y a encore une créature de ta chair et de ton sang qui pense à toi, qui se rappelle l'enfant enlevé à son nid, eh bien, ça lui remettra le cœur.

Dans ces vieux ossements desséchés et rabougris, il y avait une âme, un feu, une volonté. Ce qui manquait à la Russe, la vieille Française le possédait en surcroît. Elle non plus n'avait connu ni mari, ni enfants; mais la responsabilité d'elle-même, ce premier des enseignements, cette source de puissance, elle l'avait eue de bonne heure, et tout ce qui manquait de vie et d'énergie à la malheureuse esclave, la pauvre infirme libre en jouissait pleinement.

Ces natures qui ont commandé à leurs souffrances, à leurs infirmités, qui ont pourvu elles-mêmes aux besoins de chaque jour, finissent par faire rayonner cette force acquise autour d'elles. La petite Paul... pardon, Mlle Paul gouvernait cet obscur palier où je m'étais perdu; et, quand elle me tint sous sa griffe, elle me gouverna moi-même. Je m'enquis, je m'informai, je cherchai, j'écrivis. J'avais des accointances au consulat de Russie. Cependant, bien que mes visites ne fussent pas fréquentes, j'allai plus d'une fois à la vieille abbaye dire que je ne découvrais rien. Enfin j'appris que les anciens maîtres d'Annaniera, sur lesquels s'était d'abord dirigée mon enquête, avaient vendu propriétés et paysans. Le mari jouait, la femme n'était que désordre et caprice; bref, ils étaient ruinés.

Cette nouvelle fut accueillie de Mlle Paul avec un signe d'approbation très-marqué; mais l'effet qu'elle produisit sur Annaniera fut pour moi tout à fait inattendu. Elle cacha son visage entre ses mains, et s'efforça d'étouffer ses sanglots.

J'étais encore plus touché que surpris; mais il y avait du dédain dans l'expression de la naine. Les tendresses, les délicatesses de sentiment, n'étaient point de son ressort; toutefois, le jour où je vins dire à la jeune Russe qu'elle avait encore une mère et une sœur, il en fut tout autrement.

Annaniera pâlit, tomba sur une chaise, où elle resta droite, les yeux hagards, et sans respiration. Je ne saurais dire par quel procédé Mlle Paul se précipita du haut de son estrade, et, sans le secours d'une échelle, arriva de plain-pied avec nous; comment elle se haussa ensuite jusqu'à la malade; mais une géante n'aurait pas déployé plus d'utile activité. Je ne sais où elle trouva du vinaigre, du sel, de l'eau chaude pour tremper les mains, de l'eau glacée pour jeter à la figure; comment elle avait ouvert la fenêtre sans bouleverser la cage à serin qui l'obstruait; mais il y avait l'air, l'eau, les soins, les parfums, et la pauvre créature que la joie étouffait (c'était un hôte étranger dans sa poitrine) put respirer, pleurer, et rendre grâces à Dieu, puis à nous.

Si l'on voulait n'être qu'heureux, cela serait bientôt fait; mais on veut être plus heureux que les autres, et cela est presque toujours difficile, parce que nous croyons les autres plus heureux qu'ils ne le sont. MONTESQUIEU.

PRODIGALITÉS DU SULTAN.

Le sultan Abdul-Medjib a une liste civile de 27 millions de francs : c'est la *neuvième partie* de toute la recette an-

nuelle de ses états. Cette somme ne lui suffit pas : il emprunte sans cesse, et ses dettes s'élèvent à près de 600 millions.

En avril 1858, il emprunta à 11 pour 100 d'intérêts une somme de 10 millions, entièrement destinée aux frais d'une fête qu'il donna à ses deux filles.

Il fait abattre et reconstruire des palais par caprice. Le seul palais de Dolmabahtché, construit récemment sans nécessité, a coûté 70 millions de francs.

Au reste, il ne s'inquiète jamais de ce que coûtent toutes ces prodigalités. On raconte qu'ayant eu, par hasard, la curiosité de demander ce qu'on avait dépensé pour ce palais de Dolmabahtché, on lui répondit : 3 500 piastres (584 francs); il se contenta de cette ridicule réponse. La somme de 584 francs représentait simplement le prix du papier employé à fabriquer des assignats pour 70 millions de francs.

Le sultan a trente ministres qui reçoivent chacun 250 000 francs par an, et cent vingt maréchaux (muchirs) qui ont chacun un traitement annuel de 200 000 francs. Tel pacha, celui d'Erzeroum, par exemple, se fait un revenu de 800 000 francs. Le peuple, écrasé d'impôts, est misérable. Tout finira par la banqueroute et les révolutions.

LETTRE D'UN PÈRE A SON FILS

JEUNE MARIN.

Extrait.

..... Tu auras souvent, cher fils, à entendre tenir par des ignorants ou des fous le langage suivant :

« La vie de marin... c'est une vie d'insouciance : au-» jourd'hui du beau temps, demain l'orage; eh bien, oriente » tes voiles... et vogue la galère!... »

Je t'assure, moi qui ai passé par là, que ceux qui parlent ainsi, ou n'ont jamais navigué, ou, s'ils sont marins, n'ont pas ce qu'il faut pour l'être.

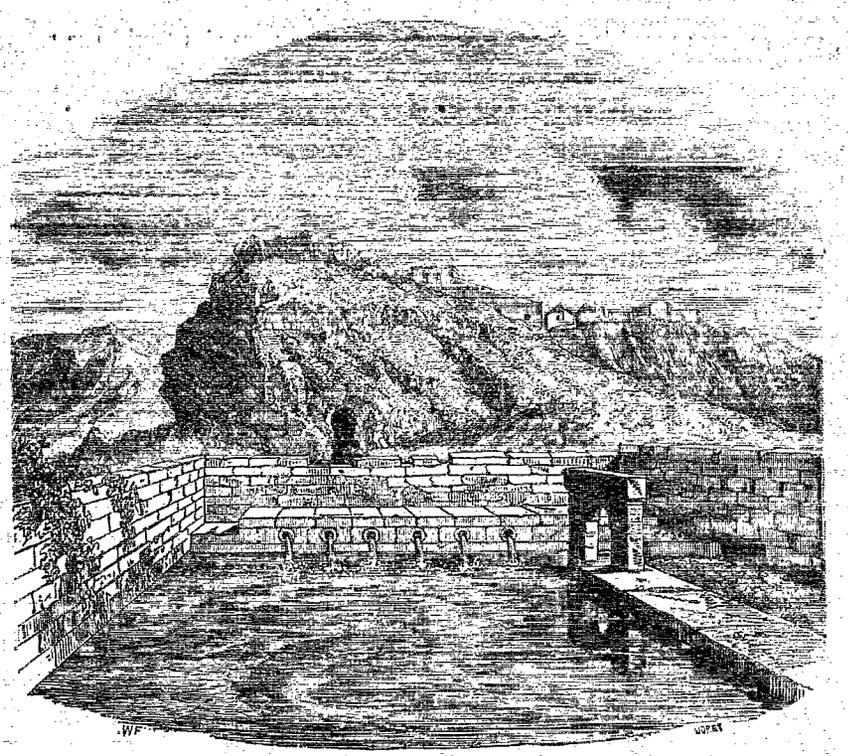
La vie du marin exige une prévoyance de tous les instants pour pouvoir mettre de son côté le plus de chances possibles de réussite; et s'il lui arrive, après avoir lutté de toutes ses forces contre le danger, de n'avoir plus à lui opposer qu'une résistance inerte, il doit le faire sans découragement; car il a pour lui le témoignage de sa conscience qui lui dit : — Espère; tu n'as rien à te reprocher, tu as accompli ton devoir.

A cette satisfaction intérieure que procure à l'homme de mer la persuasion qu'il a dignement rempli les obligations qui lui étaient imposées, doit se joindre un sentiment plus élevé : c'est la foi en Dieu, le dispensateur de nos vies et de nos biens.

Vois-tu, mon fils, lorsque au milieu de la tempête tu auras pris pour la sûreté du navire toutes les mesures convenables, que tu auras usé de tous les moyens suggérés par l'expérience et la science nautique, alors, cher fils, ne crois pas faire acte de faiblesse en appelant sur toi, par la prière, l'indulgence divine! Ne le fais pas avec désespoir, mais avec un pieux sentiment de résignation aux ordres souverains de celui qui dispose aussi bien de l'existence du riche qui s'endort au milieu des jouissances de la fortune, que de celle du hardi marin qui bataille contre les vents et la mer.

FONTAINE DIRCÉ, A THÈBES.

Le cours d'eau célèbre autrefois sous le nom de Dircé prend sa source à très-peu de distance de Thèbes, en Béotie, côtoie à l'occident la colline sur laquelle cette ville est bâtie, et se dirige vers le nord, où il se réunit à l'Ismène. Le Dircé, appelé aujourd'hui le *Platziolissa*, n'est en réalité qu'un



La Fontaine Dircé, en Béotie.

torrent qui se gonfle seulement à la suite de pluies abondantes, en hiver. Un volume considérable de ses eaux, qui passent pour les plus pures des environs, est amené dans la ville. Leur mérite, apprécié déjà dans l'antiquité, est souvent attesté par les poëtes grecs, notamment par Pindare, qui, comme on sait, était né à Thèbes.

LA RELIGIEUSE DE COLOGNE.



La Religieuse de Cologne. — Dessin inédit de Tony Johannot.

Les dessins inédits de Tony Johannot sont très-rares. Celui-ci représente la religieuse de Cologne dont nous avons raconté à nos lecteurs l'aventure merveilleuse (tome XVII, 1849, p. 225). Béatrix, jeune nonne, sacristine de la chapelle de la Vierge, ne peut plus résister au désir de connaître les fêtes et les joies du monde; une dernière fois elle fait sa prière devant l'autel de Marie, cache les clefs qui lui sont confiées derrière la statue, et s'échappe du couvent. Pendant quinze années, elle vit librement dans ces plaisirs profanes dont l'attrait inconnu l'avait séduite. A la fin, le repentir vient avec les déceptions et l'ennui : elle s'achemine tristement, accablée sous le poids de sa honte, vers le couvent; la Vierge apparaît devant elle :

— Personne ici, lui dit-elle, ne soupçonne ta faute ni ton absence. Moi-même, sous ta figure et tes habits, j'ai fait ton service pendant quinze ans; reprends tes clefs à la place où tu les as déposées; recommence ta vie d'autrefois; ton repentir a été entendu : prie, expie, tu seras pardonnée.

On retrouve un miracle semblable dans plusieurs autres légendes. Un chanoine de Mayence, nommé Ulrich, s'était laissé entraîner à l'hérésie. Une nuit, sans en rien dire à personne, il s'habille en soldat et va se mêler aux volontaires

de l'armée des réformés. Il combat trois ans, tuant, pillant, incendiant sur son passage. Blessé dans une retraite par l'imprudence d'un de ses compagnons, il reste un mois caché au fond d'une crevasse de rochers, vivant de racines sauvages et exposé à mille dangers. Le regret de son apostasie entre peu à peu dans son âme, et, ses forces s'étant insensiblement rétablies, il ne peut résister au désir de revoir la belle cathédrale et la paisible stalle où il avait passé en repos tant d'heureuses années. Il se met en route, mendie son pain, arrive à Mayence couvert de haillons, boiteux : il entre dans le sanctuaire, s'approche du chœur, et, ô surprise! aperçoit dans la stalle qu'il occupait autrefois un chanoine qui a ses traits et son maintien. Il demande au sacristain comment se nomme ce chanoine. « C'est le chanoine Ulrich; un saint homme! — Je le croyais absent ou mort depuis trois ans. — D'où revenez-vous? Jamais le chanoine Ulrich, depuis dix ans, n'a manqué à un seul office. » Les offices du soir finis, le chanoine vient droit au-devant du pauvre mendiant, et, le conduisant derrière un pilier : « Je suis ton saint patron, lui dit-il; j'ai pris ta figure et je suis resté à ta place. Demain matin, reprends tes habits et ta vie d'autrefois. Pour moi, je suis las d'être chanoine; j'ai d'autres devoirs. » Ulrich vint s'asseoir dans sa stalle le lendemain matin, un peu inquiet et regardant avec timidité autour de lui; mais personne n'avait eu le moindre soupçon de son aventure; seulement, il resta toujours boiteux, et on trouvait parfois qu'il avait l'esprit quelque peu égaré.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

Fin. — Voy. p. 210, 217.

Humboldt, par son séjour prolongé à Paris, était devenu presque un savant français. Il se livrait avec Gay-Lussac à des recherches chimiques sur la composition de l'atmosphère, et travaillait avec M. Biot à un mémoire sur la variation du magnétisme terrestre aux différentes latitudes. Il était un des membres les plus assidus de cette société de savants qui mettait, au commencement de ce siècle, ses travaux en commun, afin de hâter le progrès de nos connaissances, et qui est restée célèbre sous le nom de *Société d'Arcueil*. Humboldt a donné, dans un des volumes publiés par cette société, un mémoire touchant la distribution des lignes par lesquelles on réunit sur le globe tous les lieux d'égale température moyenne annuelle, autrement dit les lignes isothermes (1). Ce n'était qu'accidentellement que Humboldt retournait en Allemagne; cependant il était loin d'avoir renoncé à sa nationalité; en 1807, il avait assisté le prince Guillaume de Prusse dans sa délicate mission auprès de l'empereur Napoléon Ier, et il avait tenu à ne résider en France qu'avec l'agrément du gouvernement de sa patrie. Il était aussi retourné en Italie pour étudier le Vésuve, après avoir vu des volcans de bien autre dimension.

Le séjour de Humboldt à Paris fut surtout utile à la France au moment de l'invasion; il contribua à protéger contre le ressentiment des alliés les établissements scientifiques de la capitale; il empêcha Blücher de donner les collections botaniques du jardin des Plantes en fourrage à ses uhlans, et les Cosaques de s'abreuver aux bocaux d'alcool du cabinet de zoologie. Le frère de Humboldt, Guillaume, avait été diplomate par état et savant par occasion. Alexandre, qui s'était frotté au diplomate, le devint par bienveillance et dans la pensée de modérer la réaction du parti triomphant. Il accompagna, en 1814, le roi de Prusse en Angleterre, et plus tard il figura au congrès d'Aix-la-Chapelle.

(1) Voy. une Carte des lignes isothermes, t. X (1842), p. 161.

Ce fut seulement en 1827 que Humboldt, cédant aux sollicitations de son souverain, s'arracha à sa société de prédilection et vint se fixer à Berlin. Durant l'hiver de 1827 à 1828, il fit son célèbre cours sur le *Cosmos*, où il traça le cadre du livre qui a couronné ses travaux.

Humboldt nourrissait la pensée d'exécuter en Asie un voyage où il pût compléter des observations de physique générale et de géographie recueillies dans le nouveau monde.

Dès 1812, le gouvernement russe avait invité l'illustre voyageur à visiter la partie asiatique de ses possessions, et le roi de Prusse s'était offert à contribuer aux frais de l'expédition. En 1829, la proposition fut renouvelée; Humboldt la saisit avec empressement. Sous les auspices de l'empereur Nicolas, et accompagné de deux savants allemands, le naturaliste Ehrenberg et le minéralogiste Gustave Rose, il partit pour la Sibérie. Les trois voyageurs se rendirent par le Volga à Kazan, gagnèrent Perm, Ekatherinembourg, visitèrent toutes les mines de l'Oural, puis se dirigèrent sur Tobolsk et gagnèrent la frontière de la Dzoungarie chinoise. Ils revinrent par la steppe des Kirghises, Orembourg et Astrakhan.

Humboldt a laissé à M. Gustave Rose le soin d'écrire la relation de ce mémorable voyage; mais il en a consigné et systématisé les principaux résultats scientifiques dans un ouvrage qui a pour titre : *Asie centrale, recherches sur les chaînes de montagnes et la climatologie comparée* (1843, 3 volume in-8). L'auteur s'y livre à des considérations ingénieuses sur la forme des continents, sur la configuration des montagnes de la Tartarie, et étudie surtout cette vaste dépression qui s'étend de l'Europe boréale jusqu'au centre de l'Asie, par delà les mers Caspienne et d'Aral. L'*Asie centrale*, quoique écrite en français, se sent du retour de son auteur en Allemagne; un peu de confusion et d'obscurité y règnent, comme dans la plupart des ouvrages allemands, au milieu d'une érudition dont on n'a le secret qu'au delà du Rhin. Humboldt était arrivé à une époque de sa vie qui est, pour la plupart des hommes, celle du repos; toutefois, il n'entendit le repos que dans le sens de la locomotion; il cessa de voyager, mais son activité scientifique ne fit que s'accroître, et c'est lorsqu'il eut dépassé ses soixante ans qu'il commença plusieurs de ses plus importantes publications. L'une d'elles doit être surtout mentionnée d'une manière particulière; c'est l'*Examen critique de l'histoire et de la géographie du nouveau continent, et des progrès de l'astronomie nautique aux quinzième et seizième siècles*. Dans ce livre, qui n'a malheureusement pas été terminé, Humboldt a déposé le résultat de ses immenses lectures sur les premières découvertes des Espagnols en Amérique; il y a consigné une foule de faits peu connus qu'il avait tirés des archives espagnoles, consultées par lui, tant à Madrid qu'à Lima et à Mexico. On ne peut mentionner ici une foule de mémoires sur des questions diverses, publiés par lui à différentes époques. Un des plus importants est son aperçu de la distribution des plantes dans le nouveau monde, qui devint le point de départ d'un livre écrit en latin sur la géographie botanique, et qui parut en 1817. Humboldt peut être considéré comme l'un des fondateurs de cette science récemment renouvelée par Alphonse de Candolle. Reliant les phénomènes de la distribution de la chaleur, qu'il avait étudiés avec un soin tout particulier, aux lois de la répartition des plantes sur le globe, Humboldt saisit plusieurs des principes généraux qui président au peuplement végétal de notre planète. Il compara les différentes stations des végétaux, reconnut et définit les diverses provinces botaniques, montra comment les familles et les espèces dont elles se composent sont réparties à la surface de la terre. La géographie bo-

tanique devenait ainsi comme le rendez-vous des botanistes, des physiciens et des géographes.

Cependant l'attrait que Paris avait pour Humboldt l'y ramenait souvent. Quoique le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, et surtout le prince royal, depuis Frédéric-Guillaume IV, se plussent à l'avoir près d'eux et lui témoignassent la plus vive amitié, il se sentait attiré vers notre capitale comme vers le centre de tous les grands travaux et de toutes les grandes idées.

Son souverain le chargea, après la révolution de juillet, d'aller reconnaître, au nom de la cour de Prusse, le nouveau roi Louis-Philippe. C'était lui ménager adroitement le moyen de revenir en France, tout en servant sa patrie. Humboldt connaissait et aimait le nouveau monarque; il avait vécu avec tous les hommes du parti libéral dont le duc d'Orléans fut, sous la restauration, l'un des chefs. Ses voyages à Paris se renouvelèrent jusqu'en 1847. Il venait de quitter la capitale depuis quelques semaines, quand la révolution de février éclata. Depuis, il n'est plus sorti de Berlin ou de Potsdam, entre lesquels il partageait son existence. Le roi de Prusse ne s'en voulait plus séparer, et sans jamais devenir courtisan, sans renoncer à ses opinions et à la simplicité de sa vie, le savant vivait à côté d'un prince qui s'enorgueillissait de l'avoir pour ami. C'est dans cette retraite qu'il composa son grand ouvrage du *Cosmos, essai d'une description physique du monde*. « J'offre à mes compatriotes, au déclin de ma vie, un ouvrage dont les premiers aperçus ont occupé mon esprit depuis un demi-siècle. » Ainsi s'exprime Humboldt au début de son livre. Ce livre résume tous ses travaux et rattache à un centre commun toutes ses recherches. Malgré son intérêt, la richesse de faits qu'on y trouve, la variété des aperçus, le *Cosmos* n'est peut-être pas à la hauteur de l'homme qui l'a élevé et de la science à laquelle il le dédie. Il est difficile, en effet, à un octogénaire d'embrasser d'une main assez puissante tous les travaux d'un demi-siècle; mais, tout inférieur qu'il soit au plan sur lequel il est conçu, cet ouvrage n'en demeure pas moins, même non totalement terminé, le plus puissant essai d'une généralisation de la physique du monde qui ait été tenté dans ce siècle. Humboldt y travaillait encore quand la mort l'a surpris. Elle l'a surpris, car, malgré son grand âge, sa santé paraissait excellente, et il s'était promptement rétabli d'une indisposition qui précéda d'un an sa fin. Il dormait à peine, passait tout le jour dans son cabinet, et n'en sortait que le soir pour aller animer de sa conversation le salon du roi. Là, on ne voyait plus en lui que l'homme du monde, mais un homme du monde d'une amabilité rare et d'un esprit peu commun, intéressant par un fonds inépuisable d'anecdotes, d'aventures de voyages et de nouvelles scientifiques. Il avait vu tant de pays, connu tant d'hommes et appris tant de choses! A l'aspect de ce petit vieillard à l'œil vif, au sourire plein d'une bonhomie où perçait pourtant un peu de malice, on était saisi d'une curiosité mêlée de respect, et l'on ne songeait pas à faire le compte de ses années; on ne découvrait en lui aucune infirmité, et on se persuadait aisément qu'il était prédestiné, comme Fontenelle, à faire le tour de son siècle. Il était né la même année que Napoléon, que Cuvier, que Walter Scott, que lord Byron, que Chateaubriand; période féconde, dont il a été le dernier représentant. Humboldt demeura jusqu'à la fin le voyageur au pied levé, qui n'habite pas, mais qui campe, qui prend des notes en courant, ne traîne avec lui ni mobilier, ni livres, compte toujours sur l'obligeance de ses hôtes et de ses amis, suffisamment payés par l'honneur qu'il leur fait de les associer à ses travaux; il ne dédaignait personne et utilisait toutes les communications, même venues des savants les plus modestes, rendant à chacun ce qui lui est dû et réservant dans tous ses livres, si pleins de faits, une page pour la reconnaissance. Humboldt est mort n'ayant d'autre fortune que son nom, sans avoir recherché d'autres grandeurs qu'une popularité dont il était justement fier.

En France, il a été décidé qu'une statue lui serait élevée au palais de Versailles; il en aura plus d'une en Allemagne. L'Amérique, qui a donné son nom à une chaîne de montagnes et à deux villes, lui en devra aussi plusieurs; car Humboldt fut, comme la science, éminemment cosmopolite. Il a travaillé à l'éducation, non d'un peuple, mais de l'humanité, tout en faisant la gloire du pays où il était né.

CONSEILS AUX ÉMIGRANTS EN ALGÉRIE.

Arrivez en Algérie à l'époque du beau temps et des travaux, depuis avril jusqu'en septembre. A cette époque, pourvu que vous ayez 20 francs en poche pour vous donner les moyens d'aller chercher du travail, vous êtes certain de gagner de 2 à 6 francs par jour, suivant votre savoir-faire, pendant toute la saison d'été, grâce aux fauchaisons, aux moissons, aux cultures du tabac et du coton. Avec ce salaire, il vous sera facile de vous procurer des ressources d'existence pendant l'hiver.

Que si, au contraire, vous arrivez en automne ou en hiver, le travail est plus rare, surtout après la saison des labours; de janvier en mars vous épuisez vos ressources et tombez à la charge de l'administration ou du public, c'est-à-dire dans la misère.

Ne vous inquiétez pas des chaleurs et de l'acclimatation. Avec une simple ceinutre de flanelle vous passerez votre temps d'acclimatation sans aucun danger, pourvu que vous évitiez tous les excès, surtout en boisson, et les refroidissements du matin et du soir. Du reste, si vous avez des habitudes régulières, vous n'avez absolument rien à y changer.

A la première menace de fièvre, prenez quelques pilules de quinine, et vous en serez quitte pour la peur, à moins que vous ne débutiez par une localité enfiévrée, comme il en reste un petit nombre encore. Mais c'est une chance qu'on peut généralement éviter.

Une famille un peu nombreuse dépense, pour se rendre aux États-Unis, des sommes qui suffiraient, dans la plupart des cas, pour assurer son avenir dans nos possessions d'Afrique. (1)

Il est prudent de ne point partir de France avec des projets irrévocablement arrêtés sur tel ou tel établissement agricole ou industriel à fonder. Il vaut mieux passer plusieurs mois, un an même, sur le sol de l'Algérie, en y vivant de son capital ou de salaire, afin d'examiner attentivement quelles sont les meilleures chances de réussite.

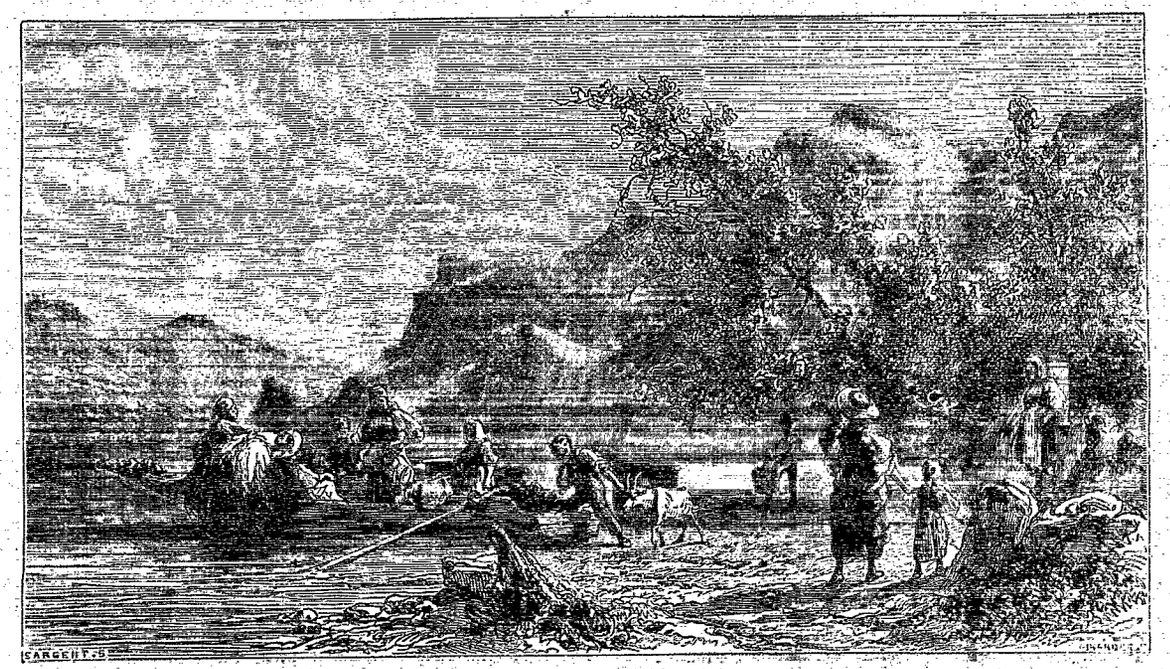
LES BORDS DU LAC DE BRIENZ
(SUISSE).

De nos jours, les peintres de paysage sont nombreux, et plusieurs ont un remarquable talent; mais il nous semble que le choix et la composition du sujet tiennent trop peu de place dans leurs préoccupations. Tout ce qui tombe sous leur regard, le premier objet venu, un coin de bois, une mare, l'allée gazonnée d'un parc, une ligne de peupliers, un sol nu rayé d'ornières où l'eau de la dernière pluie s'est amassée, suffit à exercer leur pinceau. Un détail les saisit au passage, ils s'arrêtent et ils copient. Nous savons

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *l'Algérie*, tableau historique, descriptif et statistique, avec une carte de la colonisation algérienne, par M. Jules Duval, ancien magistrat, secrétaire du conseil général de la province d'Oran; Paris, 1859.

que la nature est belle dans tous ses aspects, féconde dans ses moindres parties, et qu'elle peut éveiller, à chaque pas, l'émotion chez ceux qui l'aiment. Cependant, il nous semble que plus d'attention, plus de réflexion surtout, permettrait à l'artiste d'exprimer plus complétement encore son sentiment, et nous le ferait plus sûrement partager. Leur personnalité apparaîtrait davantage dans leur œuvre. L'idée de comparer leur tableau avec une épreuve photographique serait bien vite écartée et ne viendrait même pas à l'esprit. Le mot de création pourrait alors s'appliquer à leur travail, et par là ils se montreraient plus dignes de succéder aux grands maîtres de l'école française.

Le tableau de M. Karl Girardet, que reproduit notre gravure, représente une des plus gracieuses scènes de la vie rustique en Suisse. Une famille de paysans, habitant sur les bords du lac de Brienz, est venue, dès le matin, cultiver le champ qu'elle possède sur la rive opposée, et, la journée de travail finie, le soleil baissant à l'horizon et allongeant sur les eaux l'ombre des arbres et des montagnes, elle se rembarque pour rentrer au logis. Tous prennent place dans le bateau, chargé de la récolte du jour, hommes et femmes, enfants et animaux : car on a aussi amené plusieurs chèvres, dont le lait a servi au repas de la famille. Les retardataires arrivent, l'équipage sera bientôt au complet; le fils aîné saisira l'aviron, et l'embarcation, s'éloignant du rivage désert, glissera doucement sur le lac en se reflétant dans ses eaux tranquilles. L'œil aime à se reposer longtemps sur cette scène de paisible activité, où les beautés de la nature ennoblissent le travail de l'homme. Les dimensions restreintes que le peintre s'est imposées ne nous semblent pas défavorables; nous aimons mieux ces petits tableaux que de trop vastes toiles où les vaches, les chevaux, les hommes, presque de grandeur naturelle, semblent nous toucher, et, n'étant pas transfigurés par le prestige du lointain, ne sauraient être poétiques qu'en n'étant plus vrais. Souvent alors l'art se laisse remplacer par le métier; nous n'avons plus sous les yeux un paysage, mais plutôt une leçon d'agriculture. Les scènes champêtres du genre de celles de M. Girardet, encadrées d'une belle nature, éclairées par une brillante lumière, relèvent du moins de cette agriculture qui se chante et que Virgile a peinte avec amour dans ses Géorgiques.



Salon de 1859; Peinture. — Bords du lac de Brienz, par Karl Girardet. — Dessin de Karl Girardet.

LES PETITS PORTEURS D'EAU DE TUNIS.

On voit des enfants qui parcourent les rues, surtout en été, avec un *golla* placé sur l'épaule (1) ou avec une outre portée sur le dos; ils donnent à boire dans des tasses de cuivre ou dans des coupes en verre appelées *bellara*. J'étais un jour assis à la porte d'un café, lorsque je vis arriver un enfant chargé d'une outre pleine d'eau; il faisait entendre ces paroles : « Qui donnera quatre *nasseri* (7 centimes) pour abreuver le public verra la miséricorde de Dieu sur lui et sur ses pères. » Je donnai les quatre *nasseri* demandés, je bus dans la tasse qui me fut présentée par le saka, et aussitôt après celui-ci offrit de l'eau à tout le monde en criant : « O vous qui avez soif, buvez de l'eau donnée pour l'amour de Dieu. Que le maître de cette eau voie la miséricorde de Dieu s'étendre sur ses pères! (1)

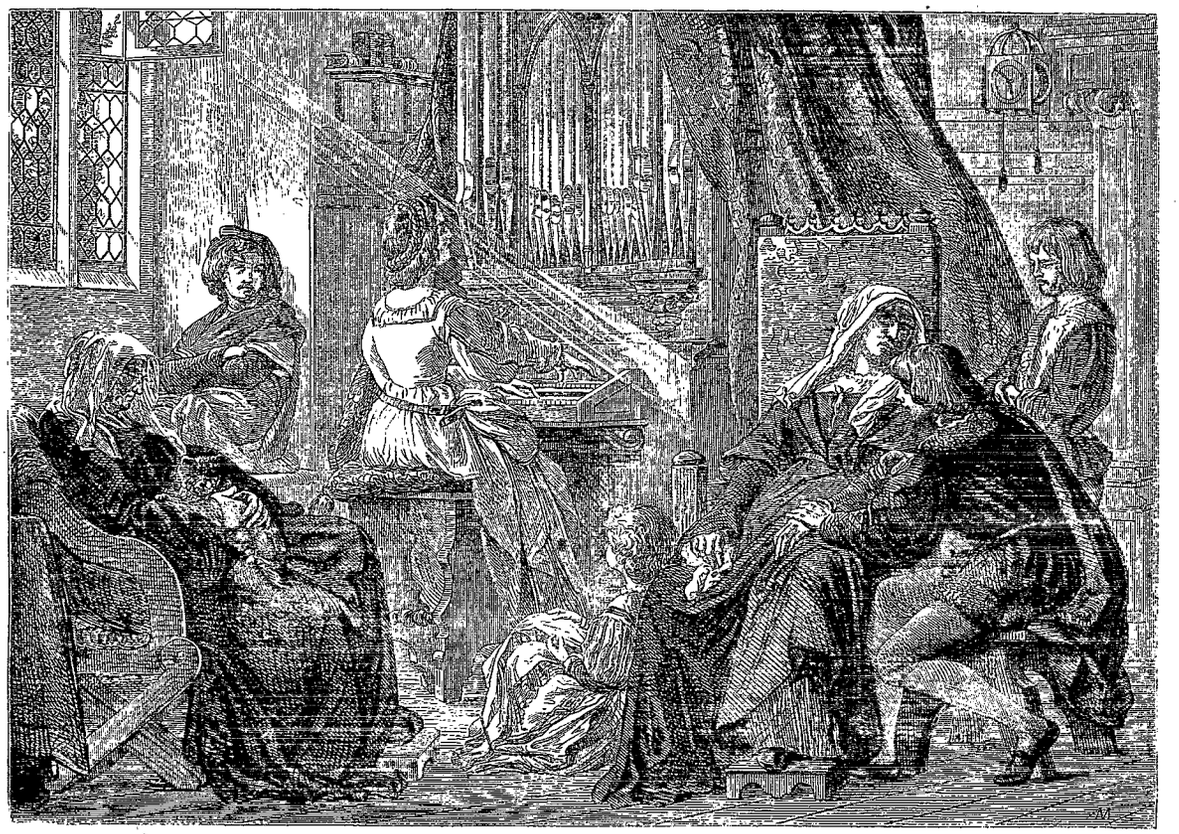
(1) Le *golla* est un vase en poterie qu'on place dans un panier d'osier.

LA VEUVE DU MAITRE DE CHAPELLE.

Depuis la mort du maître de chapelle, du père de famille qui faisait la gloire et le bonheur des siens, la chambre où il travaillait était restée close, l'orgue qu'il touchait était demeuré muet. Enfin, voyant que la tristesse de leur mère ne s'adoucissait pas, que le silence et la contrainte ne faisaient que la rendre plus morne, les enfants convinrent entre eux qu'il valait mieux s'entretenir avec elle de leur malheur commun, la laisser ouvertement se plonger dans ses souvenirs, et même provoquer ses larmes qui seraient peut-être pour elle un soulagement. Ils l'ont donc amenée dans la chambre jusqu'alors interdite, et ils y sont entrés avec elle. Tous se sont assis en silence, et voici que la jeune fille s'est mise à exécuter le bel *Ave Maria* composé par

(1) Prax, *Revue orientale*.

son père. Une solennelle émotion, un attendrissement profond remplit tous les cœurs. La veuve, affaissée dans un fauteuil, détourne son visage pâli par la souffrance, et ses yeux, mouillés de pleurs, se lèvent vers le ciel. Assis sur un escabeau à côté d'elle, un de ses fils lui prend la main et tient son regard attaché sur elle : dans ce regard, que de tristesse, que de compassion respectueuse, que de tendres supplications! « Je suis là, semble-t-il dire, moi, ton appui, ton protecteur désormais; vois, tes enfants te restent; ils t'entourent, ils t'aiment : consens à vivre pour eux. » Derrière elle, à l'écart, se tient debout son autre fils, plus jeune, mais non moins affligé; lui aussi, il voudrait s'approcher de sa mère, lui témoigner son affection et son dévouement, lui demander comme une grâce le droit de la consoler. Mais la veuve et les orphelins ne sont pas les seuls que ce cruel malheur ait atteints : cette vieille femme, que l'on dirait assoupie dans ce grand fauteuil, c'est l'aïeule, c'est la mère de l'artiste si regretté; elle laisse sa main distraite jouer avec le chat, qui est venu, suivant son habitude, se blottir sur ses genoux; mais son attitude pleine d'accablement, ses yeux éteints et qui semblent pleurer en dedans, ses lèvres contractées qui se serrent pour ne pas éclater en sanglots, disent assez dans quelles réflexions amères elle est plongée. Pauvre mère! était-ce à elle, en



Salon de 1859; Peinture. — La Veuve du maître de chapelle, par M. Cabanel. — Dessin de Marc.

effet, de survivre à celui qui devait lui fermer les yeux? Deux personnages, dans cette scène de douleur, paraissent moins abattus que les autres : c'est cette enfant qui, assise aux pieds de sa mère, s'abandonne tout entière au charme de la musique, et ce beau jeune homme à la figure pensive qui s'est retiré dans l'embrasure de la croisée. Est-ce un frère aîné? N'est-ce pas plutôt un parent ou un ami de la famille? Certes il n'est pas insensible au présent, mais on dirait qu'à travers sa tristesse il aperçoit vaguement des perspectives plus lumineuses. Peut-être rêve-t-il à cette jeune fille dont l'âme s'épanche en torrents d'harmonie, et qui, avec ses vêtements blancs, ses cheveux blonds couronnant sa tête comme une auréole, ne nous touche pas moins par son angélique beauté que par sa pieuse douleur.

PERSONNAGES COMIQUES
DE LA COMÉDIE GRECQUE.

Démosthène. Persifleur des démagogues, adorateur du vin.

Agoracrite. Honnête marchand de saucisses, qui arrive au marché et se voit tout à coup salué du titre de puissant politique (comme Sganarelle, dans *le Médecin malgré lui*, devient subitement un Hippocrate).

« *Démosthène.* Heureux marchand de boudins! Approche, homme aimé, toi qui apparais à nos yeux comme le sauveur de la république. — *Agoracrite.* Qu'est-ce? Que me voulez-vous? — *Démosthène.* Viens savoir de nous ta félicité et tes hautes destinées. »

On le débarrasse de tout son bagage de marchand; puis Démosthène ajoute : « Adore la Terre et les Dieux. — *Agoracrite.* Eh bien, soit; de quoi s'agit-il? — *Démosthène.* Homme bienheureux! homme opulent! O toi, qui es aujourd'hui dans le néant, et qui demain seras au comble de la grandeur! O chef de l'heureuse Athènes! — *Agoracrite.* Pourquoi ne pas me laisser au lavage de mes tripes, à la vente de mes saucisses? Pourquoi te moquer de moi? — *Démosthène.* Fou que tu es! Il s'agit bien de tripes! Regarde : vois-tu ce peuple immense? — *Agoracrite.* Je le vois. — *Démosthène.* Tu en seras le maître souverain, ainsi que du marché, des ports et de l'assemblée. Tu fouleras sous tes pas le sénat, tu destitueras les généraux, tu les feras charger de chaînes et jeter en prison. — *Agora-*

crite. Moi? — *Démosthène.* Toi-même. — *Agoracrite.* Mais, dis-moi, comment moi, qui ne suis qu'un charcutier, deviendrai-je une puissance? — *Démosthène.* Voilà justement pourquoi tu le deviendras... parce que tu es un homme de rien, de la lie du peuple, un effronté. — *Agoracrite.* Je ne crois pas mériter tant d'honneur! — *Démosthène.* Comment? tu ne crois pas mériter... On dirait que tu vaux quelque chose. Serais-tu sorti d'honnêtes gens? — *Agoracrite.* J'en jure par les dieux. — *Démosthène.* Heureux mortel! quelle merveilleuse aptitude cela te donne pour les affaires publiques. — *Agoracrite.* Mais, mon cher ami, l'on ne m'a pas donné la moindre éducation... oh! je sais lire... ou à peu près. — *Démosthène.* Cela te pourrait nuire, de savoir lire, même à peu près. Le gouvernement n'appartient pas aux hommes instruits, ni aux honnêtes gens; il appartient aux ignorants, aux gens de rien. — *Agoracrite.* J'admire comment je serai en état de gouverner le peuple. — *Démosthène.* Rien n'est plus facile. Fais tout simplement ce que tu fais par état : mets les affaires en brouille comme tes viandes en hachis, et parle cuisine au peuple pour le cajoler. Tu as tout ce qu'il faut pour l'entraînement de la populace : voix formidable, âme traîtresse, impudence de marchand; tu possèdes tous les dons requis pour gouverner. » (*Les Chevaliers,* v. 147 et suiv.)

Peuple. Comme qui dirait Jacques Bonhomme. Son caractère est de passer tour à tour de la résignation à la violence. Il dit malicieusement au Chœur : « Il n'y a guère de sens commun sous vos cheveux, si vous croyez que je ne sais pas ce que je fais. Mes folies sont raisonnées. Je me plais à boire tout le jour, à prendre pour chef un voleur, à le nourrir; puis, quand il est bien engraissé, je l'immole. » (*Les Chevaliers,* v. 1121-1130.)

Strepsiade. Vieillard crédule, faible, et qui a pour fils un *lion* d'Athènes, lion dépensier comme un amateur de chevaux, irrévérencieux comme un neveu gâté par son oncle. « *Strepsiade.* Par Cérès! vous ne vivrez plus à mes dépens, ni toi, ni ton cheval de trait, ni ton cheval de selle; je t'envoie au diable. — *Phidippide.* J'aurai des chevaux chez mon oncle Mégaclès. Je m'en vais, et je me ris de tes menaces. » (*Les Nuées,* v. 121-125.) Et quand on demande à ce pauvre Strepsiade s'il n'a point de fils, il dit, avec toute la conscience de sa faiblesse : « J'ai un fils, et fort beau; mais il ne veut rien apprendre. » (*Les Nuées,* v. 797.)

Pasias, Amynias. Créanciers éconduits et raillés par leur débiteur, qui finit par les mettre à la porte. (*Les Nuées,* v. 1215 et suiv.)

Philocléon. Dandin de la comédie grecque; il nous donne sur les habitudes judiciaires des anciens de curieux détails. « Quel être est plus heureux, plus fortuné qu'un juge? Quelle existence a plus de charmes que la sienne? Quel animal est plus terrible, surtout quand il est vieux? Dès que je suis levé, des hommes hauts de quatre coudées me font escorte jusqu'au tribunal; et, dès que je parais, je sens une main presser doucement la mienne. C'est celle d'un concussionnaire, qui tombe à mes pieds en s'écriant d'un ton lamentable : — Pitié, mon père, je t'en supplie, au nom des larcins que tu as pu faire toi-même dans les charges publiques ou dans l'approvisionnement des armées!... Cet homme saurait-il que j'existe, si déjà je ne l'avais acquitté?... Puis-je prendre place au tribunal..... que de caresses on fait alors au juge! Les uns pleurent sur leur infortune, et ajoutent à leurs malheurs des maux imaginaires... Les autres me content des anecdotes ou quelque trait plaisant de l'acteur Ésope; d'autres font de l'esprit pour me faire rire et désarmer ma sévérité. Si je reste inflexible, ils amènent leurs enfants par la main, filles et garçons; j'écoute : ils se prosternent et se mettent à bêler de concert. Le père, tout tremblant, me conjure comme un dieu de l'acquitter par pitié d'eux... Alors nous nous laissons un peu attendrir. N'est-ce point là être roi? N'est-ce pas être au-dessus des richesses? » (*Les Guêpes,* v. 550 et suiv.)

Trygée. Grand ami de la paix, et qui est monté au ciel sur un escarbot pour en ramener sa déesse préférée. (*La Paix,* passim.)

Hiéroclès. Prêtre sacrificateur, gourmand et hâbleur, que Trygée fait chasser à coups de bâton. (*La Paix,* v. 1120.)

Un Marchand de faux.

Un Fabricant d'aigrettes.

Un Marchand de cuirasses.

Un Marchand de trompettes.

Un Marchand de javelots.

Tous ces personnages représentent les intérêts opposés de la paix et de la guerre.

« *Le Marchand de faux, à Trygée.* O mon ami! ô Trygée! de quels bienfaits tu nous a comblés en nous procurant la paix! Précédemment, on n'eût pas offert d'une faux une obole. A présent, je les vends cinquante drachmes. — *Le Fabricant d'aigrettes.* O Trygée! je suis ruiné, ruiné par toi, et sans espoir. — *Trygée.* Qu'as-tu donc, mon pauvre homme? Les aigrettes ne vont donc plus? — *Le Fabricant.* Tu m'as ôté mon métier et ma subsistance. Je suis ruiné, moi, lui (il montre un autre marchand), et ce fabricant de javelots. — *Trygée.* Voyons! combien veux-tu de ces deux aigrettes? — *Le Fabricant.* Et toi, qu'en veux-tu donner? »

« *Le Marchand de cuirasses.* Infortuné, que vais-je faire de cette cuirasse d'un si beau travail, et qu'on estimait dix mines (916 fr. 60)?..... — *Le Marchand de trompettes.* Que vais-je faire de cette trompette, qui jadis me coûta soixante drachmes (55 fr. 20)?..... — *Le Fabricant de casques.* Sort impitoyable! Me voilà ruiné; moi, qui jadis payai ces casques une mine (91 fr. 66), qu'en puis-je faire à présent? Qui voudra me les acheter? — *Le Marchand de javelots.* Quel sort pitoyable est le nôtre! Hélas! ô fabricant de casques! — *Trygée.* Il n'est pas si misérable. — *Le Fabricant de casques.* Comment? — *Trygée.* Les casques peuvent encore servir en y mettant des anses. — *Le Fabricant de casques.* Allons-nous-en, marchand de javelots. — *Trygée.* Non pas, je vais lui acheter ses javelines. — *Le Marchand de javelots.* Que m'en donnes-tu? — *Trygée.* Une drachme (6 fr. 92) le cent, à condition de les fendre en deux, pour que j'en fasse des échalas. — *Le Marchand de javelots.* On se moque de nous, mon cher, allons nous-en. » (*La Paix,* v. 1198 et suiv.)

Le Poëte. Serviteur des Muses et de la misère, amoureux de l'emphase et de ses propres vers. Il célèbre une ville à peine créée, à peine nommée, et quand on lui demande qui il est, il répond : « Je suis un poëte aux chants doux comme le miel, un pieux serviteur des Muses, comme dit Homère. « (*Les Oiseaux,* v. 908-910.) » — Je ne m'étonne pas que tu aies tant de trous à ton manteau. Pauvre poëte, dis-moi, quel accident t'amène ici? » (V. 916.) — Et le serviteur des Muses veut justifier sa présence par ses dithyrambes dans le goût de Simonide; il est peu vêtu, il serait aisé de l'être davantage. « O mon père!... que ta bienveillance m'accorde les biens que tu désirerais pour toi-même! » (V. 926.) — On finit par lui donner un par-dessus de peau et une tunique, et notre homme sort en chantant des vers lyriques, avec tout l'enthousiasme d'un cœur chaudement abrité.

Le Devin. Marchand d'oracles et qui ne trouve plus le placement de ses produits. « Qui es-tu? — Moi? un devin. — Va-t'en au diable! — Hélas! malheureux que je suis! — Détale promptement d'ici; va débiter ailleurs tes oracles. » (V. 960 et suiv.)

Le Sycophante. Dénonciateur chassé à coups d'injures, de mépris et de fouet. « Vite, hors d'ici, drôle infâme! je te ferai sentir ce qu'on gagne à pervertir la justice. » (V. 1466.)

Le Jeune homme. Celui dont il s'agit n'est pas un bon jeune homme, encore moins un héritier patient; il a hâte de réaliser ce qu'on appelle encore aujourd'hui des *espérances*, et il dit avec une tranquillité filiale : « Je désire étrangler mon père, afin de posséder tout ce qu'il a. » (V. 1351.)

Le Mort. Personnage comique par son flegme. « Holà! hé! le Mort (lui crie Bacchus), c'est à toi que je parle. Holà! veux-tu me porter un petit paquet aux enfers? — *Le Mort*. Comment est-il? — *Bacchus*. Tiens, regarde. — *Le Mort*. Tu me donneras deux drachmes? — *Bacchus*. Oh! tu me demandes trop cher..... Tiens, veux-tu neuf oboles? — *Le Mort*. J'aimerais mieux revivre! » (*Les Grenouilles*, v. 171.)

Praxagora. Femme communiste, et qui arrive à faire dire à son interlocuteur que la propriété, c'est le vol. « *Praxagora*. Je dis d'abord qu'on doit mettre en commun tous les biens, pour que chaque citoyen en ait sa part et puisse vivre. Il ne faut pas que l'un soit dans l'opulence et l'autre dans la misère; que l'un soit propriétaire de vastes biens, et que l'autre n'ait pas de quoi fournir à son enterrement; que l'un traîne à sa suite un cortége d'esclaves, tandis que l'autre n'a pas même un serviteur... Je vais mettre en commun les terres, l'argent, toutes les propriétés. Quand tout sera réuni, nous partagerons pour vivre, et nous partagerons soigneusement, parcimonieusement... Tout sera la propriété de tous : pains, salaisons, pâtisseries, tuniques, vins, couronnes, pois chiches. — Les propriétaires de toutes ces choses ne sont-ils pas les plus grands des voleurs? » (*L'Assemblée des femmes*, v. 890 et suiv.)

Blepsidème. Bonhomme curieux et narquois : « Qu'y a-t-il donc? Comment Chrémyle s'est-il enrichi tout d'un coup? Je ne puis le croire! Chez les barbiers, pourtant, il n'était bruit que de son opulence soudaine. Mais ce qui me surprend le plus, c'est que, malgré sa fortune, il se souvienne de ses amis. Vraiment, c'est sortir des habitudes reçues. » (*Plutus*, v. 335-343.)

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ.

ANNANIÉWA (1).

Fin. — Voy. p. 213, 222.

. . . . . .

Deux mois plus tard, munie de lettres de recommandation adressées à notre consulat et à plusieurs maisons russes et françaises, Annaniéwa retournait dans son pays, en la compagnie d'une dame qui allait rejoindre son mari, négociant dans la grande Russie. J'avais d'ailleurs promesse de divers côtés que la pauvre fille serait protégée et reconduite jusque dans son village. Du fond de sa mansarde, Mlle Paul avait stimulé ma nonchalance de façon à ce que rien ne fût négligé. Ainsi a été renvoyée à sa patrie et à sa famille l'exilée qui les pleurait depuis si longtemps. La pauvre Paul a renoncé avec une fermeté héroïque à la compagne qu'elle aimait et qu'elle régentait : « Je suis vieille et je l'aurais laissée toute seule! » dit-elle, sans songer qu'elle reste seule elle-même; et elle refoule en son gosier, avec une petite toux sèche, les larmes qui lui veulent monter aux yeux. Moi, je perds et je regrette je ne sais quelle secrète douceur que je trouvais à me rappeler le passé. Et puis, n'est-ce pas une déception que va chercher la pauvre voyageuse? Peut-elle retrouver le paradis de son enfance? L'arc-en-ciel de ses souvenirs ne va-t-il pas se fondre en pluie? Hélas! qui jamais, après trente ans d'exil, a reconnu ses amis et ses rêves?

(1) Dans les deux articles précédents (p. 213, 222), lisez partout *Annaniéwa*, au lieu de *Annaniera*.

— Il n'y a de personnes vraiment aimables que celles qui le sont toujours et avec tout le monde.

— Le caprice éloigne les relations, refroidit l'amitié, et tue l'intimité.

— La beauté est une puissance qui, pour se maintenir, ne peut se passer d'alliés.

— La beauté fascine, l'esprit attire, la bonté seule retient.

— On se recherche pour de grandes qualités, on se quitte pour de petits défauts.

— Ne croyez pas facilement avoir rencontré un ami; mais si vous êtes sûr de le posséder, efforcez-vous de ne jamais le perdre.

— Pour conserver ses amis, il faut leur prouver qu'on tient essentiellement à eux.

— La véritable amitié n'a ni soupçon, ni susceptibilité, ni exigence.

— La familiarité ne dispense d'aucun égard.

— Voulez-vous que j'aie du plaisir à me trouver avec vous? Montrez-moi que vous en avez à vous trouver avec moi.

— L'aménité du visage, des paroles, des manières, procure du plaisir et répand de l'agrément dans la société. La bienveillance intime et mutuelle des âmes fait seule le bonheur dans l'amitié.

— Un cœur délicat souffre moins des blessures qu'il a reçues que de celles qu'il craint d'avoir faites.

AGRICULTURE.

CHARRUES.

Voy. p. 100, 124.

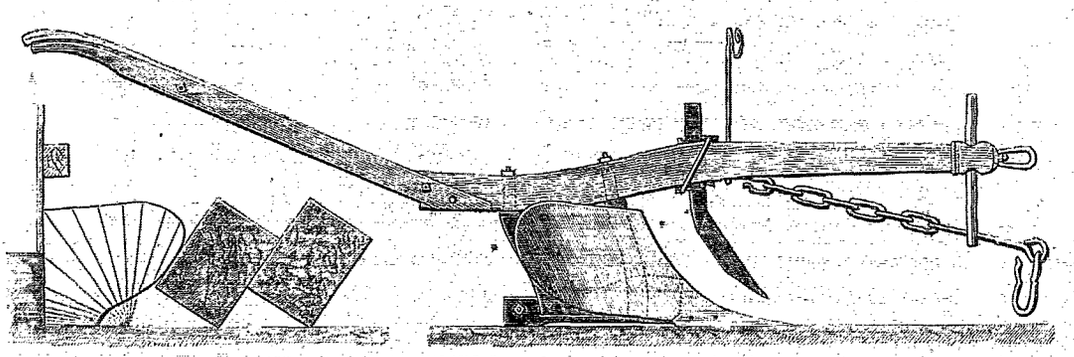
Nous recevons de M. le directeur de l'École d'agriculture de Grignon la lettre suivante :

« Permettez-moi de vous féliciter et de vous remercier, au nom des amis de l'agriculture, de l'excellente pensée qui vous a fait admettre dans votre publication des articles destinés à intéresser vos lecteurs aux choses agricoles; ce sont autant de semences destinées à donner plus tard des fruits précieux, et c'est un bon moyen de ramener peu à peu vers nos campagnes délaissées les populations qui tendent de plus en plus à les abandonner, au grand préjudice du pays. Il n'y a pas que la pauvre Irlande qui souffre de l'absentéisme de ses propriétaires.

» Mais permettez-moi aussi de réclamer, au nom des agriculteurs et des constructeurs français, contre le jugement porté sur les charrues de notre pays par votre dernier article d'avril, page 125.

» Il y est dit que les charrues françaises sont moins légères et durent moins que les charrues anglaises, et que les charrues américaines ont beaucoup d'analogie avec les charrues anglaises, etc. Or, malgré les bas prix du fer et de la fonte en Grande-Bretagne, on y voit encore un bon nombre de charrues en bois (il est vrai que ce ne sont pas celles qu'on apporte en France), et, d'un autre côté, les constructeurs de notre pays, à l'exemple de l'illustre Mathieu de Dombasle, qui a répandu en Europe une immense quantité d'instruments, emploient depuis longtemps la fonte et le fer pour toutes les pièces importantes de leurs charrues.

» Sans doute les Anglais emploient plus souvent que nous des *âges* ou *haies* en fer, ce qui permet de donner à leurs instruments aratoires plus d'élégance et un *aspect plus léger*. Sous ce rapport, il est difficile de concevoir rien de mieux que la charrue Howard, dont le dessin est fidèlement reproduit par le *Magasin pittoresque*. Mais l'aspect n'est pas la chose essentielle, et ce sont le soc, le versoir et le coutre qui, avec les proportions d'ensemble, font qu'une



Charrue de l'École de Grignon.

charrue est réellement plus ou moins légère pour l'attelage qui la met en action.

» Or, sous ce rapport, nous sommes plus avancés que les Anglais. C'est en France que la surface gauche, dite *hélicoïde de révolution*, a été la première fois et le mieux employée, bien que les bons constructeurs anglais l'aient généralement adoptée depuis; les charrues américaines, qui sont très-légères aussi, ont par leurs socs et versoirs plus d'analogie avec les nôtres qu'avec celles de l'Angleterre. Et c'est un fait qu'il vous sera facile de vérifier, que, dans les épreuves dynamométriques qui ont eu lieu à la suite de l'Exposition universelle de 1855 et du concours universel d'agriculture en 1856, la charrue de Grignon s'est montrée de beaucoup plus légère que les charrues anglaises à profondeur et à largeur de sillon égales, en même temps qu'elle a été plus énergique pour les labours profonds; c'est ce qui lui a valu les premiers prix et même la grande médaille d'or. Je joins ici le dessin de la charrue de 50 francs qui a eu les honneurs de ces concours pour le cas où vous croiriez qu'elle peut intéresser vos lecteurs.

» Vous ne verrez pas, j'espère, Monsieur, dans cette rectification une réclame en faveur d'une charrue qui d'ailleurs a toujours été dans le domaine public et qui est imitée par beaucoup de constructeurs, mais bien une preuve des progrès qu'a faits notre agriculture.» (1)

LES GÉANTS.

Les géants ont perdu de leur attrait. Ils se montrent aujourd'hui pour rien. Du jour où l'on a été tout à fait persuadé qu'ils existaient bien réellement, ils ont cessé d'être un sujet d'étonnement. Nos tambours-majors et nos suisses d'église (réminiscence des images de saint Christophe) ont d'ailleurs insensiblement habitué les yeux à ces statures extraordinaires. Il n'en était pas de même au dix-huitième siècle. On cite, en Angleterre, parmi les plus fameux, un pauvre diable, nommé Henri Blacker, né en 1751, près



Maximilien Miller, d'après une peinture de Boistard.

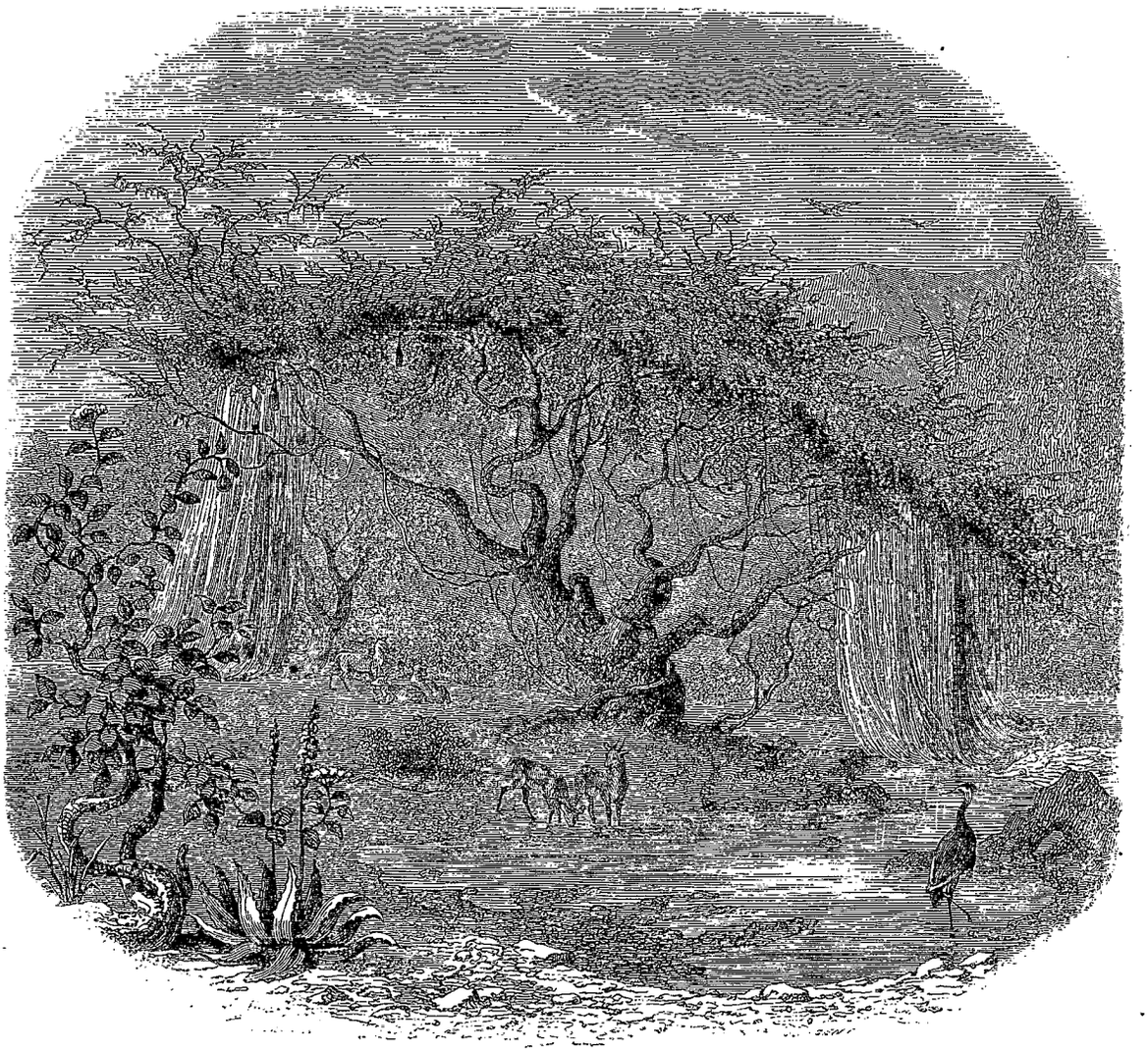
de Cuckfield, dans le comté de Sussex, et qu'un général célèbre, William, duc de Cumberland, vainqueur à Culloden, n'avait pas dédaigné de protéger. Il avait, dit-on, 7 pieds 4 pouces anglais (2m,234), et l'on assure qu'il ne manquait pas d'un certain esprit, chose rare chez les géants. Ce n'était point la qualité dominante de Maximilien Miller, autre colosse dont Boistard a fait le portrait à Londres, en 1733. Il était aussi stupide que grand. Né à Leipsick, en 1674, il avait parcouru différents pays de l'Europe avant de se montrer à Londres. Les journaux du temps affirment qu'il avait 9 pieds anglais (2m,743) et que sa main seule était longue d'un pied (0m,304).

(1) La charrue de Grignon n'était pas en cause. C'est un très-bon instrument, qui rend de grands services à notre agriculture, soit pour les labours superficiels, soit pour les labours profonds. Mais chacun sait que telle charrue, excellente sur certain terrain, pour certaines cultures, ne convient souvent pas à d'autres cultures ni à d'autres terrains.

Les charrues anglaises en fer sont plus légères que nos charrues françaises en général. Il y a eu, en 1855, pour la charrue de Grignon, une honorable exception, puisque, dans les expériences auxquelles nous assistions, elle a exigé, à travail égal, moins de tirage que toutes ses concurrentes; mais il n'en est pas moins vrai que les charrues anglaises en fer durent plus que nos charrues en bois. Nous sommes obligés d'établir les mancherons et l'âge (partie importante de la charrue) en bois, parce que chez nous le fer est trop cher; et si nous pouvions obtenir le fer à aussi bas prix que les Anglais, ce serait un grand avantage pour les agriculteurs; les instruments en fer valent toujours mieux, à fabrication semblable, que les instruments en bois.

TOUJOURRA

(AFRIQUE ORIENTALE).



Un Bois près de Toujourra (Afrique orientale). — Dessin de Freeman, d'après J.-M. Bernatz (1).

La ville de Toujourra, que peu d'Européens ont visitée, est située à l'entrée du pays d'Adel, au sud du détroit de Bab-el-Mandeb (le passage des Larmes), et près du Gubet-el-Khérab (bassin du Mensonge), petite baie de la partie du golfe d'Arabie que l'on appelle Bahr-el-Banatein (la mer des Deux-Sœurs). A cinq milles de Toujourra, on rencontre le petit village d'Ambabou : ce sont les deux seuls lieux habités à une grande distance sur cette côte. L'aspect du pays est triste et désolé, suivant M. Rochet d'Héricourt; il serait plutôt riant et agréable, suivant M. Bernatz. Des montagnes s'élèvent en demi-cercle en face de la mer; les plaines sont entrecoupées de quelques bois où croissent de beaux arbres, entre autres l'aloès, l'acacia épineux, l'*Asclepias gigantea*, auxquels s'enlacent et se suspendent des lianes exubérantes. La petite antilope, des oiseaux pêcheurs, des poules d'eau, animent ces ombrages; mais on y rencontre aussi le sanglier, l'hyène, le chacal; des fontaines transparentes y répandent la fraîcheur, mais les animaux seuls y boivent sans danger; les eaux, imprégnées de parcelles minérales, sont insalubres aux hommes. Les habitants de Toujourra recueillent précieusement, pour leur usage, pendant la saison pluvieuse, l'eau des torrents qui descendent des montagnes. Il est triste d'ajouter que Toujourra n'a d'autre commerce que celui des esclaves. Les Toujourriens achètent ou font enlever des familles entières dans l'intérieur de l'Afrique, et les revendent aux marchands d'Arabie. Un esclave ordinaire se vend de 10 à 12 dollars (50 à 60 francs), ou une quantité de sel évaluée à la charge de deux chameaux; mais le prix d'une jeune esclave de quinze à seize ans peut s'élever jusqu'à 60 dollars (environ 300 francs). D'odieux intermédiaires, trafiquants de chair humaine, transportent leur marchandise par mer à Moka, et reviennent avec des chargements de farine, de riz et de dattes. Une monnaie de cuir, taillée dans des peaux de bœuf et de la dimension d'une sandale, a cours à Toujourra et chez les populations qui lui vendent les esclaves. Le spectacle d'un si abominable négoce suffirait pour rendre le cœur insensible même aux plus agréables tableaux de la nature.

(1) *Scenes in Ethiopia*, by John-Martin Bernatz.

PERFIDIE.

LE MANNEQUIN DE LA BOURBONNAISE,

A MARGON, PRÈS NOGENT-LE-ROTROU.

C'était aux temps des croisades. Un seigneur de Courcelles, château dont on voit les ruines dans la commune de Vichères (Eure-et-Loir), entraîné par sa foi ardente, ceignit sa poitrine du signe des croisés, et partit pour la terre sainte à la suite du comte du Perche, son suzerain. Il laissait derrière lui sa femme bien-aimée et sa fille Renée, âgée à peine de seize printemps. Avant de partir, voulant se réserver de choisir lui-même à sa fille l'époux qui lui conviendrait, il fit promettre à sa femme de ne disposer de la main de Renée qu'en faveur du chevalier porteur de l'anneau paternel et du consentement scellé des armes de la maison de Courcelles.

Or deux chevaliers soupiraient pour la fille du croisé : c'étaient le seigneur de Nogent et le sire de la Manordière, château voisin de celui de Courcelles. Ce dernier avait déjà offert précédemment son cœur à Marguerite des Radrets (1), châtelaine de Margon, qui l'avait accepté; mais cet amant volage, changeant tout à coup d'affection, s'éprit fortement des charmes de l'héritière de Courcelles. Les soins qu'elle lui prodigua dans le pansement d'une blessure qu'il reçut en défendant le manoir qu'elle habitait ne firent qu'augmenter son amour : ses soupirs furent entendus, et Renée lui permit d'aspirer à sa main. Le sire de la Manordière confia le secret de son cœur à la dame de Courcelles, qui, cédant aux vœux de sa fille, accueillit favorablement la demande de ce seigneur, mais en lui faisant connaître les conditions imposées par son époux. On gardait alors une fidélité inviolable à ses promesses : un seul moyen se présentait donc de hâter l'union des deux amants, c'était d'envoyer un messager en Palestine vers le sire de Courcelles, pour le prier de donner son consentement au mariage de Renée avec le sire de la Manordière. C'est ce qu'on fit aussitôt, et un ermite des environs partit pour la terre sainte, porteur des lettres de la dame de Courcelles, où elle faisait le plus pompeux éloge de celui qu'elle avait agréé.

Sur ces entrefaites, une lettre du croisé vint annoncer à son épouse les plus brillants succès, avec l'espoir d'un prompt retour. Pleine de joie, la dame de Courcelles voulut donner une fête pour célébrer ces heureuses nouvelles. Un splendide festin fut préparé à ce dessein; au nombre des convives vinrent les deux prétendants à la main de Renée; la dame de Margon y figura aussi, en sa qualité de châtelaine du voisinage. Ayant vu par elle-même la trahison de son ancien amant, elle se promit de venger son amour méprisé et de punir cruellement celui qui l'avait délaissée. Comme le sceau et l'anneau du sire de Courcelles lui étaient parfaitement connus, elle réussit à trouver un artiste assez habile pour contrefaire ces deux objets de manière qu'on ne pût reconnaître la fraude. Munie de ces deux premiers instruments de sa vengeance, elle fit ensuite écrire par son secrétaire un consentement comme venant du sire de Courcelles. Ce consentement était adressé au seigneur de Nogent, et voici la version que nous en ont laissée les chroniqueurs :

« Seigneur de Nogent, avant de quitter la vie, j'ai voulu » donner un époux à ma fille unique, et c'est vous que j'ai » choisi : allez annoncer cette nouvelle à ma famille, et que » la volonté d'un père mourant pour le Christ soit fidèle- » ment exécutée. Le pèlerin chargé de vous porter cette » lettre vous remettra aussi l'anneau sacré que m'ont trans- » mis mes aïeux, et que vous conserverez religieusement. »

(1) Les Radrets, château situé non loin de Mondoubleau, pendant quelque temps résidence de Racine.

A l'époque présumée où l'on attendait le retour de l'ermite député par la dame de Courcelles, Marguerite des Radrets choisit un de ses affidés, et, après lui avoir donné ses instructions et suggéré les réponses qu'il aurait à faire si on l'interrogeait, elle l'envoya, travesti en anachorète, porter le faux consentement revêtu du sceau de Courcelles, ainsi que l'anneau contrefait, au rival du sire de la Manordière. Séduit par cet artifice, le seigneur de Nogent court transporté de joie au château de Courcelles, montre à la châtelaine le précieux titre qui vient enfin combler ses vœux, et réclame la main de la gente damoiselle. La perfide Marguerite avait si adroitement combiné son stratagème qu'à la vue de l'anneau, de l'écriture et du sceau, l'épouse du croisé et la malheureuse Renée donnèrent complétement dans le piége. La volonté d'un époux, d'un père, était si clairement exprimée que, malgré leur répugnance, elles n'hésitèrent pas à faire le sacrifice, l'une de ses sympathies, et l'autre de son amour. Le seigneur de Nogent conduisit la désolée Renée au pied des autels, où fut consacré leur fatal hymen.

Cependant le sire de la Manordière, impatient de ne pas voir revenir l'ermite député en Palestine, était parti lui-même pour la terre sainte afin de hâter son bonheur. Il y avait rejoint le sire de Courcelles et avait été assez heureux pour lui sauver la vie dans un combat contre les Infidèles. Ce service éminent, joint à ses brillantes qualités, aux recommandations de son épouse et aux vœux de sa fille, avait déterminé le croisé à remettre au preux-paladin les témoignages nécessaires à l'accomplissement de ses désirs.

Le sire de la Manordière revenait en France, plein de joie et d'espérance, lorsqu'à son arrivée il apprit que Renée était unie à son rival et qu'il devait son malheur à la trame la plus infernale. A son tour, il ne rêva plus que la vengeance; tous ses soupçons tombèrent sur son ancienne amante, et il la cita à comparaître devant la cour judiciaire et souveraine du pays. Les informations qu'il prit, le zèle surhumain qu'il mit à poursuivre son ennemie, peut-être même quelques révélations indiscrètes échappées à un amour cruellement blessé, amenèrent contre l'accusée des charges si accablantes que la vérité parut dans tout son jour. Convaincus de la culpabilité de la perfide Marguerite, les juges rendirent une sentence qui nous a été conservée. Elle portait que l'auteur de ces faux serait d'abord pendue et étranglée, traînée ensuite sur une claie, son cadavre brûlé et son manoir livré aux flammes; que ses prés seraient desséchés, ses arbres arrachés, et tous ses biens confisqués au profit du seigneur de Nogent, qui sortit de l'enquête pleinement justifié; enfin que, pour perpétuer à travers les âges, jusqu'aux générations les plus reculées, l'exécration de la mémoire de la dame de Margon, on brûlerait, le 22 juin de chaque année, en présence du peuple assemblé et réuni au son des cloches, un mannequin ou effigie représentant la châtelaine.

En effet, chaque année, au mois de juillet, le jour de Notre-Dame du Mont-Carmel, fête patronale de l'endroit, la petite commune de Margon voit renouveler l'auto-da-fé de la Bourbonnaise (c'est le nom qu'on a donné, nous ne savons pourquoi, à ce mannequin représentant la dame de Margon). Tous les enfants maudissent au passage l'infâme châtelaine, en attendant avec impatience le moment où les flammes viendront encore une fois faire justice de la coupable Marguerite.

C'est surtout dans le silence et l'obscurité de *la vie domestique* qu'il est possible de produire quelque bien durable.

SCHLEIERMACHER.

LES FRONTIÈRES DE LA FRANCE.

I. — FRONTIÈRE DU NORD-EST (BELGIQUE ET ALLEMAGNE).

La limite de la France, dans toute l'étendue de sa frontière du nord, c'est-à-dire depuis la mer du Nord jusqu'au Rhin, est absolument arbitraire. La ligne de démarcation part de la mer du Nord, à 12 kilomètres au nord de Dunkerque, traverse la Grande-Moere, coupe la Basse-Colme près de Hondschoote; l'Yser, au-dessus de Rousbrugge, suit son affluent l'Echel e, et de là se dirige à travers champs jusqu'à la Lys qu'elle atteint à Houpplines, près d'Armentières. Après avoir suivi la Lys jusqu'à Menin, la limite reprenant sa direction sud-est passe entre Lille et Tournay, entre la Marque et l'Escaut, coupe l'Escaut à Maulde, puis traverse le Haine un peu au-dessus de son confluent, laisse Quiévrain à la Belgique, suit le Hongnau, le coupe bientôt et atteint la Sambre, qu'elle traverse à Jeumont. De là, la limite se dirige au sud, pour décrire entre la Sambre et la Meuse un demi-cercle. Elle coupe l'Oise, dont elle donne les sources à la Belgique; puis, après avoir passé devant Rocroy, elle remonte au nord, parallèlement à la Meuse, coupe le Viroin, et traverse la Meuse au nord de Givet.

Après avoir coupé la Meuse, la limite descend au sud, parallèlement à la Meuse; coupe la Semoy, puis se dirige à l'est entre la Semoy et le Chiers, laissant Bouillon à la Belgique. Ensuite, continuant sa direction à l'est, la limite traverse l'Alzette, dont elle donne les sources à la France, et coupe la Moselle au nord de Sierck.

De là, elle s'incline au sud-est, coupe la Nied, se dirige toujours au sud-est parallèlement à la Sarre, laisse Sarre-louis à la Prusse, coupe encore le Rossel, la Sarre, en laissant Sarrebruck à la Prusse. La limite suit pendant quelque temps la Blies, coupe la Schwolb, traverse le massif des Vosges à la hauteur de Bitche; enfin elle atteint la Lauter près de Bobenthal, la suit jusqu'à Lauterbourg, et de là, se dirigeant au sud-est, elle atteint le Rhin.

On divise la frontière du nord en trois grandes sections :

1° De la mer du Nord à la Meuse;

2° De la Meuse à la Moselle;

3° De la Moselle jusqu'au Rhin.

Ire SECTION. *De la mer du Nord à la Meuse.* — Partout cette frontière est ouverte; nul obstacle, montagne ou cours d'eau, ne s'oppose à la marche de l'ennemi, qui est favorisée, au contraire, par la disposition des rivières ouvrant partout, au milieu de ces plaines, de larges routes à l'invasion. La défense est partout artificielle et s'appuie sur de nombreuses places fortes, dont les plus importantes sont habilement placées aux nœuds des communications. C'est « la frontière d'airain » élevée par Louis XIV et Vauban.

Deux divisions sont à établir dans la description de cette première section :

1° Entre la mer et l'Escaut;

2° Entre l'Escaut et la Meuse.

Entre la mer et l'Escaut, le pays, coupé de canaux, marécageux, facilement inondé par la rupture des digues et des canaux, est susceptible d'une bonne défense qui s'appuie sur douze places fortes ou forts (1), qui sont : sur la mer, Dunkerque, Gravelines, Calais; entre la mer et la Lys, Bergues, les forts Louis et Français, Saint-Omer; sur la Lys, Aire et Saint-Venant; sur la Deule, Lille, le grand centre de la défense de cette section; sur la Scarpe, Douai et Arras.

En arrière de cette première partie de la frontière se trouvent les places de Picardie, qui formaient le boulevard de la France avant Louis XIV; ces places, peu importantes, sont : Boulogne, sur la mer; Hesdin et Montreuil, sur la Canche; Doullens, sur l'Authie; Abbeville, Amiens, Péronne, Ham, sur la Somme. La ligne de la Somme, qui a joué un grand rôle autrefois, était complétée par les places de Corbie et de Saint-Quentin, aujourd'hui démantelées. Tournées à droite par la Sambre et l'Oise, qui conduisent droit sur Paris, les places de Picardie n'ont joué aucun rôle depuis que Louis XIV a porté plus au nord notre zone de défense.

Dans la seconde partie de la première section, entre Escaut et Meuse, la frontière est d'abord traversée par l'Escaut, fortement défendu par Condé, Valenciennes, Bouchain et Cambrai; la grande forêt de Mormal et le Quesnoy ferment l'intervalle entre l'Escaut et la Sambre; le cours de la Sambre est gardé par Maubeuge et Landrecies; mais l'intervalle entre Sambre et Meuse est, depuis 1815, absolument ouvert et sans défense (1). La perte de Philippeville et de Marienbourg, de Beaumont (2) et de Chimay, a rendu impossibles les communications entre les places de la Sambre et celles de la Meuse, et a pratiqué dans la frontière une trouée dangereuse que les petites places d'Avesnes et de Rocroy sont incapables de fermer. La trouée de la Sambre tourne les places de la Flandre aussi bien que les lignes de la Meuse et de l'Argonne, et ouvre à l'ennemi la vallée de l'Oise, c'est-à-dire qu'elle a été établie en vue de conduire l'invasion droit sur Paris, par le chemin le plus court et le plus dépourvu d'obstacles. C'est en arrière de la limite, à 80 kilomètres, sur l'Aisne, et à Paris même, que sont les seules défenses contre cette trouée : la Fère, sur l'Oise, Laon, et surtout Soissons, sur l'Aisne, dont le cours est parallèle à la frontière, donneraient à l'armée de bons points d'appui. Quant à Paris fortifié, l'ennemi doit renoncer à l'enlever par un coup de main, comme en 1814.

Douze routes principales et le réseau du chemin de fer du Nord mettent la première section de la frontière du nord en communication avec Paris. Les routes sont celles de :

1° Paris à Boulogne, par *Saint-Denis* (3), Beauvais, *Abbeville* et *Montreuil*.

2° A Abbeville s'embranche la route de Calais par *Hesdin, Saint-Omer*, avec prolongement de Saint-Omer sur Gravelines et Dunkerque.

3° Paris à Dunkerque, par *Saint-Denis*, Clermont, *Amiens, Doullens, Aire*, Cassel, *Bergues*.

(1) Une place forte est une ville entourée d'une enceinte bastionnée, avec ou sans citadelle, avec ou sans ouvrages avancés (lunettes, ouvrages à cornes, ouvrages à couronne). Un fort ou une forteresse est un ouvrage isolé, bastionné, ayant quatre ou cinq fronts. Les places et les forts barrent une route, interceptent les communications (Briançon, Phalsbourg, fort de Bard), défendent un passage (Bellegarde, fort l'Écluse), couvrent une navigation (fort Louis et fort Français, qui couvrent la navigation du canal de Bergues à Dunkerque), couvrent les écluses d'une inondation importante (fort Saint-François à Aire, couvrant les écluses de la Lys; fort de la Scarpe à Douai). Les forts défendent les abords d'une place de guerre ou d'une place ouverte (forts détachés de Paris, de Lyon); ils défendent les approches d'une place maritime, pour garantir du bombardement les arsenaux et les chantiers (forts de Toulon, de Cherbourg); ils défendent l'entrée et les abords d'une rade, d'un port (rades de l'île d'Aix, de Brest). Les petits ouvrages qui défendent les côtes, les points de débarquement, sont appelés *batteries*. Les places fortes sont à cheval sur une rivière, commandant les deux rives (Thionville, Valenciennes); les grandes places servent de dépôt et font partie d'une base d'opérations; elles renferment les magasins, les approvisionnements de toute espèce, les hôpitaux, en un mot tout ce qui est utile pour entrer en campagne (Lille, Metz, Strasbourg, Besançon, Lyon, Grenoble, Bayonne, Perpignan); elles servent à recevoir les débris d'une armée battue (Moreau à Strasbourg, en 1796; Gênes en 1799); elles servent enfin à appuyer les mouvements d'une armée (Valenciennes en 1712, Vérone en 1796, et en 1848 Sébastopol).

(1) En 1789, la limite partait de la Sambre comme aujourd'hui; mais de là elle allait rejoindre la Meuse à Givet, presque en ligne droite, en passant au sud de Beaumont, de Valcourt, et au nord de Florenne.

(2) On nous avait laissé ces trois villes en 1814.

(3) Les places fortes sont en *italique*.

4° Paris à Dunkerque, par Senlis, *Péronne*, *Arras*, Béthune, et se réunissant à Aire à la précédente.

5° Paris à Lille, par *Amiens*, *Doullens*, *Arras*, et se prolongeant sur Gand.

6° Paris à Lille, par *Péronne*, *Arras*.

7° Paris à Lille, par *Péronne*, *Cambrai*, *Douai*.

8° Paris à Lille, par Senlis, Compiègne, *Ham*, *Saint-Quentin*, *Cambrai*, *Douai*.

9° Paris à Valenciennes, par la route précédente jusqu'à Cambrai, et de Cambrai à Valenciennes par *Bouchain;* se prolongeant d'un côté sur Gand, par *Condé*, et de l'autre sur Mons et Bruxelles.

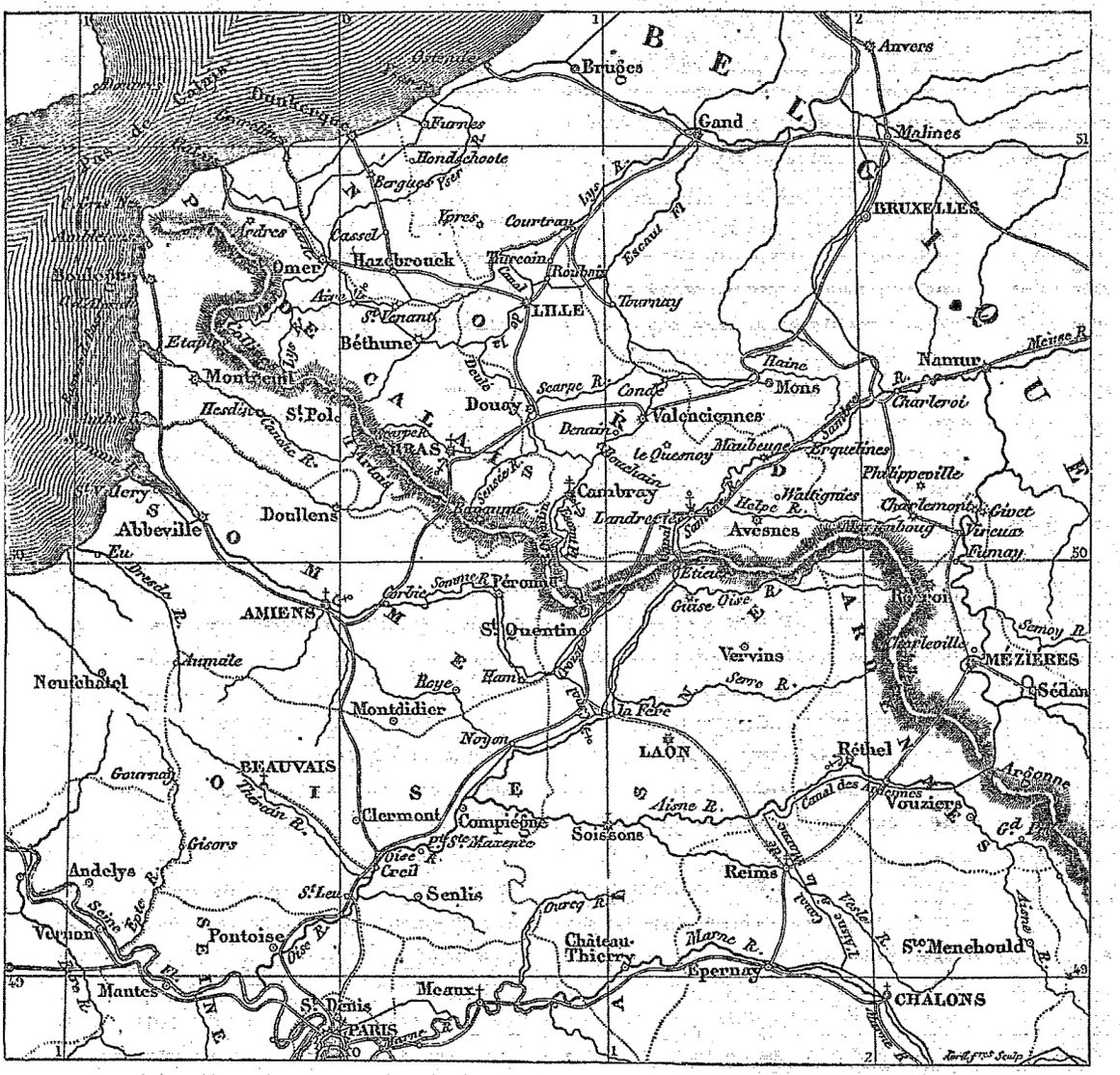
10° Paris à Valenciennes par *Soissons*, *Laon*, Marle, Guise, *Landrecies*, *le Quesnoy*.

11° Paris à Maubeuge, par la route n° 10 jusqu'à Marle, et depuis Marle par Vervins, *Avesnes;* se prolongeant jusqu'à Mons.

12° Paris à Givet, par la route n° 10 jusqu'à Marle, et depuis Marle par *Rocroy;* se prolongeant sur Namur.

Le chemin de fer du Nord, qui passe par Amiens, Arras et Douai, aboutit à six points de cette frontière : Dunkerque, Calais, Boulogne, Lille, Valenciennes et Maubeuge.

Les invasions qui ont été faites dans la première section



Carte des Frontières de la France au nord-est.

de la frontière du nord, sont : celle de 1708 à 1712, arrêtée par une guerre de siéges et repoussée par la victoire de Denain; celle de 1792-94, arrêtée aussi par une guerre de siéges et repoussée par les victoires de Hondschoote, de Wattignies et de Fleurus; enfin, celles de 1814 et de 1815.

Toute cette frontière a été formée par les acquisitions de Louis XIV, savoir :

Artois. — L'Artois, en 1659. — Aire et Saint-Omer, en 1678.

Flandre. — Dunkerque, en 1662. — Gravelines, Bourbourg, Saint-Venant, en 1659. — Douai, Lille, Armentières, Bergues, en 1668. — Bailleul, Cassel, en 1678. — Saint-Amand, Mortagne-sur-Escaut, en 1713.

Cambrésis. — Cambrai, en 1678.

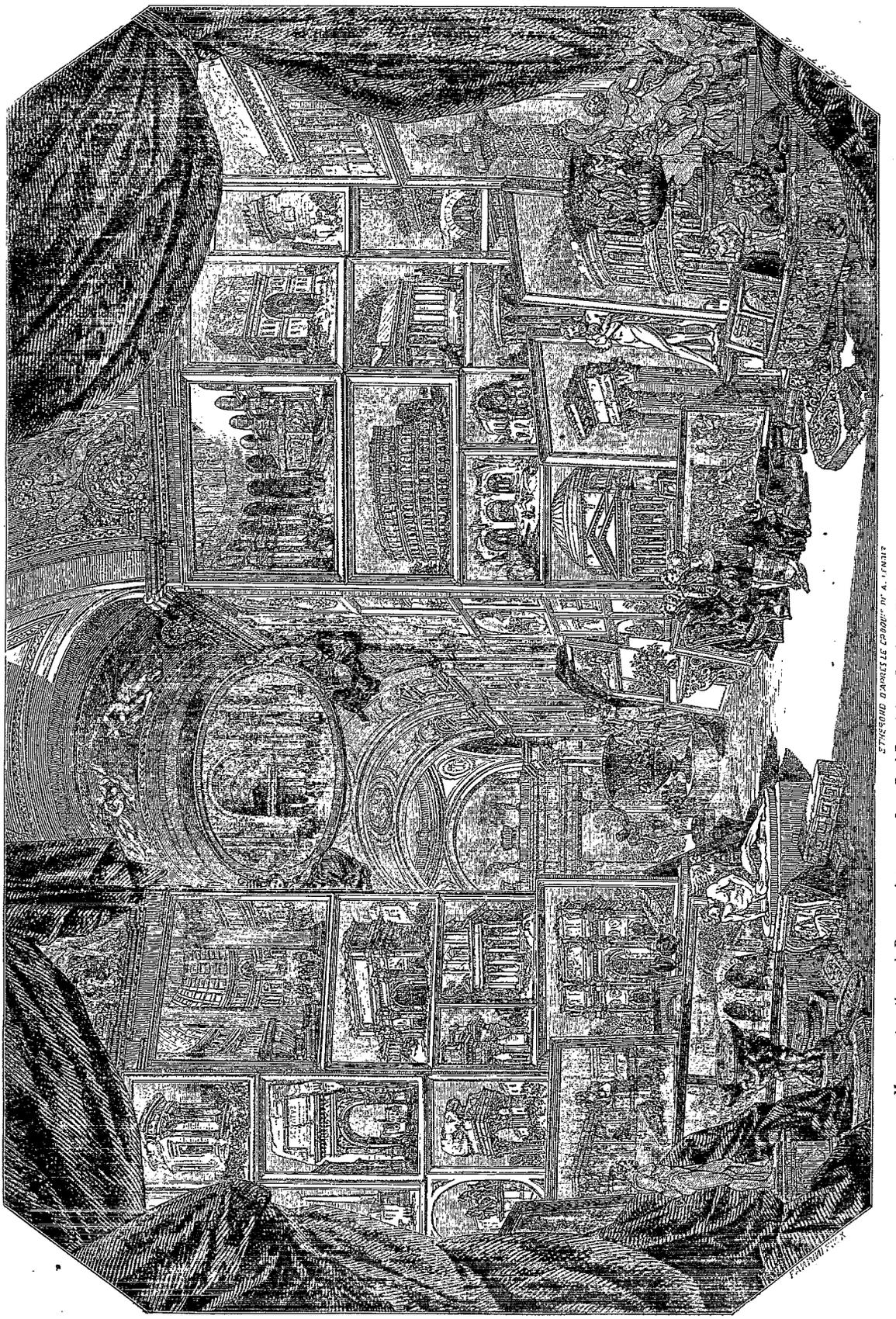
Hainaut. — Landrecies, le Quesnoy, Avesnes, Philippeville, Marienbourg, en 1659. — Bavay, Maubeuge, Condé, Valenciennes, Bouchain, en 1678.

La suite à une autre livraison.

JEAN-PAUL PANNINI.

Giampolo (Jean-Paul) Pannini, né à Plaisance en 1691, et mort à Rome en 1764, fut l'un des plus habiles peintres

d'architecture de son siècle (1). Le Musée du Louvre possède dix tableaux de cet artiste célèbre. Après avoir étudié l'architecture et la perspective dans sa ville natale, Pannini se rendit à Rome où il prit des leçons d'Andrea Lucatelli,



Monuments antiques de Rome, peinture par Jean-Paul Pannini. — Dessin de Théroud, d'après une copie du tableau par M. Albert Lenoir.

de Benedetto Luti, et chercha pendant quelque temps à imiter la manière de Salvator Rosa; mais bientôt il l'abandonna pour s'en créer une qui lui fût personnelle. Se livrant aussi à la peinture des décorations de théâtre, il trouva

(1) Voy., sur son fils François, la note 2 de la page 290 de notre tome XXV, 1857.

dans ce genre de travaux les moyens d'accroître son talent.

Le cardinal Melchior de Polignac, ministre de France auprès du pape Benoît XIII, et ami éclairé des sciences et des arts, sut distinguer le talent de Pannini et l'employa à la décoration d'une magnifique salle de concert qu'il fit construire dans la cour du palais de l'ambassade de France, le 26 novembre 1729, à l'occasion de la naissance du Dauphin, fils de Louis XV, laquelle datait du 4 septembre de la même année. La fête donnée par l'ambassadeur dans cette salle improvisée est le sujet de l'un des remarquables tableaux de Pannini que l'on voit au Louvre, et que, sans doute, lui commanda le cardinal pour conserver le souvenir de cette fête. Il en fut de même de celui qui, dans notre Musée du Louvre, représente la place Navone à Rome, au moment où, le 30 novembre 1729, le cardinal de Polignac, accompagné d'une suite nombreuse, inspecte les préparatifs d'un feu d'artifice qu'il fit tirer aussi à l'occasion de la naissance du Dauphin.

Un troisième tableau de Pannini, acquis en 1833 pour la collection du Musée, est une admirable vue intérieure de la basilique de Saint-Pierre de Rome; on y voit le cardinal ministre de France.

Ces trois tableaux portent évidemment tous les caractères d'une commande faite au peintre par le personnage illustre qu'il y a représenté.

La gravure placée en tête de cet article est la reproduction d'un quatrième tableau du même artiste, mais que ne possède pas le Musée du Louvre; Pannini y a réuni les monuments antiques de Rome et de ses environs qui offrent le plus d'intérêt; cette toile est exactement de la même dimension que les précédentes, et, comme elles, c'est un chef-d'œuvre de couleur, d'habileté de touche et de perspective. Ce tableau fut très-probablement exécuté aussi par l'auteur pour le cardinal de Polignac, qui, à son retour en France, l'apporta, avec les trois autres, à Paris. Mais, en 1833, cette curieuse peinture fut acquise par un étranger pour orner une collection de l'Amérique.

La composition des trois tableaux de Pannini exposés au Louvre, offrait à l'artiste peu de difficultés; il lui suffisait de se placer à un point de vue convenable à son sujet, de peindre ce qui s'offrait à sa vue, et d'y grouper les personnages qu'il désirait y faire paraître. Dans le tableau que nous reproduisons, au contraire, l'ensemble exigeait une conception tout entière : il fallait réunir dans un seul cadre un grand nombre de sujets représentant chacun une ruine intéressante de Rome et des environs; y joindre les chefs-d'œuvre de la sculpture antique, et donner à ces objets variés une unité favorable à l'effet de la lumière, une heureuse distribution des détails, relier le tout par une perspective bien entendue; enfin animer cette riche réunion d'objets par des personnages placés de façon à ne pas nuire à l'effet du sujet principal; on peut dire que Pannini a concentré dans cette toile toutes les qualités essentielles à un tableau de ce genre.

L'auteur a supposé une vaste et profonde galerie, interrompue par une partie transversale, sur les murs de laquelle il a réuni vingt-cinq tableaux représentant les plus précieux monuments antiques de Rome et des environs. Le premier sujet, à gauche, est le temple circulaire de Vesta, à Tivoli; au-dessous se présente l'arc de triomphe élevé à Titus, sur la voie Sacrée, après la conquête de Jérusalem; plus bas est la ruine du temple de Jupiter Tonnant; le Capitole, au pied duquel il est situé, a fourni au peintre le sujet de la vue placée en bas de cette première zone verticale.

Au sommet de la seconde ligne est une vue intérieure du Panthéon d'Agrippa, aujourd'hui l'église de Sainte-Marie *ad Martyros*, ou la Rotonde; les arcs de triomphe de Septime Sévère et de Constantin, les temples d'Antonin et Faustine, de Mars Vengeur, ont fourni les vues placées sous celle du Panthéon. Le pont Milvius, aujourd'hui *ponte Molle*, occupe la région inférieure de ce second groupe. Du côté opposé de la grande galerie centrale, le peintre a figuré d'abord une vue intérieure de l'église ou baptistère de Sainte-Constance, qu'au dix-huitième siècle on considérait comme un ancien temple de Bacchus; le vaste amphithéâtre de Vespasien, connu sous le nom de Colisée; les ruines du temple de la Paix, avec ses immenses arcades; celui de Minerve *Medica;* le Panthéon, représenté cette fois à l'extérieur; enfin, les trois colonnes attribuées vulgairement à un temple de Jupiter Stator, occupent toute cette région de la galerie principale.

Le second groupe vertical donne d'abord une vue de l'arc de Janus; au-dessous, le temple de la Fortune Virile; plus bas, le temple circulaire de Vesta à Rome. Cinq autres tableaux situés dans l'angle, à droite, représentent, le premier, le tombeau circulaire de Cecilia Metella qui ornait la voie Appia; au-dessous, le temple de Mars. Entre le vase de Médicis et la statue du Faune, le peintre a placé une vue de la façade du théâtre de Marcellus; enfin, auprès du rideau qui forme le premier plan, le sommet de la colonne Trajane paraît au-dessus du groupe célèbre de Laocoon; puis, le temple qu'on attribuait à la Concorde, dans le siècle dernier, occupe l'angle supérieur de la toile.

Sur le sol de la galerie, Pannini a groupé, au milieu de fragments épars, le Gladiateur combattant, les statues de l'Hercule Farnèse, du Gladiateur mourant, etc. Enfin, il s'est représenté lui-même, debout, la palette à la main, au milieu de personnages qui examinent avec intérêt la célèbre peinture antique connue sous la dénomination de Noce Aldobrandine.

LA SCIENCE EN 1858.

Suite. — Voy. p. 14, 54, 114, 158.

CHIMIE ORGANIQUE.

La chimie organique a pour objet l'étude des substances qui constituent les êtres vivants; elle se propose de les isoler les unes des autres, de connaître les éléments qui les composent, de provoquer et d'observer les transformations qu'elles peuvent subir : elle a pour but définitif leur reproduction artificielle, en dehors de l'influence vitale, par les seules forces que nous prête la nature inanimée.

Les matières qui composent les tissus des plantes ou des animaux, celles qui forment les liquides qui circulent à travers les organes, sont des matières auxquelles les influences les plus faibles font subir de promptes altérations. L'animal mort, ses éléments se dissocient et prennent un groupement nouveau : le végétal fermente ou tombe en pourriture dès que la vie vient à cesser. La chaleur, l'humidité, le contact de certains corps, provoquent des changements rapides. Un petit nombre de substances restent seules inaltérées.

Cette instabilité des éléments a rendu très-délicate l'étude des composés organiques. Jusqu'à la fin du siècle dernier, procédant dans leurs expériences avec une brutalité qu'ils étaient inhabiles à réprimer, les chimistes détruisaient violemment tous les liens qui maintenaient les éléments réunis. Ils faisaient sauter l'édifice et n'en recueillaient que des débris insuffisants pour faire comprendre son ordonnance. Aujourd'hui, grâce à une expérimentation délicate qu'une patience merveilleuse a fait acquérir, les parties d'un composé sont détachées peu à peu, on étudie les conditions de leur séparation, on en conclut l'arrangement qu'elles affectent et, par suite, les conditions qu'il faut

remplir pour rétablir les parties séparées : l'analyse savante a conduit à la synthèse.

Production artificielle des matières organiques. — Cette synthèse vient d'être réalisée par M. Berthelot; elle a été réalisée du moins pour un grand nombre de substances. Ainsi l'alcool fourni par la grappe qui fermente, l'acide que les fourmis sécrètent, la benzine qui distille de la houille, l'amylène que donne l'huile de pomme de terre, ces matières et beaucoup d'autres encore ont été formées directement dans les tubes, fioles, cornues du laboratoire. L'œuvre que la vie avait seule accomplie jusqu'à ce jour, et dont la réalisation avait été regardée comme douteuse ou même impossible en dehors des conditions que la vie rassemble, cette œuvre est une œuvre commencée; avec le travail elle s'achèvera.

La connaissance du résultat qui précède pourrait entraîner les esprits à s'aventurer au delà de la vérité. Il est bon de prévenir de trop grandes illusions et de tracer les limites auxquelles la puissance de l'homme s'arrête. Il faut que l'on ne s'y trompe pas : la reproduction des matières organiques n'est pas la reproduction des matières organisées; c'est encore moins la reproduction des êtres vivants qui se meuvent et qui sentent. Les substances que le chimiste arrive à fabriquer ne sont ni des organes, ni des appareils; elles ne sont ni une feuille, ni un muscle, pas même une feuille morte, un muscle inerte. Elles ne sont que les éléments non coordonnés des organes et des appareils; aucune force ne leur a donné le mouvement qui constitue la vie. Cette force qui coordonne la matière, qui la meut, qui l'anime, elle n'est pas entre les mains du chimiste; elle n'y sera jamais.

Camphre reproduit avec l'essence de térébenthine. — Reproduire les matières organiques avec les corps simples que l'on force à entrer en combinaison comme ils le sont dans les animaux ou dans les végétaux, c'est un résultat qu'on commence seulement à atteindre; mais il est une œuvre moins forte que le chimiste sait exécuter déjà depuis des années avec un succès quelquefois très-remarquable. Cette œuvre, c'est la transformation des substances organiques naturelles en d'autres substances qui se trouvent également dans la nature. Ainsi, depuis longtemps, on sait transformer le sucre en un acide qui donne à l'oseille son goût aigre, l'acide oxalique. Chaque année, de nouveaux progrès sont signalés dans cette voie. M. Berthelot vient d'ajouter un fait nouveau à ceux déjà connus; il a reproduit le camphre ordinaire avec l'essence de térébenthine, qui n'en diffère que par absence d'oxygène. Cette différence de l'essence et du camphre est connue depuis longtemps; on comprenait bien que la transformation de l'un dans l'autre serait possible; mais jusqu'ici elle n'avait pas été réalisée, on n'avait pas été assez habile pour se placer dans les conditions nécessaires. Une étude profonde de ces substances a conduit enfin au résultat.

Substances nouvelles. — Avec la matière brute dont les éléments ne sont jamais entrés dans la constitution d'un être vivant, produire les substances qui s'élaborent par le mouvement vital, telle est donc l'œuvre que le chimiste commence à pouvoir accomplir; il vient de le prouver. Mais s'il est arrivé à un si merveilleux résultat, il n'y est arrivé que d'hier et n'a fait qu'un petit nombre de pas dans cette voie. Le nombre des substances reproduites est relativement assez petit; le chimiste est bien loin d'avoir formé tous ces corps solides et liquides de natures si diverses auxquels les végétaux et les animaux donnent naissance chacun selon son espèce. Il faut bien le dire, nous sommes si loin d'un tel succès, que nous avons même encore beaucoup à travailler pour achever le catalogue des matières variées de la nature vivante. Il en sera ainsi pendant très-longtemps. Peut-être même ce travail ne sera-t-il jamais terminé, tellement il est vaste. Chaque année, de nouvelles découvertes viennent s'ajouter aux anciennes. Des principes qui ne se rencontrent que rarement et qui n'avaient jamais été aperçus, se révèlent aux observateurs. L'année 1858 a vu paraître peu de travaux relatifs à ces recherches; les chimistes sont plus occupés en ce moment à faire l'étude des substances connues, déjà très-considérables, qu'à se lancer sur un nouveau terrain; ce n'est que sagesse.

UNE QUERELLE ENTRE DEUX FEMMES D'AMALFI.

..... Étant à Naples, dans les premières années du règne de Louis-Philippe, un de mes amis qui revenait de Pæstum me rapporta qu'en passant à Almafi, ancienne et pittoresque cité du littoral, il avait été témoin de la scène suivante. Deux femmes de cette ville se disputaient et, nez à nez, les mains derrière le dos, pour ne pas arriver aux voies de fait, cas punissable de l'emprisonnement, elles épuisaient tout le vocabulaire d'injures que la langue napolitaine fournit aux cerveaux exaltés par la colère, lorsque l'une d'elles, à bout d'expressions, appela l'autre Espagnole, *Spagnuola.* A ce mot la dispute cessa : l'injuriée, ne sachant plus que répondre, se retira humiliée et vaincue.

Quand on songe qu'Amalfi fut une république florissante au moyen âge et que plus tard le fameux Mazaniello y prit naissance, ce mot a son explication naturelle. Souvenir du gouvernement de l'étranger, il est resté dans l'esprit du peuple napolitain la qualification superlative de la bassesse.

SOURCE BAPTISMALE DES MORMONS.

PRÈS DE GREAT-SALT-LAKE CITY.

Voy. p. 172.

Un fait notable de la vie intellectuelle des mormons a frappé en ces derniers temps un de nos plus judicieux voyageurs, c'est la connaissance approfondie de la Bible que possède chacun de ces sectaires, à quelque classe de cette étrange société qu'il appartienne. On ne trouve jamais les saints des derniers jours en défaut sur ce point : fût-il complétement illettré, au point même de ne pas savoir lire, un mormon de la région du grand lac Salé sait dans ses moindres détails le Vieux et le Nouveau Testament; il l'emporte même, à ce point de vue, sur bien des hommes réputés instruits parmi nous; et, dans la discussion, il cite presque toujours, sans hésitation de la mémoire, les divers passages des livres saints qu'il prétend alléguer, spécifiant même tel ou tel verset. La Bible est donc la base de cette religion qui excite cependant à un si haut degré l'indignation du peuple le plus tolérant de la terre. C'est qu'en même temps qu'ils sont réellement initiés à la connaissance des textes sacrés, les mormons leur donnent une explication qui offense également le bon sens et la morale, tout en déclarant que les autres peuples ont falsifié par des interprétations erronées les principes sacrés de la loi antique, dont eux seuls ont retrouvé, disent-ils, l'esprit réel. Les sentiments qu'ils professent à l'égard de la Bible, les mormons les appliquent au christianisme lui-même, et il s'ensuit une série d'aberrations telles, que, tout en trouvant ça et là dans leur doctrine les noms les plus vénérés et les vérités les plus augustes, il devient impossible de rattacher ces sectaires, fût-ce à distance, à la grande famille chrétienne. A l'exception du travail, de la sobriété et de l'ordre, préconisés dans cette société étrange, nous ne voyons pas, en effet, quelles sont les vertus qui l'uniraient même par de faibles liens à la grande société que régit la loi du Christ.

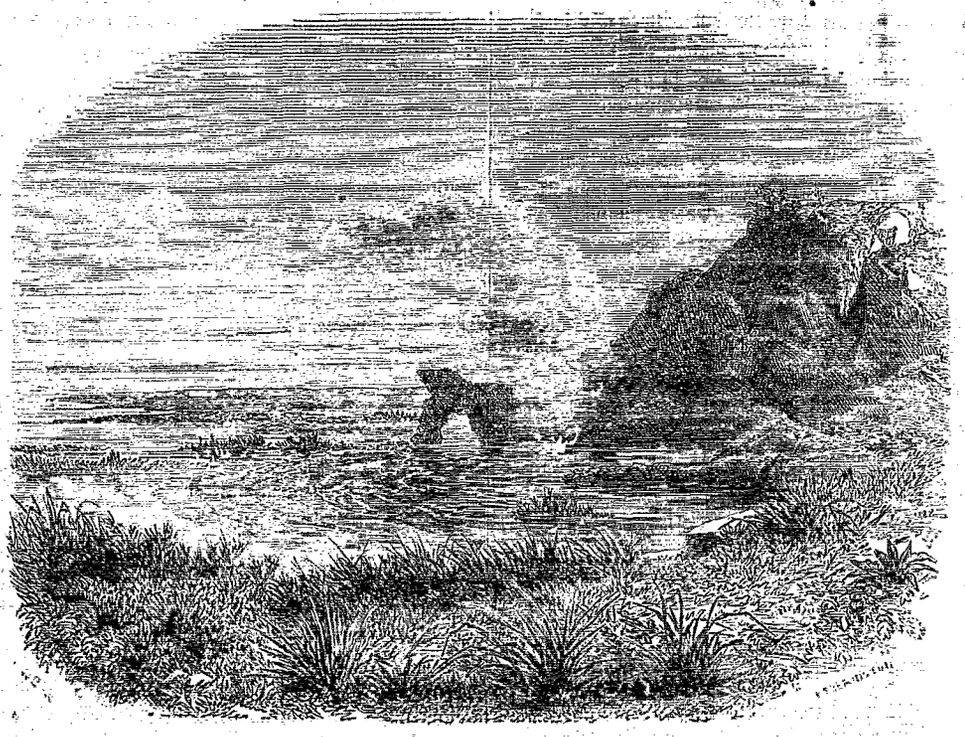
Le Dieu des mormons, dit un voyageur (M. Jules Remy), a un corps, il a des pieds et des mains, il a des yeux et des oreilles, il a une voix, il parle, il a des femmes et des enfants, et il se promène dans les espaces célestes. Les mormons sont matérialistes. Seulement, ils admettent l'immortalité de la matière, et ne sauraient comprendre l'existence des esprits indépendants des *tabernacles*, mot qui dans leur langage est synonyme de corps. Les esprits sont émanés de Dieu (1), et par conséquent ils sont dieux eux-mêmes; dès qu'un esprit sort du sein de Jehovah, un tabernacle lui est aussitôt préparé pour le loger.

Dès qu'un esprit, après avoir vécu sur terre, sort de son corps ou tabernacle, il reçoit la rémunération des actions qu'il a accomplies sous son enveloppe terrestre. Il est transporté dans une des trois sphères désignées sous ces titres : le ciel *céleste*, le ciel *terrestre*, le ciel *téleste* (2). Le ciel céleste est comparé, par les mormons, au soleil, l'astre le plus splendide de la création. Les saints qui se seront le plus approchés de la perfection, seront admis dans la participation de ce degré suprême des jouissances futures.

Le ciel terrestre se compare à notre planète et à la lune; c'est là qu'iront les saints plus imparfaits que les premiers. Le ciel téleste, comparé aux astres moins brillants, est le plus bas degré des récompenses accordées aux saints; là iront les gens moins purs que ceux des deux catégories précédentes.

Il n'existe point d'enfer dans la religion créée par les révélations successives de Joseph Smith et de Rigdon. « Les méchants seront condamnés à être les esclaves des bons, et, suivant la grandeur de leurs fautes, seront soumis aux caprices d'un des trois ordres de bienheureux. »

Le nègre est, suivant les mormons, un être déshérité qui ne peut participer aux joies célestes; c'est le paria du ciel et de la terre; il en est de même, ou à peu de chose près, du misérable Indien auquel on a ravi son territoire; toutefois, en entrant dans une voie progressive, en faisant quelques pas vers la perfection, dont sa nature ne l'éloigne pas absolument comme le noir, il peut participer aux faveurs divines que se réservent exclusivement les mormons.



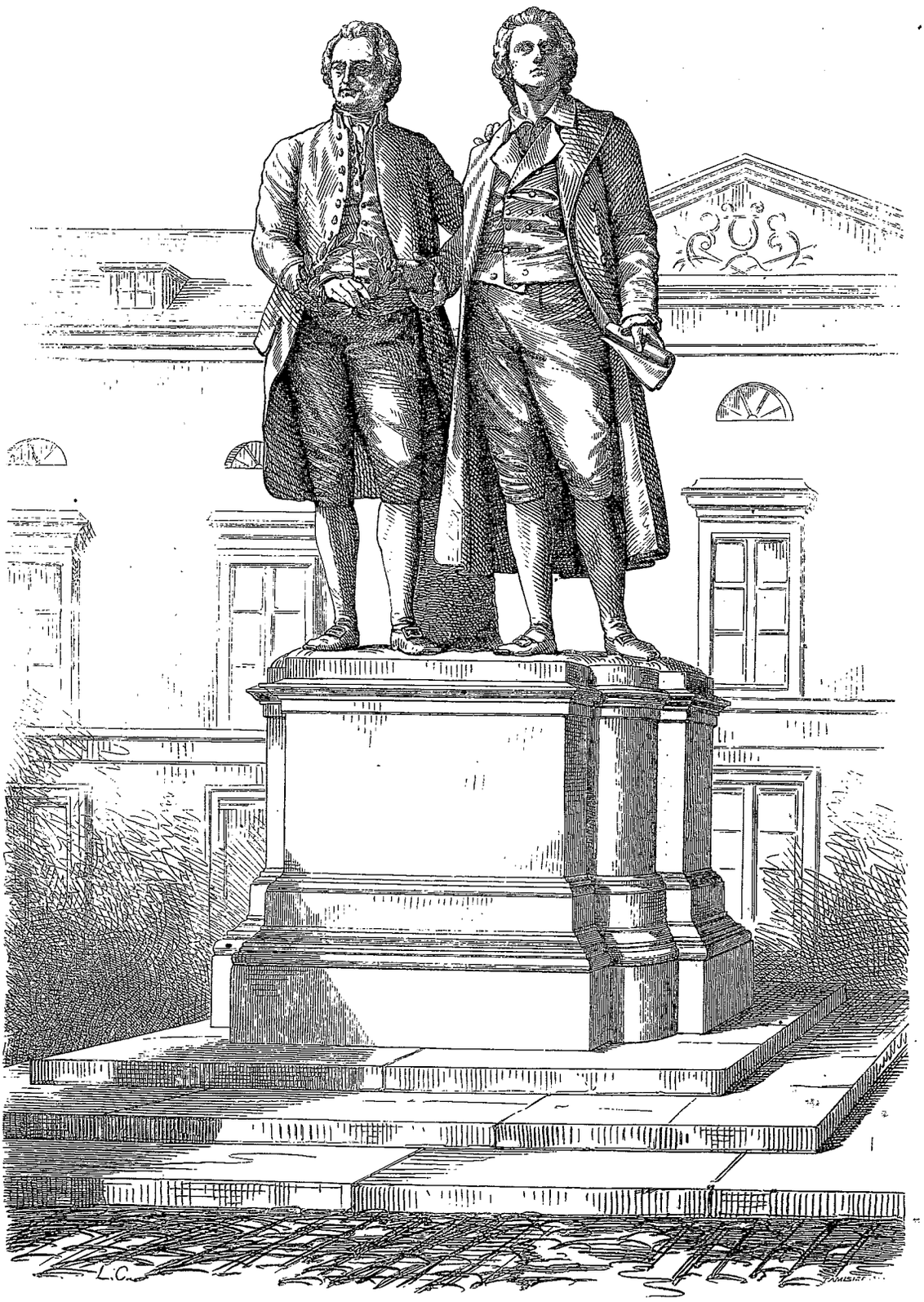
Source baptismale des Mormons. — Dessin de de Bar, d'après un croquis de M. Jules Remy.

Pour atteindre aux trois degrés de béatitude céleste que peuvent espérer les saints des derniers jours, le baptême est indispensable. Le baptême des mormons présente cette particularité qu'il devient rétrospectif pour ceux qui ne sont plus sur la terre, et qu'un individu auquel on l'a administré pour lui-même peut le recevoir pour un mort, mais pour un mort seulement; il n'est efficace que si la personne à laquelle on le confère est du même sexe que celle dont elle doit racheter les péchés. Le baptême des morts ne peut être administré que dans le grand temple de Sion, et l'on voit tout d'abord dans quel but une telle loi restrictive a été instituée. Plus que toute autre, elle peut contribuer à l'achèvement rapide de l'immense édifice où doit s'accomplir cette cérémonie, et multiplier les pèlerinages à Great-Salt-Lake City. Pour le baptême ordinaire, tel qu'il est pratiqué d'après le rite des saints, les mormons ont recours à une fontaine d'eau chaude qui jaillit tout près de la capitale et qui sort fumante d'un rocher peu élevé. Cette source thermale offre une température de 55 degrés centigrades; elle forme un petit bassin peu profond, que M. Jules Remy fut à même d'examiner en octobre 1855. C'est là que les prêtres plongent les saints et leur confèrent par immersion le baptême qui les lave de leurs péchés. Cette cérémonie a lieu d'ordinaire le matin.

(1) Les mormons ont, dès ce moment, leurs théologiens. Nous pourrions citer, au premier rang, Joseph Rigdon, Strong et Parly P. Pratt. Les deux premiers, dont ces religionnaires vantent la science singulière, sont aujourd'hui dissidents, et ils sont devenus tels parce que chacun d'eux supposait qu'il succéderait dans le sacerdoce suprême à Joseph Smith. C'est en réalité cependant Rigdon qui a organisé l'Église des Mormons telle qu'elle existe aujourd'hui et telle que la dirige Brigham Young, surnommé parmi les siens le Lion du Seigneur. Orson Pratt, qu'il ne faut pas confondre avec son quasi homonyme, est aujourd'hui l'écrivain en crédit; il a publié, il y a quatre ans environ, le livre intitulé : *Absurdité de l'immatérialisme.*

(2) Du mot grec *télé*, loin.

LA CORRESPONDANCE DE SCHILLER ET DE GŒTHE.



Statues de Gœthe et de Schiller, sur une place de Weimar. — Dessin de Chevignard.

En 1829, Gœthe publia sa correspondance avec Schiller, croyant, disait-il, faire un cadeau à l'Allemagne et à l'humanité. Il pouvait s'exprimer ainsi sans encourir l'accusation d'orgueil ou de vanité. L'amitié de Schiller et de Gœthe intéresse tout le monde autant qu'eux-mêmes; elle fut en quelque sorte impersonnelle; aucune circonstance particulière, aucune spécialité de caractère, de tempérament, aucun intérêt secondaire et fugitif ne lui donna naissance. On sait que la nature les avait doués des facultés les plus opposées, et semblait les avoir placés aux deux pôles de la

vie morale : autant Schiller était impressionnable, agité, emporté par son cœur, ne voyant le monde qu'à travers son émotion, surmonté par les choses et les hommes, autant Gœthe était impassible, serein, inébranlable sur le trône de sa raison, refoulant l'émotion qui eût pu altérer la netteté de son regard, soumettant l'univers entier à son analyse, pour se l'approprier et en jouir. Mais s'ils différaient profondément l'un de l'autre par tant de côtés, il y en avait un par lequel ils se ressemblaient : tous deux avaient la passion de l'art; tous deux visaient à un progrès indéfini; tous deux mettaient au-dessus du plaisir, de la richesse, du bonheur, l'austère labeur de transformer incessamment leurs impressions, leur sentiments, en types poétiques doués d'une vie impérissable; sur les hauteurs de la contemplation, où règne seul l'amour du beau, ils se rejoignirent et se donnèrent la main.

C'est en 1856 seulement que les lettres de ces deux grands hommes parurent telles qu'elles avaient été écrites. Nous en offrons au lecteur quelques extraits empruntés à la *Revue germanique,* et choisis de manière à faire ressortir cette amitié littéraire des deux poëtes, les services qu'ils se sont rendus l'un à l'autre, et parmi leurs opinions esthétiques, quelques-unes des plus générales.

Schiller et Gœthe, l'un professeur à Iéna, l'autre conseiller intime du duc Charles-Auguste à Weimar, s'étaient plusieurs fois rencontrés, sans que les bornes d'une politesse réservée eussent été franchies. Ce fut Schiller qui s'épancha le premier et qui transporta leur commerce sur le terrain élevé où il devait s'établir et devenir si fécond pour tous deux.

Iéna, 23 août 1794. — . . . Mes derniers entretiens avec vous ont remué toute la masse de mes idées. Sur combien de points, que je n'avais pu éclaircir entièrement vis-à-vis de moi-même, la contemplation de votre esprit (car c'est ainsi que je dois nommer l'impression générale de vos idées sur moi) n'a-t-elle pas amené dans mon être une lumière inattendue!... Votre regard observateur, qui repose si calme et si limpide sur les choses, ne vous expose jamais au danger de vous engager dans les chemins perdus où s'égare si aisément la spéculation, aussi bien que l'imagination arbitraire et qui n'obéit qu'à elle-même. SCHILLER.

Weimar, 27 août 1794. — . . . Tout ce qui est de moi et en moi, je vous en ferai part avec joie. Car, sentant très-vivement que mon entreprise surpasse de beaucoup la mesure des forces humaines et de leur durée terrestre, j'aimerais à mettre bien des choses en dépôt chez vous, non-seulement pour les conserver, mais aussi pour les vivifier... Vous verrez bientôt vous-même quel grand avantage doit me procurer votre sympathie, quand une connaissance plus intime vous fera découvrir chez moi une sorte de trouble et d'agitation dont je ne puis me rendre maître, alors même que j'en ai nettement conscience. GŒTHE.

Iéna, août 1794. — . . . Ne vous attendez pas à rencontrer chez moi une grande richesse matérielle d'idées; c'est là ce que je trouverai chez vous. Mon besoin et mon aspiration sont de faire beaucoup de peu, et si vous arrivez un jour à mieux connaître mon indigence en tout ce qui s'appelle connaissances acquises, vous trouverez peut-être que, sur plusieurs points, j'ai pu réussir en ceci... Le cercle de mes idées étant plus restreint, il en résulte que je le parcours d'autant plus vite et d'autant plus souvent, et n'en suis que mieux à même d'utiliser mon petit trésor d'argent comptant pour engendrer par la forme une diversité qui manque au fond. Vous luttez pour simplifier le vaste monde de vos idées; moi, je cherche la variété dans mes petits domaines. Vous avez un royaume à gouverner; moi, je régente seulement une famille peu nombreuse de conceptions que je voudrais de tout mon cœur étendre jusqu'aux limites d'un petit monde. SCHILLER.

Weimar, 4 septembre 1794. — . . . Ne voulez-vous pas venir me voir, demeurer et rester chez moi? Vous pourriez entreprendre en paix toute espèce de travail. Nous causerions à nos heures, nous verrions un choix d'amis dont les opinions se rapprochent le plus des nôtres, et nous ne nous séparerions pas sans profit. GŒTHE.

Iéna, 29 septembre 1794. — Je me retrouve ici, mais mon esprit est toujours à Weimar. Il me faudra du temps pour débrouiller toutes les idées que vous avez fait naître en moi; j'espère bien n'en pas perdre une. . . SCHILLER.

Weimar, 1er octobre 1794. — . . . Nous savons à présent, mon cher ami, à la suite de notre conférence de quinzaine, que nous sommes d'accord sur les principes, et que les cercles de nos sentiments, de nos pensées et de notre activité, tantôt coïncident et tantôt se touchent.
GŒTHE.

Iéna, 1er mars 1795. — . . . Jacobi est de ceux qui, dans les inventions du poëte, ne cherchent que leurs propres idées, et qui tiennent en plus haute estime ce qui doit être que ce qui est; la cause du débat gît dans les premiers principes, et il est absolument impossible qu'on s'entende mutuellement.

Sitôt que quelqu'un me laisse apercevoir qu'en fait de productions poétiques il s'attache à quoi que ce soit plus qu'à la nécessité et à la vraisemblance intrinsèques, je me détourne de lui. SCHILLER.

Weimar, octobre 1795. — . . . J'ai pensé surtout à vos poésies; elles ont des priviléges particuliers, et je dirai volontiers qu'elles sont telles maintenant que je les espérais autrefois de vous. Le singulier mélange d'intuition et d'abstraction qui est dans votre nature se montre aujourd'hui dans un parfait équilibre, et toutes les autres qualités poétiques apparaissent dans une belle ordonnance.
GŒTHE.

Iéna, octobre 1795. — . . . Cela me paraît étrange souvent de me représenter comment vous êtes jeté au milieu du monde, tandis que je suis assis entre mes fenêtres de papier, n'ayant aussi que du papier devant moi, et que nous puissions néanmoins être l'un près de l'autre et nous comprendre.

Votre lettre datée de Weimar m'a fait un grand plaisir. Pour une heure de courage et de confiance, il y en a toujours dix où je suis timide et ne sais ce que je dois penser de moi-même. C'est alors une véritable consolation de pouvoir me contempler au dehors.

. . . Je sais maintenant, du moins, par ma propre expérience, que la détermination rigoureuse des pensées peut seule conduire à la facilité. Auparavant, je croyais le contraire et je redoutais la dureté et la roideur. Je suis bien aise aujourd'hui de ne m'être pas laissé décourager, et d'avoir pénétré dans le rude chemin que j'avais souvent envisagé comme funeste à l'imagination poétique.
SCHILLER.

Weimar, décembre 1795. — . . . Que l'on nous confonde dans nos travaux m'est chose agréable; cela montre que nous nous élevons toujours davantage au-dessus de la manière, pour passer à ce qui est universellement bon. Il

faut songer aussi que nous pouvons tenir une belle largeur à nous deux, en nous rattachant d'une main et en cherchant à atteindre, de l'autre, aussi loin que la nature nous l'a permis.

GŒTHE.

La suite à une autre livraison.

L'HOMME QUI VEUT FAIRE LE MÉNAGE.

CONTE NORVÉGIEN DE SLIDRE, CANTON DE VALDERS (1).

Il y avait une fois un mari querelleur et tracassier, qui ne trouvait jamais que sa femme fît assez de besogne dans la maison. Un soir qu'il revenait de faucher, il gronda et cria si fort que sa bonne femme lui dit :

— Allons, père, ne sois donc pas si malin. Veux-tu que demain nous changions de besogne? Tu prendras ma place à la maison, et moi, j'irai faire ton ouvrage dans les champs.

L'homme y consentit de grand cœur, riant de cette naïveté.

— Belle besogne! se disait-il. Dix femmes ne font pas, en un jour, autant de travail qu'un seul homme.

Le lendemain donc, de bon matin, la femme partit pour les prés, la faux sur l'épaule. Le mari voulut d'abord faire du beurre; mais après avoir battu la crème pendant quelques minutes, il se sentit altéré, et descendit à la cave pour tirer de la bière. Pendant que sa chopine se remplissait, il entendit qu'un cochon entrait dans la maison, et, craignant qu'il ne renversât la baratte, il courut le chasser, sans prendre le temps de remettre la *quille* (2). Mais la baratte était déjà renversée, et le pourceau barbotait dans la crème, qui rigolait sur le pavé. A ce tableau, notre homme entra dans une telle colère qu'il oublia le tonneau de bière et se mit à poursuivre le cochon à toutes jambes. Quand il l'eut atteint, il lui asséna un si violent coup qu'il l'étendit roide mort à terre. Il remarqua alors qu'il avait encore le fausset en main, et il se hâta de descendre à la cave; mais il était trop tard, toute la bière avait coulé hors du tonneau. Un peu confus, il entra dans la laiterie, et, trouvant encore assez de crème pour remplir la baratte, il recommença à faire du beurre pour le dîner. Après avoir baratté un quart d'heure, il se souvint que la vache était encore à l'étable, et qu'il ne lui avait rien donné, ni humide ni sec, quoiqu'il fût déjà tard. Comme il n'avait pas le temps de la mener au pâturage, il prit le parti de la faire monter sur le toit; car la cabane était couverte en gazon, et l'herbe en était haute et épaisse. La maison étant appuyée contre un coteau, il suffisait de l'unir au faîte par une planche pour que la vache pût arriver sur le toit. Mais notre homme n'osait quitter la baratte, car le veau courait et cabriolait tout alentour, et il était à craindre qu'il ne la culbutât. Il prit donc cette baratte sur son dos en allant faire boire la vache, avant de la mener sur le toit. Mais quand il se baissa pour tirer de l'eau, la crème lui tomba dans le cou, puis coula dans le puits. Cependant midi approchait, et il n'avait pas encore de beurre. Il résolut alors de faire de la bouillie, et il suspendit dans l'âtre une marmite pleine d'eau. Puis, songeant tout à coup que la vache pourrait faire une chute et se casser les membres, il monta près d'elle pour l'attacher, et il lui passa autour du cou une corde dont il eut soin de laisser tomber un bout par la cheminée, afin de se le lier autour de la jambe, car l'eau bouillait déjà dans la marmite, et il avait à broyer le gruau. Comme il était ainsi occupé, s'évertuant à réparer le temps perdu, la vache fit une chute, et son poids tira brusquement l'homme par le tuyau de la cheminée. Il y resta suspendu, criant comme un possédé et se battant avec les murs noirs de suie, tandis que la bête planait entre ciel et terre. La femme, qui avait longtemps attendu que son mari l'appelât pour dîner, perdit enfin patience : elle se douta de quelque mésaventure, et elle revint à la maison. Quand elle vit la vache dans cette triste position, sans pouvoir comprendre ce qui était arrivé, elle se hâta de couper la corde avec la faux, et au même instant l'homme, dégringolant dans la cheminée, tomba la tête dans la marmite. Il en eut assez de cette expérience : le lendemain, il alla faucher.

(1) Extrait des *Norske Folkeeventyr* (Contes populaires norvégiens), recueillis et rédigés par P.-Chr. Asbjœrnsen et Jœrgen Moe. Christiania, 1852.

(2) Le fausset.

Ayez pitié même des pauvres qui se laissent aller à l'impatience et à la colère. Pensez que c'est une chose bien dure pour le malheureux de souffrir toutes les misères dans un taudis ou dans un chemin, tandis qu'à quelques pas de lui passent des hommes parfaitement vêtus et nourris.

SILVIO PELLICO.

Quelque honte que nous ayons méritée, il est presque toujours en notre pouvoir de rétablir notre réputation.

LA ROCHEFOUCAULD.

LES KORAS.

INDUSTRIE DES CAFRES ET DES HOTTENTOTS.

Il en est de quelques humbles tribus comme des grandes nations : il faut, pour que leur nom retentisse dans le monde, qu'une plume brillante ou ingénieuse ait raconté leurs exploits. Combien de petits peuples, pleins d'une énergie et d'un dévouement à faire honneur aux grandes nations, disparaissent à tout jamais sans laisser un souvenir! Les voyageurs sont les historiens des sauvages; mais on ne lit pas toujours les voyageurs, il faut avant tout qu'ils amusent. Qu'un esprit original, vif ou simplement sincère, fasse un récit intéressant, et voilà que sort de l'obscurité une peuplade longtemps méconnue. Sans Regnard et ses boutades, qui eût connu, au dix-septième siècle, les Lapons? Sans le digne Levaillant, dont la critique anglaise a vengé la mémoire d'injustes imputations, qui connaîtrait les Hottentots? Ces écrivains d'âge, de caractère et de style si divers, ont su être divertissants et passionner le lecteur; voilà pourquoi les peuples de l'extrême Nord et ceux du cap de Bonne-Espérance sont, encore aujourd'hui, en possession d'exciter une curiosité qui ne s'est pas ralentie.

Levaillant, si habile naturaliste (il l'a bien prouvé par ses savantes monographies), n'est plus connu que par un livre attrayant, mais dont la renommée est toute populaire. Ses in-folio gisent sur les rayons des bibliothèques spéciales; on n'a encore oublié ni sa Narina ni son singe Kees, et tout le monde se rappelle ces bons Namaquas, voisins des Koras, qu'il était réservé à un autre naturaliste célèbre de nous faire connaître.

Les voyageurs qui ont succédé à Levaillant sont bien plus nombreux qu'on ne le suppose en France, où l'on ne lit guère que ses récits. Les Barrow, les Thompson, les Allen F. Gardiner, les Krauss, les Livingston et tant d'autres, sont là pour attester notre dédaigneuse incurie, et nous n'avons à leur opposer dans ces derniers temps que les récits de Delegorgue, qui est mort naguère sans avoir joui de sa renommée. Hormis les naturalistes de profession, qui se souvient aujourd'hui, parmi nous, du savant et intrépide de Lalande, succombant en voulant enrichir le Muséum d'histoire naturelle d'un immense cétacé?

Burchell, que les Anglais nomment avec orgueil, l'avait précédé de quelques années. Ce fut à lui que l'on dut la connaissance de cette race vigoureuse de Hottentots que l'on nomme les *Koras* ou les *Koranas*, c'est-à-dire les porteurs de souliers. Naturaliste zélé et surtout bon dessinateur, Burchell représenta fidèlement les peuples du Cap, objet de tant de théories. Tour à tour ami des Cafres et des Hottentots, voyageant avec la même tranquillité parmi les Boschismens et les Betjouanas, c'était dans les kraals mobiles de ces tribus ou dans leurs villes, composées de maisons à petites coupoles de roseaux, qu'il allait les observer.

Un jour, il errait, suivi de ses nombreux chariots, non loin du *Gariep*, c'est-à-dire de la rivière d'Orange; tout à coup un guerrier kora se présente devant lui. Quoiqu'il n'eût que des intentions pacifiques, de même que ses compagnons, qui se tenaient à quelque distance, il n'avait pas voulu se séparer de sa zagaie et de son kirri ou de son bâton-massue. Son arc et ses flèches étaient restés au kraal. Il se prêta sans hésitation à satisfaire la curiosité du voyageur et posa sans difficulté devant lui. Bien qu'il fût revêtu d'un manteau de peau, ce guerrier pasteur habitait une région, à 191 milles de la ville du Cap, où la chaleur s'élève de 32 à 35 degrés du thermomètre centigrade; il est vrai qu'une fraîcheur plus que piquante succède parfois sur les bords de la Kari-Kamma (ou de *l'Eau-Limpide*) à cette température étouffante. C'était, sans doute, pour mieux résister aux brusques changements que subit l'atmosphère dans



Un Kora (tribu de la race des Hottentots).

cette région, que notre guerrier pasteur s'était recouvert d'une sorte d'enduit graisseux d'ocre brun, d'une telle épaisseur que le chariot contre lequel il vint s'appuyer en demeura littéralement peint. Comme tous les hommes de sa race, sa tête était défendue des rayons du soleil par une sorte de turban exigu nommé le *khuru;* il portait au cou un couteau de fabrique betjouana, meuble assez précieux pour qu'il eût jugé à propos de le suspendre à un collier de verroteries de couleurs diverses; une carapace évidée de très-petite tortue était également suspendue à son cou et lui servait de tabatière, tous ces peuples aspirant avec délice le tabac en poudre qu'on leur débite; les bras du kora étaient ornés de bracelets, sorte de joyaux agrestes fort peu coûteux, puisqu'on les obtient en nattant une simple écorce d'acacia. Un cercle d'ivoire, d'un travail un peu plus difficile, complétait cette parure étrange.

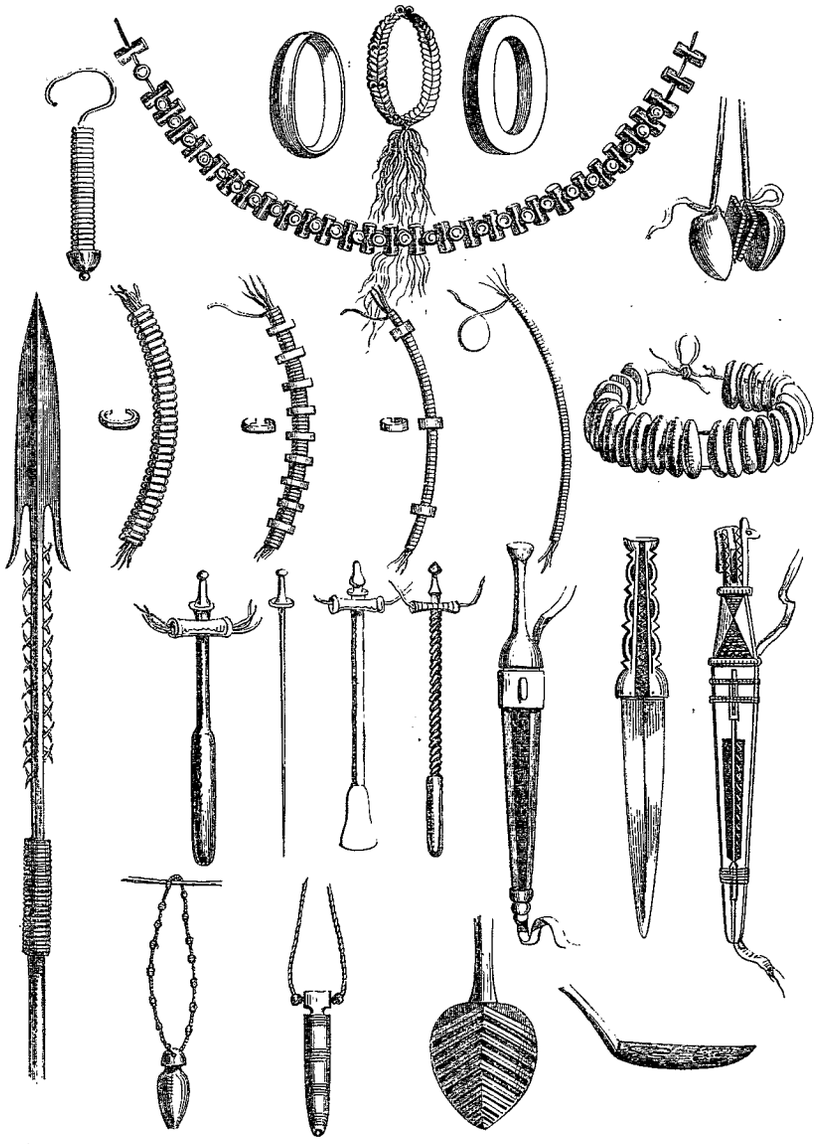
Les Koras ne sont pas des Hottentots proprement dits, mais ils appartiennent à la même race et ils s'allient même fréquemment avec des Hottentotes; leur figure dénote plus d'intelligence et leur aspect est plus distingué que celui des peuples visités par Levaillant. Ils habitaient, il y a une trentaine d'années, entre les 28° 5′ 56″ et les 24° 3′ est du méridien de Greenwich, et l'on a dit, avec beaucoup de justesse d'expression, « qu'ils semblent être, dans la partie septentrionale, ce que les Gonaquas sont sur la côte orientale, une race qui tient le milieu entre le Hottentot et le Cafre. »

Les tribus de Cafres, qui se confondent sous le nom de Betjouanas et qui parlent le pur setchouana, n'admettaient probablement pas cette analogie, car ils dédaignaient fort leurs voisins. Les Betjouanas sont, en effet, beaucoup plus avancés dans l'échelle sociale que les pasteurs qu'ils ont tant de fois décimés; ils ont une ville, Litakou ou Litakun, comme l'appelle Burchell, qui gît par 27° 6′ 44″ de latitude sud et 24° 39′ 27″ de longitude, mesurés de l'observatoire de Greenwich.

Ces villes de l'Afrique australe, dont on soupçonnait jadis à peine l'existence et que la civilisation européenne tend chaque jour à modifier, sont les centres d'une industrie à la fois simple et raffinée, où se multiplient lentement,

mais avec le degré de perfection que la patience seule sait donner aux ustensiles de la vie sauvage, la plupart des objets de première nécessité. A Litakun, par exemple, qui se composait naguère d'une quarantaine de groupes de maisons pouvant renfermer environ 6 000 habitants, on tanne admirablement le cuir, on travaille l'ivoire et la corne, on fabrique des armes solides; les habitants ne sont pas étrangers aux principes de la métallurgie. Le fer s'appelle *tsipi*, le cuivre *tsipi e cubitu* (fer rouge). *Tsipi e tseka* (fer jaune), est la désignation de l'or et du laiton. D'après le même ordre d'idées, l'argent, qui s'appelle *tsipi e chu*, est du fer de couleur blanche. Le docteur Ferd. Hœfer fait observer qu'en assimilant ainsi au fer tous les autres métaux dont il est la base, ces peuples barbares ne font que suivre l'opinion des anciens alchimistes. C'est, du reste, à Melitta, la ville des Nuaketsies, et à Korritchané, que l'industrie du fer est en honneur.

Ici, constatons un fait : c'est que tout peuple qui sait



Armes et ornements des Hottentots. — Coutelas, bracelets, colliers, etc.

extraire le fer de la terre et qui connaît l'art de le travailler ne peut être rangé précisément dans la catégorie des peuples sauvages. Dans ces derniers temps, M. Pedroso Gamitto nous a donné la représentation d'une forge cafre; et il est certain qu'avec ce simple appareil les peuples de l'Afrique orientale se procurent des armes et des ustensiles utiles dont le fer, grâce à son excellente qualité, peut être comparé à ce que possèdent en ce genre les Européens. Les récits récents de Livingston viennent confirmer cette observation. Selon toute apparence, les Koras et les autres nations de la Cafrerie sont redevables de cette industrie aux Orientaux; il est à remarquer, toutefois, qu'au début du seizième siècle, les *zagayes* ou les *assagayes* des Cafres étaient rarement armées d'une pointe métallique, et que le contact avec les Européens modifia puissamment cet état de choses. Le premier vice-roi des Indes, l'infortuné Francisco de Almeida, qui avait résisté à toutes les forces de l'Hindoustan et qui l'avait souvent emporté sur le grand Albuquerque, vint recevoir la mort au Cap, de la main d'un noir qui lui lança une javeline de bois durci au feu. Aujourd'hui l'industrie cafre, et l'on peut dire aussi l'industrie des Hottentots, sait se procurer un luxe d'armes offensives, dont l'habile fabrication ne révèle que trop les préoccupations cruelles. Voyez cette lance si habilement travaillée et dont la haste est armée d'ardillons si artistement enlacés! on aime à croire que ces peuples n'en font un usage habi-

tuel que dans leurs luttes avec les animaux (1). Voyez ces poignards forgés pour la résistance et ornés de manches curieusement façonnés; examinez ces vigoureux coutelas: un peuple armé ainsi peut déjà devenir un peuple sachant défendre son indépendance, et l'événement l'a bien prouvé. Les Koras, qui ont à leur disposition des couteaux fort bien affilés, qu'ils portent au cou, selon un usage assez bizarre, commun cependant à plusieurs peuples dans l'enfance, les Koras, comme d'autres Hottentots, travaillent à merveille l'ivoire et en fabriquent les larges bracelets que l'on voit figurer dans notre planche; ils en fabriquent aussi ces longs colliers de même substance qui, sur la peau brune de leurs femmes, font toujours un bon effet. Grâce au fer, ces pauvres gens façonnent encore bien d'autres objets de parure, voire les amulettes qu'ils suspendent au cou de leurs enfants; mais la civilisation approche : à plusieurs centaines de lieues du Cap, on rencontre de longues files de chariots qui vont porter, même aux Koras, les objets d'utilité et de parure qui sortent des ateliers de Liverpool ou de Manchester, et qu'ils allaient naguère échanger à Litakun.

CE QU'ON LAISSE PERDRE EN AGRICULTURE.

Fin. — Voy. p. 197.

Dans la plus grande partie de la France, la paille est coupée à 20 et 30 centimètres au-dessus de terre. Le quart ou le cinquième de la paille reste dans les champs. La perte de l'engrais des bestiaux n'est pas moindre que celle de la paille. L'infiltration dans le sol des étables et des cours, l'évaporation et le lavage dans les cours et dans les champs, enlèvent une portion notable des fumiers, sous le double rapport de la quantité et de la force fertilisante.

« C'est une chose déplorable, dit M. Boussingault, de l'Académie des sciences, de voir avec quelle négligence on laisse perdre les engrais. Dans une grande partie de la France, on rencontre des villages, et malheureusement ils sont nombreux, où le fumier est déposé précisément de manière à recevoir toute la pluie qui s'écoule des toitures des habitations, comme si on se proposait de profiter des eaux pluviales pour le laver. »

Dans un autre de ses écrits, l'illustre savant évalue à un huitième de la masse les fumiers perdus faute de soin. Évaluation évidemment atténuée, lorsque l'on compare le résultat des fumiers négligés avec le résultat des fumiers régulièrement tassés, foulés, arrosés, sur un sol imperméable et ombragé.

Maintenant, parmi toutes les pertes que nous avons énumérées, cherchons à en apprécier deux seulement entre toutes.

1° Perte de blé. Les mauvaises semences, le défaut de soin à la semaille, la négligence à égoutter les terres en hiver, le dégât des animaux domestiques et sauvages, le retard et la lenteur à la moisson, le déchet dans les meules et au battage, toutes choses que l'on peut éviter, font perdre bien certainement plus d'un douzième du blé.

2° Perte d'engrais. La hauteur excessive du chaume, le mauvais régime des fumiers, font perdre plus du huitième des engrais. Nous affaiblissons toutes ces évaluations, préférant rester en deçà de la vérité. La perte d'un huitième des engrais équivaut au moins à celle d'un douzième des céréales, auxquelles s'appliquent généralement les engrais de ferme.

Nous ne craignons pas d'affirmer que si nous ne perdions pas une notable partie de notre récolte et de nos engrais, ce n'est pas 12 hectolitres, mais 14, que nous récolterions par hectare. Appréciation très-modérée, lorsque nous voyons la moyenne des récoltes dépasser 20 hectolitres l'hectare dans des fermes qui laissent beaucoup à désirer, mais où règnent la vigilance et l'économie.

C'est donc plus des deux douzièmes du blé qui sont volontairement perdus pour l'agriculture et le public; sans compter les pertes de bétail, l'abandon du jardinage, les labours insuffisants, et tant d'autres pertes.

Or, nous l'avons dit, un seul douzième fait la différence entre une mauvaise et une bonne année. Un douzième de plus ou de moins dans l'approvisionnement général, c'est l'abondance ou la disette. Ainsi, sans plus de capital ni de science, il nous suffirait de perdre moitié seulement de ce que nous perdons faute de soins et de prévoyance, pour ne plus connaître de mauvaises années, pour transformer les années médiocres en années d'abondance, et trouver dans celles-ci une réserve contre toutes les éventualités possibles.

Mais comment obtenir que nous soignions mieux blés, bestiaux, étables, engrais, lorsque nous n'avons pas soin de nous-mêmes; lorsque nos habitations, bordées de mares et de fumiers, restent dans les conditions les plus insalubres?

S'il s'agissait seulement de changer une mauvaise méthode de culture, il serait possible d'en indiquer une meilleure, avec l'espoir de la voir adopter. Mais comment nous rendre soigneux, prévoyants, et nous faire ouvrir les yeux sur le résultat ruineux de pertes incessamment répétées? Où est le moyen de nous faire consentir à changer notre disette contre l'abondance, notre misère contre la richesse?

Ce moyen, son nom est sur les lèvres de nos lecteurs : c'est l'instruction.

Tout est là. Aussi, voyez, des différentes parties de la France, de nombreux comices, tout en redoublant leurs louables efforts pour l'amélioration des procédés agricoles, des instruments, du bétail, reconnaître que là n'est pas le point capital, que l'homme est le grand agent de l'agriculture, et que c'est surtout lui qu'il faut améliorer, c'est-à-dire instruire, pour travailler sérieusement au progrès agricole.

En travaillant au progrès de l'esprit, on est dans la véritable voie du progrès agricole, car on n'améliore le sol qu'en améliorant celui qui le fait valoir. Nos pères le disaient bien : *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.* Traduction populaire de l'axiome de Malebranche : « L'erreur est cause de la misère des hommes. » Ne cessons de nous inspirer de ces sages maximes, et soyons bien convaincus que pour recueillir la vie à bon marché, but final de l'agriculture, le plus sûr moyen, c'est de semer l'instruction largement et à pleines mains. (1)

L'ART DES BRONZES EN FRANCE.

Voy. t. XXVI, 1858, p. 100, 167.

LETTRE AU RÉDACTEUR EN CHEF.

Vous avez eu raison d'affirmer « qu'il est impossible de soutenir qu'au seizième siècle l'art du fondeur en bronze

(1) Il y a, plus qu'on ne le croit généralement, une sorte de droit des gens adopté tacitement par les peuples privés de l'écriture, et qui consiste à prohiber dans le combat l'usage de certaines armes. C'est un fait bien connu que les peuples sauvages de certaines portions de l'Amérique du Sud ne faisaient jamais usage, dans les combats, de leurs flèches barbelées, dont la blessure est pour ainsi dire incurable. Il en est de même à l'égard des flèches empoisonnées par le curare; rarement elles servent à un autre emploi qu'à la destruction des animaux.

(1) Voy. la note, p. 199.

était inconnu ou peu pratiqué en France et qu'il a fallu que les fondeurs italiens vinssent nous l'apprendre. » (*Magasin pittoresque*, t. XXVI, p. 167.) Voici, à l'appui de votre assertion, des documents officiels empruntés aux archives de la ville de Montauban. Ils établissent que, dès le commencement du seizième siècle, l'église cathédrale de cette ville possédait de grands et beaux ouvrages de bronze, dus à la munificence de l'évêque Jean d'Auriole (1506). On y admirait, entre autres, un baldaquin soutenu par six colonnes, un pupitre formé d'un griffon que supportait un lion reposant sur un large soubassement; un gigantesque candélabre, à treize branches, en forme de pyramide, nommé « le chandelier des Ténèbres », pesant deux mille livres (851k, 314); un autre candélabre qui de ses vingt-quatre branches entourait et dominait le maître-autel; enfin trois grands anges de bronze, deux au-dessus des portes du chœur, et le troisième soutenant le dais du siége épiscopal (1). Toutes ces richesses furent saccagées lors de la destruction de la cathédrale par les calvinistes, à la fin de 1561. (2)

La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie : de l'une à l'autre le pas est glissant; le mensonge seul en fait la différence : si on l'ajoute à la finesse, c'est fourberie.

LA BRUYÈRE.

JETONS

DES CORPORATIONS DE MARCHANDS ET DES COMMUNAUTÉS D'ARTS ET MÉTIERS DE PARIS.

Nous n'avons pas l'intention de donner ici un travail complet sur les anciennes corporations. Nous nous bornerons à publier quelques-uns des jetons dont elles faisaient usage, et qui présentent un véritable intérêt, soit sous le rapport de l'art, soit parce qu'ils montrent les traditions auxquelles se rattache le passé des professions industrielles et commerciales qui occupent une si grande place dans l'œuvre active de production des sociétés modernes.

Tous nos lecteurs savent que la liberté du commerce et de l'industrie est une conquête récente qui date, comme tant d'autres libertés, de la révolution. Dès l'époque la plus reculée de la monarchie française, le droit de vendre et de fabriquer fut soumis à certaines obligations, à certains impôts. Dans les temps féodaux, où toute chose passait à l'état de privilége héréditaire; où chacun s'isolait, se retranchait dans la jouissance exclusive et inviolable de sa possession; où la société tendait à se diviser en classes et en castes, le marchand, l'artisan, le fabricant, durent, eux aussi, convertir leur commerce, leur industrie en *fief*, s'efforcer d'en assurer la transmission à leurs enfants et d'écarter les étrangers de leurs corps, où ils ne seraient entrés que pour leur faire une ruineuse concurrence. Les rois consacrèrent ces usurpations, vinrent en aide à ces prétentions. Les arts, les métiers furent enrégimentés, organisés en maîtrises et jurandes. Nul ne pouvait s'y introduire sans avoir rempli certaines conditions : apprentissage, chef-d'œuvre, prix du brevet.

La législation des maîtrises et jurandes date de saint Louis. Elle fut observée longtemps après ce prince. Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François Ier et leurs successeurs revisèrent et confirmèrent les statuts de la plupart des communautés. Il existe à la Bibliothèque impériale un ouvrage curieux qui donne la liste des communautés et confréries qui existaient à Paris en 1621. C'est le « *Calendrier* » *de toutes les confrairies de Paris* : tant de celles de dé- » votion (où toutes personnes sont reçues) que de celles » des nobles communautés : marchands, bourgeois, gens » de mestier, artisans et mécanique. (Paris, chez Martin » Collet, 1621.) Par J.-Bapt. le Masson, Forezain, au- » mônier ordinaire du roi Louis XIII. » On voit dans ce livre, en regard du nom de chaque confrérie, celui de son patron, et l'indication des jours des saints fêtés par chacune d'elles; en tête de l'ouvrage, un crieur des confréries en grand costume (voy. p. 248).

Nous trouvons là une liste d'environ 180 confréries. 66 saints étaient fêtés, ou plutôt 66 jours fériés étaient célébrés par les confréries, indépendamment des dimanches et grandes fêtes de l'année. Il est assez difficile quelquefois d'apercevoir le rapport qui peut exister entre les patrons et les confréries; par exemple, pourquoi les colporteurs d'édits, d'almanachs et choses telles, les botteleurs de foin, ont également pour patron saint Charlemagne; pourquoi saint Jean-Baptiste est celui des passeurs en peaux, des tonneliers et avaleurs de vin, des fourbisseurs, des ramoneurs de cheminées; pourquoi la sainte Vierge est la patronne des gagne-deniers sur l'eau, des faiseurs d'aiguilles, des rôtisseurs, des tondeurs de drap, des compagnons corroyeurs, etc. Quoi qu'il en soit, les patrons des confréries étaient très-sérieusement fêtés par force réjouissances, chansons et rasades. Chaque confrérie formait en outre une sorte de petite armée, avec le nom de son patron comme point de ralliement et comme drapeau.

Quelques années avant la Révolution, en 1776, un édit de Louis XVI modifia assez profondément cet état de choses, sans toucher cependant au principe du privilége. Les jurandes et communautés furent supprimées. A leur place furent créés six corps de marchands (1) et quarante-quatre communautés d'arts et métiers. Il est dit dans les dispositions ou l'exposé des motifs de cet édit, que le roi, sur les représentations du Parlement, a consenti à déclarer libres certains genres de métiers et de commerce, à réunir des professions qui ont de l'analogie entre elles, à réduire les droits et frais pour parvenir à se faire admettre dans les corps et communautés, tout en maintenant la discipline intérieure, l'autorité domestique des maîtres sur les ouvriers, sans que le commerce, les talents et l'industrie soient privés de cette liberté qui doit exciter l'émulation, mais non introduire la fraude et la licence. L'édit indique un certain nombre de professions qui pourront être exercées librement : ainsi celles de bouquetières, brossiers, boyaudières, brocanteurs, jardiniers, pêcheurs, savetiers, vidangeurs, etc., « afin, ajoute-t-il, qu'elles soient une ressource ouverte à la partie la plus indigente de nos sujets. »

(1) « Item, cum fecerim, seu fieri fecerim, infra dictam ecclesiam » meam, in coro illius, unum pulpitum, unum candelabrum, sex pila- » ria cum ceztis aliis ornamentis cori et altaris majoris, *de latone*, » quod opus est perfectum et in coro predicte mee ecclesie reposi- » tum. . . » (Testament de l'évêque Jean d'Auriole, 3 février 1519; livre Bailhouat, fol. 41.)

« . . . Et pulpitum chori, imagines pulpiti. . . » (Statuts du chapitre cathédral de Montauban, art. 33; 9 septembre 1527.)

« Quod, pro episcopo, in ipsa ecclesia sepulto, viginti quatuor cerei, » unius libre ponderis, in candelabro majoris altaris, et tredecim si- » miles in candelabro chori. » (*Ibid.*, art. 60.)

« Et tant le grand candélabre qu'est au-dessus et environ du grand autiel, que aussi l'aultre grand candélabre qu'est au mylieu du cuer de ladicte esglise cathédralle, appelé de Ténèbres, estoyent garnis de fil- leules de cire alumées. » (Registre des délibérations des conseils général et ordinaire de Montauban pour l'année 1559-1560, chapitre des *Obsèques du roy Henry IIme*; 4 mars 1560.)

Registre de Ruelle, notaire de Montauban, 1580.

(2) Lettre de M. Devals aîné, archiviste de la ville de Montauban.

(1) 1° Drapiers, merciers; — 2° Épiciers, commerce des drogues sans manipulation : l'édit porta qu'ils payeraient la maîtrise 800 livres au lieu de 1 700; — 3° Bonnetiers, pelletiers, chapeliers, seuls coupeurs de poils, 600 livres; — 4° Orfévres, batteurs d'or, tireurs d'or, 800 livres au lieu de 2 400; — 5° Fabricants d'étoffes et de gazes, tissutiers, rubaniers, 600 livres au lieu de 1750; 6° Marchands de vin, 600 livres au lieu de 800.

Les autres professions étaient assujetties à des droits de réception plus ou moins élevés, qui furent considérablement réduits par l'édit de 1776. Un édit de 1691 avait déterminé le nombre et le prix des visites que devaient faire les maîtres et gardes jurés chez les marchands et artisans, pour veiller à l'observation rigoureuse des statuts et des réglements. Il y avait quatre catégories de prix pour ces visites correspondant à l'importance des professions. Dans la première, elles étaient payées 1 livre 10 sols; dans la deuxième, 20 sols; dans la troisième, 10 sols; dans la quatrième, 5 sols. Nous voyons, par l'édit de mars 1691, qu'alors on comptait six corps de marchands (1), quatre classes et cent vingt et une communautés d'arts et métiers. C'est ce nombre de cent vingt et une qui se trouve réduit à quarante-quatre par l'édit de 1776.

Les jetons de corporations que nous allons décrire appartiennent tous à la collection du cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale. Plusieurs sont en argent. Ceux-ci étaient sans doute distribués aux échevins, aux maîtres jurés et aux dignitaires. En général, ces pièces sont composées avec esprit et élégance; elles appartiennent à une époque où le goût de la gravure sur métal était répandu, et où cet art difficile comptait des maîtres illustres.



Année 1621. — Crieur des confréries en grand costume. — D'après le *Calendrier de toutes les Confrairies de Paris.*

Nous ferons précéder la reproduction des jetons d'un court exposé sur l'histoire, les statuts et la situation de chaque communauté dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Si succinct et si incomplet que soit ce tableau, il permettra au lecteur de se faire une idée juste de l'organisation du commerce et de l'industrie dans l'ancienne monarchie et sous l'empire de la législation antérieure à 1789.

Consuls. — L'hôtel des Consuls était situé derrière Saint-Merry. La juridiction consulaire avait été instituée par le roi Charles IX, en 1563. Toutes les causes, tous les différends concernant le commerce, le trafic, la négociation des billets, étaient de son ressort; on pouvait interjeter appel de ses décisions au Parlement. Cette juridiction, qui, agrandie dans la suite, est exercée aujourd'hui par les tribunaux de commerce, était confiée à cinq marchands élus pour l'année : le premier portait le titre de juge; les autres s'appelaient consuls. Toulouse et d'autres cités importantes avaient leurs consuls.

Les jetons des *échevins* et *consuls* portaient : au droit, les armes de la ville, avec une légende comme celle-ci : HANC REX PACE BEAT.; à l'exergue, une date, 1660; au revers, les armoiries de l'échevin, Mre JEAN LE VIEUX,



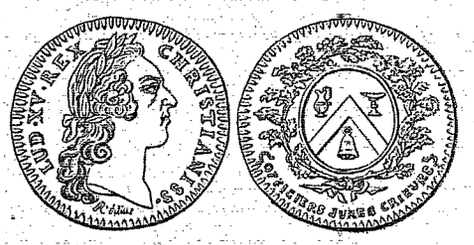
1660. — Jeton de Jean le Vieux, échevin et juge consul.

PREMr ESCHEVIN ET CONSUL. Le cabinet des médailles possède un exemplaire en argent et en cuivre des jetons de cet échevin aussi bien que de N. DE LAISTRE, JUGE CONSUL, ANCIEN ESCHEVIN, à la date de 1641.



1641. — Jeton de N. de Laistre, juge consul.

Le jeton des *officiers jurés crieurs* est d'un fort joli dessin. Les emblèmes du revers sont caractéristiques de la profession : une sonnette pour imposer le silence, un flacon et une coupe pour apaiser la soif de MM. les officiers jurés et empêcher leur voix de tomber au-dessous de leur qualité.



Jeton d'officier juré crieur.

Rien d'important à noter dans les jetons des *chevaliers de l'Arquebuse.* L'un, de 1705, porte au revers une arquebuse, des flèches, etc. Nous ne ferons que mentionner celui de 1706, des *maîtres en fait d'armes de Paris.*

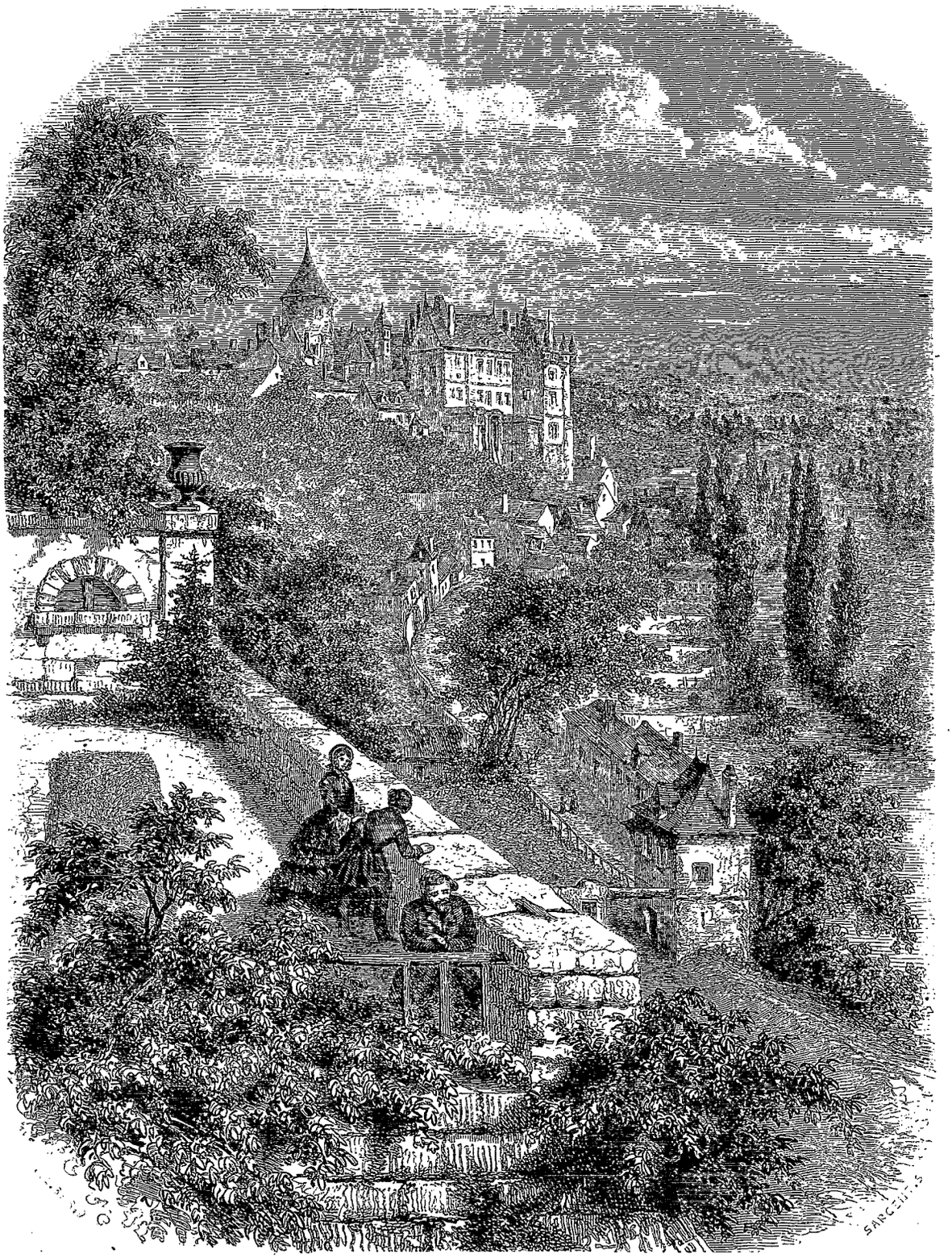
La suite à une autre livraison.

(1) Les six corps de marchands étaient alors : — 1er corps, drapiers; — 2e, apothicaires, épiciers; — 3e, merciers, joailliers; — 4e, pelletiers, fourreurs; — 5e, orfévres; — 6e, bonnetiers.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

CHATEAUDUN

(EURE-ET-LOIR).



Une Vue de Châteaudun. — Dessin de de Bar, d'après un croquis envoyé de Châteaudun.

Châteaudun (1), aujourd'hui sous-préfecture du département d'Eure-et-Loir, était déjà, sous les rois de la première race, le centre d'un *pagus* et la capitale d'un comté. Sighebert y créa, en 573, un évêché, supprimé

(1) En latin, *Castello Dunum* ou *Castrum Dunum*, château élevé; ou *Rube Clara*, par corruption de *urbs clara* ou de *rupes clara*, ville ou roche claire, « parce que, dit M. V. Chevard dans son *Histoire de Chartres et de l'ancien pays chartrain*, cette ville, à cause de sa situation élevée, est vue de très-loin en temps serein, et parce qu'il ne se passe guère de jours que le soleil ne l'éclaire. »

plus tard par Gontran, à la sollicitation de Papoul, évêque de Chartres, dont les domaines se trouvaient considérablement réduits.

Pillé et incendié, on ne sait pour quel motif, par les habitants de Blois et d'Orléans, en 584; rasé, en 875, par Rollon, qui s'en allait à Chartres, Châteaudun, en passant sous la domination des comtes de Chartres et de Champagne, perdit, semble-t-il, de son importance, puisque, du temps de Thibaut le Vieux ou le Tricheur, un certain Rampon, qui vivait encore en 978, ne prend plus que le titre de vicomte de Châteaudun.

De l'an 1000 au treizième siècle, la vicomté de Châteaudun appartint aux comtes du Perche, et fut vendue alors à saint Louis par Thibaut VI, comte de Champagne (1234). Confisquée, pour punir le seigneur de Craon, qui la possédait, de sa participation au meurtre du connétable de Clisson, elle fut de nouveau vendue, en 1391, à Louis, duc de Touraine et d'Orléans, par Guy II, comte de Blois et de Dunois, seigneur dominant de Châteaudun.

Guy II en fit hommage, l'année suivante, à Charles VI, lequel, en mourant, laissa Châteaudun à son fils, Charles d'Orléans, déjà possesseur du Dunois. Celui-ci, prisonnier en Angleterre depuis la bataille d'Azincourt, donna, en 1439, le comté de Dunois et la vicomté de Châteaudun, avec leurs dépendances, à son frère naturel Jean, bâtard d'Orléans, souche de la maison de Dunois. C'est lui qui fit bâtir, en 1465, à côté de la vieille tour de Thibaut le Tricheur, cette *sainte* chapelle où sont les sépultures de la famille de Longueville, et que le propriétaire actuel du château, M. d'Albert de Luynes, a fait réparer il y a quelques années. Marie d'Orléans, fille du dernier duc de Longueville (branche cadette de la maison de Dunois), épousa, en 1694, Louis-Henri de Bourbon, et une de ses filles apporta les biens maternels à la famille de Luynes.

Châteaudun, seule ville de la rive droite de la Loire qui fût restée au roi de Bourges, semble avoir été dépeuplée par les excursions des Anglais, puisque, en 1494, Charles VIII dut réduire de douze à quatre le nombre des notables élus qui composaient le conseil de ville, « à cause, dit l'acte royal, du petit nombre des habitants qui ne permettait pas de renouveler aussi souvent (tous les deux ans) une magistrature *aussi nombreuse*. »

En 1590, pendant la Ligue, Châteaudun fut pris et fortement rançonné par la Bourdaisière. Forcé de s'éloigner devant les forces supérieures du maréchal d'Aumont, le chef ligueur confia la place à MM. de la Patrière et d'Anvilliers, lesquels, quoiqu'ils eussent promis de la défendre, l'abandonnèrent après en avoir incendié les faubourgs : inutile exploit que d'Anvilliers paya plus tard de sa vie.

Châteaudun, dépeuplé, dévasté, obéré de dettes, écrasé d'impôts insuffisants pour couvrir le déficit de ses finances, se débat pendant tout le dix-septième siècle dans cette décadence que devait couronner une suprême catastrophe. Le 20 juin 1723, l'incendie d'une maison du faubourg Saint-Valérien, activé par le vent, pénètre dans la ville et ne s'éteint, au bout de huit jours, qu'après avoir réduit en cendres trois églises, cinq édifices publics et sept cent quatre-vingt-dix-huit maisons. « Saint-Valérien et Saint-Pierre étaient endommagés, dit M. Édouard Lassène (1), et trois mille pauvres n'avaient pour asile que les carrières et les caves du roc. »

Louis XV, pour atténuer autant que possible les conséquences de ce désastre, exempta Châteaudun d'impôts pendant dix ans, et lui accorda un secours de six cent mille francs et la coupe des bois du clergé et des communautés. On fournit du travail, des vivres et des abris provisoires à ceux qui en manquaient, et l'on put procéder à la reconstruction de la ville actuelle, dont l'architecte Hardouin était allé sur les lieux mêmes tracer le plan, un peu réduit, sans doute, mais infiniment mieux combiné que celui de l'ancienne cité. C'est aujourd'hui une ville d'une régularité trop parfaite pour n'être pas un peu monotone. Elle forme un carré dont les quatre côtés font face aux quatre points cardinaux. Les rues sont larges et droites, les maisons fort belles, la place, d'où l'on voit toute la ville, très-spacieuse et entourée de trottoirs et de candélabres élégants. La promenade du *Mail* offre des aspects très-variés.

De tous les édifices que Châteaudun possédait autrefois, sept paroisses, six prieurés, une commanderie de l'ordre de Malte, deux couvents d'hommes et un de femmes, il ne reste aujourd'hui que l'église de la Madeleine, ancienne chapelle de l'abbaye du même nom, restaurée et enrichie par Charlemagne; la chapelle aujourd'hui abandonnée de Chaudé, joli morceau d'architecture et de sculpture; l'église romaine de Saint-Valérien; et enfin le château des ducs de Longueville, « bâti sur le roc avec un tel art, dit M. Chevard, qu'à le voir de loin il semble y être attaché comme un nid d'hirondelle. » La vieille tour de Thibaut le Tricheur le domine. Sur un des murs on lit : « J'ai été construite par Thibaut le Vieux ou le Tricheur, » comte de Dunois, au commencement du x^e^ siècle. Ma » hauteur jusqu'à l'entablement est de 90 pieds, et, en » total, la fleur de lis comprise, de 138. Mon diamètre » intérieur, pris par le bas, est de 27 pieds, et ma circon- » férence intérieure de 85, extérieure de 167. »

Avant la révolution, Châteaudun était le siége d'une juridiction seigneuriale ressortissante au bailliage de Blois et régie par la coutume locale du Dunois. Les échevins du corps municipal avaient droit de punition corporelle sur les gens de métier. Lorsque les fonctions municipales furent créées à titre d'office, la ville les acheta pour une somme de 12 750 livres. Châteaudun avait autrefois un commerce important de laines et d'étoffes; on n'y trouve aujourd'hui que quelques fabriques de couvertures, des filatures de coton et quelques tanneries. Sa véritable richesse, c'est l'agriculture. Ses marchés et ses foires attirent en grande quantité tous les produits de la terre. Un fait caractéristique, c'est que, « sur quatre-vingt-quatorze usines que contient l'arrondissement, quatre-vingt-onze sont employées à moudre le blé. » (Lassène.)

Châteaudun a produit quelques hommes connus, et entre autres Nicolas Tautain, le célèbre émailleur; le musicien Guédon; Nicolas Chaperon, qui a gravé les Loges de Raphaël; et surtout Lambert Licors, qui a bien mérité de la tragédie et du poëme épique en introduisant l'*alexandrin* dans la langue française.

Aujourd'hui Châteaudun a une population de 6 700 habitants, lesquels ne font pas trop mentir le dicton créé pour leurs ancêtres : « Il est de Châteaudun, il entend à demi-mot. » Outre sa sous-préfecture, il a un tribunal de première instance, un quartier de cavalerie, et une bibliothèque publique renfermant 6 500 volumes. Il est admirablement situé sur un colline que le Loir baigne et contourne. Un beau pays, de bons livres et assez d'esprit pour apprécier le tout, nous ne voyons pas ce que l'on peut désirer de plus, et nous sommes tenté de dire avec le poëte :

Que ce pays est doux, et qu'on y voudrait vivre!

(1) *Histoire des villes de France*, par Aristide Guilbert.

LE MARQUIS DE POSA.

De toutes les œuvres dramatiques de Schiller, celle qui a été le plus jouée en Allemagne et le plus imitée par les

auteurs étrangers est la pièce de *Don Carlos*. Cela tient sans doute à l'intérêt délicat, mystérieux et passionné qui règne dans ce drame, et à la beauté des principaux caractères, de celui du marquis de Posa en particulier. Quelques-uns de nos lecteurs peu familiers avec les ouvrages du grand poëte allemand nous demanderont peut-être ce que c'est que le marquis de Posa. Nous le leur dirons le plus brièvement possible. Ce personnage, tout d'imagination, est un jeune chevalier de Malte que Schiller a donné pour compagnon et ami d'enfance à l'infortuné don Carlos, fils du roi d'Espagne Philippe II (1). Témoin des maux que les peuples de la Flandre et du Brabant ont soufferts pour leur croyance religieuse, et plein de sentiments d'humanité, il conçoit l'idée de faire servir l'amitié ardente que lui porte l'héritier du trône au bonheur et à la régénération des peuples soumis au sceptre espagnol. Il profite aussi de l'intérêt qu'il excite passagèrement dans l'âme de Philippe pour essayer d'en arracher la politique de haine et d'oppression qui y gronde sans cesse. Mais, hélas! ses efforts sont vains. Don Carlos est entièrement dominé par un amour malheureux, celui qu'il nourrit secrètement au fond du cœur pour sa belle-mère, la noble Élisabeth de France, princesse à qui il avait été fiancé avant qu'elle fût l'épouse de son père. Puis le roi, après l'avoir écouté quelques instants, se rattache plus fortement qu'avant à ses idées de despotisme. Vaincu dans ses tentatives généreuses auprès du souverain, désespéré de voir son ami absorbé par une passion fatale et inguérissable, il ne songe plus qu'à une chose, à répandre ses idées dans les âmes sensibles de l'amante et de l'amant, et à sacrifier sa vie pour sauver l'infant des vengeances d'un père qui le soupçonne. Il meurt assassiné par des mains cachées, mais après avoir procuré à son ami le moyen de gagner les Flandres, d'arriver aux lieux où son cher Carlos pourra être utile à l'humanité souffrante, et accomplir en partie le vœu constant de son cœur, le rêve sublime de ses pensées.

Voilà, en quelques lignes, la part du marquis de Posa dans le drame de Schiller. Comme il est facile de le voir, c'est un nouveau Pylade auprès d'un autre Oreste innocent et malheureux. Mais ce Pylade n'est pas seulement un doux consolateur, un bon et fidèle compagnon d'infortune, c'est encore un ami politique qui domine le cœur qu'il aime, et qui voudrait le remplir du feu sacré qui l'embrase. Quoique les autres personnages aient leur importance et leur valeur, il semble que le poëte ne les ait tirés de l'histoire et ne les ait groupés dans une intrigue de son imagination que pour mieux faire ressortir la figure de ce chevaleresque ami des hommes. En effet, Posa est plus qu'un esprit libéral qui réclame les franchises de la conscience; il est, comme il le dit magnifiquement lui-même, *un citoyen de l'univers qui embrasse dans son amour toutes les races futures*. Naturellement ce caractère de philosophe humanitaire dut susciter des critiques à l'auteur. On lui reprocha d'avoir introduit les idées d'un siècle dans un autre, d'avoir fait penser et parler un Espagnol du temps de Philippe II comme un disciple de Montesquieu, de Lessing et de Kant. On lui reprocha d'avoir faussé le caractère du sombre fils de Charles-Quint en le laissant écouter des discours si contraires à ses opinions, et en lui faisant manifester même quelques hésitations au sujet de sa politique, politique basée sur la foi religieuse la plus orthodoxe. Les accusations étaient fortes, et le poëte se défendit avec talent. Il composa, à cette intention, douze lettres qui sont des chefs-d'œuvre de fine analyse et de noble discussion. Cependant, malgré son éloquence et sa subtilité, nous ne pouvons nous empêcher, au point de vue de la vérité dans l'art, de partager le sentiment de la critique, surtout à l'égard des rôles du marquis et du roi. D'un autre côté, cette figure de Posa est si pure, si grande, elle est animée d'un si vaste amour du bien, que l'on est heureux de l'inconséquence du poëte; et nous sommes tenté de dire ce que disait un des Pères de l'Église à l'occasion du péché d'Adam entraînant sur terre la venue du Sauveur : *Felix culpa!* Oui, heureuse faute, puisqu'elle a donné le jour à un des plus beaux caractères du théâtre moderne.

Pour mettre nos lecteurs à même d'en juger, et pour leur donner une idée tout à fait nette de cette intéressante création, nous extrayons de l'élégante traduction de M. de Barante les passages les plus saillants de la scène où le jeune enthousiaste cherche à faire passer ses convictions dans l'âme profondément triste du despote.

LE ROI.

... Vous voulez faire le bien : pourvu qu'il se fasse, il ne doit pas importer au patriote, au sage, de quelle manière il se fait; cherchez un poste, dans mes royaumes, qui vous mette à portée d'obéir à cette noble impulsion.

LE MARQUIS.

Je n'en connais aucun.

LE ROI.

Comment?

LE MARQUIS.

Ce que Votre Majesté veut répandre de bien par mes mains, c'est le bonheur des hommes; mais est-ce le même bonheur que je leur désire dans la pureté de mon amour pour eux? Ah! devant un tel bonheur, la majesté des rois tremblerait. Non, la politique des trônes leur en a composé un nouveau, qu'elle a encore assez de puissance pour leur distribuer. Elle a aussi créé dans leurs cœurs de nouveaux penchants qui savent se contenter du nouveau bonheur... Ne me choisissez pas, Sire, pour distribuer cette félicité que vous faites frapper à votre coin. Je dois me refuser à être le payeur d'une telle monnaie. Je ne puis être le serviteur des princes.

LE ROI, *vivement.*

Vous êtes protestant.

LE MARQUIS.

Votre croyance, Sire, est aussi la mienne... Je suis mal compris, c'est ce que je craignais. Vous voyez que ma main a levé le voile qui couvre les mystères de la royauté. Qui peut vous répondre que je regarderai encore comme sacré ce que j'ai cessé de regarder comme terrible? Je suis dangereux, peut-être, car j'ai réfléchi sur moi-même... Non, Sire, je ne suis pas protestant; mes vœux sont renfermés ici... (*Il montre son cœur.*) Ce siècle n'est pas mûr pour mon idéal. Je suis un citoyen des siècles à venir... Une vaine peinture troublerait-elle votre repos? Mon souffle peut l'effacer.

LE ROI.

Et suis-je le premier à qui vous vous soyez montré sous cet aspect?

LE MARQUIS.

Sous cet aspect, oui!

LE ROI.

Ce langage est du moins nouveau. La flatterie s'épuise. Imiter rabaisserait l'homme de mérite; on peut une fois faire l'épreuve du contraire. Si vous l'entendez ainsi, à la bonne heure. Je prétends établir une charge nouvelle pour l'esprit fort.

LE MARQUIS.

Je comprends, Sire, combien vous avez une idée petite et humiliante de la dignité humaine. Dans le langage de l'homme libre, vous ne voyez que l'artifice de la flatterie. Je crois savoir ce qui vous donne cette disposition : les hommes vous y ont contraint; ils se sont volontairement

(1) Le Carlos de Schiller n'est pas moins un personnage d'imagination que Posa lui-même. C'était en réalité un fou méchant.

dépouillés de la noblesse de leur âme... Ils reculent effrayés devant le fantôme de leur dignité intérieure; ils se complaisent dans leur misère; ils se parent de leurs fers avec une lâche adresse, et les porter avec bonne contenance s'appelle vertu. Tel vous échut le monde... Ainsi tristement mutilé, l'homme pouvait-il être honoré par vous?

LE ROI.

Je trouve quelque chose de vrai dans ce discours.

LE MARQUIS.

Mais le tort, c'est d'avoir changé l'homme, ouvrage du Créateur, en un ouvrage de vos mains, et de vous être donné pour un dieu à cette créature de nouveau formée; seulement vous vous êtes mépris, vous êtes encore resté homme. Vous avez continué comme mortel à souffrir, à désirer... Vous avez besoin de sympathie... Et à un dieu, que peut-on lui offrir?... De la crainte, des supplications... Triste interversion de la nature! Vous avez rabaissé l'homme jusqu'à ne plus être qu'une touche de l'instrument : qui donc pourra goûter en commun avec vous le sentiment de l'harmonie?

LE ROI.

Mon Dieu! il me saisit le cœur.

LE MARQUIS.

Mais ce sacrifice ne vous coûte rien. A ce moyen, vous êtes unique, seul de votre race; à ce prix, vous êtes Dieu... Et qu'il serait terrible que cela ne fût pas ainsi! Si à ce prix, si en retour du bonheur détruit de tant de millions d'hommes vous n'avez rien gagné, si la liberté que vous avez anéantie était la seule chose qui pût contenter vos désirs!... Je vous prie, Sire, de me permettre de me retirer... votre présence m'entraîne, mon cœur est plein... C'est un charme trop puissant que de se trouver près du seul être à qui je puisse ouvrir mon âme.

LE ROI.

Continuez.

La fin à une prochaine livraison.

LES DEUX FERMES.

Suite. — Voy. p. 59, 100, 124, 155.

LA RÉCOLTE DU FOIN.

Un proverbe agricole dit : « Qui a du foin a du pain. » Le foin nourrit le bétail, le bétail produit le fumier, le fumier fait pousser le blé. Il est donc de la plus haute importance pour le cultivateur de soigner la récolte du foin. Le succès de cette récolte est soumis à deux conditions : couper l'herbe au moment de sa pleine maturité; rentrer la récolte ou la mettre en meules sans l'exposer aux avaries que peut causer l'inclémence du temps.



La Fenaison. — Dessin de Lambert.

A quelle époque le foin est-il mûr? Voilà la grande question.

D'abord, en thèse générale, si vous destinez votre foin à des bêtes à cornes, coupez-le le plus tôt possible; s'il doit être donné à des chevaux, c'est le contraire qu'il faut faire. Les bêtes bovines aiment le foin qui a été fauché de bonne heure; les chevaux aiment un foin sec et fibreux.

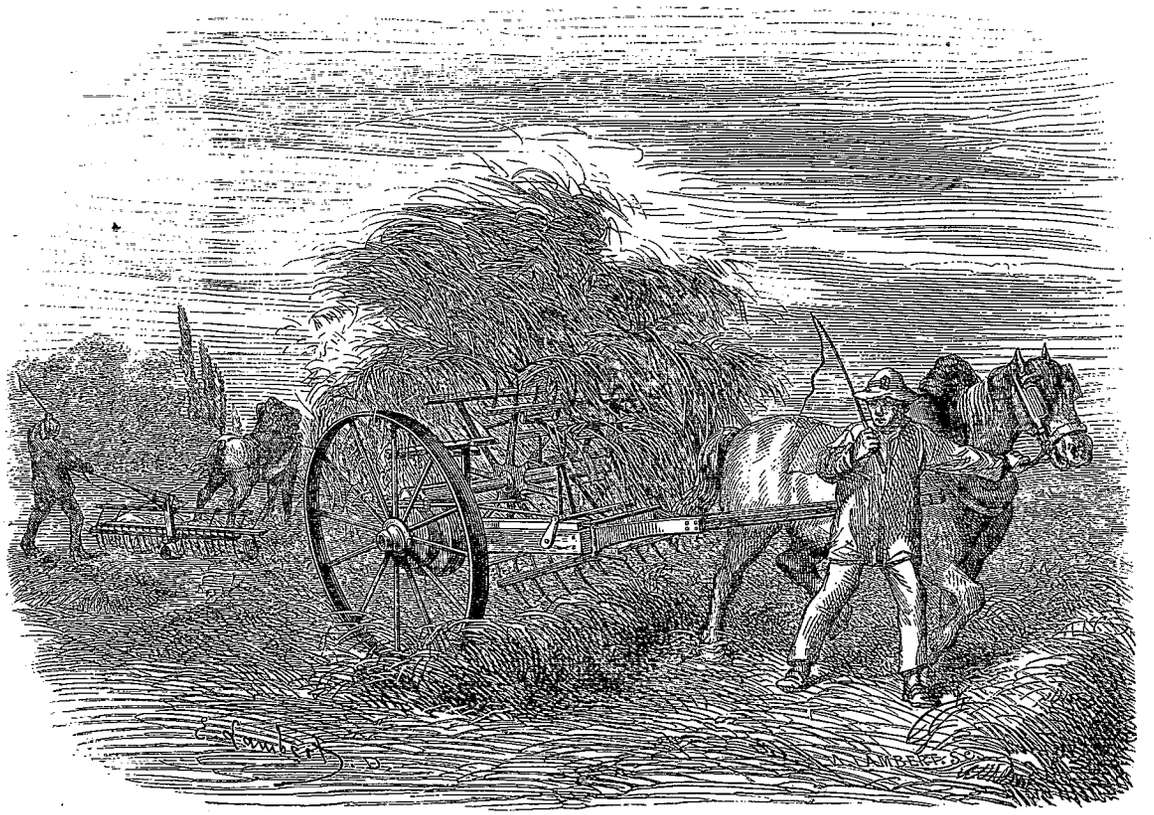
Il y a des prairies artificielles et des prairies naturelles; les éléments des prairies artificielles sont homogènes et l'époque de la fauchaison est plus facile à déterminer : c'est le trèfle, la luzerne, le sainfoin, le ray-grass, la jarrosse, le farouche, etc. On choisit pour les faucher l'époque où les fleurs commencent à tomber. Pour faucher les prairies artificielles, on se sert de la faux simple, comme pour les

prairies naturelles, mais la récolte ne se fait pas de la même façon. Cette différence tient à la nature des plantes qui forment les prairies artificielles. Ces plantes, annuelles, bisannuelles ou vivaces, ont des feuilles qui constituent une partie importante du fourrage; or, si l'on avait recours à l'épandage, ordinairement employé pour les foins naturels, on s'exposerait à voir les feuilles de ces plantes, rapidement desséchées, se séparer des tiges et joncher le sol.

Voici la meilleure manière de faner les prairies artificielles. Tout ce qui a été fauché le matin est laissé en *andains,* tels que les a faits le fauchage. Vers midi, on retourne les andains sans les éparpiller; cette opération a seulement pour but de les faire ressuyer des deux côtés. Ce qui est fauché le soir est laissé intact. Le lendemain matin, aussitôt que la chaleur du soleil a fait évaporer la rosée, on met en petits tas de 10 à 15 kilogrammes tout ce qui a été fauché la veille indistinctement. On a soin de les soulever le plus possible afin que la chaleur et le vent les pénètrent dans tous les sens. On les retourne le jour même et les jours suivants jusqu'à ce qu'ils soient secs, mais toujours sans les épandre. Aussitôt qu'on les croit assez secs, on apporte des liens de paille et on fait les bottes, en ayant soin d'éviter de secouer le foin. Aussitôt le bottelage terminé, on met le tout en *dizeaux* ou petites meules de 25 à 50 bottes. Le bottelage sur place a pour but de conserver au fourrage la majeure partie des feuilles lors du chargement et du déchargement dans les granges ou dans les cours.

On a besoin de prendre moins de précautions pour faire sécher et pour rentrer la récolte des prairies naturelles; mais le moment du fanage est bien plus difficile à déterminer. Il est surtout subordonné à la nature des plantes qui composent la prairie, et on sait que les prairies naturelles sont souvent composées d'un grand nombre de graminées d'espèces différentes, qui ne sont point soumises aux mêmes conditions physiologiques et viennent à maturité à des époques différentes.

Les cultivateurs, qui ne considèrent la valeur du fourrage que par son poids brut, attendent pour faucher que la plupart des graminées aient amené leurs grains à maturité. C'est une faute. Si le foin gagne en poids, il perd souvent en qualité. « Il serait plus judicieux, dit avec raison un agronome, de prendre pour base de sa détermination la quantité de matières nutritives que contient la plante aux diverses époques de sa croissance. »



Machine à faner de Smith. — Dessin de Lambert.

Il convient de faucher un grand nombre de plantes à l'époque de la floraison plutôt qu'à l'époque de la maturité des grains. Je citerai les suivantes : fétuque élevée, fétuque roseau, brome stérile, houque molle, brome à plusieurs fleurs, phalaris roseau, fétuque dure, poa à petites feuilles, houque laineuse, fétuque des prés, alopécure des prés, avoine pubescente, brome des toits, paturin des prés, avoine jaunâtre, avoine des prés, etc.

Il est préférable d'attendre l'époque de la maturité des grains pour les prairies qui sont principalement composées de fléole des prés, dactyle pelotonné, agrostis traçant, fétuque rouge, ivraie vivace, brize tremblante, cynosure à crête, flouve odorante, poa commun, etc.

Connaître l'époque de la floraison, cela ne suffit pas; il faut aussi choisir un moment favorable, faucher et faner rapidement, afin de profiter du soleil et de soustraire le foin sec aux pluies si fréquentes à l'époque de la fauchaison.

On a essayé de substituer la machine à faucher à la faux traditionnelle, et, quoiqu'on n'ait pas encore appliqué ce moyen dans la pratique de nos fermes les plus progressives,

on assure qu'en Angleterre certaines faucheuses ont mieux réussi que les machines à moissonner; on applique généralement aux prairies la moissonneuse, rapidement transformée en faucheuse par la privation de quelques organes de l'instrument.

Nous en parlerons au temps de la moisson.

Le foin coupé, il faut le retourner, le faner et le réunir en andains pour former le tas. On a inventé, pour ces deux opérations, des instruments fort ingénieux et qui se sont rapidement propagés en France dans les exploitations importantes.

Le râteau à cheval de M. Howard se substitue au râteau de nos faneurs, comme la machine à faner de M. Smith se substitue à la fourche à deux branches. Le râteau à cheval est composé de dents d'acier, indépendantes, articulées, qui permettent au râteau de suivre toutes les ondulations du terrain. Un mécanisme fort ingénieux est destiné à débourrer le râteau quand les dents ont ramassé une quantité suffisante pour former l'andain.

Cet instrument est fort simple, et on s'en servira bientôt partout. Nous l'avons vu fonctionner, à la suite de la faneuse, dans les vastes prairies des environs de Londres, et c'était vraiment d'un effet merveilleux.

La machine à faner de M. Smith a été inventée, en 1816, par M. Robert Salmon, de Woburn. On l'appelait alors *râteau tournant*, et c'était, en effet, une série de râteaux disposés autour d'une carcasse cylindrique ayant pour axe un essieu porté sur deux roues. Ce barbare instrument fut bientôt abandonné.

M. Smith, et d'autres après lui, l'ont notablement perfectionné, et en ont fait la machine parfaite dont on se sert aujourd'hui. La charpente cylindrique qui supporte les râteaux est divisée en deux parties d'un mètre de long, qui ont chacune un mouvement indépendant; une roue d'engrenage, placée contre le moyeu des roues, communique le mouvement de rotation aux deux cylindres; chaque cylindre a huit traverses, sur lesquelles sont fixés, à l'aide de ressorts, des râteaux qui ont cinq dents : ce qui fait en tout seize râteaux portant ensemble quatre-vingts dents. Les ressorts cèdent lorsque le terrain présente des inégalités. On peut régler à volonté la distance des dents par rapport à la terre. Les moyeux communiquant à l'appareil en marche un mouvement en sens contraire de celui des roues, les dents rasent le sol d'avant en arrière, étendent et séparent les brins de fourrage après les avoir vivement soulevés. En deux heures, cette machine retourne le fourrage d'un hectare et fait l'ouvrage de vingt personnes; seulement son action est trop rude pour les fourrages artificiels, dont elle séparerait violemment les feuilles. La première faneuse qui ait paru en France a fonctionné aux expériences de Trappe, en 1855. « La faneuse de Smith a clos dignement les opérations, écrivait-on à cette époque; elle a obtenu un vrai triomphe. En voyant approcher rapidement cette machine légère, répandant autour d'elle une pluie de verdure, le public étonné se demandait ce que cela voulait dire. Mais, au bout de quelques secondes, on a vu derrière la faneuse le foin lestement retourné et uniformément répandu sur le sol; chacun s'extasiait alors sur la perfection du travail, sur la simplicité et l'utilité immense d'une machine qui permet de faire sécher et de rentrer toute une récolte en un jour. »

La suite à une autre livraison.

QUELQUES RAYONS DE SOLEIL.

NOUVELLE.

Ce jour-là, mes amis, le soleil luisait sur tout le monde, sur les villes, sur les campagnes, sur les grandes routes, sur les sentiers étroits. Il pénétrait, s'insinuait partout, dans les fourrés des bois, dans les ravins profonds où bondissaient les torrents, dans les ruelles resserrées des villages où riaient les enfants, dans les cabanes qui lui ouvraient leurs portes. Il glissait ses beaux rayons sur les pentes des montagnes, se mirait dans les lacs, chatoyait sur les clochers, éclatait triomphant sur les neiges des hauteurs, puis, de son splendide foyer, versait à flots la lumière, la chaleur, la renaissance et la vie.

La renaissance, ai-je dit; on sortait de l'hiver, on franchissait le seuil si désiré. Ce n'était pourtant pas encore le temps des feuilles; à peine si les bourgeons gonflés et luisants commençaient à s'ouvrir, à peine si le vent de la nuit différait de la bise de mars; mais on sentait, on voyait le réveil.

Sur les buissons encore sans verdure blanchissait déjà la délicate fleur de « l'épine noire », les saules se couronnaient d'un léger duvet vert tendre, l'air était imprégné de l'âpre et fine senteur d'amande qu'exhalent les jeunes pousses des peupliers, les violettes s'ouvraient et embaumaient partout, le pinson entonnait en brillants perlés sa chanson joyeuse, quelques papillons tremblotants secouaient leurs ailes encore froissées de leur récente prison, et cherchaient les petites fleurs hâtives dans les prés ou au bord des fossés tout doublés de pervenches, de primevères et de mousse nouvelle.

La terre souriait au soleil, et le soleil souriait à la terre.

Il s'en vint dire un bonjour amical à une pauvre croisée qui s'ouvrait sur les toits, tout au fond d'une cour. Sur le rebord, une jacinthe rose double s'épanouissait. Le rayon libéral embrassait la fleur dans sa chaude étreinte, et poussait plus avant dans l'intérieur, pour réjouir aussi loin qu'il le pouvait. Derrière la jacinthe, une petite figure pâle, fiévreuse et chétive se tenait immobile; c'était un enfant de cinq à six ans.

Voyant le beau temps, le beau soleil, la mère avait porté le petit fauteuil à hautes jambes vers la fenêtre ouverte, pour que son cher malade respirât l'air pur du printemps. Qu'ils sont doux et bienfaisants à l'enfant qui croît, au malade qui languit, l'air libre et les tièdes brises d'avril! Le petit garçon, sentant les rayons caresser son épaule, ses petites mains froides, ses jambes tremblantes, poussa un faible hourra et lança vers le ciel bleu un regard ravi, comme l'oiseau lui envoie son chant, comme la fleur son parfum.

La pauvre mère aussi, voyant son enfant sourire, se colorer légèrement et s'agiter un peu, lui depuis si longtemps immobilisé par la fièvre lente, s'écria :

— Eh! le beau soleil, mon Julien! qu'il fait bon s'y chauffer, n'est-ce pas? et comme on est content quand il éclaire!...

— C'est la lampe du bon Dieu, pas vrai, mère? demanda le petit d'un air recueilli.

— C'est Dieu qui a fait le soleil, mon Julien, pour nous éclairer et nous chauffer. Sans lui, nous serions bien malheureux.

— Il ferait toujours nuit, pas vrai, mère? et toujours froid aussi? Oh! mon Dieu! qu'il y aurait de quoi pleurer, mère! Mère, je n'ai plus mal à la tête, je voudrais manger.

— Oh! oh! fit-elle joyeuse, mon Julien n'a plus mal et il voudrait manger! Béni soit le beau temps qui va le guérir!

Elle courut lui chercher un biscuit, un peu de lait qui chauffait sur le poêle, puis les posa sur une table qu'elle approcha de l'enfant. Comme elle lui faisait prendre ce petit repas, la porte s'ouvrit, et un homme entra. Madeleine leva les yeux sur lui, et sentit toute sa joie s'évanouir devant ce visage pâle et soucieux.

— Eh bien? dit-elle avec un regard interrogatif.

— Eh bien, rien! répondit l'homme.

Et il s'en alla au fond de la chambre, se jeta sur une chaise et se croisa les bras, tandis que, sous ses sourcils froncés, son regard fixait vaguement le plancher. Sa femme vint s'asseoir en silence à ses côtés. Au bout d'un moment :

— Il ne veut donc pas attendre? reprit-elle. L'as-tu vu, Laurent? lui as-tu dis que, dans six mois, tu espérais toucher quelque argent; que tu pourrais alors...

— Je lui ai dit, je lui ai dit... ce qu'il fallait dire, interrompit brusquement Laurent; mais va parler d'attendre à un propriétaire! Ne sais-tu pas d'avance ce qu'il répondra? « Vous ne payez pas au terme, la saisie! Vous mourez de faim, vous êtes pauvre, cela ne me regarde pas, allez coucher ailleurs! » Je ne dis pas que M. Desvernaux m'ait parlé comme cela, mais c'était tout comme. Eh bien, l'on s'en ira; et pour payer l'arriéré, il y a déjà les outils sur les petites affiches.

— Tu t'es donc décidé pour les outils et l'établi? demanda Madeleine avec découragement.

— Que fallait-il faire, puisque, d'ailleurs, il n'y a pas d'ouvrage? Valait-il mieux sacrifier le mobilier, qui vaut le quart?

— Et... reprit-elle avec un léger tremblement dans la voix, nous ne pourrons pas rester?

— Paye, et tu resteras, répliqua Laurent; mais comme tu ne peux pas payer, il faut se décider pour la chambre du père Franqui le logeur; il la débarrassera pour jeudi prochain. On payera moitié moins, il attendra trois mois, et tout sera dit.

— C'est dans la cour du 49, au rez-de-chaussée, n'est-ce pas, Laurent?

— Oui.

— Mais c'est une cave! Ce sera bien humide pour le petit.

Et la pauvre mère se mit à pleurer.

— Ah! laisse-moi donc tranquille! dit Laurent.

Et il se détourna vivement pour cacher son impression douloureuse, car lui aussi, il aimait tendrement son petit enfant malade.

— Puisqu'on n'y peut rien! ajouta-t-il en étouffant un soupir.

— Mais, mon pauvre mari, on y pourrait peut-être. Écoute-moi, hasarda Madeleine.

— On n'y peut rien, encore une fois! je te le dis, femme. Quand un homme tombe dans la misère, personne ne le relève. Ne sais-tu pas cela? Les riches sont toujours riches parce qu'ils gardent tout pour eux, et le pauvre peuple est toujours le pauvre peuple parce qu'il est toujours laissé de côté. Ah! c'est bien comme ils disaient hier soir au café : « Tout pour les uns, rien pour les autres. »

Laurent Barrul, menuisier ébéniste, avait toujours été courageux et habile ouvrier, bon mari, homme de bien et considéré. Mais les temps devenaient durs, l'ouvrage manquait, l'hiver avait engendré des misères, la maladie avait visité sa demeure, et Laurent s'était laissé envahir par la fièvre d'alors, fièvre d'amertume et de haine.

Voulant s'étourdir, ou, selon son expression, « se donner du cœur », depuis quelque temps le cabaret était devenu son lieu favori. Alors le mal empira, et l'on se trouva endetté et arriéré de six mois de loyer. Il était donc allé chez le propriétaire, M. Desvernaux, pour obtenir du répit; mais il le trouva malade, nerveux, irrité, et d'humeur fâcheuse. Le pauvre ouvrier fut reçu durement et congédié avec ces paroles : « Je ne veux plus attendre; payez, ou cherchez un autre logement; et, même en demeurant ailleurs, n'oubliez pas que vous êtes mon débiteur. »

Laurent sortit de là la tête en feu. Il eut recours à son triste remède, il entra à l'estaminet, un bouge ayant pour enseigne : *Café des Amateurs*. Oh! oui, amateurs de temps perdu, de mauvaises paroles, de querelles et de plaintes haineuses. C'était là qu'il faisait sombre, dans une rue écartée, étroite et boueuse, où le soleil ne pénétrait jamais. Des débris de bouteilles, des verres cassés, du vin répandu, attestaient souvent de récentes batailles; mais c'était coutume, on n'y faisait pas attention.

Qu'il y avait loin de ce triste repaire à la petite chambre de Madeleine, où l'on se chauffait au soleil, où l'on parlait des dons de Dieu entre mère et petit enfant!

Mais passons, et allons voir, sur une des belles places de la ville, cette maison aux balcons élégants, aux murs sculptés, aux larges et coquettes croisées. J'en vois deux dont les stores sont baissés; le soleil y frappe, s'y joue, pénètre, malgré l'obstacle, à travers les palettes vertes, qui s'inclinent et se pressent pour s'opposer, par leurs rangs serrés, à l'irruption lumineuse. N'importe! de petits rayons se font minces, s'y faufilent, et, quoique amoindris, frappent encore aux vitres. Mais voici que derrière les vitres est une autre barricade, impénétrable cette fois comme les bastions d'une ville forte. Ce sont d'épais rideaux de damas, qui retombent droits et lourds de leur poids dans l'intérieur de l'appartement. Alors les petits rayons, criblés, repoussés, cessent de rire et meurent sur le seuil. Dans l'intérieur est un riche salon, confortable et douillet, splendidement décoré, tout doublé de moelleux tapis, et rempli de ce que le luxe invente. Là, point de fleurs; mais des objets d'art ornent les consoles, de beaux tableaux couvrent les tentures. Point de jour de ce matin de printemps; mais un grand feu, entretenu avec soin, jette autour de lui des lueurs d'incendie. Auprès de l'âtre, et se chauffant frileusement, est un homme déjà âgé, au front chauve et chagrin. Il est enveloppé de fourrures et d'une épaisse robe de chambre. Devant lui est une table couverte de papiers, de billets de banque, de grands livres noirs de chiffres. Mais d'une main il a repoussé tout cela, et vient de s'étendre dans sa chaise longue, les pieds entre les brasiers rouges. Telle est la scène.

La suite à la prochaine livraison.

LES AVENTURES D'UN OLIVIER.

Il y a plus de trois siècles, un arbre, symbole par excellence de la concorde, faillit mettre en feu une partie de l'Amérique du Sud, et y alluma, tout au moins, les foudres de l'Église.

Après qu'ils eurent contenté plus ou moins la soif de l'or qui les avait amenés au Pérou, les *conquistadores*, dont quelques-uns, il faut le dire, étaient restés bien pauvres, se prirent d'une grande tendresse pour la mère patrie, et, sans quitter le sol qui les nourrissait, tentèrent de réunir autour d'eux les animaux utiles qu'ils avaient vus errer dans les plaines de la Castille, et en même temps les arbres à fruits des beaux vergers de l'Andalousie. M. de Humboldt a été frappé l'un des premiers de cette tendance morale qui succéda à l'ardeur du carnage, et il a dit quelques mots touchants sur ces réminiscences de jeunesse qui peuplèrent de tant de beaux végétaux la plus grande partie du nouveau monde. Nos soldats laboureurs contentèrent un besoin de l'âme, et, de plus, réalisèrent des profits considérables, si bien que les gens de la haute administration ne tardèrent pas à les imiter.

Un ancien procurateur de la couronne fit venir de Séville, en 1560, des plants d'olivier. Quelque soin qu'on eût mis dans cet envoi, on ne put faire parvenir à Lima (la Ville des rois) que trois rejetons. Aussitôt don Antonio de Ribera les fit planter dans un magnifique enclos où déjà prospéraient la vigne, le figuier, la grenade, l'oranger, le citronnier et les melons d'Europe; tous végétaux qui fai-

saient entrer dans les caisses de notre amateur d'horticulture plus d'or peut-être qu'on n'en voyait naguère dans les jardins d'Atahualpa. Les trois jeunes oliviers absorbèrent à eux seuls tous les soins du maître; et, dans le but qu'on n'en dérobât pas même un rameau, il mit en réquisition pour leur garde une centaine de noirs secondés par plus d'une trentaine de gros chiens, effroi des Indiens. Nègres et dogues veillaient nuit et jour. Mais don Antonio eut beau faire, un des trois plants disparut. A quelques mois de là, le précieux arbuste était verdoyant, à plus de soixante lieues de Ciudad de los Reies, dans un verger du Chili. Planté plus au sud, sous un climat analogue à celui de l'Andalousie, la fraîcheur de ces régions lui fut tellement favorable qu'il fructifia et que tous les jardins du voisinage se couvrirent de ses rejetons. Trois ans s'écoulèrent ainsi, trois ans durant lesquels l'amateur passionné, qui n'avait plus que ses deux arbres chétifs et rabougris, chercha noise à tous ses voisins et les menaça de vingt procès.

Ribera était trop habile pour ne pas connaître le secours que pouvait lui prêter en cette occasion le clergé de Lima : des lettres d'excommunication avaient été lancées de toutes parts contre quiconque avait dérobé le jeune arbre ou contre ceux qui lui avaient donné asile; il n'était bruit partout, le long du Pacifique, que des peines encourues par le ravisseur. Celui-ci resta inconnu; mais il eut peur, et, un beau matin, l'olivier volé se retrouva, comme par miracle, grandi et verdoyant dans le verger où végétaient péniblement ses deux frères d'Andalousie : il était allé donner ses rejetons à une terre bénie, qui n'a pas cessé de les multiplier, et qui trouve en eux une partie de sa richesse. Ce qu'il y eut d'étrange, c'est que jamais, quelque démarche qu'il fît, l'ancien procurateur ne put savoir ni comment son jeune arbre était parti, ni comment on l'avait replanté.

Garci-Lasso, Inca, qui raconte cette petite histoire avec la grâce naïve qu'on lui connaît, avoue que jamais les oliviers du Pérou ne furent comparables à ceux du Chili, et que ceux-ci, vers la fin du siècle, approvisionnaient déjà d'huile d'olive excellente les deux capitales du Pérou. A l'époque où il écrivait, on offrait trois olives, sans plus, vers la fin d'un dîner d'apparat : c'était un régal suprême... plus encore, un souvenir délicat du pays!

LA VILLA REALE.

Cette esquisse, page détachée d'un album, ne saurait donner qu'une idée bien imparfaite de la villa Reale, l'une des plus admirables promenades publiques de l'Europe. Pour en faire comprendre toutes les beautés, ce ne serait pas assez de montrer, dans une agréable perspective, les allées d'acacias, les orangers, les bosquets de myrthes, les fontaines, les statues, les vases élégants qui décorent ce charmant jardin; il faudrait conduire le regard sous ces dômes de verdure jusqu'à la mer azurée qui vient mourir avec un doux murmure presque sous leur ombrage; puis laisser entrevoir au delà un spectacle d'une incomparable magnificence : les courbes gracieuses du golfe; à droite, le Vésuve, Portici, Sorrente; au milieu, les îles; à gauche, le Pausilippe, Pouzzoles, Baïes, le cap Misène. Heureux qui, assis sous un de ces arbres que la brise de mer caresse,



Une Vue dans la villa Reale, à Naples. — Dessin de Karl Girardet, d'après Giraud.

peut contempler, du milieu d'une fraîcheur embaumée, la nature splendide où se sont inspirés Virgile, Horace, Sannazar, et notre illustre contemporain, le chantre de Baïes! Nous nous rappelons toutefois que Kotzebue comparait la villa Reale à la promenade *sous les tilleuls* de Berlin; il ne comprenait pas même que l'on admirât cette triple allée d'acacias où s'ennuyaient, disait-il, « des courtisans efflanqués ». Il est vrai que Kotzebue n'était guère poëte.

LES LETTRES DU TASSE.

Suite et fin. — Voy. p. 50, 71, 85, 90, 101.



Portrait du Tasse, d'après le masque moulé sur sa figure dans le couvent de Sant-Onofrio, à Rome. — Dessin de Staal.

En mars 1588, le Tasse s'achemine à cheval vers Naples. Il compose en route les vers qui commencent ainsi :

Del piu bel regno che 'l mar nostro innonde... (1)

— Avril. Le Tasse arrive à Naples, où il habite le monastère du mont Oliveto. Il y est visité par des seigneurs lettrés et deux médecins célèbres. On lui fait espérer qu'il pourra se faire restituer une partie de l'héritage de son père, selon le désir qui était en partie la cause de son retour à Naples.

— En octobre, le marquis Giambatista Manso le conduit à sa villa de Bisaccio. Ce seigneur écrit au prince de Conca : « Le seigneur Torquato est devenu grand chasseur ; il brave l'âpreté de la saison et du pays. Nos jours pluvieux et nos soirées se passent à entendre jouer et chanter pendant de longues heures : il aime beaucoup les improvisateurs et il regrette que la nature lui ait refusé leur facilité. Quelquefois nous causons avec les dames (et c'est aussi pour lui un agréable passe-temps), mais plus souvent encore nous faisons la conversation en tête à tête près du feu : bien des fois nous nous sommes entretenus de cet esprit qui, dit-il, lui apparaît, et il m'en a parlé de telle sorte que véritablement je ne sais qu'en croire ; il me met en de tels doutes que j'ai peur de tomber aussi dans ses hallucinations. »

— En décembre, le Tasse, qui n'a rien recouvré à Naples de l'héritage de ses parents, retourne à Rome. Il y loge encore chez le cardinal Scipione Gonzaga. Dans une de ses lettres, il se lamente de ne pas avoir obtenu au Vatican une chambre, qu'on lui accorda un an plus tard sans qu'il en fût plus heureux.

1589. — Sa raison se troublait de plus en plus. En juillet 1589, Grazioso Graziosi, agent du duc d'Urbin à Rome, écrit ainsi :

« Le pauvre Tasse, hier, après avoir pris un repas chez moi, s'est mis à écrire un grand nombre de lettres... Nous avons eu la curiosité de les ouvrir, tant on se plaît à tout ce qu'il fait même dans ses jours de folie. Il n'est personne, seigneur ou autre, qui ne donnât volontiers asile à cet infor-

(1) Du plus beau pays que baigne notre mer...

tuné dans sa maison comme dans son cœur; malheureusement ses humeurs noires le mettent en défiance de tout le monde. Dans l'hôtel du cardinal Scipione Gonzaga, on tient toujours des chambres et des lits à sa disposition, et des domestiques sont particulièrement attachés à son service; mais il les fuit et se défie même de ce seigneur. En somme, c'est un grand dommage pour notre temps d'être privé des inspirations de ce beau génie, le plus grand que l'Italie ait produit depuis de longues années. Quel sage a jamais mieux parlé en vers et en prose que ce fou? Une des lettres que nous avons ouvertes, adressée au seigneur Maschi, est vraiment très-belle. » (1)

Aux premiers jours d'août 1589, pendant l'absence du cardinal Gonzaga, le Tasse se retire au monastère de Santa-Maria Nuova des Olivetains. Il y reste jusque vers le milieu du mois d'octobre, très-découragé et très-souffrant.

— Le roi d'Espagne ne veut pas admettre ses prétentions à une part de l'héritage de ses parents.

En novembre 1589, il est alité dans le couvent des Bergamasques, à Rome.

1590. — En février, il écrit la *Riposta di Roma a Plutarco*, où il réfute ce que ce grand historien a dit sur la vertu des Romains.

— Le 5 avril, il quitte Rome pour se rendre en Toscane. Avant son départ, il laisse entre les mains du père Niccolo degli Oddi un curieux inventaire de ses livres et de ses vêtements (2).

— A la vue de Florence et de ses campagnes, il sent renaître en lui l'enthousiasme poétique, et compose un sonnet sur la colline de Fiesole.

— Un jour, il rencontre dans la via Maggio l'architecte Bernardo Buontalenti, qui ne le connaît pas. Il lui demande si c'est bien lui qui a composé avec un talent si merveilleux les décorations et les machines dont l'on s'est servi pour la représentation d'une comédie du Tasse. Buontalenti répond affirmativement avec modestie. Alors le poëte se jette à son cou, l'embrasse au front et lui dit avec un doux sourire : « Vous êtes Bernardino Buontalenti, et moi je suis Torquato Tasso. Adieu, ami, adieu! »

— Pendant les grandes chaleurs de l'été, il passe deux mois à la maison de campagne de Bartolommeo Pannucci. « La joie elle-même ne pourrait le récréer (écrit Roberto Titi à Bulgarini de Sienne); c'en est fait de lui, *actum est de eo*. Il ne parle plus que lorsqu'on lit devant lui ses ouvrages. »

— Vers la fin de l'été, il hésite s'il retournera à Rome, à Naples ou à Mantoue. Au commencement de septembre, il part de Florence, après avoir été reçu très-bienveillamment par le grand-duc, qui lui donne cinquante écus et deux belles coupes d'argent. Le Tasse le remercie dans une épître dédicatoire. Le duc de Bracciano lui avait donné aussi cinquante écus.

— Le 9 ou 10 septembre, il arrive à Rome, si malade qu'il est obligé de garder le lit pendant plusieurs jours.

1591. — Le 7 février, il va loger au couvent de Santa-Maria del Popolo. Plusieurs lettres encourageantes du duc Vincenzio l'engagent à aller à Mantoue. Il part de Rome vers le 20 février, s'arrête à Viterbe chez l'évêque Carlo Montilio, à Sienne à l'auberge della Scala, puis à Barberino del Mugello, et à Bologne; il arrive à Mantoue le 17 mars.

— Il s'occupe d'une révision de la *Gerusalemme* et d'une édition de ses vers composée de telle sorte qu'elle ne puisse l'empêcher de prétendre à une dignité ecclésiastique, nouveau but de ses désirs. Le mois de mars est à peine fini qu'il est déjà impatient de quitter Mantoue pour aller à Rome et à Naples. Cependant il reste à Mantoue jusqu'au mois de novembre, où il accompagne le duc de Vincenzio, qui se rend lui-même à Rome.

1592. — En janvier, le Tasse est invité à venir à Naples par le prince de Conca. Ce prince le reçoit et le traite magnifiquement. Le Tasse s'occupe d'améliorer encore la *Gerusalemme;* mais il s'aperçoit que le prince, fier de voir cette œuvre déjà si célèbre modifiée et complétée chez lui, le surveille et a chargé un domestique de ne pas laisser sortir le manuscrit du palais. Le Tasse alors avertit le Manso, qui vient le chercher avec son poëme et le conduit à sa demeure.

— C'est dans la belle maison du Manso, au bord de la mer, que le Tasse, pendant quelques semaines, plus confiant, plus heureux, doucement animé par les aimables encouragements que lui donne la mère de son hôte, femme d'un caractère et d'un esprit admirables, commence son poëme des *Sept jours de la création.*

— Ce calme dure peu. Le Tasse recommence à s'agiter pour se faire donner l'héritage qu'il poursuit en vain depuis si longtemps. Toujours déçu, il veut aller solliciter la faveur du nouveau pontife Clément VIII.

1593. — Il est partout honoré et fêté pendant son voyage, et à Rome les neveux du pape, Cinthio de Passeri et Pietro Aldobrandini, l'assurent de leur protection. En effet, il obtient, à la fin de novembre, un logement dans le palais papal, et c'est là qu'il publie, en décembre 1593, la nouvelle rédaction de son poëme sous ce titre : *Di Gerusalemme conquistata, del sig. Torquato Tasso, libri XXIIII.* Dans sa dédicace au signor Aldobrandini, où il loue le pape, il n'est plus question du « magnanime Alphonse ».

1594. — Dans l'été de 1594, il fait un dernier voyage à Naples avec l'espoir d'y retrouver quelques forces, et il y loge au monastère de San-Severino. Il écrit son dialogue *De l'Imprese* et une élégie latine.

— Au commencement du mois de novembre, le cardinal San-Giorgio l'appelle à Rome, où l'attend au Capitole la couronne de laurier qui lui est décernée par décret du sénat romain et du souverain pontife.

— Dès son arrivée à Rome, il est conduit devant le pape Clément, qui lui dit :

« Nous vous avons décerné la couronne de laurier, qui sera autant honorée par vous qu'elle a honoré dans le temps passé les autres poëtes. »

— On prépare le triomphe; mais les pluies viennent, le cardinal San-Giorgio tombe malade, et le couronnement est ajourné.

— Cependant le Tasse continue son poëme de *la Création* et s'occupe d'une édition de toutes ses œuvres.

1595. — Au mois de février, le pape lui assigne une pension annuelle de cent ducats *di camera*. En même temps, le prince Avellino, reconnaissant qu'il retient indûment la dot de la malheureuse Cornélie, mère du poëte, s'engage à donner chaque année au Tasse deux cents ducats.

Enfin la fortune sourit. Voilà les honneurs suprêmes, la couronne de laurier, la faveur du pape, la justice, le repos, la fortune! Oui, mais tout aussitôt voici la mort!

— Au mois de mars, Torquato sent que sa dernière heure est proche. Après la lecture d'un sonnet où Ercole Tasso le félicite de son prochain couronnement, il cite tristement ces paroles de Sénèque : *Magnifica verba mors prope admota excutit.*

— Le 1er avril, il se fait transporter sur le Janicule, au monastère de Sant-Onofrio.

— Il tombait une pluie épaisse, le vent soufflait avec violence. Les religieux s'étonnèrent d'entrevoir le carrosse du cardinal Cinthio monter vers leur monastère au milieu d'une telle tempête. Plusieurs d'entre eux s'avancèrent avec le

(1) Cette lettre est perdue.

(2) Vol. IV, p. 311, 312 et 313. (*Le Lettere di Torquato Tasso;* Firenze, 1854.)

prieur sur le seuil, et, à la vue du Tasse qui descendait avec peine du carrosse, ils se dirent entre eux : « Qui donc vient ainsi mourir parmi nous? »

— C'est de ce monastère que le Tasse dicta sa dernière lettre. Elle est adressée au plus fidèle de ses amis, à Antonio Costantini (1) :

« Que dira mon cher seigneur Antonio quand il apprendra la mort de son Tasse? Et, je n'en puis douter, cette nouvelle ne se fera pas attendre : je me sens à la fin de ma vie..... Je me suis fait conduire au monastère de Sant-Onofrio, non pas seulement parce qu'au dire des médecins on y respire un air plus pur qu'en aucune autre partie de Rome, mais plutôt pour commencer en quelque sorte, dans ce lieu élevé et au milieu de ces fidèles religieux, la conversation suprême que je continuerai dans le ciel. »

Le 25 avril 1595, à onze heures, le Tasse mourut. Il avait vécu cinquante et un ans.

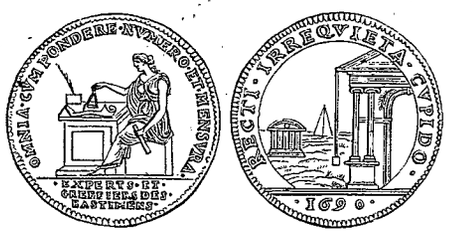
On a plusieurs portraits du Tasse; trois surtout paraissent mériter confiance : l'un, sur bois, qui aurait été peint en 1584 par un artiste de Bergame, lorsque le Tasse était enfermé à Santa-Anna, et qui a appartenu au comte Paolo Vimercati Sezzi; l'autre, peint par Federigo Zuccheri pour le cardinal San-Giorgio, peu de temps avant la mort du poëte (appartenant à Cesare Varese, comte di Rosate); le buste fait d'après une empreinte en plâtre prise sur la tête du Tasse à Sant-Onofrio, après sa mort, et conservé dans ce monastère. On cite d'autres portraits faits par Scipione Gaetano et par Giuseppe Cades, contemporains du Tasse, et une statue colossale par Giambattista Vismara de Milan, sur la grande place de Bergame.

JETONS

DES CORPORATIONS DE MARCHANDS ET DES COMMUNAUTÉS D'ARTS ET MÉTIERS DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 247.

Jeton des experts et greffiers des bâtiments, 1690. — Cette date est celle de l'année où fut créée leur corporation. Ils étaient chargés de faire les rapports, visites, prisées, estimations de tout ce qui concerne les bâtiments. Pour être



1690. — Jeton des experts et greffiers des bâtiments.

expert, il fallait payer l'office, qui coûtait 6 000 francs, et, en outre, être admis dans le corps par une élection. On comptait trente architectes experts bourgeois, et trente experts entrepreneurs

Le droit du jeton montre une femme assise et occupée à mesurer, avec cette inscription : OMNIA CUM PONDERE NUMERO ET MENSURA (Tout avec poids, nombre et mesure). Au revers, un fil d'aplomb : RECTI IRREQUIETA CUPIDO (Désir incessant de la ligne droite).

Libraires et imprimeurs de Paris. — Un édit de Louis XIV, du mois d'août 1686, avait joint le corps des libraires à celui des fondeurs de caractères d'imprimerie. Ils faisaient partie de l'Université, et les maîtres prêtaient serment entre les mains du recteur. Quand on visait à la maîtrise, il fallait, pour être admis à faire apprentissage, *être congru en langue latine* et *savoir lire le grec,* ces points attestés par un certificat du recteur. Nul n'était reçu libraire ou imprimeur s'il n'appartenait à la religion catholique et s'il n'avait, à la suite d'un examen passé sur la librairie ou l'imprimerie, réuni les deux tiers des suffrages



1723. — Jeton des libraires et imprimeurs de Paris.

des juges en sa faveur. La maîtrise de libraire coûtait 1 000 livres; celle d'imprimeur, 1 500 livres. La corporation avait pour patron saint Jean de la porte Latine. Sur le jeton, nous voyons, au droit, un écusson et la date 1723; au revers, le Saint-Esprit et le *livre* rayonnant : EX UTROQUE LUX (De l'un et de l'autre vient la lumière).

Chambre des assurances. — Il y avait des chambres d'assurances dans toutes les grandes villes de France : Rouen en comptait sept, Nantes trois, etc. La législation n'avait pas laissé, comme aujourd'hui, la faculté d'assurer toutes choses; on ne pouvait, par exemple, faire des assurances sur la vie humaine. En 1750, la chambre des assurances réorganisée donna une grande extension à ce genre d'opérations.

Les jetons vantent l'utilité de l'assurance. Ici, c'est un vaisseau qui vogue avec sécurité : SERVATA FIDE ABUNDANTIA



Jeton des Chambres d'assurances.

PARTA (Une assurance contractée garantit l'abondance); là, c'est un naufrage qui trouve dans l'assurance la planche de salut : UNA SALUS PELAGO (Ressource unique contre les dangers de la mer); plus loin, un navire affronte, plein de confiance, l'immensité et le péril de l'Océan : IMPAVIDAM FERIENT rappelle le vers d'Horace : « Il supporterait sans broncher la ruine du monde »; façon poétique de dire que le navire est assuré.

Les avocats au Parlement dataient de saint Louis. Une ordonnance de Philippe le Hardi, de 1234, stipule que les avocats des cours et justices jureront sur l'Évangile, sous peine d'interdiction : 1° qu'ils ne soutiendront que des causes justes; 2° que leurs honoraires seront proportionnés à leur mérite et à la difficulté du procès, sans pouvoir néanmoins excéder la somme de 30 livres; 3° qu'ils s'engageront à ne rien prendre, ni directement, ni indirectement; 4° qu'ils renouvelleront ce serment tous les ans, etc. Les avocats étaient au nombre de cinq cent cinquante environ. Ils plaidaient à toutes les juridictions.

Sur un jeton de Duvivier, on voit à l'avers le buste de

(1) Secrétaire de l'ambassadeur de Toscane à Ferrare, puis du majordome du duc de Mantoue, et enfin du cardinal Scipione Gonzaga.

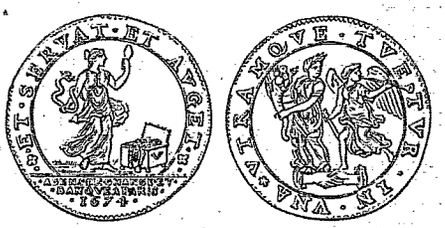
Louis XV. Au revers, deux personnages assis, deux fleuves (?) mêlent leurs eaux : UTILIUS COEUNT (Ils sont plus



1771. — Jeton des avocats au Parlement.

utiles s'écoulant réunis). Ce jeton des avocats du Parlement est de 1771.

Voici un fort joli jeton des *agents de change*. Au droit, on voit deux figures, l'une la Fortune, l'autre la Renommée, au-dessus de deux mains unies, avec cette légende : UTRAMQUE TUETUR IN UNÂ (En défendant l'une, il les sauve toutes les deux). Au revers, une femme debout tient un miroir, etc. : ET SERVAT ET AUGET (Et elle [la Fortune] conserve et elle augmente). A l'exergue : AGENS DE CHANGE ET BANQUE A PARIS, 1674. D'autres jetons portent le buste de Louis XV et les dates de 1711, 1718, etc.



1674. — Jeton des agents de change.

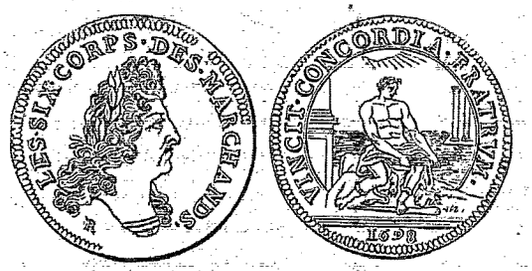
Les agents de change avaient été créés au nombre de quarante par édit du roi de 1705, qui les qualifie *conseillers du roi, agents de change, banque, commerce, finance*, etc., en stipulant à 50 sols par 1 000 livres, 25 payés par le prêteur, 25 par l'acheteur, le prix de négociation des effets. Les courtiers de marchandises étaient payés sur le pied de $^1/_2$ pour 100 de la valeur des marchandises. Il était expressément défendu aux courtiers et aux agents de change de faire aucun trafic pour leur compte. Le trafic d'effets de toutes sortes avait lieu de dix heures à une heure.

Jurés mesureurs et visiteurs de grains. — Le soleil luit sur un boisseau plein de froment, sur lequel est placée la règle du mesureur : SICUT SOL MICAT ÆQUITAS (L'équité brille comme le soleil).

Le cabinet des médailles possède plusieurs jetons des *six corps des marchands*. La réunion avait eu lieu du temps de Philippe-Auguste, en 1222. Le commerce de Paris fut fait primitivement par une compagnie de gens associés sous le titre de *marchands de l'eau hansez de Paris*, et qui formaient le *corps de ville*. De là le nom donné au prévôt des marchands de *chef de l'hôtel de ville*. On trouve dans cette compagnie, dit Sauval, un drapier, un orfévre, un pelletier et un épicier; les merciers étaient aussi établis, mais la communauté des bonnetiers était moins ancienne. Quant à la communauté des marchands de vins, bien qu'elle ne fût pas des six corps, elle jouissait des mêmes priviléges.

Chacun des corps marchands était gouverné par six maîtres et gardes élus. Leur administration durait deux années. Ils portaient, dans les cérémonies publiques, la robe de drap noir à collet, et des manches pendantes, parmentées et bordées de velours noir, de couleur différente pour chaque corps. La dignité d'échevin anoblissait le marchand et lui permettait de prendre le titre d'*écuyer*.

L'union de six corps est exprimée, sur leur jeton, par un Hercule qui s'efforce vainement de rompre six baguettes liées en faisceau : VINCIT CONCORDIA FRATRUM (L'union des confréries les rend invincibles). — Nous avons des jetons de 1661, 1662, 1696, etc.



1698. — Jeton des six corps de marchands.

Le premier corps des marchands était celui des *drapiers*, le principal par son importance et par sa richesse. L'édit de 1776 autorisait les *drapiers merciers* à tenir et vendre en détail et en gros toutes sortes de marchandises, en concurrence avec les fabricants et artisans de Paris, ceux mêmes compris dans les six corps, mais non à fabriquer ou mettre en œuvre aucune marchandise, même sous prétexte de les enjoliver. Le droit de réception était abaissé, pour les drapiers et merciers réunis, à 1 000 livres, au lieu de 3240 pour les drapiers et de 1 700 pour les merciers, comme il l'était précédemment.

Il existe un assez grand nombre de jetons des drapiers. Sur l'un, qui porte la date de 1698, on voit une peau de mouton dans un champ fleurdelisé : INDICET ET DITAT (Elle donne la considération et la fortune), 1698. Sur un autre, un berger tond une brebis : NON SIBI SED NOBIS (Non pour lui, mais pour nous), dit la légende.

Les types de ces pièces varient, mais presque toutes portent à l'exergue le nom d'un marchand avec une date. En voici quelques-uns : H. Paignon, 1700; Poncet, 1701; J. de Vin, 1703; N. Gallois fils, 1703; H. de Rosnel, 1705; E. Herbault, 1706; Marc-Antoine de Wailli, 1706; E. Rolin, 1708; J. Perdrigeon, 1711; Nicolas Desplessis, 1717; Mathias Lievain, 1724; etc.

La suite à une autre livraison.

AIX-LA-CHAPELLE.

Voy. t. Ier, 1833. p. 113.

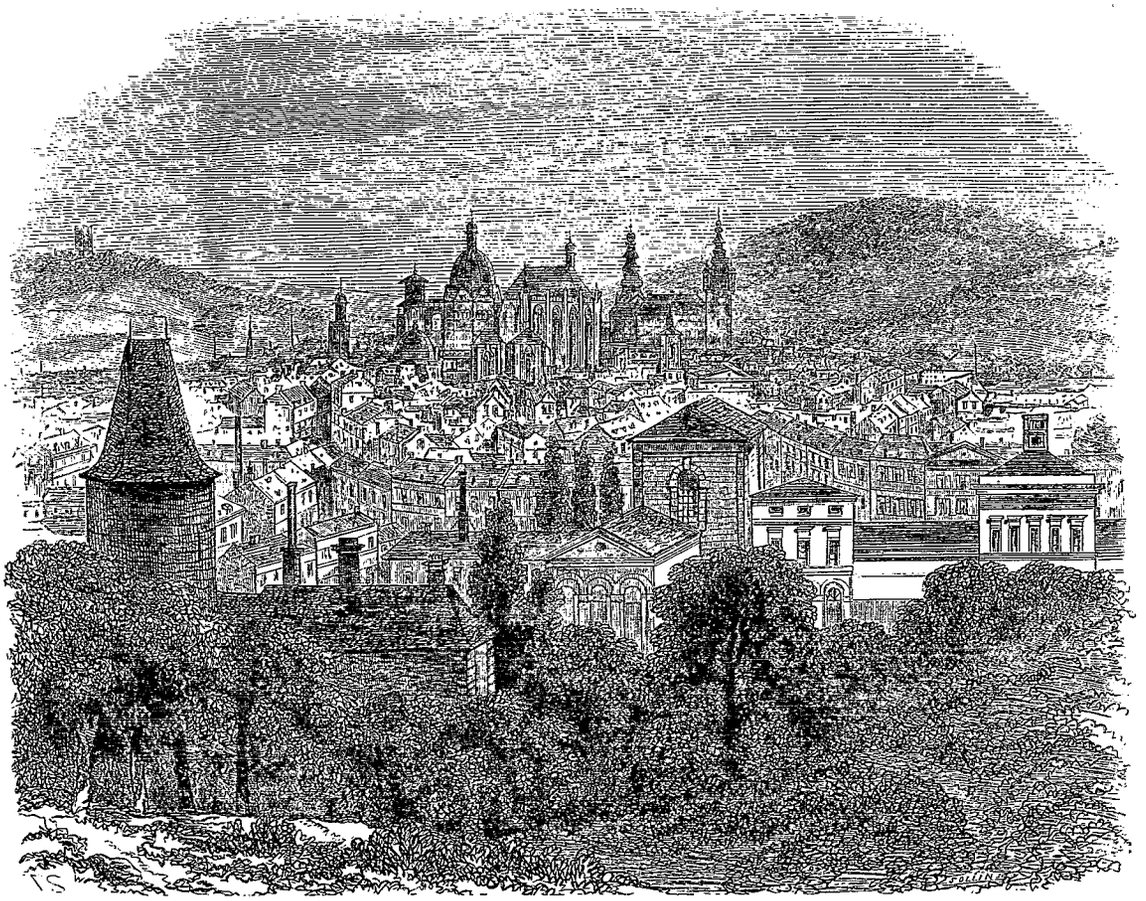
Le nom seul d'Aix-la-Chapelle nous transporte en imagination dans un monde de faits et d'idées qui semblent relever plus de la légende que de l'histoire. Qui ne songe aussitôt à Charlemagne et à Charles-Quint, aux diètes et aux conciles, aux grands barons et aux tout-puissants évêques? Et, pour mettre la scène en rapport avec les acteurs, qui ne se représente une cité du moyen âge, avec des maisons sculptées, des rues étroites et des murailles crénelées?

Mais il est bien peu de voyageurs qui ne soient agréablement surpris ou tristement désappointés, selon que leurs sympathies les portent en arrière ou en avant, quand ils se trouvent, en descendant de chemin de fer, dans cette ville toute moderne, dont les plus anciennes maisons datent à peine de la fin du dix-septième siècle, et dont les quartiers neufs sont encore inachevés. Les fortifications sont devenues une belle promenade où les enfants seuls désormais se battent pour rire. De hautes cheminées de briques envoient

au ciel des nuages de noire fumée, encens de l'industrie. Trois à quatre mille baigneurs ou buveurs d'eau apportent chaque été, à la ville de Charlemagne, leur or, et en rapportent la santé... Que les adorateurs du passé en prennent leur parti, le vent du siècle, bon ou mauvais, suivant le point de vue où l'on se place, a soufflé là, et c'est à peine si l'on voit encore debout deux ou trois monuments de la cité du grand empereur et de ses successeurs.

Connue des Romains sous le nom d'*Aquisgranum*, détruite par Attila, Aix-la-Chapelle (en allemand *Aachen*) fut rebâtie par Charlemagne, qui y était né, croit-on, en 742, et qui certainement y est mort en 814. Dans sa prédilection constante pour cette ville, il en fit la seconde de l'empire, et ordonna que ses successeurs y fussent désormais couronnés. Ferdinand Ier est le dernier qui ait suivi cette tradition. Depuis, le sacre eut lieu à Francfort.

Détruite par les Normands en 891, reconstruite par Othon III en 936, deux fois incendiée (1224, 1236), inondée et prise en 1247 par l'empereur Guillaume, Aix-la-Chapelle, après avoir réparé ses désastres, vit confirmer et étendre ses anciens priviléges par l'empereur Charles IV, et obtint, l'année suivante, le droit de s'entourer de murailles et de fossés, comme ville libre impériale. La prospérité fit alors monter sa population jusqu'à 100 000 habitants. Ravagée par la peste, de 1570 à 1576; troublée plus



Vue d'Aix-la-Chapelle. — Dessin de Stroobant.

tard par la Réforme; mise au ban de l'empire en 1598, à cause du triomphe des protestants; ruinée par l'expulsion de ceux-ci, qui allèrent porter ailleurs leur industrie; presque entièrement incendiée en 1656 (2 600 maisons, l'hôtel de ville, la cathédrale, la place du Marché, furent détruits); prise par Dumouriez, en 1792; prise et reprise plusieurs fois encore, Aix-la-Chapelle resta enfin à la France de 1794 à 1814. Devenue chef-lieu du département de la Roër, elle perdit tous ses priviléges, et elle est depuis 1815 la capitale de la province prussienne du Bas-Rhin et le chef-lieu de la régence du même nom. Sa population est d'environ 50 000 âmes.

A part l'hôtel de ville, bel édifice des dixième et treizième siècles, d'une architecture très-ornée, et bâti sur l'emplacement d'une forteresse romaine, la cathédrale (dont il a été parlé dans l'article auquel nous renvoyons nos lecteurs) et quelques églises plus anciennes que curieuses, tous les édifices d'Aix-la-Chapelle sont de construction récente. Ce sont : le Théâtre, construit en 1825, sur la place Frédéric-Guillaume; la fontaine d'Élise (*Elisenbrunnen*) à gauche, où les baigneurs viennent le matin s'abreuver d'eau thermale aux sons de la musique; la Redoute, la Bourse et l'Hôpital (*Krankenhaus*), construit en 1848; enfin les Bains.

Outre les boulevards, deux jolies promenades dominent la ville : la *Louisberg* et la *Salvatorberg*. Dans les jardins de la première se trouve une belle salle de danse, entourée d'un balcon, d'où l'on découvre un charmant horizon.

Aix-la-Chapelle possède une académie des arts et une académie de musique, une école de dessin, un collége, un conservatoire des arts et métiers, et une belle galerie de tableaux. Elle a de nombreuses fabriques de bleu de Prusse, de sel ammoniac, de cuirs laqués, de cardes à laines; des raffineries de sucre et des teintureries.

Ses sources thermales, au nombre de six, et qui jaillissent dans la ville même, sont salutaires pour les maladies nerveuses, la paralysie, l'hypocondrie, les rhumatismes et les maladies cutanées.

QUELQUES RAYONS DE SOLEIL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 254.

A ce moment, quelqu'un entra. C'était Denis, le vieux Denis, ancien employé de la maison Desvernaux et Cie, et resté depuis l'ami, le conseiller, l'homme d'affaires, presque l'ange gardien de Philippe Desvernaux, le fils de son ancien patron, et avec lequel il avait travaillé autrefois dans l'ancienne maison. C'était une nature d'élite, pleine d'abnégation, de délicatesse et de loyauté, et d'autant plus admirable qu'elle s'ignorait elle-même dans sa candide humilité. Denis eût été très-étonné si on lui eût parlé de son mérite, lui qui ne s'en prétendait aucun; mais on ne lui en parlait jamais, on n'y songeait même pas. Ceux qui l'entouraient trouvaient tout naturel qu'il se dévouât, qu'il fût toujours serein et bienveillant, qu'il n'occupât jamais de lui. Ainsi trop souvent va le monde; on prend les gens pour ce qu'ils se donnent, et non pour ce qu'ils sont réellement.

— Eh bien, monsieur Desvernaux, comment allez-vous ce matin? demanda-t-il en entrant.

— Mal, répondit Philippe sans se retourner. Je ne dors plus, c'est mauvais signe. Je m'en vais tout doucement, Denis.

— Allons donc, allons donc, Monsieur! N'ayez pas de ces idées-là!

— Je sais ce que je dis, interrompit le malade en s'agitant dans son fauteuil; je suis blessé à l'aile, je te dis. Oh! après tout, continua-t-il d'un air sombre, que m'importe! autant vaut en finir maintenant que plus tard. Je suis las de vivre; tout m'ennuie, tout m'est à charge; personne ne ne me regrettera, d'ailleurs...

Le bon Denis, debout et immobile, regardait d'un air tout triste son vieux maître et ami, qui lui paraissait, en effet, plus souffrant que la veille, et... qui sait? peut-être bien sur la pente fatale. Il se sentit mordre le cœur par une vive inquiétude, et demeura quelques instants sans parler. Son front était chauve aussi; sur son visage, comme sur celui de Desvernaux, des rides précoces s'étaient depuis longtemps creusé de profonds sillons; mais derrière ces ruines rayonnait la vie; l'espérance n'avait point déserté ce regard loyal et bon; l'âme immortelle lançait de toutes parts, à travers ce corps flétri, ses feux divins, toujours jeunes, plus vivifiants et encore plus désirables que ceux qui, à cette même heure, éclataient dans le beau ciel d'avril.

Enfin, d'une voix mal assurée, il dit :

— Si vous essayiez de sortir, monsieur Desvernaux? Il fait très-doux aujourd'hui.

— Doux? Vous trouvez qu'il fait doux aujourd'hui? Mais vous êtes fou! Je gèle, moi, je gèle. Ayez la bonté de sonner, qu'on apporte du bois.

Quand on eut ranimé et attisé le feu, Denis reprit, avec un air plus joyeux qu'il essaya de communiquer :

— A propos, monsieur Desvernaux, je vous félicite; votre spéculation est magnifique. Trente mille francs net! c'est superbe! Ah! je vous assure que j'en suis bien content.

— Hum!... trente mille francs, soit; mais qu'est-ce que je vais en faire à présent? Où voulez-vous que je les mette? Où les cacher, dans ces temps d'inquiétude où tout parle de révolution et de bouleversement?

— Oh! qu'à cela ne tienne; soyez tranquille, nous trouverons bien. C'est égal, monsieur Desvernaux, avec votre fortune, c'est bien dommage que vous ne vous soyez pas marié. Vous auriez une gentille famille autour de vous; vous seriez peut-être déjà grand-père, Monsieur, qui sait? Dieu! que je serais content d'entendre des petites voix, dans la maison, qui diraient : Grand-papa Desvernaux!

— Et moi, je n'en serais pas aise du tout, répliqua Desvernaux; toutes ces petites voix que vous regrettez, et leur père et leur mère, seraient tout autant de soucis pour moi, de ruines et de chagrins. J'ai toujours évité les malheurs volontaires. Peuh! je ne m'en trouve pas mieux pour cela. Si je ne suis pas rongé par les soucis, je suis rongé par l'ennui. Mais vous, vieux Denis, vous qui prêchez si bien, pourquoi ne vous êtes-vous pas marié non plus dans votre temps?

— Oh! moi, reprit le pauvre commis en souriant, c'était bien différent. Mes appointements étaient mon seul avoir, et j'avais mon père et ma mère à soutenir : ne le devais-je pas? Si j'avais pris femme, il me serait venu de la famille, un ménage, des dépenses de toutes natures; il m'aurait fallu rogner, par ci par là, ce que je donnais à mes vieux parents; mon pauvre père se serait peut-être refusé son vieux beaujolais, qui lui convenait mieux que le vin du cru; son abonnement au journal auquel il tenait tant, son jardin et ses collections de tulipes; ma mère se serait privée de la petite bonne qui la secondait et la soulageait dans les soins de la maison; elle n'aurait plus voulu, pensant à nos privations, boire au lit, le matin, dans sa chambre chauffée, sa tasse de café à la crème, qui la consolait si souvent de ses mauvaises nuits. J'ai bien pensé à tout cela, Monsieur, allez! Il y eut un moment dans ma vie où j'aurais souhaité bien vivement amener chez nous, comme épouse, une jeune fille que j'aimais; mais... j'ai fait mon calcul, Monsieur, un calcul de chiffres, pas autre chose, et j'ai vu qu'il valait mieux que les choses restassent ainsi, et je suis resté garçon. Je ne m'en repens pas; Dieu, dans sa bonté, m'a laissé longtemps mes parents; je crois, j'espère qu'ils n'ont jamais souffert par ma faute; j'ai fait ce que j'ai pu.

Le digne homme pencha vers le feu un visage ému, et se mit à rêver. A quoi? A cet amour de sa jeunesse sacrifié en silence à un amour plus sacré? A sa sainte mère, qui l'a béni cent fois du cœur et des lèvres? A son vieux père, dont la vieillesse, grâce à lui, a été un doux repos après une vie de labeurs? A cette patrie céleste où tous les amours lui seront rendus? Qui le sait? qui pourrait dire les pensées, les souvenirs qui évoquaient dans ce moment, sur sa bouche, ce calme et mélancolique sourire? Desvernaux le contemplait depuis un instant, et, de son côté, rêvait aussi.

— Denis!... dit-il tout à coup.

— Monsieur? répondit celui-ci en relevant aussitôt la tête.

— Denis! continua Philippe avec un accent très-ému, Denis, mon vieux camarade, vous valez mieux que moi.

Comme il achevait, la porte, poussée par une main timide, s'entr'ouvrit doucement, et sur le seuil apparut une petite fille blonde et rose dans sa robe de laine noire, qui accusait un deuil profond et récent.

— Puis-je entrer, oncle Philippe? demanda-t-elle sans oser avancer.

— Tiens! c'est toi, petite Émilie. Entre vite, et ferme bien la porte, répondit l'oncle, dont le visage s'éclaira soudain d'un sourire.

La petite fille obéit, et s'avança sur la pointe des pieds. Elle mit une de ses mains dans celle que son oncle lui tendait, et garda l'autre cachée derrière son dos.

— Que tiens-tu donc là, Émilie? lui demanda Desvernaux en cherchant à découvrir le petit mystère.

— C'est, dit la petite en montrant une cage d'oiseau et

en baissant timidement la tête, pour vous demander de me permettre de poser un moment la cage de mon serin sur votre fenêtre, au soleil. Il fait si beau aujourd'hui, et mon petit oiseau chante si bien au soleil!

Et, levant les yeux, elle vit, non sans chagrin, les fenêtres du grand-oncle si bien closes et si tristement sombres!

— Il n'y a point de soleil ici, petite; va ailleurs.

— Mais, oncle Philippe, il n'y en a pas encore dans les autres chambres. Oh! laissez-moi pendre ma cage là, derrière les rideaux!

— Derrière les rideaux, soit, si tu peux. Va donc, et dépêche-toi.

Elle se hâta, et, pendant qu'elle disparaissait derrière les rideaux :

— Quoi! c'est votre petite-nièce, monsieur Desvernaux? celle que nous attendions? Enfin elle est donc ici! Et depuis quand? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout de suite? demandait à demi-voix et avec vivacité le bon Denis étonné, radieux, émerveillé.

Il avait un instant perdu le souffle à considérer la petite fille.

— N'est-ce pas qu'elle est gentille, la fille de mon pauvre neveu Amédée? répondit M. Desvernaux avec un orgueil attendri. Eh! mon Dieu, oui, j'allais vous en parler quand elle est entrée; elle est ici depuis hier; c'était bien temps, je croyais qu'on ne me l'enverrait plus. C'est un petit embarras, c'est une voix qui m'appellera grand-oncle; vous serez content. Cela va durer quelque temps, pas toujours, car j'en serais vite fatigué; mais vous comprenez, monsieur Denis, que je devais penser à cette enfant; je voulais au moins la connaître, et faire... quelque chose pour elle, s'il le faut; car depuis la mort de son père, elle et sa mère sont... je ne puis pourtant pas l'affirmer, mais je crois qu'elles sont... dans une position assez triste. Je vous l'ai dit, c'est un embarras; mais que voulez-vous? c'est la fille d'Amédée! Pauvre jeune homme! à la fleur de l'âge! Ah! il ne me manquait plus que cela, Denis!

Desvernaux passa la main sur ses yeux; son front s'était couvert d'un nuage de profonde tristesse.

Après un court instant de silence :

— Et sa femme? hasarda Denis, elle doit être bien malheureuse!

— Sa femme? Que m'importe! je ne la connais pas; Amédée s'était marié comme un fou, contre mon gré, avec une jeune fille pauvre. Il disait qu'il l'aimait, qu'elle en était digne, qu'elle valait tout au monde, que sais-je, moi? Je prétends que mon neveu aurait beaucoup mieux fait d'épouser une héritière; les choses en iraient mieux à présent.

— Pardon, monsieur Desvernaux, répliqua Denis; je ne sais si je comprends bien, mais... voulez-vous garder, élever cette enfant, ou la renvoyer dans quelque temps?

— Je n'en sais rien encore; peut-être la garderai-je. Que voulez-vous qu'elle devienne sans fortune, avec des dettes peut-être?

— Et sa mère? vous ne voulez jamais la voir?

— Non.

— C'est sa mère, pourtant...

— Je ne vous dis pas le contraire.

— Vous n'avez pas le droit, vous n'auriez pas le courage de les séparer.

— Je vous ai dit que je ne sais pas ce que je ferai, monsieur Denis!

— Et pourtant, continua Denis sans se laisser arrêter par le ton d'impatience de son patron, c'est la femme choisie, aimée, fidèle, de votre Amédée; c'est elle qui l'a chéri pendant sa vie, soutenu pendant ses découragements, soigné pendant sa maladie. A présent, qui le pleure le plus amèrement, si ce n'est elle? Le vide qu'il laisse, qui en souffre le plus, si ce n'est cette jeune et malheureuse femme? Vous dites qu'elle était pauvre et qu'Amédée n'aurait pas dû l'épouser, et vous lui en faites un crime! Et pourtant, vous ne pouvez le nier, vous savez qu'elle était digne qu'il la choisit. Que vous a-t-elle fait? Vous aimez l'enfant et vous repoussez la mère, pourquoi? Parce qu'elle n'a pas de dot! Ah! monsieur Desvernaux, je suis bien hardi, mais... tenez... cela ne peut pas être!

Et là-dessus, bouillant, emporté, lorsqu'il plaidait la cause du faible, Denis se sentit un accès de sainte colère; il prit son chapeau, et sortit précipitamment.

Desvernaux ne répondit rien. Penché sur l'âtre, sa pincette entre les doigts, il paraissait s'occuper exclusivement à détacher un à un les charbons embrasés qui crénelaient les flancs d'une bûche. Mais à cette minute précieuse où Dieu frappe à la porte, tu te réveilles, ô conscience endormie! tu commences à te fondre, pauvre cœur endurci! Encore un effort, encore quelques bonnes pensées, et l'œuvre pourra commencer.

La suite à la prochaine livraison.

PRIMES D'HONNEUR AGRICOLES.

La France est divisée en dix ou douze régions agricoles composées de six ou sept départements; il se tient un concours, au mois de mai de chaque année, dans l'un des départements composant la région. Tous les sept ans, la cérémonie doit renaître à son point de départ.

Une prime d'honneur agricole est décernée, dans chaque région, au domaine le mieux dirigé du département désigné pour siége de la fête.

Cette prime d'honneur couronne la distribution des prix considérables que le gouvernement et les départements accordent aux animaux les mieux conformés, aux meilleurs instruments, aux produits les plus beaux et les plus utiles. Elle consiste en une somme de cinq mille francs et une coupe d'honneur en argent, sortie des ateliers de Froment Meurice, et de la valeur de trois mille francs.

Les départements qui seront le siége des concours sont désignés deux ou trois ans d'avance; les propriétaires, fermiers et métayers qui prétendent à la prime d'honneur sont tenus de s'inscrire à la préfecture de leur département, environ un an avant la tenue des concours, afin que le ministre puisse les faire visiter par une commission nommée dans ce but, et composée d'agriculteurs notables appartenant à des départements voisins de celui où la compétition s'est établie.

Cette commission peut visiter aussi souvent qu'elle le juge nécessaire, dans le cours de l'année qui précède le concours régional, les domaines des prétendants. Elle est présidée par l'inspecteur général d'agriculture désigné comme commissaire général de la fête agricole; elle nomme un rapporteur, et lorsque le concours est ouvert, au mois de mai, elle présente son rapport à un jury composé des vingt à vingt-cinq personnes qui seront chargées de décerner les prix en espèces et les médailles d'or, d'argent ou de bronze, pour les animaux, instruments et produits.

C'est ce jury d'agriculteurs notables qui désigne, d'après le rapport de la commission, l'heureux vainqueur à qui la coupe d'honneur appartiendra.

On a voulu que les agents de l'exploitation jugés dignes de cette haute récompense prissent leur part du triomphe de leur chef. On accorde une somme de cinq cents francs, une médaille d'argent grand module, et deux médailles d'argent petit module, aux meilleurs employés de la ferme primée.

Les conditions que doit remplir un domaine pour être digne de la prime d'honneur montrent qu'il ne s'agit point de primer les innovations hasardeuses et les tentatives incertaines dont l'expérience n'aurait point encore constaté le succès, mais de récompenser les résultats acquis et d'une authenticité incontestable. Le jury doit décerner, non pas une prime d'encouragement, mais un témoignage de succès à un domaine qui aura réalisé les améliorations les plus utiles. Ce domaine doit servir d'exemple pour montrer comment l'économie dans les dépenses, l'ordre dans le travail, le perfectionnement raisonné des méthodes culturales, l'heureuse alliance de la science et de la pratique, enfin une juste subordination de la culture aux circonstances qui la dominent, créent la prospérité présente et assurent l'avenir de l'exploitation.

Des agriculteurs connus, de riches propriétaires, comptent parmi les heureux lauréats; mais des noms nouveaux ont été encore signalés au pays : de modestes fermiers, de simples cultivateurs, figurent aussi, et non des moindres, dans ce nouveau livre de noblesse ouvert à tous ceux qui travaillent ou qui font travailler la terre, quels que soient leur rang et leur condition.

UN APOLOGUE DE JEAN RAULIN.

Jean Raulin, grand maître du collége de Navarre sous Charles VIII, se démit de cette fonction vers 1497, et se livra entièrement à la prédication. Il acquit dans cette carrière une grande célébrité, et ses sermons ont été imprimés en 1519. Ils sont, suivant l'usage du temps, ornés de toutes les fleurs de la réthorique, remplis d'une grande abondance de citations des auteurs sacrés et profanes, et mêlés d'historiettes qu'on jugerait aujourd'hui déplacées dans la chaire de vérité. Quoi qu'il en soit, l'une d'elles assure à Jean Raulin l'honneur d'avoir fourni à la Fontaine le sujet d'une de ses plus belles fables. C'est dans un sermon sur la pénitence que Raulin a glissé son apologue.

Le Lion fait comparaître au confessionnal le Loup, le Renard et l'Ane. Le Loup s'accuse d'avoir dévoré bien des brebis sur lesquelles il n'avait nul droit; le Renard, d'avoir croqué maintes poules et maints chapons qui ne lui appartenaient en rien; mais ils s'excusent l'un et l'autre sur les habitudes antiques de leurs races. Ils reçoivent l'absolution, sans autre pénitence qu'un *Pater* à réciter, et ils sont, de plus, confirmés dans leurs droits héréditaires.

L'Ane vient à son tour : il s'accuse d'avoir mangé du foin accroché aux buissons et tombé de voitures qui n'appartenaient pas à son maître; d'avoir fait ses ordures dans l'enclos des moines; enfin... mais ce dernier aveu ne lui est arraché qu'avec beaucoup de peine... d'avoir uni sa voix à la leur pendant qu'ils chantaient vêpres.

— Ah! misérable! s'écrie le Lion, manger l'herbe d'autrui! souiller, empester une terre sacrée! et, par-dessus tout, exposer les bons pères à détonner! C'est plus qu'il ne peut en être remis!...

Et le pauvre Ane, privé d'absolution, reçoit encore les étrivières.

BAS-RELIEFS
DU TEMPLE D'APOLLON EPICURIUS.

C'est à Bassæ, dans l'ancienne Béotie, que l'on voit les ruines du temple d'Apollon Epicurius. Ce temple, construit

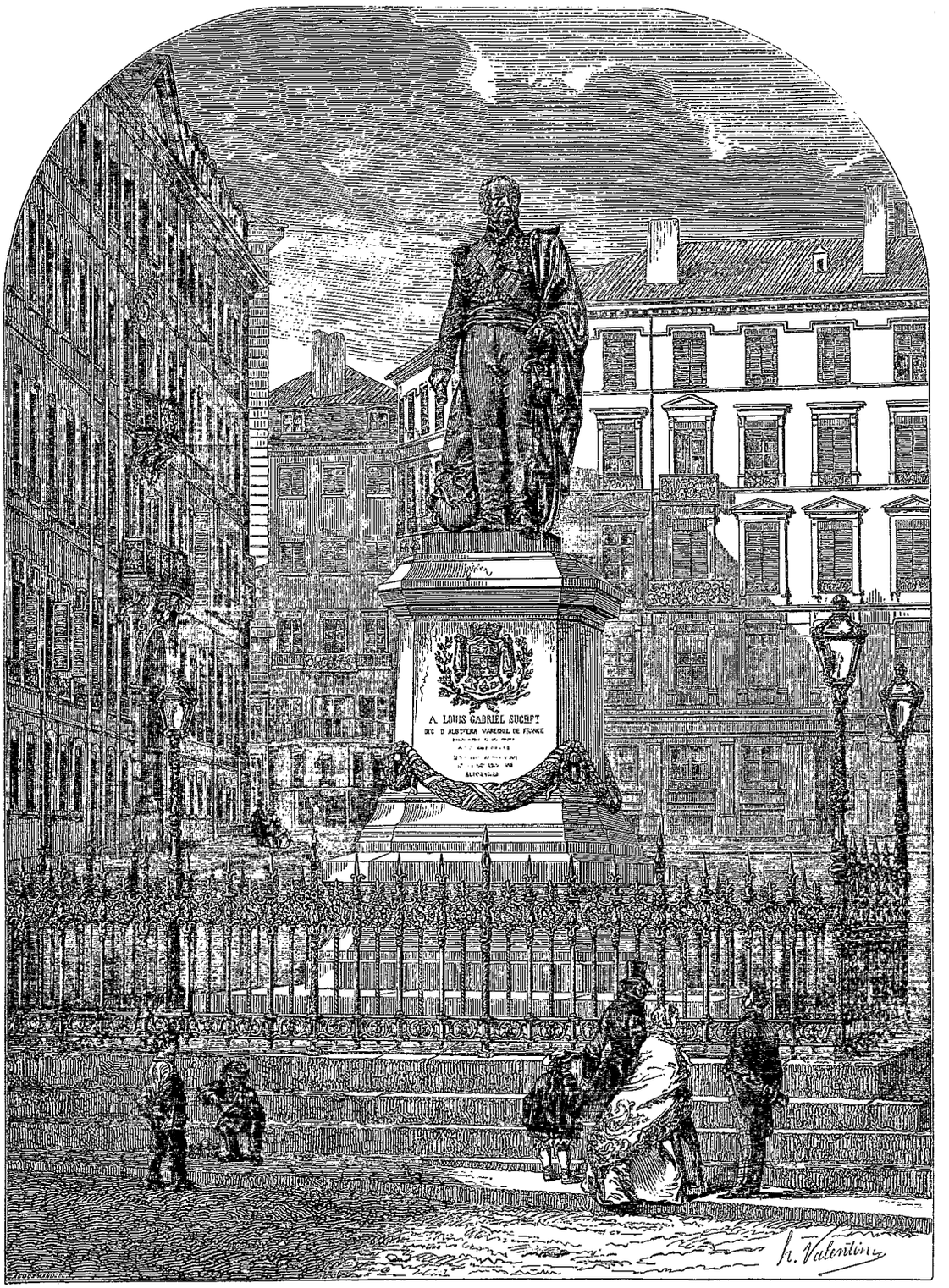


Combat des Centaures et des Lapithes. — Bas-reliefs grecs du temple d'Apollon Epicurius (*Epikouros*, qui secourt, qui guérit), conservés au *British Museum*.

dans la 86e olympiade (435-432 av. J.-C.), s'était conservé presque en entier jusqu'au moyen âge. Ses ruines sont encore imposantes. Elles décorent le sommet du mont Cotylius. Des fouilles découvrirent, en 1818, la belle frise de marbre qui représente le combat des Lapithes contre les Centaures et ceux des Grecs contre les Amazones. Ces admirables sculptures, achetées par le gouvernement anglais, ont été transportées au Musée de Londres.

LE MARÉCHAL SUCHET

DUC D'ALBUFÉRA.



Statue du maréchal Suchet, inaugurée à Lyon, le 15 août 1858. — Dessin de Valentin.

Ce monument, élevé à la mémoire du maréchal Suchet, duc d'Albuféra, décore la place du Port-Saint-Clair, près le pont Morand, à Lyon.

La statue est l'œuvre de M. Dumon, membre de l'Institut. Elle a été coulée en bronze dans les ateliers de M. Eck; sa hauteur est de 3 mètres, son poids de 2200 kilogrammes. Les dessins du piédestal sont dus à un architecte lyonnais, M. Desjardins.

L'inscription gravée sur la face méridionale du socle est destinée à rappeler que « Louis-Gabriel Suchet, duc d'Al-

» buféra, maréchal de France, est né dans la ville de Lyon, » qui lui a élevé ce monument en 1858. »

Sur la face septentrionale, on a gravé le bâton de maréchal, avec ces lignes :

AU MARÉCHAL DUC D'ALBUFÉRA,
COMMANDANT EN CHEF LES ARMÉES
D'ARAGON ET DE CATALOGNE,
GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE CES PROVINCES
ET
DU ROYAUME DE VALENCE,
COLONEL GÉNÉRAL
DE LA GARDE IMPÉRIALE.

NÉ LE 2 MARS 1770.
MORT LE 3 JANVIER 1826.

L'inscription de la face orientale est ainsi conçue :

SIÉGE DE TOULON.	LE MINCIO.
LOANO.	AUSTERLITZ.
ARCOLE.	MARIA.
RIVOLI.	BELCHITO.
SPLUGEN.	LERIDA.
LE VAR.	MEQUINENZA.

Ces listes, qui consacrent le souvenir des victoires de Suchet, sont continuées sur la face occidentale :

SAALFELDT.	ORDAL.
IÉNA.	TORTOSE.
PULSTUCKT	TARRAGONE.
OSTROLENKA.	SAGONTE.
MARGALEF	VALENCE.

La biographie de Suchet se trouve résumée presque tout entière dans ces inscriptions. Sa famille, honorable, considérée, presque opulente, lui avait assuré, ce qui vaut mieux que le plus riche héritage, une instruction solide fondée sur une bonne éducation morale. Ses études achevées, il entra dans un comptoir; mais il avait peu de goût pour le commerce, et sa vocation militaire, qui s'était manifestée dès les premières années de son adolescence, l'entraîna irrésistiblement lorsqu'en 1792 la première coalition européenne menaça la France. Il s'enrôla dans la cavalerie que le département du Rhône envoyait à la frontière. Son instruction, son intelligence, son courage, le portèrent rapidement au commandement du quatrième bataillon de l'Ardèche. Le 30 novembre 1793, il fit prisonnier devant Toulon le général en chef anglais O'Hara. On sait quelle part brillante il prit aux grandes guerres d'Italie, de Suisse et d'Allemagne. Il était officier général à vingt-sept ans. Mais ce fut en Espagne qu'il eut l'occasion de déployer avec le plus d'éclat toutes les qualités supérieures du grand général. Il commanda en chef, de 1808 à 1814, l'armée d'Aragon. On a dit de lui qu'il y sut vaincre, faire vivre son armée, maintenir la discipline, et inspirer l'estime même à ses ennemis. Les Espagnols l'avaient surnommé l'Homme juste, *el Hombre justo*. La réputation de probité et d'humanité qu'il laissa dans les provinces d'Aragon, de Valence et de Catalogne, s'y est tellement perpétuée qu'à la nouvelle de sa mort l'on y célébra des services funèbres. Les plus mémorables des sièges où il triompha de l'énergique défense des Espagnols furent ceux de Lerida, de Mequinenza, de Tortose, de Tarragone, du château de Sagonte, et de Valence. Il reçut, après la prise de Tarragone, le bâton de maréchal, et il fut créé duc d'Albuféra après la capitulation de Valence. Napoléon, la première fois où il le vit à son retour d'Espagne, alla à sa rencontre et lui dit : « Maréchal Suchet, vous avez bien grandi depuis que nous ne nous sommes vus. » On raconte aussi que plusieurs années après, à Sainte-Hélène, quelqu'un ayant demandé à l'empereur exilé quel était le plus habile général français, il répondit : « Cela est difficile à dire, mais il me semble que c'est Suchet; auparavant c'était Masséna, mais on peut le considérer comme mort. Si j'avais eu deux maréchaux comme Suchet en Espagne, non-seulement j'aurais conquis la péninsule, mais je l'aurais conservée. »

Suchet est mort à l'âge de cinquante-six ans, en 1826, au château de Saint-Joseph, près de Marseille (1).

Le général Maximilien Lamarque a écrit une notice très-intéressante sur Suchet, et prononcé un discours non moins remarquable sur sa tombe : « D'autres généraux, dit-il, ont gagné des batailles et conquis de vastes territoires, mais aucun n'a laissé des souvenirs plus honorables pour la France et moins amers pour les peuples soumis. Le maréchal Suchet se complaisait à louer tous ceux qui l'avaient aidé à vaincre... Dans ses *Mémoires* (2), comme il tient compte de tous les dangers, de tous les sacrifices! comme il s'associe à tout ce qui fut brave, à tout ce qui fut utile! Avec quelles vives couleurs il peint ce grenadier italien qui, pour récompense d'une action d'éclat, obtint l'honneur de monter le premier à l'assaut de Tarragone, et tomba mort, ou plutôt immortel, sous les débris de ces remparts fameux!... »

Dans plusieurs autres éloges, on a de même célébré justement les grandes qualités militaires du maréchal Suchet; on peut dire toutefois que l'on n'a pas encore écrit sa vie. L'éclat de sa gloire militaire a trop laissé dans l'ombre ses vertus privées. Nous avons entendu louer, par tous ceux qui l'ont connu, sa justice, sa probité, sa bonté, sa douceur, sa bienveillance, sa politesse affectueuse; c'était, en un mot, un homme de bien, et c'est surtout ce titre, qu'aucun autre ne surpasse, qui nous a engagé à recommander sa mémoire à l'attention et au respect de nos lecteurs.

LES PETITES CAUSES.

Je ne crois pas aux petites causes, mais aux petites occasions des grands événements. Les vraies causes sont toujours grandes; mais une goutte d'eau fait déborder un vase déjà plein. CÉSARE BALBO.

Cette pensée de Balbo mérite d'être méditée; elle s'accorde avec la foi dans la Providence et dans le gouvernement des forces matérielles par l'esprit.

ÉCRITURE DES AVEUGLES.

Fin. — Voy. p. 167.

La pratique fit découvrir plusieurs inconvénients dans l'écriture Barbier. D'abord, ce n'était qu'une ingénieuse sténographie, tenant compte des sons, mais nullement de l'orthographe, des déductions étymologiques, des applications grammaticales. Comment se livrer à une étude sérieuse de la langue avec une écriture qui échappait à toutes ses règles? En second lieu, l'écriture Barbier ne fournissait point de chiffres, et cette absence de signes numériques était une véritable lacune. Enfin, l'application

(1) Suchet avait épousé la fille d'un homme très-distingué, Antboine de Saint-Joseph, qui a laissé quelques ouvrages d'économie politique où l'on remarque des vues très-élevées. Son beau-frère combattit avec lui en Espagne, monta l'un des premiers à l'assaut de Tarragone, apporta la nou elle de cet événement aux Tuileries, et prit part ensuite à la prise de Sagonte et à celle de Valence; il est devenu depuis maréchal de camp et lieutenant général (le général baron Antboine de Saint-Joseph).

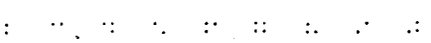
(2) Trois volumes in-18.

même de ce mode d'écriture laissait à désirer; il employait jusqu'à douze points pour un seul signe, et donnait aux lignes une hauteur de six points, exigeant ainsi beaucoup de temps et beaucoup d'espace.

Un jeune professeur de l'Institution des Jeunes-Aveugles de Paris, aveugle lui-même, comme presque tous les professeurs de cet établissement, Louis Braille (1), en 1827, conçut un système nouveau qui est aujourd'hui seul appliqué.

Louis Braille, dit M. Guadet (2), prenant les choses au point où Barbier les avait laissées, transforma complétement le système; le rendit à la fois plus prompt, en simplifiant les caractères employés; plus grammatical, en représentant non plus les sons de la langue parlée, mais les lettres mêmes de la langue écrite; plus général, puisqu'il l'appliqua encore à tous les signes de ponctuation, aux chiffres, à l'écriture de la musique.

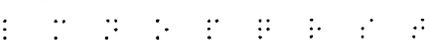
Le système d'écriture de Braille repose tout entier sur des signes que nous nommerons avec lui *signes fondamentaux*. Ces signes sont très-simples; le plus compliqué n'emploie que quatre points; ils s'écrivent sur deux lignes horizontales :



a b c d e f g h i j

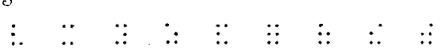
Les signes fondamentaux entrent dans la composition de tous les autres, ou plutôt tous les autres se forment par l'adjonction aux signes fondamentaux d'un ou de deux points placés au-dessous de ces signes, c'est-à-dire sur une troisième ligne horizontale, en sorte que le caractère le plus compliqué dans l'écriture de Braille ne peut jamais avoir que trois points en hauteur et deux en largeur.

Un point placé sur la troisième ligne, sous la partie gauche de chaque signe fondamental, donne une nouvelle série de dix signes, savoir :



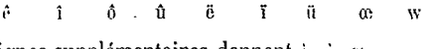
k l m n o p q r s t

Une troisième série se forme par deux points placés sous chaque signe fondamental :



u v x y z ç é à è ù

Enfin, on forme une quatrième série avec un point seulement placé sous la partie droite des signes fondamentaux :



â ê î ô û ë ï ü œ w

Trois signes supplémentaires donnent *i*, *o*, *æ*.

Les signes de ponctuation ne sont autres que les signes fondamentaux eux-mêmes, mais placés sur les deux lignes horizontales inférieures. Le premier représente notre virgule; le second, notre point et virgule, etc. C'est notre alphabet, c'est notre écriture au complet.

Du reste, le système de Braille admet aussi les abréviations; et s'il se prête à toutes les règles orthographiques et grammaticales, on peut aussi l'employer sténographiquement : ainsi, deux signes de la troisième série, tous ceux de la quatrième et les trois signes supplémentaires, c'est-à-dire ceux qui reviennent le plus rarement dans l'écriture, en même temps qu'ils expriment une lettre, sont employés aussi pour exprimer des groupes de lettres, des sons.

Ce sont encore les mêmes signes fondamentaux qui servent pour représenter les dix chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 0; mais alors on les fait précéder d'un autre signe .:, qui indique qu'ils ne sont plus pris comme caractères alphabétiques, mais comme signes numériques : 6 sera indiqué par .: :·, et 63 par .: :· ··

Enfin, le système d'écriture de Braille a aussi été appliqué très-heureusement par lui à la musique : les sept notes sont représentées par les sept derniers signes fondamentaux, et chacune de ces notes s'écrit à sept octaves différentes, en faisant simplement précéder ces notes d'un signe affecté à chacune des octaves. Il est à remarquer que, dans ce système, il n'est plus question de clef. Du reste, la mesure, les altérations, les valeurs, les silences, les nuances, les articulations, enfin tout ce que peut exprimer en fait de musique la plume du *voyant* peut être également exprimé par le poinçon de l'aveugle. Et ici encore l'écriture en relief admet des abréviations facilement appréciables par le sentiment musical du lecteur.

Quant à la machine à écrire, elle est disposée sur le modèle de celle que nous avons déjà fait connaître page 168, si ce n'est que les raies ou lignes en creux en occupent toute la surface, et que les ouvertures rectangulaires de la plaque ou réglette mobile ne correspondent qu'à trois de ces lignes, au lieu de six. Dans le système Braille, d'ailleurs, comme dans le système Barbier, on lit de gauche à droite, mais on écrit de droite à gauche, et l'on renverse nécessairement les caractères dans ce sens.

Dans le système de Braille, les signes représentent tous les caractères typographiques; ils s'appliquent également au calcul et à la musique, et, en même temps, ils occupent très-peu de place relativement aux signes du système Barbier.

Aussi la nouvelle écriture a-t-elle complétement fait abandonner l'ancienne. L'écriture Braille est aujourd'hui la seule suivie et enseignée à l'Institution des Jeunes-Aveugles de Paris. Elle donne aux élèves de cette institution la facilité de lire et d'écrire rapidement, de prendre des notes dans leurs classes, de faire des devoirs comme en font les élèves de nos colléges, de se former de petits recueils littéraires et scientifiques, de fixer sur le papier leurs inspirations musicales, de copier les compositions des grands maîtres de l'art; d'entretenir entre eux, aux distances les plus éloignées, des correspondances dans la confidence desquelles ils ne sont plus obligés d'admettre des tiers. Des ouvrages de littérature, de sciences et de musique ont, en outre, été imprimés d'après ce système, par une imprimerie spéciale établie à l'Institution (1).

Ce n'est plus seulement en France qu'est pratiquée par les aveugles l'écriture d'après le système Braille; elle a été successivement adoptée par les institutions d'aveugles de la Belgique, de la Hollande, de la Suisse, de l'Espagne et du Brésil. Nous ne doutons pas qu'elle ne soit adoptée plus

(1) Louis Braille, né à Coupvray, près Meaux (Seine-et-Marne), d'une famille d'ouvriers, perdit la vue à l'âge de trois ans, par suite d'un accident. Entré à l'Institution des Jeunes-Aveugles de Paris, le 15 février 1819, en qualité d'élève boursier du gouvernement, il y fut nommé professeur à la fin de l'année 1827. Il y est mort à quarante-trois ans, le 6 janvier 1852, d'une maladie de poitrine dont il était depuis longtemps atteint. Son buste en marbre, par M. Jouffroy, a été placé, le 25 mai 1853, dans le vestibule de cet établissement.

(2) Discours prononcé dans la séance d'inauguration des nouveaux bâtiments de l'Institution des Jeunes-Aveugles de Paris, le 22 février 1844, par M. Guadet, chef de l'enseignement à cette institution. — Voy. aussi le recueil mensuel *l'Instituteur des Aveugles*, année 1855-1856.

Braille avait lui-même fait imprimer en relief, en 1829 et 1837, le résultat de ses travaux, sous le titre de : *Procédé pour écrire, au moyen de points, les paroles, la musique et le plain-chant.*

(1) Les deux premiers ouvrages littéraires imprimés d'après le système Braille furent un Recueil d'anecdotes, en un petit volume, et une *Histoire de France*, en trois volumes; ils furent imprimés en 1837. — Le premier ouvrage de musique imprimé d'après ce système fut un traité d'harmonie, en un volume, intitulé : *Principes élémentaires d'harmonie à deux parties*, par Gauthier; il fut imprimé en 1838,

tard par l'Angleterre et les États-Unis, et qu'elle ne devienne une écriture universelle à l'usage des aveugles de toutes les nations.

ÉCRITURE DES AVEUGLES.

Système L. Braille.

a	b	c	d	e	f	g	h	i	j
1	2	3	4	5	6	7	8	9	0
k	l	m	n	o	p	q	r	s	t
u	v	x	y	z	ç	é	à	è	ù
						oin			ieu
â	ê	î	ô	û	ë	ï	ü	œ	w
an	in	on	un	eu	ou	oi	ch	gn	ll
		apost.	–	ì	ò	æ			
				ian	ion	ien			

Signe des nombres .:

Ponctuations (sur les deux lignes inférieures).

,	;	·	.	?	!	()	«	-	»

Signes algébriques.

+	—	×	:	/	=	(	)	>	<
						Coefficient	Exposant	√	

CARACAS

CAPITALE DU VENEZUELA.

Le beau pays dont Caracas est la capitale fut découvert, au début du seizième siècle, par l'un des anciens compagnons de Colomb, dont le nom est connu à peine. Per-Alonso Niño était cependant un pilote habile. Après avoir accompagné l'amiral, lors de son voyage à la côte de Paria, il s'associa un homme plus riche que lui, dans l'intention, comme le fameux Ojeda, d'aller faire de nouvelles découvertes. Ils sortirent de la barre de Saltes, sur une petite caravelle jaugeant tout au plus 30 tonneaux et ayant 33 hommes d'équipage. Les indications géopraphiques de Colomb étaient présentes au souvenir d'Alonso Niño, et il arriva bientôt à la terre ferme occidentale, au-dessus de Paria; mais il suivit la côte sans désemparer et parvint au golfe. Là, les Espagnols débarquèrent, trafiquant avec les Indiens, et échangeant leurs bagatelles d'Europe contre du bois de teinture; mais ils ne tardèrent pas à se réembarquer et à se porter sur la côte du nord. Ce fut au sortir des bouches *del Drago* qu'ils eurent à repousser un assaut des Caraïbes. Après ce combat, ils arrivèrent à la Marguerite, où ils obtinrent quelques perles des Indiens; ce furent les premiers Espagnols qui prirent pied dans l'île, sans en excepter Ojeda, auquel on accorde d'ordinaire l'honneur de la découverte. De là, Niño et son compagnon passèrent au pays de Curiana, qui est vis-à-vis et qui comprenait les provinces de Cumana, de Maracapana et le territoire du cacique Coyaractal. Les naïfs habitants de ces régions étaient de bonnes gens, donnant sans hésitation leurs vivres et ce qu'ils avaient de plus précieux pour des tessons de faïence, dont le vernis les séduisait. Ils avaient de l'or, quoique en petite quantité, et des perles qui, par leur grosseur, pouvaient être comparées à celles de l'Orient; Niño et son associé en obtinrent 150 marcs, ce qui paya amplement les frais du voyage. L'expédition était de retour le 13 février de l'année 1500.

A partir de ce moment, les voyages se succédèrent; ceux d'Ojeda sont contemporains des explorations d'Alonso Niño; ce hardi marin imposa à quelques parties de l'immense contrée la dénomination presque italienne qui désigne aujourd'hui une des plus vastes républiques de l'Amérique du Sud.

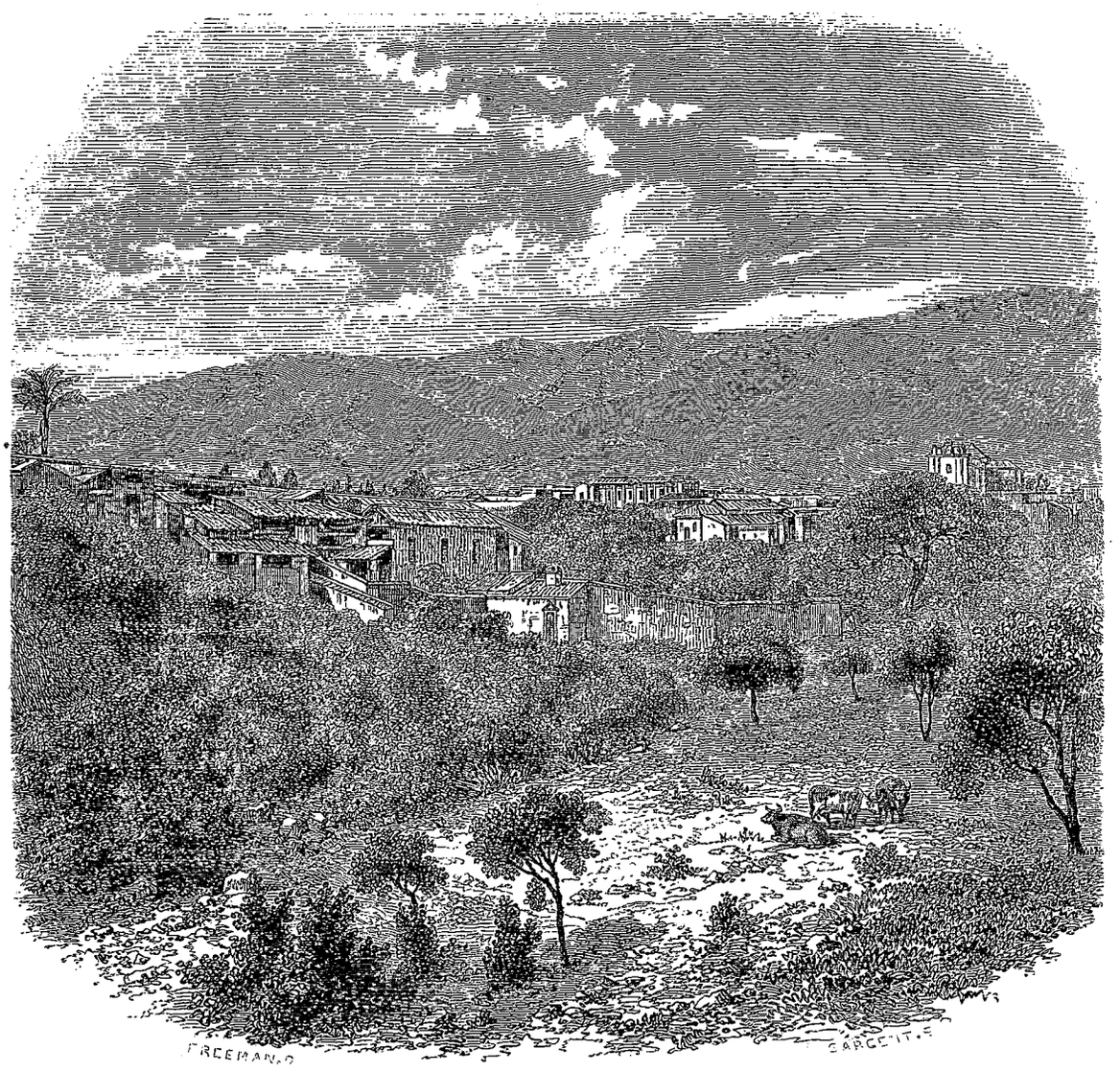
Lorsque les Espagnols virent, pour la première fois, les îles américaines et les régions du continent qui s'en rapprochaient, ils donnèrent à ces terres fertiles des dénominations qui leur rappelaient leur pays, ou même les lieux qu'ils avaient aimés en Europe. Dans leur ignorance bien naturelle des distances qu'embrassaient ces empires sauvages, ils employaient parfois pour les désigner les diminutifs auxquels leur belle langue se prête si bien. Avant qu'il n'y eût une Nouvelle-Espagne, une Nouvelle-Grenade, une Nouvelle-Galice, une Castille d'or, on appela « Petite-Espagne », *Hispaniola*, l'île immense d'Haïti, où de ravissants paysages succèdent, comme en Andalousie, à des sites pleins d'âpreté. De même on nomma *Venezuela*, la Venise en miniature, ces régions noyées, entrecoupées de forêts et d'espaces arides où, près du cap de San-Roman, des maisonnettes de feuillage s'élevaient sur des pilotis et communiquaient entre elles par des canaux. Dans cette triste région, que les Indiens appelaient *Quibacoa*, le conquistador voyageur se rappela, comme par opposition, les fêtes joyeuses de l'Italie, et le nom resta au pays, en s'étendant à une partie du littoral. Personne alors ne se préoccupa de cette bizarrerie, et aujourd'hui, dans sa forme si irrégulière, le Venezuela offre un contour de plus de mille lieues espagnoles (1). C'est bien certainement l'un des territoires les plus favorables que présente à l'émigration européenne la côte immense de l'Amérique du Sud. Depons même va jusqu'à affirmer qu'aucune portion du nouveau monde, à quelque latitude que ce soit, ne peut être comparée, pour la fertilité, la variété et la richesse des productions, à celle qui formait la capitainerie générale de Caraças.

La vallée proprement dite de Caracas n'a pas moins de quatre lieues d'étendue, et elle se dirige de l'est à l'ouest entre les montagnes d'une grande chaîne qui côtoie la mer depuis Coro jusqu'à Cumana. Lorsque Diego Losada songea à fonder la capitale du Venezuela, en 1567, il lui imposa le nom de *Santiago de Leon de Caracas*; l'usage fit adopter uniquement la dénomination indienne. Les Caracas formaient alors une population nombreuse qui dominait encore la contrée, et ils avaient fait des efforts assez énergiques dans le but de garder leur indépendance, pour que les Espagnols leur rendissent cette espèce d'hommage. La cité naissante prit néanmoins pour armes un lion d'or rampant sur champ d'argent, et tenant entre ses griffes une verge

(1) Le Venezuela proprement dit est compris entre 1° 8′ et 12° 16′ de latitude boréale; sa longitude par rapport au méridien de Caracas est de 8° 49′ à l'est et de 6° 15′ à l'ouest. Il se divise en treize provinces nourrissant environ un million d'habitants. (Voy. le beau travail géographique d'Augustin Codazzi, intitulé : *Resumen de la geografia de Venezuela*, in-8.) A l'arrivée des Espagnols, ce vaste territoire était couvert de nations errantes dont le savant géographe donne avec soin le dénombrement, et qui formaient une sorte de confédération. Il y avait d'abord les Caracas; puis venaient les Tèques, les Taramaynas, les Charagotos, les Meregotos, les Tarmas, les Mariches, et les Arbaeos. Tous ces peuples, qui vivaient plus particulièrement sur les terres arrosées par le Tuy et le Guaira, n'ont pas complétement disparu, et se sont d'ailleurs en partie confondus avec la population agricole.

d'or avec la croix de Santiago, surmontée d'une couronne à cinq pointes d'or.

Caracas est situé par les 10° 3′ 50″ de latitude et les 10° 25′ de longitude à l'ouest du méridien de Paris; il a été bâti sur une élévation (1) qui va en s'inclinant jusqu'au Rio-Guaire, joli fleuve dont les sources se rencontrent dans les montagnes del Palmar, et qui est guéable en tout temps, à l'exception de l'époque des grandes pluies. Une autre pente conduit vers l'est jusqu'au Rio-Anauco, sur lequel un beau pont a été construit. Cette double déclivité contribue singulièrement à la salubrité de la ville. Un ruisseau d'eau courante, que l'on appelle le Caroata, qui a reçu également un pont, sépare le faubourg de San-Juan de la cité proprement dite; le *Catuche*, qui court pour ainsi dire au milieu de la ville, alimente les fontaines publiques et particulières.



Vue d'une partie de la ville de Caracas, capitale de la république du Venezuela (Amérique du Sud). — Dessin de de Bar, d'après une photographie de M. P. de Rosti.

Le Guaire, qui baigne le pied de l'élévation sur laquelle Caracas est bâti, est un fleuve de l'aspect le plus pittoresque et dont les bords charmants servent de promenade aux habitants. Avant le tremblement de terre formidable qui désola Caracas le 26 mars 1812, l'emplacement de la cité pouvait être évalué à 2 000 pas carrés, et sa population formait déjà un total de 45 000 à 50 000 habitants; 12 000 personnes périrent durant cette épouvantable catastrophe, et l'on affirme même qu'il y eut 20 000 victimes, en comprenant dans ce chiffre les malheureux qui succombèrent à Merida, à la Guaira et à San-Felipe. Il y a une trentaine d'années, on ne comptait guère que 35 000 âmes dans cette capitale. Il y avait à cette époque 16 églises, en y comprenant les chapelles de six couvents. Les monastères ont été consacrés pour la plupart à des institutions d'enseignement public. L'un d'eux, San-Francisco, porte le nom de collége de l'Indépendance.

Rebâtie en partie, cette cité a des rues fort droites, larges de huit à dix varas et coupées à angle droit; les maisons sont spacieuses et bien bâties, et, comme le fait observer Humboldt, peut-être un peu trop hautes pour un pays sujet aux tremblements de terre. Depons faisait déjà remarquer le luxe d'ameublement qui régnait dans l'intérieur; ce genre de somptuosité est loin d'avoir diminué.

Caracas compte trois grandes places et cinq autres de moindre étendue. La principale est garnie d'une multitude

(1) A 1 041 varas (882 mètres) au-dessus du niveau de la mer, ce qui lui donne une température moyenne de 19°,45 centigrades. — Le vara est une mesure espagnole équivalant à 0m,848.

de petites boutiques, qui lui donnent beaucoup d'animation : c'est sur cette même place que s'élève la cathédrale, qui manque complétement de symétrie; en face de cet édifice, on a bâti récemment l'hôtel municipal, que l'on décore du nom de *Palacio*. Le palais archiépiscopal et le séminaire complétent l'ensemble de ces grandes constructions. La seconde place tire son lustre principal de l'église de la *Candelaria* (la Chandeleur), qu'entoure une grille en fer. Siége d'un archevêché conquis sur la ville de Coro, Caracas possède une université célèbre en Amérique, une académie militaire, un conservatoire de musique et une académie de peinture.

Ainsi que le fait observer le savant Codazzi, Caracas est le centre d'un commerce immense, non-seulement avec la province dont il fait partie, mais avec celles de Carabolo, Barquisimeto, Apure et Barinas. C'est aussi la ville de la république du Venzuela où il y a le plus de transactions avec les nations étrangères. Ses principaux objets d'exportation sont : le tabac, l'indigo, le café, le cacao, le coton, la salsepareille et les cuirs. On fabrique à Caracas, avec une supériorité marquée, nombre d'objets de joaillerie et d'orfévrerie; on y trouve également d'excellents ébénistes.

La Guaira, qui n'est en réalité qu'à 6 ou 7 kilomètres du bord de la mer, et à 14 kilomètres lorsqu'on prend la route tracée, est par le fait le port de Caracas; cette ville est située entre deux gorges élevées qui ne lui laissent d'autre vue que celle de la mer des Antilles; c'est le second port fortifié régulièrement que possède la république. Cette ville commerçante ne se compose guère que de deux grandes rues qui se dirigent de l'est à l'ouest. La Guaira est plutôt une rade assez incommode que ce n'est un port, et la mer y est dans une perpétuelle agitation; la prolongation du môle permet toutefois d'opérer les chargements sans trop de difficulté. Les nègres et les mulâtres, libres d'ailleurs, qui se chargent de ces transports et qui portent les denrées à bord des embarcations, sont d'une force musculaire extraordinaire; ils traversent les flots perpétuellement, ayant de l'eau jusqu'à mi-corps, et, chose digne de remarque, ils ne redoutent nullement les requins qui sillonnent la rade en tous sens.

Les roches taillées perpendiculairement qui se dressent alentour de la Guaira, y concentrent la chaleur et la conservent après le coucher du soleil; il résulte des observations de Humboldt que la ville qui sert de port à Caracas est bien certainement un des points les plus chauds de l'Amérique du Sud et peut-être du monde entier; c'est en partie cette opposition qui fait trouver plus délicieuse encore la température de la capitale du Venezuela.

Humboldt et Bonpland se sont étendus avec complaisance sur les avantages que présente l'admirable climat de la vallée de Caracas.

Les plantations les plus florissantes de cacaoyers (*Theobroma Cacao*) se rencontrent au pays de Venezuela, dans les provinces de Caracas, de Carabolo, et le long des côtes depuis l'Unare jusqu'a l'Iaraqui; elles prospèrent dans l'intérieur au sein des vallées de Cupira, Rio-Chico, Guapo, Caucagua, Curiepe, Tui, Santa-Lucia, Ocumare, Orituco, Guigue et Aragua. Cet arbre délicat, qui doit être planté dans un terrain légèrement humide et abrité d'abord par quelque grand végétal au feuillage protecteur, tel que le bananier, ne réussit plus dès que l'on s'élève au-dessus de 700 varas. L'arbre produit durant cinquante ans, et le fruit exige quatre mois pour parvenir à sa parfaite maturité. Bien que la récolte ne soit jamais interrompue durant l'année, les deux époques principales pour recueillir le cacao sont le milieu de juin et la fin de décembre. De la manière dont on sèche l'amande dépend en grande partie l'excellence du produit. Cette culture a singulièrement diminué dans le pays à mesure que l'on s'est livré à celle du café, du coton et du sucre. Mais on pense qu'elle reprendra de l'activité avec l'accroissement de la population. Après le cacao de Soconusco, c'est celui de Caracas qui l'emporte sur tous les autres aux yeux des commerçants de Cadix. Celui d'Orituco jouit d'une grande faveur sur les marchés d'Europe; on fait également grand cas de ceux de Guigue, Caucagua, Capaya et Cupira. Le livre de Codazzi, malheureusement presque introuvable en Europe, renferme sur ce point de précieux renseignements.

La capitale du Venezuela a donné naissance à plusieurs hommes remarquables, ainsi qu'on peut s'en assurer dans l'Histoire de cette république, publiée par M. Baralt; le plus éminent de tous est Simon Bolivar, que ses concitoyens ont nommé *el Libertador*, et qui fit ses études mathématiques en suivant les cours de l'École polytechnique de Paris. La reconnaissance publique a donné le nom du libérateur à une petite ville assez commerçante du bas Orénoque, que l'on appelait autrefois *Angostura*. Ciudad-Bolivar s'élève à 320 kilomètres de l'embouchure du grand fleuve que l'immortel Colomb prit jadis pour la voie destinée à conduire les humains au paradis terrestre (1). Il s'en faut bien à coup sûr que la petite cité espagnole réalise l'idée poétique du grand homme; la vie commune y est fort chère, et ses 8 000 habitants ne s'y occupent guère que de transactions commerciales. Dans son cours de 1704 kilomètres, le fleuve qui y conduit traverse des savanes verdoyantes, qu'on désigne sous le nom de *llanos* et qui nourrissent d'innombrables troupeaux de bœufs à demi sauvages, comme ceux des pampas. On évalue approximativement ces têtes de bétail à 800 000. Une grande calamité s'était abattue, en 1856, sur ces plaines désolées; la sécheresse qui avait sévi alors en avait fait disparaître en grande partie les troupeaux, unique richesse du pays. A cette époque, un officier de la marine française, M. du Marais, écrivait, dans un rapport officiel, que de temps immémorial l'Orénoque n'avait été vu si bas. « On disait que par suite du manque d'eau il était mort dans les savanes une si grande quantité de bestiaux que l'on n'avait pu trouver assez de bras pour les écorcher et sauver au moins les cuirs. » Cet état de choses est également préjudiciable à Caracas et à notre possession coloniale de la Guyane, qui a fréquemment recours aux troupeaux des llanos pour s'approvisionner de bestiaux. L'esprit demeure confondu lorsqu'on songe que la partie du Venezuela située au sud de l'Orénoque n'a pas moins de 20 000 lieues carrées d'étendue, qu'exploite une population de 56 000 habitants, sur lesquels on compte environ 40 000 Indiens non civilisés Que pourraient devenir ces fertiles déserts, où errent, privés de soins, d'innombrables bestiaux, si l'on savait les exploiter convenablement?

Rien n'est impossible : il y a des voies qui conduisent à toutes choses. Si nous avions assez de volonté, nous aurions toujours assez de moyens. LA ROCHEFOUCAULD.

QUELQUES RAYONS DE SOLEIL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 254, 262.

Et durant le colloque qui venait d'avoir lieu, que devenait la petite Émilie? Elle avait soulevé la lourde tenture, mais, je l'ai dit, ce petit coin de l'embrasure ne recevait

(1) Voy. *Voyageurs anciens et modernes*, t. III, p. 168.

encore que des rayons tamisés. Le cœur de la fillette se serra un peu en voyant que là, pas plus que dans les autres pièces de la maison, son oiseau ne verrait le soleil. Alors une audace la prit, dans sa pitié pour le petit être qu'elle voulait rendre heureux; audace comme en ont les mères: elle monta sur un tabouret, réunit ses forces, poussa résolûment l'espagnolette, ouvrit la croisée, et tira de ses deux petites mains tremblantes et nerveuses la chaînette qui replie et remonte le store tout entier. Un flot immense, éclatant, splendide de lumière entra comme fou de joie par la brèche ouverte, et l'oiseau fut posé doucement, mais vitement, sur le petit balcon du dehors. Émilie, à la fois radieuse et effrayée de son coup d'état, voulut tout remettre dans l'ordre primitif, mais en vain. Ses doigts tiraient toutes les chaînettes; le store ne voulait plus retomber, la fenêtre ne pouvait plus se refermer, le soleil ne voulait pas se voiler, et les rieuses haleines d'avril entraient sans obstacle et sans façon dans cette frileuse chambre de malade.

Alors l'oncle Desvernaux fut tiré de sa rêverie.

— Eh! petite malheureuse, s'écria-t-il, veux-tu bien fermer tout cela! veux-tu bien ne pas refroidir ma chambre! veux-tu bien... Attends, attends, va! je vais t'apprendre à geler ton vieil oncle!

Un peu trébuchant, il s'achemina vers ce *gouffre d'air,* comme il l'appelait en maugréant; mais arrivé là, il trouva la pauvre petite si terrifiée, qu'elle se mit à éclater en pleurs, debout sur son tabouret.

— Paix! paix! ma fille, n'aie pas peur, ne pleure pas, ce n'est rien! lui dit-il avec tendresse, attiré par un attrait puissant vers cet être faible et candide.

L'idée de faire pleurer ou de causer de l'effroi à l'enfant orphelin de son Amédée, qu'il avait longtemps chéri lui-même comme son propre fils, le bouleversa tout entier; il prit la petite dans ses bras, puis, se reposant sur le tabouret, il la fit asseoir sur son genou et se mit à lui essuyer les yeux.

Oh! qui eût reconnu alors le frileux malade imaginaire, ce Desvernaux si souvent bourru, si systématiquement égoïste, dans cet homme assis là, près d'une croisée ouverte, embrassant et consolant un enfant assis sur ses genoux!

— Pourquoi pleures-tu, ma fille?

— J'ai eu si peur! fit-elle avec un reste de sanglot.

— Peur de moi?

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce que j'ai ouvert la fenêtre.

— Et le store aussi, petite scélérate! dit-il d'une voix grondeuse.

Mais l'enfant vit bien qu'il plaisantait. Elle rit, et plongea ses beaux yeux innocents dans ceux de son grand-oncle.

— Avais-tu peur de ton papa? reprit-il avec une voix qui trembla un peu.

— De mon papa? répondit l'enfant subitement sérieuse; de mon cher papa qui est allé au ciel? Oh! non, jamais!

— Te parlait-il quelquefois de l'oncle Philippe?

— Oui, dit-elle, bien souvent il disait à maman, comme ça: « Louise, je veux que nous allions voir l'oncle Philippe; il est bon, il t'aimera. » Et comme maman disait qu'elle n'osait pas, il lui disait toujours : « Je t'assure, Louise, qu'il t'aimera de tout son cœur, malgré qu'il s'en défende. Il était si bon autrefois pour moi! Pourquoi est-il ainsi changé? — C'est peut-être à cause de notre mariage? » disait maman. Et mon papa embrassait maman, et lui disait comme ça : « Eh bien, tant pis pour lui! »

Desvernaux s'agita un peu, toussa, garda le silence, puis reprit :

— Te réjouis-tu de t'en retourner chez toi, Émilie?

— Oui, répondit-elle sans hésiter.

— Ah! ah! l'ingrate! Et pourquoi cela, mademoiselle ma nièce?

— Pour être avec maman.

— Et si ta maman venait ici avec toi, et qu'elle eût une jolie chambre avec toi; et si, l'été, nous allions nous trois à la campagne, où j'ai une belle serre, et un étang avec des cygnes; et si ta maman y avait un grand jardin à elle, aimerais-tu bien...?

Émilie frappa l'une contre l'autre ses petites mains.

— Oh! oncle Philippe, s'écria-t-elle, que je serais contente! Maman ne serait peut-être plus si triste; car depuis que papa est allé au ciel, elle pleure tous les jours, et je l'entends quelquefois la nuit sangloter et prier tout haut, à genoux vers son lit. Une fois elle me prit dans ses bras, en me disant : « Ma pauvre chérie, nous sommes bien malheureuses; il nous voudrait mieux mourir aussi! » Et puis elle parlait de choses que je ne comprenais pas bien, de dettes, de mauvaises affaires; elle disait que mon papa était mort parce qu'il s'était trop tourmenté par les soucis, et que nous étions devenues très-pauvres. Alors, moi, je lui ai dit comme ça : « Maman, l'oncle Philippe qui est si riche, si riche, nous empêchera d'être pauvres, puisque mon cher papa disait toujours qu'il est si bon. »

Desvernaux ne répondit rien; il était vaincu et ne retenait plus ses larmes. Il lui semblait que son Amédée plaidait lui-même, par la bouche candide de son enfant, la cause des deux êtres qu'il laissait dans le malheur.

Il fit descendre la petite fille de ses genoux et la renvoya, voulant être seul et écouter la voix intérieure qu'il ne pouvait plus étouffer. Il s'appuya sur le rebord de la croisée et repassa en son cœur les paroles naïves qu'il venait d'entendre; puis il se souvint de son frère qui lui avait, en mourant, recommandé son fils, cet Amédée qu'il avait tant aimé, et qui pourtant venait de mourir sans un mot de tendresse de lui, sans une promesse consolante pour sa jeune veuve.

Et, pendant ce temps, le petit oiseau d'Émilie chantait avec ivresse son hymne au printemps; et le soleil, ainsi qu'un habile et silencieux opérateur, dardait avec calme, avec intensité, ses feux puissants sur le dos du malade, et l'imbibait à son insu de sa chaleur régénératrice.

Le soir, Desvernaux se sentit beaucoup mieux; il prit son potage avec « un grand plaisir », disait-il lui-même; de plus, il éprouvait une douce et inaccoutumée envie de dormir.

Le fidèle Denis était revenu prendre sa place vis-à-vis de lui, près du chenet, pour la petite causerie du soir.

— C'est curieux, dit Philippe, je me sens tout *renouvelé* ce soir! Moi qui craignais que le soleil et le vent ne m'eussent fait du mal, ce matin, près de cette fenêtre, où je suis resté beaucoup trop longtemps!

— Quand je vous disais, monsieur Desvernaux, qu'il faisait doux, et qu'une petite sortie...

— Vous pourriez avoir raison, Denis; on verra cela demain. Pour le moment, savez-vous une chose? C'est que vous avez raison aussi au sujet de ma pauvre nièce Louise; je crois bien que je vais lui écrire.

— Pour lui dire...? demanda Denis tout radieux.

— Eh! parbleu, pour lui dire qu'elle ne doit plus s'inquiéter ni se tourmenter des affaires de son mari, que je m'en charge, moi, et qu'elle vienne demeurer avec nous.

Le bon Denis se leva, prit la main de Philippe, et, d'une voix joyeuse :

— Ah! monsieur Desvernaux, monsieur Desvernaux, vous qui prétendiez ce matin que votre pauvre Denis valait mieux que vous!

— Taisez-vous donc, vieux Denis, et écoutez-moi : je crains qu'elle ne veuille pas; on la dit fière, elle ne voudra rien me devoir.

— Vous me permettrez de la comprendre, Monsieur; mais il y aurait un moyen pour la décider.

— Et lequel, ô grand Denis?

— Vous êtes malade, n'est-ce pas?

— Moi? Mais il me semble que je vais un peu mieux, et que cela va bien marcher maintenant.

— N'importe, vous êtes malade, vous dis-je; moi, je suis très-occupé, j'ai autre chose à faire qu'à être toujours là à vous tenir compagnie; donc vous vous ennuyez, vous avez besoin de soins; votre maison est mal dirigée; vous ne pouvez plus vivre ainsi, seul et souffrant. Ce qui fait que vous écrivez humblement à Mme Amédée Desvernaux, et que vous la suppliez de venir passer quelque temps auprès de vous, comme auprès d'un père, en souvenir et pour l'amour de son mari, qui, lui, n'aurait pas refusé cette grâce à son oncle, à un vieillard infirme, triste et morose.

— Merci, mon vieux camarade! s'écria Desvernaux en riant à demi, vous m'habillez joliment; mais encore cette fois vous avez raison; je lui écrirai tout cela, et j'ajouterai qu'Émilie s'ennuie loin de sa mère, que si je la renvoie maintenant, je m'ennuierai à mon tour loin d'Émilie, et que, pour tout arranger... Enfin, vous verrez. Bonsoir, mon cher monsieur Denis; laissez-moi me coucher, je meurs de sommeil.

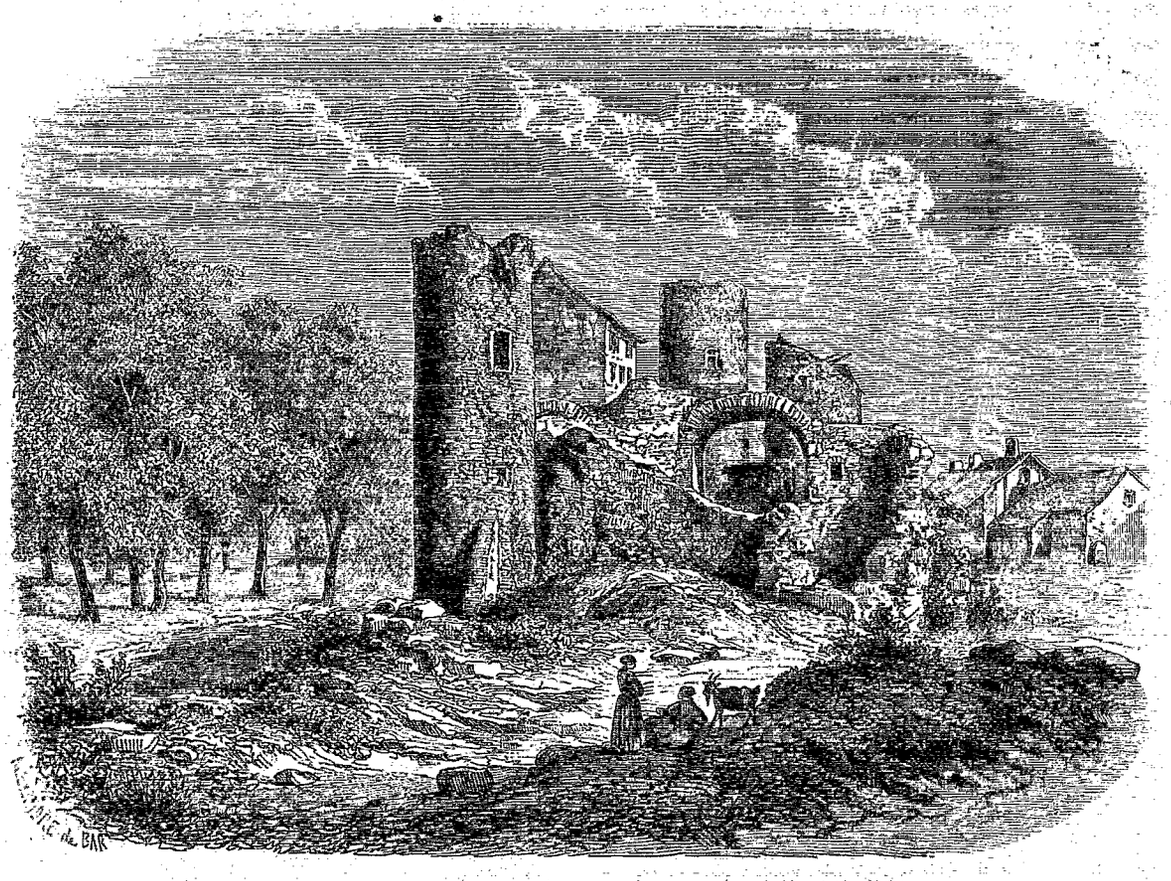
— Quelle métamorphose! se disait le bon Denis en retournant chez lui; brave et digne homme, va! Je savais bien, moi, que le navire n'était pas engravé pour toujours, et que le premier souffle du bon vent le remettrait à flot. Bénies soient les voies de Dieu!

La suite à une autre livraison.

LE CHATEAU DE LA BATIE-NEUVE

(HAUTES-ALPES).

Le château de la Bâtie-Neuve, sur la route de Gap à Embrun, date des dernières années du onzième siècle. A ce moment s'établissait peu à peu le pouvoir temporel des évêques de Gap, non-seulement sur la ville, mais sur une grande partie du diocèse. Pour défendre et peut-être maintenir les habitants des terres soumises à la domination des prélats, on éleva, aux lieux les plus importants de la seigneurie, douze forteresses connues jusqu'à la fin du siècle dernier sous le nom de châteaux épiscopaux. Du nombre de ces châteaux fut celui de la Bâtie-Neuve. En 1574, les protestants mirent le siége devant la Bâtie-Neuve, au nombre de 500 à 600 hommes commandés par Montbrun. On croit que le gouverneur de Gap, en haine de l'évêque de cette ville, se concerta avec les ennemis, et mit à la tête de la garnison de la Bâtie un homme complétement dévoué à ses intérêts. Les défenseurs, après un semblant de résistance, capitulèrent. Les meubles, les bijoux et les pa-



Château de la Bâtie-Neuve. — Dessin de de Bar, d'après un dessin de M. Émile Guignes.

piers de l'évêque furent livrés au pillage; mais le fort ne fut pas endommagé.

Pendant l'invasion du duc de Savoie en l'année 1692, de gros détachements ennemis vinrent jusqu'à Gap. Catinat, trop faible, s'était retiré du côté de Grenoble. Les Savoisiens mirent tout à feu et à sang sur leur passage, et le château de la Bâtie fut incendié. Tel ils le laissèrent en août 1692, tel il est encore aujourd'hui, sapé par sa base, démantelé, menaçant ruine, mais offrant encore aux yeux du voyageur une masse imposante.

VEILLEURS DE NUIT EN POLOGNE.



Veilleurs de nuit polonais, d'après un Album de costumes polonais (cabinet des estampes). — Dessin de Laville.

L'institution de ces veilleurs de nuit était d'origine très-ancienne. Ils parcouraient les rues deux à deux, portant une lanterne, une crécelle, et des bâtons pour se défendre au besoin et frapper aux portes des maisons où l'on apercevait de la lumière après l'heure du couvre-feu. La lanterne était d'autant plus nécessaire qu'ils marchaient dans une obscurité complète. Aujourd'hui même, les rues principales de chefs-lieux des provinces sont seules éclairées pendant la nuit. Un littérateur polonais très-distingué nous dit avoir encore vu, en 1824, à Vilna et à Varsovie, des veilleurs de nuit tout semblables à ceux que notre gravure représente. Il se rappelle de plus deux des couplets que ces hommes chantaient avec accompagnement de crécelle, et il a bien voulu nous en donner la traduction :

RONDE DE NUIT.

Ohé! messieurs les propriétaires,
Il est déjà dix heures à l'horloge (1).
Couvrez le feu de vos cuisines;

(1) « Ey panowie gospodavze,
» Touj dziéconta na zegavze. »

Faites-le vous-mêmes, sans vous en remettre
Aux soins de vos domestiques.
Fiez-vous à Dieu et espérez;
Gardez-vous du feu! gardez-vous du voleur!

Ohé! messieurs les propriétaires,
Il est déjà onze heures à l'horloge.
Éteignez vous-mêmes vos flambeaux;
Ne vous en remettez pas à la prudence de vos gens.
Fiez-vous à Dieu, et bonne nuit!
Gardez-vous du feu! gardez-vous du voleur!

QUELQUES RAYONS DE SOLEIL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 254, 262, 270.

Peu de jours après les scènes que nous venons de raconter, le long d'une rue étroite et populeuse, on voyait une charrette traînée par un homme qui côtoyait le trottoir. Sur cette charrette étaient entassés, superposés aussi solidement qu'on l'avait pu, quelques pauvres meubles, une paillasse, une couchette d'enfant, un petit poêle de fer;

puis, dans un coin, à l'abri des chocs, un pot de terre où s'épanouissait une jacinthe rose. Derrière ce modeste bagage marchait une femme, portant dans ses bras un enfant tout pâle et tout défait, enveloppé dans une couverture de laine brune. Ces trois visages attristaient quiconque les regardait avec attention.

C'était, chez l'homme, un morne abattement, voisin du désespoir; chez la femme, une douleur muette et profonde; chez l'enfant, l'indifférence maladive, la vie qui s'éteint lentement dans un corps souffreteux. Pas un mot ne se prononçait entre eux, si ce n'est quelques sons plaintifs poussés par le petit malade, qui grelottait et se serrait contre sa mère.

Le triste cortége passa et tourna la rue.

Et au-dessus des toits, le ciel étendait son dôme radieux; et au dehors de la ville, dans les champs, la terre attiédie et charmée semblait sourire à ses innombrables enfants; des myriades d'insectes humaient la vie dans l'atmosphère fécondante; les oiseaux voltigeaient, nageaient dans l'air, faisaient leurs nids, et leurs voix heureuses entonnaient l'hymne éternel de reconnaissance.

C'était pendant ce merveilleux concert de la nature que Laurent, Madeleine et le petit Julien prenaient possession de leur pauvre réduit, dans le bas d'une chétive maison, voisin des caves, des égouts et du mauvais air. La mère commença à nettoyer, à mettre en ordre, à arranger cette chambre basse et sombre. Elle lava les vitres, qui depuis longtemps repoussaient le jour; elle plaça la couchette non loin du poêle, et le lit non loin de la couchette; puis la table près de l'unique fenêtre, le petit fauteuil près de la table, et sur la table, devant son Julien, pour le réjouir un peu, la belle jacinthe dans la suave et glorieuse parure que lui avait donnée Celui qui revêt les lis des champs. Enfin, elle fit un peu de feu pour renouveler l'air et attiédir cette demeure humide.

La journée se passa dans ces occupations d'installation; et, le soir venu, quand Julien fut couché et le père sorti comme il sortait tous les soirs, Madeleine s'agenouilla.

D'abord elle *se mit à pleurer*, au lieu de prier, car son cœur était plein d'amertume; puis elle essaya de se recueillir; enfin ses larmes tarirent, et sa supplication put s'élever ardente et confiante vers Celui qui a dit: « Venez » à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous » soulagerai, et je donnerai du repos à vos âmes. »

Elle se releva fortifiée. Elle mit la petite lampe de cuivre sur la table, posa devant elle ses outils d'ouvrière, et, déployant une étoffe taillée, elle se mit à coudre. Il fallait retrouver le temps employé ailleurs dans la journée, il fallait tenir parole à la pratique et rendre l'ouvrage au jour promis. Le front de l'ouvrière resta longtemps penché sur le travail, et la petite lampe consuma cette fois plus que sa mesure ordinaire d'huile.

Peu à peu les bruits du dehors, assourdis déjà avant de parvenir à la demeure reculée, cessèrent tout à fait, et bientôt l'oreille de Madeleine ne distingua plus dans le silence que les heures de la nuit sonnées au loin par les horloges de la ville.

Enfin des pas retentirent sur le pavé de la cour; c'était Laurent qui rentrait. Sa femme, en levant les yeux sur lui, remarqua une expression étrange qu'elle ne put définir.

— Qu'y a-t-il, Laurent? demanda-t-elle; et pourquoi rentres-tu si tard?

— L'établi est vendu, répondit-il, les outils, tout! Tiens, voilà de quoi payer une bonne partie des dix mois arriérés.

Et il jeta sur la table un rouleau d'écus.

Hélas! oui, le gagne-pain du pauvre ouvrier était sacrifié. Que fera-t-il désormais, et quel ouvrage trouvera-t-il pour faire face aux dépenses de tous les jours, pour se tenir en règle avec le nouveau propriétaire, pour qu'il manque aussi peu que possible au petit enfant malade, leur chéri, qui a besoin de tant de soins, quelquefois bien coûteux?

Dieu le sait.

Madeleine serra l'argent dans le tiroir de la table; puis, allant à son mari:

— Allons, mon pauvre Laurent, c'est fait, tu as agi comme tu le devais; l'honneur avant tout; on payera ce qui est dû, et l'on verra après comment les choses iront. A la garde de Dieu! Mais ne crains pas, va, j'ai de l'ouvrage pour toute la semaine; je passerai les nuits, je ferai plus que je n'ai fait jusqu'à présent. Et toi aussi, mon pauvre homme, tu trouveras bien à t'occuper. Et puis, tu sais, *qui paye ses dettes s'enrichit*. Nous voilà donc plus riches, ajouta-t-elle en essayant de sourire, pour donner du courage à son mari.

Et, après un silence:

— C'est donc pourquoi tu es rentré si tard, Laurent?

— Oui, répondit-il; puisque j'étais décidé, j'ai couru de côtés et d'autres. Un camarade... plus heureux que moi... l'a acheté et payé comptant, et il a fallu, comme il disait, *arroser* la poche, aller encore au café; et le temps s'est passé dans ce maudit lieu où l'on a dans l'âme, quoi qu'ils disent, plus de mort que de vie.

La nuit, Laurent dormit peu; sa tête, agitée et fiévreuse, se tourna et retourna bien des fois sur l'oreiller avant que se résolût le problème de la vie qu'il allait mener désormais, vie de rude labeur cherché péniblement, peut-être au loin, où il faudrait mettre le mauvais orgueil de côté, où il faudrait accepter et porter n'importe quel fardeau de travail et de privation, d'abaissement et de renoncement.

Ou bien, vaincu par le découragement, sans foi en l'avenir, rejetant la vaillante et noble tâche du travailleur, du chef de famille, s'étourdira-t-il pour étouffer sa conscience, cette voix de Dieu? Jettera-t-il le manche après la cognée? Fera-t-il comme le serviteur paresseux qui enfouit le talent que son maître lui avait confié?

A cette heure de graves pensées, de lutte et de choix décisif, de défaillances et de résolutions, où deux génies contraires semblaient se disputer cette âme flottante, l'esprit du bien, à la fin, triompha.

Laurent n'hésita plus; il se fit un plan de conduite, et s'endormit bientôt après comme un enfant.

Quand le jour parut, il fut vite debout, déjeuna sobrement d'un morceau de pain, et recommanda à sa femme de ne pas s'inquiéter s'il ne revenait pas de bonne heure à la maison.

— Où vas-tu donc? lui demanda-t-elle.

— Tu le sauras ce soir, ma bonne Madeleine, répondit-il d'une voix ferme et joyeuse; mais, sois tranquille: ou je ne suis pas Laurent Barrul, ou il y aura désormais chez nous du pain sur la planche. Après tout, qu'ils disent ce qu'ils veulent; *le soleil luit pour tout le monde*. Il s'agit d'avoir du cœur et de savoir ce qu'on se veut, voilà tout. Avec ça (et il montra son front) et ça (et il étendit son bras nerveux), un homme est un homme, et je sais ce que je dis...

Il embrassa sa femme qui l'écoutait toute surprise et charmée de le voir si gai et si affectueux, puis son petit Julien qui dormait encore, et partit.

— Que Dieu soit avec lui! se dit Madeleine en s'habillant à son tour; il va chercher de l'ouvrage, mon pauvre homme; mais en trouvera-t-il? Où va-t-il donc ainsi?

Oui, où allait Laurent, d'un pas si déterminé, le long des rues désertes et silencieuses, à cette heure matinale?

L'aurore empourprait l'orient, de légers flocons de

nuages, dont les teintes incomparables passaient graduellement du rose tendre et violacé au jaune éclatant, s'élevaient dans l'azur, poussés par une brise d'est, et formaient comme une glorieuse avant-garde à l'astre qui allait paraître.

Rien ne permet de jouir du beau, rien ne commande l'admiration pour les œuvres de Dieu comme une conscience satisfaite. *Le cœur joyeux vaut une médecine*, a dit Salomon. Et à travers quel prisme ne fait-il pas voir les choses extérieures !

Laurent leva vers le ciel un regard ravi. Jamais, ou du moins depuis longtemps, le pauvre ouvrier n'avait aperçu et apprécié ces choses comme il le faisait dans ce moment.

Pourquoi donc ce pur contentement sur son visage? C'est qu'il obéissait à la main qui le poussait, la main du devoir, et qu'il y allait avec un cœur droit.

La suite à une autre livraison.

LE MÈTRE.

La circonférence totale de la terre est de 40 003 423 mètres ou 5 390,98 milles géographiques. Entre cette évaluation et la première adoptée par la commission des poids et mesures, d'après laquelle le mètre était considéré comme la quarante-millionième partie de la circonférence terrestre, il existe, pour la circonférence totale, une différence de 3 423 mètres ou 1 756^t,27, ce qui équivaut environ à un demi-mille géographique (exactement $\frac{46}{100}$). D'après la première détermination, qui est encore actuellement la mesure légale, la longueur du mètre avait été fixée à 0^t,5130740 ou 443^l,296. D'après les derniers calculs de Bessel, la véritable longueur du mètre est de 0^t,5131180 ou 443^l,334; différence, 0^l,038.

ARCHÉOLOGIE PARISIENNE.

COLLÉGE DE NAVARRE. — ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

Voy. t. XXIV, 1856, p. 22 et 319.

Nous avons dit que la fondatrice avait affecté son hôtel de Navarre au nouvel établissement. Cet hôtel était situé près la porte de l'abbaye Saint-Germain des Prés, vers l'endroit où est aujourd'hui le carrefour Buci. Les exécuteurs testamentaires, après avoir pris l'autorisation royale, vendirent l'hôtel et achetèrent quelques maisons et un vaste emplacement qui leur parut plus convenable sur la montagne Sainte-Geneviève, en deçà de l'enceinte élevée au siècle précédent (1211) par Philippe-Auguste, et vers l'endroit même où étaient les Arènes sous la domination romaine. L'Université commençait à s'étendre dans ce quartier, qu'on a appelé depuis et qu'on appelle encore le quartier latin. Plusieurs colléges y avaient été déjà fondés. C'était un des sites les plus riants parmi les environs de Paris, non loin de la vallée de la Bièvre, près les vignobles renommés du mont Cétard et près aussi des clos de Lorcines et des Copeaux, lieux bien changés depuis, mais qu'embellirent longtemps les maisons des princes et des riches Parisiens (1).

A cette première époque, la circonscription du collége de Navarre se trouva bornée à peu près comme elle l'était encore en 1638, à l'époque où les colléges de Boncourt et de Tournai y furent réunis. Il occupait le centre de l'île formée alors par les rues suivantes : rue Bordet (maintenant rue Descartes), rue Sainte-Geneviève-la-Grand (rue de la Montagne-Sainte-Geneviève), rue Traversaine (Traversine), rue du Bon-Puits (qui n'existe plus que dans son prolongement au delà de la rue Traversine), et rue Clopin (unissant alors la rue Bordet à la rue des Fossés-Saint-Victor). La contenance de cette circonscription était d'environ 8 600 mètres carrés. Le collége possédait sur la rue de la Montagne quelques maisons où était placée la classe des grammairiens, avec la porte principale qui a été celle de l'École polytechnique jusqu'en 1811. Une autre porte existait à l'autre extrémité du collége, sur la rue Bordet, et là étaient d'autres maisons affectées à la classe des théologiens.

On jeta, en 1309, les fondements de la chapelle et du cloître.

Le cloître a été démoli en 1738. Il n'en reste plus rien aujourd'hui, mais on en retrouve les fondations à une petite profondeur. C'était un carré long ayant sa plus grande dimension de l'est à l'ouest, et qui occupait une partie de la grande cour actuelle de l'École polytechnique. Le bâtiment où est placée aujourd'hui la salle de dessin de l'École a été élevé sur son grand côté méridional, en 1496 (à l'époque de Jean Raulin, grand maître). On voit encore sur la face de ce bâtiment, dans la grande cour, la trace du petit côté oriental du cloître qui venait s'y appuyer, et il restait, en 1811, quelques parties du côté occidental, où étaient placés les bureaux de l'administration de l'école et la salle des conseils.

Ces premiers bâtiments, la chapelle et le cloître, furent terminés en 1315; et la même année le collége royal de Navarre fut définitivement installé dans les lieux où, 490 ans après, il a été remplacé par l'École polytechnique qui, elle aussi, avait été d'abord fondée dans le faubourg Saint-Germain.

La chapelle subsistait encore en 1842. C'était un vaste édifice qui renfermait, au quatorzième siècle, les archives et le trésor de l'Université. La nation de France, l'une des quatre divisions de l'Université (1), y tenait ses réunions. Ce fut là que l'on prononça tous les sermons généraux de l'Université. En 1842, avant sa destruction, elle contenait un cabinet de physique, un amphithéâtre, la bibliothèque, les salles d'escrime, et de vastes accessoires.

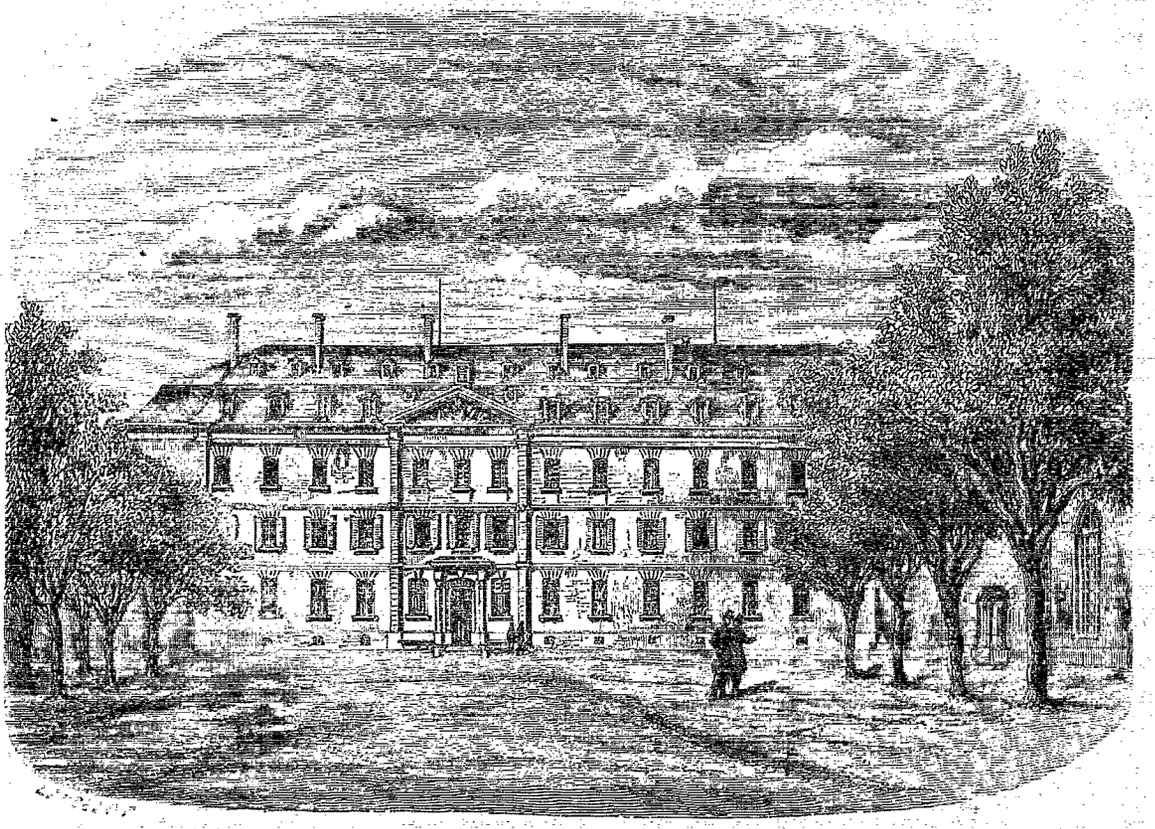
Pendant les premières années du quinzième siècle, un nouveau bâtiment, destiné aux maîtres et aux écoliers de la classe de théologie, fut élevé par la munificence du célèbre Pierre d'Ailly, mort en 1420. — Ce bâtiment, après avoir servi de lingerie à l'École polytechnique, a été démoli en 1836 pour faire place aux nouvelles constructions de l'entrée principale de l'École (entrée des élèves).

L'année 1418 et les suivantes furent funestes au collége de Navarre. Il tenait pour le parti royal. Les Bourguignons vainqueurs l'envahirent et en chassèrent les maîtres et les élèves. Charles VII releva le collége, mais ce fut Louis XI qui en compléta la réorganisation. Sous le successeur de

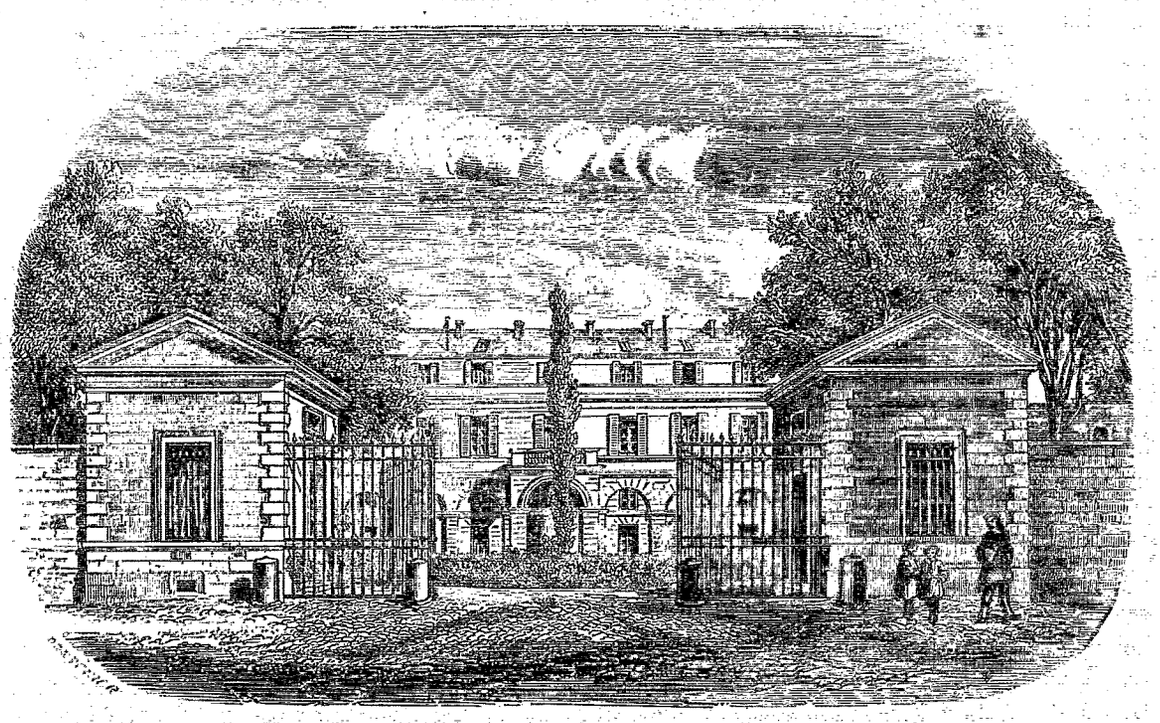
(1) La rue d'Orléans-Saint-Marcel tire son nom du séjour qu'y faisait souvent Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI, dans une retraite délicieuse qui lui avait été cédée par la reine Isabeau de Bavière. Beaucoup plus tard, un autre duc d'Orléans, fils du régent et père de Philippe-Égalité, se fit aussi bâtir une retraite dans ce quartier, mais dans des pensées bien différentes : c'était pour finir ses jours auprès du tombeau de la sainte patronne de Paris. Sa maison subsiste encore; c'est celle où on a placé le presbytère de Saint-Étienne du Mont, au coin des rues Clovis et Descartes. Donc, aux treizième et quatorzième siècles, le quartier Saint-Marcel était couvert d'hôtels de seigneurs. L'École polytechnique comprend aujourd'hui le territoire de trois de ces hôtels : celui des comtes de Bar, rue Clopin (de cette famille de Bar dont Jeanne de Navarre avait réduit la puissance?), et ceux des évêques de Tournai et d'Orléans, rue Bordet. Si ce quartier perdit d'assez bonne heure le privilége d'être le séjour des grands, il conserva longtemps celui d'offrir un lieu de retraite à d'autres illustrations. La maison de Rollin existe encore dans la rue Neuve-Saint-Étienne; Descartes a habité la même rue, et Pascal y est mort.

(1) Les trois autres divisions étaient les nations de Picardie, de Normandie et d'Angleterre, remplacée plus tard par la nation d'Allemagne.

ce roi, Jean Raulin, grand maître de Navarre, fit élever le bâtiment dans lequel la salle de dessin de l'École polytechnique a remplacé la bibliothèque du collége; et qui fut terminé en 1496. Charles VIII donna, pour l'achèvement de ce bâtiment, une somme de 2 400 livres tournois, ce qui équivaudrait à peu près à 50 000 francs. En reconnaissance, sa statue fut érigée, en 1497, sur le sommet du pignon oriental du nouveau bâtiment, et la statue de la reine



École polytechnique. — Pavillon et cour des élèves (ancien collége de Navarre). — Dessin de Lancelot.



École polytechnique. — Pavillon de l'administration (ancien collége de Boncourt). — Dessin de Lancelot.

Jeanne de Navarre, fondatrice, sur le pignon opposé. Ces statues ont été renversées en 1793.

Au rez-de-chaussée était la *salle des Actes*, où l'on soutenait les thèses. C'est là que Bossuet a été reçu docteur. Elle

a servi de chapelle à l'École polytechnique, de 1814 à 1830.

En 1503, on acheta plusieurs maisons pour agrandir le collége.

Lassérée, proviseur de Navarre (c'est-à-dire administrateur ou économe), fut désigné, en 1525, pour faire partie des conseils de l'État pendant la captivité de François Ier. Ce fut peut-être en reconnaissance des services que le collége rendit à cette époque que ce prince en fit réédifier l'entrée principale en 1536. Lui-même en posa la première pierre.

Cette porte, toute mutilée, a continué à servir d'entrée à l'École polytechnique jusqu'en 1811.

Louis XIII, par une ordonnance de 1638, remit à Navarre les bâtiments et les revenus des colléges de Boncourt et de Tournai, tous deux tombées en déchéance. Des divers bâtiments qui faisaient partie du premier, très-renommé au seizième siècle pour l'excellence de ses représentations théâtrales (1), aucun n'existe plus. La partie de la rue Clovis qui va aujourd'hui de la rue Descartes à celles des Fossés-Saint-Victor, est ouverte sur les terrains de Tournai. On a aliéné en différents temps les maisons sur la rue Bordet, et il ne reste plus guère de ce collége que le jardin en terrasse adossé à un reste bien conservé de la muraille de Philippe-Auguste, jardin qui forme une dépendance de l'École Polytechnique, de l'autre côté de la rue Clovis.

DE SELLON.

C'est l'un des premiers noms que j'ai appris à révérer. Il reste intimement associé dans mon souvenir à ceux des Auguste de Staël, des Lasteyrie, des la Rochefoucauld-Liancourt, des Benjamin Delessert, des de Gérando, des Staffer, et de quelques autres hommes de bien qui, conti-



Jean-Jacques, comte de Sellon. — Dessin de Chevignard.

nuant les meilleures traditions du dix-huitième siècle, considéraient comme un devoir de leur génération de faire entrer dans la pratique les grandes pensées conçues et enseignées par leurs pères sous la double influence de la morale chrétienne et du spiritualisme philosophique. Les uns cherchaient à répandre l'instruction qui dissipe les préjugés et élève les âmes, les autres à relier entre elles les familles riches et les familles pauvres par le bienfait et la reconnaissance, en fondant des associations charitables. Ceux-ci dénonçaient à l'opinion publique et aux législateurs les conséquences déplorables du trafic des esclaves ou du désordre intérieur des prisons qui redoublait à la fois la corruption des détenus et les périls de la société; ceux-là essayaient d'habituer les ouvriers à la prévoyance et à l'ordre, en les aidant à l'épargne. Si nous regardons en arrière et si nous mesurons l'espace parcouru, les améliorations accomplies depuis trente ans, nous pouvons constater avec satisfaction que plusieurs de ces tentatives, qui

(1) Ce fut sur le théâtre où jouaient d'ordinaire les écoliers de Boncourt que l'on représenta l'une des premières tragédies françaises, la *Cléopâtre* de Jodelle. Les pièces régulières données antérieurement n'étaient pour la plupart que des traductions.

excitaient le sourire dédaigneux de beaucoup de gens et qu'on appelait des rêves philanthropiques, ont, après tout, assez bien réussi malgré les oppositions de l'esprit de routine, de l'insouciance et de l'égoïsme. L'instruction populaire languit encore; mais sa cause est gagnée dans l'opinion, et l'on n'ose plus dire hautement, comme nous l'avons entendu répéter si souvent au temps de notre jeunesse, que l'ignorance du peuple est essentielle à son bonheur ainsi qu'au repos de la société, et que les lumières doivent rester le privilége de la classe qui a déjà ceux de l'aisance et du loisir. La traite des noirs a été interdite par les grandes nations européennes; l'esclavage a été aboli dans les colonies françaises et anglaises, et l'on n'a pas eu à redouter les calamités terribles que les partisans de l'esclavage tenaient pour inévitables au jour de l'émancipation. De sages réformes introduites dans les prisons y ont remplacé par le travail et l'ordre l'oisiveté turbulente et corruptrice d'autrefois. Les caisses d'épargne enfin se sont multipliées de telle sorte que la somme des petites économies forme aujourd'hui un capital considérable (1).

Dans cette croisade généreuse, M. de Sellon se faisait remarquer par son infatigable zèle à réclamer deux grandes réformes : la substitution de la réclusion perpétuelle à la peine de mort, et l'usage de réunir en congrès les représentants des principales puissances toutes les fois que la paix était menacée.

La haute importance de ces deux idées ne permettait pas d'espérer pour elles un bien prochain triomphe; cependant avec les années elles ont aussi fait leur chemin, au moins dans la conviction des esprits sérieux. Les légistes les plus éminents ont déclaré, en différentes occasions solennelles, que la nécessité de maintenir la peine de mort est seulement relative à l'état des mœurs et de la civilisation de chaque pays; et on est à peu près unanime à reconnaître qu'il est non-seulement désirable, mais encore possible, que la société arrive un jour à ne plus être obligée de donner l'exemple de l'homicide au nom de l'humanité. Quant au projet des congrès européens, emprunté par M. de Sellon à Henri IV et à Sully, l'histoire politique de ces dernières années a montré suffisamment qu'il n'est nullement impraticable, et que si des passions malheureuses en ont rendu jusqu'ici l'application trop souvent illusoire, le progrès du bon sens tend de plus en plus à en consacrer le principe, et aura, sans doute, la force de le faire souvent prévaloir.

On peut à peine se faire une idée du nombre des écrits où M. de Sellon a exposé, enseigné et défendu, avec toute l'autorité de son beau caractère et de sa haute intelligence, les deux nobles causes auxquelles il avait voué sa vie. On n'en trouve qu'une liste très-incomplète, quoique longue déjà, dans les dictionnaires bibliographiques (2). Récemment nous avons relu, avec un respectueux intérêt, la Lettre sur l'abolition de la peine de mort, qu'il publia à Genève en 1827 : c'est assurément un de ses ouvrages les plus remarquables. On sait que, l'année précédente, M. de Sellon avait ouvert un concours en faveur du meilleur mémoire sur l'abolition de la peine de mort, et que le prix fut décerné à un avocat français, M. Charles Lucas. Ce succès décida de la carrière du jeune lauréat, et M. Charles Lucas a donné un témoignage irrécusable de la sincérité de ses convictions, en abandonnant le barreau pour se consacrer entièrement à l'étude et à la réalisation des réformes pénitentiaires, sans lesquelles l'abolition de la peine de mort ne serait jamais qu'une innovation dangereuse et sans durée.

La vie des hommes qui concentrent toutes les forces de leur volonté et de leur esprit à la propagation d'un petit nombre d'idées morales sans ébranler la base des croyances religieuses et philosophiques de leur temps, est ordinairement exempte d'agitations, simple et universellement honorée. Nous ne pensons pas que M. de Sellon ait jamais eu aucun ennemi. Il était né en 1782. Son premier professeur avait été l'excellent pasteur Witz, gendre d'Oberlin (1). Vers l'âge de dix ans, il fut conduit à Rome; le spectacle des paysages de l'Italie et de ses admirables monuments seconda le mouvement naturel qui portait sa jeune âme vers l'amour de tout ce qui est noble, pur et élevé. Son séjour en Toscane, où la peine de mort avait été abolie sans inconvénients par le grand-duc Léopold, produisit une impression profonde sur son esprit et lui inspira la pensée de poursuivre la même réforme dans le reste de l'Europe, autant qu'il en aurait le pouvoir. Comte du saint-empire romain et chambellan de Napoléon Ier, il ne dut cependant à ces deux titres aucun secours pour la réalisation de ses vœux. Il fut bien plus efficacement secondé par celui, plus modeste en apparence, de citoyen de Genève. Après la chute du despotisme impérial, qui ne dissimulait point son peu de goût pour les esprits réformateurs et étouffait d'ailleurs leur voix sous le fracas de ses armes, M. de Sellon, nommé membre du conseil souverain du canton de Genève, s'empressa d'user de son droit de proposition individuelle au sein du conseil représentatif pour demander la substitution de la réclusion à la peine de mort. L'insuccès prévu de sa réclamation ne le découragea pas. A chaque session nouvelle, pendant vingt ans, il reproduisit sa proposition. Son énergie persévérante, sa correspondance laborieuse, ses appels fréquents à l'opinion, eurent un grand retentissement dans toute l'Europe. Il ne se borna pas à ouvrir le concours de 1826, dont nous avons déjà parlé, il en ouvrit un autre, en 1830, sur les meilleurs moyens d'éviter une guerre générale; il fonda aussi à Genève une Société de la paix et à Londres une Société pour l'abolition de la peine de mort. Il mourut le 7 juin 1839. Les étrangers ne visitent pas sans une religieuse émotion la campagne où M. de Sellon écrivait, près de Genève, ce que lui inspirait son amour éclairé et profond pour l'amélioration et le bonheur des hommes. Dans cette propriété, où la tradition de son noble caractère n'est point perdue, s'élève un monument qui consacre le souvenir de la fondation de la Société de la paix de Genève.

(1) Voy., sur les Caisses d'épargne, p. 202.

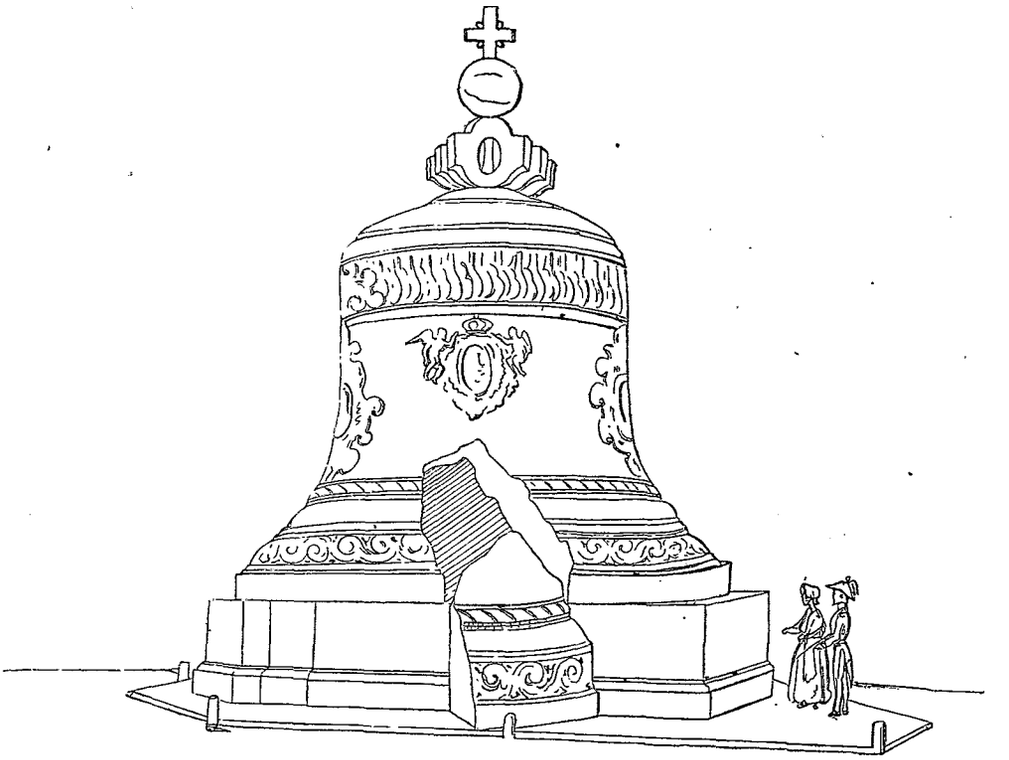
(2) Voy. Quérard, *France littéraire*. M. de Sellon n'a pas signé tous ses écrits; voici les titres de quelques-uns de ceux dont il est certainement l'auteur. — Adresse aux amis de la paix intérieure et extérieure (1831); — Adresse du fondateur de la Société de la paix, de Genève, aux chrétiens de toutes les communions et de tous les pays, en faveur d'une paix permanente et générale (1834); — Amendement destiné à écarter la peine de mort. . . et à lui substituer la peine de l'emprisonnement (1834); — Considérations sur l'initiative; — Dialogue sur la peine de mort, sur le système pénitentiaire et sur la guerre; — Fragments sur divers sujets; — Lettres à M. de Bérenger, vice-président de la Chambre des députés, sur la peine de mort; Lettres et discours en faveur du principe de l'inviolabilité de la vie de l'homme; — Mes Réflexions; — Etc., etc.

LA CLOCHE DE MOSCOU.

Nous avons donné, page 153 de notre premier volume, sur la cloche de Moscou, des détails qui étaient exacts lorsque le docteur Clarke la vit au commencement de ce siècle. La *Reine des cloches* était alors enfouie dans la terre. Aujourd'hui, elle est l'un des principaux embellissements du Kremlin réédifié. On peut, en effet, considérer presque comme un monument cette cloche, qui a 6m,67 de hauteur, 7m,29 de diamètre. Son poids est de 200 000 ou même de 240 000 kilogrammes. Elle fut coulée en 1733, sous le règne de l'impératrice Anna Ivanovna, pour remplacer celle du czar Alexis Michaïlovitch, brisée lors de l'incendie du Kremlin en 1701.

(1) Voy. la Vie intéressante d'Oberlin, t. IX, 1841, p. 95.

Dans la crainte de ne pouvoir manœuvrer aisément une masse aussi gigantesque, on la fondit près du clocher d'Ivan-Velikoï, où elle devait être suspendue. Mais quand la fusion, qui réussit au delà même de ce qu'on avait espéré, fut achevée, on changea de détermination; on jugea plus prudent et plus facile de construire un clocher au-dessus, que de la conduire au clocher qui l'attendait. Plusieurs galeries de communication, pratiquées à diverses hauteurs, auraient lié le nouvel édifice à l'ancien. Le projet étudié allait recevoir son exécution, lorsque, en 1737, un violent incendie consuma les constructions du Kremlin et par conséquent l'atelier dans lequel la cloche avait été coulée. Les mémoires du temps disent qu'elle fut en un instant couverte d'une si grande quantité de poutres enflammées qui tombaient dans la fosse du moule, qu'il fut impossible de les éteindre, et que la cloche, rouge comme elle l'était, atteinte par l'eau que les habitants jetaient dessus avec plus de zèle que de science, avait éclaté.



La Cloche de Moscou. — Fig. 1.

Depuis ce fâcheux événement, tous les souverains de la Russie avaient témoigné le désir de relever la célèbre cloche; mais on avait été arrêté par la crainte. En 1819, M. de Montferrand (1), architecte français au service de l'empereur Alexandre, avait été chargé d'examiner de nouveau les lieux et de faire un rapport appuyé de dessins. Il avait constaté qu'en effet la cloche avait été fort endommagée par le feu de 1737, et qu'un morceau considérable s'en était détaché tout à fait.

Plus tard vint l'empereur Nicolas. Il voulut s'assurer si l'art pourrait obvier au dommage et rendre la voix à la cloche. Mais, ayant appris que les proportions gigantesques de cette cloche rendaient impossible l'emploi des procédés dont on use pour réparer celles de moyenne grandeur, il n'en ordonna pas moins qu'elle fût retirée de sa fosse pour être placée sur un piédestal près du clocher d'Ivan-Velikoï.

En conséquence, M. de Montferrand se rendit de nouveau à Moscou, le 25 mars 1836. Son premier soin fut de faire enlever, à une profondeur de 9m,75, les terres qui entouraient la cloche, et d'établir une forte charpente de soutenement pour se mettre à l'abri des éboulements, et quand il lui fut possible d'examiner le monument, il reconnut qu'à la fracture près il était sans défauts, et qu'il pouvait être soulevé et transporté sans risque d'être endommagé davantage.

Ce point essentiel reconnu, l'architecte procéda à la construction de ses charpentes, travail qu'il acheva en moins de six semaines. Le 30 avril, à 10 heures du matin, et après un *Te Deum* religieusement chanté par une foule immense, l'architecte donna le signal définitif du commencement de l'extraction. Les ouvriers et le peuple se signèrent par un mouvement spontané, et les machines furent mises en action. D'abord, et lorsque les câbles se tendirent, des craquements se firent entendre; mais la solidité des charpentes était telle, que bientôt on vit le colosse apparaître. Toutefois deux câbles avaient été rompus, et une moufle, en se brisant, avait été lancée avec violence dans les cordages, mais sans que l'ascension en eût été un seul moment interrompue. Le plus profond silence régnait parmi les spectateurs émus. On n'entendait que la voix du chef de la manœuvre, à laquelle répondait le bruit sourd et régulier des cabestans. Un intérêt mêlé de crainte semblait cependant affaiblir l'espoir du succès, et les personnes qui d'abord se pressaient autour de l'architecte et le comblaient de félicitations anticipées, s'étaient peu à peu éloignées de lui. Il lui restait neuf cabestans qui manœuvraient franchement : c'était plus qu'il ne lui en fallait, et jamais l'espérance ne l'abandonna. Placé près de la cloche qui s'était insensiblement élevée au tiers de la hauteur à atteindre, il y fit appliquer une échelle pour faciliter le passage à quatre ouvriers qui étaient sur cette cloche afin de diriger les câbles. Cependant l'opération se compliquait : après la rupture des deux cordes, la cloche avait pris une direction oblique qui en gênait l'ascension, et tandis qu'on

(1) Mort en 1858.

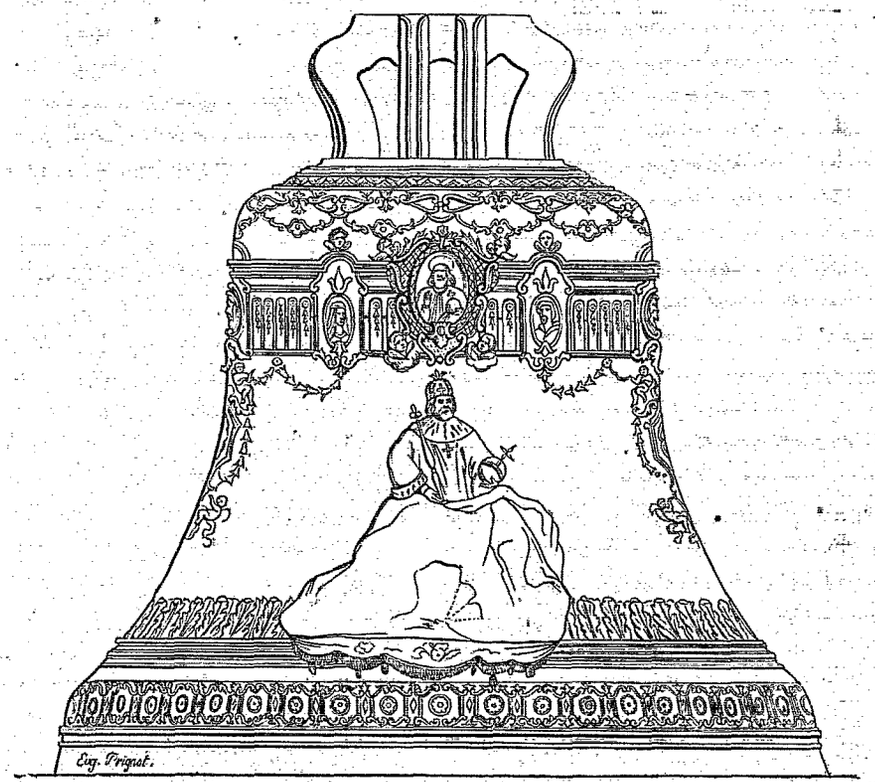
cherchait à parer à cet inconvénient, deux nouveaux câbles, momentanément plus tendus que les autres, rompirent presque en même temps. Il fallut bien alors commander le temps d'arrêt. L'anxiété était au comble. Des quatre ouvriers postés sur la cloche, trois s'étaient précipitamment retirés; un seul, calme et debout, attendait les ordres de l'architecte, qui l'envoya, dans la fosse, placer des poutres d'étai sous la cloche suspendue. Redescendue sur ces poutres, elle y resta pendant tout le temps qu'exigea la réparation des désastres, c'est-à-dire jusqu'au 23 juillet suivant, jour où les travaux recommencèrent avec un renfort de dix cabestans et en présence de la même affluence de peuple. A 5 heures du matin, lorsque le clergé eut terminé les prières d'usage, les ouvriers prirent place aux cabestans. A 6 h. 5 m., le signal se fit entendre et le mouvement commença. On aperçut la cloche, couverte de son ancienne poussière, sortir lentement de la fosse où elle gisait depuis un siècle, et remplir l'intérieur des charpentes de son immense capacité. 42 min. 33 s. avaient suffi pour cette belle opération, dont le succès ne laissa rien à désirer. La fosse fut aussitôt recouverte par un fort plancher en poutres, qui reçut le chariot sur lequel la cloche fut déposée et transportée suspendue au-dessus du piédestal qui l'attendait, et où elle fut enfin fixée le 26 juillet 1836.

La cloche de Moscou, déjà si remarquable par ses proportions et par ses formes, est décorée de sculptures agréables et qui tiennent au style des écoles de Bouchardon et de Coysevox. Les bas-reliefs sont les portraits en pied et de grandeur naturelle, mais inachevés, du czar Alexis Michaïlovitch et de l'impératrice Anna Ivanovna. Entre ces portraits, et sur deux cartouches surmontés par des anges, sont deux inscriptions ébauchées et dont on ne distingue que quelques mots sans liaison. La partie supérieure est ornée de figures représentant le Seigneur, la Vierge et les Évangélistes. Les frises du haut et du bas se composent d'enroulements et de palmes traités largement et avec beaucoup d'art. Si l'on s'en rapportait aux traditions populaires, le métal dont elle a été formée contiendrait une certaine quantité d'or et d'argent, que des gens riches et pieux auraient généreusement jetée dans le creuset au moment de sa fonte, et son aspect blanchâtre, nuance que n'ont point ordinairement les cloches, semblait donner quelque crédit à cette tradition. Souvent on avait voulu s'assurer jusqu'à quel point elle pouvait être fondée; mais la vénération du peuple de Moscou pour sa cloche est portée si loin, qu'on n'avait pas osé en détacher la moindre parcelle pour la soumettre à l'analyse.

Cependant l'empereur avait ordonné que le monument de Moscou serait surmonté d'une croix. Pour l'y fixer, ainsi que les ornements qui devaient l'accompagner, il fallut pratiquer quelques entailles dans la masse. Or ces fragments envoyés au laboratoire du corps des mines y furent analysés et donnèrent ce résultat :

Cuivre	84,51
Étain	13,21
Soufre	1,25
Perte	1,03
	100,00

La perte est attribuée au zinc et à l'arsenic, dont on a reconnu les traces. Ainsi s'évanouit enfin l'illusion de l'or



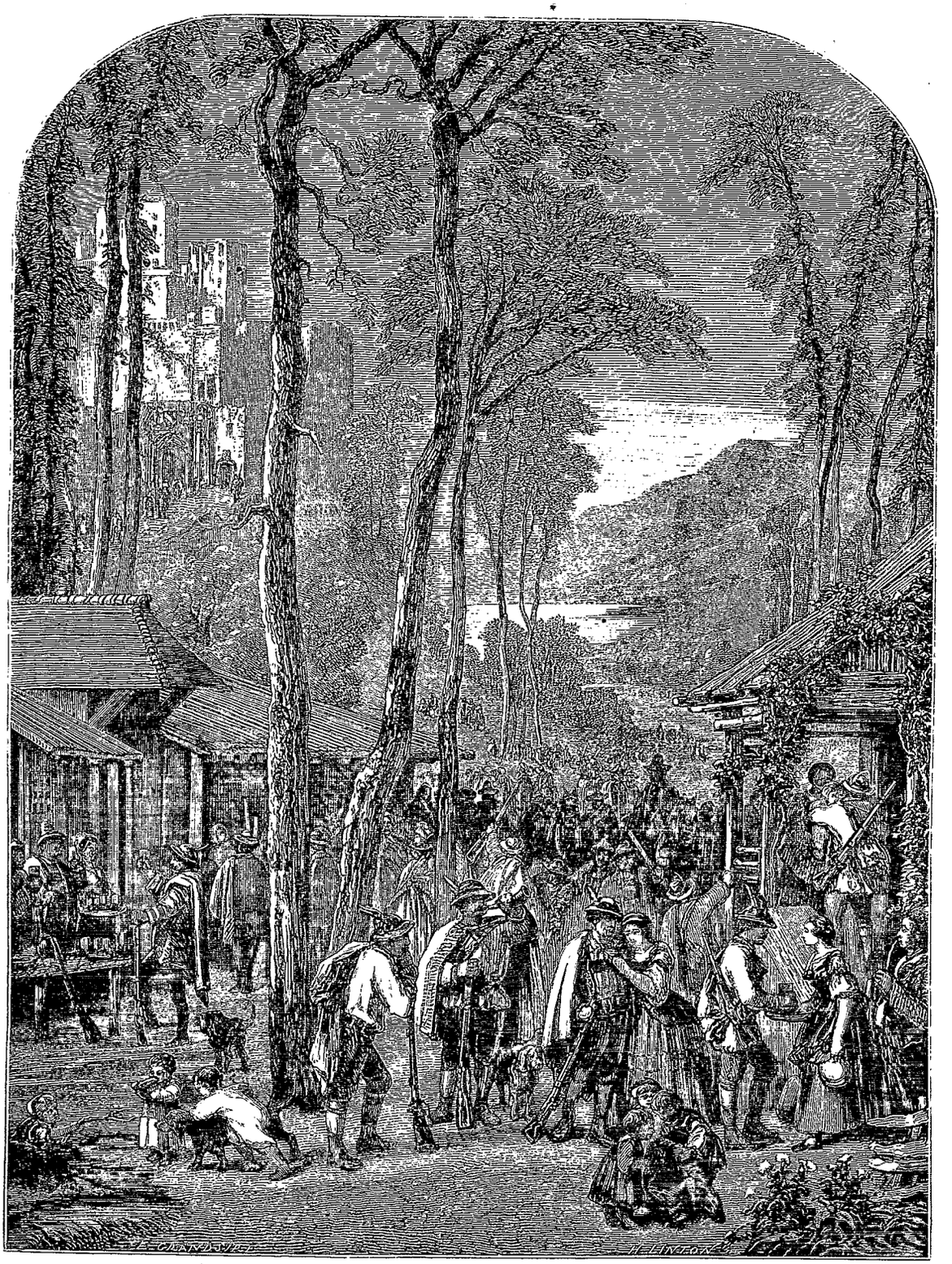
La Cloche de Moscou. — Fig. 2.

et de l'argent, du moins pour les hommes éclairés; car pour la multitude ignorante et superstitieuse, nulle expérience ne la désabuse jamais.

La Reine des cloches est maintenant exposée à tous les regards au milieu de la grande place du Kremlin, sur un magnifique socle de granit, non loin de la base du clocher d'Ivan-Velikoï. Elle est surmontée de quatre consoles qui supportent une boule surmontée à son tour par une croix grecque en bronze doré. La hauteur totale de l'ensemble est de 11 mètres. Le morceau cassé a été placé contre l'une des faces du socle, en sorte qu'on peut voir à l'aise l'intérieur de la cloche.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 43.

UN DÉPART DE CHASSE EN STYRIE (1).



Dessin de Grandsire.

M. Grandsire nous raconte ainsi la scène que son dessin représente :

« Un matin, au point du jour, je traversais en voiture un des charmants villages de la Styrie. Une grande rumeur m'éveilla; je m'avançai à la portière, et je vis une multitude qui s'agitait dans la demi-obscurité. Ce n'était pas un spectacle ordinaire. En regardant avec attention, je m'assurai que cette assemblée si matinale n'avait du moins pour objet rien de sinistre; bien au contraire, une ardeur

(1) La Styrie, l'un des gouvernements de la monarchie autrichienne, est bornée au nord et à l'ouest par l'Autriche, à l'est par la Hongrie, au sud par l'Illyrie et la Croatie. Son chef-lieu est Grætz.

joyeuse animait tous ces visages allemands, où ne règne d'ordinaire qu'un air de grande quiétude et de placide bonhomie. J'adressai quelques questions à de jeunes femmes que notre voiture avait attirées, et j'appris qu'il s'agissait simplement d'un départ de chasse. Le gouverneur de la province, qui possède des terres de chasse dans cette partie de la haute Styrie, la contrée la plus giboyeuse de l'Europe, avait convié le ban et l'arrière-ban des chasseurs du pays pour organiser d'immenses rabats à l'occasion de la visite que lui avait faite je ne sais plus quel illustre personnage. J'avais entendu parler de ces grandes chasses styriennes, et je ne résistai pas au désir de descendre de voiture pour voir à mon aise les chasseurs et leurs apprêts. J'entrai dans la seule et attrayante auberge du village. Elle était déjà entièrement envahie. Tout y respirait un entrain de bon aloi, une allégresse franche et naïve. Il y avait à peine quelques instants que je contemplais avec intérêt les différents groupes qui m'entouraient, tous dignes du pinceau d'un maître, quand la corne de l'*oberjæger* ou chef des gardes donna le signal du départ. Chacun prit alors sa carabine et vida sa coupe en invoquant probablement saint Hubert, qui doit être aussi le patron des chasseurs styriens. On sortit, et sous la lumière du jour, déjà plus blanche et plus vive, je distinguai mieux l'élégance du costume styrien, aux couleurs bariolées, taillé de manière à laisser toute liberté à la souplesse des mouvements et à l'agilité de la course. Beaucoup de femmes et de jeunes filles étaient descendues des montagnes jusqu'au lieu du rendez-vous pour accompagner de leurs vœux les chasseurs, si bien que j'aurais pu me croire plutôt le témoin d'un départ d'enrôlés volontaires pour l'armée que d'une expédition de plaisir contre de paisibles et inoffensifs animaux. Un jeune père pressait dans ses bras sa petite famille, dont les habitudes allaient être interrompues par quelques jours d'absence; un jeune fiancé écoutait quelques douces paroles murmurées à son oreille par sa gracieuse compagne; on les interpellait gaiement ou on les regardait avec des sourires sans malice. Mais la plupart des chasseurs, exclusivement occupés de leurs futurs exploits, anticipaient sur les événements par des toasts souvent arrosés du coup de l'étrier. »

La fin à une autre livraison.

QUELQUES RAYONS DE SOLEIL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 254, 262, 270.

Vers midi, Madeleine habilla son enfant avec ses habits les plus frais, lui lava le visage, lui peigna bien les cheveux; puis elle mit un bonnet propre, sa robe la moins fanée, son tablier de soie qu'elle gardait pour les occasions, et un petit châle, non point son châle de noce, il était... au mont-de-piété. Elle ouvrit le tiroir, compta et mit dans sa poche l'argent apporté la veille (il s'en trouvait assez pour payer quatre mois de loyer), et, prenant son petit garçon dans ses bras, elle s'achemina vers la demeure de M. Desvernaux, le propriétaire de la riante mansarde qu'ils venaient de quitter.

Le domestique qui lui ouvrit la porte la fit entrer dans une chambre où Émilie était occupée à introduire des tiges de mouron entre les barreaux de la cage de son canari. Les deux enfants se considérèrent un moment sans rien dire, puis, comme Julien, assis sur les genoux de sa mère, dirigeait des yeux curieux sur le petit oiseau jaune, Émilie décrocha la cage suspendue au mur et l'approcha du petit garçon, qui se mit à rire joyeusement et s'écria :

— Oh! mère; oh! regarde donc! Oh! quelle jolie bête! Est-il à toi, Mademoiselle? se hasarda-t-il à demander.

— Oui, il est à moi, répondit Émilie. N'est-ce pas, qu'il est beau? As-tu aussi un oiseau, toi?

— Non, Mademoiselle. Veux-tu me prêter celui-là, Mademoiselle?

— Julien! Julien! interrompit sa mère, veux-tu bien te taire!

Le petit Julien, tout confus, se cacha la figure contre l'épaule de Madeleine, mais, d'un œil, continuait à regarder de côté et avec admiration la merveille qu'on lui présentait.

A ce moment on vint avertir Mme Barrul que M. Desvernaux était prêt à la recevoir. Elle se hâta de poser son enfant à terre, lui recommanda d'être sage, de ne pas bouger, et entra dans la chambre voisine.

— Eh bien! lui dit son ancien propriétaire, vous venez me payer, madame Barrul?

— Oui, Monsieur; mais je ne vous apporte que le montant de quatre mois de loyer, au lieu de six. Nous n'avons pu vendre plus cher l'établi et les outils de mon mari; mais si Monsieur veut avoir patience, j'espère que, dans peu, je pourrai apporter le solde.

— Comment! comment! madame Barrul; qu'est-ce que vous dites donc là? Vous avez vendu les outils de votre mari pour payer ce loyer?

— Oui, Monsieur, répondit-elle simplement. Monsieur veut-il bien me faire un reçu à compte?

Desvernaux était devenu triste et préoccupé; il prit plume et papier et fit un reçu en bonne forme. Puis, le remettant entre les mains de Madeleine :

— Je suis fâché, dit-il, avec un air qui trahissait un remords secret, que vous ayez été obligés de vendre des choses si précieuses, si nécessaires... Je ne prétendais pourtant pas... Enfin, je suis réellement désolé de cela. Mais aussi, pourquoi vous êtes-vous tellement pressés de payer ces six pauvres mois arriérés? Je le comprendrais mieux si vous étiez encore mes locataires; mais, dans le cas présent, bien d'autres que vous n'y auraient pas vu d'urgence, et auraient laissé cela.

— Nous n'avons pas oublié un moment que nous étions vos débiteurs, Monsieur, répondit Madeleine avec une douce dignité.

Elle dit cette parole sans arrière-pensée, sans intention de récriminer ou de blesser, car elle ignorait que Desvernaux l'eût prononcée lors de son entrevue avec Laurent. Mais ces simples mots furent pour lui comme un fer rouge.

— J'ai été un peu vif l'autre jour avec votre mari, dit-il; c'est que je suis malade, voyez-vous.

Madeleine n'en croyait pas ses oreilles, elle à qui l'on avait toujours représenté M. Desvernaux comme un homme égoïste et dur.

Ah! c'est que le soleil de charité commençait seulement à luire dans ce cœur si longtemps et si volontairement resté à l'ombre.

— Madame Barrul, lui dit-il, comme elle se levait pour s'en aller, ayez la bonté de me donner votre adresse, et ne vous tourmentez pas pour les deux mois qui restent à payer. Je désire, vous entendez bien, je désire que vous ne pensiez plus à cela.

Elle sortit profondément touchée de cette bonté, mais bien décidée à n'en pas profiter.

Et pendant ce temps, qu'avait fait Laurent? Il avait marché beaucoup et longtemps dans la ville; il s'était arrêté chez bien des confrères; il avait demandé avec instance et sans fausse honte qu'on voulût l'occuper, mais en vain; non pas qu'il y eût mauvais vouloir, mais, je l'ai dit, les temps étaient durs, et dans plus d'un atelier le chômage avait remplacé le travail.

Le sort était rebelle, notre ami jura de le vaincre. Il s'arrêta enfin, comme la matinée était déjà bien avancée, à la porte d'un vaste chantier de construction.

De nombreux ouvriers y travaillaient, les uns armés de scies, d'autres de haches; ceux-ci installés vers de grands établis, ceux-là chargeant des poutres énormes sur des chars attelés de robustes chevaux.

Le patron inspectait et donnait des ordres. Laurent s'avança vers lui.

— Pardon, Monsieur, lui dit-il sans préambule; pouvez-vous me donner de l'ouvrage?

— Eh! eh! mon garçon, c'est facile à demander, pas tant que tu crois à donner. D'où viens-tu?

— J'habite la ville; je suis pauvre, je suis marié et père, et je n'ai pas d'ouvrage.

— Que sais-tu faire?

— Menuisier ébéniste de mon état.

— Alors pourquoi ne cherches-tu pas plutôt de l'ouvrage chez toi, où tu as les ustensiles qu'il te faut?

— Je n'ai plus d'ustensiles, patron; j'ai tout vendu, tour, outils, établi.

Le patron le regarda en clignant; sa bouche, qui souriait avec bienveillance, prit tout à coup une expression de dédain.

— Ah! fit-il, c'est différent. On ne vend pas ces choses-là, mon garçon; tant pis pour toi! va racheter tes outils avant de vouloir faire la besogne.

Et il lui tourna le dos.

C'était un grand, carré et puissant gaillard que ce patron. Sa tête ronde, grisonnante, un peu rejetée en arrière; ses yeux vifs, au regard droit et pénétrant; son parler ferme et cordial, commandaient le respect et rassuraient bientôt quiconque se sentait marcher dans le droit chemin.

Laurent lui avait plu d'abord par son air de mâle franchise; mais à l'aveu de cette vente d'instruments si chers à l'artisan, il l'avait pris pour un de ces mauvais sujets qui échangent parfois leur gagne-pain contre une bouteille de vin, contre un jeu de hasard ou d'autres excès condamnables. Laurent insista honnêtement.

— Ma foi, reprit le patron, je ne vous connais pas, mon garçon; qui me dit que vous ne mentez pas et que vous n'êtes pas un vagabond?

Laurent bondit, le sang lui monta au front.

— Patron, dit-il d'une voix qu'il essayait de contenir, mais qui vibrait malgré lui, je vous conjure de m'écouter. J'ai vendu presque tout ce que je possédais pour payer mon loyer; la maladie, la cherté des vivres m'avaient arriéré; je ne voulais rien devoir, j'ai sacrifié mes outils. Je sais bien que vous n'êtes pas obligé de me croire, vous ne me connaissez pas; mais, au nom de l'équité, au nom de la charité, si vous avez de l'ouvrage à me donner, ne me le refusez pas!

— Je n'en ai point; j'ai des hommes de trop, mon ami; je vous le dis en vérité, je suis obligé de refuser de l'ouvrage tous les jours; mais, tenez... si le cœur ne vous répugne pas... voilà!

Et de la main il montra le sol couvert de sciure de bois, d'éclats de bois et de copeaux. Des femmes et des enfants déjà à l'œuvre entassaient ces débris dans des sacs et dans des corbeilles, puis les allaient vendre chez les particuliers de la ville. Pour la seconde fois, le pauvre Laurent se sentit rougir; d'abord suspecté de vagabondage, puis abaissé par un travail abandonné aux plus incapables! Le cœur lui défaillit un peu; mais le temps marchait; à la maison, la femme s'exténuait et passait des nuits, le petit Julien languissait dans la maladie, les besoins se faisaient sentir.

— Allons, mon brave, se dit-il à lui-même pour se donner du montant, prends ça pour aujourd'hui; demain l'on verra!

Et, se débarrassant de sa veste, il se mit à la besogne au milieu de quelques vieilles femmes et de petits enfants, et cela sous les yeux des ouvriers du chantier, qui riaient et se moquaient. Plus d'une plaisanterie cruelle et grossière arriva jusqu'à lui et lui fit tinter les oreilles; mais il avait déjà vaincu, il se sentait plus fort et plus grand. Il continua sa nouvelle tâche sans regarder autour de lui et sans mot dire.

Le chef, qui l'avait observé avec curiosité, se sentit bientôt un sincère intérêt pour ce jeune homme à la physionomie intelligente, qui préférait à l'oisiveté le travail honnête quel qu'il fût.

Un tas de copeaux et un de *petits bois* furent bientôt mis à part; il fallait un sac, un lien pour les emporter : Laurent n'en avait pas.

— Eh! l'ami! lui cria le patron, tiens, voici une vieille toile; enveloppes-en ta marchandise, tu me la rapporteras.

Laurent remercia, paya sa part du butin, puis, chargeant son fardeau sur ses épaules, il partit de là.

— Tu ne prends pas ta veste? lui demanda le patron.

— Vous ne me connaissez pas, je vous la laisse en gage.

— En gage de quoi?

— De la toile que vous me prêtez.

— Allons, l'ami, à ton aise!

Les copeaux furent vendus; quelques sous furent le bénéfice, puis le bois, puis la sciure. Chaque voyage rapportait son petit salaire; c'était peu, mais enfin c'était cela. La sueur inondait le front de Laurent, mais son cœur battait d'aise à mesure que s'arrondissaient les flancs de la petite bourse de cuir.

Vers trois heures, on le pria de donner un coup de main pour aider à sortir de l'ornière une voiture chargée de poutres.

Laurent avait une force peu commune; en se mettant à l'œuvre, ses puissants muscles se roidirent : d'un coup d'épaule il enleva la roue.

— Ouais! tu n'es pas faible, lui observa quelqu'un; c'est dommage que tu emploies ta force à relever de la sciure.

— Si j'avais autre chose, je ne ferais pas cela, répondit-il en s'essuyant le visage.

— Allons, lui dit le contre-maître, laisse cette besogne à d'autres, et puisque tu n'es pas manchot, prends un bout du manche de cette scie; toi, l'autre, dit-il à un autre ouvrier, et à vous deux maintenant.

C'était une scie à deux pour les grandes poutres de construction; il fallait scier le bois dans sa longueur, de haut en bas. Laurent monta sur l'échafaudage, l'autre resta en bas, et tous deux se mirent en cadence à entamer le tronc dur et poli. Notre homme n'était point novice; l'ouvrage fut vite et bien fait. On continua ainsi jusqu'à ce que le soleil descendît à l'horizon.

— T'en viens-tu avec nous? dirent à Laurent quelques ouvriers en quittant le chantier.

Laurent refusa. Presque tous ces hommes, en sortant de l'ouvrage, s'éparpillaient dans les estaminets d'alentour.

Le patron l'appela de la petite cabine où il réglait ses comptes. Sur le comptoir était une pièce de monnaie.

— Tiens, dit-il, voici un quart de journée, tu l'as bien gagné. Reviens demain, je tâcherai de t'incorporer. Tu as l'air d'un brave homme, et tu vas me dire un peu tes affaires en buvant un verre de vin avec moi chez la vendeuse d'en face.

— Merci, dit Laurent en prenant son salaire; excusez-moi, mais je m'en vas. Voyez, patron, vous prendrez ça

comme vous voudrez, mais je me suis fait une loi, pas pour toujours, mais pour longtemps du moins, de ne plus mettre les pieds dans un cabaret. J'ai mes raisons pour ça; je vous les dirai un jour. Bonsoir.

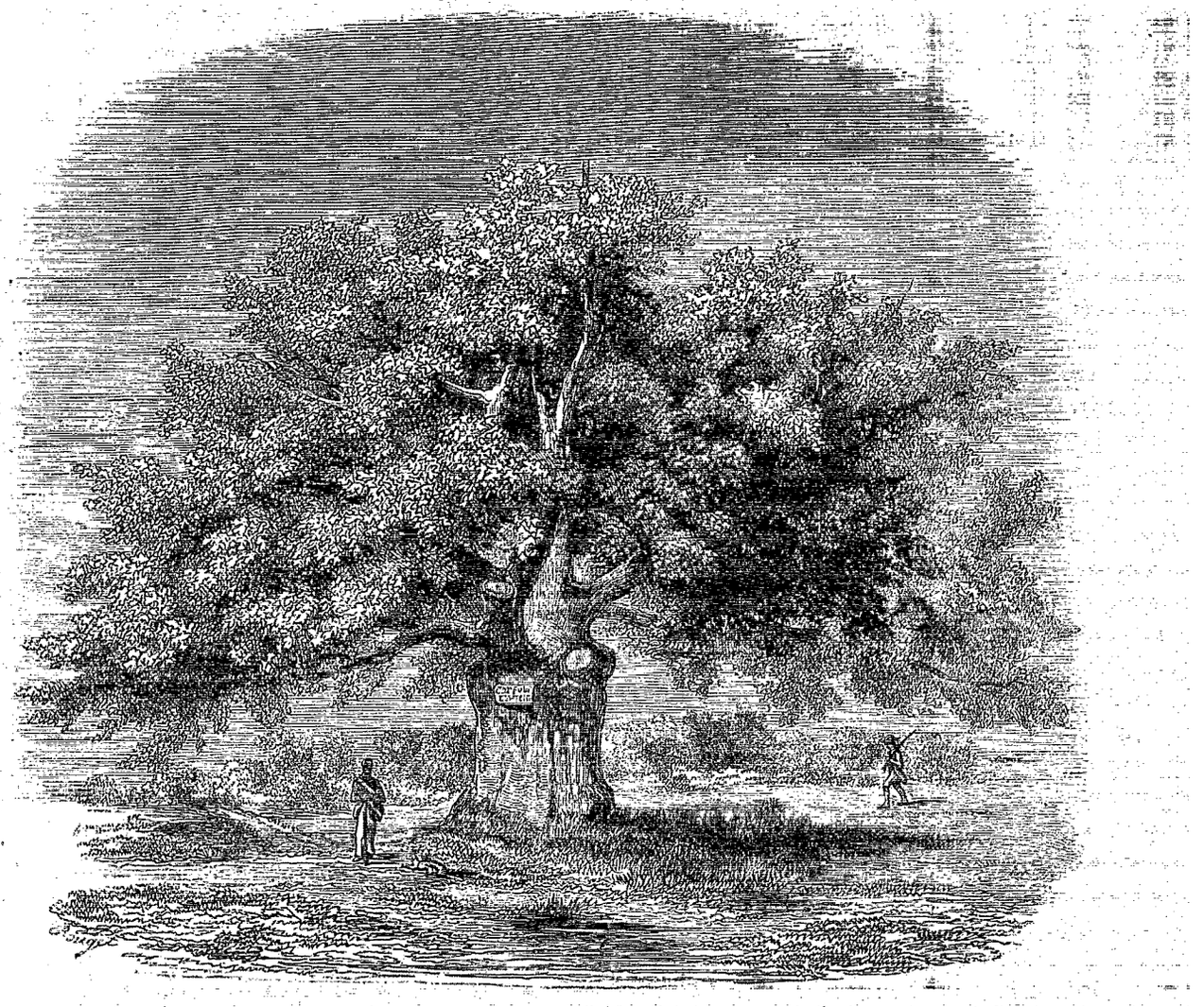
Le patron le regarda s'éloigner avec une espèce d'étonnement admiratif. — Allons, allons, se dit-il, ce doit être un brave garçon; ce serait péché que de ne pas l'occuper. Ah! si seulement tous ces pendards de par là lui ressemblaient!

La suite à une autre livraison.

LE CHÊNE D'ANTEIN

DANS LA FORÊT DE SÉNART.

La forêt de Sénart est aujourd'hui réservée à une chasse particulière. On ne peut la parcourir en voiture sans autorisation; mais nous croyons qu'il est permis de s'y promener à pied. L'une de ses curiosités vénérables est le chêne d'Antein, que l'on appelle aussi le chêne de Bellevue. Il est situé au carrefour d'Antein, à 300 mètres environ



Le Chêne d'Antein, dans la forêt de Sénart. — Dessin d'Himely.

des maisons de Champrosay, sur la route de Draveil : huit routes viennent se croiser autour de ce vieil arbre, dont le feuillage couvre un espace de 27 mètres; son tronc mesure 5m,20. Les habitants voisins racontent que jadis, au bon temps du moyen âge, les branches du chêne d'Antein servaient très-souvent de potence : au dernier siècle, elles ont servi d'ombrage aux déjeuners de chasse de l'extravagant marquis de Brunoy.

LES TROIS AMIS.

Je me promenais un matin aux alentours d'un de ces villages de plaisance qui environnent Paris, et je lisais en marchant. Mon livre était un nouveau traité sur le paupérisme. D'après le système de l'auteur, il ne devait plus y avoir de pauvres, ou du moins, s'il y en avait encore, on ne devait plus les voir. Dans les cités de l'avenir, il y aurait des ateliers toujours ouverts pour les adultes valides capables de travailler, et des hospices toujours vacants pour les infirmes, les enfants et les vieillards. Plus de haillons, plus de visages hâves errant sur la voie publique; le spectacle de la misère n'offenserait ou n'attristerait plus le regard des citoyens, et l'homme de l'avenir ne verrait autour de lui qu'ordre, bien-être et prospérité. Le livre, après tout, était sincère et dicté par de très-bonnes intentions; il éveillait en moi mille idées philanthropiques et me remplissait de satisfaction.

Comme je touchais aux premières maisons du village, un murmure de voix suppliantes parvint à mon oreille à travers ma préoccupation; je levai les yeux; c'étaient des mendiants : un aveugle à longue barbe, avec une petite fille à peine vêtue qui lui servait de guide, et un chien caniche à ses pieds, justement un de ces fâcheux spectacles, un de

ces abus que mon économiste condamnait et promettait d'abolir. J'entendis sans écouter, je vis sans regarder, et je passai sans m'arrêter, poursuivant mon intéressante lecture. Quand j'eus achevé le livre et que je l'eus remis au fond de ma poche, ma pensée se reporta d'elle-même sur les pauvres que je venais de rencontrer, et ce que je n'avais fait qu'entrevoir m'apparut alors distinctement. « La charité, s'il vous plaît! » avaient dit humblement les deux voix, l'une grave et triste, l'autre douce et argentine. Et je revoyais la maigre figure du vieil aveugle, ses cheveux blancs qui, à eux seuls, eussent mérité des égards, et le pâle visage de la pauvre enfant qui semblait demander un sourire, et jusqu'au bon regard du chien, si résigné, si fidèle à ses monotones fonctions!



Les Trois Amis. — Composition et dessin de Godefroy Durand.

Je m'efforçai de chasser ces images que maintenant ma pensée évoquait inutilement; mais elles se représentaient toujours à mon esprit. En vain je m'attachais à regarder les jolies maisons de campagne qui bordaient le chemin, les façades bien blanches, les grilles élégantes, les parterres fleuris, les allées sablées et ratissées : tout cet ordre, tout ce luxe, que rien de sordide ni de triste ne ternissait, ne pouvait dissiper l'impression de sécheresse, de lourdeur, de mécontentement, qui troublait mon cœur. Il me semblait qu'une légère offrande déposée dans le chapeau bosselé du vieillard, une parole bienveillante, un regard sympathique adressés à l'enfant, m'eussent donné plus de paix, plus de joie que la vue de toutes ces belles choses, qui pourtant ne parlaient que de bien-être et de bonheur.

J'avais dépassé le quartier des élégantes villas, et, revenant sur mes pas, je m'étais engagé dans une rue étroite, exclusivement habitée par des paysans. Autour d'une croix de bois qui occupe le centre d'une petite place était rassemblé un groupe de personnes qui attira mon attention. J'approchai, et je vis, au milieu de femmes et d'enfants, le vieil aveugle et sa petite compagne assis sur la marche de pierre, le chien couché à leurs pieds. L'un tenait entre ses mains une écuelle remplie de soupe fumante; l'autre avait des cerises sur ses genoux dans un pli de sa robe. Je prêtai l'oreille : le vieillard racontait son histoire à son auditoire attentif; il redisait ses malheurs, son infirmité causée il y avait dix ans par l'explosion d'une mine, son fils et sa bru emportés en quinze jours par la dernière épidémie, sa petite-fille et son vieux chien, ses seuls amis sur la terre; et des exclamations de pitié interrompaient à chaque

instant son récit. Bientôt une franche intimité s'établit entre le pauvre homme et ses bienfaiteurs : on prenait plaisir à le voir manger de si bon appétit. Il me fut possible de glisser mon aumône sans que l'on fît attention à moi. En même temps, plusieurs fillettes avaient entouré la petite mendiante, partageaient leur pain avec elle, lui demandaient son nom, et les caquets éclatèrent avec des rires frais et joyeux. Le chien lui-même eut sa part de la fête : de petits enfants le provoquèrent au jeu ; il se leva, étira ses membres engourdis, et se mit à courir et à aboyer comme aux meilleurs jours de son ancienne prospérité.

Devant cette scène réjouissante, je me sentis soulagé et doucement ému. Je me dis qu'assurément il serait bien désirable que l'on parvînt un jour à supprimer la pauvreté. Dieu le veuille ! Mais en attendant, ne serait-il pas plus nuisible qu'utile d'éloigner le pauvre de nos regards en l'enfermant? Le pauvre n'a pas seulement besoin d'être nourri, mais aussi d'être consolé, et des témoignages de sympathie et de fraternité ne lui sont pas moins nécessaires qu'un morceau de pain ; accomplirions-nous tout notre devoir si nous ne lui venions plus en aide qu'indirectement, et sans le savoir, par la voie des impôts et la main toujours un peu froide et sévère de l'administration publique? Tant qu'il existera un malheureux dénué de toute ressource et incapable de travail, il sera bon que nous soyons en sa présence et qu'il sente quelquefois notre cœur battre près du sien. Seulement, allons le chercher dans sa mansarde ou sa cabane, et évitons-lui, autant que nous le pouvons, la nécessité dure, humiliante et souvent corruptrice, de supplier et tendre la main sur la route ou dans la rue.

— Ma seule force contre l'horreur naturelle qu'inspire la mort, c'est d'aimer au delà.

— Mon Dieu ! faites-moi faire quelque chose que je puisse récompenser.

— Le bien est lent, il monte ; le mal est rapide, il descend.

— Il y a d'admirables exemples qui, transportés par les faibles dans la voie où ils marchent eux-mêmes, se transforment en piéges.

— On ne pardonne jamais assez, mais on oublie trop.

— Écrire au crayon, c'est comme parler à voix basse.

— Il y a des cœurs dont la bienveillance seule a plus de rayons que l'affection de beaucoup d'autres, comme la lune de Naples est d'un plus doux éclat que maints soleils.

— Les gens qui sont pressés de parler n'ont presque jamais rien à dire ; la pensée et les idées supposent un premier travail de l'intelligence.

— Qu'est-ce qu'il faut pour être indulgent? Beaucoup de bon sens et une goutte de piété dans le cœur.

— C'est par l'esprit qu'on s'amuse, mais c'est par le cœur qu'on ne s'ennuie pas.

— On n'a pas le droit d'exiger la conscience dans celui à qui on refuse la liberté. M^me^ SWETCHINE.

LE KICHER, TISANE DE CAFÉ.

Ce que les plus fins gourmets prennent le plus volontiers à Moka, n'est pas le café, c'est le *kicher*, sorte de tisane au goût douceâtre que l'on obtient de la pulpe dont chaque grain de café est entouré. On se contente de faire infuser dans de l'eau très-chaude le joli fruit rouge qui enveloppe la fève de Moka ; c'est une boisson rafraîchissante et parfaitement inoffensive. Quelques Arabes en font une prodigieuse consommation.

ÉLÉVATION VERS DIEU PAR LA NATURE.

Suite. — Voy. p. 69, 75, 107.

IV.

Je ne sais si quelque géomètre s'est jamais avisé de calculer la valeur dynamique de la cataracte du Niagara, je l'ignore ; mais j'estime à vue d'œil qu'elle ne doit pas être de beaucoup au-dessous de deux cent cinquante mille chevaux. Pour être moins pittoresque sous cette forme, le travail de la nature n'en paraît peut-être que plus grandiose. Cependant ce n'est encore là qu'un image amoindrie du mouvement de la pluie qui tombe annuellement dans le bassin du fleuve. Combien n'y a-t-il pas d'eau qui se dissipe par l'évaporation ou les infiltrations avant de se réunir au courant central? Et la chute même de celle qui se précipite avec tant de fracas du sommet des escarpements, n'est-elle pas tout simplement, quoique plus éclatante, une fraction de la chute totale qui s'opère graduellement des sources à l'embouchure? Mais il y a plus : ces flots impétueux qui étonnent nos yeux par leur projection et leur abondance, n'ont-ils pas commencé par tomber d'une élévation bien plus grande? Ne descendent-ils pas primitivement des nuages? Rassemblons donc par la pensée, pour en faire une seule masse, toutes les gouttelettes de pluie dont ils proviennent, et nous verrons la cataracte se jeter non plus du haut des rochers qui barrent le fleuve, mais du haut des zones supérieures de l'atmosphère, et nous donner ainsi un spectacle en comparaison duquel celui qui cause tant d'admiration aux voyageurs n'est plus qu'un jeu. Quelle dépense prodigieuse ! que de chevaux pour en représenter le chiffre ! Que d'engins, de manéges, de corps de pompe, s'il fallait remonter jusqu'au niveau qu'occupait à l'origine toute cette eau ! L'imagination en est comme effrayée.

Cependant les choses considérées de la sorte laissent bien voir qu'il ne s'agit plus d'un phénomène extraordinaire. Si le mouvement est plus saisissant au Niagara, il n'existe pas moins avec la même réalité partout ailleurs. Il pleut sur toute l'étendue de la terre, et par conséquent, sur toute l'étendue de la terre, l'eau qui forme la pluie est journellement ramassée au niveau du sol et portée de là au niveau des nuages pour en retomber encore. Admettons que la quantité de pluie que reçoit la surface du globe dans le cours de l'année soit représentée par une couche d'un mètre d'épaisseur, et faisons-la venir d'une hauteur moyenne de trois mille mètres : un calcul bien simple nous montrera que pour effectuer le même ouvrage, il faudrait entretenir à la tâche quatre cent trente milliards, ou, à raison de huit heures de travail par jour, un total d'environ treize cent milliards de chevaux. Quelle hydraulique gigantesque ! Il suit du même calcul que pour nourrir cette énorme population d'animaux, il faudrait non-seulement y consacrer tout le sol des continents, mais rendre ce sol assez fertile pour que chaque hectare pût prendre à sa charge cent vingt chevaux. Ainsi, la terre, consacrée à ce seul service, serait parfaitement incapable d'y suffire ! Et pourtant, sans bruit, sans appareil, sans que le plus léger signe, pour ainsi dire, nous avertisse, l'opération poursuit sans relâche son accomplissement ; la force nécessaire à ce prodigieux travail se dépense et produit systématiquement son effet ; l'eau s'élève dans ses réservoirs supérieurs, en paix, en silence, sans même que nous y prenions garde, nous qui sommes si essentiellement intéressés à ce mouvement ; et peut-être croirions-nous encore, comme les premiers hommes, que cette eau si salutaire nous vient tout uniment du ciel, si la science, plus avisée que nos sens, ne nous avait appris qu'après être tombée, elle remonte

avec une infatigable activité pour nous rendre perpétuellement avec la même simplicité le même bienfait.

Voilà un exemple des méthodes de Dieu dans le déploiement quotidien de sa puissance! Mécanicien d'autant plus admirable que ses rouages font moins de bruit, il mène à fin les plus vastes ouvrages sans que rien trahisse jamais la peine ni l'effort. Il veut, et sur les bases qu'il a posées, ce qu'il a voulu s'achève comme de soi-même par des voies qui, malgré leur grandeur, nous demeurent insensibles jusqu'à ce qu'éclate l'événement auquel il les avait destinées. Il n'a besoin que des principes : il les touche, et le flot de leurs conséquences prend son cours. Ainsi venons-nous de le voir à l'œuvre dans la prodigieuse entreprise de l'irrigation de la terre. Il a, dès l'origine, donné au soleil sa chaleur et à la vapeur son élasticité, et, à trente millions de lieues, le foyer rayonne, l'eau s'échauffe, l'atmosphère la pompe, et cette eau s'élève imperceptiblement jusque dans la région des nuages pour en redescendre partout où elle est appelée, apportant à l'air sa fraîcheur, aux fleuves et aux fontaines leur aliment, entretenant la vie de tous les êtres. Rien ne coûte à ce souverain régulateur, parce qu'il peut tout; d'autant plus magnifique dans les explosions de sa puissance qu'il est plus calme dans les ordonnances qui les préparent.

Jetons les yeux sur l'océan; là le spectacle est encore plus frappant, car l'action est continuelle et toujours à découvert. Un flot s'abaisse, un autre flot s'élève et le remplace; à peine sur cette immense nappe d'eau qui occupe les trois quarts du globe se rencontre-t-il quelques places qui soient momentanément en repos : leur calme n'est même qu'apparent, puisque les courants et les marées ne cessent pas de tenir en haleine ce que les vents laissent tranquille pour un instant. Que de siècles se sont déjà écoulés sans que cette fluctuation ait faibli, et que de siècles la verront encore se soutenir sans paix ni trêve! Elle a commencé du jour où les mers se sont déposées dans les bassins qui s'étaient creusés pour elle, et il faudra que la terre se mette en glace ou en vapeur avant qu'elle prenne fin. Comment se faire idée de la quantité de force qui s'est dépensée à ce travail depuis que notre globe s'est formé? Cherchons du moins, comme pour la pluie, un aperçu; supposons, ce qui est encore bien au-dessous de la réalité, que le mouvement des vagues soit représenté par le soulèvement et l'abaissement alternatifs de la surface de l'océan sur la hauteur d'un mètre par minute, la géométrie nous convaincra bien vite que pour produire ce même mouvement, il faudrait entretenir sur la terre, non plus, comme tout à l'heure, treize cent milliards, mais plus de cent cinquante mille milliards de chevaux. Cette évaluation n'est qu'un minimum, et pourtant notre esprit est à peine en état de l'embrasser tant la grandeur du chiffre le déconcerte. Essayons donc de lui donner une autre forme en prenant notre appui sur une plus forte unité : choisissons pour type une cataracte, et pour la faire tout de suite de condition supérieure, que ce soit le Rhin et faisons-le tomber du haut des nuages. Ce spectacle semble-t-il assez grandiose? Ce n'est rien. Pour équivaloir au mouvement général des vagues tel que nous l'avons tout à l'heure défini, il nous faudra maintenant réunir en une seule nappe, si notre imagination ne faiblit pas encore cette fois, six millions de fleuves semblables à celui-là.

Telle est l'image affaiblie de l'agitation qu'entretient à la surface des mers, comme en se jouant, le doigt de Dieu. Et quel est le but de ce grand mouvement? On ne le voit point. Les vents, qui en sont cause, le produisent sans s'y être appliqués; pour eux le phénomène est accessoire. Ils ont leur route tracée, et en glissant au-dessus de l'océan, c'est vers leur propre fin qu'ils se dirigent sans s'inquiéter de savoir si, sur leur passage, les eaux frémissent et se soulèvent. C'est en vue du système de l'atmosphère qu'ils ont reçu du soleil et de la terre la force qui les anime, et s'ils en laissent perdre, c'est qu'ils en ont en excès et que cette perte même, en modérant leur impétuosité, ne fait que leur servir. Et n'entrevoit-on pas sous cet exemple l'immensité de cette puissance souveraine à laquelle il ne coûte pas plus de se prodiguer que de se retenir? Celui qui la possède voit du même œil le mouvement qu'occasionne la goutte d'eau dans le creux obscur du rocher et celui de ces vagues imposantes dont la multitude palpite sans repos sur les vastes plaines de l'océan; il n'a pas fait plus d'effort pour produire celui-ci que pour produire le premier; l'énergie qui remplit l'univers sort de lui sans travail et se propage d'elle-même où il veut et suivant les proportions qu'il a dictées pour chaque objet. Il est semblable au brûlant foyer qui pour échauffer ce qui l'entoure n'a qu'à laisser rayonner la chaleur qui émane naturellement de son sein. Les phénomènes que nous admirons parce qu'ils nous dominent ne comptent pas plus devant lui que ceux dont nous avons mépris parce que nous nous estimons au-dessus d'eux; les uns et les autres sont à la même distance de lui, et s'il pouvait avoir besoin de s'appliquer à quelque chose pour leur donner naissance, ce serait, pour les uns comme pour les autres, à refréner les torrents de puissance qui se précipent éternellement hors de lui.

Ce n'est pas en se bornant aux continents et aux mers qu'il faut étudier les effets de ce splendide pouvoir; c'est dans l'immensité du ciel qu'il conviendrait d'être en état de les poursuivre. Considérons seulement la quantité de mouvement qui emporte dans son orbite le globe sur lequel le genre humain est assis. Comparons-le à l'un de ces terribles projectiles dont nos langues font un de leurs types de violence et de vélocité, et nous allons nous confondre en nous voyant si tranquilles à la surface du plus effrayant boulet que l'imagination puisse concevoir. En effet, à commencer par la valeur de la masse, calculons que notre globe contient deux cent quatre-vingt milliards de kilomètres cubes, et que chaque kilomètre cube équivaut à quatre cent seize milliards de boulets de vingt-quatre; faisons le compte et ajoutons-y que tandis que le boulet parcourt trois cent quatre-vingts mètres par seconde, le sphéroïde terrestre, quatre-vingts fois plus rapide, en parcourt trente mille. Voilà un échantillon de cette artillerie céleste près de laquelle les plus grandes rapidités que nous sachions produire ne sont que des lenteurs. Au lieu des chiffres, cherchons à voir le phénomène lui-même; mettons-nous sur le passage de l'énorme globe, à peu près comme on se met sur le bord d'un chemin de fer pour assister au passage d'un train. Il est encore à cinq mille lieues, et il remplit déjà près d'un quart du ciel; c'est l'effet d'une montagne pour qui la contemple du fond de la vallée; il marche, il approche, il grandit à vue d'œil; à raison de cinq cents lieues par minute, il ne lui en faut que dix pour être sur nous. Le voici! regardons, c'est la terre qui passe : le ciel en est éclipsé, et nous n'avons plus devant les yeux qu'un tourbillon qui défile avec une étourdissante vélocité; mers, fleuves, montagnes, villes, foules qui s'agitent, armées qui se combattent, temples, palais, tout se confond en un seul éblouissement; malgré tant de fougue, il faut six minutes à cette terrible masse pour s'écouler tout entière; enfin son passage est terminé, le ciel est libre, les étoiles resplendissent, et en jetant les yeux de côté, nous voyons, déjà loin de nous, l'énorme globe qui poursuit sa route en nous laissant distinguer de plus en plus clairement, à mesure qu'il s'éloigne, les accidents et la rotation de sa surface : emporté par le vent de Dieu et libre sur l'abîme, il va sans fin.

Non-seulement ce prodigieux transport s'accomplit dans un silence parfait, mais il est tellement mesuré, qu'aucune oscillation ne nous le révèle et que sans les observations les plus attentives de la science nous n'aurions jamais été amenés à le soupçonner. Aussi, pendant longtemps, les hommes ont-ils pu croire à l'immobilité du sol qui les portait; et cependant c'était à la rapidité même de son déplacement qu'était due cette apparente fixité. Supposons, en effet, que le mouvement qui détermine la révolution de la terre vienne à cesser un instant, nous serions avertis de son évanouissement bien plus vite que nous ne l'étions de son existence, car la terre commencerait aussitôt à se précipiter sur le soleil avec une vitesse croissante, rien n'empêchant plus cet astre redoutable de l'attirer jusque dans ses brasiers où, brisée par le choc, elle tomberait en morceaux. Ainsi, par une sorte de contradiction, c'est de sa mobilité même que résulte la stabilité de ce monde. Son mouvement fait notre salut. Mais, comme si ce mouvement avait pris modèle de la même main qui lui a donné origine, il nous conserve sans se découvrir à nos sens par aucun signe. Ses bienfaits sont d'un ordre capital, mais en même temps d'un cours si calme qu'à peine y prenons-nous garde, tout en en jouissant continuellement. Il ne se manifeste qu'aux esprits qui le cherchent, et ne tient pas moins sous son empire ceux qui l'ignorent ou le méconnaissent que ceux qui se plaisent à l'admirer dans son mystère.

La suite à une autre livraison.

ÉCOLE DE PETITES FILLES.

L'après-midi est chaude. Sous la grande arcade cintrée où, près d'une touffe de feuillage, pend une cage vide, et qu'un large rideau défend, la vieille matrone apparaît dans l'ombre, les lunettes sur le nez et un livre à la main, mais sommeillant à demi sous ses coiffes extravagantes. Les enfants grands et petits, garçons et filles, sages et mutins, sont groupés dans la salle étroite et presque sur le seuil où une poule semble faire aussi la leçon à ses poussins rôdant autour de l'écuelle renversée dont ils se sont partagé le contenu.

Le silence est profond; car on n'est pas bien sûr que



Salon de 1859; Peinture. — École de petits enfants, à Albano, par M. Alfred Van-Muyden. — Dessin de Marc.

l'argus n'ait pas au moins un œil ouvert, et son perroquet, suppléant trop fidèle, pourrait bien d'ailleurs redire les infractions dont il aurait été témoin. On s'applique donc, au moins en apparence, à son livre ou à son tricot; mais on aspire en secret à l'heure, si lente à venir, de la délivrance. Combien de gambades et de cris joyeux ne faudra-t-il pas pour racheter une si complète immobilité et un si long silence!

DANIEL MANIN.



Daniel Manin. — Dessin de Chevignard, d'après une photographie de Nadar.

J'étais allée un jour chez Béranger pour chercher auprès de lui (comme tous ceux qui le connaissaient) des conseils ou des consolations; j'y trouvai, assis en face de lui, à l'autre coin du feu, un homme que je n'y avais pas encore rencontré, et que mon vieux maître semblait traiter avec une déférence toute sympathique (1). J'examinai attentivement l'étranger. Petit et un peu fort, il avait le visage carré, le front large, les cheveux d'un beau noir, contrastant avec des favoris déjà blancs, en sorte qu'on se demandait si le temps avait laissé cet homme jeune au delà des limites ordinaires, ou si les chagrins l'avaient fait vieux avant l'âge. Au reste, rien dans l'extérieur qui, au premier regard, décélât une nature au-dessus du vulgaire.

La conversation, qu'avait interrompue mon arrivée, se renoua peu à peu; on parla avenir, humanité, patrie, indépendance!... Et l'inconnu ne courbait plus le front; il

(1) Nous devons cet article à Mlle Ernestine Drouet, auteur de *la Sœur de charité au dix-neuvième siècle*, pièce de vers qui a obtenu cette année le prix dans le concours de poésie, et a été lue dans la séance publique de l'Académie française, le 25 août.

s'était levé; on voyait jaillir de ses yeux comme une atmosphère lumineuse; il y avait dans son geste, dans son accent, toute une autorité; sa parole semblait faite pour le commandement; il attirait et subjuguait à la fois.

Je les vois, je les entends encore, ces deux hommes, vraiment dignes de se faire pendant l'un à l'autre : à gauche, le vieux poëte, avec sa tête blanche, son sourire affectueux et rieur, son regard qui semble ne voir que dans le lointain; à droite, l'homme ferme et viril, qui a grandi tout à coup au seul mot d'indépendance, et qui, dans la force de l'âge, a tout le courage des grands sacrifices.

— Et votre chère enfant? dit Béranger.

L'étranger retomba dans son fauteuil et cacha son visage dans ses mains.

— Mal... bien mal!... répondit-il en pleurant.

Puis, faisant effort sur lui-même, il se leva, pressa la main du chansonnier, et me donna le salut de bienveillance et d'adieu.

Aussitôt que la porte se fut refermée :

— Qui est-ce? m'écriai-je.

— Enfant, me dit Béranger, il est des hommes dont la politique est si pure et si large, l'intégrité si grande, le désintéressement si complet, la persuasion si loyale, qu'ils échappent à tel ou tel parti et qu'ils ont droit au respect et à l'admiration de tous : ils ont été, avant tout, des hommes de bonne foi, et ne peuvent être jugés que par leurs pairs.

— Mais qui est-ce donc?

— Un habile avocat, jadis un puissant dictateur, aujourd'hui un pauvre exilé, Daniel Manin.

Manin? ce nom n'éveillait alors en moi que des souvenirs vagues; néanmoins je gardai la leçon du maître comme un enfant qui retient une parole avec l'espoir de la comprendre plus tard; et maintenant qu'il fait jour dans mon âme pour le héros de Venise, j'entends encore cette voix sincère murmurer à mon oreille : « Avocat, — Dictateur, — Exilé! » trois mots que, grâce au beau livre de M. Henri Martin, je m'explique aujourd'hui.

L'AVOCAT.

Légalité, publicité.
Devise de Manin.

Issu d'une famille juive convertie au christianisme sous le patronage de la famille de Manin, dernier doge de l'ancienne Venise, celui dont la faiblesse livra pour ainsi dire sa patrie à l'Autriche après le traité de Campo-Formio, Daniel Manin eut toujours dans la pensée de réhabiliter, lui, plébéien, le nom qu'il avait reçu d'un patricien, et de rendre ainsi à son protecteur baptême pour baptême.

Tout jeune, il se distinguait par son amour de la vérité; et sa sœur se plaît encore à répéter aujourd'hui qu'elle n'a jamais entendu *una bugia* (un mensonge) sortir de la bouche de son frère. Un accident arrivait-il dans la maison paternelle et le chef de la famille ne pouvait-il éclaircir l'affaire : « Amenez-moi Daniel », disait-il; et Daniel faisait connaître la vérité : tout l'homme est là, en germe, dans l'enfant.

Ses précieuses qualités furent fortifiées par de sérieuses études d'histoire et de jurisprudence. Avocat comme son père, il s'établit, en 1830, au bourg de Mestre, à l'entrée des lagunes; pauvre et marié à une femme pauvre, mais digne de lui, il lui fallait pourvoir par son travail à la subsistance d'une famille.

Calme, non par froideur, mais par empire sur lui-même, clair, éloquent à force de justesse et d'à-propos, énergique, concis, sentencieux, comme il convient à un homme qui émet des principes et qui désire qu'on les retienne, Daniel n'entre dans la carrière politique qu'avec la tête et le cœur d'un homme fait et capable de suivre avec opiniâtreté, au milieu de la foule et du bruit, la route qu'il s'est tracée dans la retraite et le silence; point de politique irrésolue et vacillante : c'est un homme de principes; il a toujours son plan de campagne, et quand il marche, il sait toujours où il va.

Une seule fois, en 1831, devant la révolte de la Romagne, de Bologne et des duchés du Pô, il se méprend sur l'heure de la délivrance, et songe à soulever le peuple et à enlever l'arsenal; mais le mouvement des provinces environnantes, étouffé dans le sang, lui fait comprendre que l'instant n'est pas encore venu. Il retourne à ses études; il fait aussi sa veille des armes, comme les chevaliers du moyen âge; seulement, cette veille dure sept ans : ce n'est qu'en 1838 qu'il sort de sa retraite pour se jeter dans des polémiques industrielles, soulevées au sujet de tracés de chemins de fer. S'il semble avoir changé de route, il marche toujours au même but : il a compris qu'habituer le peuple à l'action collective, c'est le rendre plus uni et plus fort. Il pense de l'industrie ce que Béranger pense de la musique lorsque, chantant Wilhem et l'Orphéon, il dit :

> Les cœurs sont bien près de s'entendre,
> Quand les voix ont fraternisé.

C'est là le premier pas de Manin; là commence sa vie politique. Le rôle d'avocat est presque dérisoire à force d'être restreint sous le joug inquisitorial de l'Autriche. Manin, avocat, fait de l'opposition une arme légale, arme qu'il maniera pendant dix ans avec une habileté remarquable. Point de paix, point de trêve : il sera toujours là pour relever les infractions à la règle; c'est la loi à la main qu'il attaquera les législateurs, c'est avec ses propres armes qu'il battra le gouvernement. Non qu'il espère arriver par là à des réformes sérieuses et suffisantes; car, pour lui, la seule réforme suffisante serait la complète indépendance rendue à sa patrie; ce qu'il demande, il serait bien fâché que l'Autriche consentît à l'accorder; ces lois écrites qu'il invoque pour condamner les instructions verbales données aux gouvernants, ce n'est là qu'un miroir, celui de la vérité, dans lequel il veut montrer au peuple le visage perfide de l'Autriche, afin de tenir ce peuple en haleine et de préparer ainsi l'insurrection italienne.

Citons, entre mille, un ou deux faits caractéristiques de ce genre d'opposition qui lui est propre. Padovani, ouvrier pauvre et infirme, avait placardé sur les murs de la ville ses plaintes contre le gouvernement, qui, disait-il, le laissait mourir de faim; il avait espéré le pain de la prison, on lui donna celui de l'hôpital des fous. Manin écrit en ces termes au gouverneur : « Les médecins reconnaissent que cet homme est sain d'esprit; mais ils n'osent insister pour sa mise en liberté, craignant que cela ne contrarie les vues du gouvernement et de la police. J'ai, moi, du gouvernement et de la police une meilleure opinion; je n'admets pas qu'ils prétendent créer des fous par décret. Si Padovani est coupable, il y a des lois. »

Écoutons-le maintenant parler au gouvernement du simulacre d'assemblée représentative accordé à la Lombardo-Vénétie :

« Les congrégations ne se sont jamais rendues les interprètes de nos besoins ni de nos désirs... Leur silence est venu de la crainte de déplaire au gouvernement; mais cette crainte est injuste et injurieuse; car il est injuste et injurieux de supposer que le gouvernement ait accordé à ce royaume une représentation nationale dérisoire, qu'il ait trompé et qu'il trompe ce pays et l'Europe, en faisant des lois qu'il ne veut point qu'on observe, en poursuivant et en punissant ceux qui entendent les observer. »

Comment discréditer plus sûrement l'Autriche que sous des arguments d'une logique aussi serrée? Comment faire

une opposition plus énergique en gardant plus de prudence et de modération?

Cependant, Manin est arrêté et jeté en prison; mais, dans les interrogatoires qu'on lui fait subir, il ne dévie pas un instant de sa ligne de conduite; il reste toujours sur son terrain; il dit toujours la vérité à ses adversaires, auxquels il oppose leurs propres principes, en sorte qu'il semble plutôt prêcher une doctrine que présenter une défense.

Légalité, publicité, voilà bien sa devise; et quand son rêve se réalise et que la révolution est à Paris et à Vienne; quand le peuple envahit la prison au cri de *Vive Manin!* quand son cœur de père lui dit que son fils est là, près de lui, le premier au danger, que fait Daniel? Son geôlier a laissé par mégarde la porte de sa chambre ouverte... un pas à faire, et il est au milieu des siens, dans les bras de son fils!... Il reste. Bien plus, quand le geôlier en chef entre et lui dit :

— Habillez-vous et venez; vous êtes libre.

— Non, répond-il, je veux sortir par la loi, et non par l'émeute. J'ai été arrêté et retenu illégalement, je veux être légalement délivré.

— C'est par l'ordre du tribunal que vous sortez.

— C'est différent; je vous suis.

Dans l'escalier, il s'adresse au président du tribunal qu'il rencontre :

— Monsieur le président, je ne sors pas sans un arrêt en bonne forme?

— L'arrêt est rendu.

Et pourtant si l'homme de principes n'a pas cessé un seul instant d'être d'accord avec lui-même, le grand politique n'a pas cessé un seul instant d'être époux et père. Nul homme ne posséda jamais avec un plus mâle courage une tendresse aussi excessive. Attaqué déjà des deux maladies qui doivent le conduire au tombeau, et dont les douleurs et les fatigues de sa vie hâteront les ravages, Manin sait toujours faire marcher de front les devoirs du citoyen et les sollicitudes du père de famille : libre, il donne ses jours au travail et à la politique; ses nuits, il les consacre à partager les veilles de sa femme auprès du lit de douleur de sa fille, atteinte aussi d'une maladie mortelle; captif, le seul nom d'Emilia suffit pour le faire fondre en larmes, lui, cet homme d'une indomptable fermeté!

— L'heure de la délivrance a sonné, il faut agir!

Tel est le premier mot de Manin en rentrant chez lui, porté en triomphe par le peuple.

On est en 1848. Vienne a obtenu une constitution; l'Italie fermente; l'Europe attend. La lutte légale n'est plus possible, le rôle de l'avocat est terminé, passons à celui du dictateur; car, moralement parlant, Manin est dictateur de fait bien avant de l'être de nom.

LE DICTATEUR.

« N'oubliez pas, de grâce, qu'il ne peut exister de vraie » et durable liberté sans ordre, et qu'il faut vous faire les » gardiens jaloux de l'ordre pour montrer que vous êtes » dignes de la liberté. »

Ainsi avait parlé Manin du haut de son pavois improvisé, haranguant à la fois le gouverneur et le peuple qui le portait en triomphe des murs de sa prison dans les bras de sa famille. Plus tard il ajoutera :

« J'éprouve de la répulsion pour le désordre; non-seu- » lement une répulsion raisonnée, mais une répulsion in- » stinctive, comme je l'éprouve pour tout ce qui contraste » avec les lois de l'harmonie : un aspect difforme, un son » discordant, un vêtement manqué. Le désordre est cepen- » dant un instrument nécessaire pour commencer une ré- » volution; je m'y résignai comme à une nécessité doulou- » reuse; mais aussitôt que cette nécessité indispensable me » parut avoir cessé, je fis tous mes efforts pour le com- » primer.

» C'est comme si, pour quelque opération bonne et utile, » il était nécessaire de se salir les mains : aussitôt la né- » cessité disparue, celui qui n'aime pas la malpropreté, se » hâte de se laver les mains. »

Définissons donc Manin : révolutionnaire par principe, homme d'ordre par nature.

Il se résigne au désordre comme à une nécessité douloureuse, donc il n'en faut pas prolonger la durée; c'est pourquoi il ne veut ni retards ni entraves dans les grandes circonstances. Sa première allocution à ses soldats le caractérise parfaitement sous ce point de vue : « Que ceux-là seuls qui veulent m'obéir aveuglément restent avec moi », dit-il. Tous restent, et le voilà dictateur de fait.

Il appelle aux armes, on accourt; le danger passé, il fait rouvrir les boutiques et renvoie les ouvriers à leurs ateliers; et le peuple de Venise lui obéit avec une intelligence et une confiance qui les honorent tous deux; et ce fait se renouvelle autant de fois que l'exigent les événements.

Aussi, le 22 mars, quand Venise est menacée d'un bombardement, quand les consuls étrangers et le commandant en chef de la garde civique n'osent rien tenter en sa faveur, l'arrivée du chef de bataillon Olivo et de sa compagnie suffit pour rendre l'espoir à Manin, qui, grâce au manque d'audace des autres chefs militaires, avait vu un instant la délivrance de sa patrie près de lui échapper. Ce n'est qu'avec une poignée de cette garde civique dont la levée lui a valu tant de refus de la part du gouvernement qu'il attaque l'arsenal convoité par lui dès 1831; car, s'il s'est trompé sur la date, il ne s'est point trompé sur le fait. Il partage ses soldats en deux troupes, les fait pénétrer dans l'arsenal sous l'apparence de patrouilles pacifiques, et force le commandant de la marine, Martini, à lui rendre l'arsenal de mer; puis il prend les mesures nécessaires pour la défense, et demande les clefs de la salle d'armes; et comme on feint de ne les pas trouver : « Quelqu'un a-t-il une montre? » s'écrie-t-il. On lui en passe une; alors, fixant son regard sur la montre : « Si je n'ai pas les clefs dans cinq minutes, je fais enfoncer les portes. » Les clefs lui sont apportées : « A qui la montre? » dit-il; mais personne ne la réclame : elle avait marqué l'heure de la délivrance, on la laissait aux mains du libérateur.

A quatre heures, après avoir pris quelque repos dans un cabaret voisin, Manin reparaissait sur cette place Saint-Marc qu'il avait traversée à midi avec son fils, croyant marcher à la mort : monté sur une table, élevant d'une main son épée, déployant de l'autre le drapeau tricolore italien, il annonçait officiellement au peuple et à la garde civique la prise de l'arsenal, et terminait ainsi : « Avoir renvoyé l'ancien gouvernement, ce n'est pas tout; il faut en constituer un nouveau. Le meilleur pour nous me paraît la république, qui rappellera les gloires passées et y joindra la liberté des temps nouveaux. Nous ne nous séparerons point par là de nos frères italiens; mais nous formerons, au contraire, un des centres qui devront servir à la fusion successive de notre Italie en un seul tout. Vive donc la république! vive la liberté! vive saint Marc! »

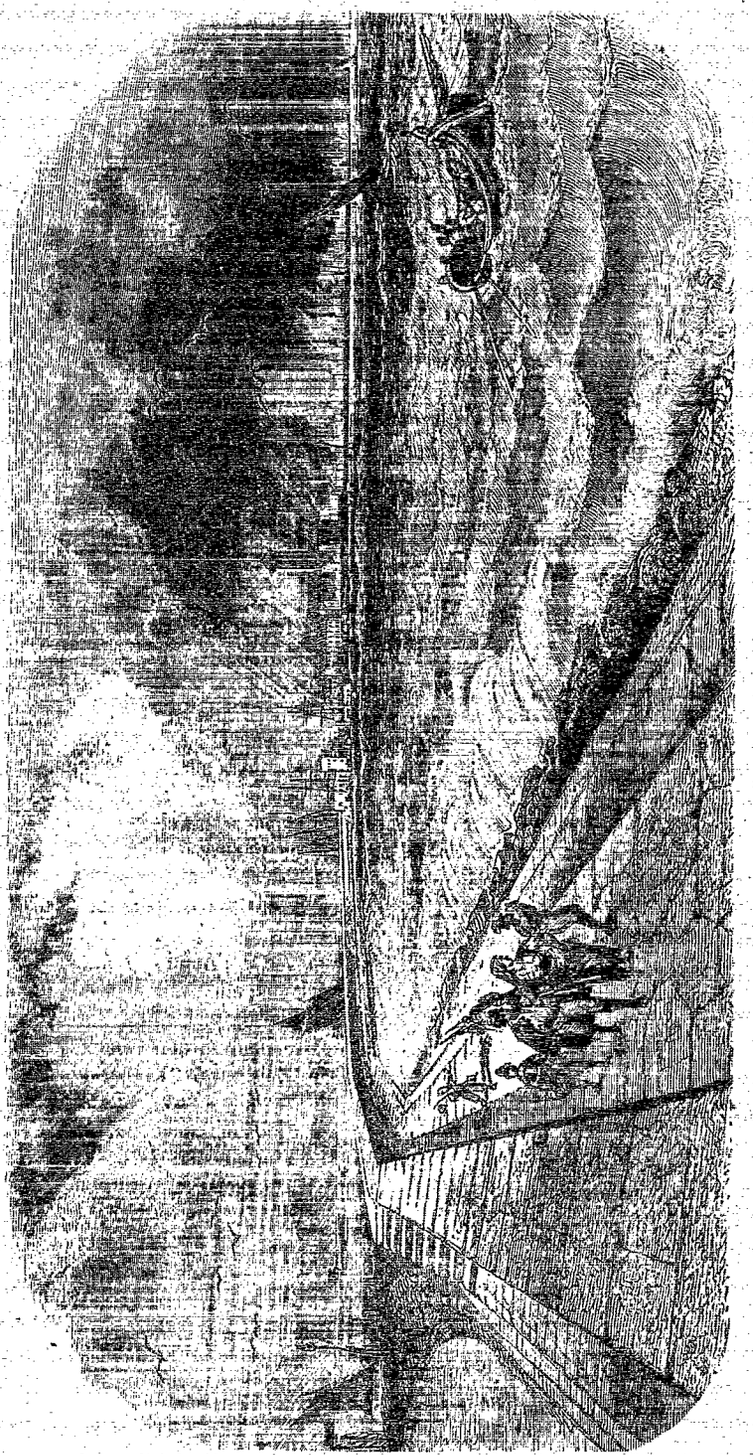
Dès longtemps l'unité italienne se mêle à tous ses rêves d'indépendance; sa patrie, ce n'est pas seulement Venise, c'est l'Italie!

Peu de temps après la chute du gouvernement autrichien, les échos des lagunes répétaient ce cri unanime : « Vive Manin, président de la république! »

Voilà Manin dictateur de nom. Va-t-il se draper dans la pourpre et se couvrir de la toge? Non. Il pense que « s'abstenir de pompe est un indice qu'on est disposé à rentrer

dans la vie privée. » Et ce n'est, en effet, qu'à condition d'être disposé à rentrer dans la vie privée qu'on est vraiment grand dans la vie publique. « Le temps de l'Italie artiste est passé; faisons voir une autre Italie! » s'écrie-t-il. C'est en développant en elle les vertus viriles qu'il veut relever Venise aux yeux de l'Europe : « Vous nous appeliez des parleurs, des déclamateurs de théâtre : j'ai fait en sorte que vous ne puissiez plus le dire de Venise. »

Mais le pouvoir n'enlèvera-t-il pas à Manin ce qui lui a gagné la confiance et l'amour du peuple? Je veux parler de sa fidélité à ses principes, de sa loyauté en toutes choses, de son énergie dans les grandes circonstances, et de son dévouement désintéressé à la cause de la patrie.



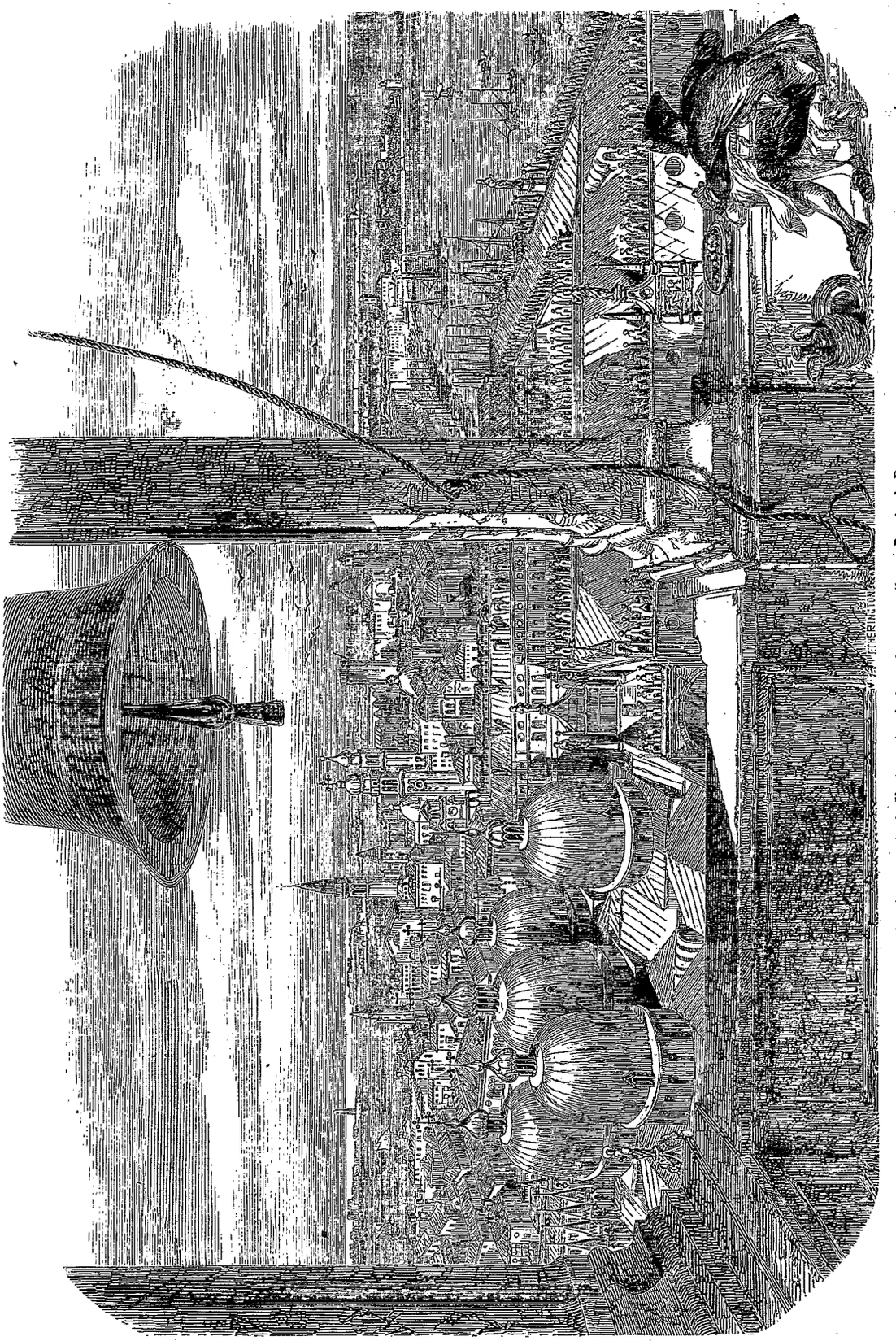
La grande digue de Venise, à Malamocco, près de Venise. — Dessin de Rouargue.

Citons des faits pour réponse.

Le premier acte de son gouvernement est d'y faire entrer un juif, Pincherle, et un artisan, Toffoli, comme gages de deux grands principes qu'il a toujours défendus, la liberté religieuse et l'égalité politique.

Il est républicain; et cependant, quand il voit la conduite vacillante de Rome à l'égard de Venise; quand il a épuisé tous les moyens de négociations pour décider l'Angleterre et la France à se prononcer en faveur de sa patrie; quand il a adressé en vain à lord Palmerston, ministre des affaires étrangères de la Grande-Bretagne, et à M. de Lamartine, ministre des affaires étrangères en France, deux manifestes qui sont deux chefs-d'œuvre de tact et d'habileté; quand il n'a reçu de toutes parts que des réponses évasives; quand il voit son pays sur le point d'être déchiré par les dissensions que soulève la grande question

de savoir si Venise, n'étant pas assez forte pour conserver seule l'indépendance qu'elle a reconquise, et n'ayant plus d'espoir ni dans Pie IX, ni dans la Grande-Bretagne, ni dans la France, se donnera au Piémont afin de ne pas retomber dans les mains de l'Autriche et d'être du moins italienne, Manin monte à la tribune :



Vue d'une partie de Venise prise du haut du campanile. — Dessin de Rouargue.

(3 juillet). — « J'ai aujourd'hui la même opinion que j'avais le 22 mars, lorsque, devant la porte de l'arsenal et sur la place Saint-Marc, je proclamai la république. Je l'ai ; tous, alors, l'avaient ; aujourd'hui, tous ne l'ont pas ! (Agitation.) — Je viens prononcer des paroles de concorde et d'amour, et je demande à ne pas être interrompu. C'est un fait qu'aujourd'hui tous ne l'ont pas ; c'est un fait aussi que l'ennemi est à nos portes, que l'ennemi attend et

désire la discorde dans ce pays, inexpugnable tant que nous sommes d'accord, facile à vaincre si la guerre civile y entre. — Pour moi, m'abstenant de toute discussion sur mes opinions et sur celles d'autrui, je viens demander un grand sacrifice ; je viens le demander à mon parti, au généreux parti républicain ! — A l'ennemi qui est là, à nos portes, qui compte sur nos dissentiments, sachons donner un éclatant démenti. Prouvons-lui qu'aujourd'hui nous ne songeons à être ni royalistes, ni républicains, mais que nous sommes tous Italiens ! — Aux républicains, je dis : A nous l'avenir ! Tout ce qui s'est fait et se fait est provisoire ; la décision en appartient à la diète italienne, — à Rome ! »

Manin s'évanouit ; les battements précipités de son cœur l'avaient suffoqué après ce violent effort.

Réélu membre du nouveau gouvernement provisoire à une forte majorité, Manin remercie l'Assemblée, mais refuse en ces termes : « Je fus, je suis, je reste républicain ; je ne puis rien être dans un état monarchique ; je puis être dans l'opposition, mais non dans le gouvernement. J'ai fait un sacrifice, je n'ai pas renié un principe. Je suis, d'ailleurs, épuisé par les fatigues et par les joies mêmes de ces trois derniers mois ; je n'en puis plus ; ma tête n'y tiendrait pas. »

Ce grand sacrifice sera-t-il au moins profitable à la patrie ? Non. Charles-Albert, malgré sa bravoure et la droiture de son cœur, n'est pas assez fort pour protéger le nouvel État qui vient de se jeter dans ses bras. Manin l'avait bien prévu ; mais ce qu'il voulait surtout éviter, c'étaient des troubles civils qui eussent pu rabaisser Venise aux yeux des autres nations. Il est donc affligé plus que surpris quand, le 11 août, le général autrichien Welden signifie aux commissaires piémontais à Venise un armistice signé le 9, à Milan, par lequel Charles-Albert s'engage à évacuer toutes les places situées en dehors de ses anciens États, *y compris la ville de Venise et la terre ferme vénitienne*. Les personnes et les propriétés sont mises sous la protection du gouvernement impérial. Mais l'indignation populaire est à son comble et menace les commissaires. Manin paraît alors, et du haut du balcon :

« Je viens, dit-il, vous donner l'assurance que la France écoutera plus volontiers l'appel d'un peuple que celui d'un roi. Les commissaires royaux déclarent s'abstenir dès ce moment du gouvernement. Après demain se réunira l'assemblée de la ville et de la province de Venise ; elle nommera le nouveau gouvernement. Jusque-là, pendant ces quarante-huit heures (et sa voix prend cet accent qui lui est propre et qui vibre jusqu'au fond des âmes) ; jusque-là, *c'est moi qui gouvernerai ! (governero io !)* »

Un immense cri de joie retentit :

— Vive Manin ! Aux forts ! Aux armes !

Manin reprend la parole pour organiser la défense du fort de Malghera, où l'on prévoit une attaque ; puis il ajoute :

« Mes amis, si vous voulez que je puisse travailler pour votre bien et votre salut, il faut que vous me laissiez du repos. Rentrez chez vous, évitez tout désordre ; je veille sur vous avec ma vie et mon sang. Bonne nuit, mes amis ! »

Sous la puissance de cette parole ferme et paternelle, la foule s'est dissipée comme par enchantement, et Venise n'a plus qu'un seul cœur qui bat tout entier dans la poitrine de son chef.

L'Assemblée s'ouvre, le 13, sous l'impression d'un faux bruit de l'intervention française et du passage des Alpes par Lamoricière à la tête de cinquante mille hommes. On offre à Manin de garder la dictature ; il la refuse, alléguant son ignorance des choses de la guerre. On lui propose de lui adjoindre pour collègues un militaire et un marin ; il accepte, et le triumvirat est composé de Manin, président, de l'amiral Graziani et du colonel Cavedalis.

« Puisque vous témoignez avoir confiance en moi, dit Daniel, eh bien, je vous demanderai, j'exigerai de vous des preuves de cette confiance, de très-grandes preuves. Notre cause ne pourra triompher que par d'immenses sacrifices ; ces sacrifices, je devrai vous les imposer ; si vous ne voulez pas vous y soumettre, vous ferez bien de me destituer tout de suite. Pour sauver son pays, il faut s'exposer à tout, même aux malédictions de ses contemporains. »

Remarquons ici, sous forme de commentaire, qu'il ne faut entendre ce mot sublime que dans le sens sublime que lui prêtait Manin. Il demandera à ses contemporains des sacrifices ; ces sacrifices pourront être douloureux, il est vrai, mais jamais déshonorants. C'est là le plus beau côté de sa politique. Il veut servir une noble cause, en ne remuant que les nobles instincts des hommes qu'il emploie ; il ne voudrait pas le salut par le déshonneur ; il n'aurait jamais dit ce mot d'un autre âge, que « tout est permis pour le bien de la patrie. » Pour lui, le bien de la patrie, c'est sans doute l'indépendance ; mais c'est surtout l'honneur.

C'est cet honneur qu'il s'attache à défendre jusqu'au dernier moment, alors que *la résistance à tout prix*, acclamée par la population de Venise, n'est plus qu'un moyen de bien mourir. Venise peut tomber ; mais si elle a su gagner l'admiration et les sympathies de l'Europe, Venise se relèvera. Manin ne se fait pas illusion ; il sait qu'il ne travaille plus que pour l'avenir, et cette pensée le rend plus jaloux encore de la conservation de l'ordre. Il n'a pas besoin de recommander l'héroïsme à ses concitoyens ; il n'a pas besoin de leur apprendre à supporter les privations de tout genre qu'entraîne un blocus ; il n'a pas besoin de leur prêcher l'amour de la patrie, quand le choléra se joint aux boulets ennemis pour décimer et ruiner Venise : le drapeau rouge de la résistance flotte fièrement sur le campanile de Saint-Marc ; Manin veut soutenir aussi haut le drapeau de l'ordre. Tantôt il se rend, l'épée à la main, avec son jeune fils, sous le portique du palais où siége l'Assemblée, en jurant qu'on n'en franchira le seuil qu'en passant sur son corps et sur celui de son fils ; tantôt, lorsqu'à des bruits mensongers semés par des agitateurs le peuple gronde sourdement, il paraît tout à coup sur son balcon :

« Vénitiens ! croyez-vous que cette conduite soit digne de vous ? Vous n'êtes pas le peuple de Venise ! vous n'êtes qu'une poignée de factieux ! Jamais je ne soumettrai mes actes aux caprices d'une tourbe ameutée ; je ne me réglerai que sur le vote des représentants légaux du peuple légalement assemblés. A vous, je dirai toujours la vérité, quand vos fusils viseraient ma poitrine, quand vos poignards seraient sur mon cœur. Et, maintenant, allez-vous-en ; allez-vous-en tous ! »

L'accusera-t-on d'avoir flatté le peuple pour conserver son ascendant sur lui ? Et cependant, autant de fois que se renouvellent ses réprimandes, la foule se sépare en criant :

— Nous sommes Italiens ! Vive Manin !

C'est qu'il savait bien, ce peuple de Venise, qu'il trouverait toujours Manin sévère pour réprimer ses écarts, mais sensible pour soulager ses souffrances. De même que dans les familles il est tel ou tel enfant qui ressemble trait pour trait à sa mère, de même il est, dans ces grandes familles que l'on nomme nations, tel ou tel homme qui a une si grande ressemblance morale avec la mère patrie qu'on peut le croire le génie incarné de son pays : Manin était de ceux-là ; sa patrie ne pouvait le renier.

La fin à une autre livraison.

QUELQUES RAYONS DE SOLEIL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 254, 262, 270, 273, 282.

Les jours suivants, Laurent revint au chantier; il y trouvait presque toujours de l'ouvrage, et qu'il fût employé à la tâche ou à la journée, il s'en retournait content chez lui. Quelquefois sa femme lui disait :

— On est venu de chez un tel te commander un meuble, ou bien une devanture, ou bien ceci ou cela pour une construction.

Alors Laurent soupirait, son cœur se serrait un peu, car il n'avait plus son bel établi, ses petites scies d'acier fin, ses rabots mordants, ses forts ciseaux, ses bonnes tenailles, ses forets effilés. Il comptait ce qu'il avait gagné au chantier et ce qu'il aurait pu gagner chez lui avec un ou deux bons ouvriers. Puis il pensait avec répugnance à ce compagnonnage forcé, à ce parler grossier, à ces querelles du chantier; chez lui et pour ses ouvriers, il serait « maître Barrul, le bourgeois! » (qu'on lui pardonne cette petite ambition!) Enfin, n'y pouvant rien, il attendait de meilleurs jours, et, content de lui au fond, il avait le premier bien.

Cependant, depuis quelques jours, un sombre nuage planait sur la pauvre et honnête famille. Julien allait plus mal; il semblait que la vie ne tînt plus qu'à un fil dans ce pauvre petit corps. Quand il était assez fort pour le supporter, sa mère le sortait pour qu'il respirât un air pur et les douces émanations du printemps; elle le prenait même dans ses bras jusqu'au chantier où le père travaillait et où elle lui portait son repas de midi. Mais la pauvre femme minait ses forces, et commençait, elle aussi, à avoir besoin de repos. Quelquefois le temps pressait trop pour qu'elle pût emmener son enfant avec elle dans ses courses; alors elle l'établissait aussi gaiement que possible pour qu'il eût plus de patience à attendre son retour.

Ce fut la veille d'un de ces jours-là que la petite Émilie grimpa sur les genoux de son grand-oncle et lui dit :

— Puisque vous êtes le bon oncle Philippe, n'est-ce pas que vous viendrez avec moi chez le petit Julien de l'autre jour? Je lui ai promis de lui donner mon canari. Si vous aviez vu comme il était joyeux!

— Ton canari, petite! tu ne regrettes pas de t'en séparer?

— Oh! que si! fit la pauvre Émilie avec deux larmes limpides qui jaillirent de ses yeux; mais voyez-vous, oncle Philippe, Julien a l'air si malheureux! il est si faible, si faible, qu'il n'ose pas marcher. Je suis sûre que mon gentil Mimi le rendra tout content. Donc voici ce que nous ferons : nous irons demain nous deux, vous porterez la cage, et moi je porterai le mouron et le biscuit pour que Mimi n'ait pas faim tout de suite chez Julien.

— Mais qu'est-ce qu'on dira de moi, Mademoiselle, en me voyant passer dans la rue avec une cage? On dira : Voilà un marchand d'oiseaux. Croyez-vous que cela me fera plaisir, Mademoiselle?

— Pas du tout, personne ne dira cela; on dira plutôt : Tenez! voilà le bon oncle Philippe qui passe. Ainsi, c'est convenu, vous me conduirez chez Julien, n'est-ce pas, mon oncle?

— Câline! il le faut bien.

Émilie était une fée. Le lendemain, M. Desvernaux, qui ne passait pourtant pas pour un homme facile à mener, se faisait habiller chaudement pour aller porter un oiseau, dans une rue humide et malsaine, à un petit garçon qu'il ne connaissait pas. Et ce jour-là il ne faisait ni doux ni beau, et le grand-oncle avait mal dormi. Mais Émilie était là d'assez bonne heure, tout habillée pour sortir, avec son petit chapeau noir, ses bottines de rue, et chargée jusqu'aux oreilles, comme si elle allait en foire. C'était, ainsi qu'elle l'avait annoncé, une gerbe de mouron, un cornet de biscuits, du sucre et un panier de pommes. A coup sûr Mimi ne mourra pas de faim! Jamais bâtiment de haut bord, partant pour les îles inconnues, n'a levé l'ancre muni d'autant de vivres. Quant à l'oncle Philippe, il dut tendre une main docile pour recevoir et porter le précieux fardeau de monsieur le serin dans sa cage.

Julien était seul au logis, assis dans son pauvre petit fauteuil qu'il quittait si rarement; le nez contre les vitres, il était occupé à contempler un beau chat gris dans la cour, qui passait amoureusement la langue sur sa patte, puis sa patte derrière son oreille. C'était là tout l'horizon de Julien, et pourtant il s'en amusait, et son doux visage souriait derrière la fenêtre.

Mais quelle joie, quel rayon, quel éclat radieux sur ce même petit visage lorsque entrèrent l'oncle et la nièce, et la cage et l'oiseau! Julien fut suffoqué; il ne prononça pas un mot, il tendit les bras à Émilie, puis, prenant la cage avec les deux mains, il se mit à en couvrir les barreaux de baisers passionnés.

Desvernaux le regarda un moment en souriant de cette joie naïve; enfin il lui dit :

— Où est ta mère, mon petit garçon?

— Elle est allée porter le dîner au père, répondit l'enfant, sans quitter du regard l'objet de sa tendresse.

— Où?

— Bien loin, au chantier.

— Que fait-il si loin, ton père?

— D'abord il ramassait des petits morceaux de bois et des copeaux dans ce chantier où il y en a tout plein.

— Pourquoi faire?

— Dame, pour les vendre dans les maisons.

— Il n'est donc plus menuisier, ton père?

— Oh! que non, dit l'enfant; à présent, il charge des poutres grosses comme des arbres sur de grandes voitures, et quand il n'y a plus rien à faire, il recommence à vendre les *petits bois*.

Desvernaux se sentait presque torturé. Pendant que les enfants riaient, causaient, installaient Mimi sur la fenêtre et lui donnaient du biscuit, il considérait la triste pièce froide, sombre et humide. Puis, cherchant le jour, ses yeux plongeaient tristement dans la cour grise et malsaine; puis il les reportait sur l'enfant qui dépérissait dans cette atmosphère. Il eut un instant la tentation de laisser sa bourse; mais ne blesserait-il pas ainsi la noble susceptibilité ce cet homme vaillant et fier qui ne veut pas tendre la main, de cette femme douce et forte, aussi digne qu'une reine? Il soupira, embrassa Julien, et, prenant sa nièce par la main, il sortit de ce lieu de misère, où Dieu encore une fois frappait à la porte de son cœur.

La fin à une prochaine livraison.

VÉRONE.

La ville de Vérone n'était plus qu'à peu de distance; j'eus l'imprudence de dire que je ne la connaissais pas encore : tous mes compagnons de route aussitôt, heureux de mon ignorance, m'assaillirent, avec un zèle admirable, de leurs renseignements et de leurs souvenirs.

— N'allez pas à l'hôtel de...; c'est un repaire! s'écria un monsieur à épaisses moustaches et à taille de géant.

— Vérone, ah! belle et grande ville! interrompit son voisin, qui avait une longue lunette d'approche et parlait comme un guide. Place forte, cinquante mille habitants, traversée par l'Adige, quatre ponts, cinquante-trois églises,

onze casernes, deux bibliothèques, deux académies, un séminaire, un collége pour les demoiselles...

— Y a-t-il tant de choses à Vérone? dit une jeune dame avec un doux air de dédain poétique; pour moi, je sais seulement que cette ville ne périra jamais dans la mémoire des âmes tendres; c'est la patrie de Roméo et Juliette!

— Oui, oui, deux personnages langoureux qui parlaient, je crois, d'aurore et d'alouette, reprit le monsieur à moustaches. Mais Vérone a un titre plus sérieux dans l'histoire : c'est dans ses murs qu'a régné le tyran modèle du moyen âge, Ezzelin III da Romano le Féroce, qui, chaque année, faisait périr par la hache, la faim, le fer, les supplices, quelques milliers de ses sujets, hommes, femmes et enfants, pour leur apprendre l'obéissance.

— N'oubliez pas, me dit le monsieur à la lunette, n'oubliez pas de visiter les tombeaux des Scaligieri, seigneurs de Vérone, près de l'église de Santa-Maria Antica et de la place des Signori : tombeau de Martino II de la Scala, neveu de Grande Cane; tombeau de Grande Cane II, fils de Martino II; tombeau de...

— Monsieur ira d'abord, j'en suis sûre, insinua la lady, faire un pèlerinage au tombeau de Juliette?

— Quelle mystification! répondit le monsieur à moustaches. Moi aussi j'ai eu la... naïveté de donner dans ce conte, et je ne comprends pas encore pourquoi; mais je m'étais levé trop matin, et on n'avait pas eu le temps de préparer la scène. On m'avait parlé d'un cimetière de couvent, et on me conduisit devant la porte d'un potager. Point de sonnette; je pousse la porte, je marche à travers des légumes, et je me trouve en face d'un âne qui boit dans une auge, d'une femme qui puise de l'eau, et d'un homme qui bêche. L'âne fut le premier à faire attention à moi; il se mit à braire si furieusement que force fut bien aux deux autres de me regarder. L'homme gronda la femme dans je ne sais quel patois; elle s'empressa de chasser l'âne, et me dit, avec une demi-révérence : *Signore, eccellenza, ecco la celeberrima sepoltura dell' infelicissima Julietta!* C'était l'auge, Monsieur, l'auge où l'âne venait de boire!

La lady fit un signe de profond mépris; puis, prenant la parole avec une gravité extraordinaire, elle défendit l'authenticité du tombeau. Le monsieur mit en doute l'existence même de Juliette; mais la dame avait étudié le sujet : elle prouva que le drame de Shakspeare était la mise en action d'une chronique véronaise incontestable.

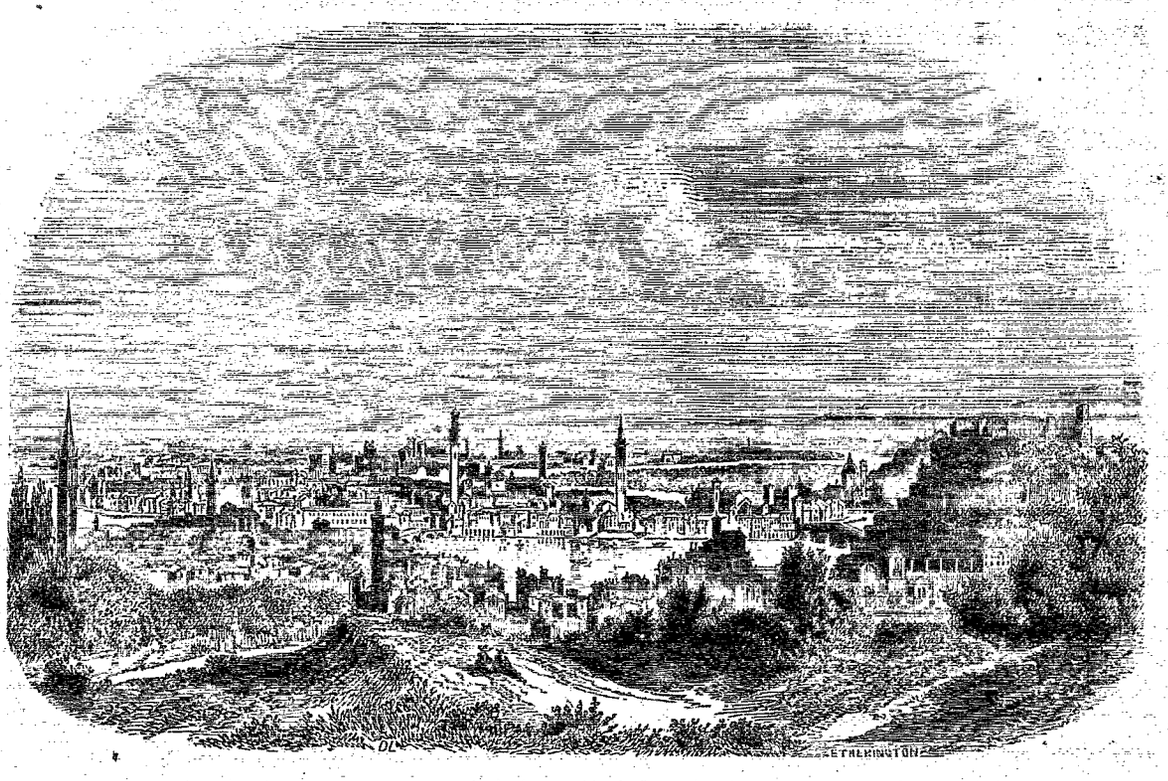
— Et quand vivait donc cette Juliette? dit le monsieur.

— Quelque vingt ans après la mort de votre monstre d'Ezzelin.

Ce nom fit bondir de nouveau le monsieur.

— Vous verrez, Monsieur, me dit-il, l'amphithéâtre...

— L'*Arena*, place Bra, reprit le monsieur à la lunette;



Vue de Vérone. — Dessin de Thérond, d'après une gravure autrichienne.

ce fut là que Trajan fit donner, en l'an 102, un combat de bêtes féroces en l'honneur de sa femme, une charmante Véronaise.

— Ce fut là, reprit le monsieur à moustaches, fort mécontent de l'interruption, ce fut là qu'Ezzelin enferma onze mille de ses soldats, et ils n'en sortirent, par petites troupes, que pour aller au supplice. Que parle-t-on des Néron, des Borgia ou des don Pèdre! Ezzelin a plus imaginé, à lui seul, de tortures, plus fait couper de bras et de jambes, plus arraché d'yeux, plus brûlé, pendu et massacré d'innocents, que tous les autres tyrans du moyen âge ensemble!

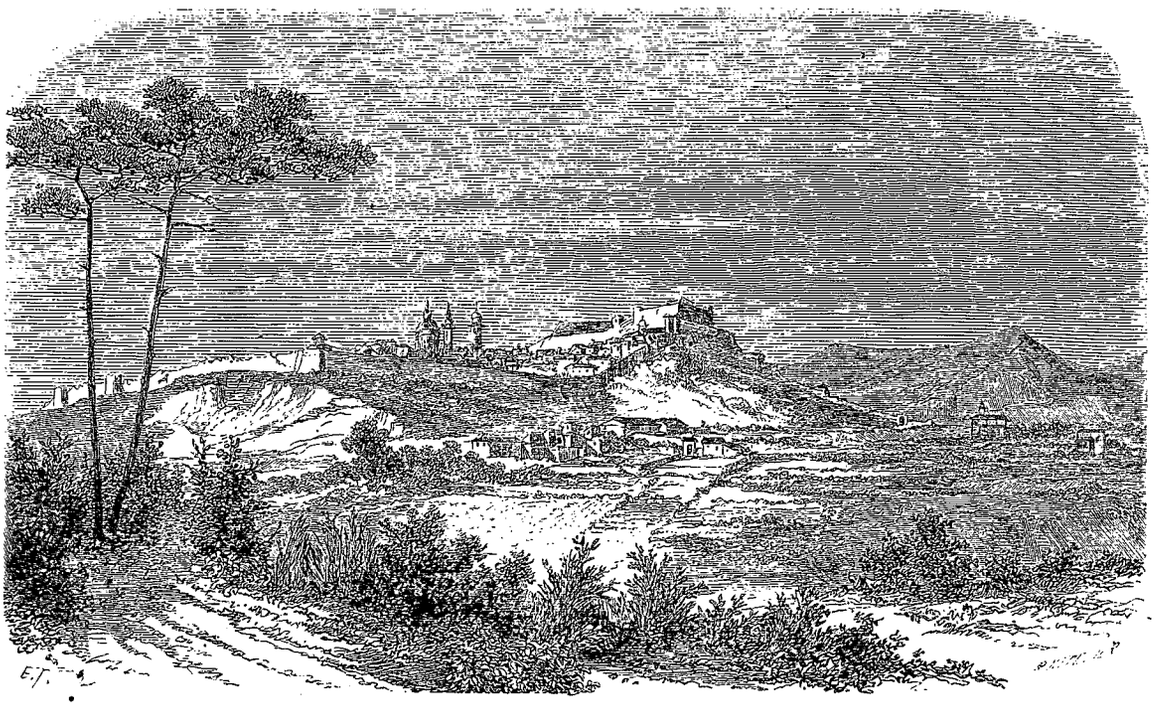
La dame anglaise détournait la tête, et récitait à demi-voix quelques beaux vers de Shakspeare.

Mais déjà la voiture roulait dans les rues, et je cherchais des yeux les beaux édifices construits sur les dessins de Sansovino et de Sammicheli. Car dans cette ville qui a vu naître Catulle, Vitruve, Maffei, Jean Joconde, Paul Caliari le Veronèse, ce que je venais moissonner, c'était surtout les plaisirs et les émotions de l'art. Ainsi se justifie partout la pensée du poëte : « Chacun va où l'entraîne son désir. »

CAMPAGNES D'ITALIE.

1796-1800.

COLLECTION DES AQUARELLES DE BAGETTI, AU MUSÉE DE VERSAILLES.



Lonato (1). — Dessin de Théroud, d'après Bagetti.

La collection des aquarelles de Bagetti est exposée dans un entre-sol du Musée de Versailles, au delà des appartements de Louis XIV; elle paraît n'être connue que de bien peu de personnes. Le plus ordinairement, lorsqu'on arrive près des marches qui conduisent à cet entre-sol, on est fatigué; les yeux sont éblouis par tout ce qu'on a déjà vu de vastes tableaux, de marbres, de glaces, de dorures. Il faut un effort pour monter l'escalier et regarder une à une toutes ces petites scènes, peintes à l'eau, qui se déroulent sans éclat le long des murs de quatre ou cinq chambres à demi éclairées. On est bien plutôt tenté d'aller se reposer, sous les belles masses verdoyantes, au bord des frais bassins que l'on aperçoit à travers les fenêtres.

Cette collection de Bagetti mérite cependant l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux mémorables événements de notre histoire pendant les cinq dernières années du dernier siècle. C'est l'art seulement qui fait le prix des célèbres peintures d'histoire que l'on admire dans les autres salles du Musée; c'est la scrupuleuse vérité, reproduite par un pinceau habile, qui recommande à la curiosité et, pour mieux dire, à l'étude la précieuse collection de Bagetti.

Les campagnes d'Italie de 1796 à 1800, celle de 1796 surtout, sont peut-être la plus étonnante épopée des temps modernes. « En mars 1796, une trentaine de mille soldats affamés étaient confiés à un jeune homme inconnu, mais audacieux, pour tenter la fortune au delà des Alpes », dit M. Thiers; et, en août, l'Italie était conquise, sinon de fait, au moins moralement. Les Autrichiens démoralisés étaient en déroute, avec une perte de soixante mille hommes. « Milan, Bologne, Ferrare, les villes du duché de Modène, et tous les amis de la liberté, reprend le même historien, furent transportés de joie. La douleur se répandit dans les couvents et chez toutes les vieilles aristocraties. Les gouvernements qui avaient fait des imprudences, Venise, Rome, Naples, étaient épouvantés. »

Ces prodiges que le pinceau des Michel-Ange, des Tintoret, des Salvator, ou, si l'on veut même, des Lebrun, aurait à peine dignement reproduits, Bagetti n'était pas tout à fait l'homme qu'il fallait pour les peindre. Mais sa prétention ne s'est élevée qu'à la hauteur d'esquisses humbles et fidèles. Il a, pour ainsi dire, raconté à voix basse et non glorifié.

Né à Turin en 1764, le chevalier Joseph-Pierre Bagetti suivit dans sa jeunesse les cours du conservatoire de musique de la cathédrale de cette ville, dont le célèbre abbé Ottavi était alors directeur. Mais, changeant bientôt de vocation, il se mit à étudier l'architecture, puis il s'adonna entièrement au genre nouveau de l'aquarelle, enseigné avec succès par le peintre Palmieri, dont le talent l'avait particulièrement séduit.

Des progrès rapides permirent à Bagetti de présenter bientôt un de ses tableaux au roi Victor-Amédée III, qui se l'attacha en qualité de dessinateur. Il suivit, en 1793,

(1) Le 3 août 1796, le général Bonaparte s'avance sur Lonato, ville de 7 000 âmes, située entre la Chiese et le lac de Garda. D'abord repoussé par Bayalitsch qui culbute son avant-garde commandée par le général Pigeon, lequel est fait prisonnier, Bonaparte se laisse entourer, puis, rangeant en colonne serrée les 18e et 32e demi-brigades, appuyées par un régiment de dragons, il se fraye un passage à travers le centre de l'armée autrichienne, dont une partie se replie vers le Mincio, tandis que l'autre, poursuivie par Junot, va donner, à Salo, dans la division Guyeux, et est mise en complète déroute. Bonaparte se porte alors sur Castiglione et y arrive au moment où Augereau, après un combat acharné, venait d'en déloger la division Lipsai. Dans ces trois combats, dont l'ensemble a pris le nom de bataille de Lonato, les Français tuèrent ou blessèrent trois mille Autrichiens, leur prirent vingt pièces de canon et firent quatre mille cinq cents prisonniers.

l'armée dans le comté de Nice, puis à Toulon, et obtint, après la campagne, d'être nommé professeur de topographie à l'École du génie.

Ce fut sans doute un sentiment de patriotisme ou de reconnaissance envers son souverain détrôné, qui l'empêcha longtemps de se mettre au service de la France, après qu'elle se fut emparée du Piémont en 1798. Malgré les instances de ses amis ralliés et celles du général français Dupont, Bagetti se décida seulement en 1807 à sortir de l'inaction officielle où il se tenait à Turin, pour venir offrir ses services au gouvernement français. D'autant mieux accueilli peut-être qu'il avait plus longtemps hésité, Bagetti fut attaché au dépôt de la guerre par le ministre Clarke, avec le grade de capitaine ingénieur géographe. Chargé de reproduire à l'aquarelle les batailles des armées françaises en Italie, il exécuta, en huit ans, environ quatre-vingts tableaux, qui, après avoir figuré successivement à Fontainebleau et au dépôt de la guerre, ont été enfin définitivement compris dans la collection historique de Versailles.

En 1811, Bagetti présenta à Napoléon une *Vue générale de l'Italie, des Alpes jusqu'à Naples*, qui se trouve aujourd'hui au Musée du Louvre. C'est une très-grande aquarelle, fort habilement exécutée, offrant un panorama assez exact de la Péninsule à vol d'oiseau. Napoléon, après en avoir décoré l'auteur, le chargea d'y faire un pendant ou une contre-partie, c'est-à-dire de reproduire de la même manière l'Italie de Naples aux Alpes. Forcé de suivre le maître en Russie, Bagetti interrompit ce travail que les circonstances ne lui permirent jamais de reprendre.

Le ministre de la guerre de la restauration suscita, dit-on, à Bagetti, comme étranger, des embarras qui lui firent donner sa démission.

Rentré à Turin, il fut nommé major d'infanterie et décoré de la croix de Savoie. Malgré ces nouvelles fonctions entièrement militaires, il exécuta un plan en relief des Alpes, du Piémont et de la Lombardie, et plusieurs tableaux de batailles où, à leur tour, figuraient à leur avantage ses compatriotes. Ces travaux lui valurent une nouvelle décoration, celle de Saint-Maurice, et une pension.

Il est mort à Turin, en 1831, à la suite d'une longue maladie dont il essayait de se distraire en improvisant au piano des mélodies assez heureuses, souvenirs de ses premières études. Aussi savant théoricien qu'habile dessinateur, il publia à Turin, en italien, en 1827, un volume in-octavo intitulé : *Analyse de l'unité de l'effet dans la peinture et de l'imitation dans les beaux-arts*. Cet ouvrage, non traduit, fut un titre plus que suffisant pour justifier la nomination de son auteur à l'Académie royale des beaux-arts de Turin. A la mort de l'artiste, Charles-Albert a échangé contre une pension viagère à la veuve tout ce qui restait à celle-ci des œuvres de son mari.

On ne saurait s'étonner de ce que cet ingénieur géographe, dont les études avaient été d'ailleurs précédemment dirigées vers l'architecture, n'eût pas un bien grand sentiment de la peinture d'histoire. Quoi de surprenant à ce que cet Italien dénationalisé ne comprît pas beaucoup ou, pour être sincère, pas du tout ces soldats français qui avaient supprimé sa patrie? Pour rendre le soldat français, il faut un dessin spirituel, et celui de Bagetti est, — pour les figures, — d'une maladresse remarquable. Il ne sait ni camper ni grouper ses personnages. L'apparence du nombre n'existe pas dans les bataillons, les escadrons et les régiments qu'il fait manœuvrer : on pourrait en compter les soldats, trop et mal détaillés, et le chiffre réglementaire ne s'y trouverait jamais. Sous son pinceau, les héroïques phalanges républicaines ont l'air de soldats de bois manœuvrés sur une table par un enfant. Vraiment elles méritaient mieux, et c'est dommage que Charlet ou Raffet n'aient pas vécu plus tôt pour se charger de la besogne, ou que Géricault, qui, dans son *Cuirassier* et son *Chasseur*, a si bien rendu les tragiques angoisses de la défaite, n'ait pas eu à reproduire les glorieuses étapes du triomphe.

Ce qui est le véritable titre de Bagetti, et ce qui fait l'intérêt de son œuvre, c'est la consciencieuse reproduction des sites et l'exacte disposition des manœuvres. Cela a quelquefois la sécheresse d'un rapport officiel; mais un seul regard suffit pour en reconnaître aussi la rigoureuse sévérité. On se rappelle l'aventure assez récente de ces deux journaux qui, reproduisant *d'après nature* la même scène historique, en présentaient les principaux personnages dans des costumes et des attitudes très-dissemblables. Avec Bagetti, rien de pareil n'est à craindre. Il ne se permet pas la moindre fantaisie. Ses paysages sont dessinés sur les lieux, et les évolutions militaires auxquelles ils servent de théâtre peuvent affronter la critique des hommes du métier. Comme aquarelliste, Bagetti est d'ailleurs d'une habileté prodigieuse, eu égard surtout à l'époque où il peignait et où ce procédé était encore si loin du degré de perfection auquel on l'a porté depuis. Ainsi les lumières, au lieu d'être ménagées comme on le fait aujourd'hui, sont en général gouachées, ce qui produit de fâcheux empâtements et, par suite, quelques lourdeurs de touche dans les détails.

Voilà bien des critiques, sans doute; mais si évidents que soient les défauts que nous venons de signaler, ils ne sauraient faire méconnaître la valeur d'ensemble d'un travail qui, n'eût-il pas de qualités artistiques, — et il en a d'incontestables, — n'en resterait pas moins curieux par l'intérêt que présente le sujet.

L'œuvre de Bagetti a été reproduite par la gravure, partiellement (une quarantaine de planches), dans le grand ouvrage intitulé : *les Galeries historiques de Versailles;* et presque en entier dans une publication spéciale faite par les ordres du gouvernement. Cette dernière est intitulée : *Vues des champs de bataille de Napoléon en Italie, dans les campagnes de 1796, 1797 et 1800, dessinées sur les lieux par M. Bagetti, capitaine ingénieur géographe, gravées et terminées au dépôt général de la guerre, sous la direction de M. le lieutenant général Pelet; Paris, 1835*. L'ouvrage se compose de 68 planches in-folio, plus un titre et trois tables, répartis en 17 livraisons qui se vendent chacune 24 francs. Le prix de la collection entière est de 140 francs. Chaque planche coûte 8 francs, prise séparément (1). Nous ignorons si les quelques gravures déjà exécutées par les ordres de Napoléon, et dont les événements de 1814 empêchèrent la publication, sont comprises dans la collection terminée en 1835, ou si, perdues ou détruites, elles ont dû être remplacées par de nouvelles planches. Toujours est-il que la publication officielle, d'ailleurs complète, est bien supérieure comme exécution à la reproduction partielle des *Galeries historiques de Versailles*. L'exiguïté du format a souvent forcé les graveurs de cette dernière collection à indiquer si vaguement les personnages que, par exemple, dans la planche intitulée *Entrée de l'armée française à Carcare*, la plus minutieuse attention ne permet de découvrir d'autre trace de ladite armée que trois officiers,

(1) Par une coïncidence assez singulière, au moment même où l'auteur de cet article constatait, au département des estampes de la Bibliothèque impériale, l'absence de cette publication officielle, faite depuis vingt-quatre ans, on en effectuait le dépôt au département de géographie, où communication officieuse lui en a été donnée par tolérance obligeante de l'un de MM. les conservateurs.

suivis d'une ordonnance, qui galopent sur le premier plan. En revanche, et comme compensation sans doute, dans la planche qui représente la *Vue de la ville de Savone au moment de l'entrée de l'armée française*, nous constatons la présence de deux barques apocryphes. L'ouvrage publié par le dépôt de la guerre, au contraire, en reproduisant scrupuleusement les originaux de Bagetti, en améliore souvent les détails. Ainsi, la pointe du graveur rend la forme humaine à certains soldats que le pinceau du peintre avait laissés trop semblables aux échalas placés autour d'eux, et redresse ceux qui, sans excuse valable, avaient perdu leur centre de gravité. A notre avis, Bagetti, loin de pouvoir, avec le proverbe italien, accuser de trahison ses traducteurs (*traduttore, traditore*), aurait dû des remercîments à des artistes qui, tout en respectant son œuvre, en ont corrigé les défauts les plus apparents (1).

L'œuvre de Bagetti nous a donné le désir de relire ce qui a été raconté de l'époque belliqueuse qu'elle retrace, et, en feuilletant les mémoires contemporains, nous avons noté çà et là quelques épisodes qui, à la distance seulement de la durée de la vie d'un homme, semblent être déjà des souvenirs d'histoire ancienne.

Le 27 mars 1796, Bonaparte, ou Buonaparte, ainsi que lui-même signait encore à cette époque, arriva au quartier général de Nice, pour y prendre le commandement de l'armée d'Italie, que le Directoire venait de lui confier. Malgré le siége de Toulon et le 13 vendémiaire, les soldats ne le connaissaient guère, et sa jeunesse, sa petite taille et sa maigreur excessive, n'étaient pas faites pour leur inspirer une confiance que nulle renommée ne préparait. Il fut donc assez froidement accueilli.

L'armée était d'ailleurs dans un état de pénurie extrême. Sans solde, sans vivres, sans souliers, les soldats ne vivaient que de maraude. Le service des transports était entièrement désorganisé. Bonaparte apportait pour toutes ressources financières deux mille louis en numéraire et un million de traites dont plusieurs restèrent non payées. Il n'avait que trente mille hommes dans cet état à opposer aux vingt-deux mille Piémontais et aux trente-huit mille Autrichiens qui se trouvaient en face de lui. Mais il n'était pas homme à s'effrayer plus de l'infériorité numérique que de la misère de ses soldats. L'audace devait suppléer au nombre, et quand le pays est riche, les vainqueurs s'y font la part du lion. « Si nous sommes vaincus, disait-il, j'aurai trop; vainqueurs, nous n'avons besoin de rien. »

C'est ce qu'il fit comprendre à ses troupes en les passant en revue.

« Soldats, dit-il, vous êtes nus, mal nourris; le gouvernement vous doit beaucoup; il ne peut rien vous donner... Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir. Vous y trouverez honneur, gloire et richesses. Soldats de l'armée d'Italie, manqueriez-vous de courage et de constance? »

Ce langage était peut-être très-politique. Certains mots cependant nous en déplaisent. Sans doute, la France n'était pas alors assez riche pour faire la guerre à ses dépens; mais en appuyant sur les bénéfices matériels de la victoire, Bonaparte ne caressait-il pas les mauvais instincts de l'âme humaine? Quand, plus tard, Napoléon demanda à ses maréchaux d'exposer seulement pour sa cause (qui était alors celle de la France) les trésors dont il les avait gorgés, presque tous l'abandonnèrent. Le plus habile laboureur ne peut récolter que ce qu'il a semé!

Il s'en fallait de beaucoup cependant que ces hommes fussent indignes de comprendre un autre langage.

L'armée française rencontra pour la première fois les Autrichiens, commandés par Beaulieu, le 10 avril, au bord de la mer, à Voltri, petite ville peu distante de Gênes, que Bonaparte feignait de vouloir menacer. Beaulieu, accouru à la défense de cette capitale, essaya vainement, pendant toute la journée, de déloger Laharpe des positions occupées par sa division, qui ne les abandonna que le lendemain pour se replier sur Savone.

Pendant ce temps, le général d'Argenteau, à la tête de dix mille Autrichiens, s'engageait dans le col de Montenotte pour venir tomber sur le centre de l'armée française, qu'il croyait en marche sur Gênes. Il n'y trouva que le colonel Rampon, qui, n'ayant que douze cents hommes, se renferma dans l'ancienne redoute située sur les hauteurs de Montelegino, et qui ferme la route. Cette position, dont on connaissait de part et d'autre l'importance, fut vigoureusement attaquée à une heure de l'après-midi par d'Argenteau, et obstinément défendue par les assiégés. Après avoir repoussé le premier essai de l'ennemi, Rampon, qui en prévoyait d'autres, rassembla ses hommes (un bataillon de la 21e demi-brigade et trois compagnies de grenadiers de la 117e), et, se plaçant au milieu du cercle qu'il leur avait fait former, il s'écria :

— Soldats, nous sommes un contre dix; mais la patrie et la liberté, qui nous ont confié ce poste, nous ordonnent de le garder. Jurons donc de mourir plutôt que de nous rendre.

— Nous le jurons! répondirent tout d'une voix soldats et officiers.

— C'est bien, mes enfants, reprit Rampon; voici les habits blancs qui reviennent, recevons-les bravement, et si nous devons périr ici, vive la république!

— Vive la république!

D'Argenteau revenait, en effet, à la charge. Repoussé encore, et une nouvelle tentative n'ayant pas obtenu plus de succès, il se décida, à l'approche de la nuit, à prendre position en arrière, pour revenir le lendemain renforcé de ses réserves.

Mais Bonaparte avait profité de la nuit pour tourner la position avec les divisions Masséna et Augereau. Au point du jour, il surprit d'Argenteau, qui, malgré la belle résistance de son infanterie, fut complétement mis en déroute, en laissant sur le champ de bataille de Montenotte quinze cents morts, et aux mains des Français deux mille cinq cents prisonniers et plusieurs drapeaux.

Le jour même, le quartier général de l'armée était transporté à Carcare, et le lendemain a pris dans l'histoire le nom de Millesimo. C'était un glorieux début à une série de triomphes qui devaient désormais se succéder avec une rapidité prodigieuse.

A la première nouvelle de la rentrée en campagne des Français, le sénat de Venise songea à se faire pardonner les nombreuses infractions qu'il avait commises à la neutralité. Après avoir cherché quelle concession pourrait être la plus agréable au gouvernement français, il songea qu'en lui accordant en holocauste l'expulsion des nombreux émigrés auxquels il avait jusque-là donné asile, il se débarrasserait par la même occasion d'une charge encore plus incommode qu'onéreuse.

Le plus important des émigrés était Monsieur, comte de Lille, ou plutôt Louis XVIII, ainsi qu'il se faisait appeler depuis la mort de son neveu le Dauphin. Le futur roi de

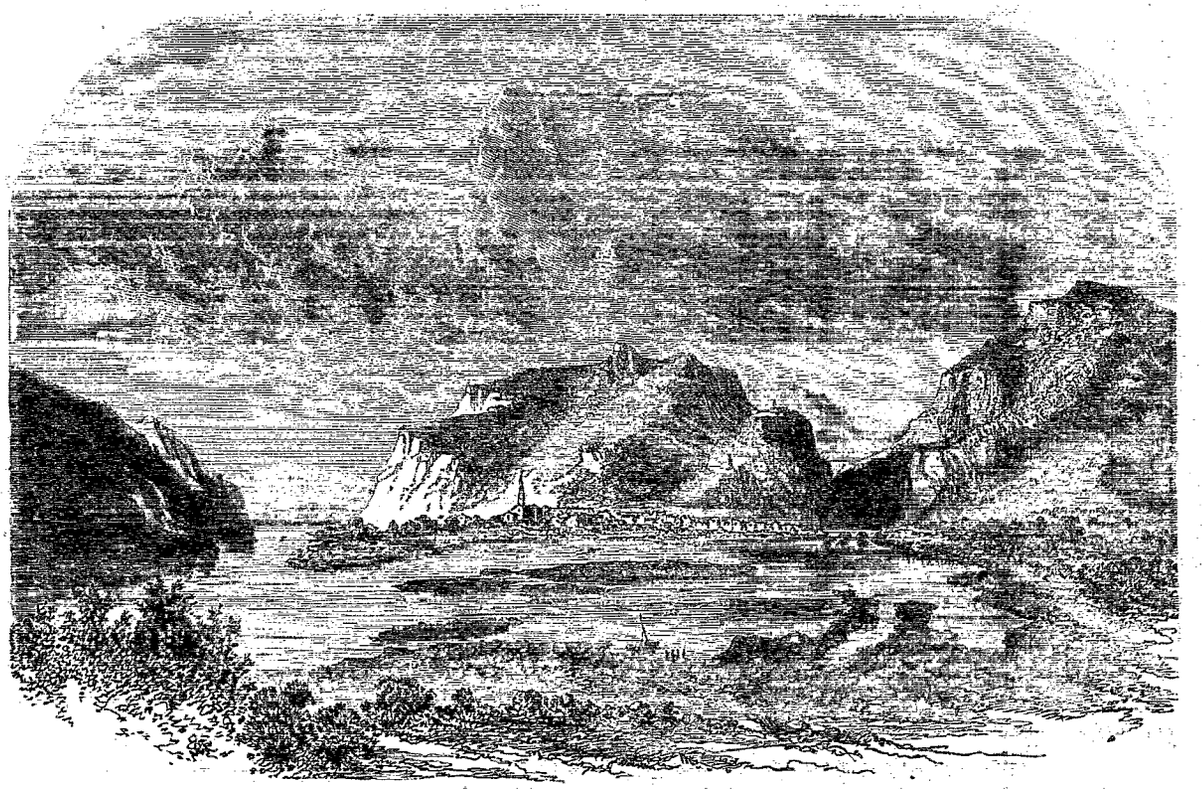
(1) Les planches sont signées : Duplessi-Bertaux, Delaunay, Godefroid, Pillement, Fortier, Schræder, Cazenave, Louvet, Cardano, Lanneau, Ballard, Réville, Dequevauviller, Sonnerat, Desaulx, Bovinet, Croutelle, Perdoux, Misbake, Perrone.

France habitait Vérone avec sa petite cour. Quoiqu'il ne sortît jamais et ne fît aucune visite ni dans la ville, ni dans les environs, il voulait qu'on observât dans son intérieur une étiquette royale rigoureuse. Dès huit heures du matin, il était en costume et l'épée au côté. La matinée était consacrée à sa correspondance, et son chancelier Flachslauden avait seul accès près de lui. Après un dîner frugal, Monsieur accordait quelques audiences; puis il s'enfermait dans son appartement particulier avant de se réunir à ses courtisans pour écouter quelque lecture pendant la soirée.

Son entourage était alors peu nombreux. Lord Makerteney était retourné à Londres, en laissant un délégué chargé de la correspondance et du payement des subsides, dont la cessation était d'ailleurs imminente. Le comte d'Entraigues était en disgrâce; Hautefort, Montagnac et Damas, en Vendée; le comte d'Avaray, constamment par les chemins. Le marquis de Jaucourt, le chancelier Flachslauden et M. de Précy, avec les émigrés de passage, composaient donc le cercle habituel. Les revenus fixes de Louis XVIII consistaient en vingt mille francs par mois que lui accordait l'Espagne pour lui et sa femme. Le crédit de deux cent mille florins que lui avait ouvert sur Venise la cour de Vienne n'avait pas été renouvelé après son épuisement.

Depuis deux mois, la correspondance avec l'Allemagne, à travers la Suisse, avait redoublé d'activité. Quatre courriers, allant ou venant, avaient franchi le Saint-Bernard dans l'espace de six jours. Des émigrés expédiés de Gênes et de Milan passaient à chaque instant à Vérone pour y prendre les dépêches.

Le Directoire connaissait ces manœuvres. Le ministre



Château de la Pietra et village de Calliano (1). — Dessin de Lancelot, d'après Bagetti.

des relations extérieures C. Lacroix en parla officieusement à Querini, ministre de la république de Venise à Paris, et s'étonna de les voir tolérées. Instruit de ces observations, le sénat ordonna à son envoyé de répondre « que la sérénissime république, qui ne refusait d'ailleurs l'hospitalité à personne, ne croyait pas devoir faire d'exception à l'égard de Monsieur; que l'ancien comité de salut public ayant approuvé son séjour à Vérone, le sénat ne croyait pas que le Directoire eût des motifs sérieux de changer de manière de voir à cet égard. »

Si peu satisfaisante que fût cette explication, dépourvue d'ailleurs de tout caractère officiel, le Directoire n'insista pas pour le moment. Ce fut donc spontanément que, le 13 avril, le sénat donna l'ordre au marquis Carlotti, noble véronais, de prévenir le comte de Lille qu'il eût à sortir le plus promptement possible des États vénitiens.

A cette notification imprévue, aussi blessante par la forme que par le fond, Monsieur, contenant son indignation, répondit froidement :

— Je partirai; mais j'exige que l'on me présente le Livre d'or de Venise, afin que j'y efface de ma main le nom de ma famille, et que, de plus, on me restitue l'armure dont mon aïeul Henri IV avait, comme gage d'amitié, fait présent à la république.

Le podestat de Vérone ne voulut pas transmettre cette réponse injurieuse, et, dès le lendemain, il renvoyait le marquis Carlotti porter une protestation à Monsieur.

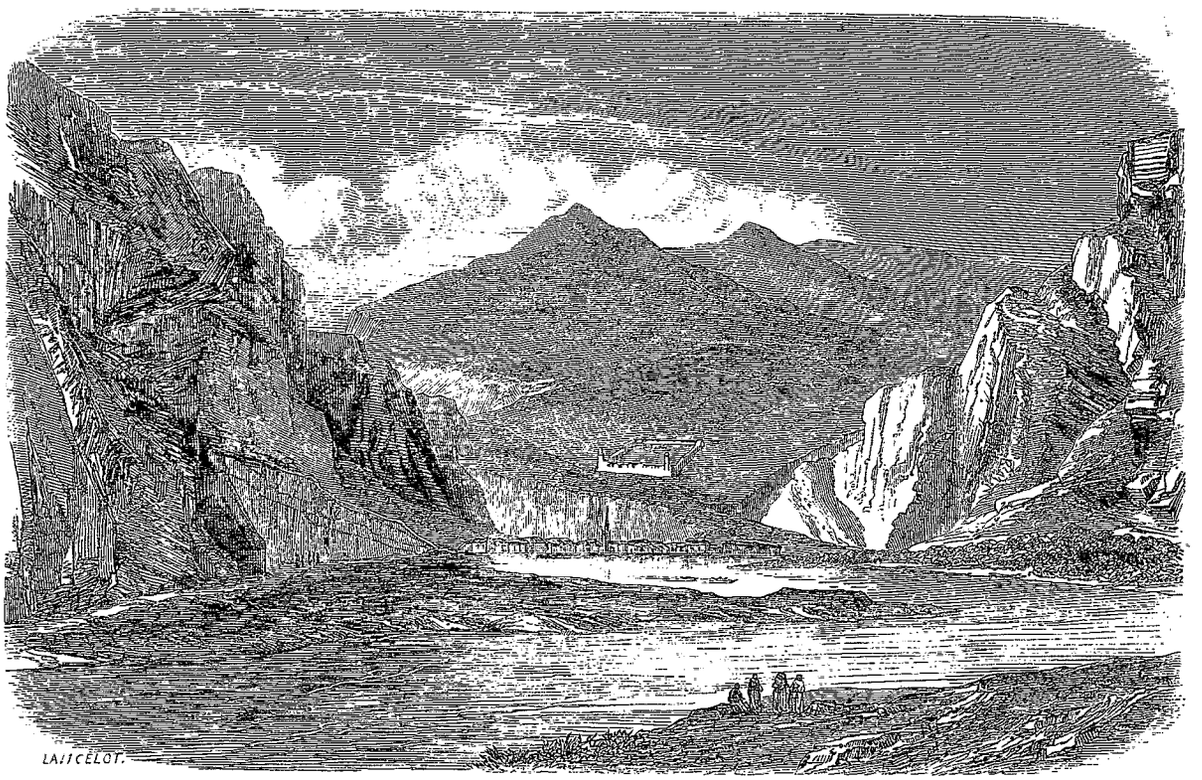
— Je n'ai rien à changer à la réponse que j'ai faite hier

(1) Le 4 septembre 1796, Bonaparte, après avoir battu les Autrichiens à Roveredo, arrive au défilé de Calliano, où Davidovich avait rallié deux divisions sur sa réserve. Ce défilé, resserré entre les montagnes et l'Adige, était défendu par le château de la Pietra, hérissé d'artillerie. Bonaparte distribue son infanterie légère en tirailleurs sur les escarpements de la montagne et sur les rives du fleuve. Pendant que les uns font un feu plongeant sur l'ennemi, les autres tournent le château qui, battu par une batterie d'artillerie légère commandée par Dammartin, ne tarde pas à être enlevé. Tandis que l'infanterie française, traversant le château, se précipite sur l'armée autrichienne, amassée en arrière, Lemarois, aide de camp de Bonaparte, traverse la colonne ennemie dans toute sa longueur à la tête de cinquante hussards, et, tournant bride, l'arrête assez pour permettre à la cavalerie française d'accourir et de faire plusieurs milliers de prisonniers.

à la communication que vous m'avez transmise de la part de votre gouvernement. Je n'accepte pas la protestation du podestat, pas plus que je n'accepterais celle du sénat. J'ai promis de partir; je le ferai en effet, aussitôt la réception des passe-ports que j'ai fait demander à Venise. Mais je devais faire cette réponse, et j'y persiste, car je n'oublie pas que je suis le roi de France.

Le prétendant partit, en effet, le 21 avril, se dirigeant vers la Suisse, accompagné du comte d'Agoult et d'un autre officier, et suivi de deux domestiques. Il se rendait incognito à l'armée de Condé. Le gouvernement vénitien rendit cette mesure d'expulsion commune à tous les émigrés français, sans que cette concession, que personne, d'ailleurs, ne lui demandait en ce moment, réussit à faire oublier à la France victorieuse les griefs qu'elle avait contre la république.

Une fois le Piémont détaché de la coalition, sinon de cœur, au moins par l'impossibilité d'agir où il se trouvait réduit au bout de quinze jours de campagne, Bonaparte tourna tous ses efforts contre les Autrichiens. L'armistice à peine signé, il s'élançait vers la Lombardie, et à sa seule approche, le duc de Parme vint faire une soumission chèrement obtenue. Le 6 mai, il franchissait le Pô à Plaisance; le 9, l'Adda à Lodi; et le 15, il entrait en triomphateur à Milan. Après y avoir reçu les propositions du duc de Modène, il en partait au bout de huit jours; y rentrait presque aussitôt, comme la foudre, pour comprimer une révolte excitée par le clergé et la noblesse; reprenait, le 23, Pavie insurgée et la livrait au pillage. En entrant sur le territoire de Venise, il essaya d'en rassurer les habitants par une proclamation où il assura vouloir respecter les liens



Primolano (1). — Dessin de Lancelot, d'après Bagetti.

qui unissaient les deux républiques. Les Autrichiens de nouveau battus à Borghetto, le 28 mai, il occupa Vérone, y imposa ses conditions au sénat de Venise, reprit Peschiera surprise par Beaulieu, et, maître désormais de toute la ligne de l'Adige, il vint investir Mantoue. « Dans deux mois, il avait conquis l'Italie. Il s'agissait de la garder. » (Thiers.)

Le 4 juin 1796, les opérations commencèrent, et les généraux Dallemagne et Serrurier, malgré l'élan de leurs troupes, qui, sous un feu foudroyant, voulaient enlever la place, durent se contenter d'occuper le faubourg Saint-Georges et la tête du pont. En y pénétrant, quelques soldats, dans le but de s'assurer qu'un vaste couvent placé à droite de la chaussée ne cachait pas de piége, en enfoncèrent les portes. Le couvent était vide; les religieuses camaldules auxquelles il appartenait, s'y voyant exposées au feu de la place et prévoyant sans doute l'arrivée prochaine des Français, l'avaient abandonné dès la première attaque, en emportant les objets les plus précieux.

Pendant que les grenadiers prenaient possession des vastes édifices pour s'en faire un point d'attaque, des cris ou plutôt des sanglots qui semblaient sortir de dessous terre se firent entendre. Après beaucoup de recherches infructueuses pour découvrir d'où ils provenaient, un lieutenant, guidé par la voix de plus en plus déchirante, acquit la certitude qu'elle venait d'une sorte de cachot souterrain, dont le soupirail donnait sur un préau écarté. Il appela ses hommes; on chercha la porte, on la brisa à coups de crosse, et on se trouva en face d'un spectacle aussi triste qu'étrange.

(1) Le 7 septembre 1796, Augereau, poursuivant Wurmser après la bataille de Roveredo, le rejoint au défilé de Primolano, dans les gorges de la Brenta. Jetant des tirailleurs sur les hauteurs et sur les bords du fleuve, Bonaparte fait charger en colonne la division qui défend la route. Le défilé est balayé, le fort situé au delà entouré et emporté. Les soldats français, devançant les fugitifs, les forcent à s'arrêter et donnent le temps à l'armée d'arriver. On fait trois mille prisonniers, et le soir on arrive à Cismone, ayant fait vingt lieues en quarante-huit heures.

Une femme, les vêtements déchirés, les cheveux en désordre, les yeux égarés, était agenouillée près d'un pilier auquel une chaîne de fer la tenait attachée par le pied. Elle sembla plutôt heureuse qu'effrayée en voyant ces soldats étrangers, le visage encore noirci de poudre. Elle tendit vers eux ses mains jointes, en criant en italien : — Sauvez-moi !

C'était une religieuse entrée au couvent à seize ans; plusieurs fois elle avait voulu fuir après avoir prononcé ses vœux et s'était ainsi attiré le plus sévère des châtiments imposés au parjure religieux. D'après son récit, elle devait avoir vingt-deux ans, et elle paraissait âgée au moins de trente-cinq, tant la souffrance l'avait prématurément flétrie. On lui ôta sa chaîne.

Chaque fois que quelqu'un entrait ou qu'un bruit se faisait entendre, la religieuse tressaillait et paraissait inquiète. Elle supplia qu'on la fît sortir, afin qu'elle pût respirer l'air pur qui lui était depuis si longtemps inconnu. Mais quoique les Français eussent interrompu l'attaque de Mantoue, le feu de la place ne cessait de faire pleuvoir la mitraille et des débris dans les cours du couvent. On fit observer à la jeune fille qu'il y aurait danger pour elle à sortir encore. — Ah! qu'importe! répondit-elle, mourir, c'est rester ici!

Si nous écrivions un roman, nous ferions à cette histoire un dénouement heureux. Mais la vérité nous force à la terminer ici. Malgré nos recherches, il nous a été impossible de découvrir une conclusion quelconque à cet épisode.

L'armée française, en marche sur Bologne, par suite de la rupture de l'armistice avec le saint-siége, devait franchir la plaine où se trouve la forteresse d'Urbin, occupée par les troupes pontificales. Laisser cette forteresse derrière soi n'était pas prudent, l'assiéger pouvait faire perdre du temps; Bonaparte jugea plus commode de la surprendre.

Ne croyant pas devoir déployer beaucoup d'habileté avec des soldats mal notés au point de vue militaire, comme le sont généralement ceux du gouvernement romain, il fit inviter le commandant à venir lui parler à Modène, où il se trouvait alors.

Celui-ci, subjugué sans doute par la réputation du vainqueur de l'Italie, n'hésita pas, malgré l'état de guerre, à se rendre à cette étrange invitation.

Bonaparte fit appeler alors son aide de camp Marmont, et, après lui avoir donné à voix basse ses instructions, il revint causer avec le naïf commandant.

Marmont prit quinze dragons, ordonna à un escadron de le suivre à peu de distance, et se dirigea vers Urbin, en affectant les allures pacifiques d'une avant-garde qui va préparer les logements.

Sous un chemin couvert, en dehors des palissades, il rencontra les officiers qui s'inquiétaient de l'absence de leur commandant parti sans leur laisser d'instructions. Ils demandèrent à Marmont de ses nouvelles. Celui-ci leur répondit que leur chef le suivait, et qu'en allant à quelques centaines de pas plus loin, vers Modène, ils ne pouvaient manquer de le rencontrer. Puis les deux troupes se saluèrent cordialement et se séparèrent. Arrivé à quelque distance du fort, Marmont, en voyant la porte ouverte, mit sa petite troupe au galop et y pénétra avant que la garde eût eu le temps de se reconnaître. Au moment où elle se disposait à faire résistance, l'escadron français survint et la força sans effusion de sang à mettre bas les armes, ainsi que toute la garnison.

Le fort était pris, et les quatre-vingts pièces de canon chargées, mais inoffensives jusque-là, qui en garnissaient les remparts, furent expédiées à l'armée qui assiégeait Mantoue, où elles furent sinon d'un meilleur, au moins d'un plus fréquent usage.

L'arrivée en Italie d'une nouvelle armée autrichienne, composée de trente mille hommes, sous les ordres de Wurmser, avait forcé Bonaparte à lever momentanément ce siége. Mais, dans l'espace de six jours, il mit en déroute soixante mille hommes, dont sept à huit mille tués ou blessés, et douze à treize mille faits prisonniers; il triompha à Salo, à Lonato, à Castiglione, et entra dans Vérone; après quoi, pouvant parler en maître, il effraya de nouveau par ses menaces Naples, Venise, la Toscane, qui faisaient des démonstrations hostiles; il mit aux arrêts dans un séminaire un légat romain qui avait voulu reprendre possession des légations; rappela à l'ordre le roi de Piémont, qui souffrait les excursions des Barbets dans ses États; enfin, voulant récompenser après avoir puni, il permit aux Lombards fidèles de s'armer, témoigna sa satisfaction à Bologne et à Ferrare, et accueillit favorablement les vœux de Modène, qui n'aspirait qu'à se débarrasser du gouvernement que lui avait laissé son duc fugitif. Cela fait, il accorda à son armée un repos d'une vingtaine de jours.

Depuis ces temps, la guerre est devenue à la fois plus meurtrière et plus humaine. En effet, tandis que les perfectionnements apportés aux moyens de destruction rendent les luttes armées plus sanglantes, il s'est introduit dans les mœurs une sorte de désintéressement chevaleresque qui en rend les résultats moins funestes aux vaincus et moins financièrement productifs aux vainqueurs. Le pillage, qui, dans certains cas, existait encore dans les lois de la guerre, excite aujourd'hui une réprobation unanime que l'on ne s'expose guère à braver. Tandis que les gouvernements d'Italie achetaient par des millions et des chefs-d'œuvre d'art une paix ou seulement une neutralité qui n'était pas toujours respectée, la France d'aujourd'hui paye généreusement sa gloire, et ce principe trop raillé est peut-être une de nos plus belles conquêtes. Étrange et sublime époque pourtant, où les armées sans vivres et sans paye ne connaissaient et n'ambitionnaient pas de plus grande récompense que d'entendre proclamer de temps à autre qu'elles avaient « bien mérité de la patrie », et où la France croyait avoir suffisamment fait pour ses généraux victorieux en décidant, comme elle le fit au lendemain d'Arcole, « que les drapeaux pris par Augereau et Bonaparte leur seraient donnés pour être conservés dans leurs familles. » Les fortunes immenses, les décorations, les titres et les couronnes qui suivirent eurent-ils autant de grandeur?

— Oui, la gloire est belle! nous disait, en terminant un de ses récits, un vieux soldat; elle est belle, répéta-t-il plus bas, d'un accent ému et comme se parlant à lui-même. Puis, après un moment de silence où il avait semblé évoquer ses souvenirs, il nous raconta ce qui suit :

« Gravement blessé à Arcole, j'avais été évacué sur Vérone, où se trouvaient nos ambulances. A l'entrée du convoi dans la ville, je fus reconnu sur ma charrette par un vieux patriote italien dont j'avais fait la connaissance pendant un premier séjour et qui m'avait pris en affection. Ne voulant pas me laisser entrer à l'hôpital, il demanda et obtint de m'emmener dans sa famille. Trop souffrant et presque sans connaissance, je l'avais laissé faire, et, après les premiers pansements, quelques jours s'écoulèrent sans que nous eussions échangé une parole et sans que j'eusse repris la conscience de moi-même.

» Un jour, je fus éveillé par un chuchotement de voix qui s'élevait d'un coin de ma chambre. En jetant les yeux de ce côté, j'aperçus un groupe charmant composé d'une jeune

femme et de deux enfants de quatre et cinq ans. Elle leur parlait doucement, et, grâce à la lucidité de perception que laisse la fièvre qui nous quitte, je pus comprendre les paroles, quoique je ne reconnusse pas encore celle qui les prononçait.

» — Il ne faut pas faire de bruit, mes chers anges, disait-elle, afin de ne pas réveiller le *signore* français. Puis, tout à l'heure, je vous ferai beaux et nous irons attendre votre père, qui reviendra peut-être aujourd'hui.

» Ces quelques mots m'avaient fait reconnaître la jeune femme, et je ne pus étouffer tout à fait une exclamation, au souvenir terrible qui me revint et qui me rendit toute ma raison. Celle qui parlait ainsi était la fille de mon hôte, une belle et noble créature, mariée à un jeune Véronais qui, séduit par l'enthousiasme de son beau-père et aussi par le mien peut-être, avait suivi comme volontaire l'armée française dans ses dernières expéditions contre les Autrichiens. Or, au moment où sa femme complotait avec ses enfants d'aller épier son retour, je me rappelai tout à coup que j'avais vu ce noble jeune homme tomber, frappé à mort, à quelques pas de moi, au bord de l'Alpon, le second jour de la dernière bataille.

» Avant que j'eusse pris un parti sur la manière dont j'annoncerais cette catastrophe encore ignorée, mon hôte rentra et la jeune femme nous laissa seuls, en emmenant ses enfants, joyeux comme elle de pouvoir aller à ce rendez-vous où nul ne devait venir les rejoindre.

» — Forcé de sortir, me dit le père, j'avais chargé la Julietta de veiller sur vous. Elle s'en va bien heureuse au-devant de Taddeo, qui, à son gré et au mien, tarde bien à revenir.

» — Et qui ne reviendra pas, mon ami, lui dis-je en lui prenant la main.

» — Mort? demanda-t-il en m'interrogeant d'un regard plein d'une douloureuse anxiété.

» — Mort en brave...

» — Oui, et pour une sainte cause, ajouta-t-il en m'interrompant. Si j'avais eu son âge, j'aurais voulu partager son sort. Mais ma pauvre Julietta, elle en mourra aussi, elle! Elle l'aimait tant, que depuis qu'il se fait attendre, il ne lui est pas une seule fois venu à l'idée qu'il pût ne pas revenir. L'amour vrai fait immortels ceux qui en sont l'objet. Comment lui apprendre?...

» — Ne vaudrait-il pas mieux ne lui rien dire. A mesure que l'absence se prolongera, l'espérance s'en ira; elle commencera à craindre, et, une fois préparée, le coup lui sera moins cruel peut-être.

» — Vous avez raison, dit-il. Je ne pourrais jamais d'ailleurs me charger de tuer moi-même mon enfant. Confions-nous à la Providence.

» Julietta rentra vers le soir un peu triste de son nouvel espoir déçu; mais j'entendis qu'elle disait à ses enfants : — Demain!

» Le lendemain, elle fit en effet leur toilette avec une joie confiante, qui était pour son père et pour moi un spectacle navrant. Taddeo devait, à l'entendre, arriver sans faute ce jour-là; et le soir en rentrant elle disait encore : — Demain!

» Cela dura huit jours ainsi; huit jours pendant lesquels cette pauvre enfant n'eut pas une minute de doute. Elle supposa les choses les plus impossibles plutôt que la vérité. Tous les motifs de retard imaginables et inimaginables lui servaient de consolation chaque soir et d'espérance chaque matin. Elle avait certainement la conviction qu'ainsi que me l'avait dit son père, celui qu'elle aimait ne pouvait pas mourir. Pendant vingt ans de guerre, j'ai certes assisté à bien des scènes horribles; je ne me souviens pas d'en avoir jamais vu de plus douloureuse que celle-là. Nous avions beau, le père et moi, épier un moment d'hésitation de cette âme qui la rendît plus accessible à la douleur, au moment où nous pensions l'avoir préparée par quelques réticences, un mot plein d'une confiance absolue venait aussitôt nous montrer que nous nous étions trompés.

» Un jour, elle nous annonça dès le matin qu'elle avait eu un songe et que Taddeo arriverait certainement ce jour-là. Elle habilla ses petits avec plus de soin et plus de luxe qu'à l'ordinaire; elle leur dit des mots adorables de naïve tendresse sur le bonheur qu'aurait leur père à les voir si bien attifés et si grandis (il ne les avait quittés que depuis trois semaines); puis elle sortit comme à l'ordinaire en les tenant par la main.

» Je pouvais marcher, et mon hôte me proposa de la suivre à distance. Sur la place *delle Erbe*, un groupe entourait un nouveau convoi de blessés qui revenait de l'armée. Elle y courut, et nous hâtâmes le pas pour la rejoindre. Elle reconnut un jeune Véronais, ami de son mari, et lui cria ce seul mot : Taddeo?

» — Mort! répondit laconiquement le jeune homme, en présentant à la jeune femme une sorte de scapulaire que, malgré ses idées philosophiques, Taddeo avait accepté de sa femme comme gage de tendresse.

» Julietta poussa un cri terrible, étrange, surhumain, et tomba roide sur le pavé, entraînant avec elle ses enfants qui lui tenaient les mains.

» Quand nous la relevâmes, elle était morte.

» Oui, la gloire des armes est belle, répéta en finissant le vieux soldat; mais il faut que le but en soit sublime pour qu'elle ne soit pas parfois trop chèrement achetée. »

Le traité de Campo-Formio cédait, on le sait, Venise, indépendante depuis des siècles, à l'Autriche. Bonaparte renvoya au gouvernement vénitien Dandolo, accrédité près de lui, en l'invitant à faire comprendre à ses compatriotes combien les raisons politiques exigeaient de leur part de sacrifices, et en ajoutant que d'ailleurs le traité ne fermait la porte à aucune espérance pour l'avenir. Les Vénitiens indignés et désespérés ne voulurent rien entendre, et le gouvernement provisoire résolut d'en appeler du général français au Directoire, dont la ratification n'était pas encore donnée. Trois députés, conduits par Dandolo lui-même, se mirent donc en route pour Paris, porteurs de présents considérables.

En apprenant cette démarche, Bonaparte, vivement irrité, ordonna à son aide de camp Duroc de se mettre à la poursuite des députés et de les ramener, pieds et poings liés, s'il le fallait, à Milan où il se trouvait alors. Les députés, repris en Piémont et conduits devant le général, écoutèrent avec dignité sa harangue d'une violence extrême; puis Dandolo, timide d'ordinaire, trouvant dans son patriotisme le courage et l'éloquence, lui répondit : — « Que nous reprochez-vous? De vouloir vivre indépendants, étant nés indépendants? L'intérêt de la France exige, dites-vous, que nous soyons esclaves de l'Autriche. Permis à vous de le croire; mais laissez-nous au moins le déplorer. Si la politique traite un peuple comme un troupeau, elle ne peut exiger de lui le renoncement aux sentiments humains. Vous êtes le plus fort, usez donc de votre force; mais ne croyez pas que votre voix, si éclatante qu'elle soit, étouffe jamais en nous une voix plus puissante encore, la plainte légitime qu'inspire la perte de la liberté. »

Bonaparte, dont ses officiers redoutaient l'emportement, s'apaisa au contraire à cette parole convaincue, énergique et émue. Sans rien répondre, il congédia les députés vénitiens avec douceur, et s'il ne changea rien à sa politique, du moins il conserva toujours une grande estime pour Dandolo, qui, au lieu de s'adresser à sa vanité par la flatterie, avait cherché à l'émouvoir par sa sincérité.



Mantoue (1). — Dessin de Lancelot, d'après Bagetti.

(1) Mantoue, l'une des plus fortes places de guerre de l'Europe, est, en même temps, une ville savante. Comme si le souvenir de Virgile y perpétuait les traditions intellectuelles, son université est une des plus renommées de l'Italie du Nord. Elle a de plus un lycée, deux gymnases, des académies de sciences et d'arts, des musées très-riches, une bibliothèque possédant 80 000 volumes et 1 000 manuscrits, plusieurs théâtres, dont un diurne, sous le nom du *Cygne de Mantoue*.

Presque tous les édifices de Mantoue ont été bâtis sur des plans de Jules Romain et de ses élèves, ou sont ornés de leurs œuvres. On y remarque le Dôme, une des plus belles cathédrales d'Italie; la basilique San-Andrea, remarquable monument de la renaissance; San-Egidio, où se trouve la tombe de Bernardo Tasso, père de l'immortel Torquato, et poëte lui-même; le palais ducal, où, malgré la ruine et l'abandon, on retrouve les traces de la magnificence des Gonzague; le palais du T, décoré des fresques de Jules Romain et de ses élèves; les palais Collorédo et del Diavolo; les maisons de Mantegna et de Jules Romain; l'arsenal, les portes et les digues qui répartissent les eaux du Mincio en trois lacs artificiels qui sont une des principales défenses de Mantoue. Les rues sont vastes et régulièrement tracées, les maisons d'une architecture généralement élégante. Aux places San-Pietro, Ambrogio, delle Erbe, les Français, sous les ordres du général Miollis, ont ajouté la piazza Virgiliana, très-agréable promenade plantée de beaux arbres et ornée de bancs de marbre, qui a remplacé un des marais dont le voisinage rend parfois l'air de Mantoue peu salubre : on y voit la statue du poëte.

On trouve à Mantoue des fabriques de draps et de toiles, des fonderies, de nombreux magasins de drogues et de fourrures. Après avoir eu jusqu'à 55 000 habitants au milieu du dix-septième siècle, et avoir été réduite à 13 000 par la peste et la guerre, Mantoue a pris aujourd'hui une très-convenable moyenne. On y compte 34 000 âmes, dont 3 000 juifs.

A huit kilomètres de Mantoue, des traditions peu certaines désignent le petit village d'Andes comme la patrie de Virgile. Quoi qu'il en soit, Andes fut, à ce titre, exempté de la contribution de guerre, lors de la brillante campagne d'Italie par les armées républicaines. Dans une fête, célébrée par les ordres du général Miollis, on fit, par économie, dit M. J. du Pays, figurer les statues des saints en qualité de divinités païennes dans l'ornementation d'un temple d'Apollon improvisé pour la circonstance.

LA MUSIQUE.



Hôtel Péreire. — La Musique, peinture par Gendron. — Dessin de Staal.

Voici quelques paroles singulières sur la musique; elles sont extraites d'un livre extrêmement rare (1) et mêlées à des considérations souvent obscures ou sous quelques rapports contestables. Il n'y a peut-être qu'une lueur de vérité dans le sentiment de l'auteur, mais elle intéresse et peut porter à d'utiles méditations.

« Un homme est seul, et au milieu du calme le plus profond; non-seulement alors la musique n'est rien pour lui, mais l'air même quant au son, puisqu'il n'en rend aucun. Cet homme prend un instrument, ou il chante, et sans sortir de sa place, il va développer autour de lui les richesses de l'air, la vivacité des sons les plus touchants, les trésors actifs de l'harmonie et la magique puissance des accords, les pouvoirs plus pénétrants encore de la mélodie, où son moi intime peint les plus puissantes affections; enfin, il va tellement lier son moi intime aux puissances musicales de l'air, qu'il le fera communiquer jusqu'à la région pure et supérieure où il pourra par cet intermède non-seulement porter son être jusque dans la région divine, mais faire encore descendre cette région divine dans tout son être... Mais pour que la musique puisse réellement produire cet effet sublime et salutaire, il faut que l'homme y joigne sa parole pure...

» Ce n'est point seulement ni primitivement par le luxe que les grands de la terre et ceux qui ont le moyen et le goût de les imiter, ont autour d'eux des musiciens à gage, qui puissent à tous les instants les récréer par leurs concerts. Ces usages prennent leur première et secrète

(1) *De l'Esprit des choses*, par le philosophe inconnu (Saint-Martin).

origine dans ce besoin d'admiration qui constitue notre être essentiellement, et que l'homme cherche involontairement à satisfaire par tous les moyens factices qu'il a entre les mains, au défaut des moyens réels dont il est privé.

» Qui est-ce qui te prive, homme, de ces moyens réels qui te seraient si avantageux? Ce sera la musique elle-même qui te répondra : remarque donc qu'il te faut le silence de tout ce qui t'environne pour que tu puisses librement produire tes sons et en recueillir tous les fruits; et apprends par là que la grande harmonie divine ne te pourra jamais être sensible qu'après que le choc bruyant de ces substances hétérogènes qui constituent l'univers aura cessé son importune turbulence. »

Le sentiment qui me domine quand je me trouve en présence d'une créature humaine, si humble que soit sa condition, est celui de l'égalité originelle de l'espèce, et dès lors je me préoccupe encore moins peut-être de lui plaire ou de la servir que de ne pas offenser sa dignité.

ALEXIS DE TOCQUEVILLE.

QUELQUES RAYONS DE SOLEIL.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 254, 262, 270, 273, 282, 295.

Le temps a marché. Mai règne avec ses pommiers en fleurs, ses parfums, ses tièdes soirées de clair de lune. C'est le soir; la journée a été magnifique, l'air est embaumé par les lilas qui étalent avec profusion leurs palmes fleuries. La pleine lune se lève, et le rossignol jette à la nuit ses premières notes de printemps, si pénétrantes et si suaves. Telle est la campagne.

A la ville, chez Desvernaux, on remarquerait un petit tumulte inaccoutumé : les chambres sont encombrées; malles, portemanteaux, cartons, couvrent les meubles. Le maître de la maison est lui-même très-affairé, incroyablement ingambe au milieu de tous ces embarras. Denis aide, inspecte, emballe; Émilie et sa mère ne sont pas moins occupées.

Les visages sont sereins, les voix se répondent affectueusement; une paix pure, une douce sympathie, un sentiment réciproque d'égards et de reconnaissance, éclairent la scène comme un flambeau béni.

On va partir pour une terre que Desvernaux possède à quelques lieues de la ville.

Mais lui-même semble préoccupé depuis quelques instants; il prête souvent l'oreille aux bruits du vestibule.

— Pas encore ici! se dit-il à demi-voix. Je lui ai pourtant bien recommandé, dans mon billet, de venir avant notre départ.

En ce moment, un domestique annonça qu'une femme désirait parler à M. Desvernaux. Celui-ci échangea avec Denis un regard d'intelligence. On fit entrer : c'était Madeleine, Madeleine bien changée, car la maladie, les privations, l'inquiétude, avaient imprimé sur son front leur trace douloureuse.

— Je vous demande pardon de ne pas être venue plus tôt dit-elle en s'avançant.

— Ne vous excusez pas, madame Barrul, lui dit Desvernaux avec bonté, en lui offrant un siége; vous voici, tout est bien. Vous avez reçu mon billet?

— Oui, Monsieur, dit-elle; je pense que c'est pour notre petite dette : je suis en effet bien en retard.

En disant cela, elle présentait à son ancien propriétaire quelques pièces de cinq francs, solde de la créance qu'elle n'avait pas oubliée.

— Non, Madame, si je vous ai invitée à venir, ce n'est pas pour une chose à laquelle je vous avais prié de ne plus penser, répondit-il en souriant, c'est pour vous demander un service.

— Un service, Monsieur! Nous serions bien heureux de pouvoir vous en rendre un.

— J'espère que vous le pouvez, madame Barrul; du moins je compte sur votre obligeance. Mais d'abord, parlons de vous : vous avez été malade?

— Ce ne sera rien, Monsieur, je commence à pouvoir travailler; je reprends des forces, Dieu merci.

— Nous nous en réjouissons, madame Barrul, dit en s'approchant Mme Louise de sa douce voix; mon oncle m'a souvent parlé de votre famille. Comment se porte votre petit garçon? Émilie l'aime beaucoup.

— Vous êtes bien bonne, Madame, répondit Madeleine très-touchée; il est... merci... il est...

Les lèvres de la pauvre femme tremblèrent, la voix lui manqua; elle s'arrêta suffoquée par une émotion invincible, et, portant vivement son mouchoir à ses yeux, elle laissa partir un sanglot comprimé peut-être depuis bien longtemps.

— Oh! s'écria Mme Louise en allant à elle, qu'est-il arrivé, pauvre femme? votre enfant...

Et elle se penchait vers Madeleine pour recueillir le mot qu'elle redoutait pourtant d'entendre. Tout le monde alentour était muet, on entendait presque les battements de tous ces cœurs sympathiques. Enfin Madeleine fit un effort, et, découvrant un visage baigné de larmes à travers lesquelles elle essaya de sourire, comme pour demander pardon de s'être ainsi oubliée, elle dit :

— Non, non, Dieu soit béni! mon pauvre chéri n'est pas mort; mais il est bien malade, son mal empire, les remèdes n'y font rien; tout le monde a l'air de penser que c'est fini; il ne me le disent pas, mais je le vois bien. Le médecin pourtant m'a laissé un espoir : il m'a dit qu'il fallait l'envoyer à la campagne, ou au moins dans un lieu plus sec et plus sain, parce qu'il a besoin d'air et de soleil. Oh! je le sais bien, ce pauvre petit a toujours froid; il me dit souvent : « Mère, mène-moi au soleil; le soleil me fait » chanter et rire, et chez nous il ne vient jamais. » Ou bien il veut que j'y porte son canari; alors je vais suspendre la cage à un clou contre le mur, en face de chez nous; le soleil y donne un instant vers midi. Là, le petit oiseau chante plus gaiement; cela réjouit mon Julien, qui bat des mains et lui crie : « Chauffe-toi bien, Mimi, chante bien ta chanson au soleil du bon Dieu! »

— Dans la chambre que je vous louais, vous aviez le soleil? demanda Desvernaux d'une voix altérée.

— Ah! quel beau soleil, Monsieur! quelle chaleur! quel bon air! De la fenêtre on voyait un grand coin du ciel, et même, en automne, Julien et moi, nous guettions les vols d'oiseaux voyageurs, et nous en avons aperçu quelquefois. Et puis c'était sec, et sain et gai! Il me semble maintenant que je suis retournée en hiver.

— Barrul a-t-il pu racheter ses outils? demanda Denis.

— Non, Monsieur, répondit Madeleine avec un soupir, et c'est bien malheureux, car à présent on dit que l'ouvrage reprend un peu. Et puis voilà que le chantier où il travaillait va passer en d'autres mains; il est fermé depuis quelques jours, et l'on croit que le chômage sera long.

Puis, se tournant vers M. Desvernaux :

— Monsieur voudra bien ne pas oublier qu'il a un petit service à nous demander.

— Et un grand, madame Barrul! répondit-il; voici ce que c'est : j'ai dans ce moment un local vacant. Depuis que j'en suis le propriétaire, personne n'en a encore voulu. Je voudrais le désensorceler, vous comprenez, et, vous l'avouerai-

je? j'ai pensé à vous demander si vous voudriez bien être encore une fois mes locataires. Cela ne vous coûtera pas cher, à peu près la moitié de ce que vous payez chez Franqui. Et puis, il y aura du soleil, madame Barrul, beaucoup de soleil pour votre enfant; cela vous décidera peut-être?

Madeleine rougit de plaisir; en son cœur elle remercia Dieu; il lui semblait faire un beau rêve.

— Oh! Monsieur, dit-elle tout émue, si Monsieur parle sérieusement, je puis bien dire oui tout de suite; ce n'est pas Laurent qui veut me contredire. Ah! Monsieur appelle cela un service qu'il nous demande, mon Dieu!...

— Mais attendez donc, vous n'êtes pas au bout; voici où je vais être exigeant : je tiendrais à vous y installer dès demain : le pouvez-vous?

Et comme elle réfléchissait :

Voyons, puisque vous voulez bien m'obliger, il est juste que je facilite tout. Avez-vous un bail avec votre propriétaire actuel?

— Hélas! oui, Monsieur, nous avons encore quatre mois et plus avant l'expiration de notre bail.

— N'est-ce que cela? je me charge de les payer, c'est justice. Y a-t-il un autre obstacle?

— Non, Monsieur, aucun, si mon mari consent, et il consentira, allez! Va-t-il être content! Est-ce dans notre quartier, Monsieur?

— Ah! madame Barrul! vous êtes trop curieuse; je vous ai demandé un service, un plaisir, vous me l'avez promis; eh bien, mon plaisir, c'est que vous ayez confiance en moi sans me questionner; ce que je vous demande, c'est de préparer votre emménagement pour demain, entre midi et deux heures; c'est d'être prêts à suivre M. Denis, qui ira régler avec votre propriétaire et vous conduira ensuite dans votre nouveau logis. Fermez donc les yeux et croyez à Philippe Desvernaux.

Un frais rire épanouit le visage de la pauvre mère à qui l'on venait de promettre ce qui manquait à son enfant. Elle se leva, prit congé et partit, assez étonnée, mais toute légère et avec un pressentiment heureux.

— Il m'a dit qu'il y aurait du soleil! se répétait-elle, du soleil pour mon Julien!

Quand elle fut partie :

— O mon oncle! dit Mme Desvernaux en se rapprochant du vieillard, que vous êtes bon! C'est leur jolie mansarde que vous leur rendez?

— Fi de la mansarde! s'écria-t-il avec une fougue toute juvénile, j'ai mieux que cela, ma nièce; je vous le montrerai demain. Pardonnez-moi de vous en avoir fait un mystère; mais n'en accusez que ce malheureux Denis, qui voulait que vous en eussiez la suprise aussi; il a monté ce coup comme un vrai collégien. Écoutez plutôt. Il y a douze ou quinze jours, M. Denis est parti, ayant en poche de bons billets de banque... à moi, s'il vous plaît. Il a avisé, à cinq minutes hors de ville, une maisonnette point trop laide, avec un petit jardin; puis il a passé sa semaine à en conclure l'achat; il a payé comptant, — toujours avec mes billets de banque. — Enfin un beau matin, avant-hier, il arrive, m'annonçant que la maison est prête, et que je n'ai plus qu'à y faire entrer les Barrul. Et moi, bonhomme, je me suis laissé faire. Qu'on vienne dire à présent que je suis maître chez moi!

Cela dit d'un ton qu'il voulait rendre bourru, mais que démentait un sourire contenu et un air de profond bonheur intérieur, Desvernaux leva les yeux et vit ceux de sa nièce et ceux de Denis attachés sur lui avec une tendre admiration et remplis de larmes. Ce fut la voix argentine d'Émilie qui reprit. L'enfant avait tout cherché à comprendre et avait tout compris. Elle entoura de ses bras le cou de son grand-oncle et lui dit :

— Laissez-moi vous embrasser, oncle Philippe; vous et l'ami Denis, vous êtes bons, savez-vous comme qui? comme mon cher papa qui est allé au ciel. Ah! c'est Julien qui sera content! et mon Mimi qui chantera dans une plate-bande! et les moineaux qui viendront le regarder!

Le lendemain, l'oncle et ses nièces visitaient la petite maison. Ce n'est pas à la campagne, mais ce n'est plus à la ville; l'air des champs y arrive mieux, le soleil l'entoure et la réjouit. Quatre pièces la composent : en bas, une cuisine et... une chambre assez mystérieuse, car elle est fermée à clef et l'on n'y peut pénétrer; à l'unique étage, au-dessus, deux jolies et gaies chambrettes ayant vue sur le petit jardin. Celui-ci est juste de la largeur de la maison, mais il s'allonge un peu au levant. Il est en friche, encore sous le désordre où l'a laissé l'automne; mais il y aura plaisir à nettoyer, à sarcler, à ratisser, à tracer au cordeau les lignes du petit carré du centre, à relever et à tailler les branches des arbustes. Et, tenez, sans attendre la main de l'homme, un frais lilas s'épanouit dans ce coin; un violier tout en fleurs y marie ses chastes parfums, et un petit poirier du Japon, adossé au mur, étale avec orgueil ses larges pétales rouges; sans compter ce pommier nain, rose et blanc comme un bouquet de mariée.

Mais la porte s'ouvre : qui va là? C'est Denis, suivi des nouveaux locataires. Quelle expression de joie pure chez les uns, de surprise et de ravissement chez les autres!

— Denis! dit tout bas Desvernaux en allant vivement à lui, savez-vous pourquoi la porte de la pièce au rez-de-chaussée est fermée à clef? Nous n'avons pu y entrer; que signifie?...

— Demandez-le au maître de céans, répondit Denis en riant et en remettant la clef à Laurent; ouvrez, maître Barrul; vous êtes chez vous, faites-nous-en les honneurs.

Laurent se croyait dans un autre monde; saisi, ébahi, palpitant de gratitude, il prit machinalement la clef, l'introduisit dans la serrure; la porte céda, et laissa voir aux regards curieux une pièce assez vaste et claire, au milieu de laquelle se dressait un bel établi de menuisier, tout neuf, et couvert de fins et brillants outils; pas un n'y manquait.

Tous les yeux se portèrent sur Denis, qui riait sous cape; il ne pouvait nier, tout en lui le dénonçait.

— Eh bien, oui! dit-il en voulant se dérober aux remercîments, c'est mon petit présent d'installation; c'est le paquet d'allumettes que l'usage veut que l'on donne aux nouveaux habitants d'une maison.

Décrirai-je sans l'amoindrir ce moment où Laurent revit et caressa ses chers outils, où Madeleine parcourut chaque recoin de la jolie maison, où Julien, tout faible encore, mais rayonnant de plaisir, suspendit au berceau de lilas la cage de Mimi?

Soulevons encore une fois, et cinq ou six mois plus tard, un coin du rideau qui va retomber pour nous sur les foyers que nous avons visités pendant le cours de cette simple histoire.

On est en automne. Octobre et novembre ont étendu leur tapis de feuilles mortes. Les hauteurs se couvrent de neige; un vent froid se lève; le brouillard plane sur les plaines dépouillées; le soleil est pâle et les ombres s'allongent. C'est la fin des beaux jours.

Mais pénétrons dans la maison hors de ville que nous connaissons déjà. Une flambée petillante échauffe le petit poêle dans la cuisine. Le pot-au-feu trahit ses mérites par l'appétissante vapeur qui soulève le couvercle. Près de là, Madeleine coud; derrière cette porte à demi ouverte, dans la pièce voisine, le bruit des scies et des marteaux se fait entendre; Laurent et deux ouvriers se hâtent : l'ouvrage presse et la pratique abonde. Puis, sur le seuil, accourt

un petit garçon au teint animé : c'est Julien rendu à la vie, à la santé, aux fraîches couleurs de l'enfance.

Il revient de l'école primaire et mord à belles dents dans une pomme aussi ronde que ses joues. Tout à coup il pousse un cri de joie et court se cacher en riant dans la robe de sa mère. Madeleine se lève précipitamment, une exclamation part aussi de sa poitrine. Laurent lui-même, attiré par ce bruit, quitte ses rabots et vient regarder... Qu'est-ce? Une visite! Celle des Desvernaux et de Denis, de retour de la campagne, et qui veulent voir aussi, comme nous, ce que deviennent les habitants de la petite maison.

Cette visite est une douce fête pour tous.

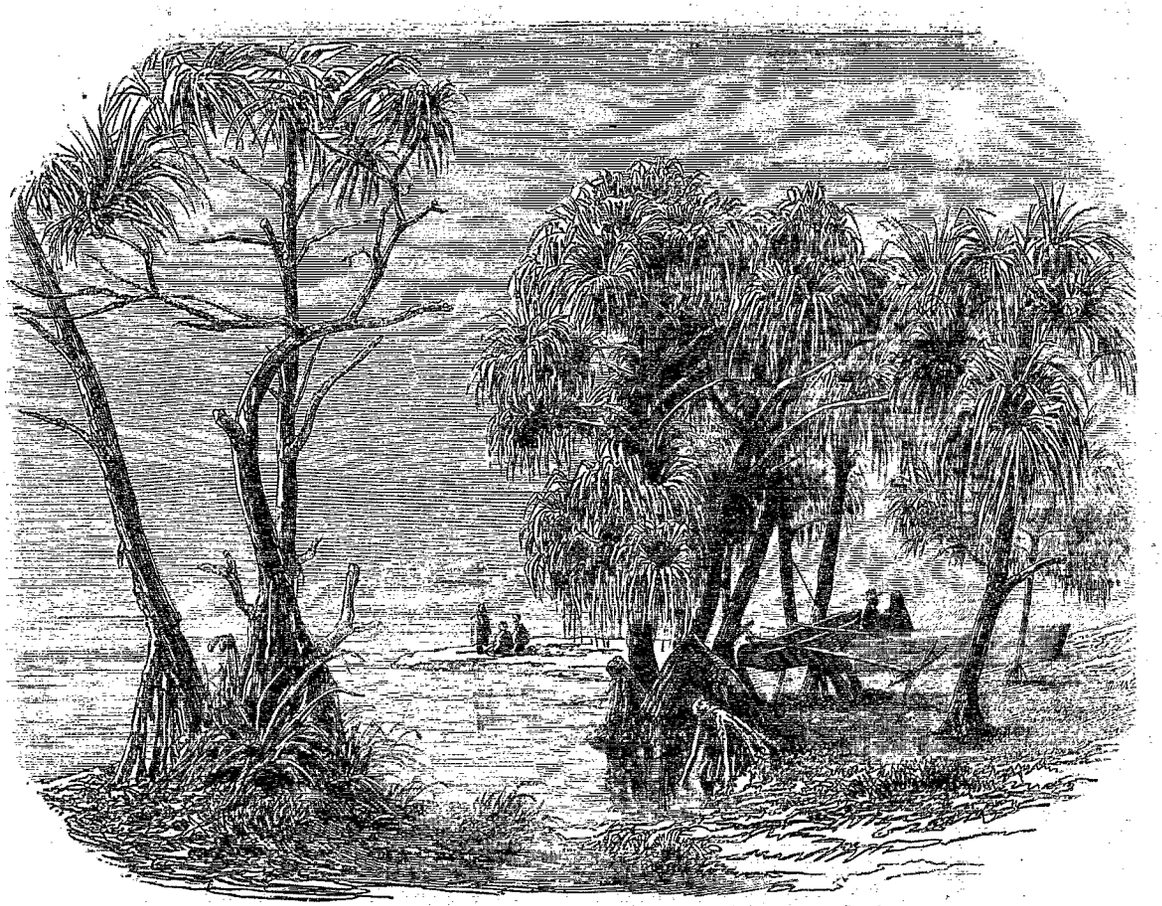
— Voilà mes locataires heureux, dit M. Desvernaux en remontant dans la voiture qui les avait amenés. Ma petite maison est vraiment fort jolie; c'est dommage que le soleil n'égaye plus son jardin.

Ne regrette rien, Philippe Desvernaux! Il est un autre soleil que les hivers ni les orages ne peuvent voiler, et qui brille dans l'intérieur béni que tu viens de visiter : le devoir accompli, la paix du cœur, le travail sous l'œil de Dieu! Et toi-même, en ton âme, ne sens-tu pas le divin rayon qui la réchauffe à jamais, et qu'on nomme la Charité? Ces choses ne sont-elles pas un vrai, un durable soleil? Et si nous le voulions tous, ne luirait-il pas pour tout le monde?

LA VÉGÉTATION A TAHITI.

Voy., sur Tahiti, les Tables.

Ce fut la prodigieuse fertilité de Tahiti, aussi bien que l'apparence du bonheur dont paraissaient jouir ses habitants, qui inspira à Bougainville l'idée d'appeler cette île



Un Paysage à Tahiti. — Dessin de Karl Girardet, d'après Charles Giraud.

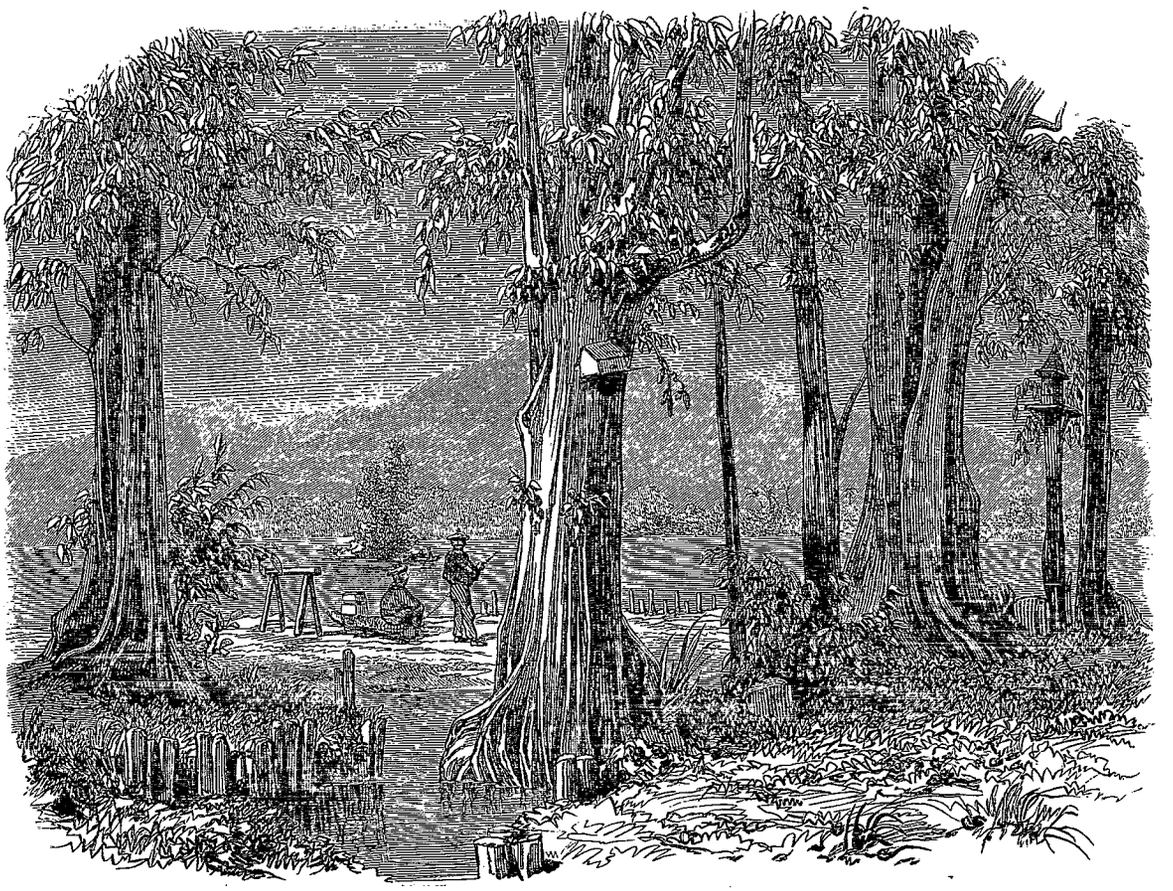
la Nouvelle-Cythère. Les riantes idées qui s'attachaient à ce nom mythologique se modifièrent promptement et finirent par s'effacer; l'admiration qu'avait inspirée tout d'abord cette riche nature est toujours la même. Tahiti est demeurée la reine de l'Océanie. Tous les arbres de la mer du Sud, en effet, toutes les productions qui enrichissent les régions situées sous les tropiques, prospèrent merveilleusement dans cette région privilégiée. Aussi, pendant que des esprits investigateurs vont recueillant les traditions historiques et les légendes prêtes à s'éteindre qui constitueront un jour l'histoire de notre colonie, des économistes intelligents, d'habiles naturalistes, consacrent tous leurs soins à nous faire connaître l'état physique de ce charmant pays.

A côté des travaux pleins d'intérêt publiés en ces dernières années par les Bovis, les Moerenhout, les Vincendon-Dumoulin, s'inscrivent tout naturellement ceux de MM. Mariani, Ribourt, Kulczycki, E. Prat et Cuzent, qui nous font si bien connaître la géologie, le climat et l'histoire naturelle de l'île. Quelle exubérance, en effet, dans cette végétation dont, par reconnaissance et par besoin, les voyageurs de tous les pays ont varié les richesses! Cet étroit espace, qui compte à peine sur l'océan puisqu'il offre tout au plus du nord au sud une étendue de 36 milles et demi dans sa plus grande longueur (1), est devenu le théâtre de toutes les cultures, comme il est aussi le rendez-vous de toutes les nations. Comptons avec M. Prat, en signalant d'abord, à l'exception du cotonnier, les grands végétaux propres à l'île. « A Tahiti, dit ce naturaliste, le règne végétal est admirable. Sur toute la côte croissent en abondance l'*Ar-*

(1) Tahiti et Tairabou forment deux péninsules d'inégale étendue, dont la superficie peut être évaluée à 1 500 kilomètres carrés environ.

tocarpus incisa, l'arbre à pin de Forster, le bananier, le cocotier ; l'*Inocarpus edulis*, dont le fruit rappelle la châtaigne ; le *Spondias Cytherea*, pomme de Cythère ; le *Pandanus odoratissima*; le *Broussonetia papyrifera*, mûrier à papier ; le *Piper methysticum*, etc. L'intérieur de l'île possède des mimosas, des bambous d'une grosseur prodigieuse, et des palmiers. Sur les flancs des montagnes se développent dans toute leur beauté ces grandes fougères arborescentes, si recherchées par tous les botanistes ; l'ananas, la mangue, l'avocat, viennent très-bien à Tahiti. La plupart de nos légumes d'Europe y ont réussi ; on y a même tenté la culture de la vigne et on a obtenu quelques grappes. La vanille y donne d'assez beaux résultats ; le caféier et la canne à sucre constitueraient sans contredit, pour ce pays, deux branches commerciales très-importantes, au succès desquelles s'opposent trois choses inhérentes au pays même, à savoir : l'indolence des indigènes, le prix excessif de la main-d'œuvre, et l'existence dans presque toute l'île du goyavier, dont les racines ont envahi les meilleurs terrains. »

Ce tableau sommaire de toutes les richesses végétales de l'île est bien fait pour rassurer sur le sort futur d'un pays auquel la France prête son appui ; cependant il laisse comprendre la nature des obstacles que le colon pourra rencontrer lorsqu'il s'agira d'exploiter sur une grande échelle les ressources territoriales de l'île. Ainsi que cela arrive si souvent dans les régions tropicales, c'est de l'activité même de la végétation, développant outre mesure un genre de production souvent étrangère au pays, que vient cet obstacle redouté. Le goyavier sauvage, importé dans ces régions, en doit être extirpé avant tout ; il est pour Tahiti ce qu'est le palmier nain pour nos possessions



Un Paysage à Tahiti. — Dessin de Karl Girardet, d'après Charles Giraud.

d'Afrique, et ce qu'est devenu le *Capim gordura* pour certaines portions du Brésil (1). Cette graminée nuisible, qui envahit d'immenses espaces, était inconnue dans les lieux qu'elle désole. Il y a plusieurs années, un muletier en apporta par mégarde quelques épis dans l'intérieur, et le fléau ne put être arrêté.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot sur notre riante colonie océanienne. Sans doute Bougainville, revenant parmi nous, se trouverait dans l'impossibilité de reconnaître les peuples dont il nous a vanté un peu hâtivement le bonheur sans mélange ; mais il en serait de même à l'égard de Hodges, l'habile dessinateur du Voyage de Cook. L'acclimatation de certains végétaux des tropiques dans l'Océanie a été si rapide qu'elle a certainement modifié diverses parties du paysage. Si Tahiti n'est plus l'asile de riants mensonges, offrant aux esprits prévenus de puériles théories sur le bonheur de la vie sauvage, c'est un pays vraiment charmant, où peuvent se réaliser pour l'avantage de l'humanité les projets les plus féconds de l'agriculture tropicale.

(1) Cette plante, qui a acquis une funeste célébrité, est connue dans la science sous deux noms : *Melinis minutiflora* ou *Tristegis glutinosa* ; elle éloigne toutes les autres plantes. — Voy. Aug. de Saint-Hilaire, *Voyage dans le district des diamants*, t. Ier, p. 35. Nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de connaître la flore économique de Tahiti à l'utile travail de M. Cuzent ; il a été inséré dans la *Revue coloniale* de l'année 1857.

DANIEL MANIN.

Fin. — Voy. p. 289.

Nous n'entreprendrons pas de raconter en détail toutes les tortures que souffrit ce généreux cœur à mesure que

s'aggravait la situation de sa chère Venise. Écoutons ses adieux à la garde civique et au peuple :

« Soldats citoyens,

» Durant les dix-sept mois de notre révolution, nous avons gardé pur ce nom de Venise naguère méprisé, aujourd'hui respecté de nos amis et de nos ennemis.

» Le principal mérite en est dû au zèle constant, à l'infatigable vigilance de la milice citoyenne.

» Un peuple qui a fait et souffert ce que souffre encore notre peuple ne saurait périr. Le jour doit venir où de splendides destinées répondront à ses mérites !

» Ce jour est dans la main de Dieu !

» Nous avons semé ; la bonne semence fructifiera dans le bon terrain. De grands malheurs pourront nous accabler ; ils sont imminents, peut-être ; des malheurs parmi lesquels nous aurons la haute consolation de dire : « Ils » sont venus sans notre faute. » S'il n'est pas en notre pouvoir d'écarter de nos têtes ces infortunes, il dépend toujours de nous de garder inviolé l'honneur de notre cité. A vous de conserver ce patrimoine à vos fils jusqu'à des temps meilleurs, peut-être bien proches ! A vous cette grande œuvre, sans laquelle nous tomberions en proie aux sarcasmes de ces hommes qui cherchent toujours à mettre le tort là où est le malheur. Qu'un seul jour Venise cesse d'être digne d'elle-même, et tout ce que vous avez fait jusqu'ici sera perdu !

» J'ai donc prié la milice citoyenne, déjà brisée de tant de fatigues, déjà frappée de tant de souffrances, de se rassembler ici autour de moi, comme en réunion d'amis, comme en conseil de famille ; je la prie, je la conjure de persévérer avec un zèle, s'il est possible, plus grand encore. . . . . .

» Le nom de la garde civique de Venise restera honoré dans l'histoire.

» . . . La garde civique n'est point un pouvoir politique ; toutefois, la garde civique est le peuple : c'est elle qui a établi et proclamé le gouvernement du 22 mars. L'Assemblée des représentants, qui est le pouvoir légal par excellence, a cru devoir m'imposer une charge écrasante que tous les autres ont refusée ; mais si la garde civique n'avait plus cette confiance dans ma loyauté (je ne parle pas du reste), cette confiance qu'elle a eue si longtemps, il me serait impossible de supporter davantage le fardeau d'un pouvoir ni désiré, ni désirable.

» Je demande franchement à la garde civique : A-t-elle confiance dans ma loyauté ? »

(Applaudissements longs et passionnés.)

« Cette inébranlable affection me perce le cœur ; elle rend pour moi plus cruel encore le sentiment de ce que souffre ce peuple... Vous ne pouvez plus vous reposer sur mes forces ni sur mon intelligence ; mais mon amour profond, passionné, impérissable, comptez-y éternellement ! Quelles que soient les épreuves que la Providence nous réserve, vous pourrez peut-être dire : Cet homme s'est trompé ; mais vous ne direz jamais : Cet homme nous a trompés !

» — Non ! non ! jamais ! répond la foule entière.

» — Je n'ai jamais trompé personne ; je n'ai jamais donné des illusions que je n'avais pas ; je n'ai jamais dit d'espérer quand je n'espérais pas... »

Il pâlit, sa voix s'éteint, il ne peut achever ; une violente douleur de cœur lui coupe la respiration. Il quitte le balcon en chancelant, rentre dans la salle du conseil et se laisse tomber à terre, pleurant à chaudes larmes et battant le plancher de ses poings.

— Un tel peuple ! s'écrie-t-il ; avec un tel peuple, être réduit à se rendre !

La capitulation, arrêtée le 22 août, ne fut signée définitivement que le 24 au matin, le jour même où finissait l'approvisionnement de Venise. Quarante des premières familles furent exilées. Le 24 au soir parut la dernière proclamation du gouvernement, qui remettait ses pouvoirs entre les mains de la municipalité et confiait l'ordre public à la concorde de la population, au patriotisme de la garde civique et à l'honneur des corps militaires ; mais en fait, jusqu'à la nuit qui précéda l'entrée des Autrichiens, Manin continua de maintenir l'ordre. Retiré dans sa maison de San-Paternian, il entendait la foule passer et repasser sous ses fenêtres, s'entre-disant : « C'est là qu'est notre pauvre père... Il a tant souffert pour nous ! »

Ces témoignages de reconnaissance, dignes des Vénitiens et de Manin, ont survécu au héros, et, aujourd'hui encore, le peuple n'en parle jamais sans l'appeler *il Padre* (le Père).

C'était bien leur père, en effet ; un mot bien simplement et bien naturellement dit par lui dans l'exil le peint au vif. Le poëte qui l'a chanté depuis, dans *Un Souvenir de Manin*, M. Ernest Legouvé, lui parlait un jour des privations qu'il avait dû subir pendant le siége. Manin dit alors qu'une seule chose lui avait semblé dure, vu la faiblesse de sa santé, c'était la privation du vin. — Est-ce qu'il n'y avait pas de vin à Venise ? lui demanda son interlocuteur. — Si, mais il n'y en avait que pour les malades. Un pareil mot dans la bouche d'un dictateur attaqué de deux maladies mortelles se passe de commentaires.

Avant son départ, la municipalité le contraignit, au nom de l'honneur de Venise, d'accepter une faible somme sur les fonds votés pour l'armée et pour les proscrits (un peu plus de 20 000 francs) ; jusque-là, Manin ne vécut, lui et les siens, que du produit d'un manuel de droit :

Et le pauvre avocat nourrit le dictateur. (1)

Le 27 août, tandis que les Autrichiens défilaient dans les rues silencieuses, entre les hautes maisons closes comme des sépulcres, le vapeur français *le Pluton* quittait le port de Venise, emportant Manin, sa famille et les principaux chefs civils et militaires. Comme bien on le pense, Manin ne s'éloignait qu'après avoir vu les conditions de la capitulation entièrement exécutées, et lorsqu'il ne lui restait plus la possibilité de rendre aucun service immédiat à cette chère patrie qu'il ne devait plus revoir.

L'EXILÉ.

. . . . . .

« L'homme fort, quand le malheur l'accable, cherche » les moyens d'y porter remède. En trouve-t-il un, en » dépit des difficultés, il se met à l'œuvre et s'y acharne, » allègre, vigoureux, plein d'énergie et de ténacité. C'est » seulement quand il a la certitude qu'aucun remède » n'existe qu'il se résigne : c'est la résignation virile...

» Dans l'individu, la résignation peut souvent être ver» tueuse ; dans une nation, elle ne l'est peut-être jamais, » car le malheur d'une nation n'est peut-être jamais sans » remède.

» Pour combattre le malheur d'une nation, on peut em» ployer toutes les forces intellectuelles, morales et phy» siques de tous les citoyens ; et si la génération qui com» mence l'œuvre généreuse ne parvient pas à l'accomplir, » d'autres lui succèdent, qui la conduisent à bonne fin, car » les nations ne meurent pas.

» C'est pourquoi celui qui conseille aux nations de se » résigner conseillent une lâcheté, et les nations qui se ré» signent sont lâches. »

(1) Ernest Legouvé. — Voy. la note suivante.

Ces lignes écrites autrefois par l'avocat sont les principes sur lesquels se basa la conduite de l'exilé.

Ce n'était pas assez pour Manin d'avoir vu l'étranger rentrer dans sa patrie, un autre malheur l'attendait à son premier pas sur la terre d'exil : la veille de son départ de Venise, la mort lui avait ravi un autre lui-même, Pezzato, l'ami qui lui avait servi de secrétaire, de conseil et d'appui, le cœur dévoué qui avait absorbé son individualité dans celle du dictateur. A son arrivée à Marseille, la mort lui ravit sa digne compagne, cette noble femme qui avait tant souffert et n'avait pas faibli un seul instant dans toute la rude carrière de son époux; cette tendre mère qui avait dévoré ses larmes pour ne point faire fléchir le courage du héros qui, mettant le fusil aux mains de son fils encore adolescent, la laissait seule auprès de sa fille malade; cette âme qui s'était écriée au départ : « Tout est fini, tout est perdu, sauf l'honneur. Je vais en terre étrangère, où j'entendrai une langue qui ne sera point la mienne ; ma langue si belle, je ne l'entendrai plus... jamais plus !... »

Le choléra, qui l'avait respectée à Venise au milieu des privations et des dangers du blocus, la saisit au début des douleurs de l'exil.

Ce ne fut donc qu'avec son fils, le jeune compagnon de ses périls, et cette fille qu'il appelait *la mia santa martire* (ma sainte martyre), que Manin arriva dans ce Paris vers lequel il avait tant de fois tourné les yeux, dans l'anxiété de l'attente et de l'espérance, et où il allait travailler encore à l'avenir de Venise.

Faire connaître en France Venise et l'Italie, gagner des sympathies qu'il savait habilement étendre de lui à elle; faire comprendre, au point de vue moral et politique, le profit que les deux nations pourraient tirer d'une alliance; expliquer, et dans ses causeries et dans ses écrits, son système d'unification pour sa patrie, unification monarchique ou fédérale, selon les temps et les circonstances : telle a été sur la terre d'exil sa constante préoccupation.

Quant à ses besoins et à ceux de sa famille, trop fier pour rien accepter des nombreux amis qui ne tardèrent pas à se presser autour de lui, il y pourvut en se faisant maître d'italien. Oui, comme l'a dit M. Legouvé, avec cette sensibilité délicate et discrète qui sait effleurer les choses sans jamais les déflorer, « pour vivre »,

Il donnait des leçons... il en manquait, peut-être!

Le temps qu'on ne lui achetait pas, il le consacrait à ses deux suprêmes affections : à cette chère enfant dont la vue était pour lui une source abondante de douleurs et de consolations; à cette chère patrie qu'il éclairait encore, et à laquelle il allait chercher des bienveillances, sinon des sympathies, jusqu'en Angleterre. Il écrivait contre l'assassinat politique des lettres remarquables, afin d'arrêter l'Italie sur la pente dangereuse où Mazzini eût pu l'entraîner. Homme d'indulgence, non pas de cette indulgence débonnaire qui tient de la faiblesse et de la nonchalance, mais de cette indulgence qui naît, au contraire, de la profondeur de l'esprit et de la générosité du cœur, il appelait à lui tous les hommes de bonne volonté, confirmant les forts, fortifiant les faibles, et montrant à ceux qui avaient failli un nouveau baptême à gagner dans des services à rendre à une cause généreuse.

Pour donner une idée des déchirements de ce cœur paternel, laissons parler Béranger, que nous avons vu accorder à Manin cette déférence que méritent, à double titre, un grand caractère et un grand malheur réunis dans un seul homme :

« . . . Ce qui m'afflige plus encore, écrivait-il dans une lettre, c'est Manin. J'ai eu le spectacle de sa malheureuse fille dans un état que je ne vous décrirai pas; il m'en a trop coûté de le décrire à Bretonneau. Au milieu de pareilles douleurs, concevez-vous que l'intelligence reste intacte? Concevez-vous cette pauvre fille se préoccupant du mal que son mal fait à son excellent père, le pressant de ses mains crispées, et lui demandant pardon du martyre qu'elle lui fait éprouver?... »

C'était bien cruel, sans doute ; mais ce fut plus cruel encore quand la mort vint séparer ces deux existences liées si étroitement que le père disait que, dès que sa fille eut cinq ans, il avait vu qu'ils se comprenaient déjà tous deux. Ils avaient mêmes goûts, mêmes instincts, même amour de la patrie.

. . . . . Et dans ce jeune cœur,
Il retrouvait si bien son héroïque flamme!
C'était si bien l'enfant de son sang, de son âme!
Ah! lorsqu'il la voyait, l'œil brillant de fierté,
Tressaillir et pâlir au nom de liberté,
Il lui semblait, orgueil et volupté suprême!
Voir paraître à ses yeux l'Italie elle-même,
Mais l'Italie heureuse et la jeunesse au front,
Pure de tout excès comme de tout affront,
Les mains libres, debout, belle, régénérée,
Telle qu'au monde, un jour, lui-même il l'a montrée,
Et telle qu'à son heure, et quand le temps viendra,
Que nos cœurs en soient sûrs, Dieu la réveillera. (1)

N'ajoutons rien à ces mots d'espérance et de foi, où le poëte a si bien rendu le double amour du père et du citoyen; rien que ces mots, derniers reflets de l'âme de Manin :

« Comme homme politique, je vais cherchant ce qui est pratiquement possible...

» . . . Indépendance, unification... L'Italie ne peut être unifiée si elle n'est indépendante, et elle ne peut rester indépendante si elle n'est pas unifiée.

» J'accepte la monarchie pourvu qu'elle soit unitaire; j'accepte la maison de Savoie pourvu qu'elle concoure loyalement et efficacement à faire l'Italie, c'est-à-dire à la rendre indépendante et une. — Sinon, non. »

N'ajoutons rien enfin que ces mots prononcés sur notre terre de France, et que répète sans doute au ciel celui qu'un de ses compatriotes, Benvenuti, a si bien nommé, à l'Assemblée de Venise, « le martyr du principe » : — « Je compte encore sur la France, comme un frère sur un frère !... »

Un bon livre est le meilleur des amis. Vous vous entretenez agréablement avec lui lorsque vous n'avez pas un ami à qui vous puissiez vous fier. Il ne révèle pas vos secrets, et il vous enseigne la sagesse.

Maxime des Orientaux.

Calme tes désirs brûlants; en modeste convive, assieds-toi au banquet de la vie, et ne demande point ce qui n'est pas sur la carte. VON-KNEBEL.

LE LIÈVRE DANS LA LUNE.

Les Indiens prétendent que l'on voit un lièvre dans la lune.

De leur côté, les Chinois, lorsqu'ils représentent le disque de la lune, figurent au centre de cet astre un lièvre qui pile du riz.

Cette singulière coutume rappelle une ancienne légende,

(1) Ces vers sont extraits de la pièce de poésie de M. Ernest Legouvé, intitulée : *Un Souvenir de Manin*. Cette pièce a été lue dans une séance publique de l'Institut en 1858, et récitée plusieurs fois par une artiste italienne célèbre, Mme Ristori, en 1859.

à la fois bizarre et touchante, qui a passé de l'Inde en Chine.

Dans le royaume de Varanaci (Bénarès), on voit au milieu d'une forêt, près de l'*étang du Héros*, un monument religieux que l'on appelle le *stoupa des trois Quadrupèdes* (1). Voici à quelle occasion ce lieu fut consacré :

Trois animaux, un renard, un singe et un lièvre, vivaient en bons amis dans cette forêt.

Un jour le maître des dieux, sous la forme d'un pauvre vieillard, parut devant eux, et leur dit :

— Mes enfants, vous plaisez-vous dans ce lieu calme et retiré? N'éprouvez-vous aucune crainte?

— Nous foulons des herbes touffues, lui répondirent-ils; nous nous promenons dans la forêt épaisse, et, quoique d'espèces différentes, nous nous plaisons ensemble; nous sommes tranquilles et heureux.

— J'avais appris cela, reprit le vieillard, et c'est pourquoi, oubliant le poids de mes années, je suis venu exprès de bien loin pour vous voir. Mais aujourd'hui je souffre beaucoup de la faim : pouvez-vous me donner quelque chose à manger?

Aussitôt les trois quadrupèdes, émus de charité, s'élancèrent, chacun de son côté, pour chercher de la nourriture.

Le renard, après avoir côtoyé une rivière, saisit une carpe argentée toute fraîche, et l'apporta entre ses dents.

Le singe grimpa sur les arbres, et en redescendit avec de belles fleurs et des fruits savoureux.

Le lièvre seul revint comme il était parti, et n'eut rien à offrir au vieillard.

Celui-ci dit avec tristesse :

— Le singe et le renard ont eu pitié de moi. Pourquoi le lièvre m'a-t-il dédaigné?

Le lièvre, ayant entendu ce reproche, dit au renard et au singe :

— Mes amis, faites ici un amas de bois et de feuilles mortes, et l'on verra ce que je pense.

Quand fut fait l'amas de bois et de feuilles, le lièvre y mit le feu, puis il dit :

— Bon vieillard, je suis petit et faible; j'ai cherché, et je n'ai rien trouvé qui fût digne de vous être apporté. Mais j'ose vous offrir mon humble corps pour votre repas.

A ces mots, il se jeta dans le feu, et il y trouva aussitôt la mort.

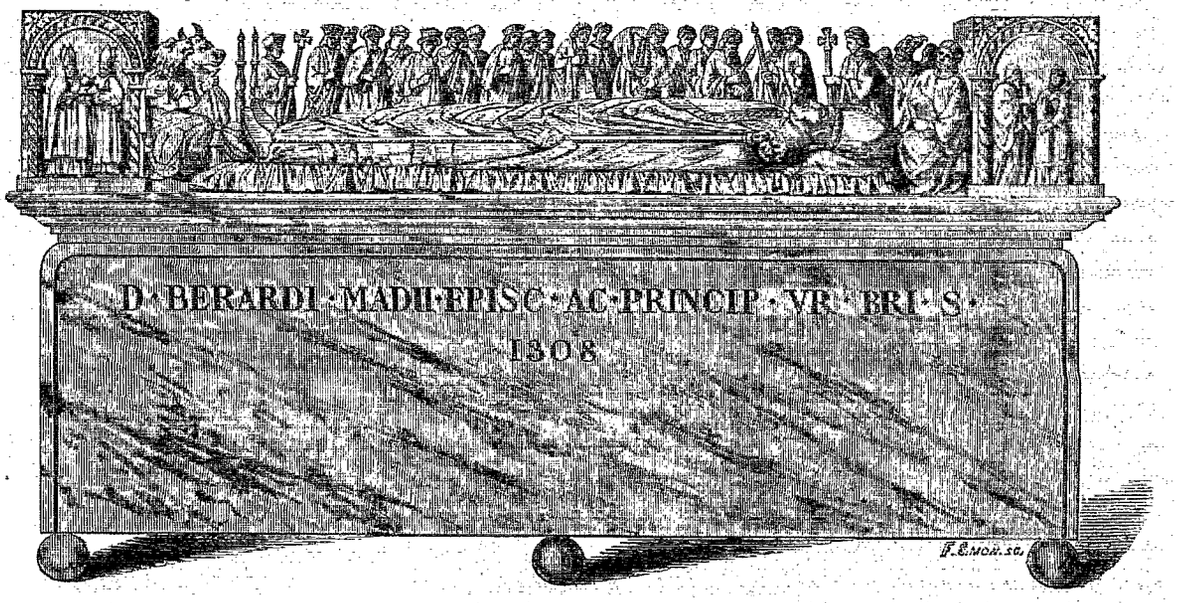
Le dieu reprit ses véritables traits, recueillit les ossements du lièvre, et, après un douloureux soupir, il dit au renard et au singe :

— Je suis touché de son sacrifice, et, en récompense, je vais le placer dans le disque de la lune, afin que sa mémoire ne périsse jamais. (1)

TOMBEAU DU QUATORZIÈME SIECLE

A BRESCIA.

Ce curieux tombeau, en marbre rouge de Vérone, existe encore dans la partie la plus ancienne de la vieille cathédrale de Brescia. Le personnage dont il consacre la mémoire est célèbre dans l'histoire de cette ville. Berardus Madius,



Tombeau de l'évêque Berardus Madius, dans l'ancienne cathédrale de Brescia. — Dessin de Thérond, d'après M. Raphaël Jacquemin.

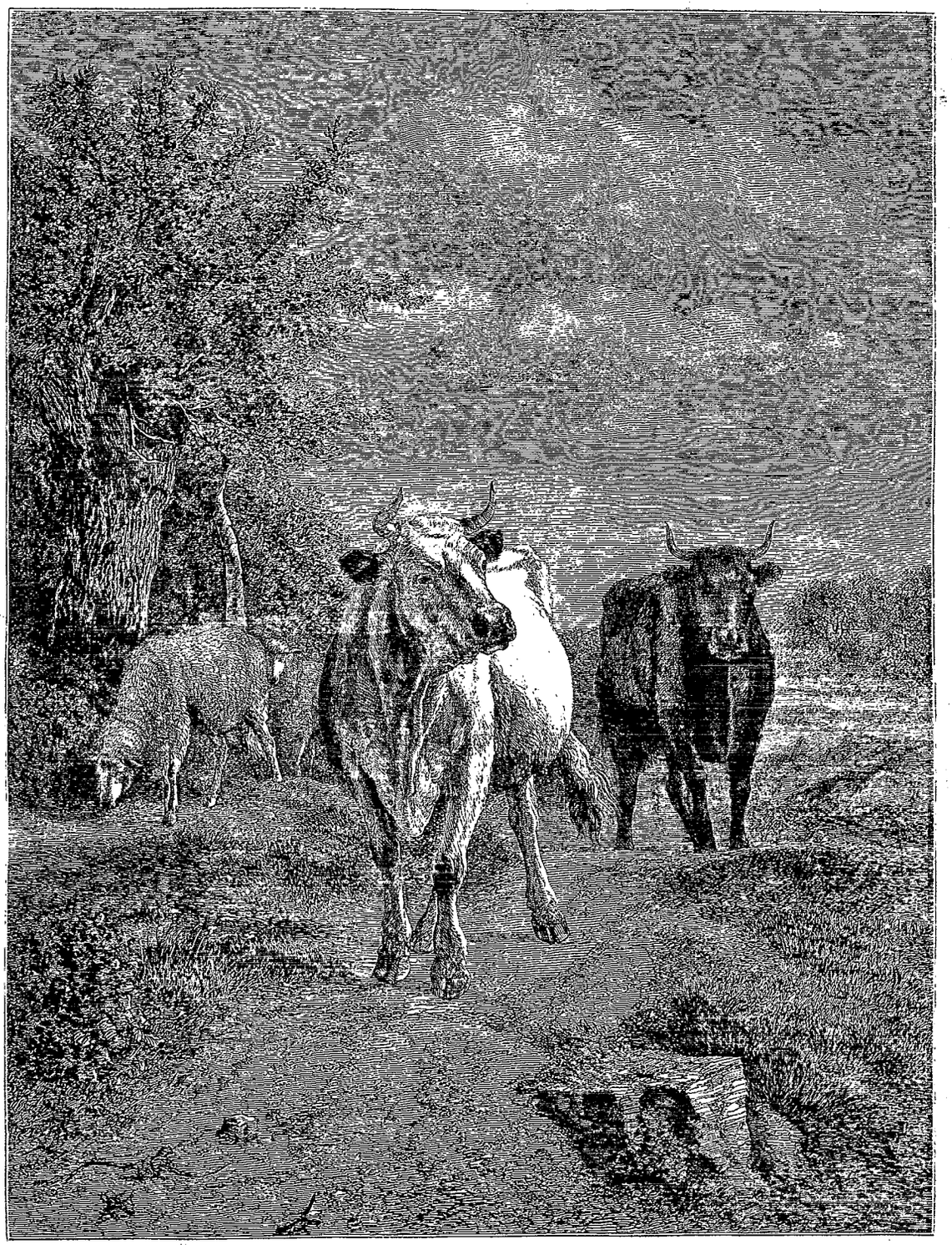
élevé en 1275 au siége épiscopal, fut le premier évêque de Brescia qui réunit en sa personne les deux autorités spirituelle et temporelle. Il était né d'une famille puissante et riche. Son usurpation fut confirmée par les gibelins lorsqu'il eut combattu et chassé les guelfes et leur chef Théobald : en 1298, on lui décerna le titre de prince de Brescia. Pendant son règne, qui dura trente-trois ans, il se signala par la fondation de plusieurs monastères et par diverses entreprises utiles; il contribua notamment beaucoup à approvisionner la ville d'eaux salubres et à y rendre la navigation commerciale plus facile.

(1) Voy. des figures de *stoupas* dans le premier volume des *Voyageurs anciens et modernes*, p. 360. Le *tha* ou *stoupa* est, le plus ordinairement, un petit monument funéraire. Quelquefois c'est simplement le diminutif ou simulacre des grandes tours ou pagodes.

(1) Voy. les *Mémoires sur les contrées occidentales*, traduits du sanscrit en chinois, en l'an 648, par Hiouen-thsang, et du chinois en français, en 1858, par M. Stanislas Julien, t. Ier, p. 374.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 45.

LA PEINTURE D'ANIMAUX.



Salon de 1859; Peinture. — Vaches allant au champ, par M. Troyon. — Dessin de Lancelot.

Le peintre d'animaux se propose d'exprimer, non les formes particulières, les finesses de structure, les détails anatomiques d'une vache ou d'un mouton, mais leur physionomie générale, leur aspect dans le milieu où ils sont placés, leurs rapports harmoniques avec les objets qui les entourent, le sol, les arbres, le ciel, sous l'influence de la lumière. Il ne veut pas les isoler; il les laisse ce que, vus à distance, ils sont dans la nature, une partie intégrante du paysage. La science peut se révéler aussi bien dans l'expression d'un effet général que dans une description minutieuse, de même qu'en littérature, le style ne consiste pas seulement dans le choix et l'arrangement des mots, mais aussi dans l'allure et le mouvement que l'écrivain sait donner à sa pensée.

Telles sont certainement les intentions de M. Troyon,

manifestées plus heureusement que jamais dans les tableaux qu'il a exposés cette année au Salon. Dans *le Départ pour le marché*, à peine distinguait-on les formes de l'âne et du cheval montés par des personnages vaguement indiqués, non plus que celles des vaches et des moutons; ce qui intéressait surtout, c'était le bel effet de brouillard qui rappelait toute la poésie d'une matinée d'automne, c'était le pâle soleil qui perçait les blanches vapeurs, se prenait aux contours, illuminait les crêtes, traversait les oreilles roses des agneaux et couvrait comme d'une couche de neige leurs toisons. Les *Vaches allant au champ*, bien que peintes dans de moindres dimensions, et malgré la simplicité de la composition, n'ont pas produit une impression moins sûre. Elles s'avancent, l'une précédant l'autre, dans un chemin gazonné; elles vont lentement, heureuses de quitter l'étable, humant la fraîcheur de la brise, s'arrêtant pour regarder vaguement l'horizon avec cet air tranquille et contemplatif qui convient à ces paisibles habitants des campagnes silencieuses. A côté d'elles, des moutons broutent, tout en marchant, l'herbe du bord de la route; personne ne conduit le petit troupeau; il connaît ce sentier, dont la terre humide et grasse reçoit tous les jours, aux mêmes heures, l'empreinte profonde de ses pas. Le soleil du matin répand sur cette scène ses pâles rayons; l'atmosphère est encore imprégnée des vapeurs de la nuit. Tout le calme d'une matinée dans les champs se fait sentir dans cette peinture, qui n'éveille en nous que des vœux de paix et de repos.

LA BALLADE DU VIEUX MARIN,

En sept parties,

PAR SAMUEL TAYLOR COLERIDGE.

> Je crois aisément que dans l'universalité des choses il y a plus de natures invisibles que de visibles. Mais qui nous découvrira la nature de tous ces êtres, leurs degrés, leurs parentés, leurs différences et leur valeur réciproque, ce qu'ils font et où ils habitent? Le génie humain a toujours tourné autour de la connaissance de ces choses et ne l'a jamais atteinte. Il est bon, je n'en disconviens pas, de contempler parfois en esprit, comme dans un tableau, l'image d'un monde plus élevé et meilleur, de peur que l'esprit ne se rapetisse trop aux minuties de la vie quotidienne et ne se renferme entièrement dans de puériles pensées. Toutefois il faut prendre garde à ce que la vérité n'en souffre pas, et conserver certaine mesure, pour que nous sachions distinguer le certain de l'incertain et la nuit du jour. T. BURNET.

PREMIÈRE PARTIE.

C'était un vieux marin; trois jeunes gens passaient, il en arrêta un. — Par ta longue barbe grise et ton œil brillant, pourquoi m'arrêtes-tu?

La porte du marié est toute grande ouverte, je suis son proche parent, les hôtes sont arrivés, la noce est prête, n'en entends-tu pas le joyeux bruit?

Le vieux marin serrait le bras du jeune homme de sa main décharnée : — Il y avait un vaisseau... dit-il. — Lâche-moi, ôte ta main, drôle à barbe grise! — Et aussitôt la main tomba.

Le marin retint le jeune homme avec son œil brillant. Le garçon de noce demeura tranquille et écouta comme un enfant de trois ans. C'était ce que voulait le marin.

Le garçon de noce s'assit sur une pierre et ne put s'empêcher d'écouter; et ainsi parla le vieil homme, le marin à l'œil brillant :

— Le navire retentissait de cris, le port était ouvert : gaiement nous laissâmes derrière nous l'église, la colline et la tour du fanal.

Le soleil parut à notre gauche, s'éleva de la mer, brilla, et vint à notre droite se coucher dans la mer.

De plus en plus haut, chaque jour, il monta dans le ciel, jusqu'à ce qu'il planât directement sur les mâts à l'heure de midi. — Ici le garçon de noce se frappa la poitrine, car il entendait les profonds accords du basson.

La mariée était entrée dans la salle du banquet, vermeille comme une rose, et, tout en remuant la tête au son de la mesure, la bande joyeuse des musiciens marchait devant elle.

Le garçon de noce se frappa la poitrine; mais il ne put s'empêcher d'écouter, et ainsi continua le vieil homme, le marin à l'œil brillant :

— Bientôt il s'éleva une tempête violente, irrésistible. Elle nous battit à l'improviste de ses ailes et nous chassa vers le sud.

Sous elle, le navire, avec ses mâts courbés et sa proue plongeante, était comme un malheureux qu'on poursuit de cris et de coups, et qui, foulant dans sa course l'ombre de son ennemi, penche en avant la tête : ainsi nous fuyions sous le mugissement de la tempête et nous courions vers le sud.

Alors arrivèrent ensemble tourbillons de brouillard et de neige, et il fit un froid très-vif. Alors des blocs de glace hauts comme les mâts et verts comme des émeraudes flottèrent autour de nous.

Les interstices de ces masses flottantes nous envoyaient un affreux éclat : on ne voyait ni figures d'hommes, ni formes de bêtes. La glace de tous côtés arrêtait la vue. La glace était ici, la glace était là, la glace était tout alentour. Cela craquait, grondait, mugissait et hurlait, comme les bruits que l'on entend dans une défaillance.

Enfin passa un albatros : il vint à travers le brouillard; et, comme s'il eût été une âme chrétienne, nous le saluâmes au nom de Dieu.

Nous lui donnâmes une nourriture comme il n'en eut jamais. Il vola, rôda autour de nous. Aussitôt la glace se fendit avec un bruit de tonnerre, et le timonier nous guida à travers les blocs.

Et un bon vent de sud souffla par derrière le navire. L'albatros le suivit, et chaque jour, soit pour manger, soit pour jouer, il venait à l'appel du marin

Durant neuf soirées, au sein du brouillard ou des nuées, il se perchait sur les mâts ou sur les haubans, et, durant toutes ces nuits, un blanc clair de lune luisait à travers la vapeur blanche du brouillard.

— Que Dieu te sauve, vieux marin, des démons qui te tourmentent ainsi! Pourquoi me regardes-tu si étrangement? — C'est qu'avec mon arbalète, je tuai l'albatros.

DEUXIÈME PARTIE.

Maintenant, le soleil se leva à droite, sortit de la mer tout enveloppé de brume, et vint se coucher à gauche, dans les flots.

Le bon vent de sud continua de souffler derrière nous; mais plus de doux oiseau qui nous suivît et qui vint, soit pour jouer, soit pour manger, à l'appel du marin.

J'avais commis une action infernale, et cela nous devait porter malheur. Tout le monde assurait que j'avais tué l'oiseau qui faisait souffler la brise!

Ni sombre ni rouge, mais comme le front même de Dieu, le glorieux soleil apparut à l'horizon. Alors tout le monde assura que j'avais tué l'oiseau qui amenait le brouillard et la brume. « C'est bien, disait-on, de tuer tous ces oiseaux qui amènent le brouillard et la brume. »

Le bon vent soufflait, la blanche écume volait, et le navire formait un long sillage derrière lui. Nous étions les premiers qui eussent navigué dans cette mer silencieuse.

Soudain la brise tomba, les voiles tombèrent avec elle.

Alors notre état fut aussi triste que possible. Nous ne parlions que pour rompre le silence de la mer.

Dans un ciel chaud et tout d'airain, le soleil apparaissait comme ensanglanté, et planait, à l'heure de midi, juste au-dessus des mâts, pas plus grand que la lune.

Durant bien des jours nous demeurâmes là, sans brise ni mouvement, tels qu'un vaisseau peint sur une mer peinte.

L'eau, l'eau était partout, et toutes les planches du bord se resserraient. L'eau, l'eau était partout, et nous n'avions pas une goutte d'eau à boire.

La mer se putréfia, ô Christ! qui jamais l'aurait cru? Des choses visqueuses serpentaient sur une mer visqueuse.

Autour de nous, en cercle et en troupe, dansaient, à la nuit, des feux de mort. L'eau, comme une huile de sorcière, était verte, bleue et blanche.

Quelques-uns de nous eurent, en songe, connaissance certaine de l'esprit qui nous tourmentait ainsi. A neuf brasses au-dessous de la mer, il nous avait suivis depuis la région de brouillard et de neige.

Chacune de nos langues, dévorée d'une soif extrême, était séchée jusqu'à la racine. Nous ne pouvions parler non plus que si l'on nous eût bouché le gosier avec de la suie.

Ah!... hélas! quels méchants regards me lançaient jeunes et vieux! A la place de mon arbalète, l'albatros était pendu à mon cou.

TROISIÈME PARTIE.

Un temps bien pénible s'écoula ainsi. Chaque gosier était desséché et chaque œil était vitreux comme celui des morts; un temps bien pénible, un temps bien pénible! Comme chaque œil vitreux était fatigué! Mais voilà que, tandis que je regardais le couchant, j'aperçus quelque chose dans le ciel.

D'abord cela me sembla une petite tache, et ensuite cela me parut comme du brouillard. Cela remua, remua, et prit enfin une certaine forme, que sais-je?

Une tache, un brouillard, une forme, que sais-je? et toujours cela approchait, approchait, et, comme si cela eût été une voile manœuvrée, cela plongeait, courait des bordées et filait du câble.

Nos gosiers étaient si brûlants, nos lèvres si noires et si desséchées, que nous ne pouvions ni rire ni gémir. Avec notre extrême soif, nous demeurions muets. Je mordis mon bras, je suçai mon sang et m'écriai : « Une voile! une voile! »

Mes compagnons aux gosiers brûlants, aux lèvres cuites et noires, m'entendirent parler. Miséricorde! ils grimacèrent de joie, et tous à la fois aspirèrent leur haleine comme s'ils eussent fini de boire.

« Voyez, voyez! criai-je, ce navire ne court plus de bordée : peut-être renonce-t-il à nous porter secours! Pas la moindre brise et le moindre mouvement de flots; il semble dormir sur sa quille. »

La vague occidentale était tout en flamme, le jour touchait à sa fin. Dès que la vague occidentale fut effleurée par le large et brillant disque du soleil, cette forme étrange vint se placer entre lui et nous.

Et sur-le-champ le soleil fut taché de barres noires (que la Reine du ciel nous prenne en grâce!), comme si cet astre avait apparu avec sa large et brillante figure derrière la grille d'un donjon.

« Hélas! pensai-je (et mon cœur battit violemment), comme ce navire approche vite, vite! Sont-ce ses voiles, ces choses qui se dessinent sur le soleil comme des filaments de plante sans cesse agités?

» Sont-ce ses charpentes, ces barres à travers lesquelles le soleil luit comme à travers une grille? Et cette femme qui est dessus, est-ce là tout son équipage? Est-ce là ce qu'on appelle la Mort? N'en vois-je pas deux? La compagne de cette femme n'est-elle pas aussi la Mort? »

Ses lèvres étaient rouges, ses regards hardis; elle avait les cheveux jaunes comme de l'or, et la peau blanche comme celle d'un lépreux. C'était ce cauchemar qui gèle et ralentit le sang de l'homme, *Vie-dans-la-Mort*.

Le navire squelette passa près de notre bord, et nous vîmes le couple jouant aux dés. « Le jeu est fini, j'ai gagné, j'ai gagné! » dit *Vie-dans-la-Mort;* et nous l'entendîmes siffler trois fois.

Les extrémités supérieures du soleil plongèrent dans l'onde; les étoiles jaillirent du ciel, et d'un seul bond vint la nuit. La barque spectre s'éloigna sur la mer avec un murmure qu'on entendait de loin.

Nous écoutions et jetions des regards obliques sur l'océan. La crainte semblait boire à mon cœur, comme à une coupe, tout mon sang vital. Les étoiles devinrent ternes, la nuit épaisse, et la lampe du pilote faisait voir la pâleur de sa face.

La rosée tomba des voiles, la lune éleva son croissant à l'orient. A sa pointe inférieure, il y avait une étoile brillante.

Aux clartés de cette lune singulière, l'un après l'autre, et sans prendre le temps de gémir ou de soupirer, chacun de mes camarades tourna son visage vers moi dans une angoisse épouvantable, et me maudit du regard.

Quatre fois cinquante hommes vivants, et je n'entendis ni soupir ni gémissement, avec un bruit sourd et comme des blocs inanimés, tombèrent tour à tour sur le plancher.

Leurs âmes s'envolèrent de leurs corps. Elles s'envolèrent à la félicité ou au malheur, et chacune, en passant près de moi, retentit comme le sifflement d'une arbalète.

La suite à une autre livraison.

Tandis que mon esprit se retire de plus en plus du monde et se sent, dans son indépendance, moins touché des objets extérieurs, les idées d'amitié me reviennent plus souvent, elles m'occupent et m'émeuvent davantage. Est-ce que nous devenons plus tendres à mesure que le moment de la grande séparation approche? ou bien, est-ce que ceux qui doivent vivre ensemble dans une autre condition, commencent à sentir plus fortement cette divine sympathie qui sera le lien de leur société future? BOLINGBROKE.

LES PÊCHEURS DE LA THEISS.

La Theiss (en magyar *Tisza* et en latin *Tibiscus*) est, après le Danube, le plus considérable cours d'eau de la Hongrie. Prenant sa source à la frontière de la Bukowine, après avoir arrosé les comitats de Szathmar et de Szabolcs, elle coule tout à fait au sud, à travers la plaine centrale de la Hongrie, et va se jeter dans le Danube, entre Péterwardin et Semlin, un peu au-dessus de Belgrade.

Dans son immense parcours, la Theiss reçoit, des montagnes de la Transylvanie le Szamos, le Koros et le Maros; de celles de la Hongrie, le Bodrog et le Hernat. Navigable dans une partie de son cours, elle ne peut être remontée au-dessus de Szegedin. Le peu d'élévation de ses rives occasionne de perpétuels débordements, et ses eaux, en se retirant, découvrent soit des solitudes marécageuses où la bruyère seule végète, soit des déserts de sables blancs, fins et mouvants, que les vents incessamment labourent.

Sur la rive gauche, les terrains sont très-fertiles et fournissent à l'alimentation de tout le pays. Mais sur la rive droite, les parties non inondées ne présentent à l'œil du voyageur que de vastes pâturages où errent, nuit et jour et en toute saison, d'innombrables troupeaux de buffles

et de chevaux, composés de douze à quinze cents têtes de bétail, sous la garde d'un seul berger au teint basané, aux énormes moustaches, à la chevelure inculte, et dont la *bunda* (manteau d'étoffe imitant la toison des bêtes à laine), l'aspect farouche et la malpropreté n'ont presque rien d'humain. Pas un arbre, pas un accident de terrain, pas de chemin tracé, pas une habitation. Dans la plaine immense, aride, interminable, dont le regard ne découvre pas les bornes, et où l'oreille ne perçoit aucun bruit tant que dure le jour. La nuit seulement, quelques cris d'oiseaux aquatiques et quelques feux de pâtres traversent le silence et percent l'obscurité. Aux environs des villes, de misérables cabanes, bâties en terre mélangée de paille ou en briques cuites au soleil, abritent des populations en proie à la fièvre et au scorbut, que développe le voisinage des marais.

Le tableau reproduit par notre gravure donnait bien une idée de ce pays. Sous un ciel bas, sale, orageux, où planent de grands oiseaux au vol sinistre, à travers une plaine sans horizon, sans végétation, où se dressent à peine quelques saules étêtés, la rivière épanche ses eaux lentes et sans transparence. L'un des pêcheurs, debout et couvert de sa *bunda*, fume sa pipe de l'air le plus indifférent du monde, et celui qui lève le filet y met si peu d'ardeur, qu'à les voir tous deux si fiers, si graves et si dramatiquement drapés, on les prendrait plutôt pour des seigneurs en quête



Salon de 1859; Peinture. — Les Pêcheurs de la Theiss, dans l'intérieur des steppes (Hongrie), par M. Théodore Valério.

d'une distraction, que pour de pauvres gens qui peut-être n'espèrent que de leur adresse ou du hasard le souper de leur famille.

F DIT DE FRANÇOIS Ier.

COLLECTION DE M. C. SAUVAGEOT, AU LOUVRE.

Voy. t. XXVI, 1858, p. 107, 283, 351.

L'auteur de ce petit chef-d'œuvre de sculpture en bois est inconnu. On sait que l'F fut possédé au dix-huitième siècle par un célèbre amateur nommé Jamet, mort à Paris le 30 août 1778, et dont l'abbé Barthélemy Mercier de Saint-Léger fait mention dans *l'Esprit des journaux français et étrangers* (février et mai 1779). En ces derniers temps, l'F fut acquis par M. Debruge, puis par M. Hope et enfin par M. Sauvageot.

On suppose que ce bijou, qui a la forme d'un F majuscule gothique, fut exécuté pour François Ier. Il forme le pendant d'un M de forme onciale, du même bois, des mêmes dimensions et du même travail, qui fut, dit-on, exécuté pour Marguerite de Valois, sœur de François Ier, et que le Louvre possède.

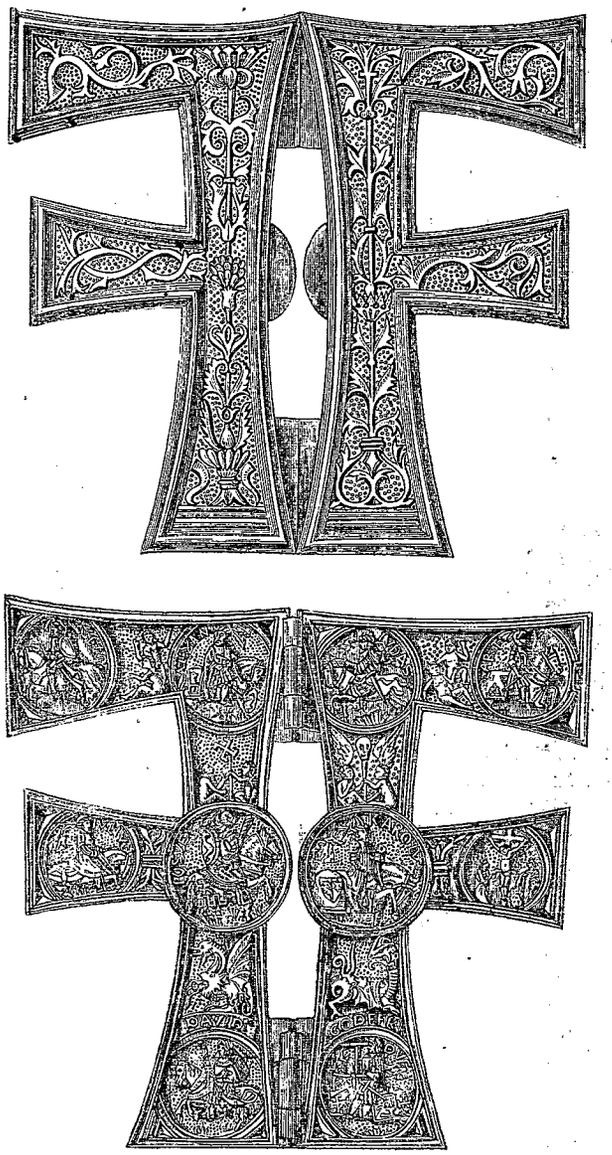
Découpé dans un morceau de bois de 13 millimètres d'épaisseur, ce diptyque, qui, sur chacune de ses faces extérieures, présente des rinceaux différents de la plus exquise délicatesse, a 7 centimètres de hauteur.

S'ouvrant à charnières prises dans la masse, et formant ainsi deux F adossés, il contient sur les deux côtés intérieurs dix-huit sujets, savoir : dix médaillons de 15 millimètres représentant les neuf preux à cheval, trois pris dans le paganisme, Hector de Troie, Alexandre roi de Macédoine, et Jules César; trois dans la religion juive, Josué, le roi David et Judas Machabée; trois dans le christianisme, Charlemagne, le roi Artus de Bretagne et Godefroy de Bouillon; un Calvaire, et enfin huit plus petits sujets servant à séparer les médaillons.

Le premier preux, sur le côté gauche du F, est Hector. Tourné vers la gauche, et la tête couverte d'une toque ornée de trois plumes, il porte un large bouclier sur l'épaule; le second, tourné vers la droite et coiffé de même, est Alexandre. Sur le caparaçon du cheval on voit un lion assis. Le troisième, Jules César, tourné à droite, porte sur le caparaçon l'aigle à deux têtes. Josué, qui ouvre la série des preux de la Bible, est tourné vers la droite; il porte un bouclier ovale, sur lequel est une salamandre répétée

sur la housse du cheval. David, la tête couverte d'un casque orné de deux plumes, est tourné vers la droite; sur le caparaçon est une harpe; Judas Machabée, tourné vers la gauche, porte trois corbeaux passants; Charlemagne, tourné vers la droite, porte « party, le premier, moitié de l'empire qui est d'or à une demie aigle esployée de sable; le deuxième, de France qui est d'azur semé de fleurs de lys d'or »; Godefroy de Bouillon, tourné vers la gauche et la tête casquée, porte écartelé en sautoir de Jérusalem; sur le tout, le gonfanon d'Auvergne; et enfin Artus de Bretagne, tourné vers la droite et la tête couverte d'un casque, porte, sur la trousse du cheval, trois couronnes avec une Vierge en abîme.

Il ne paraissait pas ridicule, au quinzième et au seizième



Musée du Louvre; Collection de M. C. Sauvageot. — *F*, sculpture en bois du seizième siècle.

siècle, de voir Hector, des rois juifs, Alexandre de Macédoine et César ainsi blasonnés et costumés à la mode du temps. Ce travestissement archéologique était tellement admis dans l'art, qu'à l'exception du Christ, de la Vierge, des anges et des apôtres, qui conservèrent presque toujours la longue robe traînante et le grand manteau de l'antiquité, tous les autres personnages étaient indistinctement revêtus des habillements que l'artiste avait sous les yeux. Quelquefois ces anachronismes ont l'avantage de caractériser l'époque et la destination des œuvres d'art. Dans l'excellent travail de M. J. Labarte sur la collection Debruge Duménil, nous lisons : « Josué porte sur son écu une salamandre, emblème de François Ier, ce qui peut faire supposer que cette pièce a été exécutée pour ce roi. »

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Voyez les Tables des années précédentes.

LE RETOUR DU COLLÉGE.

Mes nouvelles habitudes à la ville et les plaisirs du collége ne m'empêchaient pas d'aimer toujours la campagne par-dessus tout. Et quelle agréable promenade j'avais à faire pour retourner chez moi après la classe! Je vous ai plaint souvent, mon cher Philippe, quand je vous voyais partir de la rue des Petites-Écuries pour prendre la rue Richer, puis la rue de Provence, puis la rue Saint-Nicolas, et arriver rue Caumartin, à votre collége! Quelle triste et fastidieuse ligne droite vous avez parcourue tous les jours quatre fois durant six années! Vous me faisiez pitié, et je vous aurais fait envie.

Au sortir de mon vieux château, je passais sous une avenue de platanes, de là sous des tilleuls séculaires; un moulin, que mon ruisseau mettait en mouvement, me saluait de son bruit monotone au sortir de la ville; je ne passais guère sans admirer le jeu de sa roue et l'eau tombant sur les aubes en bouillons écumeux. Après les platanes et les tilleuls, je trouvais une belle avenue de marronniers, et plus loin, une allée solitaire d'aunes gigantesques. S'il me plaisait de visiter, au bout de ce promenoir, la grotte où jaillissaient deux sources minérales, je trouvais un banc de gazon prêt à me recevoir. Et puis venait encore un moulin que le même ruisseau mettait en mouvement, après avoir passé sur ma tête, encaissé dans son canal de bois. A côté du moulin se trouvait une petite maison rustique, demeure d'un fontenier que je trouvais d'ordinaire perçant des tuyaux de sapin.

Là une station était presque obligée; si ce n'était pas moi qui adressais la parole à mon ami Kybourg, il ne me laissait pas échapper, et il avait toujours une question à me poser, un point de science à débattre. Car c'était un bel esprit, maître Jean Kybourg, et, tout en perçant ses tuyaux, il rêvait littérature et philosophie. Il en vint même à faire des vers, et dès lors je ne passai plus chez lui impunément; dès que j'avais tourné l'angle de son jardin, il me regardait du coin de l'œil, et je me disais :

— Voici une chanson, une romance, ou tout au moins un quatrain.

J'approchais avec complaisance, et lui, appuyé sur son grand perçoir, qui restait quelques moments en repos, il me récitait des vers tels que ceux-ci :

Pour un cœur insensible
Tout est indifférent;
Mais pour un trop sensible
Tout lui est pénétrant, etc.

J'essayais de lui dire le peu que je savais, pour lui faire comprendre qu'il ne savait rien du tout.

— Vous vous croyez donc bien habile, monsieur Valentin? me dit-il un jour, un peu piqué. Tenez, je gage que vous n'arriverez pas au bout de ce tuyau, que j'ai déjà percé jusqu'à la moitié. Allons, menez le perçoir, je vous aiderai à tourner.

Je crus qu'il me serait facile d'aller droit jusqu'au bout, et me mis à l'ouvrage hardiment. Kybourg me laissait faire; mais bientôt l'instrument dévia, et j'en vis sortir la pointe de côté bien avant d'avoir atteint l'autre bout. Kybourg se mit à rire d'un air triomphant :

— Vous voyez bien, me dit-il, que j'en sais plus que vous; ne vous mêlez donc plus de critiquer mes vers.

A cent pas de chez Kybourg, j'arrivais au bord d'un étang où mon imagination plaça toujours la scène de cette strophe si souvent chantée :

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile?
Du vent qui courbait le roseau
Mobile?...

D'autant plus que j'apercevais de là une « vieille tour du More », le donjon d'un château du voisinage. L'étang était visité des hirondelles, peuplé de roseaux, fourmillant de grenouilles et de belles couleuvres, que je voyais nager quelquefois la tête levée. Après m'être assuré que je ne mettais le pied sur aucune, je m'avançais avec précaution pour aspirer le parfum des iris jaunes qui fleurissaient sur le bord.

Puis j'arrivais au bois des aunes, où l'on sait déjà si je me plaisais. En considération de toutes les séductions de la route, on m'accordait une heure pour la faire; aussi je connaissais tous les arbres et presque toutes les branches. Je savais où se trouvaient les violettes, les orchis, les pâquerettes, la menthe et le mille-pertuis. Au détour du chemin, j'apercevais mon père ou ma mère qui venaient à la découverte, et j'accourais. J'arrivais quelquefois avec une charge d'herbes pour mes lapins; car j'avais des lapins, et leur histoire sera sitôt faite que je peux bien la placer ici.

Les commencements furent modestes : j'avais deux ou trois couples qui de temps en temps me donnaient une portée; tous les petits venaient rarement à bien; mais ces animaux, amis de la liberté souterraine, étant parvenus à se creuser des terriers qui s'étendaient sous l'étable et la grange, tout changea bientôt de face, et je finis par devenir plus riche que mon père n'aurait voulu; car cette armée de lapins consommait une belle quantité de fourrage.

Il est vrai que nous les mangions à notre tour et que la cuisine champêtre ne s'en trouvait pas mal.

Mais un jour, Ferdinand, tout ému, vient annoncer à mon père que les crèches enfoncent et qu'elles sont minées par « ces gueux de lapins ». Si l'on n'y prenait garde, l'étable et la grange pourraient bien crouler.

Le cas parut assez grave et pressant pour qu'on fît venir l'architecte, qui nous dit bonnement de choisir entre notre grange et nos lapins. Il fallut enlever tout le plancher, dépaver la moitié de l'étable; et l'on fit d'étranges découvertes : les lapins avaient poussé des mines dans tous les sens et jusque sous notre maison; le sol était bouleversé. Il y eut de l'ouvrage pour le maçon et pour le charpentier. Les pauvres lapins, tout stupéfaits de se voir poursuivis dans leurs ténébreuses retraites, furent mis en lieu sûr et réduits, par des immolations successives, à un nombre convenable. Il fallut bien me résigner à cette sanglante exécution.

La suite à une autre livraison.

UNE FILLE DE MILTON.

Les exemples peuvent quelquefois servir de consolation. Déborah, fille du grand Milton, épousa un pauvre tisserand. Une de ses filles se maria à un homme de la même profession, et un de ses fils, Caleb Clarke, fut clerc de paroisse à Madras. Selon les idées du monde, quel abîme entre l'auteur du *Paradis perdu* et un ouvrier! Quel changement dans la conversation et dans les habitudes! Mais qui peut dire s'il y en eut autant dans le bonheur? Milton paraît avoir été dur dans son intérieur, et peut-être le mari de Déborah avait-il plus de bonté sans manquer d'intelligence.

Il y a deux moyens d'arriver à la plus haute liberté personnelle, c'est d'avoir peu de besoins ou d'avoir beaucoup de moyens de les satisfaire. Le premier *moyen* est plus facile que l'autre, et cependant c'est celui que l'on emploie le plus rarement. ANGILLON.

CORRESPONDANCE DE SCHILLER ET DE GŒTHE.

Suite et fin. — Voy. p. 241.

Iéna, 18 mars 1796. — J'ai songé à mon Wallenstein. Je n'en suis encore qu'à la charpente, et je trouve qu'aussi bien pour la structure du drame que pour celle de l'homme, tout dépend de là. J'aimerais à savoir comment vous vous y êtes pris en pareil cas. Chez moi, le sentiment est d'abord sans objet précis et clair. Une certaine disposition sensible de l'âme précède, et c'est à elle que succède seulement la première idée poétique.

... Combien je suis touché lorsque je songe que ce que nous cherchons d'ordinaire et ne trouvons qu'à grand'peine dans le lointain d'une antiquité privilégiée, existe en vous

si près de moi! Ne vous étonnez plus s'il en est si peu qui soient capables et dignes de vous comprendre. L'admirable naturel, la vérité et l'aisance de vos descriptions écartent chez le vulgaire des juges toute idée de la difficulté de l'art et de sa grandeur.

Iéna, novembre 1796. — Je vois bien maintenant que le Wallenstein me coûtera tout l'hiver et presque tout l'été : il s'agit d'un sujet rebelle, auquel je ne pourrai arracher quelque chose que par une opiniâtreté héroïque.

..... Quant à l'esprit dans lequel je travaille, vous serez content de moi. Il me semble que je réussis fort bien à maintenir mon sujet hors de moi-même et à ne lui communiquer que la forme. Je serais presque tenté de dire que le sujet ne m'intéresse plus du tout par lui-même, et que je n'ai jamais uni à une pareille ardeur pour le travail tant de froideur pour son objet. Je traite maintenant en réalité le caractère principal, comme la plupart des personnages accessoires, avec l'amour désintéressé de l'artiste.

SCHILLER.

Weimar, juin 1797. — J'ai repris maintenant cette idée (le plan de Faust), et je suis passablement d'accord avec moi-même. Mais mon désir serait que vous eussiez l'obligeance de méditer la chose pendant une nuit d'insomnie, de me soumettre les exigences que vous imposeriez à l'ensemble, et de me raconter ainsi et m'expliquer, en vrai prophète, mes propres rêves. GŒTHE.

Iéna, juillet 1797. — Je trouve qu'il y en a beaucoup qui se méprennent en ce qu'ils rapportent la notion du beau à la conception beaucoup plus qu'à l'exécution des œuvres d'art; ils doivent ainsi, sans nul doute, se trouver embarrassés quand l'Apollon du Vatican et d'autres figures semblables, déjà belles par elles-mêmes, sont placées sous une même catégorie de beauté que le Laocoon, avec un faune ou d'autres représentations douloureuses ou ignobles. Le cas est le même, comme vous le savez, pour la poésie. Que de mal on s'est donné et l'on se donne encore pour sauver, à côté des idées que l'on s'est faites de la beauté grecque, la nature souvent crue, hideuse ou basse qui apparaît dans Homère ou dans les tragiques! Puisse quelqu'un avoir enfin le courage d'enlever à la circulation la notion et même le mot de *beauté*, auquel une fois pour toutes sont attachées indissolublement toutes ces fausses conceptions, et mettre à la place, comme c'est justice, la *vérité* dans son sens général (1).

Iéna, juillet 1797. — Pour moi, la manière la plus belle et la plus féconde de mettre à profit nos entretiens, c'est de les appliquer toujours à mes occupations présentes, et de les employer de suite dans la production De la sorte, j'espère que mon Wallenstein, et tout ce que je produirai dorénavant de quelque importance, pourra montrer et contenir sous la forme concrète tout l'ensemble de ce que nos rapports auront pu transporter dans ma nature.

Iéna, 1797. — Deux choses font le poëte et l'artiste : savoir s'élever au-dessus du réel, et rester dans les limites de la perfection physique. Là où ces deux conditions se trouvent réunies, il y a véritablement de l'art.

Iéna, 1798. — Je me tiens pour averti de ne point chercher d'autres sujets que des sujets historiques; ceux de pure invention seraient mon écueil. C'est une tout autre affaire d'idéaliser la réalité que de réaliser l'idéal, et les fictions libres ressortent proprement de ce dernier cas. Il est en mon pouvoir de communiquer l'âme et la chaleur à un sujet donné, défini, limité; les contours arrêtés tiennent mon imagination en bride et résistent à mes caprices.

SCHILLER.

(1) Voy. p. 146.

Weimar, 1798. — L'heureuse rencontre de nos deux natures nous a déjà procuré maint avantage, et j'espère que cet échange agira toujours de la même manière. Si j'ai fait valoir la réalité à vos yeux, vous m'avez arraché à l'observation trop exclusive des objets extérieurs et de leurs rapports pour me faire rentrer en moi-même. Vous m'avez appris à considérer d'un œil plus équitable la diversité de l'homme intérieur, vous m'avez refait une jeunesse, vous avez ressuscité en moi le poëte, alors qu'il s'en fallait de bien peu qu'il ne cessât d'exister. GŒTHE.

Iéna, 1798. — Il est vraiment digne de remarque que l'insensibilité, au sujet des choses de l'art, se montre toujours en compagnie de l'inertie morale; et que l'aspiration vive et pure vers le beau idéal, même jointe à une indulgence souveraine pour tous les penchants naturels, amène toujours à sa suite l'austérité morale. SCHILLER.

Weimar, 1800. — Pour les exigences extrêmes qu'on affiche aujourd'hui à l'égard des poëtes, je crois qu'elles ne sont pas très-propres à en faire naître un de plus. La poésie exige dans celui qui s'y livre une certaine prédilection naïve et restreinte pour la réalité, derrière laquelle se cache l'absolu. Le prendre de trop haut avec elle, c'est troubler cet état d'innocence de la production, et mettre à la place de la poésie, sous le titre de poésie pure, un je ne sais quoi qui, une fois pour toutes, ne sera jamais de la poésie, comme nous le voyons malheureusement de nos jours. Et il en est de même des arts qui s'en rapprochent, et même de l'art entier pris dans son sens le plus large.

GŒTHE.

Iéna, 1801. — Le poëte débute par l'instinct; il doit même s'estimer heureux quand la conscience claire et nette qu'il a de son travail le conduit à conserver intacte au terme de son œuvre l'idée première et générale, mais obscure, d'où elle est sortie. Sans une pareille idée, obscure mais toute-puissante, il n'y a point d'œuvre poétique possible, et la poésie, ce me semble, consiste précisément à exprimer et à communiquer ces sentiments irréfléchis, c'est-à-dire à les faire vivre dans la création artistique.

Celui qui n'est pas poëte pourra se montrer, comme le poëte lui-même, capable de produire une œuvre issue de la réflexion, et saura s'imposer; mais cette œuvre n'aura dans l'instinct ni son origine ni sa fin, ce ne sera jamais qu'une œuvre de raison. Or, c'est l'union de l'instinct avec la réflexion qui fait le poëte artiste.

SCHILLER.

Les deux illustres écrivains continuèrent de se communiquer ainsi, dans une correspondance presque quotidienne, sans apprêts et sans souci du public, les conseils qu'ils croyaient utiles de se donner mutuellement au sujet de leurs ouvrages, les jugements qu'ils portaient l'un sur l'autre ou sur eux-mêmes, leurs idées sur l'art en général, tout ce qui occupait leur esprit, jusqu'à la mort de Schiller, qui eut lieu au printemps de l'année 1805. En apprenant cet événement que personne n'osait lui annoncer, Gœthe, ordinairement si fort contre l'émotion, tressaillit et couvrit d'une de ses mains ses yeux mouillés de larmes. « J'ai perdu un ami, dit-il, et avec lui la moitié de mon existence. »

PAYSAGISTES.

Chaque année, dès qu'avril a rougi les premiers bourgeons, on voit les paysagistes descendre de leurs ateliers le sac sur le dos et sortir par toutes les portes de la ville.

Où vont-ils si allégrement, l'œil vif, la bouche souriante, avec l'ardeur confiante de jeunes soldats qui marchent à la victoire? Ils vont, dans les champs, dans les bois, au bord des rivières, épier la renaissance de la nature. La plupart, légers d'argent, s'avancent sans projet arrêté, au hasard, le cœur gonflé du désir d'admirer et les yeux grands ouverts à toutes les perspectives de la route. Impatients, ils ne tardent pas à se choisir un gîte dans une pauvre auberge, dans une maison de villageois, dans une hutte noircie et misérable; il n'importe! pourvu qu'ils se sentent loin de tous les bruits, dans la solitude d'un paysage à leur gré, libres, silencieux et sobres comme le berger ou l'ermite. Quelques-uns, plus ambitieux, riches du prix d'un tableau, ont rêvé tout l'hiver un voyage aux pays lointains. Ils ont résolu d'aller d'un trait en Italie, dans la campagne romaine ou sur les rivages de la Méditerannée, pour s'assurer si Poussin et Claude n'y ont point laissé un de leurs secrets; ou bien de traverser la mer pour explorer les sables, les ruines, les oasis de l'Égypte ou de l'Algérie, sur les traces de Marilhat, trop tôt ravi à l'art, ou de Fromentin, peintre avec la plume comme avec le pinceau. Mais ces enthousiastes, bien souvent, se laissent aussi séduire en route, et s'arrêtent au coin du premier bois où les attire un nuage dans l'étang ou un rayon dans le feuillage; ils s'assoient philosophiquement sur le pliant classique, « pour un quart d'heure seulement, pensent-ils, le temps de faire une esquisse, de fixer un effet, une impression. » Le soir les surprend à la même place; ils y reviendront demain au lever du jour, et, qui sait? ils vivront là jusqu'au prochain hiver, attachés par d'invincibles attraits à ce lieu



Salon de 1859; Peinture. — Le Bateau de M. Daubigny, par M. Elmerich. — Dessin de Lavieille.

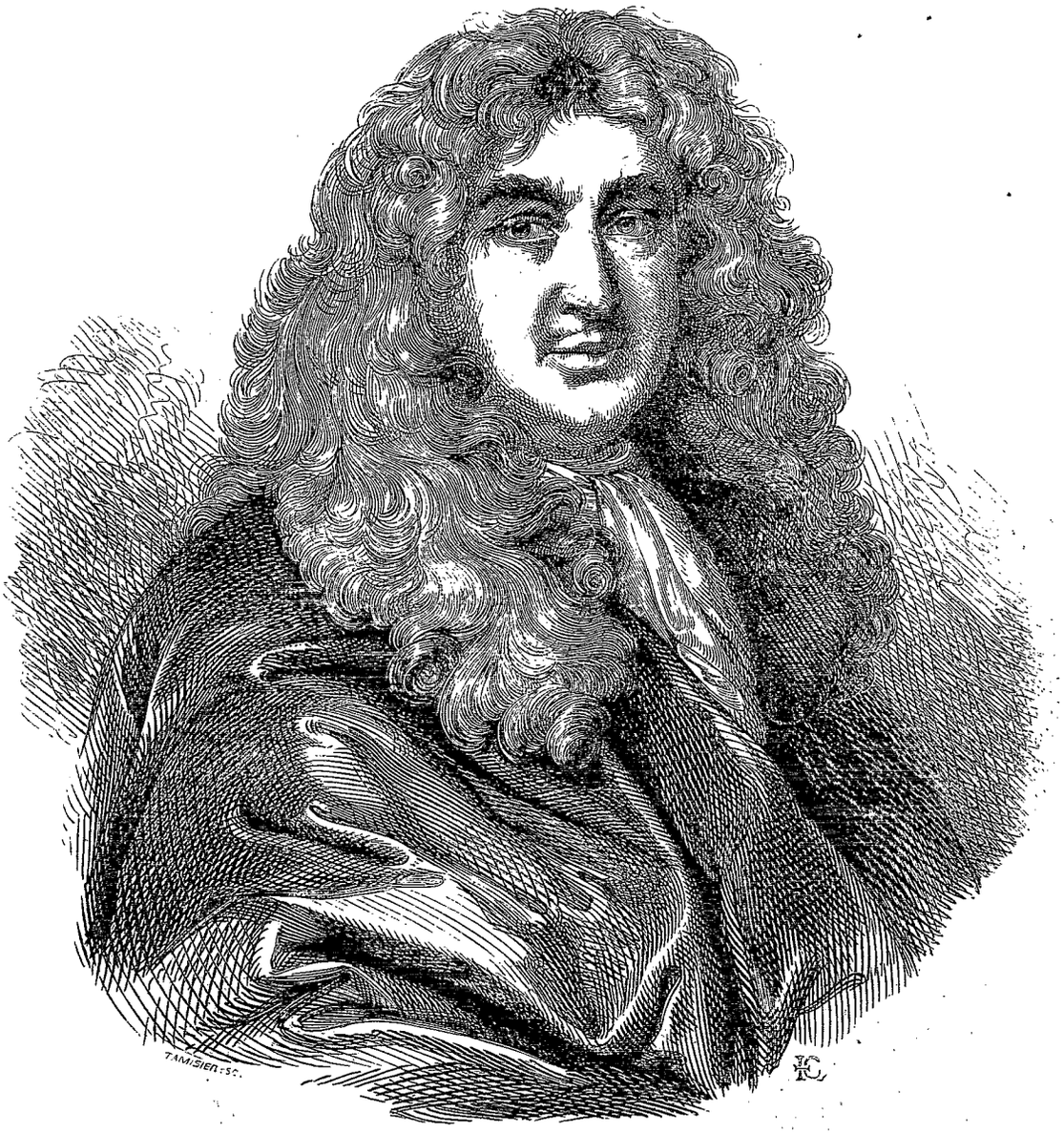
dont le charme a pénétré toute leur âme; un espace de quelques pas sera le théâtre de leur odyssée. Les paysagistes qui préfèrent aux profondeurs des bois la fraîcheur des eaux, descendent quelquefois le cours des rivières ou même des fleuves dans des yoles légères. Un des plus célèbres, M. Daubigny (1), s'est fait construire, à peu de frais, une maisonnette flottante; la voilà, cette modeste barque où tant de gracieux et limpides tableaux de la nature sont venus se refléter sur sa toile comme dans un fidèle miroir. Un jour, il a pris fantaisie à un de ses amis, M. Elmerich, de peindre le peintre lui-même dans son atelier mouvant, et le public, pendant l'exposition dernière, a applaudi à cette aimable inspiration.

(1) Nous avons reproduit plusieurs œuvres de M. Daubigny. Voy. les Tables.

ROBERT NANTEUIL,

CÉLÈBRE GRAVEUR FRANÇAIS.

DOCUMENTS NOUVEAUX SUR SA VIE.



Portrait de Robert Nanteuil, dessiné par lui-même et gravé par Edelinck. — Dessin de Chevignard.

La première des deux collections d'estampes rassemblées par l'abbé de Marolles, fut acquise pour distraire Louis XIV qu'une maladie confinait dans son appartement. C'est cette collection qui a formé le noyau du cabinet des estampes de la Bibliothèque de la rue Richelieu. Amateur passionné, Marolles classait ses épreuves avec un soin minutieux : elles étaient « légèrement collées par un des coins » sur de grandes pages blanches, comme nous l'apprennent les Mémoires de J. Rou; et, de plus, le laborieux abbé y joignait « les particularités qu'il pouvait déterrer » sur la vie des artistes dont il prenait plaisir à rassembler les œuvres. Que sont devenues toutes ces notes fugitives? Un simple feuillet échappé à leur dispersion suffit pour faire naître de vifs regrets. Telle est, entre autres, une page écrite par notre célèbre artiste Nanteuil sur sa propre vie, et qui devait se trouver originairement dans la collection de l'abbé.

Robert Nanteuil, non moins fin courtisan qu'habile portraitiste, était dans l'usage d'accompagner ses pastels de flatteries rimées, en style du temps, à l'éloge de ses modèles. En 1661, appelé à faire d'après nature, pour la première fois, un portrait de Louis XIV, il remit au roi, en commençant son travail, des vers imprimés, une épigramme et une requête; l'épigramme, ainsi conçue, fera apprécier l'homme et le poëte :

Je n'eus jamais un tel ouvrage,
Et jamais un objet n'eut pour moi tant d'attraits.
J'ai pu dans mes tableaux exprimer le courage,
Crayonner la prudence, en former tous les traits,
Et même j'ai fait voir quelques vertus ensemble;
Mais en peignant mon roi j'aurai fait encor plus,
Car si son portrait lui ressemble,
J'aurai peint toutes les vertus.

Au bas d'un exemplaire de ces vers assez plats, l'ar-

tiste écrivit pour l'abbé de Marolles quelques lignes touchant les premiers temps de sa vie. Le hasard qui a laissé ces lignes inconnues aux biographes de Nanteuil les a fait retrouver depuis peu. Il ne peut être sans intérêt de rechercher, à l'aide de ce document, quels furent les premiers essais d'un de nos plus habiles maîtres, de celui que l'Italien P. Zani, l'auteur très-apprécié de l'*Enciclopedia delle belle arte*, nomme le prince des portraitistes au burin (1).

Le père de Robert Nanteuil était un marchand de Reims, nommé Lancelot Nanteuil. Les biographes du fils l'ont fait passer pour un homme bizarre et presque extravagant. Le zèle de ce père pour l'éducation de son fils, d'autre part l'affection fort grande de Robert pour lui, et son empressement à l'appeler à Paris dès que sa position y fut assurée, permettent assurément d'adoucir la rigueur de ces imputations. L'année précise de la naissance de Robert n'est pas connue. La plupart de ses biographes le disent né en 1630 : cette date ne saurait être exacte ; il faut la reculer de plusieurs années, en même temps qu'il convient de rapprocher aussi la date de 1618, donnée par Baldinucci. La vérité probable est entre ces deux chiffres. Le Mercure galant de décembre 1678, en annonçant la mort de Nanteuil, dit qu'il était âgé de cinquante-cinq ans ; il serait donc né vers 1623. C'est un petit problème d'histoire locale qui attend sa solution. Les Rémois, compatriotes de l'illustre graveur, peuvent seuls découvrir cette date dans leurs archives municipales.

Le jeune Robert fut placé par son père chez les Jésuites de Reims pour y faire ses études classiques ; mais, comme tous les hommes doués de facultés éminentes, une vocation énergique l'attira vers les arts du dessin. On ne sait quel fut son premier maître. Nanteuil se borne à faire connaître qu'il commença à graver étant en seconde, et qu'alors il dessinait les portraits de tous ses camarades même pendant les classes.

Ses deux premiers essais de gravure furent un Tambour d'après Callot, et un portrait de Louis XIII, en ovale, d'après Lasne. Les professeurs du jeune Robert, tout pénétrants qu'on a voulu faire les membres de la célèbre compagnie, n'apprécièrent pas ses rares dispositions. Nanteuil écrit à ce sujet : « Comme j'étais persécuté par les jésuites (le mot *jésuites*, bien visible encore, est soigneusement effacé dans l'original et remplacé par celui de *régents*), je gravai sur des arbres, à la campagne, deux planches d'un Christ et d'une Vierge, en ovale, d'après des tailles-douces que je trouvai alors. »

Ces quatre pièces, le Tambour, le Louis XIII, le Christ, et la Vierge, ont échappé aux recherches persévérantes des amateurs d'estampes. Ni l'abbé de Marolles, ni J. Évelyn, deux amis de l'artiste, n'en disent mot. On trouve, il est vrai, dans l'œuvre de Nanteuil, deux grandes pièces ainsi désignées par Florent le Comte : « Un grand regard de Christ et Vierge de pitié, en buste, d'après le Guide. » Mais la dimension de ces deux planches ne permet pas de supposer qu'elles aient pu échapper à la vigilante surveillance des régents, ni qu'un écolier soit venu à bout de les transporter, sans être vu, à la campagne, sur les branches d'un arbre. D'ailleurs ces figures sont datées de 1653 et 1654 ; le Christ porte les armes des Masparault, famille parlementaire fixée à Paris, pour qui, sans doute, elles ont été gravées ; le travail est d'une main tout à fait expérimentée ; il doit donc exister deux autres pièces analogues encore inconnues et d'une dimension beaucoup moindre.

Tout en faisant sa rhétorique, Nanteuil poursuivit avec une ardeur croissante ses études de gravure. Il n'était plus chez les Jésuites : Baldinucci affirme qu'il fut chassé de leur collége. Nanteuil mentionne un assez grand nombre de travaux presque tous aujourd'hui perdus : « Les figures d'Euclide, la représentation d'un œil de bœuf après le naturel pour l'ophthalmie, quelques antiquités et épitaphes qui sont dans l'église Saint-Remi. » C'est à ce même temps qu'il faut rapporter « le Sauveur en pied » (n° 3 du catalogue de Robert Dumesnil), pièce dédiée à dom Étienne Willequin, sous-prieur de l'archimonastère de Saint-Remi, ainsi décrite : « Une figure représentant la taille et la hauteur de Notre-Seigneur, selon un tableau qui est dans le cloître de Saint-Remi. » Tous ces travaux, qui portent encore les marques de l'inexpérience, doivent se rapporter à l'an 1644, date aussi du premier portrait dessiné et gravé par cette jeune main alors tout ignorante et depuis devenue si habile : « Le portrait du grand prieur d'aujourd'hui, qui était alors sous-prieur, nommé dom Étienne Vuillequin. » Ce portrait, sans nom, sans marque, dont les épreuves sont de la plus extrême rareté, a été pris tantôt pour celui d'un capucin (Robert Dumesnil, n° 9), tantôt pour celui d'un religieux de Saint-Nicaise, que l'on dit avoir été le maître de Nanteuil pour le latin. Florent le Comte ajoute que cette gravure a été faite avec un clou aiguisé en burin. Il n'est pas besoin d'une semblable supposition pour expliquer l'imperfection du travail ; l'on peut sans crainte mettre cette légende du clou au nombre des contes dont on se plaît à embellir les essais mal connus des artistes illustres. D'ailleurs il n'est guère probable, après l'énumération qui vient d'être faite, que Nanteuil manquât des outils de son métier. Ses rapports avec le graveur rémois N. Regnesson, devenu plus tard son beau-frère, étaient sans doute établis, et il est tout à fait raisonnable de penser que Nicolas Regnesson a donné à R. Nanteuil les premières notions de son art. Ce qui demeure certain, c'est que dès l'année suivante ils gravèrent ensemble une assez grande pièce en largeur mentionnée par Florent le Comte, avec le titre de : « une Représentation de famille », au bas de laquelle on lit : Gravé par N. Regnesson et R. Nanteuil. Cette pièce fait partie de l'œuvre du maître. Une « Sainte Nourrice », que Nanteuil grava aussi étant en rhétorique, est encore à découvrir. Le nom de sainte Nourrice appelle une explication qui peut aider à reconnaître l'estampe ignorée. Les Rémois ont bâti une église à la nourrice de leur grand saint ; elle se nommait sainte Balsamie et plus vulgairement Sainte Nourrice. C'était, dit la légende, une femme romaine qui se rendit à Reims avec son fils saint Celsin pour donner son lait à saint Remi.

Nanteuil fit sa philosophie en 1645. Dans la copie, en contre-partie, d'une Vierge, d'après Mellan, on lit à droite de l'estampe : *R. Nanteuil philosophiæ auditor sculpebat Remis anno Dni 1645.* Il est permis de présumer que le jeune écolier, en exécutant ce travail de gravure, alors qu'il terminait ses études littéraires sous le patronage des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, voulut laisser un signe de protestation contre la persécution que sa vocation d'artiste lui avait attirée chez les Jésuites. On était alors au plus fort de la lutte qu'eut à soutenir, pendant presque tout le dix-septième siècle, la ville de Reims avec la célèbre compagnie. Le jeune artiste, comme aussi les Bénédictins, avaient été froissés par elle ; de là, sans doute, la nouvelle protestation, plus directe et plus évidente, qu'il crut devoir faire à l'occasion de sa thèse de philosophie. Les deux gravures qui viennent d'être citées, la Vierge de Mellan et la Représentation de famille, passent bien à tort pour avoir servi de décoration à cette thèse. Les propres paroles de

(1) On a beaucoup écrit sur Nanteuil et sur ses ouvrages. Après Marolles, Perrault, Florent le Comte et Baldinucci, ses contemporains, après les divers historiens de l'art de la gravure, après surtout l'excellente monographie de M. Robert Dumesnil (*le Peintre-graveur français*, t. IV), on aurait pu croire la matière épuisée. On verra toutefois par notre notice qu'il reste à concilier maintes contradictions, et plus d'un fait à tirer de l'oubli.

Nanteuil éclaircissent ce fait controversé. C'est, dit-il, « une » grande planche double feuille de mon invention et du des- » sin d'un peintre de Reims nommé Armand (le peu de pré- » cision de l'écriture rend ce nom douteux), et de ma gra- » vure représentant trois figures, la Piété, la Justice et la » Prudence qui vont saluer l'Université; laquelle planche » servit pour la thèse que je soutins en philosophie en » 1645. » L'extrême grandeur de cette pièce en a peut-être causé la destruction. Les collections connues n'en donnent pas de traces, les historiens de la gravure citent à faux, et cependant le programme imprimé doit porter le nom du lauréat chargé de soutenir les propositions.

Il y a donc, pour l'œuvre de R. Nanteuil, toute une série de découvertes à faire : nous en donnons l'avis aux amateurs des arts et aux compatriotes de l'artiste. En notre temps tout positif, il ne sera pas superflu de faire remarquer combien les peines de la recherche seront amplement compensées par la seule valeur vénale de quelques pièces retrouvées.

Les contemporains de Nanteuil qui ont eu occasion de parler de cet éminent portraitiste ont tous été frappés de l'extrême ressemblance qu'il savait donner à ses portraits. Que ce fût disposition naturelle, habileté acquise, ou résultat de procédés spéciaux, Nanteuil sut bientôt reconnaître en lui-même cette faculté remarquable, et lui demanda ses premières ressources. Pendant plus de trois années, de 1645 à 1648, suspendant ses études de gravure, il nous apprend qu'il fit beaucoup de portraits « à la plume » et « à la pierre de mine ». Ce fut seulement en 1648, à Paris, qu'il reprit le burin; ce fut là aussi et à cette même époque qu'il étudia la « manière du pastel ». Son premier essai dans ce genre fut le portrait de Pierre Dupuy.

Ainsi, grâce à quelques lignes tracées pour l'abbé de Marolles, tous les premiers temps de la carrière de cet illustre artiste sont aujourd'hui nettement expliqués. Il commence des études classiques chez les Jésuites, qui contrarient son penchant pour les arts du dessin; il passe chez les Bénédictins, qui non-seulement ne s'opposent pas à sa vocation, mais l'encouragent en lui laissant copier et graver les antiquités, les épitaphes, les tableaux du cloître et de l'église Saint-Remi; il trouve un protecteur, dom Estienne Willequin, homme de goût et de savoir, qui sert d'original à son premier portrait gravé; enfin, chez le graveur Regnesson, un ami, un maître, et bientôt une nouvelle famille.

Un mot sur son premier mécène. Dès 1624, dom Estienne Willequin remplissait dans l'archimonastère de Saint-Remi le double office d'infirmier et de prévôt. Il fut au nombre des religieux qui, fidèles à l'ancienne profession, s'opposèrent à une réforme imposée par l'archevêque de Reims : toutefois on le retrouve plus tard, bien qu'ancien non-réformé, successivement sous-prieur et grand prieur de l'opulente abbaye. Sous sa surveillance et pendant son administration on fit la riche châsse de Saint-Remi, en argent massif, ornée de pierres précieuses, ne mesurant pas moins de 2m,27 de long sur 1m,29 de large, puis une élégante clôture de l'arrière-chœur. Lorsqu'en 1666 Colbert réglementa la manufacture de Reims, dom E. Willequin prit part aux délibérations du conseil. Aujourd'hui, tout cela est à peu près oublié. Ce n'est cependant pas sans quelque émotion que l'on retrouve ce nom de religieux tracé au bas d'une estampe médiocre par la main encore inexercée, mais reconnaissante, de l'écolier qui devait devenir si célèbre. *La suite à une autre livraison.*

LA TERRE DE BEURRE.

On donna cette singulière dénomination à une prétendue île de l'océan Atlantique, que l'on apercevait de temps à autre, mais qui disparaissait aussitôt. Elle fondait, disait-on, comme une masse de beurre. Le Voltaire des Espagnols, Feijoo, a essayé d'expliquer ce prétendu phénomène, qui n'était, même de son temps, rien moins qu'avéré. Selon lui, c'était l'image de l'île de Fer, réfléchie sur une masse de vapeurs très-éloignée, une nuée spéculaire (*nube specular*).

« Cette île, dit M. de Humboldt, fut gravement cédée, dans le seizième siècle, par le gouvernement portugais, à Louis Perdigon, au moment où celui-ci se préparait à en faire la conquête (1). »

DE L'HARMONIE DES SPHÈRES CÉLESTES.

Qu'est-ce que le son? Une vibration de l'air se communiquant à notre oreille. Si les astres se mouvaient dans l'air et non dans l'éther, on pourrait dire qu'ils produisent des sons et supposer une harmonie. Mais cela n'est pas. Il y a certainement dans les astres une musique naturelle, mais c'est la musique qui se produit dans l'atmosphère de chacun d'eux par les mouvements variés de la surface, vents, océans, forêts, etc., et tout ce qu'on peut imaginer d'analogue et de supérieur dans les autres mondes. Quant aux mouvements astronomiques, ils n'ont qu'une sorte d'analogie avec la musique proprement dite. La musique se compose essentiellement de mouvements de l'air qui ont entre eux certaines proportions harmoniques; les accords astronomiques se composent pareillement de mouvements, non pas de l'air, mais des corps célestes, doués aussi, les uns à l'égard des autres, de certaines proportions harmoniques. C'est en quoi consiste l'analogie, et aussi le mot d'harmonie peut-il s'appliquer avec justesse aux uns comme aux autres. On peut même aller jusqu'à dire qu'il ne serait pas impossible de traduire musicalement les mouvements célestes, et qu'il en résulterait de très-beaux accords. Ainsi, l'accord qui produit sur notre oreille la sensation de l'octave consiste en ce qu'une première corde formant dans un temps déterminé un certain nombre de mouvements, une seconde corde en forme dans le même temps un nombre voulu, et c'est là le rapport qui frappe agréablement notre oreille par sa simplicité et que nous nommons l'octave. La tierce est formée par deux cordes, dont l'une exécute trois mouvements tandis que l'autre en exécute un, et ainsi de suite. En calculant donc les rapports qui existent entre les divers mouvements accomplis par les astres dans un même temps, on pourrait disposer des cordes dont les vibrations présenteraient entre elles des rapports semblables; et, bien que l'expérience ou, ce qui revient au même, le calcul n'en ait pas été tenté à notre connaissance, l'on peut être assuré d'avance que les sons qui en résulteraient n'auraient rien de discordant. Peut-être même les relations astronomiques, qui sont exprimées par des formules mathématiques d'une grande complexité, donneraient-elles lieu à des accords qui paraîtraient fort mélodieux. Il serait, en tous cas, intéressant que quelque curieux voulût prendre la peine d'essayer cette traduction d'un nouveau genre. Elle aurait l'avantage de montrer bien au clair ce que l'on doit entendre par les harmonies célestes.

La lutte est la condition du succès : notre ennemi est notre auxiliaire. SIR ROBERT PEEL.

LES RAMONEURS.

Voici le matin; le pâle soleil d'automne perce le brouillard de la rue; la voix rude du maître a retenti. Allez, pauvres enfants! il faut quitter le gîte où peut-être une

(1) *Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. II, p. 168.

botte de paille a servi d'oreiller à votre sommeil; il faut vous mettre en route, et, sous peine de réprimande, peut-être de châtiment, faire une bonne journée, c'est-à-dire quêter votre travail de porte en porte, comme d'autres cherchent leur plaisir; forcer votre faible voix pour avertir de votre passage; marcher, quelquefois pieds nus, sur le dur pavé, tantôt brûlé par le soleil, tantôt glacé par la gelée, et, pour toute récompense, manger, assis sur une borne ou sur la marche d'un seuil, le morceau de pain dû au hasard de l'aumône. Tout ce qui semble indispensable à l'enfance, vous en êtes privés. Les soins, les caresses d'une mère, vous ne les connaissez pas; des haillons, qui vous couvrent à peine, vous tiennent lieu d'habits; cette fraîcheur, cet éclat de la santé, qui partout assure à l'enfant sa bienvenue, a disparu de vos joues noircies comme par un masque de carnaval; vous êtes si bien dépouillés des grâces de votre âge, que plus d'une mère se sert de vous comme d'un épouvantail pour faire peur à son nourrisson indocile. Si le froid saisit vos mains, vous n'avez que votre haleine pour les réchauffer : le feu s'éteint dans chaque maison quand vous entrez, et c'est grâce à vous que la flamme brillera sans danger dans l'âtre et réjouira la famille quand vous serez partis. Ainsi vous semblez déshérités de tout ce qui peut faire aimer la vie, et cependant, comme les plus heureux, vous avez votre gaieté. Vous gardez, même au milieu des privations, le privilége de l'enfance, l'oubli de la veille, l'insouciance du lendemain et le rire toujours prêt. Aussi voit-on tout à coup, sur votre sombre visage, briller votre regard et reluire vos dents blanches. Au haut de la cheminée, aveuglés, étouffés par une noire



Salon de 1859; Peinture. — Ramoneurs partant pour le travail, par M. Sain. — Dessin de Marc.

poussière, vous chantez comme l'hirondelle. Les places publiques, les grandes routes, les carrefours des villages, quand le maître n'est pas là, retentissent de vos ébats et de vos cris joyeux. Et voici qu'aujourd'hui un homme de talent, un peintre habile, s'est préoccupé de vous et s'est plu à retracer à nos yeux votre rude existence, résumée dans une seule scène, votre départ pour le travail; et nous, devant son tableau, nous nous sentons émus, nous vous accompagnons, dans votre laborieux pélerinage, avec notre pensée et notre sympathie.

LA SOURCE DE L'OMBLA

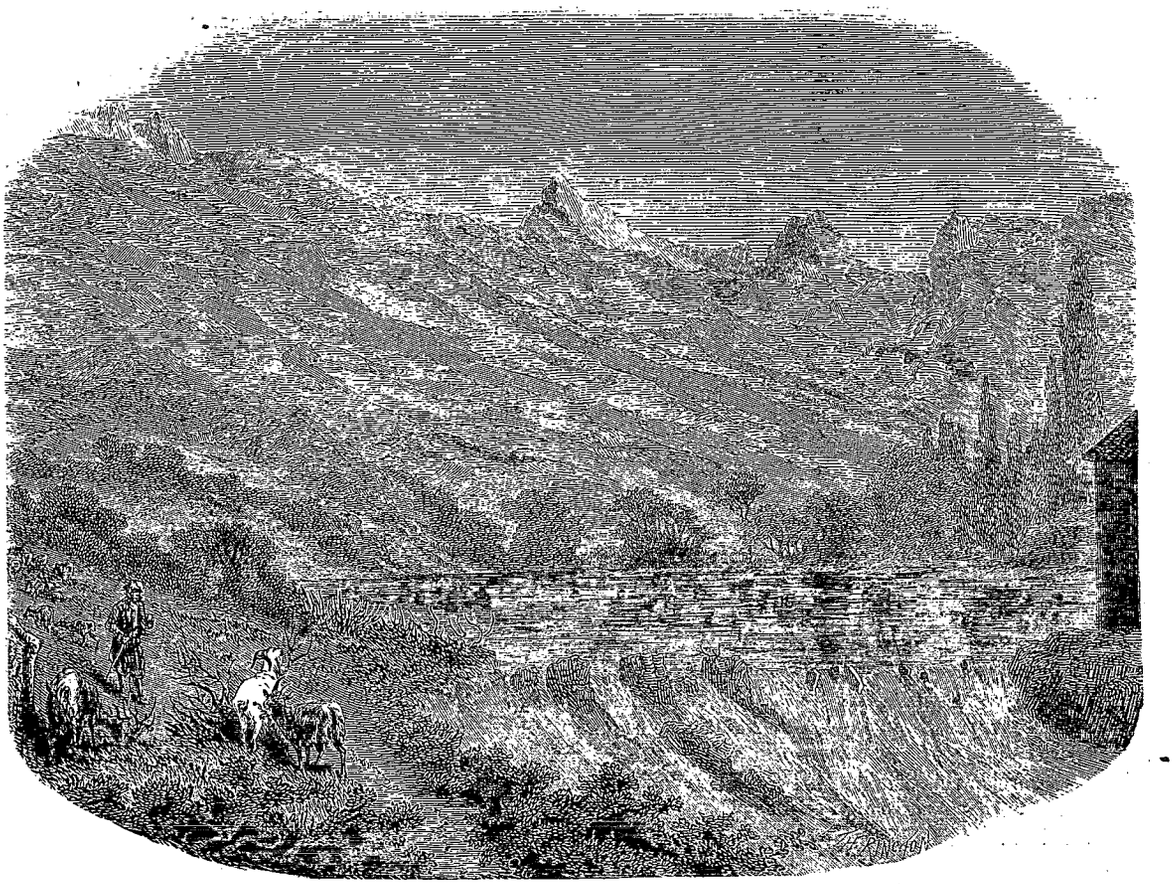
PRÈS RAGUSE.

Les côtes de la Dalmatie, un peu monotones d'aspect, présentent sur plusieurs points des déchirures assez semblables aux *fiords* de la Norvége, ces golfes profonds qui se prolongent fort loin dans les terres, entre deux chaînes de hauteurs escarpées. La plus curieuse de ces baies de Dalmatie est celle de Gravosa, à trois kilomètres de la ville de Raguse, à laquelle elle sert de port militaire. Quand les navires ont doublé les pointes ardues qui ferment la baie au nord et au sud, ils se trouvent à l'abri de tous les vents, dans une petite mer intérieure de 40 mètres de profondeur, entourée de jolies habitations qui forment, sous leur épaisse couronne de verdure, le panorama le plus pittoresque qu'on puisse imaginer.

La baie de Gravosa s'avance à six kilomètres environ vers l'est, au milieu d'un massif de montagnes grisâtres et nues, qui forment la limite entre la Dalmatie et les provinces turques. Une route vicinale fort bien faite longe le bord septentrional de ce canal, qui perd le nom de Gravosa au point où les eaux perdent elles-mêmes de leur salure marine sous l'action d'un fort courant fluvial, et devient la rivière d'Ombla. A la largeur des eaux et à leur profondeur, on croit entrer dans l'estuaire d'un fleuve de l'importance de l'Adour ou de la Charente, et l'on cherche avec une certaine curio-

sité le point où cette chaîne calcaire, qu'on touche presque de la main, s'ouvre pour le laisser passer. Tout à coup, au pied d'une montagne aux escarpements les plus formidables, s'ouvre un petit bassin circulaire, fermé à l'ouest par un barrage par-dessus lequel l'eau s'échappe en mugissant. L'eau, d'une extrême limpidité, est parfaitement unie, sauf vers le milieu, où un léger bouillonnement indique l'éruption de la source : les rives ne sont aisément accessibles que vers le nord, où une petite pelouse s'étend jusqu'au bord de l'eau, dont l'œil peut constater, sur ce point, l'effrayante profondeur. C'est la source de l'Ombla, que Pouqueville appelle « le roi des fleuves souterrains », et qui mérite ce titre.

Pour comprendre cette curiosité naturelle, il faut se rendre compte de la construction géologique de toute l'ancienne Illyrie. C'est un pays de montagnes et de plateaux calcaires, très-pénétrables, comme on le sait, à l'action des eaux : sur une foule de points, les rivières et les moindres ruisseaux se perdent dans des gouffres, pour reparaître à quelques milles plus loin. Le nom que les Grecs modernes ont donné à ces abîmes (*katavothron*) a passé dans la science; les Slaves les nomment *ponor*. Le Monténégro en particulier est une véritable ruche dont les alvéoles sont une foule de vallées (*dolinas*) arrosées par des torrents pour la plupart temporaires, et qui s'engouffrent ainsi dans des *ponors* de deux ou trois pieds de diamètre. Dans la seule



La source de l'Ombla, « roi des fleuves souterrains », en Dalmatie. — Dessin de Grandsire, d'après une esquisse faite devant la source même par M. Lejean.

vallée de Tsetlinjé, nous en avons compté cinq sur une surface d'un kilomètre carré environ; les ruisseaux qui s'y perdaient étaient tous temporaires, sauf un seul. Tout cela constitue un réseau de rivières souterraines impossible à déterminer exactement, comme on le pense bien.

L'Ombla, que les Slaves appellent simplement *Rjeka* (le Fleuve), passe généralement pour être l'embouchure d'une jolie rivière de l'Herzégovine, la Trebinsnitza, ou rivière de Trebigne. L'antiquaire ragusain Georgi l'affirme, et ajoute que des objets jetés dans cette rivière se sont retrouvés dans l'Ombla : c'est, du reste, une opinion générale à Raguse, bien qu'on ne puisse citer aucune expérience moderne. Quand l'Ombla grossit, les paysans ragusains disent : « Il a plu à Trebigne. » Je voulus moi-même vérifier si, derrière la montagne qui domine la source, je ne trouverais pas le ponor où se perd la rivière; les cartes de ce pays sont si mal faites que je ne pouvais leur accorder la moindre confiance. Je gravis donc cette masse aride, où ne montent guère que les chèvres des paysans illyriens, et où aucun sentier ne serpente à travers les aspérités tranchantes de la roche calcaire, et, après quelques dangers et beaucoup de fatigues, j'arrivai au sommet, où m'attendait la déception la plus complète. Entre la montagne et la vallée de la Trebinsnitza s'étendait un plateau d'une lieue de largeur, couvert de rochers et de chênes nains, du reste parfaitement désert, et que, dans l'état d'épuisement où je me trouvais, je ne devais pas songer à franchir.

Plus tard, j'ai pu visiter en détail les bords de la Trebinsnitza, et j'y ai constaté l'existence de nombreux gouffres, qui forment comme des saignées à cette grande rivière. L'un des plus curieux est à deux kilomètres de Trebigne, en aval, sur le bord de la route de Raguse : le dernier doit exister sur les bords ou au fond d'un lac peu éloigné de Stagno, et où la rivière paraît finir.

L'Ombla paraît être l'ancien *Arion* des géographes grecs; du moins c'est le nom que lui donnent divers géographes

et voyageurs, que le nom moderne, emprunté au village voisin, ne paraît pas satisfaire. Pouqueville est de ce nombre. Les deux rives de ce *Loiret* dalmate sont, du reste, d'une beauté saisissante : masses de rochers d'un effet pittoresque ombragées d'oliviers, villages enfouis dans la verdure, ruisseaux s'échappant du flanc des montagnes et venant se perdre dans les prairies, sous une haie de lauriers-roses, rien n'y manque, pas même un cortége de légendes curieuses. L'une des plus touchantes est celle d'une *Héro* illyrienne, que mes souvenirs trop confus ne me permettent pas de répéter avec toute sa saveur originale.

LA BALLADE DU VIEUX MARIN.

Suite. — Voy. p. 314.

QUATRIÈME PARTIE.

— J'ai peur de toi, vieux marin, j'ai peur de ta main décharnée! Tu es long, maigre et brun comme du sable de mer quand la vague s'est retirée.

J'ai peur de toi, de ton œil brillant et de ta main décharnée si brune.

— Ne crains rien, ne crains rien, garçon de noce, ce corps n'est pas tombé à terre.

Seul, seul, je restai debout, tout seul, tout seul, sur la vaste, la vaste mer, et pas un saint n'eût pris pitié de ma pauvre âme à l'agonie.

Tant d'hommes, tant d'hommes si beaux! ils gisaient là, tous morts, et mille choses visqueuses vivaient autour d'eux!

Je regardai la mer en putréfaction, et détournai mes yeux de ce spectacle. Je les reportai sur le pont du vaisseau, il était également en putréfaction; sur ses planches gisaient les corps morts de mes camarades.

Je regardai le ciel et voulus prier; mais avant qu'une prière s'élançât de mes lèvres, un méchant murmure m'arrivait et faisait mon cœur aussi sec que de la poussière.

Je fermai mes paupières et je les tins fermées, et, sous elles, les boules de l'œil battaient comme le pouls dans la veine; car le ciel et la mer, la mer et le ciel, pesaient comme un fardeau sur mes yeux fatigués, et les morts étaient étendus à mes pieds.

Une sueur froide ruisselait de leurs membres, quoiqu'ils ne fussent ni puants ni corrompus. Le regard qu'ils avaient jeté sur moi en mourant était encore tout entier dans leurs yeux.

La malédiction d'un orphelin pourrait tirer du ciel même un esprit et le précipiter en enfer; mais en est-il de plus terrible que celle qui brille dans l'œil d'un homme mort? Sept jours et sept nuits je vis cette malédiction, et je ne pouvais mourir.

Pendant ce temps, la lune mobile montait dans le ciel; elle montait doucement, avec une étoile ou deux près d'elle.

Ses rayons se jouaient sur la mer sans haleine : on eût dit la gelée blanche qu'avril répand sur la terre; mais au milieu de l'ombre projetée par le navire, l'onde ensorcelée brûlait toujours calme et d'un rouge terrible.

Au delà de ce reflet, j'aperçus des serpents d'eau; ils se mouvaient dans des voies de clarté blanche, et quand ils dressaient leurs têtes au-dessus de l'onde, une lumière fantastique s'en détachait en nombreuses étincelles blanches.

Passaient-ils dans l'ombre du vaisseau, j'admirais encore leur riche parure, leurs belles robes bleues, vert lustré et couleur de velours noir. Ils nageaient, louvoyaient, et chacune de leurs traces était un éclair de feu d'or.

O heureuses choses vivantes! nulle langue ne peut exprimer leurs beautés! Un élan d'amour jaillit de mon cœur; je les bénis involontairement. Il était sûr que mon bon patron avait pitié de mon âme; je les bénis involontairement.

Au même instant, je pus prier. De mon cou libre tomba l'albatros, et l'oiseau s'enfonça comme un plomb dans la mer.

CINQUIÈME PARTIE.

O sommeil! c'est une chose douce et aimée de l'un à l'autre pôle que le sommeil! Louanges soient données à la vierge Marie, qui m'envoya du ciel le doux sommeil et qui le fit couler dans mon âme.

Les seaux qui étaient restés si longtemps vides sur le pont me parurent, en songe, s'emplir de rosée, et quand je m'éveillai, il pleuvait.

Mes lèvres étaient moites, mon gosier frais et mes vêtements tout humides. Bien certainement en mon rêve j'avais bu, et ma peau buvait encore.

Je remuai, et je ne sentais pas mes membres. J'étais si léger que je crus avoir perdu la vie durant mon sommeil, et être devenu un esprit céleste.

Et aussitôt j'entendis un vent mugir. Il ne vint pas jusqu'à moi, mais avec son bruit il agitait nos voiles, si amincies et si sèches.

L'air supérieur prit de la vie, et mille pavillons de flammes y brillèrent; ils couraient çà et là, et çà et là, alentour et dans les intervalles, les pâles étoiles dansaient.

Et le vent qui venait mugit de plus en plus, et les voiles soupirèrent comme les joncs des marais, et la pluie tomba d'un noir nuage à l'extrémité duquel luisait la lune.

L'épais nuage noir s'ouvrit, ayant toujours la lune à son côté. Comme l'eau jaillissant d'un haut rocher, la lumière des éclairs tomba de son ouverture en rivière de feu large et profonde.

Le vent ne toucha pas le vaisseau, et cependant le vaisseau marcha sur l'onde! Aux feux des éclairs et aux clartés de la lune mêlés ensemble, les hommes morts poussèrent un soupir.

Ils gémirent, ils s'agitèrent; puis ils se levèrent, mais sans parler et sans remuer les yeux. C'eût été bien extraordinaire, même en rêve, de voir des morts se lever!

Le pilote se mit au gouvernail et le navire marcha, sans cependant qu'aucune brise soufflât. Les marins allèrent travailler aux cordages là où ils avaient coutume de le faire. Ils levaient leurs membres comme des machines sans vie. Nous formions un effrayant équipage.

Le corps du fils de mon frère était près de moi; genou à genou, lui et moi nous tirions le même cordage, et cependant il ne me dit rien.

— J'ai peur de toi, vieux marin! — Sois tranquille, garçon de noce : ce n'étaient pas les âmes échappées dans l'angoisse qui animaient de nouveau ces cadavres, mais une troupe d'esprits célestes;

Car aussitôt que l'aurore apparut, ils laissèrent tomber leurs bras et se réunirent autour du grand mât, et alors de doux bruits s'échappèrent de leurs corps et sortirent lentement de leurs bouches.

Autour d'eux, chaque doux son flottait quelque temps, puis il montait vers le soleil; puis du soleil redescendaient lentement de pareils sons, tantôt seuls, tantôt mêlés.

Parfois j'entendais tomber du ciel comme un chant d'alouette; parfois une foule de petits oiseaux semblaient remplir la mer et l'air de leurs doux gazouillements.

Ou bien c'était comme un concert de tous les instruments connus, ou le bruit d'une flûte solitaire, ou enfin comme le chant d'un ange qui rend muet et attentif à sa voix le ciel entier.

La musique cessa. Cependant les voiles continuèrent à produire un murmure agréable jusque vers le milieu du

jour. C'était un murmure semblable à celui que donne, dans les chaleurs du mois de juin et à travers le silence de la nuit et des bois, le cours d'un ruisseau caché.

Jusqu'au milieu du jour, nous fîmes voile paisiblement, quoique aucune brise ne soufflât. Doucement, doucement voguait le navire, poussé seulement par-dessous la quille.

Sous les flots, à neuf brasses profondes, glissait l'esprit qui nous avait suivis depuis la région de brouillard et de neige. C'était lui qui faisait aller le vaisseau. A midi, les voiles ne rendirent plus de son, et le vaisseau demeura tranquille comme avant.

Le soleil plana droit au-dessus des mâts, et semblait avoir cloué le navire sur l'océan. Mais en une minute le navire éprouva une violente secousse, il recula, avança moitié sa longueur d'une façon brusque et pénible.

Ensuite, comme un cheval qui piaffe et qu'on laisse partir, il fit un bond soudain, si fort que le sang reflua vers ma tête et que je tombai évanoui sur le pont.

Combien de temps je restai dans cet état, c'est ce que je ne puis dire. Toutefois est-il qu'avant de revenir à la vie, j'entendis du fond de mon âme le bruit distinct de *deux voix* dans les airs.

« Est-ce lui, disait l'une, est-ce bien là l'homme? Par celui qui mourut sur la croix! est-ce là l'homme qui avec son arbalète jeta bas l'innocent albatros?

» L'esprit roi de la région de brouillard et de neige aimait l'oiseau qui aimait cet homme, qui l'a tué de son arbalète. »

L'autre voix était une voix plus douce, aussi douce qu'une rosée de miel; et elle dit : « Cet homme a déjà fait pénitence, et il le fera plus encore. »

La fin à la prochaine livraison.

CAPRICES DE SOUVERAINS.

On s'est beaucoup tourmenté l'esprit pour découvrir ce qu'était au vrai l'homme au masque de fer. Les recherches les plus sérieuses et les plus récentes semblent démontrer que c'était un personnage de peu d'importance. On s'étonne alors du soin que l'on avait pris de le forcer à cacher son visage. Cet étonnement est naturel, mais il s'affaiblit singulièrement lorsqu'on songe aux idées étranges dont il a plu si souvent aux souverains absolus de se passer le caprice. Pourquoi fit-on ordonner au chevalier d'Éon (car il a été bien prouvé que c'était un homme) de « reprendre ses habits de femme »? On sait que lorsque Pierre le Grand voulait punir un des nobles de sa cour, il lui ordonnait quelquefois d'être *fou*, et le pauvre homme, en crainte de la Sibérie ou de pire, était obligé de se livrer à mille extravagances et de supporter les moqueries et les insultes de tous ses égaux. L'impératrice Anne, pour punir le prince G... d'une faute légère, décréta qu'il deviendrait *poule*. Elle lui fit construire une grande corbeille en forme de nid, bourrée de paille et garnie d'œufs, et le contraignit à s'asseoir sur ce nid en gloussant, dans une des pièces principales du palais, devant toute la cour. On dresserait une longue liste des incroyables fantaisies nées dans la tête de ceux qui ont eu le pouvoir dangereux de faire impunément tout ce qu'ils ont voulu.

FANATISME.

Il y a quelques années, me trouvant à Barcelone, je voyais souvent un bambin de sept ou huit ans, nouvellement arrivé de Buenos-Ayres, et recueilli par une famille avec laquelle j'étais fort lié. Plusieurs fois par jour, en se levant, en se couchant, à l'heure des repas, il ne manquait jamais de dire à haute voix, et d'un ton de fausset : « Meurent les sauvages unitaires! » Dans la république Argentine, dès qu'un enfant pouvait articuler un mot, on lui apprenait ces belles paroles, de par le dictateur, et mieux eût valu pour un écolier oublier de réciter son *Credo* que d'omettre cette imprécation contre « les sauvages unitaires ». J'essayai de savoir quelles gens étaient ces unitaires; on me l'expliqua, mais tout ce que j'ai retenu, c'est qu'en certaines choses ils ne partageaient pas la manière de voir de Rosas. L'enfant n'en savait pas un mot; mais s'il fût resté en Amérique à recevoir cette belle éducation, peut-être à vingt ans eût-il trouvé tout simple qu'on fusillât quelqu'un pour le fait d'être unitaire. « Meurent les hérétiques! » c'était la prière qu'on apprenait aux enfants dans l'Espagne du seizième siècle, et probablement ce fut la première que bégaya Philippe II. Devenu roi, il assistait à un autodafé, et disait que si son fils avait encouru la sentence du saint tribunal, il mettrait lui-même le feu aux fagots. (1)

Les plus grandes difficultés sont où nous ne les cherchons pas. GŒTHE.

CONSOMMATION DU PAPIER

AUX ÉTATS-UNIS.

La consommation de papier aux États-Unis est supérieure à celle de la France et de l'Angleterre réunies. La France, avec 35 millions d'habitants, ne produit annuellement que 70 000 tonnes de papier, dont un septième pour l'exportation. Dans l'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse, avec 28 millions d'habitants, on ne produit que 66 000 tonnes de papier. A ce chiffre total, 136 000 tonnes, représentant la production de 63 millions d'Européens, le peuple américain oppose une production de près de 200 000 tonnes pour 28 millions d'habitants. Ainsi, un habitant des États-Unis consomme plus de trois fois autant de papier qu'un Anglais ou qu'un Français. On pourrait supposer que cette dépense énorme de papier est due presque exclusivement à l'extension des affaires commerciales. Mais la statistique nous apprend quelle part immense il faut attribuer, dans cette consommation, aux travaux de l'esprit. On compte aux États-Unis plus de 3 000 journaux et revues, dont les uns se tirent à 173 000 exemplaires, comme le *New-York Weekly Tribune*, et dont les autres, comme le *Harper's Monthly Magazine*, revue mensuelle, ont une circulation de 168 000 numéros : en six mois on a imprimé 60 000 copies du volumineux ouvrage de M. Macaulay sur l'Histoire d'Angleterre!

D'ailleurs, le commerce américain emploie fort peu du papier que nous connaissons pour ses besoins les plus grossiers : enveloppes, emballage, couvertures, affiches, etc... C'est aux États-Unis que nous avons vu, pour la première fois, des enveloppes de lettres faites avec un papier brun grossier. Moins fringantes que les nôtres, ces enveloppes n'en remplissent pas moins leur office, et peuvent mieux garantir l'intérieur de la lettre pendant les longueurs d'un voyage maritime. Pour bien des usages, les commerçants américains emploient du papier fait avec des substances presque inconnues en Europe : de la paille, des feuilles de palmier, l'écorce de certains arbres. La consommation du papier ordinaire s'est tellement accrue, pendant les dernières années, que, les chiffons manquant à la fabrication, on a cherché tous les moyens possibles pour s'en passer. Mais, malgré les récompenses promises par les journaux américains, surtout par le *New-York Herald*, on n'a pas encore

(1) Prosper Mérimée, *Don Carlos*.

réussi à trouver une substance qui puisse avantageusement remplacer le chiffon.

Quelque énorme que soit la consommation du papier aux États-Unis, elle augmenterait encore, si l'on pouvait produire le papier à meilleur marché. Et pourtant les manufacturiers américains apportent dans sa fabrication toute l'habileté et l'économie dont ils sont capables; mais la rareté croissante des chiffons maintient le prix du papier à un taux relativement élevé.

Il y a aux États-Unis 800 papeteries en activité, ayant 3 000 machines, et produisant annuellement 270 millions de livres de papier, qui, à 10 *cents* (1) la livre, fait 27 millions de dollars. La quantité de chiffons nécessaire pour produire ce papier monte à 405 millions de livres. Il faut une livre et un quart de chiffons pour faire une livre de papier. La valeur de ces chiffons, à 4 cents la livre, est de 16 200 000 dollars; et le coût du travail, à 1 cent trois quarts la livre, monte à 3 375 000 dollars. Le prix de la main-d'œuvre et celui des chiffons est de 19 575 000 dollars; ce qui, ajouté aux prix de la fabrication, qui est de 4 050 000 dollars, monte à 23 625 000 dollars le prix total du papier fabriqué.

Outre les chiffons provenant du pays, les États-Unis en importent de 26 contrés différentes. Le montant des importations, en 1853, fut de 22 766 000 livres, valant 982 873 dollars. En 1853, on importa d'Angleterre 2 666 005 livres de chiffons. L'Italie est le pays où les Américains achètent la plus grande partie de leurs approvisionnements dans cette matière; ils en tirent environ le cinquième de tout ce qu'ils emploient. Heureusement pour la Péninsule, ce n'est pas elle qui fournit directement cette masse de haillons; ils viennent aussi de la Turquie, de la Grèce, de l'Autriche, pour s'embarquer dans les ports italiens de Trieste, Gênes et Livourne.

En 1853, les importations de papier à New-York montèrent à 4 482 ballots, d'une valeur de 340 824 dollars. Les importation générales de papeterie s'élevèrent à 5 357 ballots valant 860 628 dollars, du 1er juillet 1853 30 juin 1854. Pendant le même intervalle, la ville de New-York exporta pour 187 325 dollars de papeterie, et pour 191 84 dollars de livres et de cartes géographiques.

(1) Le dollar (5 fr. 42 cent.) est divisé en 100 sous ou *cents*.

LA PÈLERINE DE GUATEMALA.



La Pèlerine de Guatemala, statuette par Raymond Gayrard. — Dessin de Chevignard.

Exposée au Salon de 1845, la *Pèlerine de Guatemala*, qu'un critique qualifiait de bijou sans prix, de petit chef-d'œuvre suave, pur et gracieux, comme la *Zingarella* du Musée du Louvre, fut acquise par M. Thiers. (*Biographies aveyronnaises*, Raymond Gayrard, graveur et statuaire, Notice biographique par M. Jules Duval.)

LE LIERRE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

A FEUILLANCOURT

(PRÈS SAINT-GERMAIN-EN-LAYE).



Le Lierre de Jean-Jacques Rousseau, à Feuillancourt. — Dessin de de Bar.

Feuillancourt, où l'on ne voit aujourd'hui que des tanneries, a eu ses jours de splendeur. Au treizième siècle, Blanche de Castille y avait une maison d'été, le Bourret, où, si l'on en croit la tradition, saint Louis préluda, jeune encore, à ces jugements en plein air qui ont rendu célèbre le chêne de Vincennes. A la fin du dix-septième siècle, le pavillon Montespan abrita des grandeurs et des revers moins sympathiques, mais non moins connus. L'industrie

n'a respecté du passé qu'une habitation créée en 1794 par M. Usquin, ancien procureur au Châtelet, et, plus tard, député sous la restauration. La villa de Feuillancourt est un édifice dans le goût italien, situé au milieu d'un parc anglais d'un aspect très-pittoresque. Autour d'un peuplier gigantesque s'enroule un lierre dont la tradition attribue la plantation au philosophe de Genève. La partie où se trouve cet arbre appartenait alors à un botaniste connu, M. Trochereau, et ne fut réunie que plus tard au domaine de M. Usquin. Ce serait donc chez le premier, son ami et son confrère en botanique, que Rousseau aurait mis en terre cette bouture de lierre qui, comme on le voit d'après notre dessin, a pris depuis des développements si considérables.

Le duc de Noailles, propriétaire d'un très-beau parc à Saint-Germain, pria M. Trochereau, son voisin, de lui amener Jean-Jacques. En parler à celui-ci, c'eût été s'exposer à un refus certain. M. Trochereau crut donc plus sûr de recourir à la ruse. Tout en herborisant un jour dans la forêt, il dirigea la promenade jusqu'à la grille du parc de M. de Noailles. Celui-ci, prévenu à l'avance, s'y trouvait comme par hasard, et invita les deux amis à entrer dans son enclos et à visiter ses collections de plantes rares. M. Trochereau accepta et franchit la grille; mais quand il se retourna, Jean-Jacques avait disparu. Dès le lendemain, le philosophe écrivit à son ancien ami une lettre où, s'indignant de sa trahison, il rompait tout commerce avec lui.

LA BALLADE DU VIEUX MARIN.

Fin. — Voy. p. 314, 326.

SIXIÈME PARTIE.

PREMIÈRE VOIX.

Mais dis-moi, dis-moi! parle-moi encore, renouvelle ta douce réponse. Qui est-ce qui fait marcher si vite ce vaisseau? que fait l'océan?

SECONDE VOIX.

Tranquille comme un esclave devant son seigneur, l'océan n'a pas une haleine. Son grand œil brillant est tourné très-silencieusement vers la lune... comme pour savoir quelle conduite il doit tenir, car, qu'il soit calme ou courroucé, la lune est son guide. Vois, frère, vois avec quelle grâce elle laisse tomber sur lui ses regards!

PREMIÈRE VOIX.

Mais pourquoi ce vaisseau marche-t-il si vite, sans impulsion de vagues et de vent?

SECONDE VOIX.

L'air est interrompu devant lui et fermé derrière. Vole, frère, vole! plus haut, plus haut! ou nous serons surpris : car ce vaisseau ira avec lenteur dès que se dissipera l'extase du marin.

Je m'éveillai, et nous voguions comme par un joli temps. Il était nuit, nuit calme. La lune brillait haut dans le ciel. Tous les hommes morts se tenaient ensemble. Tous étaient couchés ensemble sur le pont, plus semblable à un charnier qu'à autre chose, et tous fixaient sur moi leurs yeux de pierre, que la lune rendait brillants.

L'angoisse, la malédiction dans lesquelles ils étaient morts étaient toujours exprimées par leurs regards. Je ne pouvais détourner mes yeux des leurs, ni les élever au ciel pour prier.

Enfin le charme fut rompu. Je regardai encore une fois le vert océan, et, en regardant au loin, je ne vis rien de ce que j'aurais remarqué dans un autre état.

J'étais comme un voyageur qui, dans un chemin solitaire, marche escorté de la peur et de l'effroi, et qui, ayant regardé une fois autour de lui, continue son chemin sans plus retourner la tête, parce qu'il sait qu'un ennemi terrible lui ferme la route par derrière.

Aussitôt je sentis un vent qui me venait au visage, et il ne faisait aucun bruit, ne causait aucun mouvement. Nul sillon bouillonnant et ombreux n'était tracé par lui sur la mer.

Il souleva mes cheveux, il éventa mes joues comme une brise des prés au printemps, et, tout en se mêlant à mes craintes, il me fit l'effet d'une bienvenue.

Vite, vite glissait le vaisseau tout en allant doucement. Avec douceur aussi soufflait la brise, mais elle ne soufflait que sur moi.

O rêve de bonheur! est-ce là vraiment la tour du fanal? est-ce la colline, est-ce l'église, est-ce mon propre pays que je vois?

Nous franchîmes la barre du port, et je me mis à prier en sanglotant : O mon Dieu! tire-moi du sommeil ou laisse-moi dormir toujours!

La rade du port avait la transparence d'un miroir, tant l'onde y était paisiblement étendue. Sur la baie se répandaient les clartés de la lune en même temps que ses ombres.

Le rocher brillait sous ses rayons paisibles, ainsi que l'église bâtie dessus, et la girouette tranquille placée sur l'église.

La baie était toute blanchie par la silencieuse clarté, jusqu'au moment où, s'élevant de son sein, nombre de figures qui n'étaient autre chose que des ombres se colorèrent de teintes rouges.

Quand ces ombres rouges furent à peu de distance de la proue, je tournai mes yeux vers le pont du vaisseau. O Christ! que vis-je là?

Chaque corps de marin y était étendu à plat et sans vie, et, par la sainte croix! un homme lumineux, un homme séraphin se tenait debout sur chaque cadavre.

Cette troupe de séraphins agitait les mains : c'était un divin spectacle! Chacun, belle forme lumineuse, faisait comme des signaux à la terre.

Ils agitaient leurs mains, et pourtant ils ne proféraient aucune parole; aucune parole... mais ce silence résonnait comme une musique dans mon cœur.

Bientôt j'entendis le bruit des rames et l'acclamation d'un pilote. Ma tête se retourna forcément vers la mer, et je vis apparaître un canot.

Un pilote et son mousse approchaient rapidement de moi. O cher Seigneur du ciel! c'était une joie que la vue de mes camarades morts ne pouvait empoisonner.

Je vis une troisième personne... je reconnus sa voix. C'était le bon ermite... Il chantait hautement les hymnes sacrés qu'il avait composés dans les bois. Bon, me dis-je, il me confessera et lavera mon âme du sang de l'albatros.

SEPTIÈME PARTIE.

Ce bon hermite vit dans un bois qui descend jusqu'à la mer. Comme il fait monter hautement sa douce voix vers le ciel! Il aime à causer avec les marins revenant des contrées lointaines.

Il prie le matin, à midi, et le soir, — et, pour prier, il a un coussin bien rondelet. C'est de la mousse qui recouvre entièrement le tronc pourri d'un vieux chêne.

Le canot s'approcha. J'entendis les gens qui le montaient dire : — Voilà qui est étrange, en vérité! Où sont ces lumières si nombreuses et si belles qui tout à l'heure nous faisaient des signes?

— C'est vraiment étrange! dit l'ermite. Elles n'ont pas répondu à notre appel. Voyez ces planches déjetées, voyez ces voiles, comme elles sont amincies et fanées. Je n'en ai jamais vu de semblables.

Je ne puis leur comparer que les trames des feuilles

jaunes qui jonchent les bords du ruisseau de mon bois, quand les rameaux du lierre sont chargés de neige et quand le hibou hurle au loup qui, par derrière, mange le petit de la louve.

— Cher Seigneur Dieu! cela a un mauvais aspect, répliqua le pilote. Je suis tout effrayé. — Pousse au vaisseau, pousse..... dit hardiment l'ermite.

Le canot vint plus près du navire, mais je ne parlai ni ne bougeai. Lorsqu'il fut tout à fait sous le vaisseau, un bruit soudain se fit entendre.

Ce fut d'abord un grondement sous l'onde qui devint de plus en plus profond et terrible. Il arriva jusqu'au navire, il ouvrit l'eau du golfe, puis le vaisseau s'enfonça dans la mer comme un plomb.

Étourdi par ce bruit immense et épouvantable qui ébranlait le ciel et l'océan, je restai flottant sur les flots comme un homme qui a été submergé depuis sept jours; mais, aussi promptement qu'en rêve, je me trouvai dans le canot du pilote.

Sur le tourbillon où plongea le navire, le canot fit plusieurs tours; puis tout redevint calme, excepté la colline qui retentissait encore du bruit.

Je remuai les lèvres, le pilote poussa un cri et tomba en défaillance. Le saint ermite leva les yeux et se mit à prier à l'endroit où il était assis.

Je pris les rames; — le mousse, qui maintenant est quasi fou, poussa de longs et forts éclats de rire, et, tournant les yeux de côté et d'autre, se mit à dire : — Ha! ha! je vois pleinement que le diable s'y connaît à ramer.

Et maintenant me voilà dans mon propre pays, sur la terre ferme. L'ermite sortit du canot; à peine pouvait-il se tenir sur les jambes.

Oh! confesse-moi, confesse-moi, saint homme! lui dis-je. L'ermite se signa. — Dis vite!... répondit-il, je l'ordonne, dis vite quelle espèce d'homme tu es.

Au même instant mon être fut tourmenté par une douloureuse agonie qui me força de commencer mon histoire.

Quand je l'eus terminée, je sentis mon cœur déchargé d'un grand poids.

Depuis, à une heure incertaine, cette agonie me reprend, et jusqu'à ce que mon affreuse histoire soit dite, le cœur me brûle intérieurement.

Je passe, comme la nuit, de terre en terre : j'ai une étrange puissance de parole. Du moment que j'ai vu sa figure, je sais l'homme qui doit m'écouter, et je lui apprends mon histoire.

Mais quel vacarme sort de cette porte? Tous les gens de la noce sont là. Sous la treille du jardin, la mariée et les compagnes de la mariée chantent. Silence! la petite cloche du soir m'ordonne de prier.

O garçon de noce! cette âme a été seule sur la vaste, la vaste mer, et cette mer était si solitaire que c'est à peine si Dieu lui-même semblait y être.

Ah! s'il est doux d'être d'une fête de mariage, il est encore plus doux pour moi d'aller à l'église en bonne compagnie.

D'aller à l'église en compagnie et d'y prier en compagnie, au milieu de gens qui s'inclinent devant le Père suprême, vieillards, enfants, bons amis, gais jeunes gens et joyeuses jeunes filles.

Adieu, adieu! mais je te dis ceci, garçon de noce! il prie bien, celui qui aime bien, tout à la fois, hommes, oiseaux et bêtes.

Il prie le mieux, celui qui aime le mieux également toutes choses, grandes et petites, car le cher Dieu, notre créateur, les fit toutes et les aime toutes.

Sur ce, le marin à l'œil brillant et à la barbe blanchie par l'âge partit. Le garçon de noce s'éloigna à son tour de la porte du marié.

Il s'en alla comme un homme étourdi et qui a perdu le sens. Le lendemain, il se leva plus triste, mais plus sage.

— L'homme peut tromper d'autres hommes; il peut simuler des vertus qu'il n'a pas; il peut cacher ses mauvaises actions et les couvrir toutes du voile de l'hypocrisie; mais il ne peut pas s'affranchir des lois morales, sous l'empire desquelles il a été placé. Il transmettra toutes ses mauvaises inclinations à ses enfants. L'hypocrisie elle-même, qui n'a été pour lui qu'un calcul de nécessité pour voiler ses mauvaises actions, peut-être aussi ses crimes, fera partie de son héritage.

— Les hommes *inventent* les erreurs; ils *trouvent* les vérités : les vérités existent de tout temps; elles sont écrites de toutes parts dans le grand livre de la nature. Les hommes font donc preuve de vanité bien étroite en se vantant d'avoir imaginé une vérité, quand ils ne peuvent créer que des erreurs.

— La vie n'est qu'une parcelle d'intelligence liée à une parcelle de matière. La proportion de la matière et de l'intelligence n'est pas la même dans tous les êtres vivants. L'homme a reçu une plus grande partie d'intelligence; mais notre portion d'intelligence est infiniment petite, quand on la compare à celle de Dieu. Existe-t-il des êtres qui, placés entre Dieu et l'homme, ont reçu une meilleure part que nous? Affirmer qu'il n'y en a point serait déraisonnable et orgueilleux.

— Les hommes qui se taisent n'ont pas plus d'influence sur les autres hommes que ceux qui ne pensent pas. Le silence est égal à l'absence de la pensée.

— Chaque homme exerce sur les mœurs une espèce de magistrature dont l'importance augmente à proportion que la situation dans laquelle il se trouve placé est élevée.

— Il y a des gens qui ont l'air de concevoir la marche du monde comme un drame divisé en actes; ils croient que, pendant les entr'actes, ils peuvent se livrer, sans crainte d'être troublés, à leurs plaisirs ou à leurs affaires privées. Ils ne voient pas que ces intervalles, pendant lesquels les événements semblent interrompus, sont le moment intéressant du drame. C'est pendant ce temps de calme apparent que se préparent les causes du bruit qui se fera plus tard. Ce sont les idées qui forment la chaîne des temps. Ceux donc qui ne voient que les grosses choses, qui n'entendent que les détonations, ne comprennent rien à l'histoire.

— Plus les causes secondes, qui paraissent avoir déterminé un grand événement, sont petites, plus les causes premières cachées, pour ainsi dire, dans les entrailles mêmes de l'événement, doivent avoir été puissantes. (1)

LES DEUX FERMES.

Suite. — Voy. p. 59, 100, 124, 155, 252.

LA MOISSON.

On a employé, jusqu'à ce jour, trois instruments pour faire la moisson, la *faucille*, la *sape* et la *faux*. Le plus ancien, le plus répandu et le plus pénible, est celui qui est encore en usage dans le centre et dans le midi de la France, et que représente notre dessin (p. 332). Il remonte à la plus haute antiquité, et s'est conservé dans sa simplicité ou plutôt dans sa rusticité primitive.

L'usage de la faucille est meurtrier. Les ouvriers, courbés sous un soleil ardent, aspirent les exhalaisons

(1) Ficquelmont, *Pensées et réflexions morales et politiques.*

malsaines dégagées de la terre par la chaleur et sont souvent asphyxiés dans le sillon qu'ils arrosent de leur sueur. Dans les pays où l'on moissonne à la faucille, à chaque campagne quelques victimes tombent ainsi foudroyées.

On emploie la faucille de deux manières; la plus généralement usitée est celle-ci : le moissonneur s'avance la tête tournée vis-à-vis le grain qu'il veut abattre; il saisit le chaume de la main gauche en tournant la paume de la main en dedans; en même temps, il engage le croissant de la faucille dans la moisson, l'appuie contre le grain saisi par la main gauche, et, tirant brusquement à lui le tranchant de l'instrument, la poignée de tiges se trouve coupée.

Les Anglais ont une méthode préférable, qui est aussi en usage dans certaines parties de la Bretagne. On appelle cette façon d'opérer, *crépeler* ou *crételer*. Le moissonneur se place de manière à avoir le blé à couper à sa gauche, la main gauche saisit les chaumes à 50 centimètres au-dessus du sol, la paume de la main tournée en dehors, puis, manœuvrant la faucille de la main droite, il s'en sert comme d'une faux pour couper le grain qui est dans la gauche. Il fait un pas en arrière, pousse le grain coupé contre celui qui ne l'est pas pour l'empêcher de tomber, et recommence l'opération jusqu'à ce qu'il ait coupé assez de tiges pour former une javelle.



Moissonneurs à la faucille. — Dessin de Lambert.

L'autre moyen, connu sous le nom de la *sape*, est employé particulièrement dans les Flandres. Il a beaucoup de rapport avec la méthode dont nous venons de parler. Seulement, au lieu de la main gauche, le moissonneur maintient les tiges à couper avec un crochet emmanché à un petit bâton, et au lieu de la faucille il emploie une sorte de faux à lame un peu recourbée et à manche court.

C'est jusqu'ici l'instrument le plus parfait que l'on ait imaginé, aussi bien sous le rapport de la rapidité et de la perfection du travail qu'au point de vue de l'hygiène du travailleur.

On se sert aussi, dans quelques contrées, de la faux proprement dite. Lorsqu'on fauche *en dedans*, ce qui se fait pour les céréales dont les chaumes ont une certaine hauteur, l'ouvrier a le grain à sa gauche, et dirige, par conséquent, la lame de sa faux de droite à gauche. Les tiges coupées s'appuient naturellement sur celles qui ne le sont pas encore; une femme armée d'une faucille suit le travailleur et forme les javelles. La faux, pour cette opération, est garnie d'un accessoire nommé *playon*, qui consiste en deux baguettes d'osier formant un demi-cercle à l'extrémité inférieure du manche de la faux. Le playon est destiné à empêcher les tiges de tomber au delà du manche.

On fauche *en dehors* les céréales qui ont peu de hauteur. L'instrument est armé de manière que la pointe, au lieu d'être vers le grain, est placée dans un sens opposé. Le moissonneur fait alors mouvoir sa faux de gauche à droite. A la place du playon est disposée une espèce de râteau élevé perpendiculairement à la lame de la faux et formé de quatre baguettes parallèles à cette lame. Chaque coup de faux abat un faisceau qui tombe sur le râteau et que le moissonneur couche à terre par un coup de poignet.

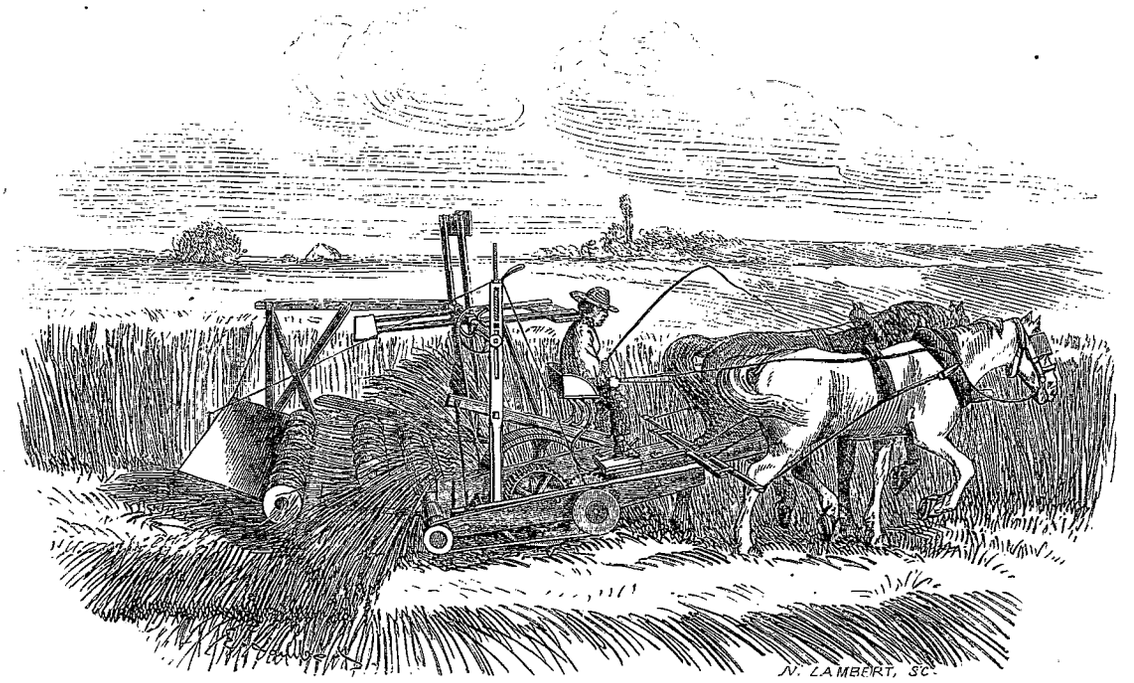
De tous les procédés, le plus imparfait, le plus barbare et le plus coûteux, c'est sans contredit la faucille, et malheureusement c'est le plus généralement adopté dans notre pays.

La machine à moissonner, qui sera supérieure à tous les autres procédés lorsqu'elle sera devenue pratique, n'a pas été inventée en France. La faucille nous suffisait. C'est le manque de bras, dans les vastes champs de blé de l'Amérique, qui a sollicité les mécaniciens à chercher un moyen rapide de couper les blés. On assure, d'après Pline, que les Gaulois, nos ancêtres, avaient inventé une machine à

moissonner qui avait le grave défaut de ne couper que les épis et de laisser les tiges debout. Quand on voit quelles difficultés ont éprouvées et éprouvent encore les inventeurs de moissonneuses, on peut supposer que la machine de nos pères devait manquer de précision.

Les premières machines, qui datent bien d'une trentaine d'années au moins, étaient composées des mêmes organes que la plupart de celles que l'on construit aujourd'hui : un bâtis supportant au niveau du sol une rangée de piques qui pénétraient dans la moisson ; une lame de scie à grandes dents, à laquelle les roues qui supportent l'instrument impriment un mouvement de va et vient, traverse horizontalement chaque fer de pique et coupe en passant les tiges qui sont engagées entre les fers de pique. Un quadruple volant, qui rabat les tiges sur les piques et sur la scie, couche les chaumes coupés sur la plate-forme de la machine. Une toile sans fin en fait tomber les tiges sur le sol et forme tant bien que mal la javelle.

Toutes les nouvelles moissonneuses sont à peu près construites de la même façon. Seulement, il y a trente ans, on avait attelé les chevaux derrière l'instrument ; aujourd'hui, ils ont repris leur place habituelle en avant. On a remplacé la toile sans fin par un homme armé d'un râteau, qui rejettait les tiges en arrière. Puis on a remplacé l'homme et le râteau, comme dans notre dessin, par des cylindres à hélices, ayant la forme d'une vis sans fin, tournant par le mouvement des roues. Un Américain a inventé un râteau automatique représentant le mouvement d'un bras humain armé d'un râteau. C'était une combinaison fort ingénieuse ; mais cette combinaison n'en était pas moins une complication nouvelle dans une machine déjà fort compliquée pour une machine agricole.



Machine à moissonner de Burgess et Key. — Dessin de Lambert.

Il est certain que les machines à moissonner sont destinées, dans un temps rapproché, à être substituées en France à la faucille barbare, à la sape et à la faux ; mais les expériences qui ont été faites jusqu'ici, tout en donnant des résultats très-satisfaisants, n'ont point offert le caractère pratique que l'on a droit d'attendre de ces instruments. On espère qu'avant peu ce dernier perfectionnement sera atteint. Les moissonneuses feront plus rapidement, plus économiquement, un travail qui veut être fait vite et à bon marché.

Mais alors il faudra batailler pour décider les cultivateurs à abandonner l'instrument traditionnel qui les ruine pour la machine nouvelle qui doit les enrichir!

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite — Voy. p. 318.

LA MAISON FORAINE.

Voilà des événements ; ma vie paisible n'en était pas dépourvue. Rien ne doit être, semble-t-il, plus monotone que la vie de la maison foraine ; cependant, s'il faut en juger par ce que j'ai vu chez nous, cette apparence est trompeuse. Les habitants de la maison foraine ne vont pas chercher les aventures, mais les aventures viennent les trouver.

Il faudrait presque ranger dans ce nombre l'apparition de certains originaux qui venaient chez nous, soit pour affaires, soit pour rendre, vers le soir, visite à mon père. Toutes ces figures sont restées empreintes dans ma mémoire, et je dirais volontiers, comme Nestor, que la génération actuelle ne produit plus d'hommes pareils à ceux-là.

C'était le notaire Aberlan, qui trouvait si bon le vin de son ami d'enfance, son pain et son fromage de Gruyère, et qui lui disait, en fumant sa pipe d'écume à couvercle de cuivre : « Te souviens-tu? Te souviens-tu? » Ils avaient passé ensemble en France plusieurs années de leur jeunesse, chez le vieux Douchant, commissaire à terrier pour le comte de L... : Aberlan revenait constamment sur cette heureuse époque. Aujourd'hui les temps étaient bien changés, et je ne sais trop comment il pouvait finir la journée quand il ne venait pas fumer sa pipe au coin de notre feu.

C'était le docteur Korn, grand ennemi des Welches et

grand ami de leur vin. Mon père se plaisait à irriter sa soif par quelques mots un peu vifs sur le compte de la race germanique. Korn ne répondait jamais à un argument sans avoir porté une atteinte à son verre, et il s'en retournait la vue si troublée qu'il saluait tout bas les saules émondés, les prenant pour des passants.

C'était le perruquier Luft, compatriote du docteur, mais moins infatué que lui de sa nationalité allemande. Chaque fois qu'il venait chez nous exercer son talent, il ne manquait pas de causer avant, pendant et après.

Il avait pour caractère distinctif de ne porter jamais de chapeau, et comme son chef avait été exposé pendant soixante années aux rayons du soleil et aux injures de l'air, il avait pris un teint cuivré qui en aurait fait chez les Peaux-Rouges un homme ordinaire.

Son esprit n'était pas moins original que sa personne, et les idées de ce cerveau « brûlé » n'étaient pas celles de tout le monde. Il vendait quand les autres achetaient; il achetait quand les autres vendaient : c'était, disait-il, tout son secret pour gagner de l'argent dans le commerce des vins, dont il se mêlait un peu. Ayant fait par accident, à son gilet de couleur claire, une large tache d'huile, au lieu de s'amuser à le détacher, il le trempa dans l'huile tout entier, ce qui lui donna une couleur uniforme qu'il trouva fort agréable.

Quand on lui demandait pourquoi il ne portait pas de chapeau, il répondait que porter un chapeau était un usage contre nature. Nous couvrons notre corps de vêtements parce qu'il est nu; mais la providence ayant pris soin d'habiller nos crânes, c'est lui manquer de respect de vouloir faire après elle ce qu'elle a fait si bien : aussi la plupart des hommes en sont-ils bientôt punis; ils ne deviendraient jamais chauves s'ils ne portaient pas de chapeau.

— D'ailleurs, ajoutait-il avec son accent allemand, en secouant sa vaste chevelure crépue, *moi, ch'aime l'air, ch'aime l'air!*

Il y avait le pharmacien Bloser, qui portait une coiffure, lui, mais qui aurait bien fait de la porter plus forte et plus résistante; il était coiffé d'une simple casquette en drap. Un jour qu'il se trouvait auprès de son cheval, dans l'écurie (il avait accoutumé, sur un certain geste, la pauvre bête à lui ôter sa casquette), Bloser s'étant baissé devant lui, pour regarder dans la mangeoire, le cheval prit la casquette à belles dents et la tête avec. La blessure fut si grave que l'on craignit pour sa vie. Heureusement pour moi, il se rétablit et put nous continuer ses visites. Toujours complaisant et bon, il me disait

Les noms et les propriétés
De tous les simples de ces prés;

il me pressait d'apprendre la botanique et me promettait la survivance de sa pharmacie.

Toutes ces visites faisaient plaisir à maman; elle aimait à voir mon père, qui était le plus casanier des hommes, prendre quelque distraction. Mais les vagabonds, les gens sans aveu, se présentaient aussi à notre porte, et maman remarquait avec chagrin qu'ils semblaient avoir pris notre gîte pour leur étape. Que de fois j'ai vu arriver à pas lents, vers le soir, un vieillard chargé de sa besace, une pauvre femme traînant avec elle ses petits enfants, un ouvrier sans ouvrage, la valise sur le dos. Ils demandaient « la couchée », et l'on ne refusait guère la permission de dormir sur la paille à l'étable ou à la grange. Mon père n'était impitoyable que pour les fumeurs; et ce n'était pas à cause du danger : il avait en aversion le tabac, et il rangeait l'usage de ce narcotique parmi les folies inexplicables. Il calculait quelquefois avec douleur la somme probable de productions utiles dont cet affreux tabac tenait la place sur le globe.

Quand il avait hébergé des inconnus, il passait d'ordinaire une nuit peu tranquille; il veillait tard, il faisait quelques rondes silencieuses; cependant il ne pouvait se résoudre à refuser un abri pour la nuit, même aux plus misérables bohémiens.

Un soir, une pauvre femme se présente; c'était en hiver. Elle était enveloppée d'un méchant manteau. Elle demande, d'un ton lamentable, si on lui permettra de coucher dans un coin sur la paille. On le lui accorde sans difficulté. On commence par lui servir un pot de soupe, qu'elle mange de grand appétit.

Ferdinand délie une gerbe fraîche, l'étend au fond de la grange : la femme s'y couche avec bonheur et en nous adressant mille bénédictions. Une femme était moins suspecte à mon père qu'un homme; point de pipe, point de violence à craindre. Il laissa celle-ci parfaitement tranquille. Et, véritablement, elle n'emporta rien, mais elle nous laissa un enfant.

Ce fut mon père qui en fit la découverte. Il était le plus souvent levé le premier, et, pour me faire aimer cette bonne habitude, il me disait avec le poëte :

Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours.

Il était entré dans la grange, suivant sa coutume, et avait entendu de faibles gémissements. C'était la pauvre petite créature que la misérable mère avait enveloppée d'un linge grossier et abandonnée aux soins de ses hôtes.

Mon père nous l'apporta dans ses bras :

— Voilà, dit-il, notre payement.

Nous poussons des cris de surprise. Ma mère et Louise s'emparent de l'enfant, le lavent, l'habillent; on lui fait boire un peu d'eau sucrée; on tire mon berceau du galetas, où il dormait dans la poussière.

L'enfant (c'était une fille) avait toutes les apparences d'une bonne constitution. On l'entoure, on l'observe, on délibère.

— D'abord, dit mon père, je vais faire ma déclaration à l'autorité. Et si la mère, après sommation, ne vient pas réclamer son enfant...

— Eh bien, dit maman, nous le garderons.

Nous avons, en effet, nourri pendant deux ans cette pauvre petite, qui fut baptisée Julie; elle était belle et intelligente. Un couple de riches paysans, nos voisins, qui n'avaient jamais eu d'enfants, prièrent mes parents de la leur céder, disant qu'ils l'adopteraient. Mes parents, à regret, la cédèrent; les voisins tinrent leur parole; si bien qu'ils la firent plus tard leur unique héritière et la marièrent avec un honnête campagnard. Du reste, on ne fit jamais mystère à Julie de sa naissance, et l'on peut juger si elle fut attachée à mes parents.

Je laisse sous silence quelques aventures de voleurs qui n'ont rien de caractéristique, mais qui eurent l'inconvénient de donner des sujets de crainte à ma mère. Si nous lisions dans la gazette le récit de quelques violences exercées dans les maisons solitaires contre les personnes et les propriétés, elle soupirait et ne se croyait jamais assez bien gardée. Une part de son inquiétude se glissait dans mon esprit; le soir, la conversation prenait quelquefois un tour assez lugubre. Et, quand on avait bien parlé de voleurs et de brigands, maman disait tout à coup :

— Louise, les portes et les fenêtres sont-elles bien fermées?

Nous avions des armes pour la rassurer, mais leur vue même la faisait frémir.

Il y eut une année où les atteintes à la propriété se multiplièrent; on parlait de bandes organisées, chose inouïe dans notre pays. L'autorité communale ordonna qu'on fît des rondes extraordinaires, et mit les citoyens en réquisi-

tion pour ce service. Des patrouilles armées circulaient la nuit et faisaient acte de présence dans les diverses habitations.

L'approche d'une ronde causait toujours chez nous une certaine émotion; ma mère et Louise se tenaient sur leurs gardes, car on ne savait pas d'abord si la troupe qui s'avançait était amie ou ennemie. Quand on avait constaté que c'était une visite de nos fidèles gardiens, on les accueillait avec une joyeuse reconnaissance, on leur offrait à boire un coup, on riait de sa vaine frayeur.

Peu à peu, je devins plus étranger à ces craintes. Bien loin de redouter la solitude, j'y trouvais un charme infini, et je plaignais les personnes dont les habitations, pressées par d'autres murailles, n'avaient pas autour d'elles ce libre espace. Le soir, quand je me promenais autour de la maison, j'aimais à voir briller dans le lointain les feux de la veillée, à entendre l'aboiement des chiens qui se répondaient d'une maison à l'autre, ou le chant de quelque voyageur attardé sur la route. *La suite à une prochaine livraison.*

L'ASTRONOMIE.

Pour l'historien, le passé a seul existence; le présent lui échappe, et l'avenir lui demeure absolument étranger. Le savant, au contraire, pénètre avec une égale facilité dans les profondeurs du passé et de l'avenir; les faits qui doivent s'accomplir sont devant lui comme s'ils étaient présents, et quelquefois même avec plus de certitude que ceux qui se sont déjà produits. Bien que cette faculté de lire dans les causes les conséquences qui doivent en découler appartienne à tous ceux qui font profession de se vouer au culte de la nature, elle est particulièrement le privilége de l'astronome. La nature soulève en sa faveur le voile qui couvre l'avenir, déploie devant lui la série de ses révolutions pour une succession de siècles illimitée; et les révélations qu'elle lui fait se trouvent confirmées par la multitude sans cesse croissante de prédictions qu'elle vérifie. Elle lui enseigne les choses qui doivent se réaliser dans les âges futurs, non pas dans l'ombre des figures et des paraboles, mais avec une précision rigoureuse, selon le temps, le lieu, les circonstances. Chaque heure qui s'écoule devient, pour ainsi dire, un miracle qui atteste les lois que le créateur a bien voulu manifester par son intermédiaire. Le soleil ne peut se lever, la lune s'éclipser, une étoile briller, sans rendre témoignage de la vérité de sa prophétie. Quel sentiment d'élévation n'éprouve-t-on pas, lorsqu'au sortir du chaos des phénomènes politiques et sociaux que nous présente l'histoire des hommes, on se tourne vers le splendide tableau qui se découvre de lui-même aux regards de l'astronome! Combien un tel spectacle n'est-il pas favorable au développement des pensées les plus salutaires et les plus édifiantes! Il n'inspire qu'une seule passion, l'amour de la vérité, et n'allume l'ambition que d'un seul plaisir, celui de contempler de plus près les scènes imposantes de l'univers, scènes d'une telle grandeur, qu'en comparaison tout ce que nous avons coutume de nommer en ce monde sublime et magnifique ne paraît plus que médiocrité et insignifiance. Il a été dit avec raison que la nature a implanté dans nos âmes le désir de la vérité; mais nulle part ce glorieux instinct ne se fait plus vivement sentir que lorsque notre intelligence se porte vers ce qui se passe dans les augustes régions du firmament : « La nature, dit excellemment Cicéron, a engendré dans les hommes l'ambition de découvrir le vrai, et c'est ce qu'on ne voit nulle part plus ouvertement que lorsque, délivrés pour nous-mêmes de tout souci, nous souhaitons de savoir ce qui arrive même dans le ciel; poussés en avant par un tel commencement, nous arrivons à aimer toutes les choses vraies, c'est-à-dire les choses fidèles, simples, constantes; et alors aussi nous haïssons les choses vaines, fausses, trompeuses. » (1)

JETONS

DES CORPORATIONS DE MARCHANDS ET DES COMMUNAUTÉS D'ARTS ET MÉTIERS DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 247, 259.

Brasseurs. — La communauté des brasseurs était une de celles qui avaient été érigées le plus anciennement en corps de jurande. Les statuts furent dressés par Étienne Boileau, prévôt de Paris en 1268. On les revisa dans la suite, et à plusieurs reprises, afin de remédier aux abus qui s'étaient introduits dans cette fabrication et qui sont devenus de nos jours si fréquents. Il y avait alors 78 brasseurs à Paris. L'apprentissage était de cinq ans, le compagnonnage de trois, avec chef-d'œuvre. La plupart des brasseurs habitaient le quartier Saint-Marcel. Prix du brevet, 24 livres; de la maîtrise, 2 400 livres, avec chef-d'œuvre. Patron, la sainte Vierge. Sur un jeton de Duvivier, on voit d'un côté le buste de Louis XV; au revers, Cérès. Elle passait aux yeux de MM. les brasseurs pour avoir inventé la bière : BACCHI CERES ÆMULA (Cérès rivale de Bacchus); à l'exergue : COMMUNAUTÉ DES BRASSEURS.

Marchands épiciers et apothicaires. — On se demande pourquoi ces deux professions, dont l'une exige des connaissances sérieuses et étendues, et l'autre le seul esprit du commerce, avaient été associées. Peut-être, en donnant à l'épicier le droit de vendre des drogues, voulait-on faire concurrence à l'apothicaire et empêcher celui-ci de débiter ses remèdes à un prix excessif. Quoi qu'il en soit, la santé du public eut souvent à souffrir de l'ignorance des garçons épiciers auxquels les maîtres n'abandonnaient que trop habituellement le soin de préparer et de distribuer les remèdes. L'apprentissage était de quatre ans; la durée de service comme garçon, de six ans. Il fallait payer le brevet d'apprentissage 6 livres, la maîtrise 6 000. Saint Nicolas, patron des marchands de vin, des avocats, notaires du Châtelet, chandeliers, bateliers, tonneliers, grènetiers, etc., était aussi patron des apothicaires et épiciers.



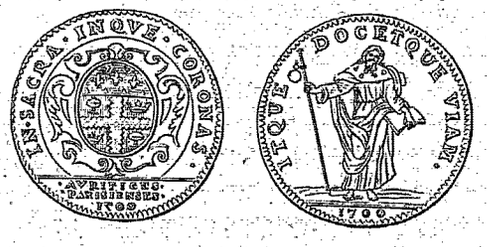
1710. — Jeton des épiciers et apothicaires.

Leur jeton porte, au droit, le buste de Louis XIV; au revers, un écusson dans lequel deux navires sont surmontés d'une balance tenue par une main : LANCES ET PONDERA SERVANT (Ils gardent les balances et les poids). A l'exergue : MARCHANDS ÉPICIERS ET APOTIQUAIRES, 1710.

Orfévres, joailliers, bijoutiers, melteurs en œuvre et marchands d'or et d'argent. — Les orfévres formaient, à Paris, le sixième corps des marchands. Ils achetaient et vendaient toutes sortes de vaisselle et de bijoux, pierreries et diamants. Leur corps tenait de Philippe de Valois ses armoiries, reproduites sur un jeton que possède la collection du cabinet des médailles. On voit sur un des nombreux jetons de cette corporation : à l'avers, le buste de Louis XV;

(1) Imité de Lardner.

au revers, les armoiries, avec la devise : IN SACRA IN QUE CORONAS (Dans les vases sacrés et dans les couronnes), pour indiquer que l'orfévrerie s'est dévouée à la pompe du culte divin et à la magnificence des rois; à l'exergue : AURIFICES PARISIENSES (Orfévres parisiens), 1700.



1700. — Jeton des orfévres et joailliers.

L'apprentissage durait huit années; mais le temps du compagnonnage était indéterminé, le nombre des maîtres ayant été fixé à trois cents.

Papetiers colleurs et en meubles. — Ils fabriquaient le carton, avaient droit de vendre registres, canifs, encre, plumes, etc. Cette profession, qui est antérieure au temps de Charlemagne, avait été autrefois regardée comme un art. L'apprentissage durait quatre ans; le compagnonnage, deux ans. Les veuves jouissaient du privilége de leurs maris, et donnaient qualité de maître à un compagnon en l'épousant.

Merciers. — Le corps des merciers, le troisième des six corps marchands, était divisé en vingt classes différentes. Il avait été établi par Charles VI. Les maîtres et gardes du corps des merciers avaient le droit de porter la robe consulaire dans les cérémonies publiques auxquelles ils étaient appelés. Pour être reçu marchand mercier, il fallait être né Français, avoir fait trois ans d'apprentissage et avoir servi trois ans comme garçon. La maîtrise coûtait 1 000 livres.



1704. — Jeton des merciers.

Les armoiries du corps des merciers, que reproduit le jeton dont nous donnons le dessin, étaient un champ d'argent chargé de trois vaisseaux construits et matés d'or sur une mer de sinople, le tout surmonté d'un soleil d'or avec cette devise : TE TOTO ORBE SEQUEMUR (Nous te suivrons sur toute la terre). Le jeton porte au droit la figure de saint Louis avec cette devise : AUSPICE NON ALIO (Sous ce seul auspice), et la date de 1704.

Hanouards, ou porteurs de sel. — Au droit de leur jeton, le portrait de saint Louis avec cette légende : EN 1255, LE ROY SAINT LOUIS CRÉA LES OFFICIERS PORTEURS DE SEL; au revers : 1710, COMMUNAUTÉ DES JURÉS HANNOUARDS, PORTEURS DE SEL AU GRENIER A SEL, A PARIS.

Ces officiers, au nombre de vingt-quatre, étaient en possession, depuis un temps immémorial, du droit de porter les corps des rois jusqu'à la prochaine croix de Saint-Denis, où les religieux devaient s'en charger. Les auteurs du *Dictionnaire historique de la ville de Paris* (Paris, 1789; t. III, p. 206) font connaître l'explication qui a été donnée d'un tel privilége. On avait perdu l'art d'embaumer les corps; on les coupait par pièces, que l'on salait après les avoir fait bouillir dans de l'eau (cette eau était ensuite jetée dans un cimetière) pour séparer les os de la chair. Apparemment les porteurs de sel étaient chargés de ces grossières et barbares opérations, et ils obtinrent ainsi l'honneur de porter ces tristes restes. Juvénal des Ursins rapporte que le roi d'Angleterre et de France Henri V étant mort à Vincennes, son corps fut mis par pièces et bouilli dans un chaudron, tellement que la chair se sépara des os; l'eau fut jetée dans un cimetière, et les os avec la chair furent mis dans un coffre de plomb, avec plusieurs espèces d'épices et de choses odoriférantes et sentant bon. En 1422, les hanouards portèrent le corps de Charles VI jusqu'à l'église, parce que les religieux, trouvant le fardeau trop pesant, donnèrent de l'argent aux hanouards pour n'avoir pas à en charger leurs épaules. On voit dans de Thou qu'ils portèrent également le cercueil de Charles VII et celui de Henri IV.

Les huissiers commissaires priseurs étaient au nombre de cent vingt. Leur office consistait, comme aujourd'hui, à priser et à vendre publiquement les meubles, soit après décès, soit par autorité de justice. Ils se partageaient le bénéfice des ventes.



Jeton des huissiers commissaires priseurs sous Louis XV.

Leur jeton, gravé par Duvivier, porte d'un côté le buste de Louis XV, et, au revers, la Justice avec cette légende : ELECTIS FIDITE (Rapportez-vous-en aux élus).

Menuisiers. — Les statuts de cette communauté avaient été donnés par Charles VI. On y lit : « 1° que tous les ouvrages dudit métier doivent être bien et dûment faits de bon bois, sain, sec, loyal, sans aubier, nœuds, ni piqûres de vers; 2° que ceux qui seront trouvés pécher par quelques-uns de ces vices seront saisis et confisqués, et que ceux qui se trouveront assemblés d'un assez grand nombre de défauts prohibés pour être estimés de nulle valeur seront brûlés devant la porte de l'ouvrier qui les aura faits, et icelui condamné en 200 livres d'amende pour la première fois, et en plus grande peine en cas de récidive. »

Apprentissage, six années; brevet, 24 livres; maîtrise, 500 livres. Patronne, sainte Anne.



1748. — Jeton des menuisiers.

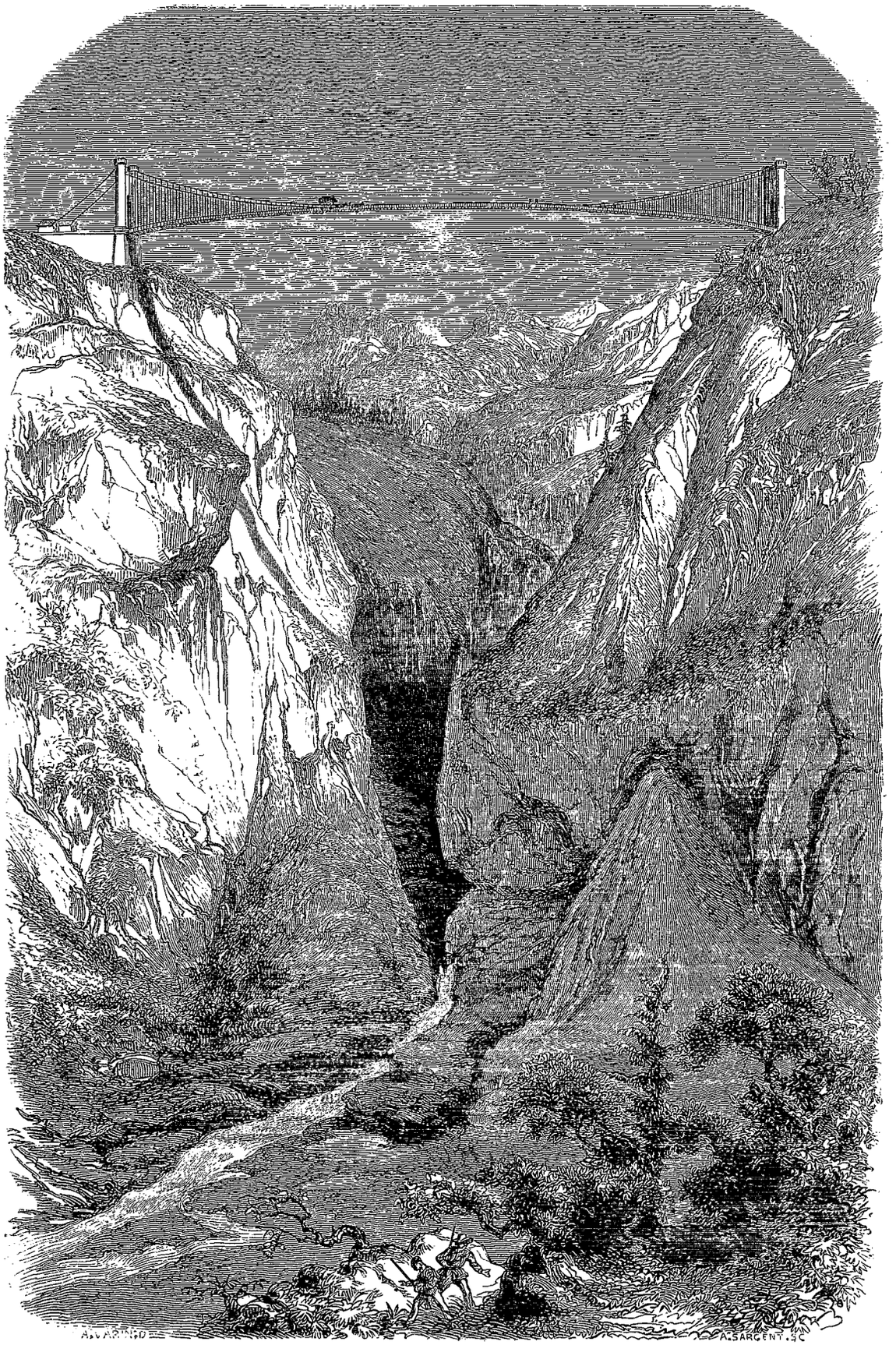
Le jeton porte au droit deux figures debout; l'une tient un livre sur lequel l'autre prête serment : SIC FINGIT TABERNACULUM DEO (Il orne en l'honneur de Dieu le tabernacle), 1748; au revers : COMMUNAUTÉ DES MENUISIERS ET ÉBÉNISTES DE PARIS.

La suite à une autre livraison.

LE PONT CHARLES-ALBERT,

OU PONT DE LA CAILLE

(SAVOIE).



Le Pont Charles-Albert, en Savoie, — Dessin de A. Varin.

Quand on va de Chambéry à Genève, on rencontre, au delà des villages de Metz, Caval et Alouzier, une immense tranchée naturelle, taillée en plein roc, et au fond de laquelle murmure ou rugit, selon les saisons, un torrent qui court et roule à 200 mètres environ au-dessous du sol. C'est le défilé de l'Usses, et sur cet abîme l'industrie moderne a jeté une passerelle en fil de fer que l'on appelle pont de la Caille ou pont Charles-Albert. On a inauguré, le 10 juin 1839, cet ouvrage hardi. Il a 194 mètres de long sur 6 de large. Deux trottoirs de 70 centimètres chacun servent à la circulation des piétons. Ceux-ci, auxquels se joignent les voyageurs descendus tout exprès de voiture, se livrent en général à une expérience d'acoustique assez curieuse. Une pierre lancée du pont dans le torrent produit un bruit qui, répercuté par les parois presque perpendiculaires de la tranchée, ressemble à une détonation d'artillerie ou à un fort coup de tonnerre. C'est comme un avant-goût ou un souvenir des avalanches des Alpes que l'on peut se donner à volonté et surtout sans péril.

LE MARQUIS DE POSA.

Fin. — Voy. p. 250.

LE MARQUIS.

Sire, j'arrive récemment de Flandre et de Brabant, de ces provinces si riches et si florissantes. C'est un grand, un puissant peuple, et aussi un bon peuple. Être le père de ce peuple, pensai-je, quelle jouissance divine ce doit être! Là, je marchais sur des ossements humains qu'a consumés la flamme. (*Il se tait; ses yeux se fixent sur le roi, qui, saisi et troublé, baisse les siens.*) Vous avez raison; vous le devinez : que vous ayez pu accomplir ce que vous avez cru votre devoir, c'est là ce qui m'a pénétré d'une horrible admiration. Quel dommage que la victime baignée dans son sang ne puisse guère réciter un hymne de louange au génie de son sacrificateur! Quel dommage que ce soient des hommes et non pas des êtres d'une nature plus relevée qui soient chargés d'écrire l'histoire du monde! Des siècles plus doux succéderont au siècle de Philippe; ils amèneront une sagesse plus miséricordieuse; le bonheur des citoyens sera réconcilié avec la grandeur des princes; l'État deviendra avare de ses enfants, et la nécessité même sera humaine.

LE ROI.

Et pensez-vous que, lorsque ces siècles plus doux auront paru, j'aurai à trembler devant la malédiction de celui-ci? Regardez autour de vous dans mes Espagnes : le bonheur public y fleurit dans une paix toujours sans nuage, et ce repos, je veux le donner à la Flandre.

LE MARQUIS, *vivement*.

Le repos du cimetière! Et vous espérez finir ce que vous avez commencé? Vous espérez arrêter le mouvement actuel de la chrétienté, et cette aurore universelle qui rajeunit la face du monde? Seul, dans toute l'Europe, vous voulez vous jeter au-devant de ce char du destin de l'univers, qui roule de son plein cours sans que rien puisse l'arrêter? Vous voulez que le bras d'un homme puisse l'enrayer? Cela ne sera point. Déjà des milliers de citoyens ont fui de vos États, pauvres, mais libres et joyeux. Élisabeth a tendu des bras maternels à ces fugitifs, et la redoutable Angleterre prospère par l'industrie de nos compatriotes. Dépouillée du travail des nouveaux chrétiens, Grenade demeure déserte et l'Europe se réjouit de voir son ennemi tout sanglant des blessures qu'il s'est faite lui-même. (*Le roi est ému; le marquis s'en aperçoit et s'approche de lui.*) Vous voulez travailler pour l'éternité, et c'est la mort que vous semez! Cette œuvre de la contrainte ne pourra survivre à son créateur; vous construisez pour des ingrats. En vain vous aurez livré de rudes combats et sacrifié votre royale vie à des entreprises de destruction, l'homme est bien au-dessus de ce que vous l'avez jugé; il rompra les liens dont on l'enchaînera durant son long sommeil et réclamera ses droits sacrés; il rejettera votre nom avec ceux des Néron et des Busiris, et cela m'afflige... car vous étiez bon.

LE ROI.

Et qui vous a donné une telle certitude?

LE MARQUIS, *avec feu*.

Oui, par le Tout-Puissant! oui, oui, je le répète. Rendez-nous ce que vous nous avez enlevé; soyez généreux comme le fort, et laissez échapper de vos trésors le bonheur des hommes; laissez les esprits se mûrir dans votre domaine; rendez-nous ce que vous nous avez enlevé; soyez roi d'un million de rois. (*Il s'approche du roi, et fixe sur lui un regard ferme et animé.*) Ah! pourquoi l'éloquence de ces milliers d'hommes, dont les intérêts se traitent en cette heure solennelle, ne peut-elle parler par ma bouche! Pourquoi cet éclair que j'aperçois dans vos yeux ne peut-il devenir une durable flamme! Abdiquez cette divinité contre nature qui nous anéantit; devenez pour nous le type de la vérité et de l'immortalité. Jamais, jamais un mortel n'eut un si grand pouvoir, et ne put en user plus divinement. Tous les rois de l'Europe rendront hommage au nom espagnol, vous aurez devancé tous les rois de l'Europe; un trait de plume de cette main, et la terre sera créée une seconde fois : donnez la liberté de penser! (*Il se jette à ses pieds.*)

LE ROI.

Étrange enthousiaste!... Cependant... Levez-vous; puis-je...

LE MARQUIS.

Regardez autour de vous la nature dans sa puissance : c'est sur la liberté qu'elle est est fondée; et combien elle est riche par la liberté! Le grand Créateur jette le vermisseau dans une goutte de rosée, et le laisse aussi habiter à son libre instinct la corruption et la mort. Que votre création est étroite et misérable! Le frémissement d'une feuille épouvante le maître de la chrétienté; il vous faut trembler de chaque vertu. Lui, plutôt que de troubler la douce apparence de la liberté, il laisse le triste cortége des maux se déchaîner sur son univers; lui, qui a tout formé, on ne peut l'apercevoir, il s'est discrètement voilé sous d'éternelles lois. L'esprit fort les voit, mais ne le voit point. « Pourquoi un Dieu? dit-il, le monde se suffit à lui-même. » Et la dévotion d'aucun chrétien ne le célèbre autant que le blasphème de l'esprit fort.

LE ROI.

Et vous voulez entreprendre de former dans mes États ce type élevé au-dessus de l'humanité?

LE MARQUIS.

Vous, vous le pouvez. Et quel autre? Consacrez au bonheur des peuples ce pouvoir qui, hélas! pendant si longtemps, n'a fructifié que pour la grandeur du trône. Rendez à l'humanité sa dignité abolie; que le citoyen redevienne ce qu'il était d'abord, le but de la royauté. Ne lui imposez d'autres devoirs que d'honorer les droits de son frère. Quand l'homme rendu à lui-même se réveillera au sentiment de sa dignité, quand les vertus fières et sublimes de la liberté fleuriront, quand vous aurez fait votre propre royaume le plus heureux de l'univers, alors, Sire, ce sera votre devoir de soumettre le monde.

LE ROI, *après une longue pause*.

Je vous ai laissé dire jusqu'à la fin; je vois bien que le monde s'est peint dans votre tête autrement que dans la tête des autres hommes : aussi je ne veux pas vous mesurer à la mesure commune. Je suis le premier à qui vous ayez

ouvert votre âme; je le crois, puisque vous me le dites. En faveur de cette réserve qui a su contenir de telles opinions conçues avec une telle chaleur et qui a su les taire jusqu'à ce jour, en faveur de cette prudente discrétion, je veux oublier, jeune homme, que je les connais et comment je les ai connues... Levez-vous. Je veux réfuter la trop grande promptitude du jeune homme, non pas en roi, mais en vieillard; je le veux, parce que... je le veux. Le poison lui-même peut, je crois, grâce à un heureux naturel, être ennobli par un salutaire usage; mais fuyez mon inquisition; je verrais avec chagrin...

LE MARQUIS.

Réellement avec chagrin?

LE ROI, *d'un air troublé.*

Je n'ai jamais vu un tel homme!

Nous le croyons sans peine, car où trouver langage plus noble, âme plus chaleureuse et idées plus grandes? Comme en tout ce dialogue on sent que l'habile politique, si bien armé qu'il soit de prudence et de réserve, est petit à côté de l'aventureux philosophe aux libres et fières pensées! Comme le simple gentilhomme au milieu de ses rêves de bienveillance paraît mille fois plus heureux que le monarque au sein de sa puissance! Tout improbable que soit une pareille scène, il serait fâcheux qu'elle n'eût pas été conçue par le cerveau d'un poëte et jetée dans le moule de l'art. Tranchons le mot, et allons au fond des choses. Le marquis de Posa, c'est Schiller lui-même; c'est sa belle âme animant ce corps imaginaire. Le poëte, du reste, n'a pas dissimulé ce fait de personnalité, et, dans une des douze lettres dont nous avons parlé plus haut, il s'est entièrement découvert à cet égard. Il y raconte fort naïvement que, dans une conversation de jeunesse avec un ami cher à son cœur, parlant tous les deux du développement progressif d'une douce et pure humanité et de la nécessité d'une plus grande liberté des individus en raison d'une plus grande prospérité des États, ils avaient souhaité de trouver, par un coup de fortune, quelque fils de souverain puissant qui devînt leur ami et pût servir d'instrument à leurs idées. Plus tard, ayant fait connaissance dans l'histoire avec l'infortuné prince d'Espagne, Schiller l'avait jugé propre à remplir le rôle qu'il avait rêvé pour un de ses pareils, et *ce qui*, dit-il, *dans un grave entretien, n'avait été qu'un simple jeu, lui avait semblé dans la tragédie, qui n'était aussi qu'un jeu, pouvoir s'élever à la dignité du sérieux et de la vérité.* De là don Carlos, cette jeune âme formée pour le beau, fleur solitaire et intacte, née au milieu de l'oppression et de la souffrance, malheureuse, et telle que devait être ce fils de roi à qui il voulait confier l'accomplissement de son idéal. De là Posa, ce jeune Allemand de 1785, sous le pourpoint et le manteau d'un Espagnol du seizième siècle, proclamant son amour de l'humanité et ses idées de liberté à la face du plus grand despote que les temps modernes aient vu sur le trône; Posa résumant en lui toutes les qualités de l'homme et du citoyen, dévouement à l'individu et dévouement à l'espèce entière. De là aussi Posa formant le nœud du drame et s'en montrant le héros véritable. Schiller, qui était un grand poëte lyrique, était, en même temps, homme de réflexion. Il vit bien que l'extrême importance donnée à un être si idéal dans une pièce de théâtre pouvait être répréhensible sous le rapport de l'art et de l'intérêt dramatiques; alors il écrivit ceci : « Beaucoup » de gens trouveront que l'action du marquis est un sujet » trop abstrait et trop sérieux pour un ouvrage drama- » tique; et s'ils ne s'attendent à rien autre qu'à la peinture » d'une passion, leur attente sera sans doute trompée; mais » je ne puis regarder comme tout à fait indigne d'approba- » tion la tentative de transporter des vérités qui doivent » être sacrées pour tous ceux qui ont de la bienveillance pour » leurs semblables, du domaine de la conscience dans le » domaine des beaux-arts, de les animer par l'éclat et la » chaleur, de les introduire comme motifs d'action dans le » cœur de l'homme, et de les montrer combattant énergi- » quement avec les passions. Si le génie de la tragédie ne » désavoue pour avoir transgressé ses limites, ce ne sera » pas une raison pour que quelques idées qui ne sont pas » sans valeur et qui ont été déposées là soient perdues » pour un penseur sincère... » Ces paroles franches et élevées sont une explication des plus décisives de l'œuvre et des intentions de son auteur. Elles dévoilent non-seulement la beauté du cœur de Schiller, mais encore sa manière de comprendre l'art. On sait qu'il était loin de partager toutes les idées de Gœthe à ce sujet. L'art, à ses yeux, n'avait pas son but en lui-même. Il le considérait plutôt comme un moyen, un moyen des plus nobles mis par Dieu à la disposition de l'homme pour éclairer, attendrir et élever l'âme de ses semblables; et si l'on parcourt l'étendue de ses œuvres, si l'on observe la variété des formes qu'il employa, on verra que toutes à peu près furent l'enveloppe d'un beau sentiment ou d'une haute moralité. Quant à la conception du marquis de Posa, il nous reste une curieuse remarque à faire, c'est que l'idée du grand dramaturge allemand avait déjà occupé le cerveau d'un illustre écrivain, notre excellent Fénelon. Ce *bel esprit chimérique*, comme l'appelait injustement et pour cause le roi Louis XIV, avait voulu, lui aussi, confier à l'héritier d'un puissant empire ses rêves de justice et d'amélioration sociale. En attendant que son royal élève, le duc de Bourgogne, pût mettre à exécution quelques-uns de ses desseins favoris, il composa un roman ingénieux dans lequel il se servit, comme personnages, de Grecs du temps d'Homère, pour faire passer dans l'esprit des rois et des peuples ses idées de modération et de bienfaisance. Même pensée et même méthode artistique. Ainsi, à la distance presque d'un siècle, et quoique partis de points de vue différents, l'un du catholicisme, l'autre du rationalisme, deux hommes de génie se sont rencontrés dans leur amour commun pour l'humanité. De ce désir égal du bien, il est résulté deux œuvres littéraires très-remarquables, et qui, bien qu'elles n'atteignent pas au degré supérieur des choses complètes, comme *l'Odyssée*, *Othello* et *le Misanthrope*, n'en mériteront pas moins toujours l'approbation des connaisseurs et des gens de bien. Oui, tant que des cœurs humains battront aux paroles d'affranchissement et de liberté, tant que les âmes tressailliront aux idées de justice, d'humanité et de dévouement, et tant que les intelligences de France et d'Allemagne auront le goût des beautés de leur langue, on lira le *Télémaque* de Fénelon et l'on applaudira les nobles scènes du *Don Carlos* de Schiller.

MANDEVILLE,

VOYAGEUR DU QUATORZIÈME SIÈCLE.

Sir John Mandeville était né à Saint-Albans, vers 1300. Il partit d'Angleterre en 1332, parcourut la Palestine, l'Asie Mineure, d'autres contrées asiatiques et l'Égypte, où il était vers 1340 ou 1341. On croit qu'il revint en Europe avant 1356. Ce fut à Liége qu'il rédigea le récit de ses voyages. Il l'écrivit d'abord en français, ainsi qu'avait fait Marco-Polo (1), « et parce que, dit-il, la langue fran-

(1) Il est bien reconnu aujourd'hui que Marco-Polo a dicté la première relation de son voyage à Rusticien de Pise, qui la rédigea en patois français ou *roman* du nord de la France. (Voy. la notice biographique qui précède la relation de Marco-Polo, p. 255 et 256 du tome III des *Voyageurs anciens et modernes*.)

çaise est celle qu'on sait le plus généralement, et qu'elle est surtout comprise par les lords, les chevaliers et d'autres qui n'entendent pas le latin. » Ensuite il traduisit sa version française successivement en latin et en anglais. Il mourut à Liége le 17 novembre 1371, et fut enterré dans l'abbaye des Guillemites. Abraham Orbelius, dans son *Itinerarium Belgiæ*, rapporte une épitaphe gravée sur son tombeau; on y lisait ces mots en français :

Vos qui pascis sor mi,
Por l'amor Deix, proiès por mi.

Mais cette épitaphe paraît être postérieure au quinzième siècle.



Le mont Gibel ou Etna, en l'île de Sicile, où se fait l'épreuve des serpents. — Miniature du *Livre des Merveilles* (1).

On donne, dans les dictionnaires biographiques, beaucoup d'autres détails sur Mandeville; aujourd'hui ils sont contestés, il y aurait peu d'utilité à les reproduire.

Longtemps on a été unanime à considérer Mandeville comme le plus crédule ou le plus menteur de tous les voyageurs du moyen âge. Très-crédule, il l'est certainement. Il ne paraît pas aussi certain qu'il se soit rendu coupable de mensonge. L'auteur de notre temps qui a décrit la Palestine avec le plus d'autorité, M. Georges Robinson, atteste que Mandeville est souvent exact, et que, lorsqu'il ne

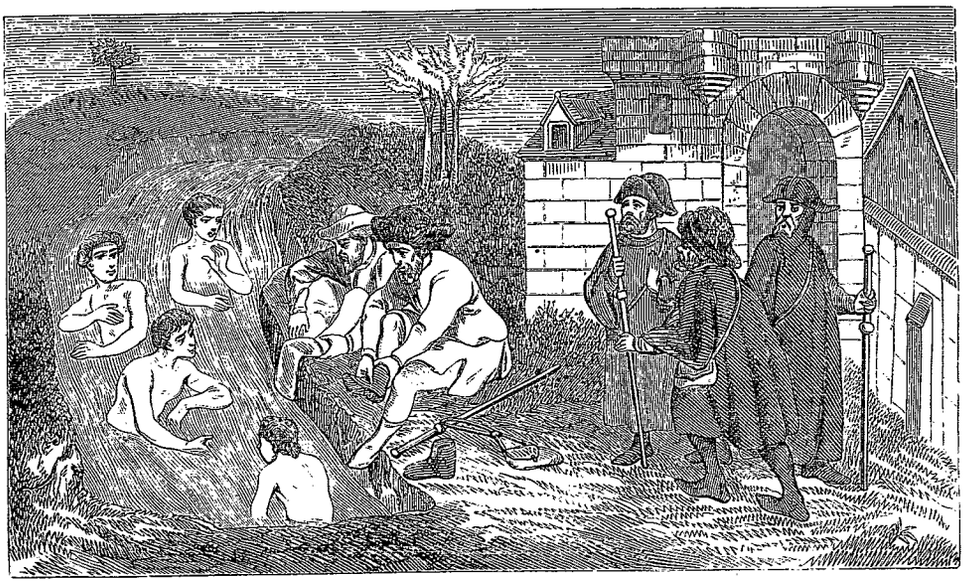


La mer Morte. — Miniature du *Livre des Merveilles*

l'est point, il ne se montre en rien plus exagéré ou plus étrange que ses contemporains. Au commencement du quatorzième siècle, on savait peu de chose, on observait mal, et on était de bonne foi tout en étant infidèle. Il est vrai que Mandeville raconte des choses si extravagantes qu'il est impossible d'admettre que lui-même y ait ajouté foi, d'autant plus qu'il n'était dépourvu ni d'esprit, ni même de connaissances et de hardiesse de pensée. Par exemple, il soutient que la terre est ronde avec beaucoup de sagacité, en se servant de tout ce qu'il a de notions astronomiques et mathématiques, et en faisant preuve d'une fermeté de conviction qui étonne quand on songe de combien d'années

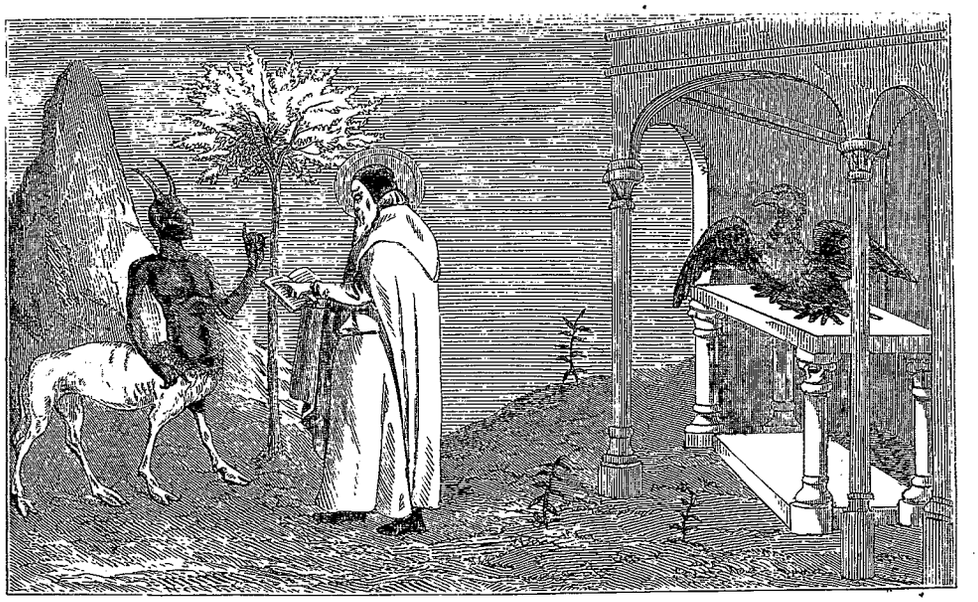
(1) Beau manuscrit peint de l'an 1380 à l'an 1400, et conservé, sous le numéro 8392, au dépôt des manuscrits de la Bibliothèque impériale. (Voy., sur ce manuscrit, la note 1 de la page 258 des *Voyageurs du moyen âge*.)

il précède Christophe Colomb. Comment donc expliquer l'incroyable absurdité d'un grand nombre de ses récits? La meilleure excuse que l'on puisse donner à cet égard est que, dans une notable partie de sa relation, Mandeville n'est rien de plus qu'un compilateur; beaucoup de passages de son texte sont empruntés littéralement à Marco-Polo, au franciscain Oderic, et même aux auteurs anciens, par exemple, à Solin et à Pline. Il parle de beaucoup de pays qu'il n'a jamais visités, et il est douteux qu'il se soit avancé vers l'orient au delà des contrées de l'Asie Mineure, fréquentées par les pèlerins. Son plus grand tort est de ne pas avouer simplement ses emprunts. L'immortel Hérodote aussi rapportait



Pèlerins se baignant dans le fleuve du Jourdain, à l'endroit où le Seigneur fut baptisé par Jean. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

des fables dont plus d'une fois sa haute raison dut sourire; mais il avait grand soin de ne pas assumer la responsabilité de ces assertions ridicules, et, quand il se faisait l'écho d'une tradition trop invraisemblable, il avait le soin de dire : « On m'a raconté... » ou bien : « On prétend... » Mandeville n'a pas toujours cette prudente bonne foi. En France, du reste, à l'exception de quelques érudits, on ne connaît pas sa relation; elle n'a pas été traduite du vieux français, aujourd'hui inintelligible pour la plupart des lecteurs. On peut cependant s'en former quelque idée à l'aide de l'espèce



Le Phénix sur l'autel d'Héliopolis. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

d'abrégé fort court qu'en a publié Bergeron (1), et qui paraît avoir été fait d'après un texte anglais, à un point de vue que l'on ne comprend pas bien, parce qu'on voit que la plupart des détails amusants y sont omis, et qu'en même temps on n'y trouve pas beaucoup d'informations vraiment curieuses ou instructives.

(1) *Voyages faits principalement en Asie* dans les douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles, etc., t. II; la Haye, 1735.

EXTRAITS DE LA RELATION DE MANDEVILLE.

Moi, Jean Mandeville, chevalier indigne (1), né dans la ville de Saint-Albans, en Angleterre, j'ai conçu dès ma jeunesse un vif désir de voir la terre sainte. C'est pourquoi, l'an de grâce 1332, le jour de Saint-Michel, je me suis embarqué

(1) Expression de modestie chrétienne. Bergeron, ou plutôt l'écrivain employé par lui (M. Bale), n'avait pas sans doute la version

sur la mer à Marseille, et, pendant plusieurs années, j'ai passé par beaucoup de royaumes, provinces et îles, par la Turquie, par l'Arménie majeure et mineure, l'Égypte, la Lybie haute et basse, la Syrie, la Perse, la Chaldée, l'Éthiopie, la Tartarie, l'Amazonie, les Indes. Et j'ai demeuré dans plusieurs villes et lieux de ces pays-là. Mais parce que je me plaisais plus en la terre sainte qu'en tout autre pays, je l'ai examinée avec plus d'exactitude, et je m'y suis arrêté plus longtemps, allant sur les traces du Fils de Dieu. C'est pourquoi je décrirai d'abord le chemin qui conduit d'Angleterre jusque-là, tant par mer que par terre; je marquerai aussi les lieux les plus saints, afin que cette description puisse être de quelque usage.

Celui qui part d'Irlande, d'Angleterre, de Norvége ou de France, pour aller à Jérusalem, peut aller tout droit jusqu'à Constantinople, ville de la Grèce, soit par terre, soit par eau.

S'il veut aller par terre, il passera par la colonie d'Agrippine, par l'Allemagne et par la Hongrie.

Si l'on veut aller à Constantinople par mer, on peut partir de Marseille, de Pise, de Gênes, de Venise, de Rome, ou de Naples, et s'arrêter d'abord au port de la Sicile.

En Sicile se trouve le mont Etna, qui vomit continuellement des flammes, et que l'on appelle là le mont Gibel; il y a aussi des lieux appelés Golthan, d'où il sort continuellement du feu. Les habitants de ces lieux tirent des conjectures de la couleur des flammes qui sortent de leurs montagnes pour l'humidité ou la sécheresse, la fertilité ou stérilité de leur année prochaine; ils appellent les cavités du mont Etna infernales; il y a, depuis les confins de l'Italie jusqu'au mont Etna, vingt-cinq lieues. Il y a en Sicile des lieux où l'on rencontre, même en hiver, des fleurs, des fruits et de la verdure. Le royaume de Sicile est une bonne et grande île. Il s'y trouve une espèce de serpents qui sert à prouver si les enfants sont nés du mal ou non. Car si l'on présente à l'un de ces serpents un enfant né du vice, il le dévore aussitôt; mais si la naissance de l'enfant est sans tache, le serpent s'en détourne et ne lui fait aucun mal.

Constantinople est une belle ville et a une figure triangulaire; elle est entourée de fortes murailles; deux de ses parties sont bornées par l'Hellespont, que plusieurs appellent le Bras de Saint-Georges, les autres la Bouche de Constantinople. Du côté où le Bras de Saint-Georges sort de la mer est une plaine où était autrefois Troie, dont les poëtes nous ont raconté tant de choses; mais à peine peut-on reconnaître à présent qu'il y ait eu là une ville. On garde beaucoup de précieuses reliques à Constantinople, surtout la croix de Jésus-Christ, au moins la plus grande, et la robe sans couture, avec l'éponge et un clou de sa croix, et la moitié de sa couronne d'épines, dont l'autre moitié est gardée à Paris, dans la chapelle du roi de France (1). J'ai souvent vu, quoique indigne de cet honneur, l'une et l'autre partie de cette couronne; même on m'a donné une épine de la moitié qui est à Paris, et je garde cette épine fort soigneusement. Elle n'est point faite de bois, mais elle pique comme du jonc marin. L'église de Constantinople est dédiée à sainte Sophie, ou, ce qui est la même chose, à la sagesse de Dieu, et c'est une des plus célèbres églises du monde, tant pour les ornements et pour les ouvrages que pour les reliques qu'on y conserve. Il y a entre autres un pot de marbre de la couleur d'un serpent aquatique qui est rempli de ces reliques, et qui se trouve plein, chaque année, de sa propre sueur. Devant l'église, il y a la statue de Justinien l'empereur à cheval; elle est faite de cuivre doré, et posée sur du marbre. Aristote a pris naissance en Thrace; dans la ville de Stagire; il y a là son tombeau, qui a l'air d'un autel; tous les ans on célèbre sa fête comme celle d'un saint. C'est là que les habiles gens s'assemblent dans le temps qu'ils sont en péril, croyant qu'en quelque manière ils doivent y rencontrer le meilleur parti comme par inspiration (1). Là où la Thrace se sépare de la Macédoine, se rencontrent deux grandes montagnes, l'Olympe et l'Athos : l'ombre que fait ce dernier mont s'étend pendant trente-huit lieues, jusqu'à l'île Lemnos (2). Au sommet de ces montagnes, le vent est imperceptible et l'air fort raréfié.

Nous avons déjà parlé du respect que l'on doit porter au soudan (sultan) quand on entre en son pays. Il a coutume d'accorder un passe-port à tous ceux qui le lui demandent : pour cet effet, il donne son cachet, marqué au bas d'une lettre; cette marque tient lieu d'argent à ceux qui la portent; car, dès que les Sarrasins la voient, ils fléchissent le genou et ont toute sorte d'humanité pour ceux qui la portent; mais on rend encore un plus grand respect aux lettres du soudan, car il n'y a point de grand seigneur qui ne se baisse avant que de les prendre. Après cela, les prenant des deux mains, ils les mettent sur leur tête avec grand respect; puis ils se baissent, et enfin ils les lisent avec beaucoup de vénération; et après les avoir lues, ils exécutent d'abord ce qui y est ordonné, et font à ceux qui les portent tout l'honneur et tout le plaisir qu'ils peuvent. Mais il y a peu de personnages à qui le soudan accorde de telles lettres, à moins qu'ils n'aient été à sa cour et qu'ils n'y soient connus.

Pour ce qui me regarde, j'ai eu des lettres du soudan qui contenaient un ordre exprès à tous ses sujets de me laisser entrer en tous lieux et de me laisser regarder tant que je voudrais, de m'expliquer ce qu'il y avait de plus curieux dans chaque lieu, de me bien recevoir, moi et mes compagnons, et, s'il en était besoin, de nous conduire d'une ville à une autre.

Le soudan me prit un jour dans sa tente, et, après avoir fait sortir tous ceux qui y étaient (car c'est leur coutume d'en agir ainsi quand ils veulent dire quelque chose en secret), il me demanda comment tout se passait dans mon pays; je répondis en deux mots : « Bien. — Cela n'est pas vrai, répondit-il; vos prêtres, qui devraient servir d'exemple aux autres, vivent mal, et se mettent peu en peine du service de l'Église; ils se donnent trop au monde; ils s'enivrent; ils sont voluptueux, trompeurs; ils donnent de mauvais conseils aux princes. Le commun peuple va se promener, se divertir et boire aux jours de fête, au lieu de vaquer à la dévotion. La plupart d'eux sont coupables d'usure, de fraude, de rapine, de vol, de mensonge et de parjure; et ceux qui ont honte de commettre ces crimes sont tenus pour imbéciles. Ils changent continuellement de modes et d'habits; tantôt leurs habits sont courts, tantôt longs, tantôt étroits, tantôt larges; tellement qu'il semble que leur but soit, non pas de s'habiller, mais de se faire moquer. Ils se font de beaux chapeaux, de beaux bas, au lieu de vivre modestement selon la doctrine de Jésus-Christ, au lieu d'être pieux, humbles, sincères, s'aimant l'un l'autre et oubliant facilement les injures qu'on leur a faites. Nous savons aussi que ce sont leurs péchés qui leur ont fait perdre cette belle terre que nous possédons, et que nous ne craignons pas de perdre aussi longtemps qu'ils vivront comme ils font; mais nous ne doutons pas aussi qu'enfin, en se gouvernant mieux, ils ne la ravissent de nos mains. »

J'étais si confus de ce que le soudan venait de dire qu'il me fut impossible d'y répondre; je respectais la vérité, quoiqu'elle sortit d'une bouche infidèle; et, en baissant les

française de Mandeville sous les yeux. Il traduisait la version anglaise, et souvent fort mal : ici, par exemple, il traduit les mots *knight, albeit I be not worthy*, de cette singulière sorte : « militaire, au moins en ayant le nom. »

(1) La Sainte-Chapelle, à Paris.

(1) Ce passage montre quelle était l'autorité d'Aristote au moyen âge.

(2) M. Thomas Wright fait observer que cette tradition se retrouve dans un vieux vers grec : *Athôos kaluptei pleura Lemnias boos.*

veux, je dis : « Seigneur, d'où savez-vous toutes ces choses? — J'envoie quelquefois, reprit-il, quelques-uns de mes sujets déguisés en marchands, qui apportent dans les pays chrétiens des baumes, des pierres précieuses et des herbes odoriférantes, et c'est par eux que j'apprends tout qui concerne les empereurs, les princes et les prélats; ils me font aussi la description des mers, des fleuves et des provinces. »

Ayant achevé notre conversation, le soudan rappela ceux qui étaient sortis de la chambre, et, ayant fait venir quatre des principaux, il leur ordonna d'écrire d'Angleterre, de nommer par ordre ses principales parties, aussi bien que de plusieurs autres pays des chrétiens, et ils le firent aussi bien que s'ils fussent nés ou au moins élevés dans ces pays. Car moi-même je les ai entendus parler français avec le soudan; toutes ces choses m'affligèrent, croyant que c'était à cause de nos péchés que tout cela arrivait.

Mandeville décrit minutieusement la ville de Jérusalem; mais il ne dit rien qui déjà n'eût été dit avant lui, et quelquefois mieux, par beaucoup de pèlerins, notamment par l'évêque français Arculphe au septième siècle, et par le voyageur saxon Willibald, au huitième siècle (1). Il parle avec détails de la mer Morte et du Jourdain. « On trouve vers cette mer beaucoup d'alun et de bitume. Ses eaux sont amères et salées, et la terre que l'on voudrait en arroser ne porterait pas de fruits. Elles jettent chaque jour, et de tous côtés, sur le rivage, une chose qu'on appelle asphalte, en morceaux aussi gros qu'un cheval. On donne à cette mer le nom de « mer Morte », parce qu'elle n'a aucun mouvement. Ni homme, ni bête, ni rien de ce qui vit ne peut mourir dans cette eau; c'est ce dont on a eu la preuve lorsqu'on a voulu y noyer des hommes condamnés à mort, car elle ne veut engloutir aucun être vivant (2). Même, si l'on y jette du fer, le fer nage à sa surface. Alentour croissent des arbres qui portent des pommes d'une très-belle couleur; mais lorsqu'on ouvre ces fruits, on ne voit au dedans que des cendres. Et vous saurez que le fleuve du Jourdain se jette dans cette mer et ne va pas plus loin; ce n'est pas une grande rivière, mais elle est remplie de très-bons poissons. » Le voyageur décrit en partie le cours du Jourdain, « qui traverse la ville de Tibérias, ville de peu d'étendue, mais qui a de bons bains. »

Mandeville consacre à l'Égypte un grand nombre de pages où il montre qu'il a bien vu ce pays. En même temps, il n'a garde d'oublier toutes les légendes païennes ou chrétiennes qu'il entend raconter. « A Héliopolis, il y a, dit-il, un temple rond, construit sur le modèle de celui de Jérusalem. Les livres des prêtres de ce temple portent tous la marque du phénix, qui vit cinq cents ans. Après ce délai, les prêtres jettent sur l'autel des épices, du soufre, et d'autres matières très-inflammables. Le phénix vient lui-même se poser au milieu de ce brasier, et il y est bientôt entièrement consumé. Le lendemain, les prêtres trouvent dans les cendres un ver; le surlendemain, à la place du ver, un nouveau phénix vivant; le troisième jour, l'oiseau bat des ailes et vole (3). Le phénix est souvent plus grand qu'un aigle : les plumes de sa crête sont semblables à celles du perroquet; son cou est jaune, son bec bleu; ses ailes ont la couleur de la pourpre, et sa queue est jaune et rouge. Il est surtout très-beau à voir quand il est doré par les rayons du soleil : alors il brille glorieusement et noblement. »

« Il y a aussi, en Égypte, des pommes de forme allongée, qu'on appelle pommes de paradis; elles sont très-douces et très-savoureuses : si on les coupe, fût-ce en mille petits morceaux, on trouvera dans chaque morceau la figure de la sainte croix. L'arbre qui porte ces fruits ne prend racine que dans l'espace de huit jours, ce qui fait qu'on ne peut en planter dans une autre contrée que l'Égypte. D'autres pommes, qu'on appelle « pommes d'Adam », portent tout naturellement d'un côté les traces d'une morsure. Près du Caire, il y a un champ couvert de petits palmiers et où sont sept puits que notre Seigneur Jésus-Christ fit avec ses pieds en jouant avec d'autres petits enfants du pays. »

Mandeville prétend qu'après avoir traversé une grande partie du continent asiatique, il arriva au royaume de Java. « Ce royaume, dit-il, est fort grand, ayant mille lieues de tour; son roi est fort puissant, et commande aux princes de sept îles voisines. La terre y est si fertile qu'il y croît du gingembre, de la canelle, du clou de girofle, des noix muscades, et beaucoup d'herbes odoriférantes; mais il n'y croît point de vin. Il y a de l'or et de l'argent en abondance, ce qui paraît dans le palais du roi de Java, dont il est difficile de décrire toute la beauté (4). Toutes les montées qui conduisent aux chambres sont d'or ou d'argent; tous les carreaux des chambres, en forme d'échiquier, sont l'un d'or et l'autre d'argent, et dessus il y a plusieurs histoires gravées. Dans la chambre principale du palais est représentée l'histoire d'Oger, général des Danois : comment il retourna en France; comment, du temps de Charlemagne, il conquit toute la chrétienté au delà de la mer, depuis Jérusalem jusqu'au paradis terrestre (2).

« L'empereur Grand-Khan (3) a souvent tâché de subjuguer Java, qui touche presque aux confins de la Tartarie; mais jamais il n'a pu en venir à bout (4). De là, par mer, on peut venir au royaume de Thalamasse ou Thelomasse, qu'on nomme aussi Pathan; ce royaume contient bon nombre de villes. Il y a dans cette île quatre sortes d'arbres, dont l'une produit de la farine pour faire du pain, la seconde du miel, la troisième du vin (5); et la quatrième un dangereux venin (6). Voici comment ils tirent de la farine de leurs arbres. Dans de certains temps de l'année, ils font des incisions au bas de l'arbre; alors il en sort une liqueur épaisse qui, étant séchée par l'ardeur du soleil et pilée, donne de la farine blanche; le pain qu'on en fait n'a pas le goût du nôtre, mais il ne laisse cependant pas d'être fort bon. On en tire de même l'huile et le vin. On dit que cette manière de tirer l'huile, la farine et le vin, a été enseignée par un ange au général des Danois, qui, avec son armée, y était pressé de faim. Sur le rivage de la mer Calanoth (7) s'assemble, tous les ans, pendant trois jours, un grand nombre de poissons marins de toutes espèces, qui se laissent prendre à la main, car moi-même j'en ai pris plusieurs; et cela arrive en même temps qu'on tire des arbres du miel, du vin et de la farine. Dieu semble avoir fait ces deux miracles pour son général Oger, et il semble aussi qu'il les renouvelle pour l'amour de lui.

» Il y a aussi dans ce pays des tortues d'une énorme grandeur, et l'on choisit les plus grandes pour les servir aux tables des grands et du roi. J'ai vu des coquilles de tortues où trois hommes pouvaient se mettre; leur chair est blanchâtre.

» Dans ce pays, quand un homme marié y meurt, on enterre sa femme avec lui, afin que, comme ils disent, il ait une compagne dans l'autre monde. Dans ces pays méridionaux, le pôle m'a paru élevé de 33° 1/6. Il faut savoir que,

(1) Voy. ces deux relations annotées dans le volume des *Voyageurs du moyen âge*.

(2) Voy. les dernières observations faites sur la mer Morte, notes des p. 58 et 59 du volume des *Voyageurs du moyen âge*. C'est l'historien Josèphe qui rapporte que des hommes jetés dans la mer Morte, les mains liées derrière le dos, n'y périrent point. Mais c'est une assertion erronée.

(3) Ce conte est emprunté à Pline, *Histoire naturelle*, V, 2, et XI, 37.

(1) Mandeville est d'accord avec Marco-Polo, qu'il copie sans doute.

(2) Oger n'est jamais sorti d'Europe.

(3) Khan, *seigneur*, souverain tartare.

(4) C'est ce que dit Marco-Polo.

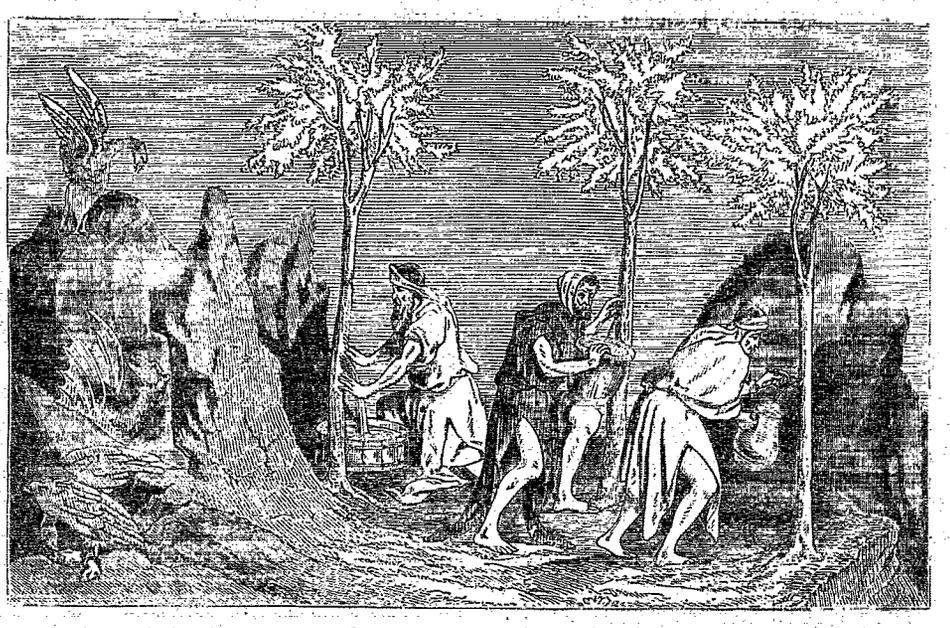
(5) Le *Saguerus pinnatus*, espèce de palmier.

(6) L'Upas. (Voy. t. II, 1834, p. 161.)

(7) Ou Calonak, mer de l'île de Ceylan?

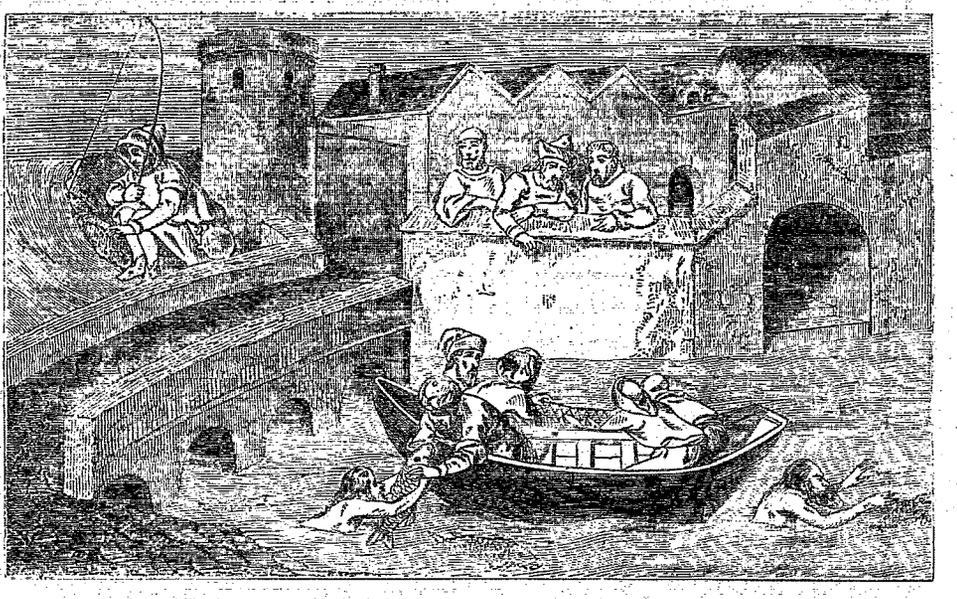
dans la Bohême et en Angleterre, le pôle est élevé de 52 degrés, et en Ecosse de 62°14′. Par où il paraît qu'en considérant la largeur du ciel, c'est-à-dire la distance d'un pôle à un autre, j'ai parcouru la quatrième partie de la terre, 5 grades et 24 minutes.

» Ayant donc vu des choses si extraordinaires qu'on aura peine à les croire, nous n'avons pas voulu aller plus avant vers le pôle septentrional, de peur de tomber dans de plus grands périls; mais parce que j'avais entendu parler des richesses et de la puissance de l'empereur des Tartares, mes compagnons et moi nous nous tournâmes vers l'Orient, et, après avoir couru beaucoup de périls sur mer, nous arrivâmes au royaume de Manclius (1), qui est dans les confins des hautes Indes, qui sont jointes par une de leurs parties à la Tartarie. Le royaume de Manclius est estimé meilleur que tous les pays circonvoisins, car les hommes, les bêtes et les oiseaux y sont plus grands, et l'abondance y est si générale qu'à peine dans une ville on trouve dix pauvres; les hommes y sont beaux, mais les femmes y sont encore plus belles. Les hommes n'y ont point de barbe, mais quelque peu de poils longs, comme nos chats.



Arbres d'où l'on tire de l'huile, du vin, etc. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

» La première ville où l'on entre est Latoryni, éloignée d'une journée de la mer; nous fûmes ravis en y entrant de voir qu'elle était toute chrétienne, car ils le sont presque tous. Toutes les choses nécessaires à la vie y sont à bon marché; ils ont une sorte de serpents qu'ils mangent et qu'ils mettent au nombre de leurs mets délicats.



Pays où les poissons se laissent prendre à la main. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

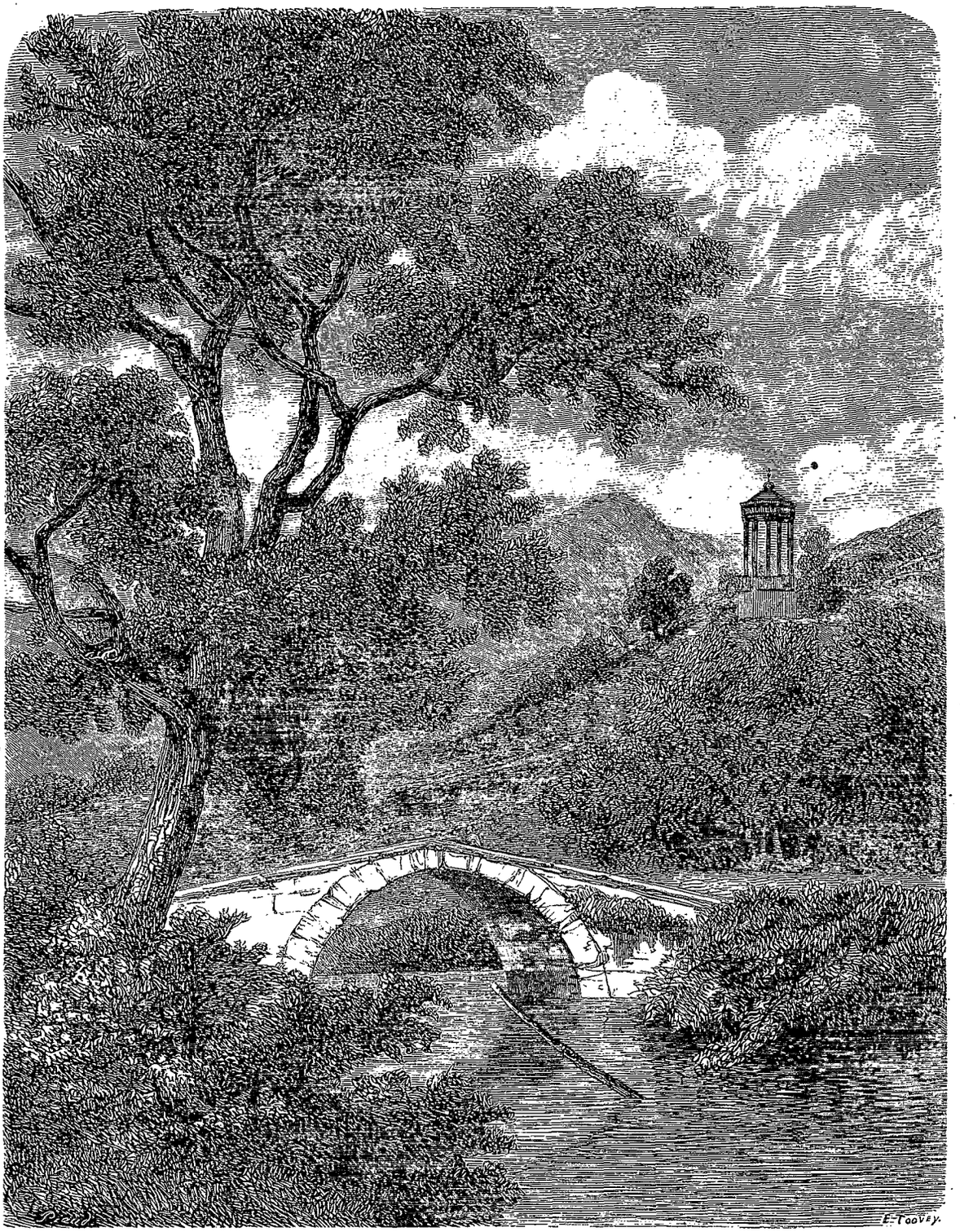
» La plupart des villes et des églises de ce royaume ont été bâties par le général Oger, parce que c'est un des quinze royaumes qu'il voulait conquérir. Il y a là des poules blanches qui, au lieu de plumes, ont de la laine (1), et des chiens de mer qui, étant apprivoisés, se plongent dans l'eau et en rapportent un poisson à leur maître. »

La fin à une autre livraison.

(1) Le Mangi de Marco-Polo, partie de la Chine.

(1) C'est sans doute la poule frisée ou la poule soyeuse.

BURNS.



Monument de Burns, près d'Ayr, en Écosse (1). — Dessin d'Edwin Toovey.

Burns, célèbre poëte écossais, est né en 1759, dans le comté d'Ayr, et mort, à l'âge de trente-sept ans, dans la ville de Dumfries, le 21 juillet 1796. Ses œuvres étant presque toutes composées en dialecte écossais, nous ne

(1) Ce monument attire tous les ans à Ayr un grand nombre d'étrangers. Il est situé à environ 3 kilomètres au sud de la ville, près du pont du Doon, rivière qui joue un grand rôle dans un des ouvrages les plus populaires du poëte. Ce monument est une rotonde corinthienne de neuf colonnes, reposant sur une base triangulaire. Sa construction a coûté près de 80 000 francs. Dans la pièce circulaire qui se trouve sous la rotonde, on a réuni diverses éditions des poésies de Burns, plusieurs copies de ses portraits, et une Bible sur laquelle il avait prêté serment à sa fiancée Mary « des hautes terres » qui mourut peu de temps après.

pouvons pour la plupart les connaître en France que par les traductions : aussi n'arrivons-nous guère à en bien pénétrer le charme. De tous les poëtes, les épiques et les tragiques sont ceux qui perdent le moins à passer par l'épreuve des langues étrangères ; si dépouillés qu'ils soient, si méconnaissables qu'ils deviennent sous leurs travestissements, ils s'imposent encore à la curiosité et à l'admiration par la puissance de leurs inventions et de leurs péripéties. Les fureurs d'Achille, les pérégrinations d'Ulysse, les aventures de Clorinde et d'Herminie, la jalousie d'Othello, l'ambition de Macbeth, la sombre vengeance d'Hamlet, fussent-elles racontées dans un patois barbare, intéresseraient et toucheraient encore les âmes les plus incultes. Mais lorsque la poésie est surtout l'expression de sentiments délicats ou de pensées ingénieuses, elle court grand risque, en traversant les frontières, de s'évaporer comme un parfum subtil que l'on transporte d'un vase dans un autre. Quelques jolies pièces de Burns ont eu cependant la bonne fortune de voler assez loin pour qu'il ne soit permis à aucun homme de goût en Europe de les ignorer. Telles sont sa gracieuse élégie sur « une fleur renversée par sa charrue » (1) et sa ballade de « Jean Grain-d'Orge » (2). Combien d'autres de ses poésies mériteraient d'être aussi connues ! mais il y a un destin pour toutes choses. En ouvrant au hasard, çà et là, le volume où sont réunies toutes les œuvres de Burns, très-bien traduites par M. Léon de Wailly, je rencontre plus d'une page que j'aimerais à en détacher pour nos lecteurs ; je m'arrête à celle-ci, qui me paraît de nature à leur plaire par l'agréable sentiment qui l'a inspirée :

HUMBLE PÉTITION DE L'EAU DE BRUAR AU NOBLE DUC D'ATHOL.

(Les chutes de Bruar, dans Athol, sont excessivement belles et pittoresques ; mais leur effet est fort affaibli par le manque d'arbres et d'arbustes.)

Milord, je sais que jamais le malheur
N'assiége en vain votre noble oreille ;
Enhardi par là, je vous prie d'entendre
Votre humble esclave se plaindre
De ce que les rayons brûlants de l'insolent Phébus,
Dans tout l'orgueil flamboyant de l'été,
Dessèchent, consument mes torrents écumeux,
Et boivent mes flots de cristal.

Les truites curieuses, aux sauts légers,
Qui jouent dans mes eaux,
Si, dans leurs élans aventureux et folâtres,
Elles s'égarent près du bord ;
Si, chance malheureuse ! elles s'attardent longtemps,
Je suis tellement tari par la chaleur,
Qu'elles restent entre les pierres blanchissantes,
A se rouler dans les convulsions de la mort.

L'autre jour je pleurais de dépit et de chagrin,
Quand le poëte Burns passa,
D'être vue par un barde
Mon lit à moitié sec :
Même en l'état où j'étais, il m'adressa, je crois,
Des vers louangeurs ;
Mais si j'eusse été dans ma gloire,
Il m'eût adorée à genoux.

Ici, écumant contre les rocs cachés,
Je tords ma course vigoureuse ;
Là mon torrent fume à gros bouillons,
Mugissant en cascade.
Mettant largement à contribution chaque source et fontaine,
Comme la nature me les donna,
Je suis, quoique ce soit moi-même qui le dise,
Digne qu'on fasse un mille pour me voir.

Si donc il plaît à mon noble maître
D'exaucer mes vœux les plus grands,
Il ombragera mes bords d'arbres altiers
Et de beaux arbustes touffus.

Alors, doublement ravi, milord,
Vous errerez sur mes rives,
Et écouterez maint oiseau reconnaissant
Vous faire des remercîments mélodieux.

La brune alouette, au gazouillement capricieux,
Aspirera au ciel ;
Le chardonneret, le plus gai des enfants de la musique,
Joindra sa voix charmante au chœur ;
Le vigoureux merle, le linot au gosier clair,
Le mauvis doux et moelleux,
Le rouge-gorge pensif, égayeront l'automne,
Cachés dans toutes ses boucles jaunes.

Cela aussi leur assurera un couvert
Pour se préserver de la tempête,
Et le lièvre poltron dormira en sécurité,
Couché dans son gîte au milieu de l'herbe :
Ici le berger s'assoira
Pour tresser sa couronne de fleurs,
Ou trouvera une retraite sûre où s'abriter
Contre les ondées à la chute rapide.

Ici peut-être aussi, à l'aube printanière,
Quelque barde rêveur pourra errer,
Et contempler la plaine fumante et humide de rosée,
Et la montagne grise de brume ;
Ou, à la lueur de la lune des moissons,
Bigarrant les arbres de teintes douces,
Se livrer à son délire, près de mon torrent qui coule dans l'ombre,
Enflant sa voix rauque dans la brise.

Permettez aux sapins altiers et aux frênes si frais
De couvrir mes humbles bords,
Et de voir, en se penchant sur l'étang,
L'humide lit de leurs ombrages !
Permettez aux bouleaux odorants, revêtus de chèvrefeuilles,
D'orner mes rocs escarpés ;
Et, pour le nid du petit chanteur,
L'épine au berceau caché.

Il nous semble qu'on sent bien dans ces vers un amour vrai de la nature. Burns avait passé presque toute sa vie dans les champs. Voici ce qu'il a écrit lui-même sur son enfance et sa jeunesse dans une lettre adressée au docteur Moore et datée de 1787 (1) :

« Je suis né le fils d'un homme fort pauvre. Pendant les six ou sept premières années de ma vie, mon père fut le jardinier d'un digne petit propriétaire dans le voisinage d'Ayr. S'il était resté dans cette position, ma perspective était un petit emploi en sous-ordre dans quelque ferme des environs. Mais son vœu le plus cher était de garder ses enfants sous ses yeux jusqu'à ce qu'ils pussent discerner le bien du mal. Aussi, avec l'assistance de son généreux maître, mon père s'aventura à prendre à bail une petite ferme.

» J'avais une bonne mémoire, une santé robuste, et une piété de routine, comme un enfant que j'étais. Avec quelques coups de férule, mon maître d'école fit de moi un savant anglais, et, à dix ou douze ans, j'étais docteur ès substantifs, verbes et particules. Je dus aussi beaucoup, dans mon enfance, à une vieille femme qui demeurait avec nous, et qui était d'une ignorance, d'une crédulité et d'une superstition remarquables. Nul, dans le pays, n'avait une plus vaste collection de contes et de chansons sur les diables, les fées, les esprits, les sorcières, les magiciens, les feux follets, les lutins, les fantômes, les apparitions, les charmes, les géants, les dragons, etc. Non-seulement ses récits cultivèrent en moi les germes de la poésie, mais ils eurent un tel effet sur mon imagination que, même à présent, dans mes courses nocturnes, j'ai souvent, malgré moi, l'œil sur certains endroits suspects ; et, bien que personne ne soit plus sceptique en de telles matières, il me faut parfois un effort de philosophie pour chasser ces vaines terreurs...

» Les deux premiers livres que je lus seul furent la *Vie d'Annibal* et l'*Histoire de sir William Wallace*. Jamais

(1) Voy. t. Ier, 1833, p. 191. — Burns a aussi écrit huit strophes touchantes sous ce titre : « A une souris dont j'avais détruit le nid » avec ma charrue, en novembre 1785. »

(2) Voy. t. VIII, 1840, p. 47.

(1) *Notice sur Burns*, par Léon de Wailly.

livres depuis ne m'ont fait ce plaisir. Annibal enflamma ma jeune imagination d'une ardeur militaire. Je marchais fièrement à côté des recrues, au son du tambour et de la cornemuse, regrettant de n'être pas assez grand pour être soldat. Et quant à l'histoire de Wallace, elle versa dans mes veines un préjugé écossais qui fera bouillonner mon sang jusqu'au jour où, la vie fermant ses écluses, il rentrera dans le repos.

» La proximité d'Ayr eut pour moi quelque avantage. Je formai des liaisons avec quelques jeunes garçons plus favorisés que moi de la fortune, et occupés à répéter les rôles dans lesquels ils allaient paraître sur le théâtre de la vie, où j'étais, hélas! destiné à les envier de la coulisse. D'ordinaire, ce n'est pas à un âge si tendre que nos gentilshommes ont le juste sentiment de l'énorme distance qui les sépare de leurs camarades en guenilles. Ce n'est pas en un jour que l'on donne à un petit grand seigneur ce dédain convenable et séant pour les insignifiants et stupides pauvres diables d'ouvriers et de paysans qui l'entourent, et qui, peut-être, sont nés dans le même village que lui. Mes jeunes supérieurs n'insultèrent jamais l'apparence *rustaude* de mon misérable individu, dont les deux extrémités étaient souvent exposées à l'inclémence de toutes les saisons. Ils me faisaient cadeau de volumes dépareillés, où même alors je puisais quelque observation. L'un d'eux m'apprit un peu de français; et quand il arrivait à mes jeunes amis et bienfaiteurs de s'embarquer pour les Indes orientales ou occidentales, ces séparations me causaient souvent une vive affliction. Mais j'allais être appelé à des maux plus sérieux.

» Le généreux maître de mon père mourut. Sa ferme devint un marché onéreux, et, pour comble d'infortune, nous tombâmes dans les mains d'un agent impitoyable. Mon père était âgé quand il se maria; j'étais l'aîné de sept enfants; et lui, usé par des fatigues prématurées, n'était plus en état de supporter le travail. Mon père s'irritait vite, mais son courage n'était pas facilement abattu. Son bail était résiliable dans deux ans, et, pour atteindre la fin de ces deux années, nous réduisîmes nos dépenses. Nous vivions misérablement. Pour mon âge, j'étais un habile laboureur; et l'aîné après moi, Gilbert, pouvait très-bien mener la charrue et m'aider à battre le blé. Un faiseur de romans aurait peut-être vu ces scènes avec quelque satisfaction, mais non pas moi. Je me sens bouillir encore d'indignation au souvenir des insolentes menaces de ce coquin d'agent, dont les lettres nous faisaient tous fondre en larmes.

» L'obscurité mélancolique d'un ermite et le labeur incessant d'un galérien, tel fut mon genre de vie jusqu'à l'âge de seize ans » *La fin à une autre livraison.*

LES MENNONITES DE LA MER NOIRE.

Les Mennonites, si peu connus en France, sont des espèces d'anabaptistes auxquels *Menno*, dit Simonis, imposa son nom. Ce sectaire, proscrit par Charles-Quint, mourut en 1561 à Oldeslohe; il a laissé de nombreux ouvrages qui servent encore de guides spirituels à des populations peu nombreuses réfugiées en partie sur les rives de la mer Noire, où ils ont été appelés par Catherine II. Ils composent une population innocente et laborieuse, sur laquelle M. Hommaire de Hell a donné de précieux détails (1).

SCIERIE MÉCANIQUE DE LA CITÉ,

A LONDRES.

Cet immense établissement de scierie mécanique, que n'égale en étendue et en importance aucun autre en Europe et peut-être même dans le monde entier, est situé sur les bords du bassin du canal du Régent, dans la partie nord de Londres, au milieu de nombreux chantiers pour les constructions maritimes ou autres.

Les propriétaires de cette usine, MM. Esdaile et Margrave, fabriquent sur une vaste échelle des poulies et autres objets nécessaires au gréement des navires, tels que roues de gouvernail, etc. Ils débitent aussi les bois de placage, préparent les bois courbés pour timons de voitures; ils font un immense commerce de pavés de bois, fabriquent d'énormes quantités d'allumettes, et réduisent le liége en feuilles extrêmement minces pour en faire..... des chapeaux! Il paraît que ce genre de coiffure présente des avantages sous le rapport de la légèreté, de l'imperméabilité, etc.

Les mêmes industriels ont imaginé d'employer, pour isoler les fils télégraphiques des lignes souterraines, de longues boîtes de sapin assemblées bout à bout et contenant les fils dans leur intérieur.

Toutes les machines-outils sont mises en mouvement par deux énormes machines à vapeur qui travaillent jour et nuit. Quelques centaines d'ouvriers, de tout âge et de tout sexe, surveillent les machines-outils.

La figure 1 (page 348) représente une scie verticale formée d'un châssis contenant plusieurs lames (de 8 à 20) qui peuvent travailler simultanément. Chacun de ces châssis reçoit un mouvement de va et vient dans le sens vertical à l'aide d'un excentrique fixé à un arbre moteur placé en dessous. La pièce de bois est posée sur des rouleaux; un mécanisme fort simple la fait avancer, à chaque coup de scie, d'une quantité convenable, de sorte que l'ouvrier n'a d'autre travail à faire que de remplacer la pièce de bois à mesure qu'elle est convertie en planches.

Ces dispositions sont d'ailleurs adoptées depuis longtemps en France par toutes nos scieries importantes.

Contrairement à l'usage suivi dans la plupart de nos ateliers, les bois d'ébénisterie sont débités en feuilles pour placage à l'aide d'immenses scies circulaires (fig. 2), dont le diamètre s'élève jusqu'à 2 ou 3 mètres.

Chacune de ces scies consiste en une monture circulaire à la circonférence de laquelle se trouve fixée la scie, qui est formée de plusieurs arcs d'un mètre de longueur environ.

L'ouvrier qui surveille cette scie doit nettoyer avec soin les dents à mesure qu'elles sortent du bois; il obtient ce résultat en pressant de petits morceaux de bois contre les dents de la scie.

L'épaisseur de la feuille se règle au moyen d'une vis à jauge; elle varie généralement de $2^{mm},5$ à 1 millimètre au moins; mais on pourrait aisément obtenir des feuilles beaucoup plus minces.

Une machine semblable débite le liége en feuilles très-minces pour semelles, formes de chapeaux, etc. Ces produits ont valu à MM. Esdaile et Margrave une grande médaille à l'Exposition universelle de Londres.

Une autre machine divise le liége en fibres propres au rembourrage des matelas, à la confections des appareils de sauvetage, etc.

Fabrication des poulies. — Dans la scierie de la Cité, les poulies sont toujours faites de plusieurs parties très-solidement assemblées. On assure que ces poulies sont bien moins sujettes à se fendre par suite des variations de température ou par le fait d'une chute d'une grande hauteur.

Les petites poulies se font d'une seule pièce; elles subissent sept ou huit façons successives. Les machines employées pour donner ces façons ont été imaginées par notre compatriote M. Brunel, le célèbre ingénieur à qui l'on doit le tunnel sous la Tamise; elles ont été perfectionnées dans quelques parties.

(1) Voy. *les Steppes de la mer Caspienne.*

Une scie circulaire débite d'abord en petites billes le bois d'orme bien choisi et bien séché; les dimensions de ces billes varient nécessairement avec celles des poulies qu'on se propose de fabriquer.

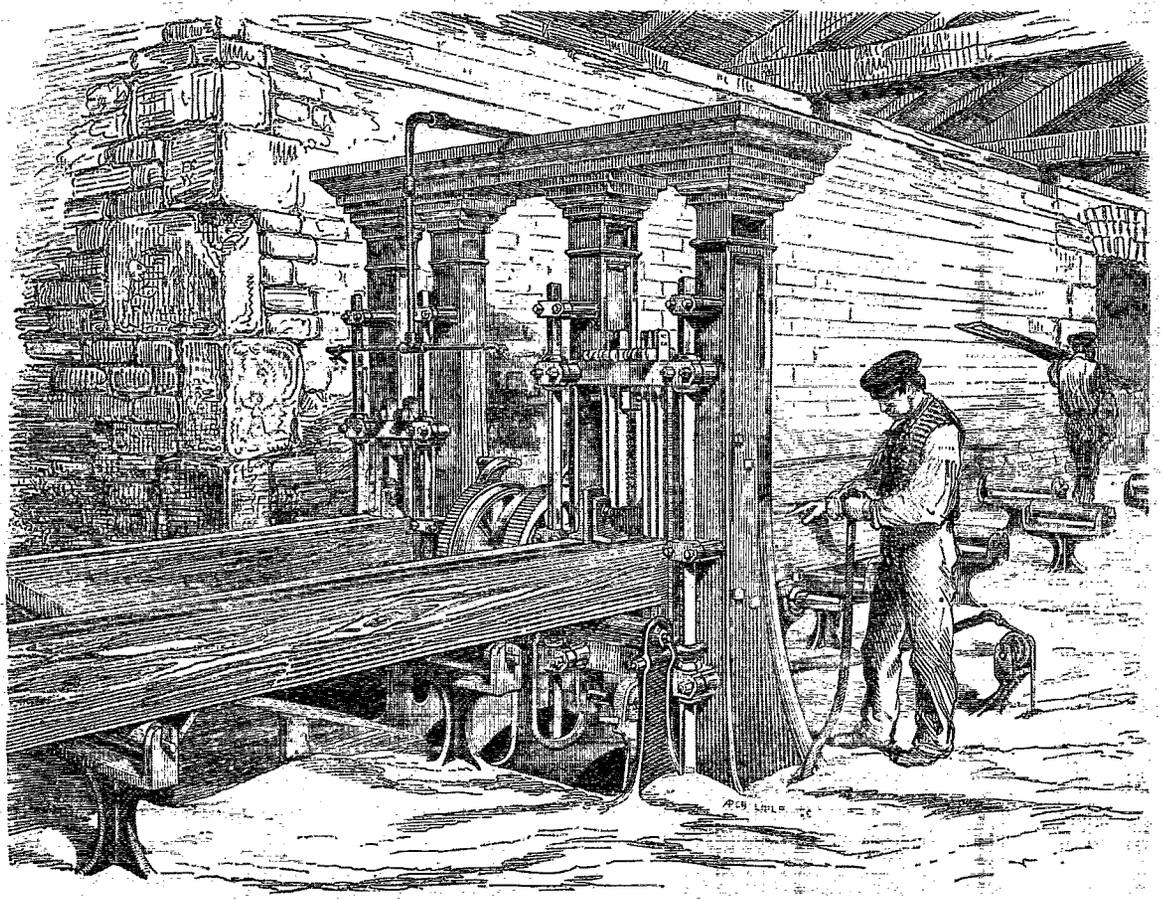


Fig. 1. Scie verticale à plusieurs lames.

Supposons qu'il s'agisse de faire une double poulie; cet organe important est formé d'une double chape contenant deux petites poulies, qu'on nomme spécialement *galets*, tandis que la double chape constitue la poulie proprement dite.

Le bloc préparé à la scie circulaire est porté sur la machine à percer (fig. 3), à l'aide de laquelle on fore un trou pour l'axe des galets, plus quatre trous qui limitent les deux mortaises où doivent être placés les galets. Ces mortaises sont achevées sur la machine à mortaiser (fig. 4), qui n'est autre qu'une petite scie circulaire.

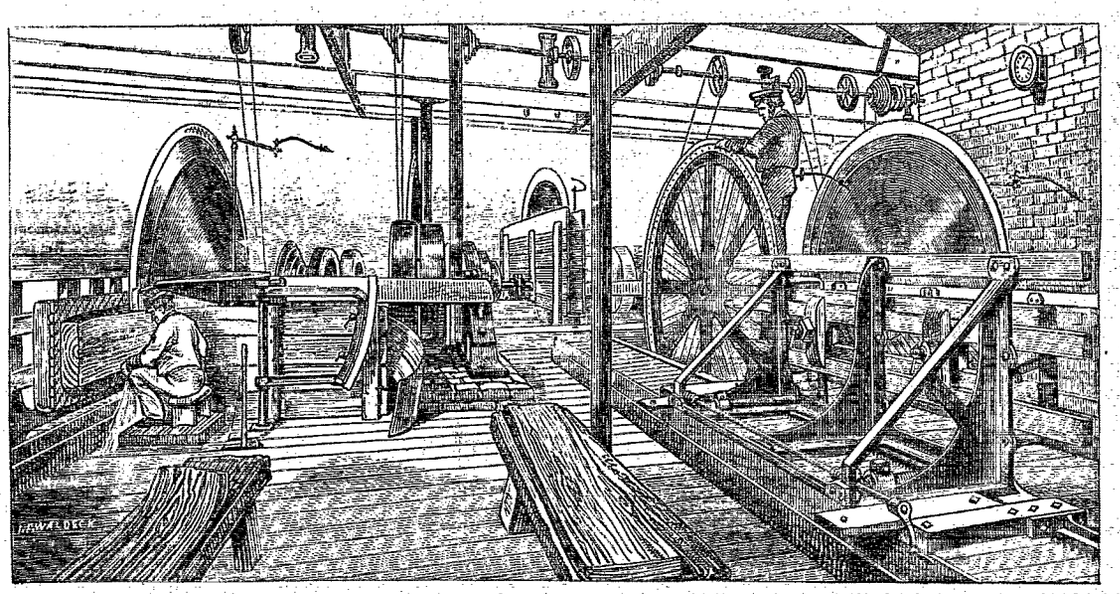


Fig. 2. Scies circulaires pour le débit des bois d'ébénisterie.

Chaque bloc présente ainsi l'aspect d'un carré à deux

mortaises. On coupe les quatre coins à la scie circulaire, et on le porte sur la machine à terminer les poulies (fig. 5).

La pièce à travailler, étant fixée sur un châssis à l'aide de vis de pression, est soumise à l'action d'un rabot circulaire à plusieurs lames, dont la position est réglée à chaque instant par une roue montée sur le même axe, qu'on voit à gauche de la figure. Cette roue s'appuie constamment sur le contour d'un guide porté sur le même châssis que la

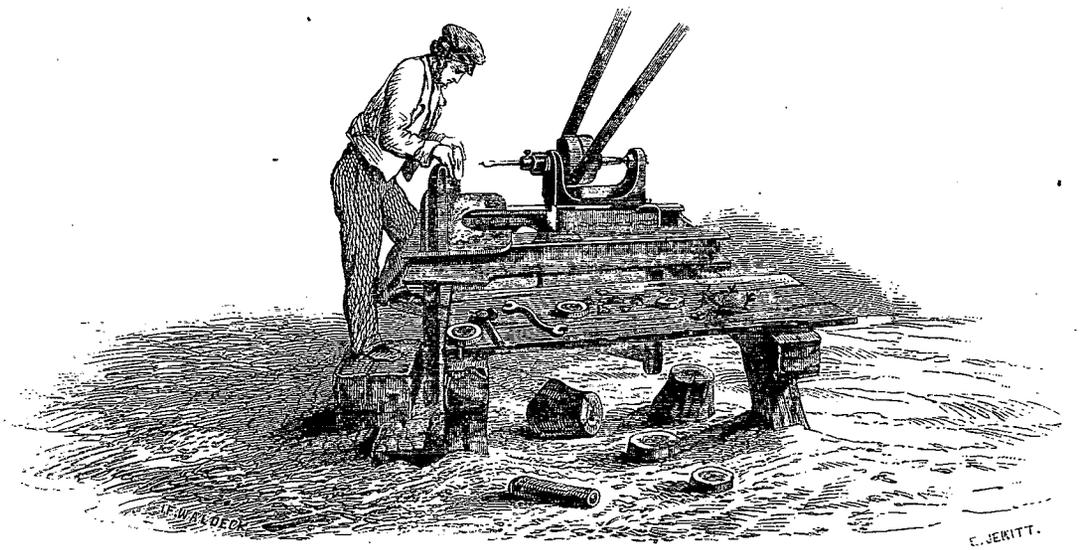


Fig. 3. Machine à percer les poulies.

poulie, et recevant, de même que celle-ci, un mouvement de progression que l'ouvrier donne au châssis à l'aide d'une vis manœuvrée à la main.

Cette machine peut servir à raboter des poulies de diverses formes; il suffit de changer la forme du guide qui règle la position du rabot. Il ne reste plus qu'à pratiquer à la surface de la poulie, à l'aide d'une gouge mécanique, les rainures qui servent à fixer les cordes.

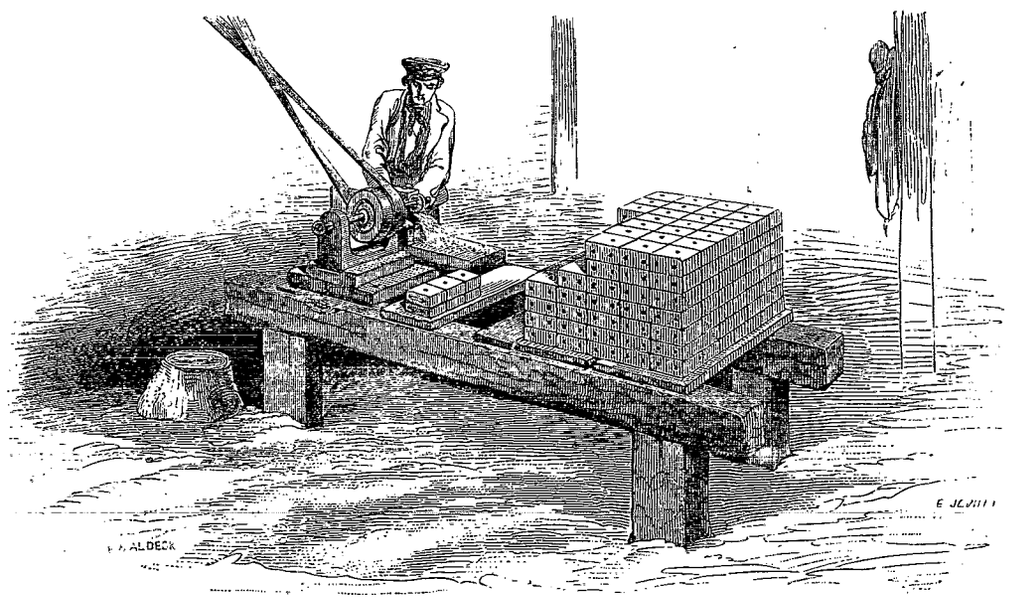


Fig. 4. Machine à mortaiser les poulies.

Quant aux galets, on les ébauche à la scie circulaire, on les termine au tour et on les polit avec soin. On emploie pour leur fabrication un bois aussi dur que possible.

Les grandes poulies de la scierie de la Cité sont toujours faites de plusieurs planches réunies solidement entre elles par des pièces de bois dont les fibres sont à angle droit sur celles des planches. On économise ainsi tout le bois qu'enlève le mortaisage dans les poulies faites d'une seule pièce.

Les galets sont toujours en bois dur; mais, afin qu'ils s'usent moins vite en tournant sur leur axe, ils sont munis d'un cœur de fer. Ce cœur est formé de deux parties qui laissent entre elles un espace vide que l'on remplit de graisse, de manière à faciliter le mouvement autour de l'axe. Pour les poulies de très-grandes dimensions, on emploie des galets entièrement en fer.

Pour donner une idée de l'importance de la fabrication

des poulies, nous rappellerons que dans le gréement d'un navire de premier ordre il n'entre pas moins de quinze cents

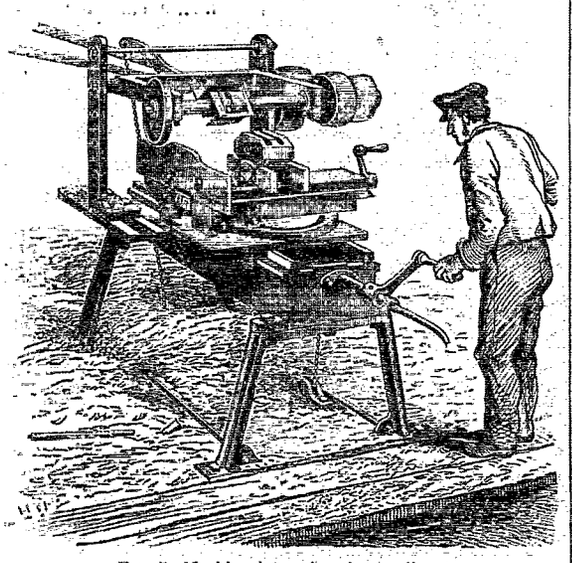


Fig. 5. Machine à terminer les poulies.

poulies, et que celui d'un navire de grandeur ordinaire en exige rarement moins de mille.

La fin à une autre livraison.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voy. p. 318, 333.

LE DÉPART DE FANNY.

Ce n'était pas à moi seul que notre campagne semblait être le centre du monde, c'était encore à des amis, à des parents, qui venaient de temps en temps peupler notre solitude. Quelles joies! quelles fêtes! Après des mois d'attente, un jour de bonheur. Si je ne m'étais promis de renfermer ces confidences en d'étroites limites, j'aurais à dire là-dessus bien des choses que je passe sous silence avec regret.

Hélas! je n'ai pas à craindre que vous m'accusiez d'indiscrétion, aimable parente, chère Fanny, dont je veux retracer la dernière visite à notre campagne, au petit cousin, que vous aimiez, et à mes parents qui vous aimaient comme leur fille. Vous n'êtes plus de ce monde, belle Fanny, dont j'aimais tant les paroles et les caresses. Vous aviez deux fois mon âge, et moi j'avais neuf ans. Pourquoi donc est-il si fortement empreint dans mon souvenir, le triste jour où vous vîntes nous faire vos adieux, avant de quitter la terre natale que vous ne deviez jamais revoir?

Mon père et ma mère étaient chéris de tous mes cousins et cousines; ni l'un ni l'autre ne faisaient aucune distinction entre leurs jeunes parents de sang ou d'alliance; mes cousins paternels étaient mis au même rang dans le cœur de ma mère que ceux qu'elle m'avait donnés. Mon père n'était pas plus exclusif. Fanny était une de ses nièces et la filleule de maman.

C'était une belle brune aux yeux noirs; sa taille était élancée, sa tête charmante, son sourire gracieux et fin. Mais une expression de tristesse voilait depuis longtemps ses beaux yeux; elle prévoyait la nécessité de quitter sa patrie.

Avant son départ, elle vint passer chez nous une semaine.

Je ne sais si ce fut une heureuse idée de lui faire goûter cette dernière jouissance, qui dut lui rendre le départ plus douloureux; mais il faudrait fuir tous les plus doux plaisirs si l'on craignait de se préparer des regrets.

Je ne dirai pas tout ce qui se passa entre Fanny et mes parents pendant cette mémorable semaine; ils ne la quittaient presque pas. Je les voyais se promener tous trois ensemble, Fanny leur donnant le bras à tous deux; par moments ils s'arrêtaient, puis ils recommençaient à pas lents leur promenade. Fanny considérait tantôt un arbre chargé de fruits, tantôt les fleurs de la prairie qui penchaient la tête au souffle du vent; ou bien ses regards se promenaient sur les montagnes lointaines, pour graver fidèlement leur image dans son souvenir.

Quelquefois Fanny était seule; je la voyais de loin; son mouchoir essuyait plus d'une larme. Alors j'accourais près d'elle et je la prenais à mon tour.

— Faisons le tour de la vigne, lui disais-je. — Faisons le tour du verger. — Allons au bois.

Elle se laissait conduire par le petit Valentin; sa main jouait avec mes cheveux.

— Je crois, disait-elle, qu'ils sont déjà plus noirs que les miens. Et de quelle couleur seront les tiens et les miens, ajoutait-elle, quand nous nous reverrons?

— O Fanny, ne sois pas triste, disais-je en lui pressant la main. Tu ne seras pas longtemps absente?

— Je ne dois pas souhaiter de l'être moins de vingt ans, me répondit-elle. Il faut tout ce temps pour me faire une modeste fortune.

— Et pourquoi cette fortune? Reste avec nous, Fanny, reste avec moi!

En parlant ainsi, je pressais encore sa main dans les miennes : nous étions arrivés à l'endroit du bois où se trouvait un banc de gazon. Elle y prit place, et moi, debout devant elle, et toujours maître de sa main, je répétai mon exclamation passionnée :

— Fanny, reste avec moi!

Elle rougit un moment, la jeune fille, puis aussitôt elle se mit à sourire, et moi je pleurai tout de bon en tombant à ses genoux. Elle parut troublée :

— Que fais-tu, Valentin?... Relève-toi!

Elle-même se leva et reprit lentement le chemin de la maison. Je marchais à côté d'elle, mais je n'osais plus lui donner la main, lui parler, et surtout la prier encore de rester avec moi. Mais elle, posant doucement une de ses mains sur mon épaule, me dit de sa douce voix :

— M'écriras-tu, Valentin?

— Tous les jours, Fanny.

— Non, toutes les années, me répondit-elle; je ne t'en demande pas davantage : tu me feras en détail ton histoire, et voici avec quoi tu cachetteras tes lettres.

En disant ces mots, elle ôta de sa chaîne de montre un joli cachet en agate, sur lequel on avait gravé une levrette couchée, avec cette légende : « Amitié fidèle. »

Je remerciai Fanny et je la pressai dans mes bras.

Le soir, au souper, mon père avait pris un air plus jovial que de coutume; il s'était aperçu, je crois, que tous ces adieux prenaient un caractère trop mélancolique et qu'ils pouvaient faire à Fanny plus de mal que de bien. Avait-il peut-être aussi remarqué ma tristesse?... Quoi qu'il en soit, il me dit avec une brusquerie badine :

— Tu as eu un grand tort, Valentin.

— Eh! quel tort, mon papa?

— De n'être pas venu au monde dix ou quinze ans plus tôt.

— Pourquoi? dis-je en rougissant.

— Parce que tu n'aurais pas laissé partir ta cousine; tu l'aurais prise pour femme. Voyons, cependant, Fanny, tel que le voilà, le prendrais-tu pour mari?

Elle sourit à son tour en me caressant de la main la joue, et puis elle dit avec enjouement :

— Je vous répondrai à mon retour, mon oncle, dans vingt ans. A mon avis, un homme ne doit pas songer au mariage avant trente ans.

— Pauvre Valentin! dit maman, te voilà refusé.

Le jour du départ, nous descendîmes à la ville avec Fanny. Nous attendions dans une chambre de l'auberge le passage de la voiture. Malheureusement c'était un jour de revue, et la milice vint à passer musique en tête.

Du plus loin que mon père l'entendit, il frappa du pied et regarda maman avec angoisse. Il avait bien prévu que Fanny serait vivement émue. Elle le fut au delà de toute expression. La musique jouait un air national gravé dans toutes les mémoires, et qui rappelait trop bien la patrie. Pauvre Fanny, c'était pour toi son adieu suprême! On eût dit que tu le prévoyais, car tu pressais dans tes étreintes convulsives mes parents éperdus, et quand la voiture passa, il fallut soutenir tes pas chancelants et même te porter à ta place.

C'est, du moins, ce qu'on m'a rapporté, car, pour moi, je ne le vis pas; j'étais abîmé dans les larmes. La voiture était déjà partie quand je revins à moi; je ne vis plus qu'une main qui nous saluait encore en agitant un mouchoir.

SUR LES RIDES.

Les rides du visage proviennent du retrait des muscles sous-cutanés dont le volume ne suffit plus à remplir et à distendre la peau. Contre ce genre de détérioration du visage, il n'y a pas de remède. On ne saurait trop se défier de toutes les préparations vendues comme préservatifs contre l'invasion des rides; loin de produire l'effet désiré, ces préparations peuvent altérer profondément le tissu de la peau et ajouter un nouveau mal à un mal irréparable. L'abus des bains chauds, surtout des bains de vapeur, et celui des pommades, huiles et autres cosmétiques onctueux, contribuent beaucoup à ramollir la peau et donnent lieu à des rides prématurées. (1)

LE SECOND AGE.

Ce groupe que nous reproduisons page 352, et qui a été remarqué à la dernière exposition, est aujourd'hui placé dans une des salles du palais du Luxembourg, vis-à-vis un autre groupe de M. Jaley, représentant la Naissance ou le premier âge. L'intention de l'artiste est exprimée avec grâce; les sentiments de ses trois personnages sont simples et vrais; la douce sollicitude de la mère, la bonne volonté du petit enfant, le sourire un peu fier de l'aînée, sont les traits naturels d'un tableau que chacun de nous a plus d'une fois contemplé à son foyer ou à celui du voisin. Qu'elle est charmante, en effet, cette scène de la famille où la tendresse maternelle invite, aide, encourage l'intelligence de l'enfant à faire son premier pas, mais aussi qu'elle est grave, et à combien de réflexions elle sollicite tout esprit sérieux! Le grand problème de l'éducation de l'enfance a été, de tout temps, un sujet de méditation profonde pour les philosophes réellement dignes de ce beau nom, dont la signification noble et élevée s'est si étrangement obscurcie dans notre siècle. On peut dire que les questions qu'ils se sont proposées, diversement agitées suivant l'état de la civilisation et des mœurs, sont loin d'être encore résolues. A quel âge doit-on commencer l'instruction des enfants? Quelles sont les meilleures méthodes? Est-il bon de déguiser ce qu'il y a d'aride dans l'étude sous des formes qui lui prêtent l'apparence du divertissement? Comment inspirer la volonté d'apprendre, comment diriger et soutenir l'attention, comment exciter l'émulation sans faire naître la jalousie ou l'orgueil? Dans quelle proportion la sévérité doit-elle intervenir? Les corrections sont-elles sans danger, et de quelle nature doivent-elles être? Et ce ne sont là que quelques-uns des problèmes à soulever! Que de difficultés pour l'accomplissement d'un devoir si naturel et que toutes les mères, pauvres ou riches, habituées ou non à se rendre compte de la haute gravité de leur tâche, acceptent sans hésitation, avec l'assurance que peut seul donner le courage de l'amour. A notre gré, jusqu'à ce jour, c'est une femme, c'est une mère, Mme Necker de Saussure, qui a écrit sur la première éducation les réflexions les plus lumineuses et donné les meilleurs conseils. Après avoir vu à l'exposition le groupe que représente notre gravure, nous avons relu le livre cinquième de *l'Éducation progressive* (1), et nous avons admiré tout ce qu'il a fallu pour l'écrire de jugement, de pénétration, d'expérience, de bonté et en même temps de fermeté. L'auteur n'approuve pas la dureté des anciens systèmes d'éducation : elle ne blâme pas moins les ruses que Rousseau a conseillées dans l'*Emile*. Elle recommande de laisser à l'enfant le mouvement, la joie, toute la liberté que suppose l'idée du plaisir. « Un enfant sans gaieté est un printemps sans soleil, c'est un papillon sans ailes, il ne prend point l'essor qui prouve et entretient la santé. » Mais il faut considérer dans l'enfant l'homme à venir, et l'habituer au sentiment du devoir de l'étude même avant qu'il puisse en bien comprendre toute l'utilité. Il n'est pas sans danger de vouloir faire ressembler tout à fait l'étude à un jeu. « On est également dépourvu de dignité et de grâce lorsqu'on prétend avoir un but qu'on n'a pas. La mère annonce un jeu nouveau et charmant dont les préparatifs ont été faits d'avance. Des fiches diversement coloriées; des cartes peintes, représentant des animaux, des fleurs; de jolis livres bien reliés avec des gravures enluminées : voilà de quoi ravir les regards. L'enfant d'abord est complétement dupe, il se met avec joie à sa leçon tant que l'attrait de la nouveauté dure encore; mais bientôt il trouve plus gai de varier le son des lettres, de dire *o* quand on lui montre *a*, puis de faire une gambade entre chaque mot, puis de se servir des matériaux de la leçon pour construire des maisons ou des tentes, puis enfin de se divertir comme il l'entend. La mère qui veut essayer de prendre la chose en plaisanterie et poursuivre néanmoins son but, n'a qu'une gaieté contrainte; elle tâche de ramener l'esprit vagabond, mais l'enfant voit son intention et la déjoue... Quand vous avouez hautement la résolution d'enseigner, l'enfant s'y soumet à la longue et la respecte; mais si vous prenez un prétexte, il s'en empare avec opiniâtreté, il vous force à être d'accord avec vous-même, et à jouer en effet si vous avez annoncé un jeu. » Il est difficile, mais nécessaire, dès le début, d'inspirer à l'enfant les goûts qui lui feront trouver du plaisir à l'étude, et, d'autre part, de lui donner ce pouvoir sur lui-même qui le rendra capable d'application indépendamment de ses goûts. La régularité des leçons est une condition essentielle. Dès l'âge de deux ou trois ans on pourrait prétendre donner la leçon, tout en la rendant un jeu véritable, ne fût-ce que pendant une minute ou deux. « Il suffirait d'obtenir un petit acte d'obéissance, quel qu'en fût l'objet, pourvu que ce fût à une heure réglée et que la mère l'exigeât sérieusement, bien qu'avec douceur. Une fois la chose passée en coutume, il devient aisé d'amener toute espèce d'enseignement. Sans doute une mère aimable et attentive ne perd jamais le plaisir de vue; mais tout en

(1) Voy. le *Dictionnaire universel de la vie pratique à la ville et à la campagne*, etc., par G. Beleze.

(1) *L'Éducation progressive*, ou Étude du cours de la vie, par Mme Necker de Saussure, ouvrage couronné par l'Institut. Mme Necker de Saussure est morte en 1841.

rendant la leçon le plus agréable possible, elle poursuit son dessein à travers l'amusement ou l'ennui qu'elle peut causer, sans se laisser déranger par des impressions fugitives. Le commencement de la leçon sera donc invariablement fixé, tandis que sa durée, toujours très-courte, pourra s'étendre plus ou moins, selon l'occasion. C'est sur la longueur du temps plus que sur la force de l'attention que devront porter les ménagements. Mlle Edgworth, qui a obtenu des résultats d'instruction vraiment merveilleux dans des leçons de cinq minutes, dit qu'il faut exiger à l'instant même une complète attention. » Mme Necker de Saussure traite ensuite des moyens d'entretenir chez l'enfant le désir de bien faire, qui est ordinaire au commencement chez les enfants, et qui s'affaiblit le plus souvent par notre propre faute, soit par nos gronderies, par notre exigence extrême, soit parce que nous leur imposons un travail trop prolongé. « Devant les tâches interminables que l'essentiel est d'achever bien ou mal, non-seulement l'écolier fait mal, mais de désespoir il fait lentement; il s'accoutume à niaiser en étudiant, et il entre dans cet état de sommeil de l'âme où il ne s'amuse



Salon de 1859; Sculpture. — La Mère préside à la naissance intellectuelle; groupe en marbre, par M. E. Farochon. Dessin de Chevignard.

ni ne s'instruit; état mauvais pour ses facultés, pour sa santé, même pour sa conscience. On avance plus réellement les enfants en leur faisant posséder à fond deux lignes de vers ou de prose, qu'en se contentant d'à-peu-près pour des récitations de longue haleine. Quand on a obtenu le *peu* et *bien*, on peut, sans se relâcher du *bien*, viser à obtenir le *peu* et *vite*. » Nous ne saurions suivre plus loin notre auteur; c'est le livre lui-même qu'il faut méditer : une mère qui le lira très-attentivement, ne fût-elle point disposée à partager toutes les opinions qu'elle y rencontrera, en tirera certainement un grand profit pour ses enfants et pour elle.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 43.

LA HOLLANDE.

Voy. t. XXVI, 1858, p. 393.

ROTTERDAM. — DORDRECHT.



Vieille Porte sur le grand Môle, à Dordrecht. — Dessin de Rouargue.

ROTTERDAM.

Suite.

C'est plaisir d'errer, dans une ville inconnue, lentement, librement, sans plan, sans guide, sans souci d'aucun but, avec la plus parfaite indifférence des lignes droites.

Il est environ midi : de quelque côté que je regarde, je ne vois qu'activité, empressement, fièvre d'affaires et de travail. Flegme hollandais, où donc es-tu ? Peut-être te caches-tu là-bas, derrière ces vitres brillantes comme des miroirs et ces stores bleus transparents qui laissent apercevoir de blanches figures placides, penchées sur des aiguilles ou sur des livres ; mais en plein air, sur terre comme sur eau, dans ces grandes rues de Rotterdam, qui sont des canaux bordés de quais plantés d'arbres, tout est mouvement.

Des bateaux, grands et petits, se croisent en tous sens : les mâts, les cordages, les voiles, glissent devant les arbres et semblent s'entremêler à leur feuillage. On débarque des ballots, on les hisse aux étages supérieurs des magasins ; de vigoureux portefaix, la tête couverte d'amples coiffures blanches qui descendent comme des bavolets jusqu'au milieu de leur dos, portent et empilent des sacs sur le rivage. Les ponts à bascule s'entr'ouvrent, et leurs deux moitiés se dressent verticalement en l'air pour livrer passage aux navires. En même temps, sur le pavé roulent de lourds chariots chargés de marchandises ou de légumes, de rapides cabriolets, des omnibus de chemin de fer, des traîneaux couverts de tonneaux de bière et que mènent bon train des couples de chevaux conduits par des hommes à larges tabliers blancs. Une multitude de marins, de marchands, d'ouvriers, de femmes, vont et viennent avec l'entrain accoutumé de gens qui connaissent le prix d'une heure et de ses minutes. Toute cette agitation contraste singulièrement avec la somnolence des eaux et l'immobile verdure des tilleuls qui s'y mirent paisiblement ; c'est par cet aspect que Rotterdam échappe au danger d'une comparaison avec Venise, où il n'y a point de quais dans les rues, où un arbre est une rareté qu'il faut aller chercher au loin, un cheval un monstre aussi inconnu que l'était la girafe à Paris il y a trente ans, et où les intérêts du commerce et de l'industrie ne font jamais courir personne. Sans doute, Venise est mille fois plus belle : pauvre, elle dort sur le marbre dans un vêtement de reine. Le Hollandais de Rotterdam n'est qu'un matelot du Nord, souvent mouillé et entouré de brume. Sa maison, bâtie au milieu de l'eau, est simplement de terre durcie et peu ornée ; il a, si l'on veut, quelque chose du castor ; on voit bien qu'il n'a aucune prétention a être admiré ; mais il a droit à l'intérêt et à l'estime. Son travail et son courage ne lui ont pas uniquement acquis l'opulence ; il a ce que pourraient lui envier de très-grands pays : de l'instruction, une foi, et non-seulement l'indépendance, mais encore avec elle une ample liberté religieuse, civile et politique, dont il use sagement, sans craindre ni molester ses voisins. Si ce n'est point là de très-haute poésie, c'est assurément de très-bonne prose.

Tout ce spectacle me plaît, m'attache, et je regrette de ne pouvoir donner à ma promenade en zigzag que quelques heures. Il y a des monuments à Rotterdam : je les rencontrerai peut-être ; je ne les chercherai pas.

Les voyageurs qui, dans leur course rapide, se croient obligés de visiter tout ce que les livres et les guides signalent de curieux, me paraissent ressembler à ces personnes habituées à une épargne minutieuse, qui, assises à une table d'hôte, se condamnent résolument à consommer tout ce qu'on leur sert, bon ou mauvais et qu'elles aient faim ou non, pour échapper au regret d'avoir laissé quelque chose de ce qu'elles auront payé. Avant tout, il faut consulter la disposition où l'on est, et se contenter de ce qui convient aux désirs et à l'appétit du moment. On voit mal ce que l'on est mal disposé à voir, et on s'expose à être injuste par ennui. Il y a des jours où l'on sent mieux les arts, et d'autres où l'on ne saurait être ému que par les tableaux de la vie humaine ou par ceux de la nature. Aujourd'hui, je ne veux pas même savoir s'il se trouve un seul bon tableau dans le musée Boyman ou dans celui, si c'en est un autre, qu'on a légué, me dit-on, à Rotterdam depuis quelques années. D'ailleurs, j'irai demain à Dordrecht, et si le goût de la peinture m'est revenu, je me dédommagerai amplement dans la belle galerie de M. de Cat.

Les rues sans canal n'ont, ce me semble, rien de particulièrement remarquable. J'en traverse une remplie d'hommes et de femmes dans leurs habits de fête. Leur physionomie exprime la franchise et la gaieté. Que fêtent-ils ? Un mariage. Quelques groupes causent debout ; mais presque tous sont assis devant les portes : il faut que tous les habitants de la rue aient été invités à la noce. C'est signe de bon voisinage.

Voici sur une petite place une jeune femme à bonnet blanc tuyauté, commodément assise devant une sorte de boutique faite de planches et divisée en petits cabinets. Elle tient à la main une cuiller d'où elle laisse tomber une blanche pâte liquide sur les petites fosses rondes d'une longue plaque de fer. Au-dessous de la plaque est un réchaud où petille un clair brasier. La pâte se transforme rapidement en jolies petites crêpes appétissantes qu'une servante très-proprement mise porte sur les tables des cabinets. Derrière les rideaux qui les cachent à demi, les consommateurs rient et chantent.

Une laitière passe avec deux seaux suspendus par des chaînes de cuivre à un bâton qu'elle porte sur les épaules. Ce cuivre poli et brillant fait bon effet ; mais je me garderai bien de dire que toutes les laitières ont des chaînes semblables. Qu'en sais-je encore ?

J'avance toujours à l'aventure. En face de moi s'élève un grand édifice que précède un petit jardin ; je ne l'éviterai pas. Chose rare ! il n'est pas fait de briques, à moins qu'on ne les ait recouvertes de plâtre. De loin, il me rappelle le style le plus ordinaire des châteaux anglais. En m'approchant, la forme des fenêtres et des arceaux en demi-relief sur les pleins me fait penser vaguement à quelque destination religieuse. La grille est ouverte : un jardinier ratisse les allées et ne lève point la tête. Deux vieillards en deuil descendent les degrés de pierre qui sont au milieu de l'édifice ; ils marchent péniblement ; leurs yeux sont rougis par les larmes : l'homme paraît consoler la femme dont il soutient le bras ; il porte un sac en tapisserie usée.

Devant la loge du concierge est un jeune homme blond en habit de livrée : tout ce que je puis comprendre à son langage, c'est que je suis dans un hôpital. Il ne m'offre pas de me servir de guide. Je vais plus avant, et il ne m'arrête point. Je monte, à l'intérieur, une autre douzaine de belles marches, et me voici au centre du monument. C'est une espèce d'*atrium* : ses quatre côtés offrent quatre colonnades à chaque étage. Mon impression est d'abord qu'il y a peut-être là un peu trop d'élégance pour une maison de malades : la façade du bâtiment elle-même me paraît viser à plaire plus qu'il ne convient ; mais l'intention de faire naître une intention religieuse, en rappelant le cloître ou l'église, est bonne : c'est, je crois, par ce seul moyen que l'architecte peut préparer les âmes à la pitié. Dois-je poursuivre ma visite ? Je suis dans l'embarras. Plusieurs hommes arrivent, portant avec précaution un malade sur un matelas ; ils ouvrent à côté de moi une porte, et placent le matelas sur un plancher ; puis ce plancher

s'élève sans bruit à l'aide de chaînes, et porte doucement le malade à l'étage supérieur. D'où vient qu'on n'a pas encore adopté cet usage dans les hospices et les hôpitaux de Paris? Quelles fatigues et quelles secousses douloureuses seraient épargnées aux patients! Un monsieur à belle figure, tête nue, vient à passer; je l'aborde. Il parle français; mais dès les premiers mots, il voit que je ne suis qu'un voyageur curieux, et, après deux ou trois brèves réponses, qui m'apprennent que le nombre des lits des malades est de trois cents, et que cet hôpital est celui de la ville, il me tourne le dos assez brusquement pour entrer dans une salle où j'entrevois, assises sur des bancs, plusieurs personnes qui paraissent souffrantes. Ce monsieur est sans doute un médecin. Il a eu bien raison de me laisser là tout béant avec ma curiosité.

En sortant, je retrouve les deux vieillards près de la grille : la pauvre femme pleure encore et tourne la tête vers les fenêtres; l'homme, les regards baissés, la tire sans grande insistance par le bras : apparemment ce n'est point l'un d'eux qui a souffert dans cet hôpital. Qui donc? Leur douleur me détourne des rues bruyantes, et involontairement je me dirige vers la partie la plus solitaire du quai.

Bientôt j'arrive près d'un vaste jardin où quelques personnes s'engagent dans un tourniquet : c'est un jardin zoologique; je m'y sens attiré. Depuis le matin, j'ai vu tant de milliers d'hommes!

Le jardin zoologique de Rotterdam est placé vis-à-vis la station du chemin de fer d'Amsterdam; celui d'Anvers (le plus vaste et le plus pittoresque de l'Europe) est aussi à vingt pas de la station de Moerdyk : c'est une grande ressource pour les voyageurs lorsqu'ils arrivent en avance sur l'heure du départ, tout fatigués de peintures, de monuments et de multitude.

A Rotterdam, de même qu'à Anvers et à Amsterdam, on entre par une belle avenue, sous une voûte de feuillage, où l'on voit à sa droite et à sa gauche une sorte de garde d'honneur composée de deux rangs de grands perroquets au plumage rouge, bleu, jaune ou blanc, perchés sur des barreaux suspendus à des tiges de fer ainsi que des lanternes. L'accueil que ces beaux messieurs font à chaque visiteur varie du tout au tout suivant l'heure, le temps et leur caprice. A mon arrivée, ils étaient sombres, silencieux; ils roulaient de côté leurs gros yeux, comme certaines vieilles concierges ennuyées quand on passe trop tard devant leur loge; quelques-uns même laissaient échapper des murmures peu aimables : à ma sortie, ils m'ont, au contraire, salué d'un vacarme de caquets étourdissants dont le sens était très-difficile à deviner : étaient-ce des souhaits bienveillants ou des imprécations?

Naturellement, dans le jardin, l'eau abonde, et les animaux aquatiques s'y ébattent librement et gaiement dans leurs bassins comme en pleine nature. On n'a pas ménagé l'espace aux grands quadrupèdes. Deux lions ont pour eux seuls une cage de fer entièrement isolée sur la pelouse, et où l'on pourrait aisément donner un bal ou un repas de cent couverts. Il est agréable de voir ces fiers animaux se promener à l'aise, bondir à leur gré, en promenant de tous côtés au loin leurs calmes et puissants regards. La zoologie des deux Amériques et de l'Australie paraît être bien représentée. Un malheureux opossum cachait à demi sa tête dans un coin de son logis, et ne laissait voir qu'un peu de sa longue langue repliée; un phalanger (*Phalangista vulpina*) m'a regardé avec des yeux aussi doux et aussi tristes que ceux du phoque : j'aurais voulu pouvoir lui parler. Dans l'intérêt du jeune public, on a construit une jolie petite loge pour les écureuils, et c'est un spectacle tout aussi divertissant et très-certainement plus convenable que celui de la maison des singes, placée à quelque distance. J'ai cependant vu, dans l'une des cages où sont emprisonnées ces tristes ébauches de l'homme, une scène qui m'a touché. Un petit singe, né depuis peu, avait la prétention d'attraper les mouches qui entraient à travers les barreaux; mais, en dépit du proverbe, il n'était ni malin ni adroit : après chaque coup de patte malheureux, il accourait tout plaintif près de sa mère. Celle-ci, qui ne le quittait pas un seul instant du regard, s'efforçait de le consoler et de le distraire de sa chasse inutile; elle le prenait sur ses genoux, le serrait tendrement, le berçait dans ses bras, lui offrait le sein, lui enseignait à jouer avec des brins de paille ou à sauter sur la balançoire. Combien elle adorait ce vilain petit monstre à la figure ridée comme celle d'un octogénaire! Lui aussi l'aimait bien; et, à certains moments, son expression était si caressante que j'en oubliais sa laideur et son animalité, tant l'amour, intelligent ou non, a toujours d'attraits! Ces affections des bêtes portent à rêver et à aller bien loin dans le champ infini des hypothèses; mais le danger n'est pas grand dès qu'on ne se laisse pas entraîner à leur supposer une raison égale à leur sensibilité. Un singe adore ses enfants, mais il est incapable de faire du feu. Entre un brasier qui s'éteint et un amas de branches sèches, il se laisse mourir de froid; il ne lui vient pas même à l'esprit de jeter un morceau de bois sur le charbon pour faire renaître la flamme et réchauffer un peu ses membres glacés.

Il est à regretter que dans les jardins zoologiques on ne mette pas mieux à profit la curiosité publique afin de l'éclairer. On se contente de suspendre aux treillages de petites pancartes larges comme la main où sont écrits les noms vulgaires et scientifiques des animaux. C'est bien. Mais pourquoi tant de laconisme ou d'économie? Qu'en coûterait-il d'ajouter une douzaine de lignes sur l'origine, l'espèce, le caractère, les habitudes? Et quand même on sacrifierait quelques exemplaires d'un bon dictionnaire d'histoire naturelle pour en coller les feuilles détachées sur les planchettes, en vue des animaux qu'elles décrivent et à portée des yeux, grèverait-on le budget de ces établissements de sommes si importantes? Avec quelle ardeur on les lirait! Combien de préjugés, de fables ridicules, on effacerait de la plupart des esprits! Pour moi, je n'en fais pas mystère : en visitant ces jardins si curieux, j'ai bien souvent à rougir de mon ignorance, et l'occasion me serait bonne pour m'instruire si je trouvais immédiatement une explication un peu développée. A la vérité, je me promets de feuilleter mes livres quand je serai de retour dans ma demeure; mais ce sont là de bonnes intentions que le plus ordinairement on oublie, et d'ailleurs tous les visiteurs n'ont pas à leur disposition les livres nécessaires. Je m'étonne qu'en Hollande on dédaigne ces moyens faciles de propager d'utiles connaissances; en France, il y a moins lieu d'être surpris. Il s'en faut de beaucoup que l'on y soit généralement aussi zélé pour l'instruction du peuple.

DORDRECHT.

O charme du sourire, Dordrecht ne soupçonne pas ton pouvoir!

Ce n'est pas que cette bonne petite ville soit dépourvue d'attraits. D'abord elle est très-ancienne, et c'est un privilége des villes que plus elles vieillissent, plus les voyageurs les aiment. Mais elle regarde les étrangers d'un œil si indifférent, si assoupi! Ils ont beau la regarder de leur air le plus aimable, la saluer, lui offrir la main chapeau bas, elle ne bouge ni ne s'émeut. Évidemment, elle n'a pas le moindre souci de s'informer d'où ils viennent ni de ce qu'ils peuvent lui vouloir. Ils passent, et ils ne sauraient dire si pendant leur séjour elle a veillé ou dormi. Oh! celle-là est bien

un type de flegme et d'impassibilité : c'est l'antipode de Rotterdam.

Les bateaux à vapeur transportent en deux heures de Rotterdam à Dordrecht. Depuis quelque temps, on parle d'un projet de vastes ponts qui, posant un pied sur cette ville et un autre sur le petit port de Moerdyk (1), relieraient les chemins de fer hollandais et belges ; en sorte qu'on pourrait se rendre, par exemple, d'Amsterdam à Paris en un seul jour, sans descendre de voiture. Mais il n'est pas encore certain qu'il y ait moyen d'enraciner solidement des piles dans le fond vaseux de la Meuse et de ses affluents.

Nous naviguons sous un ciel brumeux. Un célèbre doc-

COIFFURES HOLLANDAISES.



Jeunes filles de la Hollande-Méridionale (*Zuid-Holland*) et de la Frise (*Friesland*).



Jeunes filles de Broek et de Zaandam ou Saardam (province de la Hollande-Septentrionale, *Noord-Holland*).

teur d'Utrecht, en mission scientifique, veut bien m'adresser quelques paroles. En apprenant que je voyage pour mon plaisir, il ne peut comprendre que je désire voir Dort (c'est le diminutif de Dordrecht).

— Qu'allez-vous faire là? me dit-il. Aucun voyageur ne s'arrête jamais à Dort ; vous n'y trouverez que de l'ennui.

Je réponds :

— Dort a droit tout au moins à une visite de respect. Elle a ses souvenirs historiques. Je suis curieux de voir la salle du fameux synode de 1618. Puis n'est-ce pas la patrie des deux frères de Witt, de Vossius, de Cuyp, de Schalken, et d'Ary Scheffer dont je verrai la statue? Enfin, on m'a parlé avec enthousiasme de la galerie de tableaux de M. de Cat, et ce serait un regret pour moi de ne pas la connaître.

Le docteur fume et me parle de Paris, qu'il a récemment visité.

— Ah! répète-t-il plusieurs fois, c'est la ville des merveilles!

Puis, abordant un sujet d'entretien dangereux en France, il me dit d'un air narquois :

— Ah! il connaît les Français, il les mène bien!

Ce docteur-là m'a tout l'air de vouloir prendre un peu de plaisir à mes dépens. Je vais à l'avant du bateau, et j'y reconnais la vieille femme et le vieillard que j'avais rencontrés à l'hôpital de Rotterdam. Ils tiennent ouvert sur leurs

(1) Pour aller de Paris en Hollande, voici le trajet le plus direct : de Paris à Anvers, un jour ; d'Anvers au petit port de Moerdyck, en chemin de fer, deux heures ; de Moerdyck, en bateau à vapeur, à Dordrecht, une heure ; de Dordrecht à Rotterdam, deux heures. Une fois dans cette dernière ville, les voyageurs affairés et qui ne veulent voir que rapidement ont tout ce qu'il leur faut de chemins de fer.

genoux le sac de tapisserie usée et y regardent différents petits objets avec une attention religieuse. Un dé d'argent vient à en tomber et à rouler vers mes pieds; je le ramasse avec empressement et le présente à la vieille femme, qui l'avait suivi d'un regard effrayé. Le vieillard me remercie et me fait une place sur le banc de fer, près de lui. Je sais bientôt qu'il habite avec sa femme un village voisin de Bois-le-Duc. Leur fille est morte à l'hôpital. Elle avait seize ans. Ils l'avaient envoyée chez une tante qui tenait une maison de mercerie à Rotterdam, dans l'espoir qu'elle y gagnerait une petite dot; mais la tante n'avait point réussi dans son commerce, et la pauvre enfant, mal nourrie, maltraitée, affaiblie par le chagrin, atteinte enfin d'une fièvre typhoïde, n'avait eu d'autre ressource que l'hôpital, où ses parents étaient arrivés trop tard. La mère sanglotte tandis que son mari me raconte cette triste histoire; il lui donne des consolations, puis, se tournant vers moi :

— C'est une vérité, me dit-il, que Dieu fait mourir jeunes ceux qu'il aime; mais il me semble que l'on n'interprète pas toujours sainement ces paroles. L'avantage de



Une Vue de Dordrecht. — La grande Église et le vieux Port. — Dessin de Rouargue.

mourir dans l'adolescence n'est pas d'avoir moins à souffrir en évitant les épreuves utiles de l'âge mûr et de la vieillesse, mais bien de pouvoir porter devant le trône céleste une vie simple, conduite à son but suprême, dans une unité parfaite, par une foi inaltérable.

En France, je n'aurais su que penser de ce vieillard; peut-être l'aurais-je pris pour un pieux magistrat : c'est un très-pauvre marchand, un drapier, autant que je puis comprendre, dans un très-pauvre village.

On débarque, et je me trouve tout d'abord en face de la vieille porte que représente notre gravure (p. 353). Elle est en briques rouges; ses décorations en relief sont faites d'une sorte de pâte blanche, peinte ou jaunie par le temps. On l'a construite pendant la première année du synode, en 1618. Le bas-relief, au centre, figure une jeune femme assise dans une enceinte d'osier remplie de fleurs : elle tient d'une main les armes de la ville, de l'autre une palme. Alentour on voit les écussons et les noms des villes ou des communes qui ont concouru de leurs deniers à l'érection du monument. Au-dessus de la jeune femme est un buste d'empereur romain. Une des fenêtres est décorée de têtes de femmes assez gracieuses; l'autre, de vilaines têtes d'hommes. Deux devises latines fort sages disent clairement que, dès l'origine, on n'a pas compté beaucoup sur cette porte pour la défense de Dort :

PAX CIVIUM ET CONCORDIA
TUTISSIMÈ URBEM MUNIUNT.

(La paix entre les citoyens et la concorde défendent bien plus sûrement la ville.)

CUSTOS ESTO MIHI DEUS MEUS JEHOVAH.

(Sois mon gardien, ô Jéhovah, mon Dieu!)

La rotonde qui surmonte l'édifice est louée à un petit cercle de bourgeois qui y viennent fumer, jouer et boire. L'effet général n'a rien de merveilleux, et je crois volontiers que M. Rouargue et moi sommes à peu près les seuls voyageurs qui depuis longues années aient regardé ce monument. Les beaux arbres que l'on voit à gauche sur la gravure ont disparu : ils sont remplacés par de plus jeunes. Le traîneau orné que l'on remarque au premier

plan est une voiture qui sert à transporter les malades; elle est la seule de son espèce à Dort.

La maison la plus voisine de la vieille porte n'est rien moins que l'hôtel de *la Belle-Vue*, et il mérite vraiment son nom. Dort est une île située à un carrefour de fleuves; car on peut donner ce titre au large *trivium* d'eau qui forme devant la ville une sorte de fourche ou de T renversé (⊥). Le spectacle qui se déroule sous les yeux du voyageur accoudé à une fenêtre de l'hôtel de la Belle-Vue peut soutenir la comparaison avec celui que donnent la Tamise et le défilé de ses navires quand on les regarde du balcon d'un hôtel de Greenwich. Des navires de toute grandeur se succèdent incessamment devant la ville hollandaise : bateaux à vapeur transportant des voyageurs, remorqueurs, navires marchands, barques chargées de foin, de bois, de légumes ou de fruits; pendant la nuit même, plusieurs paquebots, annoncés de loin par leurs cloches et leurs lanternes rouges et bleues, viennent s'arrêter sur le quai, vis-à-vis la vieille porte. J'admire, et je me dis qu'il n'y a pas là de quoi me faire regretter mon voyage à Dort. Ma chambre a quatre fenêtres où je vois, comme dans quatre cadres, les tableaux les plus variés de la navigation hollandaise.

On ne connaît pas, à Dort, l'usage des cordons de sonnette. Si l'on veut appeler les serviteurs, il faut s'armer d'une grosse cloche à manche de bois, sortir sur le palier, et mettre en branle cette machine jusqu'à ce que le bruit ait produit son effet. Deux ou trois voyageurs peuvent se rencontrer ensemble dans cet exercice étrange : les serviteurs n'en arrivent pas plus vite.

Le maître de l'hôtel me paraît un très-honnête homme, d'une amabilité un peu passive. Il est assis devant sa porte et il fume : on sent qu'il lui en coûtera beaucoup de se déranger. Le premier servant, un peu plus actif, n'en est pas moins très-étonné toutes les fois qu'on lui demande un service. On désire un verre de bière, il vous indique de la main, tout au loin, un café; on a une lettre à envoyer à la poste, il vous explique complaisamment comment il vous serait très-facile de la porter vous-même en tournant trois fois à droite, quatre fois à gauche, puis en passant une place, deux ponts, etc.; il ne lui vient pas à la pensée d'envoyer la lettre par son second. Le voyageur comprend à chaque instant qu'il est importun, et que, tout prêt qu'il soit à bien rétribuer les peines que l'on voudra prendre pour lui, maître et serviteurs préfèrent de beaucoup leur repos à l'argent. C'est très-noble; mais alors pourquoi l'hôtel?

Mes deux idées fixes sont de voir le bâtiment du synode et la galerie de M. de Cat.

Le premier garçon assure que le *Kloveniersdoelen* où était la salle du synode n'existe plus; il a servi à divers usages, en dernier lieu à une troupe de comédiens ambulants. On l'a rasé, et sur ses fondements on va élever une prison cellulaire. J'ai peine à croire à cet acte de vandalisme. Le synode de 1618 est au moins pour les Hollandais ce que le concile de Trente est pour les catholiques; la salle où leur dogme a été fixé n'est pas seulement un édifice de la ville, c'est un des monuments les plus respectables de la Hollande. MM. da Costa et Groen van Prinsterer n'auraient-ils point protesté contre une telle manifestation d'indifférence religieuse et historique?

Mais je commencerai par visiter la galerie de M. de Cat. Le premier garçon me regarde avec stupéfaction et me dit :

— M. de Cat, savez-vous (c'est sa locution familière), est un homme riche, très-riche!

— Qu'importe!

— M. de Cat, savez-vous, est un homme très comme il faut!

— Je n'en doute pas.

J'insiste pour que l'on porte ma carte chez M. de Cat, et qu'on le prie d'indiquer l'heure à laquelle il me sera possible de me présenter chez lui. Une demi-heure après, le second revient m'annoncer que M. de Cat dîne, et qu'ensuite il fera la sieste. J'attendrai. Je feuillette un livre, j'écris.

Du côté opposé au quai, on aperçoit de la fenêtre de l'hôtel un canal et deux ou trois rues. Les bateaux sont immobiles; quelques personnes marchent, mais lentement.

A trente pas, je vois une boutique de cordonnier. Trois ouvriers en blouse bleue travaillent et causent : toute la chambre est d'une blancheur immaculée; rien n'y blesse le regard. Une jolie cage d'oiseau est suspendue près d'une muraille. De l'autre côté est un pot de faïence d'où sort une très-belle fleur, une rare variété d'hortensia : pour la protéger contre le vent, on a placé entre elle et la porte de la boutique un grand verre dans un cadre de bois sculpté. Un peu de pluie vient à tomber : deux ouvriers entr'ouvrent la fenêtre et font glisser la plante au dehors, avec une précaution extrême. Je descends, je passe devant la boutique, j'observe avec attention l'intérieur, et j'en admire encore plus l'ordre et la propreté. On peut donc être cordonnier sans se noircir le visage et les bras, sans avoir une chevelure ébouriffée, et sans vivre entouré de formes, d'outils jetés pêle-mêle, de rognures de cuir et de sales baquets.

Un jeune apothicaire vient sur le pas de sa porte et me regarde d'un air bienveillant. Je m'approche, et lui demande quel est le chemin pour aller à la salle du synode. Sans hésiter, il me fait la nomenclature des rues que je dois suivre. Donc le bâtiment n'est pas détruit. Après trois à quatre cents pas, je ne sais plus si je suis dans le bon chemin, et j'entre chez un libraire qui me répond :

— La salle du synode? Elle n'existe plus.

Et il me montre une photographie représentant à l'extérieur le bâtiment tel qu'il était encore l'an dernier : un seul étage, six à huit grandes fenêtres carrées; au rez-de-chaussée, une porte surmontée de quelques moulures; aucun caractère particulier. Il n'en est pas moins regrettable que les magistrats aient eu si peu le sentiment de la vénération.

Si je n'ai vu le synode qu'en peinture, j'ai du moins en perspective, pour me consoler, la galerie de M. de Cat. Son hôtel est peu éloigné de la maison du libraire. Je frappe. Une belle jeune servante, blonde et rieuse, vient m'ouvrir; mais à mon aspect étranger, et avant même d'avoir entendu mes premières paroles, elle fuit. Presque aussitôt apparaît un grand valet enveloppé dans une longue redingote de toile blanche comme dans un fourreau. Il ne me comprend pas davantage, et me fuit à son tour. Arrive ensuite un gentil petit page en veste brune : il parle un peu français. Je lui expose ma requête. Il s'absente deux minutes, et revient me dire très-obligeamment qu'il est trop tard pour voir la galerie, et que demain... — Demain? — Il sera trop tard encore. — Je me retire étonné, et je me promets d'avertir les étrangers que si jamais ils se laissent séduire par l'envie de voir les tableaux de M. de Cat, ils feront sagement d'écrire, avant leur départ, pour en demander l'autorisation, et peut-être de se faire recommander. O belle et généreuse Italie! familles patriciennes de Rome, de Venise, de Florence ou de Gênes!... A peine ai-je fait dix pas que je me reproche ces exclamations intérieures. On aime les tableaux; et parce qu'on a acheté quelques chefs-d'œuvre, est-on obligé d'ouvrir sa maison à tout venant? « Je ne tire point vanité de ma galerie, je paye moi-même les gages de mes domestiques, et je pré-

tends montrer mes tableaux quand il me plaît, et ne pas les montrer quand il ne me plaît pas. » Rien de plus juste, et, à moins d'avoir le caractère mal fait, il n'y a rien à répondre.

— Que me reste-t-il à faire à Dort? Errer.

La grande église, sur le vieux port, est un assez bel édifice gothique du treizième siècle. Le gardien y montre avec une naïve fierté une chaire en marbre et des fonts de baptême en or.

Quelques personnes s'occupent de la souscription ouverte par les admirateurs du génie d'Ary Scheffer. On n'espère pas arriver à une somme suffisante pour faire une statue en bronze; on se contentera d'un buste. Où le placera-t-on? Les uns préfèrent l'intérieur de la grande église; les autres, la place qui est devant.

Parmi les grands canaux, tous très-longs et parallèles au grand cours d'eau qui côtoie la ville au nord, plusieurs n'ont point de quais. Les maisons plongent dans l'eau, comme celles de Venise. Des poulies scellées au-dessus des fenêtres servent à puiser de l'eau pour les usages domestiques, ou à descendre des filets pour prendre du poisson.

Un bourgeois assis à son balcon pêche à la ligne; à quatre pas de lui et à son niveau, un homme assis au bout d'une grande barque est tout entier à la même occupation : ils se regardent de temps à autre sans échanger une seule parole; du pont où je suis, les considérant sur ce fond paisible où tout est silence et immobilité, il me semble voir une peinture du Japon. Mais soyons justes : manquons-nous de pêcheurs à la ligne, et nos petites villes françaises sont-elles plus animées?

Quelques ouvriers travaillent dans un bassin où se projette l'ombre de l'église. Ils séparent de beaux arbres droits et équarris qui, venus, liés en immenses radeaux, d'Allemagne et de Suisse, vont être transportés vers une armée de moulins à vent rangés sur le rivage, à l'ouest de la ville, pour y être sciés et réduits en longues planches.

Dans aucune vieille ville je n'ai vu tant de façades de maisons penchées en avant, comme pour saluer ou écraser ceux qui passent. On a la prudence, il est vrai, de leur attacher par derrière, en haut, à la nuque, de grosses barres de fer qui les retiennent comme des lisières; et c'est seulement là ce qui fait soupçonner qu'elles peuvent bien être trois ou quatre fois centenaires, car elles sont si proprement peintes en blanc, en brun ou en gris tendre, qu'avec leurs tuiles rouges, leurs vitraux étincelants, leurs stores neufs, leurs portes vernies, elles ont encore l'air toutes jeunettes. Ne serait-ce pas la nature du sol, plus encore que la vieillesse ou le défaut d'art dans la construction, qui leur a fait perdre ainsi leur aplomb? Les géologues assurent qu'en 1421, pendant une inondation terrible, la ville de Dort tout entière, avec ses monuments, ses rues, et la couche d'argile sur laquelle elle est bâtie, glissa de loin vers la place où elle se trouve aujourd'hui, sans secousse, sans bruit et sans ruines (1).

Comme les habitants de Dort savent parfaitement les noms de leurs rues et de leurs places, ils ne prennent pas la peine de les inscrire sur les murs; ce ne serait bon que pour les étrangers; mais comme il paraît qu'ils ne se connaissent pas aussi bien entre eux, ils ont grand soin, presque tous, d'écrire leurs noms sur leurs portes.

Un artiste curieux ferait une assez riche collection de vieilles enseignes en relief sur pierre : on y voit des scènes de l'ancien temps naïvement représentées; c'est un passe-temps qui a bien son prix quand on ne peut pas visiter la galerie de M. de Cat.

Les pharmaciens et les marchands de tabac ont pour enseignes de grosses vilaines têtes en bois peint, à bonnets de Turcs ou de fous, et qui tiennent grandes ouvertes leurs larges bouches. Est-ce raisonnable de provoquer ainsi au bâillement les habitants de Dort et les étrangers qui les regardent? Mais j'ai retrouvé ces têtes monstrueuses dans presque toutes les villes de Hollande.

Je me lasse à compter les servantes qui lavent les maisons. Les unes, assises sur le bord des fenêtres, le dos tourné du côté de la rue, font descendre les châssis jusque sur leurs genoux, et nettoient chacune des vitres avec tout le minutieux scrupule qu'une brunisseuse met à polir un bijou. D'autres, dans la rue, armées de petites pompes, envoient jusqu'au faîte des façades des jets d'eau qui retombent et glissent du haut en bas, pendant une demi-heure, en mille ruisselets. Puis à la pompe succèdent les éponges, que l'on fait aller et venir comme des limes sur les dalles bleuâtres du trottoir et les marches de la porte.

La *Société d'harmonie*, logée dans une fort jolie maison, a pour rivaux trois cercles : la *Grande Société*, *l'Amitié*, et *la Liberté*. L'hôtel de ville, où l'on conserve quelques tableaux de peintres nés à Dort, est décoré d'un escalier que gardent des lions en pierre, d'un fronton et d'une sorte de campanile. Le palais de justice est d'un style simple et plutôt lourd que grave. On rencontre encore quelques autres édifices publics d'un aspect très-convenable, mais sans originalité. Les temples ou églises ont peu d'apparence; réformés, wallons, luthériens, anglicans, remontrants, mennonites, catholiques et juifs, professent leurs religions, tout près les uns des autres, sans chercher à s'entre-détruire : on se partage les âmes sans haine, quoique sans indifférence.

Les miroirs doubles, suspendus à un pied ou deux devant les fenêtres, m'ont paru plus nombreux à Dort qu'en aucune autre ville de Hollande. Ils réfléchissent deux fois l'image de toute personne qui passe, et permettent de la voir depuis une extrémité de la rue jusqu'à l'autre; en sorte que, grâce à cette curieuse petite machine qui absorbe tout le mouvement extérieur pour le porter au dedans des maisons, il est rare que du fond de sa chambre la ménagère n'ait pas constamment quelqu'un à regarder; or, pour peu qu'une demi-douzaine de passants viennent à circuler aux environs, les miroirs en font une foule. La population de Dort est, dit-on, chose incroyable! de vingt et un mille habitants : à voir les rues si désertes, je me demande si l'on n'a pas compté tous ces milliers d'hommes et de femmes dans les miroirs.

RETOUR A ROTTERDAM.

Le soleil rayonne entre deux immenses montagnes de nuages blancs dont il dore les cimes; le bateau glisse sur une surface verte comme les prairies, et me remporte vers Rotterdam. Une douce paix règne dans toute la nature. De jeunes filles à demi agenouillées dans les herbes du rivage regardent de notre côté tandis que leurs doigts sont occupés à traire de belles vaches grasses qui se laissent faire avec bénignité. Quelques villages à demi cachés derrière des remparts de terre gazonnés et plantés, nous rappellent les enceintes des fermes normandes. Plus nous approchons de la ville, plus le nombre des petits bateaux qui viennent l'approvisionner augmente; plusieurs sont remplis de petits concombres qui ressemblent à des croissants dorés. Une barque brille entre toutes; elle est chargée de pots de fleurs : on est presque surpris de voir, au lieu de bêche ou de râteau, une rame aux mains du maître de ce jardin flottant.

Nous abordons. Tout à coup le ciel s'obscurcit et se fond en une pluie torrentielle. Plus de ruelle qui n'ait aussi

(1) Voyez l'excellent ouvrage de M. Alphonse Esquiros, *la Néerlande et la vie hollandaise*, t. II, p. 106.

son canal. Je me réfugie, avec le brave homme qui porte ma valise, sous un auvent où bientôt viennent s'abriter une douzaine de jeunes femmes descendues en hâte de trois chariots de campagne découverts, peints en bleu, et dont les bords supérieurs sont découpés et sculptés. Elles nous enveloppent et nous étouffent à demi, riant aux éclats, et se montrant les unes aux autres leurs coiffes de tulle et leurs fichus de mousseline mouillés. Toutes portent des ornements en argent ou en or sous leur bonnet, aux tempes ou au front. La plupart n'ont que des spirales en or à la hauteur des yeux ou vers le milieu du front; c'est ce qui m'a paru dominer à Dort comme à Rotterdam; mais les variétés de ces décorations de tête augmentent étrangement à mesure que l'on parcourt plus de provinces, et c'est une science d'être en état de reconnaître le pays de chaque femme ou fille selon la forme de sa coiffure et les détails d'orfévrerie qui la distinguent. Dans la province de la Hollande-Septentrionale (Noord-Holland), cette partie de la toilette est très-riche et très-compliquée. Voici comment elle est décrite par l'auteur des « Costumes des Pays-Bas », et il me semble que le commencement de cette description même ne s'entend guère sans quelque travail d'esprit :

« On coupe les cheveux fort courts, et on les couvre d'un bonnet de dessous de satin blanc, bordé de fleurs noires; on adapte à ce bonnet, par derrière, un petit bourrelet, afin d'empêcher certain anneau placé autour du bas de la tête de se déplacer. Aux extrémités de cet anneau s'attachent de grandes plaques carrées, garnies à l'avant d'ornements en relief. — Les célibataires et les domestiques portent l'anneau et les plaques le plus souvent en argent; dans les classes aisées, ils sont en or. — Les aiguilles ou bandes à cheveux, en or, dont les côtés larges se trouvent derrière les plaques, montent en s'amoindrissant jusqu'au sommet de la tête; aux extrémités inférieures, on porte, de même que sur l'aiguille large ou bande du front, des ornements ciselés. Cette aiguille du front se place en travers sur tout le front; les femmes mariées portent le haut bout à droite, les filles à gauche; dans les classes très-aisées, elle est surmontée de diamants. Dans les environs de Puzmerende, les plaques sont souvent aussi ornées de diamants et d'autres pierres précieuses; les aiguilles d'or placées derrière les boucles sont presque toujours montées en diamants ou grenats. »

Dans l'île de Beveland (Nord), province de Zélande, le bonnet de dessous noir est garni, à la hauteur des joues, de petites boucles en or auxquelles sont adaptés de beaux pendants, et, au-dessus des boucles, des boutons ou des aiguilles d'or travaillés à jour. L'aiguille du front, ornée de fleurs d'or, se porte perpendiculairement et descend jusque entre les sourcils.

A Giethoorn, province d'Over-Yssel, les coiffes de dentelle ne sont pas en usage, et les femmes portent extérieurement, sur une sorte de calotte de mérinos noir, les larges plaques d'or, ordinairement à demi couvertes par des bonnets transparents. Ces plaques sont ornées de grandes rosettes à la hauteur de l'œil.

La plus simple coiffure est peut-être celle des femmes de l'île de Schokland, dans la même province. Leur bonnet est en toile bleue, sans aucun ornement, sauf quelques plis qui peuvent le faire ressembler à un gâteau de Savoie.

Dans l'île de Marken (Noord-Holland), le bonnet, de forme à peu près semblable, est cependant un peu plus orné. Une bande de carton le soutient à la base; un petit cercle entoure le bord supérieur; des bandes de fil d'estame rouge qu'on entrevoit sous le linon, et quelques ornements noirs brodés, ne parent que médiocrement cette espèce de chapeau sans bords.



Beijerland (*Zuid-Holland*). Ile Schockland (*Over-Yssel*). Ile de Marken (*Noord-Holland*). Beijerland (*Zuid-Holland*).

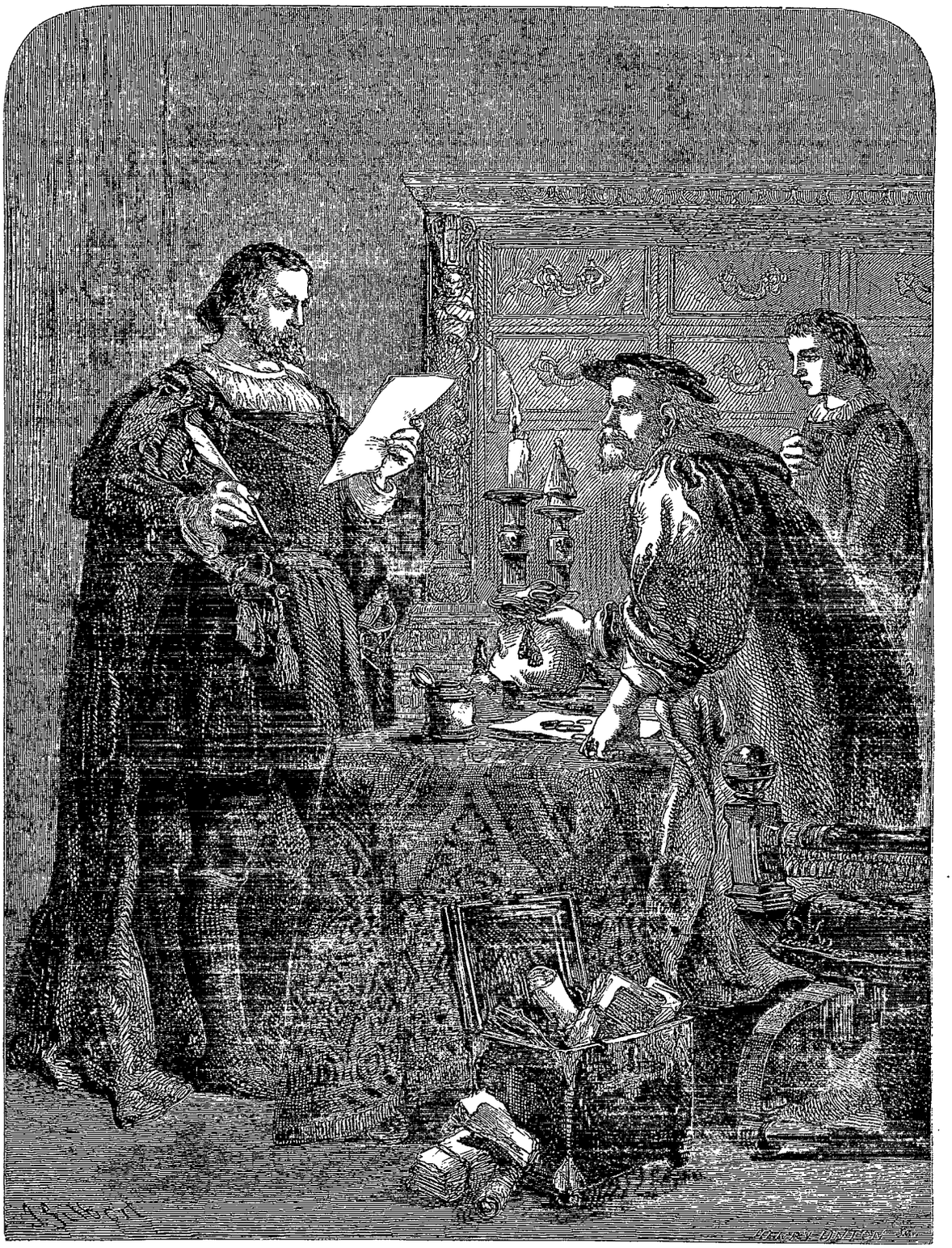
C'est à Vlaardingen et à Maassluis, dans la province de la Hollande-Méridionale (Zuid-Holland), que les femmes s'ornent de ces aiguilles ou bandes en or, qui se relèvent vers le sommet de la tête comme de longues cornes, soit dessous, soit dessus les coiffes. Les plaques de côté en or sont pesantes et larges, et, dans la classe riche, les pendants sont garnis de pierreries fines...

. . . La nuit approche. La pluie continue; j'abandonne l'auvent, et je monte dans un omnibus qui passe. Où va-t-il? Je l'ignore. Il s'arrêtera assurément devant un hôtel. Mais il fait obscur : mes compagnons ne parlent que hollandais, et nous arrivons à la station du chemin de Delft et la Haye. C'est pour le mieux.

La suite à une autre livraison.

QUELQUES PERSONNAGES DE SHAKSPEARE.

SHYLOCK.



Composition et dessin de Gilbert.

Ce qui frappe le plus dans Shakspeare, ce n'est pas seulement la variété des nombreux caractères qu'il crée, c'est surtout leur étonnante saillie. Rien n'arrête le trait heurté, hardi, de la plume âpre et incisive du poëte. Sur un fond généralement romanesque, amusant, plein de fantaisie, il dessine si énergiquement ses figures, elles prennent un tel relief, que leur type se grave dans l'esprit d'une façon indélébile. On connaît, et jamais on n'oublie les personnages que l'on a vus parler et agir avec une si vivante et si forte réalité. Les événements, la fable, peuvent être invraisemblables, les caractères ne le sont jamais. L'homme que peint le poëte philosophe est tel que l'ont fait son temps, son pays, sa race, les circonstances et le milieu dans lequel il a vécu; jamais il ne ment à sa nature.

Les deux personnages principaux du *Marchand de Venise* ont réellement une valeur historique parce que, dans une même profession de la vie privée, ils représentent deux races distinctes et en font connaître les tendances, l'esprit et l'antagonisme. Le noble et fastueux marchand vénitien qui envoie ses navires chargés de richesses vers tous les points du globe, et qui répand largement sur de nombreux amis toutes les joies de son opulence, contraste vivement avec l'obscur trafiquant juif, l'usurier tout avarice, bassesse, envie, Shylock, en un mot (car son nom résume un caractère); Shylock, qui s'est enrichi, s'est gonflé de venin dans les bas fonds de la société, où il est repoussé et où il se repaît de sa haine.

Antonio manque d'argent comptant pour venir au secours d'un ami de cœur; il lui en faut, à n'importe quel prix.

— Tout ce que je possède vogue sur les vastes mers, dit-il à cet ami, à Bassanio. Je n'ai ni espèces, ni moyens de réaliser sur l'heure; mais use sans scrupule de mon nom. Enquiers-toi où est l'argent à Venise, et c'est ma volonté qu'où tu le trouveras tu l'obtiennes, quelles que soient les conditions, sur mon crédit ou par mon influence.

C'est chez Shylock seulement que Bassanio a pu trouver une aussi forte somme, et là s'ouvre la belle scène où Shakspeare met tout d'abord les deux types en présence.

Shylock. Trois mille ducats... bien.

Bassanio. Oui, Monsieur, pour trois mois.

Shylock. Pour trois mois... bien.

Bassanio. Et cette somme, comme je vous le disais, Antonio la cautionnera.

Shylock. Antonio se fera caution... bien.

Bassanio. Pouvez-vous me rendre ce service? Voulez-vous m'obliger? Aurai-je votre réponse?

Shylock. Trois mille ducats pour trois mois, et Antonio cautionne.

Bassanio. Votre réponse à cela?

Shylock. Antonio est bon...

Bassanio. Avez-vous entendu chose à l'encontre?

Shylock. Oh! non, non, non, non. En disant qu'il est bon, je veux seulement faire entendre qu'il est solvable. Ses fonds néanmoins sont hasardés. Il a une galère partie pour Tripoli; une autre se rend aux Indes; j'ai ouï parler encore, sur le Rialto, d'une troisième au Mexique et d'une quatrième en route pour l'Angleterre. Il a encore d'autres chances aventurées partout. Or les vaisseaux ne sont que des planches, les marins des hommes; il y a des rats de terre et des rats d'eau, des voleurs sur la terre et des voleurs sur l'eau, j'entends des pirates; ensuite viennent les périls de la mer, vents, rochers. Ce nonobstant, l'homme est solvable... Trois mille ducats... je pense pouvoir prendre son billet.

Bassanio. Soyez sûr que vous le pouvez.

Shylock. Je serai sûr que je le puis quand j'aurai avisé à prendre mes sûretés. Puis-je parler à Antonio?

Bassanio. S'il vous plaisait de venir dîner avec nous?

Shylock. Oui, vraiment! pour sentir le porc, pour manger de l'habitacle dans lequel votre prophète, le Nazaréen, fit entrer le diable? J'achèterai avec vous, je vendrai avec vous, je parlerai avec vous, je marcherai avec vous, et ainsi du reste; mais je ne mangerai pas avec vous, je ne boirai pas avec vous, je ne prierai point avec vous... Quelles nouvelles sur le Rialto?... Qui nous vient là? (*Antonio entre.*)

Bassanio. C'est le seigneur Antonio.

Shylock, *à part*. A-t-il assez la mine d'un chien couchant! Je le hais comme un chrétien qu'il est, mais plus encore à cause de cette plate niaiserie qui lui fait prêter gratuitement, et abaisser ainsi pour nous le taux de l'intérêt dans Venise. Mais qu'une fois je le tienne au défaut de la cuirasse, et je rassasierai la vieille rancune que je lui porte. Il hait notre sainte nation, et jusque dans les réunions de marchands, il se raille de moi, de mes marchés, de mes licites profits, qu'il traite d'usure : malédiction sur ma tribu si je lui pardonne!

Bassanio. Shylock, entendez-vous?

Shylock. Je débattais à part moi ce que j'ai de fonds disponibles. Au premier aperçu, je ne crois pas pouvoir lever ainsi d'emblée une masse de trois mille ducats... Bah! qu'importe! Tubal, un riche Hébreu de ma tribu, y pourvoira. Mais, doucement... Pour combien de mois les désirez-vous? (*A Antonio.*) Reposez-vous donc, mon digne seigneur; votre honorable nom était à l'instant sur nos lèvres.

Antonio. Shylock, bien que je ne prête ni n'emprunte à usure, cependant, pour suppléer aux impérieux besoins d'un ami, je romps avec ma coutume. (*A Bassanio.*) A-t-il connaissance de ce qu'il vous faut?

Shylock. Eh! eh! mais oui; trois mille ducats.

Antonio. Et pour trois mois.

Shylock. J'oubliais... Trois mois, disiez-vous?... A merveille... Et votre billet? Laissez-moi voir un peu... Entendons-nous bien : vous prétendiez, ce me semble, que vous ne prêtiez ni n'empruntiez à intérêt?

Antonio. Ce n'est pas mon usage.

Shylock. Quand Jacob paissait les troupeaux de son oncle Laban, ce Jacob était, par le fait de sa très-digne mère, le troisième héritier de notre saint père Abraham; oui, le troisième...

Antonio. Qu'est-ce à dire? Prêtait-il à usure?

Shylock. Non, non, pas positivement ce que vous appelleriez usure. Remarquez un peu ce que fit Jacob. Quand Laban et lui furent convenus que tous les agnelets bariolés et pies deviendraient son salaire, l'habile berger pela certaines baguettes qu'il attacha sous les yeux des brebis devenues fécondes, lesquelles, au temps d'agneler, mirent bas des petits bigarrés; ceux-là tombaient en partage à Jacob. C'était donc une façon de pousser au gain, et l'adroit pâtre fut béni. Le ciel favorise le lucre, pourvu que les hommes ne le dérobent point.

Antonio. C'était là un cas fortuit dont se servit Jacob, un hasard amené par une volonté d'en haut qu'il n'était pas en son pouvoir de provoquer. Du reste, la citation vient-elle à l'honneur de l'usure? ou bien votre or et votre argent sont-ils des brebis et des boucs?

Shylock. Je ne dis pas; seulement je les fais multiplier aussi vite. Mais notez-moi ceci, seigneur...

Antonio. Remarquez-vous, Bassanio, comment le diable peut à ses fins citer l'Écriture sainte! Une âme perverse produisant des témoins sacrés, c'est comme un scélérat à la face riante, comme un beau fruit pourri au cœur. Oh! de quels beaux dehors se pare le mensonge!

Shylock. Trois mille ducats... c'est une bonne somme ronde. Trois mois sur douze... voyons un peu le taux.

Antonio. Eh bien, Shylock, vous serons-nous redevables?

Shylock. Seigneur Antonio, quantes et maintes fois, au Rialto, vous m'avez déprécié et vilipendé à propos de mon pécule et de mes profits, et, toujours pliant l'épaule, j'ai supporté; car endurer est le lot de notre race. Vous m'appeliez mécréant, chien de coupe-jarret, et vous crachiez sur mon caban de juif, le tout parce que j'use à mon gré de ce qui m'appartient... à merveille... Et maintenant il semblerait que vous eussiez besoin de mon aide : en avant, alors! vous venez à moi, et vous dites : « Shylock, il nous faudrait de l'argent. » Vous le dites, vous qui déchargiez votre catarrhe sur ma barbe, qui me repoussiez du pied comme vous

chassez de votre seuil un chien errant! Ah! c'est de l'argent qu'il vous faut! Et que répondrai-je, moi? Ne vous dirai-je pas : Un chien a-t-il de l'argent? Un mâtin peut-il vous prêter trois mille ducats?... Ou bien, me courbant très-bas et du ton respectueux d'un vassal, dois-je, retenant mon souffle, murmurer humblement : Beau sire, vous avez craché sur moi mercredi dernier; vous m'avez repoussé du pied tel jour; une autre fois, vous m'avez appelé chien; et pour tant de politesses, je vais vous prêter tant d'argent?

ANTONIO. Je suis prêt à te traiter encore de même, prêt encore à te cracher dessus, à te chasser encore du pied. Si donc tu prêtes cet argent, prête-le, non à un ami (l'amitié jamais tira-t-elle un profit du stérile capital d'un ami?), prête-le plutôt, prête à ton ennemi; que, s'il manque, tu puisses d'un front plus hardi aller requérir son châtiment.

SHYLOCK. Eh! voyez-le donc! comme il s'enflamme! Je voulais vous bien traiter, gagner votre bon vouloir, passer l'éponge sur les opprobres dont vous m'avez sali, suppléer à vos besoins présents sans vous prendre une obole d'intérêt, et vous ne daignez pas m'entendre! C'était pourtant une offre bénévole.

ANTONIO. Ceci serait obligeance?

SHYLOCK. Bienveillance pure, je le prouverai. Faites-moi un billet tout simple, et admettons, affaire de plaisanterie, pour unique dédit et pénalité, que si, aux jour et lieu désignés, la somme ou les sommes stipulées n'ont pas été rendues, une livre de votre belle chair, en guise d'amende et de forfait, sera prélevée sur telle partie du corps que bon me semblera.

ANTONIO. Accepté! Ma foi, je signerai le billet en disant que le juif a du bon.

BASSANIO. Vous ne signerez pas pour moi un pareil engagement, plutôt endurer les dernières extrémités!

ANTONIO. Allons donc! homme, quelle enfance! Je ne puis courir aucun risque. Dans ces deux mois, c'est-à-dire un mois avant l'échéance, j'attends le retour de neuf fois la valeur du billet.

SHYLOCK. O père Abraham! quels cœurs ont ces chrétiens, pour apprendre ainsi de leurs propres dures pratiques à soupçonner les intentions d'autrui! Dites-moi donc un peu, je vous prie, à supposer qu'il manque au jour convenu, que gagnerais-je à exiger pareil dédit? La livre de chair d'homme, enlevée au corps de l'homme, n'est pas aussi profitable, n'a pas autant de valeur que la chair des moutons, des bœufs ou des chevreaux. J'ai dit que, pour gagner son bon vouloir, son amitié, j'accorderais une gratuité : s'il l'accepte, fort bien; s'il n'en veut pas, bonsoir. Et à présent, n'allez pas m'injurier encore, en reconnaissance de mes facilités. . . . . .

ANTONIO. ... Soit, Shylock, je signerai ce billet... Ma foi, cet Hébreu se fera chrétien, il tourne au tendre.

MATINÉE D'UNE GRANDE DAME SOUS LOUIS XV.

LA DUCHESSE DE CHOISEUL (1) A Mme DU DEFFANT.

Versailles, décembre 1762.

... Je viens de m'arracher de mon lit pour achever une frisure commencée d'hier; quatre pesantes mains accablent ma pauvre tête. Ce n'est pas le pire pour elle : j'entends résonner à mes oreilles les papillotes, le fer; il est trop chaud... « Quel ajustement Madame mettra-t-elle donc aujourd'hui?... Cela va avec une telle robe... Angélique, faites donc le tocquet; Marianne, apportez le panier. » (Vous entendez bien que c'est la suprême *Tintin* qui ordonne ainsi.) Elle a beaucoup de peine à nettoyer ma montre avec un vieux gant; elle me fait voir que le fond en est toujours noir. Ce n'est pas tout : un militaire pérore de l'expulsion des jésuites; deux médecins parlent, je crois, de guerre, ou se la font peut-être; un archevêque me montre une décoration d'architecture... On me crie de l'autre chambre : « Madame, voilà les trois quarts; le roi va passer pour la messe... — Allons! vite! vite! mon bonnet, ma coiffe, mon manchon, mon éventail, mon livre, ma chaise, mes porteurs! Partons! » J'arrive de la messe; une femme de mes amies entre presque aussitôt que moi : elle est en habit; mon très-petit cabinet est rempli de la vastitude de son panier. Elle veut que je continue (à écrire) : « Je n'en ferai rien, Madame; je ne serai pas assez mon ennemie pour me priver du plaisir de vous voir et de vous entendre... » Enfin elle est partie; reprenons ma lettre; mais on vient me dire que le courrier de Paris va partir : « Il demande si Madame n'a rien à lui ordonner. — Et si fait, vraiment! j'écris à ma chère enfant; qu'il attende. » Une jeune Irlandaise vient me solliciter pour une grâce que je ne lui ferai pas obtenir. Un fabricant de Tours vient me remercier d'un bien que je ne lui ai pas procuré. Celui-ci vient me présenter son frère, que je ne verrai pas; il n'y a pas jusqu'à Mlle Fel (1) qui arrive chez moi... J'entends le tambour; les chaises de mon antichambre sont culbutées : ce sont les officiers suisses qui se précipitent dans la cour... Le maître d'hôtel vient demander si je veux qu'on serve. Il m'avertit que le salon est plein de monde, que Monsieur est rentré, qu'il a demandé à dîner... Allons donc, il faut finir.

(1) Femme du fameux ministre Choiseul-Stainville, qui succéda dans le ministère au cardinal de Bernis, en 1758. La duchesse était une personne vertueuse, aimable, et encore jeune au temps où elle écrivait cette lettre.

LES DEUX FERMES.

Suite. — Voy. p. 59, 100, 124, 155, 252, 331.

LE BATTAGE DES GRAINS.

Le battage des grains au fléau tend heureusement chaque jour à disparaître pour faire place à des procédés plus parfaits, plus expéditifs et plus économiques.

Depuis les temps les plus reculés, on se sert du fléau pour battre les gerbes; c'est seulement depuis quelques années qu'on a songé à substituer à cet instrument barbare une machine puissante, et à remplacer les bras de l'homme par les moteurs animaux ou par les moteurs à vapeur.

Le battage au fléau avait de nombreux inconvénients qui peuvent se résumer ainsi :

1° Le battage était incomplet; on a calculé que le fléau laissait en moyenne un dixième des grains dans la gerbe. On s'est assuré de ce fait en repassant à la machine des gerbes battues au fléau et en mesurant exactement le grain qui résultait de ce second battage.

2° L'opération du battage au fléau est lente : il faut des granges immenses pour recevoir les gerbes dans les pays où l'on ne sait pas faire les meules; les bras manquent souvent au moment où on en a le plus grand besoin, et il n'est pas toujours possible au cultivateur attentif de profiter des fluctuations du marché pour vendre ses grains avec profit.

3° Si l'opération est plus lente qu'avec la machine, elle est aussi plus coûteuse.

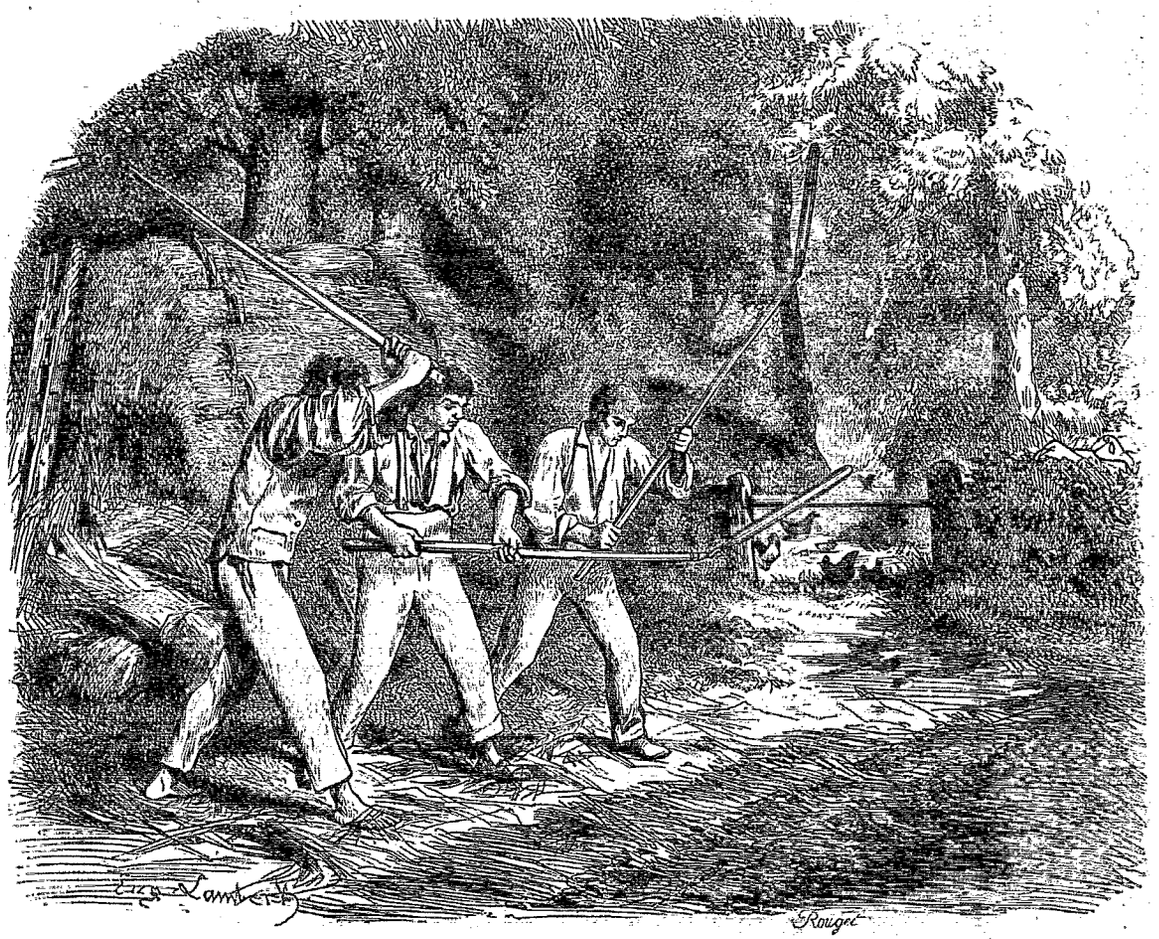
4° Enfin le battage au fléau, et surtout le battage en grange pendant les journées d'hiver, est une opération malsaine, à cause de la poussière délétère qui se dégage des gerbes et attaque les poumons des travailleurs.

(1) Célèbre chanteuse.

Ce sont ces diverses raisons qui ont engagé les constructeurs de machines agricoles à chercher un moyen mécanique de battre la moisson.

Les intrépides défenseurs des vieux procédés, qu'ils décorent du nom de tradition, n'ont pu contester les inconvénients que je viens d'énumérer; mais ils ont essayé de discuter les avantages de la machine. Cependant on bat à la machine des gerbes déjà battues au fléau, comme je l'ai vu faire chez M. Lecouteux, à Creteil, on en retire du grain; il faut bien que le fléau l'y ait laissé. Quant à la rapidité de l'opération, elle ne se discute pas.

En désespoir de cause, on s'est rabattu sur le prix de revient, et on a soutenu que le battage à la machine revenait aussi cher que le battage au fléau. La question du prix de revient est moins facile à résoudre que les autres; c'est un problème économique dont on peut faire varier à l'infini la solution en modifiant à l'infini les éléments de la question.



Battage ancien. — Dessin de Lambert.

Cependant ce problème a été résolu d'une manière positive par M. Pepin-Lehalleur, dans son rapport au jury de l'Exposition universelle de 1856.

Je me contenterai de donner un extrait de cet excellent travail, qui est le résultat des longues études faites par le jury. C'est une comparaison entre le battage au fléau et le battage à l'aide de la machine battant en travers.

« Admettons, dit M. Pepin-Lehalleur, des gerbes d'un poids moyen de 11 kilogrammes, rendant au battage convenablement fait 34 pour 100 de leur poids en grain, l'hectolitre de blé résultera de 225 kilogrammes environ de ces gerbes; admettons aussi le salaire et les prix suivants : 0^{f},275 l'heure pour le batteur au fléau et pour l'engreneur de la machine à battre (ce qui fait 2^{f},75 pour une journée de 10 heures); 0^{f},25 pour les manœuvres alimentaires ou botteleurs (2^{f},50 par jour); 0^{f},125 pour la femme déliant les gerbes et les passant à l'engreneur (1^{f},25 par jour); enfin 0^{f},50 pour chaque collier, la journée de travail étant de 10 heures (5 francs par jour). »

Ces bases établies, le rapporteur recherche le prix de revient de l'hectolitre de blé obtenu par le battage au fléau.

Dans les meilleures conditions, un homme robuste et expérimenté bat au fléau 46 kilogrammes de gerbes par heure de travail, dont le quart environ a été absorbé par les opérations successives de délier les gerbes, étaler, retourner, secouer et lier la paille; il lui faudra donc 4^{h},89 pour battre un hectolitre de grain; le prix de l'hectolitre de blé obtenu par le battage sera donc (au minimum) dans les conditions de salaire ci-dessus admises 0^{f},275 $\times$ 4^{h},89 = 1^{f},34.

Donc un hectolitre de blé battu par le fléau revient à 1^{f},34.

Dans les épreuves qui ont eu lieu devant le jury de l'exposition, les meilleures machines à battre en travers n'ont pas mis plus de 12 à 15 minutes pour battre vingt gerbes et rendre le grain à demi vanné. On suppose, afin de rester dans la vérité pratique, que la machine met 20 minutes pour vingt gerbes, ce qui fait soixante gerbes à l'heure. L'ensemble de ces gerbes pesant 660 kilogrammes, il en résulte que pour battre 225 kilogrammes de gerbes rendant

un hectolitre de grain, le machine devra travailler pendant 34 minutes.

Examinons maintenant la main-d'œuvre.

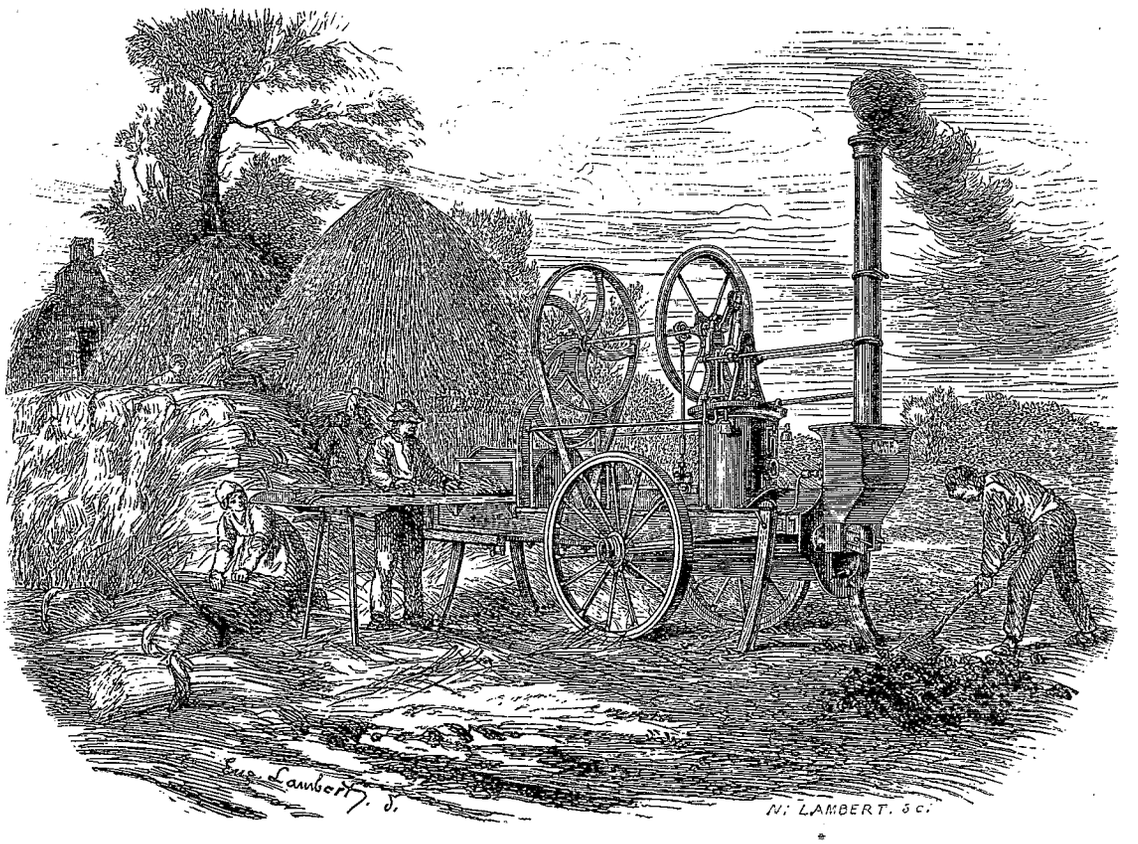
Pour alimenter convenablement une machine à battre en travers, battant de 25 à 30 hectolitres par jour, quatre hommes et une femme suffisent : un manœuvre pour rapprocher les gerbes, une femme pour les délier, un engreneur, et deux manœuvres pour botteler la paille.

M. Pepin-Lehalleur établit ainsi, sur ces données, le prix de revient de l'hectolitre :

1° Un engreneur. . . .	0h,34 × 1 × 0f,275	= 0f,093
2° Trois manœuvres . .	0h,34 × 3 × 0f,25	= 0f,255
3° Une femme	0h,34 × 1 × 0f,125	= 0f,042
4° Deux chevaux. . . .	0h,34 × 2 × 0f,50	= 0f,34
		0f,730

Ce qui réduit le prix du battage de 1 hectolitre à 0f,73. Maintenant ajoutez à ce chiffre l'intérêt du capital employé à acheter la machine, et l'amortissement, vous n'approchez encore guère de 1f,34, prix de revient du battage au fléau.

On a dû remarquer que le travail de M. Pepin-Lehal-



Battage à la vapeur. — Dessin de Lambert.

leur portait spécialement sur une machine battant en travers. Il y a aussi des machines qui battent la paille en long, et ce sont même les plus répandues.

La différence qui existe entre les machines qui battent en long et celles qui battent en travers, c'est que les premières, dans lesquelles la gerbe est introduite par l'épi, rendent la paille brisée en deux ou trois endroits et la rejettent un peu en désordre. Les secondes, au contraire, qui reçoivent la gerbe dans toute sa longueur, rendent la paille intacte et toute prête à être bottelée.

Pour les contrées où on ne tient pas à avoir la paille entière, la machine qui bat en long est préférable, parce qu'elle est plus expéditive et offre sur l'autre une économie de 25 pour 100 environ.

C'est pour cela que le jury et M. Pepin-Lehalleur établirent d'abord la comparaison entre le travail au fléau et le travail de la machine battant en travers, afin de pouvoir raisonner ensuite *à fortiori* pour la batteuse en long dont le travail est plus économique.

On adjoint aussi souvent, comme moteur de la machine à battre, une machine à vapeur locomobile au lieu d'un manége. Il y a généralement économie à employer la vapeur; mais, pour cela, il faut opérer dans une grande ferme ou entreprendre le battage à façon, comme on fait dans les environs de Paris et dans l'ouest de la France.

La machine locomobile que représente le dessin de M. Eugène Lambert est unie à une machine à battre en long. La machine et le moteur de MM. Renaud et Lotz, de Nantes, sont surtout très-répandus dans les provinces de l'ouest de la France, où ils ont rendu de grands services.

LA SCIENCE EN 1858.

Suite. — Voy. p. 14, 54, 114, 158, 238.

CHIMIE ORGANIQUE.

Suite.

Matières colorantes. — Différentes matières colorantes ont été découvertes en 1858. M. Verdeil a fait voir que la tête de l'artichaut, avant le développement de la fleur, contient une substance incolore que l'on peut extraire par une ébullition prolongée. Ce liquide incolore verdit à l'air. La même belle couleur verte s'obtient des chardons et autres plantes de la même famille. L'auteur espère qu'elle pourra être employée dans l'industrie.

De l'orseille, MM. Guinon, Marnas et Bonnet sont parvenus à extraire une belle matière de couleur pourpre qu'ils appellent pourpre français.

M. Belhomme a extrait une matière colorante jaune du *Paulownia imperialis*.

Sucres. — Le mélèze laisse exsuder un liquide d'où M. Berthelot a retiré un sucre nouveau qu'il propose d'appeler mélézitose. C'est une substance très-analogue au sucre de canne. Toutefois elle ne lui est pas absolument identique. Elle est moins altérable par les divers réactifs: ainsi, tandis que le sucre ordinaire peut aisément fermenter avec la levure de bière et former de l'alcool, la mélézitose ne fermente que très-difficilement.

Composition des matières organiques; Isomérie. — Lorsqu'on jette les yeux sur un catalogue où se trouvent énumérées toutes les matières que la chimie organique a pu reconnaître, on est frappé de la masse imposante de l'œuvre accomplie, et l'imagination s'épouvante à l'idée de ce que l'avenir ajoutera encore à la somme de nos connaissances actuelles. Toutefois il est une pensée qui rassure : c'est que les théories mettront l'ordre dans cette multitude d'êtres et permettront à l'esprit de comprendre dans des cadres simples et nets ce qui ne serait qu'amas confus sans nos facultés si heureuses de comparaison et de classification. Déjà quelques faits ont établi des relations simples entre les composés organiques. L'une de ces relations les plus remarquables, c'est celle de leur composition: On a trouvé que, sauf quelques exceptions particulières, quatre corps simples forment à eux seuls toutes ces substances; ce sont: le charbon, l'hydrogène, l'oxygène et l'azote. Les deux premiers se trouvent dans toutes, dans quelques-unes l'oxygène manque, et l'azote ne se rencontre qu'assez rarement. Comment se peut-il qu'un nombre si restreint de corps simples puisse constituer de si nombreuses combinaisons et suffire à former toute la nature vivante? Les chimistes s'expliquent le fait par les proportions variées des corps constituants, et par la manière dont ces corps se groupent les uns par rapport aux autres. De même que, dans les arts, un petit nombre de matériaux, en s'assemblant au gré de la pensée qui commande, se disposent et forment des ensembles qui diffèrent de mille et mille façons; de même que le bois, la pierre, le fer, selon le plan de l'architecte, constituent tous les édifices aux formes variées comme nos caprices ou nos besoins : de même s'élève l'édifice de la combinaison chimique, mille fois différent, quoique mille fois construit avec les mêmes éléments.

Parmi les combinaisons, il en est un certain nombre qui non-seulement sont formées des mêmes éléments, mais qui renferment ces éléments en mêmes proportions. Elles sont composées de poids égaux de charbon, d'hydrogène, d'oxygène, c'est-à-dire de chaque principe qui les constitue, et cependant elles ne se ressemblent pas du tout par leurs propriétés. Ainsi le corps qui donne au lait son goût sucré, celui qui forme la partie acide du vinaigre, le sucre de lait et l'acide acétique qu'il est impossible de confondre, fournissent par leur destruction identiquement les mêmes matériaux et en même poids : 15 grammes de l'une ou l'autre de ces substances contiennent 6 grammes de charbon, 1 gramme d'hydrogène et 8 grammes d'oxygène.

M. Cahours, qui s'est attaché depuis plusieurs années à l'étude de ces corps que l'on appelle corps isomères, a continué l'an dernier ses recherches. Elles ont porté sur deux composés : l'acide cuminique, matière solide qui dérive de l'essence de cumin, et l'acide eugénique, matière liquide que l'on extrait de l'huile de girofle. Ces deux acides sont isomères, mais ils n'ont que cette ressemblance, et, sous les influences modificatrices, ils subissent des transformations très-différentes. Une de ces transformations, mise en évidence par M. Cahours, est assez curieuse. Au moyen des chlorures des radicaux organiques on peut ajouter de nouveaux éléments aux deux acides, on peut ajouter ces éléments en même quantité, et on obtient deux nouvelles substances qui sont encore isomères; cependant elles ne sont pas identiques, et même elles diffèrent plus entre elles que les matières primitives, car l'une est encore acide et l'autre est complétement neutre.

M. Cahours termine son travail par des considérations sur le groupement des éléments des composés. Il développe cette idée que les éléments ont dans deux corps isomères des positions toutes différentes, et il montre comment cette idée s'applique dans l'étude qu'il a faite. Ainsi que les mêmes lettres forment des mots très-différents selon la manière dont elles se groupent, de même les mêmes éléments, par leur disposition variée, composent des substances aux propriétés dissemblables.

Fermentation. — Parmi les phénomènes qui sont du domaine de la chimie organique, il en est un grand nombre que la science a trouvés dans cet amas de connaissances que l'homme a acquises dès qu'il s'est occupé de pourvoir à ses besoins, dès que les premières industries ont été découvertes. Avant qu'il ne fût question de chimie organique, les hommes ont tiré parti des substances organiques qui se présentaient à eux, et, pour en tirer le meilleur parti, ils étudiaient leur mode d'extraction, leur purification, enfin les modifications auxquelles elles étaient assujetties. Ainsi, de tout temps, la farine a été connue; les corps gras, les huiles, ont été extraits et purifiés; dans les pays favorisés, le sucre a été isolé du jus de la canne, et depuis les temps les plus reculés l'homme sait que le raisin fermente, et il a connu le produit principal de cette fermentation.

Au début de la chimie, ces faits et d'autres analogues ont composé la chimie organique tout entière; maintenant ils n'en forment que la moindre partie, et même cette partie si minime est loin d'être restée dans l'état où elle était au moment où la science s'est constituée. Les substances anciennement connues, leurs modifications découvertes aux premiers âges du monde, ont été l'objet d'études conduites avec cette méthode scientifique qui amène de si rapides découvertes, et maintenant la science, quoique encore bien jeune, rend à l'industrie, avec usure, ce qu'elle en a reçu aux temps de son enfance.

La fermentation du raisin entre autres a beaucoup occupé les chimistes. Ils ont reconnu que, pendant le bouillonnement de la cuve, la substance sucrée du raisin était dédoublée en deux : l'acide carbonique qui s'échappe en bulles gazeuses, et l'alcool qui reste et qui forme l'élément principal du vin. Cet alcool est dilué dans l'eau que le jus du raisin renferme, et il est mêlé à d'autres substances qui donnent aux vins une saveur, un parfum, une coloration, qui les spécifient.

Cette modification du sucre, que le chimiste répète à volonté dans son laboratoire, ne peut se faire que sous l'influence d'une matière azotée qui s'altère au contact de l'air. Du sucre pur dissous dans l'eau ne fermente pas; mais dès qu'il est mêlé à la levure de bière, la fermentation commence. A mesure que l'action s'opère, la levure se modifie et devient impropre à la continuation du phénomène. Si la levure n'est pas en quantité suffisante, il faut ajouter de la levure nouvelle, ou bien une matière azotée qui deviendra levure à son tour. Jusqu'ici on pensait que cette matière azotée devait être une matière organique; M. Pasteur vient de montrer que cela n'était pas nécessaire. On peut employer un sel ammoniacal, et à ses dépens la nouvelle levure se développe.

Cette même année, M. Pasteur a fait voir également que pendant la fermentation il se développait, aux dépens du

sucre, une substance qui se trouve dans l'ambre ou succin, l'acide succinique; il a vu également qu'il se produisait un principe contenu dans les huiles, la glycérine. La fermentation n'est donc pas aussi simple qu'on le pensait autrefois, c'est-à-dire il y a deux ans. Voilà deux substances qui existent dans les vins, et qui n'y étaient pas soupçonnées jusqu'à ce jour. Quel profit en pourra-t-on tirer? Fera-t-on le vin meilleur? Je ne le sais pas, je ne le crois pas. A ceux qui aiment la science désintéressée, je réponds : C'est déjà beaucoup de mieux connaître un des phénomènes de la nature; aux autres, je dirai : Attendons, peut-être aura-t-on là un bon moyen de découvrir les falsificateurs. La fermentation alcoolique est un cas particulier d'une série de phénomènes analogues. Des corps autres que le sucre entrent en fermentation; mais la substance qui fermente n'étant plus la même, les produits de l'action aussi ne sont plus les mêmes.

L'acide du tartre, de cette substance qui se trouve au fond des tonneaux, entre en fermentation dans des conditions spéciales et donne divers produits connus depuis longtemps. C'est un fait découvert il y a déjà quelques années. M. Pasteur en a repris l'étude. Il a soumis divers acides tartriques aux influences regardées comme convenables, et il a vu que tout acide tartrique n'était pas apte à fermenter. Ce corps singulier cristallise, lui et ses composés, sous deux formes telles que l'une de ces formes est symétrique de l'autre, si bien que deux cristaux de l'une et de l'autre espèce ont toutes leurs faces, tous leurs angles égaux, et que cependant ils ne sont pas superposables, pas plus que la main droite ne peut être moulée dans le même moule que la main gauche. L'acide qui donne une espèce de cristaux est dit acide tartrique droit, et l'autre acide tartrique gauche. Ces deux acides diffèrent si peu qu'on les avait confondus; ils ont la même composition, presque toutes leurs propriétés sont les mêmes. Quelques-unes diffèrent cependant, et M. Pasteur l'a montré; mais leur différence la plus caractéristique est, certes, celle qui vient d'être découverte: l'acide tartrique droit fermente, l'acide gauche ne fermente pas.

La suite à une autre livraison.

CHANSON ARABE.

O toi qui me reproches d'être en butte aux coups de la fortune, sache que ses rigueurs n'atteignent que les êtres privilégiés; ne vois-tu pas les corps de ceux qui ont péri monter à la surface de la mer, tandis que les perles restent attachées au fond! Les cieux sont parsemés d'étoiles sans nombre; mais les éclipses n'ont lieu que pour le soleil et la lune. Les jardins renferment des fleurs de toute espèce : on ne cueille que la rose et la fleur d'oranger. Le temps t'a favorisé, et tu t'es laissé séduire par sa faveur; mais c'est lorsqu'il semble le plus serein que sa clarté se trouble et s'obscurcit. (1)

LES FRONTIÈRES DE LA FRANCE.

Suite. — Voy. p. 235.

II. — SUITE DE LA FRONTIÈRE DU NORD-EST.

IIe SECTION. *De la Meuse à la Moselle.* — La ligne de la Meuse est d'une défense difficile, malgré les places de Givet, de Mézières, de Sedan et de Verdun, parce que partout la rivière est dominée par des hauteurs. En arrière, les défilés de l'Argonne sont susceptibles d'une bonne défense; mais on a vu que la trouée de la Sambre faisait tomber cette barrière. A l'est de la Meuse, entre Givet et Sedan, la forêt des Ardennes couvre la frontière, parce qu'elle est impraticable aux opérations d'une armée. Mais, entre Sedan et la Moselle, le seul boulevard est la ligne du Chiers; quoique profonde, d'une défense facile et couverte par Montmédy et Longwi, cette rivière ne forme pas une barrière suffisante. En occupant Luxembourg en 1684, Louis XIV avait donné à la seconde section de la frontière du nord son vrai boulevard; malheureusement, il n'a pu le garder.

Deux routes principales conduisent de cette frontière à Paris; ce sont celles de :

13° Paris à Mézières et à Sedan, par *Soissons, Laon, Rocroy,* se prolongeant sur Liége et Cologne.

14° Paris à Longwi, par Meaux et Château-Thierry ou Meaux et Montmirail, Châlons, Valmy, Sainte-Menehould, le défilé des Islettes, *Verdun,* se prolongeant sur Luxembourg et Coblentz.

Les Prussiens ont deux fois envahi cette partie de la frontière : en 1792, quand ils vinrent se faire battre à Valmy, et en 1814.

Sauf la Champagne, la seconde section de la frontière du Nord a été acquise par Louis XIV. On lui doit, en effet : Givet, acquis en 1678, au traité de Nimègue; Charlemont, en 1699, au traité de Lille; Revin et Fumay, en 1679; Carignan et Montmédy, en 1659, au traité des Pyrénées; Longwi, en 1678, au traité de Nimègue; Verdun, en 1648, au traité de Westphalie.

IIIe SECTION. *De la Moselle au Rhin.* — La ligne de la Moselle est défendue par Thionville, Metz et Toul; mais jusqu'aux Vosges, le pays est ouvert sur une étendue de plus de 80 kilomètres et coupé par la Sarre. Quand cet intervalle était couvert par Sarrelouis, que Louis XIV et Vauban avaient élevé, le danger était moindre, d'autant que Metz, le grand arsenal de cette section, restait en deuxième ligne; mais depuis 1815 que Sarrelouis a été enlevé à la France et donné à la Prusse, la frontière a été disloquée et ouverte; Metz est devenu place de première ligne, et les Vosges sont tournées. L'ennemi peut pénétrer en Champagne par Nancy, Toul et Vitry; les places de Bitche, de Marsal, de Toul et de Vitry, gêneraient ses mouvements sans pouvoir l'arrêter. Marsal est surtout destiné à relier Metz à Strasbourg; Marsal et Phalsbourg commandent la route qui réunit ces deux grands arsenaux, et la première de ces places ferme en partie l'intervalle entre la Moselle et les Vosges. Le massif des Vosges, défendu par Bitche, et la ligne de la Lauter avec les petites places de Wissembourg et de Lauterbourg, conduisent jusqu'au Rhin. Là encore la frontière a été ouverte, en 1815, par l'enlèvement de Landau, qui découvre Strasbourg.

Le chemin de fer de l'Est, par son embranchement sur Metz, Thionville et Forbach, et deux routes principales, relient cette frontière à Paris. Ces deux routes sont celles de :

15° Paris à Metz, se composant de la route n° 14 jusqu'à Verdun, puis de là à Metz, se prolongeant par *Thionville* sur Luxembourg, par Tetershen sur Sarrelouis, par Forbach sur Sarrebruck, et de ces deux dernières villes sur Mayence.

16° Paris à Sarreguemines et à Bitche par Coulommiers, *Vitry, Toul,* Nancy et *Marsal.*

On doit à Louis XIV l'acquisition de : Thionville, en 1654, au traité des Pyrénées; Metz et Toul, en 1648, au traité de Westphalie; Sierck, Sarrebourg et Phalsbourg, en 1661, au traité de Vincennes; Sarrelouis, en 1697, au traité de Ryswyck; l'Alsace, en 1648, à la paix de Westphalie; Landau, en 1714, à la paix de Rastadt.

(1) Savary, *Grammaire arabe,* p. 526. — L'auteur donne le texte et une traduction plus littérale.

On doit au cardinal Fleury la réunion de la Lorraine, en 1738, à la paix de Vienne.

De toutes les frontières de la France, la plus importante est sans contredit celle du nord, et principalement la première section. La frontière française et le pays adjacent, la Belgique, ont été le champ de bataille où se sont décidés, de 1214 à 1815, les intérêts de la France et de l'Europe. Là se sont livrées les grandes batailles de Bouvines, Courtray, Mons-en-Puelle, Crécy, Azincourt, Saint-Quentin, Rocroy, Lens, les Dunes, Senef; les deux batailles de Cassel; celles de Steinkerque et de Leuze; les deux batailles de Nerwinde; les trois batailles de Fleurus; celles de Ramillies, d'Oudenarde, de Malplaquet, Denain, Fontenoy, Rocoux, Laufeld, Jemmapes, Hondschoote, Wattignies, Turcoing, Waterloo. Sur nulle autre partie de nos frontières, l'histoire ne présente trente grandes batailles comme celles que nous avons livrées dans les bassins de l'Escaut et de la Meuse.

Les pays adjacents à la France depuis la mer jusqu'au Rhin sont :

La Belgique, entre la mer du Nord et Longwi;

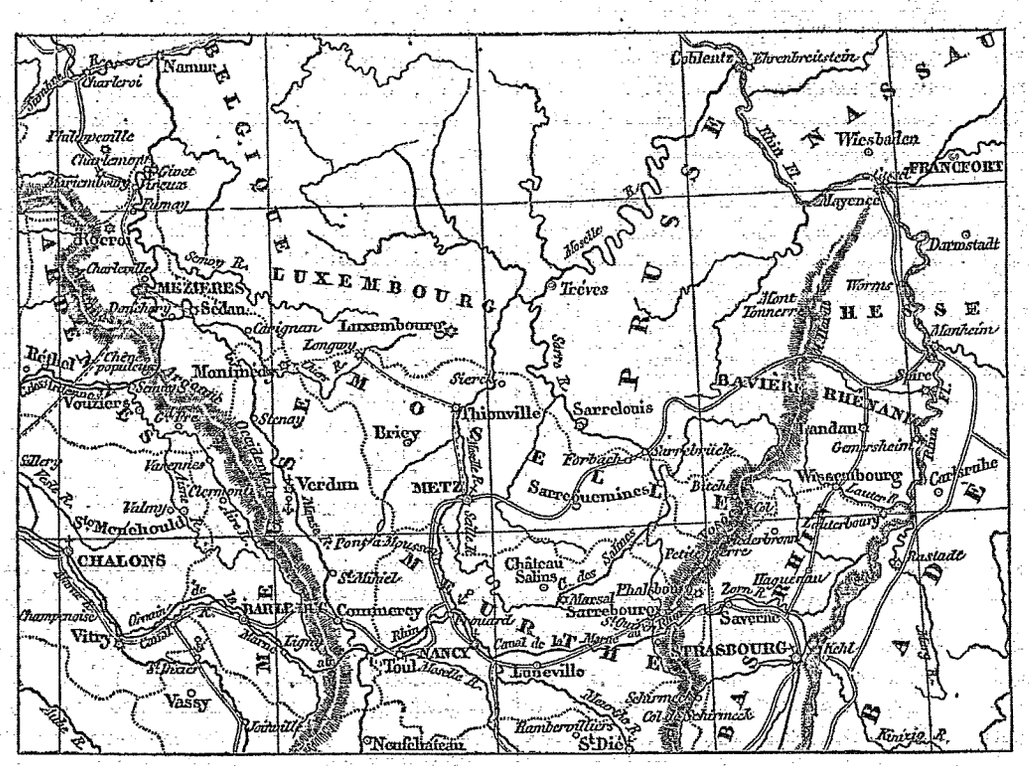
Le Luxembourg hollandais, entre Longwi et la Moselle;

La Prusse, entre la Moselle et la Blies;

La Bavière, entre la Blies et le Rhin.

La Belgique, depuis 1830, couvre de sa neutralité la partie la plus faible de notre frontière, notamment la trouée de la Sambre. Sur ce point, les effets des traités de 1815 ont été en partie annulés; cependant l'état de choses actuel ne vaut pas ce qui existait avant 1789, et les bouleversements territoriaux amenés par la révolution ont fini par tourner à son désavantage, non-seulement par les pertes que la France a supportées, mais encore par suite des changements survenus dans son voisinage.

En effet, avant 1792, la frontière était adjacente aux Pays-Bas autrichiens, séparés du reste de la monarchie autrichienne; à l'évêché de Liége; aux duchés de Clèves et de Juliers, fragments détachés du royaume de Prusse; aux électorats ecclésiastiques de Trèves, de Cologne et de Mayence; au duché de Deux-Ponts, au Palatinat, au margraviat de Bade, et à la Souabe autrichienne. Puis venaient les treize cantons suisses et le Piémont; enfin, au sud, l'Espagne.



Carte (nº 2) des Frontières de la France au nord-est.

La France aujourd'hui a pour voisin le royaume de Belgique, et sur ce point elle n'a rien perdu. Les changements principaux et réellement désavantageux sont dans la suppression de ces petits États de Liége, Trèves, Cologne, Mayence, Deux-Ponts, Palatinat, margraviat de Bade, membres de l'empire d'Allemagne, assemblage mal lié d'États presque indépendants et pouvant contracter des alliances avec les puissances étrangères à l'empire. Ces territoires font partie actuellement de la Confédération germanique, corps plus homogène, mieux constitué que l'ancien empire d'Allemagne, et cette grande Confédération presse la France de son unité depuis la Belgique jusqu'à la Suisse. De plus, Luxembourg, autrefois isolé dans les Pays-Bas autrichiens, est actuellement une forteresse fédérale allemande, et la Prusse est adjacente à la France par les deux provinces qu'elle possède sur le Rhin, provinces couvertes de grandes et nombreuses places fortes élevées contre elles.

Du côté de Bade et du haut Danube, l'Autriche a perdu ses importantes possessions en Souabe, qui ont passé au grand-duché de Bade et au Wurtemberg; mais l'avantage qui pourrait en résulter pour nous est compensé par le fait de l'incorporation de ces deux États dans la Confédération germanique. Viennent ensuite : la Confédération helvétique, qui n'a plus avec la France les relations étroites qu'avaient avec elle les anciens cantons suisses; le Piémont, qui actuellement couvre les Alpes françaises bien plus qu'il ne les menace; enfin, rien n'est changé sur la frontière des Pyrénées.

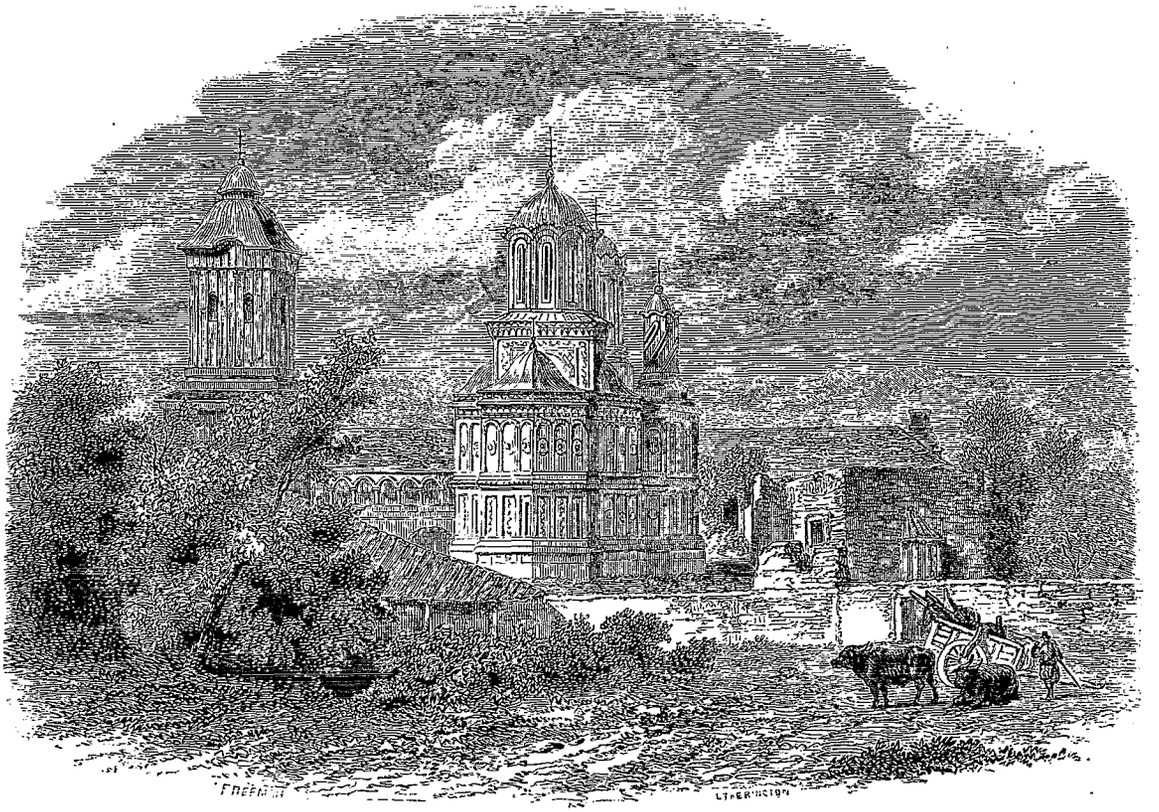
La suite à une autre livraison.

L'ÉGLISE ET LE MONASTÈRE D'ARGIS

(VALACHIE).

LA LÉGENDE DE MANOL.

Voy. p. 177.



Argis. — Dessin de Freeman, d'après une photographie.

La Valachie et la Moldavie, comme, en général, les provinces chrétiennes de l'empire turc, renferment un grand nombre de monastères, qui diffèrent essentiellement, au moins par leur aspect extérieur, des édifices du même genre dans l'Europe occidentale. Bâtis sur les crêtes ou dans les gorges étroites des montagnes, entourés de murailles épaisses percées de meurtrières et flanquées de tours à leurs extrémités, on dirait plutôt des forteresses habituées au cliquetis des armes que des asiles consacrés à la prière ou à l'étude. La plupart, en effet, jouèrent un rôle important dans l'histoire militaire des contrées auxquelles ils appartiennent. Dans les possessions immédiates du Grand Seigneur, dans la Thrace, la Bulgarie, la Macédoine, les chrétiens, aux époques de troubles et d'oppression, y cherchaient un asile contre le fanatisme des musulmans. Dans les Principautés, où la persécution religieuse n'était point à craindre puisque nulle part la mosquée ne s'élevait à côté de l'église, mais que leur situation au point de rencontre de trois grands empires exposait à de continuelles attaques, ils servaient à la fois de lieu de refuge aux femmes et aux enfants, et de centre de ralliement aux milices qui, chassées de la plaine par le nombre des envahisseurs, se retiraient à l'abri de leurs fortes murailles comme dans une citadelle inexpugnable. Plusieurs d'entre eux soutinrent des siéges célèbres dans l'histoire. Tel fut le siége de Niamtzo, où quarante Moldaves tinrent en échec, pendant plusieurs semaines, une partie de l'armée du roi de Pologne Sobieski.

Aujourd'hui la paix et le silence règnent dans leurs cloîtres à demi déserts. Quelques-uns ont été transformés en prisons d'État; les autres abritent un petit nombre de moines oisifs, possesseurs d'immenses domaines. Quelques rares touristes, séduits par la beauté des sites des Carpathes, des chercheurs de légendes, des érudits attirés par l'espoir de découvrir les fragments de quelque chronique enfouis dans leurs archives, les visitent seuls, à de lointains intervalles, et viennent frapper à la porte du monastère, toujours prête à s'ouvrir à l'appel du voyageur. C'est ainsi que de nos jours un jeune historien valaque, enlevé trop tôt à la science et à sa patrie, Nicolas Balcesco, a pu recueillir un grand nombre de matériaux précieux pour l'histoire de la Roumanie. Le reste a été emporté dans le naufrage des temps et dans les désastres des guerres. Que de fois, en effet, lorsque l'ennemi battait en brèche les murailles, les manuscrits entassés pêle-mêle dans la bibliothèque du monastère, et parmi lesquels se cachait peut-être quelque précieux reste de l'antiquité latine ou grecque, n'ont-ils pas servi, comme dans les couvents du mont Athos, à bourrer les fusils et à fabriquer des cartouches pour les assiégés!

Parmi ces monastères qui, par leur aspect et leur situation pittoresques, leurs souvenirs historiques, leurs habitudes d'hospitalité, se recommandent également au peintre, à l'archéologue et au voyageur, on cite ceux de Niamtzo, de Veratice, d'Agapia, de Slatina, de Bisericani, en Moldavie; de Dragomiza, de Putna, où se trouve le tombeau

d'Étienne le Grand, en Bukovine (1); de Tismana, de Cernica, de Passere, en Valachie. Mais aucun, dans cette dernière contrée, n'est à comparer, sous le rapport de l'art, au monastère et à l'église de Curte d'Argis, bâtis, au treizième siècle, par le fondateur même de la principauté de Valachie, Rodolphe le Noir (2). Malgré le déplorable état d'abandon où elle a été condamnée par l'incurie du gouvernement local, l'église d'Argis demeure comme l'un des monuments les plus complets de l'art byzantin, non-seulement dans les Principautés, mais dans tout le reste de l'Europe. Bien supérieure à l'église de Saint-Étienne de Vienne, qu'elle rappelle pourtant par le caractère de son architecture, elle est bâtie tout entière en pierres de taille soudées l'une à l'autre par du plomb, sans vestige d'aucun autre ciment. Elle est recouverte par un dôme surmonté de quatre tourelles dont les croix en bronze doré étincellent au soleil. Le portique, orné d'une statue de Rodolphe le Noir placée autrefois sur son tombeau, est remarquable par sa légèreté ainsi que par la finesse de ses sculptures et de ses reliefs, découpés à jour comme une dentelle. L'intérieur resplendit de dorures et de peintures à fresque, comparables pour l'éclat et la vivacité des couleurs à nos plus beaux vitraux d'églises gothiques. La nef, soutenue par de sveltes colonnes en marbre blanc, est garnie de chaque côté de stalles pour les femmes, et se referme sur le chœur, où l'on pénètre par une seule arcade. Le pourtour extérieur de l'église, réservé, suivant l'usage, aux sépultures, est flanqué par les murs en ruine du monastère, dont on attribue la fondation à l'épouse de Rodolphe, princesse catholique romaine, et qui est habité aujourd'hui par une petite communauté de moines dominicains. L'aspect de ces vieux murs, qu'entourent d'épais massifs d'arbres fruitiers, est des plus pittoresques. Commencée par Rodolphe vers 1260, l'église ne fut achevée que beaucoup plus tard, par Neagu Basaraba, l'un de ses successeurs, après neuf années d'un travail non interrompu, qui coûta au domnu tous ses trésors, et à la princesse sa femme jusqu'à sa dernière paire de boucles d'oreilles, qu'elle vendit pour payer les ouvriers.

L'église, placée sous l'invocation de la sainte Vierge, fut dédiée solennellement, le 17 août 1518, en présence du patriarche œcuménique de Janina et de cinq archevêques. Ce jour-là, la princesse et ses enfants servirent la messe. Des récompenses furent accordées à tous les dignitaires de l'État, et d'abondantes aumônes furent distribuées aux pauvres.

Comme tous les monastères, toutes les anciennes églises de la Roumanie, l'église d'Argis a sa légende.

Le souvenir de cette légende s'est perpétué dans une ballade, — la ballade de Manol, — qui figure au premier rang des *Chants populaires de la Roumanie*, recueillis et traduits en français par Basile Alecsandri (3).

Je ne sais pas s'il existe dans aucune langue un récit qui atteigne à un plus haut degré de pathétique.

Manol est le nom du premier architecte qui bâtit l'église. Le domnu Rodolphe a marqué lui-même l'emplacement du temple. Manol se met à l'œuvre avec ses neuf compagnons. On creuse les fondements; mais une puissance invisible renverse les murs à mesure qu'ils s'élèvent de terre, et chaque nuit détruit l'ouvrage du jour précédent. Manol a un rêve. Il faut, pour que le charme cesse, qu'il jure, ainsi que ses compagnons, de murer vivante dans les fondations la première femme, épouse ou sœur, qui se montrera le lendemain à l'aurore, apportant à manger à l'un d'eux. Tous jurent. Le matin arrive; Manol, grimpé sur l'échafaudage, regarde au loin. Une femme paraît : c'est sa jeune épouse, la Flora des champs. Éperdu, il tombe à genoux, et, joignant les mains devant le Seigneur :

O Seigneur, mon Dieu!
Verse sur la terre
Une pluie écumante,
Qui trace des ruisseaux
Et creuse des torrents.
Que les eaux se gonflent
Pour inonder la plaine,
Et forcent ma femme
De rebrousser chemin.

Sa prière est exaucée. Une pluie effroyable se répand du ciel; des torrents barrent le chemin, mais ils ne peuvent arrêter la jeune épouse, qui toujours marche et toujours approche.

O Seigneur, mon Dieu!
Déchaîne un grand vent
Au loin sur la terre
Qui torde les platanes,
Dépouille les sapins,
Renverse les montagnes,
Et force ma femme
De s'en retourner
Loin dans la vallée.

L'orage éclate dans toute sa furie; mais l'épouse avance toujours.

Pourtant les maçons,
Neuf maîtres maçons,
Éprouvent à sa vue
Un frisson de joie,
Tandis que Manol,
La douleur dans l'âme,
La prend dans ses bras,
Grimpe sur le mur,
L'y dépose, hélas!
Et lui parle ainsi :
« Reste, ma fière amie,
» Reste ainsi sans crainte,
» Car nous voulons rire,
» Pour rire te murer. »
Et Flora le croit,
Riant de bon cœur,
Tandis que Manol,
Fidèle à son rêve,
Soupire et commence
A bâtir le mur.
La muraille monte
Et couvre l'épouse
Jusqu'à ses chevilles,
Jusqu'à ses genoux;
Mais lors la pauvrette
A cessé de rire,
Et, saisie d'effroi,
Se lamente ainsi :
« Manol, Manol,
» O maître Manol!
» Assez de ce jeu,
» Car il est fatal.
» Manol, Manol,
» O maître Manol!
» Le mur se resserre
» Et brise mon corps. »
Manol se tait
Et bâtit toujours.
Le mur monte encore
Et couvre l'épouse
Jusqu'à ses chevilles,
Jusqu'à ses genoux,
Jusqu'à sa ceinture,
Et jusqu'à son sein.
Mais elle, ô douleur!
Pleure amèrement,
Et se plaint encore :
« Manol, Manol,
» O maître Manol!
» Assez de ce jeu,
» Car je vais être mère.
» O maître Manol!
» Le mur se resserre
» Et tue mon enfant;
» Mon sein souffre et pleure
» Des larmes de lait. »
Mais Manol se tait
Et bâtit toujours.
Le mur monte encore,
Et couvre l'épouse
Jusqu'à ses chevilles,
Jusqu'à ses genoux,
Jusqu'à sa ceinture,
Et jusqu'à son sein,
Et jusqu'à ses yeux,
Et jusqu'à sa tête;
Si bien qu'à la vue
Elle disparaît,
Et qu'à peine encore
On entend sa voix
Gémir dans le mur :
« Manol, Manol,
» O maître Manol!
» Le mur se resserre,
» Et ma vie s'éteint. »

Le fond de cette ballade repose sur une croyance populaire commune à toute la Roumanie, et qui représente chaque maison en pierre, chaque édifice comme habité par une vision effrayante, une *stahiè*. Cette vision n'est autre que l'ombre courroucée de la victime que l'on a murée dans les fondements de la bâtisse pour la rendre plus solide. De nos jours encore, les maçons, après avoir creusé le sol, ont soin d'y enfouir des baguettes de roseaux, avec lesquelles ils ont essayé de mesurer l'ombre de quelque passant. Ce malheureux est destiné, à ce qu'ils croient, à mourir au bout de quarante jours et à se métamorphoser en *stahiè*.

Quant au nom de Manol, il s'est conservé dans la mémoire du peuple roumain comme la personnification de l'art architectural, et on lui attribue la fondation de tous les monuments anciens du pays.

(1) La Bukovine a été enlevée à la Moldavie par l'Autriche, en 1775-77.

(2) Voy. p. 177.

(3) Aujourd'hui ministre des affaires étrangères de Moldavie.

LES SEPT MÉTAMORPHOSES DES MÉLOIDES

(COLÉOPTÈRES SITARIDES).

Il est merveilleux de voir une chenille se transformer en papillon; mais il y a bien d'autres métamorphoses encore plus extraordinaires.

Les méloïdes habitent les ruches des abeilles, et déposent leurs œufs dans les galeries sinueuses qui conduisent aux cellules. Ces œufs forment des amas de particules si déliées que le microscope n'en a pas découvert moins de deux mille dans une masse à peine visible à l'œil nu. De chaque œuf sort une larve qui est longue tout au plus d'un millimètre (c'est ce qu'on appelait autrefois le pou des abeilles). Ces larves s'attachent au corps des abeilles, se nourrissent au détriment de leurs œufs, dont elles pompent les liquides, et quand elles les ont sucés jusqu'à n'en plus faire qu'une pellicule aride et légère, elles éprouvent une sorte de mue et se changent en globules blancs de deux millimètres de longueur, qui grandissent bientôt jusqu'à douze ou quinze millimètres. Ces embryons, privés d'yeux et de mouvement, se transforment peu à peu et successivement en trois espèces de nymphes. Dans la première, on distingue encore les vestiges de la forme qu'avait la larve. Dans la dernière, les élytres et toutes les parties du coléoptère parfait se préparent; enfin, apparaît le *Sitaris humeralis* qui doit pondre les œufs. (1)

— Quiconque est fidèle à son opinion rend un service à l'espèce humaine, en préservant le monde de cette légèreté, pire que la barbarie, qui se livre au caprice de tous les vents.

— La plus grande faute que puissent commettre les personnes réservées est de se mettre dans des positions où il faut, pour réussir, des défauts qu'elles n'ont pas.

ERNEST RENAN.

ÉLÉVATION VERS DIEU PAR LA NATURE.

Suite. — Voy. p. 69, 75, 107, 286.

IV.

Suite.

Un semblable élan règne dans toutes les parties de l'univers. Ni un monde, ni un atome, n'y sont en repos. Comme nous voyons dans un rayon de soleil se jouer entre elles les molécules de la poussière, ainsi, dans la capacité sans bornes de l'étendue, se jouent magnifiquement les corps célestes. Il n'y a de différence que dans les proportions du temps, de la puissance, de la grandeur. Cette prodigieuse impétuosité de la terre, qui nous semblerait une furie si elle n'était réglée avec tant de justesse, est commune, à des degrés divers, à tous les astres. Tous, et notre soleil lui-même aussi bien que tous les autres soleils, bondissent comme des coursiers fidèles dans les voies invisibles qui s'ouvrent devant eux. Quelle somme incalculable de mouvements! Qu'est-ce que la force qui régit notre planète en comparaison de celle qui est nécessaire pour ébranler tant de soleils? Et qu'est-ce que la vitesse qui nous anime à côté de celle qui anime les comètes dans les sinuosités de leur course? A peine s'est-il écoulé une minute, que le vol de ces immenses flèches les a déjà transportées jusqu'à des distances de dix mille lieues; suivi de cette pâle chevelure qui remplit les déserts de l'étendue, leur noyau se précipite en contournant le foyer de l'astre radieux, et l'on dirait à son emportement qu'il veut lutter de vitesse avec les ondulations de la lumière. Et qui pourrait nous assurer, en effet, que dans l'infinie variété des mondes il ne s'en trouve point dont la vélocité aille jusque-là? De même que la probabilité nous autorise à conjecturer que parmi tous ces soleils qui vont en se perdant à nos regards dans les profondeurs du ciel, il doit y en avoir qui l'emportent autant sur le nôtre que celui-ci l'emporte lui-même sur le globe où nous sommes, de même aussi sommes-nous autorisés à penser que les mouvements qui ont cours autour de nous ne sont pas les plus intenses qu'ait imprimés à la matière la main puissante qui la gouverne. Pour arriver au pressentiment des phénomènes qui se dérobent à nous dans les inconnus de l'univers, nous pouvons donc sans crainte élever au centuple et au million la mesure de ceux dont nous sommes témoins. Notre imagination a toute licence, car elle ne courra jamais le risque d'attribuer à la nature plus que la nature n'a pu recevoir de son auteur.

Que devient, en effet, la puissance avec laquelle se balancent dans l'étendue qu'elles sillonnent ces sphères énormes, dont nul œil humain ne saurait estimer le nombre, dès qu'on se reporte, pour la juger, à la puissance bien autrement merveilleuse dont elle dérive. C'est celle-ci qui est tout, et comparativement l'autre n'est rien. Les philosophes se sont plu quelquefois à se représenter Dieu comme l'ouvrier qui, après avoir construit une machine, lui donne l'impulsion et la laisse ensuite courir d'elle-même; mais tant s'en faut que Dieu soit en dehors de son œuvre! Il ne se contente pas de présider à l'ensemble, il préside de la même manière à la plus minime partie et au plus humble élément. En chaque point, il est présent, et, comme il ne se divise pas, il y est tout entier avec toute sa vie et toute son énergie. C'est lui-même qui dispense, sans intermédiaire, à chaque monade aussi bien qu'à chaque monde, la quantité de force qu'il lui faut; et ces mouvements sidéraux qui nous saisissent par leur grandeur quand nous ne considérons que la nature, ne méritent, par conséquent, de nous frapper que par leur médiocrité quand nous fixons notre attention sur le ressort immédiat duquel ils procèdent. Il semble que sous un tel empire, il ne devrait y avoir en chaque point qu'explosions et conflagrations. Mais il est aussi le maître de lui-même, celui qui est si parfaitement le maître de toutes choses, et il ne lui répugne en aucune sorte de ne se communiquer à chacune de ses créatures qu'avec une réserve calculée. Il ne dépense pas plus pour la plus grande somme de mouvement que pour la plus faible, et l'essaim des soleils, roulant à travers les siècles et les abîmes avec une infatigable activité, demeure aussi profondément au-dessous de sa puissance virtuelle que la poignée de feuilles mortes que balaye le vent : pour l'un des tourbillons comme pour l'autre, il a pareillement fallu qu'il retînt l'omnipotence de son souffle.

Les plus sublimes impétuosités de la nature ne nous communiquent donc une juste impression de la puissance de Dieu qu'à la condition de nous laisser sentir en même temps que leur valeur s'évanouit en totalité devant la sienne. Notre admiration s'exalte à ces grands spectacles, et nous serions presque tentés, tant leur supériorité nous impose, de diviniser les forces qui les régissent; et pour lui, ce ne sont jamais que des jeux entre quelques grains de poussière. Peu lui importent les différences que nous instituons entre l'imperceptible et le grandiose, puisqu'il emploie indifféremment pour l'exécution de ses plus vastes desseins les phénomènes dont nous faisons le plus d'état et ceux que nous estimons les plus humbles. Il n'a pas besoin pour

(1) Alfred Maury.

terrasser Goliath de donner ses ordres à la foudre, et au lieu de déchaîner l'ouragan pour abattre le chêne, il se contente, s'il le veut, de le frapper d'un vermisseau. Le genre humain, malgré les fastueuses racines dont il s'enorgueillit, si Dieu voulait s'en défaire, lui coûterait encore moins. Ni de balayer par une tempête la surface des continents, ni de diriger sur eux l'océan, ni de secouer la terre pour lui faire vomir sur le sol tous les feux de ses entrailles, ni de la donner en proie aux comètes errantes, ne lui seraient des dispositions nécessaires à l'accomplissement d'une telle fin. Qu'entre quelques molécules obscures, un rapprochement s'opère, et que, par un simple effet d'affinités, une molécule vénéneuse prenne naissance, il n'en faut pas davantage. La molécule rayonne et pullule d'elle-même ; elle remplit de proche en proche l'atmosphère et y sème l'épidémie, qui enlèvera jusqu'au dernier homme des nations, si la Providence ne leur vient en aide contre ce microscopique ennemi : une monade, un lichen, un moucheron, et voilà cette fin du monde que notre vanité ne sait se représenter qu'en faisant écrouler sur nos têtes toutes les voûtes du ciel. Si donc les effroyables cataclysmes de l'eau et du feu nous manifestent quelque chose de la puissance de Dieu, la dent du vermisseau, qui met à bas les plus superbes ouvrages de l'homme et l'homme lui-même, nous en enseigne peut-être encore davantage : c'est à la grandeur de l'œuvre, jointe à la faiblesse de l'instrument, que se mesure le mieux la puissance de l'ouvrier.

La suite à une autre livraison.

JEHAN FOUQUET,

PEINTRE DU QUINZIÈME SIÈCLE.

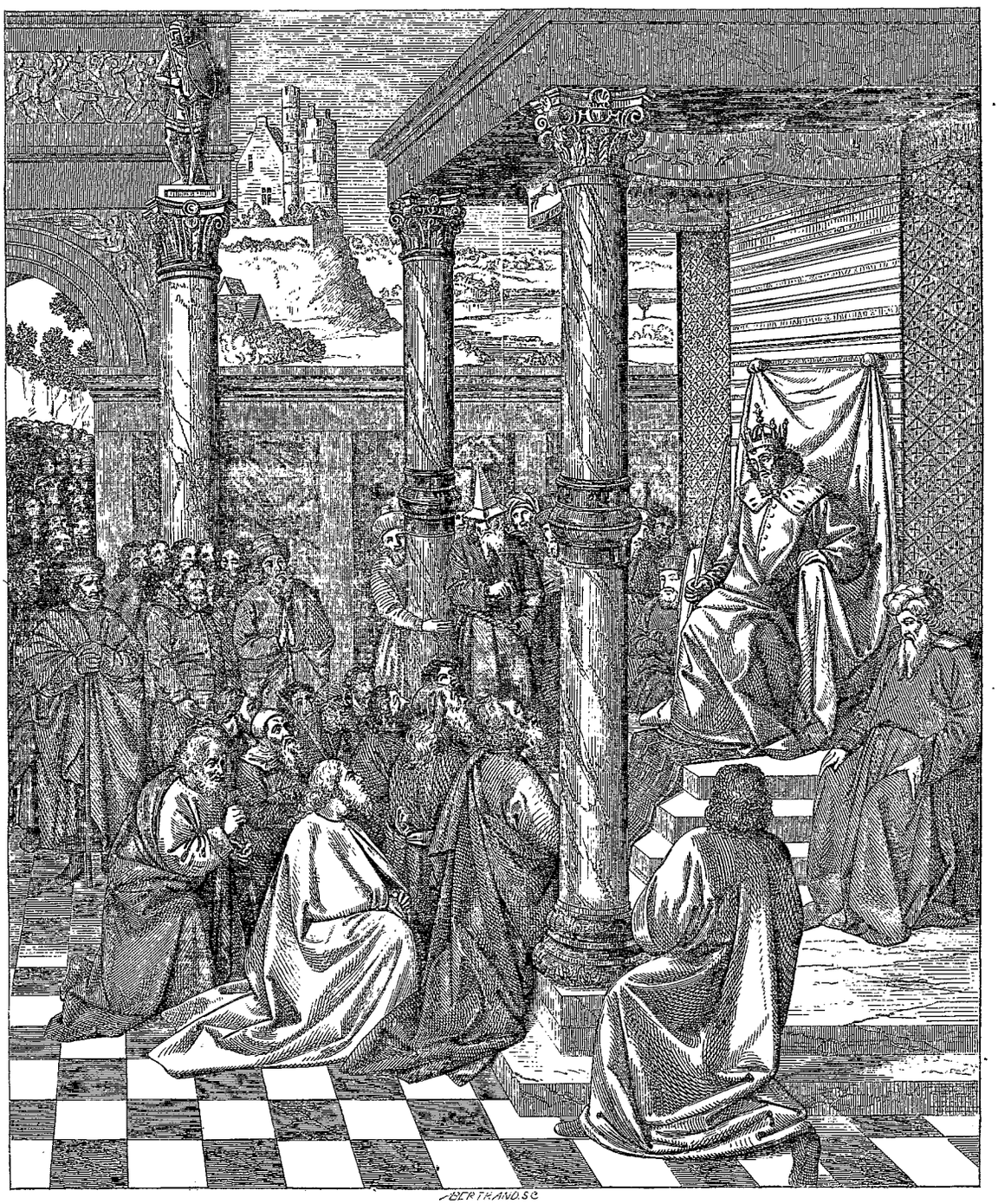
Il y a vingt ans, on connaissait à peine de nom Jehan Fouquet. Aujourd'hui, personne ne lui conteste l'un des premiers rangs parmi nos peintres du quinzième siècle. Il



Portrait de Jehan Fouquet. — Dessin de Chevignard, d'après une miniature de ce maître.

était né à Tours, vers 1415 ou 1420. Cette ville était alors le centre d'un grand mouvement d'art. Sa cathédrale, ses autres églises, ses monastères, étaient riches en peintures et même en sculptures. La noblesse et le clergé y protégeaient les artistes. Fouquet, après y avoir appris tout ce que l'on pouvait lui enseigner, alla en Italie, où il acquit assez de renommée pour être appelé à faire le portrait du pape Eugène IV, qui fut placé dans l'église de la Minerve. A son retour en France, il se maria, et eut deux fils, Louis et François, qui devinrent dans la suite des peintres habiles. Tours paraît avoir été le séjour le plus ordinaire de Fouquet; mais il venait aussi peindre des manuscrits à Paris, et en 1472 on le trouve à Blois, travaillant aux Heures de Marie de Clèves, duchesse d'Orléans et de Milan. Louis XII lui donna le titre de *paintre et enlumineur du roy*. Sa réputation était alors très-grande. Les chroniqueurs le proposaient pour modèle aux contemporains. Ses miniatures étaient payées à un très-haut prix, et il devint assez riche pour acquérir à Paris des propriétés d'une valeur considérable. On croit qu'il mourut en 1485. A Francfort-sur-le-Mein, M. Georges Brentano possède une série de miniatures de Fouquet qui sont réputées ses chefs-d'œuvre. Quelques personnes estiment cependant qu'il n'a rien fait de supérieur à plusieurs des onze peintures dont il a orné un admirable manuscrit commencé en 1416 pour le duc de Berry, et qui a appartenu à Jacques d'Armagnac, duc de Nemours. Cet ouvrage, conservé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, a pour titre : *les Anciennetés des Juifs, selon la sentence de Josèphe*. D'autres miniatures, dues en grande partie à Pierre de Limbourg, concourent à la décoration du manuscrit; mais elles sont loin d'avoir le mérite de celles de Jehan Fouquet. Cet artiste composait avec beaucoup d'art et de sagesse ses petits tableaux, comme on peut en juger par l'exemple que nous en donnons, et son dessin était le plus souvent d'un goût et d'une pureté remarquables : le coloris est fin et

gracieux; les fonds, lorsqu'ils représentent des paysages, sont d'une merveilleuse finesse; les maisons intéressent en ce qu'elles sont des copies fidèles des habitations du quinzième siècle, et on ne peut s'empêcher de faire l'observation qu'elles ne diffèrent point très-sensiblement de beaucoup de celles qu'on voit encore dans la Touraine. Il semble que Jehan Fouquet doive être surtout considéré comme un artiste de transition. Il reste à peine dans son art quelque trace de l'inexpérience des peintres des siècles précédents; mais aussi l'on n'y retrouve plus la naïveté souvent si touchante des anciens imagiers. A toute époque, il eût été supérieur. Au temps où il vivait, la force de son talent a



Miniature de Jehan Fouquet représentant *la Clémence de Cyrus*. — Dessin de Chevignard.

dû s'employer à clore la trop longue période d'ignorance où la peinture avait langui, et à préparer une voie plus sûre et plus large aux maîtres de la fin du quinzième siècle. Il s'est montré si puissant dans ce travail de transition qu'on s'étonne de l'obscurité complète où son nom était tombé pendant les trois derniers siècles. Que nos lecteurs, en considérant la composition, l'ordonnance, le style presque classiques de la scène que nous mettons sous leurs yeux, n'oublient pas de combien d'années Jehan Fouquet a précédé les grands peintres. Lorsqu'il mourut, en 1485, Raphaël n'avait encore que deux ans (1).

(1) Parmi les écrivains qui ont le plus contribué à rappeler l'attention publique sur Jehan Fouquet, nous devons citer MM. Vallet de Viriville, Léon de Laborde, Paulin Paris et Auguste de Bastard.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voy. p. 318, 333, 350.

RÉCITS PATERNELS.

Quelques jours après, je dis à mon père :

— Puisque nous aimons tant Fanny, pourquoi ne l'avons-nous pas gardée chez nous?

Mon enfant, je ne suis pas riche, et je n'aurais pu faire à Fanny le sort auquel il faut qu'elle prétende. Ses parents sont encore moins riches que moi, ou plutôt ils sont pauvres. Fanny, tu le sais, a plusieurs jeunes frères et sœurs. Elle veut, si leurs parents venaient à mourir, être en état de soutenir la famille. Quand même nous l'aurions gardée chez nous, cela n'aurait pu lui suffire. Elle va chercher la fortune par dévouement pour les siens.

Je ne répliquai rien à des réflexions si sages, mais je revins sur les premiers mots de mon père.

— Tu n'es pas riche, papa? Et j'entends dire si souvent à Ferdinand : « Si j'étais riche comme ton père!... »

— Ferdinand a tort de te parler ainsi, et d'ailleurs il se trompe. Plus tard, tu verras bien que je ne pourrai faire, même pour ton éducation, qui est mon premier intérêt, tous les sacrifices que je voudrais.

Non, je ne suis pas riche, et pourtant j'aurais pu l'être. Je t'ai dit quelquefois que j'ai passé ma jeunesse en France : je m'y trouvais encore pendant le règne de la Terreur. Dans ce temps-là, une partie des Français qui appartenaient à l'ordre de la noblesse émigrèrent, les uns par crainte, les autres pour protester contre la révolution. Le gouvernement s'empara de leurs biens et les fit vendre. Il y en avait beaucoup à vendre à la fois; les acheteurs n'étaient pas nombreux; on pouvait acheter à vil prix.

Je me dis : Puisque ces biens sont à vendre, qu'importe aux anciens maîtres qui les achète? Je peux même, quand le temps en sera venu, les restituer aux propriétaires contre le prix que j'aurai payé.

Ayant donc appris qu'un beau domaine du voisinage était à vendre, j'allai le visiter. C'était un château seigneurial. Je le trouvai dans une morne solitude, personne dans la maison, peu de gens dans la campagne; les récoltes mêmes semblaient abandonnées.

Un vieux concierge me reçoit d'un air triste. Il me promène dans les appartements vides et presque démeublés. Je demande à passer la nuit au château, me proposant de parcourir le domaine le lendemain.

« — Vous coucherez ici, me dit le malheureux concierge.

Et, me montrant un lit à rideaux de damas vert :

— C'est le seul que j'aie pu sauver du pillage. C'était le lit de Mme la comtesse, ajouta-t-il en étouffant ses sanglots.

» — Mme la comtesse!... Où est-elle maintenant?

» — En Russie.

» — Et... M. le comte? dis-je en hésitant.

» — Il est... »

Le concierge ne put achever, mais il leva les yeux au ciel, et je ne compris que trop bien. Je devinai qu'il avait péri sur l'échafaud. Le fidèle serviteur vit ma compassion, et il ne craignit plus de se répandre en éloges de son maître et de sa maîtresse. Comme je l'écoutais avec un intérêt toujours plus grand, il finit par me prendre en amitié. Nous soupâmes ensemble, nous bûmes à la santé de Mme la comtesse, puis j'allai me coucher.

Je ne pus fermer l'œil. Je pressais le chevet que cette femme avait mouillé de ses larmes. Je prêtais l'oreille; le vent gémissait aux portes, et je m'imaginais entendre des soupirs. Un chien de garde aboyait par moments; il croyait défendre encore le bien de ses maîtres. Le lendemain, je dis au concierge, qui vint me chercher pour achever la revue :

« — Je n'achèterai pas le château. »

Et je lui contai en quelques mots ce que j'avais éprouvé.

« — Achetez-le, me dit-il; vous plutôt qu'un autre!

» — Je ne puis.

» — Je vous en prie, dans l'intérêt de ma maîtresse!

» — Ne vous flattez pas, lui dis-je; elle ne reviendra jamais. »

Je m'en allai donc, et, par la baisse des assignats, affaire que tu ne peux comprendre encore, il se trouva que j'aurais pu payer le domaine avec le prix d'une paire de bœufs.

Quelque temps après, les circonstances m'appelèrent hors de France; j'habitais près de la frontière; j'eus l'occasion de voir plusieurs émigrés et même d'en recueillir quelques-uns.

On m'adressa entre autres le marquis de V... C'était bien, je crois, l'homme le plus vif et le plus léger que j'aie vu de ma vie; d'ailleurs, aimable et bon. Il était célibataire et n'avait que des parents éloignés. Un jour, il me dit, comme par hasard, qu'il avait laissé dans une de ses terres un trésor montant à dix mille louis.

« — Bagatelle! lui dis-je. Et vous vous résignez à cette perte?

» — Oh! je sais où les retrouver quand nous rentrerons, et cela ne tardera guère.

» — Monsieur le marquis, ne vous y fiez pas. Ceci pourrait bien durer longtemps, ou plutôt ne jamais finir. Et si vous mouriez, ce trésor serait perdu?

» — Non pas; j'ai laissé dans le pays un ami, un domestique, à qui j'ai fait connaître la cachette. Je lui ai dit : — Prends cela le jour où tu sauras que je suis mort.

Le marquis s'éloigna, mais il revint au bout d'un mois. Les affaires prenaient une tournure plus grave; d'ailleurs le pauvre émigré avait enfin compris qu'il pourrait avoir besoin de son or.

« — J'en offrirais le quart, s'écria-t-il, à qui voudrait me le sortir de France. »

Le marquis ne pouvait y rentrer sous peine de la vie. Je lui dis :

« — Nous réglerons les conditions plus tard. Si vous avez confiance en moi, il vous suffira de m'adresser à votre domestique, et je tâcherai de vous rendre ce service. »

Il avait prévu le cas, et n'avait trouvé rien de mieux à faire que d'imiter les anciens, de rompre une pièce d'or en deux parties, d'en garder une et de laisser l'autre au fidèle Jean-Marie, qui était prévenu qu'il pourrait se fier au porteur de ce signe. Je partis sans aucun écrit du marquis de V..., qui aurait craint de compromettre et son domestique et moi-même s'il m'avait chargé d'une lettre.

Je trouvai Jean-Marie gravement malade et alité. Il était incapable de me conduire dans le parc, où l'or était enfoui au pied d'une muraille; mais il me donna des indications si précises que je trouvai bientôt le trésor. Je laissai deux cents louis au pauvre domestique, ou plutôt à ses héritiers, car il mourut quelques jours après.

J'étais encore en France, fort embarrassé de mon trésor. Il y avait des peines sévères contre ceux qui sortaient le numéraire. Mais je ne pouvais croire que ce fût un acte coupable de rendre au malheureux marquis, à un hôte qui m'avait donné sa confiance, ce faible débris de sa fortune. Je fis si bien que l'or passa la frontière. Le marquis voulait acquitter sa promesse; je lui dis :

« — Au lieu de me donner le quart, prêtez-moi la moitié. J'ai l'occasion d'acheter ici un bon domaine; je vous offre d'excellentes hypothèques et un raisonnable intérêt. Quand vous aurez besoin de votre argent, je serai prêt à vous le rendre.

Le marquis me remercia de bon cœur, et le prêt qu'il me fit a été une des sources de ma petite fortune. J'achetai

le domaine, et je le revendis plus tard avec avantage, comme j'ai fait de trois autres, tellement que mes amis m'appelaient « le marchand de campagnes ».

— Et celle-ci, papa, veux-tu la vendre aussi? lui dis-je très-alarmé.

— Non, mon ami... *Inveni*... Comment dirais-tu? Répète-moi ce vers que tu m'as expliqué l'autre jour.

— *Inveni portum, spes et fortuna valete* (1).

— C'est cela! Plus d'ambition; c'est ici que je veux vivre et mourir. Mais, dans ce temps-là, j'étais jeune; le marquis l'était aussi. A peine fut-il en possession de son or, qu'il me proposa de voyager avec lui. Il voulait aller en Italie; il devait rencontrer à Venise un prince du sang. J'acceptai de grand cœur, ayant toujours désiré de voir l'Italie.

Un jour, nous passions par une petite ville de la Suisse française où nous vîmes sur les murs l'affiche d'un concert qui devait se donner le soir même. Un artiste allemand s'annonçait d'une manière pompeuse.

« — Voyons, me dit-il, ce que ces Allemands savent faire, et passons la nuit dans cette bourgade. »

Le soir, il me mène au concert; nous nous plaçons au premier banc. L'artiste commence, et le public se montre fort satisfait. Les applaudissements éclatent de toutes parts. Le marquis était seul mécontent.

« — Mauvais! mauvais! détestable! » s'écriait-il.

Ceux qui l'entourent murmurent contre lui; mais il n'en crie pas moins. J'étais sur les épines; je le poussais du coude, et le suppliais de se taire. Comme il ne cessait pas d'exprimer hautement sa désapprobation, l'artiste s'en trouva blessé et s'avança vers la rampe.

« — Monsieur, lui dit-il en balbutiant, vous trouvez cela détestable : est-ce que vous pouvez faire mieux?

» — Peut-être! » dit le marquis en se levant de sa place.

Et le voilà sur la scène. Il se fit un grand mouvement dans l'assemblée; on ricanait, on s'attendait à voir dans l'embarras l'audacieux interrupteur. Je doutais, comme tout le monde, qu'il en sortît à son honneur, et je me résignais à partager son humiliation : il avait oublié de me dire qu'il était bon musicien. Pour lui, aussi calme et gracieux qu'il avait été jusque-là fougueux et pétulant, il prend le violon des mains de l'artiste, en le saluant avec politesse; il se place, et il exécute à première vue le solo que son rival venait de jouer avec tant d'applaudissements. Il fallut bien reconnaître que le Français était plus fort, qu'il avait plus de goût, plus de méthode et de verve. Je n'ai jamais entendu mieux.

Après un moment de silence, il se fit un léger murmure : c'était le frémissement du plaisir et de la surprise; puis on écouta jusqu'au bout dans un religieux silence; enfin les applaudissements éclatèrent avec frénésie. Ce qu'il y eut de plus intéressant, ce fut la conduite du pauvre artiste, qui s'avança bonnement vers la rampe, quand le morceau fut achevé, et dit aux spectateurs :

« — Messiés, j'ai troufé mon maître. »

Et comme le marquis lui tendait la main amicalement, il la pressa des deux siennes.

« — Pardonnez-moi mes critiques, lui dit le marquis. Vous êtes un artiste de mérite; mais nous autres Français, nous sommes un peu vains : je voulais être provoqué pour avoir l'occasion de montrer le peu que je sais. A présent, si vous le voulez bien, nous allons jouer quelque chose ensemble. »

L'assemblée applaudit, et les deux artistes, s'animant l'un l'autre, jouèrent de suite plusieurs morceaux qui firent le plus grand plaisir. Ils ne pouvaient se quitter, et nous les aurions écoutés toute la nuit.

(1) J'ai trouvé le port; ambition, fortune, adieu.

Le marquis me conduisit donc en Italie, où je goûtai avec délices les jouissances que procurent les beaux-arts. C'est alors que je commençai à m'escrimer sur le violon, comme tu m'as entendu faire quelquefois. Tu peux juger si je prêtais à rire à mon compagnon de voyage. Il avait une manière de m'accompagner avec la pelle et les pincettes qui, après m'avoir d'abord impatienté, finissait par me faire pouffer de rire.

Le maître que j'avais pris à Venise, il signor Pugnani, ne me flattait pas davantage. Lorsqu'il eut épuisé toute la patience dont la nature l'avait doué, un jour, il frappe du pied après quelques fausses notes, il se lève, et, brisant son archet sur mon violon, il s'écrie :

« — Monsir, zamais vous né sarez mousicien! »

Cela ne m'a pas empêché d'aimer toujours la musique. Un jour, ce violent professeur nous offrit de nous faire entendre les plus belles voix de femmes qui fussent en Italie, et nous mena au couvent de ***. Après un quart d'heure d'attente commencèrent des chants sacrés, si sublimes et si doux que nous nous croyions transportés dans le ciel. Nous ne voyions pas les chanteuses. C'était un ensemble de voix jeunes et pures. Nous étions émus jusqu'aux larmes. Quand les chants eurent cessé, le Français s'écria :

« — Quelles séduisantes personnes! Et, sans doute, elles sont toutes jolies? Ne pourrions-nous les voir?

» — La règle ne le défend pas, répondit le maître; vous pourrez les voir, mais elles ne vous verront pas. Toutes ces pauvres filles sont aveugles.

» — J'aime mieux ne l'avoir su qu'après, dit le marquis.

» — Et moi, lui dis-je, je voudrais l'ignorer encore. Cependant il est doux de penser que ces infortunées ont la consolation d'accorder leurs voix, comme les anges, pour célébrer le Tout-Puissant, en attendant le jour éternel qui luira pour elles comme pour nous.

» — Si Dieu nous en fait la grâce! » ajouta, en se signant, la vieille sœur qui nous avait introduits dans la chapelle.

Le prince du sang n'arrivait pas, et, en l'attendant, nous jouissions des plaisirs de Venise. Le bain était une de nos récréations favorites. J'ai oublié le nom de l'endroit où nous prenions ce plaisir. Nous traversions à la nage un espace assez étendu. Je me trouvais toujours en avant; car si le marquis était meilleur musicien, je nageais mieux que lui. Un jour, je l'entends crier à l'aide à cinquante brasses derrière moi. Il était pris dans les herbes et ne pouvait s'en débarrasser. Je me hâte de nager à lui; ses cris avaient pris l'accent de l'angoisse. Il se débattait en homme qui ne sait plus ce qu'il fait. J'approche, je le réconforte et le prends par la main au risque d'être entraîné avec lui. Après un moment de lutte, et sans que personne vînt à notre secours, je réussis à le dégager, et nous sortîmes de là sains et saufs. Ainsi, le marquis dut la vie à l'homme qui avait sauvé le dernier débris de sa fortune. Après cette action, il me déclara que son intention était de me laisser en don ce qu'il m'avait prêté.

« — Et vous viendrez me voir un jour, ajouta-t-il, dans mes terres du Nivernais. »

Le pauvre marquis ne les a jamais revues. Il est mort en Angleterre, où je lui ai fait passer, il y a quelques années, le dernier argent qui me restât de lui. Capital, intérêts, tout lui a été nécessaire. Sa mort l'a sauvé probablement de l'indigence ou de la nécessité de chercher dans son talent de musicien les moyens de vivre.

La suite à une autre livraison.

DU GOUT DES LETTRES.

L'esprit des affaires, qui gagne du terrain tous les jours, ne finira-t-il pas par tout absorber?... Pendant qu'on parle

belles-lettres aux jeunes gens, un instinct secret, une voix intérieure mieux écoutée, leur crie : « Laissez les livres, et faites fortune! » Cette France qui, pendant des siècles, n'a pas eu de plus grande passion, après la guerre, que celle de la philosophie et des lettres, serait-elle donc destinée à n'être plus qu'un vaste atelier, qu'un immense comptoir? Et nous, avec notre goût obstiné pour les lettres, ne sommes-nous pas déjà bien arriérés? Heureusement, ce goût récompense assez par lui-même ceux qui l'ont. Quel chagrin n'adoucit-il pas! Quels plaisirs ne fait-il pas trouver dans une vie simple et pauvre! De combien de bons sentiments n'est-il pas le père et le soutien! Pour ma part, si l'on me permet de faire ici ma confession, je n'ai pas eu une peine en ma vie, une de ces peines dont on peut se consoler, parce qu'elles n'attaquent pas le fond du cœur, qu'une heure de lecture n'ait calmée. S. DE SACY.

ORIGINE DU MOT *TAFFETAS*.

Combien de gens ignorent qu'en prononçant ce mot, ils emploient une locution persane! *Tâftah* n'est autre chose que le participe passé du mot *tâften*, tresser, enlacer.

JETONS

DES CORPORATIONS DE MARCHANDS ET DES COMMUNAUTÉS D'ARTS ET MÉTIERS DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 247, 259, 335.

Jardiniers. — Leurs statuts étaient de 1473. Il y est expressément ordonné aux jurés de s'assurer que les terres des jardiniers ne sont pas fumées avec des immondices, tels que boue de Paris et fiente de pourceau. On ne voit pas trop le motif de cette défense. Les maîtres avaient droit de vendre, tous les matins, les fleurs et herbages dans les marchés, halles et rues adjacentes. Patron, saint Fiacre.

Lingères. — Les statuts de leur communauté dataient de saint Louis. Elles avaient seules le droit d'acheter à la halle aux toiles, et les jurées et jurés celui d'inspection sur toutes les marchandises relatives à leur commerce.

Le jeton des jurés porte, à l'avers, le buste de Louis XV : JURÉS AULNEURS ET VISITEURS DE TOILE; au revers, l'Industrie assise et tenant une aune : ET PROBAT ULNA FIDEM (L'aune aussi prouve la bonne foi).

Gaîniers. — Artisans qui doublent et garnissent toutes sortes de boîtes. Chaque maître marquait son ouvrage d'un poinçon particulier, dont l'empreinte était mise sur une table de plomb déposée au Châtelet. On ne recevait pas d'apprenti de province en cette communauté. Le brevet coûtait 40 livres, la maîtrise 600, et pour les fils de maîtres 200.

Graveurs en métaux. — Au commencement du dix-septième siècle, on ne connaissait de graveurs en métaux que ceux de l'hôtel des Monnaies. Les artistes habitués à travailler l'or et l'argent dépendaient de l'orfévrerie. Ils obtinrent des statuts et se firent ériger, l'an 1632, en communauté, maîtrise et jurande. Les maîtres seuls pouvaient se servir de poinçon pour faire les lettres de l'alphabet, les fleurs de lis, couronne ou écusson. Il leur était ordonné de n'avoir chacun qu'un apprenti. Cette communauté faisait corps avec celle des lapidaires.

Nous possédons un jeton assez élégant gravé par Mavelot. Au droit, écusson surmonté d'un soleil : COMMTÉ DE LART DE GRAVEVRE; à l'exergue : C. MAVELOT F.; au revers, une longue inscription en capitales : ARTE ATQUE METALLO (Avec l'art et le métal). — COMMUNAUTÉ DES GRAVEURS, A PARIS, POUR LES SCEAUX ET CACHETS, MÉDAILLES ET JETONS; EXPERTS POUR LES VÉRIFICATIONS ET RUPTURES DES SCELLÉS. 1718.



1718. — Graveurs en métaux.

Graveurs en bois. — La gravure en bois était alors assez peu employée. Cependant les ouvrages de Papillon sont de cette époque.

Voici un jeton des *commissaires mouleurs de bois*. Le revers porte la date de 1711 et sainte Geneviève, patronne des mouleurs.



1711. — Graveurs en bois.

Confrérie des marchands de vins de Paris. — La corporation avait été établie par Henri III, en 1577, pour réprimer plus facilement les fraudes. Les gardes et maîtres jouissaient des mêmes droits et priviléges que ceux des six corps de marchands, et, bien qu'ils n'eussent pu obtenir de faire partie des assemblées générales, ils pouvaient être admis aux charges municipales et consulaires. Ce corps avait obtenu pour armoiries, en 1629, un navire d'argent à bannière de France, flottant avec six petites nefs autour, et une grappe de raisin en chef sur un champ d'azur. Nous trouvons cette armoirie sur plusieurs jetons, aux dates de 1687, 1682, 1669, etc. Au revers, le miracle de saint Nicolas, patron des marchands de vins. Il existe à la Bibliothèque impériale un jeton assez curieux de la communauté des *distillateurs marchands d'eau-de-vie*.



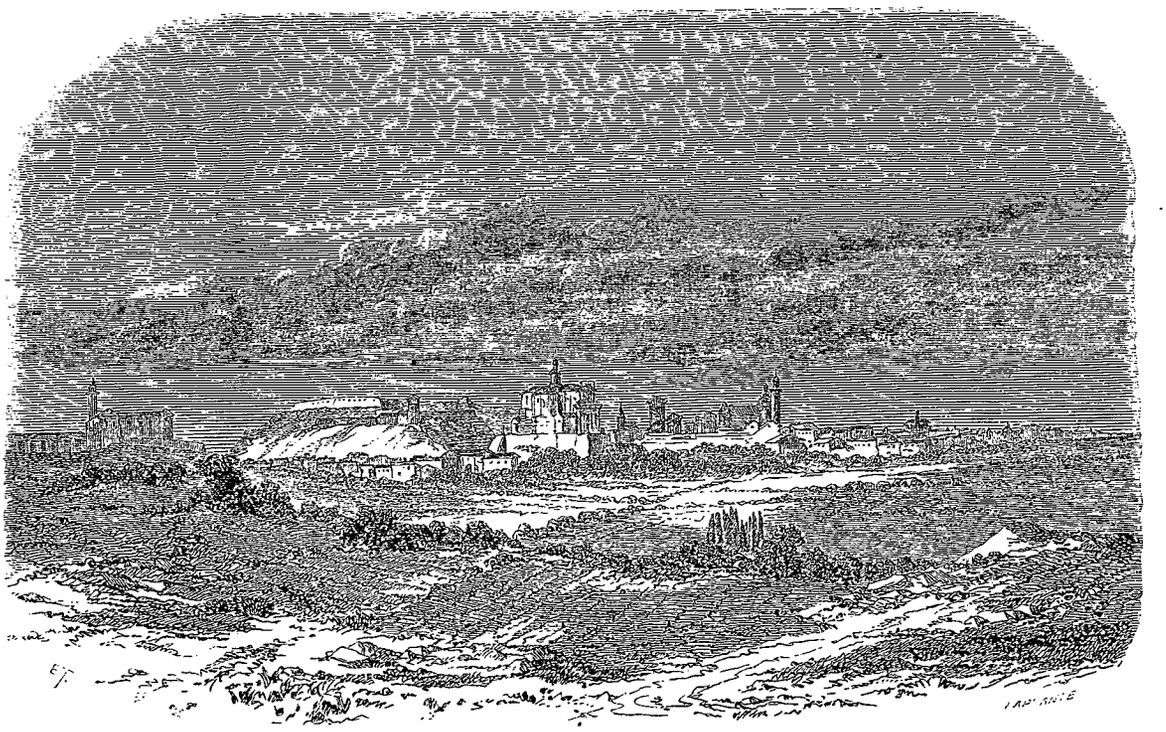
Distillateurs marchands d'eau-de-vie.

On voit à l'avers le buste de Louis XV; au revers, saint Louis à genoux devant le Saint-Esprit; près de lui, un alambic : TOTUM IN SPIRITU, IN CORPORE NIHIL (Tout dans l'esprit, rien dans le corps). Il faut se rappeler que saint Louis était le patron de la confrérie des marchands, ce qui explique la fréquence de la représentation de cette figure sur ces pièces.

Mentionnons encore un joli jeton de *juré rouleur de vins*, de 1691. *La fin à une prochaine livraison.*

CASTIGLIONE.

Voy., sur les Campagnes d'Italie (1796-1800), p. 297 et suiv.



Bourg et château de Castiglione. — Dessin de Thérond, d'après Bagetti. (Voy. p. 297.)

Le 5 août 1796, Bonaparte et Wurmser se trouvèrent en présence, dans la plaine qui s'étend au pied des hauteurs qui relient la Chiese au Mincio, en avant de Castiglione, petite ville de cinq mille habitants, sur la route de Mantoue à Brescia. A l'aube, Wurmser s'ébranla; mais Bonaparte, qui attendait l'arrivée du général Serrurier, auquel il avait donné l'ordre de déboucher par Cavriana, fit replier sa gauche, commandée par Massena, se contentant de maintenir son centre. Dès que le feu de Serrurier se fit entendre, Bonaparte dirigea dix-neuf pièces d'artillerie à cheval, confiées au chef d'escadron Marmont, sur la redoute de Medolano, qui protégeait l'aile gauche de l'ennemi. Après une vive canonnade, elle fut enlevée par trois bataillons de grenadiers commandés par Verdier et appuyés par un régiment de cavalerie. Wurmser porte une partie de sa seconde ligne à sa gauche, tandis que le reste couvre Cavriana en arrière. Bonaparte engage alors son centre et sa gauche, qui, sous Augereau et Massena, chargent la ligne affaiblie de l'ennemi. A mesure qu'il cède, les Français redoublent tellement de vigueur que Wurmser se décide à battre en retraite et à repasser le Mincio.

ESBEN L'OBSERVATEUR (1).

CONTE.

Il y avait une fois trois frères, Pierre, Paul et Esben le Poucet. Leur père était si pauvre qu'il ne possédait pas une épingle. Aussi leur répétait-il sans cesse qu'ils n'avaient à attendre que misère à la maison, et qu'ils feraient bien d'aller chercher fortune dans le monde.

(1) Conte norvégien extrait de *Norske Folkeeventyr*, contes populaires norvégiens, recueillis et racontés par Asbjœrnsen et J. Moe. Deuxième édition, Christiania, 1852, in-8, p. 306-311.

Le roi demeurait à quelque distance de leur habitation. Or, devant les fenêtres du palais s'élevait un énorme chêne, dont le feuillage projetait trop d'ombre dans les appartements. Le roi avait promis beaucoup, beaucoup d'argent à celui qui abattrait l'arbre; mais personne n'en était venu à bout; car pour une branche que l'on coupait, il en repoussait deux autres à sa place.

Le roi désirait aussi avoir, comme tous ses voisins, un puits qui ne tarît jamais; il tenait à grand déshonneur d'être le seul de son royaume qui fût privé d'eau une partie de l'année. Attirés par l'espoir d'une forte récompense, bien des gens s'étaient mis à l'œuvre; mais tous avaient été contraints d'abandonner leur entreprise, car le château était situé sur le sommet d'une montagne, et à quelques pouces de terre on atteignait le roc vif.

Le roi, qui ne renonçait jamais à ce qu'il s'était mis une fois en tête, fit publier, dans toutes les églises, qu'il donnerait la moitié de son royaume à quiconque abattrait le gros chêne et lui creuserait un puits qui ne restât jamais à sec. On peut bien se douter qu'il vint encore beaucoup plus de gens pour tenter l'aventure; mais ce fut en vain que tous s'escrimèrent du pic ou de la cognée : aucun d'eux ne vint à bout de l'entreprise; le chêne devenait de plus en plus épais et la roche était toujours aussi dure.

A la fin, les trois frères voulurent aussi faire l'épreuve de leur adresse. Leur père se dit : « Bon! S'ils ne gagnent pas la moitié du royaume, ils trouveront peut-être du service dans quelque riche maison, et je n'en demande pas davantage. » Il ne se fit donc pas tirer l'oreille pour donner son consentement, et ses fils partirent aussitôt qu'ils l'eurent obtenu.

Après quelques heures de marche, ils arrivèrent sur une colline dont le sommet était couvert d'un bois de pin, où ils entendirent des coups de cognée.

— Voilà qui est bien étonnant! Qui donc fait ce bruit? dit Esben le Poucet.

— Tu es bon, toi, avec ton étonnement! lui répondirent Pierre et Paul; il y a bien de quoi être surpris de ce qu'un bûcheron coupe un arbre!

— J'ai pourtant envie, moi, de voir ce que c'est, ajouta le petit frère. Et il monta vers l'endroit d'où partait le bruit.

— Allons donc, enfant, lui crièrent ses aînés, reviens, tu feras mieux de nous suivre.

Mais Esben continua son chemin et bientôt il trouva une cognée qui, toute seule, faisait d'elle-même entaille sur entaille dans le tronc d'un pin.

— Bonjour, dit Esben. Comment! tu es là toute seule à couper du bois?

— Oui, comme tu le vois, et il y a bien des années que je t'attends.

— Bien, bien! me voici enfin venu.

Il la prit, la démancha et serra les deux parties dans son havre-sac. Lorsqu'il rejoignit ses frères, ceux-ci se mirent à rire et à le plaisanter.

— Eh bien! as-tu vu quelque chose de bien curieux dans le bois?

— Heu! ce n'était qu'une hache que nous entendions, dit Esben.

En poursuivant leur route, ils passèrent près d'une excavation, au fond de laquelle résonnaient des coups de pic.

— Voilà qui est bien étonnant! D'où peut provenir ce bruit? remarqua Esben.

— En finiras-tu avec tes étonnements? s'écrièrent Pierre et Paul, n'as-tu jamais vu un pic creuser une souche à coups de bec?

— Si, mais j'ai envie d'aller voir ce que c'est.

Et, sans tenir compte des railleries de ses frères, il descendit dans la caverne, où il trouva un pic, tout seul, qui frappait de lui-même contre le rocher.

— Tiens! dit Esben, tu es là tout seul?

— Oui, et il y a bien des années que je creuse en t'attendant.

— Eh bien, me voici.

Il prit l'instrument qu'il démancha, le mit dans son havre-sac, puis il courut après ses frères.

— C'était très-curieux, n'est-ce pas, ce que tu as trouvé? lui dirent Pierre et Paul d'un ton narquois.

— Oh! répondit Esben, ce n'était rien autre chose qu'un pic que nous entendions.

Ils allèrent plus loin, et ils arrivèrent près d'un ruisseau. Comme ils étaient altérés par leur longue course, ils se penchèrent pour boire.

— Voilà qui est étonnant! d'où vient cette eau? dit Esben.

— Et nous, repartirent Pierre et Paul, nous serions bien plus étonnés que tu eusses la tête saine. Ne faut-il pas être bien simple d'esprit pour s'ébahir toujours à la première chose que l'on rencontre! D'où vient ce ruisseau! N'as-tu jamais vu une fontaine sourdre d'une fente de la terre?

— Si, mais je suis curieux de voir d'où sort celle-ci.

Et, malgré les moqueries de ses frères, il suivit, jusqu'à la source, le cours d'eau qui devenait de moins en moins volumineux et qui finalement tenait dans une coquille de noix.

— Bonjour, dit l'adolescent; tu coules là bien solitairement.

— Oui; il y a bien des années que je suis ici à t'attendre.

— Me voici enfin, répondit Esben. Il prit la coquille de noix et, après en avoir bouché l'ouverture, la mit dans son havre-sac. Lorsqu'il eut rejoint ses frères :

— Eh bien, lui dirent-ils, tu as vu d'où sort l'eau; ce doit être, ma foi, quelque chose de rare!

— Oh! c'est simplement un trou d'où elle coule; mais j'étais bien aise de le voir de mes propres yeux.

Et il les laissa dire, sans s'inquiéter de leurs risées.

Peu après, ils arrivèrent à la résidence royale, où il y avait une foule d'aventuriers qui se berçaient de l'espoir de gagner la récompense. Mais, comme auparavant, tous échouaient, et le chêne devenait si gros qu'il cachait aux yeux tout le palais; le roi, furieux contre tant de maladresses, déclara que ceux qui désormais oseraient tenter l'entreprise et ne réussiraient pas seraient transportés dans une île et auraient les oreilles coupées. Alors les concurrents devinrent plus rares. Toutefois les trois frères ne se laissèrent pas effrayer par la déclaration du roi.

Pierre, qui était l'aîné, se mit le premier à l'œuvre; mais il eut le même sort que ceux qui l'avaient précédé : à chaque branche qu'il enlevait, deux autres poussaient aussitôt. Les gens du roi le saisirent, lui coupèrent les oreilles et le transportèrent dans l'île.

Paul essaya ensuite et eut aussi peu de succès. Seulement, on lui rasa les oreilles d'un peu plus près, parce que, dit le roi, il aurait dû profiter de l'exemple de son aîné.

Lorsque le petit Esben se présenta, le roi lui dit :

— Puisque tu veux aussi perdre tes deux oreilles, nous te les couperons de suite; nous t'épargnerons ainsi une fatigue inutile.

— J'aimerais mieux essayer d'abord, répondit Esben.

Dès qu'il eut été autorisé à commencer, il tira sa cognée, la remmancha, et lui dit :

— Coupe.

Et la cognée se démena si bien que le chêne fut abattu en un moment.

Il mit ensuite le pic à la besogne. Les pierres volèrent en éclats, et le puits fut bientôt assez large et assez profond; mais il était à sec. Esben, prenant alors la coquille de noix, la déposa dans un coin, et la débouchа :

— Coule, dit-il.

Et l'eau s'élança tout à coup à flots. En peu d'instants, l'excavation fut remplie d'une belle eau pure jusqu'au bord.

Le roi, transporté de joie, donna au petit Esben la moitié du royaume, suivant sa promesse de roi. On lui demanda son histoire, et il la raconta. Il était heureux pour Pierre et pour Paul qu'ils eussent perdu leurs oreilles; sans quoi ils auraient entendu répéter dans tout le royaume :

— Hé! hé! les étonnements d'Esben l'observateur n'étaient pas si déraisonnables. Il est bon de chercher les causes et de remonter aux sources.

LA VIE DE BURNS.

Fin. — Voy. p. 345.

« Mon père, à force de courage, ayant atteint l'époque de la résiliation de son bail, entra dans une plus grande ferme, située à environ dix milles plus loin dans le pays. Son marché était de nature à lui procurer quelque peu d'argent comptant au commencement de son bail : autrement l'affaire eût été impraticable. Pendant quatre années, nous y vécûmes assez à notre aise. Mais une difficulté s'étant élevée entre lui et son propriétaire, après avoir été ballotté trois ans dans le tourbillon de la chicane, mon père fut sauvé tout juste des horreurs d'un emprisonnement par une consomption qui, après deux années de promesses, l'emporta en ce monde inconnu « où les méchants cessent de tourmenter, » et où les fatigués trouvent le repos. »

» C'est à l'époque où nous vécûmes sur cette ferme que ma petite histoire est le plus remplie d'événements. Au

commencement de cette période, j'étais peut-être le garçon le plus emprunté, le plus gauche de la paroisse. Nul solitaire n'était moins au fait des voies du monde. Ce que je savais d'histoire ancienne, je le tenais des Grammaires géographiques de Salmon et de Guthrie; et les idées que je m'étais formées sur les mœurs modernes, sur la littérature et la critique, je les devais au *Spectateur*. Ajoutez-y les œuvres de Pope, quelques pièces de Shakspeare, Tull et Dickson, sur l'agriculture; le Panthéon païen; l'Essai de Locke sur l'entendement humain; l'Histoire de la Bible, de Stackhouse; le Guide du jardinier breton, par Justice; les leçons de Bayle, les œuvres d'Allan Ramsay; la Doctrine de l'Écriture sur le péché originel, par Taylor; un Recueil choisi de chansons anglaises, et les Méditations de Hervey, et vous aurez toutes mes lectures. Le Recueil de chansons était mon *vade-mecum*. Tout en conduisant ma charrette ou me rendant à l'ouvrage, je les dévorais, chanson par chanson, vers par vers, distinguant soigneusement le vrai tendre ou sublime de l'affectation et de l'ampoulé. Je suis convaincu que je dois à cette habitude beaucoup de mon habileté de critique, telle quelle.

» Dans ma dix-septième année, pour me dégourdir un peu, j'allai à une école de danse de campagne. Mon père avait une antipathie inconcevable contre ces réunions, et c'est contrairement à ses désirs que j'y allais, ce dont je me repens encore aujourd'hui. Mon père, je l'ai déjà dit, était sujet à de grands emportements : depuis cette désobéissance, il me prit dans une sorte de grippe, ce qui, je crois, fut une des causes de la dissipation de mes années subséquentes. — Je dis dissipation, comparativement à la sobriété et à la stricte régularité de vie des presbytériens de campagne.

Je passai ma dix-neuvième année sur une côte pleine de contrebandiers, à une bonne distance de notre logis, dans une école fameuse, pour y apprendre le mesurage, l'arpentage, la gnomonique, etc. Mes progrès y furent satisfaisants; mais j'en fis plus dans la connaissance des hommes. Le métier de contrebandier était excellent à cette époque, et il m'arriva plusieurs fois de me trouver parmi ceux qui l'exerçaient. Quoique j'apprisse d'eux à remplir mon verre, et à me mêler sans crainte dans une bagarre d'ivrognes, je n'en avançais pas moins d'un bon pas dans ma géométrie.

» Je revins chez nous considérablement amélioré. Mes lectures s'étaient accrues des ouvrages importants de Thomson et de Shenstone; la nature humaine s'était offerte à moi sous un nouveau jour, et j'avais engagé plusieurs de mes camarades à entretenir avec moi une correspondance littéraire. Mon style s'y forma. J'étais tombé sur un recueil de lettres des beaux esprits du règne de la reine Anne, et je les étudiai dévotement. Je gardais copie de celles de mes propres lettres dont j'étais content, et la comparaison que je faisais entre moi et mes correspondants flattait ma vanité. Je poussai cette fureur si loin, que, bien que je n'eusse pas pour trois liards d'ouvrage au monde, néanmoins chaque poste m'apportait autant de lettres que si j'avais été quelque héritier affairé du journal et du grand-livre.

» Ma vie suivit le même cours jusqu'à ma vingt-troisième année, qui fut pour moi une époque importante. Moitié caprice, moitié désir de me mettre à faire quelque chose dans la vie, j'entrai chez un sérancier de la ville voisine (Irwine) pour apprendre son métier. Ce fut une malheureuse affaire... et pour m'achever, comme nous fêtions le nouvel an, la boutique prit feu et fut réduite en cendres; de sorte que je me trouvai sur le pavé comme un vrai poëte, ne possédant pas douze sous.

» Mon frère et moi nous ramassâmes à grand'peine dans la famille quelque peu d'argent, avec lequel nous prîmes une ferme du voisinage. Mon frère n'avait pas mon imagination écervelée; mais, en bon sens et en sagesse, il m'était de beaucoup supérieur.

» J'entrai dans cette ferme avec de belles résolutions. Allons, je serai raisonnable. Je lus les livres à l'usage des fermiers; je calculai nos récoltes; je suivis les marchés; enfin, je crus que je deviendrais un homme sage; mais, la première année pour avoir acheté de mauvaises semences, la seconde par une moisson tardive, nous perdîmes la moitié de nos récoltes. Cela renversa ma sagesse.

» Je commençais à être connu dans le voisinage pour un rimeur. Celle de mes élucubrations poétiques qui vit le jour la première fut une lamentation burlesque sur une querelle de deux révérends calvinistes, tous deux personnages de ma *Foire sainte*. Je me doutais que la pièce avait quelque mérite; cependant, pour éviter malheur, j'en donnai une copie à un ami très-curieux de ces sortes de choses, et je lui dis que je ne pouvais deviner quel en était l'auteur, mais qu'elle ne me semblait pas manquer de talent. Une certaine description des clercs aussi bien que des laïques obtint un tonnerre d'applaudissements. La Prière du saint Willie fit ensuite son apparition, et alarma la fabrique au point qu'il y eut plusieurs séances pour examiner si, dans son artillerie spirituelle, on ne trouverait rien à pointer contre les profanes rimeurs. Malheureusement pour moi, mes erreurs m'amenèrent, d'autre part, juste dans la direction de leur plus lourde décharge. C'est cette déplorable histoire qui donna lieu à mon poëme imprimé *la Lamentation*. Ce fut une bien triste affaire. J'abandonnai à mon frère ma part de notre ferme; en réalité elle n'était mienne que nominativement, et je fis le peu de préparatifs que je pouvais pour passer en Jamaïque. Mais, avant de quitter pour toujours mon pays natal, je résolus de publier mes poëmes. Dans ma sincérité je puis dire que, pauvre inconnu que j'étais alors, j'avais à peu près une aussi haute idée de moi-même et de mes ouvrages qu'aujourd'hui où le public s'est prononcé en leur faveur. J'ai toujours été d'avis que les mille erreurs et bévues qui se commettent journellement, sous le double point de vue rationnel et religieux, viennent de l'ignorance de soi-même. — Me connaître avait toujours été mon étude constante. Je me pesais à part moi, je me comparais avec les autres; j'épiais tous les moyens de savoir la place que j'occupais comme homme et comme poëte; j'étudiais assidûment le dessin de ma nature et l'intention des lumières et des ombres de mon caractère. J'avais la confiance que mes poëmes obtiendraient quelques applaudissements; mais, en cavant au pis, le mugissement de l'Atlantique assourdirait la voix de la censure, et la nouveauté des spectacles de l'Inde occidentale me distrairait de l'indifférence. Je me défis de six cents exemplaires, sur lequel nombre j'avais environ trois cent cinquante souscriptions. — Ma vanité fut grandement flattée de la réception que me fit le public; et de plus, tous frais déduits, j'empochai près de vingt livres sterling. Cette somme vint fort à propos; car, n'ayant pas d'argent pour mon passage, il m'aurait fallu payer de ma personne. Sitôt que je fus maître de neuf guinées, prix de mon transport à la zone torride, je retins ma place sur le premier vaisseau qui devait partir de la Clyde; car

> La ruine et la faim m'avaient pris dans leur vent.

Depuis quelques jours, j'errais de cachette en cachette, sous les terreurs d'un emprisonnement, des gens malintentionnés ayant lâché sur mes talons les meutes impitoyables de la justice. Mes adieux étaient faits au peu d'amis que j'avais; ma malle était sur la route de Greenock; j'avais composé le dernier chant que je comptais écrire en Calédonie, — « Les ténèbres de la nuit s'amassent avec vitesse », — lorsqu'une lettre du docteur Blacklock à un de mes amis

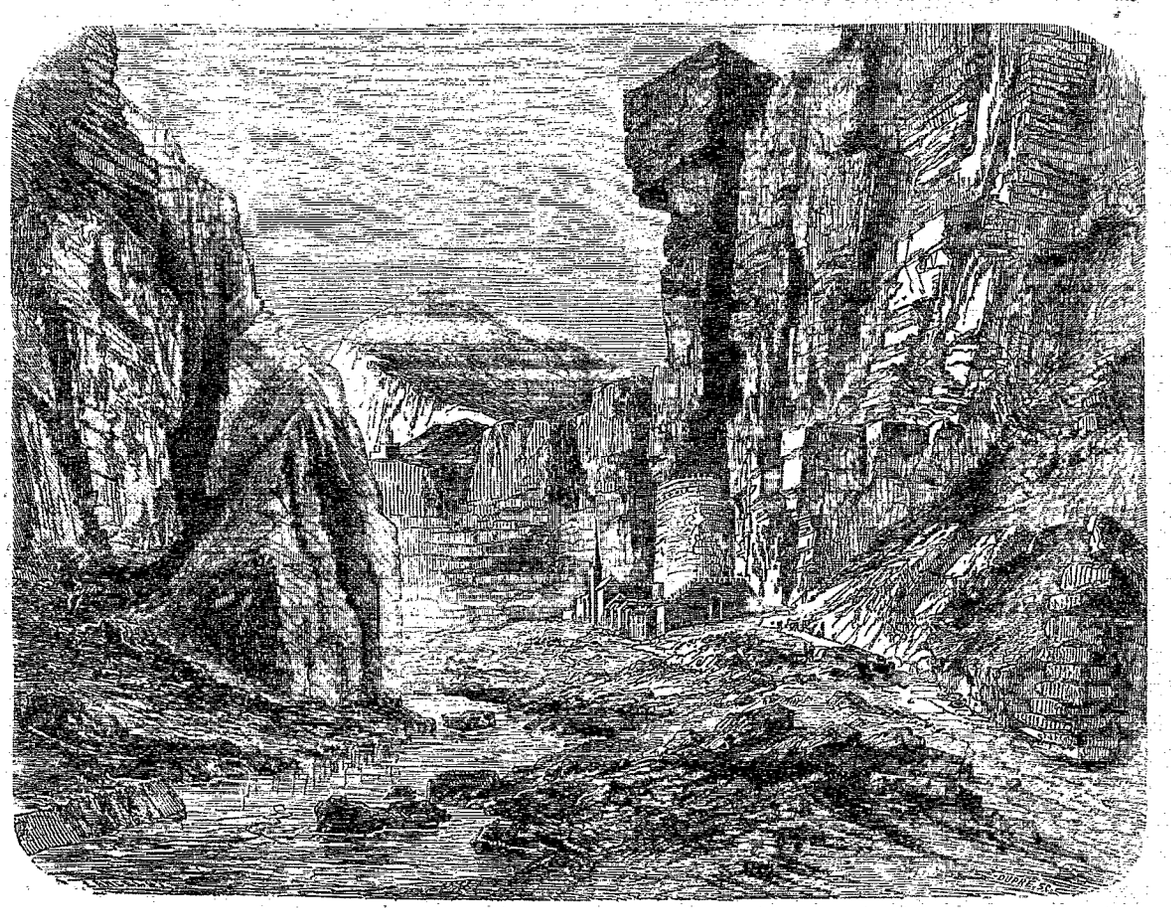
renversa tous mes plans, en ouvrant une nouvelle route à mon ambition poétique. Le docteur faisait partie d'une société de critiques dont je n'osais espérer l'approbation. Son avis, que je trouverais à Édimbourg des encouragements pour une seconde édition, m'enflamma tellement que je partis pour cette ville sans une seule connaissance, sans une seule lettre d'introduction. L'étoile funeste qui avait si longtemps répandu son influence desséchante dans mon zénith, fit pour cette fois une révolution vers le nadir; et une providence bienveillante me plaça sous le patronage d'un homme des plus honorables, le comte de Glaincairn. *Oublie-moi, grand Dieu, si jamais je l'oublie!*

» Je n'irai pas plus loin. A Édimbourg j'étais dans un monde nouveau. Je me mêlai à plusieurs classes d'hommes presque nouvelles pour moi, et j'étais tout attention à saisir leurs caractères et leurs mœurs. Si j'ai profité, le temps le montrera. »

Le temps justifia les espérances de Burns, et sa réputation ne fit que s'accroître pendant son séjour dans la capitale de l'Écosse. Malheureusement, il s'était depuis beaucoup d'années trop habitué aux mauvaises compagnies et à l'intempérance. Les hommes sérieux et honorables qui l'avaient accueilli avec un vif enthousiasme, le docteur Blair, Mackenzie, Robertson et autres, n'eurent pas sur lui assez d'influence pour l'élever à un genre de vie plus régulier et plus digne. Avec le prix de ses poésies, il acheta, en 1788, une ferme dans le comté de Dumfries et se maria. Les produits de son travail ne suffisant pas à l'entretien de sa famille, il sollicita et obtint un emploi de collecteur dans l'excise. Peu après, il abandonna la ferme et ne vécut dès lors que du revenu assez médiocre de son emploi. Sa mort prématurée fit mieux comprendre, comme il arrive toujours, ce qu'il y avait en lui de véritable supériorité. On lui éleva des monuments, et l'opinion unanime inscrivit son nom parmi les poëtes qui ont le plus honoré la littérature du Royaume-Uni.

COVELO.

Le fort de Covelo (en allemand *Kofel*), situé entre Primolano et Cismone, dans le défilé sauvage que traverse



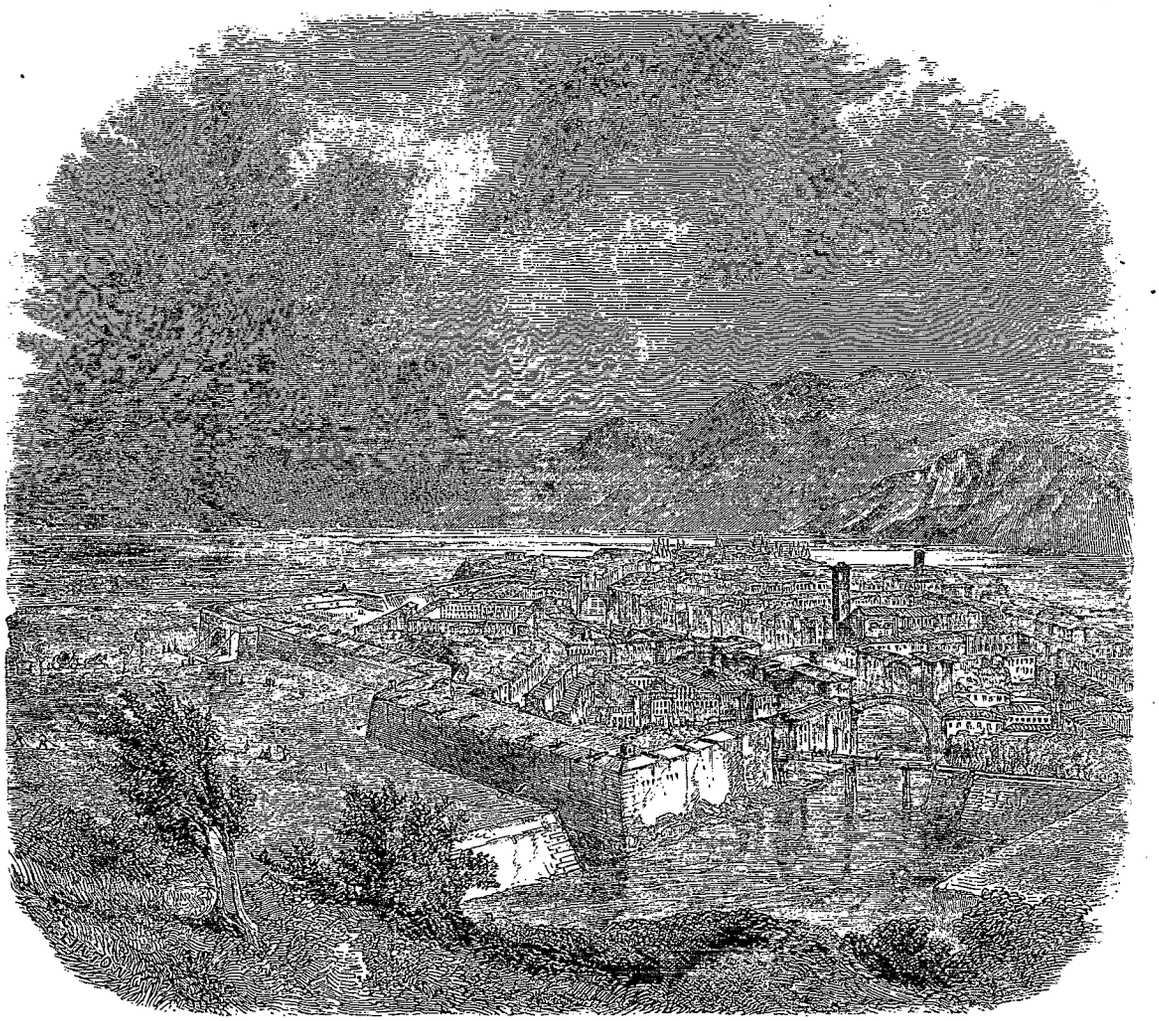
Covelo. — Dessin de Lancelot, d'après Bagetti.

la Brenta, appartient au Tyrol, quoiqu'il fasse partie du territoire vénitien. C'était jadis un des points de défense les plus importants entre la Vénétie et le Tyrol. Creusé dans le roc à 40 mètres au-dessus du sol, il n'est visible qu'à très-peu de distance, et il commande la route. On peut y entretenir une garnison de cinq cents hommes. Ce fut en 1509 que Maximilien prit Covelo aux Vénitiens. Le 7 septembre 1796, Augereau l'investit et s'en empara. En 1848, les insurgés italiens y engagèrent une lutte sanglante et malheureuse avec les Tyroliens. Non loin de Covelo, la Cismone, près du village qui porte son nom, se jette dans la Brenta. Le paysage est de toutes parts très-accidenté et offre à l'artiste de nombreux sujets d'étude. En partant soit de Cismone, soit de Valstagna, bourg situé sur la rive droite de la Brenta et où les habitants portent des chapeaux à larges bords, on peut faire une excursion intéressante aux *Sette-Communi* (les Sept-Communes). On désigne sous ce nom les villages d'un haut plateau qui s'étend, à la base méridionale de la ramification des Alpes, entre l'Astico et la Brenta. Son élévation moyenne est de

1 000 mètres. Ses habitants, au nombre d'environ quarante mille, forment une sorte de petite république dont l'Autriche a respecté les institutions. Chaque commune nomme elle-même au scrutin ses magistrats, ses gardes de police, ses curés, et vote ses impôts. Seulement, lorsque l'arbitrage des magistrats républicains n'amène pas une conciliation, les différents sont jugés en dernier ressort à Vicence. Robustes, laborieux, honnêtes, les habitants des Sept-Communes paraissent être très-superstitieux. A la culture des terres ils ajoutent différentes industries : ils fabriquent des tissus de laine et de fil, des dentelles, des chapeaux de paille, des poteries, des ustensiles en bois. On croit qu'ils descendent d'une ancienne colonie souabe. Leur dialecte rappelle celui des plus vieux poëmes allemands. Ils ne ressemblent ni par le costume, ni par le caractère et les mœurs, aux populations italiennes qui les entourent; mais leur isolement tend à diminuer de jour en jour, et l'originalité de ce curieux petit pays, assez peu connu des voyageurs, s'effacera insensiblement.

PESCHIERA.

Très-resserrées et très-escarpées au nord, les rives du lac de Garde, que nous avons déjà décrit (voy. t. XXIV, 1856, p. 30), s'écartent et s'abaissent dans la partie sud, et présentent, au lieu des falaises calcaires verticales que l'on remarque entre Toscolano et Riva, des pentes agrestes couvertes d'oliviers, d'orangers, de citronniers, de mûriers et de vignes. Dans cet Éden naturel, les hommes ont bâti une forteresse. Peschiera est une petite ville qui n'a d'importance qu'au point de vue militaire et maritime. On n'y



Peschiera. — Dessin de Rouargue.

trouverait pas un seul libraire; en y passant, avant de nous embarquer, nous ne sommes parvenus à nous y procurer ni un livre ni une carte. De tout temps cette position a été considérée comme importante sous le rapport militaire. Au treizième siècle, elle avait un arsenal, et le Dante lui a consacré deux vers :

Siede Peschiera, bello e forte arnese,
Da fronteggiar Bresciani e Bergamaschi.

Le service de bateaux à vapeur, établi entre Riva et Peschiera, aux deux extrémités du lac, forme une communication régulière entre l'Italie et le Tyrol. C'est à Peschiera même que le Mincio sort du lac de Garde. Peschiera fut enlevée, en 1441, par les Vénitiens au duc de Mantoue, auquel elle appartenait alors. Pendant les guerres de la république, elle fut plusieurs fois prise et reprise, sans avoir jamais été bien vigoureusement défendue. Le 6 août 1796 (le lendemain de la bataille de Castiglione), Massena s'y présenta et s'en empara, après un combat d'arrière-garde qui força Wurmser à abandonner la ligne du Mincio et à battre en retraite sur le Tyrol.

LES PLUS ANCIENNES GRAVURES.

Voy., t. II, 1834, p. 404, la Gravure de 1423; — t. XIII, 1845, p. 395, la Gravure de 1418.

UNE ESTAMPE DE 1446.

De même que dans les découvertes des sciences et de l'industrie on réserve la part de l'avenir et de l'inconnu, il faudrait dans les découvertes de l'histoire réserver toujours la part du passé et du méconnu. L'histoire de la gravure en fournit l'exemple.

On a longtemps considéré comme certain que l'estampe, impression de la gravure, ayait été trouvée, en 1450, par un orfévre de Florence essayant sur un papier mouillé l'effet d'un nielle provisoirement noirci à l'encre. Un antiquaire italien avait reconnu l'épreuve, l'auteur allemand le plus accrédité l'avait acceptée : le fait était acquis, et les nielles passaient pour les plus anciennes gravures au burin.



Estampe de 1446. — La Flagellation.

Quelques iconophiles de l'Allemagne ou des Pays-Bas protestaient, il est vrai, en montrant des gravures dont l'origine et le style semblaient indiquer un autre pays et une date plus reculée; mais des indications vagues pouvaient-elles prévaloir contre le fait précis de l'existence d'une épreuve contemporaine de la paix de Florence de 1450? L'auteur du lexique artistique le plus considérable de l'Allemagne, a cité deux épreuves tirées sur des planches de métal, ouvrages d'orfévrerie d'église, portant les dates de 1430 et 1441; mais il n'indique pas si ces épreuves sont du temps; et comme elles proviennent du cabinet de M. Derschau, de Nuremberg, fort connu pour ses falsifications, on n'en a pas tenu compte. Voici qui paraît plus sérieux.

Un antiquaire de province, furetant quelquefois à Paris, a rencontré des estampes datées qui peuvent être reçues avec plus de confiance, venant d'un homme qui aime les vieilles gravures, mais qui aime encore mieux la vérité. Il a fourni d'ailleurs tous les moyens de contrôler sa trouvaille en ajoutant un fac-simile photographique à la première notice qu'il en a donnée. Ce sont sept pièces d'une suite de la Passion : *la Prière au jardin des Oliviers, la Flagellation à la colonne, le Couronnement d'épines, la Marche au Calvaire, le Crucifiement, la Descente de Croix, la Mise au tombeau;* la seconde porte la date en lettres qui ne permettent aucune incertitude : MCCCCXLVI.

Ces estampes, qui sont toutes de la même main, ont un style primitif et barbare, mais assez déterminé pour indiquer une provenance allemande et peut-être rhénane. Le travail, tout rudimentaire, n'est pas sans rapport avec celui qu'on remarque dans les pièces connues sous le nom du Maître de 1466. S'il était permis, selon la coutume des catalogues, de faire un maître de l'auteur d'ouvrages aussi chétifs, on pourrait dire qu'il précède le maître que nous venons de désigner comme celui-ci précède Martin Schongauer. A côté de ces maîtres, pourtant, il n'est qu'un écolier. Tout son mérite est dans sa date. On doit remarquer aussi que ses ouvrages ne sont pas des épreuves de hasard, comme les premiers nielles ou les épreuves tirées sur d'anciennes plaques d'orfévrerie, mais de véritables estampes, s'adressant au public comme telles. Enfin, elles donnent un point de repère pour les pièces de même style et de facture analogue qui se concentrent en assez grand nombre dans ces riches collections. Il devient certain que les images gravées au burin et tirées à l'encre sur papier étaient répandues en Allemagne et dans les Pays-Bas avant le milieu du quinzième siècle. Ces estampes provenaient des plus humbles ouvriers et étaient destinées aux usages les plus futiles; l'attention ne s'était point portée sur elles. Bien que le temps les eût emportées presque toutes, on les exhume maintenant que l'étude s'attache aux infiniment petits de l'histoire de l'art. Il est probable qu'on en trouvera de plus anciennement datées. Celles-ci suffisent pour prouver que, dans cette branche de l'art comme dans bien d'autres, les Pays-Bas et l'Allemagne ne sauraient reconnaître l'antériorité de l'Italie.

— L'homme est une substance lumineuse enveloppée d'ombres. JOHN STERLING.

LES FEMMES ZAMBÈZES A BEC DE CANARD.

Le *Magasin pittoresque* a donné, en 1847, une série de figures américaines reproduisant l'étrange parure qui se propage encore du détroit de Behring aux rives de la Plata. Les négresses de l'Afrique orientale ne se percent pas la lèvre au-dessus du menton pour y introduire un disque de bois, de résine ou de métal; le comble de l'élégance chez elles est de perforer la lèvre supérieure, d'élargir graduellement cette ouverture, et d'y introduire un gros coquillage. Le compagnon de Livingstone, qui ne manquait pas d'esprit pour un Cafre, prétendait que ces dames éprouvaient le besoin d'avoir un bec de canard. Le docteur complète la définition de Sékouelou, et il affirme que ces nymphes gracieuses des bords du Zambèze sont parvenues à réaliser leur idéal presque aussi bien que l'ornithorhynque. « Cette coutume, ajoute-t-il, est générale dans toute la contrée des Maravis, et il faut avouer que la mode n'a jamais obtenu des femmes un trait de folie plus extravagant. »

LA GRANDE-POSTE DE LONDRES.

Le grand bureau de poste de Londres (*general Post-Office*), centre de l'immense mouvement des correspondances anglaises dans les Royaumes-Unis et avec tout l'univers, occupe à Saint-Martin le Grand la place d'un ancien sanctuaire et d'un collége.

Ce magnifique édifice a été bâti sur les dessins de Robert Smirke, esq., dans l'espace de quatre ans. Il a un peu plus de 120 mètres de long sur plus de 24 mètres de large. Il est de briques, le soubassement de granit, la façade en pierre de Portland. Un portique, au centre, de 21m,38 de large environ sur 7m,15 de profondeur, est formé par six colonnes d'ordre ionien, de cette même pierre de Portland; elles reposent sur des piédestaux de granit, et supportent un fronton triangulaire. L'extrémité de chaque aile est ornée de quatre colonnes semblables à celles du milieu. Cette façade compte quarante-quatre croisées; il y en a plus de cent quatre-vingts à l'est, sur la face opposée, qui est tout unie.

Un grand vestibule, de l'est à l'ouest, partage le bâtiment et sert de passage public de Saint-Martin le Grand à Foster-lane. C'est dans ce passage, appelé la division des fenêtres (*window department*), que quantité de larges fentes s'ouvrent pour recevoir les lettres, que nombre de châssis engloutissent les journaux, et que des panneaux glissent pour laisser apparaître les larges faces des commis. Du côté du sud, est la distribution pour Londres et son arrondissement; c'est du nord, bien qu'il continue à être appelé division de l'intérieur, que ressort non-seulement tout ce qui concerne les Royaumes-Unis, mais toutes les correspondances étrangères, coloniales et autres.

Par ce labyrinthe de corridors plus ou moins obscurs, essayons de pénétrer, à six heures du matin, dans la grande salle, qu'illuminent des myriades de lumières; nous y trouverons déjà les commis, non à l'œuvre, mais à demi couchés sur leurs pupitres recouverts de drap noir, prenant paisiblement leur café, flânant, causant, sommeillant, lisant la gazette, et en apparence tout préparés à passer la journée dans une douce quiétude. Soudain, à l'un des bouts de la chambre, une sorte de bourdonnement se fait entendre; le trouble, l'agitation, s'accroissent rapidement; une procession interminable de porteurs pliant sous le poids des sacs de peau de mouton empilés sur leur dos se précipite, avec une hâte furieuse, à l'intérieur de la salle, et leur aspect a soudain changé cette armée de commis paresseux en une active colonie de fourmis humaines.

Les sacs sont éventrés, fouillés, retournés : songez donc! une seule lettre laissée en arrière entraîne pour l'employé une demi-couronne, plus de trois francs, d'amende! Chaque sac est accompagné d'une note où se trouve enregistré le nombre de lettres qu'il contient : tant à timbres-poste, tant affranchies en argent, tant non payées. Le timbre-poste épargne aux employés beaucoup de temps et de peine, et beaucoup d'argent au public. A partir du commis qui reçoit les lettres au bureau jusqu'au facteur qui les délivre à leur adresse, que d'ennuis, que de temps pour calculer le prix de chacune et faire le compte de la monnaie à recevoir et à rendre! On peut juger de ce qu'entraîne ce détail, multiplié par l'immense nombre de lettres en circulation, nombre qui s'accroît constamment. En 1850, on comptait 337 à 338 millions de lettres qui avaient traversé la poste de Londres, dont 169 à 170 millions portaient des timbres-poste, 156 à 157 millions étaient affranchies en argent, et 13 millions seulement n'étaient pas payées d'avance.

Notre système, en France, semble plus simple : nous n'avons qu'un mode d'affranchissement, le timbre-poste; mais le nombre de lettres non affranchies est infiniment plus considérable chez nous qu'en Angleterre.

A leur arrivée, les lettres reçoivent, du côté du cachet, une empreinte en encre rouge qui indique la date et l'heure de la dépêche. Étalées comme des jeux de cartes sur les tables, la main de l'employé qui les estampille agit avec une telle vélocité qu'il en marque trois mille à l'heure. Puis, tout en effaçant l'effigie de la reine sur les timbres-poste, il compte les missives, et, chaque fois qu'il nomme cinquante, il frappe avec l'angle du sceau sur une feuille de papier blanc. Ces *memoranda* sont réunis par le chef de bureau; les marques, dont chacune représente cinquante, sont additionnées, et le total enregistré donne avec assez d'exactitude le nombre de lettres qui ont traversé le bureau.

Le triage et l'envoi de cette effroyable masse de lettres (on en compte de vingt à quarante mille par distribution) s'exécute en moins de deux heures; voici comment. Dix-sept compartiments correspondent aux dix-sept divisions postales de Londres, et reçoivent le premier triage des lettres, séparées ensuite par sous-divisions, puis partagées en districts et remises alors aux divers facteurs, qui, dans une autre pièce, les arrangent chacun de la façon qui épargnera le mieux son temps et ses pas. Dans un autre compartiment, intitulé *general*, sont rapidement entassées les lettres pour la province et l'étranger, et de petits wagons circulant sous le plancher les transportent dans le bureau qui les doit trier et expédier. Une autre case porte l'étrange nom de *blind* (aveugle ou borgne) : c'est là que vont les lettres à adresses indéchiffrables, illisibles, hétéroclites. Mais soudain, dans la grande salle, les estampilles s'arrêtent, le bruit des froissements de papier cesse de se faire entendre, ces commis si affairés sont redevenus paresseux et immobiles, et trente à quarante mille lettres ont été, en deux heures, assorties et expédiées.

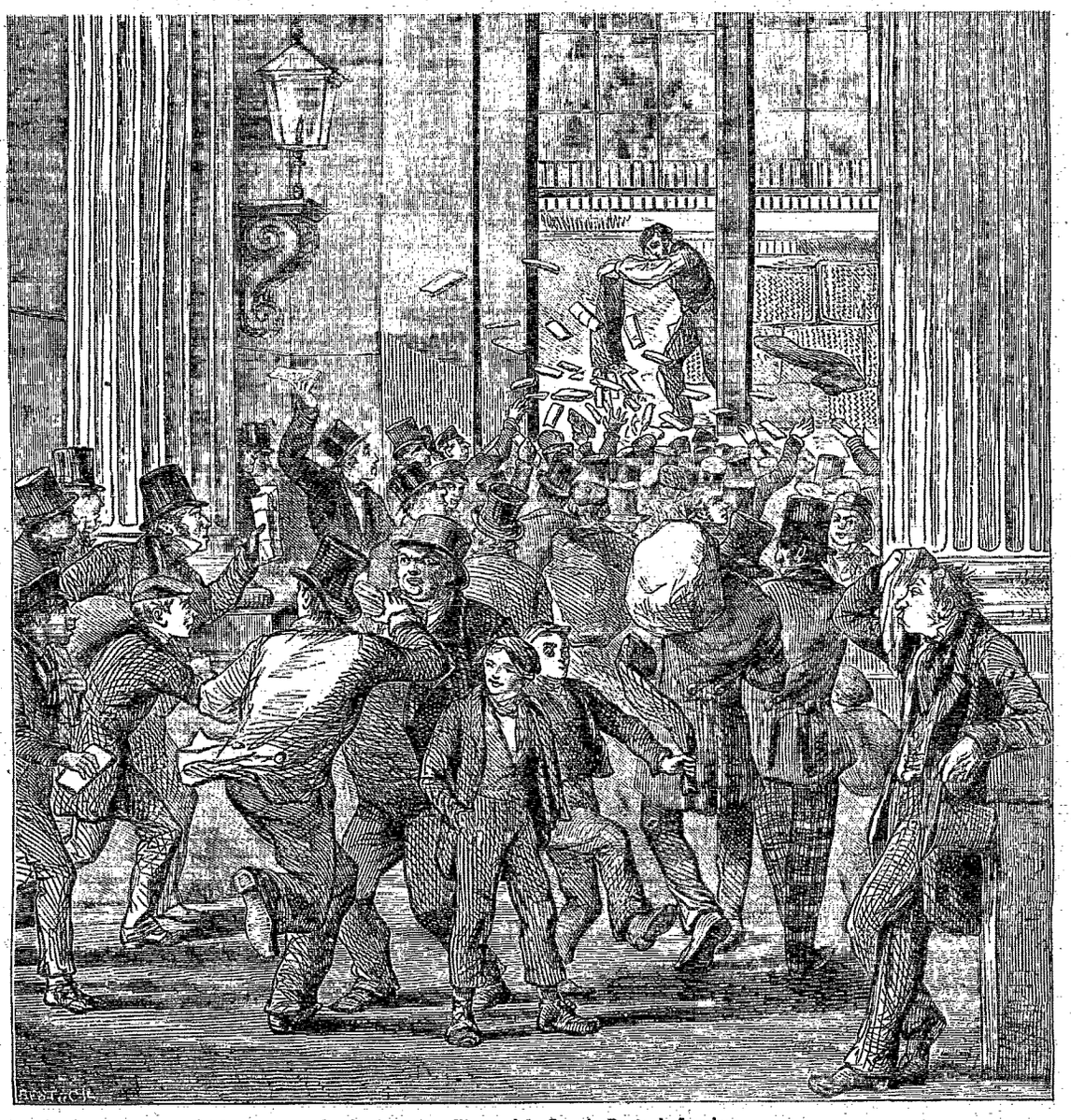
Le bureau des *aveugles* (nommé ainsi par antiphrase), chargé de déchiffrer les adresses indéchiffrables, et qui reçoit les lettres de la case intitulée *blind*, ne peut expédier avec cette merveilleuse rapidité; mais, chose étonnante, on y dirige exactement des lettres dont les adresses sont de véritables énigmes épelées de mille façons bizarres, et dans d'illisibles écritures; par exemple : *Gorge, sur l'Amphirticte, Vollop a razzor o alluers*, signifie : « Georges, sur le vaisseau *l'Amphitrite*, à Valparaiso ou ailleurs »; *Vurtur Uncon ou alure*, veut dire : « Sur *le Vautour*, à Hong-kong ou ailleurs »; *Ivicum* est écrit pour High wycomte; *Ralif hawai*, lisez : « Ratcliffe high way »; *Pre des Vices* veut dire : « Proche Devizes »; *Owilige* est Woolwich.

Le chef de division des aveugles, avec ses yeux de lynx, sa loupe et sa petite bibliothèque de Dictionnaires et de Guides de toutes sortes, voyage à travers ces rébus, ces logogriphes, et n'échoue dans l'envoi régulier des lettres que devant des adresses telles que celles-ci : « A M. Michl (lisez *Michel*), dans la ville d'Angleterre »; — « A mon oncle Jan, à Londres »; ou « A Mlle Vittoria, en Grande-Bretagne. »

On se rapproche de l'admiration de l'enfant devant une boîte aux lettres à mesure que l'on examine de plus près les nombreux rouages, les ingénieux moyens mis incessamment en œuvre pour arriver à une célérité, à une ponctualité, qui ne se démentent jamais; on s'étonne surtout si l'on songe aux mille entraves que l'incurie et l'étourderie du public apportent à ce service. Il semble souvent que le but de celui qui écrit une adresse soit de dérober à la vue des commis et facteurs la seule chose qui les concerne, le nom du bureau de poste. Il n'est pas, d'ailleurs, d'objets hétéroclites que, plus ou moins bien empaquetés, un Anglais n'imagine d'envoyer par la poste : ce sont des cure-dents,

des limes, des portraits, des hameçons à mouches, des sifflets, une montre, des éperons, des souliers; le petit bout de satin blanc de l'un d'eux, se faisant jour à travers l'enveloppe, reçut une fois le timbre de la poste appliqué en bleu indigo. C'est un lorgnon, un tire-bouchon; ce sont des boîtes de pilules. Que sais-je encore? Toute sorte de tricots, de broderies, de dentelles, et jusqu'à de minces cartons de fleurs artificielles qui s'écrasent, de délicates boîtes à ouvrage qui, ballottées de valise en valise, se démembrent; et c'est l'affaire des commis de chercher les fragments d'adresse écrits d'une encre illisible et cachés sur le coin d'un des débris épars.

Le public met à une rude épreuve, non-seulement l'intelligence et la dextérité des employés des postes, mais leur probité et leur discrétion. Trois cents lettres par jour, en moyenne, traversent la grande poste sans être cachetées, plusieurs sans suscription aucune, et la plupart de ces lettres blanches contiennent de l'argent ou des billets de banque. Une somme de cent vingt-cinq mille francs en billets se trouva ainsi envoyée sans adresse. Il fallut que l'administration des postes se livrât à de nombreuses investigations pour retrouver le négociant qui expédiait avec une si complète inattention. Il n'y a pas longtemps que l'humble directrice du petit bureau d'une obscure ville du pays de Galles, tournant et retournant une lettre dont elle ne pouvait déchiffrer l'adresse, avisa au coin déchiré de l'enveloppe les plis de nombreux billets de banque. Elle referma le tout soigneusement, et retourna le paquet au secrétaire de la grande poste de Saint-Martin le Grand. Celui-ci trouva, sous une adresse indéchiffrable même pour le chef



Le dernier quart d'heure à la Grande-Poste de Londres.

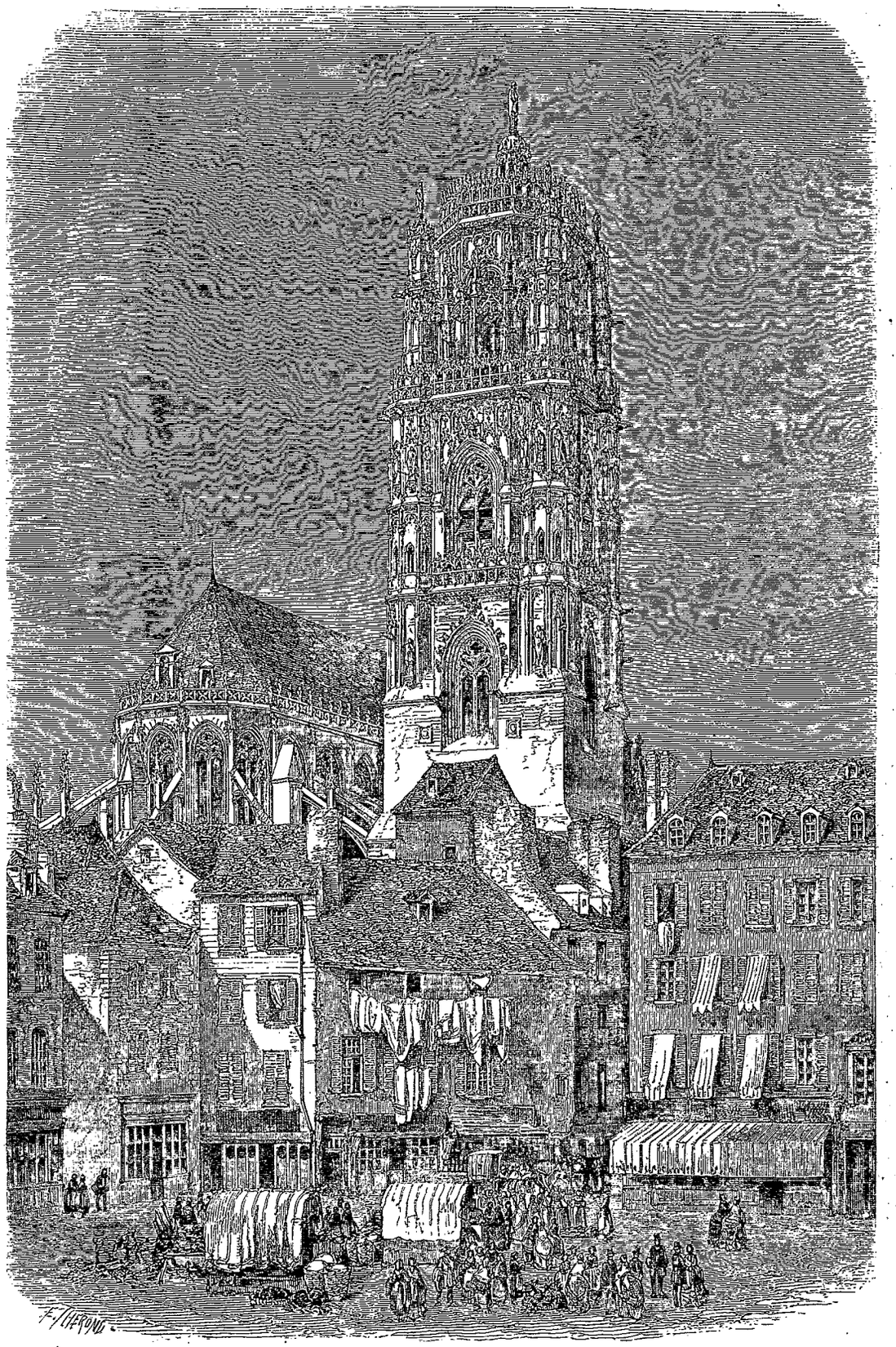
de la division des aveugles, la somme de trente-huit mille francs, et eut grand'peine, à l'aide de force recherches, à découvrir le destinataire.

Seulement pendant les mois de juin et juillet, en 1857, 4658 lettres point ou mal adressées s'étaient accumulées dans les bureaux du *Post-Office*. Après beaucoup de recherches infructueuses, il fallut, en désespoir de cause, les consigner à la morgue de la poste aux lettres. Le total des petites sommes contenues dans chacune de ces missives montait, en les additionnant, à 77 510 fr. 35 c. Enfin, à la même époque, le bureau de la division des lettres en retard et sans destination connue avait en réserve la somme énorme de 1 010 256 fr. 70 c., valeurs enfermées sous des plis dont il était de toute impossibilité de deviner la destination.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

RODEZ

(DÉPARTEMENT DE L'AVEYRON).



Vue de la Cathédrale de Rodez. — Dessin de Thérond, d'après un dessin à la plume de M. Pouget.

Rodez ou Rhodez, chef-lieu de département, est une vieille cité bâtie sur un monticule contourné par l'Aveyron. Depuis trente ans, l'ancienne capitale des Ruthènes se transforme à son avantage : ses rues s'élargissent; des constructions dont la solidité n'exclut point l'élégance remplacent ses maisons de bois où le jour ne pénétrait qu'à

regret; des mains habiles restaurent les habitations, sans en effacer le caractère d'une respectable antiquité; des eaux abondantes jaillissent sur ses places publiques. Les promenades sont vastes et plantées de beaux arbres.

En entrant dans la ville par l'avenue du couchant, on traverse une promenade qui vient aboutir presque aux murs de la vieille cathédrale gothique, ainsi qu'on le voit sur notre gravure. Cet édifice, du treizième siècle, a 98 mètres de long sur 35 mètres de large. En l'étudiant, on reconnaît aisément les modifications diverses qu'elle a subies dans le cours des quatorzième, quinzième et seizième siècles. La tour, dont la hauteur est de 86 mètres, est carrée depuis sa base jusqu'à son milieu; elle devient ensuite octogone, et est flanquée à son sommet par quatre tourelles portant chacune la statue d'un évangéliste. Une petite coupole surmontée d'une statue colossale de la Vierge couronne l'escalier à jour qui conduit sur la plate-forme, d'où la vue s'étend depuis le Plomb du Cantal jusqu'aux crêtes les plus élevées des Cévennes.

La tour a été construite en moins de vingt ans sous l'épiscopat du bienheureux François d'Estaing. Elle a été dotée par Mgr Giraud d'un carillon complet fondu par M. Maurel de Lyon.

L'évêché, le palais de justice, dont le fronton est dû au ciseau de M. Gayrard; le grand séminaire, vaste bâtiment moderne de 120 mètres de long; l'ancien couvent des Chartreux, aujourd'hui converti en un dépôt d'étalons; l'hospice des aliénés, la caserne, le lycée, sont les édifices les plus remarquables après la cathédrale.

Rodez fait un commerce étendu de molletons, de cadis, de toiles de chanvre. Ses foires attirent un grand nombre de muletiers espagnols.

Les derniers recensements attribuent à Rodez une population de quatorze mille habitants; c'est presque le double de celle qu'on y comptait en 1820.

Les environs de Rodez sont très-pittoresques. Au pied du monticule qui lui sert de base, on voit les villages de la Mouline et du Monastère, bâtis en amphithéâtre dans une vallée franchie par un siphon de 120 mètres de flèche et destiné à conduire les eaux de l'aqueduc romain de Vers à la ville. Au couchant, les antiquaires fouillent avec succès les restes d'un vaste amphithéâtre qui remonte aussi à l'occupation romaine. A huit kilomètres de là, on vient de découvrir les débris d'une splendide villa antique. Le musée s'est enrichi des fragments d'une statue équestre, en marbre d'une beauté remarquable.

La vallée de Salles-la-Source, à 8 kilomètres de Rodez, est fertile en curiosités naturelles : aussi Monteil ne craint pas de dire que si l'auteur du *Télémaque* eût vu ce beau vallon avec sa verdure, ses belles eaux et sa belle grotte, l'île de Calypso en eût été bien plus délicieuse et ses nymphes bien plus séduisantes.

Rodez est la patrie de Hugues Brunet, troubadour; du bienheureux François d'Estaing; de Monteil, historien; et d'un des meilleurs graveurs et statuaires de notre époque, Raymond Gayrard, dont la perte récente est vivement sentie dans son pays natal, qu'il a enrichi de plusieurs œuvres remarquables.

SOUVENIRS DE VALENTIN.

Suite. — Voyez p. 318, 333, 350, 374.

LE PLAISIR DE LA CHASSE.

J'obtins comme récompense de mes travaux studieux la permission d'avoir un fusil et de tirailler autour de la maison. Il n'était pas bien sage peut-être de mettre un fusil entre les mains d'un enfant de onze ans; mais mon bon père avait observé mes allures et ne trouvait pas que je péchasse par la témérité. Il me donna les directions nécessaires, m'exerça en sa présence, et me donna ensuite la clef des champs.

Il faut dire que je ne manquai pas de précautions; mes premiers coups de fusil ne faisaient pas grand bruit; je mettais à peine moitié charge. Peu à peu je m'aguerris cependant, et parvins à tirer assez juste pour abattre bien des moineaux et des pinsons.

J'arrivai même jusqu'aux merles et aux grives, qui me semblaient le gibier suprême. Je me postais le soir à l'affût; mon père voulait bien faire lui-même le tour de la vigne et chasser les oiseaux pillards qui venaient se poser sur les aunes à ma portée. Il m'arriva d'en atteindre quelques-uns, mais la plupart en étaient quittes pour la peur.

Voici ma plus belle chasse avec tous ses accidents : ce n'est pas une grande aventure. J'étais sous un pommier, cherchant à découvrir parmi les branches un pauvre petit oiseau. Pendant que je le guettais d'en bas, un magnifique épervier l'observait d'en haut et tournait sur le pommier en descendant peu à peu. Je le vois; le cœur me bat, mais je me tiens immobile, et, quand je le crois à ma portée, je lui lâche mon coup de menu plomb.

Je lui cassai tout juste une aile; il tomba dans une vigne, à quelques pas de moi; il en sortit bientôt et courait en s'aidant de l'aile sauve et traînant l'autre. Je m'approche, mais il se met sur la défensive. Mon fusil n'était qu'à un coup; je n'avais pas assez de sang-froid pour le charger de nouveau, et, quand je voulus me saisir de mon oiseau, je reçus au bras un furieux coup de bec. J'appelai du secours.

Ferdinand vint à mon aide; il m'a toujours soutenu qu'il me trouva en fuite et l'ennemi sur mes talons. Mon père me félicita sur un si beau coup de fusil, et il en prit occasion de me dire :

— Tu as fait un acte de justice en défendant le faible contre le fort : dès ce jour, tu devrais épargner les petits oiseaux, pour ne pas imiter l'oiseau de proie.

Je le lui promis et je tins parole; j'épargnais même les alouettes.

Ferdinand, après avoir achevé l'épervier, le crucifia contre la porte de la grange, et chaque fois qu'il voyait les gens admirer l'oiseau à la vaste envergure, il disait d'un air de triomphe :

— Il est grand, n'est-ce pas? Eh bien, c'est ce petit garçon qui l'a tué.

Au reste, j'avais conservé, même comme chasseur, mes goûts paisibles, et je trouvai le moyen de concilier la chasse et le repos, ou, si l'on veut, le travail sédentaire. Il y avait à portée de ma chambre quelques sorbiers aux grappes rouges, sur lesquels venaient se poser, en hiver, les grives de montagne, et sous les arbres passait la rigole qui promenait dans le verger l'eau de la fontaine; l'eau fondait la neige : autre point d'attraction pour ces oiseaux et pour les merles.

Tout en faisant mes devoirs ou en apprenant mes leçons, je guettais la proie, et quand je la croyais à ma portée, je faisais feu. Le coup retentissait dans toute la maison. Maman trouvait naturellement ces surprises fort désagréables, et il fut convenu qu'à l'avenir, avant de tirer, j'avertirais par deux coups de ma sonnette. On trouvera sans doute que ma mère était bien bonne de souffrir mon tintamarre, même à cette condition.

Pour finir par un avis à l'adresse des jeunes chasseurs, je dirai qu'avec toute ma prudence, je courus un jour le risque de m'estropier. J'avais rôdé assez longtemps autour de notre maison, cherchant quelque chose à tirer, et n'avais rien trouvé. Je revenais fort mécontent. La terre était couverte de neige. A mon arrivée, je suis rencontré par

mon père, qui jette les yeux sur mon arme : le bout du canon était bourré de neige.

— Il y avait de quoi faire crever le fusil dans tes mains, me dit-il avec émotion ; et il me recommanda de tenir toujours mon arme de manière à éviter que le canon pût s'obstruer de corps étrangers.

LE TIR A L'ARC.

Le tir à l'arc ne manquait pas d'entrer pour une part dans mes amusements. Le fusil le cédait à l'arme antique dans la saison où la chasse était défendue.

Mais, chez nous, le tir à l'arc n'était pas seulement un amusement de l'enfance, c'était encore un exercice pour l'âge mûr. Ce passe-temps pourra sembler puéril à quelques personnes ; cependant, si l'on avait vu les membres de la Société de l'arc, réunis sur une pelouse, dans un bois, près du lac, se livrer à leur exercice favori entre deux buttes de gazon ; si l'on avait vu ces amis se délassant de leurs travaux pendant la dernière heure du jour, dans cette fraîche et riante retraite, allant et venant d'une butte à l'autre, après avoir décoché toutes leurs flèches, arrivant quelquefois par l'exercice à une adresse digne des archers crétois, mêlant à ce plaisir celui de prendre au passage un verre de bière sur une table de gazon ; si l'on avait vu ces beaux arcs, ces flèches élégantes, entendu retentir sous le fer ces jolies cibles de carton aux couleurs tranchantes, et les applaudissements obtenus par un coup de maître, les rires provoqués par une flèche égarée qui venait se planter au pied de la butte ou qui passait bien loin par-dessus : on trouverait peut-être que ce divertissement vaut bien celui de la paume ou du billard. Pour moi, j'y trouvais un de mes plus doux passe-temps, quoique je fusse simple spectateur ; je voyais mon père y prendre un vrai plaisir, et sa flèche lancée avec une adresse qui me charmait.

Il y avait dans cette société plusieurs têtes grises, et pourtant il y régnait une franche gaieté. Il me semble que les hommes de ce temps-là furent plus longtemps jeunes que nous. Ils chantaient à table ; ils savaient rire. A quarante et cinquante ans, ils se livraient à des exercices, à des jeux, que nous abandonnons aujourd'hui à l'adolescence. Ce n'est pas ici une réflexion chagrine d'une tête devenue grise à son tour, c'est l'énoncé de faits positifs. On chercherait vainement de nos jours, parmi les hommes d'âge mûr, autant de vie, de sérénité, de jeunesse enfin, et ce qu'on a bien raison d'appeler « la gaieté de nos pères ».

La suite à une autre livraison.

PROVERBES TURCS.

— La mort est un chameau noir qui s'agenouille devant toutes les portes.

— Le poulet d'aujourd'hui vaut mieux que l'oie de demain. (Un bon *tiens* est préférable à deux *tu l'auras*.)

— N'allonge pas tes pieds au delà de ta couverture.

— La blessure que fait l'épée se guérit ; celle que fait la langue est incurable.

— Aujourd'hui est pour moi ; demain sera pour toi.

— Le doigt coupé par le *cheri'at* (la loi) ne fait pas de mal.

— A force de lumières, on devient aveugle. (Montaigne a dit : Les sciences finissent en éblouissements.)

— Une fleur ne fait pas le printemps.

— Deux patrons font chavirer une barque. (Il faut dans l'État un seul chef.)

— Deux glaives ne peuvent être contenus dans le même fourreau.

— Baise la main que tu ne peux couper.

— Baiser la main ne flétrit pas la bouche.

— Ne tire pas le glaive devant l'*aman*. (Ne frappe pas celui qui crie merci.)

— Le savant sans croyance est un arbre sans fruits.

— On n'est pas savant pour tenir un *kalem* (plume).

— Le loup aime le brouillard.

— Si la prière du chien était exaucée (du ciel), il pleuvrait des os.

— Le chat fait fi du foie qu'il ne peut atteindre.

— Le tribunal n'est pas le *tchifflik* (ferme, domaine) du cadi. (Le juge ne doit pas trafiquer de la justice.)

— Celui qui gagne son procès sort du tribunal en chemise, et celui qui le perd en sort nu.

— Ce que tu donnes en ce monde te suivra dans l'autre.

— Qui oblige promptement oblige deux fois.

— En fuyant la pluie, on rencontre la grêle.

— Ce qui vient par *aram* (injustement) s'en va par *aram*. (Le bien mal acquis ne profite pas.)

— Pour un amoureux, Bagdad même n'est pas loin. (Un amoureux ne doute de rien.)

— Le diamant dans la boue est toujours diamant. (L'adversité n'ôte rien de sa valeur à l'homme sage.)

— La patience est la clef de la jouissance.

— Écoutez mille fois, parlez une.

— Mange et bois avec ton ami, mais ne fais pas d'affaires avec lui.

— Celui qui jette des pierres dans la boue est éclaboussé.

— Chaque barbe a son peigne.

— La perte est sœur du gain.

— Pour le fou, chaque jour est fête.

— Le fou a le cœur sur la langue ; le sage, la langue dans le cœur.

VANDALISME.

Sur la statue de François Ier, couchée dans son tombeau, à l'abbaye de Saint-Denis, ouvrage admirable de Pierre Bontemps, plus de deux mille noms ont été gravés avec des pointes. Toutes les parties de la figure en sont couvertes. Plusieurs de ces noms sont accompagnés de dates qui remontent à l'année 1580. L'un de ces destructeurs, nommé Alexandre Syts, annonce qu'il est venu de Gand exprès pour placer son nom sur cette statue. « On ne sait, dit M. Hennin, ce dont il faut le plus s'étonner, ou de la manie de ces destructeurs, ou de l'incurie des moines qui étaient alors chargés de la conservation de ces monuments. » (1)

SCIERIE MÉCANIQUE DE LA CITÉ,

A LONDRES.

Fin. — Voy. p. 347.

Ateliers pour la courbure des bois. — La vapeur qui a servi à faire mouvoir les deux puissantes machines de 200 chevaux destinées à mettre en mouvement toutes les machines-outils, est employée pour ramollir les pièces de bois qui doivent subir la courbure. Ces pièces sont introduites dans un grand réservoir (fig. 6), où elles sont entourées de tous côtés par la vapeur.

Lorsque les fibres sont suffisamment échauffées et ramollies par la vapeur, les ouvriers portent la pièce à courber (fig. 7). Ils forcent la pièce à pénétrer entre des guides fixes dont elle épouse la forme ; elle est maintenue dans cette position par des crampons et des vis de pression. On

(1) M. Hennin, *les Monuments de l'histoire de France*, t. Ier, Introduction.

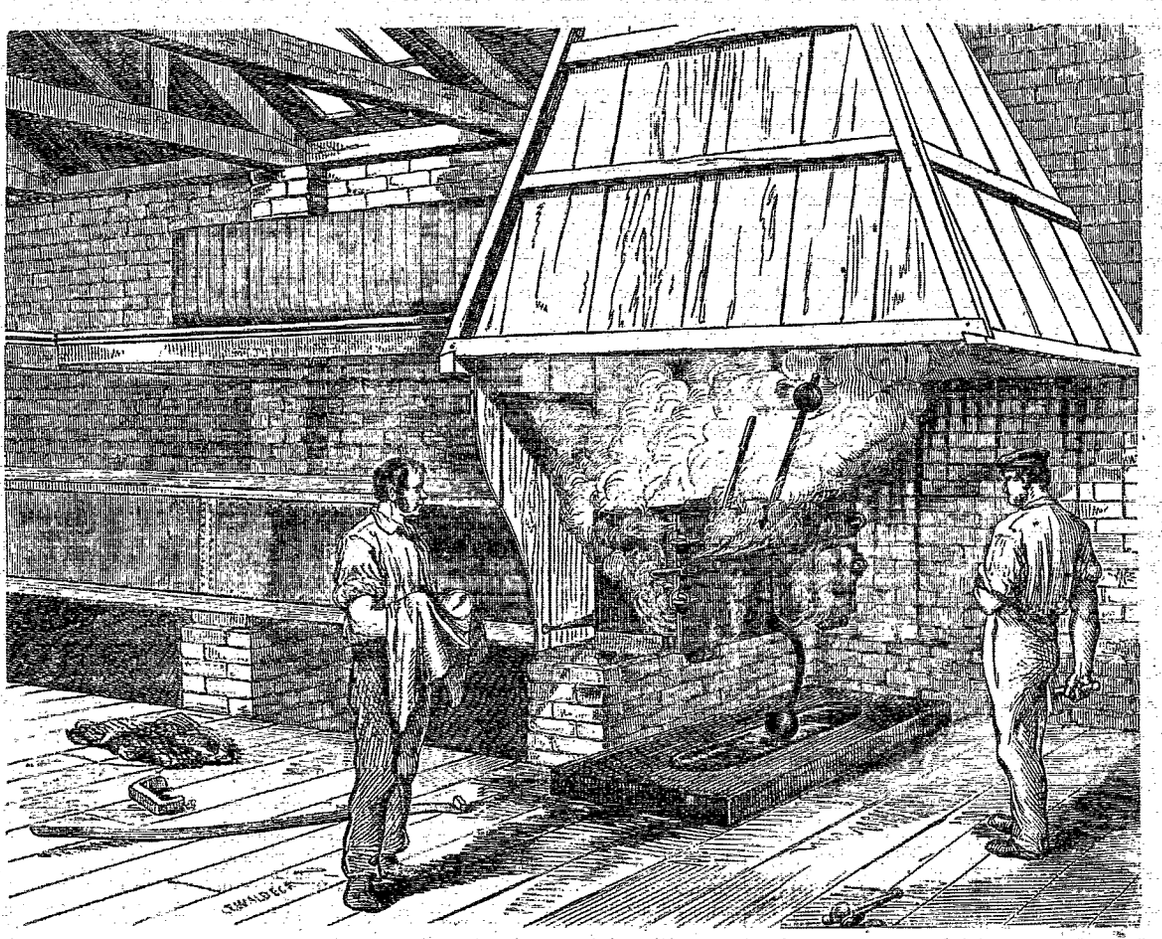


Fig. 6. Réservoir à vapeur pour la préparation des bois destinés à la courbure.

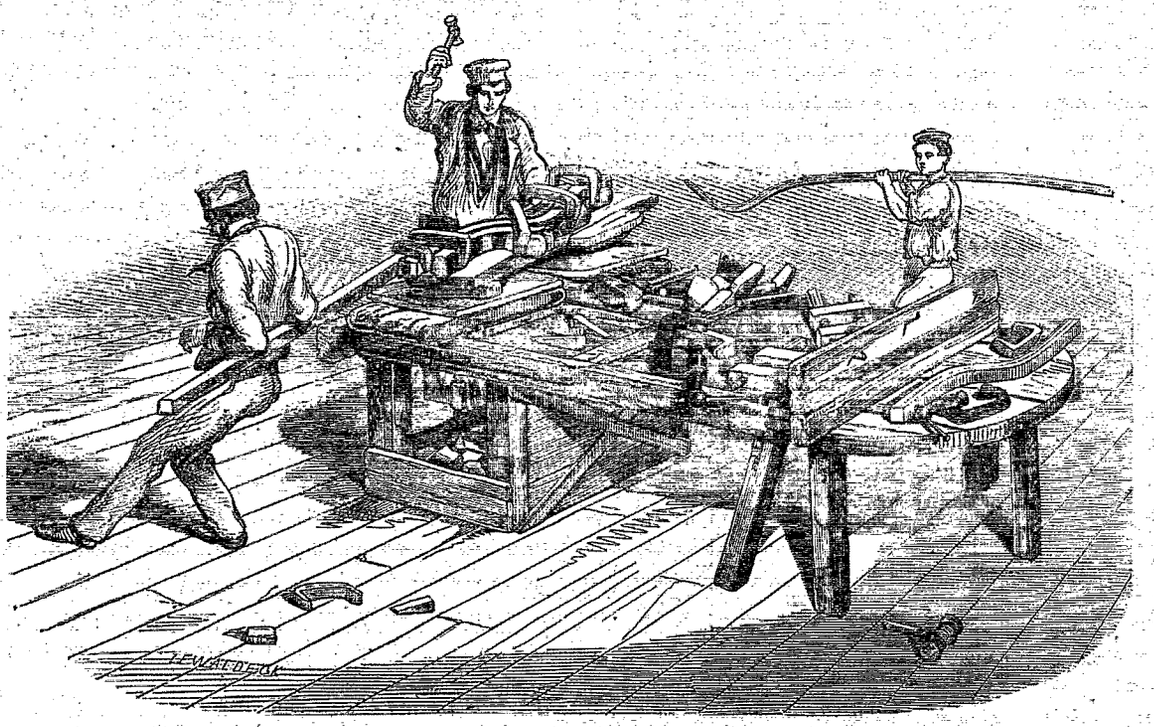


Fig. 7. Banc à courber.

la laisse sécher ainsi afin qu'elle ne revienne pas à sa première forme. Lorsque la pièce est sèche, on n'a plus à craindre qu'elle perde sa courbure.

C'est ainsi qu'on façonne avec de longues et minces pièces de frêne les brancards pour voitures et autres pièces courbes de charronnage.

Fabrication des allumettes. — Une machine fort ingénieuse, mais dont la construction est restée secrète, débite les billes de bois avec une telle rapidité, qu'elle donne plus de *soixante-treize mille* morceaux de bois par minute. Le couteau mécanique frappe 122 coups par minute, et chaque coup donne 600 allumettes.

Division des bois de teinture. — Un rabot mécanique (représenté fig. 8) sert à débiter le bois de campêche en minces copeaux qui cèdent très-facilement à l'eau leur matière colorante.

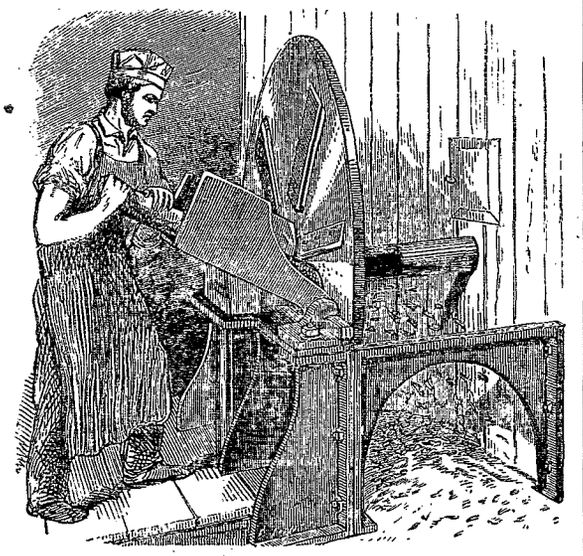


Fig. 8. Division des bois de teinture.

ÉLÉVATION VERS DIEU PAR LA NATURE.

Suite. — Voy. p. 69, 75, 107, 286, 371.

V.

J'ai parcouru tout le quartier que nous habitons dans l'univers pour y chercher des images de la bonté de Dieu, et je suis revenu à moi-même avec tristesse en voyant que je n'en trouvais pas. Tandis que la puissance et la sagesse s'y révèlent partout avec magnificence, il semble que la bonté y soit partout en défaut. A peine s'imagine-t-on l'avoir découverte quelque part que son contraire éclate et réprime l'élan, et l'on dirait qu'elle ne se montre que pour faire sentir qu'elle s'arrête. Quel est donc, grand Dieu, le déplorable état du monde dans lequel nous sommes!

Mes yeux s'étaient d'abord laissé séduire par les charmes de l'élément liquide qui joue à la surface de notre globe un si grand rôle et qui, sous tant de formes, nous rend chaque jour tant de services. Je me représentais une de ces pures et brillantes nappes d'eau qui, étendues sur la terre comme un miroir, la revêtent d'azur et de lumière et l'assimilent au ciel, et je me disais avec effusion : Sous tant de beauté, que de bienfaits! Mais aussitôt j'ai vu la tempête se lever, les eaux se courroucer, et les navires, qui tout à l'heure, sur les ailes du vent, y suivaient tranquillement leur route, courir tumultueusement à leur perte et s'engloutir dans l'abîme tout chargés d'hommes. Ailleurs, cette eau perfide, sans même sortir de son calme, donnait la mort plus sûrement encore en infectant l'air par les miasmes marécageux lentement élaborés dans son sein. Autre part, j'apercevais les rivières les plus riantes sortant tout à coup de leur lit, se répandant avec furie dans les campagnes, rasant les moissons, entraînant les troupeaux et les chaumières, et ne laissant sur leur passage, après ces affreuses crises, que misère et dévastation.

La contemplation du fluide aérien a fait entrer le même désenchantement dans mon cœur. D'une atmosphère salubre, tempérée et tranquille, mon imagination s'est transportée tour à tour dans les vents brûlants du désert, dans les tourbillons glacés du pôle, ou, pis encore, dans ces atmosphères empestées qui étendent l'épidémie sur les nations comme un linceul; j'ai vu les zéphyrs du bocage se transformer en un clin d'œil en ouragans, et les nuages qui flottaient dans le ciel comme une parure légère se charger d'orages et vomir sur la terre la foudre, la grêle et les torrents; j'ai songé que ce même fluide dans lequel nous sommes baignés, nous et tous les objets nécessaires à notre existence, auquel nous sommes si étroitement associés que nous ne pouvons nous en séparer sans périr, dont nous vivons, en un mot, est cependant notre plus constant ennemi, et n'attend pour se jeter sur nous et nous dévorer qu'une étincelle; pareil à une bête féroce que nous serions astreints à garder continuellement à notre service, nous n'évitons ses fureurs qu'à la condition que notre imprudence ne le déchaîne jamais.

Il n'y a pas jusqu'au globe lui-même, ordinairement si bienfaisant à notre égard, tout au moins par la stabilité qu'il nous offre pour les constructions à l'aide desquelles nous nous défendons des sévices de la nature, qui parfois ne sorte à l'improviste de son repos et ne se mette aussi en ligne contre nous. Plus grande était sa fixité, plus terribles sont ses mouvements. Son enveloppe se brise et s'entr'ouvre, formant sous les pas des populations épouvantées d'effroyables abîmes; elle frissonne, et tout se renverse; elle livre passage aux émanations du feu central, et les villes sont ensevelies sous la cendre, tandis que des flots de lave sillonnent les campagnes. On ne saurait imaginer même pour le sol de l'enfer des conditions plus savamment ordonnées pour la désolation de ses habitants que celles qui, par instants, prennent ainsi leur cours parmi nous, tellement opposées à toute idée de bonté qu'il faudrait croire que Dieu nous oublie en ce bas monde, si tant de motifs ne nous portaient, au contraire, à penser qu'il nous y sollicite, à force d'épreuves, au repentir.

En vain essayerait-on de quitter les images sévères de la nature inorganique pour interroger la nature vivante; l'imagination n'y rencontre pas un règne plus doux. Non-seulement la misère et la souffrance, mais les apparences mêmes du crime s'y révèlent partout. Pas un gazon, pas un feuillage, qui ne soit jour et nuit exposé à être ensanglanté. Derrière les daims se livrant joyeusement à leurs ébats dans les grandes herbes de la clairière s'entrevoit le loup qui se glisse dans l'ombre; sur la tourterelle veillant avec une divine tendresse sur sa jeune couvée s'abat avec le sifflement de la flèche l'épervier aux serres cruelles; sous les fleurs rampe l'affreux serpent qui donne la mort par plaisir, sans même viser à la dépouille de ceux qu'il tue; jusqu'aux derniers insectes sous la mousse, jusqu'aux mollusques sous les eaux, la violence et la guerre sont partout; et tandis que les masses colossales des éléphants entre-choquent les armes redoutables dont il a plu à la nature de les munir, les fourmis ou les abeilles se poursuivent et portent à l'envi le trépas et le pillage de l'une à l'autre de leurs imperceptibles cités. Les frères mêmes s'entre-déchirent; et si l'on ne perdait si promptement les traces de ces familles éphémères, on serait épouvanté de voir le parricide et l'inceste y former des événements ordinaires. En un mot, l'égoïsme absolu rallie, en vue de la rapine et du meurtre, tous les instincts de ces malheureux enfants de la nature, et l'effroi y remplit tous les cœurs que ne remplissent pas la jalousie, la gloutonnerie et la fureur.

En ce qui nous touche particulièrement, les tableaux ne sont guère plus édifiants. La paix et la douceur manquent tellement dans nos relations avec les animaux, que ces êtres peuvent se classer, à notre égard, en tyrans et en esclaves, autrement dit en espèces qui nous exploitent et en espèces que nous exploitons. Si le régime qui leur a été imposé par la nature nous a paru empreint de peu de bonté, que faudra-t-il penser de celui que nous y avons substitué? Nous vivons de leurs dépouilles, et le loup de la fable est bien fondé à juger que l'homme est encore plus cruel que lui. Nous admirons la grâce et l'innocence de l'agneau, et nous lui coupons la gorge sans scrupule pour en faire pâture. Si, après de longues années d'un rude labeur, nous consentons à donner quelque repos à ces beaux et robustes animaux qui, soit au labourage, soit aux charrois, nous ont rendu de si continuels services, c'est afin d'améliorer leur chair et de les donner avec plus d'avantage aux boucheries. La condition de la race infortunée que l'on a nommée la plus noble conquête que nous ayons faite sur la nature est encore plus digne de pitié; tant qu'il reste un souffle à ces fidèles serviteurs, ils doivent demeurer à la chaîne, et on ne leur fait la grâce du couteau que lorsque leur épuisement laisse craindre qu'ils n'expirent avant d'avoir transporté eux-mêmes à l'équarisseur leur cadavre. Les nations les plus civilisées ont sagement agi en introduisant dans leurs codes des lois protectrices des animaux; mais il n'y a guère à espérer qu'elles réussissent jamais à créer dans ce domaine des relations de bon exemple : où règne pour l'homme le droit de vie et de mort ne régnera jamais la bonté.

Si les animaux étaient solidaires les uns des autres, peut-être trouverions-nous une excuse dans le droit de représailles. En dehors de ceux que nous avons asservis, il y en a bien peu, en effet, qui ne soient nos ennemis. Je ne parle pas seulement des tigres et des lions, quelque humiliation qu'il y ait à penser que, sur tant de parties de la terre, l'homme est réduit devant ces brutes au rôle d'un gibier : malgré la rage qui les anime, ces grands carnassiers ne sont pas ceux qui nous causent le plus de mal; c'est dans la classe infime des insectes que se rencontrent nos adversaires les plus acharnés et les plus impitoyables, et il semble que de nous trouver surmontés de tous côtés par de si misérables êtres soit pour nous une humiliation encore plus dure que la première. Les uns se nourrissent de nos récoltes, comme si nous étions à leur service et n'avions travaillé que pour eux, et nous réduisent même parfois à la famine par leur insatiable avidité; ceux-ci envahissent nos maisons, rongeant jusqu'à nos meubles et à nos vêtements; il y en a, et par myriades, qui ne vivent que de notre sang; jusqu'aux monades qui se glissent dans nos veines et notre chair, et font de nous leur proie plus sûrement que si elles étaient armées des griffes et des mâchoires des tigres et des panthères. Plus ils sont exigus, plus ils échappent à nos efforts et se rient de nous. Nous avons beau être les plus forts, nous sommes vaincus, et la fable du lion et du moucheron se réalise à chaque instant contre nous.

Le règne végétal n'est pas meilleur. S'il a été disposé par la Providence à notre intention, ce n'a pu être que dans celle de nous causer peine et labeur. Abandonnée à elle-même, la terre ne nous produit presque rien qui réponde à nos besoins. Les forêts, qui, sans plus de frais de la part de la nature, pourraient se charger de fruits savoureux et de toutes saisons, sont à peu près stériles, et les tapis de verdure dont la campagne en friche se recouvre ne se composent que de ce que notre langage confond sous le nom commun de mauvaises herbes. Non-seulement, parmi tant d'espèces que le soleil fait croître et fructifier, il n'y en a qu'un nombre presque imperceptible qui soit approprié à nos usages, mais quelques-unes, et des plus séduisantes, ne sont que des poisons. Que de victimes n'ont-elles pas dû faire avant que leurs qualités n'aient été mises au jour par ces tristes expériences! Les moissons mêmes dont, poussés par la faim, nous avons enfin appris à revêtir le sol ingrat de notre héritage, ne sont pas un pur bienfait, puisque ce n'est qu'à force de fatigue et de patience que nous les obtenons. Il faut voir derrière leur richesse tout ce que cette richesse nous a coûté, et à travers combien de menaces et de fléaux nous avons été obligés de nous débattre pour l'acquérir. Certes, qui a vu de près les luttes et les déboires de l'agriculture dira bien que ce n'est pas dans son domaine qu'il faut aller chercher les signes de la bienveillance de Dieu à l'égard de l'homme; son caractère général est si frappant que le monde entier s'est reconnu dans cette terrible parole : « La terre te fera germer des ronces et des épines, et tu y mangeras ton pain à la sueur de ton front. »

Mais de ce que la nature n'offre nulle part à nos yeux des tableaux capables d'élever notre âme dans les voies de la bonté sans défaut, sommes-nous en droit de conclure que cette bonté ne se révèle nulle part dans l'univers? Que savons-nous de l'univers pour oser formuler une conclusion si étendue? Enchaînés à ce bas monde, notre connaissance des lois de l'existence se borne à ce qui le concerne, et rien ne nous autorise à généraliser les témoignages que nous y découvrons. Tout au contraire, puisque nous savons d'une science plus certaine que toute expérience qu'il y a en Dieu autant de bonté que de sagesse et de puissance, la logique nous fait une règle de penser que cette bonté a nécessairement dû se marquer dans la création en traits aussi magnifiques que les deux autres caractères, encore que, dans certains quartiers consacrés au redressement de ceux qui les habitent, elle puisse demeurer dissimulée sous les formes de la justice et de la sévérité. De même que nous ne saurions nous imaginer que nous soyons les êtres les plus parfaits que contienne l'univers, nous ne saurions nous imaginer non plus que la résidence qui nous y est assignée soit celle où les conditions de la vie sont réglées de la manière la plus conforme à son bien-être. Au-dessus de la terre, combien d'autres mondes dont nous ne sommes seulement pas en état de soupçonner l'ordre physique, et dans lesquels la nature se montre peut-être aussi parfaitement bienveillante qu'elle est dure et parcimonieuse dans le nôtre! Qui nous empêche de nous représenter dans ces sphères supérieures des éléments toujours en paix, des campagnes toujours riantes, des enchantements toujours nouveaux, un perpétuel concert de toutes choses? d'y concevoir, sous les voiles de l'inconnu, des habitants doués d'organes inimaginables, mais plus énergiques, plus nombreux, plus délicats que les nôtres; jouissant d'une multitude de phénomènes dont la perception nous échappe; nageant en liberté dans des océans de lumière, s'y transportant comme l'éclair et sans fatigue d'un lieu à l'autre; se nourrissant, comme l'abeille, de fruits et de fleurs, ou même simplement d'émanations délicieuses; ne connaissant qu'harmonie, splendeur, ravissement; entourés, en hôtes bien-aimés, de toutes les attentions de la nature, et portés ainsi par elle à admirer jusque dans les plus minimes détails de leur vie l'infinie bonté qui a tout prévu et tout calculé pour éloigner de leurs pas toute ronce et toute épine, et ne laisser régner dans leur vie que la sérénité et le bonheur? Notre sentiment est libre à cet égard, et peut à son gré se frayer par l'imagination, dans les lointains de l'univers, les voies qui lui conviennent pour y respirer la plénitude de Dieu.

Mais de nous étonner de ne point rencontrer dans notre résidence actuelle l'empreinte parfaite de cette auguste main, c'est ce que nous ne serions en droit de faire que si la terre formait par elle-même un système complet, au lieu de n'être, comme il nous est dès aujourd'hui donné de

l'apercevoir si clairement, qu'une des pièces du grand ouvrage de la création. Dans l'édifice de Dieu, comme dans celui du plus excellent architecte, qui ne connaît qu'un détail ne connaît rien. Pour découvrir dans notre monde, malgré sa condition infime, l'image souveraine, ce n'est donc pas au cercle de son économie naturelle qu'il faut appliquer nos regards, mais à ce qui s'y témoigne manifestement comme constituant par soi-même un tout et sous le caractère de l'infini. Ni la merveilleuse population des animaux, ni les déserts de l'océan, ni les vents et la tempête, ni le globe lui-même avec sa masse puissante, n'ont été revêtus de ce sceau divin. L'infini ne se manifeste ici-bas que dans l'homme. Imparfait encore, l'homme est du moins, dès à présent, dans la carrière sans fin de son immortalité, et, tant par le but vers lequel il se dirige que par les forces qui sont disposées en lui pour qu'il l'atteigne, il nous représente l'excellence de Dieu parce qu'il nous représente un ouvrage total, et, comme on l'a dit justement, un abrégé de l'univers. Si nous sommes jaloux d'entrevoir une image de la bonté infinie, c'est donc dans le cœur de l'homme juste, loin de toutes les scènes tronquées qui se jouent autour de nous dans le cercle de la nature, qu'il faut aller la chercher. C'est Dieu lui-même qui l'y a mise, car rien n'est bon dans l'homme que la propre bonté de son auteur n'en soit la cause; et si éloignée encore que soit cette empreinte, même chez les plus saints, de son ineffable modèle, elle suffit cependant pour animer nos pensées et guider noblement notre élan vers l'Éternel.

Sans chercher à imaginer des exemples, j'aime mieux en prendre un devenu populaire et digne à tous égards de résumer les autres. Un malheureux est étendu sur la terre; tombé par sa faute entre les mains des malfaiteurs et couvert de blessures, il est dans les gémissements, sans secours, sans espoir, presque sans connaissance. A ses cris survient l'homme charitable qui avait cherché à le détourner du chemin dangereux, mais dont il avait dédaigneusement rejeté les conseils et déchiré le cœur par son insolence et son ingratitude. A la vue de sa détresse et de son abandon, celui-ci a tout oublié pour ne sentir que sa souffrance et le désir de l'en soulager : l'infortuné est son enfant. Il le relève tout souillé de sang et de boue; il se dépouille pour le couvrir, et, comme le bon pasteur pour la brebis égarée, il le transporte lui-même à grand effort jusqu'à un asile sûr, et là, toute affaire cessant, il se fixe auprès de lui, et se consacre à porter remède à ses blessures, qui, négligées, pourraient empirer et devenir mortelles. Il y verse le baume et le vin, et peut-être, pour les plus graves, le fer chaud lui semble-t-il nécessaire; il l'applique donc d'une main ferme, et, tandis qu'il le retourne dans la plaie, le malheureux, étourdi de sa chute et n'ayant pas encore repris ses esprits, se débat contre lui et se récrie, se croyant toujours entre des mains ennemies, quand cette souffrance même devrait lui faire savoir qu'il est entre celles d'un bienfaiteur. Enfin, grâce à ce traitement douloureux, mais salutaire, les blessures se ferment, les forces renaissent, et l'homme charitable complète son œuvre en remettant dans la bonne voie, avec les provisions nécessaires, son ennemi guéri et réconcilié, et en lui enseignant en même temps à profiter, pour se mieux régler à l'avenir, de sa dure expérience des maux qui menacent ici-bas le voyageur qui s'égare.

Voilà ce qui se réalise journellement sur la terre, sous une forme ou sous une autre, dans la vie des hommes justes. Compassion, oubli des injures, sacrifice de soi-même au bien de son ennemi, tout s'y trouve de ce que représente à nos cœurs le céleste mot de bonté. Que l'âme désireuse de prendre essor médite donc, à défaut des spectacles de la nature, sur de telles leçons, et elle ne tardera pas à se sentir entraînée dans une voie qui monte, sans interruption, jusque dans l'infini; la délectation dont la remplira cet aperçu, même lointain, de la bonté sans bornes, lui sera comme un avant-goût des jouissances réservées aux stages futurs de son immortalité; et même, sous la figure du secours généreusement accordé au voyageur égaré, elle pourra entrevoir une consolation sur le douloureux mystère de l'homme, tombé tout meurtri sur cette terre et y recevant de la main de son divin bienfaiteur les remèdes nécessaires à son rétablissement, y compris les utiles rigueurs d'une nature sévère.

Ce que j'ai dépensé, je l'ai perdu; ce que je possédais, je l'ai laissé à d'autres; mais ce que j'ai donné est encore à moi. *Épitaphe.*

LES ABEILLES EN SUISSE.

Les abeilles n'habitent les montagnes suisses qu'à l'état domestique, c'est-à-dire qu'on ne les rencontre que là où l'homme les surveille et les soigne. Lorsqu'un jeune essaim s'échappe et s'abat dans les forêts, il y périt dès l'automne ou l'hiver. Outre les fleurs nécessaires à leur existence, il faut aux abeilles une atmosphère chaude, calme; c'est pourquoi la plaine et les vallées basses leur sont surtout favorables. L'âpre souffle de la montagne les entraîne et les emporte quelquefois jusque sur les glaciers, où elles périssent, comme celles qui ont été observées sur le glacier de Trift; le froid les paralyse. C'est avec un sentiment pénible qu'on rencontre souvent sur les Alpes des abeilles grelottantes, à demi engourdies, mourant de faim sur quelque pierre. Et ce n'est pas seulement le vent, le froid, le mauvais temps, la stérilité, qui menacent les abeilles sur les montagnes : un grand nombre d'oiseaux insectivores les poursuivent; d'autres insectes, et en particulier la guêpe qui a reçu le nom d'*apivore*, les surprennent et les tuent pendant qu'elles sont occupées à explorer l'intérieur des fleurs. (1)

La bienfaisance est un devoir. Celui qui la pratique fréquemment et voit ses bonnes intentions réalisées finit par aimer réellement l'être auquel il a fait du bien. Ainsi donc, lorsqu'il a été dit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-» même », cela ne signifie pas que tu l'aimeras d'abord et que tu lui feras du bien en conséquence de ton affection, mais que tu feras du bien à ton prochain et que cette humeur obligeante engendrera en toi l'amour du genre humain, qui est la plénitude et la perfection du penchant au bien. KANT.

LA TRILLA (2).

A voir la promptitude avec laquelle plusieurs de nos inventions industrielles passent les mers et s'implantent dans les régions de l'Amérique du Sud, il n'y a nul doute

(1) *Les Alpes, Description pittoresque de la nature et de la faune alpestres*, par Frédéric de Tschudi (traduction française publiée par MM. Treüttel et Wurtz, de Strasbourg). Nous aurons occasion d'appeler plus d'une fois l'attention de nos lecteurs sur cet excellent ouvrage, où la science solide et variée de l'auteur est revêtue des formes les plus agréables. Qui aime la Suisse, aimera ce livre.

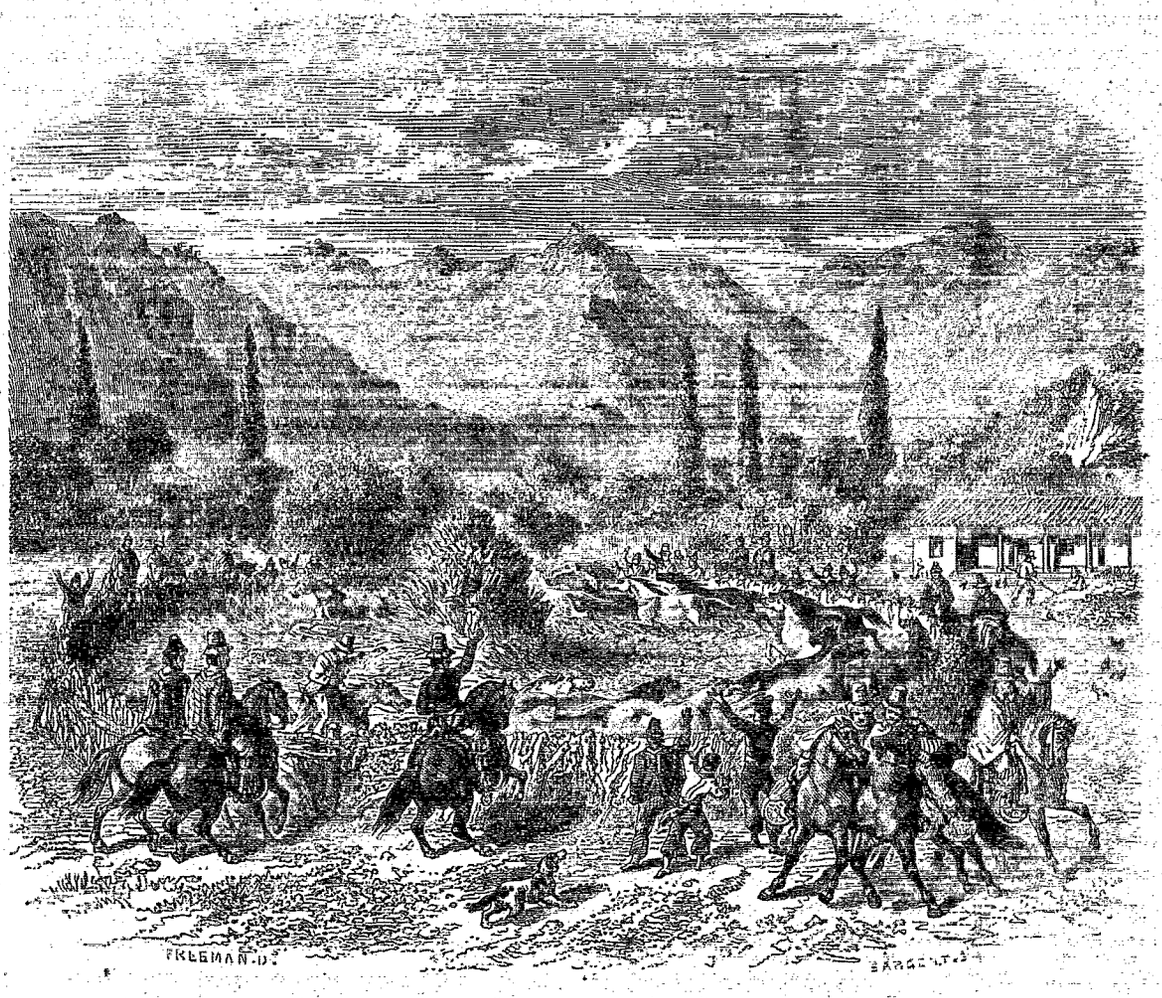
(2) Le mot espagnol *trillar* signifie l'action de battre le blé. L'origine de cette expression remonte à l'époque romaine : on appelait *tribulum* un instrument composé de trois planches assemblées en triangle, garnies de petits cailloux tranchants, qu'on attelait à des mules et que l'on faisait passer sur les gerbes; de là le mot *trillo*, qui désigne le même outil aratoire en Castille. Dans l'opération de la trilla, cet instrument si simple est mis de côté.

que l'opération agronomique désignée sous le nom de *trilla* ne doive tôt ou tard disparaître du Chili ; on lui substituera, n'en doutons pas, la machine à battre, qui rend déjà tant de services dans nos campagnes (voy. p. 365). En attendant, une vieille coutume romaine, usitée encore dans la Péninsule et dans les campagnes de la Provence, subsistera durant bien des années, par l'excellente raison que le Chili possède une prodigieuse quantité de chevaux ; et que ces animaux, pouvant être facilement employés au battage des grains, évitent au Chilien l'emploi d'une force dont il n'est pas d'ailleurs très-prodigue.

Je ne sais trop dans quelle relation de voyage il est question d'un antique gobelet allemand au fond duquel se trouvaient les premiers grains de blé qu'on eût apportés comme par mégarde en Amérique, et qui furent semés heureusement par la main prévoyante d'un conquistador. Au Chili et au Pérou, il en fut du froment comme il devait en être pour le règne animal des quelques taureaux et des quelques vaches abandonnées sur les bords du Parana, qui forment aujourd'hui la richesse des estancias. Le grain multiplia en quelques années de telle sorte qu'aujourd'hui certaines contrées de l'Amérique du Sud présentent autant de champs de blé couverts d'épis magnifiques, qu'en d'autres parties des mêmes régions la terre est couverte de troupeaux que nul homme ne saurait compter.

Puisque nous sommes sur ce point, on ne nous saura pas mauvais gré, sans doute, de rappeler ici à quelle époque la culture des céréales prit son extension au Pérou pour passer de là au Chili ; c'est un témoin oculaire, dont le rapport fait autorité depuis des siècles, qui rapporte le fait.

Les premiers bœufs qu'on vit labourer au Pérou tracèrent leur sillon dans la vallée de Cuzco, en 1551, et ils appartenaient à un chevalier espagnol de Caceres, que l'on nommait Juan-Rodriguez de Villalobos. Il n'y en avait que trois à l'attelage ; mais le spectacle qu'ils donnèrent émerveilla tellement les habitants qu'on a conservé les noms de



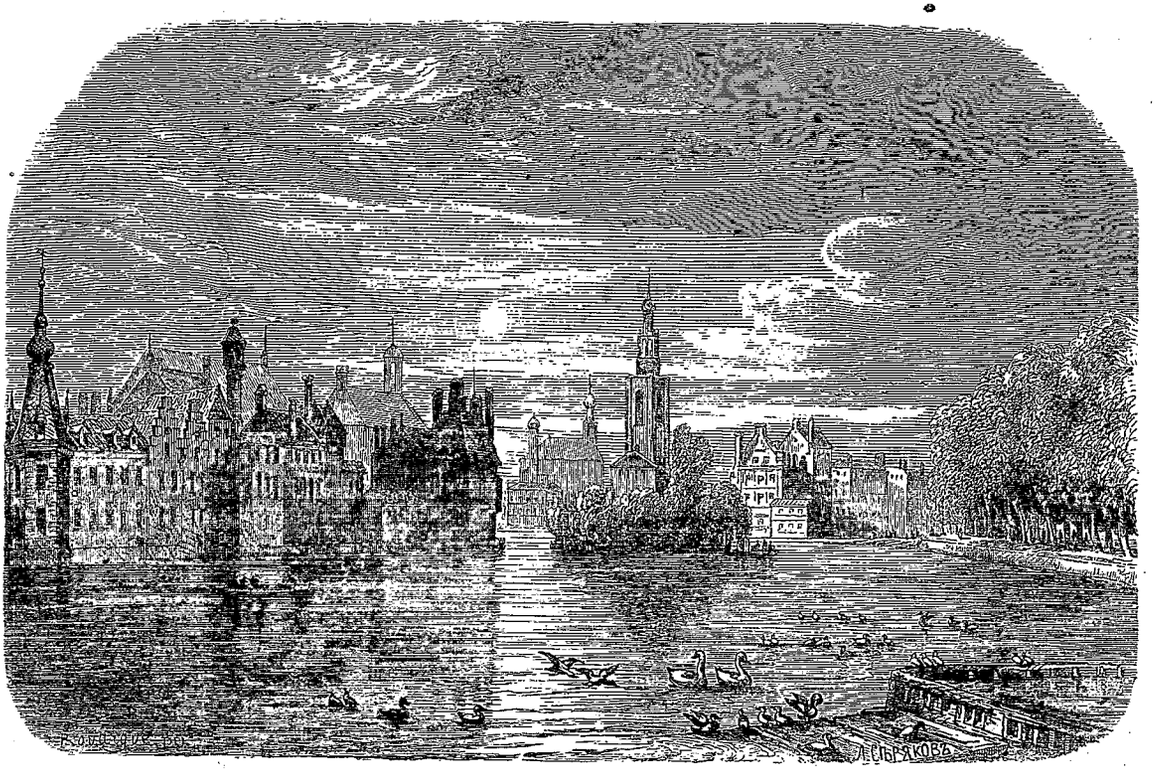
La Trilla ou le Dépiquage au Chili. — Dessin de Freeman, d'après l'Atlas de M. Claude Gay.

ces trois animaux : ils s'appelaient *Chaparo*, *Naranjo* et *Castillo*. Une véritable armée d'Indiens s'attroupa pour voir travailler ces animaux. Ce ne fut nullement l'industrie des Espagnols qui intéressa le peuple de Cuzco : ces bonnes gens se mirent à plaindre de tout leur cœur les bœufs ; plongés dans une sorte de stupeur, ils prétendaient que les Espagnols étaient tellement fainéants qu'ils ne se faisaient nulle conscience de forcer ces pauvres animaux à se charger de leur besogne. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les laboureurs appartenaient à la race indienne eux-mêmes. Les trois bêtes avaient été dressées dans un enclos, et on ne les amena devant Cuzco que lorsqu'ils surent parfaitement labourer. « Jamais, dit l'Inca Garci-Lasso, les triomphes les plus solennels de Rome dans sa grandeur ne furent contemplés avec des yeux plus avides qu'on ne regarda ce jour-là nos trois bœufs. Et j'en sais quelque chose, ajoute-t-il aussitôt, avec son aimable bonhomie ; car cette fête de labourage me coûta deux douzaines d'étrivières, l'une administrée par mon père pour me rappeler qu'il fallait aller à l'école, l'autre cinglée par mon maître pour que j'eusse à me souvenir qu'on ne la manquait pas impunément. »

LA HOLLANDE.

Suite. — Voyez page 353.

LA HAYE.



Le Vivier, à la Haye.— Dessin de Rouargue.

DE ROTTERDAM A LA HAYE, SUR LE CHEMIN DE FER.

Je traverse la salle d'attente, la chaussée de la gare, et, choisissant l'une des voitures où il est interdit de fumer, je m'y installe tout à mon aise. Seul et moelleusement blotti dans un coin, je me prépare avec délices à me replonger dans un de mes sujets de prédilection. Quelques personnes m'ont assuré qu'il y avait des heures où elles ne savaient vraiment à quoi penser; j'ai toujours eu peine à les croire. Pour moi, il y a trois ou quatre bonnes idées que je poursuis tour à tour depuis mon jeune âge toutes les fois que je n'ai rien de plus utile à faire, et je vivrais cent ans que, j'en suis sûr, je courrais toujours après elles sans jamais les attraper. — Je resterais bien volontiers ici une bonne heure à attendre le départ, pensé-je en souriant.

Peu à peu les voyageurs entrent tranquillement, de divers côtés, dans la gare, et sans précipitation se placent où il leur plaît : les premiers arrivés ont ainsi l'avantage du choix; rien de plus juste.

Un petit monsieur à moustaches blondes, tout de gris habillé, avec un chapeau de feutre gris très-court en hauteur, mais immense en largeur, entre dans la voiture où je suis. Il porte une petite valise, un manteau, des couvertures liées avec une courroie, un carton à chapeau, un faisceau de cannes et parapluies, et deux ou trois petites boîtes. C'est une affaire que de caser toutes ces choses, les unes sous le banc et les autres sur les filets. Pendant qu'il achève son petit ménage, un autre monsieur, en noir, entre d'un air tout essoufflé, bien qu'on ne voie pas ce qui le presse, et, jetant ses longs bras vers le plafond, il s'écrie avec emphase, en français accentué à la hollandaise :

— A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

— Vous arrivez de l'étranger? lui dit le jeune homme gris.

— De France, Monsieur, et à l'instant même.

On ferme la portière; le convoi se met en marche.

— Malgré tout, dit le jeune homme, la France est et sera toujours le pays de la liberté.

Après cette sentence prononcée d'un air magistral, il baisse le front, gonfle énormément ses joues, et regarde de côté avec malice.

— Oui, oui, peut-être, répond l'homme noir; excepté toutefois dans les gares de chemin de fer. Que peut signifier leur maudite habitude de parquer les gens dans les salles d'attente, comme des troupeaux, jusqu'au moment précis du départ, où tout à coup on les laisse se précipiter pêle-mêle, comme des fous, pour se devancer les uns les autres et se disputer les places? Quel désordre! jamais je n'ai rien vu de pareil dans aucun autre pays de l'Europe.

— Oh! Monsieur, il serait impossible de faire autrement en France, dit le jeune homme gris. Si les portes et les fenêtres des salles d'attente restaient ouvertes du côté de la gare, comme ici, une demi-heure avant le départ, soyez sûr que tous les Français et toutes les Françaises iraient immanquablement se jeter aussitôt sous les locomotives pour se faire écraser : ce serait un massacre général; il ne resterait plus un seul voyageur pour monter dans les voitures.

Et il baisse le front, gonfle ses joues, et regarde de travers.

Je me demande s'il ne convient pas que j'intervienne et prenne la parole pour relever cette raillerie contre notre prudence administrative; mais je me rappelle combien moi-même je souffre toutes les fois que j'attends à la gare, avec ma famille, l'ouverture des portes vitrées. Tandis que ma femme et mes aînés, chargés de petits paquets et de livres, se pressent le plus possible derrière moi afin que nous ayons quelque chance d'entrer ensemble dans un même compar-

timent vide, je tiens par la main ma plus petite fille, avec l'appréhension perpétuelle que quelque coin de sac à ouvrage ou de valise ne vienne lui heurter la tête : c'est une angoisse qui met toutes mes pensées en déroute, et je n'aime pas cela. Puis, au moment où l'on nous désemprisonne brusquement : — Alerte! — En avant! — Vite! — Ici! — Non, là! — Un paquet tombe, on le foule aux pieds; une pauvre vieille femme est jetée sur ses genoux, personne n'a garde de la relever. On s'attroupe à l'entrée de toutes les voitures : les premiers montés tirent à eux les portières, dans la charitable espérance qu'on croira la voiture pleine et qu'ils s'y prélasseront à deux ou trois, tandis qu'on sera foulé ailleurs. C'est vraiment un mauvais quart d'heure à passer. Par comparaison avec ce que j'ai observé moi-même en Angleterre ou en Italie, et à l'expérience que je viens de faire il y a quelques minutes à Rotterdam, je songe que tout n'est peut-être point, en effet, aussi bien ordonné qu'il serait désirable dans nos gares françaises, et décidément je garde le silence.

— Voyez-vous, Monsieur, poursuit le jeune homme gris, les Français ont toujours besoin d'un petit bout de chaîne au pied; aussi leurs administrations publiques ou privées ont-elles grand soin d'avoir toujours une foule de ces petits bouts tout prêts pour les leur attacher dès qu'ils sortent de leurs maisons. On ne pourrait pas s'en tirer autrement. Demandez à tous les administrateurs : ils vous répondront que rien au monde n'est plus turbulent et plus importun que les administrés. Si l'on pouvait les supprimer tous, les employés seraient bien plus tranquilles; aux débarcadères des chemins de fer, on peut du moins les tenir incarcérés dans les salles d'attente, et c'est tout autant de gagné; d'ailleurs, pendant qu'ils sont là bien tranquilles, rien ne les empêche de jouir, à travers les vitres, du spectacle de la liberté de MM. les chefs, sous-chefs, surveillants et autres représentants de l'administration, qui vont et viennent, s'arrêtent, regardent en l'air, ou causent. Si, par hasard, on s'avisait d'élever une plainte (mais personne ne l'oserait), les conseils supérieurs sauraient bien démontrer que cette foule encombrant les chaussées intérieures des gares une demi-heure à l'avance nuirait considérablement au travail; et si l'on objectait que le travail se fait fort bien dans les autres pays sans que l'on empêche la libre circulation des voyageurs, on répliquerait aussitôt : « Est-ce que les Français sont faits comme les autres hommes? »

— Oui, oui, pensé-je dans mon coin; voilà comme nous nous calomnions administrativement, et, bien plus, chacun de nous se plaît à répéter ces dénigrements de notre caractère national, en ayant l'air de dire : « Moi, c'est différent, je suis un homme sage; et s'il n'y avait que moi seul en France, on pourrait m'accorder toutes les libertés; mais à mes compatriotes, c'est impossible! »

— Delft! Delft! crient au dehors les employés.

J'entends. C'est ici que je dois descendre. Je porte lentement la main vers ma valise.

— Mais si la France n'est pas faite pour la liberté, ajoute le jeune homme, c'est le pays de l'égalité.

Et le voilà qui recommence à gonfler ses joues.

Est-ce sérieusement qu'il débite cette banalité ridicule? Je laisse retomber ma valise.

— L'égalité!... Oui, oui, peut-être, dit encore l'homme noir. Mais comme je ne pouvais supporter la mauvaise odeur, la presse et la fatigue des « prisons d'attente », j'avais recours, pour en sortir, à cette petite clef, et je m'ouvrais les petites portes secrètes en laissant, ma foi! l'égalité française se morfondre tout à son gré devant les grandes.

Et il montrait une piécette d'or.

Pour le coup, j'allais protester. Quoi! soupçonner nos employés de se laisser ainsi corrompre! Quelle indignité! Mais je me rappelai encore ce qui m'était arrivé l'an dernier, à mon départ de L... pour M... J'étais sorti de l'hôtel de très-bonne heure. Le premier, debout, le visage collé contre les vitres, j'avais vu nettoyer les croisées des voitures, épousseter les coussins, préparer les lampes. J'étais en fonds de patience. A peine eut-on entr'ouvert la porte, je me précipitai; mais, à ma très-grande surprise, je trouvai tous les coins, du côté de l'ombre et des belles perspectives, occupés déjà par des gens que je n'y avais pas même vus monter. Il y avait là une trentaine de privilégiés, tout au moins, hommes et femmes, fort bien portants, et dont la physionomie calme et triomphante semblait répondre à mon ébahissement : — « Eh! Monsieur, est-ce qu'un homme avisé n'a pas toujours quelque relation avec un chef de gare, ou le moyen de s'en improviser une avec quelque subalterne? »

Malgré ce souvenir, je veux douter encore que l'on obtienne en France ces sortes de priviléges avec de l'argent. Mais qu'importe le moyen! Si des exceptions peuvent être admises pour les malades, elles sont intolérables dès qu'elles ne sont justifiées par aucune raison publiquement avouable. De si peu d'importance que ces petits intérêts de voyageurs paraissent (et quand il y a plusieurs centaines de kilomètres à faire et une nuit à passer, ce n'est déjà pas chose si indifférente que d'être placé bien ou mal), il n'en est pas moins vrai que de telles infractions à la règle commune stimulent les habitudes de ruse et d'intrigue, et blessent beaucoup ceux qui en sont les dupes.

— Quant à la fumée de tabac, qui me fait vraiment souffrir, continua l'homme noir, je n'ai pu m'en préserver à aucun prix. Vous savez que l'on fume maintenant beaucoup plus en France qu'en Hollande, et la défense de fumer dans les voitures de chemins de fer n'est rien qu'une amère ironie et une pure fiction. Les femmes mêmes osent rarement refuser aux fumeurs une permission qu'on ne leur demande que pour la forme. Personne ne se soucie de s'attirer la malveillance de voisins qui sont presque toujours en majorité, et qui ont pour eux, non pas seulement la tolérance, mais encore la complicité des employés chargés de faire observer le règlement.

— L'absence de toute règle, dit sentencieusement le jeune homme gris, est préférable aux règles inobservées.

Delft est déjà loin. Je ne verrai donc pas cette fois le mausolée de Guillaume le Taciturne dans l'église Neuve. — C'est pourtant une belle chose, dit mon « Guide » : — « Tombe de marbre noir, statue du prince de marbre blanc, dôme de marbre noir, vingt-deux colonnes *idem;* autre statue du prince en bronze, assise, son chien à ses pieds; statues de la Liberté, de la Justice, de la Religion et du Courage; statue de la Renommée, qui se soutient sur la pointe du pied droit. »

Du reste, c'était là seulement ce que je m'étais promis de visiter avec les tombeaux de Hugo Grotius et de l'amiral Tromp.

LA HAYE.

Nous arrivons à la Haye; je me fais conduire à l'hôtel de Bellevue, à l'entrée du parc et du bois.

S'il me fallait vivre hors de France, dans le Nord, je n'hésiterais qu'entre deux villes, la Haye ou Dresde, et, sans doute, je donnerais la préférence à la première.

La Haye vit, parle, regarde, accueille; la Haye sourit.

Quel plus charmant séjour! De belles collections d'art, des livres; une des plus admirables forêts du monde, au bord même de la ville; la mer à quelques centaines de pas; une société choisie de savants, d'écrivains et d'artistes, et des mœurs presque françaises! Que pourrait-on désirer de plus? A l'étranger, une forte originalité en opposition avec

toutes nos habitudes nous plaît en passant; mais ce sont seulement les traits de la patrie que cherche et aime partout l'exilé.

De ma fenêtre, je vois à ma droite la ville, à ma gauche la forêt, et devant moi une vaste prairie entourée d'eau, où se promène une troupe de daims, à côté des paisibles canons de la milice. Il me semble que les beaux arbres du Bois tendent vers moi leurs branches comme des mains amies: je serais bien tenté aussi de courir tout d'abord à Scheveliuges, pour y rafraîchir mon visage aux brises de la mer; mais j'espère qu'une lettre écrite par quatre mains bien chères m'attend à la poste, et mon cœur n'a pas de peine à mettre mes fantaisies à la raison. Suivant mon habitude, je m'égare, involontairement cette fois, et il me faut demander conseil à un passant. C'est un ouvrier fort poli; il parle bon français; il m'assure que ses indications ne me suffiraient pas, et veut absolument me conduire. Nous causons en cheminant, et je vois qu'il ne s'agit là ni d'une complaisance intéressée, ni d'une curiosité indiscrète : c'est un acte de simple hospitalité. Je fais l'éloge de la Haye, et il m'écoute avec plaisir. « Oui, me dit-il, on vit bien ici; les pauvres gens y sont honnêtes et les riches charitables: c'est une bonne et belle ville, et ce serait certainement la première de toute la Hollande, si seulement nous avions un peu plus de canaux dans nos rues. C'est si gai d'avoir toujours de l'eau devant ses fenêtres! » Je me rappelle que mon hôte de Dordrecht faisait le vœu contraire. Quand il fumait dehors, il tournait le dos à la rivière, et me disait : « Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien ce clapotement continuel de l'eau est monotone, sans compter que tous ces reflets de soleil qui vont et viennent fatiguent beaucoup les yeux. Et puis, des barques, toujours des barques! Combien il serait plus amusant d'avoir à regarder une rue animée, des passants, des voitures, ou mieux encore, je crois, une route de terre, des champs, des vaches et des laboureurs! »

D'où vient, ô Mécénas! que personne en ce monde
N'est content de son sort?

Après dix minutes de marche et de conversation, nous arrivons devant la poste; mon compagnon me salue dignement sans affectation, et se retire.

...Au retour de la poste, heureux et d'un pas léger, je me dis que rien ne s'opposerait plus à une petite promenade à l'entrée du Bois. Mais je rencontre sur ma route une vaste pièce d'eau, et, à côté, de vieux bâtiments à l'aspect sévère, presque tragique! Ils ont dû voir bien des choses aux temps des guerres civiles, et j'ai le pressentiment que plus d'une fois un sang généreux a dû tacher leurs sombres murailles. Je m'assieds sur un banc, à l'ombre; j'ouvre mon livre, et je déploie un plan de la Haye.

Cette nappe d'eau s'appelle « le Vivier », quoique, de mémoire d'homme, aucun poisson n'ait nagé dans ses eaux épaisses et noirâtres dont personne ne voudrait approcher ses lèvres. Elle me semble sinistre, malgré son îlot planté d'arbres épais, et les cygnes et canards qui s'ébattent à sa surface.

La place voisine, entourée de bâtiments, est le *Binnenhof*, ce qui signifie « cour intérieure », parce qu'autrefois c'était en effet la cour intérieure du palais des anciens comtes de Hollande. Une partie de ce vieux palais historique est encore debout; c'est une salle gothique située au milieu de la place, et dont le toit est seul visible sur notre gravure. Sous cette toiture, renommée pour sa charpente qu'aucune poutre transversale ne soutient, et faite, dit-on, d'un bois fort désagréable aux insectes, les Néerlandais déclarèrent énergiquement, en 1581, leur ferme volonté de se soustraire au joug du roi d'Espagne. Aujourd'hui, on ne passe guère dans la vieille et vénérable enceinte que pour assister aux tirages périodiques de la loterie nationale, dans un petit appartement qui s'ouvre à son extrémité.

La loterie! J'éprouve quelque honte en apprenant qu'un peuple libre, digne, instruit, sensé, n'a pas depuis longtemps effacé cette tache de ses mœurs. Pourquoi conserver cette source impure de tant de faux espoirs, de mauvaises pensées, de petits vols, de privations, de mépris pour le gain laborieux? J'allais dire avec orgueil : — « Chez nous, du moins... » — mais je me rappelle que la loi qui supprimait en France la loterie est de fait abolie depuis plusieurs années. Sous prétexte de bienfaisance, on a peu à peu restauré presque complétement ce jeu plus dangereux mille fois que les tapis verts, accessibles seulement à ceux qui peuvent perdre de grosses sommes d'argent. Depuis huit ou dix ans, combien de pauvres petites économies l'attraction des « lingots d'or » n'a-t-elle pas détournées de l'humble bourse des ménagères et des caisses d'épargne!

Jean van Olden Barneveldt, savant magistrat, a été décapité, en 1619, devant le perron de la salle gothique : c'était le chef du parti républicain opposé à la politique du stathouder Maurice. Il ne faut pas aller bien loin de là pour voir le *Groene zoodje*, où furent massacrés les deux illustres frères Corneille et Jean de Witt. Encore quelques pas, et on pourrait apercevoir, vers *de Plaats*, la pierre rougeâtre où, le 22 septembre 1392, tomba percée de coups la belle Adélaïde de Poelgeest.

A l'ouest du Binnenhof s'élève le palais des États généraux : sur notre gravure, il est à demi couvert d'ombre. D'où vient que la curiosité de visiter ce palais me fait heurter à une des portes? C'est ce que je ne m'explique guère. Un gros vieillard goutteux, à cravate blanche, à large figure, m'ouvre, et, soulevant sur sa tête un petit bonnet de velours noir, me demande si je veux visiter la salle des séances de la première Chambre.

— Soit, me dis-je, autant la première que la seconde.

Je me rappelle, en marchant derrière mon guide boiteux, que je suis dans un pays qui jouit sérieusement du bienfait des institutions libérales. Le roi ne règne ni ne gouverne, et, de l'aveu de tous les Hollandais que j'ai interrogés, les choses n'en vont que mieux. Ce prince se contente d'une très-petite liste civile; il aime beaucoup la chasse, un peu les festins, la conversation joyeuse, et par-dessus tout son repos, ce qui assure celui des citoyens.

Me voici donc dans la salle des réunions de la « première Chambre ».

Cette chambre se compose de trente-neuf membres. Sur les tables couvertes de drap, je compte, en effet, trente-neuf petits encriers en plomb qui brillent comme de petits pots-au-lait d'argent. Une large tribune est réservée au public et aux journalistes : on ne pense pas, en Hollande, qu'il y ait danger à entendre ce que disent les pairs et à voir ce qu'ils font ou ne font pas.

Deux grands tableaux placés à droite et à gauche des trente-neuf législateurs représentent, l'un la Paix, l'autre la Guerre.

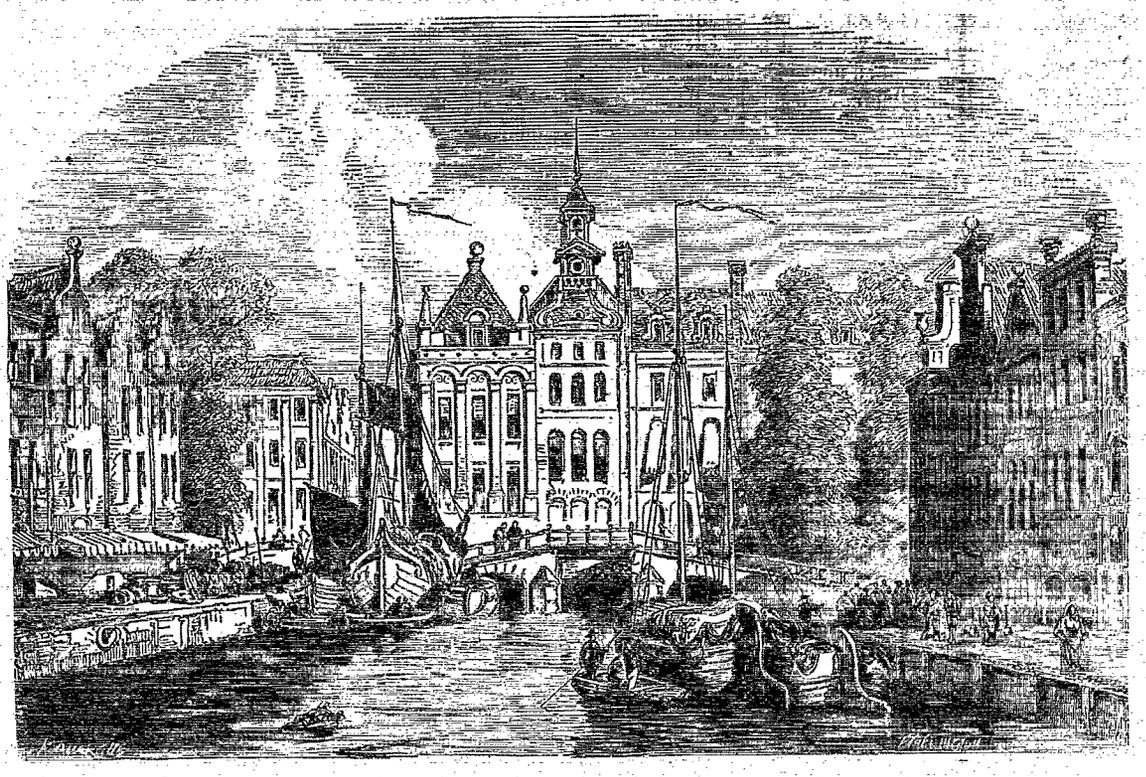
La Paix est figurée par une charmante jeune dame vêtue de satin blanc. Elle regarde en l'air, avec un sourire gracieux, de petits génies qui personnifient l'Abondance et le Bonheur. Une colombe roucoule sur ses genoux, et à ses pieds l'air se joue dans un trophée d'instruments de musique.

La Guerre, ah! qu'elle est bien figurée! Jamais ogre, jamais Barbe-Bleue, au moment de ses plus atroces forfaits, n'a dû faire une grimace plus épouvantable! Cet homme (car c'est, en effet, une étrange aberration de notre langue d'avoir donné au monstre des batailles un nom féminin), cet homme affreux est dans un état d'horripilation qui ferait reculer de peur Méduse elle-même et ses serpents! Sous ses sourcils féroces, il roule dans de creux orbites de rouges prunelles semblables à des fourneaux de locomotives. Il

brandit furieusement un cimeterre à couper l'humanité en deux, et un de ses pieds sanglants foule et souille le livre des lois! Si les trente-neuf pairs n'avaient pas la chair de poule toutes les fois que, malgré eux, par distraction, leurs yeux ont le malheur de rencontrer ce tableau, il faudrait vraiment que ces hommes eussent sur le cœur « une triple cuirasse d'acier ».

Longtemps après être sorti du palais, je me sens encore hanté par ce spectre.

Si j'en crois mes notes, à quelques pas du Vivier, je puis visiter la galerie de tableaux de M. le chevalier H. Steengracht van Oosterland. Il est certain que la vue de quelques belles peintures me serait assez utile en ce moment pour couvrir dans mon esprit la vilaine image qui s'obstine à s'y agiter comme un cauchemar en traits de sang et de feu. Mais je me rappelle la galerie de M. de Cat. Prudence! c'est assez d'une démarche inutile! Cependant un groupe de personnes frappe à la porte du chevalier Steengracht; je m'avance; on nous introduit sans difficulté. Un vieux serviteur très-poli nous conduit dans les chambres du rez-de-chaussée, décorées d'un grand nombre de tableaux, et met à notre disposition des pancartes où l'on a tracé les contours des cadres et écrit les noms des peintres. C'est réellement une belle collection. Là, pour la première fois, je vois des peintures de Jan Steen qui justifient ce que Josuah Reynolds a dit de ce peintre (1). Je remarque surtout, dans une Scène de table, une femme assise tenant un verre, et dont le dessin ferme et large ferait honneur aux plus grands artistes. J'admire un Bois, par Hakkert; deux portraits, par le roi des réalistes Van der Helst; un



Hospice des orphelins et des vieilles femmes, à la Haye. — Dessin de Rouargue.

portrait de dame, par notre excellent maître Philippe de Champagne; un Brauwer très-amusant; une Mère qui fait la toilette de sa fille, par Terburg; un double de la Distribution des pains, par Téniers; des Potter, des Van Ostade charmants. Je rends grâces à M. de Steengracht, je me sens consolé, et je demande excuse à M. de Cat.

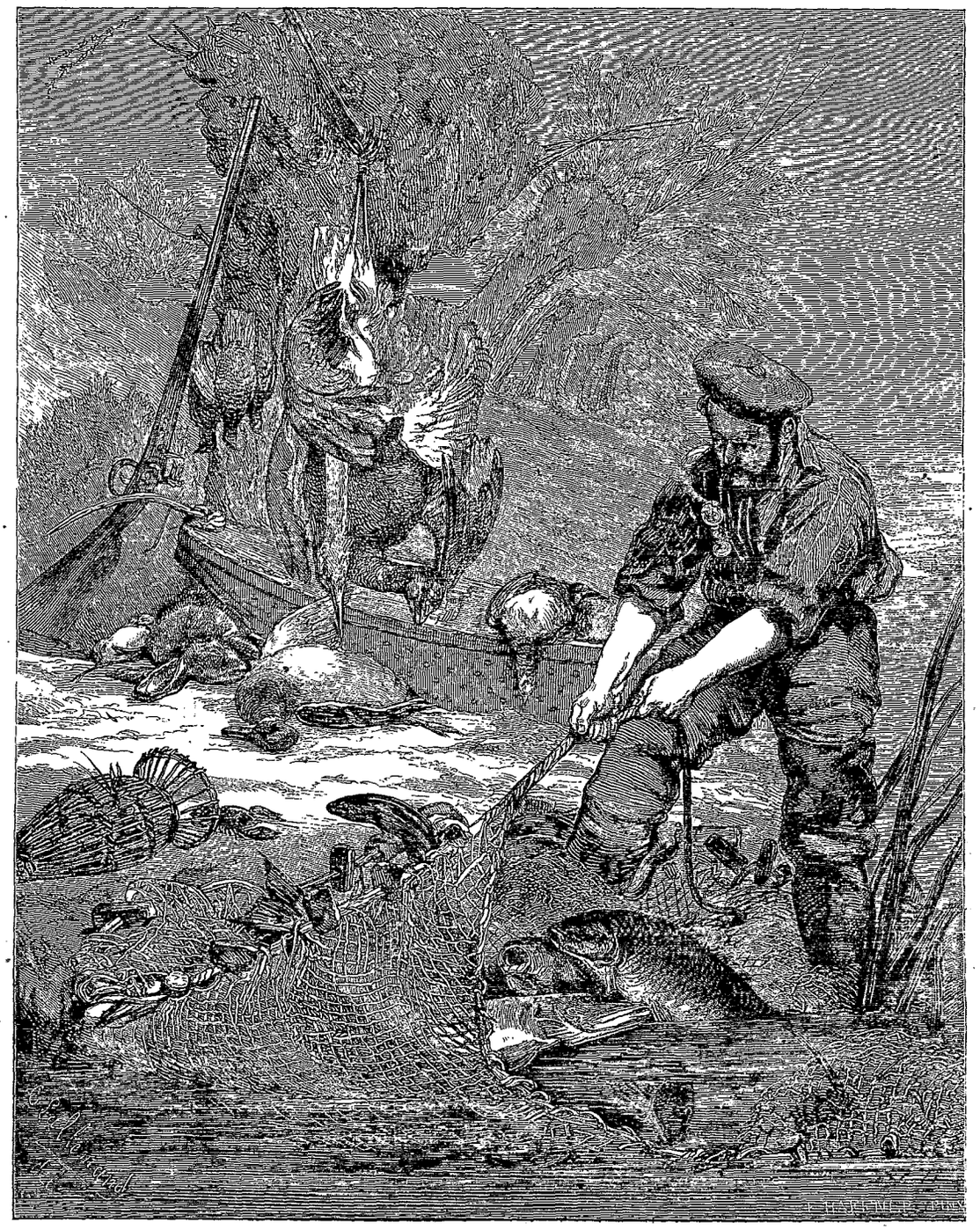
Deux jeunes Parisiens m'abordent dans la rue : nous nous étions rencontrés, quinze jours auparavant, au Musée de Bruxelles, et leur conversation m'avait beaucoup amusé. Ils sont, à vrai dire, un peu singuliers, mais aimables, sincères, généreux, et enthousiastes comme il convient à leur âge. L'un aime surtout la poésie, et il a entrepris de faire un poëme sur l'art au quinzième siècle; il est tout spiritualisme : on lui a donné le surnom de Raf ou Raph. L'autre est peintre, et prétend fièrement être réaliste ou matérialiste : il répond au surnom de Bob. A les en croire, chacun d'eux a un système très-arrêté sur le beau, et il leur sera toujours impossible de s'accorder dans aucun de leurs jugements. Mais il me semble bien qu'ils se font illusion en se considérant comme des antagonistes irréconciliables. Bob cherche en vain à se persuader qu'il méprise « l'idéal », et Raph est bien moins insensible qu'il ne le suppose aux charmes de la couleur. Ils sont encore tout rouges d'une discussion que ma présence vient d'interrompre, et me demandent vivement mon opinion sur la *Leçon d'anatomie* de Rembrandt; ils paraissent fort étonnés d'apprendre que je n'ai pas encore visité le Musée royal de la Haye. Pour eux, ils ont pris à peine le temps de poser leurs sacs à l'hôtel du Maréchal-de-Turenne, et ils ne sont sortis du Musée que parce qu'on en fermait les portes. Je crains de descendre dans leur estime, et je leur donne rendez-vous pour demain devant le chef-d'œuvre de Rembrandt.

Je me remets à la recherche du Bois sans pouvoir sortir de la ville. Un édifice assez élégant m'arrête : ne serait-ce pas l'hospice d'orphelines et de vieilles femmes décrit par M. Esquiros : « A la Haye, sur un quai qu'on nomme le Spui, au tournant d'un pont, s'élève un grand pavillon de briques à volutes et à bordures de pierre. L'édifice trempe ses pieds dans l'eau. Une des faces de ce vieux bâtiment, surmontée d'une horloge, se regarde dans le miroir tranquille du canal, tandis que de côté, sous d'immenses fenêtres, s'ouvre une petite porte basse : c'est l'entrée. »

La suite à l'année prochaine.

(1) Voy. p. 67.

UN TABLEAU DE SALLE A MANGER.



Salon de 1859; Peinture. — Chasseur et Pêcheur, par M. Haffner. — Dessin de C. Lallemand.

Pâlissez, pêcheurs à la ligne ! Chasseurs innocents, rougissez ! Qui de vous se trouva jamais à pareille fête, sinon dans ses plus beaux songes? Devant ce tableau, votre premier mouvement doit être d'envie, le second de regret; car c'est vraiment trop de pêche et de chasse pour un seul homme et en un seul jour ! Avec deux ou trois ravageurs de cette force par canton, il n'y aurait plus qu'à pendre pour toujours au croc fusils et filets. Au reste, le peintre n'a nullement songé à émouvoir vos passions; il n'a voulu qu'exprimer largement une idée d'abondance, et il a réussi. Ce sujet est un de ceux qui ont séduit souvent les anciens maîtres coloristes des écoles hollandaise et flamande. Ils aimaient à représenter ainsi des amas de poissons, de gibier et de volaille, sur le rivage, dans un marché public, ou sur une table de cuisine. Pour eux, l'occasion était belle de faire briller les tons les plus riches de leur palette, en prodiguant des flots de vive et gaie lumière sur les écailles nacrées, les brillants plumages, ou les pelages fins et sanglants. Snyders et Rubens se sont plus d'une fois associés pour tirer tout l'effet possible de compositions de ce genre, et ce qu'il y avait de splendeur sur leurs toiles se retrouve jusque sur les gravures à la manière noire qui les ont reproduites.

LE NAUFRAGE DE *LA MÉDUSE*.

L'Angleterre avait restitué à la France, par les traités de 1814 et 1815, le territoire qui s'étend sur la côte occidentale de l'Afrique, depuis le cap Blanc jusqu'à l'embouchure du fleuve de Gambie (1).

Le 17 juin 1816, une expédition partit de la rade de l'île d'Aix pour aller prendre possession de ce territoire et le coloniser; elle se composait de quatre bâtiments : la frégate *la Méduse*, de 44 canons; la corvette *l'Écho*; la flûte *la Loire*, et le brick *l'Argus*.

Le commandant en chef de cette expédition, dite « du Sénégal », était un M. Hugues Duroys de Chaumareys, né à Vars, dans la Corrèze, chevalier de Saint-Louis, âgé de cinquante ans. Il avait été lieutenant de vaisseau avant 1793; mais, ayant émigré, il avait cessé depuis plus de vingt-cinq ans d'exercer sa profession. De plus, c'était un homme d'un esprit léger, insouciant, et par-dessus tout très-égoïste. Il s'était fait accompagner d'un officier étranger à son état-major, nommé Richefort, et c'était de lui qu'il prenait conseil, pour ne pas en être réduit à laisser voir toute son inexpérience à ses subordonnés; or ce M. Richefort était lui-même peu expérimenté et d'une présomption excessive.

Le commencement de la navigation n'offrit aucun incident remarquable. La marche de *la Méduse* était supérieure à celle des trois autres bâtiments. M. de Chaumareys, ne voulant pas s'astreindre à les surveiller et à ralentir sa course pour naviguer de conserve avec eux, avait résolu de les devancer et d'aller directement à toutes voiles vers le but de l'expédition : c'était un premier oubli de ses devoirs.

Les instructions de M. de Chaumareys lui prescrivaient de reconnaître le cap Blanc : il ne s'inquiéta guère de cet ordre, et il y avait déjà longtemps qu'on était arrivé au-delà lorsque quelques personnes s'amusèrent à lui désigner, comme étant ce cap, un gros nuage à l'horizon.

Les mêmes instructions lui recommandaient de courir 22 lieues au large, après avoir reconnu le cap Blanc, et de ne revenir plus loin vers la terre qu'en employant les plus grandes précautions et la sonde à la main. *L'Écho*, *la Loire* et *l'Argus*, qui eurent soin de se conformer à cet avis prudent, parvinrent sans accident à Saint-Louis. Mais M. de Chaumareys, toujours préoccupé de la pensée d'arriver au plus vite, après avoir fait voile jusqu'au-dessous du cap Blanc, de l'est à l'ouest, reprit tout à coup la direction du sud et fit route sur Portendic (2).

Plusieurs passagers, qui connaissaient bien les dangers de ces côtes, commencèrent à s'alarmer; ils tenaient surtout pour essentiel d'éviter le banc d'Arguin, qui s'étend à plus de 30 lieues au large; mais on haussa les épaules et on méprisa leurs avertissements.

Le 2 juillet, dès le matin, on remarqua beaucoup d'herbes autour de *la Méduse;* on pêchait des poissons qui s'éloignent peu des côtes; la couleur de l'eau n'était plus la même; à onze heures et demie, le pilote annonça qu'on entrait sur le banc. Les officiers voulaient retourner en arrière. Richefort, l'homme de confiance de M. de Chaumareys, déclara qu'il n'y avait pas sujet de s'alarmer. En conséquence, M. de Chaumareys ordonna d'augmenter les voiles; bientôt la sonde donna quinze brasses, ensuite neuf, puis six. On pouvait encore éviter le péril, mais on hésita : deux minutes après, à trois heures un quart de l'après-midi (1), on ressentit une forte secousse : la frégate avait touché. L'effroi se peignit sur toutes les figures. Un officier, M. Lapeyrère, s'approcha de Richefort et lui dit avec véhémence : « Voyez, Monsieur, où votre entêtement nous a conduits! (2) »

On voulut prendre les dispositions ordinaires pour retirer la frégate de dessus le banc; mais l'hésitation et l'indiscipline furent cause qu'on ne put réussir; on perdit en essais infructueux non-seulement la fin de la journée du 2, mais encore les journées du 3 et du 4. Après avoir jeté à la mer une partie de la charge du navire, on obtint quelques changements dans sa position, sans arriver à le dégager. Dans la nuit du 4 au 5, le ciel s'obscurcit, le vent se leva, la mer grossit, la frégate était de plus en plus violemment secouée. Vers trois heures, le maître calfat vint dire qu'une voie d'eau s'était ouverte et que le bâtiment allait s'emplir. On se jeta aux pompes, mais inutilement; la carcasse était fendue. La quille se brisa en deux parties; le gouvernail détaché, mais retenu par ses chaînes, frappait à coups redoublés la poupe.

Le 5, à la pointe du jour, l'eau ayant déjà pénétré jusqu'à l'entre-pont, on décida qu'il fallait abandonner *la Méduse*.

Il y avait à bord six embarcations : ce n'était pas assez pour contenir les 400 hommes qui étaient sur la frégate. Aussi, depuis quarante-huit heures, avait-on préparé un radeau long de 20 mètres, large de 7. Il était composé des mâts de hune de la frégate, vergues, jumelles, etc. Ces différentes pièces étaient jointes les unes au autres par des amarrages. Deux mâts de hune formaient les deux pièces principales, et étaient placés sur les côtés; quatre autres mâts, dont deux de même longueur et de même force que les premiers, étaient réunis deux à deux au centre de la machine. Des planches clouées par-dessus ce premier plan formaient une espèce de parquet. Cette construction très-imparfaite n'avait pas été entièrement achevée.

Vers sept heures du matin (5 juillet), on fit descendre d'abord sur le radeau cent vingt-deux militaires (officiers et soldats de terre), puis vingt-neuf marins et passagers, et une femme : le radeau était donc chargé de cent cinquante-deux personnes.

Le grand canot du bord reçut trente-cinq personnes, parmi lesquelles étaient le gouverneur et sa famille; le canot-major reçut quarante-deux personnes; le canot du commandant, vingt-huit; la chaloupe, quatre-vingt-huit; un canot de huit avirons, vingt-cinq; la plus petite embarcation, quinze.

M. de Chaumareys, au lieu de rester le dernier à bord comme l'honneur le lui commandait, s'était embarqué dans

(1) La France n'avait alors sur cette vaste étendue de côtes que quatre ou cinq points isolés dont l'ensemble formait « la colonie du Sénégal »; c'étaient : Saint-Louis, dans une île du Sénégal; Bakel et Galam, sur le même fleuve; Albreda, sur la Gambie; et enfin Gorée. Le gouvernement de 1830 y ajouta, par l'acquisition pacifique de Sedhiou, Bring, Djogué, Carabane, Guimbering, le cours d'une partie de la Cazamance, beau fleuve sur lequel les Portugais avaient déjà une ligne d'établissements. Ce n'est que depuis cinq ans, et sous la vigoureuse impulsion de M. le gouverneur Faidherbe, que ce groupe de forts et de comptoirs est devenu une véritable colonie. Ainsi, le royaume de Oualo, qui s'étend le long du fleuve jusqu'à Dagana, a été enlevé à ses oppresseurs trarzas et réuni à la colonie; une partie du Dimar, qui confine à ce royaume, a été également annexée, de même que toute la rive gauche du fleuve depuis Bakel jusqu'au confluent de la Falemé, et la république yolofe de Dakar protégée par cette annexion contre la tyrannie du roi de Cayor. Tout le littoral, depuis le cap Vert jusqu'à la rivière de Saloum, concédé par d'anciens traités, a été déclaré territoire français sur une profondeur de 24 kilomètres (1859), et divers postes fortifiés et espacés nous assurent la domination du fleuve, pendant que celui de Kenieba, fondé en 1858, nous livre les mines d'or du Bambouk.

(2) Ce point a été, depuis un an, cédé à la France par l'Angleterre, en échange du comptoir insignifiant d'Albreda; il a une certaine importance pour l'exportation des gommes.

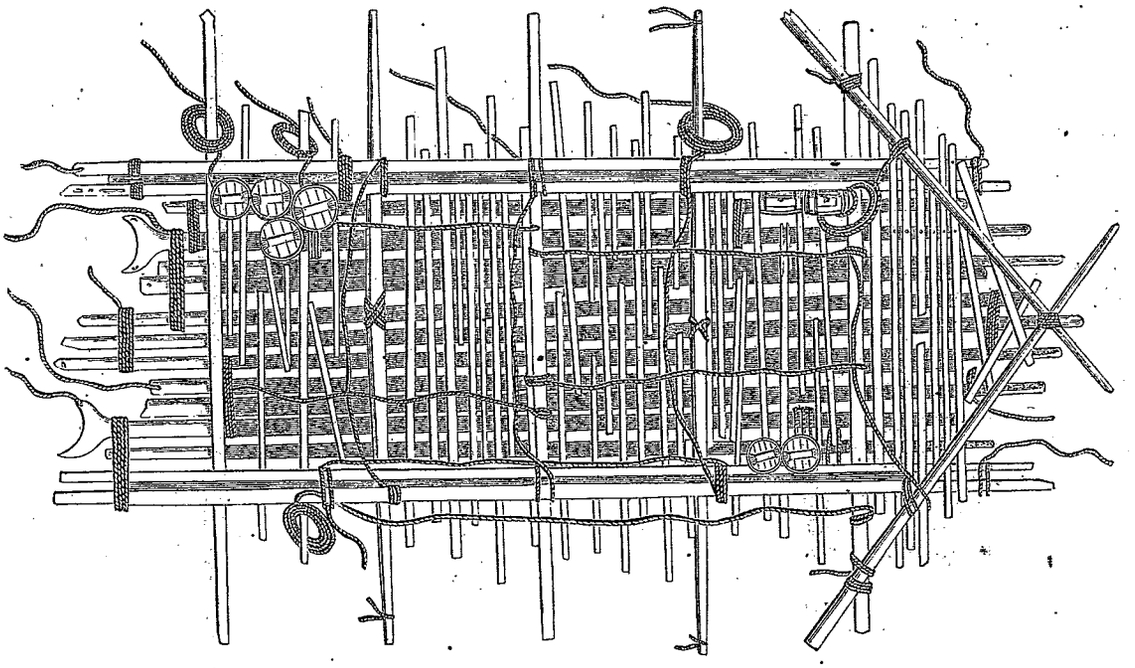
(1) On était par les 19° 36′ de latitude nord, et par les 10° 45′ de longitude ouest.

(2) M. Lapeyrère est mort, au mois de septembre de cette année (1859), à Tarbes. Il était âgé de quatre-vingt-trois ans.

son canot par une des manœuvres de l'avant, alors qu'il y avait encore sur la frégate une soixantaine d'hommes. Dans leur indignation, quelques-uns de ces hommes voulurent faire feu sur lui. Toutefois, il ne resta en définitive sur *la Méduse* que dix-sept individus, qui ne voulurent pas se confier à la chaloupe, trop chargée et peu en état de tenir la mer (1).

On donna le signal du départ. Le radeau, remorqué par les six embarcations, s'éloigna de la frégate aux cris de Vive le roi!

On avait assez bon courage : les dunes du Sahara n'étaient pas à plus de douze lieues, et les chefs des embarcations avaient juré de ne point abandonner le radeau; on devait se sauver tous ou périr tous ensemble.



Le Radeau de *la Méduse*. — D'après Corréard.

On était arrivé à deux lieues environ de la frégate, lorsqu'il se produisit une confusion parmi les canots. La chaloupe se sentait en danger et cherchait à faire entrer une partie de ses hommes dans les canots qui refusaient de les prendre. L'un des canots, placé le troisième, pour éviter un choc, abandonna la remorque, en sorte que le radeau ne fut plus tiré que par deux embarcations. Bientôt celles-ci, se voyant seules, se découragèrent; les dernières remorques se cassèrent-elles ou furent-elles lâchées volontairement ou non? C'est ce qu'il a toujours été difficile de savoir au milieu des rapports contradictoires qui se sont produits après l'événement.

Les cent cinquante-deux malheureux qui étaient sur le radeau ne pouvaient croire qu'on voulût les abandonner; ils s'attendaient à voir les canots se rallier et revenir à leur poste; mais, après une longue et vaine espérance, lorsqu'on eut vu les embarcations disparaître une à une à l'horizon, il fallut bien reconnaître que c'était un « sauve qui peut! » et qu'il ne fallait plus compter sur leur retour.

D'abord on se regarda avec stupeur. Puis, peu à peu, les plus intelligents cherchèrent à ranimer les courages et commencèrent à se rendre un compte exact de la situation : elle était affreuse!

Les cent cinquante-deux naufragés étaient tellement serrés les uns contre les autres qu'il était à peu près impossible à aucun d'eux de se remuer. L'un des premiers soins fut de savoir si l'on avait des provisions, car beaucoup de personnes criaient déjà qu'elles avaient faim : on vérifia que l'on avait seulement six barriques de vin, deux petites pièces d'eau, et un sac contenant vingt-cinq livres de biscuit mouillé et réduit en pâte. Au moment même du départ, comme le radeau enfonçait sous le poids des hommes, on avait jeté imprudemment à la mer de petits tonneaux pleins de farine. La famine était inévitable.

On s'occupa ensuite des moyens de diriger le radeau. Avait-il un commandant? Un aspirant, blessé, nommé Coudein, avait été désigné pour ce poste, et l'avait accepté. Le pauvre jeune homme était hors d'état de rendre aucun service. On lui avait assuré que le radeau était muni de cartes, de compas de route et d'une ancre; mais il se trouva qu'on les avait oubliés. Un chef d'atelier avait du moins sur lui une boussole grande comme un écu de six livres : le malheur voulut que dès la troisième heure elle tombât et disparût entre les pièces de bois qui composaient le radeau.

Vers le milieu du jour, on mêla la pâte de biscuit mariné avec un peu de vin et on en fit cent cinquante-deux parts. Toute la provision, insuffisante même pour un repas, fut épuisée du premier coup.

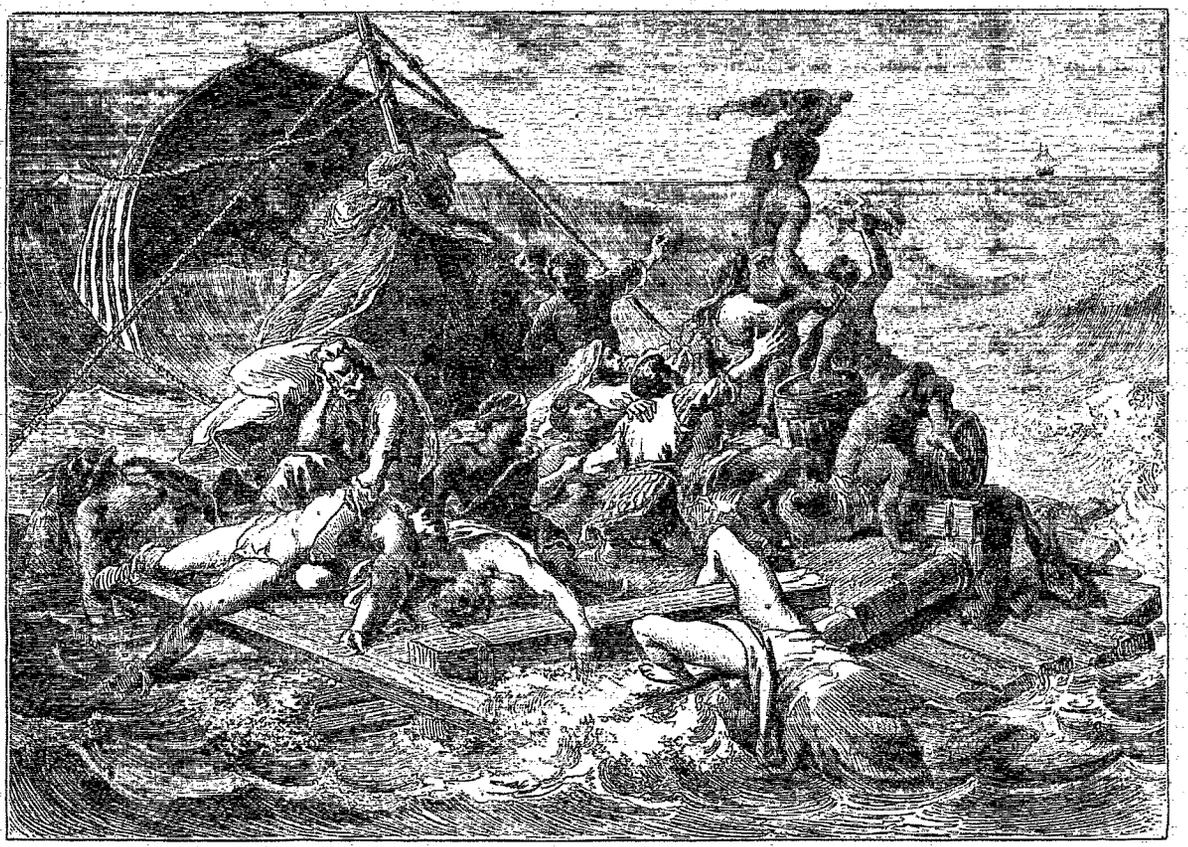
La nuit fut affreuse. On était violemment jeté les uns contre les autres chaque fois que les lames soulevaient l'une des extrémités du radeau, et l'on entendait sans cesse des cris de désespoir. Quand le jour se leva, on reconnut que plusieurs hommes avaient disparu; douze, pris par les pieds dans les pièces de bois sur les bords du radeau, avaient leurs corps plongés dans la mer : un seul d'entre eux fut ranimé et rappelé à la vie par les soins de ses deux fils.

La faim et le désespoir commençaient à altérer la raison du plus grand nombre des naufragés.

Cependant le deuxième jour fut beau et entretint quelque espérance. Mais, à la nuit, le temps devint orageux. Hommes et femmes, brusquement entraînés et lancés d'un bout du radeau à l'autre, se blessaient en tombant : quelques-uns furent étouffés.

Les soldats et les matelots furent pris d'un sorte de dé-

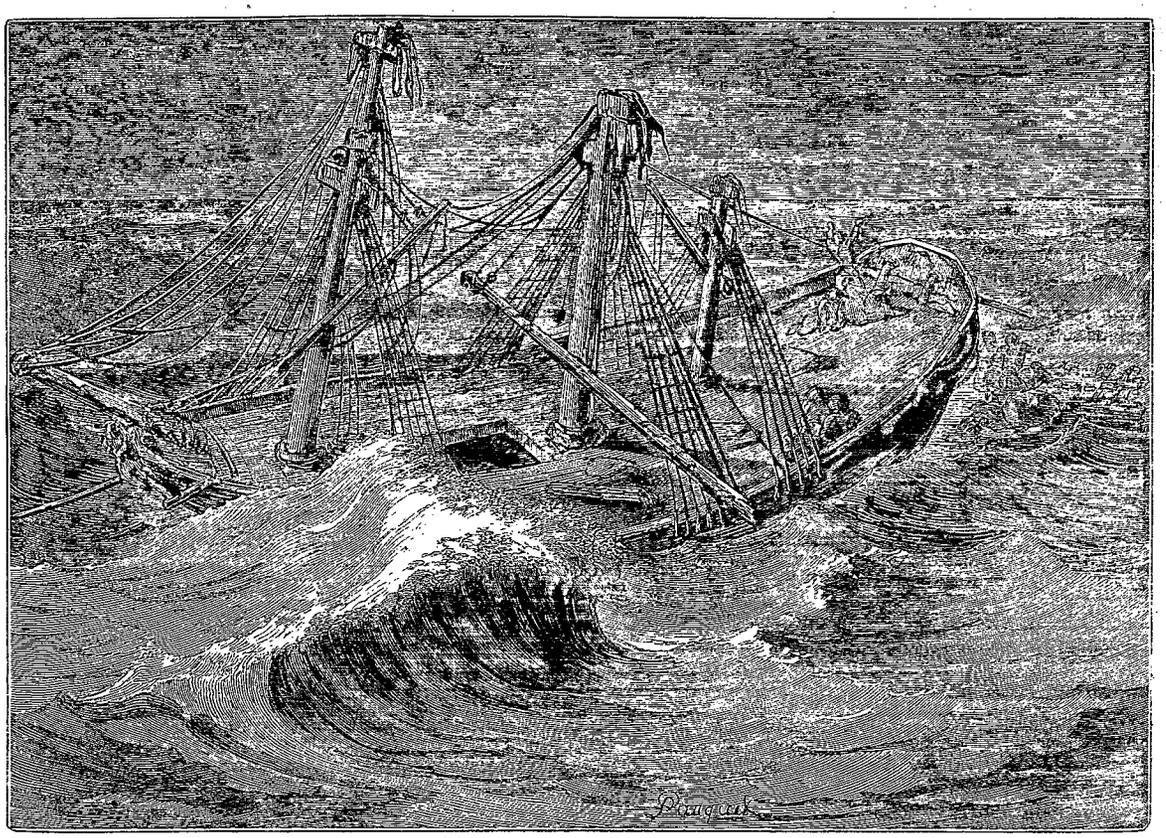
(1) Cinquante-deux jours après, on retrouva vivants trois de ces dix-sept individus sur la frégate échouée. (Voy. p. 404.)



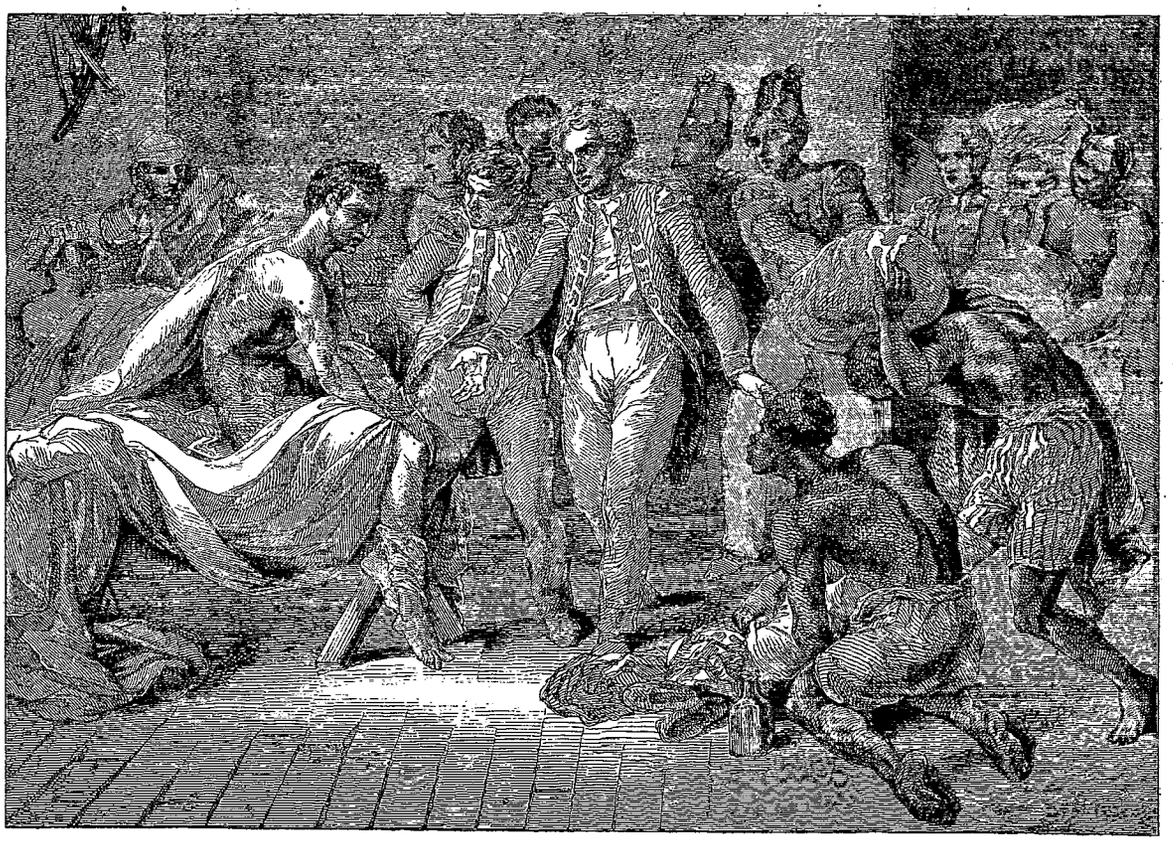
Naufrage de *la Méduse*. — Le 17 juillet, un brick apparut à l'horizon; mais il n'aperçut pas les signaux. — Dessin de Pauquet, d'après une aquarelle de Géricault.



Un ministre du roi Zaïde trace sur le sable une carte d'Europe. — Dessin de Pauquet, d'après une aquarelle de Géricault.



Douze des naufragés restés sur la frégate s'exposent sur un radeau et périssent. — Dessin de Pauquet, d'après une aquarelle de Géricault.



Des officiers anglais visitent Corréard à l'hôpital de Saint-Louis. — Dessin de Pauquet, d'après une aquarelle de Géricault.

mence. Ils se jetèrent sur les barils de vin et burent avec excès. Alors, devenus furieux, ils s'écrièrent qu'on voulait les trahir, qu'il fallait mourir tous ensemble, et ils tentèrent réellement de détruire le radeau en coupant les amarrages qui en liaient les diverses parties. Les officiers et les passagers qui avaient conservé leur raison, au nombre de vingt seulement, s'y opposèrent. Un combat terrible s'engagea à coups de haches, de sabres, de baïonnettes, de couteaux. La lune éclairait cette épouvantable scène. La lassitude amena plusieurs trêves, mais les assauts se renouvelaient d'heure en heure. Aux premières lueurs du jour, on constata que, pendant la nuit, soixante à soixante-cinq hommes avaient péri : sur ce nombre, un quart s'était noyé de désespoir. Pendant le tumulte, les deux seules barriques d'eau et deux des barriques de vin étaient tombées à la mer. Il ne restait plus qu'une seule barrique de vin à distribuer entre les soixante survivants.

Le matin, on crut apercevoir la terre. Mais comment s'en approcher? On n'avait qu'une seule voile, et on la présentait à tous les vents. On fit une distribution de vin. Puis on chercha à pêcher avec des aiguillettes de militaires et des bayonnettes recourbées : on ne prit rien.

Ce fut dans l'après-midi de cette journée que se produisirent les premiers actes de cannibalisme. Quelques hommes, cédant aux instincts féroces de la faim, se précipitèrent sur les cadavres dont le radeau était couvert, les coupèrent par tranches et les dévorèrent. Les personnes que ce spectacle révoltait essayèrent de manger des morceaux de baudrier de sabre et de giberne, des chapeaux, du linge; ils ne purent y réussir.

La troisième nuit fut calme. On était abattu, affaibli; on se pressait les uns contre les autres pour éviter de coucher dans l'eau et se soutenir debout.

Au lever du quatrième jour, on compta dix ou douze nouveaux morts.

Le soir, vers quatre heures, un banc de petits poissons volants passa sous le radeau; deux cents environ s'engagèrent entre les extrémités des pièces de bois. A l'aide d'un briquet et d'un peu d'amadou on parvint à allumer du feu et à faire cuire ces poissons; mais comme cette provision de poisson était très-petite, quelques individus placèrent aussi sur le feu de la chair humaine. Pour la première fois, les officiers et les passagers qui faisaient cause commune avec eux se résignèrent à goûter de cette affreuse nourriture : depuis ce moment, la révolte de l'âme et des sens étant vaincue, ils continuèrent à en prendre leur part.

Pendant la nuit suivante, il y eut un nouveau massacre. Des Espagnols, des Italiens et des noirs, qui jusqu'alors étaient restés neutres, formèrent le complot de jeter à la mer tous leurs compagnons. Le lendemain matin, il ne restait plus vivants sur le radeau que trente individus contusionnés, blessés, réduits à une telle faiblesse que vingt à peine pouvaient encore marcher.

Dans le courant de ce septième jour, un enfant de douze ans, nommé Léon, « s'éteignit comme une lampe qui cesse de brûler faute d'aliment. »

On surprit deux militaires qui, glissés derrière la barrique de vin, buvaient avec un chalumeau le peu de vin qui s'y trouvait encore. D'après la loi qu'on s'était faite, on les précipita dans la mer.

On n'était plus que vingt-sept. Sur ce nombre, quinze seulement étaient en état de vivre encore quelques jours : les autres, couverts de blessures mortelles, avaient entièrement perdu la raison. On ne pouvait les nourrir. Les quinze délibérèrent. Il fut décidé qu'on jetterait à la mer les douze blessés. Trois matelots et un soldat se chargèrent de cette exécution. Parmi ces victimes qui imploraient vainement la pitié de leurs compagnons, se trouvaient une femme et son mari que plusieurs fois on avait sauvés de la mort durant les nuits orageuses et les massacres. La femme avait été pendant vingt ans cantinière dans nos armées; elle avait eu une cuisse cassée entre les charpentes du radeau; un coup de sabre avait fait au marin une profonde blessure à la tête.

Après cet effroyable événement, toutes les armes, sauf un sabre, furent jetées à la mer.

On était au neuvième jour. Un papillon blanc vint à voltiger au-dessus du radeau; il se posa sur une voile. Ce signe donna un peu d'espoir : on ne devait pas être très-éloigné de la terre. On aperçut ensuite un goëland : nouvel augure accueilli avec joie; on espérait pouvoir prendre cet oiseau, on ne put y parvenir.

Le dixième jour, une troupe de requins entoura le radeau. On les frappa à coups de sabre, sans en blesser aucun. La faim, la soif, les blessures, l'affaiblissement de l'intelligence, détruisaient peu à peu la vie de chacun des naufragés. Quelques jours encore, et le radeau n'aurait plus porté que des cadavres.

Le 16, huit de ces malheureux tentèrent de construire un très-petit radeau et de s'exposer dessus, espérant avoir ainsi plus de chances de gagner la côte; mais dès qu'on voulut y mettre le pied, la machine chavira.

Le 17, le ciel était pur. Un capitaine d'infanterie jeta un cri : il venait d'apercevoir un brick à l'horizon. On monta au haut du mât et l'on y agita des mouchoirs de différentes couleurs. Pendant une demi-heure, on espéra voir le brick s'approcher (1); mais il disparut. Du délire de la joie, on retomba dans celui du désespoir. Il fut résolu que l'on tracerait avec une pointe sur une planche quelques lignes du récit et qu'on les signerait. On dressa une petite tente avec le grand cacatois de la frégate, afin de se prémunir contre le froid, et tous les quinze vinrent se coucher sous cet abri.

Deux heures après, le maître canonnier se leva : il avait à peine avancé la tête hors de la tente qu'il cria, en étendant les bras vers la mer : « Sauvés! voilà le brick qui est sur nous! »

En effet, à une demi-lieue, le brick *l'Argus*, toutes voiles dehors, gouvernait vers le radeau. A deux portées de fusil, il cargua ses voiles, et on descendit à la mer une embarcation. Les quinze naufragés, presque nus, incapables de marcher, furent transportés avec une grande précaution sur le navire. On leur donna un peu de bouillon, on calma le délire de plusieurs d'entre eux, et l'on parvint à soutenir leur existence. Le 19 juillet, ils étaient débarqués à Saint-Louis. Cinq moururent quelques jours après. Parmi les dix qui survécurent, deux sont surtout connus, MM. Corréard, ingénieur géographe, et Savigny, chirurgien.

Dans ce lamentable drame du naufrage de *la Méduse*, les scènes du radeau sont les plus émouvantes : aussi sont-elles restées dans la mémoire publique; on sait moins généralement ce que devinrent les six embarcations qui avaient abandonné le radeau.

Les canots de M. de Chaumareys et du gouverneur arrivèrent à Saint-Louis sans avoir été exposés à aucun danger sérieux. Les quatre autres embarcations ne furent pas aussi heureuses.

Pendant la nuit du 5 au 6 juillet, la chaloupe, beaucoup trop chargée et peu solide, toucha plusieurs fois. Le 6, vers huit heures du matin, elle se trouva très-près de la côte, au nord du cap Mirick, à quatre-vingt-dix lieues environ de l'île Saint-Louis : les naufragés, qui souffraient tous cruellement de la soif, demandèrent à être débarqués; on voulut les retenir en leur laissant entrevoir les dangers qu'ils auraient à affronter dans le désert. Soixante-trois d'entre

(1) C'est la scène que représente la célèbre peinture de Géricault.

eux s'étant obstinés dans leur résolution, on les mit à terre : nous verrons plus loin quel fut leur sort.

La chaloupe prit ensuite le large, rencontra le plus petit canot et se chargea des quinze personnes près de périr dans cette faible barque.

Le 8, la chaloupe, le canot-major et le canot aux huit avirons firent côte. Les officiers réunirent leurs équipages, les rangèrent en ordre, et firent route pour le Sénégal.

On commença à marcher lentement et avec peine sur un sable échauffé par l'ardeur intolérable du soleil. Quelques Mores et noirs consentirent à servir de guides, moyennant salaire.

Le 10, on acheta, à un prix très-élevé, quelque peu de lait à des femmes mores.

Le soir du même jour, on rencontra d'autres indigènes et un Irlandais nommé Karnet, capitaine marchand, qui, de son propre mouvement, était parti de Saint-Louis dans l'intention de porter du secours aux naufragés. Il parlait la langue du pays. Il avait de l'argent, et, vers le soir, il acheta un petit bœuf que l'on se hâta de dépecer et de rôtir à la pointe des sabres et des épées.

Le 11, au matin, on aperçut le brick *l'Argus*, qui envoya une embarcation avec du biscuit, du fromage, du vin et de l'eau-de-vie. « Nous fîmes, dit M. Bredif, un repas de dieux! » Des Mores descendirent des hauteurs, prirent une partie du biscuit, et le revendirent ensuite aux Français au poids de l'or.

Le 12, on arriva à l'endroit où le fleuve vient rencontrer la dune (1). A sept heures du soir, on aborda à Saint-Louis, où l'on fut admirablement accueilli à la fois par les Français et les Anglais.

Revenons maintenant à l'autre caravane, composée des soixante-trois individus qui étaient descendus, le 6, de la chaloupe, à quatre-vingt-dix lieues du Sénégal. Ils avaient accepté pour commandant l'adjudant Petit, qui donna à la caravane une sorte d'organisation militaire. Un sergent avec quatre hommes composaient l'avant-garde; quelques caporaux éclairaient le flanc gauche, l'Océan couvrait le flanc droit; un caporal, fermant la marche avec quatre soldats, avait ordre de ramasser les traîneurs.

La chaleur s'éleva, dans la journée, jusqu'à 60 degrés. Le soir, on arriva à trois collines de sable situées au bord de la mer, et appelées les *Mottes d'Angel*. Près de là étaient de petites cabanes où l'on vit des têtes et des pattes de sauterelles. Pendant la nuit, on entendit des rugissements de lions.

Le 7, à deux heures du matin, on se remit en marche. On trouva un peu d'eau bourbeuse dans des trous creusés au bord de la mer. On ne put se procurer d'autre nourriture que des crabes; pour la plupart insalubres.

Pendant la nuit, on entendit siffler des serpents.

Le 10, lorsqu'on donna le signal du départ, la moitié de la troupe ne se sentait plus la force de se relever. Quelques individus demandaient en grâce à être fusillés. Les premières chaleurs du soleil rendirent un peu de vigueur aux plus faibles : on se remit en marche.

Pendant la nuit, plusieurs, pris de délire, se déchirèrent le bout des doigts et en burent le sang.

Le 11, vers deux heures du matin, quarante Mores dépouillèrent les naufragés de tous leurs vêtements, les emmenèrent à de pauvres cabanes et leur donnèrent un peu de poisson gâté.

Le 12, les Mores furent attaqués eux-mêmes et vaincus par une autre bande d'indigènes qui conduisirent les Français à leur camp. On n'y trouva que de l'eau amère, des crabes crues et des racines filandreuses.

(1) C'est le Marigot des Maringoins, limite nominale entre les Trarzas et le territoire colonial.

Le 17, le brick *l'Argus* parut en mer; mais il ne vit pas les signaux de la caravane; s'il les eût aperçus, il serait venu à son secours, et les quinze naufragés du radeau n'eussent pas été sauvés. (Voy. p. 402.)

La caravane se remit en route. Le 18 et le 19, on fut réduit à boire de l'urine de chameau mêlée à un peu de lait.

Le 19, on rencontra M. Karnet, l'Irlandais qui, le 10, avait déjà secouru l'autre compagnie de naufragés. La précipitation avec laquelle on se jeta sur les aliments qu'il avait apportés rendit malades la plupart des naufragés; un d'eux mourut, un autre devint fou.

Le même jour, *l'Argus* reparut. Le capitaine envoya un baril de biscuit et de l'eau-de-vie.

Le 23 juillet, à midi, la caravane entra dans Saint-Louis. Elle était réduite à cinquante-quatre hommes : cinq hommes et une femme avaient péri; trois hommes s'étaient égarés; parmi ces derniers se trouvait un naturaliste, M. Kunner. Après l'échouement de la chaloupe, il avait quitté la caravane et s'était dirigé seul vers l'est. Il savait quelques mots d'arabe, et il marcha jusqu'à ce qu'il eût rencontré un camp de Mores. Ceux-ci le dépouillèrent de sa montre, de sa bourse et de tous ses effets, sauf un pantalon, une veste de chasse et des souliers. On le conduisit vers le roi du pays, nommé Zaïde (1). En route, il rencontra un autre naufragé, M. Rogery, captif des Mores comme lui. Tous deux furent présentés au roi Zaïde, qui les accueillit avec bonté. Il ordonna à M. Kunner de lui raconter les événements politiques de l'Europe et de la France depuis la révolution; et comme M. Kunner ne comprenait pas bien son désir, le roi fit tracer sur le sable, par son premier ministre, la carte de l'Europe, de la Méditerranée et des côtes d'Afrique. Le récit de M. Kunner parut intéresser vivement le roi des Trarzas (2). Il le garda quelques jours, puis le fit conduire par une escorte avec M. Rogery à Saint-Louis, où, après une marche de deux semaines dans les sables brûlants, ils arrivèrent le 22 juillet.

A cette date, où les naufragés survivants des six embarcations et du radeau étaient réunis à Saint-Louis, on n'avait encore expédié aucun navire vers la frégate échouée. Ce fut seulement le 26 juillet qu'une goëlette eut ordre de partir; mais les vents contraires retardèrent son départ de plusieurs jours encore, de telle sorte qu'elle arriva près de *la Méduse* cinquante-deux jours après son abandon. On trouva à bord trois des dix-sept malheureux qui avaient refusé de s'embarquer : ils étaient couchés et presque mourants; quelques minutes auparavant, un quatrième avait expiré. On apprit que, le quarante-deuxième jour après le départ des embarcations et du radeau, douze d'entre eux, voyant les vivres épuisés, avaient construit un petit radeau et avaient cherché à gagner la côte; suivant toute apparence, ils avaient péri. Quelques jours après, un matelot s'était jeté à la mer dans une cage à poule et avait été immédiatement submergé.

Les trois survivants furent transportés au Sénégal et revinrent à la santé.

La plupart des naufragés durent rester longtemps alités dans l'hôpital de Saint-Louis. Corréard raconte que les officiers de la garnison anglaise et ceux d'une expédition de l'intérieur de l'Afrique se montrèrent empressés à donner aux Français tous les secours qui leur étaient nécessaires.

(1) Ou plutôt *Saïd* (l'Heureux).

(2) Les Trarzas sont la plus puissante des tribus qu'on appelle abusivement *Mores* au Sénégal, et qui ne sont autre chose qu'un mélange d'Arabes de la tribu des Beni-Hassan, conquérants, avec les Zenagas, indigènes berbères des bords du fleuve Zenaga (nom dont nous avons fait *Sénégal*). Les Trarzas ont conquis, sous le roi Mohammed-el-Habib, qui les gouverne depuis vingt-six ans au moins, la suprématie sur toutes les tribus de la rive droite, et ont soutenu contre la colonie plusieurs guerres acharnées dont la plus récente n'a fini qu'en 1858.

Un jour, il vit s'approcher de son lit deux jeunes officiers de cette nation accompagnés de trois ou quatre esclaves, chargés de différents effets : « Recevez, lui dit l'un d'eux, ces faibles dons ; c'est le major Peddy et le capitaine Campbell qui vous les envoient ; et nous, Monsieur, nous avons voulu jouir du bonheur de vous les apporter. » Quelques minutes après, le major Peddy entra lui-même dans la salle, et serra dans ses bras Corréard en versant des larmes.

Cependant la nouvelle du naufrage était parvenue en France. M. de Chaumareys fut rappelé. Le 3 mars 1817, il comparut devant un conseil de guerre maritime, à bord du vaisseau amiral, à Rochefort. Déclaré coupable de l'échouage de la frégate *la Méduse* par impéritie, il fut rayé de la liste des officiers de la marine, frappé de l'interdiction de tout service, et condamné à trois ans de prison militaire.

Deux des naufragés, A. Corréard (1), ingénieur géographe, et H. Savigny, chirurgien de navire, à leur retour en France, publièrent une relation du naufrage qui fut lue avec avidité en France ; elle inspira à Géricault le tableau du *Radeau de la Méduse*, dont la rude énergie étonna d'abord, mais qui est aujourd'hui conservé au Musée du Louvre et considéré comme un des chefs-d'œuvre de l'école française.

LES TROIS COLIGNY.

La gravure a produit des ouvrages plus délicats et plus gracieux que les portraits des trois Coligny, par Marc Duval (1), mais elle n'en a pas produit d'une beauté plus mâle et plus ferme. L'amiral (*thalassiarchus*) tient le milieu de la scène, ayant à droite son frère le cardinal, et à gauche son frère d'Andelot, le colonel général de l'infanterie. Tous trois, revêtus non d'habits d'apparat, mais de leurs vêtements habituels, debout, une main posée sur le pommeau de leurs épées, semblent gravement s'entretenir des périls de chaque jour suspendus sur leurs têtes. Costume, attitudes, physionomies, tout est vivant dans cette belle planche que les connaisseurs déclarent « une des œuvres incontestablement les plus remarquables de l'école française au seizième siècle », et qui joint à ce mérite, aux yeux des curieux, celui d'une excessive rareté.



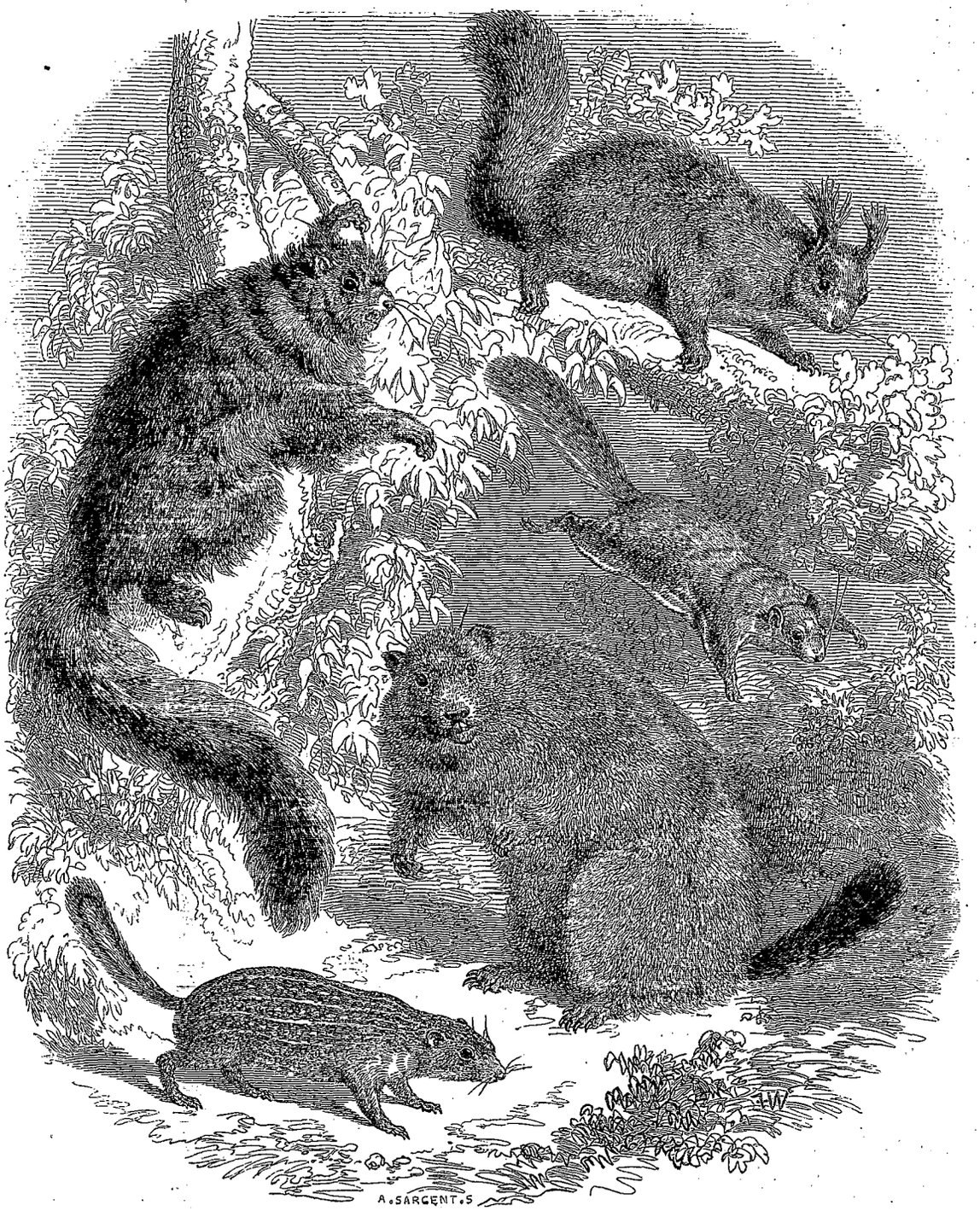
Coligny et ses frères. — D'après une gravure du seizième siècle par Marc Duval. (Collection Hennin.) (2)

(1) Alexandre Corréard était né, en octobre 1788, à Serre, dans le département des Hautes-Alpes. Il est mort le 16 février 1857, aux Basses-Loges, commune d'Avon, près Fontainebleau. Il était âgé de soixante-huit ans. Depuis le mois de mars 1847, il habitait aux Basses-Loges une propriété qui lui appartenait. C'était un homme d'un esprit chagrin ; il avait sans cesse de nouveaux procès avec ses voisins, et il les perdait toujours. Après son décès, on a vendu son mobilier, et c'est là que l'on a acheté les quatre aquarelles de Géricault que reproduisent nos gravures et qui avaient déjà servi autrefois de modèles pour quatre des lithographies publiées dans une édition du livre de Corréard.

(1) Peintre du roi Charles IX, graveur habile ; mort à Paris, le 13 septembre 1581.

(2) Estampe empruntée à l'*Histoire de France depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque, par MM. Henri Bordier et Édouard Charton (tome II).

RONGEURS.



Ptéromys éclatant (*Pteromys nitidus*). — Écureuil commun. — Écureuil volant (*Pteromys alpinus*). — Marmotte des Alpes. — Spermophile à raies ou Marmotte léopard.

Le *Pteromys nitidus*, ou ptéromys brillant, habite Java. Il est d'un brun marron foncé en dessus, et d'un roux brillant en dessous; sa queue est presque noire, et le dessous de sa gorge est brun. Il ressemble assez au tagouan ou grand écureuil volant. On le classe dans la seconde section des polatouches (*Sciuroptères*), genre de mammifères appartenant à la famille des écureuils ou sciuriens, d'Isidore Geoffroy, et à l'ordre des rongeurs omnivores (1).

Les polatouches ont la peau des flancs très-dilatée, étendue entre les jambes de devant et de derrière en manière de parachute; ce qui leur donne la faculté, non pas de voler, mais de bondir dans les airs à une très-grande

(1) Desmarets a créé, sous la dénomination de *Sciuriens*, une famille de rongeurs correspondant à l'ancien genre Écureuil. Cette famille est généralement adoptée par les zoologistes, et M. Lesson y place les genres *Sciurus* (divisé en *Sciurus*, *Funambulus*, *Spermosciurus*, *Macroxus*), *Pteromys*, *Sciuropterus* et *Tamias*. M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire joint à ces genres ceux des Marmottes et Spermophiles. (*Dict. univ. d'hist. nat.* de Charles d'Orbigny.)

distance, en glissant à la manière des chats volants (1).

L'ancien genre écureuil (*Sciurus*) forme dans les nouvelles classifications une famille désignée sous le nom de sciuriens (voy. la note p. 405). Elle appartient à l'ordre des rongeurs, section des omnivores claviculés.

Dans ce système, on classe les écureuils en quatre genres : 1° les écureuils proprement dits ; 2° les ptéromys ; 3° les polatouches, ou sciuroptères ; 4° les tamias, ou écureuils de terre.

On a décrit cent quatre espèces d'écureuils proprement dits. Nous ne parlerons ici que de l'espèce qui vit dans les Alpes de la Suisse.

« L'écureuil, dit M. de Tschudi (2), est le singe de nos bois ; tout aussi agile et amusant que l'habitant quadrumane des forêts des tropiques, il est moins hardi et moins méchant que lui. L'écureuil ne se retire dans son nid que lorsque le temps est affreux ou la chaleur du milieu du jour trop accablante. Il est toujours occupé, sautille de branche en branche, s'élance d'un arbre sur un autre en faisant des bonds de plus de dix pieds, ou, si le danger l'y contraint, il se laisse tomber sur le sol, du sommet des sapins, de soixante pieds de haut, sans se faire de mal, grâce à ses quatre pattes écartées et à sa queue horizontale qui lui servent de parachute. Il fréquente de préférence les bois des vallées remplis de buissons de coudriers, ou, dans les montagnes, ceux où croissent les aroles dont il aime beaucoup les cônes. Il se construit de nombreux nids arrondis à l'aide de branches sèches, de feuilles et de mousse ; il les place du côté opposé à celui d'où vient le vent, et, lorsqu'il pleut, il en bouche l'ouverture. Il grimpe et nage parfaitement : ce n'est que blessé ou pendant des ouragans qu'il se réfugie à terre et cherche à se cacher dans quelque trou. Il ronge les noyaux les plus épais et les plus durs. En captivité, si les écureuils n'ont ni noix, ni noisettes à ronger, leurs dents s'allongent de plus d'un pouce, de sorte qu'ils ne peuvent plus manger. Ils reconnaissent à l'odeur les truffes au pied des chênes ; ils aiment aussi les champignons et les bolets. Il est fâcheux de dire qu'ils pourchassent volontiers les petits oiseaux et les dévorent ainsi que leurs œufs. Leurs ennemis sont la martre, qui grimpe plus vite qu'eux, les hiboux et les buses ; ils cherchent à leur échapper en tournant très-vite autour du tronc des arbres. Dans les hivers rigoureux, ils s'endorment dans leurs nids pendant quelques jours ; mais réveillés, si la neige les empêche de parvenir à leurs provisions, ils meurent de faim. En automne, la chair de l'écureuil est assez délicate. »

Le *Pteromys alpinus*, ou écureuil volant des montagnes Rocheuses (Amérique du Nord) (3), a environ neuf pouces anglais depuis le bout du museau jusqu'au commencement de la queue. Il est de couleur brun-jaune. Sa queue est plate et plus longue que son corps, ce qu'on n'a pas assez fidèlement représenté dans notre gravure. On a peut-être aussi trop peu tendu la membrane qui, dilatée entre ses pattes de devant et de derrière, lui sert à se soutenir pendant ses bonds ou sauts dans l'air. Il vit au milieu d'épaisses forêts de pins dans les montagnes Rocheuses, et il n'en sort qu'au milieu des nuits. On le trouve surtout dans la partie haute de la rivière Elk et vers le bras méridional du Mackenzie.

La marmotte (*Arctomys*) forme un genre de l'ordre des rongeurs. On distingue : la marmotte commune ou des Alpes ; le bobac, ou marmotte des voyageurs ou de Sibérie ; la marmotte du Canada (*Arctomys empetra*) ; la marmotte du Maryland (*Arctomys monax*) ; l'*Arctomys caligata* (baie de Bristol) ; la marmotte du Caucase ; la marmotte de Russie) ; la marmotte blanche (*Albinos*).

La léthargie de la marmotte en hiver n'est pas précisément un sommeil, c'est une suspension plus ou moins complète de toute circulation du sang ; mais le pouls devient si faible qu'on le sent à peine ; le corps est froid, les membres sont roides et paraissent insensibles ; « l'estomac ne contient absolument rien. Si on l'expose au froid pendant cet état de torpeur, elle est bien vite gelée, car sa respiration est trop lente pour donner aux poumons la chaleur nécessaire à la vie. Le professeur Mangili a calculé qu'une marmotte engourdie ne respire pas plus de 71 000 fois en six mois, tandis qu'en possession de toute son activité, elle respire 72 000 fois en deux jours. Lorsqu'on tient les marmottes captives dans une chambre chaude, leur vie d'hiver ne diffère pas de celle de l'été. On pense généralement qu'elles sont très-maigres à leur réveil ; mais il ne paraît pas que cette opinion soit exacte. Un chasseur des Grisons en a tué une, en avril, qui était aussi grasse qu'en automne, quoique son estomac fût entièrement vide. « Les marmottes établissent leurs habitations d'été sur les oasis de gazon qu'entourent les rochers et les abîmes ; elles n'ont quelquefois qu'une demeure pour les deux saisons ; mais, en général, elles aiment à passer la belle saison, autant que possible, dans les plus hautes prairies, environ à 8 000 mètres. Vouloir surprendre la marmotte dans son habitation d'été, c'est se donner une peine inutile, car elle creuse plus vite que l'homme. La poursuite des marmottes n'est pas sans danger. En novembre 1852, deux Genevois, Carlier et son fils, se livraient à cette chasse près du glacier d'Argentières. Le père s'était introduit dans la galerie d'un terrier habité, et il cherchait à s'y frayer un passage lorsque la voûte s'écroula sur lui. Le fils accourut à son secours, mais un nouvel éboulement les couvrit tous deux. Le fils mourut asphyxié ; le père resta pendant trois jours dans ce gouffre, sans air, sans lumière, sans nourriture. Lorsqu'on le déterra, il ne donnait plus que quelques signes de vie, et il expira peu d'heures après. » (1)

Le spermophile rayé de F. Cuvier (2), ou marmotte léopard, a le dos rayé de huit lignes jaune-brun pâle, alternées avec neuf lignes brun-chocolat plus larges, dont les deux inférieures sont interrompues de chaque côté ; les cinq autres sont marquées d'une série de taches pâles. On trouve cette marmotte en Amérique, dans les plaines ouvertes des environs de Carlton-House, sur le Saskatchewan. Ses terriers ont de petites entrées ou couloirs tracés en lignes assez droites pour qu'on puisse y faire pénétrer un bâton long de 1m,60 à 1m,90. C'est un animal actif, hardi et irritable. Les mâles se livrent des combats où ils perdent souvent leur queue, qui est généralement moins longue que celle des femelles. L'habitat le plus septentrional connu du spermophile rayé est aux environs du 55e degré de latitude. Il préfère les pays sablonneux, et on ne le trouve ni dans les rochers, ni dans les bois. On le rencontre près du Missouri et dans les plaines qui vont de ce fleuve à l'Arkansas. On lui reproche de ravager les jardins et les champs de blé. John Richardson (3) a mesuré la longueur d'un mâle qui avait près de neuf pouces anglais, la queue non comprise.

(1) *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* de C. d'Orbigny.
(2) *Les Alpes, description pittoresque de la nature et de la faune alpestres*, par Frédéric de Tschudi. — Strasbourg, Treuttel et Würtz.
(3) Voy. Richardson, *Fauna boreali-americana*.

CHRYSÉIS, FEMME DE BOTZARIS.

Chryséis, aussi célèbre par ses vertus que par sa beauté, avait été élevée à Corfou. Son époux, le héros Marco Bot-

(1) De Tschudi.
(2) *Arctomys (Spermophilus) Hoodii*, Sabine.
(3) *Fauna boreali-americana*.

zaris, l'adorait; mais, par amour pour son pays, il eut la force de se séparer d'elle et de la remettre en otage, avec son fils et ses deux filles, au trop fameux Ali-Pacha, à l'occasion d'un traité d'alliance offensive et défensive entre cet homme cruel et les Grecs soulevés contre les Turcs. Deux ans elle resta près d'Ali-Pacha, incertaine chaque jour sur son sort et sur celui de ses enfants. Cette captivité a inspiré des strophes touchantes aux poëtes modernes de la Grèce :

Chryséis est assise auprès de son métier doré; mais ses yeux ne suivent pas sa broderie : ils regardent les nuages et courent après eux.

— Mon cœur est fermé maintenant, il ne s'ouvre plus et ne rit plus comme autrefois; mes yeux répandent des pleurs; ils forment un lac, une mer.

Apportez-moi mes habits de deuil; depuis trois mois je n'ai pas eu de ses nouvelles : il est mort ou il m'oublie.

Un petit oiseau s'arrête sur un cyprès : — Il n'est pas mort et il ne t'oublie pas. Il combat les Turcs à Variades, à Systrani, à Lélovos. Il a promis dix mille têtes au pacha pour te ravoir; six mille sont déjà tombées sous ses coups. Ali pleurera bientôt en te voyant partir.

— Verse-moi à boire, lui dit Ali, et laisse-moi te contempler tandis que je viderai la coupe que tu m'auras remplie.

Chryséis rougit de honte et de colère : — Je ne suis point ton esclave, pour te verser à boire, dit-elle; je suis petite-fille et fille de primats, et femme de Botzaris!

Après la mort d'Ali-Pacha, Chryséis et ses enfants tombèrent entre les mains des Turcs : la gloire de son époux, la terreur qu'il inspirait, furent leur sauve-garde. Ils obtinrent bientôt leur liberté; mais Botzaris, qui se préparait à la défense de Missolonghi, ne voulut pas exposer sa femme et ses enfants aux dangers qu'il prévoyait. En vain Chryséis réclama énergiquement le droit que, suivant les mœurs de sa race, elle avait de rester près de lui; en vain elle lui adressa ces nobles paroles : « Depuis quand les femmes souliotes abandonnent-elles leurs époux au moment du combat? Ne savent-elles donc plus charger leurs armes ni panser leurs blessures? » Botzaris, inflexible, la fit embarquer, ainsi que ses enfants, pour Ancône, sous la protection de son vieil oncle Nothi.

Botzaris mourut à Karpénitri, à la fin de la bataille où il attaqua et mit en déroute, avec trois cents hommes, douze à quinze mille Turcs. Tandis que la Grèce admirait et pleurait ce trépas héroïque, Chryséis et ses enfants vivaient à Ancône dans un état voisin de l'indigence. Plus tard, ils se réfugièrent à Zante, où on leur envoya quelques secours, environ cent cinquante francs par mois. Enfin, après la délivrance de la Grèce, Chryséis Botzaris vint à Athènes, où elle vit encore, respectée et honorée.

« Nous trouvant un jour dans la rue d'Éole, dit M. Yemeniz (1), à l'heure où les Athéniens s'y assemblent pour discourir, en plein air et à grand bruit, de la chose publique et de leurs propres affaires, comme leurs ancêtres le faisaient sous les portiques de l'Agora, nous vîmes s'avancer une femme vêtue de noir, les palikares se ranger aussitôt sur son passage et la saluer avec respect.

» — Quelle est cette femme? demandai-je.

» — La veuve de Marco Botzaris, me répondit-on. »

» Sa taille était un peu courbée par les années; mais le temps n'avait point effacé de son visage les traces de son ancienne beauté, et l'on reconnaissait encore, à la grande régularité de ses traits et à la douceur de sa physionomie, la Chryséis chantée par les poëtes. »

Le gouvernement grec fait à la veuve de Botzaris une pension de six mille francs. Son fils, Démétrius, est lieutenant-colonel et aide de camp du roi Othon. Ses deux filles ont été dotées en biens territoriaux.

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1859.

DESTRUCTION DE MANUSCRITS.

Je n'oublierai jamais qu'un tailleur d'habits m'a dit vingt fois qu'un archiviste, ou garde-titre d'un chapitre, lui avait fourni pendant vingt-deux ans des cahiers de fort beaux manuscrits grand in-folio, dont il s'était servi pour faire des bandes et prendre la mesure des habits qu'il faisait. Il m'en a fait voir une fois quelques restes où il était encore facile d'apercevoir que c'étaient des manuscrits des ouvrages de saint Augustin, d'un caractère du douzième siècle au moins. (1)

Il y a quarante ans, quand le commerce de la librairie reprit faveur, M. Devilly père utilisa l'achat considérable qu'il avait fait de livres et de manuscrits saisis par le district. Durant plusieurs années, la principale occupation de Mme Devilly la mère, femme d'ailleurs très-respectable et d'esprit, fut de séparer du texte les miniatures qui l'illustraient. On vendait le texte aux relieurs ainsi qu'aux femmes de ménage pour couvrir leurs pots de beurre et de confitures, et les images passaient, moyennant deux, trois et quatre sous pièce, entre les mains des enfants qu'on voulait récompenser. « J'ai mérité moi-même, dit M. Bégin, quelques-unes de ces miniatures que je conserve encore précieusement. » (2)

(1) L'abbé Lebeuf, *Lettre au Mercure de France*. 1725.

(2) E.-A. Bégin, *Mémoires de l'Académie de Metz*, 24e année.

VITESSE DES COMÈTES.

Dans l'histoire des comètes à longues périodes, la longueur de l'intervalle qui s'écoule entre deux apparitions consécutives s'explique à la fois par la grandeur des dimensions de l'orbite et par la lenteur avec laquelle l'astre se meut dans les portions de cette orbite les plus éloignées du soleil. Ainsi, d'après les calculs de Encke, la comète de l'année 1680 ne revient au voisinage du soleil qu'après un intervalle de près de 9 000 ans. Au point de son plus grand éloignement, elle se trouve 44 fois plus éloignée du soleil qu'Uranus, c'est-à-dire à l'énorme distance de 32 000 millions de lieues. A ce moment, la force attractive du soleil a tellement diminué que la comète ne fait plus qu'environ trois mètres par seconde, tandis qu'au moment où elle arrive à sa plus grande proximité du soleil son mouvement se trouve tellement accéléré que l'imagination a peine à s'en faire idée. La vitesse est, en effet, plus de 100 000 fois plus rapide : elle s'élève à près de 400 kilomètres par seconde; c'est-à-dire, pour rendre la chose palpable, qu'en supposant la comète à Paris, dans l'espace d'un battement du pouls elle est à Lyon. De telles vitesses, si prodigieuses qu'elles soient à nos sens, n'ont rien qui étonne la mécanique céleste.

MOLA DI GAETE.

« Les bosquets d'orangers de Gaëte étaient là encadrant la mer caressée par le soleil, et tous mes compagnons étaient partis, me laissant dans cette belle et féconde solitude semblable à un jardin.

» Mon pied lassé n'osait fouler le rugueux sentier qui descend vers la baie; je les vis défiler au penchant du rocher escarpé, gagner la barque et glisser au large.

» Et alors je sentis grandir en moi le désir de pénétrer plus avant dans ces perspectives brillantes, de m'y égarer librement comme les autres, et de prendre ma part de leurs exquises jouissances.

» . . . Lorsque j'atteignis enfin les arbres d'où l'on embrasse en entier cette scène charmante, je m'assis là, en paix, à l'aise, roi du siége de mousse.

» Au-dessus de moi pendait, étoile d'or, le fruit de l'orange, rival des fleurs; sous mes pieds scintillait, comme des saphirs aux heures de midi, le flot de l'océan.

» C'était un incessant et doux murmure d'ailes de papillons silencieux, semblables à des fleurs, du scarabée étourdi qui s'élance, ivre de la vie des cieux du Sud.

» C'était une rumeur de confuses paroles de marins et d'enfants mêlant, près d'une barque, leurs jeux et leur travail, sons que la distance confondait et dispersait.

» C'était aussi un silence plein d'une vie ardente, et un espace sans limite; et, tranquillement assis, je restais là, l'oreille ouverte, aspirant le silence et le bruit.

» C'était enfin une heure enivrante où l'on eût voulu mourir, mais non dormir, car l'air tiède et subtil, en passant, réveillait sans cesse les sens, le cœur et l'âme.

» Ce que je vis en cette heure de midi est devenu un des souvenirs dont mon âme est fière. Oh! combien souvent j'évoque cette belle colline au flanc escarpé!

» L'image m'en apparaît lorsque je suis assis près d'un feu du Nord et grelottant à sa chaleur impuissante, et c'est vainement qu'en mon regret j'aspire au repos de mon siége de rocher.

» Regret tel que tu en dois toujours laisser, gracieuse contrée, à ceux qui se réchauffent un jour sur tes rives enchantées, qui en contemplent les formes et les couleurs divines.

» Et il me semble que s'il m'était donné d'errer et de courir, sans autre guide que ma fantaisie, sur une telle terre, sous un pareil climat, ce serait devancer le bonheur du ciel. » (1)

(1) Traduit d'un auteur anglais anonyme.

Cette description poétique de Gaëte n'a rien d'exagéré : c'est vraiment un site enchanteur, et M. de Curzon n'a pas altéré l'impression que produit ce beau séjour en représentant l'intérieur d'une des blanches maisonnettes éparpillées sur la grève.

La scène est simple et simplement rendue. Dans une chambre bien close à l'ardeur du jour, une mère et trois sœurs sont réunies. C'est l'heure du travail. La mandoline et le tambour de basque, suspendus à la muraille avec la *piva* du père ou du frère, ou du fiancé peut-être, font pendant à l'image de la madone. La petite fille elle-même a abandonné un moment la babouche de sapin qu'elle traînait au bout d'un ruban, pour prêter ses petites mains à l'écheveau qu'y vient de placer la sœur cadette. L'aînée lève à peine les yeux de son métier; mais la vieille mère a quitté son rouet pour suivre d'un regard moitié attendri, moitié sévère, les débuts de sa *benjamine*. Pendant ce temps, un épervier privé, le seul désœuvré de la bande, s'est perché sur la roue arrêtée du rouet, et (le désœuvrement est mauvais conseiller) il s'amuse à en ravager le bois à grands coups de bec.

Tout ce tableau est paisible, naïf, charmant.

Et sur cette aimable impression, terminons l'année et fermons aujourd'hui notre livre : nous en ouvrirons un autre demain.

Chers lecteurs, souhaitons-nous l'union, la paix, la confiance, la dignité de l'âme, et recommandons-nous *à Dieu*.



Salon de 1859; Peinture. — Femmes de Mola di Gaëte, par M. de Curzon. — Dessin de Chevignard.

ERRATA.

Page 24, sous la gravure. — *Au lieu de :* Marcon Venusti, *lisez :* Marcello Venusti.

Page 142, colonne 1, ligne 62. — *Au lieu de :* revoir; *lisez :* retourner près de.

Page 200, colonne 1, ligne 5. — *Au lieu de :* Auzichis; *lisez :* Anzichis.

Page 200, colonne 2, ligne 22 en remontant. — *Au lieu de :* Malagarazj; *lisez :* Malagarazy.

Page 230, colonne 1, ligne 60. — *Au lieu de :* Puis-je prendre place; *lisez :* Puis, je prends place.

Page 230, colonne 2, ligne 58. — *Au lieu de :* Il serait aise; *lisez :* il serait aise.

Page 249. — La Vue de Châteaudun a été dessinée sur bois par M. de Bar, d'après un dessin à la plume qui nous avait été envoyé par M. Leguay, dessinateur au chemin de fer de Paris à Lyon.

Page 269, colonne 1, ligne 3. — *Au lieu de :* 10° 3′ 50″; *lisez :* 10° 30′ 50″.

Page 269, colonne 1, ligne 4. — *Au lieu de :* 10° 25′; *lisez :* 69° 25′.

Page 275, colonne 1, note. — Le duc d'Orléans dont il est parlé dans cette note était grand-père et non père de Philippe-Egalité.

Page 325, colonne 1, ligne 18 en remontant. — *Au lieu de :* Tsetlinje; *lisez :* Tsettinjé.

Page 327, sous le portrait de Jehan Fouquet. — *Au lieu de :* d'après une miniature de ce maître; *lisez :* d'après un émail de la collection de M. Hippolyte de Janzé.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Mâcon-Saint-Germain, 45.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Abbaye de Melrose, en Écosse, 41.
Abeilles (les) en Suisse, 391.
Abus des notes (Contre l') dans les livres, 11.
Aix-la-Chapelle, 260.
Alcôves et Ruelles au dix-septième siècle, 97.
Algérie, 76, 77.
Ame (l') blanche d'un nègre, anecdote persane, 77.
Amérique (Si l') n'a pas été connue dès les temps les plus anciens par les Tchouktchis asiatiques, 111.
Amis (les Trois), 284.
Amitié (l'), 30.
Annaniéwa, 213, 222, 231.
Annonciation (l'), 23.
Antipodes (Exemple de quelques), 96.
Apologue (un) de Jean Raulin, 264.
Aquarium (un), 2.
Aquarelles de Bagetti, au Musée de Versailles, 297.
Arbres fruitiers (De la Taille des) (voy. t. XXIV), suite, 79.
Archéologie parisienne : Collége de Navarre, Ecole polytechnique, 275.
Architecture (Influence de l'), 74.
— (l') et la Musique, 103.
Argis (Valachie), 369.
Armes et Ornements des Hottentots, 245.
Art (l') des bronzes en France, 246.
Astronomie (l'), 335.
— descriptive du mois d'août, 215.
— (l') descriptive en mai 1859, 147.
Ateliers pour la courbure des bois, 388.
A un Voyageur, 135.
Aventures (les) d'un Olivier, 255.
Aveugle écrivant, 168.

Bachi-Bozouqs (les), 201.
Bagetti (Joseph-Pierre), 297.
Bains de Colina, au Chili, 137.
Ballade (la) du Vieux marin, 314, 326, 330.
Bas-relief de la villa Théas, à Bagnères de Bigorre, 104.
— récemment découvert en Egypte, 88.
Bas-reliefs du temple d'Apollon Epicurius, 264.
Bateau (le) de M. Daubigny, 320.
Battage des grains, 363 à 365.
Bizarreries (les) de Ledoux, architecte, 27.
Bois de Boulogne (le Nouveau), 179.
— (un) près de Toujourra (Afrique orientale), 233.
Bolides (les), 195.
Bords (les) du Gapeau, 195.
— (les) du lac de Brienz (Suisse), 227.
Braconnier (Sur le mot), 23.
Buffadero (le), jet d'eau sur la côte du Mexique, 73.
Burns, 345, 378.

Caisses d'épargne (des) en France, 202.
Calesso (un), 108.
Campagnes d'Italie, 1796-1800, 297, 377.
Canton (Chine), 150.
Caprices de souverains, 327.
Caracas, capitale du Venezuela, 268.
Carte des côtes de Provence, 136.
Carte de l'Empire de Poésie, par Fontenelle, 10
— des frontières de la France, au nord-est, 36. 368.
— du douzième siècle, d'après un manuscrit conservé à Turin, 63.
— du lac Ujiji, découvert en 1858 (Afrique centrale), 200.
— de notre hémisphère, avec ses antipodes, 95.
Cascade (la Grande) du bois de Boulogne, 181.
Castiglione, 377.
Castors (les), 129.
Cathédrale de Rodez, 385.
Caucase et Russie, 51.
Causeries géographiques (voy. t. XXIV), suite : les Antipodes, 94.
Ce qu'on laisse perdre en agriculture, 197, 246.
Cervara (la), Etats-Romains, 145.
Chaise sculptée en ivoire, 13.
Chanson arabe, 367.
Chapelle de Beauchamp, à Warwick, 57.
Charlie (Notre), 125.
Charrue basque, 101.
— du centre de la France, 100.
— Dombasle modifiée, 124.
— de l'Ecole de Grignon, 232.
— Howard, 125.
Chasse en Styrie (un Départ de), 281.
Chasseur (un Vieux), 161.
Château de la Bâtie-Neuve (Hautes-Alpes), 272.
— de Bourscheid (Luxembourg), 121.
— de Craigmillar (Ecosse), 140.
— d'Espaly (Haute-Loire), 219.
— de la Pietra et village de Calliano, 300.
Châteaudun (Eure-et-Loir), 249.
Chêne (le) d'Antein, dans la forêt de Sénart, 284.
Cheval (le) du saltimbanque, 212.
Chimie minérale, 114.
— organique, 238, 365.
Chimancata (le), 187.
Chryséis, femme de Botzaris, 406.
Cimetière (Coupe d'un plan de) pour la ville de Chaux, par Ledoux, 29.
Cimetières (les) de Venise, 169.
Clémence (la) de Cyrus, 373.
Cloche (la) de Moscou, 278, 280.
Coiffures hollandaises, 356, 360.
Coligny (les Trois), 404.
Collége de Navarre, 275.
Comètes (Vitesse des), 407.
Conseils aux émigrants en Algérie, 227.
Consommation du papier aux Etats-Unis, 327.
Correspondance de Schiller et de Gœthe, 241, 318.
Costume (Histoire du) en France, règne de Louis XIV, 42.
Côtes (les) de Provence, 135.
Coup d'œil du théâtre de Besançon, par Ledoux, 28.
Coq (le) de Bantam, anecdote, 37.
Covelo (Tyrol), 380.
Crieur des confréries en grand costume (1621), 248.
Culture du vanillier à l'île de la Réunion, 203.

Dame de la cour en 1668, 44.
Danses américaines (les Anciennes), 143.
Dante et Virgile, tableau, 209.
Décoration (la) du Collier d'or dans l'ancienne Egypte, 87.
Découverte de la Cochinchine, 157.
— d'un nouveau lac dans l'Afrique centrale, 199.
Défauts à éviter, lorsque l'on contredit les autres, 58.
Delaroche (Paul), 116.
Demoiselles (les) de campagne, 119.
Départ (le), 17.
— (un) de chasse en Styrie, 281.
Dépiquage (le) des grains au Chili, 391.
Dernier (le) quart d'heure à la Grande-Poste de Londres, 384.
Descendant (un) vivant de Salomon, 127.
Descente (la), souvenir de la Creuse, 164.
Dessin (le) et l'Ecriture, 150.
Destruction de manuscrits, 407.
Détroit de Torrès, 99.
Digue (la Grande) de Venise, à Malamocco, 292.
Divinité du Yucatan, 165.
Dix-huit (les) grains de maïs (1540), 191.
Docteur (le) Arnold, souvenirs d'un écolier, 26.
Don Carlos, drame de Schiller; extrait, 251, 338.
Dordrecht, 353, 355.

Ebensee, sur le lac de Traun, 149.
Echecs vivants (une Partie d'), 67.
Ecole de petites filles, 288.
— polytechnique, 275.
Ecriture des aveugles, 167, 266.
— (l') et le Dessin, 150.
Ecritures (de Quelques) (voy. t. XXVI), suite, 55, 159.
Ecureuil commun, Ecureuil volant, 405.
Eglise San-Andrès, à Valence, 128.
— (la Grande) et le vieux Port, à Dordrecht, 357.
— et Monastère d'Argis (Valachie), 369.
— de Teyn, à Prague, 105.
Elévation vers Dieu par la nature, 69, 75, 107, 286, 371, 389.
Emigrants en Algérie (Conseils aux), 227.
Empire (l') de Poésie, 15.
Emplois (les Grands), 111.
Enfant (l'), tableau, 81.
Epitaphe, 391.
Esben l'Observateur, conte, 377.
Estampe (une) de 1446 : la Flagellation, 382.
Etudes sur le littoral de la France, 135.
— sur le théâtre grec, 47, 81, 98.

F dit de François Ier, sculpture en bois, 316.
Fabrication des plumes métalliques, 203 à 206.
Famille (une Ancienne) du Brésil, 144.
Fanatisme, 327.
Fantôme (le), poésie grecque moderne, 74.
Femmes de la Cervara, 145.
— de Mola di Gaëte, 408.
— zambèzes à bec de canard, 382.
Fenaison (la), 252.
Fermes (les Deux), 59, 100, 124, 155, 252, 331, 363.
Feuquières (Comtesse de), fille de Mignard, 1.
Fille (une) de Milton, 318.
Flagellation (la), estampe de 1446, 382.
Flèche de Notre-Dame de Paris, 91.
Folie (Sur la), par Sismondi, 199.
Fontaine Dircé, à Thèbes, 224.
Fontaines artificielles (Comment on fait les), 33.
Fouquet (Jehan), 372.
Fra Angelico da Fiesole, peintre, 92.
France (la), 46.
Frontières (les) de la France : Frontière du nord-est, 235, 367.
Frontispice du Moniteur officiel de Téhéran, 120.
Funérailles à Eleusis, 37.

Gardheia (Algérie), 77.
Géants (les), 232.
Gondole (une) funéraire à Venise, 169.
Goût (du) des lettres, 375.
Grand-père (le), anecdote, 154, 162.
Guy de la Brosse, 171.

Habitants (les) de la Forêt-Noire, 187.
Hardmann, 208.
Harmonie (De l') des sphères célestes, 323.
Hémicycle (Fragment de l'), de l'Ecole des beaux-arts, 117.
Hêtres (les) de la côte de Grâce, 220.
Histoire du costume en France : règne de Louis XIV, 42.
Hollande (la), 19, 353, 393.
Homme (l') qui veut faire le ménage, conte norvégien, 243.
Honnête homme et homme d'honneur, 35.
Hospice des orphelins et des vieilles femmes à la Haye, 396.
Hozier (Pierre et Charles d'), 89.
Humboldt (Alexandre de), 210, 217, 226.
Hyères, 196.

Industrie cotonnière (Progrès de l'), 143.
— des Cafres et des Hottentots, 243.
Influence de l'architecture, 74.

Jetons des corporations de marchands et des communautés d'arts et métiers de Paris, 247, 259, 335, 376.
Jeunes filles de Broek et de Saardam (Hollande septentrionale), 356.
— de la Frise, 356.
— de Maassluis et Vlaardingen (Hollande-Méridionale), 356.
— (les) et le grec, 47, 81, 98.
Jour (le) des actions de grâces en Amérique, 63.
Journal d'un père (Fragments du), 6, 10, 22.
— secret ou confidentiel, 78.

Kicher (le), tisane de café, 286.
Koras (les), 243.

Lac (le Grand) du bois de Boulogne, 180.
— (Nouveau) découvert dans l'Afrique centrale, 199.
Lacunes (les) de la géographie : l'Europe et l'Asie, 206.
La Haye, 393.
La Noue (François de), surnommé Bras-de-Fer, 141.

Ledoux, architecte, 27.
Légende (la) de Manol, 369.
Lettre (une) de la duchesse de Choiseul à Mme du Deffant, 363.
— (une) de John Sterling à son fils aîné, 38.
— d'un père à son fils, jeune marin; extrait, 224.
Lettres (les) du Tasse, 50, 71, 85, 90, 101, 257.
Liberté (la) dans la nature, 99.
Libre arbitre, 104.
Lierre (le) de J.-J. Rousseau, à Feuillancourt, 329.
Lièvre (le) dans la lune, 311.
Louis XIV en 1671, 45.
Lonato, 297.

Machine à faner de Smith, 253.
— à moissonner de Burgess et Key, 333.
— à mortaiser les poulies, 349.
— à percer les poulies, 349.
— à vapeur élévatoire, d'après Borde, 8.
Maison (Projet d'une) de gardes agricoles, par Ledoux, 29.
— (la) du Balcon au toit d'or, à Innsbruck, 25.
— de campagne (Plan d'une); conseils, 122.
Mandeville, voyageur du quatorzième siècle, 339.
Manin (Daniel), 289, 309.
Mannequin (le) de la Bourbonnaise, à Margon, près Nogent-le-Rotrou, 234.
Mantoue, 304.
Manuscrits (Destruction des), 407.
Mappemonde du temps de Charles V, 215.
Mariage (un) à Eleusis, 36.
Marmotte des Alpes, marmotte léopard, 405.
Matinée d'une grande dame sous Louis XV, 363.
Maurice, de Sully, évêque de Paris, 58.
Mennonites (les) de la mer Noire, 347.
Mercati (Michel), 62.
Mère (la) préside à la naissance intellectuelle, groupe en marbre, 352.
Métamorphoses (les Sept) des Méloïdes, 371.
Mètre (le), 275.
Mignard (Pierre), 1, 127.
Miller (Maximilien), 232.
Mines (Profondeur des), 99.
Miniature d'un Antiphonaire de la cathédrale de Brescia, 112.
Miniatures du livre des Merveilles, 340 à 344.
Mœurs des Grecs modernes, 86.
Moissonneurs à la faucille, 332.
Mola di Gaëte, 407.
Monastère et église d'Argis (Valachie), 369.
Moniteur (le) persan, 119.
Monnaie de cuir, 46.
Monument de Burns, près d'Ayr, en Ecosse, 345.
Monuments antiques de Rome, peinture par Pannini, 237.
Montaigne (Michel) homme public, 121.
Montgolfier (les Deux frères), 39.
Montre (la, Olotti, 27.
Montres et porte-montres de Charles IV, roi d'Espagne, 94.
Mormons (les), 172, 239.
Mouflons à manchettes, 185.
Moulin (un) en Hollande, 20.
— inérétien dans le Caucase, 48.
Murs moresques de Séville, 83.
Musique (la), 305.
— (la) et l'architecture, 103.

Nanteuil (Robert), graveur, 321.
Naufrage de *la Méduse*, 398.
Notre Charlie, 125.
Nouvelle-Bilbao (la), au Chili, 11.

Oasis (une) au Soudan, 219.
Origine du mot *taffetas*, 376.
Orléans (le Duc d'), frère du roi (1663), 45.
Ornements et armes des Hottentots, 245.
Ours (l') pêcheur du Kamtchatka, 199.

Pages en 1662, 45.
Pannini (Jean-Paul), 236.
Partie (une) d'échecs vivants, 67.
Paysages à Tahiti, 308, 309.
Paysagistes, 319.
Pêcheurs (les) de la Theiss, 315.
Peintres (les) et dessinateurs fabulistes, 153.
Peinture (la) d'animaux, 313.
— murale découverte à la tour de Saint-Jacques la Boucherie, 184.
Peintures murales de fra Angelico aux Offices de Florence, 93.
Pèlerine (la) de Guatemala, 328.
Pensées. — Ancillon, 318. Anonyme, 59. Bacon, 111, 143. Balbo (Cesare), 266. Beaumont (Elie de), 67. Bolingbroke, 315. Chamfort, 195. Cousin (Victor), 119. D'Argenson, 59. Droz, 35. Ficquelmont, 331. Gœthe, 327. Guizot, 108. Jouffroy, 143. Kant, 391. Knebel (Von), 311. La Bruyère, 247. Lamennais, 39. La Rochefoucauld, 243, 270. Laténa (de), 15. Maximes des Orientaux, 311. Montesquieu, 154, 223. Novalis, 138. Œhlenschleeger, 30. Peel (sir Robert), 323. Pellico (Silvio), 243. Proverbe russe, 187. Proverbes de Tunis, 202. Proverbes turcs, 387. Pythagore, 171. Rémusat (Charles), 104. Renan (Ernest), 371. Richardson, 206. Rousseau (J.-J.), 171. Saint-Evremond, 59. Schiller, 99. Schleiermacher, 234. Sismondi, 111. Sterling (John), 382. Swetchine (Mme), 286. Tocqueville (Al. de), 306. Vauvenargues, 91. Vrignault (Paul), 46.
Perfidie : le Mannequin de la Bourbonnaise, à Margon, près Nogent-le-Rotrou, 234.
Personnages comiques de la comédie grecque, 229.
— d'un tableau de Jan Steen, 69.
— (Quelques) de Shakspeare : Shylock, 361.
Peschiera, 381.
Petits (les) porteurs d'eau de Tunis, 228.
Petites causes (les), 266.
Piedra (la) de la Iglesia, au Chili, 12.
Pigeons (les) et le Hibou, tableau, 153.
Plan d'une maison de campagne; conseils, 122.
Pantes de l'Aquarium, 5.
Plumes métalliques (Fabrication des), 203 à 206.
Poëme (le) descriptif, 127.
Pont (le) Charles-Albert, ou pont de la Caille (Savoie), 337.
Population en France depuis 1817, 147.
Port (le Vieux), à Dordrecht, 357.
Portail latéral de l'église San-Andrès, à Valence, 128.
Posa (le Marquis de), 250, 338.
Porte (Vieille) sur le grand Môle, à Dordrecht, 353.
Porte-montres et montres de Charles IV, roi d'Espagne, 94.
Porte San-Juan, à Séville, 85.
Poste (la Grande) de Londres, 383.
Primes d'honneur agricoles, 263.
Primolano, 301.
Prince (le) des loups et son chat, conte tartare, 163.
Prodigalités du sultan, 223.
Progrès de l'art appliqué à l'industrie en Angleterre; avertissement à la France, 193.
— de l'industrie cotonnière, 143.
Promenades d'un désœuvré, 109, 213, 222, 231.
Proverbes de Tunis, 202.
— turcs, 387.
Ptéromys éclatant, 405.

Que se passe-t-il? 193.
Quelques rayons de soleil, nouvelle, 254, 262, 267, 273, 282, 295, 306.
Querelle (une) entre deux femmes d'Amalfi, 239.

Radeau (le) de *la Méduse*, 399.
Ramoneurs (les), 323.
Religieuse (la) de Cologne, 225.
Remède (un) d'apothicaire en 1420, 139.
Rencontre de deux esprits faux, 29.
Repos des yeux, 150.
Rhododendrons (les), 132, 192.
Rides du visage (Sur les), 351.
Rodez (Aveyron), 385.
Rodolphe le Noir, fondateur de la principauté de Valachie (treizième siècle), 177.
Roi des aunes (Sur le) de Gœthe, 134.
Rongeurs, 405.
Rotonde (la) de Ravenne, 21.
Rotterdam (Voy. t. XXVI), suite, 353, 359.
Ruelles et alcôves au dix-septième siècle, 97.
Ruines de l'abbaye de Melrose (Ecosse), 41.
— aztèques de Xochicalco, au Mexique, 113.
— du château d'Espaly, 219.
Russie et Caucase, 51.

Saint-Jacques la Boucherie, 183.
Sarcophage de Notre-Dame de Romigier (voy. t. XXVI), suite, 72.
Sceaux trouvés parmi les ruines de Palenqué, 167.
Science (la) en 1858, 14, 54, 114, 158, 238, 365.
Scierie mécanique de la Cité, à Londres, 347, 387.
Second âge (le), 351.
Sellon (Jean-Jacques, comte de), 277.
Semailles : ancienne méthode, 156.
Semoir mécanique de Hornsby, 157.
Séville, 83 à 85.
Shylock, personnage de Shakspeare, 361.
Singulières recherches sur la croix de Jésus-Christ, 191.
Soldats circassiens, 53.
Sot (le) instruit, 59.
Source (la) de l'Ombla, près Raguse, 324.
— baptismale des Mormons, près de Great-Salt-Lake-City, 239.
Souvenirs du Chili (voy. tome XXVI), suite, 137.
— d'un écolier : le docteur Arnold, 26.
— de Valentin (voy. t. XXIV, XXV, XXVI), suite, 317, 333, 350, 374, 386.
Squelettes (les) cérocéphales de Cumes, 187.
Statue monolithe de Palenqué, 165.
— du maréchal Suchet, à Lyon, 265.
Statues de Gœthe et de Schiller sur une place de Weimar, 241.
Steen (Jan), peintre, 67.
Stéréoscope (le), 30.
Sterling (John) : lettre à son fils aîné, 38.
Substances (Sur les) qui tombent du ciel, 61.
Suchet (le Maréchal), duc d'Albuféra, 265.
Superficie du territoire français, 174.
Sur la mort d'un ecclésiastique de campagne, 150.
Sycomore (le) de Matarych, en Egypte, 33.

Tableau (un) de salle à manger, 397.
Taffetas (Origine du mot), 376.
Tahiti, 308.
Taille (De la) des arbres fruitiers (voy. t. XXIV), suite, 79.
Tapisserie (une) du seizième siècle, 212.
Tasse (Lettres du), 50, 71, 85, 90, 101, 257.
— (Portrait du), d'après le masque moulé sur sa figure, 257.
Teinture et impression sur étoffes : nouvelles couleurs, 170.
Télestéréoscope, 175.
Temples des Mormons, 172.
Teocalli de Xochicalco (Mexique), 113.
Térébinthe (le) de l'Oued-en-Nsa, 76.
Terre (la) de Beurre, 323.
Teynkirche (la), à Prague, 105.
Thamar (la Reine), 52.
Théodosie, nouvelle, 182, 190.
Théron, roi d'Agrigente, 10.
Toilette (la) de l'enfant, 49.
Toit (le) d'or, à Innsbruck, 25.
Tombeau du comte de Warwick, à Beauchamp (Angleterre), 57.
— du quatorzième siècle, à Brescia, 312.
— de Théron, 9.
— de la villa Querini, près de Padoue, 148.
Toujourra (Afrique orientale), 233.
Tout est-il chance dans ce monde? nouvelle, 130, 138.
Trilla (la) ou le dépiquage au Chili, 392.
Trois amis (les), 284.

Unité scientifique, 143.
Utilité des études littéraires, 174.

Vaches allant aux champs, 313.
Vallée des Angoisses, près Moustiers, 197.
Vandalisme, 387.
Vanillier (Culture du) à l'île de la Réunion, 203.
Végétation (la) à Tahiti, 308.
Veilleurs de nuit en Pologne, 273.
Venise : vue prise du haut du Campanile, 293.
Vérité (la), 143.
Vérone, 295.
Veuve (la) du maître de chapelle, 228.
Vies (des) de Plutarque, 35.
Villa Reale (la), à Naples, 256.
Villes (les Deux) Humboldt, 123.
Vitesse des comètes, 407.
Vivier (le), à la Haye, 393.
Voix (la) du printemps, 149.
Voyageur (A un), 135.

Zébus, espèce bovine, 65.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

Abeilles (les) en Suisse, 391. Ateliers pour la courbure des bois, 388. Battage des grains, 363 à 365. Ce qu'on laisse perdre en agriculture, 197, 246. Charrue basque, 101. Charrue du centre de la France, 100. Charrue Dombasle modifiée, 124. Charrue de l'Ecole de Grignon, 232. Charrue Howard, 125. Consommation du papier aux Etats-Unis, 327. Culture du vanillier à l'île de la Réunion, 203. Fabrication des plumes métalliques, 203 à 206. Fenaison (la), 252. Fermes (les Deux), 59, 100, 124, 155, 252, 331, 363. Fontaines artificielles (Comment on fait les), 33. Industrie des Cafres et des Hottentots, 243. Progrès de l'art appliqué à l'industrie en Angleterre; avertissement à la France, 193. Progrès de l'industrie cotonnière, 143. Machine à faner de Smith, 253. Machine à moissonner de Burgess et Key, 333. Machine à mortaiser les poulies, 349. Machine à percer les poulies, 349. Machine à terminer les poulies, 350. Machine à vapeur élévatoire, d'après Borde, 8. Moissonneurs à la faucille, 332. Moulin (un) en Hollande, 20. Moulin mérétien dans le Caucase, 48. Scierie mécanique de la Cité, à Londres, 347, 387. Semailles; ancienne méthode, 156. Semoir mécanique de Hornsby, 157. Taille (De la) des arbres fruitiers (voy. t. XXIV); suite, 79. Teinture et impression sur étoffes; nouvelles couleurs, 170. Trilla (la), ou le dépiquage au Chili, 392.

ARCHITECTURE.

Abbaye de Melrose, en Ecosse, 41. Cimetière (Coupe d'un plan de) pour la ville de Chaux, par Ledoux, 29. Chapelle de Beauchamp, à Warwick, 57. Château de la Bâtie-Neuve, 272. Château de Bourscheid (Luxembourg), 121. Château de Craigmillar (Ecosse), 140. Château d'Espaly (Haute-Loire), 219. Cloche (la) de Moscou, 278, 280. Coup d'œil du théâtre de Besançon, par Ledoux, 28. Eglise cathédrale de Rodez, 385. Eglise (la grande) de Dordrecht, 397. Eglise de San-Andrès, à Valence, 128. Eglise de Teyn, à Prague, 105. Eglise et monastère d'Argis (Valachie), 369. Flèche de Notre-Dame de Paris, 91. Fontaine (la) Dircé, en Béotie, 224. Fortifications moresques de Séville, 84. Influence de l'architecture, 74. Machines à vapeur employées pour la construction des maisons, 8. Maison (la) du Balcon au toit d'or, à Innsbruck, 25. Maison (Projet d'une) de gardes agricoles, par Ledoux, 29. Monument de Burns, 345. Plan d'une maison de campagne; conseils, 122. Pont (le) Charles-Albert, ou pont de la Caille (Savoie), 337. Portail latéral de l'église San-Andrès, à Valence, 128. Porte (vieille) sur le grand Môle, à Dordrecht, 353. Porte San-Juan, à Séville, 85. Rotonde (la) de Ravenne, 21. Temple mormon en construction à Great-Lake-City, dans l'Utah, 173. Temple mormon de Nauvoo, 172. Tombeau du quatorzième siècle, à Brescia, 312. Tombeau de Théron, près Agrigente (Sicile), 9. Tombeau de la villa Querini, près de Padoue, 148. Tour Saint-Jacques la Boucherie, 183.

BIOGRAPHIE.

Bagetti (Joseph-Pierre), 297. Burns, 345, 378. Chryséis, femme de Botzaris, 406. Coligny (les Trois), 404. Delaroche (Paul), 116. Feuquières (Comtesse de), 1. Fouquet (Jehan), peintre du quinzième siècle, 372. Fra Angelico da Fiesole, peintre, 92. Guy de la Brosse, 171. Hardman, 208. Hozier (Pierre et Charles d'), 89. Humboldt (Alexandre de), 210, 217, 226. La Noue (François de), surnommé Bras-de-Fer, 141. Ledoux (Charles), architecte, 27. Louis XIV, 45. Mandeville, voyageur du quatorzième siècle, 339. Manin (Daniel), 289, 309. Maurice de Sully, évêque de Paris, 58. Mercati (Michel), 62. Mignard (Pierre), 1, 127. Miller (Maximilien), 232. Montaigne (Michel) homme public, 121. Montgolfier (les Deux frères), 39. Nanteuil (Robert), graveur, 321. Orléans (le Duc d'), frère du roi, 45. Pannini (Jean-Paul), 236. Posa (le Marquis de), 250, 338. Rodolphe le Noir, fondateur de la principauté de Valachie (treizième siècle), 177. Sellon (Jean-Jacques, comte de), 277. Steen (Jan), peintre hollandais, 67. Sterling (John); une lettre, 38. Suchet (le Maréchal), duc d'Albuféra, 265. Tasse (le); ses lettres, 50, 71, 85, 90, 101, 257. Thamar (la Reine), 52. Théron, roi d'Agrigente, 10. Valentin; souvenirs, 317, 333, 350, 374, 386.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Aix-la-Chapelle, 260. Algérie, 76, 77. Amérique (Si l') n'a pas été connue dès les temps les plus anciens par les Tchouktchis asiatiques, 111. Argis (Valachie), 369. A un voyageur, 135. Bords (les) du lac de Brienz, 227. Buffadero (le), près de la côte du Mexique, 73. Canton, 150. Caracas, capitale du Venezuela, 268. Carte des côtes de Provence, 136. Carte du douzième siècle, d'après un manuscrit conservé à Turin, 63. Carte des frontières de la France au nord-est, 236, 368. Castiglione, 377. Causeries géographiques (voy. t. XXIV), suite: les antipodes, 95, 96. Cervara (la), 146. Château de la Pietra et village de Calliano, 300. Châteaudun, 249. Covelo (Tyrol), 380. Découverte de la Cochinchine, 157. Découverte d'un nouveau lac dans l'Afrique centrale, 199. Détroit de Torrès, 99. Digue (la Grande) de Venise, à Malamocco, 292. Dordrecht, 353. Ebensee (Autriche), 149. Etudes sur le littoral de Provence, 135. Frontières (les) de la France: frontière du nord-est, 235, 367. Gardheia (Algérie), 77. Hollande (la), 19, 353, 393. Hyères, 196. Lacunes (les) de la Géographie: l'Europe et l'Asie, 206. La Haye, 393. Lonato, 297. Mantoue, 304. Mappemonde du temps de Charles V, 215. Mola di Gaëte, 407. Nouvelle-Bilbao (la), au Chili, 11. Peschiera, 381. Piedra (la) de la Iglesia, au Chili, 12. Population en France depuis 1817, 147. Port (le Vieux) de Dordrecht, 357. Primolano, 301. Rodez (Aveyron), 385. Rotterdam (voy. t. XXVI), suite, 353, 359. Russie et Caucase, 51. Séville, 83 à 85. Source baptismale des mormons, près de Great-Salt-Lake-City, 239. Source (la) de l'Ombla, près Raguse, 324. Souvenirs du Chili (voy. t. XXVI), suite, 137. Superficie du territoire français, 174. Tahiti, 308. Teocalli de Xochicalco (Mexique), 113. Terre (la) de beurre, 323. Toujourra (Afrique orientale), 233. Vallée des Angoisses, près Moustiers, 197. Venise, vue prise du haut du Campanile, 293. Vérone, 295. Villa Reale (la), à Naples, 256. Villes (les Deux) Humboldt, 123. Vivier (le), à la Haye, 393.

HISTOIRE.

Art (l') des bronzes en France (voy. t. XXVI), suite, 246. Campagnes d'Italie, 1796-1800, 297, 377. Histoire du costume en France: règne de Louis XIV, 42. Jetons des corporations de marchands et des communautés d'arts et métiers de Paris, 247, 259, 335, 376. Mannequin (le) de la Bourbonnaise, à Margon, près Nogent-le-Rotrou, 234. Naufrage de *la Méduse*, 398.

INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

Bois de Boulogne (le Nouveau): le grand lac, la grande cascade, 179 à 182. Caisses d'épargne (Des) en France, 202. Cimetières (les) de Venise, 169. Collége de Navarre, 275. Décoration (la) du Collier d'or dans l'ancienne Egypte, 87. Ecole polytechnique, 275. Emplois (les Grands), 111. Hospice des orphelins et des vieilles femmes, à la Haye, 396. Jour (le) des actions de grâces en Amérique, 63. Poste (la Grande-) de Londres, 383. Primes d'honneur agricoles, 263.

LITTÉRATURE ET MORALE.

Abus des notes (Contre l') dans les livres, 11. Amitié (l'), 30. Architecture (l') et la musique, 103. A un voyageur, 135. Braconnier (Sur le mot), 23. Carte de l'empire de Poésie, par Fontenelle, 16. Chanson arabe, 367. Conseils aux émigrants en Algérie, 227. Correspondance de Schiller et de Gœthe, 241, 318. Défauts à éviter lorsque l'on contredit les autres, 58. Destruction de manuscrits, 407. Don Carlos, drame de Schiller; extrait, 251, 338. Ecriture des aveugles, 167, 266. Ecriture (l') et le Dessin, 150. Ecritures (De quelques), voy. t. XXVI, suite, 55, 159. Elévation vers Dieu par la nature, 69, 75, 107, 286, 371, 389. Empire (l') de Poésie, 15. Epitaphe, 391. Etudes sur le théâtre grec, 47, 81, 98. France (la), 46. Goût (Du) des lettres, 375. Honnête homme et homme d'honneur, 35. Journal d'un père (Fragments du), 6, 10, 22. Lettre (une) de la duchesse de Choiseul à Mme du Deffant, 363. Lettre (une) de John Sterling à son fils aîné, 38. Lettre d'un père à son fils, jeune marin; extrait, 224. Lettres du Tasse, 50, 71, 85, 90, 101, 257. Liberté (la) dans la nature, 99. Libre arbitre, 104. Livre (le) des Merveilles, 340 à 344. Moniteur (le) persan, 119. Origine du mot *taffetas*, 376. Peintres (les) et dessinateurs fabulistes, 153. Perfidie: le Mannequin de la Bourbonnaise, à Margon, près Nogent-le-Rotrou, 234. Notre Charlie, 125. Personnages comiques de la comédie grecque, 229. Personnages (Quelques) de Shakspeare: Shylock, 361. Poëme (le) descriptif, 127. Proverbes de Tunis, 202. Proverbes turcs, 387. Roi des aunes (Sur le) de Gœthe, 134. Sot (le) instruit, 59. Sur la folie, par Sismondi, 199. Sur la mort d'un ecclésiastique de campagne, 150. Utilité des études littéraires, 174. Vandalisme, 387. Vérité (la), par Bacon, 143. Vies (Des) de Plutarque, 35. Voix (la) du printemps, 149.

Anecdotes, Apologues, Nouvelles, Légendes. — Ame (l') blanche d'un nègre, 77. Annaniéwa, 213, 222, 231. Apologue (un) de Jean Raulin, 264. Aventures (les) d'un Olivier, 255. Ballade (la) du Vieux Marin, 314, 326, 330. Caprices de souverains, 327. Coq (le) de Bantam, 37. Départ (le), 17. Descendant (un) vivant de Salomon, 127. Dix-huit (les) grains de maïs (1540), 191. Docteur (le) Arnold, souvenirs d'un écolier, 26. Esben l'Observateur, 377. Fanatisme, 327. Fantôme (le), poésie grecque moderne, 74. Fille (une) de Milton, 318. Grand-père (le), 154, 162. Homme (l') qui veut faire le ménage, 243. Jeunes Filles (les) et le grec, 47, 81, 98. Journal (le) secret ou confidentiel, 78. Légende (la) de Manol, 369. Lierre (le) de Jean-Jacques Rousseau, à Feuillancourt, 329. Lièvre (le) dans la lune, 311. Montres (les) et le porte-montres de Charles IV, roi d'Espagne, 94. Oasis (une) au Soudan, 219. Petites causes (les), 266. Prince (le) des loups et son chat, conte tartare, 163. Prodigalités du sultan, 223. Promenades d'un désœuvré, 109, 213, 222, 231. Quelques rayons de soleil, 254, 262, 270, 273, 282, 295, 306. Querelle (une) entre deux femmes d'Amalfi, 239. Religieuse (la) de Cologne, 225. Rencontre de deux esprits faux, 29. Second âge (le), 351. Souvenirs de Valentin (voy. t. XXIV, XXV, XXVI), suite, 317, 333, 350, 374, 386. Théodosie, 182, 190. Tout est-il chance dans ce monde? 130, 138. Trois Amis (les), 284.

MŒURS, COUTUMES, COSTUMES, CROYANCES, AMEUBLEMENTS, TYPES DIVERS.

Aquarium (un), 2. Armes et ornements des Hottentots, 245. Bachi-Bozouqs (les), 201. Calesso (un), 108. Chaise sculptée en ivoire, 13. Chimancata (le), 187. Coiffures hollandaises, 356, 360. Costume (Histoire du) en France : règne de Louis XIV, 42. Crieur des confréries en grand costume (1621), 248. Danses américaines (les Anciennes), 143. Demoiselles (les) de campagne, 119. Départ (un) de chasse en Styrie, 281. Divinité du Yucatan, 165. Ecole de petites filles, 288. Femmes de Mola di Gaëte, 408. Femmes zambèzes à bec de canard, 382. Funérailles à Eleusis, 37. Géants (les), 232. Habitants (les) de la Forêt-Noire, 187. Jeunes filles de la Hollande méridionale et septentrionale et de la Frise, 356. Kicher (le), tisane de café, 286. Koras (les), 243. Mariage (un) à Eleusis, 36. Matinée d'une grande dame sous Louis XV, 363. Mennonites (les) de la mer Noire, 317. Mœurs des Grecs modernes, 36. Monnaie de cuir, 46. Mormons (les), 172, 239. Notre Charlie, 125. Partie (une) d'échecs vivants, 67. Paysagistes, 319. Pêcheurs (les) de la Theiss, 315. Petits (les) porteurs d'eau de Tunis, 228. Ramoneurs (les), 323. Remède (un) d'apothicaire en 1420, 139. Rides du visage (Sur les), 351. Ruelle (une) au dix-septième siècle, 97. Soldats circassiens, 53. Tapisserie (une) du seizième siècle, 212. Veilleurs de nuit en Pologne, 273.

PEINTURE, DESSIN, GRAVURE.

Peinture. — Annonciation (l'), peinture de Michel-Ange, 24. Arbres d'où l'on tire de l'huile, du vin, etc., miniature du Livre des Merveilles, 344. Bourg et château de Castiglione, d'après Bagetti, 377. Calesso (un), scène italienne, tableau de Van-Muyden, 109. Christ (le) ressuscité apparaissant à Saint-Pierre, peinture murale découverte à la tour de Saint-Jacques la Boucherie, 184. Clémence (la) de Cyrus, miniature de Jehan Fouquet, 373. Covelo, d'après Bagetti, 380. Danseurs (Anciens) brésiliens, d'après Jean de Léry, 144. Delaroche (Portrait de Paul) peint par lui-même, 116. École de petits enfants à Albano, tableau par M. Alfred Van-Muyden, 288. Enfant (l'), tableau par M. L. Rubio, 81. Famille (Ancienne) du Brésil, d'après Jean de Léry, 144. Feuquières (Portrait de la comtesse de), par Pierre Mignard, 1. Fouquet (Portrait de Jehan), d'après une miniature de ce maître, 372. Hémicycle (Fragment de l') de l'École des beaux-arts, peinture de Paul Delaroche, 117. Hozier (Portrait de Charles d'), par Rigaud, 89. La Noue (Portrait de François de), surnommé Bras-de-Fer, dessin d'après une peinture du temps, 141. Mer Morte (la), miniature du livre des Merveilles, 340. Miller (Portrait de Maximilien), peinture de Boistard, 232. Miniature d'un Antiphonaire de la cathédrale de Brescia, 112. Mont Gibel ou Etna, en l'île de Sicile, miniature du Livre des Merveilles, 340. Monuments antiques de Rome, peinture par Jean-Paul Pannini, 237. Musique (la), peinture par Gendron, 305. Naufrage de *la Méduse*, aquarelles de Géricault, 400, 401. Paysages à Tahiti, d'après Charles Giraud, 308, 309. Pays où les poissons se laissent prendre à la main, miniature du Livre des Merveilles, 344. Peintures murales de fra Angelico, aux Offices de Florence, 93. Pèlerins se baignant dans le fleuve du Jourdain à l'endroit où le Seigneur fut baptisé par Jean, miniature du Livre des Merveilles, 341. Personnages d'un tableau de Jan Steen, 69. Phénix (le) sur l'autel d'Héliopolis, miniature du Livre des Merveilles, 341. Radeau (le) de *la Méduse*, d'après Corréard, 399. Toilette (la) de l'enfant, tableau de Meyer, 49. Tombeau de Théron, près Agrigente (Sicile), tableau de Desjobert, 9. Vue (une) dans la Villa Reale, à Naples, d'après Giraud, 256.

Salon de 1859. — Bateau (le) de M. Daubigny, tableau par M. Elmerich, 320. Chasseur et pêcheur, tableau par M. Haffner, 397. Coup (le) double, tableau par M. Haffner, 161. Dante et Virgile, tableau par M. Corot, 209. Descente (la), souvenir de la Creuse, tableau de M. Antigna, 164. Femmes de la Cervara, tableau de M. Hébert, 145. Femmes de Mola di Gaëte, tableau par M. de Curzon, 408. Gondole (une) funéraire à Venise, tableau de M. Gendron, 169. Pêcheurs (les) de la Theiss, dans l'intérieur des steppes (Hongrie), tableau de M. Théodore Valério, 316. Pigeons (les) et le Hibou, tableau par M. Legendre-Tilde, 153. Que se passe-t-il? tableau de M. R. Lehmann, 193. Ramoneurs partant pour le travail, tableau de M. Sain, 324. Vaches allant aux champs, tableau par M. Troyon, 313. Veuve (la) du maître de chapelle, tableau de M. Cabanel, 229.

Dessins. — Ancienne flèche du transept de Notre-Dame de Paris détruite en 1793, d'après un dessin de Garneray père, 92. Aquarium (un), 4. Argis (Valachie), dessin de Freeman, 369. Bachi-Bozouq (un), dessin de Bida, 201. Bains de Colina au Chili, d'après M. C. Gay, 137. Battage des grains, dessins de Lambert, 364, 365. Bois (un) près de Toujourra, dessin d'après J.-M. Bernatz, 233. Bords (les) du Gapeau, dessins d'après M. Cordouan, 196, 197. Bords du lac de Brienz, par Karl Girardet, 228. Carte du lac Ujiji découvert en 1858 (Afrique centrale), 200. Cascade (la grande) du bois de Boulogne, dessin de Grandsire, 181. Cathédrale de Rodez, dessin à la plume de M. Pouget, 385. Charrue basque, dessin de Lambert, 101. Charrue du centre de la France, dessin de Lambert, 100. Châteaudun, dessin à la plume de M. Legray, p. 249. Départ (le), composition et dessin de Staa., 17. Départ (le), composition et dessin de Staa., 17. Départ (le) pour la chasse en Styrie, dessin de Grandsire, 281. Dernier (le) quart d'heure à la Grande-Poste de Londres, 384. Ferme (une) du Berry, dessin de Lambert, 60. Ferme (une) à Epruves, Seine-et-Marne, dessin de Lambert, 61. Fontaine (la) Dircé, en Beotie, 224. Frontispice du Moniteur officiel de Téhéran, 120. Funérailles à Eleusis, dessin de Godefroy Durand, d'après A. Proust, 37. Hêtre (un) aux environs de Honfleur, par Français, 221. Humboldt (Portrait d'Alexandre de), dessin de Worms, 217. Jeunes mariés (Deux) dans la Forêt-Noire, dessin d'après J.-N. Heinemann, 189. Kora (un), tribu de la race des Hottentots, 244. Lac (le grand) du bois de Boulogne, dessin de Grandsire, 180. Lierre (le) de J.-J. Rousseau, à Feuillancourt, dessin de de Bar, 320. Manin (Portrait de Daniel), d'après une photographie de Nadar, 289. Mariage (un) à Eleusis, dessin de Godefroy Durand, d'après A. Proust, 36. Monument de Burns, près d'Ayr, en Ecosse, dessin d'Edwin Toowey, 345. Moulin (un) en Hollande, dessin de Rouargue, 20. Nanteuil (Portrait de Robert), dessiné par lui-même, 321. Piedra (la) de la Iglesia, au Chili, dessin d'après M. Gay, 12. Plantes de l'Aquarium, 5. Pont (le) Charles-Albert, en Savoie, dessin de A. Varin, 337. Religieuse (la) de Cologne, dessin inédit de Tony Johannot, 225. Rodolphe le Noir (Portrait de), d'après un dessin de M. Stancesco, 177. Rotonde (la) de Ravenne, dessin de M. Rohault de Flogny fils, 21. Ruines de l'abbaye de Melrose, dessin de E. Toowey, 41. Ruines aztèques de Xochicalco au Mexique, dessin d'après une photographie de M. Paul de Rosti, 113. Ruines du château de Craigmillar, près d'Édimbourg, dessin d'Edwin Toowey, 140. Ruines du château d'Espaly, dessin de Champin, 220. Soldats circassiens, d'après une estampe russe, 53. Sellon (Portrait de Jean-Jacques, comte de), 277. Shylock, composition et dessin de Gilbert, 361. Source baptismale des Mormons, près de Great-Salt-Lake City, dessin d'après M. Jules Remy, 240. Source (la) de l'Ombla, près Raguse, d'après une esquisse de M. Lejean, 325. Sycomore (le) sous lequel la Sainte Famille se reposa en arrivant en Egypte, dessin de M. A. de Bar, 33. Tasse (Portrait du), d'après le masque moulé sur sa figure, dessin de Staal, 257, Thamar (la reine), d'après une estampe russe, 52. Toilette (la) de noce dans la Forêt-Noire, dessin d'après J.-V. Heinemann, 188. Tombeau du comte de Warwick, dans la chapelle de Beauchamp (Angleterre), dessin de Freeman, 57. Trilla (la) ou le dépiquage au Chili, dessin d'après M. Cl. Gay, 392. Trois Amis (les), composition et dessin de Godefroy Durand, 285. Veilleurs de nuit polonais, 273. Vue d'Aix-la-Chapelle, dessin de Stroobant, 261. Vue (une) de Caracas, capitale du Venezuela, d'après une photographie de M. P. de Rosti, 266.

Gravures. — Carte de l'empire de Poésie, gravure de 1696, 16. Coligny et ses frères, gravure du seizième siècle, par Marc Duval, 404. Crieur des confréries en grand costume, d'après une gravure de 1621, 248. Dame de la cour (1668), d'après une estampe du temps, 44. Flagellation (la), estampe de 1446, 382. Hardman (Portrait d'), d'après une ancienne gravure anglaise, 208. Pages en 1662, d'après une estampe du temps, 45. Ruelle (une) au dix-septième siècle, par Jean le Paultre, 97. Steen (Portrait de Jan) sans la pipe, d'après une gravure du cabinet d'estampes de l'Université de Leyde, 68.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

Archéologie, Numismatique. — Archéologie parisienne : Collége de Navarre, Ecole polytechnique, 275. Jetons des corporations de marchands et des communautés d'arts et métiers de Paris, 247, 259, 335, 376. Singulières recherches sur la croix de Jésus-Christ, 191. Squelettes (les) céréocéphales de Cumes, 187.

Astronomie, Géologie. — Astronomie (l'), 335. Astronomie (l') descriptive en mai 1859, 147. Astronomie descriptive du mois d'août, 215. Bolides (les), 195. Harmonie des sphères célestes, 323. Profondeur des mines, 99. Vitesse des comètes, 407.

Botanique. — Arbres fruitiers (Taille des) (voy. t. XXIV), suite, 79. Chêne (le) d'Anteir, dans la forêt de Sénart, 284. Hêtres (les) de la côte de Grâce, 220. Rhododendron arboreum, 192. Rhododendron ferrugineum, 132. Rhododendron ponticum, 133. Sycomore (le) de Matarych, en Egypte, 33. Térébinthe (le) de l'Oued-en-Nsa, 76. Vanillier, 203. Végétation (la) à Tahiti, 308.

Chimie, Mécanique, Physique. — Chimie minérale, 114. Chimie organique, 238, 365. Montre (la) Oletti, 27. Mètre (le), 275. Science (la) en 1858, 14, 51, 114, 158, 238, 365. Stéréoscope (le), 30. Télestéréoscope, 175. Unité scientifique, 143.

Hygiène. — Repos des yeux, 150. Rides du visage (Sur les), 351.

Zoologie. — Abeilles (les) en Suisse, 391. Castors (les), 129. Ecureuil commun, Ecureuil volant, 405. Marmotte des Alpes, Marmotte léopard, 405. Métamorphoses (les Sept) des méloïdes, 371. Mouflons à manchettes, 185. Ours (l') pêcheur du Kamtchatka, 199. Ptéromys éclatant, 405. Zébus, espèce bovine, 65.

SCULPTURE, CISELURE.

Art (l') des bronzes en France, 246. Bas-relief du quinzième siècle, à Bagnères de Bigorre, 104. Bas-relief récemment découvert en Egypte, et représentant un fonctionnaire supérieur décoré du Collier d'or en présence du roi Séthos Ier, 88. Bas-reliefs du temple d'Apollon Epicurius, 264. Chaise sculptée en ivoire, au trésor d'Etat russe, 13. Divinité du Yucatan, 165. F dit de François Ier, sculpture en bois du seizième siècle, 317. Montgolfier (Médaillon des deux frères), par Houdon, 40. Pèlerine (la) de Guatemala, statuette par Raymond Gayrard, 328. Sarcophage où était enfermée la statuette de Notre-Dame de Romigier, 72. Sceaux trouvés parmi les ruines de Palenqué, 167. Statue du maréchal Suchet, à Lyon, 265. Statue monolithe de Palenqué, 165. Statues de Gœthe et de Schiller, à Weimar, 211.

Salon de 1859. — Cheval (le) du saltimbanque, plâtre par M. Frémiet, 213. Mère (la), groupe en marbre par M. E. Farochon, 352.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.